3 1761 11650430 9


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/31761116504309

A1
C25
A48

Government Publications

156

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, April 25, 2006
Thursday, April 27, 2006
Thursday, May 11, 2006

Issue No. 1

Organization meeting
and
First and second meetings on:

The present state and the future of agriculture and forestry in Canada

INCLUDING:
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Expenses incurred by the committee during the First Session of the Thirty-eighth Parliament)

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 25 avril 2006
Le jeudi 27 avril 2006
Le jeudi 11 mai 2006

Fascicule n° 1

Réunion d'organisation
et
Première et deuxième réunions concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

Y COMPRIS :
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Dépenses encourues par le comité au cours de la première session de la trente-huitième législature)

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

LIBRARY
JUL 06 2006
University of Toronto

44010-44032

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Pépin
* LeBreton, P.C.	Peterson
(or Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Fraser substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*April 24, 2006*).

The name of the Honourable Senator Christensen substituted for that of the Honourable Senator Fraser (*April 25, 2006*).

The name of the Honourable Senator Forrestall substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*May 10, 2006*).

The name of the Honourable Senator Campbell substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*May 11, 2006*).

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Forrestall (*May 11, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Campbell (*May 11, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Pépin
* LeBreton, C.P.	Peterson
(ou Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Fraser substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 24 avril 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Christensen substitué à celui de l'honorable sénateur Fraser (*le 25 avril 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Forrestall substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 10 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Campbell substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 11 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson substitué à celui de l'honorable sénateur Forrestall (*le 11 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich substitué à celui de l'honorable sénateur Campbell (*le 11 mai 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, April 26, 2006:

The Honourable Senator Fairbairn, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Fraser:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada;

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than March 31, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 26 avril 2006 :

L'honorable sénateur Fairbairn, C.P., propose, appuyée par l'honorable sénateur Fraser,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question par le Comité au cours de la première session de la trente-huitième législature soient déférés au Comité;

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 31 mars 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 25, 2006
(1)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day in room 705, Victoria Building, at 5:16 p.m., for the purpose of organization, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Fraser, Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Pépin, Peterson, Segal and Tkachuk (11).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Jean-Denis Fréchette, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament; Line Gravel, Committee Clerk.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 88, the clerk presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Segal moved that the Honourable Senator Fairbairn be chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Fairbairn assumed the chair and made opening remarks.

The Honourable Senator Callbeck moved that the Honourable Senator Gustafson be deputy chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Mercer:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair and one other member of the committee to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Callbeck:

That the committee print its proceedings; and

That the chair be authorized to adjust this number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Peterson that, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a representative of the government and a representative from the opposition are present.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 25 avril 2006
(1)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts tient aujourd'hui sa séance d'organisation à 17 h 16, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Fraser, Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Pépin, Peterson, Segal et Tkachuk (11).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Jean-Denis Fréchette, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement, ainsi que Line Gravel, greffière du comité.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 88 du Règlement, la greffière préside l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Segal propose que l'honorable sénateur Fairbairn soit présidente du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fairbairn prend place au fauteuil et prononce une déclaration préliminaire.

L'honorable sénateur Callbeck propose que l'honorable sénateur Gustafson soit vice-président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Mercer propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit composé de la présidente, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Callbeck propose :

Que le comité fasse imprimer des exemplaires de ses délibérations; et

Que le comité soit autorisé à déterminer le nombre d'exemplaires pour répondre à la demande.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Peterson propose que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Fraser that the committee adopt the draft first report prepared in accordance with rule 104.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Mercer:

That the committee ask the Library of Parliament to assign research analysts to the committee;

That the chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, + subject-matters of bills and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Tkachuk:

That, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Mahovlich that the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee; and

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Peterson that the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

(1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

(2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fraser propose que le comité adopter le premier rapport provisoire préparé conformément à l'article 104 du Règlement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Mercer propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des analystes au comité;

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de techniciens, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, l'objet de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux;

Que la présidente, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose :

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée à la présidente ou, en son absence, au vice-président;

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat,* l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement à la présidente, au vice-président et à la greffière du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Mahovlich propose que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Peterson propose que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998;

2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Mitchell that, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Segal:

That the chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair informed the committee that the time slots for its meetings are when the Senate rises but not before 5 p.m. on Tuesdays and 8:00 a.m. on Thursdays.

A discussion of issues related to the mandate of the committee followed.

It was agreed that the chair be authorized to seek permission from the Senate to examine the following Order of Reference:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada.

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the committee;

That the committee submit its final report to the Senate no later than March 31, 2007.

It was agreed that the committee meet on Thursday, April 27, 2006 at 8 a.m. to consider its future agenda.

It was agreed that the committee thank Line Gravel, former clerk of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, for her efforts and service over the years.

At 5:45 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Mitchell propose que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que la présidente soit autorisée à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Segal propose :

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

La présidente informe le comité que les réunions se tiendront lorsque le Sénat lèvera la séance, mais pas avant 17 heures le mardi et 20 heures le jeudi.

Il s'ensuit une discussion des questions se rapportant au mandat du comité.

Il est convenu que la présidente soit autorisée à demander la permission du Sénat pour examiner l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question par le comité au cours de la première session de la trente-huitième législature soient déférés au comité;

Que le comité soumette son rapport final au plus tard le 31 mars 2007.

Il est convenu que le comité se réunira à 8 heures le jeudi 27 avril 2006 pour examiner le programme à venir.

Il est convenu que le comité remercie Line Gravel, ancienne greffière du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, de ses efforts et de sa contribution au fil des ans.

À 17 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, April 27, 2006
(2)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:10 a.m., this day, in camera, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Pépin, Peterson, Segal and Tkachuk (10).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Jean-Denis Fréchette, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament; Eric Mikkelborg, Communications Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006 the committee began its consideration of the present and the future of agriculture and forestry in Canada.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its future agenda in camera.

At 9:50 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 27 avril 2006
(2)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à huis clos, à 8 h 10, dans la salle 705 que de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Pépin, Peterson, Segal et Tkachuk (10).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Jean-Denis Fréchette, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement, ainsi que Eric Mikkelborg, agent de communications.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité entreprend l'examen de l'état actuel et futur de l'agriculture et des forêts au Canada.

Conformément à l'alinéa 92(2)e), le comité examine à huis clos son programme à venir.

À 9 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, May 11, 2006
(3)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:03 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Campbell, Fairbairn, P.C., Forrestall, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Peterson, Segal and Tkachuk (10).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006 the committee continued its consideration of the present and the future of agriculture and forestry in Canada.

WITNESSES:

Canadian Federation of Agriculture:

Bob Friesen, President;

Laurent Pellerin, First Vice-President;

Marvin Shauf, Second Vice-President.

OTTAWA, le jeudi 11 mai 2006
(3)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 3, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Campbell, Fairbairn, C.P., Forrestall, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Peterson, Segal et Tkachuk (10).

Également présents : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

TÉMOINS :

Fédération canadienne de l'agriculture :

Bob Friesen, président;

Laurent Pellerin, premier vice-président;

Marvin Chauf, deuxième vice-président.

Messrs Friesen, Pellerin and Shauf each made a statement and responded to questions.

At 10:36 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

MM. Friesen, Pellerin et Chauf font chacun une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 36, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Wednesday, April 26, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to table its

FIRST REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to Rule 104, that the expenses of the Committee during the First Session of the Thirty-eighth Parliament were as follows:

(1) With respect to its special study into the issues related to the development and marketing of value-added agricultural, agri-food and forest products, on the domestic and international markets:

Professional and Other Services	$	39.00
Total	**$**	**39.00**

(2) With respect to its special study to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives form organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada:

Transportation & Communications	$	28,635.54
Professional and Other Services	$	7,249.90
Witness Expenses	$	13,475.76
Total	**$**	**49,361.20**

(3) With respect to its studies on legislation:

All other expenditures	$	65.00
Total	**$**	**65.00**

During the session under consideration, your Committee considered four orders of reference, held 27 meetings and received evidence form 79 witnesses over some 39.5 hours. Your Committee submitted 8 reports relating to its work.

Respectfully submitted,

RAPPORT DU COMITÉ

Le mercredi 26 avril 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner les mesures législatives et autres questions qui lui ont été déférées, dépose, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses contractées à cette fin par le Comité au cours de la première session de la trente-huitième législature :

1) Relativement à son étude sur les questions liées au développement et à la commercialisation de produits agricoles, agroalimentaires et forestiers à valeur ajoutée sur les marchés national et international :

Services professionnels et autres	39,00 $
Total	**39,00 $**

2) Relativement à son étude pour entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada :

Transports et communications	28 635,54 $
Services professionnels et autres	7 249,90 $
Dépenses des témoins	13 475,76 $
Total	**49 361,20 $**

3) Relativement à ses études de législation :

Autres dépenses	65,00 $
Total	**65,00 $**

Durant la session en cause, votre Comité a examiné quatre ordres de renvoi, tenu 27 réunions et entendu 79 témoins sur une période d'approximativement 39.5 heures de travail. Votre Comité a soumis 8 rapports relativement à son travail.

Respectueusement soumis,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 25, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:16 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[*English*]

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: As clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair. I am ready to receive motions to that effect.

Senator Segal: I would like to move the election of Senator Fairbairn as chair of the committee.

Ms. Richardson: Are there other nominations? It is moved by Senator Segal that the Senator Fairbairn be invited to take the chair. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Ms. Richardson: I declare the motion carried and invite Senator Fairbairn to take the chair.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

The Chairman: Thank you very much, colleagues. We have come through some pretty rocky years, and I look forward to continuing our work on this issue.

We will begin with the election of the deputy chair. I am ready to receive nominations to that effect.

Senator Callbeck: I nominate Senator Gustafson.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The third motion is:

> That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair, and one other member of the committee to be designated after the usual consultation; and
>
> That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and to schedule hearings.

I need a mover to that effect.

Senator Mercer: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The fourth motion is that the committee be permitted to print its proceedings. Do I have a mover to that effect?

Senator Callbeck: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 25 avril 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 16, conformément à l'article 88 du *Règlement du Sénat*, pour organiser ses travaux.

[*Traduction*]

Jessica Richardson, greffière du comité : En tant que greffière du comité, il est de mon devoir de présider à l'élection d'un président. Je suis prête à recevoir les motions à cet effet.

Le sénateur Segal : Je propose le sénateur Fairbairn.

Mme Richardson : Avez-vous d'autres propositions à nous soumettre? Le sénateur Segal propose que le sénateur Fairbairn assume la présidence de ce comité. Vous plaît-il, honorables sénateurs, d'adopter cette motion?

Des voix : Oui.

Mme Richardson : Je déclare la motion adoptée et j'invite le sénateur à prendre le fauteuil.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Merci beaucoup, chers collègues. Les dernières années ont été plutôt difficiles et j'ai hâte de reprendre les travaux dans ce dossier.

Mais avant, nous allons procéder à l'élection du vice-président. Je suis prête à recevoir les motions à cet effet.

Le sénateur Callbeck : Je propose le sénateur Gustafon.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La troisième motion se lit comme suit :

Que le sous-comité du programme et de la procédure soit composé du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

Quelqu'un veut-il la proposer?

Le sénateur Mercer : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La quatrième motion porte sur l'impression des délibérations du comité. Quelqu'un veut-il proposer l'adoption de cette motion?

Le sénateur Callbeck : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

The Chairman: The fifth motion is that the committee be authorized to hold meetings and print evidence when quorum is not present. Do I have a mover?

Senator Peterson: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The sixth motion is that the committee adopt the draft first report prepared in accordance with rule 104. Do I have a mover?

Senator Fraser: I am sitting in for Senator Christensen. I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The next motion is that the committee ask the Library of Parliament to assign research staff to the committee — a very important part of our work.

Senator Mercer: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: I would invite the researchers to sit at the table: Mr. Frédéric Forge and Mr. Marc Leblanc.

Motion 8 is that the committee be authorized to commit funds and certify accounts. Do I have a mover?

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The ninth motion deals with the matter of travel.

Senator Mahovlich: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion 10 deals with the designation of members travelling on committee business. Do I have a mover?

Senator Peterson: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion number 11 deals with travelling and living expenses of witnesses.

Senator Mitchell: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

La présidente : La quatrième motion est la suivante : que le comité soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum. Quelqu'un veut-il la proposer?

Le sénateur Peterson : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Quelqu'un veut-il proposer l'adoption de la sixième motion, soit que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, rédigé conformément à l'article 104 du Règlement?

Le sénateur Fraser : Je remplace le sénateur Christensen. J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La motion suivante consiste à ce que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement de lui affecter du personnel de recherche, étant donné que la recherche représente une partie importante de son travail.

Le sénateur Mercer : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : J'inviterais les attachés de recherche, MM. Frédéric Forges et Marc Leblanc, à venir prendre place à la table.

La huitième motion vise l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer. Quelqu'un veut-il proposer cette motion?

Le sénateur Tkachuk : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La neuvième motion concerne les voyages.

Le sénateur Mahovlich : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La dixième motion porte sur la désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité. Quelqu'un veut-il la proposer?

Le sénateur Peterson : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La onzième motion traite des frais de déplacement et de séjour des témoins.

Le sénateur Mitchell : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

The Chairman: Motion 12 is on electronic media coverage of public meetings. For those who have not sat on the committee before, this coverage has been a part of our hearings over the last couple of years. Do I have a mover?

Senator Segal: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion 13 states the time slots for regular meetings. These time slots are the same as they have been in the past.

Senator Mercer: I have one question on this matter. I notice that the location is room 705 in the Victoria Building. This room is not as equipped as other rooms for the broadcast of our proceedings. There are two rooms on the first floor that would be better.

The Chairman: That is right. Certainly, we have used this room before.

Senator Mercer: Yes, I know.

The Chairman: If I am not mistaken —

Ms. Richardson: If I may explain, the policy under broadcasting is such that rooms 2 and 9 in this building used for broadcasting are not assigned to any one committee. When a committee makes a request for broadcasting and there is a conflict, a decision will be made by the whips as to which committee will get rooms 2 or 9. Room 705 is our permanent room, but anytime a request for broadcasting is approved, the committee will move to a room where broadcasting is available.

Senator Mercer: I see that room 705 is in the motion but we have covered that.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: One thing I neglected to do at the outset was introduce senators to the new clerk of the committee, Ms. Jessica Richardson. Our former clerk, Line Gravel, is hiding at the back to ensure that things are moving along smoothly. On behalf of the committee, I thank you for all your efforts over the past years.

Hon. Senators: Hear, hear!

The Chairman: Perhaps, Ms. Richardson, you could lead the committee through the other business that will happen tomorrow as we adjourn this meeting to get things moving in the Senate.

Ms. Richardson: Before we do that, I believe that you wanted to introduce Mr. Eric Mikkelborg from the Senate Communications Branch.

The Chairman: That is right. Eric is the terrific communications person who helped us enormously in our efforts, under considerable duress, in the last year to prepare and publish our report on BSE.

La présidente : La douzième motion vise la diffusion des délibérations publiques par les médias d'information électroniques. Pour ceux qui n'ont jamais siégé à ce comité avant, cette pratique existe depuis deux ou trois ans. Quelqu'un veut-il proposer d'adopter cette motion?

Le sénateur Segal : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : La treizième motion concerne l'horaire des séances régulières. Les heures sont les mêmes qu'avant.

Le sénateur Mercer : J'ai une question à ce sujet. Je constate que les réunions se tiendront dans la salle 705 de l'édifice Victoria. Cette pièce n'est pas équipée pour la diffusion de nos délibérations. Il y en a deux autres au rez-de-chaussée qui seraient plus appropriées.

La présidente : C'est vrai. Toutefois, nous avons déjà utilisé cette salle.

Le sénateur Mercer : En effet.

La présidente : Si je ne me trompe pas...

Mme Richardson : Laissez-moi vous expliquer. Selon la politique en matière de diffusion, les pièces 2 et 9 de cet édifice ne sont attribuées à aucun comité. Lorsqu'un comité demande la permission de diffuser ses délibérations et qu'il y a problème d'horaire, les whips doivent déterminer quel comité utilisera la pièce 2 ou 9. La pièce 705 est notre salle permanente, mais toutes les fois que nous demanderons la télédiffusion d'une séance et que ce sera accepté, nous prendrons une salle équipée à cette fin.

Le sénateur Mercer : Je remarque qu'on parle de la pièce 705 dans la motion, mais nous avons réglé la question.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : Oui.

La présidente : J'ai omis de présenter les sénateurs à la nouvelle greffière du comité, Mme Jessica Richardson. Notre ancienne greffière, Line Gravel, se tient à l'arrière pour s'assurer que tout se déroule bien. Au nom du comité, je tiens à vous remercier pour tous les efforts que vous avez déployés au cours des dernières années.

Des voix : Bravo!

La présidente : Madame Richardson, avant de lever la séance, vous pourriez peut-être expliquer au comité ce qui sera déposé demain au Sénat.

Mme Richardson : Je croyais que vous vouliez d'abord présenter M. Eric Mikkelborg, de la Direction des communications du Sénat.

La présidente : C'est vrai. Eric est le responsable des communications et il a fait un travail remarquable. Il nous a énormément aidés au cours de la dernière année, malgré les fortes pressions, à rédiger et à publier notre rapport sur l'encéphalopathie spongiforme bovine.

Senator Tkachuk: When was he engaged to work for the committee? I ask because we are constituting the committee anew today.

The Chairman: Eric was assigned to this committee by the Communications Branch of the Senate. He is not from outside the Senate. As well, he has been much involved in farming and journalism. That is why he is here today.

Senator Gustafson: He is paid by the general fund of the Senate and not by this committee.

The Chairman: That is right. He is assigned to us in the same way that the research staff from the Library of Parliament are assigned.

Senator Tkachuk: I know, but we make a motion to engage the library staff. There was no such motion made here. That is why I asked the question.

The Chairman: I understand Eric has outlined what he does and he would be happy to share that with the committee today.

Senator Tkachuk: I think it is a matter of the steering committee. I think you should consult with our deputy chair on this matter as to who our communication person should be.

The Chairman: Okay.

Senator Fraser: Could I raise something? I guess this would come under the heading of point of order. I said a moment ago that I was replacing Senator Christensen, who was under the impression that she was a member of this committee. She called me from the Yukon to ask if I would replace her and I happily agreed. I did not check the committee membership list. I have just done that and I see she is not listed as a member.

I do not think this would invalidate the motion I made because, ex officio, I have the right to be here. However, I would like the opposition members to know that I thought I was replacing a regular voting member of this committee when I did that. I was not trying to pull a fast one and get in here as an ex officio. I do apologize.

The Chairman: Just to be absolutely clear, Jessica, please share that information with us all.

Ms. Richardson: The proper form was received making the membership change this morning and therefore, as of this morning, Senator Christensen is not a member and Senator Fraser is, so she did properly move the motion.

Senator Fraser: So it is all right?

Ms. Richardson: Until new membership changes proceed, it will continue that way. That is why Senator Christensen is not listed.

Senator Segal: I think we started with an existential question of which Liberal member does or does not exist. I am not prepared to accept —

Le sénateur Tkachuk : Quand a-t-il été engagé pour travailler avec le comité? Je demande cela parce que nous formons le nouveau comité aujourd'hui.

La présidente : Eric a été affecté à ce comité par la Direction des communications du Sénat. Il ne vient pas de l'extérieur et il a déjà travaillé dans les domaines de l'agriculture et du journalisme. Voilà pourquoi il est ici aujourd'hui.

Le sénateur Gustafon : Il est payé au moyen des fonds généraux du Sénat et non par ce comité.

La présidente : Effectivement. Il est affecté à notre comité de la même façon que le personnel de recherche de la Bibliothèque du Parlement.

Le sénateur Tkachuk : Je sais, mais nous avons adopté une motion concernant le recours au personnel de recherche, et il n'y a aucune motion à cet égard. C'est pourquoi je m'interroge.

La présidente : Je sais qu'Eric serait heureux de vous expliquer aujourd'hui ce qu'il a l'intention de faire au sein du comité.

Le sénateur Tkachuk : Je crois que c'est une question qui relève du comité directeur. Vous devriez consulter notre vice-président pour lui demander qui doit être la personne responsable de nos communications.

La présidente : D'accord.

Le sénateur Fraser : Puis-je soulever un point qui pourrait ressembler à un rappel au Règlement? J'ai dit plus tôt que je remplaçais le sénateur Christensen, qui croyait être membre de ce comité. Elle m'avait appelée depuis le Yukon pour me demander de la remplacer, ce que j'avais accepté volontiers. Je n'avais toutefois pas vérifié la liste des membres au préalable et je viens de constater que son nom n'y figure pas.

Je ne pense pas que cela aura une incidence sur la motion que j'ai proposée puisque, à titre de membre d'office, j'ai le droit d'être ici. Cependant, j'aimerais que les sénateurs de l'opposition sachent que si j'ai agi de la sorte, c'est parce que je croyais remplacer un membre votant régulier. Je n'avais aucunement l'intention d'en passer une petite vite en me présentant ici en tant que membre d'office. Veuillez m'excuser.

Le président : Afin que ce soit tout à fait clair, pourriez-vous partager cette information avec nous tous, Jessica?

Mme Richardson : On a reçu ce matin le formulaire faisant état du changement de membres du comité; par conséquent, depuis ce matin, le sénateur Christensen n'est plus membre, alors que le sénateur Fraser, elle, l'est. Le sénateur Fraser a donc proposé la motion à juste titre.

Le sénateur Fraser : Donc, tout est en ordre, n'est-ce pas?

Mme Richardson : Jusqu'à ce qu'on apporte de nouveaux changements à la composition du comité, cela continuera ainsi. C'est la raison pour laquelle le sénateur Christensen ne figure pas sur la liste.

Le sénateur Segal : Nous avons commencé par nous poser une question existentielle, à savoir s'il existe un membre libéral ou pas. Je ne suis pas prêt à accepter...

Senator Tkachuk: She is the member, as Deputy Leader of the opposition, of all committees, but she still has to sign herself in.

Senator Fraser: There is a convention that if the deputy leader is going to attend and vote, he or she notifies the other side, which I did not do because I was not coming in that capacity.

The Chairman: Or in the case of our new Speaker, he sat on the Anti-terrorism Committee as a full member of the committee.

Senator Tkachuk: And our Speaker can.

The Chairman: This was when he was deputy leader.

With all the house business done, the next step is to present the appropriate motions in the Senate tomorrow as a result of this meeting. If we can get them all done tomorrow, we would be in a position to meet on Thursday and then have a beginning discussion on exactly what we want to focus on. I know Senator Segal has things to focus on and I know Senator Gustafson is up to his ears in oilseed and grain.

Senator Gustafson: We will not deal with the purpose of the committee today.

The Chairman: No, we have to put the motions through the Senate tomorrow. I will do all the motions required to have us in full form on Thursday for a full meeting.

In the past, as those who have been here for some time know — and I will explain that in the house — we have had an overarching motion of how we want to do our business so that we do not have to go to the Senate on every single issue. With your approval, I would like to do this again. For instance, when something comes up quickly, such as bovine spongiform encephalopathy, BSE, when it began, we did not have an overarching ability to switch off from what we were doing. I think we were doing value-added at that point. However, in the past year or so, we have gotten the kind of resolution that enables us to switch, if something major comes up in the industry that we want to get on to. Without having to go back to the Senate all the time, we will have the ability to do that.

It is what we have been doing for the last few years, and with your approval, I will continue to do that. The text of the motion is being distributed.

Senator Gustafson: It might be a good thing to have some discussion about that now. Then we can think about it when we get together on Thursday, since it is a short meeting anyway.

The Chairman: Certainly. I guess I would seek the opportunity to get the ball rolling tomorrow in procedural terms in the Senate. Then we can have a beginning discussion as to some of the things we would like to spend time doing.

Le sénateur Tkachuk : En tant que leader adjointe de l'opposition, elle est membre de tous les comités, mais elle doit quand même signaler sa présence.

Le sénateur Fraser : Il existe une convention selon laquelle si le leader adjoint de l'opposition doit assister à un comité et y voter, il faut qu'il ou elle en avertisse les gens d'en face, ce que je n'ai pas fait parce que je n'étais pas là à ce titre.

La présidente : Notre nouveau Président, pour sa part, a siégé au Comité spécial sur la Loi antiterroriste en tant que membre à part entière.

Le sénateur Tkachuk : Il peut le faire.

La présidente : C'était quand il était chef adjoint de l'opposition.

Puisque nous en avons terminé avec ces questions, l'étape suivante consiste à présenter les motions appropriées au Sénat, demain, pour faire suite à la séance d'aujourd'hui. Si nous arrivons à tout régler demain, nous serons à même de nous rencontrer jeudi pour commencer à discuter des dossiers sur lesquels nous voulons nous concentrer. Je sais que le sénateur Segal veut mettre l'accent sur certains sujets et que le sénateur Gustafson est plongé jusqu'au cou dans les dossiers sur les céréales et les oléagineux.

Le sénateur Gustafson : Nous ne traiterons pas de l'objet du comité aujourd'hui.

La présidente : Non, nous devons déposer des motions au Sénat demain. Je préparerai toutes les motions nécessaires pour que nous soyons prêts à tenir une séance en bonne et due forme, jeudi.

Par le passé, comme ceux qui sont ici depuis un certain temps le savent — et j'expliquerai cela à Chambre —, nous avons adopté une motion prioritaire concernant la façon dont nous voulons mener nos travaux, afin de nous éviter de nous adresser au Sénat pour chaque question abordée. Si vous le voulez bien, j'aimerais le refaire. Par exemple, dans le cas de l'encéphalite spongiforme bovine, l'ESB, au commencement de la crise, nous n'avions pas cette possibilité de mettre de côté les travaux en cours pour faire face à ce problème subit. Je pense que ce dernier s'est alors ajouté aux dossiers à l'étude. Néanmoins, il y a environ un an, nous avons adopté une résolution nous permettant de rectifier le tir si nous souhaitons aborder une question importante qui survient dans l'industrie. Nous aurons la possibilité de le faire sans devoir à chaque fois retourner devant le Sénat.

C'est ce que nous avons fait au cours des dernières années et, avec votre accord, je continuerai dans cette direction. On est en train de distribuer le texte de la motion.

Le sénateur Gustafson : Il serait peut-être judicieux d'avoir tout de suite une discussion là-dessus. Nous pourrons ensuite y réfléchir à notre réunion, jeudi, puisqu'il s'agira de toute manière d'une séance abrégée.

La présidente : Certainement. Au Sénat, demain, je compte mettre les choses en branle pour ce qui est de la procédure. Ensuite, nous pourrons commencer à discuter des sujets sur lesquels nous voulons nous pencher.

If I have your approval, then I would move that overarching motion tomorrow.

Senator Segal: There is certainly nothing in this motion that limits the members of the steering committee to make other decisions as they deem appropriate.

The Chairman: That is right; that was the point I was trying to make. When we did not have that motion, we could not jump in right away and hold hearings on BSE. When we have that overarching motion, then if something comes up that is different from what we are talking about, we have the ability to make a change.

Given the nature of agriculture right now, and the things that have happened to it seemingly constantly, if a crisis needs to be discussed, this motion will enable us to do that.

Senator Gustafson: Forestry has always been put on the back burner in this committee, simply because of the many problems agriculture has had during the past few years. We might think about how we would word it to deal with that as well.

The Chairman: I think we can.

Senator Gustafson: Senator Segal has a specific recommendation in terms of rural Canada.

The Chairman: All of that can fall under the umbrella of this reference, and certainly would. You are right. I guess the last forestry issue was when you were on the committee and that was when I think Nick Taylor was —

Senator Mahovlich: The boreal forest — Senator Milne was here.

Senator Tkachuk: You must have been watching the hearings on TV because you were not here then, Senator Mahovlich.

Senator Gustafson: Those were the years we took the trips to see the different boreal forests across Canada.

The Chairman: Senator Fitzpatrick was involved in that and Nick Taylor was involved.

Senator Gustafson: Have we got the statement handy that we used last time? Here it is.

Senator Tkachuk: I think it is fine. We have done this before.

The Chairman: It is a pretty good umbrella; this is where Senator Segal's interests can be served, and if a crisis pops up, then we have our ability to make that switch.

Is that agreeable to you?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Senator Mercer, you had a thought?

Si vous êtes d'accord, je proposerai cette motion prioritaire demain.

Le sénateur Segal : Cette motion n'empêche en rien les membres du comité directeur de prendre d'autres décisions qu'ils jugent appropriées.

La présidente : C'est vrai, c'est ce que j'essayais de dire. Lorsque nous n'avions pas cette motion, nous ne pouvions pas immédiatement passer à autre chose et tenir des audiences sur l'ESB. Mais grâce à cette motion prioritaire, s'il se passe quelque chose d'inattendu, nous avons la possibilité de réorienter nos travaux.

Compte tenu de la situation actuelle dans l'agriculture et du fait que les mêmes événements semblent se reproduire constamment, cette motion nous permettra de nous occuper d'une crise, le cas échéant.

Le sénateur Gustafson : Le dossier de la foresterie a toujours été relégué au second plan dans ce comité, simplement à cause des nombreux problèmes qui ont frappé le secteur de l'agriculture ces dernières années. Nous devrions penser à une formulation qui inclurait aussi cet élément.

La présidente : Je pense que c'est possible.

Le sénateur Gustafson : Le sénateur Segal a une recommandation particulière en ce qui a trait au Canada rural.

La présidente : Toutes ces considérations peuvent être regroupées sous cette résolution. Vous avez raison. Je pense que la dernière fois qu'on a parlé de foresterie, c'était lorsque vous siégiez au comité et quand, je crois, Nick Taylor était...

Le sénateur Mahovlich : La forêt boréale — le sénateur Milne était ici.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez dû voir les séances télédiffusées parce que vous ne siégiez pas au comité à cette époque, sénateur Mahovlich.

Le sénateur Gustafson : C'est au cours de ces années que nous nous sommes déplacés à quelques reprises pour voir diverses forêts boréales partout au pays.

Le président : Le sénateur Fitzpatrick et Nick Taylor ont joué un rôle actif.

Le sénateur Gustafson : Avons-nous le recueil de déclarations que nous avons utilisé la dernière fois? Le voilà.

Le sénateur Tkachuk : Je crois que ça va. Nous l'avons déjà fait.

La présidente : C'est une excellente résolution-cadre; elle servira les intérêts du sénateur Segal, et si une crise survient, nous pourrons y recourir pour modifier nos travaux.

Cela vous convient-il?

Des voix : Oui.

La présidente : Sénateur Mercer, vous vouliez dire quelque chose?

Senator Mercer: If you recall, we had requested committee members to switch some ideas. I cannot recall the time frame, but it was some time ago. If I recall, I had submitted two recommendations, one on forestry. I know other senators have made other recommendations. Perhaps we might want to resurrect those recommendations as points of discussion. Senator Segal has something to put on the table. As well, there may be other topics that will allow us to have a broader discussion when we figure out where we want to go.

The Chairman: We can certainly look back in our minutes and begin those kinds of discussions on Thursday.

Senator Mercer: I am anxious to discuss forestry. I am also aware that we need this overarching resolution. I say that because there may not be the same crisis in forestry that there is in agriculture today, tomorrow or at some time in the future.

Senator Tkachuk: It would be nice to have this resolution done by tomorrow. There was a media report stating that, perhaps, a decision on softwood lumber has been reached. We may want to talk to bureaucrats, officials and ministers about what the deal is. I know our government promised to get rid of the present farm program and replace it with another. We might want to find out where that promise is at. I went to listen to a speech given by Minister Chuck Strahl in Regina. He said that it will remain in place this year because of the difficulty of pulling it out and putting a new one in. That is not a good thing to do.

We may have a very short time here, depending on how things go. It is up to Senator Fraser and all the top brass to decide how all this will work out. We may not have time for a long-term study. There are a lot of pressing issues that we could move on right now and find out what is happening.

The Chairman: I am glad you raised that, senator, because there has been quite a space between now and when we last parted. There is the softwood lumber issue. There is the grains and oilseeds catastrophe.

In that case, Senator Segal, we do not necessarily have long hearings. The committee is set up to bring in ministers and officials, particularly in the case Senator Tkachuk just referred to. They can come in to discuss those current issues that are troubling. That can put us in the picture so we know where the issue is at. That is the kind of thing that does not go on forever. However, the hearings inform the committee, as it were.

I am sure some senators are cognizant of the anxiety that ties in with a lot of Senator Gustafson's problems. I refer to the world trade issue that affects what is happening in our country at the moment.

Le sénateur Mercer : Vous vous rappellerez que nous avions demandé que les membres du comité échangent des idées. Je ne me souviens pas quand exactement, mais c'était il y a un certain temps. Si ma mémoire est bonne, j'avais soumis deux recommandations, dont une concernant la foresterie. Je sais que des sénateurs avaient fait d'autres recommandations. Peut-être pourrions-nous reprendre ces recommandations et en discuter. Le sénateur Segal a quelque chose à nous présenter. De plus, il peut y avoir d'autres sujets qui nous permettront d'élargir la discussion au moment d'établir nos objectifs.

La présidente : Nous pouvons certainement consulter les anciens comptes rendus et commencer à discuter de ces questions jeudi.

Le sénateur Mercer : Je suis impatient de discuter de foresterie. Je suis également conscient que nous avons besoin de cette résolution prioritaire. Je dis cela parce que les crises que connaît le secteur de la foresterie n'ont peut-être pas la même ampleur que celles qui frappent l'agriculture aujourd'hui ou qui l'affecteront demain.

Le sénateur Tkachuk : Ce serait bien de mettre au point cette résolution pour demain. J'ai appris par les médias qu'on en était peut-être arrivé à une décision concernant le bois d'œuvre. Il faudra peut-être parler aux bureaucrates, hauts fonctionnaires et ministres pour connaître la teneur de l'entente. Je sais que notre gouvernement a promis de remplacer le programme agricole existant par un autre. Peut-être faudrait-il savoir où on en est dans la réalisation de cette promesse. Je suis allé entendre le discours du ministre Chuck Strahl, à Regina. Il a affirmé que le programme demeurerait en vigueur cette année, parce qu'il est difficile de le remplacer par un tout nouveau. Ce n'est pas une bonne chose à faire.

Il se peut que nous disposions de très peu de temps, selon le déroulement des travaux. Il revient au sénateur Fraser et aux hauts dirigeants de décider de la marche à suivre. C'est possible que nous n'ayons pas le temps de mener une étude à long terme. Il y a de nombreux dossiers urgents que nous pouvons étudier dès maintenant pour voir ce qu'il en est.

La présidente : J'apprécie que vous ayez soulevé la question, sénateur, parce qu'il s'est écoulé un bon moment depuis la dissolution de ce comité. Il y a le dossier du bois d'œuvre, et la catastrophe qui a frappé le secteur des céréales et des oléagineux.

Dans ce cas, sénateur Segal, nous ne tiendrons pas nécessairement de longues séances. Le comité peut faire témoigner les ministres et les hauts fonctionnaires, particulièrement sur le dossier auquel le sénateur Tkachuk vient de faire allusion. Ils peuvent venir discuter de ces questions d'actualité préoccupantes. Nous pourrons ainsi nous renseigner sur l'état de la situation. Cela ne s'éternise pas, c'est simplement pour informer le comité.

Je suis certaine que plusieurs sénateurs connaissent l'inquiétude suscitée par nombre de problèmes qu'a soulevés le sénateur Gustafson. Je veux parler de la question du commerce international, qui a une incidence sur ce qui se produit au pays actuellement.

There are those kinds of issues and then the opportunity to have a full study on a much broader issue that will take time. That is all under the umbrella that we have just approved.

Senator Gustafson: In reference to the article that Senator Tkachuk mentioned, I read that story regarding the lumber situation, which may be very close to being settled in a positive way.

The Chairman: I saw that, too.

Senator Gustafson: We might want to bring someone to the committee to explain how they settled it and why it took so long.

Senator Tkachuk: What is in it, and what do we do with the money?

Senator Mercer: It ought to go back to the people.

Senator Tkachuk: That would be a good idea.

The Chairman: If it is agreeable to honourable senators, I will crank up and try to get all this done tomorrow. I will probably need consent to do it that way. We will get it all done, and then we can regroup.

Senator Fraser knows this is what we want to do. Otherwise, we will have to go through another day of motions and everything. We will miss a couple of opportunities to work on our schedule. If we consent to do that tomorrow, that would be good.

We will regroup on Thursday morning and talk about everybody's views on where they would like to go and how we will position the different issues. It is almost a courtesy extended to the committee to receive an update from the Minister of Agriculture.

Senator Mercer: I have one last item under "other business." Since we are starting this session with a new clerk, it might be appropriate to move a motion of thanks to our previous clerk, to formally thank her for her services to the committee and wish her well in her new duties.

The Chairman: I certainly agree with that. Her duties were pretty rough. We went through difficulty after difficulty with BSE and other things.

On behalf of all the members of the committee, thank you so much.

We have superb staff that help us out as a committee. It is only recently that communications help has been available to us.

We will meet again at 8 on Thursday morning. I look forward to it.

The committee adjourned.

C'est ce genre de choses et, éventuellement, la réalisation d'une étude approfondie sur une question encore plus vaste, qui prendront du temps. Tout cela entre dans le cadre de la résolution que nous venons d'adopter.

Le sénateur Gustafson : En ce qui concerne l'article mentionné par le sénateur Tkachuk, j'ai lu aussi cette nouvelle à propos du conflit du bois d'œuvre, qui semble sur le point de connaître un dénouement satisfaisant.

La présidente : Je l'ai vu, moi aussi.

Le sénateur Gustafson : Nous pourrions peut-être inviter quelqu'un qui nous expliquera les termes de l'entente, et pourquoi cela a pris autant de temps.

Le sénateur Tkachuk : Quelles en sont les conditions, et que ferons-nous de l'argent?

Le sénateur Mercer : On doit le rendre aux gens.

Le sénateur Tkachuk : Ce serait une bonne idée.

La présidente : Si vous le voulez bien, honorables sénateurs, je vais accélérer afin que tout soit réglé demain. J'aurai probablement besoin de votre consentement pour procéder ainsi. Nous allons tout régler, et ensuite nous pourrons nous réunir.

Le sénateur Fraser sait que c'est ce que nous avons à faire. Autrement, nous devrons consacrer une autre journée à l'examen des motions et de tout le reste. Cela pourrait nous ralentir dans nos travaux. Ce serait bien si nous nous entendions pour faire cela demain.

Nous nous réunirons jeudi matin, et chacun exprimera son opinion sur la direction à prendre et sur la place à accorder aux différentes questions. Ce serait presque de la courtoisie de la part du ministre de l'Agriculture que de venir nous rencontrer pour faire le point.

Le sénateur Mercer : J'ai quelque chose à ajouter concernant la rubrique « autres travaux ». Puisque nous commençons la session avec une nouvelle greffière, il serait peut-être approprié que nous proposions une motion de remerciements pour notre ancienne greffière, afin d'exprimer officiellement notre gratitude pour les services qu'elle a rendus au comité et lui souhaiter bonne chance dans ses nouvelles fonctions.

La présidente : Je suis tout à fait d'accord. Sa tâche était ardue. Nous sommes allés de difficulté en difficulté avec l'ESB, entre autres.

De la part de tous les membres de ce comité, un grand merci.

Nous disposons d'une équipe géniale pour nous aider. Ce n'est que depuis peu que nous bénéficions d'un appui en matière de communications.

Nous nous reverrons jeudi matin, à 8 heures.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, May 11, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:03 a.m. to study the present state and the future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I would like to call us to order. Welcome to the first hearing of this new Parliament of our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. This hearing comes at a time when farmers, particularly the grains and oilseeds producers, and all those others who assist them in their work, are in a most difficult situation. We are beginning hearings to explore various areas on which the committee may wish to also do a further study. We are pleased today to begin with our friends from the Canadian Federation of Agriculture, the CFA. It is a national umbrella organization that through its membership represents over 200,000 Canadian farm families from coast to coast.

We have with us today Mr. Bob Friesen, from Manitoba, who is the President of the CFA; Mr. Laurent Pellerin, the First Vice-President of the CFA, and also the President of the Union des Producteurs Agricoles du Quebec; and Mr. Marvin Shauf, of Saskatchewan, who is the Second Vice-President of the CFA. We have all the leaders on hand here and we have asked them to speak today very directly about the crisis that is facing farmers across Canada and its impact on the farming communities.

My co-chair, Senator Gustafson, sends his regrets that he cannot be here, but he is out in Saskatchewan seeding his crops, and that is where he should be.

We have two and a half hours today to cover a wide array of issues and I would, as always, invite my colleagues to keep their questions as pointed and brief as possible so that we can we allow our witnesses to respond fully and have everyone be able to contribute to this discussion today. We will begin with statements from our guests.

Bob Friesen, President, Canadian Federation of Agriculture: Thank you very much. It certainly is a pleasure for the three of us to be here. It is gratifying to see this group start early on in the session with what we consider to be a very important subject and issue.

I can assure you that we are here for only one reason, that is, we keep our ear to the ground and listen to what farmers have to say across Canada through the CFA membership, with a general farm organization in every province. Those general farm organizations listen to their farmers. They come to the CFA and tell us what is happening on the ground, what their farmers are telling them.

OTTAWA, le jeudi 11 mai 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 3, en vue d'examiner l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Bienvenue à la première réunion du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Nous nous rassemblons à un moment où les agriculteurs, notamment les producteurs de céréales et de graines oléagineuses, et tous ceux qui leur prêtent main-forte, traversent une période très difficile. Nous allons, au cours de nos réunions, explorer divers sujets que le comité souhaitera peut-être approfondir. Nous avons le plaisir, aujourd'hui, d'accueillir nos amis de la Fédération canadienne de l'agriculture, la FCA. Cette association nationale représente, par l'entremise de ses membres, plus de 200 000 exploitations agricoles familiales, d'un océan à l'autre.

Nous allons entendre le président de la FCA, M. Bob Friesen, qui vient du Manitoba; M. Laurent Pellerin, premier vice-président de la FCA et président de l'Union des producteurs agricoles du Québec; et M. Marvin Shauf, deuxième vice-président de la FCA. M. Shauf est originaire de la Saskatchewan. Nous avons demandé aux dirigeants de la Fédération de nous parler de la crise que connaît le secteur agricole canadien et des répercussions qu'elle entraîne sur les collectivités agricoles.

Le coprésident du comité, le sénateur Gustafson, ne peut malheureusement être ici aujourd'hui. Il se trouve en Saskatchewan, où il est en train, comme il se doit, de faire ses semences.

Nous disposons de deux heures et demie pour aborder toute une gamme de sujets. J'invite mes collègues à poser des questions brèves et précises pour que les témoins puissent nous donner des réponses détaillées. De cette façon, tout le monde pourra participer à la discussion. Messieurs, la parole est à vous.

Bob Friesen, président, Fédération canadienne de l'agriculture : Merci beaucoup. C'est un plaisir pour nous d'être ici. Je trouve encourageant de voir le comité se pencher, dès le début de la session, sur un dossier que nous jugeons très important.

Si nous sommes ici aujourd'hui, c'est parce que nous sommes à l'écoute des agriculteurs de toutes les régions du Canada. Ces agriculteurs sont représentés par la FCA, qui compte des organismes dans toutes les provinces. Ces organismes sont attentifs aux besoins des agriculteurs. Ils tiennent la FCA au courant de ce qui se passe sur le terrain.

I can assure you that, together with Mr. Pellerin from Quebec and Mr. Shauf from Saskatchewan, we are here to bring what we consider to be an important message. It is not just a negative message; we have serious problems and issues, but we believe there is a lot of potential for agriculture.

You have in front of you several documents. One of them outlines the environment in agriculture, the situation that farmers find themselves in. The other document talks about a proposal, perhaps the outline of an initiative, whereby we think agriculture has some potential to make its way out of a serious farm income problem.

I will briefly go through the document that outlines the environment in which farmers find themselves. I will ask my colleagues to make a few comments as well, after which we look forward to answering your questions.

Many of you may know that Canadian farmers are coming out of absolutely the worst three years — and if you include the projections for 2006, it will be the worst four years — in history when it comes to farm income. They find themselves continuing to compete against farmers in the U.S., who are coming out of their best three — and including projections for 2006 it will be the best four — years in terms of farm income. I will identify that later on through some of the graphs in this document.

Certainly, this is a problem that has not sprung up overnight. It has continued to grow over the last few years. We definitely need to make a U-turn in agriculture to bring farmers back to where they can do what they do best, produce high quality, safe food that is known around the world as exactly that.

What are some of the things that led to this income crisis? We had the BSE problem, which cost the industry billions of dollars. Also, as mentioned earlier, we currently have a serious situation in terms of farm income in the grains and oilseeds sector. Some of that comes as a result of the droughts we have had in the past — or too much moisture — but probably most of it comes from the fact that we have had a long and serious downturn in grains and oilseeds prices.

If you look at the numbers in the document, you will see that from 2002 to 2005, the price of grains and oilseeds dropped by over 25 per cent. If you look at what has happened to the Canadian dollar, we have estimated that every one cent increase in the Canadian dollar vis-à-vis the U.S. dollar has cost our agri-food exporters over $230 million in value.

Of course, not all of it has to do with the exchange rate or the decrease in prices. A lot has to do with escalating input costs for farmers. Between 2002 and 2005, the price of fuel for farmers went up by 55 per cent. That is December 2002 to January 2005. Between January 2005 and September 2005, the price of fuel increased by another 25 per cent.

M. Pellerin, du Québec, et M. Shauf, de la Saskatchewan, et moi avons un message important à vous transmettre, un message qui n'est pas forcément négatif. Nous sommes confrontés, il est vrai, à de sérieux problèmes et défis. Toutefois, nous sommes d'avis que le secteur agricole recèle un potentiel énorme.

Nous vous avons remis plusieurs documents. L'un d'entre eux traite de l'économie agricole, de la situation que vivent les agriculteurs. L'autre propose un plan, ou encore les grandes lignes une stratégie qui pourrait aider les producteurs à sortir de cette crise du revenu agricole que l'on qualifie de grave.

Je vais vous parler brièvement du milieu dans lequel évoluent les agriculteurs. Mes collègues vont faire quelques commentaires à ce sujet, après quoi nous répondrons volontiers à vos questions.

Comme bon nombre d'entre vous le savent peut-être, les agriculteurs canadiens ont connu les trois, voire les quatre pires années — si l'on tient compte des prévisions de 2006 — de leur histoire en termes de revenus agricoles. Ils continuent de livrer concurrence aux agriculteurs américains qui, eux, ont connu leurs trois ou même quatre meilleures années — si l'on tient compte des prévisions de 2006 — de leur histoire en termes de revenus agricoles. Je vous donnerai plus précisions à ce sujet quand je passerai en revue les graphiques que contient le document.

Ce problème ne date pas d'hier et s'est même aggravé au cours des dernières années. Nous devons absolument introduire des changements dans le secteur agricole et laisser les agriculteurs faire ce qu'ils font de mieux : produire des aliments sûrs et de grande qualité reconnus de par le monde.

Quels sont les facteurs qui ont provoqué la crise du revenu? Mentionnons d'abord le problème de l'ESB, qui a coûté à l'industrie des milliards de dollars. Ensuite, comme nous l'avons déjà signalé, les difficultés que connaissent les producteurs de céréales et de graines oléagineuses en termes de revenus agricoles. Cette situation est attribuable, en partie, aux sécheresses enregistrées dans le passé — ou à la présence d'un taux d'humidité trop élevé —, mais surtout au fort déclin, sur une longue période, du prix des céréales et des oléagineux.

Si vous jetez un coup d'œil aux chiffres, vous allez constater que les prix des céréales et des oléagineux ont chuté de plus de 25 p. 100 entre 2002 et 2005. Par ailleurs, on estime qu'une hausse de 0,01$ du dollar canadien par rapport au dollar américain entraîne une perte de 230 millions de dollars d'exportations agro-alimentaires.

Bien entendu, cette crise n'est pas uniquement due au taux de change ou à la chute des prix. La hausse du coût des intrants agricoles y est pour beaucoup. Entre 2002 et 2005, plus précisément entre décembre 2002 et janvier 2005, le prix du carburant a augmenté de 55 p. 100. Entre janvier 2005 et septembre 2005, il a augmenté d'un autre 25 p. 100.

If you look back, the last number we have estimating the proportion of fuel expenses to total expenses for the grains and oilseeds sector was 8 per cent in 2001. If you include the increase, it is much higher than that. If you look at the farm debt, you will see that it has gone up by 90 per cent between 1995 and 2004.

Farmers are dealing with challenges that they have no control over. We really need to get to a place where we can find long-term solutions.

On the second page of our document, again comparing Canadian farmers with U.S. farmers, looking at their debt-to-asset ratios, you will note that in 1997 they were very close. In 1997, of course, our debt-to-asset ratio worsened much more than that of the farmers in the U.S. If you look at farm income, and also compare it to government payments, you can see the huge difference between U.S. and Canadian farmers.

About two years ago, CFA members tried to find a way to measure the need when it comes to farm income. We took the average realized net income for the last four years, including 2006, and compared it to the previous 10 years. The 10 years previous were not that good either, but we identified a $6.1 billion hole. That includes some of the record levels of government money that farmers have received, certainly from 2002 to 2005, and the projected government money for 2006. Even including those record levels of money, farmers find themselves with $6 billion less in realized net income.

That is why we continue to emphasize the importance of government investment in agriculture. It is an investment that accrues contributions back to the entire Canadian economy. Evidence shows that, on average, across Canada the multiplier factor at the farm gate is 5 to 1; every dollar of revenue generated at the farm gate eventually generates $5 for the Canadian economy. Therefore, we certainly look at it as an investment.

However, we recognize that if something is not done quickly to ensure that we get farmers out of this crisis, the cost to the entire rural infrastructure will be much greater. If you look at the contribution that agriculture and Agri-food Canada currently makes, it is almost 9 per cent of the GDP and accounts for around 14 per cent of employment in Canada. Export value now has reached somewhere around $30 billion. It makes an extremely important contribution to the Canadian economy. It determines the plight of most Canadians across Canada when it comes to job opportunities in the rural areas, when it comes to input suppliers and businesses — certainly small-town businesses such as hardware stores, et cetera.

Every year, 250,000 farmers across Canada produce enough food to feed 120 people each. That is enough food for 30 million people. The agri-food industry employs 2 million Canadians and pays almost $2 billion in salaries to Canadian workers.

Pour ce qui est du ratio dépenses de carburant/dépenses totales du secteur des céréales et des oléagineux, il s'établissait, d'après les derniers chiffres que nous avons, à 8 p. 100 en 2001. On arrive à un ratio beaucoup plus élevé si l'on tient compte de la hausse. La dette agricole, elle, a augmenté de 90 p. 100 entre 1995 et 2004.

Les agriculteurs doivent composer avec des facteurs qui sont incontrôlables. D'où la nécessité de trouver des solutions à long terme pour leur venir en aide.

Vous allez voir, à la page 2 du document, que les ratios dettes-actifs des agriculteurs canadiens et américains étaient plus ou moins les mêmes en 1997. Bien sûr, en 1997, le ratio dette-actif canadien s'est considérablement détérioré. Lorsque l'on compare les revenus agricoles et les paiements du gouvernement, on note une grande différence à ce chapitre entre les agriculteurs américains et canadiens.

Il y a deux ans environ, les membres de la FCA ont essayé de trouver un moyen de mesurer les besoins en termes de revenus agricoles. Nous avons pris le revenu net réalisé moyen des quatre dernières années, y compris celui de 2006, et l'avons comparé à celui des 10 années précédentes. Les chiffres, au cours de cette période, étaient peut-être peu reluisants, mais nous avons relevé un manque à gagner de 6,1 milliards de dollars. Ce montant comprend l'aide gouvernementale sans précédent que les agriculteurs ont reçue entre 2002 et 2005, et les paiements que prévoit leur verser le gouvernement en 2006. Malgré ces montants records, les agriculteurs se retrouvent avec un manque à gagner de six milliards de dollars en termes de revenu net réalisé.

Voilà pourquoi nous continuons d'insister sur l'importance des investissements que réalise le gouvernement dans l'agriculture. Ces investissements profitent à l'ensemble de l'économie canadienne. Les données révèlent que, en moyenne, le multiplicateur à la ferme est de 5 pour 1 au Canada : chaque dollar de revenu gagné par l'agriculteur en génère cinq pour l'économie canadienne. Il s'agit donc, pour nous, d'un investissement.

Toutefois, si rien n'est fait à court terme pour aider les agriculteurs à sortir de cette crise, l'infrastructure rurale dans son ensemble va en souffrir. Le secteur agricole et agro-alimentaire contribue pour presque 9 p. 100 du PIB et compte pour environ 14 p. 100 des emplois au Canada. Les exportations totalisent aujourd'hui environ 30 milliards de dollars. Le secteur agricole apporte une contribution très importante à l'économie canadienne. Il influe de façon déterminante sur les possibilités d'emploi dans les régions rurales, les fournisseurs et les fabricants d'intrants — en tout cas, sur les petites entreprises comme les quincailleries, ainsi de suite.

Nous avons 250 000 agriculteurs au Canada. Chaque agriculteur produit assez d'aliments pour nourrir 120 personnes par an. Cela représente suffisamment de nourriture pour 30 millions de personnes. L'industrie agroalimentaire emploie 2 millions de Canadiens et verse presque deux 2 milliards de dollars en salaires à des travailleurs canadiens.

In 2003, Canadian farmers spent $1.9 billion on fuel, over $2 billion on fertilizer, over $570 million on veterinary services and drugs, over $800 million on electricity and telecommunications and over $300 million on rental and leasing of machinery, equipment and vehicles. This farm income crisis is about the entire rural infrastructure, about the fact that the success of almost every city in Canada is contingent on the success of agriculture.

There were thousands of farmers on the Hill on April 5 to try to emphasize the problem we have in agriculture and to implore government to increase the investment in it so that farmers can get through this. I should say that CFA members and farmers across Canada are committed to working on long-term solutions, but to reach those solutions, we have to ensure that farmers survive to benefit from them. As I said earlier, there is a great deal of potential in agriculture and farmers were on the Hill that day in search of hope as they head into another planting season. They needed some kind of bankable announcement that would enable them to go to their financial institutions and say how much money would be flowing from both levels of government to get them through another spring crop-planting. While the budget announcement of $1.5 billion for Agriculture and Agri-Food Canada is significant, farmers are concerned that they might not get that money in time to do much good for the spring planting season. Certainly, our concern is that they do not have an amount that they can take to their bankers for this year.

It is extremely important that we continue to create an environment in which farmers can survive. When it comes to the long-term solutions in this document, CFA members have looked at what should happen in the next agricultural policy framework. If you talk to farmers across Canada, many will say that the first APF was a collage of important funding programs. We have tried to focus on how we can add strategy to the next framework. What can we do to ensure that not only will there be funding in place for on-farm food safety programs, environmental programs, business risk management, but also how we can add a strategic growth pillar. We have divided APF2 into three pillars.

The first pillar is goods and services. Farmers across Canada have no problem with being accountable in respect of the environment and food safety. However, they recognize that when they do something for the public good, the public needs to share the costs of those food safety and environmental programs implemented by farmers. We believe there is a real opportunity to create a competitive policy such that our farmers will be more competitive with farmers around the world. While Canadian farmers are going through some of the worst farm income figures in history and competing against U.S. farmers, who have some of the best farm incomes in history, this is not about our lack of competitiveness. Canadian farmers are as competitive as any other farmers around the world, and so we must ensure that we develop competitive policy and a goods and services pillar would

En 2003, les agriculteurs canadiens ont dépensé 1,9 milliard de dollars en carburant, plus de 2 milliards de dollars en engrais, plus de 570 millions de dollars en services et médicaments vétérinaires, plus de 800 millions de dollars en électricité et télécommunications, et plus de 300 millions de dollars en location d'équipement, de matériel et de véhicules. La crise du revenu agricole frappe l'ensemble du secteur agricole. Or, la vitalité de presque chaque ville du Canada dépend de celle du secteur agricole.

Des milliers d'agriculteurs se sont rassemblés sur la Colline le 5 avril pour dénoncer la situation et implorer le gouvernement d'accroître les sommes qu'il consacre au secteur agricole pour qu'il puisse sortir de cette crise. Les membres de la FCA et les agriculteurs de toutes les régions veulent trouver des solutions à long terme au problème. Toutefois, nous devons faire en sorte que les agriculteurs puissent en profiter. Comme je l'ai déjà mentionné, le secteur agricole possède beaucoup de potentiel et les agriculteurs présents sur la Colline ce jour-là espéraient recevoir une aide pour faire face à la nouvelle période de semailles. Ils attendaient une déclaration qui leur permettrait de dire à leur institution financière qu'ils recevraient une aide des deux paliers de gouvernement pour la campagne agricole du printemps. Bien que le montant de 1,5 milliard de dollars alloué dans le budget au secteur agricole et agroalimentaire soit important, les agriculteurs craignent ne pas recevoir cet argent à temps, c'est-à-dire avant le début des semailles printanières. Ce qui nous inquiète, c'est qu'ils n'aient pas d'argent à remettre à leur banquier cette année.

Nous devons poursuivre nos efforts en vue de créer un environnement qui permettra aux agriculteurs de survivre. Concernant les solutions à long terme qui sont proposées dans le document, les membres de la FCA se sont attachés à définir les objectifs qui devraient sous-tendre le prochain cadre stratégique pour l'agriculture. Pour bon nombre d'agriculteurs au Canada, le premier CSA était un assemblage de programmes de financement importants. Nous avons cherché à doter le prochain cadre d'une nouvelle stratégie. Nous avons essayé de trouver un moyen non seulement d'assurer le financement des programmes de salubrité des aliments à la ferme, de protection de l'environnement et de gestion des risques de l'entreprise, mais également de favoriser la croissance stratégique du secteur. Nous avons divisé le deuxième CSA en trois piliers.

Il y a d'abord le pilier des biens et des services publics. Les agriculteurs au Canada n'ont aucune difficulté à rendre compte des décisions qu'ils prennent concernant l'environnement et la salubrité des aliments. Toutefois, ils savent que lorsqu'ils contribuent au bien public, le public doit partager les coûts associés aux programmes de salubrité des aliments et de protection de l'environnement qu'ils mettent en place. Nous croyons qu'il est possible d'élaborer une politique qui permettra aux agriculteurs de mieux soutenir la concurrence à l'échelle internationale. Il est vrai que les agriculteurs canadiens connaissent leurs pires années en termes de revenus agricoles et qu'ils livrent concurrence aux agriculteurs américains qui, eux, enregistrent des revenus records. Toutefois, le problème ne tient pas à notre manque de compétitivité. Les agriculteurs canadiens

move us toward that. We would then have the opportunity, even within WTO rules, to help the public pay for some of the costs incurred when farmers implement food safety and environmental programs.

The second pillar is business risk management. We need to be much more strategic in the way that we flow the money allocated by governments for agriculture. A comparison between Canada and the U.S. shows their programs are working better not only because they are spending more money, but also because of their strategy in flowing that money. Their strategy is to prime the pump in agriculture rather than let it be an afterthought such that if a farmer has not done well, he might get some money. They have programs in place that prime the pump. We need to look at more strategic ways to flow money, and of course, that would continue to include a disaster program, bringing back the companion program that we had before. We know that one national program cannot address all the existing provincial specific needs so there has to be provision for a companion program. We also need a form of price support, or income support, and income stabilization.

The third pillar is strategic growth, which is extremely important. Yes, we must ensure that we provide the needed investment to help farmers make it through an income crisis such as they face now. However, we also need the strategic growth pillar, which includes identifying how we can empower farmers and how farmers can work together better, whether on buying input costs or creating cooperatives to market products. Certainly, we need to identify ways in which to empower farmers. We need sustained and sustainable investment in research and to ensure that when we have research results, we do not simply ignore them but continue to drive those results right on through to the end user.

We need investment in value added, which touches on our proposal for an initiative in biofuels and ethanol fuels, which hold great potential. Certainly, we need look no further than the U.S., where they have strengthened the industry through biofuels and ethanol. We need investment in value added and in bottom-up support. We need to develop better links between producers, retailers and consumers. We need to build much stronger crosswalks between the farm gate and the downstream industry. Of course, we must continue to drive not only for more market access, but also for more profitable market access for the products that we export, which is over 60 per cent of our agricultural production. Better market access is important, but it needs to be profitable market access. Recently, I heard a corn producer say, "Stop talking to me about improving my market access. I am losing money on every bushel of corn that I produce already, so what is the point in getting me better market access?" While it is

sont aussi compétitifs que les autres agriculteurs de par le monde. Nous devons nous doter d'une politique concurrentielle, et les programmes de biens et de services peuvent nous être utiles à cet égard. Nous devons ensuite, même à l'intérieur des règles de l'OMC, aider la population à assumer une partie des coûts engagés par les agriculteurs lorsqu'ils mettent sur pied des programmes de protection de l'environnement et de salubrité des aliments.

Le deuxième pilier est la gestion des risques de l'entreprise. Nous devons trouver un moyen plus efficace d'acheminer l'aide qu'octroient les gouvernements aux agriculteurs. Une comparaison des données entre le Canada et les États-Unis montre que les programmes américains fonctionnent mieux non seulement parce que les États-Unis consacrent plus d'argent au secteur agricole, mais parce que leurs méthodes de financement sont plus efficaces. Ils agissent de façon proactive et non réactive; autrement dit, ils n'attendent pas que l'agriculteur ait affiché un mauvais rendement avant de lui verser de l'argent. Leurs programmes sont proactifs. Nous devons trouver des moyens plus efficaces d'acheminer l'aide qui est destinée au secteur agricole. Bien entendu, nous devons poursuivre le programme d'indemnisation des sinistrés et réintroduire le programme complémentaire qui existait dans le passé. Un programme national ne peut répondre à tous les besoins particuliers des provinces, d'où la nécessité d'avoir un programme complémentaire. Nous devons également prévoir des programmes de soutien des prix ou du revenu, et aussi de stabilisation du revenu.

Le troisième pilier est celui de la croissance stratégique, un aspect très important. Nous devons fournir aux agriculteurs les investissements dont ils ont besoin pour traverser la crise actuelle. Toutefois, nous devons également prévoir des programmes de croissance stratégique, autrement dit, trouver des moyens d'augmenter le pouvoir des agriculteurs et de favoriser l'action collective, soit au niveau de l'achat des intrants, soit au niveau de la mise sur pied de coopératives pour commercialiser les produits agricoles. Par ailleurs, nous devons investir de façon soutenue et durable dans la recherche et tirer partie des résultats de celle-ci, c'est-à-dire en faire profiter l'utilisateur final.

Nous devons investir dans les industries à valeur ajoutée, et nous proposons à ce sujet une stratégie sur le biodiesel et l'éthanol, deux technologies au potentiel énorme. Il suffit de prendre exemple sur les États-Unis, qui ont renforcé l'industrie agricole grâce au biodiesel et à l'éthanol. Nous devons investir dans la transformation des aliments à valeur ajoutée et dans l'approvisionnement vers le haut. Nous devons améliorer les liens entre les producteurs primaires, les détaillants et les consommateurs. Nous devons établir des passerelles plus solides entre les exploitations agricoles et l'industrie en aval. Bien entendu, nous devons continuer de favoriser l'accès aux marchés et de créer des marchés plus lucratifs pour nos exportations, qui comptent pour plus de 60 p. 100 de la production agricole. Assurer un meilleur accès aux marchés est important, mais il faut que ces marchés soient lucratifs. Un producteur de maïs m'a dit, récemment « Arrêtez de dire que je

important to get better market access, we need to ensure that we create competitive policies so that farmers can be profitable in their export markets as well. We need to continue to identify the policy tools that work for farmers, including supply management and single-desk selling through the Canadian Wheat Board. Such policies empower farmers and continue to accrue more stability and more viability back to the farm gate.

Having made those comments, I will conclude by saying that this is about much more than just farmers; this is about the entire rural infrastructure, farm families, small-town businesses and job opportunities. We are committed to looking for long-term solutions, but unless the industry, together with both levels of government, can make this U-turn, it will end up being a much greater cost and no longer an investment, not only for farmers but also the entire rural infrastructure. I would ask Mr. Pellerin to make some comments.

Laurent Pellerin, First Vice-President, Canadian Federation of Agriculture: I will take you back to the third graph, which depicts the bottom line of our lives. As Mr. Friesen said, we represent 200,000 farmers across this country. The graph shows that for at least one full year, those 200,000 farmers and their families work for nothing. The graph also shows that the average farm income coming from the market over the last 10 years is close to zero.

It likely has to do with the impact of U.S. policy on agriculture. The "world war" on subsidies between the U.S. and the EU has resulted in the very low price that Canadians receive in the agricultural marketplace, at least at the farm gate, although some people do make money in agriculture.

Our product leaves the farms. People make money on our product across Canada: processors, exporters and equipment dealers. A lot of people make money on agriculture products; however, at the farm gate it is a big problem.

We have full-time personnel at the WTO in Geneva looking at what will happen in the coming months and years. I read on a daily basis the report from our representative in Geneva, and what is being discussed there and what we expect from that round is not encouraging.

The second point is that as a neighbour of the U.S., how can we do things differently from what they are doing in agriculture? As Mr. Friesen said, they put their money into grain to ensure that animal producers, ethanol companies and commercial users of grain receive a low product price and then build on that to add some value. In this country, we try to receive the income from the market, and on grain it is not there.

dois chercher de nouveaux débouchés. Je perds déjà de l'argent chaque fois que je produis un boisseau de maïs. Alors pourquoi dois-je chercher de nouveaux débouchés? » Bien qu'il soit important d'élargir l'accès aux marchés, nous devons nous doter de politiques concurrentielles qui permettent aux agriculteurs d'avoir également accès à des marchés d'exportation lucratifs. Nous devons continuer de miser sur les outils stratégiques qui servent les intérêts des agriculteurs, y compris la gestion de l'offre et le système de vente à guichet unique offert par la Commission canadienne du blé. Ces outils donnent plus de pouvoirs aux agriculteurs, et favorisent la stabilité et la viabilité des exploitations agricoles.

Je vais conclure en disant qu'il n'est pas uniquement question ici des agriculteurs. Il est question de l'ensemble de l'infrastructure rurale, des familles agricoles, des petites entreprises et des possibilités d'emplois. Nous nous sommes engagés à trouver des solutions à long terme. Toutefois, si l'industrie et les deux paliers de gouvernement n'introduisent pas de changements en profondeur, ce sont non seulement les agriculteurs, mais également l'infrastructure rurale dans son ensemble qui vont en souffrir. Je vais demander à M. Pellerin de faire quelques commentaires.

Laurent Pellerin, premier vice-président, Fédération canadienne de l'agriculture : J'aimerais revenir au troisième graphique, qui illustre les revenus nets. Comme l'a mentionné M. Friesen, nous représentons 200 000 agriculteurs, d'un océan à l'autre. D'après ce graphique, ces 200 000 agriculteurs et leurs familles n'ont rien touché pendant au moins un an. De plus, le revenu agricole moyen au cours des 10 dernières années s'est établi à près de zéro.

Cette situation est vraisemblablement attribuable à la politique agricole américaine. La guerre des subventions que se livrent les États-Unis et l'UE est responsable du faible prix que les Canadiens reçoivent sur les marchés agricoles pour leurs produits, du moins à la ferme. Toutefois, il y a des personnes qui font de l'argent avec ces produits.

Notre produit quitte la ferme. Il y a des gens qui font de l'argent avec ce produit au Canada : les transformateurs, les exportateurs, les fournisseurs d'équipement. Ils sont nombreux à en faire. Toutefois, la situation est tout autre pour l'agriculteur.

Nous avons des observateurs à temps plein à l'OMC, à Genève, qui vont suivre l'évolution de la situation dans les mois et les années à venir. Je lis tous les jours le rapport que nous recevons de notre représentant, à Genève. Je me tiens au courant des sujets qui font l'objet de discussions. Or, les perspectives, en ce qui concerne cette ronde de négociations, sont peu encourageantes.

La deuxième chose, c'est qu'en tant que voisin des États-Unis, comment pouvons-nous faire autrement qu'eux en agriculture? Comme l'a dit M. Friesen, ils investissent leur argent dans les grains pour s'assurer que les éleveurs, les compagnies d'éthanol et les consommateurs commerciaux de grains payent un faible prix pour leurs produits, et de là ils ajoutent une certaine valeur. Dans ce pays, nous essayons de tirer ce revenu du marché, et en ce qui concerne les grains, il n'y en a pas.

Those incomes are an average. We know that many farmers in Canada are still making money in supply management — milk, eggs and chicken. Farmers are continuing to make some money. When you look at an average like that, knowing that some farmers still make money, try to think of the farmers who are losing money. The grain farmers in this country are far down that road. In fact, we are losing our grain farmers in this country.

Our feeling is if someone decides that we have had enough of grain production here in this country, the problem is they never tell us that they want us to stop. They just let the market do the job. We are going out of business in grain production in this country, which historically was the largest industry and had the most important reputation across the world for quality. We are losing the base of that production in Canada.

For years we have tried to convince government, and it is good to be here today in front of members of the Senate. This is probably the place where, if there is something to be done to change the mind of the federal government, it will start.

We have tried to implement change with the past government. It is not that the government did not allocate money. They did, but I do not think that they put the money in the right place, especially in the last budget. Because of the flow of money that is being put on the table, the way that the money will circulate will put more money in the pockets of people who do not need it, and that will leave the grain farmers without the necessary income to continue their production. This is probably our biggest problem.

Our own government does not understand the three basic graphs, or they decide to do something and simply forget to make us aware of that decision. I think that if government decides that we should no longer produce grain in this country, we in agriculture deserve to know that, as the first persons involved in that activity.

Marvin Shauf, Second Vice-President, Canadian Federation of Agriculture: I sincerely appreciate the opportunity to be here on behalf of CFA. I have been asked to speak directly, and I intend to do exactly that, because there are many people on the ground at home — not just farmers, but a lot of people involved pre- and post farm gate — who are absolutely dependent on success at the farm level.

When one looks at the graphs in this paper, it is difficult not to see Canadian agriculture policy as a failure when it comes to the differences between Canadian and United States agriculture, when one country on the same continent has record high incomes and the other has record low incomes. One must begin to look at where the strategies are different and what works and what does not.

Mr. Pellerin just spoke about the strategy that they have used in the United States to build low inputs into value adding, processing, value building and market strength in United States

Ces revenus sont une moyenne. Nous savons que bien des agriculteurs du Canada font encore des profits par la gestion de l'offre — le lait, les œufs et le poulet. Les agriculteurs continuent de faire de l'argent. Quand on voit une moyenne comme celle-là, en sachant que certains agriculteurs font encore de l'argent, pensez donc à ceux qui en perdent. Les producteurs de grains du pays sont de ceux-là, depuis longtemps. De fait, nous sommes en train de perdre nos producteurs de grains.

Ce que nous pensons, c'est que si quelqu'un décide que c'en est fini de la production de grains ici, au Canada, le problème, c'est qu'on ne nous dira jamais qu'il faut que nous arrêtions. Ils laissent le marché faire le travail. Le marché de la production de grains du pays agonise, un marché qui, pendant longtemps, était l'industrie la plus importante, qui jouissait de la meilleure des réputations dans le monde entier pour sa qualité. L'assise de cette production s'effrite, au Canada.

Pendant des années, nous avons tenté de le faire comprendre au gouvernement, et nous sommes heureux de pouvoir être ici aujourd'hui, devant les membres de ce comité sénatorial. Si on peut faire quelque chose pour faire changer d'idée au gouvernement fédéral, c'est probablement d'ici que cela viendra.

Nous avons tenté de déclencher le changement avec le gouvernement antérieur. Ce n'est pas qu'il n'a pas donné d'argent. Il l'a fait, mais je ne pense pas qu'il l'ait investi là où il le fallait, particulièrement avec le dernier budget. Avec les fonds qui sont versés, la manière dont ils seront répartis fait que l'argent ira surtout dans les poches des gens qui n'en n'ont pas besoin, et cela laissera les producteurs de grains sans le revenu indispensable pour continuer de produire. C'est probablement notre plus grand problème.

Notre propre gouvernement ne comprend pas les trois graphiques de base, ou encore il décide de faire quelque chose, mais oublie seulement de nous faire part de cette décision. Je pense que si le gouvernement décide que nous ne devrions produire plus de grains dans notre pays, nous autres, du secteur agricole, avons besoin de le savoir, puisque nous sommes les premiers concernés par cette activité.

Marvin Shauf, deuxième vice-président, Fédération canadienne de l'agriculture : J'apprécie grandement cette occasion qui m'est donné aujourd'hui de venir représenter la FCA. On m'a demandé de parler franchement, et c'est exactement ce que je compte faire, parce qu'il y a bien des gens sur le terrain, chez eux — pas seulement des agriculteurs, mais bien des gens qui participent au marché, avant et après la sortie de l'exploitation — qui sont entièrement tributaire du succès au niveau de la ferme.

Quand on regarde les graphiques qu'il y a dans ce document, il est difficile de ne pas admettre l'échec de la politique agricole canadienne, quand on constate les différences entre l'agriculture canadienne et celle des États-Unis, quand un pays du même continent a des revenus record et l'autre des pertes record. C'est là qu'il faut commencer à se demander en quoi les stratégies sont différentes et qu'est-ce qui marche et qu'est-ce qui ne marche pas.

M. Pellerin vient de parler de la stratégie qu'ils ont appliquée aux États-Unis pour réduire le niveau d'intrants tout en stimulant la valeur ajoutée, la transformation, l'augmentation de la valeur

agriculture. In Canada, our strategy has been to stabilize what happens. It has been passive, it has been after the fact, and it has not been strategic in terms of creating value.

When we look at what has happened in the United States, it has clearly pulled potential agricultural value out of Canada and into the United States. This has happened with the wiener hogs that move out of Manitoba and into the United States. Calves that are born and raised mostly on the Prairies go to the United States to eat corn. Instead of being finished, fed, processed, packaged and marketed as high-value product, in Canada they are marketed as very low-value product.

There are a number of parallels to this situation. We did not create that stability and supply that would attract the rest of the value-adding initiatives into Canadian agriculture that we could have and should have. We have created a great deal of debt in this industry, especially at the producer level. We have created a great deal of low value because we have denied that the strategy in the United States works for them and could have and should have been working for us.

At this point, we have $50 billon of debt in agriculture. One percentage point increase in the interest rate takes $0.5 billon out of this industry. If you add that to the $0.25 billon that each percentage increase in currency value takes out — and you recognize the number of percentage points in currency value that we have seen over the last number of years — there is a huge impact there. Those are contributing factors to the farm income problem we have.

When one looks at the debt differential between Canada and the United States, it is clear that there is a significant impact there, and it comes back to the fact that we have followed very different strategies compared to the country with which we compete.

There are additional investments that Canadians make on which we have not realized a return by not having the value-adding jobs that are subsequent to the farm gate. We have made gifts of young, educated people whom we have sent to other jurisdictions, along with our low-valued commodities, to add value elsewhere.

We need to build a strategy for moving ahead, instead of just analyzing the situation, and talk about how we can build value in this economy and build consumption of this commodity. If we combine a number of our environmental, economic, agriculture and social objectives, we can making agriculture a strong competitor and contributor to the Canadian economy, as opposed to the path that we appear to be on.

Many producers on the ground are saying exactly what Mr. Pellerin said: Are they about to abandon oilseeds and grains in this country? There is a huge concern that that is happening. The problem is that the rest of agriculture is anchored

et en renforçant le marché dáns le secteur agricole américain. Au Canada, notre stratégie a consisté à stabiliser ce qui était déjà là. C'était très passif, c'était après le fait, et ce n'était pas stratégique, pour ce qui est de créer de la valeur.

Quand on regarde ce qui s'est passé aux États-Unis, il est clair que la valeur agricole potentielle a été soustraite au Canada au profit des États-Unis. C'est arrivé avec les porcs destinés à la production de saucisses, qui ne sont plus au Manitoba, mais aux États-Unis. Les veaux qui sont nés et élevés surtout dans les provinces des Prairies vont manger le maïs des États-Unis. Au lieu d'être élevés, nourris, transformés, emballés et mis en marché en tant que produits de grande valeur, ils sont commercialisés au Canada comme un produit de très faible valeur.

Il y a plusieurs parallèles à cette situation. Nous n'avons pas créé cette stabilité et cette offre qui pourraient attirer le reste des initiatives à valeur ajoutée dans l'agriculture canadienne, que nous pourrions et devrions avoir. Nous avons créé une dette énorme dans le secteur, particulièrement au niveau des producteurs. Nous avons beaucoup affaibli la valeur parce que nous avons nié que la stratégie américaine porte fruits pour eux et aurait pu, et aurait dû porter fruits chez nous.

Actuellement, nous avons 50 milliards de dollars de dettes, dans le secteur agricole. Une augmentation d'un point du pourcentage du taux d'intérêt soustrait un demi-million de dollars à ce secteur. Si vous ajoutez cela au quart de million de dollars que chaque augmentation d'un point de pourcentage de la valeur de notre monnaie nous enlève — vous savez tous combien de points de pourcentage notre devise a gagné depuis quelques années — l'impact est phénoménal. Ce sont les facteurs qui contribuent au problème du revenu des agriculteurs que nous connaissons.

Quand on regarde le différentiel de dettes entre les États-Unis et le Canada, il est clair que l'impact est d'importance, et cela revient au fait que nous avons eu des stratégies tout à fait différentes à celles de notre concurrent.

D'autres investissements qu'ont faits le Canada n'ont pas été rentables, à cause de l'absence des emplois à valeur ajoutée qui viennent après la sortie du produit de la ferme. Nous avons fait des cadeaux de gens jeunes et instruits, que nous avons envoyés ailleurs, avec nos produits à faible valeur, pour ajouter de la valeur ailleurs.

Nous devons concevoir une stratégie pour aller de l'avant, plutôt que de seulement analyser la situation et parler de ce que nous pourrions faire pour ajouter de la valeur dans l'économie, augmenter la consommation de ce produit. En combinant plusieurs de nos objectifs environnementaux, économiques, agricoles et sociaux, nous pourrions faire de notre secteur agricole un solide concurrent et eu grand contributeur à l'économie canadienne, plutôt que de persister sur la voie que nous semblons avoir prise.

Bien des producteurs sur le terrain disent exactement ce que disait M. Pellerin : est-on sur le point d'abandonner les oléagineux et les grains, dans ce pays? On craint fort que ce soit ce qui est entrain d'arriver. Le problème, c'est que le reste de

by that production. We will not have a feeding industry; we will not have ethanol; we will not import grain from another country and be able to add value to it competitively.

We have some choices to make, and we must make the right ones if we are to have high-value agriculture. We must understand that there is an underpinning of grains and oilseeds, instead of denying that what has been happening in the United States works for them. We need to ensure that we do not forget about the foundation and say, "Well, we will just go with the rest of Canadian agriculture," because without underpinning it with our own production, we will not have that.

There has always been an attitude that, regardless, someone will continue to grow grains and oilseeds. We are at the point right now where producers are making the choice not to grow grains and oilseeds because it is not profitable. If we continue on that path, the rest of our agriculture is at risk. We need to be able to make some sensible choices today, but to base them on the economics, not on a philosophy that we can abandon that and just move on with the rest.

We are talking about a strategy for building. We are talking about building value in the Canadian economy, but there also has to be a strategy to include the Canadian producers of grains and oilseeds in that value.

The Chairman: Thank you. I am glad that you chose to come here to give us the straight news from your perspective on the ground and within your organization.

We will now proceed with our list of questioners. I would again urge everyone, even though we have a fair amount of time here, to be as concise as possible so that we can get as much from our witnesses as possible.

Senator Callbeck: Thank you for coming this morning. There is no question that we have a farm crisis in this country. I come from Prince Edward Island, so I am well aware of the importance of the agriculture industry.

We just had a budget, and I want to quote what the President of the Federation of Agriculture in Prince Edward Island had to say about it. Eddy Dykerman said that he got the impression that the problem with the speed of getting cash to needy farmers has not been solved, and that is what is important as they enter the planting season. Mr. Friesen, I take it from what you said that you agree with that, and I wonder if the other two witnesses also agree with that statement.

Mr. Shauf: I think that statement is absolutely accurate when it comes to the necessity for producers to be able to provide clarity to the people that they do business with, whether it is their financial institution or their suppliers. They need to know that they have access to cash in this particular crisis.

Senator Callbeck: How long can the farmers wait now? What is needed to salvage the rest of the planting season, if we can?

l'agriculture est tributaire de cette production. Nous n'aurons plus d'industrie d'engraissement; nous n'aurons plus d'éthanol. Nous n'importerons plus de grains d'un autre pays, pour pouvoir y ajouter de la valeur et être compétitif.

Nous devrons faire certains choix, et nous devons faire les bons choix si nous voulons un secteur agricole à valeur ajoutée. Nous devons comprendre qu'il y a ce qui constitue le pilier des grains et les oléagineux, plutôt que de nier que ce qui s'est fait aux États-Unis a porté fruits pour eux. Nous devons veiller à ne pas oublier les fondements et dire « Eh bien, nous nous concentrerons tout simplement sur le reste de l'agriculture canadienne », parce que sans le pilier de notre propre production, cela ne se fera pas.

Il y a toujours eu cette notion que, quoi qu'il arrive, quelqu'un continuera de cultiver des grains et des oléagineux. Nous sommes arrivés au point, maintenant, où les producteurs choisissent de ne pas cultiver de grains et d'oléagineux parce que ce n'est pas rentable. Si nous continuons sur cette voie, le reste de notre secteur agricole est en péril. Nous devons pouvoir faire des choix judicieux aujourd'hui, mais nous devons les appuyer sur des facteurs économiques, non pas sur le concept que nous pouvons tout simplement abandonner cela et continuer avec le reste.

Nous parlons d'une stratégie pour grandir. Nous parlons de stimuler la valeur dans l'économie canadienne, mais il faut aussi une stratégie pour faire participer les producteurs canadiens de grains et d'oléagineux à cette valeur.

La présidente : Je vous remercie. Je suis heureux que vous ayez choisi de venir ici nous faire part directement de votre perspective, sur le terrain et au sein de votre organisation.

Nous allons passer à notre liste d'interrogateurs. J'incite encore une fois tout le monde, bien que nous ayons encore pas mal de temps, à être aussi concis que possible pour obtenir la réponse la plus exhaustive possible de nos témoins.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venu ce matin. Il ne fait pas de doute que le secteur agricole du pays est en crise. Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard, alors je suis très consciente de l'importance du secteur agricole.

Nous venons d'adopter un budget, et je voudrais citer ce qu'en a dit le président de la Fédération de l'agriculture de l'Île-du-Prince-Édouard. Eddy Dykerman a dit qu'il avait l'impression que le problème pour faire parvenir rapidement de l'argent aux agriculteurs qui en ont besoin n'avait pas été résolu, et pourtant c'est ce qui est important au début de la saison des semailles. Monsieur Friesen, à ce que je comprends de ce que vous avez dit, vous êtes d'accord avec cela, et je me demande si les deux autres témoins pensent comme vous.

M. Shauf : Je pense que c'est une analyse très juste, quand il faut aux producteurs pouvoir être clairs avec les gens avec qui ils font affaire, que ce soit avec leur institution financière ou leurs fournisseurs. Ils ont besoin de savoir qu'ils ont accès à de l'argent, en cette période de crise.

Le sénateur Callbeck : Combien de temps les agriculteurs peuvent-ils attendre maintenant? Que faut-il pour sauver ce qui

I know some farmers have already planted and others could not. I would like to hear your comments on that.

Mr. Friesen: You are absolutely right. Farmers came to the Hill on April 5 because they needed something urgently. This is not to diminish the money that was announced, because $1.5 billion is a lot of money, but they were looking for immediate hope. I have heard stories of farmers who started seeding, and the fertilizer company cut them off because they did not have any more credit. The farmer decided, "I will continue seeding anyway, and then when the money that I am hoping will be in the budget comes, I will top dress my crop with fertilizer," and now he may have to wait.

I would quickly identify several issues: First, farmers had asked for some flexibility in the way the money would flow. We were suggesting flowing it to provinces, and then the provinces, together with farmers, could decide how best to address specific provincial needs and the farm income crisis in a province-specific way, because we know that a national, overall approach does not always do the job.

Second, everyone that we have talked to, whether in Ottawa or the provinces, is beginning to realize that the CAIS program, while it has some strengths, is not doing the complete job. Of course, you also know there is a lot of talk about changing the program to make it better. Our concern is that the suggested method of flowing the money is through inventory valuation through CAIS. The farmers need this money urgently, and we are using a program that everyone has already identified as flawed. We are greatly concerned that the grains and oilseeds sector will not get the money in a timely way. Also, in the grains and oilseeds sector, if you use the CAIS program and inventory valuation, in many cases farmers may not get very much because of the way the inventory calculation works. If you use a program such as CAIS that continues to trigger money based on a historical reference margin, we have identified the margin as having a $6 billon hole, so it is depleted to a level where the program cannot trigger enough money.

Yes, the money is much needed, and farmers are very appreciative, but we really need to work with the government to ensure that it flows in a timely way.

Mr. Pellerin: We had an announcement of $1 billion before the seeding period last spring, and we had another $750 million last autumn before the election campaign. That money flowed just a few months ago. As Mr. Friesen said, the average shortfall in recent years was $2 billon per year. If the money had been announced months in advance of the seeding period, it would

reste de la saison des semailles, si on le peut encore? Je sais que certains agriculteurs ont déjà ensemencé leurs terres, alors que d'autres ne l'ont pas pu. J'aimerais entendre ce que vous avez à dire de cela.

M. Friesen : Vous avez tout à fait raison. Les agriculteurs sont venus sur la Colline parlementaire le 5 avril parce qu'ils avaient besoin d'argent de toute urgence. Ce n'est pas pour diminuer l'importance des subventions qui ont été annoncées, parce que 1,5 milliard, c'est beaucoup d'argent, mais ce qu'il leur fallait, c'était un espoir immédiat. J'ai entendu des récits d'agriculteurs qui ont commencé à ensemencer, puis la compagnie d'engrais a refusé de leur fournir ses produits parce qu'ils n'avaient plus de crédit. L'agriculteur a décidé « je vais continuer à ensemencer de toute façon, et quand de l'argent sera promis, je l'espère, dans le budget, je pousserai ma récolte avec de l'engrais », et maintenant, il va peut-être devoir attendre.

Je pourrais parler rapidement de plusieurs problèmes : premièrement, les agriculteurs ont demandé de la flexibilité dans la manière dont l'argent serait versé. Nous suggérions qu'il soit versé aux provinces, puis chaque province pourrait déterminer avec ses agriculteurs les meilleurs moyens de répondre à ses besoins particuliers et de régler la crise du revenu agricole en fonction de la situation de chacune, parce que nous savons qu'une approche nationale, généralisée, ne résout pas toujours le problème.

Deuxièmement, tout le monde à qui nous avons parlé, que ce soit à Ottawa ou dans les provinces, commence à comprendre que le PCSRA, bien qu'il ait certains avantages, ne fait pas tout ce qu'il devrait faire. Bien entendu, vous savez aussi qu'il est beaucoup question de changer le programme pour l'améliorer. Ce que nous craignons, c'est que la méthode suggérée pour verser l'argent, ce serait en fonction de l'évaluation des stocks, par le biais du PCSRA. Des agriculteurs ont besoin de cet argent de toute urgence, et nous appliquons un programme que tout le monde a déjà reconnu comme ayant des failles. Nous craignons fort que le secteur des grains et oléagineux ne recevra pas l'argent en temps opportun. Aussi, dans ce secteur, si on utilise le PCSRA et l'évaluation des stocks, bien souvent, il se peut que des agriculteurs ne reçoivent pas beaucoup à cause de la façon dont se fait le calcul des stocks. Si on appliquer un programme comme le PCSRA, qui continue de verser de l'argent en fonction de la marche de référence historique du marché, nous avons reconnu que cette marge a un déficit de 6 milliards de dollars, alors elle est affaiblie à un point où le programme ne peut fournir assez d'argent.

Oui, il y a grand besoin d'argent, et les agriculteurs l'apprécient beaucoup, mais ce qu'il faut vraiment, c'est travailler avec le gouvernement pour nous assurer que cet argent soit versé en temps opportun.

M. Pellerin : On nous a annoncé 1 milliard de dollars avant la période des semailles, au printemps dernier, et encore 750 millions de dollars à l'automne dernier avant la compagne électorale. Ces fonds nous ont été versés il y a quelques mois à peine. Comme l'a dit M. Friesen, le manque à gagner moyen, ces dernières années, a été de 2 milliards de dollars par année. Si l'argent avait été

have been the best scenario. However, as was mentioned, we have been waiting 20 years now for a strategy in this country. It is a figure from the marketplace for the last 20 years. How long must we wait? Look at the top graph there. We borrow money each year to finish our calculation.

On my own farm, last December I had to borrow $75,000 to close my year, on top of the farm income I received. That kind of money is crazy.

You all know that agriculture in Prince Edward Island is not the same as it is in Ontario, Western Canada, B.C. and Quebec. We have to recognize that. If the major problem in Alberta is BSE, deal with that. In Saskatchewan, the provision for next year is minus $287 million net income — minus. The problem is grain. If you look at Ontario for next year, where they have the biggest agriculture output in the country, it is $9 billon a year. The projection for next year, 2006, is minus $63 million net income in Ontario.

Those people in Ontario will work for nothing in 2006. We recognize that the announcement of $1.5 billion means money, but it is far from what we need at the farm gate. We need money and a strategy. We need to stop this debt ratio from growing. We are going out of business one by one in this country.

We lost our co-op structure in Western Canada. There is nothing else, and nobody reacted to that. We are losing the ownership of the processing sector. The next step is losing the ownership of our land in this country.

Something has to be done rapidly, and it was not a good thing to have had that announcement last autumn. My profound feeling is they do not care about that.

Senator Callbeck: I wanted to talk about getting cash to the farmers right away. No doubt you have had discussions with the Minister of Agriculture to press the point since that budget came down. Can you tell us anything about those discussions? How positive are you that there will be cash shortly?

Mr. Friesen: We have been trying to meet with the Minister of Agriculture since the budget came down but have been unable to. We fear that if the money flows the way it is proposed, farmers will not get it for quite a few months. That is our concern, and we would very much like to discuss that with Agriculture Canada and the Minister of Agriculture, but as I said earlier, we have been unable to get a meeting with him.

Senator Mercer: Do you mean that you — the President of the Canadian Federation of Agriculture, representing all farmers in the country — have not been able to meet with the Minister of Agriculture since the budget?

Mr. Friesen: That is correct.

annoncé plusieurs mois avant l'époque des semailles, ça aurait été le meilleur scénario possible. Cependant, comme on l'a dit, on attend une stratégie depuis maintenant 20 ans, dans ce pays. C'est une situation, sur le marché qui dure depuis 20 ans. Combien de temps faudra-t-il attendre? Voyez le graphique du haut, ici. Nous empruntons chaque année pour boucler nos livres.

Pour ma ferme, en décembre dernier, il m'a fallu emprunter 75 000 $ pour clôturer mon année, en plus des revenus de ma ferme. C'est fou, ces montants.

Vous savez tous que l'agriculture, à l'Île-du-Prince-Édouard, ce n'est pas la même chose qu'en Ontario, que dans l'ouest du Canada, la Colombie-Britannique et le Québec. Nous l'avons reconnu. Si le grand problème en Alberta c'est l'ESB, c'est à lui qu'il faut s'attaquer. En Saskatchewan, ont prévoit, pour l'année prochaine, 287 millions de dollars de revenu net de moins — de moins. Le problème, c'est le grain. Si vous regardez l'Ontario, qui est la province qui a la plus importante production agricole du pays, c'est 9 milliards de dollars par année. Les projections pour l'année prochaine, 2006, sont de 63 millions de dollars de revenu net de moins en Ontario.

Ces gens, en Ontario, travailleront pour rien, en 2006. Nous reconnaissons que cette annonce de 1,5 milliard de dollars, c'est de l'argent, mais c'est loin de suffire pour la ferme. Il nous faut de l'argent et une stratégie. Il faut arrêter l'ascension du ratio de la dette. Nous devons renoncer à notre entreprise l'un après l'autre, au Canada.

Nous avons perdu notre structure coopérative dans l'Ouest canadien. Il n'y a rien d'autre, et personne n'y a réagi. Nous perdons la propriété du secteur de la transformation. Bientôt, nous allons perdre la propriété de nos terres, dans ce pays.

Quelque chose doit être fait, et vite, et ce n'était pas une bonne chose que d'avoir cette annonce l'automne dernier. Je suis profondément convaincu que cela leur importait peu.

Le sénateur Callbeck : Je voulais parler du moyen de faire parvenir l'argent aux agriculteurs immédiatement. Je ne doute pas que vous avez discuté avec le ministre de l'Agriculture pour insister sur ce point depuis l'annonce de ce budget. Pouvez-vous nous parler de ces discussions? Dans quelle mesure pensez-vous recevoir cet argent rapidement?

M. Friesen : Nous avons essayé de rencontrer le ministre de l'Agriculture depuis l'annonce du budget, mais sans succès. Nous craignons que si l'argent est versé de la manière proposée, les agriculteurs n'en recevront rien avant quelques mois. Cela nous inquiète, et nous voudrions vraiment pouvoir discuter avec Agriculture Canada et le ministre de l'Agriculture, mais comme je l'ai déjà dit, nous n'avons pas réussi à le rencontrer.

Le sénateur Mercer : Voulez-vous dire que vous — le président de la Fédération canadienne de l'agriculture, représentant tous les agriculteurs du pays — n'avez pas été capable d'obtenir une rencontre avec le ministre de l'Agriculture depuis l'annonce du budget?

M. Friesen : C'est bien cela.

Senator Mercer: Have you been able to meet with the parliamentary secretary to the minister?

Mr. Friesen: I met with one of the parliamentary secretaries to the minister a while ago, but not since the budget.

Senator Mercer: What about meeting with members of the House of Commons Agriculture Committee?

Mr. Friesen: We have tried one or two members but have not been able to get a meeting with them. We met with the minister and the Prime Minister on the morning of the rally.

Senator Mitchell: I am interested in the two points that you made about the dichotomy, namely, that we have to look at the short and long term. It is interesting that Senator Tkachuk would try to make the point that the issue of early funding or emergency funding should have been anticipated in November, while his government is quick to spend money on its family allowance programs and to implement its targeted and clever political tax cuts. The government is quick to fund its five priorities, but not very quick to address what is an unprecedented farm crisis right now.

I am not a farmer, nor have I been one, but I have been following agricultural issues for 20 years. Never before have I been aware of a crisis of this nature, where there is a massive shifting of farmers out of the industry. It is a crisis in getting the money to seed their crops. It is getting past the point where that money will be useful.

When you did meet with the government, what did they say about why they will not give you immediate funding to meet this crisis? It is difficult to sort through the budgetary presentation because it not clear, but is it your impression that you will, either immediately or in the longer term, get more money this year than you were getting previously?

Mr. Friesen: In the last few years, the federal government has invested, on average, $1.5 billion to $1.8 billion above the allocated funding through the APF. Last year, it was $1.7 billon. This year it is $1.5 billion, so far. We will continue to do analyses and work with government to get the level of investment that we feel is needed in agriculture.

While farmers identified a $6 billon hole, they were gracious enough to say they would take that over several years, so we will continue to work on that.

Our main concern for the moment is not the level of funding. The main concern right now is to get the money out there. The $1.5 billon is a significant announcement, but our concern now is to get it out there as quickly as possible and to where it is needed the most. That is why we said everybody has identified CAIS as a flawed program. Why are we trying to make this ad hoc money, which is to address an income crisis, flow through a flawed

Le sénateur Mercer : Avéz-vous pu rencontrer le secrétaire parlementaire du ministre?

M. Friesen : J'ai rencontré un des secrétaires parlementaires du ministre il y a quelque temps, mais pas depuis l'annonce du budget.

Le sénateur Mercer : Et les membres du comité de l'agriculture de la Chambre des communes?

M. Friesen : Nous avons essayé de voir un ou deux membres, mais nous n'avons pas pu obtenir de rendez-vous avec eux. Nous avons rencontré le ministre et le premier ministre le matin du ralliement.

Le sénateur Mitchell : Je m'intéresse aux deux choses que vous avez dites au sujet de la dichotomie, notamment, c'est-à-dire qu'il nous faut envisager le court et le long terme. Il est curieux que le sénateur Tkatchuk essaie de faire remarquer que le problème du financement précoce ou d'urgence aurait dû être prévu en novembre, alors que son gouvernement n'hésite pas à dépenser sur ces programmes d'allocations familiale et à mettre en œuvre des réductions d'impôt ciblées et très adroites au plan politique. Le gouvernement n'hésite pas à financer ses cinq priorités, mais n'est pas très prompt à résoudre une crise agricole sans précédent.

Je ne suis pas agriculteur, et je ne l'ai jamais été, mais je suis les dossiers agricoles de près depuis 20 ans. Je n'ai jamais entendu parler d'une crise de cette ampleur qui voit les fermiers quitter l'industrie à pleines portes. Ils n'arrivent même plus à trouver les fonds nécessaires pour ensemencer leurs champs. On en est rendu au point où ces fonds ne pourraient même pas les sauver.

Lorsque vous avez rencontré les représentants gouvernementaux, quelles raisons ont-ils invoquées pour ne pas dégager immédiatement les sommes nécessaires dans cette situation de crise? Il est difficile d'y voir clair dans l'exposé budgétaire, mais croyez-vous que vous allez obtenir, que ce soit dès maintenant ou à plus long terme, davantage de fonds cette année par rapport aux années précédentes?

M. Friesen : Au cours des récentes années, le gouvernement fédéral a investi, en moyenne, entre 1,5 milliard de dollars et 1,8 milliard de dollars, en sus des sommes allouées en application du CSA. L'an dernier, c'était 1,7 milliard de dollars. Cette année, c'est 1,5 milliard de dollars jusqu'à maintenant. Nous allons poursuivre nos analyses et travailler auprès du gouvernement pour nous assurer d'obtenir les fonds nécessaires à l'agriculture.

Des agriculteurs ont signalé un manque de 6 milliards de dollars, mais ont eu l'obligeance de préciser qu'il faudrait plusieurs années pour le combler, ce qui fait que nous poursuivons nos efforts.

Le niveau de financement n'est pas notre préoccupation principale en ce moment. Nous souhaitons surtout nous assurer que les fonds se rendent jusqu'aux agriculteurs. L'investissement de 1,5 milliard de dollars est considérable, mais nous voulons maintenant voir à ce que ces fonds soient distribués le plus rapidement possible à ceux qui en ont le plus besoin. C'est la raison pour laquelle nous faisons valoir que le PCSRA est un

program? Let us find a different way to make it flow as quickly as possible to where it is needed.

I mentioned earlier the flexibility of flowing it to provinces. I believe farmers would be willing to settle for any other way to make the money flow as long as it gets to the farm gate quickly and where it is needed the most.

We cannot afford to have any farmers falling through the cracks, and again, the concern is if we make it flow through a flawed program, that might happen. We are committed to working with the federal government to ensure that we make it flow in a timely way to where it is needed.

Senator Mitchell: In the context of your case about the importance of agriculture to the overall economy, the cities, and the economic and social fibre of this country, it is interesting that of the five priorities of this government, agriculture is not on the list. In fact, it has been a diminished priority, given your argument that funding has been reduced.

Has the government approached agricultural groups and farm communities in any structured way to specifically discuss a mechanism for getting the money to you quicker, changing the way in which it is delivered? Is something pending? Are there negotiations or discussions? Have you been consulted?

Mr. Friesen: We met with the minister a few weeks before the budget and gave our suggestions as to how we thought the money should flow, and said that it was urgently needed. Of course, we suggested that some of the surplus from last year could have been used before March 31. We had a meeting with the minister about three or four weeks ago, identifying, first of all, the same need that we identified for you this morning and also suggesting how the money could flow in a timely way.

Mr. Pellerin: We are having difficulty learning how this payment will work. We have obtained information in small pieces.

Some farmers have received good support in the past from the program in commodities, where there are great fluctuations from year to year. The program is not bad for those commodities.

An example is potato producers, because there are great variations in that industry. They received more money from that program than grain farmers, because they corrected the historic margin in 2003, 2004 and 2005. It is good for those farmers. However, there is no strategy in place to correct the most serious situation in Canada, that being in the grain sector.

programme inefficace et nous nous demandons pourquoi on utilise un tel programme pour acheminer ces fonds spéciaux visant à régler une crise du revenu. Trouvons donc une manière différente d'envoyer ces fonds le plus rapidement possible là où on en a vraiment besoin.

J'ai mentionné tout à l'heure la possibilité de le faire par l'entremise des provinces. Je pense que les agriculteurs seraient disposés à accepter tout autre mode d'acheminement de ces sommes, tant et aussi longtemps qu'elles parviennent rapidement aux endroits où les besoins sont les plus criants.

Nous ne pouvons pas permettre que des agriculteurs soient laissés pour compte, et c'est ce qui pourrait se produire si l'on a recours à un programme déficient pour la distribution des fonds. Nous sommes déterminés à collaborer avec le gouvernement fédéral pour veiller à ce que ces sommes arrivent rapidement aux agriculteurs dans le besoin.

Le sénateur Mitchell : Dans le contexte de votre argumentation concernant l'importance de l'agriculture pour l'ensemble de l'économie, les villes, et le tissu économique et social de notre pays, il est intéressant de constater qu'elle ne fait pas partie des cinq grandes priorités de ce gouvernement. De fait, l'agriculture aurait perdu du terrain sur cette liste si l'on considère, comme vous le faites valoir, que son financement a été réduit.

Le gouvernement s'est-il adressé aux groupes et aux communautés agricoles de façon structurée pour discuter d'un mécanisme visant à modifier l'acheminement des fonds afin qu'ils arrivent plus rapidement à destination? Est-ce que quelque chose est en préparation? Y a-t-il des négociations ou des pourparlers? Vous a-t-on consultés?

M. Friesen : Nous avons rencontré le ministre quelques semaines avant le budget pour lui soumettre nos suggestions quant à l'acheminement des fonds en lui précisant bien que la situation était urgente. Bien évidemment, nous lui avons souligné qu'une partie des fonds excédentaires de l'an dernier auraient pu être utilisés avant le 31 mars. Nous avons eu une rencontre avec le ministre il y a trois ou quatre semaines pour lui faire part, d'abord et avant tout, du besoin que nous vous avons signalé ce matin et aussi pour lui suggérer une façon d'accélérer l'acheminement des fonds.

M. Pellerin : Il nous est difficile de savoir comment ce paiement va fonctionner. L'information nous est transmise au compte-gouttes.

Dans le passé, certains agriculteurs ont reçu un soutien adéquat du programme pour des produits agricoles connaissant d'importantes fluctuations d'une année à l'autre. Le programme donne d'assez bons résultats en pareil cas.

Je pourrais vous citer l'exemple des producteurs de pommes de terre, parce que c'est un secteur qui connaît des variations considérables. Ils ont reçu davantage de fonds de ce programme que les producteurs céréaliers, parce qu'il fallait combler l'écart accumulé en 2003, 2004 et 2005. C'est une aide profitable pour ces agriculteurs. Cependant, aucune stratégie n'est en place pour rectifier le tir dans le secteur qui connaît la crise la plus grave au Canada, celui des céréales.

There is no agreement on the formula. If it were decided tomorrow morning that Quebec should receive 15 per cent of the envelope and that 15 per cent were given to us, the farmers would have their cheques next week. There is no doubt that in Quebec we will flow money to the grain farmers. It is not because the situation is not difficult in other commodities, such as hogs, due to health status and the exchange rate. We still have problems due to BSE, and it is not easy, but the greatest problem is in grain.

We are always having a political battle between the different commodities in this country, but I hope that you will keep in mind that our competition is the U.S. I know that the political structure in the U.S. is different, but the contribution of the U.S. Senate to improving the situation of farmers is comparable to that of the Senate of Canada. You have a responsibility to speak to those who administer the country on a daily basis. You have the seniority to put the emphasis where it should be.

Senator Campbell: Good morning. I am replacing Senator Mahovlich this morning.

We have to get past partisanship. I am a wheat farmer. In 1983, I got $5 a bushel. This year I might get $5 a bushel. It is all about getting the money to the gate in time. There have been many programs over the years. There is always something new.

It there any way that we can have a long-term program that the farmer can depend on? We currently plant and pray for the big white combine. For those who do not know what the "big white combine" is, it is a hailstorm that will take out the crop so that you will be able to collect the insurance on it, ensuring that you will make a couple of bucks.

It is frustrating. My family has a century farm in Saskatchewan, and it will be gone. There are five children, all of whom went to university and did well. Two of them wanted to return to the farm, but there is simply no way that can happen. All the land in our area is being bought by Alberta farmers. They are fencing it and raising cattle on prime farmland. We have never had a crop failure there in 20 years.

How can we develop a program that will last? You cannot give the money to the province, because it will take 10 per cent off the top as a handling fee. The money must go directly to the farmer.

People do not understand that farming is an industry. They think it is a way of life. They think that farmers like being poor. They think that farmers like having four 8600 tractors. However, they need to have four because they are all old. When one breaks down in the field, the farmer walks back to the yard to get another one.

On ne s'entend pas sur la formule à utiliser. Si l'on décidait demain matin que le Québec doit recevoir 15 p. 100 de l'enveloppe et si ce 15 p. 100 nous était accordé, les agriculteurs auraient leurs chèques la semaine prochaine. Au Québec, il ne fait aucun doute que les fonds iraient directement aux producteurs céréaliers. Ce n'est pas parce que la situation n'est pas difficile également pour d'autres exploitants, comme les producteurs de porc, en raison des problèmes de santé et du taux de change. L'ESB nous cause encore des pépins, et la situation n'est pas facile, mais c'est la production céréalière qui connaît les difficultés les plus importantes.

Il y a sans cesse des querelles politiques entre les différents producteurs agricoles canadiens, mais nous osons espérer que vous garderez à l'esprit que les États-Unis sont nos principaux concurrents. Je sais que les États-Unis ont une structure politique différente de la nôtre, mais la contribution du Sénat étasunien pour améliorer la situation des agriculteurs est comparable à celle du Sénat canadien. Vous êtes là pour parler à ceux qui assurent l'administration courante du pays. Vous avez l'ancienneté voulue pour orienter les interventions comme il se doit.

Le sénateur Campbell : Bonjour. Je remplace le sénateur Mahovlich ce matin.

Nous devons aller au-delà de la simple partisanerie. Je suis moi-même producteur de blé. En 1983, j'en obtenais 5 $ le boisseau. Cette année, je pourrais peut-être avoir encore 5 $ le boisseau. L'important, c'est que l'argent soit là quand on en a besoin. Il y a eu de nombreux programmes au fil des ans. Il semble toujours y avoir quelque chose de nouveau.

Serait-il possible d'instituer un programme à long terme auquel les agriculteurs pourront se fier? À l'heure actuelle, nous plantons et nous prions pour la moissonneuse-batteuse blanche. Pour ceux qui l'ignoreraient, la « moissonneuse-batteuse blanche » c'est la tempête de grêle qui va détruire votre récolte de telle sorte que vous pourrez toucher les assurances, ce qui vous garantit un certain revenu.

C'est une situation frustrante. Ma famille possède une ferme centenaire en Saskatchewan, et elle va la perdre. Les cinq enfants ont fréquenté l'université et ont bien réussi. Deux d'entre eux voulaient retourner à la ferme, mais c'est tout simplement impossible. Des fermiers de l'Alberta achètent toutes les terres de notre région. Ils dressent des clôtures et élèvent du bétail sur des terres agricoles de première qualité. Nous n'avons jamais eu de mauvaise récolte en 20 ans.

Comment pouvons-nous concevoir un programme qui va durer? Vous ne pouvez pas remettre l'argent à la province, parce qu'elle va en prélever 10 p. 100 à titre d'intermédiaire. Les fonds doivent aller directement aux agriculteurs.

Les gens ne comprennent pas que l'agriculture est une industrie. Ils croient que c'est un mode de vie. Ils pensent que les fermiers aiment être pauvres. Ils croient qu'ils sont contents d'avoir quatre tracteurs 8600. En fait, ils sont obligés d'en avoir quatre parce que ce sont de vieux modèles. Lorsque l'un d'eux tombe en panne en plein champ, l'agriculteur doit revenir à pied pour en prendre un autre.

How do we make the people of Canada understand that farming is an industry and how do we get good, solid funding for it? My friends in Vancouver think that farmers plant and then fish, harvest and then hunt. We have to change that mentality.

Senator Tkachuk: They also think that in the winter you go to Phoenix.

Mr. Shauf: With regard to a program that will last, we need to back up one step and determine our vision for agriculture. Can we have an agricultural industry that is sustainable?

Agriculture has many profitable jobs associated with it. Can we take our initial product that has a relatively low value and build it into something that Canada needs and more Canadians are involved in? We need to have a vision of agriculture with value and as a major contributor, instead of it being seen as an anchor that we are trying to drag. We certainly need to look at agriculture in the context of the United States, and definitely globally. We then need to determine what we are able to build agriculture into in this country, or whether we want to continue to throw a little money at it, with no strategy, just to keep it on life support. Those are our choices now.

As to whether we can have a program that lasts, I think that with a new strategy we absolutely can, but we have to set an objective for that program. The most important point is timing, ensuring that the investment is made at the right time.

Let us consider what happens if there is no money in the hands of producers right now. They get lower value from their farm because they are not able to do the right things when they need to do them. That means that many pre-farm gate activities should have taken place that did not and that many post-farm gate activities will not happen next year because the product will not exist.

As a result, we have a smaller value economy. The producer has a smaller margin. A margin program that protects margin that has declined goes to sleep as well. There is no strategy in place. All that is happening is looking at what exists and projecting where you dig the hole. We can do much better than that with some strategy. We are spending significant amounts of money. Let us put it into a strategy that will result in some value and something that Canadians can be proud of. Producers do not like the way we are currently living, but this program does not recognize the declining margin problem caused by subsidies in other jurisdictions.

Comment peut-on faire comprendre aux Canadiens que l'agriculture est une industrie et comment pouvons-nous obtenir un financement efficace et constant à cette fin? Mes amis de Vancouver pensent que les agriculteurs ensemencent puis vont à la pêche, et récoltent puis vont à la chasse. Il faut changer cette mentalité.

Le sénateur Tkachuk : Ils croient aussi qu'en hiver vous descendez à Phoenix.

M. Shauf : Si nous voulons un programme qui dure, nous devons prendre un peu de recul et réfléchir à notre vision de l'agriculture. Pouvons-nous avoir une industrie agricole viable?

De nombreux emplois rémunérateurs sont associés à l'agriculture. Pouvons-nous prendre notre produit initial dont la valeur est relativement faible et en faire un extrant dont les Canadiens ont besoin et à la production duquel un plus grand nombre d'entre eux pourront contribuer? Nous devons voir l'agriculture comme une industrie à valeur ajoutée et une composante importante de notre économie, plutôt que comme une ancre qu'il nous faut traîner. Il est bien certain que nous devons considérer l'agriculture dans le contexte des États-Unis et, sans l'ombre d'un doute, dans celui des marchés mondiaux. Nous devons ensuite nous demander ce que nous pouvons faire de l'agriculture au Canada, ou si nous préférons continuer à injecter de faibles sommes, sans aucune stratégie, simplement pour la garder artificiellement en vie. Ce sont les choix qui s'offrent à nous actuellement.

Quant à la possibilité d'instaurer un programme qui dure, j'estime qu'une nouvelle stratégie nous permettra certainement de le faire, mais nous devons établir un objectif pour ce programme. Le facteur temps est le plus important; il faut s'assurer que les investissements sont là lorsqu'on en a besoin.

Considérons donc ce qui arrive actuellement aux producteurs agricoles lorsqu'ils ne disposent pas des fonds requis. Ils ne parviennent pas à tirer une valeur optimale de leur exploitation, car il leur est impossible de faire ce qu'il faut au moment opportun. Ainsi de nombreuses activités préalables qui auraient dû être menées ne se sont pas produites et un grand nombre d'activités postérieures à l'exploitation n'auront pas lieu l'an prochain en raison de l'absence d'un produit.

La valeur économique des exploitations s'en trouve donc réduite. Les producteurs voient leur marge de profit diminuer. Un programme qui les protège contre la baisse de cette marge bénéficiaire est disparu également. Il n'y a pas de stratégie en place. On se contente d'examiner la situation et de décider où l'on va creuser le trou. Une stratégie nous permettrait de nous tirer beaucoup mieux d'affaire. Nous dépensons des sommes considérables. Nous devrions établir une stratégie qui produira des résultats concrets dont les Canadiens pourront s'enorgueillir. Les producteurs n'apprécient pas la situation actuelle, mais ce programme ne tient pas compte du problème de la marge bénéficiaire réduite causée par les subsides versés par d'autres gouvernements.

Canada identified it several years ago and has since then refused to do anything strategic to mitigate the damage. We need to mitigate that damage, and when we do we can have a long-term program, but it has to be strategically supportive.

Mr. Friesen: I wonder if I can respond as well. The first thing Senator Campbell asked was that we keep the politics out of this. I can assure you CFA members would say exactly the same thing. This is not about politics. We will work with anyone on ways to turn agriculture around, but we also have to have the opportunity, and farmers are committed to doing exactly that.

The Chairman: I agree with what you say entirely and that is the attitude we will have in this committee.

Mr. Friesen: My second point — and I agree with Mr. Shauf — is with regards to Senator Campbell stating that farming is an industry, and he is right. If the farm gate snaps shut, we lose an industry that is worth $100 billion to $130 billion year to the Canadian economy; almost 9 per cent of our GDP.

People ask what will happen to the food supply if we do not have farmers producing the food. We currently import a lot of our food, but why make the Canadian public vulnerable to imported food when farmers have worked to implement food safety and sustainable environmental programs. We feel a tremendous level of support from the Canadian public, but you are right, it is an industry, and that is what we need to try to preserve. It is not about the industry alone, but the entire rural infrastructure.

Mr. Pellerin: I have a comment on the basic question can we have a program that lasts? The average life span of a federal program is less than two years. We have had the same program in place in Quebec since 1975. It works. At least, it worked up to the last two years, where it is impossible now to co-share this program money. We have to go back to that problem later.

Secondly, U.S. farmers know well in advance that if they seed corn this spring, the support price will be the equivalent of $180 per metric ton. They know that in advance so they can make their decision. We still do not know the support price for 2003, 2004 or 2005. The last budget announced was back in 2003. That is a big difference. Yes, there are some programs in place elsewhere in the world that work and there is some flexibility in the provinces. It is not worth flowing money through some of the provinces because they take 10 per cent in administration costs. I am also the chair of La Financière agricole in Quebec, and we administer, as farmers and

Le Canada a mis le doigt sur ce problème il y a plusieurs années déjà et a toujours refusé de prendre des mesures stratégiques pour en atténuer les répercussions. Nous devons agir en ce sens et nous pourrons dès lors compter sur un programme à long terme, mais celui-ci doit offrir les bases stratégiques voulues.

M. Friesen : J'aimerais répondre également, si vous me le permettez. Le sénateur Campbell a d'abord demandé que l'on garde ce dossier à l'extérieur des tribunes politiques. Je peux vous assurer que les membres de la FCA souhaitent exactement la même chose. Ce n'est pas une question de politique. Nous sommes prêts à travailler avec quiconque voudra bien faire le nécessaire pour replacer l'agriculture sur ses rails, mais il faut qu'on nous en donne la possibilité; c'est en plein ce que les agriculteurs sont déterminés à faire.

Le président : Je suis tout à fait d'accord avec vous et c'est exactement l'attitude que notre comité va adopter.

M. Friesen : Par ailleurs — et je suis d'accord avec M. Shauf sur ce point — le sénateur Campbell a raison d'affirmer que l'agriculture est une industrie. Si les agriculteurs devaient cesser leurs activités, nous perdrions une industrie qui représente entre 100 milliards et 130 milliards de dollars par année pour l'économie canadienne; soit presque 9 p. 100 de notre PIB.

Les gens se demandent ce qu'il adviendra de notre approvisionnement alimentaire si les agriculteurs ne sont plus là pour produire des denrées. Nous importons déjà beaucoup de nourriture, mais pourquoi mettrait-on la population canadienne à la merci des aliments importés alors que nos agriculteurs ont fait le nécessaire pour instaurer des programmes pour la sécurité alimentaire et l'environnement durable? Nous sentons que la population canadienne nous appuie énormément, mais vous avez bien raison, il s'agit d'une industrie, et c'est ce que nous devons chercher à protéger. Et cela ne concerne pas l'industrie uniquement, mais toute notre infrastructure rurale.

M. Pellerin : J'aurais un commentaire au sujet de la question fondamentale concernant la possibilité de compter sur un programme durable. La durée de vie moyenne d'un programme fédéral est inférieure à deux ans. Au Québec, nous avons le même programme en place depuis 1975. Et il fonctionne bien. Du moins, c'était le cas jusqu'aux deux dernières années, car il est maintenant impossible de partager les fonds de ce programme. Mais nous reviendrons à ce problème plus tard.

En outre, les agriculteurs des États-Unis savent longtemps à l'avance qu'ils auront droit à un prix garanti équivalent à 180 $ par tonne métrique s'ils sèment du maïs ce printemps. Comme ils connaissent ce prix au départ, ils peuvent prendre leur décision en conséquence. Nous ne connaissons toujours pas les prix de soutien garantis pour 2003, 2004 ou 2005. La dernière annonce budgétaire remonte à 2003. C'est une différence énorme. Oui, il existe certains programmes dans d'autres pays qui donnent de bons résultats et il y a également une certaine marge de manœuvre du côté des provinces. Cela ne vaut pas la peine d'acheminer les fonds via certaines provinces parce qu'elles

government in a real partnership, program support to farmers and we do not charge any administration costs.

Senator Mercer: You learn things in the committee every day. I did not know Senator Campbell was a farmer too. I am impressed.

I too would like to make sure that we turn this discussion into a positive one. We can argue about the politics, but it does not help the farmers. We are here to try to help. All of us, on all sides, have the best interests of farmers and Canadians at heart.

We heard mention of biofuel and ethanol several times. I attended a conference this past weekend of Canadian and U.S. parliamentarians where we talked about a wide range of issues, but I was interested to see that agriculture kept creeping into a lot of conversations. One of the discussions was around ethanol production and ethanol plants. A comment by one American colleague was that, to his recollection, 70 to 80 per cent of the ethanol plants in the United States are owned by the producers, by farmers, and the profit level is extremely high. His comment on one particular plant in Minnesota was that the capital costs were recovered in one year. He believes that one of the ways out of subsidy dependence in agriculture may be through producers owning such things as ethanol plants, either on a shareholder basis or as a cooperative.

I want to know where you see this going; what the government can do to help. We talk about production of corn, using switch grass and wood products. We have lots of grass, or we can grow lots of grass. He talked of grass that was planted once then harvested for 10 consecutive years before being planted again. That sounds like an ideal crop. We have lots of wood by-products in this country. Are we missing the boat on our ability to assist farmers and also help solve our dependence on fossil fuels?

His final comment was that the major oil companies are not that interested in seeing this happen. That is why a farmer-owned plant works better; they have an interest in making it happen.

Mr. Friesen: You are absolutely right; we think there is potential in biodiesel and ethanol. I was at a meeting recently where one of the attendees was a representative of a fairly large multinational company. During the discussion of biodiesel, this person said that they have to be careful that a biodiesel industry would not take away product that they now purchase from

prélèvent 10 p. 100 en frais d'administration. Je suis également président de La Financière agricole au Québec et nous gérons, dans le cadre d'un véritable partenariat entre agriculteurs et gouvernement, le soutien aux agriculteurs sans imposer de frais d'administration.

Le sénateur Mercer : On apprend sans cesse des choses au sein de ce comité. Je ne savais pas que le sénateur Campbell était également agriculteur. Je suis impressionné.

Je veux aussi m'assurer que nos discussions prennent une tournure positive. Nous pourrions nous lancer dans des querelles politiques, mais ce n'est pas cela qui aiderait les agriculteurs. Nous sommes ici pour essayer de leur donner un coup de main. Tous les membres du comité, quelle que soit leur allégeance, ont à cœur les meilleurs intérêts des agriculteurs et des Canadiens.

Nous avons entendu parler à maintes reprises des biocarburants et de l'éthanol. J'ai participé le week-end dernier à une conférence réunissant des parlementaires canadiens et américains. Nous avons discuté d'un large éventail de sujets, mais j'ai pu constater avec intérêt que l'agriculture se glissait sans cesse dans un grand nombre de conversations. Il a notamment été question de la production d'éthanol et des usines d'éthanol. Un de nos homologues américains a fait remarquer qu'entre 70 et 80 p. 100, si mon souvenir est exact, des usines d'éthanol aux États-Unis appartiennent à des producteurs agricoles et offrent une marge bénéficiaire très élevée. Il parlait d'une usine au Minnesota qui avait amorti ses coûts d'immobilisation en l'espace d'une année. Il estime que l'une des façons de s'affranchir de la dépendance à l'égard des subsides en agriculture pourrait être la prise en charge par les producteurs d'actifs comme les usines d'éthanol, que ce soit sous forme de société par action ou en coopérative.

J'aimerais savoir comment vous voyez la suite des événements; ce que le gouvernement peut faire pour aider. Il est question ici de production de maïs à partir d'une graminée, le panic raide, et de sous-produits ligneux. Nous avons au Canada énormément de graminées et nous pouvons en produire encore davantage. Il a parlé de graminées que l'on plantait une seule fois et qui permettait des récoltes pendant 10 années consécutives avant d'être ensemencées de nouveau. On dirait presque le produit idéal. Nous avons aussi chez nous beaucoup de sous-produits du bois. Ne sommes-nous pas en train de manquer une belle possibilité de venir en aide aux agriculteurs tout en contribuant à réduire notre dépendance à l'égard des carburants fossiles?

Il a conclu en disant que les grandes entreprises pétrolières n'avaient pas un grand intérêt dans la réussite de ces initiatives. C'est pourquoi les usines fonctionnent mieux lorsqu'elles appartiennent aux agriculteurs; ceux-ci ont intérêt à ce que cela réussisse.

M. Friesen : Vous avez absolument raison; nous croyons qu'il y a un potentiel à exploiter avec le biodiesel et l'éthanol. J'ai participé récemment à une réunion où il a été question de biodiesel. Le représentant d'une multinationale d'assez grande envergure a fait valoir qu'il fallait se montrer prudent pour éviter qu'une industrie du biodiesel ne les prive de produits qu'ils achètent actuellement des agriculteurs aux fins de l'exportation.

farmers to export. That is exactly the environment we are trying to create; one where they have to bid for the product and, hopefully, drive up the price.

Canada does have the cellulose technology and we think there is a lot of potential there. You are correct regarding ownership of these plants in the U.S. When we talk about biodiesel and ethanol plants, we are saying that as we make a sustained and sustainable investment in that, we have to ensure that we do not make the mistakes of the past and simply build an industry for someone else to control and get all the accrued benefits. That means we need to use Canadian production, and farmers have to be partners in these plants and be able to make a profit.

Plants in the U.S. are making a profit. If $1.30 is paid to the farmers for a bushel of corn and the taxpayer pays another $1.60, they have a larger profit margin then we would in Canada. That is one of the reasons the livestock industry is being cross-subsidized through this, because the price of feed grains is so low and the price of ethanol grains is so low that that profit is available, but they are simply getting the taxpayer to pay the rest.

Yes, we believe there is a lot of potential and a need for a deliberate, methodical approach to creating an industry that would be owned by farmers and accrue benefits back to them.

Mr. Pellerin: My information is that there are plants in the U.S. owned in partnership with farmers; 16 are under construction there. In Quebec we have one under construction and it is the only one we have. My suspicion is that it is not only the first one, but the last one, because of the pressure brought to bear by environmentalists who are against the process.

Another fact that we must place in the balance is that Canada is an exporter of fuel, from Newfoundland to Alberta. The U.S. depends on imports for gasoline and other energy sources. Thus, they are probably prepared to give tax breaks to a new industry like that. However, that has to be part of the strategy in this country. We have to look at that closely. That is the long-term part of the strategy. We have to have that part in mind.

Senator Mercer: This is fascinating. Just to conclude our discussion on ethanol, it is also said that one of the real problems is with the delivery system. People selling gas and oil are not that anxious for this to succeed. However, there are regulations with regard to mixing ethanol with gas. I agree that there are problems.

Mr. Shauf: If we do this in Canada, it needs to be done recognizing what they are doing currently in the United States. In the United States the producers own those plants and they deliver feedstock to them. Producers in the United States have two sources of revenue from that feedstock going into that plant. One is from the marketplace, which the plant pays. The other comes from the American taxpayer.

C'est exactement l'environnément que nous nous efforçons de créer; un contexte où les acheteurs se font concurrence pour nos produits, ce qui, nous l'espérons, devrait faire augmenter les prix.

Le Canada possède la technologie de la cellulose et nous estimons que cela nous ouvre de grandes possibilités. Vous avez raison concernant la propriété de ces usines aux États-Unis. Lorsqu'il est question d'usines de biodiesel et d'éthanol, nous sommes d'avis que tout investissement soutenu et viable dans ce secteur doit se faire en veillant à ne pas répéter les erreurs du passé où nous mettions simplement sur pied une industrie qui allait être contrôlée par quelqu'un d'autre qui en tirerait tous les bénéfices. Cela signifie que la production doit se faire au Canada et que les agriculteurs doivent être des partenaires dans ces usines et pouvoir en tirer des profits.

Aux États-Unis, les usines réalisent des profits. Si les producteurs touchent 1,30 $ le boisseau de maïs et que les contribuables versent 1,60 $ de plus, leur marge de profit est plus importante qu'au Canada. C'est une des raisons pour lesquelles l'industrie du bétail est interfinancée, parce que le coût des céréales fourragères et des grains utilisés pour fabriquer l'éthanol est si peu élevé que c'est rentable, mais ce sont les contribuables qui paient la différence.

Oui, nous croyons qu'il y a beaucoup de potentiel et qu'il faut procéder de façon méthodique et délibérée pour créer une industrie qui appartienne aux producteurs agricoles et qui leur rapporte à eux.

M. Pellerin : Je sais qu'il y a des usines, aux États-Unis, qui sont la propriété de regroupements de producteurs agricoles; il y a en a 16 en construction. Au Québec, nous en avons une seule en construction, et je crains que ce ne soit non seulement la seule mais aussi la dernière, en raison des pressions exercées par les environnementalistes qui s'opposent à la formule.

Il ne faut pas oublier non plus que le Canada est un exportateur de carburant, de Terre-Neuve à l'Alberta. Les États-Unis doivent importer de l'essence et d'autres sources d'énergie. Ils sont probablement prêts à accorder des allègements fiscaux à une nouvelle industrie de cette nature. C'est toutefois un aspect qui doit faire partie de notre stratégie. Il faut examiner la question de près dans nos plans à long terme. C'est un facteur à considérer.

Le sénateur Mercer : C'est fascinant. Pour conclure notre discussion sur l'éthanol, on dit aussi que le réseau de distribution pose de vrais problèmes. Ceux qui vendent du pétrole et du gaz ne tiennent pas à ce que cette entreprise ait du succès. Cependant, il y a des règlements sur le mélange d'éthanol et de gaz. Je conviens qu'il y a des problèmes.

M. Shauf : Si nous suivons cette voie au Canada, il faudra tenir compte de ce qui se fait actuellement aux États-Unis. Les producteurs américains sont propriétaires des usines et ils leur fournissent la matière première. Ils tirent deux sources de revenu de cette matière première; l'une vient du marché et c'est ce que paie l'usine, et l'autre vient des contribuables américains.

When they do the processing in that plant there are two sources of revenue coming in. One is from the government, while the other is from the marketplace. When people talk about doing it in Canada — and some are in the process of building these structures right now — they start with the assumption that the plant will pay them sufficiently for their grain and that they will get enough from the marketplace for the processed product to make it a viable operation.

We have to think that through. There are two sources of revenue currently missing in that scenario for it to be competitive with what is happening in the United States. We have to stop building things and imagining there is a magic bullet that will make us profitable. For a long time we have been building our investments on philosophy and not on economics. That has to change. Only then will we be able to build "value agriculture."

Senator Mercer: That leads into my second question. We can always export ethanol because the Americans will continue to need it. We are happy to export gas from Nova Scotia. We can just as well send them ethanol as natural gas.

You have been discussing with us the problems in the short and long term. Would it be advisable for today's government, or the next government, to put together in the near future an agricultural summit, for lack of a better word, where we can come to some kind of agreement similar to the Kelowna accord on Aboriginal affairs? Obviously, we would discuss the immediate problems. However, we should start to look at agriculture with a 5- 10- or 20-year plan in mind. We can bring together all the stakeholders, which would include government, producers, processors, consumers and retailers. We will not solve the issue of subsidies in the EU or the U.S by ourselves. Let us manage what we can, ourselves.

Do you think it would be a good idea to create a high-level summit involving the Prime Minister of the day, as well as the Minister of Agriculture, other ministers and all facets of government, both provincial and federal, to recognize that this is an extremely important industry? This is about the survival of not only a vital industry in the country, but the survival of our own food source. Would that be of some help?

Mr. Friesen: I think it could be a lot of help. Our staff is currently working on including many other upstream and downstream organizations when we talk about biodiesel and ethanol. As I said earlier, we have talked to the minister about it. I think everyone realizes that we are poised to go. Perhaps something like that would be a good kick-start. We think there is the potential there. Anything to move us along this road would be welcome.

Senator Tkachuk: I have been a member of the Agriculture Committee for a long time. All of you know we have discussed these issues for years. It is most frustrating for all members of the committee to find ourselves discussing the same problems all the time.

La transformation à l'usine leur assure deux sources de revenu. L'une vient de l'État et l'autre du marché. Ceux qui veulent faire la même chose au Canada — et certains sont en train de construire des installations semblables — présument que l'usine leur offrira un prix suffisant pour leurs céréales et que le prix de vente du produit fini sur le marché rendra l'opération viable.

Il faut réfléchir à la question. Il nous manque deux sources de revenu dans ce scénario pour être concurrentiels sur le marché américain. Il faut arrêter de penser que les installations que nous construisons vont être rentables par magie. Nous avons longtemps fondé nos investissements sur des aspects idéologiques plutôt qu'économiques. Il faut changer les choses pour pouvoir bâtir une agriculture ayant une valeur.

Le sénateur Mercer : Ce qui m'amène à vous poser ma deuxième question. Nous pouvons toujours exporter de l'éthanol parce que les Américains vont continuer d'en avoir besoin. Nous sommes heureux d'exporter du pétrole de la Nouvelle-Écosse. Nous pouvons aussi bien leur acheminer de l'éthanol que du gaz naturel.

Vous nous avez parlé des problèmes à court et à long terme. Serait-il souhaitable que le gouvernement actuel, ou le prochain gouvernement, organise dans un proche avenir un sommet agricole, faute d'un meilleur terme, pour en arriver à un accord semblable à l'accord de Kelowna sur les affaires autochtones? Nous discuterions évidemment des problèmes immédiats, mais il faudrait commencer à établir un plan pour les cinq, dix ou vingt prochaines années. Nous pourrions réunir tous les intervenants, c'est-à-dire des représentants gouvernementaux, les producteurs, les transformateurs, les consommateurs et les détaillants. Nous ne réglerons pas la question des subventions de l'Union européenne ou des États-Unis tout seuls. Nous pouvons nous occuper de ce que nous pouvons faire par nous-mêmes.

Pensez-vous que ce serait une bonne idée d'organiser un sommet de haut niveau avec la participation du premier ministre en poste, ainsi que du ministre de l'Agriculture, d'autres ministres et des représentants de tous les secteurs de l'administration publique, au niveau provincial et fédéral, pour tenir compte du fait que c'est une industrie extrêmement importante? Il s'agit de la survie non seulement d'une industrie vitale pour notre pays, mais de notre source d'alimentation. Est-ce que ce serait utile?

M. Friesen : Je pense que ce serait très utile. Nos employés cherchent à englober beaucoup d'autres organisations liées, en amont et en aval, à la production du biodiésel et de l'éthanol. Comme je l'ai déjà dit, nous en avons discuté avec le ministre. Je pense que tout le monde est conscient que nous sommes prêts à agir. Ce serait peut-être un bon coup de pouce à nous donner. Nous croyons que le potentiel existe. Tout ce qui peut nous aider à avancer serait accueilli favorablement.

Le sénateur Tkachuk : Je suis membre du Comité de l'agriculture depuis longtemps. Vous savez tous que nous discutons de ces questions depuis des années. C'est très frustrant pour tous les membres du comité de toujours revenir sur les mêmes problèmes.

I agree with you when you say that sooner or later we have to fish or cut bait. Farmers need to know whether we will compete with the Americans and the Europeans or just let the farm economy go. That is what has to happen. I for one do not want the second option. I want the first option. We must find a way to make this industry sustainable. As a member of a Saskatchewan family, I do not want to see the rural economy broken down in the Prairies. It is our strength. After all, we produce all the hockey players. It is our way of life. I disagree with you — there is a lot of philosophy in all of this, as there is a lot of politics. However, it is good politics. I do not mean political party politics but the politics of getting the Canadian public to understand what we have to do. That will be difficult. As far as the $1.5 billion is concerned, they do not care if it comes in January or February. It is just not on their radar screen.

I have a couple of questions because the party of which I am a member now forms the government. I will not let them run away from this problem. This is something I would like to see attended to, especially with some type of long-term program.

There are two issues that I want to ask you about. The first you touched on, that is the WTO attacks on marketing boards. There is also the issue of the U.S. believing that the Wheat Board and our marketing boards are communist organizations or something. Politics is involved in those two ways of marketing products as well. However, right now we have external problems to worry about.

You mentioned the WTO. I would like you to comment further as to why you feel there is some fear there.

Mr. Pellerin: All Canadian organizations are working hard on the question of world trade negotiations. Our fear is that by opening the market, we will end up destroying what we are doing in this country. The Canadian Wheat Board is a good example of that.

It is the first and most visible point of this collective marketing. Supply management is just following that.

If you look at some commodities in this country, they are not doing that badly. Chickens, eggs and milk are under supply management, so what is the problem with this system? They are the only ones that survive in agriculture in this country. The rest is tough. It is under attack on a daily basis in Geneva. Everyone, including our own civil servants, are not convinced those systems should stay in place.

The other important point you make is the link with the U.S. I come back to Marvin Shauf's comments on ethanol. When you discuss subsidies on food, we became more nervous. We are not all aware of that. However, if you put the ethanol industry in a new strategy in this country, you have to keep in mind that we will not develop this industry in Canada without high subsidies on grain, which is the case in U.S., and high subsidies on ethanol.

Je suis d'accord avec vous pour dire que, tôt ou tard, il faut prendre une décision. Les producteurs agricoles doivent savoir si nous allons faire concurrence aux Américains et aux Européens, ou si nous allons simplement laisser l'économie agricole à elle-même. C'est nécessaire. Personnellement, je rejette la deuxième option pour choisir la première. Nous devons trouver un moyen de rendre l'industrie durable. J'appartiens à une famille de la Saskatchewan, et je ne veux pas que l'économie rurale des Prairies disparaisse. C'est notre force. Après tout, nous sommes la pépinière des joueurs de hockey. C'est notre mode de vie. Je ne suis pas d'accord avec vous, parce qu'il y a beaucoup d'aspects idéologiques rattachés à cette question, ainsi que beaucoup d'aspects politiques. Je parle d'une politique constructive, pas de politique partisane, mais de ce qui permet à la population canadienne de comprendre ce que nous devons faire. Ce sera difficile. Pour ce qui est du montant de 1,5 milliard de dollars, peu importe qu'il soit versé en janvier ou en février, il n'est tout simplement pas sur l'écran radar.

Je me pose deux ou trois questions parce que le parti dont je suis membre est au pouvoir. Je ne le laisserai pas écarter le problème. J'aimerais qu'on le règle, surtout avec un programme à long terme.

J'ai deux questions à vous poser. La première, dont vous avez parlé, a trait aux attaques de l'OMC contre les offices de commercialisation. Sans compter que les États-Unis croient que la Commission du blé et nos offices de commercialisation sont en quelque sorte des organisations communistes. Il y a aussi des aspects politiques qui sont associés à ces deux façons de commercialiser les produits mais, pour l'instant, nous avons d'autres problèmes à régler.

Comme vous avez parlé de l'OMC, j'aimerais que vous nous expliquiez davantage quelles sont les craintes à ce sujet.

M. Pellerin : Toutes les associations canadiennes s'intéressent beaucoup aux négociations sur le commerce mondial. Nous craignons qu'en ouvrant le marché, on finisse par détruire ce que nous faisons chez-nous. La Commission canadienne du blé en est un bon exemple.

C'est le premier aspect et l'aspect le plus visible de cette commercialisation collective, suivi ensuite par la gestion de l'offre.

Il y a certains produits qui ne s'en tirent pas trop mal chez nous. Le poulet, les œufs et le lait sont régis par la gestion de l'offre, alors où est le problème? Ce sont les seuls secteurs agricoles qui survivent au Canada. Les autres en arrachent. Ils sont pris à partie tous les jours à Genève. Tout le monde, y compris nos propres fonctionnaires, ne sont pas convaincus que ces régimes devraient rester en place.

L'autre aspect important dont vous parlez, c'est le lien avec les États-Unis. Je reviens à ce que Marvin Shauf a dit au sujet de l'éthanol. Les discussions concernant les subventions pour les denrées alimentaires nous rendent plus nerveux. Nous n'en sommes pas tous conscients. Cependant, si on adopte une nouvelle stratégie pour l'industrie de l'éthanol, il faut se rappeler qu'elle ne pourra pas se développer sans subventions importantes pour les céréales, comme aux États-Unis, et l'éthanol.

You have to abolish the gasoline taxes if you want to produce ethanol in this country. It will not cost $1.5 billion. It would cost a pile of money to support ethanol production in this country in competition with the U.S., because U.S. ethanol is coming into the Canadian market. That is a fact of life. We have it in our gasoline in Quebec, but we produce none. It is coming from somewhere — a little from Ontario and from the U.S.

You have to keep in mind that you will need a lot of money to subsidize ethanol. Perhaps in people's minds it will be less difficult to subsidize ethanol than food, which is crazy. If we look at the bottom line, it is crazy. To redesign or rebuild agriculture, from this idea of a large summit or an activity like ethanol production, or the World Trade Organization, we will have to share with the political decision makers where we are going on those questions.

Senator Tkachuk: Do the Europeans keep a straight face when they are asking us to get rid of our marketing boards while they are putting $8 to $10 subsidies on wheat, or is that part of their negotiations?

Mr. Pellerin: No, the U.S. has a straight face, but I do not think the Europeans do in connection with the Canadian Wheat Board.

Senator Tkachuk: I am talking about the marketing boards.

Mr. Pellerin: The next step after the Canadian Wheat Board is the marketing board. There are 50 rabbit farmers in Quebec who got together to market their rabbits collectively, and they have had success. They receive a very small amount of support from government. They receive their income from the market — 50 farmers who get together through a collective marketing system.

If you attack the Canadian Wheat Board, in the end you will attack those types of central selling desks. That is the final objective of the free marketers such as the ones in the U.S. — it is a free market, no rules.

Senator Tkachuk: As Mr. Shauf knows, there are a lot of free marketers in the Prairies who want to see an end to the Canadian Wheat Board, which is sometimes its own worst enemy. The organic farmers have to sell to the Canadian Wheat Board; they keep it in the bin, take their commission and then export it. We have all those other issues. There are a lot of differences of opinion on the Canadian Wheat Board itself in the Prairies. What do you think? Should we get rid of the Canadian Wheat Board; should we have dual marketing?

Mr. Shauf: I would come back to your first comment, when you said you disagreed with me and that there is a lot of philosophy here. From my experience, and from most people's experience, if you attempt to overwrite economics with philosophy, you will lose. We have done that many times in

Il faut abolir les taxes sur l'essence si on veut produire de l'éthanol au Canada. Il n'en coûtera pas 1,5 milliard de dollars, mais beaucoup d'argent pour soutenir la production d'éthanol chez nous afin de concurrencer les États-Unis parce que l'éthanol américain est disponible sur le marché canadien. C'est la réalité. Il y a de l'éthanol dans l'essence au Québec, mais nous n'en produisons pas. Il vient d'ailleurs — un peu de l'Ontario et des États-Unis.

Il faut savoir qu'il faudra beaucoup d'argent pour subventionner l'éthanol. Certains pensent peut-être que ce sera moins difficile de subventionner l'éthanol que les denrées alimentaires, mais c'est insensé. D'après la nature du problème, c'est insensé. Pour réorganiser l'agriculture, qu'il s'agisse d'un grand sommet, de la production d'éthanol ou de l'Organisation mondiale du commerce, il va falloir discuter avec les décideurs de nos orientations dans ces domaines.

Le sénateur Tkachuk : Les Européens sont-ils sérieux quand ils nous demandent de démanteler nos offices de commercialisation, alors qu'ils accordent des subventions de 8 $ à 10 $ dans le cas du blé, ou est-ce leur façon de négocier?

M. Pellerin : Non, les Américains sont sérieux, mais je ne pense pas que les Européens le soient à propos de la Commission canadienne du blé.

Le sénateur Tkachuk : Je parle des offices de commercialisation.

M. Pellerin : La prochaine étape après la Commission canadienne du blé, ce sont les offices de commercialisation. Il y a 50 éleveurs de lapins au Québec qui se sont associés pour commercialiser leurs lapins, et ils ont obtenu des résultats. Ils reçoivent très peu d'appui du gouvernement. Leur revenu provient du marché — ce sont 50 éleveurs qui se sont associés pour former un réseau de commercialisation.

Si on s'attaque à la Commission canadienne du blé, on finira par s'en prendre à ces comptoirs de vente centralisés. C'est l'objectif ultime des partisans du marché libre comme ceux qui se trouvent aux États-Unis — un marché libre, sans règle.

Le sénateur Tkachuk : Comme M. Shauf le sait, il y a beaucoup de partisans du marché libre dans les Prairies qui veulent le démantèlement de la Commission canadienne du blé, qui est parfois elle-même sa pire ennemie. Les producteurs biologiques doivent vendre à la Commission canadienne du blé, qui engrange les céréales et prend sa commission avant d'exporter le produit. Il y a toutes sortes d'autres problèmes. Différentes opinions circulent à propos de la Commission canadienne du blé dans les Prairies. Qu'en pensez-vous? Devrions-nous démanteler la Commission canadienne du blé pour avoir un régime de mise en marché mixte?

M. Shauf : J'aimerais revenir à votre premier commentaire, quand vous avez contesté ce que j'ai dit pour affirmer qu'il y avait beaucoup d'aspects idéologiques associés à la question. D'après mon expérience, et celle de beaucoup de gens, quand on remplace les considérations économiques par des considérations

trying to philosophically drive our agriculture as opposed to economically.

I think the same thing exists in looking at Canadian Wheat Board issues. There are a lot of people who look at marketing to the Canadian Wheat Board as opposed to marketing through the Canadian Wheat Board. It is a difference in philosophy. However, when it comes to the WTO, that organization is about free trade and being able to move things around the globe at someone's will. Producers have to be disempowered in order to do that.

From a Canadian context, we are a high-cost society; there is no way around that. If Canadian farmers are to survive on a level playing field, they need the power to extract things from the marketplace. You do not get that individually; you get that collectively.

If you look at labour issues in this country, there is a lot more power in the collective that works for a common purpose than in individuals working in the marketplace to try to get the volume, the ability to do business and pass the lack of wanting to pay down the value chain, ultimately ending up at the producer. There are a number of things to consider in terms of trying to improve things. It is certainly not an improvement from the producer's perspective to lose the ability to market collectively.

Senator Tkachuk: You talked about your plan — the $1.4 billion a couple of years ago, the $1.7 billion, the $1.5 billion, et cetera — all of this is not enough. What is enough based on the prices today? What would it take? I tried to find it here but I could not.

Mr. Friesen: Before I turn to that question, I would like to touch briefly on your previous question with regard to the Canadian Wheat Board and the Europeans. The Europeans' reason for trying to get rid of the Canadian Wheat Board and the U.S.'s reason are different.

The Europeans are saying that if they have to get rid of export subsidies, they want to make sure someone else has to sacrifice; and they are using the export subsidy argument with the Canadian Wheat Board, which we know is not correct.

Senator Tkachuk: At least there is something in return. If we get rid of the Canadian Wheat Board, they get rid of subsidies. I do not think that would be a bad thing.

Mr. Friesen: Our negotiators told us a few years ago that we should not be prepared to give up much for the Europeans to get rid of their export subsidies because they were moving that way anyway. The U.S.'s reason is simple. The multinational lobby effort in the U.S. wants to get rid of the Canadian Wheat Board because it is a way for our farmers to compete in the international marketplace.

Mr. Pellerin: The Canadian Wheat Board is a member of the CFA.

idéologiques, on est perdant. Nous avons bien souvent essayé de fonder notre agriculture sur des aspects idéologiques plutôt qu'économiques.

Je pense que c'est la même chose dans le cas de la Commission canadienne du blé. Pour beaucoup de gens, la commercialisation est faite auprès de la Commission canadienne du blé et non par son entremise. Il y a des divergences sur le plan idéologique. Cependant, dans le cas de l'OMC, cette organisation préconise le libre-échange et la libre circulation des produits dans le monde. Il faut enlever des pouvoirs aux producteurs pour en arriver là.

Au Canada, les coûts sont élevés, il n'y a aucun doute là-dessus. Pour avoir des chances égales de survivre, les producteurs canadiens doivent avoir un pouvoir sur le marché. On ne peut réussir cela seul; il faut se regrouper.

Comme dans le cas de la main-d'œuvre au Canada, un regroupement de personnes ayant un objectif commun a beaucoup plus de pouvoirs que des particuliers quand il s'agit de s'imposer sur le marché, de faire des affaires et de réussir à valoriser un produit de façon à ce que même le producteur en bénéficie. Il y a un certain nombre de facteurs à prendre en considération pour améliorer les choses. Pour le producteur, perdre la capacité de se regrouper avec d'autres pour commercialiser son produit n'est sûrement pas une amélioration.

Le sénateur Tkachuk : Le plan que vous avez présenté — les montants de 1,4 milliard de dollars il y a quelques années, de 1,7 milliard et de 1,5 milliard — n'est pas suffisant. Qu'est-ce qui est suffisant compte tenu des prix d'aujourd'hui? Combien faudrait-il? J'ai essayé de trouver la réponse ici, mais sans succès.

M. Friesen : Avant de vous répondre, j'aimerais réagir brièvement à votre dernière question sur la Commission canadienne du blé et les Européens. Les Européens et les Américains ne veulent pas le démantèlement de la Commission canadienne du blé pour les mêmes raisons.

Les Européens se disent que, s'ils doivent éliminer les subventions à l'exportation, quelqu'un d'autre va devoir se sacrifier; ils appliquent l'argument des subventions à l'exportation à la Commission canadienne du blé, à tort comme nous le savons.

Le sénateur Tkachuk : Au moins, nous obtenons quelque chose en retour. Si nous démantelons la Commission canadienne du blé, ils laissent tomber les subventions. Je ne pense pas que ce serait une mauvaise chose.

M. Friesen : Nos négociateurs nous ont dit, il y a quelques années, de ne pas accepter de trop en céder aux Européens pour les inciter à éliminer leurs subventions à l'exportation parce que c'est ce qu'ils s'apprêtaient à faire de toute façon. Les motivations des Américains sont simples. Les lobbyistes multinationaux aux États-Unis veulent la disparition de la Commission canadienne du blé parce qu'elle permet à nos producteurs d'être concurrentiels sur le marché international.

M. Pellerin : La Commission canadienne du blé est membre de la FCA.

Mr. Friesen: Our fear is once the multinationals get rid of farmer monopolies, they will go after co-ops, because cooperatives require legislation as well and they are competing against multinationals around the world. In fact, in Denmark 80 per cent of their agricultural production is sold through the co-op system. They have largely managed to keep out multinationals, who will no longer tolerate farmers using legislation for empowerment. Therefore, we believe that could be the next step.

On your question of what is enough, a year ago we identified the deficiency as being $1.9 billion a year for three years.

Senator Tkachuk: So that I am clear, you said that the figure is $1.9 billion each year for the next three years. Is that right?

Mr. Friesen: That is correct. When we use the same formula for 2006, for which the projections are getting worse, and take government money out of agriculture, we find that only two provinces in Canada would realize a positive net income: British Columbia and Newfoundland and Labrador. All other provinces, without that government money, would realize a negative net income. We used the same formula comparing the four years' average realized net income with the previous 10 years' income; and again, significant money has flowed. If you went back 10 years before that, you would be out another $1.5 billion. We were asking for $2 billion per year for three years simply to get farmers out of the hole. In response to people who say they would like to talk about investment, it is quite correct. You mentioned that we have been here for years and the same issues continue to arise. CFA members would much prefer to go to governments and talk only about investment in some solutions for the future that we could implement immediately. However, we continue to have to try to fill the hole, otherwise we will lose farmers. To avoid that, using the same formula that we used one year ago, including the projections for 2006, we would need $2 billion per year for three years.

Senator Tkachuk: I want to follow this up because I am trying to get a handle on the amount of money. You would need $6 billion over three years to get out of debt. Is that correct? What comes after that? Would there be an expectation of $2 billion per year ad infinitum? Is this never ending?

Mr. Friesen: We are committed to working with both levels of government to develop long-term solutions and to create a policy environment such that we would no longer need that amount. We know that amount of money is not sustainable, but we also know that because of the hole that farmers are in, they cannot even begin to look at the future. It was Michael McCain who said at one meeting, "Do not expect innovation from farmers who are on their knees." We need that amount of money over three years to get farmers out of the hole, although it would not get them out of

M. Friesen : Nous craignons qu'une fois les monopoles de producteurs disparus, les multinationales s'en prennent aux coopératives, parce qu'elles sont établies par des lois et qu'elles font concurrence aux multinationales dans le monde. En fait, au Danemark, les coopératives vendent 80 p. 100 de la production agricole. Elles ont réussi à tenir tête aux multinationales, qui ne toléreront plus que les agriculteurs utilisent les lois pour se donner des pouvoirs. Nous croyons donc que ce pourrait être l'étape suivante.

Quand vous demandez combien il faudrait, l'an dernier, nous avons déterminé que le déficit était de 1,9 million de dollars par année pour les trois prochaines années.

Le sénateur Tkachuk : Si je vous ai bien compris, vous dites que ce montant est de 1,9 milliard de dollars par année pour les trois prochaines années. C'est bien cela?

M. Friesen : Oui. Si on utilise la même formule pour 2006, qui devrait être une moins bonne année, et qu'on ne tient pas compte des fonds publics, nous constatons que seulement deux provinces au Canada vont réaliser un bénéfice net, à savoir la Colombie-Britannique et Terre-Neuve-et-Labrador. Toutes les autres provinces, si on exclut les fonds publics, auront un revenu net négatif. À partir de la même formule, nous avons comparé le revenu net réel moyen de quatre ans et le revenu des dix années précédentes pour constater que les sommes sont importantes. Si on remonte encore 10 ans plus loin, il faudrait ajouter 1,5 milliard de dollars de plus. Nous avons demandé 2 milliards de dollars par année pour trois ans, simplement pour que les producteurs épongent leur déficit. Il y a des gens qui aimeraient parler d'investissement, et ils ont raison. Vous avez dit que les mêmes problèmes reviennent depuis des années. Les membres de la FCA aimeraient beaucoup pouvoir discuter avec les gouvernements des investissements à réaliser pour mettre en œuvre des solutions pour l'avenir. Cependant, nous devons continuer d'essayer de rembourser les dettes, autrement nous allons perdre des producteurs. Pour éviter cela, en appliquant pour 2006 la même formule que l'an dernier, nous aurions besoin de 2 milliards de dollars par année pendant trois ans.

Le sénateur Tkachuk : J'aimerais que nous en parlions davantage parce que j'essaie de cerner le montant exact. Il vous faudrait 6 milliards de dollars étalés sur trois ans pour rembourser la dette. C'est bien cela? Qu'arrive-t-il par après? S'attendrait-on à recevoir 2 milliards de dollars par année jusqu'à la fin des temps? Y aura-t-il jamais une fin?

M. Friesen : Nous avons pris l'engagement de collaborer avec les deux ordres de gouvernement pour trouver des solutions à long terme et créer un contexte de politique tel que nous n'aurions plus besoin de ces fonds. Nous savons qu'une telle aide est insoutenable à long terme, mais nous sommes aussi conscients que l'endettement empêche les agriculteurs de se tourner vers l'avenir. C'est Michael McCain qui a déclaré, à une réunion, qu'il ne fallait pas s'attendre à des innovations de la part d'agriculteurs qui sont croulent sous les dettes. Nous avons besoin de cet argent étalé sur

debt, and shore up their net income so that they are able to continue farming.

Mr. Pellerin: I have a short comment on the Canadian Wheat Board, which is far from Quebec farmers. The only person in Quebec who is happy about it is the general manager of Bunge, an international trader of grain, who says that without the Canadian Wheat Board he would do more business than he currently does. He is quite sure about that and is pushing hard for governments to make changes on that front.

Concerning the subsidy, if you wanted to go back to the 1970s figures, as shown on the graph, you would need $4 billion or $5 billion per year, and not $2 billion.

Senator Tkachuk: Is that on the graph where it says "government payments?"

Mr. Pellerin: It is the red and the blue on the graph.

Senator Tkachuk: The blue is the run-up and the red is the run-down, or is it the other way around?

Mr. Pellerin: The dark red indicates government money and the blue one is market income. Look from 1985 on and you will see that there is close to nothing coming from the market on the net end of farmers' income. In the 1970s, Canadian farmers earned a good deal of money. However, we are not dreamers; instead we are realistic about all of this. In the end, we know that Canadians have two ways to pay for their food: through a food basket on a weekly basis, which is the cheapest way, and through their taxes. Each U.S. citizen pays $350 per year to support agriculture. Each Canadian citizen pays about $175 to support agriculture. In Canada that equates to $3 to $4 per week and in the U.S. it is $7 to $8 per week, in addition to their food basket, which is the cheapest in the world. We ask Canadians if they can support Canadian agriculture to the same level as in the U.S. The figures I have stated are from the OECD and not the CFA.

Bring Canadian support up from $175 to $350 per year, which is the average over the last five years, and we will be happy. For the rest, we will have to compete with U.S. farmers. Now, because our subsidy is non-competitive with the U.S, farmers are fearful. Canadians look at farmers as inefficient, subsidized people, but we are not that. In truth, we have inefficient civil servants in this country who fail to develop the necessary programs to change that trend. For years we have faced an inefficient government that is not competitive with the U.S. in its support of agriculture. At the farm gate, on average, we do the job.

trois ans pour permettre aux agriculteurs de boucher des trous, même si cela ne mettra pas fin à l'endettement, et d'augmenter leur revenu net pour qu'ils puissent continuer de faire de l'exploitation agricole.

M. Pellerin : J'aurais une brève observation à faire au sujet de la Commission canadienne du blé, qui est loin des agriculteurs québécois. La seule personne au Québec qui s'en réjouit est le directeur général de Bunge, un négociateur en grains international, selon lequel, s'il n'y avait pas de Commission canadienne du blé, son chiffre d'affaires augmenterait. Il l'affirme avec beaucoup d'assurance et il exhorte vivement les gouvernements à apporter des changements à cet égard.

En ce qui concerne la subvention, si vous souhaitiez revenir aux données des années 70, comme l'illustre le graphique, vous auriez besoin de 4 ou 5 milliards de dollars par année, plutôt que de 2 milliards.

Le sénateur Tkachuk : Parlez-vous du graphique où on peut lire « Paiements du gouvernement »?

M. Pellerin : C'est la partie en bleu et en rouge.

Le sénateur Tkachuk : La partie en bleu représente la hausse et la partie en rouge, la baisse, ou est-ce l'inverse?

M. Pellerin : La partie en rouge foncé illustre les paiements du gouvernement et celle en bleu, le revenu du marché. À partir de 1985, on voit que le marché ne contribue presque plus rien au revenu agricole net. Durant les années 70, les agriculteurs canadiens ont fait beaucoup d'argent. Toutefois, plutôt que de rêver, il faut être réaliste. En fin de compte, nous savons qu'il existe deux moyens pour les Canadiens de payer leurs produits alimentaires : à l'épicerie, chaque semaine, ce qui est la façon la moins coûteuse, et au moyen des impôts. Chaque citoyen américain verse 350 $ par année à l'appui de l'agriculture, contrairement au citoyen canadien qui n'en paie que 175 $ environ. Au Canada, cela équivaut à 3 ou 4 $ par semaine alors qu'aux États-Unis, c'est de 7 à 8 $ par semaine, en plus de l'épicerie, dont la facture est la plus basse au monde. Nous demandons aux Canadiens s'ils peuvent appuyer l'agriculture canadienne autant qu'aux États-Unis. Les données que je vous ai citées proviennent de l'OCDE, non pas de la FCA.

Faites passer l'appui canadien à l'agriculture de 175 $ à 350 $ par année, c'est-à-dire à la moyenne des cinq dernières années, et nous serons heureux. Pour le reste, nous devrons livrer concurrence aux agriculteurs américains. Or, parce que notre subvention est non concurrentielle par rapport à celle des États-Unis, les agriculteurs sont craintifs. Les Canadiens voient les agriculteurs comme des exploitants inefficaces et subventionnés, mais ce n'est pas la réalité. En fait, ce sont les fonctionnaires au Canada qui sont inefficaces, qui n'élaborent pas les programmes qui s'imposent pour inverser la tendance. Pendant des années, nous avons été aux prises avec un gouvernement inefficace qui n'a pas appuyé l'agriculture autant que les États-Unis. À la ferme, en moyenne, nous faisons ce qu'il faut.

Mr. Shauf: Senator, your question, about what happens after three years of payments of $2 billion per year, is important. In order to deal with that, we first have to look at history. It was 1949 when the U.S. put in place target prices, at about the same time as Europe put in place programs to increase production. That was continued in the U.S., with a couple of small exceptions. They also used to have government-managed stocks, whereby they basically set the price of a commodity globally through reserves and then put those reserves into the marketplace as the values became too high. They discontinued that practice in the mid-1980s, but they continued the subsidization.

There has been a continuous decline in commodity value, particularly over the last 20 years. We have had declining global prices and changing currency values, et cetera, and Canada has not reacted to that. We have built a huge differential between Canada and the U.S., which we have already talked about, in terms of the shape of, and debt in, our agriculture. We need to look at the future of agriculture, and so in that respect, we need to ask precisely that question: What happens after the next three years? We have always talked about building a bridge to a new strategy. Then we get some money and everyone carries on with their short term plans, but we have not focused on that long term, or even the mid-term strategy, for where we are going. We have not looked at the investment that agriculture producers make and we have not looked at the fact that pre-and post-farm gate, there are many high-value well-compensated positions in the agriculture industry. It is the producer who is not getting his reward on investment. We begin to see that showing up on the U.S. side of the border. What about after the next three years? Will we develop a strategy that appreciates the labour and investment and that deems agriculture important to the Canadian economy? Will we recognize the value in the entire value chain, including all of the links, and ensure that they are appropriately compensated? Will we determine that we could build this into something, whether it might be a biofuel or other kind of product for the Canadian economy and for a much higher-value global export market than we currently have?

The United States would not have done what they did relative to corn if they wanted to just put it on a boat and give it to someone else. They did what they did with corn production to build that value in their marketplace and to build markets around the world, but a huge part of it was focused on domestic consumption. They created it; they did it strategically and supported it at all levels to ensure not just that it happened, but that it happened in their economy, to their benefit.

That is all that we need to do in this country. That is where we need to go and that is what needs to happen, not just after $1.9 billion for three years, or whatever the number is. That is what needs to begin to happen right now so that we are building toward that during the three-year transition.

M. Shauf : Sénateur, la question que vous avez posée au sujet de ce qui se passe au bout de trois ans de paiements totalisant 2 milliards de dollars par année est importante. Pour y répondre, il faut d'abord se tourner vers le passé. Les États-Unis ont mis en place les prix d'objectif en 1949, à peu près au même moment où l'Europe a mis en place des programmes visant à accroître la production. Les Etats-Unis ont maintenu cette pratique, sauf quelques exceptions. Le gouvernement américain avait aussi pour habitude de gérer les stocks, de sorte qu'il fixait essentiellement le prix d'un bien globalement en constituant des réserves, puis qu'il écoulait ces réserves sur le marché quand les cours étaient trop élevés. Il a mis fin à cette pratique au milieu des années 80, mais il a continué de subventionner l'agriculture.

La valeur des produits a constamment décliné, particulièrement au cours des 20 dernières années. Les cours mondiaux régressent, et les valeurs de la devise changent et ainsi de suite, et le Canada n'y a pas encore réagi. Nous avons laissé se creuser un énorme fossé entre le Canada et les États-Unis, ce dont il a déjà été question, sur le plan de l'agriculture et de la dette. Il faut se tourner vers l'avenir de l'agriculture et se poser une question bien précise : qu'arrivera-t-il au bout des trois prochaines années? Il a toujours été question de faire le pont vers une nouvelle stratégie. Puis, on nous donne des fonds, et chacun met en pratique ses plans à court terme, sans s'arrêter au long terme, ni même au moyen terme. Nous n'avons pas examiné l'investissement que font les producteurs agricoles et nous ne nous sommes pas arrêtés au fait qu'avant et après la ferme, il existe dans l'industrie agricole de nombreux postes à forte valeur et bien rémunérés. Seul le producteur n'est pas récompensé pour son investissement. Nous commençons à observer le phénomène aux États-Unis. Qu'arrivera-t-il au bout de trois ans? Élaborerons-nous une stratégie qui accorde de la valeur au travail et à l'investissement et dans le cadre de laquelle l'agriculture est importante pour l'économie canadienne? Allons-nous reconnaître la valeur tout au long de la chaîne, y compris au niveau de tous les maillons, et faire en sorte qu'ils ont une rémunération convenable? Allons-nous décider que nous pourrions en faire quelque chose, que ce soit du biocarburant ou un autre genre de produit, pour l'économie canadienne et pour des débouchés à l'exportation qui rapportent beaucoup plus?

Les États-Unis n'auraient pas agi comme ils l'ont fait au sujet du maïs si tout ce qu'ils avaient voulu, c'était de le charger sur un bateau et de le donner à un autre. Ils ont pris les décisions qu'ils ont prises concernant la production de maïs pour en augmenter la valeur sur leur marché et pour créer des débouchés partout dans le monde, mais une grande partie de ces mesures était axée sur la consommation intérieure. Ils l'ont créée; ils l'ont fait de manière stratégique et l'ont appuyée à tous les niveaux pour faire en sorte non seulement qu'elle devienne réalité, mais également qu'elle contribue à leur économie, qu'elle leur soit avantageuse.

C'est tout ce que nous avons besoin de faire au Canada. C'est ce qu'il faut que nous fassions, et pas seulement après le versement de 1,9 milliard de dollars pendant trois ans ou quel que soit le montant. Voilà ce qu'il faut commencer à réaliser tout de suite de manière à pouvoir y arriver avant la fin de la période de transition de trois ans.

Senator Segal: I wanted to ask the three witnesses, if I could, four questions, with the greatest respect.

On the process of intervening when there is a commodity crisis, after drought and when there is a BSE crisis, your evidence is very clear: It actually has no lasting, positive impact upon the farmer. In fact, one could argue that despite the best intentions of everyone involved, the interventions are not increasing the financial capacity of farmers to stay in certainly what I think all of us on this committee see as an absolutely strategic role for the country, which is sustaining food production on a viable basis.

Have you ever considered stepping back from the macro issue — commodities, marketing boards and all the rest — and focusing in on the micro issue, of farmers who are living below the poverty level?

I noticed that Mr. Friesen made reference, as did Mr. Shauf and Mr. Pellerin, to the broad rural community and all the pieces involved therein. Without being in any way cynical about how each industry and each commodity in the country has its different requirements, in the end it is about the money; either you are making enough money to stay in the business, feed your family and have some equity for the future, or you are not. If you are not, then rational decision makers, like the kids who you sweat day and night to send to university, will say, "I am not coming home. I want to make a living."

The question I ask is whether or not the federation has ever given thought to what we do for other parts of our society who, despite their best efforts, have income collapse.

We have extensive programs, for example, for auto workers and manufacturing workers, when, through no fault of their own, the business shuts or cycles — and layoffs have begun. They are put into a process where they are protected at a level in excess of 75 per cent of their salary. We are speaking of a farming community, if I understand what our witnesses have said this morning, where you cannot take X per cent of last year's salary and set it as a line, because last year's salary was negative.

We have a basic income floor for seniors and a basic income floor in other parts of our society. Young people who have to pay the GST receive a GST tax credit because their income is not sufficient for the tax to be less than 30 per cent of their gross.

Have you ever given thought to a basic income floor for people who are defined, under the Income Tax Act, as farmers, in terms of their total production as a part of their revenue, so that we know that, as individuals, whatever the commodity cycle, they will at least not have to face any issues involving subsistence, survival with dignity and self-respect? I just put that to you as one question.

Le sénateur Segal : J'aurais quatre questions à poser aux trois témoins, avec votre permission.

Pour ce qui est d'intervenir quand les produits sont en crise, après une sécheresse ou à cause de l'ESB, votre témoignage est très clair. L'intervention n'a en réalité aucune répercussion durable ou favorable sur l'agriculteur. En fait, on pourrait dire qu'en dépit des meilleures intentions, les interventions n'accroissent pas la capacité financière des agriculteurs de continuer de jouer que je qualifierais certes de rôle absolument stratégique pour le pays, c'est-à-dire de poursuivre la production viable de denrées alimentaires.

Avez-vous déjà envisagé de prendre du recul par rapport à la macroéconomique — les produits, les offices de commercialisation et tout le reste — et de vous concentrer sur le microéconomique, c'est-à-dire sur le sort des agriculteurs qui vivent sous le seuil de la pauvreté?

J'ai remarqué que M. Friesen a mentionné, tout comme M. Shauf et M. Pellerin, la grande collectivité rurale et tous les éléments qui la composent. Sans vouloir être cynique au sujet de la façon dont chaque secteur et chaque produit au pays a ses exigences propres, en fin de compte, c'est une question d'argent; soit que vous en faites assez pour demeurer en affaires, pour nourrir votre famille et pour vous bâtir un pécule pour l'avenir, soit que ce n'est pas le cas. Si vous n'y arrivez pas, alors les décideurs rationnels, comme les enfants pour lesquels vous suez nuit et jour afin de les envoyer à l'université, diront : « Il faut faire autre chose si je veux pouvoir gagner ma vie. »

Ce que j'aimerais savoir, c'est si la fédération a déjà réfléchi à ce que nous faisons pour les autres membres de notre société qui, en dépit de leurs meilleurs efforts, n'ont pas de revenu.

Nous avons en place, par exemple, des programmes complets à l'intention des travailleurs de l'automobile et des travailleurs du secteur primaire qui, sans qu'il y ait eu faute de leur part, perdent leur emploi parce que l'entreprise ferme ou que le cycle est à son plus bas — et les mises à pied ont commencé. Un processus est alors déclenché grâce auquel plus des trois quarts de leur salaire sont protégés. Nous parlons d'une collectivité agricole, si j'ai bien compris ce qu'ont dit les témoins de ce matin, où l'on ne peut pas se servir de la rémunération de l'année précédente pour fixer un seuil, parce que le revenu de l'année précédente était négatif.

Nous prévoyons un revenu minimal de base pour les personnes âgées et pour d'autres membres de notre société. Les jeunes qui sont obligés de payer la TPS ont droit à un crédit d'impôt à cet égard en raison de leur revenu insuffisant, car la taxe doit être inférieure à 30 p. 100 de leur revenu brut.

Avez-vous déjà envisagé la possibilité de prévoir un revenu minimal pour des personnes qui, au sens de la Loi de l'impôt sur le revenu, sont des agriculteurs, en termes de leur production totale par rapport à leur revenu, de manière à ce que nous sachions qu'en tant que personnes, quel que soit le cycle du produit, on leur épargnera au moins les problèmes de subsistance, on leur permettra de survivre avec dignité et dans le respect? Voilà ma question.

[*Translation*]

Mr. Pellerin talked about the BSE (bovine spongiform encephalopathy) problem.

[*English*]

I am interested in your views on the need — particularly in the face of, God forbid, a pandemic of avian flu and other kinds of issues that have been referenced — for an animal health strategy for the country, like our European friends have implemented, around zones, so that if there is a problem, God forbid, with pork in zone A, it does not mean that all the other pork zones are problematic. I would be interested in your perspective on that.

My third question is on market failure. It strikes me that Marvin Shauf was kind enough to say that you cannot use philosophy to overtake economics. However, if the core economic theory is that the more efficient you are, the better you should be doing — part of what we are discussing here — clearly it is not working for our farmers. Someone was kind enough to say that each farmer feeds 120 Canadians. It is hugely efficient, and by any stretch of the imagination, that efficiency of productivity has gone up remarkably on the part of Canadian farmers, through their own hard work and through some of the new technologies that have been used in the process. However, they are not getting the reward. Everyone else in the food chain is getting the reward.

In the days when we created institutions like the CBC, the Wheat Board, the farm credit organizations or the caisse populaire, it was because of an admission that the market was not working and that there had to be an intervention because fairness and strategic interest required that kind of creativity.

I know that the federation is remarkably non-partisan and committed to serving all farmers, regardless of their political views. Have you given serious consideration to alternate fuels? I am impressed by the discussion regarding alternate fuels and with the information that Senator Mercer has brought us with respect to how that great free-enterprise economy to the south understands that producer-owned instruments are the way to get those fuels into the marketplace. I suspect that our auto manufacturers are frustrated that if they produced vehicles that ran massively on ethanol, the oil industry would be the last bunch of guys to show up with ethanol pumps to be supportive.

I wanted to ask that final question about market failure and what new structural initiatives governments that set aside partisan bias and want to work with farmers to achieve real solutions could begin to consider. If that is too broad a question for this short meeting, perhaps it is something that could be discussed further down the road.

Mr. Friesen: Thank you very much, senator. I will try to be brief on those issues. I will let my colleagues add to my comments.

[*Français*]

M. Pellerin a parlé du problème de l'ESB (encéphalopathie spongiforme bovine).

[*Traduction*]

J'aimerais savoir ce que vous pensez du besoin — particulièrement en cas, Dieu nous en protège, d'une pandémie de grippe aviaire et d'autres cataclysmes qui ont été mentionnés — d'une stratégie nationale relative à la santé des animaux, comme celle que nos amis européens ont adoptée, qui est axée sur la création de zones, de sorte que s'il y a un problème chez les porcs de la zone A, cela ne signifie pas que toutes les autres zones où se trouvent des porcs sont problématiques. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Ma troisième question concerne les déficiences du marché. J'ai été frappé par la déclaration de Marvin Shauf, selon lequel on ne peut pas compter sur la philosophie pour prendre le pas sur l'économie. Cependant, si la théorie économique centrale veut que plus vous êtes efficace, mieux vous vous en sortez — ce dont il est question en partie, ici —, de toute évidence, elle ne s'applique pas à nos agriculteurs. Quelqu'un a eu la bienveillance de dire que chaque agriculteur nourrit 120 Canadiens. C'est extrêmement efficace et, quel que soit l'effort d'imagination, cette efficacité a remarquablement augmenté chez les agriculteurs canadiens, grâce à leur dur labeur et au recours à de nouvelles technologies. Cependant, ils ne sont pas récompensés. Tous les autres maillons de la chaîne alimentaire obtiennent leur dû.

Nous avons créé des institutions comme la Société Radio-Canada, la Commission canadienne du blé, le crédit agricole et les caisses populaires parce que nous reconnaissions que le marché ne fonctionnait pas et que, pour obtenir ce genre de créativité et par souci d'équité et d'intérêt stratégique, il fallait intervenir.

Je sais que la fédération est notoirement impartiale et qu'elle est au service de tous les agriculteurs, quelle que soit leur couleur politique. Avez-vous sérieusement envisagé un virage vers les carburants de remplacement? Je suis impressionné par le débat relatif aux combustibles de remplacement et l'information fournie par le sénateur Mercer dans laquelle on souligne à quel point la grande économie de marché du Sud a compris que le moyen d'écouler ces combustibles sur le marché est d'être propriétaire des outils. Je soupçonne que nos constructeurs automobiles sont frustrés du fait que, s'ils produisaient des véhicules fonctionnant massivement à l'éthanol, l'industrie pétrolière serait la dernière à les appuyer en offrant de l'éthanol à ses pompes.

Je tenais à poser cette dernière question au sujet des déficiences du marché et des quelles nouvelles initiatives structurelles que les gouvernements pourraient commencer à examiner s'ils mettent de côté leurs partis pris et sont disposés à travailler avec les agriculteurs à trouver de véritables solutions. Si la question est trop générale pour une réunion de si courte durée, on pourrait peut-être en débattre à une autre réunion.

M. Friesen : Sénateur, je vous remercie beaucoup d'avoir posé la question. J'essaierai d'être bref. Je vais laisser mes collègues renchérir.

First of all, let me thank you for the work that you have done in identifying that we do have a crisis that has put many farmers below the poverty line. It certainly is appreciated, and I have heard you speak publicly on that issue several times.

You made the comment that it seems as though it does not matter how often and how much we intervene in the income crisis, it does not appear to get us anywhere. We would much rather be talking about the fact that we need X billions of dollars for investment; that farmers are doing quite well, thank you; and that we need to continue to grow the industry. This may be one of the reasons why people get the feeling that it does not matter what we do; we are always trying to fill a hole and we just have not been able to make it over that final obstacle.

However, we do believe that we have the potential to turn it around. If one looks at the amount of direct money that Canadian farmers are getting as a percentage of the value of farm-gate production, that gap between Canada and the U.S. is getting smaller, and yet we are still looking at our four worst years and they are looking at their four best years. The United States is doing something that is making their farmers profitable, and for that reason we think that we have potential here.

You asked whether we should redirect our focus and simply address the minimum income, et cetera.

In spite of the fact that we think we need something like that to sustain farmers in the meantime, we would really like to focus just as much, if not more, energy on developing policy and an environment that can get us to a point where farmers can get their money from where they would like to get it, the marketplace. Farmers really do not want a social program. We may need to create something to maintain them in the meantime but, in the long term, they really want to get their money from the marketplace.

You are right that efficiency has not given them profitability. They are the most competitive farmers in the world, but we do not have competitive policy. That is where we differ from farmers in other countries, especially the U.S.

The industry is already in the process of working on an animal health strategy. Yes, there is definitely potential in zoning, especially in a country like Canada. If we do have a contagious disease in some parts, we should be able to zone Canada geographically so that it would not disrupt the entire industry. More work needs to be done on that, and we will continue to do that in partnership with the government.

We do not have market failure in all of our commodities. We do have it certainly in the grains and oilseeds sector. We did have market failure in the cattle industry for a while, but that is

Tout d'abord, je tiens à vous remercier du travail que vous avez fait pour établir que nous sommes effectivement en crise et qu'à cause de cette crise, de nombreux agriculteurs vivent sous le seuil de la pauvreté. Nous vous en sommes certes reconnaissants, et je vous ai entendu prendre la parole publiquement à cet égard plusieurs fois.

Vous avez fait observer qu'il semble qu'en dépit du nombre de fois que nous intervenons et des mesures prises pour résorber la crise du revenu, nous ne semblons pas plus avancés. Nous préférerions nettement parler d'investissement, pouvoir dire que les agriculteurs se portent très bien, merci, et qu'il faut soutenir la croissance de l'industrie. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles on a l'impression que ce que nous faisons n'a pas d'importance; nous sommes constamment en train d'essayer de combler un fossé et nous avons simplement été incapables de franchir ce dernier obstacle.

Cependant, nous avons la conviction qu'il est possible d'inverser la tendance. Si l'on examine le montant qui revient directement aux agriculteurs canadiens en termes de pourcentage de la valeur à la ferme des produits, l'écart entre le Canada et les États-Unis est en train de diminuer et, pourtant, nous continuons de parler de nos quatre pires années alors qu'ils parlent de leurs quatre meilleures. Les États-Unis font quelque chose qui rend l'exploitation agricole rentable, et c'est pourquoi nous estimons qu'il est possible d'inverser la tendance.

Vous avez demandé à savoir s'il ne faudrait pas braquer nos phares ailleurs et tout simplement nous pencher sur le revenu minimum et ainsi de suite.

En dépit du fait qu'à notre avis, une pareille mesure s'impose pour soutenir les agriculteurs durant la transition, nous aimerions vraiment concentrer tout autant, si ce n'est plus, nos énergies sur l'élaboration d'une politique et la création d'un environnement qui permettront à nos agriculteurs de tirer un revenu là où ils aimeraient le faire, c'est-à-dire sur le marché. Les agriculteurs ne veulent pas réellement d'un filet de protection sociale. Il se peut qu'il faille mettre en place quelque chose pour les soutenir dans l'intervalle mais, à long terme, ce qu'ils souhaitent en réalité, c'est de pouvoir gagner leur vie sur le marché.

Vous avez raison d'affirmer que l'efficacité ne leur a pas apporté la rentabilité. Ce sont les agriculteurs les plus compétitifs du monde, mais nous n'avons pas de politique sur la concurrence. Voilà en quoi nous sommes différents des agriculteurs des autres pays, surtout des États-Unis.

L'industrie travaille déjà à une stratégie sur la santé animale. Oui, le zonage offre sans aucun doute des possibilités, surtout dans un pays comme le Canada. Si une maladie contagieuse se déclare dans certaines régions, nous devrions pouvoir établir des zones géographiques au Canada de manière à ne pas perturber toute l'industrie. Il faut effectuer plus de travaux à ce sujet, et nous continuerons de le faire en partenariat avec le gouvernement.

Ce ne sont pas les marchés de tous nos produits qui ont des déficiences. C'est certes vrai dans le secteur des grains et des oléagineux. C'est vrai que le marché du bétail a eu des déficiences

rectifying itself. In the hog industry, and I am a hog producer as well, from time to time it seems that we are in the tank — and we are — but then it also seems to spike up again.

Much of this goes back to farmer empowerment again, to the WTO negotiations coming out of Hong Kong. The Hong Kong declaration still gives us the leeway Canada needs to continue to negotiate its position, to be able to maintain the tools that we currently have for farmer empowerment. Whether you philosophically support the Canadian Wheat Board or not, the fact is that that decision should be made in Canada, not Geneva. If we continue to identify it as a tool that empowers farmers and accrues money, then we should keep it. If it does not, then we need to make other decisions, but the decisions should be made in Canada. It is the same with supply management. If these are tools that work, and they do, then we have to develop more tools for the commodities that do have market failure, not compromise on the tools we already have that empower farmers.

I will leave my comments at that because I know my colleagues have some good input to give as well.

Mr. Shauf: You talked about a market failure and you said we are not better off because of the interventions. I think economists will agree that there is a role for government to play in the event of a market failure. The market failure is in grains and oilseeds. That is the one sector where we have absolutely refused to recognize market failure and deal with it in any kind of strategic way. We keep bleeding there. Not only do we bleed, we bleed badly enough that we do not have the energy and the ability to get ourselves out of that.

We need to look at market failure from the point of view of, "Why is this market failure here?" Is it because society, globally or domestically, said "We no longer choose to use that product," or is it because somebody else is saying they will out-produce us and protect their producers from the impact of that overproduction so that it depresses commodity values globally and they can gain the power? That is the scenario we are living in. That is the scenario that we have absolutely refused to react to with our Canadian policy, and we are at the wreck because we have chosen to do that.

Three years ago, I asked a senior person in Agriculture and Agri-Food Canada about the impact of the loan deficiency payment. This person is no longer there, by the way, but the answer I got was that we are still trying to understand the impact. That style of program has been around since 1949. We will have

pendant un certain temps, mais la situation est en train de se redresser. Dans l'industrie porcine, et j'élève aussi des porcs, il semble parfois que nous soyons coincés et nous le sommes —, mais les affaires semblent ensuite reprendre.

Une grande partie de tout cela nous ramène à nouveau au renforcement de l'autonomie des agriculteurs, aux négociations de l'OMC qui se déroulent à Hong Kong. La déclaration de Hong Kong nous laisse encore la marge de manœuvre dont a besoin le Canada pour continuer de négocier sa position, de pouvoir conserver les outils dont il dispose actuellement pour renforcer l'autonomie des agriculteurs. Que vous soyez d'accord ou pas, sur le plan idéologique, avec l'existence de la Commission canadienne du blé, le fait demeure que la décision revient au Canada, non pas à Genève. Si nous continuons de la voir comme un outil qui permet de renforcer l'autonomie des agriculteurs et qui rapporte de l'argent, il faudrait alors la conserver. Si ce n'est pas le cas, alors il faut prendre d'autres décisions, mais les prendre au Canada. C'est tout aussi vrai pour la gestion de l'offre. Si ces outils sont efficaces, et ils le sont, alors il faut en élaborer davantage pour les produits dont le marché comporte des déficiences, plutôt que de compromettre les outils dont nous disposons déjà pour aider les agriculteurs.

Je vais m'arrêter ici parce que je sais que mes collègues ont également des observations intéressantes.

M. Shauf : Vous avez parlé d'une déficience du marché et vous avez dit que malgré les interventions, nous ne sommes pas en meilleure posture. Je pense que les économistes seraient d'accord pour dire que le gouvernement a un rôle à jouer dans l'éventualité d'une déficience du marché. La déficience du marché touche les céréales et les oléagineux. C'est le seul secteur où nous avons refusé de manière absolue de reconnaître une déficience de marché et d'y faire face d'une manière stratégique quelconque. L'hémorragie se poursuit dans ce secteur. Non seulement y a-t-il hémorragie, mais l'hémorragie est assez sérieuse pour que nous n'ayons ni l'énergie ni la capacité de nous en sortir par nous-mêmes.

Il nous faut regarder la déficience du marché du point de vue suivant : « Pourquoi cette déficience du marché existe-t-elle? » Est-ce parce que la société, à l'échelle mondiale ou à l'échelle nationale, a dit : « Nous décidons de ne plus utiliser ce produit », ou est-ce parce que quelqu'un a dit qu'il allait nous battre sur le terrain de la production, protéger ses producteurs des répercussions de cette surproduction qui réduit le prix du produit à l'échelle mondiale, et obtenir le pouvoir? C'est le scénario dans lequel nous vivons. C'est le scénario auquel nous avons refusé, de manière absolue, de réagir avec notre politique interne et nous nous retrouvons dans un état pitoyable parce que nous avons fait ce choix.

Il y a trois ans, j'ai demandé à un haut fonctionnaire d'Agriculture et Agroalimentaire Canada quelles étaient les répercussions du paiement compensatoire. Et en passant, cette personne n'est plus là aujourd'hui, mais sa réponse a été qu'on essayait toujours de comprendre quels en étaient

to understand that impact soon, because it is picking the pockets of Canadian agriculture every day.

Mr. Pellerin: As to the first question, about minimum salary, we do not have access to insurance payments as employees. We do not have access to welfare. In fact, it is difficult for a farmer to apply for welfare. It is not that we do not need or do not deserve it, but when my two sons at home are working more than 70 hours a week, asking for welfare is tough.

When you consider two farmers, one doing the job and the other not, minimum wage is difficult. A minimum annual wage is a difficult program to apply. The program we have had in Quebec since 1975 is based on cost of production. That is the only way to approach the idea of minimum salary on a yearly basis. Say it costs $140 to produce a hog. If it costs $160 on your farm, you have a problem, because we will only support you at $140. On another farm, if it costs $125 because you do a good job, you beat the system. That is the only approach to take.

As for BSE zoning, I have nothing against Alberta, but in my mind it is quite clear that if it had been a case of a milk cow in Quebec with BSE, when the beef industry in Canada is in Alberta, we would have had a zoning program in place in this country very rapidly. Why destroy Alberta beef production if you have a milk cow in Quebec with BSE? That is absurd. Apply the reverse logic. Why close the rest of Canada when you have three BSE cases in this country in the same zone? We have a problem with BSE in this country, but we test more than 20,000 cases per year, and we discovered three in three years, out of 60,000 animals. That is very few. That is probably what the U.S. calls the native case. It is not an epidemic. Zoning is probably the only answer to avian flu or any type of health problem in this country. Canada is so large a country that to consider everybody to be in the same boat because there is a problem somewhere is crazy. The same thing applies to commodity production, considering the diverse agriculture from the Maritimes to B.C. to the Western provinces.

Your last question was on market failure. There is no doubt that is what happened. If you look at the graph for the last 20 years, you can see that the market provided no net income for the farmer. I have been in agriculture now for 35 years. I discuss this problem with my two sons on the farm on a daily basis. As a farmer, I have no money to pay them a salary unless there is government money coming. I work off the farm, and I work between 30 and 40 hours per week on the farm.

les répercussions. Ce genre de programme existe depuis 1949. Alors, il nous faudra en comprendre les répercussions très bientôt, parce qu'elle vide les poches de l'agriculture canadienne tous les jours.

M. Pellerin : Pour ce qui est la première question, au sujet du salaire minimum, nous n'avons pas accès aux paiements d'assurance à titre d'employés. Nous n'avons pas accès à l'aide sociale. En fait, il est difficile pour un agriculteur de faire une demande d'aide sociale. Ce n'est pas que nous n'en avons pas besoin ou que nous ne le méritons pas, mais lorsque mes deux fils à la maison travaillent plus de 70 heures par semaine, il est difficile de demander de l'aide sociale.

Lorsque vous considérez deux agriculteurs, un qui fait le travail et l'autre non, la question de salaire minimum est difficile à régler. Un salaire annuel minimum est un programme difficile à appliquer. Le programme que nous avons au Québec depuis 1975 est fondé sur un le coût de production. C'est la seule façon d'aborder l'idée du salaire minimum sur une base annuelle. Disons qu'il en coûte 140 $ pour produire un porc. S'il vous en coûte 160 $ pour le faire, vous avez un problème, parce que nous allons vous appuyer sur une base de 140 $. Sur une autre ferme, si cela vous coûte 125 $ parce que vous faites du bon travail, vous réussissez à prendre le dessus sur le système. C'est la seule approche que l'on puisse adopter.

En ce qui concerne la création d'un zonage pour l'ESB, je n'ai rien contre l'Alberta, mais dans mon esprit, il est clair que s'il y avait eu un cas d'ESB chez une vache laitière du Québec, alors qu'au Canada, l'industrie du bœuf se trouve en Alberta, nous aurions très rapidement mis sur pied un programme de zonage dans ce pays. Pourquoi détruire la production de boeuf de l'Alberta si vous avez une vache laitière au Québec qui est contaminée par l'ESB? C'est absurde. Appliquez la logique inverse. Pourquoi fermer le reste du Canada lorsque vous avez trois cas d'ESB au pays dans la même zone? Nous avons un problème d'ESB dans notre pays, mais nous testons plus de 20 000 bêtes par année, et nous avons découvert trois cas en trois ans, sur 60 000 bêtes. C'est très peu. C'est probablement ce que les Américains appellent les cas naturels. Il ne s'agit pas d'une épidémie. Le zonage est probablement la seule réponse dans le cas de la grippe aviaire et de tout autre problème de santé dans notre pays. Le Canada est un pays si vaste que le fait de considérer que tout le monde est dans le même bateau parce qu'il y a un problème est idiot. La même chose s'applique dans le cas de la production de denrées agricoles, si l'on considère la diversité de l'agriculture des Maritimes à la Colombie-Britannique en passant par les provinces de l'Ouest.

Votre dernière question portait sur la déficience du marché. Et il ne fait aucun doute que c'est ce qui arrive. Si vous regardez le graphique des 20 dernières années, vous pouvez voir que le marché n'a assuré aucun revenu net aux agriculteurs. Cela fait maintenant 35 ans que je travaille dans le secteur de l'agriculture. Je discute de ce problème avec mes deux fils sur la ferme tous les jours. En tant qu'agriculteur, je n'ai pas d'argent pour leur payer un salaire à moins de recevoir de l'argent du gouvernement. Je travaille à l'extérieur de la ferme et je travaille de 30 à 40 heures par semaine sur la ferme.

Be fair to Canadian farmers. If there is no hope, if there is no will to support agriculture, tell us. I can then tell my two sons, "Do something else with your life, and we will dismantle the farm." We need fairness, and there is no fairness now.

In the last government program, the words "cost of production" were there. We do not find those words now, but they were in the written program.

Senator Peterson: It is unfortunate that the public perception and understanding of the crisis in agriculture is so wanting, particularly when you consider that the GDP impact of agriculture is equivalent to the entire automotive sector. Nonetheless, people cannot link those two together and get an understanding of what must be done.

I agree that we need a long-term strategy, and it can be done. There is added value there that will sustain the agriculture industry. I understand that when you are hanging on by your fingertips it is hard to negotiate, so something must be done there.

There is also an issue of perception. Money directed towards agriculture is seen as welfare, but money directed towards the manufacturing sector is an industrial strategy. That must be changed; otherwise, we will get nowhere.

Your more immediate problem is that the window is closing on the ability to get the crops in this spring, and if the cheque is not in the mail now, it will not come in time to help a lot of farmers. However, can you not get some kind of letter or acknowledgment that is at least bankable, so that the farmers can get this done? If the will is there, that should not be too difficult. Otherwise, as Mr. Shauf mentioned, people will be doing the wrong things because of the financial impact.

I would certainly encourage you to go that route and try to deal with it that way, along with the long-term solutions we have to work on.

Mr. Friesen: Thank you for that question. I may need to be a little technical when I explain why we have a concern that this money is not bankable. We cannot see how letters can be sent to farmers saying that it may be bankable.

We have been told that the way it will be done is they will change the inventory evaluation in CAIS. That is something that the industry, together with the federal government and the department, has worked on, and there was general agreement by all agriculture ministers across Canada that the inventory evaluation in CAIS needed to be changed. The way the inventory calculation was done previously was to take the average price for the year times the opening and closing inventory. You received compensation based on a decrease in inventory volume, but the program did not trigger based on inventory value as far as the price is concerned. Everybody agreed we needed to use opening and closing price as well as opening and

Soyez justes avec les agriculteurs canadiens. S'il n'y a pas d'espoir, s'il n'y a pas de volonté de soutenir l'agriculture, dites-le nous. Je pourrai alors dire à mes deux fils : « Faites quelque chose d'autre de votre vie et nous allons démanteler la ferme. » Nous avons besoin de justice et il n'y a pas de justice à l'heure actuelle.

Dans le programme du dernier gouvernement, on trouvait les mots « coûts de production ». Nous ne retrouvons plus ces mots maintenant, mais ils figuraient dans le programme écrit.

Le sénateur Peterson : Il est malheureux que la perception et la compréhension du public face à la crise qui sévit dans le domaine de l'agriculture laissent tant à désirer, surtout lorsque vous savez que la contribution de l'agriculture au PIB est équivalente à celle de la totalité du secteur de la construction automobile. Quoi qu'il en soit, les gens n'arrivent pas à lier ces deux faits ensemble et à comprendre ce qu'il faut faire.

Je suis d'accord pour dire que nous avons besoin d'une stratégie à long terme et que cela est possible. Il y a une valeur ajoutée dans cela qui viendra soutenir l'industrie agricole. Je comprends que lorsque vous pendez dans le vide, il est difficile de négocier, alors il faut faire quelque chose à ce sujet.

Il y a également une question de perception. L'argent investi dans l'agriculture est vu comme de l'aide sociale, alors que l'argent investi dans le secteur manufacturier est vu comme une stratégie industrielle. Cela doit changer; autrement, nous n'irons nulle part.

Votre problème le plus immédiat, c'est qu'il reste de moins en moins de temps pour procéder aux semences, et si le chèque n'est pas dans la poste maintenant, il n'arrivera pas à temps pour aider les agriculteurs. Cependant, ne pouvez-vous pas obtenir une certaine forme de lettre ou de reconnaissance qui serait au moins acceptable par les banques, de sorte que les agriculteurs puissent semer? Si la volonté y est, cela ne devrait pas être trop difficile. Autrement, comme l'a dit M. Shauf, les gens poseront les mauvais gestes à cause des répercussions financières.

Je vous encouragerais certainement à emprunter cette voie pour résoudre ce problème, en plus des solutions à long terme sur lesquelles nous devrons travailler.

M. Friesen : Merci de cette question. Je peux devoir être un peu technique pour expliquer pourquoi nous craignons que cet argent ne soit pas acceptable pour les banques. Nous ne voyons pas comment on peut envoyer aux agriculteurs des lettres disant qu'elles peuvent être négociables en banque.

On nous a dit que la façon dont les choses se feront, c'est que l'on changera l'évaluation de l'inventaire dans le cadre du PCSRA. C'est quelque chose sur laquelle l'industrie a travaillé en collaboration avec le gouvernement fédéral et le ministère, et tous les ministres de l'Agriculture du Canada s'entendent généralement pour dire que l'évaluation de l'inventaire dans le cadre du PCSRA doit être modifiée. La façon dont le calcul de l'inventaire se faisait antérieurement, c'est qu'on multipliait le prix moyen de l'année par l'inventaire du début et de la fin de l'exercice. Vous receviez une compensation fondée sur une diminution du volume d'inventaire, mais le programme ne s'appliquait par en fonction de la valeur d'inventaire, en ce qui

closing inventory. That was never implemented, and we think it was because the provincial governments did not want to spend any more money. I believe the federal governments were there, and clearly, we needed to do that.

They are proposing to make this billion dollars flow retroactively and to change the inventory evaluation retroactively for the three years of the program, so that the change in the way they value the inventory will identify that a farmer should receive more money, and that farmer will receive more.

Two concerns come to mind immediately. In some cases in the grains and oilseeds sector, farmers might have sold their entire inventory or might not have had a lot of inventory, which would not trigger any more money. In other cases, the change in the inventory evaluation will not give farmers any more money, whether they had inventory or not.

It will work for some commodities. For example, it will work for the commodities where you had fairly large up and down spikes and you were not compensated for the down spikes. In that case, it could work, but we fear that in the grains and oilseeds sector it will not be as effective as we would like it to be, and the bankable issue cannot be answered until they do the actual calculation because there will be farmers who will not get any money out of it.

Mr. Shauf: Your question about whether there could be something provided is important. It comes back to the question you asked earlier on.

There must be a way for government to make an announcement of a commitment that is clear enough to the producers and the financial institutions to ensure that producers can go to their lending institution to secure a credit arrangement based on a clear signal that they will be getting something.

At this point, that is the only thing available. There is no opportunity to put cheques in producers' hands before the end of this month. I am sure of that. However, there is an opportunity for a clear signal to be provided that both the producer and the lending institution could take comfort from to be able to work out that arrangement.

Senator Mahovlich: If we are to build a strategy, which country do we look to for a system that would suit Canada? When I look to Australia, the population and the size of the country are similar to Canada, but does Australia have the problems that we do? Then I look at the beautiful farms in France. I just got back from France. When I was there, I could not help myself — I had to stop the car so I could take photos of some of their beautiful farms.

concerne le prix. Tout le monde était d'accord pour dire que nous devions utiliser un prix de début et de fin d'exercice ainsi qu'un inventaire de début et de fin d'exercice. Mais cela n'a jamais été mis en application et nous pensons que c'est parce que les gouvernements provinciaux ne voulaient pas dépenser plus d'argent. Je crois que le gouvernement fédéral en était là et nous avions clairement besoin de le faire.

On propose de faire en sorte que ce milliard de dollars s'applique rétroactivement et de modifier rétroactivement l'évaluation de l'inventaire pour les trois années du programme, de sorte que le changement apporté à la façon d'évaluer l'inventaire permettra de déterminer si un agriculteur doit recevoir plus d'argent, et cet agriculteur en recevra plus.

Deux préoccupations viennent immédiatement à l'esprit. Dans certaines circonstances, dans le secteur des céréales et des oléagineux, les agriculteurs pourraient avoir vendu la totalité de leur inventaire ou pourraient ne pas avoir eu un inventaire bien élevé, ce qui ne leur permettrait pas de recevoir plus d'argent. Dans d'autres cas, la modification de l'évaluation de l'inventaire ne donnera pas plus d'argent à des agriculteurs, qu'ils aient eu ou non un inventaire.

Cela fonctionnera dans le cas de certaines productions. Par exemple, cela fonctionnera pour les denrées où vous avez des écarts assez importants entre les hauts et les bas et où vous n'étiez pas compensé pour les bas. Dans ce cas, cela fonctionnerait, mais nous craignons que dans le secteur des céréales et des oléagineux, cela ne soit pas aussi efficace que nous l'aurions voulu, et la question de l'acceptation par les banques ne peut trouver de réponse tant que le calcul réel n'aura pas été fait parce qu'il y a des agriculteurs qui n'obtiendront pas plus d'argent du programme.

M. Shauf : Votre question, à savoir si quelque chose pouvait être fourni, est importante. Je reviens sur la question que vous avez posée plus tôt.

Il doit bien y avoir une façon que le gouvernement puisse annoncer un engagement qui soit suffisamment clair aux yeux des producteurs et des établissements financiers pour s'assurer que les producteurs puissent rencontrer leurs établissements prêteurs pour obtenir une entente de crédit fondée sur un signal clair qu'ils recevront quelque chose.

À l'heure actuelle, c'est la seule chose qui soit disponible. Il est impossible que l'on puisse remettre un chèque aux producteurs avant la fin du mois en cours. J'en suis certain. Cependant, il y a moyen d'envoyer un signal clair que le producteur et l'établissement prêteur peuvent négocier une telle entente.

Le sénateur Mahovlich : Si nous devons élaborer une stratégie, de quel pays devrions-nous nous inspirer pour trouver un système qui convient au Canada? Lorsque je regarde l'Australie, la population et la taille de ce pays sont comparables à celles du Canada, mais est-ce que l'Australie vit les mêmes problèmes que nous? Ensuite, je regarde les belles fermes de France. Je reviens tout juste de France. Lorsque j'étais là-bas, je n'ai pas pu m'empêcher — et j'ai dû stopper la voiture pour prendre des photos de certaines de leurs magnifiques fermes.

When we are building our strategy, is there a country we can look to, or do we have to always follow the United States? Competing with the United States can be a problem. They outnumber us, have huge consumption and a huge population. That might be our problem. We are trying to follow the United States instead of leading it

Mr. Shauf: With respect to other countries providing a template, there are some factors in terms of looking at how Europe invests in agriculture. They put a great deal of money into creating the beautiful farms. It is a societal investment, and Canadians can decide to do that.

However, we have to look at the United States because it has clearly developed a template for creating value in the agriculture community, and we cannot ignore that. Australia does not suffer the same impact as we do because there is an ocean between them. We do not have an ocean between us and the United States, obviously, so it is easy for them to attract value out of Canadian agriculture. There is no transportation differential between our countries that provides any safety mechanism. Therefore, when the United States creates an advantage for value adding in their country, our investment moves to it immediately. It has done that by creating huge amounts of low-value feedstock. Our response has been that it cannot continue to do that. Well, it can, because it is working for the United States.

Our strategy has to be competitive with the United States. There are other things we can do. We can look at what Europe is doing. They have many multi-functional programs that deal with issues like the environment, food safety and production assistance. We can make those decisions too.

We must immediately recognize the value of the investment in Canadian agriculture, whether we want to keep it in this country or whether we want to allow it to flow to the United States.

You have spoken about the population of the United States. We have contributed a number of people to that population because we did not have an economic agriculture strategy to keep them here. That was a well-funded donation to the U.S. as well. It is our little subsidy program for the United States. We have allowed them to build value in what we started. We just did not have the strategy to take it through to where we could capitalize on the investment.

All the other pieces are available to us. It is about making societal decisions. It must all be based on the fact that we appreciate investment and recognize that for that investment to stay here, it must at least have an opportunity be profitable, and then we can build from that base.

Lorsque nous élaborons notre stratégie, y a-t-il un pays qui pourrait nous servir d'exemple ou devons-nous toujours suivre les États-Unis? Faire concurrence aux États-Unis peut être un problème. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous; ils ont un marché de consommation et une population énormes. C'est peut-être cela notre problème. Nous essayons de suivre les États-Unis plutôt que de les devancer.

M. Shauf : Pour ce qui est de savoir quel pays pourrait servir de modèle, on trouve certains des éléments lorsqu'on regarde comment l'Europe investit dans l'agriculture. On y est investi beaucoup d'argent pour créer ces magnifiques fermes. Il s'agit d'un investissement de société et les Canadiens pourraient décider d'en faire autant.

Cependant, nous devons regarder du côté des États-Unis parce que ce pays a clairement élaboré un modèle pour créer de la valeur dans la communauté agricole, et c'est quelque chose que nous ne pouvons pas ignorer. Les Australiens n'ont pas à souffrir les mêmes répercussions que nous parce qu'un océan les sépare des États-Unis. Comme il n'y a pas d'océan entre nous et les États-Unis, de toute évidence, il est facile pour les Américains de soutirer de la valeur de l'agriculture canadienne. Il n'y a pas entre nos pays de différence au niveau du transport qui constitue un mécanisme de sécurité. Par conséquent, lorsque les États-Unis créent un avantage pour ajouter de la valeur dans leur pays, nos investissements se tournent immédiatement de ce côté. Ils ont réussi à faire cela en créant des quantités énormes de matières premières à bon marché. Notre réponse a été qu'ils ne pouvaient continuer à faire cela. Eh bien, ils peuvent le faire, parce que cela fonctionne pour les États-Unis.

Notre stratégie doit être concurrentielle face aux États-Unis. Il y a d'autres choses que nous pouvons faire. Nous pouvons regarder ce que fait l'Europe. Elle compte de nombreux programmes multifonctionnels qui traitent de questions comme l'environnement, la sûreté des aliments et l'aide à la production. Nous aussi, nous pouvons prendre ce genre de décisions.

Nous devons immédiatement reconnaître la valeur de l'investissement dans l'agriculture canadienne, décider si nous voulons avoir de l'agriculture dans ce pays ou si nous voulons la laisser partir vers les États-Unis.

Vous avez parlé de la population des États-Unis. Nous avons contribué pas mal de gens à cette population parce que nous n'avions pas de stratégie agricole pour les garder ici. Il s'agissait également d'un don aux États-Unis. C'est notre petit programme de subventions pour les États-Unis. Nous leur avons permis de bâtir de la valeur avec ce que nous avons commencé. Nos n'avions tout simplement pas la stratégie nécessaire pour amener cela jusqu'au point de rentabilisation de notre investissement.

Tous les autres éléments nous sont accessibles. Il s'agit de faire des choix de société. Il faut que tout cela soit fondé sur le fait que nous croyons dans l'investissement et que nous reconnaissons que pour que cet investissement reste chez nous, il doit au moins avoir la possibilité d'être profitable, et alors, nous pouvons bâtir sur cette base.

Mr. Pellerin: There is no choice about that. Our traders, packers and processors consider the U.S. market a domestic market. We have a North American hockey league. Some people who play in that league do not like to be paid in Canadian dollars. Farmers are paid in Canadian dollars. That is a problem.

There is no other choice. We do not want what Europe has. It will require more money than the U.S. is spending now. We cannot afford to do what Australia is doing. We are competing with salaries in Brazil and China. It is not fair to us. We are all living in Canada.

We can only look at the U.S. If we cannot match the conditions in the U.S., we must make a decision. We are in a free market with the U.S.; we have a free trade agreement with the U.S., so we want to be paid commensurate with the work we are doing. This is a very integrated market

Mr. Friesen: The question speaks to the three pillars I mentioned earlier that we are suggesting for an APF2. One is the goods and services pillar. The Europeans have been much better at providing assistance to farmers for what they do for the public good. We think we have potential there. On business risk management we can be as strategic as the U.S. has been. Our economy is healthier. Believe it or not, in 2001, the last year of notification, they still notified $72 billon of spending for agriculture. Only $18 billion or $19 billion of that is what we call amber, or trade-distorting, spending, so they have ways of providing huge amounts of money to farmers that are, first, subject to reduction commitments and, second, not trade actionable, and we can adopt that strategy.

On the strategic growth pillar, we can look at different countries and at investment in research and value added. Finally, we need to ensure that we have a policy competitive with the U.S. We need to look at pesticide regulation and all our other policies. We have a free trade agreement; let us now ensure that our policy does not slam up against U.S. policy and render that trade agreement less than effective.

Senator Tkachuk: I want to return to the money needed. There are many farm programs. There is currently $1.9 billion in committed farm programs for grains and oilseeds payments, CAIS, production insurance and NISA. In addition to that, there is the $1.5 billion that was announced plus the provincial programs. I am not sure how much they are, but they are substantial.

M. Pellerin : Il n'y pas de choix à cet égard. Nos négociateurs, nos entreprises de conditionnement et nos transformateurs d'aliments considèrent le marché américain comme un marché intérieur. Nous avons une ligue de hockey nord-américaine. Certaines personnes qui évoluent dans cette ligue n'aiment pas être payées en dollars canadiens. Les agriculteurs canadiens sont payés en dollars canadiens. C'est un problème.

Il n'y a pas de choix. Nous ne voulons pas la même chose que l'Europe. Il faudra plus d'argent pour l'obtenir que ce que les États-Unis dépensent à l'heure actuelle. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire ce que fait l'Australie. Nous sommes en concurrence avec les salaires du Brésil et de la Chine. Ce n'est pas juste pour nous. Nous vivons tous au Canada.

Nous ne pouvons que regarder vers les États-Unis. Si nous ne pouvons nous offrir les mêmes conditions qu'aux États-Unis, nous devons prendre une décision. Nous faisons partie d'un libre marché avec les États-Unis; nous avons une entente de libre-échange avec ce pays, alors nous voulons être payés d'une manière proportionnelle à notre travail. Il s'agit d'un marché fortement intégré.

M. Friesen : La question fait intervenir les trois piliers dont j'ai parlés plus tôt et que nous proposons pour un CSA-2. Un de ces piliers est celui des biens et services publics. Les Européens ont beaucoup mieux fait que nous pour apporter une aide aux agriculteurs pour ce qu'ils font pour le bien public. Ne pensons qu'il y a du potentiel là pour nous. Pour ce qui est du pilier de la gestion des risques de l'entreprise, nous pouvons faire preuve d'autant de stratégie que les Américains. Notre économie est en meilleure santé. Croyez-le ou non, en 2001, la dernière année de notification, les États-Unis déclaraient encore 72 milliards de dollars de dépenses pour l'agriculture. De cette somme, seulement 18 ou 19 milliards de dollars s'appliquaient à des mesures de soutien de la catégorie orange, c'est-à-dire qui entraînent des effets de distorsion sur les échanges, ce qui veut dire qu'ils ont des façons de fournir des sommes d'argent énormes aux agriculteurs qui, premièrement, font l'objet d'engagements de réduction et, deuxièmement, qui ne sont pas passibles de sanctions commerciales, et nous pouvons adopter la même stratégie.

Concernant le pilier de la croissance stratégique, nous pouvons regarder ce que font différents pays et examiner l'investissement dans la recherche et la valeur ajoutée. Enfin, nous devons nous assurer d'avoir une politique concurrentielle face aux États-Unis. Nous devons examiner la réglementation des pesticides et toutes nos autres politiques. Nous avons une entente de libre-échange; assurons-nous maintenant que notre politique ne se frappe pas contre la politique américaine et qu'elle réduise l'efficacité de cette entente de libre-échange.

Le sénateur Tkachuk : Je veux revenir sur la question de l'argent nécessaire. Il existe de nombreux programmes agricoles. À l'heure actuelle, il y a 1,9 milliard de dollars qui sont engagés dans des programmes agricoles pour des paiements dans le cas des céréales et des oléagineux, le PCSRA, l'assurance-production et le CRSN. En plus de cela, il y a 1,5 milliard de dollars qui ont été annoncés, sans compter les programmes provinciaux. Je ne suis pas certain à combien ils s'élèvent, mais ils sont substantiels.

Is the $2 billion you are talking about on top of all that?

Mr. Friesen: As far as government spending goes, we look simply at the $5.5 billion that was allocated to the agricultural policy framework for a five-year period for business risk management. That should be about $1.1 billion per year.

In spite of the fact that many farmers are falling through the cracks, the CAIS program has flowed record levels of money, well over $1.1 billion per year over the three years.

In addition to the $1.1 billion, or whatever the CAIS program measures, we need another $2 billion per year for three years.

Senator Tkachuk: The announcement made in the budget on May 2, of $1.5 billion, should be topped up with another $0.5 billion so that it amounts to $2 billion?

Mr. Friesen: That is correct.

Senator Tkachuk: How would that be distributed? Do you favour acreage payments? Do you think there should be a direct subsidy of grains and oilseeds themselves; in other words, a guaranteed price? I worry about that because increased production contributes to the low prices we already have all over the world. There must be a way to not distort the market too much while still assisting farmers.

Mr. Friesen: There are different ways to flow the money. To go back to the $2 billion, we are asking for the $2 billion above the CAIS requirements to flow directly to farmers as quickly as possible so that they have something bankable.

We had the $1 billion announcement plus the $500 million. It is our understanding that the $500 million is to go toward program changes within CAIS. It is unclear how that will flow, whether it will flow or what it will pay for. However, we need the $2 billion in addition to whatever CAIS triggers.

As for what other methods should be used, there are several options for flowing money directly to farmers that are not trade actionable. They can find green ways to flow direct money to farmers. Again, we suggested it be flexible and go to the provinces. If that is impossible, there are other ways that money can flow. I know that grains and oilseeds producers still fear trade action from the U.S., but there are green ways that the money can be flowed.

Senator Tkachuk: By "green ways" do you mean planting shrubs and trees?

Mr. Friesen: No, I mean non-distorting at the WTO. It could be a direct cheque to farmers. It could be an acreage payment if it is based on a base period. If the fear is that we will be challenged by the U.S., it cannot be based on current production and current

Est-ce que les 2 milliards de dollars dont vous parlez viennent s'ajouter à tout cela?

M. Friesen : Pour ce qui est des dépenses gouvernementales, nous regardons simplement les 5,5 milliards de dollars qui ont été affectés dans le Cadre stratégique de l'agriculture pour une période de cinq ans au chapitre de la gestion des risques de l'entreprise. Cela devrait s'élever à environ 1,1 milliard de dollars par année.

Même si de nombreux agriculteurs échappent aux mailles du filet, le PCSRA a permis de verser des niveaux sans précédent d'argent, bien au-delà de 1,1 milliard de dollars par année, et ce pendant trois ans.

Outre ce montant de 1,1 milliard de dollars et les autres mesures offertes dans le cadre du PCSRA, il faudrait annuellement 2 milliards de dollars supplémentaires pendant trois ans.

Le sénateur Tkachuk : Au 1,5 milliard de dollars annoncés dans le budget du 2 mai, il faudrait ajouter un montant supplémentaire de 0,5 milliard pour obtenir 2 milliards, n'est-ce pas?

M. Friesen : C'est exact.

Le sénateur Tkachuk : Comment le tout serait-il versé? Favorisez-vous le paiement à l'acre? Estimez-vous qu'il faudrait des subventions directes pour les céréales et les oléagineux, autrement dit un prix garanti? Cela m'inquiète, car l'augmentation de la production favorise la baisse des prix à laquelle nous assistons sur les marchés internationaux. Il doit bien être possible de ne pas trop fausser le jeu du marché tout en aidant les agriculteurs.

M. Friesen : Il existe différentes façons de verser l'argent. Revenons au montant de 2 milliards de dollars. Dans le cadre du PCSRA, nous demandons que ce montant supplémentaire soit versé directement aux agriculteurs le plus tôt possible afin qu'ils puissent compter sur une aide financière.

Il y a eu l'annonce de un milliard de dollars ainsi que le montant de 500 millions de dollars. Nous croyons comprendre que ce dernier montant sera affecté aux modifications du PCSRA. On ignore encore comment il sera versé et ce qu'il couvrira. Cependant, il faut une somme supplémentaire de 2 milliards de dollars, en plus de tout ce que le PCSRA offre.

En ce qui concerne les modalités, il y a plusieurs moyens possibles de verser directement aux agriculteurs des montants non passibles de sanctions commerciales. On peut trouver des moyens « verts ». Encore ne fois, nous proposons que le tout soit souple et se fasse par le truchement des provinces. Je sais que les producteurs de céréales et d'oléagineux craignent encore que les États-Unis imposent des sanctions commerciales, mais il existe des moyens « verts » d'y parvenir.

Le sénateur Tkachuk : Par « moyens verts », entendez-vous qu'il s'agira de planter des arbustes et des arbres?

M. Friesen : Non, je voulais parler de moyens ne faussant pas les échanges aux yeux de l'OMC. Il pourrait s'agir de chèques versés directement aux agriculteurs. Il pourrait s'agir d'un paiement à l'acre en fonction d'une période de référence. Si

price. However, there are ways of creating a base period and flowing direct money to farmers. It could be simply a cheque or it could be based on acres or on whatever else they want to base it on.

Senator Callbeck: We published a report a while ago on value-added initiatives. I want to ask specifically about plants owned by farmers.

Several years ago, a beef plant was established on Prince Edward Island that was owned by the farmers and therefore they received a fairer share of the food dollar. Do you have statistics on how many producers have actually invested in projects such as that and do you have any data on the results?

Mr. Pellerin: I do not think we have Canadian statistics on that; however, more and more farmers' groups across the country are looking at the possibility of investing in the beef sector. In Quebec, we bought two beef slaughterhouses and it is a tough job. More often, the first step in processing, particularly in the meat sector, is more service oriented than value added. The value added is in the second or third processing activities, where the money is going. We use an organization like Coop fédérée in Quebec. We own Coop fédérée, which in turn owns Olymel in the U.S., Manitoba and Red Deer. They are losing more money than we lose on the farm now because of the increasing value of the Canadian dollar. Processing is not easy and it is not the only answer.

Senator Callbeck: I did not mean to limit it to beef processing. I wanted to include all plants owned by farmers, regardless of what area they are in.

Mr. Pellerin: We lost the ownership of the grain sector in Western Canada through the dismantling of the large co-ops like Saskatchewan Wheat Pool. Farmers are no longer in power in that activity in Western Canada. Fewer farmers own processing plants, for all commodities.

Mr. Shauf: The number of producers who have been able to invest in something is small because of the lack of income at that direct farm level. Just buying one more link in a chain that someone else owns may not be a strategic investment if they pick your pocket behind the plant instead of in front. There needs to be a comprehensive strategy for much of this investment, because the higher up the value chain, the higher the concentration. If you have to go back to your competitor to get your next link, they can still pick your pocket.

Senator Mahovlich: Are you saying we need more control?

Mr. Shauf: We need more strategy and more dots connected to take producers closer to the consumer control and ownership in the value chain so that we can move value down that chain. There are few economic forces that push value down the value chain when you start from the basis of a market failure. There is almost

nous craignons que les États-Unis puissent contester le tout, il ne faut pas se baser sur la production et le prix actuels. Cependant, il est possible d'établir une période de référence et de verser l'argent directement aux agriculteurs. Il pourrait s'agir simplement de chèques ou d'un paiement à l'acre ou encore de toute autre méthode.

Le sénateur Callbeck : Il y a peu de temps, nous avons publié un rapport sur les initiatives à valeur ajoutée. Je veux poser une question précise sur les usines appartenant à des agriculteurs.

Il y a plusieurs années, un abattoir a été créé à l'Île-du-Prince-Édouard. Il appartenait à des agriculteurs, et ceux-ci avaient donc reçu un partage plus équitable des revenus agricoles. Avez-vous des statistiques sur le nombre de producteurs qui ont investi dans de tels projets et sur les résultats obtenus?

M. Pellerin : Je ne pense pas qu'il y ait des statistiques canadiennes à ce sujet; cependant, de plus en plus d'associations agricoles envisagent la possibilité d'investir dans le secteur bovin. Au Québec, nous avons acheté deux abattoirs; ce n'est pas facile. Généralement, le service à la clientèle passe avant la valeur ajoutée dans le domaine de la transformation, particulièrement dans le secteur de la viande. Le Québec est doté d'une organisation comme la Coop fédérée. Nous sommes le propriétaire de la Coop fédérée à laquelle appartient Olymel aux États-Unis, au Manitoba et à Red Deer. On perd plus d'argent que les exploitants agricoles en raison de la valeur accrue du dollar canadien. Le domaine de la transformation n'est pas facile, et ce n'est pas la seule réponse.

Le sénateur Callbeck : Je ne voulais pas m'en tenir uniquement à la transformation du bœuf. Je voulais parler aussi de toutes les usines appartenant à des agriculteurs, quel que soit le secteur.

M. Pellerin : Le démantèlement des grandes coopératives comme la Saskatchewan Wheat Pool nous a dépossédés du secteur des céréales de l'Ouest canadien, où les producteurs n'ont plus la maîtrise de ce domaine d'activité. Moins d'entre eux sont propriétaires d'usines de transformation, quel que soit le produit agricole.

M. Shauf : Le nombre de producteurs qui ont été en mesure d'investir est restreint à cause du peu de revenu qu'engendrent les exportations agricoles. Acheter un autre maillon de la chaîne ne constitue peut-être pas un investissement stratégique, si on vous fait les poches d'une façon ou d'une autre. Il faut une stratégie exhaustive pour encadrer la majeure partie de ces investissements, parce que plus la valeur est élevée, plus la concentration est forte. Si vous devez compter sur votre concurrent pour obtenir le prochain maillon, celui-ci peut encore vous faire les poches.

Le sénateur Mahovlich : Voulez-vous dire que nous devons exercer un plus grand contrôle?

M. Shauf : Dans la chaîne de valeur, et il faut davantage de stratégie et un meilleur réseau pour rapprocher les producteurs du consommateur sur le plan du contrôle et de la propriété, afin de pouvoir faire passer la valeur le long de cette chaîne. Il y a quelques facteurs économiques qui le font, lorsqu'il s'agit de

nothing that forces it down to grains and oilseeds producers, for example. Horticulture in this country, if it is tied to the land, has a problem.

Senator Mercer: Mr. Friesen, I know you are a turkey and hog farmer. We know that avian flu has affected the bird population. If migratory birds land on your farm, how do you control that?

Mr. Friesen: Migratory birds fly, for the most part, north-south so we can zone east and west to compensate for that.

Mr. Pellerin: Same thing for BSE. It is not a disease that can be passed to animals throughout the country. Agriculture Canada tells us that is why they cannot zone for that problem. We know that the problem came from a processing plant so there was a zone around that plant. When we have a problem, we provide the necessary protection, and if the problem moves into other provinces, we extend the zone. Starting with a small problem in Canada is really the wrong way to think.

Senator Mercer: That is a good point. I am told that Brazil is now ethanol dependent, not oil dependent, so this can be done if there is a will. Therefore, are we, as Canadians, really willing to pay the price? Using your numbers of the U.S. subsidy of $350 per person, as opposed to our $175 per person, by my rough calculation it works out to $6.5 billion a year.

Mr. Pellerin: With 30 million people in Canada, at $300 per person, you have $9 billion. The province's budgets give us between $6 billion and $7 billion now.

Mr. Shauf: The issue of whether or not Canadians are prepared to pay the price is almost the right question. I think it is a matter of whether or not Canadians are prepared to make the investment to achieve the rewards that are associated with it.

The Chairman: Thank you. Mr. Friesen do you have a final word?

Mr. Friesen: I would like to thank you again for this opportunity. I would like to also tell you again that the three of us, and the farm leaders involved in the CFA, are passionate about agriculture, about trying to turn this around. We do want to work on long-term solutions and are committed to doing that. We would implore everyone to realize that when farm leaders speak about the issue passionately, it is the grassroots farmers speaking, and we are here to bring that message and continue to work with government to find solutions.

The Chairman: Honourable senators, I think it was important to hear from people from the Canadian Federation of Agriculture. While we are on Parliament Hill we tend to be in that building, and it is important for us, and also for our

l'inefficacité du marché au point de départ. Ces facteurs économiques sont presque inexistants pour les producteurs de céréales et d'oléagineux notamment. Au Canada, les horticulteurs sont aux prises avec des problèmes dans leurs exploitations agricoles.

Le sénateur Mercer : Monsieur Friesen, je sais que vous êtes un éleveur de dindons et de porcs. Nous sommes au courant de l'effet de la grippe aviaire sur la population d'oiseaux. Si des oiseaux migrateurs se posent sur votre exploitation agricole, quelles mesures prenez-vous?

M. Friesen : Les oiseaux migrateurs se déplacent généralement dans l'axe nord-sud. Nous pouvons établir la zone à l'est et à l'ouest pour compenser.

M. Pellerin : C'est la même chose en ce qui concerne l'ESB. Ce n'est pas une maladie qui se transmet d'une classe d'animaux à l'autre au Canada. Agriculture Canada nous indique que c'est la raison pour laquelle il ne peut pas établir la zone pour ce problème. Nous savons que le problème provenait d'une usine de transformation. Il a donc été possible d'établir une zone en fonction de celle-ci. Lorsqu'un problème surgit, nous fournissons les mesures de protection nécessaires, et s'il frappe d'autres provinces, nous agrandissons la zone. Au Canada, c'est une erreur que de penser que nous avons un problème mineur.

Le sénateur Mercer : C'est un bon point. On me dit que le Brésil est dorénavant dépendant de l'éthanol et non pas du pétrole. C'est donc possible si la volonté est là. Les Canadiens sont-t-ils donc prêts à payer le prix? Selon vos chiffres sur la subvention américaine de 350 $ par personne au lieu de 175 $, je peux donc établir approximativement que le total s'établit annuellement à 6,5 milliards de dollars.

M. Pellerin : Si 30 millions de Canadiens reçoivent chacun 300 $, le total se chiffre à 9 milliards de dollars. Grâce aux budgets provinciaux, nous obtenons actuellement entre 6 milliards et 7 milliards de dollars.

M. Shauf : Vous vous demandez si les Canadiens sont prêts à payer le prix. Vous posez presque la bonne question. À mon avis, il faut se demander si les Canadiens sont prêts à faire l'investissement nécessaire pour en tirer profit.

La présidente : Merci. Monsieur Friesen, souhaitez-vous ajouter un dernier mot?

M. Friesen : Je voudrais vous remercier de nous avoir invités. Je souhaiterais également vous répéter que nous trois, les témoins, et les autres dirigeants des associations agricoles de la FCA sommes passionnés d'agriculture et travaillons à faire changer les choses. Nous avons à cœur d'élaborer des solutions à long terme. Nous vous implorons d'écouter notre message : lorsque les chefs de file du secteur agricole vous parlent passionnément d'un sujet, ils sont les porte-parole des agriculteurs. Nous nous faisons l'écho de leur voix, et nous continuerons à collaborer avec le gouvernement en vue de trouver des solutions.

La présidente : Honorables sénateurs, je pense qu'il était important d'entendre l'opinion des représentants de la Fédération canadienne de l'agriculture. Lorsque nous nous trouvons dans cet édifice sur la Colline du Parlement, il est

colleagues in the House of Commons, to have this kind of open and very direct meeting. You have given us much to think about, and if, as we carry on in our efforts, we want to see you again, we will give you a call. We again thank you for taking the time to come here today.

This is our first meeting. We can hopefully tone it down a little as we move along, but thank you for your participation here, because this has to be, whether many Canadians believe it or not, one of the fundamental issues in our country. People may not understand, but the agriculture sector drives an important part of their lives and we will try, in a variety of ways, to get that message out.

The committee adjourned.

important que les sénateurs et les députés aient de telles séances ouvertes et très directes. Vous nous avez donné beaucoup de matière à réflexion, et si nous voulons vous consulter de nouveau au fur et à mesure de nos travaux, nous vous reconvoquerons. Encore une fois, nous vous remercions d'avoir pris le temps de comparaître devant notre comité.

C'est notre première séance. Les autres, espérons-le, seront moins mouvementées. Nous vous remercions de votre participation car, que beaucoup de Canadiens soient de cet avis ou non, il s'agit d'une des questions fondamentales pour le Canada. Les gens l'ignorent peut-être, mais l'agriculture exerce une influence importante sur leur vie, et nous nous efforcerons de véhiculer ce message de diverses façons.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, May 11, 2006

Canadian Federation of Agriculture:

Bob Friesen, President;

Laurent Pellerin, First Vice-President;

Marvin Shauf, Second Vice-President.

TÉMOINS

Le jeudi 11 mai 2006

Fédération canadienne de l'agriculture :

Bob Friesen, président;

Laurent Pellerin, premier vice-président;

Marvin Shauf, deuxième vice-président.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

5
8

Government
Publicati



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Thursday, May 18, 2006

Issue No. 2

Third meeting on:

Present state and the future of agriculture and forestry in Canada

APPEARING:
The Honourable Gary Lunn, P.C., M.P., Minister of Natural Resources

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le jeudi 18 mai 2006

Fascicule n° 2

Troisième réunion concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

COMPARAÎT :
L'honorable Gary Lunn, C.P., député, ministre des Ressources naturelles

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

44040

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Pépin
* LeBreton, P.C.	Peterson
(or Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Nolin substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*May 15, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cordy substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*May 17, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*May 18, 2006*).

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Nolin (*May 18, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Pépin
* LeBreton, C.P.	Peterson
(ou Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Nolin substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 15 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 17 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 18 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson substitué à celui de l'honorable sénateur Nolin (*le 18 mai 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, May 18, 2006
(4)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:00 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Christensen, Cordy, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mitchell, Nolin, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (11).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006 the committee continued its consideration of the present and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

APPEARING:

The Honourable Gary Lunn, P.C., M.P., Minister of Natural Resources.

WITNESSES:

Natural Resources Canada:

Richard B. Fadden, Deputy Minister of Natural Resources;

Brian Emmett, Assistant Deputy Minister, Canadian Forest Service.

Mr. Lunn made a statement and, together with Messrs Fadden and Emmett, responded to questions.

At 9:50 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le jeudi 18 mai 2006
(4)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 heures, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Christensen, Cordy, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mitchell, Nolin, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (11).

Également présents : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve au fascicule n° 1 des Délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable Gary Lunn, C.P., député, ministre des Ressources naturelles.

TÉMOINS :

Ressources naturelles Canada :

Richard B. Fadden, sous-ministre des Ressources naturelles;

Brian Emmett, sous-ministre adjoint, Service canadien des forêts.

M. Lunn fait une déclaration puis, avec l'aide de MM. Fadden et Emmett, répond aux questions.

À 9 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, May 18, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8 a.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I would like to start our meeting now.

Senator Tkachuk: Before we go any further, I would like to clarify an impression that was left at the meeting on May 11, and an issue brought up by one our witnesses, Mr. Friesen. He stated that his organization had been "trying to meet with the Minister of Agriculture since the budget came down but have been unable to."

I took the liberty of investigating this issue of recent meetings the CFA had with the Minister of Agriculture and Agri-Food. In response to my query, the minister's office confirmed that prior to the budget, the minister met with Bob Friesen on March 30 at 3 p.m. Present at the meeting were the minister's chief of staff and the Deputy Minister of Agriculture and Agri-Food. In addition, on April 5, the Prime Minister and Minister Strahl met once more with the representatives of the CFA. Furthermore, the minister's office also confirmed that on April 2, at 4 p.m., the minister's chief of staff met again with Mr. Friesen. However, with respect to the issue of the post-budget meeting with the Canadian Federation of Agriculture, the minister's office has informed me that they did receive a request from the CFA's board of directors on May 5, three days after the budget and six days prior to the head of the CFA's appearance before the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Owing to previous scheduling commitments out of Ottawa, the minister was unable to have a meeting with the CFA prior to the May 11 meeting of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. In addition, members of this committee will also note that a recent email was sent to us by David Anderson, the Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture for the Canadian Wheat Board, on May 15 in which Mr. Anderson asserts that neither he nor his fellow parliamentary secretary has received a request for a meeting from the CFA since the budget was announced, contrary to what Mr. Friesen said at the meeting. Since the May 11 meeting, there have been no requests from the CFA to meet with the Minister of Agriculture.

The Chairman: Thank you, Senator Tkachuk. We will make sure that those words are conveyed to the Canadian Federation of Agriculture, and they can hopefully go forward in a productive way following your comments.

For our listeners and viewers who watch this committee on CPAC, I would like to welcome, to the first committee hearing he has attended since becoming a minister in the new government,

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 18 mai 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 heures pour étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte.

Le sénateur Tkachuk : Avant d'aller plus loin, j'aimerais clarifier une chose en réponse aux propos de l'un de nos témoins, M. Friesen, à la réunion du 11 mai. Il a affirmé que son organisation avait « essayé de rencontrer le ministre de l'Agriculture depuis l'annonce du budget, mais sans succès ».

J'ai pris la liberté de faire une recherche sur les dernières réunions qu'a eues la FCA avec le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire. En réponse à ma question, le personnel du cabinet du ministre m'a confirmé qu'avant le budget, le ministre avait rencontré Bob Friesen le 30 mars, à 15 heures. Le chef de cabinet du ministre et le sous-ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire étaient présents à la réunion. De plus, le 5 avril, le premier ministre et le ministre Strahl ont rencontré encore une fois des représentants de la FCA. Le personnel du cabinet du ministre a également confirmé que le 2 avril, à 16 heures, le chef de cabinet du ministre avait rencontré M. Friesen de nouveau. Cependant, le personnel du cabinet du ministre m'a informé que le conseil d'administration de la Fédération canadienne de l'agriculture avait demandé le 5 mai, soit trois jours après le dépôt du budget et six jours avant la comparution du président de la FCA devant le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, à rencontrer le ministre après l'annonce du budget.

En raison d'autres engagements prévus à l'extérieur d'Ottawa, le ministre était dans l'impossibilité de rencontrer les représentants de la FCA avant la réunion du 11 mai du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Les membres du comité prendront aussi note que David Anderson, secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture chargé de la Commission canadienne du blé nous a envoyé un courriel le 15 mai dans lequel il soutient que ni lui ni son collègue secrétaire parlementaire n'ont reçu de demande de réunion de la part de la FCA depuis l'annonce du budget, contrairement à ce que M. Friesen a dit à la réunion. Depuis la réunion du 11 mai, la FCA n'a pas demandé à rencontrer le ministre de l'Agriculture.

La présidente : Merci, sénateur Tkachuk. Nous allons nous assurer de transmettre ces mots à la Fédération canadienne de l'agriculture et espérerons qu'elle pourra réagir de façon productive à vos observations.

Pour nos auditeurs et téléspectateurs qui suivent les délibérations du comité à la CPAC, j'aimerais souhaiter la bienvenue au ministre des Ressources naturelles du nouveau

the Minister of Natural Resources, Gary Lunn. We are very pleased to have you here, minister, that you are on the job, and that we are your first visitation.

We are also joined by Richard Fadden, the Deputy Minister of Natural Resources, who is no stranger to this committee; and his colleague, Brian Emmett, the Assistant Deputy Minister. Thank you both for coming.

This is the second hearing of our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, and the first, of course, on the issue of forestry.

Canada has the third largest expanse of forested land in the world, including 30 per cent of the planet's boreal forest. Forests are at the heart of an $80 billion industry, providing over 361,000 jobs. This is a major part of the industrial core in this country.

In varying degrees, forestry has been a key industry across Canada throughout its history. Of course, the softwood lumber dispute has been the main concern for the industry and the country in past years, and in recent weeks an agreement appears to have been reached on this longstanding dispute between Canada and the United States. I am sure Mr. Lunn will want to say a few words about that.

In addition to trade issues, factors such as a higher Canadian dollar and increasing energy costs continue to have an impact on the forestry industry. They have sparked structural changes. For example, we have seen a trend toward mill closures; we have heard this from people around this table and across the country in the past year alone. Because forestry supports more than 300 communities, and from which at least 50 per cent of the wages are earned, its future is also the future of our rural communities, about which we are concerned.

Today, we on the committee want to wish Minister Lunn well in what clearly is a difficult portfolio, but an important one for this country. He will be with us for the first hour and a half of our time here today and then will have to leave. However, Mr. Fadden and Mr. Emmett have agreed to stay for that extra half-hour to answer our questions.

We have two and a half hours, honourable senators. I would invite you, as I always do, to keep questions short, concise, and also respectful of the answers of our guests. We will allow everyone to take part in this discussion today if we follow that path.

Hon. Gary Lunn, P.C., M.P., Minister of Natural Resources: Thank you very much. It is great to be here. As you said earlier, this is one of my first meetings. I see a lot of friendly faces around the table.

The Chairman: They are all friendly.

Mr. Lunn: They are. We could start by telling some stories about those friendships, but we had better save them. I have had an opportunity to work with members of the Senate from both

gouvernement, M. Gary Lunn, qui participe aujourd'hui à sa première séance de comité depuis sa nomination au poste de ministre. Nous sommes très heureux de vous recevoir ici, monsieur le ministre, que vous ayez hérité de ce poste et que vous nous accordiez votre première visite.

Nous recevons également M. Richard Fadden, sous-ministre des Ressources naturelles, un habitué de ce comité, ainsi que son collègue, M. Brian Emmett, sous-ministre adjoint. Merci à tous les deux d'être ici.

C'est la seconde séance de notre Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts et la première, bien sûr, sur la question des forêts.

Le Canada a la troisième étendue forestière la plus grande au monde, et on y trouve 30 p. 100 de la forêt boréale de la planète. Les forêts sont au cœur d'une industrie de 80 milliards de dollars qui génère plus de 361 000 emplois. C'est une partie importante du noyau industriel du Canada.

À divers degrés, la foresterie a toujours été une industrie clé dans l'histoire du Canada. Bien sûr, le conflit du bois d'œuvre inquiète l'industrie et le reste du pays au plus haut point depuis quelques années. Au cours des dernières semaines, une entente semble avoir été conclue sur ce conflit de longue date entre le Canada et les États-Unis. Je suis certaine que M. Lunn voudra glisser quelques mots sur le sujet.

En plus des enjeux commerciaux, des facteurs comme la valeur élevée du dollar canadien et les coûts croissants de l'énergie continuent de se répercuter sur l'industrie forestière. Ils entraînent des changements structurels. Ainsi, nous constatons de plus en plus de fermetures d'usines; nous l'entendons autour de cette table et partout dans le pays depuis un an. Il y a plus de 300 collectivités où au moins 50 p. 100 des salaires viennent de la foresterie. L'avenir de la foresterie est donc également l'avenir de nos collectivités rurales, que nous avons à coeur.

Aujourd'hui, les membres de notre comité veulent souhaiter bonne chance au ministre Lunn à ce portefeuille certes difficile, mais important pour notre pays. Il passera la première heure et demie de la réunion d'aujourd'hui avec nous, puis devra partir. Cependant, M. Fadden et M. Emmett ont accepté de rester une demi-heure de plus pour répondre à nos questions.

Nous avons deux heures et demie, honorables sénateurs. Je vous invite, comme toujours, à être brefs et concis dans vos questions, de même qu'à faire preuve de respect à l'égard des réponses de nos témoins. Nous permettrons à tout le monde de participer à la discussion aujourd'hui si nous suivons ces consignes.

L'honorable Gary Lunn, C.P., député, ministre des Ressources naturelles : Je vous remercie infiniment. Il est fantastique pour moi d'être ici. Comme vous l'avez dit, c'est l'une de mes premières réunions. Je vois beaucoup de visages amicaux autour de la table.

La présidente : Ils sont tous amicaux.

M. Lunn : Oui. Nous pourrions commencer par raconter l'histoire de certaines de ces amitiés, mais nous ferons mieux de les réserver pour une autre fois. J'ai eu l'occasion de travailler avec

sides and we have had a great working relationship over the years. I am pleased to have this occasion to talk to you about the forestry.

Before I begin, I would like to acknowledge the work of my officials. You have acknowledged the work that both the deputy minister and the head of the Canadian Forest Service do. We as elected officials rely heavily on what they do, and I have been greatly impressed by their dedication, their professionalism, and the advice they give us; they give us the straight answers we need to do this job. As you said, we sometimes face difficult issues. That is important to acknowledge.

Obviously, as minister, I want to work hard on all facets of my department. However, forestry is a priority for me. As a British Columbian, I am aware of how important it is to that province, where that industry alone creates some 80,000 jobs.

It is an industry facing major challenges. We have been facing the mountain pine beetle infestation in British Columbia for a decade or more. At the same time, we are all familiar with the difficulties in the recent trade relations with the United States on softwood lumber. As everyone is aware, we have reached an agreement on that, which I am happy to talk about in more detail via your questions.

Forestry is a key priority for this government. The recent budget set out $400 million over the next two years for forestry. More specifically, $200 million of that will be for work on the pine beetle infestation.

We believe partnerships are the best way to address these forestry sector issues. That is why we want to work with both the industry and the provinces. We want to look for solutions to ensure that the forestry industry across Canada can continue to move forward and have a long-term future in this country. We want to partner with them in the restructuring of the forest industry. We want to accelerate R&D. We are looking for new, competitive forest fibre products; we are looking for new markets.

At the end of the day, what do we want to achieve? We want to ensure that the forestry sector is as strong as it can be, and we will be there to support it.

I would suggest the recent softwood lumber agreement with the U.S. was a great victory for the industry. We can get into the specific details of why. I have worked on this file for many years. I have seen the impact that this has had on our forestry sector, and I think we will turn the corner.

Having said that, there is a lot more work to do. We cannot just believe that this softwood lumber deal will solve all of the challenges that the industry faces. I have recently met with FPAC to address the long-term competitiveness of the forestry industry. Forests are Canada's largest biological resource, and I believe we

des sénateurs des deux côtés, et nous avons entretenu d'excellentes relations de travail au fil du temps. Je suis ravi d'avoir l'occasion de vous parler de foresterie.

Avant de commencer, j'aimerais souligner le travail de mon personnel. Vous avez déjà fait mention du travail du sous-ministre et du chef du Service canadien des forêts. Nous, les élus, nous fions beaucoup à ce qu'ils font, et je suis très impressionné par leur dévouement, leur professionnalisme et les conseils qu'ils nous donnent; ils nous donnent les réponses claires dont nous avons besoin pour faire ce travail. Comme vous l'avez dit, nous sommes parfois confrontés à des enjeux difficiles. Il est important de le reconnaître.

De toute évidence, en tant que ministre, je tiens à travailler fort à toutes les facettes de mon ministère. Cependant, la foresterie est une priorité pour moi. En tant que Britanno-Colombien, je sais à quel point elle est importante pour ma province, où elle crée à elle seule 80 000 emplois.

Cette industrie est confrontée à des difficultés de taille. Nous luttons contre l'infestation du dendroctone du pin ponderosa en Colombie-Britannique depuis une bonne dizaine d'années. En même temps, nous connaissons tous les difficultés que nous avons dans nos relations commerciales avec les États-Unis concernant le bois d'œuvre depuis quelque temps. Comme tout le monde le sait, nous avons conclu une entente à ce sujet, et c'est avec plaisir que je vous en parlerai plus en détail en réponse à vos questions.

La foresterie est une grande priorité de ce gouvernement. Le dernier budget prévoit 400 millions de dollars pour la foresterie au cours des deux prochaines années. Plus particulièrement, 200 millions de dollars serviront à lutter contre l'infestation du dendroctone du pin ponderosa.

Nous pensons que les partenariats sont la meilleure solution pour régler ces problèmes forestiers. C'est pourquoi nous voulons travailler à la fois avec l'industrie et les provinces. Nous voulons chercher des solutions pour que l'industrie forestière du Canada puisse continuer de se développer et avoir un avenir à long terme ici. Nous voulons travailler en partenariat avec l'industrie en vue de sa restructuration. Nous voulons accélérer la R-D. Nous cherchons de nouveaux produits fibreux concurrentiels; nous cherchons de nouveaux marchés.

En bout de ligne, que voulons-nous réaliser? Nous voulons faire en sorte que le secteur forestier soit le plus fort possible et que nous soyons là pour l'appuyer.

Je crois que l'accord récent qui a été signé avec les États-Unis concernant le bois d'œuvre est une grande victoire pour l'industrie. Nous pouvons examiner de plus près pourquoi. Je travaille à ce dossier depuis longtemps. Je vois l'incidence qu'il a eue sur notre secteur forestier, et je pense que nous allons tourner la page.

Cela dit, il reste beaucoup à faire. Nous ne pouvons pas simplement nous imaginer que l'accord sur le bois d'œuvre résoudra tous les problèmes de l'industrie. J'ai rencontré récemment les membres du CCFP pour étudier la compétitivité à long terme de l'industrie forestière. Les forêts sont la plus

can be a world leader in finding ways to successfully merge the growth of the forestry sector with sustainable forestry management practices.

Canada has 10 per cent of the world's forests and 30 per cent of the world's boreal forests. Each year, we harvest 0.3 per cent of our forests. Far more is lost every year to both insect defoliation and forest fires.

I am confident this committee welcomes the budget's investment of $400 million over the next two years. I believe this demonstrates how important this sector is to this government.

Through the small proportion of Canada's forests that we harvest each year, the forestry sector contributes over 3 per cent of Canada's GDP and over 2 per cent of Canadian jobs — jobs that are important. Madam Chairman, as you have pointed out, many of these are found in remote communities where there are no other sources of employment. They are single-industry communities, which puts an even greater emphasis on those small communities.

There are over 300 communities that depend on the forestry industry for their livelihood. I have lived in these communities in British Columbia; I was raised in these communities, and I can attest to how important the forestry sector is to their livelihoods. These communities are very vulnerable to the cyclical downturns and the structural changes in the industry.

At the same time, the industry is facing other challenges. The workforce is aging; the skills required are changing in response to new technology; and it is becoming more difficult to retain younger generations in many of these communities. However, with these challenges also come opportunities. There are opportunities with First Nations' communities. I believe that they can help us in many of these areas.

Another area of the budget where we have invested is in the worker adjustment programs and the creation of a sector council to address the development of workplace skills and longer-term human resources. We can also make a difference by encouraging the wise use of the forest resources and promoting research and innovation that creates value-added products that compete more successfully in the global market.

Canada is the world's largest exporter of forest products. We account for over one-sixth of the total world exports; in 2004, this contributed almost $35 billion to Canada's balance of trade. The softwood lumber agreement will provide a high degree of certainty and stability to our exports. I strongly believe this is good for the governments of both Canada and the United States.

grande ressource biologique du Canada, et je pense que nous pouvons être un chef de file mondial dans l'élaboration de solutions pour conjuguer la croissance du secteur forestier à des pratiques d'aménagement forestier durables.

Le Canada possède 10 p. 100 des forêts du monde et 30 p. 100 des forêts boréales du monde. Chaque année, nous exploitons 0,3 p. 100 de nos forêts. Nous en perdons une bien plus grande partie chaque année en raison des insectes défoliateurs et des feux de forêt.

Je suis convaincu que le comité accueille favorablement l'investissement budgétaire de 400 millions de dollars au cours des deux prochaines années. Je pense qu'il montre l'importance de ce secteur pour le gouvernement.

Grâce à la petite portion de forêts du Canada que nous exploitons chaque année, le secteur forestier génère plus de 3 p. 100 du PIB du Canada et plus de 2 p. 100 des emplois canadiens, des emplois importants. Madame la présidente, comme vous l'avez indiqué, bon nombre de ces emplois se trouvent dans des collectivités éloignées où il n'y a pas d'autres sources d'emploi. Ce sont des collectivités fondées sur une seule industrie, ce qui la rend d'autant plus importante pour ces petites collectivités.

Il y a plus de 300 collectivités dont la subsistance dépend de l'industrie forestière. J'ai vécu dans ces collectivités en Colombie-Britannique, j'ai grandi dans ces collectivités et je peux attester de l'importance du secteur forestier pour leur survie. Ces collectivités sont très vulnérables aux ralentissements cycliques et aux changements structurels de l'industrie.

En même temps, l'industrie connaît d'autres difficultés. La main-d'œuvre vieillit; les compétences requises changent en fonction des nouvelles technologies et il devient de plus en plus difficile de retenir les jeunes dans bon nombre de ces collectivités. Cependant, ces difficultés ouvrent également la porte à de belles choses. Il y aurait des débouchés pour les collectivités des Premières nations. Je pense qu'elles peuvent nous aider à bien des égards.

Par le budget, nous investissons aussi dans les programmes de perfectionnement des travailleurs et la création d'un conseil sectoriel chargé du développement des compétences en milieu de travail et des ressources humaines à long terme. Nous pouvons également faire une différence en favorisant l'utilisation intelligente des ressources forestières, ainsi que la recherche et l'innovation pour créer des produits à valeur ajoutée nous permettant d'affronter avec succès la concurrence sur le marché international.

Le Canada est le plus grand exportateur mondial de produits forestiers. Nos exportations équivalent au sixième des exportations totales mondiales; en 2004, nous avons produit presque 35 milliards de dollars de la balance commerciale du Canada. Cet accord sur le bois d'œuvre donnera un haut degré de certitude et de stabilité à nos exportations. Je crois fermement qu'il est bon pour le gouvernement du Canada comme pour celui des États-Unis.

However, at the same time, we need to look at new markets for our forest products. Over the years, we have enjoyed enormous success in opening markets in Japan for Canadian softwood. We have to build on that. As everyone is aware, there are emerging markets in China and Korea. I know both the industry and industry associations are doing research. They are looking at ways to help train the tradespeople in those countries to create a greater impact for us in those markets.

Asian builders do not usually use softwood lumber for frame construction. I am a journeyman carpenter and have worked in the forestry sector. It has had a huge impact on my life. In fact, I worked for Crestbrook Forest Industries and ended up marrying the president's daughter, so it has had a significant, positive effect on my life.

I worked in the housing and construction industry. Our work has demonstrated that how we build can have an impact in other parts of the world. Our frame houses have withstood earthquakes where other kinds of construction have not. People in the industry here have a story to tell the world, and we want to support them and to ensure that we open up new markets.

Many of these value-added products come as a result of innovation, research and development. I believe that the forestry sector is knowledge based. Our competitiveness in the global economy will depend not only on the availability of the resource, but also on how well we encourage investment and create value through innovation. It depends on how smart we are in our stewardship of the resource; how smart we are at cutting the costs of production; and how smart we are at creating additional, new value-added products. I believe we can influence and shape the sustainable forestry sector to benefit Canada's continued growth and prosperity and to strengthen international leadership in advancing sustainable forest management practices. The government will invest in research and development and innovation. We intend to consolidate three forest research institutes to improve performance and to create a new fibre centre to research and develop ways to use the forest's resources more efficiently.

Madam Chairman, I am looking forward to getting on with the job. I truly look forward to working with this committee over the coming months and years. Together we can find solutions that will allow us to work with the industry to help them to advance. I look forward to senators' questions, including the specifics of the recent agreement with the United States on softwood lumber. I understand that there has been some keen interest in that area.

The Chairman: Thank you, Minister Lunn. I was interested in one of your comments toward the end about the importance of value added in the industry. We have been promoting and encouraging that a great deal in other areas of the committee's

Cependant, en même temps, nous devons trouver de nouveaux marchés pour nos produits forestiers. Au fil du temps, nous avons connu des succès énormes dans l'ouverture de marchés au Japon pour les résineux canadiens. Nous devons miser là-dessus. Comme tout le monde le sait, il y a des marchés émergents en Chine et en Corée. Je connais l'industrie et les associations de l'industrie qui font de la recherche. Elles cherchent des façons de participer à la formation des personnes de métier de ces pays pour augmenter notre incidence sur ces marchés.

Les constructeurs asiatiques n'utilisent habituellement pas de bois débité de résineux dans la construction de l'ossature des bâtiments. Je suis compagnon charpentier et j'ai travaillé dans le secteur forestier. Il a eu une énorme incidence sur ma vie. En fait, j'ai travaillé chez Crestbrook Forest Industries et j'ai fini par marier la fille du président, donc cela a eu un effet positif de la plus haute importance sur ma vie.

J'ai travaillé dans l'industrie du logement et du bâtiment. Notre travail a montré comment notre façon de construire peut avoir un effet dans d'autres parties du monde. Nos maisons à ossature ont résisté à des tremblements de terre, contrairement à d'autres types de bâtiments. Les membres de l'industrie d'ici ont une histoire à raconter au monde, et nous voulons les aider à ouvrir de nouveaux marchés.

Beaucoup de produits à valeur ajoutée sont le résultat d'innovation, de recherche et de développement. Je pense que le secteur forestier est un secteur axé sur le savoir. Notre compétitivité dans l'économie mondiale dépendra non seulement de la disponibilité de la ressource, mais aussi de la façon dont nous favoriserons les investissements et créeront de la valeur grâce à l'innovation. Tout dépendra de l'intelligence dont nous ferons preuve dans notre façon de gérer la ressource, dans notre façon de réduire les coûts de production et dans notre façon de créer de nouveaux produits à valeur ajoutée. Je pense que nous pouvons influencer et structurer le secteur de la foresterie durable de façon à favoriser la croissance et la prospérité continue du Canada et de renforcer notre leadership international en matière d'aménagement forestier durable. Le gouvernement va investir dans la recherche, le développement et l'innovation. Nous avons l'intention de regrouper trois instituts de recherche forestière pour améliorer notre rendement et de créer un nouveau centre des fibres pour effectuer de la recherche et trouver des moyens d'utiliser les ressources forestières plus efficacement.

Madame la présidente, je suis impatient de me mettre au travail. J'ai vraiment hâte de travailler avec ce comité au cours des mois et des années à venir. Ensemble, nous pouvons trouver des solutions qui nous permettrons de collaborer avec l'industrie pour l'aider à avancer. J'ai hâte également de répondre aux questions des sénateurs, y compris à celles sur les détails de l'accord signé récemment avec les États-Unis sur le bois d'œuvre. Je crois comprendre qu'il y a un vif intérêt à cet égard.

La présidente : Merci, monsieur Lunn. Vous avez éveillé mon intérêt avec l'une de vos dernières observations sur l'importance de la valeur ajoutée dans l'industrie. Nous favorisons énormément la valeur ajoutée dans d'autres domaines d'étude du comité sur

study on agriculture. You are likely well ahead in terms of value added in the forestry industry so perhaps you could talk about that at some point. First, we will move to questions of senators.

Senator Oliver: Thank you, Madam Chairman. Minister, I extend to you my warm welcome to this committee. We are delighted that you are here and we thank you for your opening remarks. You gave a broad overview of some of the areas that you are looking at in detail in the forestry industry, which is so incredibly important to Canada, and I thank you for that overview.

I am particularly interested in the pine beetle infestation. In your opening remarks, you said that in the recent budget you had set aside $400 million for the forestry sector, one half of which — $200 million — will go to the pine beetle infestation in Western Canada. I know that many of the pines that have been affected by the beetle can be commercialized. Could you provide the committee with an update on that? Where does it stand now? How much can be commercialized? How much can be saved? What new activities will you undertake with the $200 million to prevent recurrences of the infestation?

Mr. Lunn: Thank you for the questions, senator. Allow me to begin with the last one, on preventing future infestations. The magnitude of the infestation is truly devastating, because it equates to the area of New Brunswick. You can fly for a long time over British Columbia and see the vast expanse of dead pine forest. Now there are concerns that the pine beetle might move into Alberta and the boreal forests. Intensive research is under way to try to contain the beetle. Someone made the point to me that even if we were able to eradicate 98 per cent of the pine beetles, there would still be billions of the critters left chewing away on the forest. It is an enormous problem.

Research is focused on how to control it, but the larger issue is whether we can mitigate the problem by containing the pine beetle, and the experts are looking at that. Scientists are not certain whether it can be contained through harvesting. There are questions about how and when they move to another area. No one knows those answers for sure.

As to how long the timber is merchantable, science suggests somewhere between five and 15 years. Pine undergoes a rapid deterioration in the first two to three years, after which it stabilizes somewhat, until about 15 years, but that science is not exact. It varies, depending on the climate and levels of dampness or dryness. As you move through that continuum, the wood becomes much drier and more brittle, which results in more damage during harvesting. Some things are being done to mitigate that damage through different forestry techniques.

In respect of how we intend to spend the $200 million, the previous administration committed approximately $140 million over recent years. I have been working with my counterparts,

l'agriculture. Vous semblez être bien avancé au sujet de la valeur ajoutée dans l'industrie forestière, donc peut-être pourriez-vous nous en parler un moment donné. Pour commencer, nous allons prendre les questions des sénateurs.

Le sénateur Oliver : Merci, madame la présidente. Monsieur le ministre, je tiens moi aussi à vous souhaiter chaleureusement la bienvenue à ce comité. Nous sommes ravis de vous recevoir ici et nous vous remercions de votre déclaration préliminaire. Vous nous avez donné un vaste aperçu des éléments que vous examinez en détails dans l'industrie forestière, une industrie tellement importante pour le Canada, et je vous en remercie.

J'aimerais particulièrement en savoir plus sur l'infestation du dentroctone du pin ponderosa. Dans votre déclaration, vous avez dit avoir réservé 400 millions de dollars dans le dernier budget pour le secteur forestier, dont la moitié, soit 200 millions de dollars, serviront à la lutte contre le dentroctone du pin ponderosa dans l'Ouest canadien. Je sais que bon nombre des pins touchés par cet insecte peuvent être commercialisés. Pouvez-vous faire le point sur ce sujet? Où en est-on? Quelle est la proportion des pins qui peuvent être commercialisés? Combien pouvons-nous en sauver? Quelles sont les nouvelles activités que vous entreprendrez avec ces 200 millions de dollars pour prévenir la récurrence de cette infestation?

M. Lunn : Merci de vos questions, sénateur. Je commencerai par répondre à votre dernière question, celle sur la prévention des infestations futures. L'ampleur de l'infestation est vraiment alarmante, parce qu'elle équivaut à la superficie du Nouveau-Brunswick. On peut voler longtemps au-dessus de la Colombie-Britannique et voir de vastes étendues de forêts de pins morts. On craint maintenant que le dentroctone migre vers l'Alberta et les forêts boréales. Nous menons des recherches intensives pour essayer de freiner le dentroctone. Quelqu'un m'a fait prendre conscience que même si nous réussissions à éradiquer 98 p. 100 des dentroctones du pin ponderosa, il y aurait tout de même encore des milliards de petits insectes qui grignoteraient notre foret. C'est un problème énorme.

La recherche est axée sur les moyens de l'enrayer, mais la grande question est : pouvons-nous atténuer le problème en freinant le dendroctone du pin ponderosa? Les experts étudient la question. Les scientifiques ne sont pas certains si nous pouvons l'arrêter par la récolte. On se demande comment et quand l'insecte migre vers une autre région. Personne n'en connaît la réponse avec certitude.

Combien de temps le bois conserve-t-il une qualité marchande? Selon la science, ce serait entre cinq et quinze ans. Le pin se détériore rapidement au cours des deux à trois premières années, puis il se stabilise un peu, jusqu'à environ quinze ans, mais ce n'est pas une science exacte. Tout dépend du climat et du niveau d'humidité ou de sécheresse. Plus le temps passe, plus le bois devient sec et fragile, ce qui augmente les dommages pendant la récolte. On fait certaines choses pour atténuer ces dommages grâce à différentes techniques forestières.

Pour ce qui est de la façon dont nous avons l'intention de dépenser ces 200 millions de dollars, la dernière administration a investi environ 140 millions de dollars au cours des dernières

specifically in British Columbia, where the head of the Canadian Forest Service and I were on a call with the Minister of Forests and Range, the Honourable Rich Coleman. We outlined some of the principles we want to follow with this money. Some would suggest that there are provincial and federal jurisdictions to keep in mind, but the most important thing is that we work collectively and not duplicate our efforts.

What are the province's priorities? Two forestry community beetle groups have been working in various regions of British Columbia. There is a beetle action plan in British Columbia in which we participate. The Pacific Forestry Research Centre, a federal government facility in the Saanich district of Victoria, B.C., is doing a tremendous amount of research. The federal department will continue to fund those agencies, but we want to focus this money to ensure that we get the best value for the industry and for the people in those communities.

Senator Oliver: Is there any natural predator of the pine beetle?

Mr. Lunn: Yes, the natural predator is not another kind of a beetle but the enzymes in the lodgepole pines themselves. The beetle bores into the bark of the tree, which results in the death of the tree. A natural enzyme is produced that pushes the beetle out and kills it. However, because there are so many beetles, the trees natural defence mechanisms cannot contain or control them. That is the explanation offered to me by the scientists. I was at a research laboratory at the University of British Columbia last week where they are looking at genetics as a possible solution, although this area of research is not complete. However, they have found that certain ways of harvesting can ensure that the new-growth trees are more resilient to the pine beetle.

There are many different areas of research. One that the province is looking at currently is in the harvesting methods. The greatest value of this fibre is at the front end, before it is damaged. They are trying to focus much of the pine beetle research money in these communities so that we can get the timber out as quickly as possible while it still has a higher value.

Obviously, if we leave it standing longer, it is more susceptible to fire as it dries out. Silviculture forestry, for example, has been an area of interest to the province. As I said earlier, according to the principles that we have enunciated, we want to ensure that there is one team working on this — federal, provincial, the industry — and that we are cohesively moving together to find solutions.

Beetle-killed wood also presents unique challenges on the manufacturing side. The saws become dull much quicker because the wood gets harder as it dries out, and it also requires modifications to the mills; and again, this is being done. Some of the larger producers are investing heavily at the heart of this, in the Prince George area, to ensure this is accomplished.

années. Je travaille avec mes homologues, particulièrement en Colombie-Britannique, où le chef du Service canadien des forêts et moi avons tenu un appel conférence avec le ministre des Forêts et du Territoire, l'honorable Rich Coleman. Nous avons établi un certain nombre de principes que nous voulons suivre avec cet argent. Certains diraient qu'il y a des pouvoirs provinciaux et fédéraux à garder en tête, mais le plus important, c'est que nous travaillions ensemble et que nous évitions le double emploi.

Quelles sont les priorités de la province? Il y a deux groupes de la collectivité forestière qui luttent contre le dendroctone et travaillent dans différentes régions de la Colombie-Britannique. Il y a un plan d'action auquel nous participons en Colombie-Britannique. Le Centre de foresterie du Pacifique, un établissement fédéral du district saanich de Victoria, en Colombie-Britannique, effectue beaucoup de recherches. Le ministère fédéral continuera de financer ces organismes, mais nous voulons cibler ces fonds pour optimiser les résultats qu'en tireront l'industrie et les membres de ces collectivités.

Le sénateur Oliver : Y a-t-il un prédateur naturel du dendroctone du pin ponderosa?

M. Lunn : Oui, le prédateur naturel n'est pas un autre insecte, mais les enzymes du pin tordu lui-même. L'insecte creuse l'écorce de l'arbre, ce qui cause la mort de l'arbre. Une enzyme naturelle est produite. Elle repousse l'insecte et le tue. Cependant, les insectes sont si nombreux que les mécanismes de défense naturels des arbres ne suffisent pas pour contenir ou enrayer le problème. C'est l'explication que me donnent les scientifiques. Je suis allé au laboratoire de recherche de l'Université de la Colombie-Britannique la semaine dernière, où les chercheurs étudient la génétique comme solution potentielle, bien que ce domaine de recherche comporte encore des lacunes. Cependant, ils ont découvert des méthodes de récolte qui peuvent rendre les nouveaux arbres sont plus résistants au dendroctone du pin ponderosa.

Il y a beaucoup de domaines de recherche. L'un des domaines auxquels la province s'intéresse actuellement est celui des méthodes de récolte. La plus grande valeur qu'on peut tirer de ce bois est en amont, avant qu'il ne soit endommagé. On essaie de mettre davantage l'accent sur les recherches concernant le dendroctone du pin ponderosa dans ces collectivités pour sortir le bois des forêts le plus vite possible, pendant qu'il a encore une valeur élevée.

Évidemment, si nous laissons le bois là longtemps, il est plus susceptible de prendre en feu, puisqu'il sèche. La sylviculture, par exemple, suscite l'intérêt dans la province. Comme je l'ai déjà dit, selon les principes que nous avons énoncés, nous voulons qu'il y ait une équipe unique qui y travaille, une équipe composée de représentants fédéraux, provinciaux et de l'industrie. Nous voulons travailler avec cohésion pour trouver des solutions.

Le bois tué par les insectes représente des défis uniques du côté de la fabrication. Les lames des scies s'émoussent beaucoup plus vite, parce que le bois devient plus dur en séchant. Il faut constamment modifier les usines et je le répète, nous le faisons. Certains grands producteurs investissent beaucoup en ce sens, dans la région de Prince George, pour que le nécessaire soit fait.

I wish to make a final comment. Madam Chairman raised a point about the value-added products. It is interesting to note that when the beetle kills the tree, it stains the wood blue, which also presents unique challenges. They are studying ways to make that a positive enhancement to the value added. I have observed some things they are doing with flooring and staining techniques. It is unique to the beetle-killed wood. Again, it goes back to the value added. This is the research being done by the industry, science and the federal government. Again, it is not all bleak. We have to mitigate the damage and move forward as best we can.

Senator Mahovlich: Is there a certain bird that is attracted to this beetle?

Mr. Lunn: I am not aware of that at all, but I will attempt to find out. That has never been suggested to me.

Senator Mahovlich: I have a cottage, and the person who cuts down my trees often recommends leaving some of the dead trees because the birds are attracted to the bug that lives in that particular tree, and they feed off those dead trees. I have not heard of a bird that is attracted to this particular beetle.

Mr. Lunn: I am not aware of natural predators, other than the tree itself, to combat the beetle. There is a variety of species of beetles across the country, but as far as the mountain pine beetle is concerned, I have met with the scientists and researchers and that has not been raised. I will look into that and provide an answer.

The Chairman: One short comment: You mentioned that you are closely watching the border with Alberta. Has it spread into that boreal forest, or are you worried that it will?

Mr. Lunn: I believe it is creeping in. The question is, how far does the beetle move, and does it move at certain times of the year? The department is focused on ensuring we do everything possible to protect the boreal forest.

Some would argue that the infestation is so massive in British Columbia because completely eradicating the beetle is very difficult. It is just beginning to creep into Alberta's boreal forest. We are focused on finding a way to contain it so it does not spread.

The deputy has handed me a note about cold weather. The best way to control the beetle is with cold weather. I have been told that in the early fall, three or four days of cold weather — minus 40 degrees, which we have not had for a while — will have a huge impact on the pine beetle, or, later in the season, a sustained period of cold weather. I am talking about minus 30 or minus 40 temperatures. The beetle could not survive those temperatures, but we have not seen that in years in British Columbia.

J'aimerais faire une dernière observation. Mme la présidente a parlé des produits à valeur ajoutée. Il est intéressant de souligner que lorsque le dendroctone tue l'arbre, il tache le bois de bleu, ce qui présente une difficulté unique. Les scientifiques cherchent des moyens d'en faire une amélioration positive pour ajouter de la valeur aux produits. Ils ont trouvé des solutions dans les domaines des revêtements de sol et des techniques de teinture. Celles-ci sont uniques au bois tué par l'insecte. Encore une fois, il s'agit de valeur ajoutée. C'est le type de recherche qu'effectuent l'industrie, les scientifiques et le gouvernement fédéral. Je le répète, tout n'est pas sombre. Nous devons atténuer les dommages et avancer du mieux que nous pouvons.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il un oiseau qui serait attiré par cet insecte?

M. Lunn : Je n'en sais rien, mais je vais essayer de le savoir. Je n'en ai jamais entendu parler.

Le sénateur Mahovlich : J'ai un chalet, et la personne qui coupe mes arbres me recommande souvent de laisser quelques arbres morts là parce que les oiseaux sont attirés par les insectes qui vivent dans cet arbre et qu'ils se nourrissent des bêtes qui se trouvent dans les arbres morts. Je n'ai pas entendu parler d'un oiseau qui serait attiré par cet insecte-là.

M. Lunn : Je ne connais aucun prédateur naturel, outre l'arbre lui-même, pour combattre le dendroctone. Il y a diverses espèces d'insectes dans le pays, mais en ce qui concerne le dentroctone du pin ponderosa, j'ai rencontré des scientifiques et des chercheurs, et ils ne m'en ont pas parlé. Je vais vérifier et vous donner une réponse.

La présidente : Brièvement, vous avez mentionné que vous surveilliez attentivement la frontière de l'Alberta. Cet insecte se propage-t-il jusque dans la forêt boréale albertaine ou craignez-vous qu'il le fasse?

M. Lunn : Je pense qu'il l'atteint lentement. La question est la suivante : jusqu'où le dentroctone ira-t-il et se déplace-t-il à des périodes particulières de l'année? Les gens du ministère s'efforcent de faire tout ce que nous pouvons pour protéger la forêt boréale.

Certains disent que si l'infestation a atteint une telle ampleur en Colombie-Britannique, c'est parce qu'il est très difficile d'éradiquer complètement le dentroctone. Il commence à peine à atteindre la forêt boréale de l'Alberta. Notre priorité est de trouver une façon de freiner sa propagation.

Le sous-ministre vient de me tendre une note sur le froid. La meilleure façon de lutter contre le dentroctone est le temps froid. On m'a dit qu'au début de l'automne, trois ou quatre jours de temps froid — de moins quarante degrés, comme nous n'en avons pas eu depuis longtemps — auraient des conséquences énormes sur le dentroctone du pin ponderosa ou que plus tard dans la saison, une période prolongée de temps froid aurait un effet sur lui aussi. Je parle de températures de -30º ou -40º. L'insecte ne peut pas survivre à ces températures, mais nous n'avons pas vu de tels froids depuis des années en Colombie-Britannique.

Senator Segal: Is the inverse true? Is the absence of cold weather because of climate change in fact increasing the incidence of beetle infestation, as far as your department is concerned?

Mr. Lunn: Again, there is no question. The beetle cannot survive in cold weather, so obviously, the inverse is true. How much of an impact is climate change having? I do not have those kinds of weather patterns.

As a young child living in British Columbia, I remember much colder winters. Has climate change dramatically affected the temperature in the winter? I do not have that level of detail. We can report back to you on that. I do not think it would change it that dramatically, but it is obviously a concern. Climate change will have an impact on the future of the forest.

Senator Callbeck: Thank you, minister and deputies, for attending this morning and presenting your overview.

I want to ask about the future of a number of programs that are of concern to my province of Prince Edward Island, the first of which is the Forest 2020 Plantation Demonstration Assessment. That was part of the climate change plan in the budget of 2003 for the Canadian Forest Service to work with the provinces and industry to build tree plantation sites. Several people on P.E.I. are currently involved in this, as we only have so much land, and we are concerned about our land usage.

The trees were grown on marginal or abandoned agricultural land, but the climate change plan has essentially been cancelled. As this program was part of it, will it or a similar program continue? I invite your comments on that.

Mr. Lunn: I defer on this question to Mr. Emmett. He can give us the detailed answer on the specifics of this plan.

Brian Emmett, Assistant Deputy Minister, Canadian Forest Service, Natural Resources Canada: Senator, this was, as you said, a demonstration program. I believe we have established these demonstration projects in every province.

The program has come to the end of its foreseen life. We wanted to see what the economics would be, what the rates of growth would be, and whether this was an economically attractive way of taking carbon out of the atmosphere. Those results are now coming in. Our preliminary assessment is that they are not very attractive economically, and my own view is that the program has come to the end of its natural life.

Senator Callbeck: I am sorry to learn that.

The next program I wish to hear about is the Model Forest Program, which we do not have at the moment on Prince Edward Island, but there has been great interest in it. Presently, it is a five-year program that ends in 2007. Has there been any thought given to continuing the program?

Le sénateur Segal : L'inverse est-il vrai? L'absence de temps froid attribuable au changement climatique a-t-il pour effet d'aggraver l'infestation du dentroctone, selon votre ministère?

M. Lunn : Je le répète, cela ne fait aucun doute. Le dentroctone ne peut pas survivre au temps froid, donc évidemment que l'inverse est vrai. Quel est l'impact du changement climatique? Je n'ai pas de représentation de ces courants de température.

Lorsque j'étais enfant, en Colombie-Britannique, il y avait des hivers beaucoup plus froids, d'après mes souvenirs. Le changement climatique a-t-il radicalement bouleversé la température en hiver? Je ne connais pas la réponse en détail. Nous pourrons vous en reparler. Je ne pense pas qu'il change la température autant, mais c'est une inquiétude, de toute évidence. Le changement climatique aura une incidence sur l'avenir de la forêt.

Le sénateur Callbeck : Merci, messieurs le ministre et les sous-ministres, d'être ici ce matin pour nous présenter votre point de vue.

J'aimerais vous interroger sur l'avenir de divers programmes importants pour ma province de l'Île-du-Prince-Édouard, dont le programme de Forêt 2020 pour l'évaluation de la démonstration de plantations, en premier lieu. Ce projet faisait partie du plan de lutte contre le changement climatique dans le budget de 2003, qui prévoyait que le Service canadien des forêts travaille avec les provinces et l'industrie à l'établissement de plantations d'arbres. Plusieurs personnes de l'Î.-P.-E. travaillent actuellement à ce programme, puisque nous n'avons qu'un petit territoire et que nous sommes préoccupés par l'utilisation de ce territoire.

Les arbres ont été plantés sur des terres agricoles marginales ou abandonnées. Or, voilà que le plan sur les changements climatiques a été annulé. Comme ce programme en faisait partie, est-ce qu'on prévoit le poursuivre ou mettre sur un pied un projet similaire? J'aimerais avoir votre avis là-dessus.

M. Lunn : Je vais demander à M. Emmett de répondre à la question. Il peut nous expliquer en détail les modalités du plan.

Brian Emmett, sous-ministre adjoint, Service canadien des forêts, Ressources naturelles Canada : Il s'agissait effectivement, comme vous l'avez mentionné, d'un programme de démonstration. Nous en avons mis sur pied dans chacune des provinces.

Le programme est arrivé à terme. Nous voulions savoir s'il présentait des retombées en termes économiques, connaître les taux de croissance, déterminer si l'initiative constituait un moyen économiquement intéressant de piéger le carbone. Les résultats commencent à rentrer. Selon notre évaluation préliminaire, ils sont peu encourageants. Le programme, à mon avis, ne sera pas renouvelé.

Le sénateur Callbeck : C'est dommage.

J'aimerais maintenant vous parler du programme des forêts modèles qui, même s'il pas encore été implanté à l'Île-du-Prince-Édouard, suscite beaucoup d'intérêt. Ce programme de cinq ans doit prendre fin en 2007. Prévoit-on le poursuivre?

Mr. Lunn: I will defer on this question to my deputy, but before I do I would like to say that I am familiar with a few of the model forest programs that we run across the country, and there are changes coming. An example of an area that has enormous potential within the forestry sector is biofuels. People think of biofuels as coming from the agricultural sector. There are opportunities for biofuels to come from the forestry sector. That is happening now in Europe. Places like Norway are only a few years away from using enzymes from the forestry sector to create biofuels. Research in those areas is having an impact on the environment and on our fuels.

There are opportunities coming on stream that did not exist four or five years ago. The department is looking at these areas. We are committed to launching our biofuels strategy in the near future. That will be significant not only for the agricultural sector, but as the science evolves, also for the forestry sector.

Things will change, and change is sometimes a good thing. Sometimes, as you close doors, new ones open.

Mr. Emmett: We are in the process of evaluating the Model Forest Program. It came before the department's audit and evaluation committee just this week. The committee has a tough chairman, my boss, Mr. Fadden. The program survived and our proposal is to extend it past the year 2007 and send out requests for expressions of interest from communities that wish to be involved. As long as we can get through the government-wide approvals process, our intention is to continue with the program.

Senator Callbeck: That is good news. Thank you very much.

Senator Segal: Welcome. I am delighted to hear about the Model Forest Program's continuation, and I hope that proposals from Eastern Ontario are given fair and appropriate consideration, based not only on their technical merits, but also on the compelling role that Eastern Ontario has played in forest development over a long period.

My first question is with respect to rural poverty in those communities affected by changes in the forestry industry, and my second relates to our most important natural resource, water.

On the first front, your own statement, plus the work done by your department, has carefully reflected on mergers and acquisitions in the industry, closing of mills, the need for enhanced productivity and cost savings so that our wood can be competitive on a global basis. That produces, by definition, some measure of unemployment. Long before this government came into place, we saw radical changes in communities that used to depend upon the forestry industry as a source of employment. People with a moderate level of education could engage in an honest day's work for an honest

M. Lunn : Je vais laisser mon sous-ministre répondre à la question. Je connais quelques-uns des programmes de forêts modèles qui ont été mis sur pied au Canada, et des changements sont à prévoir. Par exemple, il y a un secteur dans le domaine des forêts qui recèle un potentiel énorme : celui du biodiésel. On a tendance à croire que les biodiesels sont issus des produits agricoles. Or, ils peuvent également provenir des produits forestiers. C'est ce qu'ils font présentement en Europe. Certains pays, comme la Norvège, vont être en mesure, d'ici quelques années, d'utiliser les enzymes provenant du secteur forestier pour produire du biodiésel. Les recherches menées dans ce domaine ont un impact sur l'environnement et les combustibles.

Des possibilités nouvelles qui n'existaient pas il y a quatre ou cinq sont en voie d'être créées. Le ministère se penche là-dessus. Nous comptons mettre en œuvre une stratégie sur les biodiesels très bientôt. Elle va contribuer à aider non seulement le secteur agricole, mais également, au fur et à mesure qu'évolue la science, le secteur forestier.

Les choses vont changer, et le changement est une bonne chose en soi. Il y a parfois des portes qui se ferment, et d'autres qui s'ouvrent.

M. Emmett : Nous sommes en train d'évaluer le programme des forêts modèles. Le comité de vérification et d'évaluation du ministère en a été saisi cette semaine. Le comité est présidé par M. Fadden, un homme exigeant. Cest mon patron. Nous prévoyons étendre le programme au-delà de 2007 et inviter les collectivités à nous faire part de leur intérêt à cet égard. Si nous arrivons à franchir toutes les étapes du processus d'approbation à l'échelle gouvernementale, nous allons maintenir le programme.

Le sénateur Callbeck : C'est là une bonne nouvelle. Merci beaucoup.

Le sénateur Ségal : Bienvenue. Je suis heureux de vous entendre dire que le programme des forêts modèles va être maintenu. J'espère que les propositions venant de l'Est de l'Ontario vont être examinées de façon juste et équitable, et que vous allez tenir compte non seulement de leur mérite technique, mais également du rôle déterminant que joue cette région dans le domaine de l'aménagement forestier depuis de longues années.

Ma première question porte sur l'état de pauvreté des collectivités rurales qui sont touchées par les changements que vit l'industrie forestière. Ma deuxième porte sur l'eau, qui est notre plus précieuse ressource naturelle.

D'abord, vous avez parlé du travail effectué par votre ministère, des fusions et des acquisitions qui ont marqué l'industrie, des fermetures de scieries. Vous avez également parlé de la nécessité d'accroître la productivité et de réaliser des économies pour aider le secteur forestier à soutenir la concurrence à l'échelle internationale. Ces mesures entraînent, par définition, des pertes d'emploi. Les collectivités tributaires de l'industrie forestière comme source d'emploi ont subi des changements radicaux, bien avant que ce gouvernement-ci ne prenne le pouvoir. Les gens qui avaient un niveau moyen de scolarité

day's pay over a lifetime. Those opportunities have evaporated for reasons of technology and economic forces.

On the issue of biofuels, is your department able to do anything with respect to generating economic opportunity related to the forestry industry so that the conditions of rural poverty due to changes in the industry that we see more and more in communities associated with forestry can be modified or perhaps corrected?

Mr. Lunn: Thank you for that question. I believe there are things we can do. The question is what the solutions are and how to implement them. I believe that we have turned the corner on a most difficult decade for the forestry sector in general across Canada. It is no secret that the years since the expiry in 2001 of the previous softwood lumber agreement have been very difficult for the forestry sector. Countervailing and anti-dumping duties approaching 30 per cent have put enormous strains on the industry. As the chairman correctly pointed out, we have seen mill closures, causing devastation in single-industry communities. As you said, young people used to be able to get high-paying jobs in that industry.

In order to bring stability back to those communities, there will be some restructuring. The Forest Products Association of Canada has asked me to participate on a committee looking into how we can support the industry as it moves forward. There will be changes. There will be more mill closures as a result of how the market is driven, but I think those closures can be mitigated. I think there will be new opportunities in the future.

The sector is desperate for certainty, and that is coming with the new softwood lumber agreement. That will come through research and innovation, finding new products and value-added products. That will create opportunities for these companies in smaller communities if they can have stable markets.

Forestry industry jobs were high-paying jobs. I am personally not a great fan of subsidizing industries to keep them afloat. I do not believe that is the solution. That does not mean we will not invest money, but we want to find the root causes of these problems. We want to help them develop products that are not produced today. There is an enormous amount of fibre supply in British Columbia and across Canada, and jobs can be created in that area. We will invest with our provincial partners, the industry, and various institutes to ensure that fibre is used as efficiently as possible in order to ensure a sustainable future. That is how we will win this game.

Senator Segal: On the issue of water, I believe that the areas that have the worst forest fires coincide with those that have the more serious conditions of drought and erosion of groundwater.

pouvaient accomplir une journée de travail honnête et toucher un salaire honnête pendant toute leur vie. Or, cela n'est plus possible aujourd'hui, à cause des changements technologiques et des forces économiques en jeu.

Concernant les biodiésels, votre ministère est-il en mesure de créer des avenues de développement économique dans le secteur forestier en vue de réduire, voire d'éliminer la pauvreté provoquée par les changements qu'a connus l'industrie et qui est de plus en plus manifeste dans les collectivités tributaires de l'exploitation forestière?

M. Lunn : La question est intéressante. Nous pouvons certainement faire quelque chose. Quelles sont les solutions, et comment les mettre en œuvre? Je pense que nous avons tourné la page sur une décennie fort difficile pour le secteur forestier canadien. Tout le monde sait que les années qui ont suivi l'expiration, en 2001, de l'ancien accord sur le bois d'œuvre ont été très dures. Les droits compensateurs et antidumping frôlant les 30 p. 100 ont imposé un lourd fardeau à l'industrie. Comme l'a indiqué le président, les fermetures d'usines dont nous avons été témoins ont eu un effet dévastateur sur les collectivités monoindustrielles. Et comme vous l'avez mentionné, les jeunes avaient jadis accès à des emplois fort bien rémunérés dans ce secteur.

Nous allons devoir procéder à des restructurations si nous voulons que ces collectivités retrouvent la stabilité. L'Association des produits forestiers du Canada m'a demandé de siéger à un comité qui a pour mandat de trouver des moyens de venir en aide à l'industrie. Il va y avoir du changement. D'autres fermetures d'usines sont à prévoir à cause de la façon dont le marché évolue. Toutefois, je pense que nous pouvons en atténuer les effets, grâce aux nouvelles possibilités que nous allons créer.

Le secteur a grandement besoin de certitude. C'est, d'ailleurs, ce que va lui procurer le nouvel accord sur le bois d'œuvre, puisqu'il va favoriser la recherche, l'innovation, et la création de produits nouveaux et à valeur ajoutée. L'accord va créer des débouchés pour les entreprises présentes dans les collectivités plus petites, si elles ont accès à des marchés stables.

Il est vrai que les emplois dans le secteur forestier étaient bien rémunérés. Personnellement, je ne suis pas tellement en faveur de l'idée de subventionner les industries pour les garder à flot. Ce n'est pas une solution. Cela ne veut pas dire que nous n'effectuerons pas d'investissements, car nous voulons savoir quelles sont les causes profondes du problème. Nous voulons aider le secteur à mettre au point des produits nouveaux. Il existe des quantités énormes de fibres en Colombie-Britannique et au Canada, un domaine qui constitue une source d'emplois. Nous allons, de concert avec nos partenaires provinciaux, l'industrie et divers intervenants, procéder à des investissements et encourager l'utilisation efficace des fibres en vue d'assurer l'avenir du secteur. Voilà comment nous allons gagner la partie.

Le sénateur Segal : Concernant l'eau, les régions aux prises avec les pires feux de forêt sont celles qui connaissent les sécheresses les plus graves et un tarissement de la nappe phréatique.

You are aware of the debate around the Great Lakes Basin agreement with American governors. River systems across the country are affected by the water issue. My question is about focus and priority. Are you comfortable that, with regard to its impact on natural resources, the department as you found it was sufficiently constructively engaged in groundwater issues? Are you comfortable with the linkages that existed between the Department of the Environment, Foreign Affairs and yourselves on the water issue? Are you happy with the level of interdepartmental cooperation? Are you comfortable that as minister, you are getting the information you need on water issues to make appropriate decisions and representations to cabinet and colleagues across the border, as necessary?

I understand that it is yet early days, but I think that Canadians would want to know that not only the Minister of Natural Resources, but also his colleagues in other departments, has a focus on water. I am interested in your perspective on that.

Mr. Lunn: I have already had discussions on that with my colleague, the Minister of the Environment. It is interesting that you raise it. It is important that we look forward. One of the questions was: Were you comfortable with the state in which you found it? It is not about how we found it; it is about today's reality that we do not do enough with water. In fact, there is far more beyond that. This is an area that we have virtually ignored until now, and there is a lot more that we could be doing across the country.

This is not to suggest that previous governments and administrations did not do enough. I do not want to look backwards. I am not apportioning blame. It is an area to which we have to pay more attention in the future. It cannot be just a natural resources issue, an environment issue or an agricultural issue.

Again, there is an opportunity there, and I have talked about this with the Minister of the Environment. We need to focus on what is happening with the groundwater and our freshwater supply in Canada. Are we doing enough research? Are we protecting our water resources? Do we have a federal government policy? In all of those areas, the answer is no.

However, as I said earlier, there are opportunities, and we are starting to get our heads around the issue and realize that we need a long-term strategic plan.

I admit that these are high-level discussions that we are having now. The important thing is that we recognize — and interestingly enough, you raised the importance of this as well — that this is something that we have to embrace and that we need a long-term strategic plan across departments. This is not, as I said earlier, a single-department issue. That approach will not work. This is an area in which we will move forward.

Vous êtes conscient du débat entourant l'entente sur les ressources en eau du bassin des Grands Lacs qui a été conclue avec les gouverneurs d'États américains. Le dossier de l'eau a un impact sur les réseaux hydrographiques de l'ensemble du pays. Je voudrais vous parler de priorités. En ce qui a trait aux ressources naturelles, est-ce que le ministère, selon vous, maîtrise suffisamment bien le dossier des nappes phréatiques? Êtes-vous satisfait des liens établis entre votre ministère et ceux de l'Environnement et des Affaires étrangères dans le dossier relatif à l'eau? Êtes-vous satisfait du niveau de collaboration qui existe entre les ministères? Avez-vous accès, en tant que ministre, à l'information dont vous avez besoin pour prendre les décisions qui s'imposent et intervenir, au besoin, auprès du cabinet et de vos collègues au sud de la frontière?

Je sais que le gouvernement n'en est qu'à ses débuts. Toutefois, les Canadiens tiennent à ce que non seulement le ministre des Ressources naturelles, mais également ses collègues au sein des autres ministères accordent la priorité au dossier de l'eau. J'aimerais avoir votre opinion là-dessus.

M. Lunn : J'ai déjà discuté du sujet avec le ministre de l'Environnement. Je trouve intéressant que vous abordiez ce point. Il est important de regarder vers l'avenir. Vous m'avez demandé si j'étais satisfait de la façon dont le ministère maîtrise le dossier. Là n'est pas la question. En fait, nous n'accordons pas assez d'attention au dossier de l'eau. Pire encore, c'est un domaine que nous avons à toutes fins utiles négligé. Nous pouvons faire encore plus à ce chapitre à l'échelle nationale.

Cela ne signifie pas pour autant que les anciens gouvernements n'en ont pas fait assez. Je ne veux pas regarder en arrière. Je ne veux pas jeter le blâme sur qui que ce soit. C'est un dossier auquel nous devons dorénavant accorder plus d'attention. Il n'est pas uniquement question, ici, de ressources naturelles, d'environnement ou d'agriculture.

Encore une fois, nous avons la possibilité de faire quelque chose, et j'en ai discuté avec le ministre de l'Environnement. Nous devons nous attaquer aux problèmes concernant la nappe phréatique et les réserves d'eau douce au Canada. Est-ce que nous menons assez de recherches dans ce domaine? Est-ce que nous protégeons nos ressources en eau? Est-ce que le gouvernement fédéral a une politique en la matière? La réponse à toutes ces questions est non.

Cependant, comme je l'ai déjà indiqué, nous avons la possibilité de faire quelque chose. Nous commençons à avoir une idée de la situation. Nous nous rendons compte, en fait, qu'il nous faut une stratégie à long terme.

Nous sommes en train, présentement, d'avoir des discussions de haut niveau. Nous devons absolument — et, fait intéressant, vous avez noté la même chose — nous attaquer au problème et élaborer une stratégie à long terme de concert avec les ministères. Comme je l'ai déjà mentionné, nous ne pouvons pas confier la responsabilité de ce dossier à un seul ministère. Ce n'est pas la solution. Cela dit, nous comptons agir dans ce domaine.

Senator Christensen: I will get back to bugs. In the Yukon, the part of the country where I am from, we have a large infestation of the spruce budworm, which has come up from the coast, through the Kluane Park area particularly. It has taken 15 or 20 years to get through the mountain chains and the narrow valleys, but it is starting to spread through a lot of the interior forest. This is spruce, whereas in British Columbia you are dealing with pine. If the spruce start coming down, it is merely a matter of time before the two start to merge.

Certainly the changes in temperatures north of 60 — I think we see these changes perhaps more than in other areas of Canada — is what is allowing this to happen. As you mentioned with the pine beetle, it is the cold weather that controls it, and we have not had, in the Southern Yukon particularly, these cold weather events to kill it.

There does not seem to have been much attention paid to it. We have a small forestry industry in the Yukon. The Kluane Park area, in the Haines Junction area, has a small forestry industry, and there is a larger one on the B.C.-Yukon border in the Watson Lake area.

Again, being a boreal forest, and with the higher temperatures and the greater incidence of electrical storms, which we get a lot of now, and because we have been so good at being "Smokey the Bear," we have created forests with huge fuel supplies on the floor. When we get forest fires now, they burn right through the topsoil as well because they are so hot.

In the future, with the increasing temperatures, whatever their cause, this should be a major concern of the forestry industry, from both the federal and provincial viewpoint and that of the industry itself.

Could you or your department comment on the long-term forecasts for that area? Forest fires are certainly on the increase in boreal forests in our area, as are these infestations. What are we looking at to control that?

Mr. Lunn: You raised an important point. The beetle is not just in British Columbia. I am familiar with what you are talking about in the Yukon, the beetle infestation and the spruce. The Minister of Forests from the Yukon has raised that with me.

Again, it is not just in the Yukon. There is the longhorn beetle in other parts of the country. We have many different beetles in Canada. There is also the western pine beetle in the Okanagan.

Our department is looking at this issue and has invested in a national pest strategy. This is not something that we are confining to the mountain pine beetle. The presence of the mountain pine beetle, obviously, has had enormous economic consequences for British Columbia and caused damage to the forests. There are

Le sénateur Christensen : J'aimerais revenir aux insectes ravageurs. Le Yukon, d'où je suis originaire, est confronté à une importante infestation de la tordeuse des bourgeons de l'épinette. Elle est venue de la côte, en passant par le parc Kluane. Il lui a fallu 15 ou 20 ans pour franchir les chaînes de montagne et les vallées étroites, mais elle commence à s'attaquer à bon nombre des forêts intérieures. Nous luttons contre la tordeuse des bourgeons de l'épinette, tandis que la Colombie-Britannique, elle, lutte contre le dendroctone du pin. Si la tordeuse commence à se diriger vers le sud, il ne faudra pas beaucoup de temps avant que les deux ravageurs fusionnent.

Les changements de température au nord du 60e parallèle — ces changements sont peut-être plus manifestes ici qu'ailleurs au Canada — favorisent les infestations. Comme vous l'avez mentionné, le temps froid permet de combattre le dendroctone du pin. Or, nous n'avons pas eu, en tout cas dans le sud du Yukon, des températures assez froides pour tuer le ravageur.

On ne semble pas avoir accordé beaucoup d'attention à ce problème. Nous avons une petite industrie forestière au Yukon. Elle est concentrée dans la région du parc Kluane, de Haines Junction. Il y une industrie plus importante à la frontière entre la Colombie-Britannique et le Yukon, dans la région du lac Watson.

Encore une fois, comme il s'agit d'une forêt boréale, les températures y sont plus élevées et le nombre d'orages électriques, plus nombreux. Nous en avons d'ailleurs beaucoup maintenant. Puisque « l'ours Smokey » a si bien rempli son rôle, nous avons des forêts riches en combustibles au niveau du sol. Les feux de forêts, aujourd'hui, brulent également la couche arable parce qu'ils sont très intenses.

Ce phénomène, de même que la hausse des températures, peu importe les facteurs qui en sont à l'origine, devraient préoccuper au plus haut point le secteur forestier, y compris le gouvernement fédéral et les provinces.

Pouvez-vous nous dire quelles sont les prévisions à long terme en ce qui concerne ce secteur? Les incendies, tout comme les infestions, sont beaucoup plus fréquents dans les forêts boréales. Quelles mesures prévoyons-nous prendre pour lutter contre ces fléaux?

M. Lunn : Vous soulevez un point important. Le dendroctone du pin n'est pas uniquement présent en Colombie-Britannique. Par ailleurs, je sais ce qui se passe au Yukon avec le dendroctone du pin et la tordeuse des bourgeons de l'épinette. J'en ai discuté avec le ministre des Forêts du Yukon.

Je tiens à préciser que le Yukon n'est pas le seul à être confronté à ce problème. Le longicorne brun de l'épinette cause des dommages dans d'autres régions du pays. Il existe de nombreux types de ravageurs au Canada. Le dendroctone du pin est également présent dans l'Okanagan.

Notre ministère s'intéresse à la question et a mis au point une stratégie nationale de lutte antiparasitaire. Nos efforts ne se limitent pas uniquement au dendroctone du pin. La présence de ce ravageur a, bien sûr, des répercussions énormes sur l'économie de la Colombie-Britannique et cause des dommages aux forêts. Les

beetle infestations and pest infestations in our forests across the country, and they have a number of impacts, as you have correctly pointed out, for example, increased forest fires.

The scientists in the department are looking at this. They are doing their research, looking at ways of mitigating this situation and how to get these areas under control. I have had discussions about where this is happening and what we can do to contain it.

The other issue that we are working on is a Canadian wildfire strategy. The provinces are working and funding the strategy together, sharing a resource and an information base. Fires and pests have no provincial borders, and so we need to work together.

The wildfire strategy has been unanimously supported by the Council of Forest Ministers. It is on the agenda to be discussed at our upcoming meetings. The Council of Forest Ministers is meeting in Whitehorse in September, and we will have extensive discussion on exactly this issue, into which our department is putting a lot of resources.

Senator Tkachuk: I would like to cover two areas. I will continue with the beetles. First, I would like to congratulate you on your appointment and welcome you to our committee. I just checked with the chairman; I think it was in 2002 we did a study on climate change and its effect on agriculture. We did not address what was causing it; we focused instead on whether there was climate change and what its effects were.

At that time, I remember hearing witnesses — as did, I am sure, other members of the committee who were present — talking about the warmer weather having an effect on the pine beetle infestation — in other words, more pine beetles than we need.

However, there was another scientist, from either UBC or the University of Victoria, who said that he had warned the Government of British Columbia years before, when they instituted their forest management practices on forest fires of containing fires, putting them out right away and not letting natural fires burn. He had said that the pine beetle infestation would be the direct result of that practice. The Americans have, for years, practised a slightly different policy. In Saskatchewan, as soon as there is even a little brush fire, we go out with water and planes and put it out, and most of the time they are caused not by man but by lightning, and are just part of the natural process.

Are we are doing any research on that to see whether perhaps we should let forests burn when lightning strikes, or at least let them burn more than we do now?

infestations de ravageurs, y compris du dendroctone du pin, frappent toutes nos forêts. Elles entraînent plusieurs conséquences : mentionnons, par exemple, une augmentation des incendies de forêts, comme vous l'avez correctement indiqué.

Les scientifiques du ministère se penchent sur le problème. Ils mènent des recherches, essaient de trouver des moyens d'atténuer les effets des infestations, de les maîtriser. J'ai discuté avec eux des mesures que nous pouvons prendre pour contenir les infestations dans les régions touchées.

Autre point : nous sommes en train d'élaborer une stratégie de protection de la faune. Les provinces collaborent ensemble, financent l'initiative et partagent les ressources ainsi qu'une base de données. Les incendies de forêts et les ravageurs ne reconnaissent pas les frontières. Voilà pourquoi nous devons unir nos efforts dans ce domaine.

La stratégie de protection de la faune a été entérinée à l'unanimité par le Conseil canadien des ministres des forêts. Le sujet a été inscrit à l'ordre du jour de nos prochaines réunions. Le Conseil doit se réunir à Whitehorse, en septembre. Nous allons examiner ce dossier en profondeur, dossier auquel notre ministère consacre beaucoup d'énergie.

Le sénateur Tkachuk : Je voudrais aborder deux points, dont celui du dendroctone du pin. Mais permettez-moi d'abord de vous féliciter pour votre nomination et de vous souhaiter la bienvenue au comité. Je viens tout juste de vérifier auprès du président : nous avons mené, en 2002, une étude sur les effets des changements climatiques sur l'agriculture. Nous ne nous sommes pas attaqués aux causes, mais plutôt aux impacts des changements climatiques.

À l'époque, les témoins — et les membres du comité qui étaient présents s'en souviendront — nous avaient dit que les températures plus chaudes favorisaient l'infestation du dendroctone du pin — autrement dit, le nombre de dendroctones du pin augmente de façon excessive.

Toutefois, un scientifique de l'Université de la Colombie-Britannique ou de Victoria, je ne sais plus, avait déclaré avoir lancé une mise en garde au gouvernement de la Colombie-Britannique quand il a adopté, il y a des années de cela, sa politique d'aménagement des forêts, politique qui proposait de contenir les incendies, de les supprimer immédiatement au lieu de les laisser brûler naturellement. Il avait affirmé que cette pratique allait provoquer l'infestation du dendroctone du pin. Les Américains utilisent, depuis des années, une approche légèrement différente. En Saskatchewan, dès qu'un petit feu de broussaille se manifeste, on cherche à l'éteindre avec de l'eau et des avions-citernes. La plupart du temps, ces feux ne sont pas causés par l'homme, mais par la foudre. Il s'agit d'un processus naturel.

Est-ce que nous menons des recherches sur la question, afin de voir s'il ne serait pas préférable de laisser brûler les forêts quand la foudre frappe ou, à tout le moins, de les laisser brûler plus longtemps avant d'intervenir?

Richard B. Fadden, Deputy Minister of Natural Resources, Natural Resources Canada: The short answer is that fires are an important component of forest development and forest management. The question, to which there is no perfect answer, is which fire gets to burn how long and where? Without fires, the forests effectively die.

There has been a growing concern over the last couple of years that we have had rather too many fires in Canada. There is a variety of factors that affect whether the provinces, which primarily have jurisdiction over forests, will allow them to burn.

Dealing with the bugs is not the only issue to take into consideration. How close they are to communities, the effect they have on industries and issues of that nature must also be considered.

The short answer is, absolutely, we have to have some forest fires. The difficult issue for those who actually manage them is in the particular circumstances of how they deal with them.

Senator Tkachuk: I wish there was a way we could have exported that 40-below weather from Saskatchewan last February. That would have looked after your problem.

I want to move now to the April framework agreement on lumber. There has been a lot written and said about it. Could you give us a synopsis of what you think of the agreement? Perhaps you could point out not only some of the problems with the agreement, but also some of the positives. Did the United States get a better deal than Canada? Are there downsides and upsides for Canada? How do we prepare for the next round? Is there an end date to this agreement? I am sure there will be negotiations while this agreement is in force. That way, we will perhaps have some longer-term stability and a return to real free trade.

Mr. Lunn: It is a great topic, worth addressing.

I have been quoted in the news as saying that this is a great agreement for Canada. It was an enormous victory. I know some of our political opponents would like to suggest otherwise. As one who has worked in the forestry industry and lived in single-industry towns, I have seen the direct result of ongoing trade disputes and their impact on these communities.

Before we get into why it is such a good agreement, we should talk about some of the specific details. Right now, lumber is trading on the open market at about $365 per thousand board feet. When lumber is above $355 per thousand board feet, we have absolutely unfettered access to U.S. markets. There are no quotas, no tariffs and no import duties. There is totally free trade across this country.

Atlantic Canada got its exemption, something important for them.

Richard B. Fadden, sous-ministre des Ressources naturelles, Ressources naturelles Canada : En fait, les feux sont une composante important de la croissance et de l'aménagement des peuplements forestiers. La question qu'il faut se poser est la suivante, et il n'y a pas de réponse parfaite : quels feux doit-on laisser brûler plus longtemps, et à quel endroit? Quand il n'y a pas de feux, les forêts finissent par mourir.

On a tendance à croire, depuis quelques années, qu'il y a trop d'incendies de forêt au Canada. Divers facteurs interviennent dans la décision des provinces, qui sont principalement responsables de la gestion des forêts, de laisser brûler les feux.

La lutte antiparasitaire n'est pas le seul élément qui entre en ligne de compte. Il y a également la proximité des infestations aux collectivités, l'impact qu'elles ont sur les industries et autres questions de ce genre.

Bref, les feux de forêt sont essentiels. Que faire dans les circonstances, voilà la question difficile à laquelle doivent répondre les décideurs.

Le sénateur Tkachuk : J'aurais aimé qu'on trouve le moyen d'exporter les températures de -40 que nous avons connues en Saskatchewan en février dernier. Cela aurait permis de régler le problème.

J'aimerais parler de l'accord-cadre sur le bois d'œuvre qui a été conclu en avril. On a écrit et dit beaucoup de choses à ce sujet. Que pensez-vous de l'accord? Vous pourriez peut-être nous parler non seulement de ses points faibles, mais également de ses points forts. Est-ce que les États-Unis ont été mieux traités que le Canada? En quoi l'accord est-il positif, et en quoi est-il négatif? Comment devons-nous nous préparer en vue de la prochaine ronde de négociations? Est-ce que l'accord est assorti d'une date d'expiration? Je suis certain que les négociations vont se poursuivre une fois l'accord mis en œuvre. Il va permettre à l'industrie de bénéficier d'une certaine stabilité à plus long terme, et entraîner un véritable retour au libre-échange.

M. Lunn : C'est un sujet très intéressant qui mérite d'être débattu.

D'après les médias, j'aurais déclaré que cet accord constitue une bonne nouvelle pour le Canada. Il s'agit, en fait, d'une victoire énorme. Certains de nos adversaires politiques soutiennent le contraire. Or, j'ai travaillé dans le secteur forestier, j'ai vécu dans des villes monoindustrielles, et j'ai été témoin de l'impact qu'ont sur ces collectivités les différends commerciaux qui persistent.

Avant de vous expliquer pourquoi cet accord est si avantageux, je vais vous parler de certaines de ces modalités. À l'heure actuelle, le prix du bois sur le marché libre est d'environ 365 $ le mille pieds-planches. Si le prix dépasse 355 $, nous aurons un accès libre au marché américain. Aucun quota, tarif, droit à l'importation n'est imposé. Le marché est entièrement libre.

La région de l'Atlantique a obtenu l'exemption quelle recherchait et à laquelle elle tenait absolument.

The Province of Quebec had some issues with some of the border mills. Some 32 border mills — with the possibility of extending the agreement to cover two other mills, a topic now under discussion — are also exempt. That was important to the Province of Quebec.

The industry in Ontario and British Columbia was looking for flexibility, especially with regard to what will happen when the market falls. That is because the U.S. was saying, "We want some give-and-take here." Different parts of British Columbia, such as the coastal region, wanted different provisions. They wanted to ensure that they would be protected. At the same time, those in the interior were saying, "We cannot live with quotas under any circumstances. If there are quotas, we are not on board."

There were some unique challenges from every part of the country for the negotiators in coming up with an agreement. Basically, each province has the option of going with just a pure export tax, again with no quotas, if the market begins to drop. They can export as much as they want. If the market starts to drop below $355 to $335 they will have to pay a 5 per cent export tax. It is a sliding scale, up to a maximum of a 15 per cent export tax. Under the worst conditions, they would pay less under an export tax than under the current situation.

Other parts of the country, such as Ontario, have said that they could live within their share of a quota. Thus, they have a much reduced export tax, which is on a sliding scale from 2 per cent to 3 per cent, depending on market conditions. We can give you those specific numbers if you want.

The point is that under the worst market conditions, there would be an export tax that would be far less than what we are paying today and that money would stay in Canada. That is significant, and why it is a huge victory.

Let me talk about the $5 billion, about which we have seen so much in the press. Some ask why they get to keep any of it. Why did they get to keep $500 million?

An Hon. Senator: It was $1.2 billion.

Mr. Lunn: I will correct you, senator. In fact, there is about $5 billion. Some 80 per cent, at a minimum, is guaranteed. Some $4 billion is coming back to the forestry industry in Canada. This is money that the industry desperately needs. No, the United States did not get $1.2 billion, or 20 per cent. They got 10 per cent, set aside for a joint fund to help the industry on both sides of the border move forward. There is a fund for humanitarian causes, like the Hurricane Katrina cleanup. There is a fund for joint research projects on how this industry can move forward in a competitive way. It is in both our interests to do this.

The other 10 per cent, or about $.5 billion, is for the U.S. industry to recover their legal costs. That is what they got out of it. They got $500 million, or 10 per cent, to recover their legal costs. Most people know that when you enter litigation

Le Québec avait des différends avec certaines scieries frontalières. Or, quelque 32 scieries frontalières — et deux autres pourraient être visées, un sujet qui fait l'objet des discussions — sont exemptées de l'accord. Il s'agit-là d'un point important pour cette province.

L'Ontario et la Colombie-Britannique voulaient une entente qui leur accorderait une certaine flexibilité, surtout en cas fléchissement dans le marché. Les États-Unis, eux, cherchaient à obtenir des compromis. Diverses régions de la Colombie-Britannique, comme la région côtière, voulaient des garanties différentes. Elles tenaient à protégées. Au même moment, les régions à l'intérieur disaient, « Nous ne voulons pas de quotas, peu importe les circonstances. Si des quotas sont imposés, nous allons rejeter l'accord. »

Les négociateurs avaient donc des défis uniques à relever dans chacune des régions du pays. En gros, chaque province peut, en vertu de l'accord, imposer une taxe à l'exportation, sans quotas, si le prix du bois sur le marché commence à fléchir. Elles peuvent exporter autant de bois qu'elles désirent. Si le prix du marché tombe sous les 355 $, qu'il s'établit à 355 $, elles devront payer une taxe à l'exportation qui pourrait varier de 5 à 15 p. 100. Au pire, elles paieraient moins, avec cette taxe à l'exportation, qu'elles ne font actuellement.

D'autres provinces, comme l'Ontario, ont affirmé pouvoir vivre avec des quotas. La taxe à l'exportation qu'elles verseraient serait moins élevée; elle varierait de 2 à 3 p. 100, selon les conditions du marché. Nous pouvons vous fournir les chiffres précis, si vous voulez.

Le fait est que, dans le pire des scénarios, la taxe à l'importation serait beaucoup moins élevée que celle que nous payons aujourd'hui. L'argent resterait au Canada, et c'est là un point fort important. Voilà pourquoi cet accord est une grande victoire.

Concernant les 5 milliards de dollars, dont on a fait grand cas dans les médias, d'aucuns se demandent pourquoi les Américains gardent une partie de l'argent. Pourquoi leur accorde-t-on 500 millions de dollars?

Une voix : Il s'agissait de 1,2 milliard de dollars.

M. Lunn : Permettez-moi de vous corriger; il s'agit en fait d'environ 5 milliards de dollars. Au moins 80 p. 100, approximativement, est garanti. L'industrie forestière canadienne récupérera à peu près 4 milliards de dollars. Elle a désespérément besoin de cet argent. Les États-Unis n'ont pas reçu 1,2 milliard de dollars, ou 20 p. 100. Ils ont obtenu 10 p. 100, qui a été versé dans un fonds conjoint destiné à aider l'industrie des deux côtés de la frontière. Il y a aussi un fonds réservé à des causes humanitaires, comme le nettoyage des dégâts causés par l'ouragan Katrina. Il existe également un fonds destiné à financer des projets de recherche conjoints sur la façon d'accroître la compétitivité de l'industrie. Cela va dans l'intérêt des deux pays.

Les autres 10 p. 100, soit environ 0,5 milliard de dollars, permettront à l'industrie américaine de récupérer le coût des frais juridiques. C'est la somme qu'elle a obtenue. Elle a reçu 500 millions de dollars, à savoir 10 p. 100, pour récupérer le coût

you rarely get all or nothing. The people who have been making money on this issue over the last decade are the lawyers. They have been making hundreds of millions of dollars. Look at the people who have been opposing this. Who have the spokespeople been?

We have appeared before WTO and NAFTA panels. We won the majority of them, without question. We have lost a few battles, but you never win them all.

Throughout all the negotiations, we have never had an agreement this comprehensive and this good.

I emphasize again that we have absolutely wide-open free trade under current market conditions. We have flexibility for every region.

Some have said that we have given up our sovereignty. That is utter nonsense. We have done exactly the opposite. We have negotiated an agreement in which our sovereignty is protected. When you think about the original dispute, you have to ask, what were they attacking us on? They were attacking us on our provincial forest policy. In British Columbia it was the stumpage policy. That is exactly what we protected. We have a negotiated framework whereby those provincial policies are protected.

There are some other issues concerning the stumpage in British Columbia, which we can get into in more detail if you want. However, those issues will be resolved.

You asked about the certainty and the length of the agreement. This agreement provides certainty for the industry for seven years, with the option of extending it for two more years. That makes for nine years of certainty. That is why we have turned the corner. Business can manage certainty; they cannot manage uncertainty.

I am the biggest proponent of this agreement. We were desperate for this agreement. I give full credit to our new Prime Minister for making this a priority. He put a lot on the line to make it happen, as did the President of the United States.

I could not be a stronger advocate of it. There is no downside to this agreement. I will say this about some of the industry players opposing it: They have a vested interest in doing so, and I understand that. There are companies in Canada for whom it is in the interests of their bottom line to oppose this agreement. They have invested in their mills. They are larger, modern players. They know they have a greater chance of squeezing some of the other players out of business, and that is exactly what they want to do. It is in their long-term interest. However, it is not in the interests of Canadians, and it is not in the interests of the forestry sector, and that is why this government has made this decision. We will see that this agreement is concluded.

Senator Tkachuk: Was I asking questions? That was such a long answer, I forgot.

The Chairman: You were.

Mr. Lunn: I apologize for being so long-winded.

des frais juridiques. La plupart des gens savent que lorsqu'on entreprend des procédures judiciaires, il est rare qu'on obtienne tout ou rien. Ceux qui ont fait de l'argent grâce à cette affaire au cours de la dernière décennie, ce sont les avocats. Ils ont fait des centaines de millions de dollars. Vous savez quelles sont les personnes qui s'opposent à cela.

Nous avons comparu devant des groupes spéciaux de l'OMC et de l'ALENA. Nous avons gagné la majorité de nos causes, cela ne fait aucun doute. Nous avons perdu quelques batailles, car il est impossible de toutes les remporter.

C'est la première fois que nous parvenons à un accord aussi complet et aussi bon.

Je le souligne encore une fois, selon les conditions actuelles du marché, nous bénéficions d'un libre-échange total. Nous avons de la souplesse dans toutes les régions.

Certains ont affirmé que nous avons abandonné notre souveraineté. C'est tout à fait insensé. C'est entièrement le contraire. Nous avons négocié un accord en vertu duquel notre souveraineté est protégée. Il faut se demander à quoi ils s'en prenaient. Ils s'en prenaient à nos politiques forestières provinciales, notamment à la politique des droits de coupe de la Colombie-Britannique. C'est exactement ce que nous avons protégé. Nous avons négocié un accord-cadre qui protège nos politiques provinciales.

Il y a d'autres problèmes qui concernent les droits de coupe en Colombie-Britannique, et si vous le souhaitez, nous pouvons entrer dans les détails à ce sujet. Je peux vous dire notamment que ces problèmes seront réglés.

Vous avez parlé de la certitude et de la durée de l'accord. Cet accord offrira une certitude à l'industrie pendant sept ans, et il peut être prolongé de deux autres années. Cela signifie donc neuf ans de certitude. C'est pourquoi nous avons conclu cette entente. L'industrie peut gérer la certitude, mais pas l'incertitude.

Je suis le plus fervent partisan de cet accord. Il nous le fallait absolument. Je félicite notre nouveau premier ministre d'en avoir fait une priorité. Il a risqué beaucoup pour que cette entente se concrétise, à l'instar du président des États-Unis.

Je ne pourrais pas défendre plus ardemment cet accord. Il ne présente aucun point négatif. Certains membres de l'industrie qui s'y opposent le font parce qu'ils ont un intérêt direct, et je comprends cela. Certaines entreprises canadiennes s'opposent à l'accord parce que cela va dans leur intérêt sur le plan financier. Elles ont investi dans leurs scieries. Il s'agit d'entreprises importantes et modernes. Elles savent qu'elles sont en mesure de chasser des concurrents, et c'est exactement ce qu'elles veulent faire. C'est dans leur intérêt à long terme. Cependant, cela ne va pas dans l'intérêt des Canadiens ni du secteur forestier, et c'est pourquoi le gouvernement a pris cette décision. Nous allons veiller à ce que cet accord soit signé.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que j'étais en train de poser des questions? La réponse était tellement longue que j'ai oublié.

La présidente : Vous l'étiez, en effet.

M. Lunn : Je suis désolé d'avoir été aussi long.

The Chairman: It was a full answer, indeed. We have the minister here for slightly less than 25 minutes. If you could all be crisp in your questioning, we can get through. We have the deputy minister and the assistant deputy minister here for another hour.

Senator Mahovlich: I apologize for intervening there.

Senator Cordy: Welcome, minister. The Prime Minister has put you in a portfolio for which you feel great passion, so congratulations on your appointment. I would like to go back to the softwood lumber agreement. I am not a member of this committee, but I think you would have to have been hiding in a closet for a number of years to not be aware of the agreement.

Could you take me through what happens now? We have a framework agreement, or an agreement in principle, but it has not been signed yet. I would like to know what happens next and when you expect it to be signed. You mentioned previously that there is litigation. What effect will that have on when the agreement will be signed? Also, there certainly are comments in news media, and I am not suggesting that I believe everything that is in the media, that the federal government is pressuring companies to accept the agreement and drop their litigation. Could you take us through from where we are now, with an agreement in principle, to what will happen next?

Mr. Lunn: Thank you, senator. We do have a framework agreement, as you know. The negotiators are now putting that into a final text, and they are working hard. We will focus on this in the coming months. I cannot give you an exact time — and I am always reluctant to do that — but it is a priority to put that framework agreement into a final text in the months ahead. I am saying months; I am not saying beyond that. It is a priority to make it happen as quickly as we can. I am confident we will get there.

A few issues are bubbling to the surface. For example, British Columbia was in the process of changing its stumpage system in the interior to a market-based system. It is not quite there yet, but that British Columbia stumpage system is one of the reasons we ended up with a dispute in the first place. Again, these issues will all be resolved, but it is a matter of months, not much beyond that.

As to the return of the $4 billion, you have to unwind a lot of clocks and some are easier to unwind than others. Some larger companies have kept better records and so their clock can be unwound quicker. There is no doubt that it could take six or nine months to actually return the $4 billion to the industry. You have to unwind all of these individually. However, it is an asset that the industry can rely on and leverage or borrow against. It is an asset on their bottom line.

There is litigation on both sides of the border. I suspect that, when we put the final ink to paper, these companies will drop the suits. They are commercial disputes between the industry and

La présidente : C'était certes une réponse complète. Le ministre est avec nous pour un peu moins de 25 minutes. Si vous êtes brefs, nous pourrons lui poser un certain nombre de questions. Le sous-ministre et le sous-ministre adjoint seront là pendant une autre heure encore.

Le sénateur Mahovlich : Je suis désolé d'être intervenu.

Le sénateur Cordy : Je vous souhaite la bienvenue, monsieur le ministre. Le premier ministre vous a confié un ministère qui vous passionne, et je vous félicite pour votre nomination. Je voudrais revenir à l'accord sur le bois d'oeuvre. Je ne suis pas un membre de ce comité, mais je crois qu'il faut vivre sur une autre planète pour ne pas être au courant de cet accord.

Pouvez-vous me dire ce qui se passe en ce moment à ce sujet? L'accord-cadre, ou l'accord de principe, a été défini, mais il n'a pas encore été signé. J'aimerais savoir ce qui se passera prochainement et quand vous vous attendez à ce qu'il soit signé. Vous avez mentionné tout à l'heure qu'il y a des procédures judiciaires en cours. Quelle incidence auront-elles sur le moment de la signature de l'accord? Par ailleurs, les médias ont rapporté, et je ne veux pas laisser entendre que je crois tout ce qu'on affirme dans les médias, que le gouvernement fédéral exerce des pressions sur les entreprises pour qu'elles acceptent l'accord et qu'elles mettent fin à leurs procédures judiciaires. Pouvez-vous nous expliquer ce qui se passera entre maintenant et la signature de l'accord?

M. Lunn : Merci, sénateur. Comme vous le savez, nous avons en effet défini un accord-cadre. Les négociateurs sont en train de rédiger le texte final, et ils travaillent avec acharnement. Nous allons nous concentrer là-dessus au cours des prochains mois. Je ne peux pas vous donner une date exacte — j'hésite toujours à faire cela d'ailleurs — mais je peux vous dire que la rédaction du texte final de l'accord-cadre sera une priorité dans les mois à venir. Il est question de mois, mais pas davantage. Nous voulons que cela se fasse le plus rapidement possible. J'ai bon espoir que nous y arriverons.

Certains problèmes existent. Par exemple, la Colombie-Britannique est en train de modifier son système de droits de coupe dans la région de l'intérieur de sorte qu'il soit axé sur les forces du marché. Ce changement n'est pas tout à fait terminé, mais je peux vous dire que ce système de droits de coupe en Colombie-Britannique est en partie à l'origine du différend. Je le répète, ces problèmes seront tous réglés, et cela se fera en l'espace de quelques mois, pas plus.

Pour ce qui est de récupérer les quatre milliards de dollars, il faut remonter dans le temps, et c'est plus facile à faire dans certains cas. Certaines grandes entreprises ont mieux tenu leurs livres, et il est donc plus facile dans leur cas de remonter dans le temps. Il ne fait aucun doute qu'il pourrait falloir six ou neuf mois pour remettre à l'industrie les quatre milliards de dollars. Il faut traiter tous les cas individuellement. Il s'agit toutefois d'un avoir sur lequel l'industrie peut compter et utiliser entre autres pour emprunter. Il est compris dans le résultat net.

Des entreprises des deux côtés de la frontière ont entrepris des procédures judiciaires. Lorsque l'accord sera signé, je m'attends à ce que ces entreprises mettent fin à leurs procédures. Elles

governments, and they have a right to put those litigation suits forward. I suspect they will remain until they no longer see a need for them. That is between the industry players that have put those suits forward and the various governments that they are filed against. They have a legal right to do that, and they will take their course. I do not believe that the fact that they are sitting out there will have a direct impact on the actual signing of the final agreement. Everyone is aware these are commercial disputes, and they happen all the time.

Senator Cordy: Is the federal government putting pressure on these companies?

Mr. Lunn: I give my speech to all of them in their boardroom. Is that pressure? When they push back, I push back even harder, because I passionately believe it is the right thing to do. If that is pressure, then there is pressure. I make no bones about talking to any of them. I have met with them. I am aggressively and actively meeting with forestry companies. They are calling me and I am returning their calls. I had dinner with the members of the Forest Products Association of Canada and was well received; it was positive. I have also put in calls to CEOs of companies that have been opposed to the agreement. I want their feedback. I want to hear it, and I want to share it at the cabinet table. It is important that we know all the concerns. You can probably get a sense of where I am going on this. If that is putting pressure on them, so be it.

Senator Cordy: Is it possible to have tabled with this committee a copy of the agreement in principle, the framework agreement?

Mr. Lunn: If it is possible, I am happy to do that, but I cannot answer that. Is it in the public domain?

Mr. Fadden: I think it is.

Mr. Lunn: If it is in the public domain and we are technically allowed to do that, I would be more than pleased to do so.

Senator Mahovlich: My office would like a copy, too.

The Chairman: Senator Nolin is next. I am wondering, Senator Mahovlich, if you might step back from your questioning to let others have a turn. Thanks.

[*Translation*]

Senator Nolin: Thank you, Mr. Minister, for having accepted our invitation. I too would like to congratulate you on your appointment. I think that the Prime Minister made a good choice. Obviously, your passion for this work will guarantee your effectiveness and success.

There are two areas I would like to touch on in my questions this morning, and they are the issue of sustainable development and the matter of jobs related to the forest industry.

First, French Canadians in Quebec who are listening to us are familiar with a debate that has been going on in Quebec for about 10 years now. The forest industry is the pre-eminent industry in Quebec; whether we are talking about wood or paper, this is

concernent des différends commerciaux entre l'industrie et les gouvernements, et les entreprises ont le droit d'entamer des poursuites judiciaires. Je présume que les entreprises n'y mettront pas fin tant qu'elles en verront l'utilité. Ce sont des membres de l'industrie qui ont intenté des poursuites contre divers gouvernements. Ils ont le droit de le faire, et les procédures suivront leur cours. Je ne crois pas que ces poursuites auront une incidence directe sur la signature de l'accord final. Tout le monde sait qu'il s'agit de différends commerciaux, et qu'il y en a toujours.

Le sénateur Cordy : Le gouvernement fédéral exerce-t-il des pressions sur ces entreprises?

M. Lunn : Je prononce mon discours devant leur conseil d'administration. Est-ce que cela équivaut à exercer des pressions? Quand elles s'opposent, je défends l'accord encore plus vivement, car je crois fermement que c'est ce qu'il faut faire. Si cela correspond à exercer des pressions, alors je vous réponds oui. Je ne me gêne pas pour m'entretenir avec elles. Je l'ai d'ailleurs fait. Je rencontre les entreprises forestières, et lorsqu'elles appellent mon bureau, je les rappelle. J'ai dîné avec les membres de l'Association des produits forestiers du Canada, et j'ai été très bien accueilli; la rencontre a été très positive. J'ai aussi téléphoné à des PDG d'entreprises qui s'opposent à l'accord. Je veux obtenir leurs commentaires et en faire part au Cabinet. Il est important de connaître toutes les préoccupations. Vous savez probablement où je veux en venir. Si tout cela équivaut à exercer des pressions, c'est ainsi.

Le sénateur Cordy : Serait-il possible de déposer auprès de la greffière du comité une copie de l'accord de principe, de l'accord-cadre?

M. Lunn : Si c'est possible, je serai ravi de le faire, mais je ne peux pas vous répondre. Est-ce que c'est du domaine public?

M. Fadden : Je crois que oui.

M. Lunn : Si c'est du domaine public, et que nous sommes autorisés à le déposer, je serai ravi de le faire.

Le sénateur Mahovlich : J'aimerais qu'une copie soit envoyée à mon bureau également.

La présidente : La parole est maintenant au sénateur Nolin. Je me demande, sénateur Mahovlich, si vous accepteriez de laisser d'autres membres poser des questions. Merci.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : Merci, monsieur le ministre, d'avoir accepté notre invitation. Je voudrais, moi aussi, vous féliciter pour votre nomination. Je pense que le premier ministre a fait un bon choix. De toute évidence, la passion qui vous anime est une garantie de l'efficacité et du succès que vous allez atteindre.

Il y a deux champs de questions qui m'intéressent ce matin, à savoir la question du développement durable et la question des emplois reliés à l'industrie de la forêt.

En premier lieu, les Canadiens français québécois qui nous écoutent sont familiers avec un débat que nous avons au Québec depuis une dizaine d'années. L'industrie de la forêt est la plus importante industrie au Québec; que ce soit pour le bois ou le

where the most important economic activity is generated in Quebec. And Quebecers have been witness to a debate which has been going on for a decade. On the one hand, there is a pop singer, Richard Desjardins, who promotes his point of view very articulately. He attacks the industry outright and accuses it of not adequately promoting sustainable development techniques. He even produced a movie to support his claims and Quebecers in many areas were frightened by what they saw. Indeed, many Quebecers are city-dwellers, as I am, and forestry activities are often very much removed from our sight. And when we see a film like the one made by Mr. Desjardins, we are concerned.

On the other hand, there is a very articulate producers' association, whose spokesperson is a former Parti Québécois minister, Mr. Chevrette, who does his work well and who claims that the industry, on the contrary, is applying the principles of sustainable development.

Would it be a part of your mandate to guide Quebecers in this debate? We are confronted with contradictory opinions, often supported with images, which shock public opinion. As this is the most important industry in Quebec, Quebecers are looking for indicators. Do we have a sustainable development strategy in Canada for forestry, and if that is the case, are there any indicators available to the population to help them to see what is really happening in this sector?

[*English*]

Mr. Lunn: Thank you very much. First, it is a priority; sustainable forestry is crucial. If we do not focus on that we will lose it all. It is an absolute priority for this government and the provincial governments. Within Natural Resources Canada we invest a lot in the sustainable forest management practices across the country. We have the largest area of certified forest anywhere in the world.

[*Translation*]

Senator Nolin: Mr. Minister, allow me to interrupt you. You are saying this and Quebecers are listening. On the department's site, is there some way for a citizen to obtain information, to go and see whether an independent arbiter could guide Quebecers so that they might know whether it is Mr. Desjardins, or the former minister Mr. Chevrette, who is telling the truth? You can tell us that.

Finally, are there any success factors in this area that might be available to the population?

[*English*]

Mr. Lunn: As a federal department, we use 46 different indicators. We look at a variety of these indicators across the country to ensure the long-term sustainability of the forest, to monitor areas that are being neglected or things that are happening. They address a broad range of indicators, from environmental to social to the economic values.

papier, c'est là que se génère la plus grosse activité économique québécoise. Et les Québécois sont témoins d'un débat qui dure depuis plus d'une dizaine d'années. D'un côté, vous avez un chanteur populaire, Richard Desjardins, qui est très articulé dans la défense de son point de vue. Il attaque de front l'industrie et l'accuse de ne pas s'employer adéquatement à promouvoir des techniques de développement durable. Il a même produit un film à l'appui de ses prétentions et les Québécois ont été, dans bien des domaines, effrayés de voir cela. En effet, beaucoup de Québécois sont des citoyens urbains, comme je le suis, et les activités forestières sont souvent loin de notre vue. Et lorsque nous voyons un film comme celui de M. Desjardins, cela nous préoccupe.

D'un autre côté, vous avez une association de producteur, très articulée, entre autres, dont le porte-parole est un ancien ministre du parti québécois, M. Chevrette, qui fait bien son travail et qui prétend que l'industrie, au contraire, s'emploie à faire du développement durable.

Est-ce qu'il est de votre responsabilité de guider les Québécois dans cette réflexion? Nous sommes confrontés à des opinions contradictoires, souvent imagées, qui choquent l'opinion publique. Comme il s'agit là de l'industrie la plus importante du Québec, les Québécois veulent avoir des indicateurs. Est-ce que nous avons, au Canada, une stratégie de développement durable de la forêt et si oui, y a-t-il des indicateurs qui sont à la disposition de la population pour nous aider à voir clair dans le domaine?

[*Traduction*]

M. Lunn : Je vous remercie beaucoup. D'abord, je dois vous dire qu'il s'agit d'une priorité. La durabilité des forêts est essentielle. Si nous ne misons pas là-dessus, nous allons tout perdre. C'est sans aucun doute une priorité pour le gouvernement fédéral et les provinces. Le ministère des Ressources naturelles investit beaucoup dans l'aménagement durable des forêts à l'échelle du pays. Le Canada possède le plus grand nombre de forêts certifiées au monde.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : Monsieur le ministre, permettez-moi de vous interrompre. Vous nous dites cela et les Québécois vous écoutent. Sur le site du ministère, est-ce qu'il y a moyen pour un citoyen de s'informer, d'aller voir si un arbitre indépendant peut guider les Québécois afin de savoir si c'est M. Desjardins ou l'ancien ministre Chevrette qui dit vrai? Vous pouvez nous faire cette affirmation.

Finalement, est ce qu'il y-a des indicateurs de réussite qui sont à la disposition de la population?

[*Traduction*]

M. Lunn : Notre ministère utilise 46 indicateurs différents. Nous examinons ces indicateurs pour veiller à la durabilité à long terme des forêts, pour cerner les régions négligées et surveiller la situation. Ils portent sur divers aspects, notamment les aspects environnemental, social et économique.

Some indicators monitor, for example, the changing of the forest in protected areas; the population levels of selected forest species; the areas disturbed by fire or insects. What impact are these having? The scientists — and I do not pretend to be one — monitor all of these indicators to ensure that we are closely watching the long-term sustainability. Other indicators include the annual harvest rates, to ensure these areas are sustainable; direct employment.

There is extensive consultation with Aboriginal people on the forest management planning. The Canadian Forest Service does extensive work in these areas and they work with the industry.

I would submit that the industry has as much of a vested interest as the government in ensuring a sustainable forest. They want to be there for the long term. That is what they are expressing to me.

How we harvested forests 20 years ago is a lot different from how we did it five years ago and from how we do it today. There is no question that what we did 20 or 30 years ago is not acceptable now, but that has changed dramatically, with selective logging practices, where we harvest, the conditions under which we harvest, and how we harvest.

I was surprised to learn that there are areas on the coast where they take the tree out of the forest upright, by helicopter. They do not drop it to the ground. They send a person up the tree and limb the tree while it is standing; it never touches the ground. It is hooked up by a helicopter with a grappling hook and broken off at the stump, then taken out standing, which minimizes the damage to the forest.

[*Translation*]

Senator Nolin: Mr. Minister, you should say that in your province, the smallest trees are five feet in diameter while in my province, the biggest trees are one foot in diameter!

[*English*]

Mr. Lunn: They have looked at practices there in terms of ensuring the long-term sustainability, and it is important to do that. There are unique challenges in each part of the country. I would conclude by saying that this is an important area for everyone's interests and one where we will continue to put resources at the current levels to ensure a sustainable forest.

Do you have anything to add, Mr. Emmett?

The Chairman: Mr. Emmett, could we continue with that issue after the minister leaves; if that is all right, Senator Nolin?

Senator Peterson: Thank you to the witnesses. I come from Saskatchewan, where we have the Dutch elm beetle, so we all have our beetles in order here. That will not be my question.

Certains indicateurs servent par exemple à suivre l'évolution de l'état des forêts dans les zones protégées, à évaluer les populations de certaines espèces et à étudier les régions endommagées par des incendies ou des insectes. Quelles sont les répercussions? Les scientifiques — et je ne prétends pas en être un — étudient tous ces indicateurs pour faire en sorte que nous suivions de près la durabilité à long terme. D'autres indicateurs nous permettent de mesurer les taux de coupes annuels pour assurer la durabilité.

Nous consultons abondamment les Autochtones au sujet de la planification de l'aménagement des forêts. Le Service canadien des forêts accomplit beaucoup de travail à cet égard et il collabore avec l'industrie.

Je suis d'avis qu'il va autant dans l'intérêt de l'industrie que dans celui du gouvernement d'assurer la durabilité des forêts. Les entreprises forestières veulent continuer d'exister à long terme. C'est ce qu'elles m'ont affirmé.

L'exploitation forestière d'il y a vingt ans est très différente de ce qu'elle était il y a cinq ans et de ce qu'elle est aujourd'hui. Il ne fait aucun doute que les pratiques d'il y a vingt ou trente ans ne sont plus acceptables aujourd'hui. Elles ont changé de façon dramatique. Nous avons mis en place des pratiques de coupes sélectives, et les lieux, les conditions et les méthodes d'exploitation ne sont plus les mêmes.

J'ai été étonné d'apprendre qu'à certains endroits sur la côte, on retire les arbres de la forêt par hélicoptère. On ne les fait pas tomber sur le sol. Une personne procède dans l'arbre à l'ébranchage; l'arbre ne touche jamais le sol. On installe ensuite sur l'arbre un grappin qui est relié à un hélicoptère, on coupe la base de l'arbre et l'hélicoptère le monte dans les airs, ce qui cause moins de dommage à la forêt.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : Monsieur le ministre, vous devriez dire que dans votre province, les plus petits arbres ont cinq pieds de diamètre alors que dans ma province, les plus gros arbres ont un pied de diamètre!

[*Traduction*]

M. Lunn : On veille à utiliser des techniques axées sur la durabilité, ce qui est important. Chaque région du pays comporte ses propres défis. L'aménagement durable des forêts va dans l'intérêt de chacun et nous continuerons d'y consacrer des ressources, selon le niveau actuel, en vue d'assurer la durabilité des forêts.

Avez-vous quelque chose à ajouter, monsieur Emmet?

La présidente : Monsieur Emmet, pourrions-nous revenir à cette question après le départ du ministre; si vous n'y voyez pas d'objection, monsieur le sénateur Nolin?

Le sénateur Peterson : Je remercie les témoins. Je suis originaire de la Saskatchewan, dont les forêts sont touchées par la maladie hollandaise de l'orme. Mais ma question ne porte pas là-dessus.

I want to deal with the softwood lumber issue again. I certainly commend the negotiators for at least getting the export tax in place. It is not the most desirable tax, but at least the money stays in Canada.

The root cause of the issue seems to be the matter of ownership of the natural resource, and particularly in Canada, where it is on Crown land. Is there not some way that we could structure that to be acceptable to the other side and therefore keep us in the game, whereby we could have the exemptions? You would think there must be some way this could be done.

Mr. Lunn: I will probably get into trouble because I will give you my assessment of this.

Senator Tkachuk: That is what the Liberals want, minister.

Mr. Lunn: The deputy is kicking me on the shins under the table.

Let me say that is a very real question, and I do not believe that is the crux of the problem. British Columbia, where 50 per cent of the softwood lumber comes from, is primarily Crown lands. As you know, in Atlantic Canada it is private, and they have an exemption. British Columbia was accused of heavily subsidizing the stumpage, so what did the province do? They moved to a market-based stumpage system.

The United States accused them of certain practices and they tried to address all of them. They brought in legislation in the last four years to change their stumpage system to a more market-driven approach, trying to find a way to resolve this.

I do not think that is the issue. I think the issue is market share. That is my personal opinion. If we go above 34 per cent, the U.S. industry starts to become unglued. We have seen that in other sectors in the U.S., for example, potatoes or steel; it is not new. The U.S. lumber industry is one of the strongest lobby groups in the U.S. My personal opinion is that it has more to do with market share and that is why this agreement brings that certainty to what we do.

It allows us to go beyond the 34 per cent under today's market conditions. Traditionally, our market share has been anywhere from 28 to 32 per cent, but as you approach that higher number, it really starts to impact the U.S. industry.

They target British Columbia in particular because 50 per cent of the softwood lumber exports to the U.S. come from that province. They have gone after British Columbia, which made significant reforms to the stumpage policies to a more market-driven approach. There is more to come that I believe will likely be part of the final agreement — which will only serve everyone's interests.

Je veux revenir sur le sujet du bois d'œuvre. Je félicite les négociateurs d'avoir obtenu la mise en place d'une taxe à l'exportation. Ce n'est pas la taxe la plus souhaitable, mais elle signifie au moins que l'argent restera au Canada.

La cause première du problème semble être la propriété de cette ressource naturelle, surtout au Canada, car elle se trouve sur des terres de la Couronne. N'y a-t-il pas moyen de modifier la structure pour qu'elle soit acceptable aux yeux de nos voisins, ce qui nous permettrait ainsi de rester dans la course et de bénéficier d'exemptions? Il doit bien y avoir une façon d'y parvenir.

M. Lunn : Je vais probablement m'attirer des ennuis parce que je vais vous donner mon point de vue à cet égard.

Le sénateur Tkachuk : C'est ce que veulent les libéraux, monsieur le ministre.

M. Lunn : Le sous-ministre me donne des coups de pied sous la table.

Il s'agit-là d'un réel problème, mais je ne crois pas que ce soit la cause principale. Les terres de la Colombie-Britannique, d'où provient 50 p. 100 du bois d'œuvre, sont principalement des terres de la Couronne. Comme vous le savez, au Canada atlantique, les terres sont privées, et cette région bénéficie d'une exemption. On accusait la Colombie-Britannique de subventionner lourdement l'industrie du bois, alors qu'a-t-elle fait? Elle est passée à un système de droits de coupe axé sur les forces du marché.

Les États-Unis ont accusé cette province d'utiliser certaines pratiques, et la Colombie-Britannique a essayé de prendre des mesures à l'égard de chacune d'elle. Elle a mis en œuvre des lois au cours des quatre dernières années visant à modifier son système de droits de coupe de sorte qu'il soit davantage axé sur les forces du marché pour essayer de régler les différends.

Je ne crois pas que ce soit là le problème; je pense que c'est plutôt la part du marché. C'est mon opinion personnelle. Au-delà de 34 p. 100, l'industrie américaine commence à s'effondrer. C'est ce qui s'est produit dans d'autres secteurs aux États-Unis, par exemple, dans les domaines des pommes de terre et de l'acier. Ce n'est pas nouveau. L'industrie américaine du bois d'œuvre constitue l'un des groupes de pression les plus puissants aux États-Unis. À mon avis, le problème tient plutôt à la part de marché, et c'est pourquoi cet accord nous confère de la certitude.

Il nous permet d'aller au-delà des 34 p. 100 selon les conditions actuelles du marché. Notre part de marché s'est toujours située entre 28 et 32 p. 100, mais à mesure que ce pourcentage augmente, l'industrie américaine commence à s'en ressentir.

C'est la Colombie-Britannique qui est visée en particulier parce que 50 p. 100 des exportations de bois d'œuvre aux États-Unis provient de cette province. L'industrie américaine s'en prend à la Colombie-Britannique, qui a modifié considérablement ses politiques en matière de droits de coupe pour qu'elles soient davantage axées sur les forces du marché. D'autres changements seront apportés, et il est fort probable qu'ils soient inclus dans la version finale de l'accord, ce qui sera dans l'intérêt de chacun.

Senator Peterson: I agree with you on the market share issue. Once we have hit that, are even the exempted areas, like Atlantic Canada, closed off too?

Mr. Lunn: All four provinces in Atlantic Canada have a complete exemption, so they have unfettered access to U.S. markets under all conditions, I believe. It is important to note that they have traditionally had that. This is not something new.

Senator Mitchell: I have two quick questions. I am interested in getting a copy of the agreement. You are not certain whether it is in the public domain. Why is that and when might we receive it?

Mr. Lunn: I know that when I was on Mike Duffy's show the forestry minister from Ontario read it out on national television. We did not have an agreement at that time but he was reading it out on TV. I kept saying there is no agreement until there is an agreement. All there is at the moment is the framework agreement. It contains the principles on which the text is now being negotiated. A couple of issues have arisen. The negotiators are working hard on a final text, but that is the basis for it.

Senator Mitchell: There is some suggestion that Canada would have to get Washington to vet any forest policy changes under the terms of the agreement. Is that true? If so, what would be the implications for our sovereignty?

Mr. Lunn: You are referring to the anti-circumvention clause. It says the agreement is in place for seven years, with a possible extension of two more, and you cannot change the rules in midstream. That works both ways. That protects us as well. They cannot make changes.

That is a fairly standard clause. I submit it protects the sovereignty of our forest policies — which we have not had previously — that they have been attacking. As far as vetting is concerned, it is a common clause in agreements and works both ways. All they are saying is you cannot change the rules; this is the basis of the agreement for the next seven years. If there is a good reason to change forest policy and it is in everyone's interests, we will work together. It works on both sides of the border and is a necessary clause.

Senator Mitchell: There are two implications of the forest industry for positive environmental policy. One is the forest as a carbon sink and the other is forestry products as biofuels. What specific role do you play with the Minister of the Environment in developing that; and are you aware of the organization BIOCAP, which is doing a lot of work at a high level out of Queen's University? Are you working with them at all?

Le sénateur Peterson : Je suis d'accord avec vous pour ce qui est de la part de marché. Une fois que nous atteignons ce pourcentage, est-ce que les régions exemptées, comme celle de l'Atlantique, sont exclues?

M. Lunn : Les quatre provinces de l'Atlantique bénéficient d'une exemption complète. Elles ont donc libre accès aux marchés américains, peu importe les conditions, je crois. C'est la situation qui existe depuis toujours; il est important de le souligner. Ce n'est rien de nouveau.

Le sénateur Mitchell : J'ai deux brèves questions à poser. J'aimerais obtenir une copie de l'accord, mais vous avez affirmé que vous ne savez pas si c'est du domaine public. Je voudrais savoir pourquoi et quand pensez-vous que nous pourrions en recevoir une copie?

M. Lunn : Lorsque j'ai participé à l'émission de Mike Duffy, le ministre ontarien des Forêts en a lu des extraits. À ce moment-là, nous n'avions pas encore conclu un accord comme tel, mais il en lisait des extraits à la télévision. Je n'ai cessé de répéter qu'un accord n'avait pas encore été conclu. Pour l'instant, il n'y a qu'un accord-cadre. Il contient les principes sur lesquels on s'appuie en ce moment pour négocier le texte final. Un certain nombre de questions ont été soulevées. Les négociateurs travaillent avec acharnement à la rédaction du texte final en se fondant sur l'accord-cadre.

Le sénateur Mitchell : On a laissé entendre que le Canada devrait obtenir l'approbation de Washington, en vertu des modalités de l'accord, quant à tout changement concernant la politique forestière. Est-ce vrai? Si oui, quelle serait l'incidence sur notre souveraineté?

M. Lunn : Vous faites référence à la disposition anticontournement. Elle vise à établir que l'accord sera en vigueur pendant sept ans, durée qui peut être prolongée de deux années, et que les règles ne peuvent pas être modifiées en cours de route. Cela vaut pour les deux pays. Cette disposition protège le Canada également. Les États-Unis ne peuvent pas non plus effectuer des changements.

Il s'agit d'une disposition assez courante. Elle contribue à protéger notre souveraineté sur le plan de nos politiques forestières, que critiquent les États-Unis. Quant à l'approbation, il s'agit d'une disposition courante dans les accords, et cela vaut pour les deux pays. Tout ce qu'elle signifie, ce qu'il est impossible de modifier les règles; c'est ce sur quoi repose l'accord qui sera en vigueur au cours des sept prochaines années. S'il existe une bonne raison de modifier la politique forestière, et que la modification va dans l'intérêt de chacun, nous allons collaborer à cet égard. Cette disposition concerne les deux pays et elle est nécessaire.

Le sénateur Mitchell : Les forêts peuvent donner lieu à deux avantages sur le plan de l'environnement. Premièrement, elles constituent des puits de carbone et, deuxièmement, les produits forestiers peuvent servir à produire des biocarburants. Quel rôle jouez-vous avec le ministre de l'Environnement à ce chapitre-là? Connaissez-vous l'organisme BIOCAP, qui effectue de nombreux travaux de haut niveau à l'Université Queen's? Travaillez-vous avez lui?

Mr. Lunn: I am not sure if we are working with them. I have heard of them because I have a keen interest in this. I am familiar with their research.

Mr. Emmett: We are working with them.

Mr. Lunn: I believe we fund them, but I was not familiar with that detail. Regarding the biofuels, the Minister of the Environment, I and the Minister of Agriculture are launching our biofuel initiative next week in Saskatchewan, with a significant announcement.

From my own reading of this area, there is research on the forestry side. Brazil has been doing it for a long time with sugar cane, which is easy to turn into a biofuel. We are using agricultural products, which you have to turn into sugar and then into biofuels. In the forestry area — this is relatively new; Europe is ahead of us — there is enormous potential. I believe Norway is establishing a commercial ethanol plant using forest products, so there is potential in the markets there.

This government made a campaign commitment to ensure that there is a 5 per cent average of ethanol in fuel by 2010. We are committed to and moving forward on that.

The Chairman: Thank you very much, minister. Undoubtedly, we will want you to come back. Perhaps we can have an evening meeting that could go longer. We appreciate the time you have spent with us today.

Mr. Lunn: Thank you very much; I have enjoyed it.

The Chairman: Colleagues, we have our two senior officials from the department and they are prepared to stay with us for half an hour. Let's get on with it.

Senator Oliver: I have a question for Mr. Fadden. I noticed in the minister's remarks that he said he intended to consolidate three forest research institutes to improve performance. Could you tell us which ones those are; what form will the consolidation take — will some be eliminated; where will it be located; and where will the new fibre centre for research be located and what will it do?

Mr. Fadden: I will ask Mr. Emmett to answer that question because he is the godfather of this initiative.

Mr. Emmett: If I could approach your question, senator, in reverse order, the fibre centre is a creation of the Canadian Forest Service, which is part of the bureaucracy. We have decided to make our operations in support of the industry and commercial profitability much more transparent and more closely linked to the priorities of the industry.

Therefore, we have created what we call a "virtual institute" in the Canadian Forest Service, with five laboratories across the country. People will not change or lose jobs. We will have

M. Lunn : Je ne sais pas si nous travaillons avec lui. J'ai entendu parler de cet organisme, car je m'intéresse vivement aux recherches qu'il effectue.

M. Emmett : Nous travaillons avec cet organisme.

M. Lunn : Je crois que nous finançons ses travaux, mais je ne savais pas que nous travaillions avec lui. Pour ce qui est des biocarburants, la ministre de l'Environnement, le ministre de l'Agriculture et moi-même allons annoncer la semaine prochaine en Saskatchewan notre initiative en matière de biocarburants. Il s'agit là d'une annonce importante.

D'après mes lectures, je peux affirmer que le secteur forestier mène des recherches dans ce domaine. Le Brésil, quant à lui, effectue depuis longtemps des travaux sur la canne à sucre, qu'il est facile de transformer en biocarburant. Au Canada, nous transformons des produits agricoles en sucre pour en faire ensuite du biocarburant. Dans le secteur forestier, c'est relativement nouveau. L'Europe nous devance à ce chapitre; il y a beaucoup de potentiel. Je crois que la Norvège est en train de mettre sur pied une usine d'éthanol fabriqué à partir de produits forestiers, ce qui montre donc le potentiel qui existe dans ces marchés.

Durant la campagne électorale, notre parti s'est engagé à faire en sorte que d'ici 2010, l'essence contienne en moyenne 5 p. 100 d'éthanol. Nous allons respecter cet engagement et nous sommes en voie d'atteindre cet objectif.

La présidente : Je vous remercie beaucoup, monsieur le ministre. Nous allons sans aucun doute vous inviter de nouveau. Nous pourrions peut-être tenir une séance en soirée qui pourrait être plus longue.

M. Lunn : Je vous remercie beaucoup, j'ai bien aimé mon expérience.

La présidente : Les deux hauts fonctionnaires du ministère sont disposés à rester avec nous pendant une demi-heure encore. Continuons.

Le sénateur Oliver : J'ai une question pour M. Fadden. Lors de son exposé, le ministre a déclaré qu'il avait l'intention de regrouper trois instituts de recherche forestière afin d'améliorer le rendement. Pouvez-vous nous dire lesquels et comment cela s'effectuera — est-ce que certains seront éliminés? Pouvez-vous nous dire aussi où sera situé cette nouvelle entité et où se trouvera le nouveau Centre de la fibre virtuel et ce qu'il fera?

Je vais demander à M. Emmett de répondre à cette question, car c'est lui qui est à l'origine de cette initiative.

M. Emmett : Si vous me le permettez, sénateur, je vais d'abord vous répondre au sujet du Centre de la fibre virtuel. C'est le Service canadien des forêts qui l'a mis sur pied. Nous avons décidé d'accroître la transparence de nos activités visant à appuyer l'industrie et la rentabilité commerciale et de faire en sorte qu'elles soient beaucoup plus étroitement liées aux priorités de l'industrie.

C'est pourquoi nous avons créé un institut virtuel au sein du Service canadien des forêts, qui disposera de cinq laboratoires au pays. Il n'y aura pas de changements ni de pertes d'emploi. Nous

a quasi-board of directors to help us set priorities, focus our research and make sure we are doing what the industry needs to be profitable.

As a government department, we have a responsibility for public policy research as well. We do not want to crowd out any of that. About 80 per cent of our resources will continue in public policy research. The remaining 20 per cent will be in the virtual institute, the fibre centre. We have hired an executive director who is working hard now to get things up and running and create a board of directors and a design team. He is working out of Ottawa now, but the people are scattered in the five laboratories across Canada.

Moving on to the three forest research institutes, they are the Forest Engineering Research Institute of Canada, FERIC, which has labs in Vancouver and Montreal; Paprican, which has labs in Montreal and Vancouver; and Forintek, which is basically solid wood research. It has labs in Quebec City and Vancouver. They are member-supported, non-profit institutions, so they run on assessed contributions from the forest companies that are members. We provide core funding for two of the three institutes, FERIC and Forintek, and we sit on their boards of directors.

It has been the view of, especially, the larger players in these institutes that the three-institutes structure results in a fragmented approach to research in the country. As well, it results in forestry innovation being obscure and difficult to understand and it prevents it from claiming its rightful place in the national R&D picture. It has been the desire of the private sector and the government members of these institutes to bring them together as a single institute with one CEO, but with CEOs at the division level as well. We are aiming for a vote at the boards of directors of these non-profits in June to agree to merge. I do not anticipate any of them closing and I do not anticipate any change in the regional structure. I would like to put the new virtual Fibre Centre in the Canadian Forest Services under the board of directors and CEO of the integrated research institute, so that these four different institutes, which are fragmented today, will become, in the summer or fall, the world's largest single forest research institute. Innovation is the key to survival in this industry. We cannot grow trees quicker than they can in Brazil and we cannot grow a bigger forest than Russia has, so we have to be smarter, have our institutes wind up, and in some sense focus on the right priorities.

Senator Oliver: It is exciting that you are modernizing our research institutes and making them work.

[*Translation*]

Senator Nolin: I would like to allow the Assistant Deputy Minister, Mr. Emmett, to continue his reply concerning sustainable forestry development.

aurons une sorte de conseil d'administration qui nous aidera à établir les priorités, à orienter nos recherches et à veiller à ce que nos activités favorisent la rentabilité de l'industrie.

En tant que ministère, il nous incombe de mener de recherches sur les politiques publiques également. Nous ne voulons pas négliger cela. Environ 80 p. 100 de nos ressources continueront d'être consacrées à la recherche sur les politiques publiques. Les 20 p. 100 qui restent seront affectés à cet institut virtuel qu'est le Centre de la fibre. Nous avons embauché un directeur exécutif qui travaille avec acharnement pour faire démarrer le centre et former un conseil d'administration et une équipe de conception. Il travaille à Ottawa, mais les employés sont répartis dans les cinq laboratoires établis au Canada.

Pour ce qui est des trois instituts de recherche forestière, il s'agit de l'Institut canadien de génie forestier, qui possède des laboratoires à Vancouver et à Montréal; de Paprican, qui a lui aussi des laboratoires à Vancouver et à Montréal; et de Forintek, qui mène essentiellement des recherches sur le bois massif et qui détient des laboratoires à Québec et à Vancouver. Ce sont des instituts sans but lucratif, financés par les sociétés forestières qui en sont membres. Nous fournissons du financement de base à deux d'entre eux, à savoir l'Institut canadien de génie forestier et Forintek, et nous siégeons à leur conseil d'administration.

Les grandes sociétés membres de ces instituts, particulièrement, sont d'avis que le fait d'avoir trois instituts distincts contribue à fragmenter la recherche au pays. En outre, cela rend l'innovation dans le domaine forestier complexe et empêche la recherche dans ce domaine d'avoir sa juste place dans le monde de la recherche et du développement au pays. Les entreprises membres et le gouvernement souhaitent rassembler ces trois institutions en une seule dirigée par un PDG, mais qui compterait aussi des chefs de section. Nous souhaitons obtenir en juin un vote en faveur de cette fusion au sein des conseils d'administration. Je ne m'attends à aucune fermeture ni à aucune modification de la structure régionale. J'aimerais que le nouveau Centre de la fibre virtuel du Service canadien des forêts soit géré par le conseil d'administration et le PDG du nouvel institut intégré de sorte que les quatre différents instituts, qui sont actuellement séparés, formeront, à l'été ou à l'automne, l'institut de recherche forestière le plus important au monde. L'innovation est essentielle à la survie de l'industrie. Comme il est impossible de faire pousser des arbres plus rapidement au Canada qu'au Brésil et qu'on ne peut pas créer une forêt plus grande que celle de la Russie, il faut donc être perspicaces, regrouper nos instituts et établir nos priorités avec justesse.

Le sénateur Oliver : C'est passionnant de voir que vous modernisez nos instituts de recherche et que vous en améliorez l'efficacité.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : Je voudrais permettre au sous-ministre adjoint, M. Emmett, de poursuivre sa réponse au sujet du développement forestier durable.

Can an ordinary citizen who is interested in this matter have access to online date to see whether his neck of the woods is being developed in a sustainable way? If not, what measures would be available to the population to indicate that sustainable development is taking place in their region?

[*English*]

Mr. Emmett: I would suggest beginning with the Natural Resources Canada website and navigating to the forestry sector. We are in the process of making that site much more accessible and user-friendly. I would also suggest visiting the FPAC website. I would be delighted to provide these addresses to the committee. I would want to look up two or three other addresses of institutions outside government and outside the industry so that senators can get a balanced view of what people think about the industry.

Your question about indicators was fascinating. My problem is that I cannot keep 46 indicators in my head. The best indicator is consumers, because they are extremely conscious of the practices of the people who produce the products they buy. They can walk through Wal-Mart and read the tag that claims a product was produced without child labour. People take the same attitude toward forestry. They want to know that the forest has been harvested in a sustainable way that respects the environment, communities and Aboriginal people. The true indicator is whether the forestry industry has the ability to continue to sell its products in a socially conscious marketplace and to have the permission of the citizens of Canada to harvest the trees to do so. The industry is extremely conscious of those two requirements and is working hard to meet them. The minister said that when going into the forest today, as opposed to 20 years ago, one can see that the industry is unrecognizable because things have changed so much. Is it perfect? Absolutely not. Is it working on a continuous basis to do better as it learns? I believe that the answer is yes. It has a solid record among Canadian industries as a responsible and sustainable industry.

[*Translation*]

Senator Nolin: Mr. Deputy Minister Fadden, we are barely immerging from a long trade conflict with the Americans, and I am convinced, as are many other Quebecers, moreover, that we have a good agreement.

All through this conflict, local communities and jobs were affected. That is an undeniable fact. Did the minister follow the development of this deplorable situation? Are there any studies supporting the content of the agreement, whose purpose would be to resolve the problems which accumulated over the years as this horrible trade conflict dragged on?

Mr. Fadden: There is not much in the agreement itself concerning the topics you have raised. However, as the minister mentioned earlier, approximately $200 million are available in the budget of 2006 for insects and $200 million are available for community adjustment and adjustment at the individual level.

Un citoyen ordinaire qui s'intéresse à la question a-t-il accès à des données en ligne pour voir si son coin de pays est développé de façon durable? Si non, quelles sont les mesures à la disposition de la population qui font en sorte qu'un tel développement durable se fait dans sa région?

[*Traduction*]

M. Hemmet : Je suggère de commencer par le site Web de Ressources naturelles Canada et de naviguer jusqu'au secteur de la foresterie. Nous sommes en train de rendre ce site plus accessible et plus convivial. Je vous suggère également de visiter le site de l'ACPP. Je serai heureux de vous faire parvenir les adresses de ces sites Web. Je voudrais également regarder deux ou trois adresses d'organismes qui ne font pas partie du gouvernement et qui sont à l'extérieur de l'industrie afin que les sénateurs puissent avoir une idée juste de ce que les personnes pensent de l'industrie.

Votre question au sujet des indicateurs était fascinante. Mon problème, c'est que je ne peux me souvenir des 46 indicateurs. Le meilleur indicateur, c'est le consommateur, car il est extrêmement conscient des pratiques des producteurs qui offrent les produits qu'il consomme. Le consommateur peut aller chez Wal-Mart et lire l'étiquette qui dit qu'un produit a été fabriqué sans exploiter la main d'œuvre enfantine. Les gens ont la même attitude à l'égard de l'industrie. Elles veulent que les arbres soient récoltés d'une manière durable de manière à respecter l'environnement, les collectivités et les Autochtones. Le vrai indicateur, c'est de savoir si l'industrie forestière peut continuer à vendre ses produits dans un marché responsable tout en ayant la permission des citoyens du Canada de récolter les arbres. L'industrie est extrêmement consciente de ces deux exigences et travaille très fort à les respecter. Le ministre a dit que lorsque l'on va dans la forêt aujourd'hui, on peut voir que l'industrie n'est plus la même qu'il y a 20 ans, les choses ayant beaucoup changé. L'industrie est-elle parfaite? Absolument pas. Travaille-t-elle continuellement à améliorer les choses et à apprendre? Je crois que oui. Elle a une bonne réputation parmi les industries canadiennes à titre d'industrie responsable et durable.

[*Français*]

Le sénateur Nolin : Monsieur le sous-ministre Fadden, nous sortons à peine d'un long conflit commercial avec les Américains et je suis convaincu, comme d'autres Québécois le sont d'ailleurs, que nous avons là une bonne entente.

Tout au long de ce conflit, les communautés locales et les emplois ont été affectés. C'est un fait indéniable. Est-ce que le ministère a suivi l'évolution de cette situation déplorable? Existe-t-il des études qui soutiennent le contenu de l'entente et qui ont pour but de résoudre les problèmes qui se sont accumulés au cours des années qu'a duré cet horrible conflit commercial?

M. Fadden : Il n'y n'a pas grand-chose dans l'entente elle-même concernant les sujets que vous avez soulevés. Toutefois, comme le ministre l'a mentionné il y a quelque temps, environ 200 millions de dollars sont disponibles dans le Budget de 2006 pour les insectes et 200 millions de dollars sont disponibles pour l'ajustement des communautés et l'ajustement sur le plan individuel.

Senator Nolin: Specifically pursuant to the trade conflict?

Mr. Fadden: I would not say specifically in relation to the conflict, but when these amounts were allocated, the Minister of Finance was aware of the fact that with or without the trade agreement, both individuals and communities were experiencing difficulties.

In his reply, the minister stated that it would take some time to recover the money from the United States. The problem is a longer-term problem. Accordingly, in the budget a sum of $200 million was allocated to support restructuring by the industry.

The minister is also developing programs to assist communities and individuals. It is not clear whether our department will be responsible for the management of those programs. I believe it will be, rather, the Department of Human Resources and Skills Development.

Yesterday, I attended a deputy ministers' meeting which examined this issue, and we hope to be able to provide recommendations to the minister in the near future.

Senator Nolin: Have studies been done to examine the scope of the damage done to communities, individuals, families and workers in the industry?

Mr. Fadden: Yes, but they are mostly studies coming from the Department of Human Resources.

Senator Nolin: Are those studies available?

Mr. Fadden: Some of them are, certainly. It will be our pleasure to send them to you.

Senator Nolin: I would like the committee to receive that type of information. Rather than relying on headlines and newspaper articles, we prefer to refer to the most rigorous studies available to form our opinions.

Mr. Fadden: It would be a pleasure, Madam Chair.

[*English*]

Senator Mahovlich: Many questions that I wanted to ask have been answered. However, I do have a problem. If I were playing for the Stanley Cup and lost, I would not be happy. When I go down to the United States, I hear them say that both Canada and the U.S. should be pleased with the softwood lumber agreement. Certainly they seem to be happy, but I have my doubts about who truly won the game. Today, Minister Lunn sounded like one of those Americans that I talked to in Charleston about a week ago. They seemed very happy, but I have my doubts. I have many friends in the industry out West whom I will visit to hear how they feel about this deal that we made, because $1.2 billion is a great deal of money to be leaving Canada.

I still have my doubts about the softwood lumber deal.

Le sénateur Nolin : Spécifiquement suite au conflit commercial?

M. Fadden : Je ne dirais pas que c'est immédiatement suite au conflit, mais au moment d'octroyer ces sommes, le ministre des Finances était conscient du fait qu'avec ou sans l'entente commerciale, il y avait quand même des difficultés au niveau des communautés et des individus.

Dans sa réponse, le ministre a déclaré que cela prendrait quand même quelque temps pour retrouver les sommes provenant des États-Unis. Le problème est plutôt un problème à long terme. Le Budget a donc prévu la somme de 200 millions de dollars pour encourager la restructuration de l'industrie.

Le ministère est également sur le point de développer des programmes pour aider et les communautés et les individus. Ce n'est pas clair que notre ministère sera responsable de la gestion de ces programmes. Je crois que ce sera plutôt le ministère des Ressources humaines et du Développement.

Hier, j'assistais à une réunion de sous-ministres qui se penchaient sur cette question et on espère fournir des recommandations au ministre très bientôt.

Le sénateur Nolin : Est-ce que des études ont été menées pour examiner l'ampleur des dégâts au niveau des communautés, des individus, des familles et des travailleurs de l'industrie?

M. Fadden : Oui, mais ce sont surtout des études provenant du ministère des Ressources humaines.

Le sénateur Nolin : Ces études sont-elles disponibles?

M. Fadden : Quelques-unes le sont certainement. Il nous fera plaisir de vous les faire parvenir.

Le sénateur Nolin : J'aimerais bien que le comité soit saisi de ce genre d'information. Plutôt que de se fier à des titres ou à des articles de journaux, nous préférons nous référer aux études les plus rigoureuses possibles pour se former une opinion.

M. Fadden : Cela nous fera plaisir, madame la présidente.

[*Traduction*]

Le sénateur Mahovlich : Bon nombre des questions que je voulais poser ont déjà été répondues. Cependant, il y a quelque chose qui me préoccupe. Si nous jouions pour la coupe Stanley et que nous perdions, je ne serais pas content. Lorsque je vais aux États-Unis, j'entends les Américains dire que le Canada et que les États-Unis doivent être satisfaits de l'accord sur le bois d'œuvre résineux. Ils semblent assurément contents, mais je me demande qui a vraiment profité de l'accord. Aujourd'hui, le ministre a parlé comme les Américains avec qui j'ai discuté à Charleston, il y a environ une semaine. Les Américains semblaient très satisfaits, mais j'ai des doutes. J'ai de nombreux amis dans l'industrie qui sont établis dans l'Ouest, et je compte aller les voir pour leur demander ce qu'ils pensent de cet accord, car c'est une grosse somme, 1,2 milliard de dollars, qui a va quitter le Canada.

Je suis encore sceptique au sujet de l'accord sur le bois d'œuvre résineux.

Second, are you pleased with the industry? I grew up in Northern Ontario, and many of the forestry companies that were there then have gone. Huge corporations have taken over. Tembec is one of them. Are they cooperating with the forestry industry and doing a good job of reforestation? Do you feel they are cooperating as much as they should?

Mr. Fadden: With respect to the first question, I will not contradict my minister because I think that, fundamentally, he is right.

In a commercial negotiation between two parties who have important interests, you cannot look at it as zero sum game. You have to have some measure of compromise in the end. Over the years, a number of individuals have tried to come up with a solution that is acceptable to both sides. We do this in all kinds of commercial undertakings. If someone is going bankrupt, as a creditor, you negotiate some percentage of return.

The minister has stated, and I would agree with him, that this is the best deal under the circumstances. Is everybody happy? No way. He admits that, and the industry will tell you that. However, in our view and in the view of the government, it was desirable to get over this impediment to good relations with our principal trading partner.

You are right. We do not have the entire $5 billion, but there is an element of politics here. We have to acknowledge with whom we are dealing. We could have gone on fighting for the next 10 or 15 years.

My sense of the United States is they would not have gone away. In the view of the negotiators and the government, this is the best deal we would get, and it is not a bad deal. You are correct that not everyone is happy on either side of the border. It is, however, a reflection of a desire on the part of both governments to reach an agreement that they could live with. That is the best answer I can give.

The Chairman: Thank you very much. Do any other honourable senators have a question, or have we worn our visitors out?

I want to thank you for giving us the extra time and for accompanying the minister. It is most helpful to have the senior officials from the department at these hearings.

The trade issue has always been a major topic, but there is a lot more going on across the country, certainly in my province, where glaciers are disappearing, and that also affects the forestry industry. We will probably want to have you back at some point, but for the moment, thank you so much for giving us your time.

The committee adjourned.

Ma deuxièmement est la suivante : êtes-vous satisfaits de l'industrie? J'ai grandi dans le Nord de l'Ontario et bon nombre de sociétés forestières qui existaient à l'époque sont maintenant parties. De grandes industries les ont achetées. Par exemple, Tembec. Ces sociétés coopèrent-elles avec l'industrie forestière et s'acquittent-elles bien de la reforestation? Avez-vous le sentiment qu'elles coopèrent autant qu'elles le devraient?

M. Fadden : Je ne vais pas aller à l'encontre de mon ministre, car je crois qu'il a raison.

Lors d'une négociation commerciale entre deux parties qui détiennent chacune des intérêts importants, il ne faut pas s'attendre à tout remporter. Il faut faire certains compromis. Avec les années, un certain nombre de personnes a essayé d'en arriver à une solution acceptable pour les deux parties. Cela vaut pour toutes les sortes de transactions commerciales. Si quelqu'un risque de faire faillite, il faut négocier, à titre de créancier, un certain pourcentage de retour.

Le ministre a déclaré, et je suis d'accord avec lui, que c'est la meilleure entente dans les circonstances. Tout le monde est-il content? Non. Il le reconnaît et l'industrie vous dira la même chose. Cependant, à notre avis et de l'avis du gouvernement, il fallait surmonter cet obstacle à de bonnes relations avec notre principal partenaire commercial.

Vous avez raison. Nous n'avons pas les 5 milliards de dollars en entier, mais il y a ici un élément de politique. Nous devons reconnaître avec qui nous traitons. Nous aurions pu continuer à nous battre pendant les 10 ou 15 prochaines années.

À mon avis, les États-Unis n'auraient pas abandonné. De l'avis des négociateurs et du gouvernement, c'est la meilleure entente que nous pouvions obtenir, et elle n'est pas mauvaise. Vous avez raison de dire que ce n'est pas tout le monde qui est content de l'un ou l'autre côté de la frontière. Elle reflète cependant un désir de la part des deux gouvernements d'en arriver à une entente qu'ils pouvaient accepter. C'est la meilleure réponse que je puisse donner.

Le président : Merci beaucoup. D'autres honorables sénateurs ont-ils une question ou avons-nous épuisé nos visiteurs?

Je tiens à vous remercier de nous avoir accordé du temps supplémentaire et d'avoir accompagné le ministre. Il est des plus utiles de recevoir les hauts fonctionnaires du ministère à ces audiences.

La question commerciale a toujours été un thème important, et il se passe beaucoup plus de choses dans tout le pays, certainement dans ma province, où les glaciers disparaissent, ce qui touche également l'industrie forestière. Nous voudrons probablement vous rencontrer de nouveau à un moment donné, mais pour l'instant, merci de nous avoir accordé votre temps.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

The Honourable Gary Lunn, P.C., M.P., Minister of Natural Resources.

WITNESSES

Natural Resources Canada:

Richard B. Fadden, Deputy Minister of Natural Resources;

Brian Emmett, Assistant Deputy Minister, Canadian Forest Service.

COMPARAÎT

L'honorable Gary Lunn, C.P., député, ministre des Ressou naturelles.

TÉMOINS

Ressources naturelles Canada :

Richard B. Fadden, sous-ministre des Ressources naturelles;

Brian Emmett, sous-ministre adjoint, Service canadien forêts.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications



LIBRARY
AUG 15 2006
University of Toronto

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, May 30, 2006
Tuesday, June 6, 2006
Thursday, June 8, 2006

Issue No. 3

Fourth, fifth and sixth meetings on:

The present state and the future of agriculture and forestry in Canada

APPEARING:
The Honourable David Emerson, P.C., M.P., Minister of International Trade

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 30 mai 2006
Le mardi 6 juin 2006
Le jeudi 8 juin 2006

Fascicule n° 3

Quatrième, cinquième et sixième réunions concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

COMPARAÎT :
L'honorable David Emerson, C.P., député, ministre du Commerce international

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

44048-44063-44076

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Pépin
* LeBreton, P.C.	Peterson
(or Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Segal (*May 26, 2006*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*May 30, 2006*).

The name of the Honourable Senator Segal substituted for that of the Honourable Senator Eyton (*May 31, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*May 31, 2006*).

The name of the Honourable Senator Campbell substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*June 5, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cowan substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*June 6, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Campbell (*June 7, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Cowan (*June 7, 2006*).

The name of the Honourable Senator Campbell substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*June 7, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cowan substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*June 7, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Campbell (*June 8, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Cowan (*June 8, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Pépin
* LeBreton, C.P.	Peterson
(ou Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Eyton substitué à celui de l'honorable sénateur Segal (*le 26 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 30 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Segal substitué à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 31 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 31 mai 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Campbell substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 5 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cowan substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 6 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich substitué à celui de l'honorable sénateur Campbell (*le 7 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer substitué à celui de l'honorable sénateur Cowan (*le 7 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Campbell substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 7 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cowan substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 7 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich substitué à celui de l'honorable sénateur Campbell (*le 8 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer substitué à celui de l'honorable sénateur Cowan (*le 8 juin 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 30, 2006
(5)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 5:02 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Eyton, Fairbairn, P.C., Gustafson, Hubley, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson and Tkachuk (10).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

National Farmers Union:

Stewart Wells, President;

Colleen Ross, Women's President;

Barry Robinson, District Director, Distric 8 (Ottawa Valley);

Jack Hoogenboom, President, Local No. 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell and Carleton Counties.

Mr. Wells and Ms. Ross made statements and together with Messrs Robinson and Hoogenboom responded to questions.

At 6:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, June 6, 2006
(6)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 5:02 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Campbell, Cowan, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mitchell, Oliver, Peterson and Tkachuk (9).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 30 mai 2006
(5)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Eyton, Fairbairn, C.P., Gustafson, Hubley, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson et Tkachuk (10).

Également présents : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes, Services d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Syndicat national des cultivateurs :

Stewart Wells, président;

Colleen Ross, présidente des femmes agricultrices;

Barry Robinson, directeur de district, district 8 (vallée de l'Outaouais);

Jack Hoogenboom, président, section locale n° 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell et les comtés de Carleton.

M. Wells et Mme Ross font une déclaration puis, aidés de MM. Robinson et Hoogenboom, répondent aux questions.

À 18 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 6 juin 2006
(6)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Campbell, Cowan, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mitchell, Oliver, Peterson et Tkachuk (9).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

APPEARING:

The Honourable David Emerson, P.C., M.P., Minister of International Trade.

WITNESS:

International Trade Canada:

John Gero, Assistant Deputy Minister, Trade Policy and Negotiations Branch.

Minister Emerson made a statement and, together with Mr. Gero, responded to questions.

At 6:12 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 8, 2006
(7)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:04 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Campbell, Cowan, Fairbairn, P.C., Mitchell, Oliver, Peterson and Segal (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Grain Growers of Canada:

Christine Moran, Executive Director;

William Van Tassel, Director.

The Chair made a statement.

Également présents : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable David Emerson, C.P., député, ministre du Commerce international.

TÉMOIN :

Commerce international Canada :

John Gero, sous-ministre adjoint, Politique commerciale et négociations.

Le ministre Emerson fait une déclaration puis, aidé de M. Gero, répond aux questions.

À 18 h 12, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 8 juin 2006
(7)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Campbell, Cowan, Fairbairn, C.P., Mitchell, Oliver, Peterson et Segal (7).

Aussi présents : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Producteurs de grains du Canada :

Christine Moran, directrice générale;

William Van Tassel, directeur.

La présidente faite une déclaration.

It was agreed that Minister Emerson's written statement from June 6, 2006 be appended to the proceedings of June 6, 2006.

Mr. Van Tassel made a statement and together with Ms. Moran responded to questions.

The Honourable Senator Segal moved that the committee concur in the following budget application for its study of legislation and that the Chair be authorized to submit the said budget to the Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Professional and Other Services	$ 10,000
Transportation and Communication	1,000
All Other Expenditures	1,000
TOTAL	**$ 12,000**

The question being put on the motion, it was adopted.

At 9:38 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Il est convenu que le mémoire du 6 juin 2006 du ministre Emerson soit joint aux délibérations du comité de cette même date.

M. Van Tassel fait une déclaration puis, aidé de Mme Moran, répond aux questions.

L'honorable sénateur Segal propose que le comité adopte la demande de budget suivante pour l'étude de la loi, et que la présidente soit autorisée à soumettre ledit budget au Comité de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Services professionnels et autres	10 000 $
Transports et communications	1 000
Autres	1 000
TOTAL	**12 000 $**

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 9 h 38, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 30, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:02 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon and welcome to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. For our television audience I will say a few words about the work of the committee. During our last session, the Minister of Natural Resources, Gary Lunn, appeared here to speak about forestry. Today, we will hear evidence on agricultural matters. Many Canadians might not know that over the last few years, we have seen the worst levels of Canadian farm incomes in history. Despite increasing government intervention, farm debt is now close to $50 billion. The committee has heard that a number of factors have contributed to the current situation, including BSE in cattle and low commodity prices, particularly for grains and oilseeds. The committee is currently focused on that area.

To address the current crisis, the government recently made a number of announcements, including $1.5 billion in Budget 2006 for farm support. Appearing before the committee today are representatives from a strong group that has been in the agricultural arena for a long time, the National Farmers Union. It has been a direct-membership farm organization since 1969 and has appeared before this committee on many occasions. It has always valued the family farm as the basis of food production in Canada. Representing the National Farmers Union are Stewart Wells, from Swift Current, Saskatchewan; Colleen Ross, from Iroquois, Ontario; Barry Robinson, from Renfrew County in the Ottawa Valley; and Jack Hoogenboom, from Mountain, Ontario.

Stewart Wells, President, National Farmers Union: The National Farmers Union thanks the committee for the invitation to be here today. I will start off with a few opening comments. Then Ms. Ross will make a few comments, followed by Mr. Robinson and Mr. Hoogenboom to help us answer questions.

The National Farmers Union has supplied the committee with a few documents that have been translated and distributed. I will refer to those. I would like to start out with stating two or three things that we think we know as farmers and as a farm organization that has spent a lot of time, energy and resources on trying to do an analysis and come up with solutions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 30 mai 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 17 h 2 pour étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bon après-midi. Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Je vais commencer par dire quelques mots du travail du comité à l'intention de nos téléspectateurs. Au cours de notre dernière séance, le ministre des Ressources naturelles, Gary Lunn, a comparu ici pour parler des forêts. Aujourd'hui, nous entendrons des témoignages sur l'agriculture. Beaucoup de Canadiens ne savent peut-être pas que, ces dernières années, le revenu agricole canadien a baissé comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Malgré une intervention croissante du gouvernement, la dette agricole est actuellement proche de 50 milliards de dollars. Le comité a appris que plusieurs facteurs ont contribué à la situation actuelle, dont la crise de l'ESB et la baisse du prix des denrées, et notamment des céréales et des oléagineux. Le comité s'intéresse actuellement à ce domaine en particulier.

Pour affronter la crise actuelle, le gouvernement a récemment annoncé différentes mesures, y compris l'affectation de 1,5 milliard de dollars dans le budget 2006 au soutien du revenu agricole. Comparaissent aujourd'hui devant le comité les représentants d'un important groupe qui s'occupe depuis longtemps du secteur agricole, le Syndicat national des cultivateurs. Organisation à adhésion directe, le Syndicat existe depuis 1969 et a déjà comparu à maintes reprises devant le comité. Il a toujours considéré l'exploitation familiale comme le fondement de la production alimentaire au Canada. Les représentants du Syndicat national des cultivateurs sont Stewart Wells, de Swift Current, en Saskatchewan; Colleen Ross, d'Iroquois, en Ontario; Barry Robinson, du comté de Renfrew dans la vallée de l'Outaouais; et Jack Hoogenboom, de Mountain, en Ontario.

Stewart Wells, président, Syndicat national des cultivateurs : Le Syndicat national des cultivateurs remercie le comité pour son invitation. Je commencerai par formuler quelques observations préliminaires, après quoi Mme Ross présentera un bref exposé, suivie de M. Robinson et de M. Hoogenboom, qui nous aideront à répondre à vos questions.

Le Syndicat national des cultivateurs a fourni au comité quelques documents qui ont été traduits et distribués. Je m'y reporterai. J'aimerais commencer par énoncer deux ou trois faits que nous connaissons parce que nous sommes des agriculteurs et que notre organisation a consacré beaucoup de temps, d'énergie et de ressources à essayer d'analyser la situation et de proposer des solutions.

One of the things we know is contained in this open letter we sent recently to the United Nations: World grain supplies are at record or near record lows at the moment.

The second page of this letter contains a graph. It is called the stocks-to-use ratio, and it shows the world supply of grains in relation to how much the world is actually using. These statistics come from the United States Department of Agriculture. We are down to 69 days' worth of stocks-to-use ratio, which means, if no farmer harvested another crop, starting today, the world food supply would run out in about 69 days. That is a little over two months. We can see from this chart that that number has fluctuated between 69 and a high of 116 to 120 over the last 45 years, back to 1960.

Since we sent this letter on May 9, the United States Department of Agriculture came out with its next projection. They have projected that the stocks-to-use ratio will actually fall by another 12 days during this current year. If that happens, we will be down to a 57-day stocks-to-use ratio, which is a record low since these statistics have been collected.

On the one hand, we have a situation where the world has been consuming more food than it has been producing. We have been drawing down these stocks. That is one point we would like to flag; we think it is important.

If you walk out on the street here, or in farm country in Western Canada, or, I would think, almost anywhere in the country, and you ask a citizen, a bureaucrat or politician in the federal or provincial government why farm gate food prices are so low, most of them will say it is because of oversupply. That has been the mantra that we have heard for the last four, five or six years. However, that is not the case.

On the world level, there is no oversupply; we are at record lows. The trend line has been coming down faster than at any time since these statistics began to be collected.

The second point is, and I have already made it, that the farm gate prices are at record lows. The entire world is experiencing the lowest real prices for food ever paid to farmers, worse than the prices experienced during the Depression of the 1930s.

Our third point deals with another document that has been distributed, and that is the larger point, on the farm crisis and corporate profits. The National Farmers Union took a statistical snapshot of the year 2004, and we show that was a record year for agribusiness profits.

At the same point in history, we have these three things happening: Record low food supplies, record low prices to farmers and record high corporate profits. That is our starting point.

L'une des choses que nous savons figure dans cette lettre ouverte que nous avons récemment adressée aux Nations Unies : les réserves mondiales de céréales ont atteint leur niveau le plus bas jamais connu ou sont très proches de ce niveau.

La troisième page de la lettre contient un graphique basé sur le concept du ratio stocks/consommation. Il présente les réserves mondiales de céréales par rapport à la consommation actuelle. Ces données viennent du ministère de l'Agriculture des États-Unis. Nous en sommes actuellement à seulement 69 jours de réserves. Cela signifie qu'en l'absence de nouvelles récoltes, les réserves alimentaires mondiales seraient épuisées dans environ 69 jours, c'est-à-dire un peu plus de deux mois. On peut constater en examinant le graphique que, depuis 1960, ce nombre a fluctué entre 69 et un maximum de 116 à 120 au cours des 45 dernières années.

Depuis que nous avons envoyé cette lettre, le 9 mai, le ministère de l'Agriculture des États-Unis a publié ses dernières projections. Le ministère prévoit que le ratio stocks/consommation baissera de 12 autres jours dans le courant de l'année. Si cela se produit, nous en serons à 57 jours de réserves alimentaires, ce qui est un record depuis qu'on a commencé à recueillir ces données.

D'une part, nous avons donc une situation dans laquelle le monde consomme plus de produits alimentaires qu'il n'en produit. Nous utilisons nos réserves. C'est un point que nous tenons à souligner, car nous le croyons important.

Si vous arrêtez un passant dans la rue ici ou dans une collectivité rurale de l'Ouest, ou encore, à mon avis, n'importe où dans le pays, qu'il s'agisse d'un citoyen, d'un bureaucrate ou d'un politicien fédéral ou provincial, et lui demandez pourquoi les prix agricoles à la production sont tellement bas, il vous répondra sans doute qu'il y a une offre excessive. C'est l'argument qu'on nous donne depuis quatre, cinq ou six ans. Toutefois, ce n'est pas le cas.

Au niveau mondial, il n'y a pas d'offre excessive puisque les réserves sont à leur plus bas. La tendance à la baisse est plus accentuée qu'elle ne l'a jamais été depuis qu'on a commencé à tenir des statistiques.

D'autre part, comme je l'ai déjà dit, les prix à la production sont également à leur plus bas. Dans le monde entier, les producteurs agricoles reçoivent des prix réels moins élevés que jamais, moins élevés même que durant la Grande dépression des années 1930.

Notre troisième point est mentionné dans un autre document qui a été distribué. C'est le plus important. Il concerne la crise agricole et les bénéfices des sociétés. Le Syndicat national des cultivateurs a examiné les statistiques de 2004 et a établi que les entreprises agroalimentaires ont connu une année record sur le plan des profits.

Par conséquent, trois choses se produisent simultanément en ce moment : les réserves alimentaires sont à leur plus bas, les prix payés aux producteurs agricoles sont également à leur plus bas et les bénéfices des sociétés sont à leur plus haut. Voilà notre point de départ.

Colleen Ross, Women's President, National Farmers Union: To segue from where Mr. Wells left off, the key to understanding the farm crisis is not in understanding who is feeding whom; it is understanding who feeds on whom.

You have been hearing that farmers feed cities. If you live in Ottawa, I am sure you have seen the tractors and maybe even heard some of the speeches. Industry indeed does feed on farmers.

There was an old line popular in the farm union back in the 1960s and 1970s when I was still a small child, and it went something like this: Farmers are farming the land, but corporations are farming the farmers. Our battle is not just with subsidies and the high Canadian dollar, BSE, droughts or floods. It goes far beyond all of that.

Farmers may be feeding cities, but together with companies like Cargill and Tyson, ADM, Agco, Maple Leaf Foods and ConAgra, banks are making record profits, as Mr. Wells has said. Agricore United and almost all grocery retailers are making record or near record profits. Food services in this country are showing record profits. There is certainly more concern with dividends and share prices than returning more to the grower.

Let us talk about something we hear about often in the National Farmers Union, something called ambition in market access. We have had international market access for over 20 years, first with NAFTA and later the WTO. Farm incomes have continued to drop, and the perceived success of NAFTA and WTO is not reflected in farm incomes.

Farmers have been successful on many levels. Canadian exports have grown by 92 per cent since NAFTA and WTO, to over $24 billion since the signing of NAFTA alone. Yet farmers are experiencing the worst farm income crisis in history. This is truly a dysfunctional marketplace, where farmers who underpin trade success have become the working poor in this country. Therefore, my question is where is the real success?

Clearly, trade liberalization or deregulation and any ambition in market access are not benefiting farmers. We are not getting our return from the marketplace. Indeed, farmers want a return from the marketplace. We do not want to be farming our mailboxes.

As our labour and investment have been the foundation for cheap food policy in Canada and allowed for corporate greed to flourish unabated, it is time for our government and, indeed, all Canadian citizens to respond.

The Chairman: That is a sombre beginning. I know the senators will want to ask questions.

Senator Tkachuk: We have heard some of these theories before as to why commodity prices for many of our grains are low. It seems to me, the fact that the world supply of grain is going down

Colleen Ross, présidente des femmes agricultrices, Syndicat national des cultivateurs : Pour reprendre l'argument que M. Wells a présenté, je dirais qu'il s'agit moins de déterminer laquelle des deux parties alimente l'autre que de comprendre quelle partie est en train de dévorer l'autre.

Vous avez entendu dire que les agriculteurs alimentent les villes. Si vous vivez à Ottawa, vous avez sans doute vu les tracteurs et peut-être entendu quelques discours. Il est évident que l'industrie exploite les agriculteurs.

Dans les années 60 et 70, quand j'étais encore toute petite, j'entendais souvent dire au Syndicat quelque chose de ce genre : Les agriculteurs exploitent la terre, mais les sociétés exploitent les agriculteurs. Nous ne nous battons pas seulement contre les subventions, le taux de change élevé du dollar canadien, l'ESB, les sécheresses et les inondations. Nos problèmes vont beaucoup, beaucoup plus loin.

Les agriculteurs alimentent peut-être les villes, mais, de concert avec des sociétés comme Cargill, Tyson, ADM, Agco, Maple Leaf Foods et ConAgra, les banques réalisent des bénéfices record, comme l'a dit M. Wells. Agricore United et la quasi-totalité des épiceries de détail ont des profits record ou presque. Les services d'alimentation du pays affichent également des bénéfices record. Les sociétés se soucient sûrement bien plus de leurs dividendes et du prix de leurs actions que du revenu des producteurs.

Je voudrais parler d'une chose que nous entendons souvent au Syndicat national des cultivateurs. C'est ce qu'on appelle l'ambition dans l'accès aux marchés. Nous avons accès au marché international depuis plus de 20 ans, d'abord dans le cadre de l'ALENA, ensuite sous le régime de l'OMC. Le revenu agricole a continué à chuter. Le succès perçu de l'ALENA et de l'OMC ne s'est sûrement pas répercuté sur le revenu agricole.

Les agriculteurs ont beaucoup réalisé sur différents plans. Les exportations canadiennes ont augmenté de 92 p. 100, grâce à l'ALENA et à l'OMC, pour atteindre 24 milliards de dollars depuis la signature de l'ALENA. Pourtant, les agriculteurs connaissent la pire crise de l'histoire. Quel marché tordu! Les agriculteurs qui sont à la base du succès commercial du pays ont été relégués parmi les pauvres. Je pose donc la question : Où est le succès réel?

De toute évidence, la libéralisation du commerce, la déréglementation et l'ambition dans l'accès aux marchés ne profitent pas aux agriculteurs. Nous n'obtenons pas notre juste part sur le marché. Nous voulons cette juste part. Nous ne voulons pas attendre un chèque dans le courrier.

Notre travail et nos investissements ont constitué le fondement de la politique des aliments bon marché au Canada. Ils ont permis à la cupidité des entreprises de s'exercer sans restrictions. Il est maintenant temps que le gouvernement et tous les Canadiens réagissent.

La présidente : C'est un début bien sombre. Je sais que les sénateurs voudront poser des questions.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons déjà entendu quelques-unes de ces théories qui tentent d'expliquer les raisons pour lesquelles les prix de beaucoup de nos céréales sont bas. Pour moi, le fait que

is a good thing for farmers. I do not know whether it has anything to do with the price of wheat, but that has been going up recently. There has been a drought in the United States, and they had a bad winter wheat problem. I think that is a good thing because a lack of supply will force the price up.

What is the point in talking about corporate profits? I have heard about that previously, and I have heard about agribusiness making profits while farmers are not. Both of those facts are true. What is the point of that? Is there anywhere else you can get a higher price for your grain?

Mr. Wells: With the present system, no.

Senator Tkachuk: What is the solution?

Mr. Wells: Just to back up for a minute, I think the reason we talk about corporate profits is to try to identify where the food dollar is actually going.

The name escapes me at the moment, but a Liberal MP from Ontario did a study called "Compare the Share" several years ago, and it was recently updated. If we were to just focus on farmers not making any money from the food supply, the general public would assume that nobody is making any money from the food supply; but in reality, practically everyone except the farmers is reaping record profits.

Our intention is to point out that there has never been so much money in the food supply system. That money is there; consumers are paying a decent dollar for what they are buying when they fill up their grocery cart, but it is not getting back to the farmers. It is being intercepted along the way.

A lot of the policy decisions that come from governments create new tools for these corporate suppliers — agribusinesses that farmers deal with — to extract even more money from the farmers. They drive the farmers into a position where they have to come to government and beg for enough money to try to stay on the farm.

Senator Tkachuk: Are you saying it has nothing to do with oversupply? What I find difficult to understand is that the Okanagan grape growers are making money. We do not have apple farmers coming in there. Maybe some of them have problems, but I am just telling you what I know.

Not too many years back, certain oilseed grains were selling for the equivalent of $10 a bushel. Prices have gone up because supply has gone up dramatically. These companies were still making big money and they were buying the same products.

It may be a fact that the companies are making money; it may be a fact that the farmers are losing money. I just want to know what the solution is and what one has to do with the other. I do not see the relationship.

les réserves mondiales baissent est une bonne chose pour les agriculteurs. Je ne sais pas si cela a quelque chose à voir avec le prix du blé, mais ce prix a monté récemment. Les États-Unis ont eu de la sécheresse et ont fait une mauvaise récolte de blé d'hiver. Je crois que c'est un avantage parce qu'une baisse de l'offre causera une hausse des prix.

Par ailleurs, à quoi rime de parler des bénéfices des sociétés? Nous avons entendu ces arguments auparavant. On nous a dit que les entreprises agroalimentaires font des profits tandis que le revenu des agriculteurs baisse. Les deux faits sont exacts, mais où cela nous mène-t-il? Pouvez-vous trouver d'autres acheteurs qui vous offriront un meilleur prix pour vos céréales?

M. Wells : Non, pas dans le système actuel.

Le sénateur Tkachuk : Où est donc la solution?

M. Wells : Permettez-moi de revenir en arrière quelques instants. Nous parlons des bénéfices des sociétés pour essayer de déterminer où va l'argent que les consommateurs consacrent aux aliments.

Son nom m'échappe pour le moment, mais un député libéral de l'Ontario a rédigé, il y a quelques années, une étude intitulée « Compare the Share », qui a récemment été mise à jour. Si nous ne parlions que des agriculteurs qui ne tirent aucun revenu de leur production alimentaire, le public pourrait supposer que personne n'en profite. En réalité, presque tout le monde, sauf les agriculteurs, réalise des bénéfices record.

Notre intention est de montrer qu'il n'y a jamais eu autant d'argent dans le système agroalimentaire. L'argent est là. Les consommateurs paient un bon prix pour ce qu'ils achètent à l'épicerie, mais l'argent ne revient pas aux agriculteurs : il est intercepté ailleurs dans le système.

Beaucoup des décisions des gouvernements créent de nouveaux outils dont se servent les entreprises agroalimentaires avec lesquelles les agriculteurs traitent pour tirer encore plus d'argent de ceux-ci. Les entreprises amènent les agriculteurs dans une situation telle qu'ils sont obligés de supplier le gouvernement de leur donner assez d'argent pour garder leur exploitation.

Le sénateur Tkachuk : Voulez-vous dire que la situation n'a rien à voir avec une offre excessive? Je comprends mal, par exemple, que les viticulteurs de l'Okanagan réalisent des bénéfices. Les pomiculteurs ne viennent pas nous voir. Certains d'entre nous ont peut-être des difficultés, mais je ne peux vous parler que de ce que je sais.

Il n'y a pas trop longtemps, certains oléagineux se vendaient pour l'équivalent de 10 $ le boisseau. Les prix ont monté parce que l'offre a considérablement augmenté. Ces entreprises réalisaient aussi d'importants bénéfices en achetant les mêmes produits.

Il est sans doute vrai que les sociétés font de l'argent. Il est sans doute vrai que les agriculteurs en perdent. Je veux simplement savoir où est la solution et quel rapport existe entre les deux faits. Personnellement, je n'en vois aucun.

Mr. Wells: We have deliberately posed this question to try to figure out how, in the same food supply system, farmers can be making record losses — and the Government of Canada has to come up with $5 billion to try to bring farmers up to zero or just above zero — and at the same time, the rest of the players in the chain can make record profits.

The data do not support the notion of oversupply. If there is no oversupply, if in fact the world is at record low food stocks, why are prices not rising?

You have mentioned that wheat prices have risen in the Board of Trade, in the complex. They have gone up slightly in the past couple of weeks, but nowhere near what the media have reported. I saw a front-page media report in a Western newspaper that said "Grain Prices Soaring," when wheat prices had increased by 10 per cent on the futures market. To me, that is the wrong definition of "soaring."

Senator Tkachuk: I am trying to get to the point of it. Perhaps farming is not a good business. If you cannot make money on the farm, why stay in the business? Just try to help me through this. If there is no money to be made on the farm, why stay in it?

Mr. Wells: It is a good question. It is one that is asked and it does not have a 20- or a 30-second media-clip answer.

Senator Tkachuk: Five minutes?

Mr. Wells: No. I am serious about that. There are many reasons to stay in the business of agriculture. First and foremost is that farmers have a tremendous sense of pride in producing food to feed citizens of the world, and we are not oversupplying that need. There are over one billion people in the world now who do not have enough food to eat, and farmers are producing as much as they can to try to stay in business.

It has only been in the last 10 to 15 years that there has not been some kind of cycle. If you ask agriculture economists or people on the street, they will say it is a cyclical business and prices go up and down; but they have not in the last 20 years. In these documents, we are showing that the net income to farmers has been $5,000 or less in 15 out of those 20 years.

However, if you look back at the time 1945 to 1985, when we were all growing up on the farm, those net incomes were relatively good. They were stable. They moved up and down, but it was always between $10,000 and $30,000-plus net farm income on those farms. That was a relatively good, stable livelihood.

Something has happened, starting in 1989, which has changed that trend line and created this chronic crisis that we are in. It is not as if farming has always been a bad business to be in, and it is not as if you can jump in and out of farming and say one

M. Wells : Nous avons délibérément posé cette question pour essayer de déterminer comment, dans le même système agroalimentaire, les agriculteurs font des pertes record, le gouvernement du Canada doit débourser 5 milliards de dollars pour essayer de les maintenir à flot, sans plus, et, en même temps, le reste des intervenants de la chaîne réalisent des profits record.

Les données ne permettent pas de croire à l'hypothèse d'une offre excessive. Par conséquent, si l'offre n'est pas excessive, si les réserves mondiales sont en fait à leur plus bas niveau, pourquoi les prix ne montent-ils pas?

Vous avez mentionné que les prix du blé ont augmenté à la chambre de commerce. Les prix ont effectivement monté légèrement dans les deux dernières semaines, mais la hausse est loin d'être aussi importante que les médias l'ont dit. J'ai vu un article en première page d'un journal de l'Ouest qui avait pour titre « Flambée des prix des céréales » à un moment où les prix du blé avaient monté de 10 p. 100 sur le marché des contrats à terme. Pour moi, une hausse de 10 p. 100 n'est pas du tout une flambée.

Le sénateur Tkachuk : J'essaie de bien comprendre. L'agriculture n'est peut-être pas un bon métier. Si vous ne pouvez pas tirer un revenu décent de votre exploitation agricole, pourquoi la gardez-vous? Je vous prie de m'aider à comprendre. Si l'agriculture ne vous permet pas de vivre, pourquoi y restez-vous?

M. Wells : C'est une bonne question. On la pose souvent, mais je n'ai pas une réponse standard à vous donner en 20 ou 30 secondes.

Le sénateur Tkachuk : Pouvez-vous en donner une en cinq minutes?

M. Wells : Non. Je suis très sérieux à ce sujet. Il y a de nombreuses raisons pour rester dans l'agriculture. D'abord et avant tout, les agriculteurs sont extrêmement fiers de produire de quoi nourrir les citoyens du monde. Il n'y a pas d'offre excessive compte tenu des besoins. Dans le monde, il y a aujourd'hui plus d'un milliard de personnes qui n'ont pas assez à manger. De leur côté, les agriculteurs produisent autant qu'ils peuvent pour essayer de survivre.

Nous n'avons vu aucun cycle dans les 10 ou 15 dernières années. Les économistes de l'agriculture et même les gens dans la rue vous diront que c'est un secteur cyclique où les prix montent et descendent, mais cela n'a pas été le cas dans les vingt dernières années. Nous montrons dans ces documents que le revenu net des agriculteurs a été de 5 000 $ ou moins dans 15 de ces 20 ans.

Toutefois, si on examine la période de 1945 à 1985, pendant laquelle nous étions tous en train de grandir dans une ferme, les revenus nets étaient assez décents. Ils étaient stables. Il y avait des fluctuations, mais les revenus se situaient toujours entre 10 000 $ et 30 000 $ ou plus. Les agriculteurs pouvaient vivre d'une façon stable et décente.

Quelque chose s'est passé aux alentours de 1989. La tendance a changé, donnant lieu à la crise chronique que nous vivons actuellement. On ne peut pas dire que l'agriculture a toujours été un mauvais secteur. On ne peut pas non plus quitter la ferme

day, "It is a bad business, I am getting out," and then try to get back in a couple of years later. Farming is not just another business.

Ms. Ross: Can I add to what Mr. Wells has said? I only hear that question asked in Canada. What other country in the world asks its farmers, why would you keep farming? We do not understand food security and food sovereignty in this country.

Look at India, where about 70 per cent of the population are food producers. It is an agrarian-based economy. They understand well the importance of storing food, of having a biologically diverse agricultural system and protecting their agricultural foundation. So does China and many African countries. Why, in Canada, are Canadian farmers asked, time and again, why are you farming? Why do you stay on the farm?

Farming is more than an occupation in other countries, as it is here in Canada. We are less than 2 per cent of the population now, but we have agrarian roots. It is not something you move in and out of.

How many children who grow up in the city really understand what it is to become a farmer when they grow up? That is why we have family farms. My grandparents were farmer-fisher folk. It was part of who I was back in Ireland, in Scotland, in Cape Breton Island and now here in Ontario. My husband is a farmer; he cannot trace back far enough to his agrarian roots because that is who he is. You are a farmer by trade and by nature.

Canadians do not respect that. They do not respect food security, food sovereignty. It has already been deeply eroded and compromised. We say in Canada that our standards are second to none. How can we say that today when about 65 per cent, if not more, of the food that is on our grocery store shelves — especially produce such as apples — comes from countries that do not even have pest-management standards? Some of the inputs they use and their labour standards would be totally unacceptable in this country. Yet we are happy to import those goods, put them on the shelves and sell them to the unsuspecting Canadian consumer.

It would be unfathomable in most countries to even ask why we need agriculture.

Senator Tkachuk: Then would you be supportive of a lot of African countries that are now pushing for a reduction of subsidies and getting rid of marketing boards so that they can compete in the international marketplace and raise their agrarian population? Would you be supportive of that, so that they could build an agrarian population and have food sovereignty, as we and the Americans do? I will leave that with you.

ou y revenir du jour au lendemain. Il est difficile de dire un jour : « La ferme ne me fait plus vivre, je m'en vais », puis d'essayer de recommencer deux ou trois ans plus tard. L'agriculture n'est pas un métier comme un autre.

Mme Ross : Puis-je ajouter quelque chose à ce que M. Wells vient de dire? Ce n'est qu'au Canada qu'on entend ce genre de question. Dans quel autre pays du monde demande-t-on aux agriculteurs pourquoi ils continuent à travailler la terre? Au Canada, nous ne comprenons pas le sens de la sécurité et de la souveraineté alimentaires.

Regardez ce qui se passe en Inde, où quelque 70 p. 100 de la population produit des aliments. C'est une économie agricole. Les Indiens comprennent bien l'importance qu'il y a à entreposer les aliments, à avoir un système agricole doté d'une certaine diversité biologique et à protéger leurs racines agricoles. Il en est de même des Chinois et de beaucoup d'Africains. Pourquoi ne cesse-t-on pas au Canada de demander aux agriculteurs canadiens les raisons pour lesquelles ils continuent à travailler dans leur ferme ou les raisons pour lesquelles ils ne quittent pas l'agriculture?

Dans les autres pays, comme au Canada, l'agriculture est plus qu'un métier. Nous ne sommes plus que moins de 2 p. 100 de la population, mais nous avons des racines agricoles. Ce n'est pas un domaine qu'on adopte et qu'on quitte du jour au lendemain.

Combien des enfants élevés en ville comprennent vraiment ce que c'est que d'être agriculteur quand ils grandissent? Voilà pourquoi nous avons des fermes familiales. Mes grands-parents étaient agriculteurs et pêcheurs. Cela faisait autrefois partie de mon identité en Irlande, en Écosse, à l'île du Cap-Breton et maintenant, ici en Ontario. Mon mari est agriculteur, mais il n'a pas essayé de remonter assez loin dans le temps pour retrouver ses racines agricoles parce qu'il est ce qu'il est. On est agriculteur par métier et par nature.

Les Canadiens ne respectent pas ce fait. Ils ne respectent pas la sécurité et la souveraineté alimentaires. Cette sécurité et cette souveraineté sont déjà bien compromises. Nous affirmons au Canada que nous avons les normes les plus élevées du monde. Comment pouvons-nous le dire aujourd'hui quand 65 p. 100, sinon plus, des aliments vendus dans nos épiceries — et particulièrement les produits frais comme les pommes — viennent de pays qui n'ont même pas de normes de lutte antiparasitaire? Certains des produits qu'ils utilisent de même que leurs normes de travail seraient totalement inacceptables chez nous. Nous acceptons cependant d'importer leurs produits et de les vendre à nos consommateurs sans méfiance.

Dans la plupart des autres pays, il serait impensable de songer à demander pourquoi nous avons besoin de l'agriculture.

Le sénateur Tkachuk : Appuyez-vous donc les nombreux pays africains qui demandent une réduction des subventions et l'élimination des offices de commercialisation pour qu'ils puissent soutenir la concurrence internationale et relever le niveau de vie de leur population agraire? Seriez-vous d'accord pour qu'ils puissent réaliser la souveraineté alimentaire, comme nous et les Américains? Je vous le demande.

Ms. Ross: Actually, a lot of those countries had strong and deep agrarian roots and they have been eroded for many reasons.

Senator Tkachuk: Communism and socialism, mostly.

Ms. Ross: When a country such as Sudan — because I have had something to do with Sudan and farmers in that country — moves from a trade model, which is often monoculture, to growing for export to compete on a level playing field in the international market, it actually creates poverty and hunger.

I would like to see their agrarian roots revitalized so they are farming appropriately within their culture for their people's nutritional needs. For them to compete against export-oriented countries such as Canada, the U.S., the EU, Argentina, Brazil and Australia is not appropriate. I do not see how that could truly benefit those people.

Mr. Wells: May I respond to that, too? The farmers we work with from the countries you mentioned are encouraging their governments to adopt marketing boards, anything that empowers their farmers to receive a better dollar from the marketplace and create a market that actually works for them as well.

The Chairman: I would ask senators to keep their questions as crisp as possible.

Senator Hubley: My question is on the CAIS program, about which I do not know a great deal but I hear about it often. The federal government recently announced $950 million to fund changes to the CAIS program, the government's main farm income support program. The $950 million includes a one-time injection of $900 million to recalculate inventory valuations from 2003 to 2005.

Eligible producers will receive CAIS inventory transition initiative payments in the fall of 2006. In addition, $50 million is allotted to expand eligibility for negative margin coverage under CAIS. The funding for these changes is part of the $1.5 billion for 2006-07 announced in the May 2, 2006 federal budget.

Is it complicated to receive funding under the CAIS? Will these changes be positive for Canadian farmers? The federal government put a spending cap of $900 million on the payments under the CAIS inventory transition initiative. Do you believe that most of this money will go to large farms instead of small family farms?

Mr. Wells: That is a good question. It is more complicated than some previous programs. When compared to the previous two programs, the Canadian Farm Income Plan, CFIP, and the Agricultural Income Disaster Assistance program, AIDA, we find that it follows along the same lines, because those programs were almost as complicated. It did force many more farmers to take their books to an accountant. It was for a variety of reasons, but

Mme Ross : En réalité, beaucoup de ces pays ont de profondes racines agricoles qui se sont affaiblies pour bien des raisons.

Le sénateur Tkachuk : Notamment le communisme et le socialisme.

Mme Ross : Lorsqu'un pays comme le Soudan — que je connais assez bien — abandonne un système traditionnel, souvent basé sur la monoculture, pour cultiver des produits à exporter aux marchés internationaux dans des conditions équitables, il ne fait que créer de la pauvreté et de la faim.

J'aimerais plutôt que les racines agraires soient revitalisées pour que les gens exploitent la terre selon leur culture afin de répondre aux besoins alimentaires de leur population. Ces pays ne peuvent pas concurrencer des exportateurs traditionnels tels que le Canada, les États-Unis, l'Union européenne, l'Argentine, le Brésil et l'Australie. Je ne vois vraiment pas de quelle façon une telle concurrence peut profiter à ces gens.

M. Wells : Puis-je aussi ajouter quelque chose? Les agriculteurs avec qui nous collaborons dans les pays que vous avez mentionnés encouragent leur gouvernement à créer des offices de commercialisation et à prendre toute autre mesure susceptible de les aider à tirer un meilleur revenu du marché et à créer en fait un marché qui les avantage aussi.

La présidente : Je voudrais demander aux sénateurs de poser des questions aussi précises que possible.

Le sénateur Hubley : Je voudrais poser une question au sujet du Programme canadien de stabilisation du revenu agricole ou PCSRA, que je connais mal, mais dont j'entends souvent parler. Le gouvernement fédéral a récemment annoncé l'affectation de 950 millions de dollars pour financer des modifications du PCSRA, qui est son principal programme de soutien du revenu agricole. Les 950 millions comprennent un apport ponctuel de 900 millions pour faire un nouveau calcul de la valeur des stocks entre 2003 et 2005.

Les producteurs admissibles recevront, au cours de l'automne 2006, des paiements au titre de l'initiative de transition du PCSRA visant la valeur des stocks. De plus, 50 millions de dollars sont prévus pour élargir l'admissibilité à la couverture de la marge négative. Le financement de ces modifications fait partie des 1,5 milliard de dollars annoncés dans le budget fédéral du 2 mai 2006 pour 2006-2007.

Est-il difficile de recevoir du financement aux termes du PCSRA? Ces modifications profiteront-elles aux agriculteurs canadiens? Le gouvernement fédéral a fixé un plafond de 900 millions de dollars pour les paiements au titre de l'initiative de transition visant la valeur des stocks. Croyez-vous que la plus grande partie de cet argent ira aux grandes exploitations plutôt qu'aux petites fermes familiales?

M. Wells : C'est une bonne question. Le PCSRA est plus compliqué que certains des programmes précédents. Il est conçu selon les mêmes principes que les deux programmes antérieurs, le Programme canadien du revenu agricole ou PCRA et le Programme d'aide en cas de catastrophe liée au revenu agricole ou PACRA, qui étaient presque aussi compliqués. Il a obligé beaucoup plus d'agriculteurs à s'adresser à un comptable pour

especially in the first year of CAIS, some forensic accounting had to be done so that certain numbers from the previous few years could be sent in. For inventories on cattle, they had to be weighed and weight estimates had to be done at certain times during the year. It could get complicated. CAIS has increased the accounting bill for many farm operations.

Some of the changes will be positive, although it is still a little early to be more definite. The details have been difficult to come by to figure out exactly how that will work. In some cases, it will increase payments to people who need the money. However, CAIS is not good at getting money to farmers who have had three to five bad years because the payments are based on averages. If a farmer has been unlucky enough to have four or five bad crops in a row, because of weather, perhaps, and his average income has come down over five years, he will never qualify for a decent payment from a program such as CAIS.

That is an inherent structural problem within the program. We are worried that the changes could trigger significant money to some very large players and companies that have already received huge payments from Canadian taxpayers. We were complaining in the press a couple of months ago about a company called Saskatchewan Wheat Pool, whose annual books showed that it had received about $4.9 million in Canadian taxpayers' money through the CAIS program. That original cap was changed by the previous Liberal government when Mr. Vanclief was designing the program. They had discussed a cap of $900,000 maximum taxpayer money to any one entity. During the last couple of weeks, the cap was changed to $3 million. The NFU complained bitterly that that move was intended to take money away from real family farmers and give it to large corporate players or agribusiness, and that showed up in the books of the Saskatchewan Wheat Pool in the amount of $4.9 million from CAIS — Canadian taxpayers' money paid to this agribusiness. If their losses were recalculated today, they could receive yet more money. I have no way of knowing how that might work. It might well help some other farmers who have qualified, but it will not help those who have experienced four or five difficult years on the farm.

Senator Peterson: In your presentation, you talked about a disconnection between corporate profits, input costs and the price that you get for your product. Most of those are developed by the marketplace and are difficult to tinker with. Agriculture is a major contributor to our gross domestic product and we cannot turn our backs on it, any more than we can jettison the auto industry or the aerospace industry.

What can we do? Do we have to talk about things like partnerships in ethanol and bio-diesel plants, whereby we mandate the producers to participate on both sides of the

tenir leurs livres. Il y a diverses raisons à cela, mais, surtout dans la première année du PCSRA, il a fallu faire des recherches pour déterminer des chiffres basés sur les années précédentes. Les stocks de bovins devaient être pondérés au moyen de facteurs calculés à certains moments de l'année. Tout cela peut être assez compliqué. Le PCSRA a augmenté les frais de comptabilité de beaucoup d'exploitations.

Certaines des modifications seront positives, même s'il est encore un peu tôt pour se prononcer. Il a été difficile d'obtenir des détails sur la façon exacte dont les modifications s'appliqueront. Dans certains cas, des gens qui ont besoin d'argent obtiendront des paiements plus importants. Toutefois, le PCSRA ne sera pas d'une grande aide pour les agriculteurs qui ont connu trois, quatre ou cinq mauvaises années successives parce que les paiements se fondent sur les moyennes. Si un agriculteur a eu la malchance de faire des récoltes insuffisantes quatre ou cinq années de suite, à cause du mauvais temps peut-être, et que son revenu moyen sur cinq ans a baissé, il ne sera jamais admissible à un paiement suffisant dans le cadre d'un programme tel que le PCSRA.

C'est un problème structurel inhérent du programme. Nous craignons que les changements augmentent considérablement les sommes versées à de très grandes entreprises qui ont déjà reçu des montants énormes des contribuables canadiens. Il y a quelques mois, nous nous sommes plaints dans la presse d'une société, la Saskatchewan Wheat Pool, qui, d'après ses propres états financiers, a reçu près de 4,9 millions de dollars des contribuables par l'entremise du PCSRA. Le plafond initial avait été modifié par l'ancien gouvernement libéral, au moment où M. Vanclief concevait le programme. Il était question de fixer le plafond à 900 000 $ par entreprise. Ces deux dernières semaines, le plafond est passé à 3 millions de dollars. Le Syndicat national des cultivateurs s'est amèrement plaint de cette mesure, qui enlève de l'argent aux vraies exploitations familiales pour le donner à de grandes sociétés ou à de grandes entreprises agroalimentaires. Les livres de la Saskatchewan Wheat Pool indiquent qu'elle a reçu 4,9 millions de dollars du PCSRA. C'est de l'argent venant des contribuables canadiens qui a été versé à cette entreprise agroalimentaire. Si ses pertes sont recalculées aujourd'hui, elle recevrait encore plus d'argent. Je n'ai aucun moyen de savoir comment cela marchera. Les changements pourraient bien aider d'autres agriculteurs admissibles, mais ils n'aideront pas ceux qui ont connu quatre ou cinq mauvaises années.

Le sénateur Peterson : Vous avez parlé, dans votre exposé, de l'absence de liens entre les bénéfices des sociétés, le prix des intrants et les prix payés aux producteurs. Pour la plupart, ces éléments sont déterminés par le marché et peuvent difficilement faire l'objet d'interventions extérieures. L'agriculture contribue beaucoup à notre produit intérieur brut. Nous ne pouvons donc pas faire abstraction des difficultés des agriculteurs, pas plus que nous pouvons nous désintéresser de l'industrie automobile ou de l'industrie aérospatiale.

Que pouvons-nous faire? Devons-nous parler de choses comme des partenariats dans des usines d'éthanol et de biocarburants? Faut-il demander aux producteurs d'investir en aval? Comment

money stream? How do we get a higher yield per acre? You said that consumers are getting a free ride and are not paying their fair share. Do you have any suggestions as to how we should try to solve this problem?

Mr. Wells: I do not think that our organization would go too far down that road of trying to pin the blame on the consumers. There is a record amount of money in the food supply system. There are different ways of measuring it and the so-called "food freedom day," tracked by the Canadian Federation of Agriculture, occurs early in the year, sometime in February, when Canadian citizens, on average, have earned enough money to pay their food bill for the entire year. That is one measure.

We look at ways and means by which farmers can be empowered to get their fair share out of the marketplace. You mentioned farmer ownership of bio-diesel and ethanol plants. Mechanisms such as the Canadian Wheat Board, produce marketing boards and supply management were developed to give farmers the tools they needed to get their correct remuneration from the marketplace. Those agencies have worked well for Canadian farmers. The Canadian Wheat Board puts an extra $2 million into the pockets of Western Canadian farmers every day because of its ability to market and its other policy initiatives on behalf of farmers.

Mr. Hoogenboom is a dairy farmer here in Ontario. Supply management has done a great job, but these farmer mechanisms are under tremendous attack at the WTO and through trade agreements. The same agribusinesses that are making the record profits are demanding that these farmer institutions be destroyed. At the same time, those same corporations are demanding increased patent protection on seeds, for instance — the so-called terminator seed issue, where they would like to develop seeds that cannot grow the second year to force farmers, gardeners and greenhouse operators to buy new seeds from the company each year.

There are government-legislated tools, like the patenting system, that allow these corporations to make these profits. At the same time, those players are demanding that any legislation designed to benefit farmers be destroyed.

The Farmer Rail Car Coalition is one example of where farmers were trying to get a toehold in the transportation system and have more control of their livelihood and their enterprise. The National Farmers Union was one of the founding members of that organization over 10 years ago. There was the last-minute deal before the last election, but now the new government is saying no, that will not happen.

There are things that governments can do to give farmers the tools we need but everything has been moving in the opposite direction — as I mentioned — with patent protection and the

augmenter le rendement à l'acre? Vous dites que les consommateurs ne paient pas leur juste part. Pouvez-vous nous suggérer des moyens de résoudre ce problème?

M. Wells : Je ne crois pas que notre organisation veuille aller jusqu'à blâmer les consommateurs. Énormément d'argent circule dans le système d'approvisionnement en produits alimentaires. Il y a différents moyens de mesurer les montants en cause, et notamment ce que la Fédération canadienne de l'agriculture appelle la « journée d'affranchissement des dépenses alimentaires », qui se situe assez tôt dans l'année, pendant le mois de février. Ce jour-là, les Canadiens ont en moyenne gagné suffisamment d'argent pour payer les produits alimentaires dont ils ont besoin pendant toute l'année. C'est une façon de mesurer l'argent qui circule dans le système.

Nous cherchons des moyens d'habiliter les producteurs pour qu'ils puissent obtenir leur juste part du marché. Vous avez mentionné la participation des agriculteurs à des usines d'éthanol et de biocarburants. Des mécanismes tels que la Commission canadienne du blé, les offices de commercialisation des fruits et légumes et la gestion de l'offre ont été conçus pour leur donner des moyens d'obtenir un revenu décent. Ces mécanismes ont beaucoup fait pour les agriculteurs canadiens. La Commission canadienne du blé permet aux céréaliculteurs de l'Ouest de gagner 2 millions de dollars de plus par jour grâce à son travail de commercialisation et à ses autres initiatives.

M. Hoogenboom est un producteur laitier de l'Ontario. La gestion de l'offre a beaucoup contribué, mais les mécanismes de ce genre sont gravement menacés par l'OMC et les accords commerciaux. Les entreprises agroalimentaires qui réalisent des bénéfices record veulent démanteler ces mécanismes qui travaillent en faveur des agriculteurs. En même temps, les mêmes sociétés exigent un renforcement de la protection des semences brevetées. Il y a par exemple la question de ce qu'on appelle les semences-suicide. Les sociétés veulent pouvoir mettre au point des semences qui ne peuvent pas croître une seconde année, de façon à forcer les agriculteurs, les horticulteurs et les exploitants de serres à acheter de nouvelles semences chaque année.

Il y a des moyens législatifs, comme le système des brevets, qui permettent à ces sociétés de réaliser de tels bénéfices. En même temps, les mêmes intervenants exigent l'abrogation de toute mesure législative pouvant profiter aux agriculteurs.

La Farmer Rail Car Coalition est un exemple d'initiative des agriculteurs visant à exercer un certain contrôle sur le système de transport dans leur propre intérêt. Le Syndicat national des cultivateurs est l'un des membres fondateurs de la Coalition, qui existe depuis plus de 10 ans. Il y a aussi l'entente de dernière minute conclue avant les dernières élections, sur laquelle le nouveau gouvernement veut maintenant revenir.

Les gouvernements peuvent faire des choses pour doter les agriculteurs des moyens dont ils ont besoin, mais tout semble s'orienter dans la direction opposée : j'ai mentionné la question

WTO and the NAFTA trying to kill the Canadian Wheat Board and supply management, and things are still moving in the wrong direction, from the farmer's point of view.

Barry Robinson, District Director, District 8 (Ottawa Valley), National Farmers Union: About a year ago, Cargill wanted to take over Better Beef, which is a beef packing plant in Guelph, Ontario. As an organization, we opposed that move on the basis that it gave them increased market power and decreased the farmer's power in the marketplace.

We appeared before the Competition Bureau to make our case, as did a number of other groups and some farmers, but the Competition Bureau ruled that it could go ahead. Therefore, Cargill, which is a huge beef packer in this country, a multinational corporation, ended up buying out Better Beef in Guelph and consolidating their power over the beef packing industry in this country.

The Competition Bureau needs more power or we need to look at the rules, because what we are doing is transferring power from the marketplace — from the farmers and the producers — to other players.

The Honourable Wayne Easter did a report for the Minister of Agriculture and provincial ministers last year on empowering farmers in the marketplace. Many farm organizations in the country supported that report. It is a longer term look at agriculture and some of the solutions, but one recommendation in his report was to strengthen the Competition Bureau.

We can certainly see that through the BSE crisis, farmers lost billions of dollars. We are grateful to provincial and federal governments for giving us some money. However, at the same time, producers across the country shouldered the biggest share of the burden, and yet consumers did not get a break. Essentially, the price of meat on the store shelves stayed the same but farmers lost. The documentation is there showing that companies like Tyson and Cargill made record profits off the backs of farmers.

We need to look at the marketing power and who controls the market. That was a situation where the federal government and provincial governments may have been able to step in and do a little more to give farmers, and perhaps consumers, more power in the marketplace.

Senator Peterson: I still think the producers have to be part of the downstream money flow. If you are just turning over raw product, you will not make it.

Mr. Wells: People are referring to it as being part of a value chain or having investments here and there. That is helpful, but we do not expect others in society to invest upstream and downstream in their own occupations to try to make a living.

des brevets et les tentatives d'abolition de la Commission canadienne du blé et de la gestion de l'offre faite dans le cadre de l'OMC et de l'ALENA. Du point de vue des agriculteurs, tout va encore dans la mauvaise direction.

Barry Robinson, directeur de district, district 8 (vallée de l'Outaouais), Syndicat national des cultivateurs : Il y a un an environ, Cargill voulait racheter un abattoir de Guelph, en Ontario, Better Beef. Le Syndicat s'y est opposé, estimant que cela donnerait à Cargill une trop forte emprise sur le marché, réduisant d'autant le pouvoir des agriculteurs.

Nous avons comparu devant le Bureau de la concurrence pour présenter nos arguments, de même que d'autres groupes et quelques agriculteurs. Le Bureau a toutefois décidé d'autoriser la transaction. Par conséquent, Cargill, énorme entreprise d'abattage et société multinationale, a quand même racheté Better Beef de Guelph, consolidant son emprise sur l'industrie canadienne de l'abattage.

Le Bureau de la concurrence devrait être investi de plus grands pouvoirs, ou alors nous devrions revoir les règles qui s'appliquent, parce que nous sommes en train de céder l'emprise sur le marché à des joueurs autres que les agriculteurs et les producteurs.

L'honorable Wayne Easter a rédigé l'année dernière un rapport pour le ministre de l'Agriculture et les ministres provinciaux sur les moyens d'augmenter le pouvoir des agriculteurs sur le marché. Beaucoup d'organisations agricoles du pays ont appuyé ce rapport, qui examine les perspectives à long terme de l'agriculture et propose quelques solutions. L'une des recommandations du rapport est de renforcer le Bureau de la concurrence.

Nous avons vu que les agriculteurs ont perdu des milliards de dollars à cause de la crise de l'ESB. Nous sommes reconnaissants au gouvernement fédéral et aux provinces de nous avoir donné un peu d'argent. En même temps, les producteurs du pays ont assumé la plus grande part du fardeau, sans pour autant que les consommateurs en profitent. Dans les épiceries et les boucheries, le prix de la viande s'est plus ou moins maintenu, mais les agriculteurs ont perdu des milliards. Notre documentation montre que des sociétés comme Tyson et Cargill ont réalisé des bénéfices record sur leur dos.

Nous devons examiner la question de l'emprise sur le marché et déterminer qui tire les cordes. Voilà une situation dans laquelle le gouvernement fédéral et les provinces auraient pu intervenir et en faire un peu plus pour les agriculteurs et peut-être les consommateurs, en leur assurant un plus grand contrôle du marché.

Le sénateur Peterson : Je pense quand même que les producteurs doivent investir en aval. Vous n'arriverez à rien si vous vous limitez à commercialiser un produit brut.

M. Wells : Les gens parlent de chaînes de valeurs et d'investissements à droite et à gauche. Cela pourrait certes aider, mais on ne demande pas aux autres membres de la société d'investir en amont et en aval de leur secteur pour gagner leur vie.

I would not want to get to the point where we are trying to create another double standard that applies to farmers but not to everyone else. That is a sore point, because it has been generally accepted in the last 20 years that farmers should have two or three off-farm jobs in order to keep their farms running. The National Farmers Union will never accept that proposition. You cannot do as good a job as you should on your farm if you are trying to hold down two or three other jobs.

Senator Gustafson: I want your comment on a couple of suggestions I have. I think we have a global problem that the Government of Canada has never dealt with. I farm right on the border with the United States. They have had the three best years in agriculture they have ever had. Canada has had the three worst years we have ever had.

The Europeans have done well, and the Americans and the Europeans control the global market. There is no question about that.

Canada never bought into that reality. Lower margins are a good example of it. That is a good way to put you out of business — just keep cutting the margin and you are out of business. Some bureaucrat here in Ottawa decided that we cannot let these guys get away, we have to control them, and so they put that margin in there. If you do not believe me, phone up Senator Sparrow. He preached that here for years.

However, we have failed to recognize that we have a global problem. It especially affects the grain and oilseed market because we export a large percentage of our production. I have chaired meetings in Europe where they said, "Well, we have had starvation two or three times and it will never happen here." We would ask them, "Are you going to get off the subsidies?" They would say, "No, it would be political suicide for us to do that because we know what it is to be without food."

The Americans take the same approach. It does not matter whether they are a senator from New York or Los Angeles, they will fight for the heartland. We do not have that kind of dedication in Canada.

We fail to recognize that agriculture indirectly puts billions of dollars into the Canadian economy — buying machinery, for example. We never take that into consideration.

My thinking is, unless we as a country recognize we have a global problem that has to be dealt with, study the situation and move on from there, we will not solve this problem.

We bought the lie for years: We will get the Americans and the Europeans off subsidies. It will never happen. They are going deeper into them. It is a global problem.

Je ne voudrais pas en arriver à un point où on exige des agriculteurs quelque chose qu'on ne demande à personne d'autre. C'est un sujet très sensible pour nous. Depuis une vingtaine d'années, on admet en général que les agriculteurs aient deux ou trois emplois hors ferme pour avoir les moyens de garder leur exploitation. Le Syndicat national des cultivateurs rejette catégoriquement cette situation. On ne peut pas faire du bon travail en occupant en même temps deux ou trois autres emplois.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais savoir ce que vous pensez de quelques suggestions que j'ai à formuler. Je crois que nous connaissons un problème mondial que le gouvernement du Canada n'a jamais essayé de régler. J'ai une exploitation agricole juste à la frontière des États-Unis. Les Américains ont eu, dans le secteur agricole, les trois meilleures années qu'ils aient jamais connues, tandis que le Canada a connu ses trois pires années.

Les Européens se sont bien débrouillés, de leur côté. Les Américains et les Européens contrôlent le marché mondial. Il n'y a pas de doute à ce sujet.

Le Canada n'a jamais saisi cette réalité, comme en témoignent les faibles marges bénéficiaires. C'est un bon moyen de vous mener à la faillite : il suffit de continuer à réduire les marges et vous n'aurez qu'à déposer votre bilan. Quelques bureaucrates, ici à Ottawa, ont décidé de vous lier les mains, de vous contrôler avec ces marges. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez téléphoner au sénateur Sparrow. C'est ce qu'il préconise ici depuis des années.

Nous n'avons pas voulu reconnaître qu'il y a un problème mondial touchant particulièrement le marché des céréales et des oléagineux, parce que nous exportons un grand pourcentage de notre production. J'ai présidé des réunions en Europe où j'ai entendu dire : « Nous avons connu la famine à deux ou trois reprises. Cela n'arrivera jamais plus. » Nous demandons à nos interlocuteurs : « Allez-vous renoncer aux subventions? » Ils répondent : « Non, ce serait un suicide politique parce que nous savons ce qui arrive quand les produits alimentaires manquent. »

Les Américains sont du même avis. Qu'on discute avec un sénateur de New York ou de Los Angeles, il se battra jusqu'au bout pour les producteurs américains. Nous n'avons pas ce genre de dévouement au Canada.

Nous ne reconnaissons pas que l'agriculture contribue indirectement à l'économie canadienne en y injectant des milliards de dollars, sous forme d'achats d'équipement, par exemple. Nous n'en tenons jamais compte.

À mon avis, nous n'arriverons pas à résoudre le problème à moins que le pays dans son ensemble ne reconnaisse l'existence de ce problème mondial, n'étudie la situation et n'agisse en conséquence.

Nous avons accepté des mensonges pendant des années. Nous arriverons à persuader les Américains et les Européens à renoncer aux subventions, nous dit-on. Cela n'arrivera jamais. Les subventions ne cessent pas d'augmenter. C'est un problème mondial.

One other thing: In 1970, a barrel of oil was $2 and a bushel of wheat was $2. Today, a barrel of oil is $70 and a bushel of wheat is $2. We have not recognized these extreme challenges that face agriculture.

Ms. Ross: You are right; it is a global problem. Anyone who has travelled extensively and worked with farmers in other countries knows that it is a massive global problem.

The EU and the U.S. understand the principle behind food security and sovereignty. They will not stop subsidizing their farmers because they understand the importance of that principle. We do not understand it here.

In this country we have a bunch of cowboys who go to NAFTA and WTO and trade away our food and our future as farmers. Whether it is the Canadian Wheat Board or the supply management industry, these are all we have left to guarantee farmers the cost of production. They are willing to give it away for market access.

There are countries in this world that understand. Other countries are being forced into this hyper-competition, where we have 2 billion farmers in the world competing against each other on a level playing field where no one will win. It is a race to the bottom of the pile. Canada must have the guts to stand up at WTO and walk away.

Senator Gustafson: There is an element of what I call an East/West deal in Canada, grain and oilseeds versus the dairy business. The political reality in Canada comes down on the side of the dairy producer and the marketing board. We pay the price in Western Canada. I know the farmers union will argue that with me, but that is a reality. It is a political reality.

These are difficult things to say. If we want to be honest about the situation, someone has to talk about this.

When the border was closed, what happened to the beef business in Canada? Prices plummeted. The Americans have sold our beef for 100 years. We fight any intention of dealing with them in the grain industry on the same basis. We fight it because of our political ideas and suggestions.

This is straight talk. I think we need straight talk today.

I have driven through Kansas and checked it out. Those feedlots are full of Canadian and Mexican calves. Because of their power structure, they get a better price for beef and sell it to Japan and other countries.

I am not saying Canadians should not be doing that. We certainly should, but we also have to take advantage of things the way they are, not the way we wish they were. That does not work.

Mr. Wells: That is a lot of ground to cover, but it has not always been easy to sell beef out of Western Canada into the United States. I attended a presentation a few months ago that

Il y a autre chose. En 1970, un baril de pétrole coûtait 2 $ et un boisseau de blé, 2 $. Aujourd'hui, le baril de pétrole est à 70 $, mais le boisseau de blé s'est maintenu à 2 $. Nous n'avons pas reconnu ces défis extrêmes auxquels l'agriculture est confrontée.

Mme Ross : Vous avez raison, le problème est mondial. Quiconque a beaucoup voyagé et a travaillé avec les agriculteurs d'autres pays sait qu'il y a un énorme problème mondial.

L'UE et les États-Unis ont compris le principe de la sécurité et de la souveraineté alimentaires. Ils ne cesseront pas de subventionner leurs agriculteurs parce qu'ils sont conscients de l'importance de ce principe. Ce n'est pas notre cas.

Au Canada, nous avons un groupe de cow-boys qui se servent de l'ALENA et de l'OMC pour brader nos produits alimentaires et notre avenir d'agriculteurs. La Commission canadienne du blé et notre système de gestion de l'offre représentent tout ce qui nous reste pour garantir aux agriculteurs leur coût de production. Les autres sont disposés à y renoncer en contrepartie de l'accès aux marchés.

Certains pays du monde comprennent ce qu'il en est. D'autres se laissent entraîner dans une concurrence à outrance, dans le cadre de laquelle 2 milliards d'agriculteurs s'en prennent les uns aux autres selon des règles du jeu dites équitables qui ne permettent à personne de gagner. C'est la course vers l'abîme. Le Canada doit avoir le courage de parler franchement à l'OMC et de refuser.

Le sénateur Gustafson : Je voudrais parler d'un élément de ce que j'appelle le marché Est-Ouest, c'est-à-dire le secteur des céréales et des oléagineux par rapport à celui de la production laitière. La réalité politique au Canada favorise les producteurs laitiers et leur office de commercialisation. Nous en payons le prix dans l'Ouest. Je sais que le Syndicat des cultivateurs ne sera pas d'accord avec moi sur ce point, mais c'est une réalité politique.

Ce sont des choses difficiles à dire, mais je tiens à être très franc. Il faut bien que quelqu'un en parle.

Qu'est-il arrivé à l'industrie canadienne du bœuf lorsque la frontière a été fermée? Les prix ont chuté. Les Américains vendent notre bœuf depuis 100 ans. Nous nous opposons à toute tentative du secteur des céréales de traiter avec eux sur la même base. Nous le faisons à cause de nos idées politiques.

Je vous parle très franchement, car il est nécessaire de le faire aujourd'hui.

J'ai parcouru le Kansas en voiture pour vérifier. Les parcs d'engraissement sont pleins de veaux canadiens et mexicains. À cause de leur puissance, les Américains obtiennent un meilleur prix pour le bœuf en le vendant au Japon et à d'autres pays.

Je ne dis pas que les Canadiens devraient éviter d'agir ainsi. Nous devons le faire bien sûr, mais nous devons aussi profiter de la situation telle qu'elle est, et non telle que nous souhaitons qu'elle soit. Ça ne marche pas ainsi.

M. Wells : C'est un sujet bien vaste, mais il n'a pas toujours été facile pour l'Ouest de vendre du bœuf aux États-Unis. J'ai entendu, il y a quelques mois, un orateur raconter comment les

indicated in the early 1900s the United States closed the border to Canadian beef. The net result was that more farmers went bankrupt in Alberta between 1920 and 1930 than they did during the Depression.

The farmers union would never characterize the issue of supply management as an East-versus-West issue. British Columbia has tremendous strength in its supply management sector, and there is more strength throughout the rest of Western Canada. One of the main complaints of Western provincial governments is they do not have enough supply management. They cannot get enough production quota allocated to them; they would like more.

It always escapes us as to why any government wants to destroy a system in which the farmers are allowed to make their living from the marketplace and force them to beg for taxpayer dollars. Supply management in this country has been a tremendous success story, where the consumers and farmers have both benefited, not at the expense of the taxpayer, but by creating what the marketplace wants and demands.

This is a tremendous global problem. You are absolutely correct about the global nature of the issue. One of our main points is that farmers in Canada and around the world have never been in the situation we are in now, where the entire food business is controlled by a handful of companies. There is no competition in that business. Only the farmers are competing against each other.

Companies like Cargill and Tyson are playing a farmer in Canada against a farmer in Indonesia or the United States, and they will buy from whoever will sell at the cheapest price. They have the market intelligence and know where those animals are. In most countries they own a lot of those animals. That is why they were big beneficiaries of the BSE payments — taxpayer dollars — because they own their own animals.

Farmers are faced with these incredibly powerful multinational organizations operating in these other countries. That is a market imbalance that has forced farm gate prices of food to the lowest levels ever while at the same time we have the lowest food supplies ever.

The free market dictates this. When we have the lowest food supplies, farmers should be getting paid record money at the farm gate level. Whether or not these same companies could extract that money if the price of wheat tripled, would farmers be better off in the medium term? Twenty years ago it would not have been the case, but that is an open question now. The companies have the power to extract that money.

We have a piece on our website looking at natural gas and fertilizer prices over a couple of years' span. Because there is no competition in the business, companies are pricing their fertilizer at whatever the price of corn in the United States is. When you look at those graphs, they are in lockstep: When the price of corn goes up, the price of fertilizer goes up, and vice versa. If there was any competition in that fertilizer business,

États-Unis avaient fermé leur frontière au bœuf canadien au début du XX^{e} siècle. Le résultat, c'est que plus d'agriculteurs albertains ont fait faillite entre 1920 et 1930 que pendant la Grande dépression.

Le Syndicat des cultivateurs ne dira jamais que la gestion de l'offre oppose l'Est à l'Ouest. La Colombie-Britannique a un secteur très fort de gestion de l'offre. Il en est de même dans le reste de l'ouest canadien. En fait, les gouvernements des provinces de l'Ouest se plaignent de ne pas avoir suffisamment de gestion de l'offre. Ils n'arrivent pas à obtenir des quotas de production suffisants. Ils en voudraient davantage.

Nous n'arriverons jamais à comprendre pourquoi un gouvernement quelconque souhaiterait éliminer un système grâce auquel les agriculteurs peuvent gagner leur vie et les forcer à venir mendier l'argent des contribuables. Au Canada, la gestion de l'offre a été une grande réussite qui a profité autant aux consommateurs qu'aux agriculteurs. Cela s'est fait non en saignant les contribuables, mais en créant ce que le marché demande.

C'est un grand problème mondial, vous avez parfaitement raison de le dire. Nous voulons cependant souligner que les agriculteurs du Canada et d'ailleurs n'ont jamais connu une situation semblable à celle d'aujourd'hui, dans laquelle tout le secteur agroalimentaire est contrôlé par une poignée de sociétés. Il n'y a pas de concurrence dans ce secteur. Seuls les agriculteurs se concurrencent les uns les autres.

Des sociétés comme Cargill et Tyson jouent les agriculteurs du Canada contre ceux de l'Indonésie ou des États-Unis. Elles achètent à quiconque vend au meilleur prix. Elles sont bien renseignées et savent où se trouvent les bêtes. Dans la plupart des pays, elles en possèdent beaucoup. Voilà pourquoi elles comptaient parmi les grands bénéficiaires des paiements effectués lors de la crise de l'ESB, qui venaient directement des contribuables. C'est parce qu'elles possèdent leurs propres bêtes.

Les agriculteurs doivent affronter ces multinationales incroyablement puissantes, qui ont des activités dans ces autres pays. Le marché connaît un déséquilibre qui a fait chuter les prix à la production au moment même où les réserves alimentaires mondiales sont à leur plus bas.

D'après les règles du marché, la baisse des réserves aurait dû assurer aux agriculteurs des prix record à la production. Que ces sociétés puissent ou non s'approprier cet argent, si le prix du blé triplait, les agriculteurs seraient-ils en meilleure situation financière à moyen terme? Il y a 20 ans, cela aurait été le cas, mais il n'y a pas de réponse sûre aujourd'hui. Les sociétés ont le pouvoir de s'approprier cet argent.

Nous avons sur notre site Web un article portant sur l'évolution des prix du gaz naturel et des engrais pendant une période de deux ans. À cause de l'absence de concurrence dans ce secteur, les sociétés fixent le prix des engrais en fonction du prix du maïs aux États-Unis. Si vous regardez ces graphiques, vous verrez que les courbes correspondent parfaitement : chaque fois que le prix du maïs monte, celui des engrais suit et vice-versa.

they could not do that. They would have to look at their own cost of production. It is a global problem, but it will take a government somewhere to recognize that.

Other governments have recognized that this is a problem and then said "It is too big a problem for us to deal with so we will shovel taxpayer money to farmers and maintain production." That is what is happening in Europe and the United States because they want to maintain their secondary industries. They do not want to lose that primary production.

Senator Gustafson: The Bureau of Agriculture in the United States is the most powerful lobby group in that country. They are also the farmers' insurance company. They are a big insurance company that controls a lot of capital. When they go to Washington and tell them what they need for the farmers, they get it.

We do not have that in Canada, yet we have to keep up to the global level.

Senator Tkachuk: When you talk about farmers with marketing boards versus ones without, in the United States and Europe they use up most of their agricultural production because in Europe they have 300 million people living in one place and 270 million people are living in the States. We do not have that.

Let us think about that for a minute. To have marketing boards for wheat, beef, pork and all the other products in the West, how many farmers would have to go out of business? In the other marketing boards, none of the product is sold outside Canada. It is all based on the local market.

We only have 30 million people in Canada. You cannot have a marketing board or else you will put all those farmers out of business. The domestic market would be fed by a marketing board.

How many beef farmers in Alberta would be out of business? We are only feeding Canada because we have a marketing board here. How many pork producers in Saskatchewan would be out of business? We are only feeding the Canadian public and no one else. With marketing boards, you have to control the market. The only way to do that is by feeding your domestic population. All those other people have to be put out of business.

Mr. Wells: You raise some good points. There is a distinction to be made between supply management and the Canadian Wheat Board. Although they are orderly marketing agencies that get more money back to the farmers, they are working in different ways.

Senator Tkachuk: The Wheat Board is not a marketing board.

Mr. Wells: You mentioned the pork business in Saskatchewan. There used to be orderly marketing of pork in Manitoba and Saskatchewan. The provincial governments moved unilaterally to destroy those marketing agencies without a vote of the farmers.

S'il y avait eu une concurrence quelconque dans le secteur des engrais, les sociétés n'auraient pas pu agir ainsi. Elles auraient dû se fonder sur leurs propres coûts de production. C'est un problème mondial, mais il faudra qu'un gouvernement le reconnaisse quelque part.

D'autres gouvernements ayant reconnu le problème ont dit : « Ce problème est trop grand pour que nous puissions nous y attaquer. Nous allons donc utiliser l'argent des contribuables pour subventionner les agriculteurs et maintenir la production. » C'est ainsi que les choses se passent en Europe et aux États-Unis, qui veulent maintenir leur secteur secondaire et ne souhaitent pas perdre la production de leur secteur primaire.

Le sénateur Gustafson : Aux États-Unis, le Bureau of Agriculture est le plus grand groupe de pression du pays. Il représente en quelque sorte la compagnie d'assurance des agriculteurs, une compagnie d'assurances qui contrôle de gros capitaux. Lorsque ses représentants vont à Washington présenter les demandes des agriculteurs, ils obtiennent ce qu'ils veulent.

Nous n'avons rien d'équivalent au Canada. Nous devons pourtant nous maintenir au niveau mondial.

Le sénateur Tkachuk : Vous parlez d'agriculteurs qui ont des offices de commercialisation et d'autres qui n'en ont pas. Les États-Unis et l'Europe consomment la plus grande partie de leur production. L'Europe compte 300 millions d'habitants et les États-Unis, 270 millions. Nous sommes loin d'en avoir autant.

Pensons-y un moment. Si nous devions établir des offices de commercialisation du blé, du bœuf, du porc et de tous les autres produits de l'Ouest, combien d'agriculteurs feraient faillite? Dans le cas des autres offices, les produits ne sont pas vendus à l'étranger. La commercialisation se fait sur le marché local.

Au Canada, nous n'avons que 30 millions d'habitants. Nous ne pouvons pas avoir des offices de commercialisation sans mettre en faillite beaucoup d'agriculteurs parce que ces offices se basent sur le marché intérieur.

Combien d'éleveurs de bovins de l'Alberta feraient faillite? Avec un office de commercialisation, nous ne pourrions compter que sur le marché canadien. Combien d'éleveurs de porc feraient faillite en Saskatchewan? Nous n'aurions que les consommateurs canadiens et personne d'autre. Pour qu'un office de commercialisation fonctionne, il doit contrôler le marché. Il ne peut le faire que pour la population locale. Et tous les autres producteurs feraient faillite.

M. Wells : Vous avez d'excellents arguments. Il faut faire la distinction entre la gestion de l'offre et la Commission canadienne du blé. Les organismes qui assurent la commercialisation ordonnée obtiennent plus d'argent pour les agriculteurs, mais ils doivent travailler d'une façon différente.

Le sénateur Tkachuk : La Commission canadienne du blé n'est pas un office de commercialisation.

M. Wells : Vous avez mentionné l'industrie du porc de la Saskatchewan. Nous avions autrefois une commercialisation ordonnée du porc au Manitoba et en Saskatchewan. Sans consulter les agriculteurs, les gouvernements provinciaux ont

They did that to increase production. It has not raised the number of pork farmers or the number of family farms that can make a living raising hogs, but it has destroyed family production in hogs. It has reduced the number of farmers who produce hogs. It has switched that production to agribusiness, to mega-barns, to the factory-farm production.

If that is where people want to go, fine, but they should be aware that destroying marketing boards and farmers' marketing agencies destroys farms. Do not think that you will have the same number of farmers after the change. There is no question that the orderly marketing boards work for farmers and for consumers.

Senator Eyton: I am a little humbled, because I follow two senators from Saskatchewan who know something about the subject; I am a city boy and I am learning. I have prepared questions, but I would prefer to spend time with short questions. I am fascinated by the graph that you referred to on the days' supply of grain. I have a number of brief questions that relate to that general subject.

As soon as I see the word "world," I get nervous. I am in the market in other ways and I look at what I call "natural trading blocks," which in this case would be trading that is relevant to Canadian farming. I recognize that people trade grain worldwide, but I suspect that much of our trade is within naturally defined regions or blocks. Could you comment on that?

Mr. Wells: I suppose that is true to a certain extent, but an organization such as the Canadian Wheat Board markets in more than 70 countries around the world. You can break these numbers down in terms of the major exporters. There are five or six countries that traditionally have done most of the exporting. You can see who is holding the stocks, whether it is a major exporting country, a longstanding exporting country, or the importing country.

Senator Eyton: The Wheat Board has one product — grain.

Mr. Wells: It would be beyond the resources of the National Farmers Union to try to break it down in many ways. That is why we end up relying on USDA statistics.

Senator Eyton: I will look for that. My second comment is on the same supply. For example, I am involved in mining metals. There is a London metals market and every day you can look at pricing. I have seen many graphs like this, but they are always accompanied by a price line.

To what extent does supply reflect itself in pricing? Do you have that kind of information?

aboli unilatéralement les offices de commercialisation pour accroître la production. Leurs efforts n'ont pas augmenté le nombre d'éleveurs de porc ou le nombre d'exploitations familiales pouvant subsister en élevant des porcs. Ils en ont plutôt diminué le nombre. Maintenant, la production est concentrée dans des entreprises agroalimentaires, des méga-élevages et des fermes industrielles.

Si c'est l'orientation que nous voulons prendre, très bien, mais il faudrait se rendre compte que l'abolition des offices de commercialisation et des organismes de commercialisation d'agriculteurs mène à la disparition des exploitations agricoles. Nous n'aurons pas le même nombre d'agriculteurs après le changement. Il n'y a pas de doute que les offices de commercialisation ordonnée travaillent en faveur des agriculteurs et des consommateurs.

Le sénateur Eyton : Je suis un peu embarrassé de prendre la suite de deux sénateurs de la Saskatchewan qui connaissent vraiment bien le sujet. Je ne suis qu'un citadin qui essaie de comprendre. J'ai ici des questions préparées d'avance, mais je préfère utiliser mon temps de parole pour poser quelques courtes questions. Je suis fasciné par le graphique que vous avez mentionné au sujet du nombre de jours de réserves de céréales. J'ai quelques brèves questions générales à vous poser.

Je deviens nerveux quand je vois le mot « monde ». Je m'intéresse à d'autres aspects du marché et à ce que j'appelle les « blocs commerciaux naturels ». Dans ce cas, il s'agirait du commerce de produits agricoles canadiens. Je me rends compte que les céréales sont échangées à l'échelle du monde, mais j'ai l'impression qu'une grande partie de notre commerce se situe dans des régions ou des blocs naturellement définis. Qu'en pensez-vous?

M. Wells : Je suppose que c'est vrai dans une certaine mesure, mais une organisation telle que la Commission canadienne du blé fait des ventes dans plus de 70 pays. Il est possible de ventiler les chiffres en fonction des grands exportateurs. Traditionnellement, les exportations viennent essentiellement de cinq ou six pays. On peut voir qui détient les stocks, qu'il s'agisse d'un grand pays exportateur, d'un exportateur de longue date ou d'un pays importateur.

Le sénateur Eyton : La Commission canadienne du blé ne s'occupe que d'un seul produit, les céréales.

M. Wells : Le Syndicat national des cultivateurs n'a pas les moyens de faire de nombreuses répartitions. Nous utilisons plutôt les statistiques du ministère de l'Agriculture des États-Unis.

Le sénateur Eyton : Je me renseignerai. Mon deuxième point porte sur le même sujet. Je m'intéresse personnellement aux métaux. Il y a un marché des métaux à Londres, qui permet de suivre les cours. J'ai vu de nombreux graphiques comme celui-ci, mais ils sont toujours accompagnés d'une courbe des prix.

Dans quelle mesure l'offre se reflète-t-elle sur les prix? Disposez-vous de renseignements à ce sujet?

Mr. Wells: Yes. We do not have the supply listed on the first page of this other paper but the pricing and net revenue are included. Several of our other publications include the long-term pricing effects.

Senator Eyton: I am used to seeing inventory of lead and the daily up and down of the supply. If it got down to 20 or 30 days, you would see a spike in price.

Mr. Wells: I can relate some of that without having it on a graph. The only other times that we have been at these levels, 1972-73 and in the 1960s, it sparked a tremendous increase in grain prices. Look at the chart on the second page of this publication, where we show a spike in net farm income in 1976. It broke out of this trading range of plus-$10,000 to plus-$30,000 net income to Canadian farmers. That was the only time that it broke out of the range. That net income of Canadian farmers, on average, went well above $30,000.

I remember that year. In 1970-71 you could not give wheat away. The LIFT program was brought in by the Liberal government. In 1976 I finished university and went straight back to the farm. It was a time of the highest net incomes ever for Canadian farmers. It did trigger a price spike that has not been triggered in the current situation.

If you run that price forward from 1972 to today, when we are at the same supply numbers, the price of wheat should be over $20 a bushel and we are at $4 per bushel.

Senator Eyton: I wondered what happened in 1972-73. You have told me that the market is working in some ways, and that the price and the production increased.

Mr. Wells: In 1972 and 1973 it did.

Senator Eyton: However, you had three or four years that were awful, in fact worse than today. Might that not suggest prices are about to increase?

Mr. Wells: We are hopeful. That brings us to the other question, on bio-diesel and ethanol and whether it makes sense to turn food into car gasoline. The two elements might collide, if food prices start to take off and farmers actually get some returns back on the farms. If there were such a thing as a free market that actually worked the way it should, we would be living with wheat that costs $20 per bushel.

Senator Eyton: You have one more year.

Mr. Wells: I have a comment on your preface about following two farmers from Saskatchewan. Anyone who eats should never be afraid to ask a question about agriculture because it is your business as well.

Senator Eyton: How quickly can supply adjust? I know you are talking in world terms so it is difficult to judge. Does it take three or four years to ramp up production and supply?

M. Wells : Oui. Nous ne parlons pas de l'offre sur la première page de l'autre document, mais les prix et le revenu net sont mentionnés. Plusieurs de nos autres publications renferment des renseignements concernant les effets à long terme sur les prix.

Le sénateur Eyton : J'ai l'habitude de voir les stocks et les fluctuations quotidiennes de l'offre. Si les stocks tombent à 20 ou 30 jours, les prix montent en flèche.

M. Wells : Je peux vous en parler sans avoir un graphique. Les seuls autres moments où nous avons atteint ces niveaux, c'était en 1972-1973 et dans les années 60. Nous avions alors connu une flambée des prix des céréales. Regardez le graphique de la deuxième page de cette publication. On voit la pointe enregistrée par le revenu agricole net en 1976. Le revenu des agriculteurs canadiens s'était alors écarté de l'intervalle situé entre 10 000 $ et 30 000 $. C'est la seule fois où cela s'est produit. En 1976, le revenu moyen net des agriculteurs a dépassé d'assez loin les 30 000 $.

Je me souviens de cette année. En 1970-1971, on ne pouvait même pas offrir du blé gratuitement. Le gouvernement libéral d'alors avait institué le Programme de réduction des stocks de céréales. En 1976, j'ai fini l'université et je suis directement rentré à la ferme. C'était une période de revenus nets record pour les agriculteurs canadiens. Il y a donc eu une flambée des prix, mais cela ne s'est pas produit dans la situation actuelle.

Si l'on examine l'évolution des prix entre 1972 et aujourd'hui, avec une offre égale, le prix du blé devrait avoir dépassé 20 $ le boisseau, mais nous ne sommes qu'à 4 $.

Le sénateur Eyton : Je m'interroge sur ce qui s'est passé en 1972-1973. Vous m'avez dit que le marché fonctionnait d'une certaine façon et que le prix et la production ont augmenté.

M. Wells : En 1972 et en 1973, c'était bien le cas.

Le sénateur Eyton : Toutefois, vous avez connu trois ou quatre années épouvantables, qui ont été en fait pires qu'aujourd'hui. N'est-il pas possible que cela annonce une prochaine hausse des prix?

M. Wells : Nous restons optimistes. Cela nous amène à la question de l'éthanol et des biocarburants. Est-il rationnel de transformer des aliments en carburant pour les voitures? Les deux aspects pourraient entrer en conflit l'un avec l'autre si les prix des produits alimentaires commencent à monter et que les agriculteurs recommencent à tirer un revenu de leur exploitation. S'il y avait vraiment une chose telle qu'un marché libre qui fonctionne comme il le devrait, nous aurions du blé à 20 $ le boisseau.

Le sénateur Eyton : Il vous reste encore un an.

M. Wells : J'ai un commentaire à formuler au sujet de votre préface qui parle de suivre deux agriculteurs de la Saskatchewan. Si on mange, on ne devrait jamais craindre de poser une question concernant l'agriculture. C'est notre affaire aussi.

Le sénateur Eyton : Combien de temps faut-il pour que l'offre s'adapte à la demande? Je comprends qu'il soit difficile de juger à l'échelle du monde. Faut-il trois à quatre ans pour augmenter la production et l'offre?

Mr. Wells: We have addressed that in this same letter in one short paragraph. In 1972 and 1973, in Canada and many other places around the world, farmers were planting about one half the acres each year and the other half were left fallow to store moisture and nutrients. That is no longer the case. For a variety of reasons, farmers in Western Canada are planting every acre. In 1972 and 1973, farmers were just starting to use fertilizer and pesticide. Now they are maximizing fertilizer and pesticide use. Tremendous amounts of fertilizer are applied to these same acres. It is our hypothesis that there is not the room to double or triple agricultural production that there was in 1972 and 1973. Many of these farmers have already maximized their production techniques, trying to produce enough cash flow to stay on the farm.

Senator Eyton: This is more of an observation. Clearly, the farming community is challenged and it is a problem that somehow must be dealt with. However, you used as a kind of comparison, a series of companies that are involved in the supply chain. You go through nitrogen fertilizer, chemicals, seeds and veterinary drugs and point out, accurately, that they are making record profits. However, it struck me — and I would like you to comment on this — that all of those companies listed face competition, and for the most part, they are not regulated and do not receive direct subsidies, while at the same time, they are prospering. They are doing wonderfully well. It is a provocative question, but could it be that the problem with the farming industry is that governments do intervene and that there are subsidy programs, overregulation and limits to what the farming community can do? That is what is unique about it. The mechanisms you are talking about do not apply to all these people who are doing exceedingly well. There may be some premise that the difficulty is the government programs.

Mr. Wells: We would argue that in most cases, there is no real competition; these players are not in competition against each other. At most, they have split the marketplace into quarters or thirds and they may have a friendly rivalry going. Mr. Robinson talked about Cargill and Tyson and the takeover of Better Beef. Those two companies have about 80 per cent of the slaughter capacity in Western Canada now. To us, that is not competition. We always rely on the Harvard Business School rule, which is, if four companies control 40 per cent of the market, you no longer have effective competition. If that rule is applied to these companies we are talking about, they are not in a real competition.

On the subsidies part, they are subsidized through various ways and means. For instance, a tremendous amount of the BSE government payout ended up in the hands of Cargill and Tyson because of what they owned. They are able to do what they do because of government regulation. There are regulations and there are regulations, but patent protection, for instance, is a creation of governments that protects them from you and me going into business against them.

M. Wells : Nous avons consacré un petit paragraphe à cette question dans la même lettre. En 1972 et 1973, les agriculteurs du Canada et de beaucoup d'autres pays ne cultivaient chaque année que la moitié de la superficie disponible, laissant l'autre moitié en jachère pour y rétablir l'humidité et les éléments nutritifs. Ce n'est plus le cas. Pour diverses raisons, les agriculteurs de l'Ouest exploitent intégralement chaque acre disponible. En 1972 et 1973, l'utilisation des engrais et des pesticides venait tout juste de commencer. Aujourd'hui, elle est généralisée. D'énormes quantités d'engrais sont employées. Nous croyons qu'il n'est plus possible de doubler ou de tripler la production agricole comme on pouvait le faire en 1972 et 1973. Beaucoup d'agriculteurs ont déjà maximisé leur production, essayant de générer suffisamment d'argent pour garder leur exploitation.

Le sénateur Eyton : J'ai un commentaire à formuler. De toute évidence, les agriculteurs affrontent un grand défi, qu'il importe de relever d'une façon ou d'une autre. Toutefois, vous avez mentionné à des fins de comparaison une série de sociétés qui font partie de la chaîne d'approvisionnement. Vous parlez des engrais azotés, des produits chimiques, des semences et des médicaments à usage vétérinaire. Vous dites, à juste titre, que ces sociétés réalisent des bénéfices record. J'ai cependant été frappé par le fait — et j'aimerais connaître votre avis à cet égard — que toutes ces entreprises doivent faire face à une certaine concurrence et que, dans l'ensemble, elles ne sont pas réglementées et ne reçoivent pas de subventions directes. En même temps, elles sont très prospères. Leurs résultats sont extraordinairement bons. Ma question est assez provocante. Est-il possible que les difficultés du secteur agricole soient dues à l'intervention des gouvernements, aux programmes de subventions, à la surréglementation et aux limites de ce que la communauté agricole peut faire? C'est ce que la situation a de particulier. Les mécanismes dont vous parlez ne s'appliquent pas à ces sociétés qui obtiennent de si bons résultats. Ne peut-on pas supposer que les difficultés sont attribuables à l'intervention gouvernementale?

M. Wells : À notre avis, dans la plupart des cas, il n'y a aucune concurrence réelle. Les intervenants en question ne se font pas la concurrence les uns les autres. Au plus, ils divisent le marché en trois ou quatre parties entre lesquelles s'exerce une cordiale rivalité. M. Robinson a parlé de Cargill et Tyson et du rachat de Better Beef. Ces deux sociétés disposent actuellement d'environ 80 p. 100 de la capacité d'abattage dans l'Ouest. Pour nous, ce n'est pas de la concurrence. Nous continuons à appliquer la règle de la Harvard Business School, selon laquelle il n'y a plus de concurrence efficace si quatre entreprises contrôlent 40 p. 100 du marché. D'après cette règle, les sociétés en question n'exercent pas leurs activités dans un marché vraiment concurrentiel.

Sur le plan des subventions, elles sont en fait subventionnées de différentes façons. Ainsi, Cargill et Tyson ont reçu d'énormes montants en paiements gouvernementaux pour l'ESB, à cause de ce qu'elles possèdent. Ce sont les règlements du gouvernement qui créent cette situation. Il y a règlement et règlement, mais la protection des produits brevetés, par exemple, est l'œuvre de gouvernements qui veulent les protéger pour le cas où vous et moi songerions à monter une affaire dans leur secteur.

That patent protection is now applied to seeds, to chemicals and to everything else. That helps them create these record profits. In the regulatory scheme, they are beneficiaries of government policy. Again, we have no historical data that we can look back on because we have never been in a situation before where four or five companies could control every sector of the food supply system around the world.

Senator Mitchell: I would like to begin by clarifying to some extent the question asked by Senator Tkachuk, namely, why would anyone stay in farming? I want to make it clear that the people on this side of the table are not asking you that question. We just hope that you can stay in farming. I do not say that in a particularly partisan way; I say that in a heartfelt way. I want to draw that distinction because there are two fairly clear sides at this table.

Like Senator Eyton, I am interested in the relationship between supply and price. Like you, I am bewildered by it. It seems there are two forces. I am not saying "market forces" because that would be stretching it, but there are two forces. One is clearly the issue of competition amongst these major, multinational agriculture industries, or industrial companies; the other is international subsidies. Senator Gustafson makes the astute observation that in Europe and the United States, they have figured out how important food is; and what do they do? They subsidize their farmers. That is the logical conclusion of that observation. Certainly that is not being argued by this government today.

What could be done to break the monopoly of these multinationals? Is it as easy as strengthening the Competition Bureau, or are there other specific steps that can be taken?

Mr. Wells: I will start and then I will turn it over to Mr. Hoogenboom, because he can contribute on this. It is our contention that farmers' incomes have been deteriorating for a variety of reasons. You can say "all of the above." It has been a case of being nibbled to death by ducks, because it is not one company that has decided, "We will punish farmers and we will take every cent we can from them, plus one more," it is every player in the chain. They are not necessarily doing anything illegal; it is just that they are maximizing profits for their shareholders. They are doing what they are supposed to do as boards of directors, in most cases. They have help, as I said, in the form of patent protection and that kind of regulatory regime, but farmers have ended up being nibbled to death by ducks.

We say there is no magic bullet to turn that around. There is not one item you can put your finger on and say, for example, that the Farmer Rail Car Coalition will save farmers, because it is just a tiny piece of the equation. However, all these tiny pieces have been taken away from farmers over the years. Unless these pieces are returned to farmer control, we will not make any progress.

Les brevets s'appliquent maintenant aux semences, aux produits chimiques et à tout le reste. Cela les aide à réaliser des bénéfices record. Sur le plan réglementaire, ces sociétés bénéficient de la politique du gouvernement. Encore une fois, nous ne disposons pas de données chronologiques nous permettant d'étudier ce qui s'est passé auparavant parce que nous n'avons jamais connu une situation dans laquelle quatre ou cinq entreprises contrôlent chacun des secteurs du système d'approvisionnement alimentaire dans le monde.

Le sénateur Mitchell : Je voudrais commencer par préciser quelque peu la question posée par le sénateur Tkachuk, c'est-à-dire : pourquoi les agriculteurs continuent-ils à travailler la terre? Je tiens à dire clairement que, de ce côté-ci de la table, nous ne vous posons pas cette question. Nous espérons que vous continuerez à travailler la terre. Je ne dis pas cela dans un quelconque esprit partisan, je le dis d'une façon très sincère. Je tiens à donner ces précisions parce qu'il y a, à cette table, deux points de vue nettement distincts.

Comme le sénateur Eyton, je trouve très intéressante la relation entre l'offre et les prix. Comme vous, je la trouve illogique. J'ai l'impression qu'il y a deux forces en présence. Je n'irai pas jusqu'à parler de « forces du marché », mais il y a bien deux forces en présence. La première est la question de la concurrence entre ces grandes multinationales agricoles, et la seconde réside dans les subventions à l'agriculture. Le sénateur Gustafson dit, avec raison, que l'Europe et les États-Unis ont compris l'importance de la production alimentaire. Que font-ils donc? Ils subventionnent leurs agriculteurs. C'est la conclusion logique, mais notre gouvernement n'est sûrement pas de cet avis aujourd'hui.

Que peut-on faire pour briser le monopole de ces multinationales? Suffirait-il de renforcer le Bureau de la concurrence, ou bien y a-t-il d'autres mesures à prendre?

M. Wells : Je vais commencer, puis je céderai la parole à M. Hoogenboom. Nous croyons que le revenu agricole baisse pour diverses raisons. Il est très difficile d'attribuer la baisse à des facteurs précis. En fait, c'est tout un ensemble d'éléments différents qui se sont combinés pour nous saigner à mort. Nous ne pouvons évidemment pas dire qu'une société particulière a décidé : « Nous allons punir les agriculteurs et leur soutirer jusqu'à leur dernier cent. » Tous les intervenants de la chaîne sont en cause. Ils ne font rien d'illégal en cherchant à maximiser les bénéfices de leurs actionnaires. Ils ne font que ce qu'ils sont censés faire. Comme je l'ai mentionné, ils obtiennent de l'aide en invoquant la protection des produits brevetés et différents autres règlements. Et tout cela ensemble a fini par nous saigner à mort.

Nous ne croyons pas qu'il existe une solution miracle au problème. Il est impossible de mettre le doigt sur une mesure et de dire, par exemple, que la Farmer Rail Car Coalition permettra de sauver les agriculteurs, car ce n'est en fait qu'un petit fragment de l'équation. Tous ces petits fragments ont été enlevés aux agriculteurs au fil des ans. À moins qu'ils ne puissent en retrouver le contrôle, nous ne ferons aucun progrès.

We would point to supply management as one of those systems where farmers have control over their product. They are able to sell it at a reasonable price that gets them back into the game, and I think that is what Mr. Hoogenboom would like to talk about.

Jack Hoogenboom, President, Local No. 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell and Carleton Counties, National Farmers Union: I will speak directly to the issue of supply management and dairy farmers, as we do have an issue at the border. One of the components in making supply management work is effective border control. That runs counter to some of the discussions going on at WTO to reduce that.

To use an example of the most recent issue, regarding protein in the form of casein coming into the country where in the past it did not, this is displacing milk that our dairy farmers normally sell. We now have a choice. If the government is not prepared to take action against that, we either have to sell milk at the world price, which is obviously well below cost of production, or surrender the market. Neither one is good for our bottom lines. It has been a simmering issue. Going back a couple of years, you had the butter-oil issue and the butter-sugar blends. Again, leaks at the border put pressure on what farmers get for their milk. This is the situation we find ourselves in right now. We have been told to negotiate a deal with our processors, but the processors have been given the trump card. It is not an easy negotiation to go through, because it is a lose-lose situation for the dairy farmers.

Senator Mitchell: Like Senator Eyton, I am also from the city. My next question will reveal that quite clearly. I felt for the longest time that this idea of biofuels could have a real impact on rural development, as well as, perhaps, on environmental progress. In the first case, it would increase demand for farmers' supply. However, I am discouraged when I understand what you are saying, that there does not seem to be a relationship between low supply and higher prices. Maybe in 1976 it happened once, but it is not happening now. While that may still be a viable alternative or hold promise for environmental progress, does it really have promise for farmers?

Mr. Wells: That leads into an earlier comment about farmers needing to invest. Farmers should find some investment money. In fact, there have been calls for the federal government to somehow provide or underwrite the investment of farmers in these companies.

Would it mean anything to their bottom line? The answer to that is not known, but there is no evidence that this increased demand will lead to increased prices. If you were an investor and you had that money to spend, my question would be why would you not buy shares in fertilizer companies instead?

La gestion de l'offre est l'un des systèmes qui permet aux agriculteurs de contrôler leur production. Ils peuvent vendre à des prix raisonnables qui leur donnent la possibilité de faire tourner leur exploitation. Je crois que c'est de ce point que M. Hoogenboom vous parlera.

Jack Hoogenboom, président, section locale nº 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell et les comtés de Carleton, Syndicat national des cultivateurs : Je voudrais aborder directement la question de la gestion de l'offre et des producteurs laitiers car nous avons un problème à la frontière. Pour que la gestion de l'offre marche, un contrôle efficace de la frontière est indispensable. Cela va à l'encontre de certaines des négociations de l'OMC qui visent à réduire ce contrôle.

Je vais vous donner un exemple récent. Nous avons le problème des protéines importées dans le pays sous forme de caséine et qui se substituent au lait que nos producteurs vendent normalement. Nous avons maintenant une alternative : si le gouvernement n'intervient pas, nous devrons soit vendre notre lait au prix mondial, qui est bien sûr très inférieur au coût de production, soit céder le marché. Aucun des termes de l'alternative n'est avantageux pour nous. C'est une affaire qui couvait depuis un certain temps. Il y a deux ans, nous avions le problème du beurre et de l'huile et des mélanges beurre et sucre. Encore une fois, des problèmes frontaliers ont influencé ce que les agriculteurs obtiennent pour leur lait. C'est la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. On nous dit de négocier une entente avec les entreprises de transformation, mais ce sont elles qui détiennent l'atout. Les négociations ne sont pas faciles. Nous ne pouvons qu'y perdre.

Le sénateur Mitchell : Comme le sénateur Eyton, je suis un citadin ainsi qu'en témoignera ma question suivante. J'ai l'impression, depuis longtemps, que l'idée des biocarburants peut avoir de très importantes répercussions sur le développement rural et assurer, en même temps, des gains environnementaux. Elle augmenterait en effet la demande pour les produits des agriculteurs. Toutefois, je suis un peu découragé de vous entendre dire qu'une baisse de l'offre ne fait pas nécessairement monter les prix. Cela s'est peut être produit en 1976, mais pas aujourd'hui. Même si le projet semble prometteur à cause de ses avantages environnementaux, aurait-il des effets sur le revenu agricole?

M. Wells : Cela nous ramène à une observation formulée plus tôt, selon laquelle les agriculteurs doivent investir. Il leur faudrait pour cela trouver de l'argent. Certains ont préconisé que le gouvernement finance ou garantisse l'investissement des agriculteurs dans ces entreprises.

Cela aura-t-il des effets sur leur revenu? C'est une inconnue, mais, pour le moment, rien ne prouve qu'une augmentation de la demande fera monter les prix. Par ailleurs, si vous aviez de l'argent à investir, pourquoi ne choisiriez-vous pas plutôt d'acheter des actions des sociétés qui produisent des engrais?

Whether it is ethanol production or biodiesel or food to feed the world, farmers will need nitrogen fertilizers and other fertilizers if they are to meet this demand. If you are looking at it from a dollar-and-cents point of view, why would you not buy shares in fertilizer companies?

At the National Farmers Union, we are making a distinction between food-based fuels and other cellulose-based or waste-product-based fuels, because there is a moral question about taking food out of the food supply system and putting it in the gas tanks of automobiles.

Senator Mitchell: I have one more question about the issue of the WTO and world negotiations to try to do away with trade barriers and subsidies of one kind or another. From the Canadian perspective, there are those who argue that if we only gave up the Canadian Wheat Board and supply management, that would lever us right into that negotiation. The whole world would open up, and the United States and Europe would capitulate. Of course, it is absurd, because the impact of our supply management and our Canadian Wheat Board on international agricultural markets is so miniscule. The Americans would say "That is a mosquito, so who cares if you give it up? Well, we would like you to give it up so we can squeeze you and get more advantage," but it is not leverage in those negotiations at all, is it?

Mr. Wells: Those same people you talked about, who say we should kill supply management and the Canadian Wheat Board to get this market access, are the same people who have been saying if we could just destroy these subsidy programs in other countries, things would be wonderful.

The Government of Canada just completed computer simulations for the international community involved in the WTO, where they crunched the numbers on what would be the net effect if the United States, Europe and other countries reduced their internal domestic supports by the amount currently on the table in Geneva. There was an article today — I believe it appeared in the *Ontario Farmer* magazine — that says the net effect, according to this computer simulation, would be almost zero. Countries will move this money around. They will play a shell game with it — move it into different categories, apply it to different purposes — and the net benefits of the program that is on the table will be essentially zero.

Why would the Government of Canada destroy programs that work for farmers in light of this evidence that there is no benefit? As for this business about market access, as Ms. Ross said, market access is already here. I do not have a problem selling good-quality number 1 spring wheat outside Canada. We have market access.

Senator Gustafson: How much is number 1?

Qu'il s'agisse de produire de l'éthanol ou des biocarburants ou bien des produits alimentaires pour donner à manger aux habitants de la planète, les agriculteurs ont besoin d'engrais azotés et d'autres engrais pour répondre à la demande. Si votre objectif est de gagner un peu d'argent, pourquoi n'achèteriez-vous pas plutôt des actions des sociétés qui produisent des engrais?

Au Syndicat national des cultivateurs, nous faisons la distinction entre les combustibles à base de produits alimentaires et les combustibles à base de cellulose ou d'autres déchets. Il y a en effet une question morale qui se pose lorsqu'on retire des produits alimentaires du système d'approvisionnement pour les mettre dans le réservoir de carburant des véhicules.

Le sénateur Mitchell : J'ai une autre question au sujet de l'OMC et des négociations mondiales visant à éliminer les obstacles au commerce et les subventions d'une forme ou d'une autre. Du côté canadien, certains soutiennent que si nous renonçons à la Commission canadienne du blé et à la gestion de l'offre, nous aurions une position beaucoup plus forte dans les négociations. Le monde entier s'ouvrirait à nous, et les États-Unis et l'Europe capituleraient. Bien sûr, tout cela est absurde parce que l'influence de notre système de gestion de l'offre et de la Commission canadienne du blé sur les marchés agricoles mondiaux est pour ainsi dire négligeable. Les Américains diraient : « Ce n'est rien de plus qu'un moustique, alors, quelle différence que vous y renonciez ou pas? Mais renoncez-y quand même pour vous mettre un peu plus à notre merci. » Cela ne nous donnerait donc aucun avantage dans ces négociations, vous ne croyez pas?

M. Wells : Ce sont les mêmes personnes dont vous parlez — qui recommandent d'éliminer la gestion de l'offre et la Commission canadienne du blé en contrepartie d'un meilleur accès aux marchés — qui disent aussi que tout serait merveilleux si nous pouvions amener les autres pays à éliminer leurs programmes de subventions.

Le gouvernement du Canada vient de terminer des simulations informatiques de la communauté internationale et de l'OMC, dont l'objet était de calculer l'effet net d'une réduction des soutiens intérieurs des États-Unis, de l'Europe et d'autres pays selon la formule actuellement proposée à Genève. J'ai vu un article aujourd'hui — je crois que c'était dans la revue *Ontario Farmer* — qui dit que l'effet net calculé au moyen de ces simulations informatiques était pratiquement nul. Les pays ne feront que déplacer l'argent en cause. Les sommes seraient inscrites sous différentes catégories et affectées à différents objets. Les avantages nets du programme proposé seraient donc essentiellement nuls.

Pourquoi le gouvernement du Canada éliminait-il des programmes qui aident les agriculteurs s'il est établi qu'il n'y a aucun avantage? Quant à cette question d'accès aux marchés, comme l'a dit Mme Ross, nous avons déjà accès à suffisamment de marchés. Je n'ai aucune difficulté à vendre à l'étranger du blé de printemps n° 1 de bonne qualité. Nous avons déjà accès aux marchés.

Le sénateur Gustafson : À combien se vend le n° 1?

Mr. Wells: Well, access comes with quality, and you cannot expect to sell poor grain into high-quality markets.

The benefits of the world trade agreement have been vastly overrated. In fact, several months ago, before the WTO meetings in Hong Kong, the World Bank drastically lowered its expectations of the benefits of this world trade agreement. Economists in the United States, such as Tim Wise at Tufts University, are saying that the most optimistic outcome of the WTO could be a 4 per cent increase in commodity prices. For Canadian farmers, you are talking about 4 per cent on $4 wheat — 16 cents. Those benefits are tiny, but the loss of supply management and the Canadian Wheat Board would be huge. That is hundreds of millions of dollars per year to Canadian farmers.

At the same time, it is not that Canada will escape cuts in domestic programming. I happened to be at the meeting with the Minister of Agriculture a few weeks ago in Saskatchewan, and he talked about the wonderful benefits that would come if European and American subsidies were reduced. He did not mention anything about the cuts that Canada would have to undergo, and that Canadian farmers would be expected to take probably a 40 per cent cut in domestic programming.

Our question is where will that 40 per cent cut come from? Our farmers are trying to live on CAIS, crop insurance, cash advances, that kind of domestic support, yet they will not tell us what programs they will cut to make a 40 per cent cut at the WTO.

Senator Mercer: I do not have a moral issue with farmers turning food into fuel that goes into whatever. I come from a gas-producing province, Nova Scotia. I am in favour of it if the profit goes into the pockets of farmers.

The best business people in this country are farmers. They continue with a business that makes no money year after year. We owe a great debt to them.

I will correct one item regarding the profits of Cargill and Tyson. When Tyson shows a 236 per cent increase in profits in the last six months of 2004, and they have to put an asterisk in their annual report that points to the BSE recovery program, you know something is wrong with the industry.

You talked about the fact that in Western Canada, in particular, where farmers used to leave 50 per cent of the land unfarmed, now they are planting it all. Therefore, you said, there is no ability to double our production. Is there an ability to switch our production from products that are not profitable or marketable to something that may be more profitable? If we link it back to the conversation on ethanol, for example, can we produce more corn? Can we switch to switch grass, which does grow well in Saskatchewan and Alberta, I understand? Is there an ability to switch products?

M. Wells : Eh bien, l'accès vient avec la qualité. On ne peut pas s'attendre à vendre du grain médiocre sur les marchés de haute qualité.

Les avantages des accords commerciaux sont largement surfaits. En fait, il y a quelques mois, avant les réunions de l'OMC à Hong Kong, la Banque mondiale a considérablement réduit ses prévisions relatives aux avantages de l'accord commercial en négociation. Aux États-Unis, des économistes tels que Tim Wise, de l'Université Tufts, estiment que le mieux qu'on puisse attendre de l'OMC serait une hausse de 4 p. 100 des prix des denrées. Pour les agriculteurs canadiens, nous parlons de 4 p. 100 de 4 $, c'est-à-dire de 16c. C'est un avantage bien mince par rapport à l'énorme perte que représenterait l'élimination de la gestion de l'offre et de la Commission canadienne du blé. Nous parlons là de centaines de millions de dollars par an pour les agriculteurs canadiens.

En même temps, le Canada n'échappera pas aux exigences de réduction des soutiens intérieurs. J'étais présent à la réunion tenue par le ministre de l'Agriculture en Saskatchewan, il y a quelques semaines. Il a parlé des merveilleux avantages qui découleraient d'une réduction des subventions européennes et américaines. Il n'a rien dit des coupures que le Canada aurait à subir. Il a omis de mentionner que les agriculteurs canadiens auraient probablement à accepter une réduction de 40 p. 100 des programmes intérieurs.

La question que nous nous posons est la suivante : D'où viendra cette réduction de 40 p. 100? Nos agriculteurs essaient de s'en tirer en comptant sur le PCSRA, l'assurance-récolte, les avances de fonds et d'autres soutiens intérieurs. Pourtant, on ne veut pas nous dire quels programmes seront éliminés pour atteindre les 40 p. 100 dont on parle à l'OMC.

Le sénateur Mercer : Je ne me poserais aucune question morale si les agriculteurs transformaient des produits alimentaires en carburant. Je viens d'une province qui produit du carburant, la Nouvelle-Écosse. Je suis en faveur d'une telle entreprise si elle peut augmenter le revenu des agriculteurs.

Les agriculteurs sont les meilleurs gens d'affaires du pays. Ils continuent à faire tourner leur entreprise une année après l'autre, même s'ils ne réalisent pas de bénéfices. Nous leur devons beaucoup.

Je voudrais corriger une chose concernant les bénéfices de Cargill et Tyson. Lorsque Tyson a affiché une hausse de 236 p. 100 de ses bénéfices pour le second semestre de 2004 et a ajouté un astérisque dans son rapport annuel pour signaler les paiements obtenus pour l'ESB, il était évident que quelque chose n'allait pas dans cette industrie.

Vous avez parlé du fait que, dans l'Ouest en particulier, les agriculteurs n'exploitaient autrefois que 50 p. 100 de leurs terres, mais qu'ils les cultivent intégralement aujourd'hui. Vous en avez conclu qu'il n'y a pas suffisamment de capacité pour doubler la production. Serait-il possible de passer à d'autres produits plus rentables ou plus faciles à commercialiser, qui rapporteraient davantage aux agriculteurs? Nous avons parlé de l'éthanol par exemple. Pourrions-nous produire plus de maïs? Pourrions-nous passer au panic raide, qui pousse bien en Saskatchewan et en Alberta, m'a-t-on dit? Est-il possible de produire autre chose?

If we are using all the land and not making any money, maybe what we are growing is the problem. Supply management, in my estimation, is a godsend for the farming community. We need to find a way to make that work for other farmers of other products, and also to secure our own food supply.

Mr. Wells: The ability to switch crops and change production is there. It is limited mainly by the climate and the growing season — the number of growing days or the heat. For instance, in Western Canada there are very few corn varieties that will produce even a forage crop.

In terms of ethanol production, in the West, the talk is around feed wheat. The Premier of Saskatchewan, this week and last week and for quite a while now, has been demanding that any federal mandate would state that 50 per cent of the feedstock for these plants would be grain from Western Canada.

The fear is that if there is no such mandate set, our ethanol industry would be built on U.S. corn, because each crop has its advantages and disadvantages in terms of making ethanol. Sugarcane, for instance, outperforms corn, but corn outperforms feed wheat, which is what we have in Western Canada.

There is some ability to switch back and forth, but in some cases it is limited, so I would leave that there, whether it is meaningful. Archer Daniels Midland is a huge player in the ethanol game in various countries around the world. I believe that I recently read in the newspaper that they have named a new president who came from Chevron, the oil company. There we have a food company looking in the same direction that you are talking about.

Senator Mercer: I was at a conference of Canadian parliamentarians and congressmen and senators from the United States a few weeks ago where the subject of ethanol came up. The senator I was speaking to talked about a couple of plants in his state where the profit was so high they were able to pay off the capital costs within a couple of years, which is phenomenal. As one of my colleagues around this table pointed out, it was also subsidized corn coming in the door. Still, if the profit is there we should look at this. I would hope that farmers would not get hung up on the moral issue of burning fossil fuel. Those of us living in cities will be doing it and you will be doing it on the farm. Perhaps we should regulate to put more ethanol in the gas that we sell.

Mr. Wells: If there is such a tremendous profit to be had from farmer-based ethanol plants, would it be long before Wall Street and Bay Street purchased those plants? That is an open question.

I would like to raise a point about the order of magnitude of the ethanol that can be produced. I have seen reports on the Internet and heard commentators on public radio stations that speak to replacing the gasoline in cars in the United States, for instance, with E85, 85 per cent ethanol. General Motors

Si nous exploitons toute la terre sans réaliser de bénéfices, peut-être le problème réside-t-il dans ce que nous faisons pousser. La gestion de l'offre est, à mon avis, une bénédiction pour les agriculteurs. Nous devons trouver des moyens de l'appliquer aux producteurs d'autres denrées et d'assurer notre propre approvisionnement alimentaire.

M. Wells : Il ne serait pas difficile de changer de récolte, les seules limites étant le climat et la saison de croissance, c'est-à-dire la quantité de chaleur et le nombre de jours de croissance. Dans l'Ouest, par exemple, peu de variétés de maïs peuvent donner de bonnes récoltes, même si elles ne doivent servir que de fourrage.

Pour la production de l'éthanol, on envisage le blé fourrager dans l'Ouest. Le premier ministre de la Saskatchewan demande, depuis un certain temps déjà — il l'a fait cette semaine et la semaine dernière —, que tout mandat fédéral précise que 50 p. 100 des matières premières consisteraient en grain de l'Ouest.

En l'absence d'un tel mandat, il est à craindre que notre industrie de l'éthanol ne soit fondée sur du maïs américain. En effet, pour la production de l'éthanol, chaque produit agricole a des avantages et des inconvénients. Ainsi, la canne à sucre est supérieure au maïs, qui est lui-même supérieur au blé fourrager que nous pouvons produire dans l'Ouest.

Il est possible dans une certaine mesure de passer successivement d'une récolte à l'autre, mais cette possibilité est limitée dans certains cas. La société Archer Daniels Midland est l'une des plus importantes du monde pour ce qui est de la production de l'éthanol. J'ai récemment lu dans un journal qu'elle venait de se doter d'un nouveau président venant de la pétrolière Chevron. Voilà donc une entreprise de produits alimentaires qui s'oriente dans la direction dont vous parlez.

Le sénateur Mercer : J'ai assisté, il y a quelques semaines, à une conférence de parlementaires canadiens et américains, au cours de laquelle la question de l'éthanol a été soulevée. Mon interlocuteur, un sénateur américain, m'a parlé de quelques usines de son État qui réalisaient des bénéfices tellement élevés qu'elles ont pu recouvrer la totalité de leurs immobilisations en deux ans, ce qui est phénoménal. Comme l'a signalé alors un de mes collègues, ces usines utilisaient comme matière première du maïs subventionné. Quoi qu'il en soit, s'il y a un bénéfice à réaliser, nous devrions y songer. J'espère que les agriculteurs ne seront pas arrêtés par la question morale liée à l'utilisation de combustibles fossiles. Ceux d'entre nous qui vivent en ville utilisent couramment ces combustibles, de même que vous autres, à la ferme. Nous devrions peut-être adopter des règlements imposant d'ajouter à l'essence une certaine proportion d'éthanol.

M. Wells : Si des usines d'éthanol basées sur des produits agricoles peuvent réaliser de tels profits, ne vont-elles pas être rapidement rachetées par les grandes sociétés canadiennes et américaines? Je pose la question.

Je voudrais aborder un autre point concernant les quantités d'éthanol qu'il serait possible de produire. J'ai vu des comptes rendus sur Internet et entendu des commentateurs à la radio qui parlent de remplacer l'essence utilisée dans les voitures aux États-Unis par un carburant appelé E85 à 85 p. 100 d'éthanol. General

advertises its E85 vehicles in magazines. From the calculations and data that I have seen, if you want to replace gasoline in the cars in the United States, you would have to plant four and a half times the entire arable land base there and get record corn yields off those acres to do it. There are many websites wrapped in patriotic flags claiming, "We will take back our nation one gallon at a time." It will not happen.

Senator Mercer: Brazil has regulated so that they are off oil and on to ethanol. That is why General Motors are building the cars to handle it.

Senator Gustafson: Has the NFU looked at what has happened in Europe in respect of the environment, rural development and agriculture, which they have under one caption? The United States is moving quickly on this. Someone will control the environment, and it will be either the oil companies or the farmers. Currently, I think we are losing the battle.

Mr. Wells: They used to call it "multi-functionality" in terms of getting money to farmers to be good stewards of the land and do the right things.

The Chairman: Senators, we are out of time. I thank the witnesses for appearing today.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, June 6, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:02 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting to order.

We are very pleased today to have with us the Minister of International Trade, the Honourable David Emerson. With him as well is John Gero. We have the minister with us for an hour. Mr. Gero has indicated that if we wish, and of course, if the minister wishes, he can stay longer. That is agreeable to this committee.

For our viewing audience, I would like to say a few words about what we are discussing around this table today. This committee is considering international trade issues that affect both the agriculture and forestry industries in Canada. As pretty much everyone must know from reading, watching and listening to the news recently, Canada is a trading nation. Our annual exports include $44.6 billion of forest products and $25 billion of agri-food products.

Motors fait déjà de la publicité dans les revues pour son véhicule E85. D'après les données et les calculs que j'ai vus, il faudrait, pour remplacer l'essence des voitures aux États-Unis, planter du maïs sur une superficie égale à quatre fois et demie la superficie actuelle des terres arables américaines et obtenir de plus des rendements record. On trouve de nombreux sites Web affichant le drapeau étoilé et clamant avec le plus grand patriotisme : « Nous reprendrons notre pays, un gallon à la fois. » Bien entendu, cela n'arrivera jamais.

Le sénateur Mercer : Le Brésil a légiféré pour réduire la consommation de pétrole et y substituer de l'éthanol. C'est la raison pour laquelle General Motors construit des véhicules pouvant fonctionner à l'éthanol.

Le sénateur Gustafson : Es-ce que votre Syndicat a examiné ce qui s'est passé en Europe au sujet de l'environnement, du développement rural et de l'agriculture, que les Européens regroupent sous un seul titre? Les États-Unis se dépêchent d'agir dans ce domaine. Quelqu'un finira par contrôler l'environnement. Ce sera soit les pétrolières soit les agriculteurs. En ce moment, j'ai l'impression que nous sommes en train de perdre la bataille.

M. Wells : On a parlé dans le temps de « fonctionnalités multiples » en offrant aux agriculteurs de l'argent pour faire une exploitation écologique de la terre et prendre toutes les mesures voulues.

La présidente : Sénateurs, c'est tout le temps que nous avons. Je remercie les témoins d'avoir comparu aujourd'hui.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 6 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, pour examiner l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous accueillons aujourd'hui le ministre du Commerce international, l'honorable David Emerson. Il est accompagné de John Gero. Le ministre peut nous accorder une heure. M. Gero a indiqué que, si nous le souhaitons et, naturellement, si c'est aussi le souhait du ministre, il peut demeurer à notre disposition plus longtemps, ce qui convient parfaitement au comité.

À l'intention de nos téléspectateurs, j'aimerais dire quelques mots au sujet de l'objet de nos discussions aujourd'hui. Le comité examine des questions relatives au commerce international qui touchent à la fois l'agriculture et les forêts au Canada. Comme pas mal tous le savent s'ils suivent un tant soit peu l'actualité, le Canada est une nation commerçante. Chaque année, il exporte pour plus de 44,6 milliards de dollars de produits forestiers et pour plus de 25 milliards de dollars de produits agroalimentaires.

We are the fourth largest agriculture and agri-food exporter in the world, and the fifth largest importer. Our agriculture and forest sectors would not be able to contribute to our society to the degree they do without international trade. That is why the current round of negotiations at the World Trade Organization, and the recent framework agreement with the United States on softwood lumber, is so important to rural Canada.

A new WTO agreement on agriculture may result in lower farm subsidies — maybe this is wishful thinking — in the United States and the European Union, which would mean increased market access for Canadian exporters. Nevertheless, there is a risk to our supply managed commodities, like dairy and poultry products, and the future of the Canadian Wheat Board. Minister, you have quite a vigorous bag of things to do.

We also want to ask the good members of this committee to be very tight with their questions. Mr. Emerson, you can talk as quickly as you want in your answers so we can get in as much as we possibly can. With that, I would like to ask our deputy chair, Senator Gustafson, to kick off the questions, followed by Senator Peterson.

Minister, please proceed.

Hon. David Emerson, P.C., M.P., Minister of International Trade: Thank you, Madam Chair. I thought that I would forgo an opening statement because I want the committee to have as much time as possible to ask questions. My document is on the table so that it can be read into the record. In that way I can more efficiently respond to the priorities and interests of honourable senators.

Senator Gustafson: I am pleased that you are here today. I have been looking forward to meeting with someone in the area of trade. I have been involved in agriculture for 27 years, perhaps far too long, but we have heard the same thing from governments over those years. We will try to get the United States and the European Union off subsidies but, quite frankly, I do not think that will ever happen because they seem to be going the other way. The Europeans say that farmers know what starvation is and will not tolerate the abolition of subsidies. The Americans are moving very quickly in the same direction.

It is a serious global problem. How are we to deal with subsidies in Canadian agriculture?

Mr. Emerson: Thank you for the good question, senator. My colleague on my right is the man who has his hands and arms up to his shoulders in the muck on this issue. It is a difficult problem.

Nous sommes le quatrième exportateur mondial de produits agricoles et agroalimentaires et nous nous classons au cinquième rang des importations. Nos secteurs agricole et forestier ne pourraient faire l'apport qu'ils font à notre société sans le commerce international. C'est pourquoi la série actuelle de négociations qui a lieu à l'Organisation mondiale du commerce et le récent accord-cadre signé avec les États-Unis en matière de bois d'œuvre résineux ont tant d'importance pour le Canada rural.

Une nouvelle entente de l'OMC en matière d'agriculture entraînera peut-être une baisse des subventions agricoles — je rêve peut-être en couleurs — aux États-Unis et au sein de l'Union européenne, ce qui élargirait l'accès aux marchés des exportateurs canadiens. Néanmoins, les produits dont l'offre est gérée au Canada, comme les produits laitiers et les produits de volaille, de même que l'avenir de la Commission canadienne du blé, sont en jeu. Monsieur le ministre, vous avez beaucoup de pain sur la planche.

J'aimerais aussi demander aux membres du comité d'être brefs lorsqu'ils posent des questions. Monsieur Emerson, vous pouvez parler aussi vite que vous le souhaitez quand vous répondez aux questions de manière à ce que nous puissions couvrir le plus de terrain possible. Cela étant dit, j'aimerais demander au sénateur Gustafson, notre vice-président, d'entamer la période de questions, suivi du sénateur Peterson.

Monsieur le ministre, si vous voulez bien.

L'honorable David Emerson, C.P., député, ministre du Commerce international : Merci, madame la présidente. J'ai cru bon de ne pas faire de déclaration liminaire, parce que j'aimerais que le comité ait le plus de temps possible pour me poser des questions. Le texte de ma déclaration a été déposé, de sorte qu'il peut faire partie du compte rendu officiel. J'estime ainsi pouvoir tenir compte avec plus d'efficacité des priorités et des intérêts des honorables sénateurs.

Le sénateur Gustafson : Je suis heureux de vous rencontrer ici aujourd'hui. Il me tardait de rencontrer quelqu'un du domaine du commerce. Je fais partie du secteur agricole depuis 27 ans, depuis peut-être trop longtemps, mais nous avons entendu les mêmes propos de la part des gouvernements qui vous ont précédé durant ces années. Nous allons nous efforcer d'obtenir que les États-Unis et l'Union européenne cessent de subventionner leurs industries mais, pour être très franc, je ne crois pas que cela se produira parce qu'ils semblent avoir adopté la voie contraire. Les Européens affirment que leurs agriculteurs connaissent la famine et ne toléreront pas l'abolition des subventions. Les Américains, eux, se tournent rapidement vers la même solution.

Il s'agit là d'un grave problème mondial. Comment allons-nous régler la question des subventions dans le secteur agricole canadien?

M. Emerson : Honorable sénateur, je vous remercie d'avoir posé cette excellente question. Mon collègue, qui se trouve à ma droite, est celui qui nage jusqu'au cou dans ces eaux. C'est un problème épineux.

As you know, the Doha round is rapidly moving into its concluding phase. It is our intention to hold a ministerial meeting in late June, so the push is on to get detailed modalities, as they refer to them, for both agricultural and non-agricultural market access issues.

There has been some movement, as you have probably seen in the newspapers, with the Europeans now giving some indication of a willingness to go a little further. The ball is back in the Americans' court. We will see whether the kind of forthrightness that we saw from U.S. Trade Representative Portman carries on with his successor, Ambassador Schwab. She is a clever and capable lady and it remains to be seen whether she will have the political support to move this ahead.

We need to get the Europeans and the Americans moving. The major developing economies of Brazil and India are holding back on non-agricultural market access pending their getting what they want for their agricultural sectors. The situation is still very fragile. I would have to say that I am neither optimistic nor pessimistic. It is simply a highly fragile situation.

Canada is walking a difficult balance with supply-managed sectors we are committed to protect and a large export-oriented agricultural industry. That sector sees a major future in growth in the export market and aggressively wants a strong liberalization outcome.

The Canadian government and Parliament have expressed a position that there is not to be any substantive compromise on supply-managed sectors. We are doing our utmost to ensure that the supply-managed sectors are taken care of and their healthy future is ensured but, at the same time, we recognize that we will not walk away from the World Trade Organization.

You get to the point where you either fight for your industries and for the best offensive and defensive outcome or you let other people look after their interests and you accept the outcome at the end of the day. Our negotiators are in the room and prepared to fight.

Our trade negotiators are highly respected by other countries and are deeply involved in a variety of combinations of groups to try to get us through what is an extremely difficult situation, although I would not say that we are the determining country in terms of how this will shake out.

Senator Gustafson: I am sure you are aware that the Americans have had the three best years in agriculture that they have ever had, while Canada has had possibly the three worst years that we have ever had. Only yesterday Statistics Canada published a number in the area of 7 per cent down in the farm economy. I thank you for your office.

Senator Peterson: We are getting closer to an agreement of the softwood lumber issue. There are many exclusions, such as the Atlantic provinces and the Canadian territories. From these

Comme vous le savez, le cycle de Doha se dirige rapidement vers sa conclusion. Nous avons projeté de tenir une rencontre ministérielle vers la fin juin, de sorte qu'on s'efforce de fixer les modalités détaillées, comme on les qualifie, dans le dossier de l'accès aux marchés de produits à la fois agricoles et non agricoles.

Comme vous l'avez probablement lu dans les journaux, les Européens ont quelque peu modifié leur position, manifestant une certaine volonté à faire un peu plus de concessions. La balle est de retour dans le camp des Américains. Nous verrons si le genre de franchise dont a fait preuve le représentant commercial des États-Unis, M. Portman, est perpétué par son successeur, l'ambassadrice Schwab. Cette dame est intelligente et fort capable. Il reste à savoir si elle aura l'appui politique voulu pour faire évoluer le dossier.

Il faut convaincre les Européens et les Américains de modifier leur position. Les grandes économies en développement que sont le Brésil et l'Inde refusent d'élargir l'accès à leur marché des produits non agricoles tant qu'ils n'auront pas obtenu ce qu'ils désirent pour le secteur agricole. La situation demeure très fragile. Je ne suis ni optimiste, ni pessimiste. La situation est tout simplement fort précaire.

Le Canada maintient un équilibre difficile entre les secteurs dont l'offre est gérée et qu'il a juré de protéger, et l'importante industrie agricole axée sur les exportations. Ce secteur prévoit une croissance du marché des exportations et tient vivement à obtenir une véritable libéralisation.

Le gouvernement et le Parlement du Canada ont adopté pour principe qu'il ne faut faire aucune concession majeure dans les secteurs dont l'offre est gérée. Nous nous faisons de notre mieux pour assurer la santé future de ces secteurs, mais simultanément, nous reconnaissons que nous n'avons pas intérêt à nous retirer de l'Organisation mondiale du commerce.

Nous en sommes au point où il faut soit nous battre pour notre industrie et pour obtenir les meilleurs gains offensifs et défensifs, soit laisser à d'autres le soin de veiller à leurs intérêts et accepter le résultat final. Nos négociateurs sont à la table et prêts à livrer bataille.

Nos négociateurs commerciaux sont des personnes très respectées par les autres pays et ils participent intensivement à divers groupes pour essayer de nous sortir d'une impasse extrêmement pénible, bien que je n'aille pas jusqu'à dire que nous sommes le pays déterminant quant à l'issue de cette négociation.

Le sénateur Gustafson : Je suis sûr que vous savez que les Américains viennent de connaître les trois meilleures années d'agriculture de toute leur histoire, alors que le Canada a peut-être vécu les trois pires. Hier seulement, Statistique Canada a annoncé que l'économie agricole avait ralenti de quelque 7 p. 100. Je vous remercie de tant travailler aux intérêts du secteur.

Le sénateur Peterson : Nous nous rapprochons d'un accord dans le dossier du bois d'oeuvre résineux. Il existe de nombreuses exclusions, comme les entreprises de la région atlantique et des

32 companies, I wonder who is left. It must be mainly companies in British Columbia. Perhaps we could talk about them in a moment.

My concern is the kicker clause when lumber drops below $3.55 per thousand board feet — that price being driven, I presume, by the housing market. What is the possibility of that happening soon? If it does happen, what are the implications? It would seem that there is a good chance it will happen. Should we prepare for any other punitive kick-in clauses in the agreement?

It is rather unfortunate that $5 billion went to the U.S. industry. There must be some way that we could at least control it from this end. We would not be giving them $500 million to look after legal costs because I am sure our people had legal costs for the agreement process.

There must be some way we could set up a structure whereby we could collect the money and deal with it, if it were to happen at all. It would seem that there is a good chance it will happen.

Mr. Emerson: We are looking at options to gain greater speed of delivery and control of recovered deposits. Perhaps there is a mechanism to put in place.

There is so much misinformation that I must say that in respect of softwood lumber, we have been in NAFTA-related and WTO-related litigation for many years. This last episode popularly referred to as "lumber four," is four to five years old. All of the litigation is perfectly legitimate under NAFTA and under chapter 19. NAFTA provides a process or a framework for taking duties down, which has happened and been beneficial for Canada, and allows for dispute resolution primarily through chapter 19, but not exclusively, as you know, because of Chapter 11.

The dispute resolution process adjudicates trade disputes and trade actions under unfair trade laws based on the domestic laws of the country that has launched the action.

This is not an independent set of laws that we have negotiated; it is U.S. law, so we are constantly in a world where economic circumstances can change.

Therefore, different kinds of cases can be brought under U.S. law, or if you win a case, as we frequently do, regulatory definitions change and different laws can be passed. We saw the enactment of the Byrd Amendment, which nobody thought would happen. We see changes in laws that pertain to definitions of subsidies and a variety of issues that are central to these disputes.

territoires canadiens. De ces 32 entreprises, je me demande combien il en reste. Il faut que ce soit surtout des entreprises de la Colombie-Britannique. Nous pourrions peut-être en parler pour quelques instants.

Ma source de préoccupation est le mécanisme qui est déclenché quand le prix du bois d'oeuvre baisse en deçà de 3,55 $ par mille pieds-planche, ce prix étant dicté, je suppose, par le marché de la construction. Quelle est la possibilité que le prix atteigne ce niveau bientôt? S'il l'atteint, quels sont les effets? Les chances que cela se produise semblent bonnes. Devrions-nous nous préparer à faire l'objet d'autres dispositions punitives qui seraient déclenchées aux termes de l'accord?

Il est plutôt malheureux que cinq milliards de dollars aient été versés à l'industrie américaine. Il doit y avoir un moyen pour nous d'au moins contrôler cet argent d'ici. Nous ne leur verserions pas 500 millions de dollars pour les dédommager de leurs frais juridiques parce que je suis sûr que nous avons, de notre côté, assumé des frais juridiques dans le processus de négociation de l'accord.

Il doit y avoir un moyen d'établir une structure grâce à laquelle nous pourrions prélever ces frais et en disposer, si cela devait se produire. Les chances que cela se produise semblent bonnes.

M. Emerson : Nous sommes en train d'examiner des options qui nous permettraient d'accélérer la remise et le contrôle des dépôts en espèces récupérés. Il faut peut-être mettre en place un mécanisme.

Il y a tant d'informations erronées qui circulent que j'avoue qu'en ce qui concerne le bois d'oeuvre résineux, nous sommes parties à des procédures dans le cadre de l'ALENA et de l'OMC depuis de nombreuses années. La dernière enquête, communément appelée « Lumber IV », date d'il y a quatre ou cinq ans. Toutes les procédures sont parfaitement légitimes aux termes de l'ALENA et du chapitre 19. En effet, l'ALENA inclut un processus pour abaisser les droits dont le Canada s'est servi à son avantage et il permet le règlement des différends essentiellement, mais non exclusivement, en invoquant le chapitre 19, comme vous le savez, en raison du chapitre 11.

Le processus de règlement des différends permet de faire arbitrer les litiges commerciaux et les mesures commerciales en vertu de lois sur le commerce déloyal qui s'appuient sur les lois intérieures du pays qui a entamé la procédure.

Il ne s'agit pas là d'un train indépendant de lois que nous avons négociées, mais bien du droit américain, de sorte que nous évoluons constamment dans un monde où la conjoncture économique peut changer.

Par conséquent, les tribunaux américains peuvent être saisis de différents genres de causes où, si vous obtenez gain de cause, comme c'est souvent notre cas, les définitions réglementaires changent et des lois différentes peuvent être adoptées. Nous avons été témoins de l'adoption de l'amendement Byrd, qui de l'avis de tous ne serait jamais adopté. Des changements ont été apportés aux lois qui définissent les subventions et à diverses questions centrales à ces litiges.

What I am really saying is compare the proposed agreement not with perfection and pure free trade; that is not the option. Compare it with the continuation of litigation that, even if we win all of the cases that are currently outstanding and no new cases being brought, I am of the opinion that we are two years away from victory and possible recovery of duties.

This agreement gives us a framework within which we will recover roughly 80 per cent. We will get it faster. There is opportunity cost on that money. It can be redeployed in investment, in shareholder dividends, in whatever companies deem to be the most appropriate use of cash. There is opportunity cost on the money, and the agreement takes us where far too many company resources are dedicated to fighting legal battles over softwood lumber, and believe me, it is an extremely expensive battle. It takes millions and millions of dollars in costs and time just to manage the data associated, for example, with a dumping review, or data filings and administrative reviews under the countervailing duty cases.

It gets us out of a world where U.S. commerce can launch further cases. It gives us stability and security from more cases of this type being launched over the next seven to nine years.

It also means that at the bottom of the market, as you say, we could be paying export taxes. There is a mechanism that as prices fall to the lower part of the market, an export tax can go from 5 per cent to 15 per cent at random lengths price of $315 per thousand board feet.

With that mechanism, one hopes that there will be some salutary impact on the behaviour of companies, and they will manage production in such a way that we are not in export tax territory for substantial periods. Only experience will bear out how that will work.

What is more important to me is the export tax is a Canadian tax. It is somewhat similar to stumpage being increased at the bottom of the cycle. That money will stay in Canada and go back to the provinces where the lumber comes from and can be recycled for tax reductions or other infrastructure investments in that province.

We are at least keeping the money in Canada, we are creating certainty, we are creating stability, and, having experience in that industry, it needs stability. It is not just the lumber business that has been going through hard times. The pulp and paper business is experiencing hard times as oriented strand board and plywood are beginning to experience price shocks, as well.

Senator Peterson: Is it possible to work towards getting that regime under stumpage so it does comply, therefore saving aggravation? You are saying, almost indirectly, that it is the same thing.

Ce que je dis, en réalité, c'est qu'il faut comparer l'accord proposé non pas avec un libre-échange pur et dur — qui n'est pas une option —, mais à ce qui nous attendrait si nous poursuivions le litige. Même si nous gagnions toutes les causes qui sont actuellement en instance et qu'aucune nouvelle poursuite n'était amorcée, nous sommes à deux ans de la victoire et d'une éventuelle récupération des droits acquittés.

L'accord établit le cadre au sein duquel nous récupérerons 80 p. 100 à peu près des droits. Nous les obtiendrons plus rapidement. Il y a un coût à prolonger le litige, de l'argent qui pourrait plutôt être réinvesti, réparti comme dividendes ou utilisé comme le jugent bon les entreprises. Il y a un coût à refuser de lâcher prise, et l'accord met fin au trop grand nombre de ressources consacrées, par les entreprises, à des batailles juridiques au sujet du bois d'œuvre résineux. Croyez-moi, c'est une bataille extrêmement coûteuse. Il faut des millions de dollars et beaucoup de temps simplement pour gérer les données associées, par exemple, à un examen pour présumé dumping, au dépôt de données ou à des examens administratifs dans les dossiers où des droits compensateurs ont été imposés.

L'accord nous évite que le Département du commerce des États-Unis ne lance d'autres poursuites. Il nous procure stabilité et sécurité en empêchant que d'autres actions en justice du même genre soient entamées au cours des sept ou neuf prochaines années.

Cela signifie aussi que, comme vous le disiez, nous pourrions payer des taxes à l'exportation si le prix baisse à un certain niveau. L'accord prévoit un mécanisme selon lequel à mesure que les prix du marché baissent, une taxe à l'exportation variant entre 5 et 15 p. 100 peut être appliquée lorsque le prix est de 315 $ par millier de pieds-planche.

On espère que ce mécanisme aura un impact salutaire sur le comportement des entreprises, qu'elles géreront leurs productions de telle manière que les exportations ne seront pas frappées d'une taxe pour des périodes prolongées. Seule l'expérience nous dira à quel point la mesure est efficace.

Ce qui m'importe davantage, c'est que la taxe à l'exportation est une taxe canadienne. C'est un peu comme si on augmentait les droits de coupe quand le cycle est à son plus bas. L'argent demeurera au Canada et reviendra aux provinces d'où vient le bois d'œuvre qui pourront l'appliquer à des réductions de taxe et à d'autres investissements dans les infrastructures.

Au moins, l'argent demeurera au Canada, nous créons de la certitude, de la stabilité et, ayant moi-même de l'expérience dans cette industrie, je sais qu'il lui faut de la stabilité. Il n'y a pas que l'industrie du bois d'œuvre qui vit une période difficile. L'industrie des pâtes et papiers est durement frappée par la crise du prix des panneaux OSB et du contreplaqué.

Le sénateur Peterson : Est-il possible d'intégrer ce régime aux droits de coupe de sorte qu'il soit conforme, nous épargnant ainsi d'autres maux de tête? Vous dites presque indirectement que c'est la même chose.

Mr. Emerson: In a way, it is better, and let me tell you why. In theory, you could simply raise your stumpage fee at the bottom of the cycle. However, that would mean that every tree harvested in Canada would then pay that increased cost. That would mean increased cost, not just for lumber destined for the export market in the U.S., but to exports of lumber to China and third world countries. It would apply to OSB and would fuel the costs for pulp and paper. In that sense, the export tax is a targeted stumpage increase that has less collateral damage than a generalized stumpage increase.

Senator Tkachuk: There has been some discussion in the newspapers and the Senate chamber about the softwood lumber agreement. It has not been met with unanimous support by a number of businesses. We hear about some in Alberta, and I know of some concern expressed in the Maritimes, even though I thought the Maritimes were exempt.

Will you clarify why some companies are opposed to the agreement? What are we doing to mitigate their uncertainty or concerns?

Mr. Emerson: Whenever you get into this kind of a negotiation, you start with framework heads of agreement that we have made available to the public. Within that, there are micro issues that affect different companies and private interests in different ways. It is quite normal to experience a lot of positioning as you go from the framework agreement to the final document. It is simply a part of the process.

I have met with Alberta interests a number of times, and we have retained consultant advisers who are presently in Washington working on the negotiations. The consultants are charged with ensuring that Alberta's issues and concerns are considered in the final cleanup of this negotiation.

In Alberta and elsewhere, there are also a number of issues relating to value-added producers and remanners. This is a messy issue, because it is not too difficult if you have remanners who do not have timber tenure and are taking low-grade lumber from the main integrated producers and upgrading it to a higher-value product. We have a good method of treating them; they will only pay tax on the first mill price, so they are not paying tax on their value added in the remanning process.

There are some problems, though, because some remanners and value added producers also have tenure, and that is creating a problem for some. We are attempting to work our way through that problem, although I am unsure whether we will be able to solve it.

Atlantic Canada should be very happy; they are out. There may be a few remanners in Atlantic Canada who have similar issues to those I have just addressed. There is also a current

M. Emerson : D'une certaine façon, c'est encore meilleur, et je vais vous en expliquer la raison. En théorie, vous pourriez simplement augmenter le droit de coupe lorsque le cycle est à son plus bas. Cependant, cela signifierait que chaque arbre coupé au Canada en ferait les frais. Cela signifierait que les coûts augmenteraient, non seulement pour le bois d'œuvre exporté aux États-Unis, mais également pour les exportations de bois d'œuvre en Chine et dans des pays du tiers monde. Le coût supplémentaire s'appliquerait aux panneaux OSB et il ferait augmenter le coût des pâtes et papiers. En ce sens, la taxe à l'exportation est une augmentation ciblée du droit de coupe qui entraîne moins de dommage collatéral qu'une augmentation générale du droit de coupe.

Le sénateur Tkachuk : L'accord relatif au bois d'œuvre résineux a suscité certains débats dans les journaux et à la Chambre du Sénat. Il n'a pas obtenu l'appui de plusieurs entreprises, notamment de certaines entreprises albertaines, et je sais que dans les provinces maritimes, certaines préoccupations ont été exprimées, même si je croyais que cette région était exclue.

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi certaines entreprises sont opposées à l'accord? Que faisons-nous pour atténuer l'incertitude ou leurs préoccupations?

M. Emerson : Quand on se lance dans ce genre de négociations, on commence par s'entendre sur un certain nombre de points principaux qui sont ensuite rendus publics. Dans ce cadre, il reste de petits détails à régler qui affectent diverses entreprises et divers intérêts privés de manière différente. Il est tout à fait normal que l'on cherche à défendre sa position pendant qu'on cherche à traduire l'accord-cadre en un document définitif. Cela fait tout simplement partie du processus.

J'ai rencontré des intérêts albertains plusieurs fois, et nous avons retenu les services d'experts-conseils qui sont actuellement à Washington pour les négociations. Les experts ont pour mandat de faire en sorte que les enjeux et les préoccupations de l'Alberta sont pris en considération dans la rédaction de l'accord.

En Alberta et ailleurs, il existe aussi un certain nombre d'enjeux concernant les entreprises génératrices de valeur ajoutée et les entreprises de resciage final. C'est un dossier compliqué. Les difficultés sont en effet moins nombreuses si les entreprises de resciage final ne sont pas détentrices de tenure en matière de bois d'œuvre et si elles achètent le bois de faible qualité des grands producteurs intégrés et en font un produit à valeur ajoutée. Nous avons une bonne méthode de traitement; elles ne paieront la taxe que sur le prix du premier millier, de sorte qu'elles ne paient pas de taxe sur la valeur ajoutée durant le processus de resciage final.

Par contre, certaines entreprises de resciage final et entreprises génératrices de valeur ajoutée ont aussi la tenure, ce qui pose des problèmes à certaines. Nous nous efforçons de trouver une solution, bien que je ne sois pas sûr que nous réussirons.

L'Atlantique canadien devrait être très heureux; il est exclu. Il existe peut-être dans cette région quelques entreprises de resciage final qui ont des enjeux similaires à ceux que je viens de

issue about the product of origin system that Atlantic Canada has put in place, which is fairly technical. I will give you the short version.

Back in the 1990s, when we had the softwood lumber agreement, the country was subject to hard quotas on how much could be shipped to the U.S. market. Atlantic Canada received an exemption at that time, as a lot of their timber comes off private land, and some even comes from the United States.

As a result, it was deemed that Atlantic Canada was not one of the bad guys in terms of the alleged subsidy, so they got the exemption. However, over the years of the softwood lumber agreement, there was a lot of concern that there was more lumber coming out of Atlantic Canada into the U.S. market than they had the capacity to produce.

That led to demands for a system to verify that they were, in fact, only shipping in the lumber they were producing, and there was no conduit from Quebec, through Atlantic Canada, into the U.S. They have some concerns under the new agreement that we would not be respectful of the certificate of origin system that they have developed. We will be respectful, but we will have to tie it in with a national system because we will have to have that kind of a system across the country.

Senator Tkachuk: There have been a number of articles in the paper of the WTO negotiations and our supposed isolation due to our support of supply management. We have discussed this issue in committee. We have the supply management people and our free traders in the West. There is a constant tug between the two parties.

Have the Americans and Europeans made a commitment to reduce subsidies that would make our position more difficult in the supportive supply management? If so, what kind of proposals are they making that would be of interest to us?

Mr. Emerson: I am going to ask John Gero to be more precise as to those changes.

In Europe, some of it is concessions of market access with the Americans, and primarily concessions relating to their farm bills and subsidies referred to by Senator Gustafson. The short answer is yes, they are making concessions that are worth quite a lot. Are they where we want them to be? Not yet.

John Gero, Assistant Deputy Minister, Trade Policy and Negotiations Branch, International Trade Canada: There are three elements to the agricultural negotiations and the market access discussions about lowering tariffs. The real issue is, can the Europeans make a better offer on lowering tariffs? During negotiations on export subsidies, in Hong Kong at the ministerial meeting, the Europeans committed to eliminating export subsidies by 2013.

mentionner. Le régime d'attestation du produit d'origine que cette région vient de mettre en place pose aussi un problème de nature plutôt technique. Je vais vous en donner une version abrégée.

Durant les années 1990, lorsqu'était en place l'accord sur le bois d'œuvre résineux, le pays était aux prises avec un contingentement très strict de ses livraisons sur le marché américain. La région de l'Atlantique avait alors été exclue, étant donné qu'une grande partie de son bois d'œuvre venait de terres boisées privées, voire des États-Unis.

Par conséquent, la région de l'Atlantique du Canada n'a pas été perçue comme un des méchants qui profitaient d'une présumée subvention, de sorte qu'elle a été exclue. Cependant, au fil des années d'existence de l'accord sur le bois d'œuvre résineux, on était très préoccupé par le fait qu'il y avait sur le marché américain plus de bois d'œuvre en provenance de l'Atlantique canadien que cette région n'était capable d'en produire.

D'où les exigences voulant qu'on mette en place un régime pour vérifier qu'il s'agissait en fait seulement de livraisons de bois d'œuvre que la région produisait et qu'il n'existait pas de moyens pour le Québec de passer par la région atlantique pour écouler ses produits sur le marché américain. Le nouvel accord fait craindre qu'on ne respecte pas le régime de certificats d'origine mis en place. Nous allons le respecter, mais nous devrons l'associer à un régime national parce que, pour qu'il soit efficace, il faudra qu'il s'applique à l'échelle du pays.

Le sénateur Tkachuk : Plusieurs articles ont paru dans le journal au sujet des négociations de l'OMC et de notre supposé isolement parce que tenons mordicus à préserver la gestion de l'offre. Le comité en a discuté. Nous avons entendu des personnes participant à la gestion de l'offre et nos libres-échangistes de l'Ouest. C'est une bataille constante entre les deux camps.

Les Américains et les Européens se sont-ils engagés à réduire les subventions à un point où il nous serait plus difficile de défendre la gestion de l'offre? Dans l'affirmative, quel genre de propositions font-ils qui nous intéresseraient?

M. Emerson : Je vais demander à John Gero de vous répondre de manière plus précise à ce sujet.

En Europe, certaines des propositions sont des concessions faites aux Américains visant l'accès au marché, et surtout des concessions ayant trait à leur « farm bill » et aux subventions mentionnées par le sénateur Gustafson. Pour vous répondre brièvement, oui, ils font des concessions, qui représentent une jolie somme. En ont-ils fait suffisamment? Pas encore, selon nous.

John Gero, sous-ministre adjoint, Politique commerciales, Commerce international Canada : Il y a trois points à retenir au sujet des négociations dans le secteur agricole et des discussions relatives à l'accès au marché visant à abaisser les tarifs. La véritable question est de savoir si les Européens peuvent faire une meilleure offre en ce qui concerne l'abaissement des tarifs. Durant les négociations sur les subventions à l'exportation, à Hong Kong, durant la rencontre ministérielle, les Européens se sont engagés à abolir les subventions à l'exportation d'ici 2013.

Domestic support is focused on the United States and the amount of money the U.S. will make available in the farm bill. The U.S. has indicated an overall cut in domestic support of 53 per cent. We are looking for a much larger number and that issue is part of the negotiations.

Senator Callbeck: I come from an agricultural province, Prince Edward Island, where we grow many potatoes and process them into french fries.

Last year the United States made a bilateral agreement with countries in Central America. My understanding is that the United States can ship into countries in Central America without any tariff, whereas Prince Edward Island and other parts of Canada pay at least a 15 per cent tariff. This is a big issue in my province. I understand one of the plants ships as much as $75 million dollars worth of french fries to Central America.

Is the government talking to these countries and trying to come up with a bilateral agreement?

Mr. Emerson: That is an excellent point and my view is simple. I have been in this job for three and a half months, and one thing I have concluded is that as one of the most trade-dependent countries in the world, we have not been as strategic and aggressive as we need to be in forging new trade agreements. We have sensitive sectors that seem to pop up and create public disfavour as soon as we start to talk about new trade arrangements. That seems to be inevitable.

You have put your finger on a problem afflicting potatoes, but it is going to get worse. We have countries like the United States, Mexico, Australia and others who have entered into free trade agreements with at least a dozen countries.

You have hit on one particular case where the Americans have entered into a free trade agreement with the Central American Four, CA4, plus the Dominican Republic. I do not think they are there yet. Mr. Gero can correct me if I am wrong.

The schedule of tariff reductions would call for an advantageous tariff for American exporters of potatoes that would result in trade diversion; it would suddenly go from a higher cost country and taking trade away from Canada, a lower cost producer, simply because of the tariff distortion in place.

One of my major priorities in my role as Minister of International Trade is to fix NAFTA, drive the WTO process for maximum advantage for Canada for reasons I can explain later if you wish, and let us counter the competitive negotiation of bilateral free trade agreements. We are falling way behind, and if we do not get caught up we are going to find ourselves being discriminated, even though we are one of the most trade-dependant countries in the world.

Le soutien intérieur vise surtout les États-Unis et la quantité d'argent qu'ils mettront à la disposition de leurs agriculteurs dans le « farm bill ». Les États-Unis ont indiqué qu'ils étaient prêts à abaisser globalement de 53 p. 100 le soutien national. Nous visons un taux beaucoup plus élevé, et cet enjeu fait partie des négociations.

Le sénateur Callbeck : Je viens d'une province agricole, l'Île-du-Prince-Édouard, où nous cultivons beaucoup de pommes de terre et les transformons en frites.

L'an dernier, les États-Unis ont conclu un accord bilatéral avec des pays d'Amérique centrale. Si j'ai bien compris, les États-Unis peuvent expédier leurs produits dans ces pays sans qu'il y ait de tarif, alors que l'Île-du-Prince-Édouard et d'autres régions du Canada paient un tarif d'au moins 15 p. 100. C'est là un enjeu d'importance dans ma province. Je crois savoir qu'une des usines envoie des pommes frites d'une valeur allant jusqu'à 75 millions de dollars en Amérique centrale.

Le gouvernement est-il en pourparlers avec ces pays et tente-t-il de conclure avec eux un accord bilatéral?

M. Emerson : Voilà un excellent point, et ma position est simple. J'occupe ce poste depuis trois mois et demi, et une des conclusions à laquelle j'en suis venu, c'est qu'en tant qu'un des pays du monde les plus dépendants du commerce, nous n'avons pas eu une position aussi stratégique et énergique que nous aurions dû dans la conclusion de nouveaux accords commerciaux. Nous avons des secteurs fragiles qui semblent se pointer et susciter la défaveur publique dès que nous commençons à parler de nouveaux accords commerciaux. Cela semble être inévitable.

Vous avez parlé du problème des pommes de terre, mais la situation va empirer. Des pays comme les États-Unis, le Mexique et l'Australie ont conclu des accords de libre-échange avec au moins une douzaine de pays.

Vous avez parlé d'un cas particulier où les Américains ont conclu un accord de libre-échange avec les quatre pays d'Amérique centrale, ainsi qu'avec la République dominicaine. Je ne crois pas qu'ils aient réussi à signer avec tous les pays de cette région. M. Gero peut me corriger si je fais erreur.

L'annexe visant les réductions tarifaires prévoit un tarif avantageux pour les exportateurs américains de pommes de terre, ce qui entraînerait un déplacement des échanges. Subitement, les exportations proviendraient d'un pays où le coût est plus élevé, ce qui nuirait au commerce canadien dont le coût de production est plus faible, simplement en raison de la distorsion causée par les tarifs en place.

Une de mes grandes priorités, en ma qualité de ministre du Commerce international, est de revoir l'ALENA, de diriger le processus de l'OMC de manière à en tirer un avantage maximal pour le Canada, pour des raisons que j'expliquerai plus tard si vous le souhaitez, et de parer la négociation compétitive d'accords de libre-échange bilatéraux. Si nous prenons trop de retard par rapport à nos concurrents et que nous ne rattrapons pas ce retard, nous ferons l'objet de discrimination, même si nous sommes un des pays les plus dépendants à l'égard du commerce.

Yes, we are looking at a variety of bilateral or regional free trade arrangements. We are ranking them in terms of the discounted, expected present value of a deal. In other words, how beneficial for Canada is a deal? How likely is it able to be negotiated? How long will it take? We are trying to take a systemic approach and we are looking at the one you referred to as a promising one.

Senator Callbeck: When you say that you are ranking them, you have not got them ranked yet? Is this one you think will be near the top?

Mr. Emerson: Yes. I cannot tell you exactly where we are going to come out.

I will tell you this: If a country shows willingness, and we can see from early reconnaissance that there does not seem to be impediments to making a deal, we will move hard and fast. We want to ensure we get deals done and counter some of the negatives we see emerging.

We are also working as part of the NAFTA commissions work; we are looking at how Canada, Mexico and the United States can work more collaboratively. We are looking at collaboration to try to bring the free trade agreements that NAFTA partners have with other countries into a NAFTA context so that we start to broaden NAFTA by pulling in some of the other free trade arrangements that other countries have.

Senator Callbeck: Have there been any discussion at all between Canada and the other countries in South America?

Mr. Emerson: Yes, there have been discussions.

Mr. Gero: We already have a bilateral free trade agreement with Costa Rica and we are in the midst of negotiating with the remaining Central American Four. It is a matter of when we can conclude with them.

Senator Oliver: Minister, I have appreciated your comments. A number of writers have said that the drop dead date for the go-around negotiations is December 2006, six months from now. What happens if that round fails and what is going to be the effect on Canadian farmers? Do you, as minister, have a strategy for dealing with the failure?

Mr. Emerson: I will ask Mr. Gero to put a finer point on it. You know why December 2006 is a drop dead date. You are working back from the expiration of the President's fast track authority.

To not do a deal would be very damaging for Canada, in my view. There are so many opportunities out there in services and non-agricultural products, not to mention the sacrifices that will be made in the agricultural sector. It will be very problematic, which is another reason why we will pay so much attention to bilateral and regional free trade arrangements.

Nous sommes en train effectivement d'examiner divers accords de libre-échange bilatéraux ou régionaux. Nous les classons en fonction de la valeur actualisée du marché. En d'autres mots, à quel point un marché est-il avantageux pour le Canada? À quel point est-il vraisemblable que nous pourrons négocier? Combien de temps faudra-t-il? Nous nous efforçons d'adopter une approche systémique et celle que vous avez mentionnée nous semble prometteuse.

Le sénateur Callbeck : Quand vous dites que vous les classez, ne l'avez-vous pas fait encore? Est-ce l'approche qui, à votre avis, pourrait être privilégiée?

M. Emerson : Oui. Je ne puis vous dire exactement à quel résultat nous aboutirons.

Je puis cependant vous dire ceci : si un pays se montre disposé et que nous pouvons constater dès le premier contact qu'il ne semble pas y avoir d'obstacle à l'accord, nous irons de l'avant avec célérité et énergie. Nous voulons faire en sorte que nous concluons des accords et que nous controns certains des désavantages que nous voyons se poindre.

Nous travaillons aussi dans le cadre des commissions de l'ALENA; nous examinons la façon dont le Canada, le Mexique et les États-Unis peuvent améliorer leur collaboration. Nous examinons la collaboration afin d'essayer de conclure des accords de libre-échange comme ceux que nos partenaires de l'ALENA ont avec d'autres pays dans le contexte de l'ALENA de manière à pouvoir commencer à élargir cet accord de manière à y inclure certains autres pays qui ont passé d'autres accords de libre-échange.

Le sénateur Callbeck : Y a-t-il eu des discussions entre le Canada et d'autres pays d'Amérique du Sud?

M. Emerson : Oui.

M. Gero : Nous avons déjà un accord bilatéral de libre-échange avec le Costa Rica et nous sommes en train de négocier avec les autres membres du groupe des quatre pays d'Amérique centrale. Ce n'est qu'une question de temps.

Le sénateur Oliver : Monsieur le ministre, je vous sais gré de vos observations. Plusieurs auteurs ont affirmé que le délai guillotine pour l'engagement dans des négociations était décembre 2006, c'est-à-dire dans six mois. Qu'arrive-t-il si cette ronde de négociations échoue et quel en sera l'effet sur les agriculteurs canadiens? Avez-vous, en tant que ministre, une stratégie pour faire face à l'échec?

M. Emerson : Je vais demander à M. Gero de vous donner plus de détails. Vous savez pour quelle raison décembre 2006 est la date guillotine. C'est à ce moment-là que prend fin le pouvoir accordé au président par la procédure accélérée.

Le fait de ne pas conclure un accord serait très nuisible au Canada, à mon avis. Il existe tant de possibilités dans le secteur des services et des produits non agricoles, sans oublier les sacrifices qui seront faits dans le secteur agricole. Ce sera très problématique, une autre raison pour laquelle nous accorderons autant d'attention aux accords bilatéraux et régionaux de libre-échange.

If we are left out in the cold with a failed Doha development round, we are exposed. We have to move hard and fast to try to minimize the damage that could do to our growth opportunities in the future.

Senator Oliver: What can you reasonably do in terms of these bilateral agreements? You talked to Senator Callbeck about the next six months.

Mr. Emerson: In six months, you can cover a lot of ground in substance and detail. Can you get a deal signed in six months? Probably not, but you can certainly get to the point where you are within striking distance and you will know that you are going to get a deal. I think that is important to know.

We need to know where we have a realistic prospect of getting a deal and driving it to a conclusion. That, in turn, starts to give us a good perspective as to where the gaps are in terms of the go-forward position.

Senator Oliver: Apart from your desire to have a few bilateral agreements, what is the other part of your strategy to protect Canadian farmers in the event of a Doha failure?

Mr. Emerson: I am not the Minister of Agriculture, so you really ought to put that question to him. I do have a belief, though, that we need to continue to support the transformation of the Canadian agriculture industry. I am a great believer that protection is a second best solution, and transformation and identification of market niches and value-added opportunities are critical. When you do that in combination with opening up the market opportunities, that is what needs to be done.

The Chairman: Honourable senators, we are delighted to have the minister with us, but we are going to lose him because the bells are ringing. I think you have five minutes.

Mr. Emerson: It says I have two minutes. What is your pleasure? I need to vote. Mr. Gero can stay, if that will be helpful, and I could return after the vote.

The Chairman: That would be very helpful. If you could do that, we would be very grateful.

Mr. Emerson: I should be back in 15 or 20 minutes. Mr. Gero will be better than me, in any case. By the time you get used to him, you will not want me back.

Senator Oliver: In the minister's paper, he said he is going to take some time to get it right but he is aiming to complete the agreement in the coming weeks. Earlier, I heard him refer to two years before the money comes back. When will this deal be finalized and when will Canadians have the money that was wrongfully seized?

Mr. Gero: I think the idea is to finalize it within the coming weeks, and then work in such a way that the money goes back to Canadians as quickly as possible.

Si nous nous nous retrouvons isolés parce que les négociations de Doha pour le développement ont échoué, nous sommes vulnérables. Il faudra se dépêcher d'agir avec énergie pour tenter de minimiser les dommages que subiraient nos possibilités futures de croissance.

Le sénateur Oliver : Que pouvez-vous raisonnablement accomplir en termes de ces accords bilatéraux? Vous avez parlé avec le sénateur Callbeck des six prochains mois.

M. Emerson : En six mois, on peut faire beaucoup. Peut-on signer un accord dans six mois? Probablement pas, mais on peut certes se rendre jusqu'au point où le but est en vue et qu'on sait qu'un accord sera signé. C'est important à savoir, selon moi.

Nous avons besoin de savoir quand les perspectives de conclusion d'un accord sont réalistes. Nous aurons alors une bonne idée d'où se trouvent les écarts pour relancer les négociations.

Le sénateur Oliver : Mis à part votre désir de signer quelques accords bilatéraux, quelle est l'autre partie de votre stratégie en vue de protéger les agriculteurs canadiens si les négociations de Doha échouent?

M. Emerson : Je ne suis pas ministre de l'Agriculture. C'est à lui en réalité qu'il faudrait poser la question. J'ai la conviction toutefois que nous avons besoin d'appuyer la transformation de l'industrie agricole canadienne. Je suis convaincu que la protection n'est qu'un pis-aller, qu'il va falloir que le secteur se transforme, qu'il se cherche des créneaux commerciaux et des possibilités d'ajouter de la valeur à nos produits. Voilà ce qu'il faut faire, en plus de multiplier les débouchés commerciaux.

La présidente : Chers collègues, nous sommes ravis d'avoir pu rencontrer le ministre, mais nous allons devoir nous passer de sa présence parce que j'entends le timbre sonner. Je crois que vous avez encore cinq minutes.

M. Emerson : Le timbre signifie qu'il me reste deux minutes. Que décidez-vous? Il faut que j'aille voter. M. Gero peut demeurer sur place, si sa présence vous est utile, et je reviendrai après le vote.

La présidente : Ce serait très utile en effet. Nous vous en serions très reconnaissants.

M. Emerson : Je devrais être de retour dans 15 à 20 minutes. M. Gero saura répondre mieux que moi à vos questions, de toute façon. Quand vous vous serez habitués à lui, vous ne voudrez plus me revoir.

Le sénateur Oliver : Dans le document déposé par le ministre, on peut lire qu'il va prendre le temps nécessaire pour mener à bien les négociations, mais qu'il tentera de finaliser l'accord durant les prochaines semaines. Tout à l'heure, je l'ai entendu parler de deux ans avant que l'argent ne revienne au Canada. Quand sera finalisé cet accord et quand les Canadiens récupéreront-ils l'argent qu'on leur a confisqué sans raison?

M. Gero : Je crois que l'idée est de finaliser l'accord dans les prochaines semaines, puis de travailler le plus rapidement possible au remboursement.

Senator Oliver: Will Canadians get the money in 2006?

Mr. Gero: I cannot give you the answer to that, but I hope some of it will be returned in 2006.

Senator Campbell: I come from a province that lives and dies by softwood lumber. In my province, it is big daily news. First, I want to say I think the agreement was reasonable and fair, considering where we were.

What is the ratio of the exports comparing British Columbia to Ontario and Quebec?

Mr. Gero: My understanding is that British Columbia exports about 53 per cent of our total exports to the United States. I think Quebec is at the 16 per cent level and Ontario is at 8 per cent or 9 per cent.

Senator Campbell: My sense is that the industry in British Columbia is satisfied with the agreement. Yet I continually hear, now that I am reading Ontario and Quebec papers, that these provinces are not as satisfied. Can you explain why?

Mr. Gero: All the provincial governments have supported the agreement, and I think the large majority of the industry has as well. As the minister explained earlier, different companies have different perspectives. Some of them have more difficulty with the agreement than others, based on their export performance — the kind of products they export.

What you are finding are disagreements in the context of some of the details of the agreement. In general, all the provinces fully support the agreement and most of the industry across Canada supports the framework.

Senator Campbell: Am I just reading into the story one company who is in disagreement — perhaps a company that is still in litigation with the United States?

Mr. Gero: That is correct.

Senator Mitchell: I was in Hong Kong in December for the WTO round, and it was very interesting. You and the ministers did an unbelievable job in negotiation. It was really intense.

It was clear that there are two clear positions on supply management and the Canadian Wheat Board — those who would rather not have it and those who desperately want to keep it. Certainly, those positions are evident on the two sides of the House and the two sides of the Senate, to some extent. Those who would rather not have the Canadian Wheat Board and supply management argue that it is an impediment to an international agricultural deal that the WTO is trying to get to.

Le sénateur Oliver : Les Canadiens auraient-ils cet argent en 2006?

M. Gero : Je ne peux répondre à cette question, mais j'espère qu'une partie de cet argent sera remboursée en 2006.

Le sénateur Campbell : Je viens d'une province qui dépend du bois d'œuvre résineux. Dans ma province, toute nouvelle associée à cette industrie fait la manchette. Tout d'abord, je tiens à dire que l'accord me semble raisonnable et juste, compte tenu de la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Quel est le pourcentage des exportations de la Colombie-Britannique par rapport à celles de l'Ontario et du Québec?

M. Gero : Je crois savoir que la Colombie-Britannique est la source de 53 p. 100 environ de toutes nos exportations aux États-Unis. Le Québec est la source de 16 p. 100 et l'Ontario, je crois, de 8 ou 9 p. 100.

Le sénateur Campbell : J'ai l'impression que l'industrie de la Colombie-Britannique est satisfaite de l'accord. Pourtant, j'entends continuellement dire, maintenant que je lis les journaux ontariens et québécois, que ces provinces sont mécontentes. Pouvez-vous m'en expliquer la raison?

M. Gero : Tous les gouvernements provinciaux ont appuyé l'accord, et je crois que la majorité des membres de l'industrie également. Comme le ministre l'a expliqué tout à l'heure, différentes entreprises ont des points de vue différents. L'accord pose plus de difficultés à certaines d'entre elles qu'à d'autres, selon leur rendement sur le plan des exportations — le genre de produits qu'elles exportent.

Ce que vous voyez, ce sont des désaccords à l'égard de certains détails de l'accord. En règle générale, l'accord a le plein appui de toutes les provinces, et la plupart des membres de l'industrie canadienne souscrivent à ses grands principes.

Le sénateur Campbell : S'agit-il simplement d'une entreprise qui est en désaccord — d'une entreprise qui peut-être est toujours en litige avec les États-Unis?

M. Gero : C'est juste.

Le sénateur Mitchell : En décembre dernier, je me trouvais à Hong Kong pour la ronde de négociations de l'OMC, et c'était fort intéressant. Vous et les ministres avez mené ces négociations d'une main de maître. C'était vraiment un moment intense.

Deux positions très nettes se sont dégagées à l'égard de la gestion de l'offre et de la Commission canadienne du blé — ceux qui préféreraient qu'il n'y en ait pas et ceux qui souhaitent désespérément les conserver. Ces positions sont certes reflétées des deux côtés de la Chambre et du Sénat, jusque dans une certaine mesure. Ceux qui préféreraient ne pas avoir de Commission canadienne du blé et de régime de gestion de l'offre soutiennent qu'ils font obstacle à l'accord international sur l'agriculture qu'essaie d'obtenir l'OMC.

I am glad to hear the government is taking the position that they are not going to relinquish that. It seems to me that on the scale of trade with the U.S. and Europe in the world as a whole, these two elements are so insignificant as to be hardly a deal breaker.

If it comes down to a relationship with the U.S. or Europe, we have reduced our support so far compared to what they have reduced, why should we have to give it up to get them to give up more anyway? Can you make sense of that? Is there any sense to the idea that we have to sacrifice supply management and the Canadian Wheat Board in order to precipitate this international deal?

Mr. Gero: Virtually every country has different interests in the agricultural sector. Every country has agricultural sectors that are export oriented and looking for global markets, and they have some sectors that are more domestically oriented. Canada is not unique in that situation. It applies to the U.S. and the Europeans, among the larger countries, as well as some of the emerging developing countries.

The issue is not a question of it must be one or the other. The real question in these negotiations is how to deal with providing more market access, substantial reductions in domestic support and the elimination of export subsidies in that regard. At the same time, there will not be a deal unless countries' sensitivities are adequately dealt with. As you know, there is a category in agriculture on the market access side called "sensitive products." Virtually every country has them, and there must be a means to ensure that one does far less in that regard vis-à-vis sensitive products than one does in general.

In these negotiations, if you are going to have 150 countries around the table agreeing with it, you must find a compromise that attaches to both countries' export interests and, at the same time, look at your domestic sensitivities.

Senator Mitchell: Would you conclude that there is not a serious assault on those two elements of our agricultural policy so that we can protect those as sensitive issues?

Mr. Gero: The government is on record that it will defend the supply management system.

Senator Mitchell: In the end, the argument that we need to give that up in order to get it does not wash, necessarily. It is simply more grist for the mill and a political argument. Thanks very much.

The Chairman: For all senators and our viewers, Mr. Gero is the Assistant Deputy Minister of Trade Policy and Negotiations. The man is in deep and dangerous water all the time. We admire his efforts in these international discussions which are so difficult.

Je me réjouis d'entendre le gouvernement dire qu'il a pour principe de ne pas reculer là-dessus. Il me semble qu'à l'échelle des échanges avec les États-Unis et l'Europe dans le monde, ces deux éléments sont si insignifiants qu'ils ne méritent pas d'être la pierre d'achoppement des négociations.

Si nos relations avec les États-Unis ou avec l'Europe sont en jeu, nous avons fait tant édulcoré notre position par rapport à ce qu'ils ont eux-mêmes cédé qu'il faut se demander pourquoi il faudrait y renoncer pour les convaincre de céder encore plus? Pouvez-vous m'en expliquer la logique? A-t-on l'impression que nous devrons sacrifier la gestion de l'offre et la Commission canadienne du blé pour accélérer la conclusion de cet accord international?

M. Gero : Presque tous les pays ont des intérêts différents dans le secteur agricole. Chacun d'entre eux a un secteur agricole qui est axé sur les exportations et se cherche des débouchés mondiaux. Ils ont aussi certains secteurs qui sont plus axés sur les marchés intérieurs. Le Canada n'est pas unique à cet égard. La même situation s'applique aux États-Unis et aux Européens, parmi les plus importants pays, ainsi qu'à certains nouveaux pays en développement.

L'enjeu n'est pas de trancher dans un sens ou dans l'autre. La véritable question dans ces négociations est de savoir comment libéraliser l'accès au marché, réduire sensiblement le soutien national et éliminer les subventions à l'exportation. Simultanément, il n'y aura pas d'accord si on ne tient pas compte convenablement des fragilités de chacun. Comme vous le savez, il existe, en agriculture, dans les négociations visant à libéraliser les marchés, une catégorie appelée « produits sensibles ». Presque chaque pays en a, et il doit exister un moyen de faire en sorte de protéger beaucoup plus les produits sensibles qu'on ne le fait en règle générale.

Dans le cadre de ces négociations, si 150 pays en conviennent, il faut trouver un compromis qui respecte les intérêts des deux pays en matière d'exportation tout en tenant compte des vulnérabilités nationales.

Le sénateur Mitchell : Pouvez-vous nous dire que ces deux éléments de notre politique de l'agriculture ne sont pas gravement compromis, que nous pourrons les protéger comme étant des enjeux sensibles?

M. Gero : Le gouvernement a déclaré officiellement qu'il défendra le régime de gestion de l'offre.

Le sénateur Mitchell : En fin de compte, l'argument selon lequel il faut y renoncer pour avoir un accord ne tient pas forcément. Il représente simplement plus d'eau au moulin et un argument politique. Je vous remercie beaucoup.

Le président : À l'intention de tous les sénateurs et téléspectateurs, je signale que M. Gero est le sous-ministre adjoint de la Politique et des négociations commerciales. Cet homme nage constamment dans des eaux profondes et dangereuses. Son travail dans le cadre de ces discussions internationales, qui sont si difficiles, est admirable.

Senator Cowan: I have a couple of quick questions with respect to softwood lumber. I will follow up on Senator Oliver's point about the return of the money. Once the deal is concluded, why would there be a delay? Why not simply cut a cheque?

Mr. Gero: In the American system, in order to return the monies, the U.S. Department of the Treasury and the U.S. Customs and Border Protection would have to liquidate each entry, which means every single crossing of every box of lumber, literally. In that system for the refunding of duties, the Department of the Treasury would have to go through, for the last five years, more than one million entries, and liquidate them one by one before it could write another cheque.

As part of the framework agreement with the Americans, we are trying to work out a system that would allow a better way of handling that return. From the American perspective, that is the way they return money. We are trying to develop a system through the framework agreement that would allow the funds to be returned in a more efficient manner to the exporters of record.

Senator Cowan: As I understand it, some of the money retained by the U.S. will be used to reimburse American companies for legal costs in fighting unsuccessful litigation. What plans does the Canadian government have with respect to Canadian companies that had to pay these duties and participate in litigation? Are they to be reimbursed either by the American or Canadian authorities?

Mr. Gero: It is correct that part of the money will be retained by the American coalition to cover their litigation costs. Over the last two years or so, assistance from the Government of Canada has been provided to the various lumber associations to help mitigate their legal costs.

Senator Cowan: There was some speculation or comment that in future there would be a requirement for provincial governments to have their forest management or lumber production plans vetted by some U.S. authority. Could you clarify that comment?

Mr. Gero: I believe that is an incorrect interpretation of the agreement. A provision in the agreement, as in most trade agreements, states that governments do not circumvent the provisions of the agreement to give assurances to one party or the other and that having reached the agreement, governments do not do things that negate the agreement. In essence, that is what people are referring to.

Senator Cowan: Will the Canadian government vet provincial plans and then assure the U.S. authorities?

Le sénateur Cohen : J'aurais quelques petites questions concernant le bois d'œuvre résineux. Ma question s'inscrit dans la foulée de ce qu'a dit le sénateur Oliver au sujet du remboursement de l'argent. Une fois l'accord conclu, pourquoi y aurait-il un retard? Pourquoi ne pas simplement faire un chèque?

M. Gero : Dans le régime américain, pour pouvoir rendre l'argent, il faut que le Trésor américain et l'agence américaine des douanes et de la protection des frontières passent toutes les inscriptions à la loupe, une à une. En d'autres mots, il faudra littéralement examiner chaque franchissement de chaque conteneur de bois d'œuvre. Dans ce système, pour pouvoir rembourser les droits, il faudra que le Trésor américain passe une à une plus d'un million d'écritures faites au cours des cinq dernières années et qu'il les radie une à une avant de pouvoir écrire un autre chèque.

Dans le cadre de l'entente de principe conclue avec les Américains, nous nous efforçons de trouver un régime qui permettrait de mieux faire ce remboursement. Du point de vue américain, c'est ainsi qu'on rend l'argent. Nous essayons de mettre sur pied un régime, dans l'accord-cadre, qui permettrait le remboursement des fonds de manière plus efficace aux exportateurs inscrits.

Le sénateur Cowan : Si je comprends bien, une partie de l'argent conservé par les États-Unis servira à rembourser aux entreprises américaines les frais juridiques qu'elles ont assumés pour des actions en justice qui ont échoué. Que projette de faire le gouvernement canadien à l'égard des entreprises canadiennes qui ont dû payer ces droits et prendre part au litige? Leurs frais seront-ils remboursés par les instances soit américaines, soit canadiennes?

M. Gero : Est-il vrai qu'une partie de l'argent sera conservée par la coalition américaine pour payer les frais du litige? Au cours des quelque deux dernières années, le gouvernement du Canada a aidé les diverses associations de producteurs de bois d'œuvre sur le plan des frais juridiques.

Le sénateur Cowan : Nous avons entendu des conjectures ou des observations selon lesquelles à l'avenir, il faudra que les gouvernements provinciaux fassent approuver leurs plans de gestion des forêts ou de production de bois d'œuvre par une instance américaine. Pourriez-vous nous donner des précisions à ce sujet?

M. Gero : Selon moi, on a mal interprété l'entente. Une disposition de l'entente, comme dans la plupart des accords commerciaux, prévoit que les gouvernements ne chercheront pas à se soustraire aux dispositions de l'entente pour donner des assurances à une ou à l'autre partie et qu'après avoir conclu l'accord, les gouvernements n'agiront pas de manière à contrevenir à celle-ci. C'est essentiellement ce dont il est question.

Le sénateur Cowan : Le gouvernement du Canada va-t-il approuver les plans provinciaux, puis donner des assurances aux instances américaines?

Mr. Gero: I do not think there is a plan of vetting changes in policy. Like all trade agreements, this one will have a dispute settlement provision. It will have a provision that says, "Governments shall not circumvent the conditions of this agreement." I guess we will have a dispute settlement provision within the agreement such that if one party or the other feels the other party is circumventing the agreement there will be a question of dispute. Consultation and discussion will take place and then a dispute.

Senator Gustafson: My favourite subject is the topic of getting Americans and Europeans off subsidies. I do not think that will ever happen. For example, peas are selling for U.S. $5 per bushel and Canadian farmers are receiving Can. $2 per bushel because of a subsidy in the U.S. France doubled the subsidy on wheat last year, and it seems as though the situation is getting worse.

In the U.S, it seems to be more a political decision than an economic decision. How do we survive under this scenario? Unless we deal with the global situation there is no answer. Grain prices would have to skyrocket. The little bit of increase that we might have in hard wheat right now would be eaten up by the energy and input costs. It poses a picture that is not very bright.

If Canada is to maintain an agricultural strength in grains and oil seeds, we will have to make some move in the global economy. When you put dollars into agriculture, it multiplies many times in the economy in building machinery, cars and trucks, et cetera. It seems that Canada has not taken a good look at that fact. If we do not do that, we will be in big trouble, unless there is a world drought.

Mr. Gero: Senator, it is absolutely true that Canadian farmers are the most efficient in the world and can compete with any other farmers in the world. However, the trouble is they cannot compete with treasuries and that is why the WTO negotiation is so important.

If there is a successful set of negotiations, then not only will it eliminate all European export subsidies but also, according to the present offer which we hope will be enhanced in the context of a final agreement, it would require very substantial changes to the American farm bill which, as you know, is currently under consideration.

Without such a WTO deal, you are right: the framework of the farm bill can be more expansive. That issue is of primary interest to us in these negotiations.

Senator Gustafson: The Americans always throw up that trade is a two-way street. If we do not allow them to sell in our market, why should they allow us to sell in their market? That sentiment is raised every time we visit them.

M. Gero : Je ne crois pas qu'il y ait de plan en vue d'approuver les changements apportés à la politique. Comme tous les accords commerciaux, celui-ci prévoira un mécanisme de règlement des différends. Il inclura une disposition aux termes de laquelle il est interdit aux gouvernements de se soustraire aux modalités de l'entente. Je suppose que nous aurons une disposition de règlement des différends dans l'entente selon laquelle si l'une ou l'autre des parties estime que l'autre contourne l'entente, il y aura matière à litige, précédé de consultations et de pourparlers.

Le sénateur Gustafson : Mon thème favori est de faire renoncer les Américains et les Européens aux subventions. Je ne crois pas qu'on y arrivera. Par exemple, les pois se vendent 5 $US le boisseau alors que les agriculteurs canadiens touchent 2 $CAN par boisseau, en raison d'une subvention versée par les États-Unis. La France a doublé la subvention au blé l'an dernier, et il semble que la situation empire.

Aux États-Unis, la décision semble relever plus de motifs politiques que de motifs économiques. Comment allons-nous survivre dans un pareil scénario? À moins que nous ne réglions le problème à l'échelle de la planète, il n'y a pas de solution. Il faudrait que le cours des grains atteigne des sommets astronomiques. La faible augmentation actuelle du prix du blé de force serait gobée par la croissance des coûts de l'énergie et des intrants. L'avenir qui se dessine n'est pas très rose.

Si l'on veut que le Canada maintienne une forte présence dans le secteur des grains et des oléagineux, il faudra apporter des changements à l'économie mondiale. Les investissements dans l'agriculture ont un effet multiplicateur sur l'économie, notamment sur la construction de machinerie, d'automobiles et de camions et ainsi de suite. Il semble que le Canada n'en ait pas bien tenu compte. Si nous ne le faisons pas, nous nous retrouverons en sérieuse difficulté, à moins que ne sévisse une sécheresse mondiale.

M. Gero : Sénateur, il est tout à fait vrai que les agriculteurs canadiens sont les plus efficaces au monde et peuvent rivaliser avec n'importe quel autre agriculteur. Toutefois, ils ne peuvent rivaliser avec des trésors publics, et c'est pourquoi les négociations de l'OMC sont si importantes.

Si la série de négociations mène à un accord, non seulement éliminera-t-elle toutes les subventions à l'exportation européennes, mais également, selon l'offre actuelle qui, faut-il l'espérer, sera bonifiée dans le contexte de l'entente finale, elle exigera de très importants changements dans le « farm bill » américain qui, comme vous le savez, est actuellement à l'étude.

Sans l'intervention d'une pareille entente au sein de l'OCE, le « farm bill » pourrait avoir une portée encore plus grande. Cet enjeu est pour nous d'un intérêt primordial dans ces négociations.

Le sénateur Gustafson : Les Américains font toujours valoir que le commerce est une rue à deux sens. Si nous ne leur permettons pas de vendre leurs produits sur notre marché, pourquoi nous permettraient-ils de le faire sur le leur? Ils en parlent chaque fois que nous leur rendons visite.

Mr. Gero: That is why we need an ambitious WTO deal that not only looks at the question of domestic support in the United States or export subsidies in Europe, but also at the whole question of market access so that a producer has the ability to sell it anywhere in the world. That is part of the overall balance in any eventual deal.

Senator Gustafson: Another positive thing has happened. In the cattle industry, the Americans have sold our beef to the world for 100 years. Then, BSE came along, they close the border and the market plummeted.

Mr. Gero: Our ability to export cattle is vital to our economy.

Senator Gustafson: Can they sell our wheat?

The Chairman: We do not want to relive the BSE issue. This committee spent many weeks studying that difficult issue.

Senator Peterson: Recently, we had a breakfast meeting with the dairy producers, and they brought up the issue of milk protein concentrates that are flooding onto the market. We were not aware of these derivatives when the tariffs were first put in place to protect those imports, so they are doing indirectly what they could not do directly.

Are there any moves currently being made by our trades people to close that door?

Mr. Gero: At the moment, senator, that is an issue that has arisen over a recent court case ruling that was made under Canadian regulations. One thing we are looking at, which is largely a domestic issue between Agriculture Canada and the Canada Border Services Agency, is how to adapt the regulations in such a way as to ensure some protection for Canadian farmers.

Senator Tkachuk: The big difference between Canadian and the American lumber prices is that the Americans have private woodlots and we have stumpage fees. Senator Campbell may have better knowledge of this, but I believe British Columbia has been discussing the concept of perhaps having private woodlots rather than stumpage fees.

The framework agreement states,

> Canada, with full participation of the providences, and the U.S. will make best efforts to define "policy exits" from the export measure for each province within 18 months of entry into force of this agreement.

Some people have interpreted that to mean that Canada will be either forced to adopt or voluntarily adopt the same policy for private woodlots rather than stumpage fees.

M. Gero : Et c'est pourquoi nous avons besoin d'une ambitieuse entente au sein de l'OMC qui porte non seulement sur le soutien national aux États-Unis ou les subventions à l'exportation de l'Europe, mais également sur toute la question de l'accès au marché, de sorte qu'un producteur puisse vendre ses produits n'importe où dans le monde. Cela fait partie de l'équilibre global recherché dans tout éventuel accord.

Le sénateur Gustafson : Une autre percée est survenue. Dans le secteur de l'élevage bovin, les Américains ont vendu notre bœuf partout dans le monde pendant 100 ans. Ensuite, lorsque la crise de l'ESB a frappé, ils ont fermé leurs frontières, et le marché s'est effondré.

M. Gero : Le fait de pouvoir exporter notre bétail est essentiel à notre économie.

Le sénateur Gustafson : Peuvent-ils vendre notre blé?

La présidente : Nous ne souhaitons pas revivre la crise de l'ESB. Le comité a consacré de nombreuses semaines à étudier ce dossier épineux.

Le sénateur Peterson : Nous avons eu récemment un déjeuner-rencontre avec les producteurs de produits laitiers et ils nous ont parlé de la question des concentrés protéiques du lait dont on est en train d'inonder le marché. Nous n'étions pas conscients de l'existence de ces produits dérivés quand les tarifs ont été mis en place pour la première fois en vue de protéger contre ces importations. Ils font donc indirectement ce qu'ils ne peuvent pas faire directement.

Nos négociateurs prennent-ils des mesures pour colmater cette brèche?

M. Gero : Actuellement, sénateur, cet enjeu est ressorti d'une décision rendue par un tribunal aux termes d'un règlement canadien. Nous sommes en train de voir, ce qui est en grande partie une question nationale que devront régler entre eux Agriculture Canada et l'Agence des services frontaliers du Canada, comment on pourrait adapter le règlement pour faire en sorte que les agriculteurs canadiens bénéficient d'une certaine protection.

Le sénateur Tkachuk : La grande différence entre le cours canadien et le cours américain du bois d'œuvre, c'est que les Américains ont des terres privées alors que nous avons des droits de coupe. Le sénateur Campbell s'y connaît peut-être mieux que moi en la matière, mais je crois que la Colombie-Britannique envisage la possibilité de d'avoir des boisés privés plutôt que des droits de coupe.

L'accord-cadre dispose que :

> Le Canada, avec la pleine participation des provinces, et les États-Unis feront tout en leur pouvoir pour définir les « exemptions à la politique » concernant la mesure à l'exportation pour chacune des provinces dans les 18 mois qui suivront l'entrée en vigueur du présent accord.

Certains ont interprété cette disposition comme signifiant que le Canada sera soit obligé d'adopter ou qu'il adoptera volontairement la même politique privilégiant les boisés privés plutôt que les droits de coupe.

Does "policy exit" mean that we should move closer to the way they price their lumber, or does it have another meaning?

Mr. Gero: I think it has another meaning, senator. What it really talks about is to ensure that one has an understanding of the definition of countervailable subsidies are to ensure that Canadian policies going forward will not be deemed a countervailable subsidy.

The idea is to ensure that we can have an agreement between the two of us on the Canadian policies that would maintain a permanent exit from any kind of countervailable duty actions by the United States. It does not mean that the only way you can achieve that is by mirroring U.S. forest practices.

Senator Callbeck: I want to follow up on the question that Senator Peterson asked about the milk protein concentrates. I have read where dairy farmers are anxious to use article 28 of GATT. Do you agree with that? Is that an area you are pursuing?

Mr. Gero: To date, the government has not chosen to use article 28 of what is now the WTO, the old GATT, for a number of reasons. It is under consideration, but no decision has been made to utilize that article.

Senator Callbeck: What are the pros and cons of the article?

Mr. Gero: There are a number of questions using article 28. First, of course, are the provisions of the WTO that you would have to compensate them for raising their own tariff. The question is how would Canada be able to compensate for the raising of the tariff?

Second, we are in the midst of negotiations in the WTO on tariff issues and market access. The question is does this complicate our activities in those negotiations?

Third, there is a question as to whether such an increase in tariff would be possible in the context of our North American Free Trade Agreement. All of those are complicating factors, both pro and con.

Senator Callbeck: What time frame are we looking at as far as getting anything done for the dairy farmers?

Mr. Gero: Our domestic departments are making attempts to alleviate this concern about MPCs. Unfortunately, I am not fully informed as to what is being done on the domestic front, so I cannot give you an exact time frame. I do know there have been discussions with the dairy farmers in that regard.

Senator Mitchell: On the softwood lumber agreement, an export charge has been negotiated which we get to keep as opposed to a tariff that they kept?

Mr. Gero: That is right.

L'expression « exemptions à la politique » signifie-t-elle que nous devrions nous rapprocher de la façon dont ils établissent le prix de leur bois d'œuvre ou a-t-elle un autre sens?

M. Gero : Sénateur, je crois qu'elle a un autre sens. Ce dont il est question en réalité, c'est de faire en sorte qu'on connaisse la définition des subventions compensables de manière à éviter que les politiques adoptées par le Canada puissent être considérées comme une subvention compensable.

L'idée est d'avoir une entente au sujet de politiques canadiennes qui soutiendrait une exemption permanente à toute mesure relative à des droits compensateurs prises par les États-Unis. Cela ne signifie pas que la seule façon d'y arriver est de copier les pratiques forestières des États-Unis.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais revenir à la question qu'a posée le sénateur Peterson au sujet des concentrés protéiques de lait. J'ai lu que les producteurs laitiers sont impatients d'avoir recours à l'article 28 du GATT. Êtes-vous d'accord avec eux? Est-ce une question à laquelle vous réfléchissez?

M. Gero : Jusqu'ici, le gouvernement n'a pas décidé d'invoquer l'article 29 de l'actuel accord de l'OMC, de l'ancien GATT, pour plusieurs raisons. La possibilité en est envisagée, mais l'article n'a jamais été invoqué.

Le sénateur Callbeck : Quels sont les avantages et inconvénients de cet article?

M. Gero : Le recours à l'article 28 soulève plusieurs questions. Tout d'abord, bien sûr, il y a les dispositions de l'OMC selon lesquelles il faut les indemniser pour avoir relevé leur propre tarif. La question est de savoir comment le Canada pourrait le faire.

Ensuite, nous sommes en pleine période de négociation des questions tarifaires au sein de l'OMC. La question qu'il faut se poser, c'est de savoir si cela nous complique la tâche, dans le cadre de ces négociations?

Puis, il y a la question de savoir si une pareille augmentation du tarif serait possible dans le contexte de notre Accord de libre-échange nord-américain. Ce sont tous des facteurs qui jouent, à la fois pour et contre.

Le sénateur Callbeck : Quel calendrier envisage-t-on en ce qui concerne les producteurs laitiers?

M. Gero : Nos ministères nationaux s'efforcent d'atténuer cette préoccupation à l'égard des concentrés protéiques de lait. Malheureusement, je ne suis pas aussi bien informé au sujet de ce qui se fait sur le front national, de sorte que je ne puis vous donner de calendrier exact. Par contre, je sais que des pourparlers avec les producteurs laitiers ont eu lieu à cet égard.

Le sénateur Mitchell : Pour ce qui est de l'accord sur le bois d'œuvre résineux, nous avons négocié un droit à l'exportation que nous pouvons conserver plutôt que de verser un tarif qui leur revient à eux?

M. Gero : C'est juste.

Senator Mitchell: What sort of restrictions are there on what we can do with that export charge? For example, can we just give it back to the companies?

Mr. Gero: No, to give it back to the companies would create one of the anti-circumvention issues we had talked about earlier.

Senator Mitchell: Is that explicitly excluded?

Mr. Gero: That means that if we give it back to them, they would not be paying an export charge. That would be a clear contravention.

Senator Mitchell: How close can you get to that solution?

Mr. Gero: The idea is that these funds would be returned to the provinces, and the provinces would utilize them in whatever context they wish, so as not to act in a way that creates, in essence, a circumvention of the agreement.

Senator Mitchell: The fact now is that the tariff is at 10 per cent across the board, so at some point, if it gets below U.S. $355, this becomes more expensive than what they are paying now?

Mr. Gero: On the current point, it would be. Of course, currently, under the agreement, given the prices, they would not be paying anything.

Do not forget that under the American system, that amount is under an annual review, so while that would be what they are currently paying under the current regime, it could increase.

Senator Mitchell: I was interested in a comment in the minister's opening statement that for the next seven to nine years, when lumber prices are high, no border measure will be imposed.

Is that a projection of the length of this agreement, or is that a statement of future lumber prices? Can he predict them like that?

Mr. Gero: No, he was predicting the length of the agreement, and whenever during that period, the lumber price is above U.S $355, of course, there is no regulation.

Senator Peterson: The figure is U.S. $355.

Mr. Gero: Right.

Senator Peterson: Is the export tax supposed to hold it at U.S. $355?

Mr. Gero: No, it is not meant to hold it at U.S. $355.

Senator Peterson: What does it do, then? If the price drops to U.S. $325 and the difference is U.S. $30 a thousand board feet less, how much is the export tax.

Mr. Gero: I think, at $325, it is 10 per cent in one context. Do not forget, there are two different aspects to it, because the various regions of Canada can choose two different ways of

Le sénateur Mitchell : Quels genres de restrictions sont imposées sur ce que nous pouvons faire avec cet argent? Par exemple, pouvons-nous simplement le rendre aux entreprises?

M. Gero : Non. Le fait de le rendre aux entreprises reviendrait à contourner l'entente tel que nous l'avons mentionné tout à l'heure.

Le sénateur Mitchell : Cette possibilité est-elle explicitement exclue?

M. Gero : Si nous leur rendons l'argent, cela signifie qu'elles ne paient aucun droit à l'exportation. Ce serait clairement contraire à l'entente.

Le sénateur Mitchell : À quel point pouvez-vous vous rapprocher de cette solution?

M. Gero : L'idée est de retourner les fonds aux provinces qui les utiliseraient comme bon leur semble, sans toutefois contrevenir à l'entente.

Le sénateur Mitchell : Actuellement, le tarif est de 10 p. 100 en règle générale, de sorte que, si à un moment donné le prix tombe en deçà de 355 $US, il leur coûte plus cher que ce qu'ils versent actuellement?

M. Gero : Ce serait vrai. Bien sûr, actuellement, aux termes de l'entente, étant donné les prix, ils n'auraient rien à payer.

N'oubliez pas que, dans le cadre du régime américain, ce montant est soumis à un examen annuel, de sorte que bien que ce soit ce qu'ils paient actuellement en vertu du régime actuel, ce montant pourrait augmenter.

Le sénateur Mitchell : Une observation faite dans la déclaration liminaire du ministre a éveillé ma curiosité. Pour les sept à neuf prochaines années, quand le cours du bois d'œuvre est élevé, aucune mesure ne sera imposée à la frontière.

Est-ce une projection pour la durée de l'accord ou du cours futur du bois d'œuvre? Peut-il le prévoir comme cela?

M. Gero : Non, il faisait une projection pour la durée de l'accord. Chaque fois, durant cette période, que le cours du bois d'œuvre dépasse 355 $ US, naturellement, il n'y a pas de règlement.

Le sénateur Peterson : Le montant déterminant est donc de 355 $US.

M. Gero : Oui.

Le sénateur Peterson : La taxe à l'exportation est-elle censée maintenir ce prix à 355 $US?

M. Gero : Non, ce n'est pas sa raison d'être.

Le sénateur Peterson : Quelle est-elle alors? Si le prix chute en deçà de 325 $US et que l'écart est de 30 $US par millier de pieds-planche, à combien s'élève la taxe à l'exportation?

M. Gero : À 325 $, elle est de 10 p. 100 dans certaines situations. N'oubliez pas que le mécanisme prévoit deux composantes différentes, parce que les diverses régions

dealing with the price drop. Either you could pay the 10 per cent at that price range or you can go into having restrictions on the amount that you export and pay a far lower level of export tax.

Senator Peterson: What do the Americans want? Obviously, they are dictating this. Do they want the U.S. $355?

Mr. Gero: No, that is the agreement. What you see in front of you are the details of the agreement and the choice will be up to the various regions of Canada, not the United States.

Senator Peterson: You have import and export tax to bring it up to a number. I feel that they are protecting their market price.

Mr. Gero: The number of what price you end up with over the period would depend on the price, because there are step ranges and each of the prices would have that 10 per cent or 15 per cent within those ranges.

Senator Peterson: In some way, they are obviously trying to maintain a certain price. What they would be charging down there, if the price dropped down to U.S. $325, the export tax would take it back up again, so I presume, if are you Georgia Pacific, you would be charging that amount? Why would you not?

Mr. Gero: You charge what the market will bear.

Senator Peterson: We are not allowed to sell it cheaper.

Mr. Gero: You may be in a region where you do not charge the 10 per cent tax and you decide to restrict your level of export.

Senator Peterson: That is the same thing.

Senator Gustafson: On the Prairies, there are several house builders who are building homes and moving them into the United States. Apparently, there is a major tax saving in doing it that way.

Mr. Gero: I do not believe that prefabricated housing is covered by the agreement. The scope of the agreement covers only the details of the lumber items that covered in the previous countervailing duty. Prefabricated housing was not covered and it is not covered in the agreement.

Senator Cowan: Atlantic Canada is exempt from the agreement.

Mr. Gero: That is right.

Senator Cowan: Assuming its proper origin is Atlantic Canada, is there a limit on the amount of lumber that can be exported from Atlantic Canada into the U.S. market?

Mr. Gero: It is totally exempt as long as the amount of exports is no more than what they actually produce and what is in their inventory. If they exceed that, which would be difficult to see if it is more than your production and your inventory, that would be

canadiennes peuvent choisir à quelle méthode elles se soumettront quand le prix baisse. Soit qu'elles paient la taxe de 10 p. 100 prévue pour cette fourchette de prix, soit qu'elles se soumettent à des restrictions sur la quantité qui peut être exportée et qu'elles paient beaucoup moins de taxes à l'exportation.

Le sénateur Peterson : Que désirent les Américains? Manifestement, ce sont eux qui dictent tout cela. Souhaitent-ils un prix de 355 $US?

M. Gero : Ce que vous avez devant vous représente le détail de l'accord, et ce sera aux diverses régions du Canada, non pas aux États-Unis, de faire le choix.

Le sénateur Peterson : Vous avez une taxe à l'importation et une taxe à l'exportation pour faire grimper le prix. J'estime qu'ils sont en train de protéger le prix de leur marché.

M. Gero : Le niveau où se situera le prix à la fin de la période sera fonction du prix, parce que des échelles progressives sont prévues et que chaque prix sera majoré de 10 ou de 15 p. 100 au sein même des fourchettes.

Le sénateur Peterson : Manifestement, ils s'efforcent en quelque sorte de maintenir un certain prix. Ce qu'ils exigeraient comme prix chez eux, si le cours baissait à 325 $US, la taxe à l'exportation le ferait augmenter. Je suppose donc que, si vous êtes Georgia Pacific, vous exigeriez ce prix. Pourquoi ne l'exigeriez vous pas?

M. Gero : On exige ce que le marché peut supporter.

Le sénateur Peterson : Nous ne sommes pas autorisés à vendre le bois moins cher.

M. Gero : Vous vous trouvez peut-être dans une région où l'on n'exige pas la taxe de 10 p. 100 et où vous décidez de limiter le niveau de vos exportations.

Le sénateur Peterson : Cela revient à la même chose.

Le sénateur Gustafson : Dans les Prairies, plusieurs constructeurs de maisons exportent leurs produits aux États-Unis. Il semble que cela permette d'économiser beaucoup de taxes.

M. Gero : Je ne crois pas que l'accord vise les maisons préfabriquées. Il porte uniquement sur le bois qui était visé par les droits compensateurs antérieurs. Ce n'était pas le cas des maisons préfabriquées, de sorte qu'elles ne sont pas visées par l'accord.

Le sénateur Cowan : La région atlantique du Canada est exclue de l'accord.

M. Gero : C'est juste.

Le sénateur Cowan : En supposant que la véritable origine du bois est la région atlantique du Canada, y a-t-il une limite à la quantité de bois d'œuvre qui peut être exportée par cette région aux États-Unis?

M. Gero : La région est entièrement exclue à condition que ses exportations ne dépassent pas ce qu'elle produit réellement et ce qu'elle a en stock. Si elle excède ce nombre, et on aurait de la difficulté à voir comment, ce serait un signe que le bois ne

an indication that it is not originally from there and then there is an additional charge. As long as you are not in excess of what you produce and what is in your inventory, then there is no quota.

Senator Cowan: I had understood that there might be some percentage based on historical export to the U.S.

Mr. Gero: No, it is actual production inventory.

Senator Cowan: So it is whatever the actual production is, as long as it originates in Atlantic Canada?

Mr. Gero: Yes, as long as it originates from Newfoundland, Nova Scotia, Prince Edward Island, and New Brunswick.

The Chairman: We have toiled over the last few years repeatedly on the BSE situation. So many of our trading partners shut their doors and borders after the Americans closed down their border. How are we doing now? Are we all back or do we still have a number of them that are not sure about wanting to trade with us?

Mr. Gero: Unfortunately, we are not all back, but it is a priority for us and on a daily basis we have some successes. This week we have a decision by Thailand that they are now again open for Canadian beef. It is an ongoing process to convince people with our regulatory agencies about the safety of Canadian beef. We have not managed to open a hundred per cent of all the other markets yet, but that is an ongoing effort by Agriculture and Agri-Food Canada, CFIA and our department.

The Chairman: Which ones are we working on? I am thinking of the Asia market.

Mr. Gero: I think the two largest markets are China and Korea, which we are still working on.

The Chairman: Is anything moving in Korea?

Mr. Gero: No, not for the moment, but talks continue with both of those countries and their regulatory agencies.

The Chairman: I have a message from the front, colleagues, that there were two votes, not one vote, and I am wondering, would you like to take a short break and wait for the minister to come back or are you all talked out for tonight?

Senator Gustafson: I think he presented an answer to most of our questions, if not all of them.

The Chairman: He did, indeed.

On that note, I would like to thank his staff for having that door open for him to come back, and I hope, while you extend our gratitude to him, I know that we will want to see both of you again.

provient pas de la région de sorte qu'un droit additionnel s'appliquerait. Tant que vous ne dépassez pas ce que vous produisez et ce que vous avez en stock, il n'y a pas de quota.

Le sénateur Cowan : J'avais cru comprendre qu'un certain pourcentage serait peut-être exigé en fonction des exportations historiques vers les États-Unis.

M. Gero : Non, c'est en fonction des stocks réels affectés à la production.

Le sénateur Cowan : Donc, quelle que soit la production réelle, tant que le bois vient de la région atlantique du Canada, il n'y a pas de problème?

M. Gero : Oui, à condition que le bois vienne de Terre-Neuve, de Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard et du Nouveau-Brunswick.

La présidente : Au cours des dernières années, nous nous sommes penchés plusieurs fois sur le problème de l'ESB. Tant de nos partenaires commerciaux ont fermé leurs frontières à notre bœuf après que les Américains l'ont fait. Tous nos partenaires ont-ils rouvert leurs frontières ou en reste-t-il un certain nombre qui hésitent à recommencer à acheter notre boeuf?

M. Gero : Malheureusement, tous nos partenaires commerciaux n'ont pas rouvert leurs frontières à notre bœuf, mais c'est une priorité pour nous et nous obtenons un certain succès, bien que lentement. Cette semaine, la Thaïlande a décidé d'autoriser à nouveau les importations de bœuf canadien. C'est un processus permanent en vue de convaincre, par l'intermédiaire de nos organismes de réglementation, nos anciens partenaires que le bœuf canadien est sans danger. Nous n'avons pas réussi à récupérer tous nos marchés, mais Agriculture et Agroalimentaire Canada, l'Agence des services frontaliers du Canada et notre ministère y travaillent.

La présidente : Sur quel pays nous concentrons-nous? Je songe notamment au marché asiatique.

M. Gero : Les deux plus importants marchés sont la Chine et la Corée, avec lesquelles nous poursuivons nos pourparlers.

La présidente : Y a-t-il des progrès en Corée?

M. Gero : Non, pas pour l'instant. Toutefois, les pourparlers se poursuivent avec ces deux pays et avec leurs instances de réglementation.

La présidente : Chers collègues, j'ai à vous transmettre un message venu de la ligne de front. On prévoit maintenant deux votes, plutôt qu'un. Je me demande si vous souhaitez faire une courte pause et attendre que le ministre revienne ou si vous avez épuisé vos questions pour ce soir?

Le sénateur Gustafson : Je crois que le témoin a répondu à la plupart de mes questions, si ce n'est toutes.

La présidente : C'est un fait.

Cela étant dit, j'aimerais remercier son personnel d'avoir organisé son emploi du temps de manière à ce qu'il puisse revenir et j'espère, que, quand vous lui exprimerez notre reconnaissance, vous l'informerez que nous souhaitons vous revoir tous deux.

I am sure I speak on behalf of all of the senators as I wish you very good luck in the very tough days ahead. We are sure you will be doing what you do best and that is negotiating. Thank you very much for being here today.

Mr. Gero: Thank you, senators.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 8, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m. to study the present state and the future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Colleagues, welcome and thank you for being here at this early hour.

Before we go to our guests, as you recall, last Tuesday Minister David Emerson was here before our committee and he was under some pressure because of votes in the House of Commons. He asked if, in addition to his presentation, we could table his opening statement so that we would have more time to discuss it with him. I would like your agreement to approve the printing of that opening statement in our records, if that is agreeable?

Hon. Senators: Agreed.

(*For full text of document, see the Appendix following the Evidence.*)

The Chairman: Today we continue our examination of the difficulties of our agricultural community. The last few years have seen the worst levels of Canadian farm incomes in history. Despite increasing government intervention, the farm debt is now close to $50 billion.

The committee has heard that a number of factors have contributed to the current situation, including the BSE crisis in our cattle industry and lower commodity prices, particularly for grains and oilseeds. As well, there are other challenges down the road, such as a continued rise in fossil fuel prices and a new World Trade Organization agreement on agriculture, which may have consequences on the way we produce and market food in Canada.

To address the current crisis, the government has recently made a number of announcements, including an additional $1.5 billion in farm support in the last budget. To talk about this situation in general, we have with us today representatives from the Grain Growers of Canada.

Je suis sûre de parler au nom de tous les sénateurs quand je vous souhaite franc succès au cours des prochains jours. Ils ne s'annoncent pas faciles. Nous avons la certitude que vous ferez ce dans quoi vous excellez, c'est-à-dire négocier. Je vous remercie beaucoup d'avoir répondu à notre invitation aujourd'hui.

M. Gero : Honorables sénateurs, c'est moi qui vous remercie.

La séance et levée.

OTTAWA, le jeudi 8 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 4 afin d'examiner l'état actuel et les perspectives de l'agriculture et des forêts du Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables collègues, je vous souhaite la bienvenue et je vous remercie d'être présents à cette heure matinale.

Avant de vous présenter nos invités, j'aimerais vous rappeler que, mardi dernier, le ministre David Emerson a témoigné devant notre comité et qu'il était soumis à certaines pressions en raison de votes à la Chambre des communes. Il a demandé si nous pouvions déposer, en plus de son témoignage, sa déclaration liminaire afin que nous ayons davantage de temps pour en discuter avec lui. J'aimerais que vous acceptiez d'ajouter cette déclaration liminaire à nos dossiers, si cela vous convient.

Des voix : D'accord.

(*Pour consulter les documents, reportez-vous à l'annexe qui suit les témoignages.*)

La présidente : Aujourd'hui, nous continuerons d'examiner les difficultés qu'éprouve le milieu agricole de notre pays. Au cours des dernières années, on a fait face aux pires niveaux de revenus agricoles canadiens de l'histoire. Malgré une intervention accrue du gouvernement, l'endettement agricole s'établit à près de 50 milliards de dollars à l'heure actuelle.

Le comité a entendu dire que plusieurs facteurs ont contribué à la situation actuelle, notamment la crise de l'ESB, qui a affecté notre industrie bovine, et la baisse du cours des produits agricoles, surtout en ce qui concerne les céréales et les oléagineux. De même, on fait face à d'autres problèmes, comme la hausse continue des prix des combustibles fossiles et une nouvelle entente de l'Organisation mondiale du commerce en matière d'agriculture, qui pourraient avoir des conséquences sur la façon dont nous produisons et commercialisons les aliments au Canada.

Pour circonscrire la crise actuelle, le gouvernement a récemment fait plusieurs annonces, notamment l'ajout de 1,5 milliard de dollars en soutien agricole dans le dernier budget. Pour discuter de cette situation de façon générale, nous accueillons aujourd'hui des représentants des Producteurs de grains du Canada.

The Grain Growers of Canada is a national organization comprised of major grain and oilseed commodity groups, and it stretches all across our country. They represent the interests of grain and oilseeds producer in national policy development. Through their member organizations, this organization represents every region of this country.

Representing the Grain Growers of Canada today are Christine Moran, Executive Director, and William Van Tassel, Director. Ms. Moran is an Ottawa native and Mr. Van Tassel is from Herbertville, Quebec.

Thank you very much for coming today at this early hour. Please proceed.

William Van Tassel, Director, Grain Growers of Canada: Good morning, senators. Thank you for the opportunity to speak this morning on an issue that is critical to Canadian agriculture and, in particular, to Canada's grain and oilseeds producers. The Grain Growers of Canada is an umbrella organization that serves as the national voice of grain and oilseeds producers. Its sole purpose is to represent the interests of grain producers on policy issues including domestic support, regulatory issues, market access and trade policies, as well as to represent their interests on practical issues such as investment in the sector and transportation.

We have member associations in every region of Canada and represent 90,000 grain and oilseeds producers. My responsibilities with the Grain Growers of Canada include serving as the chair of the working group on domestic support, which is why I am here this morning.

For grain and oilseeds producers, the issue of farm income is a major preoccupation from a number of perspectives, and it represents one of the strategic priorities of the Grain Growers of Canada since we formed this group, which was around 2000.

To speak personally for a moment, I am a grain producer from Herbertville, Quebec, which is northeast of Quebec City in the Lac-Saint-Jean region. I have been farming since 1976, and my operation includes wheat, barley, soy beans, canola, flax and corn for silage. I also have a small dairy operation. In my area of the province, that is a typical farm.

My Grain Growers colleagues from the West may differ in terms of size of operations and sometimes on philosophical perspectives, but we all face the same challenges. We face declining income in the face of soaring input costs. Simply put, Canada's grain and oilseeds producers are in an income crisis.

There are a few reasons for this crisis, but before I describe the problem I would like to outline what we see as the impact of the problem in terms of the Canadian economy. Canada is the

Les Producteurs de grains du Canada, organisme national composé des principaux groupes de producteurs de céréales et d'oléagineux, sont présents partout au pays. Ils représentent les intérêts des producteurs de céréales et d'oléagineux dans le cadre de l'élaboration d'une politique nationale. Par l'entremise de ses organismes membres, cet organisme représente toutes les régions du pays.

Aujourd'hui, Christine Moran, directrice générale, et William Van Tassel, directeur, représentent les Producteurs de grains du Canada. Mme Moran est native d'Ottawa, et M. Van Tassel vient d'Herbertville, au Québec.

Merci beaucoup d'être venus aujourd'hui à cette heure si matinale. Veuillez commencer.

William Van Tassel, directeur, Producteurs de grains du Canada : Bonjour, sénateurs. Je vous remercie de me permettre de parler ce matin d'une question critique pour l'agriculture canadienne et, en particulier, pour les producteurs de céréales et d'oléagineux du Canada. Les Producteurs de grains du Canada sont en fait un organisme-cadre qui agit au nom des producteurs de céréales et d'oléagineux à l'échelle nationale. Cet organisme vise uniquement à faire valoir les intérêts des producteurs de céréales à l'égard d'enjeux stratégiques, notamment le soutien national, les questions relatives à la réglementation, l'accès aux marchés et les politiques commerciales, et à représenter leurs intérêts à l'égard d'enjeux pratiques, comme les investissements dans le secteur et le transport.

Dans chaque région du Canada, nous avons des associations membres qui représentent 90 000 producteurs de céréales et d'oléagineux. Au sein des Producteurs de grains du Canada, j'assume notamment la présidence du groupe de travail sur le soutien national, ce pourquoi je suis présent ici ce matin.

Pour les producteurs de céréales et d'oléagineux, la question du revenu agricole constitue une préoccupation importante à plusieurs égards, et elle représente l'une des priorités stratégiques des Producteurs de grains du Canada depuis la création de notre groupe, c'est-à-dire aux alentours de l'an 2000.

Je vais prendre un moment pour me présenter : je suis un céréaliculteur d'Herbertville (Québec), qui se situe au nord-est de la ville de Québec, dans la région du Lac-Saint-Jean. Je suis agriculteur depuis 1976 et je cultive notamment le blé, l'orge, le soya, le colza canola, le lin et le maïs à ensilage. Je possède également une petite exploitation laitière. Dans ma région, cela représente une ferme type.

Mes collègues des Producteurs de grains du Canada de l'Ouest possèdent peut-être des exploitations dont la taille diffère des nôtres et n'émettent pas toujours les mêmes idées que nous, mais nous faisons tous face aux mêmes problèmes. Nous subissons une baisse des revenus et une hausse importante des coûts des intrants. Bref, les producteurs de céréales et d'oléagineux du Canada font face à une crise du revenu.

Quelques raisons expliquent cette crise, mais avant de décrire le problème, j'aimerais souligner ce que nous considérons comme les répercussions de ce problème sur l'économie canadienne. Le

world's fourth largest exporter of agricultural products. Agricultural exports account for 10 per cent of Canada's trade surplus and represent 8 per cent of the gross domestic product.

Those figures demonstrate the obvious importance of agriculture to the Canadian economy. Grain and oilseeds production, specifically as a sector, is critical. Agriculture and Agri-Food Canada noted that wheat supports a large Canadian domestic processing industry and is the single largest earner of export revenue of all agricultural products, with annual exports worth about $3.8 billion.

Along with this, Agriculture and Agri-Food Canada concluded that the oilseeds sector in Canada is a major contributor to the economy of Canada in terms of value-added and employment. Total direct economic benefits of the industry to the Canadian economy were $3.2 billion in 2003, which are the most recent figures available.

Given these figures, it should be of grave concern to Canada that the Canadian grain and oilseeds sector faces such a precarious situation that it can only be called a crisis. Farm gate receipts are at an all-time low and producers face soaring input costs. As noted previously, there are a few reasons for the crisis. Fundamentally, these reasons can be reduced to the following: Reduced prices as a result of foreign subsidies and the role of the producer in the value chain, as well as sky-high input costs, as you said before, chair. When the selling price decreases, input costs rise. We have no choice.

That 80 per cent of Canadian grains and oilseeds are exported underscores the fact that the sector is globally integrated. However, equally important is the fact that even those producers who do not rely on international consumers as buyers are reliant on international markets to set the prices for the products they sell.

In my province, we grow quite a bit of corn and, even if we do not export it, its price is based on that of the Chicago Board of Trade. In that way, even if you do not export, you still have an international price.

Globally, the grains and oilseeds prices are undermined and undervalued by the use of trade-distorting domestic subsidies such as those of the United States and the European Union. These subsidies have the effect of overstimulating production and depressing price in key crops such as corn, soy beans, wheat and barley. These production-distorting subsidies have a devastating effect on Canadian grain and oilseeds producers through lower prices and market displacement.

Canada est le quatrième exportateur de produits agricoles en importance. Les exportations de produits agricoles comptent pour 10 p. 100 de l'excédent commercial du Canada et représentent 8 p. 100 du produit national brut.

Ces chiffres montrent l'importance manifeste de l'agriculture à l'égard de l'économie canadienne. La production de céréales et d'oléagineux, particulièrement en tant que secteur, est essentielle. Agriculture et Agroalimentaire Canada a souligné que le blé soutient une importante industrie de transformation à l'échelle nationale et qu'il s'agit du produit agricole unique qui rapporte les recettes d'exportation les plus importantes, soit 3,8 milliards de dollars chaque année.

De plus, Agriculture et Agroalimentaire Canada a conclu que le secteur des oléagineux du Canada contribue de façon importante à l'économie canadienne, puisqu'il s'agit d'un produit à valeur ajoutée qui crée des emplois. Pour l'économie canadienne, l'industrie a eu des retombées économiques directes totalisant 3,2 milliards de dollars en 2003, d'après les données les plus récentes disponibles.

Compte tenu de ces chiffres, le Canada devrait se préoccuper grandement du fait que le secteur des céréales et des oléagineux canadiens fait face à une situation si précaire que l'on ne saurait la qualifier que de crise. Le revenu agricole est à son plus bas, et les producteurs font face à une augmentation importante des coûts des intrants. Comme je le soulignais précédemment, quelques raisons expliquent cette crise. Fondamentalement, ces raisons sont les suivantes : les prix réduits en raison des subventions étrangères et le rôle du producteur dans la chaîne de valeur, de même que les coûts des intrants qui n'ont jamais été aussi élevés, comme vous l'avez déjà dit, madame la présidente. Lorsque le prix de vente diminue, le coût des intrants augmente. Nous n'avons pas le choix.

L'exportation de 80 p. 100 de céréales et des oléagineux canadiens met en relief l'intégration du secteur à l'échelle mondiale. Toutefois, il est tout aussi important de souligner que même les producteurs qui ne s'attachent pas aux achats effectués par les consommateurs internationaux se fient sur les marchés internationaux pour fixer le prix des produits qu'ils vendent.

Dans ma province, nous cultivons beaucoup de maïs, et, même si nous ne l'exportons pas, son prix se fonde sur celui du Chicago Board of Trade. De cette façon, même si vous n'exportez pas un produit, vous le vendez tout de même à un prix concurrentiel sur le marché international.

Partout dans le monde, les prix des céréales et des oléagineux sont réduits et sous-évalués en raison des subventions nationales, qui faussent les échanges, comme celles qu'offrent les États-Unis et l'Union européenne. Ces subventions stimulent beaucoup trop la production et provoquent une baisse des prix des principales cultures, comme le maïs, le soya, le blé et l'orge. Ces subventions, qui nuisent à la production, ont un effet dévastateur sur les producteurs de céréales et d'oléagineux du Canada en raison de la baisse des prix et de la perturbation des échanges commerciaux.

In many cases, Canadian producers are unable to recoup even the cost of production in the marketplace. Saying only "in many cases" is being generous. With the low prices these days, in nearly every case you cannot recoup the cost of production.

As well as being unfair, this situation is obviously a source of frustration. Ultimately, it has been the demise of many grain operations, although it is important to note that the real figures are masked by the fact that nearly one half of all farms rely on income from employment outside the farm.

This situation is especially frustrating when we consider the current manner of distributing support to farmers. The current mechanism, called Canadian Agricultural Income Stabilization, CAIS, is designed to be non-production-distorting and non-trade-distorting. It allows market forces to prevail, although it does not adjust for the key variable that prevents the success of grain and oilseeds producers. This variable is the use by Canada's key competitors and trading partners of trade-distorting subsidies that overstimulate production and depress prices.

After the last Uruguay Round of world trade talks, we followed the rules closely, but we are about the only country that did. We came to non-distorting support, but when the prices for grains and oilseeds are continuously going down, the program does not work.

An alarming example of the need to act fast and to have a level playing field is the debt load of Canadian farmers. The debt load of Canadian farmers is nearly double that of U.S. farmers. In the 1980s, the debt load of the Canadian farmer was a little lower than that of the American farmer. Now, the American debt load has been cut in half and ours has increased. Our debt load is nearly that the level of which the Americans were in crisis at the beginning of the 1980s.

The Grain Growers of Canada support the current efforts to improve the responsiveness of CAIS to grains and oilseed producers and is committed to participating actively and constructively in the process to develop the new program. However, we stress the fact that any promise developed to address the issue of farm income must account somehow for the steady decline in prices that grains and oilseed producers have experienced. As well, we stress the need to address the root cause of the decline in reference margins, namely, foreign subsidies.

In this way, Canadian grains and oilseed producers can plan their operations more effectively, to manage their business risk in a stable environment and to compete in their ability to produce

Dans de nombreux cas, les producteurs canadiens sont même incapables de récupérer le coût de production sur le marché. Je suis généreux en disant seulement « dans de nombreux cas ». En raison de la baisse des prix actuelle, vous ne pouvez récupérer le coût de production dans presque tous les cas.

En plus d'être injuste, cette situation représente manifestement une source de frustration. Au bout du compte, on a mis un terme à bon nombre d'exploitations céréalières; toutefois, il est important de souligner que les chiffres réels sont masqués par le fait que près de la moitié des exploitations agricoles reposent sur des revenus d'emploi provenant de l'extérieur.

La situation est particulièrement frustrante si l'on tient compte de la répartition actuelle du soutien offert aux agriculteurs. Le mécanisme actuel, appelé Programme canadien de stabilisation du revenu agricole (PCSRA), est conçu de façon à ne pas nuire à la production et à ne pas fausser les échanges. Il permet aux forces du marché de prévaloir, même s'il ne s'adapte pas à la principale variable qui empêche les producteurs de céréales et d'oléagineux de connaître du succès. Cette variable, c'est le recours des principaux concurrents et partenaires commerciaux du Canada à des subventions faussant les échanges qui stimulent beaucoup trop la production et provoquent une baisse des prix.

Après les dernières négociations commerciales mondiales menées dans le cadre du Cycle d'Uruguay, nous avons attentivement suivi les règles, mais nous sommes à peu près le seul pays à avoir agi ainsi. Nous avons approuvé un soutien qui ne fausse pas les échanges; toutefois, si le prix des céréales et des oléagineux continue sans cesse de baisser, le programme ne fonctionnera pas.

L'endettement des agriculteurs canadiens constitue un exemple alarmant de la nécessité d'agir rapidement et d'uniformiser les règles du jeu. Cet endettement s'élève à près du double de celui des agriculteurs américains. Dans les années 80, les agriculteurs canadiens étaient un peu moins endettés que leurs homologues américains. À l'heure actuelle, la dette américaine a été réduite de moitié, et la nôtre s'est accrue. Notre niveau d'endettement atteint presque celui des Américains lorsque leur pays était en crise au début des années 80.

Les Producteurs de grains du Canada appuient les efforts que l'on déploie à l'heure actuelle pour améliorer la façon dont le PCSRA répond aux besoins des producteurs de céréales et d'oléagineux et ils s'engagent à participer de manière active et constructive à l'élaboration du nouveau programme. Toutefois, nous soulignons le fait que toute promesse visant à régler la question du revenu agricole doit tenir compte, d'une façon ou d'une autre, de la réduction régulière des prix à laquelle ont fait face les producteurs de céréales et d'oléagineux. Nous soulignons également la nécessité de tenir compte de la cause profonde du déclin des marges de référence, c'est-à-dire les subventions étrangères.

De cette façon, les producteurs canadiens de céréales et d'oléagineux pourront planifier leurs activités de façon plus efficace, gérer leur risque opérationnel dans un environnement

higher quality grains than our competitors, rather than compete against the treasuries of another country. To propose anything else amounts to nothing more than a band-aid solution.

The overwhelming preference of our producers is to derive returns from the market, as opposed to receiving ongoing government support. As a way to address this issue, the Grain Growers of Canada has considered carefully the conditions that, once in place, would assure fair returns for grains and oilseed producers. The conditions thereby would eliminate the need for ongoing government support, while recognizing the important role that income stabilization and disaster relief play in agriculture. The following conditions should be considered goals to be met by officials. The first condition is the implementation of a broader strategy to improve producers' position in the value chain, including investments in the infrastructure required to foster the use of grains and oilseeds for non-food use; research and development to spur innovation; and incentives for producers as providers of social benefits beyond food production. The second condition is the elimination of foreign subsidies that negatively affect Canadian prices, through an ambitious agreement with the World Trade Organization, and meaningful market access through the elimination of discriminatory tariffs through the WTO.

Until these market conditions are in place, the Grain Growers of Canada proposes bridge funding to address the needs of the sector. Bridge funding would address the trade distortion caused by foreign subsidies. It should be maintained until there is a full implementation of a WTO agreement, which, brokered and facilitated by Canada, would eliminate the need for such funding by eliminating the foreign subsidies and creating a level playing field. To have that without depleting the budget, you would have to address the hurt where the hurt is — grains and oilseeds. There must be a way to address the hurt because simply pouring money in will not eliminate the problem, and farmers will be back on Parliament Hill as they were last April 5.

In short, grains and oilseeds producers do not believe that the government owes farmers a living, although we believe that the government owes the industry policies that would allow farmers to make a living. These policies are within our grasp. Until we achieve them, we ask that the government respond to the crisis by directing funding at the grains and oilseeds sector to compensate for the trade distortion.

I have brought with me today copies of our February policy paper on this issue. We would be happy to discuss this further.

stable et posséder une capacité concurrentielle de produire des céréales de meilleure qualité que celles de nos concurrents, plutôt que de concurrencer le Trésor d'un autre pays. Toute autre proposition n'équivaut qu'à une solution à court terme.

Nos producteurs préféreraient de loin obtenir un rendement du marché, plutôt que de recevoir un soutien gouvernemental continu. Pour régler ce problème, les Producteurs de grains du Canada ont examiné attentivement les conditions qui, une fois en place, assureraient un rendement équitable aux producteurs de céréales et d'oléagineux. Les conditions élimineraient par conséquent la nécessité d'avoir recours à un soutien gouvernemental continu, tout en reconnaissant le rôle important que jouent la stabilisation du revenu et l'aide aux sinistrés à l'égard de l'agriculture. On devrait considérer les conditions suivantes comme des objectifs à atteindre par les représentants. La première condition concerne la mise en œuvre d'une vaste stratégie visant à améliorer la position des producteurs dans la chaîne de valeur, notamment des investissements dans l'infrastructure requis pour encourager l'utilisation de céréales et d'oléagineux à des fins non alimentaires; la R-D permettant de favoriser l'innovation; et des mesures incitatives à l'intention des producteurs, qui fournissent des avantages sociaux allant bien au-delà de la production alimentaire. La deuxième condition repose sur l'élimination des subventions étrangères ayant des effets négatifs sur les prix canadiens au moyen d'une entente ambitieuse conclue avec l'Organisation mondiale du commerce et sur un important accès aux marchés découlant de l'élimination de tarifs différentiels mis en œuvre par l'OMC.

Jusqu'à ce que ces conditions du marché soient en place, les Producteurs de grains du Canada proposent de verser un financement temporaire en vue de répondre aux besoins du secteur. Le financement temporaire permettrait de contrer les subventions étrangères qui faussent les échanges. Il faudrait maintenir ce financement jusqu'à la mise en œuvre complète d'une entente conclue avec l'OMC qui, négociée et facilitée par le Canada, éliminerait la nécessité d'avoir recours à un tel financement en mettant un terme au versement de subventions étrangères et en uniformisant les règles du jeu. Pour y arriver sans nuire au budget, vous devriez vous attaquer à la racine du problème — les céréales et les oléagineux. Il existe sûrement une façon de régler le problème, car, si on ne fait que verser de l'argent, on ne l'éliminera pas, et les agriculteurs seront de retour sur la Colline du Parlement, comme le 5 avril dernier.

Bref, les producteurs de céréales et d'oléagineux ne croient pas que le gouvernement doit faire vivre les agriculteurs; toutefois, nous croyons que le gouvernement doit à l'industrie d'élaborer des politiques qui permettraient aux agriculteurs de gagner leur vie. Ces politiques sont à portée de main. Jusqu'à ce qu'elles soient en place, nous demandons au gouvernement de réagir à la crise en allouant des fonds au secteur des céréales et des oléagineux en vue de compenser la distorsion des échanges.

J'ai apporté avec moi aujourd'hui des exemplaires de notre document d'orientation sur cette question, rédigé en février dernier. Nous serions heureux d'en discuter davantage.

Senator Segal: Thank you for your presentation and the copy of the February policy paper. Do you have a sense of déja vu today? The news continues to be bad and things do not improve with every cycle. You are a grains and oilseeds farmer that faces the challenges on a daily basis. First, there does not seem to be any evidence that Canada will be able to stop the American and European system of massive unsustainable subsidies, despite Canada's good-faith negotiations at the WTO. It would seem that the results will keep our grains and oilseeds at a depressed price level. I am responding rationally to what we have seen to date. Second, I believe that you would agree that, to some extent in all of our farming operations, there is an issue of scale. Think about potatoes, for example. The individual with 250 acres is having great difficulty making a fair living. The individual with 2,500 acres or 5,000 acres is probably doing a little better, all things being equal, in terms of scale.

The larger analysts, officials from Food and Agriculture Organization, FAO, say that the rising demand for protein in places such as China and India will, over time, put real upward price pressure on grains and oilseeds, specifically those that are fundamental to the feed process for other protein forms — various animal food choices.

Currently, we seem to have a five-to-seven-year hole without any apparent bottom. You might disagree with some of that but, considering all that evidence, I will put to you two policy choices. I would be interested in your response.

I suggest a commodity-based bridging proposition, which is either tied to a kind of per-acreage percentage or previous-year's-income percentage. I believe that has been suggested by the Grain Growers of Canada versus a strategic investment that would require, at a bare minimum, a certain fundamental growing capacity in this country and the people who are prepared to stay in that business through good and bad times because they know that they are treated fairly. When we get to the other end of the bridge as prices increase, those people will benefit accordingly. It is not so much a per-acreage issue but rather a reasonable income-floor issue for the men and women who are now in our farming community.

An example of basic income support can be seen in the auto industry when workers are laid off. By and large, there is a rich federal government auto industry program into which they pay, an income insurance program, in essence. We do not want auto workers to go elsewhere because they will be needed when the companies start up again with the return

Le sénateur Segal : Merci d'avoir présenté votre exposé et d'avoir apporté un exemplaire du document d'orientation de février. Avez-vous une impression de déjà vu aujourd'hui? Les nouvelles continuent d'être mauvaises, et la situation ne s'améliore pas à chaque cycle. Vous êtes cultivateur de céréales et d'oléagineux qui fait face aux problèmes de façon quotidienne. Tout d'abord, rien ne prouve que le Canada sera en mesure de mettre un terme aux importantes subventions insoutenables versées aux États-Unis et en Europe, malgré les négociations de bonne foi du Canada dans le cadre de l'OMC. Il semble que le prix de nos céréales et de nos oléagineux demeurera bas. Je réagis de façon rationnelle à ce que nous avons connu jusqu'à maintenant. Ensuite, je crois que vous serez d'accord avec moi pour dire que, dans une certaine mesure au sein de toutes nos exploitations agricoles, il y a un problème d'échelle. Prenez par exemple les pommes de terre. L'agriculteur possédant un terrain de 250 acres éprouve d'énormes difficultés à gagner sa vie. Celui dont le terrain mesure 2 500 acres ou 5 000 acres s'en sort probablement un peu mieux, toutes proportions gardées, en fonction de l'échelle.

Les analystes les plus importants, représentants de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), déclarent que la demande croissante en protéines dans des pays comme la Chine et l'Inde exercera, au fil des ans, une véritable pression à la hausse sur les prix des céréales et des oléagineux, surtout ceux qui sont essentiels à la production d'autres formes de protéines — divers types d'aliments pour animaux.

À l'heure actuelle, il semble que nous ayons vécu une période creuse de cinq à sept ans dont nous ne voyons pas la fin. Vous pouvez être en désaccord avec une partie de ce que je viens de dire, mais, compte tenu de toutes les données, je vais vous proposer deux choix stratégiques. Je suis intéressé à connaître votre réponse.

Je propose d'offrir une aide provisoire à l'égard des produits agricoles, que ce soit en fonction d'un pourcentage de la superficie en acres ou d'un pourcentage du revenu de l'année précédente. Je crois que les Producteurs de grains du Canada ont fait cette proposition plutôt que de favoriser un investissement stratégique qui exigerait au moins une capacité fondamentale d'assurer une certaine croissante au pays, de même que la participation de personnes qui sont prêtes à demeurer dans ce domaine bon an mal an, puisqu'elles savent qu'elles sont traitées de façon équitable. Si, à l'autre extrémité, les prix augmentent, ces personnes en profiteront en conséquence. Essentiellement, il s'agit non pas d'une question de superficie, mais d'une question relative à l'établissement d'un revenu de base raisonnable pour les hommes et les femmes faisant actuellement partie de notre milieu agricole.

On peut voir un exemple de soutien du revenu de base dans l'industrie automobile au moment où les travailleurs sont mis à pied. De façon générale, les travailleurs versent un certain montant dans un riche programme du gouvernement fédéral s'adressant à l'industrie automobile; il s'agit essentiellement d'un programme d'assurance-revenu. Nous ne voulons pas que les

of the cycle. That program keeps them on a high percentage of their salary for a relatively long period of time.

If you were the Minister of Agriculture and Agri-Food and basically had two choices — income support for the farm family, a basic income floor of a reasonable amount that could sustain them through good times and bad, or commodity-based support programs that come and go as the crisis deepens — which would you choose? You might have another better choice, but which of those two would you choose?

Mr. Van Tassel: I will answer the question but I would like to come back to your comments. As I said before, put the hurt where the hurt is. Addressing the hurt would take the least amount of the federal budget. Certain commodities are hurting more than others and that is why we addressed commodities in our February policy paper. I do not know how to address the matter of a minimum level of income support for the farm family. It could be done but we would have to look at ways to make that work.

Senator Segal: We do it for senior citizens in Canada with our Guaranteed Income Supplement. We look at their pension numbers and if they fall beneath a certain amount, the GIS kicks in to ensure that they have a way to live with some measure of dignity.

Mr. Van Tassel: We could probably look at that. I agree that in the short and medium term we need to keep the farmers going, because in the long term we will need this primary sector. We cannot let it go.

When you look at the economy in terms of the grain sector, the surpluses are going down and yet the population of China, among others, will need more wheat. That is why we need a program until then, which we call bridge funding. That is something to look at. I do not know if Ms. Moran would like to add to that. I never really considered that point before, which is why you stumped me a little bit.

Christine Moran, Executive Director, Grain Growers of Canada: We did have some discussion on that, although we did not examine it thoroughly in terms of how the mechanism would work. The overwhelming view of our members was that our returns should be derived from the market.

The idea is interesting and we recognize that it is a possibility, but our proposal is intended to target funding at what we term "the hurt" in the grains and oilseed sector. Certainly, what you referred to as a per-acre payment based on commodity would probably be one excellent way of alleviating that hurt, because we agree with you; this problem needs to be addressed now. We need to prevent the demise of the industry and the sector into the future.

employés du secteur de l'automobile travaillent ailleurs, car on aura besoin d'eux lorsque les entreprises redémarreront une fois le cycle repris. Ce programme leur permet de retirer un pourcentage élevé de leur salaire pendant une assez longue période.

Si vous étiez le ministre d'Agriculture et Agroalimentaire et qu'on vous soumettait deux propositions — un soutien du revenu pour la famille agricole, un revenu de base raisonnable qui pourrait l'aider bon an mal an, ou des programmes de soutien à l'égard des produits agricoles qui sont offerts lorsque la situation s'envenime — laquelle choisiriez-vous? Vous connaissez peut-être une meilleure solution, mais laquelle des deux propositions choisiriez-vous?

M. Van Tassel : Je vais répondre à la question, mais j'aimerais revenir sur vos commentaires. Comme je l'ai déjà dit, il faut s'attaquer à la base du problème. De cette façon, le budget fédéral ne sera pas trop affecté. Certains produits sont plus problématiques que d'autres; c'est pourquoi nous abordons ce sujet dans notre document d'orientation de février. Je ne sais pas comment régler la question concernant l'offre d'un soutien du revenu minimal à la famille agricole. Cela pourrait se faire, mais nous devrions examiner les façons d'y arriver.

Le sénateur Segal : C'est ce que nous faisons pour les personnes âgées du Canada grâce à notre Supplément du revenu garanti. Nous examinons le montant de leur pension, et s'il descend sous un certain niveau, nous leur offrons un SRG pour nous assurer qu'elles peuvent vivre dans une certaine dignité.

M. Van Tassel : Nous pourrions probablement examiner cette façon de faire. Je suis d'accord pour dire que, à court et à moyen termes, nous devons faire en sorte que les agriculteurs poursuivent leurs activités, car, à long terme, nous aurons besoin de ce secteur primaire. Nous ne pouvons l'abandonner.

Lorsque vous analysez la situation économique en tenant compte du secteur céréalier, vous remarquez que les excédents diminuent; toutefois, la population de la Chine, entre autres, aura besoin d'une plus grande quantité de blé. C'est pourquoi nous avons besoin d'un programme de financement temporaire jusqu'à ce moment-là. C'est une question que nous devons examiner. Je ne sais pas si Mme Moran voudrait ajouter quelque chose. Je n'y avais jamais vraiment pensé auparavant, c'est pourquoi vous m'avez un peu pris de court.

Christine Moran, directrice générale, Producteurs de grains du Canada : Nous en avons discuté quelque peu, mais nous n'avons pas examiné de façon approfondie la façon dont le mécanisme fonctionnerait. De façon générale, nos membres considéraient que notre rendement devait provenir du marché.

L'idée est intéressante, et nous reconnaissons qu'il s'agit d'une possibilité, mais notre proposition vise à financer particulièrement ce que nous appelons « le problème » du secteur des céréales et des oléagineux. Ce que vous avez qualifié de paiement par acre en fonction des produits agricoles constituerait probablement une excellente solution permettant de régler ce problème, car nous sommes d'accord avec vous : ce problème doit être réglé immédiatement. Nous devons empêcher la fin prochaine de l'industrie et du secteur.

You question whether we are being overly optimistic. It is no surprise that someone would call me an optimist, since everyone has done so since I was young. However, we have examined the issue and, for us, the only way we can get at those subsidies is at the WTO. I recognize there is some pessimism as to whether our trading partners will ratchet down their subsidies — especially on the trade-distorting subsidies — but we are in a different era.

We are looking at the Doha Development Round. We have the engagement of major countries who are also applying pressure. In the Uruguay Round, two major players set the rules. Now many large developing countries are formidable forces in the WTO, and they are also applying pressure.

The approach may seem overly optimistic to some, but it is the only realistic one because it is the only way we can get at those trade-distorting subsidies and ensure that the rules are changed so that they do not distort trade and continue to have that devastating effect on our producers.

The WTO agricultural negotiations are ongoing, and even in recent days, the key negotiators — specifically from the countries that we have named, the EU and the U.S. — are still demonstrating movement on that issue. There is a reason for optimism here.

Senator Segal: Talk to me about rural poverty in the part of Quebec in which you live. What are your fellow farmers living through in that context? Are they making it? Are they barely surviving? Are some living beneath the poverty line but are too proud to let it be apparent? What is your sense of what is happening on the ground?

Mr. Van Tassel: I will give you my personal story. In 2004, I worked many thousands of hours on the farm and I lost $50,000. It was the worst year I ever had. Luckily, the years before were positive or I would not be here.

In grains and oilseeds, we have a provincial program in Quebec that helps us out. It is a little bit commodity-based, but we pay premiums and they are going sky-high. In Ontario, it is even worse and they are having auctions. I received a paper about one recently that was being held by the bank, which means the farmer is not there anymore. It is going badly.

On April 5, when we were demonstrating on Parliament Hill, farmers did not do that for fun. Quebec farmers might be used to it — perhaps we are more excitable — but I never thought I would see Ontario farmers doing it, and they were

Vous vous demandez si nous ne sommes pas trop optimistes. Il n'est pas surprenant que quelqu'un me qualifie d'optimiste, puisque c'est ce que tout le monde fait depuis que je suis toute jeune. Toutefois, nous avons examiné la question, et, pour nous, la seule façon de contrer ces subventions consiste à profiter des négociations menées dans le cadre de réunions de l'OMC. Je reconnais la présence d'une certaine forme de pessimisme, puisque nous ne savons pas si nos partenaires commerciaux diminueront leurs subventions — surtout en ce qui concerne les subventions qui faussent les échanges — mais nous vivons dans une ère différente.

Nous examinons actuellement le Cycle de Doha pour le développement. Nous avons obtenu l'engagement des principaux pays qui exercent également des pressions. Dans le cadre du Cycle d'Uruguay, deux acteurs fondamentaux ont établi des règles. À l'heure actuelle, bon nombre d'importants pays industrialisés constituent des forces formidables dans le cadre de négociations de l'OMC, et ces pays exercent également des pressions.

L'approche peut sembler excessivement optimiste pour certains, mais il s'agit de la seule approche réaliste nous permettant de contrer ces subventions qui faussent les échanges et de nous assurer que les règles sont modifiées afin qu'elles ne faussent plus les échanges et qu'elles n'aient plus d'effets dévastateur sur nos producteurs.

Dans le cadre des réunions de l'OMC, on mène des négociations continues en matière d'agriculture, et, même récemment, les principaux négociateurs — surtout ceux provenant des pays que nous avons mentionnés, soit l'UE et les États-Unis — continuent de discuter de cette question. On a donc une raison d'être optimiste.

Le sénateur Segal : Parlez-moi de la pauvreté rurale que l'on connaît dans la région du Québec où vous habitez. Que vivent les agriculteurs dans ce contexte? S'en sortent-ils? Ne font-ils que survivre? Certains d'entre eux vivent-ils sous le seuil de la pauvreté, mais sont trop fiers pour le laisser paraître? D'après vous, que se passe-t-il sur le terrain?

M. Van Tassel : Je vais vous raconter mon histoire personnel. En 2004, j'ai travaillé pendant des milliers d'heures sur la ferme et j'ai perdu 50 000 $. C'était la pire année de toutes. Heureusement, les années précédentes avaient été positives, sinon je n'aurais pas été ici.

Au Québec, il existe un programme provincial s'adressant au secteur des céréales et des oléagineux qui nous aide. Il se fonde quelque peu sur les produits agricoles, mais nous payons des cotisations, qui deviennent très élevées. En Ontario, la situation est pire, et l'on doit procéder à des ventes aux enchères. Récemment, j'ai reçu une lettre concernant l'une de ces ventes tenues par la banque, ce qui signifie que l'agriculteur n'est plus sur les lieux. Ça va vraiment mal.

Le 5 avril, les agriculteurs qui manifestaient sur la Colline du Parlement ne le faisaient pas par pur plaisir. Les agriculteurs québécois y sont peut-être habitués — peut-être sommes-nous plus excitables — mais je n'ai jamais cru que je verrais des

there. That is because it is really going badly; that is why we are here today.

Perhaps your idea is worth looking at. I cannot really respond to your idea about having a minimum guarantee for the family because we did not do enough work on that issue; but if the Minister of Agriculture wants to talk about it, I am certain we would be ready to look at it.

Senator Peterson: I recognize the difficult situation that you are in, with increased input costs and declining prices, both of which you have no control over. You say you want returns from the market, not from the public purse, which is laudable. Unfortunately, there is a timeline here where you will need this and you talk about bridge funding. Do you view that as further debt, or is it a combination of debt and repayment?

We know the enormous pressure you are already under with the debt load you are carrying. Would this just be more? How long do you think it will be before this market trend starts going upward?

Mr. Van Tassel: If we talk about bridge funding it is because we would need a federal government program. Right now, they are talking about spring or fall advance payments. That measure will just add to the farmers' debt, although it helps us temporarily. We are talking about more than that. We are talking about a program that will alleviate the problem until the factors are there for farmers to live off market revenues. I do not know if that answers your question.

Senator Peterson: It kind of answers it, but can a program be devised that will work? Can CAIS be made to work?

We talk about so many programs and they have so many names now that we cannot remember them all. Is there one we could get our head around? Perhaps we could just work on one that may work.

Mr. Van Tassel: CAIS is more about income stabilization. When grain prices are going down steadily, it will not work. Will you put a patch on CAIS? I am not certain that is the way to do it. We are talking more about a companion program.

Ms. Moran: It is also important to note that there is a very good reason why we propose bridge funding. We see an end to this and we note that there are a number of ways out of this situation.

agriculteurs ontariens manifester, et ils étaient là-bas. C'est parce que cela va vraiment mal; c'est pourquoi nous sommes ici aujourd'hui.

Il vaut peut-être la peine d'examiner votre idée. Je ne peux pas vraiment réagir à votre proposition concernant un revenu minimal garanti pour les familles, puisque nous n'avons pas mené assez de travaux sur cette question; toutefois, si le ministre de l'Agriculture souhaite en discuter, je suis certain que nous serions prêts à le faire.

Le sénateur Peterson : Je reconnais la situation difficile dans laquelle vous vous trouvez, puisque vous faites face à une augmentation des coûts des intrants et à une baisse des prix, sur lesquelles vous n'avez aucun contrôle. Vous dites que vous souhaitez tirer votre revenu non pas des fonds publics, mais du marché, ce qui est louable. Malheureusement, vous aurez besoin de ce revenu dans un certain délai, et vous parlez d'un financement temporaire. Considérez-vous cela comme une autre dette ou comme une combinaison entre une dette et un remboursement?

Nous savons que vous subissez déjà d'énormes pressions en raison des dettes dont vous devez vous acquitter. Ne s'agit-il pas simplement d'une dette supplémentaire? Selon vous, combien de temps cela prendra-t-il avant que cette tendance du marché s'accentue?

M. Van Tassel : Si nous parlons du financement temporaire, c'est parce que nous aurons besoin de la création d'un programme du gouvernement fédéral. À l'heure actuelle, on parle d'avances printanières ou automnales. Cette mesure ne fera qu'alourdir la dette des agriculteurs, même si elle nous aide de façon temporaire. Nous voulons plus que ça. Nous parlons d'un programme qui éliminerait le problème jusqu'à ce que les facteurs soient en place pour permettre aux agriculteurs de vivre des revenus du marché. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

Le sénateur Peterson : En quelque sorte, oui, mais peut-on utiliser un programme qui existe déjà? Peut-on modifier le PCSRA afin qu'il soit adapté à une telle situation?

Nous avons parlé d'un si grand nombre de programmes ayant chacun un nom différent que nous ne pouvons pas tous nous les rappeler. Y en a-t-il un sur lequel nous devrions nous concentrer? Peut-être devrions-nous simplement en utiliser un qui pourrait fonctionner.

M. Van Tassel : Le PCSRA s'attache davantage à la stabilisation du revenu. Si le prix des céréales diminue d'une façon régulière, il ne servira à rien. Doit-on modifier le PCSRA? Je ne suis pas certain que ce soit la bonne façon de procéder. Nous parlons ici d'un programme complémentaire.

Mme Moran : Il est aussi important de souligner qu'il existe une très bonne raison pour laquelle nous proposons un financement temporaire. Nous voyons la lumière au bout du tunnel et nous constatons qu'il y a plusieurs façons de s'en sortir.

We require investment in the sector to create a renewable energy sector, which would obviously create a stable, steady, long-term demand for our products. We see that as part of the solution because greater demand obviously means better prices.

We are looking to something that is temporary, although we cannot put a date on it because it is a combination of things. From our perspective, the solution requires levelling the playing field through the WTO. It requires improving the producers' position within the value chain through investment in the renewable energy sector.

It also includes research and development in grains and oilseeds, which is ongoing and which has been a good friend to our sector. Canadian producers have benefited greatly from new technologies that have allowed them to reduce their costs to a certain extent, and increase their yields. We are looking at a number of factors which, when they are met, would signal a lot of improvement in the sector.

I agree with Mr. Van Tassel on the cash advance issue. The cash advance program allows for a temporary relief, but in the long term it digs your hole a little bit deeper. We are looking for a real solution, which includes a domestic renewable-energy sector and also an end to those subsidies that drive the prices down.

It is important to note that the CAIS program is intended to allow those market forces to flow through, and that includes prices, but the prices we are taking are drastically and devastatingly distorted by overproduction in the United States because of their subsidy program.

It is difficult for us to be stabilized against prices that are not set by market factors.

Senator Oliver: I have three quick questions. First, how many acres do you farm in Quebec?

Mr. Van Tassel: I have about 1,000 acres.

Senator Oliver: Second, you said that the price of corn is controlled by the Chicago Board of Trade. What recommendations can you make to this committee to find a way that is fairer to corn growers in Canada than relying upon the Chicago Board of Trade to fix the price?

My third question is the most important one. I was a little surprised that, in the conclusion of your report, you said that you really want infrastructure to foster the use of grains and oil seeds for non-food use. This agriculture committee has looked at the crisis of farmers for many years and has produced many reports. One of the reports entitled *Farmers at Risk* looked at adding value to farm-gate products.

Nous exigeons un investissement dans le secteur en vue d'établir un secteur d'énergie renouvelable, qui créerait manifestement une demande stable, régulière et à long terme de nos produits. Nous voyons cela comme une partie de la solution, car une demande accrue signifie évidemment de meilleurs prix.

Nous examinons une solution temporaire, même si nous ne pouvons pas fixer une date, puisque nous faisons face à un ensemble d'éléments. Selon nous, la solution repose sur l'uniformisation des règles du jeu dans le cadre de négociations de l'OMC. Il faut également améliorer la position des producteurs au sein de la chaîne de valeur en investissant dans le secteur de l'énergie renouvelable.

La solution repose également sur la R-D dans le secteur des céréales et des oléagineux, qui est permanent et qui a été un bon partenaire pour notre secteur. Les producteurs canadiens ont grandement profité des nouvelles technologies qui leur ont permis de réduire leurs coûts, dans une certaine mesure, et d'accroître leur rendement. Nous examinons plusieurs facteurs qui, lorsqu'ils seront en place, signifieront que nous avons apporté beaucoup d'améliorations au secteur.

Je suis d'accord avec M. Van Tassel en ce qui concerne la question des avances. Le programme d'avances offre une aide temporaire, mais, à long terme, il ne fait que vous endetter un peu plus. Nous cherchons une véritable solution, qui comprend la création d'un secteur national de l'énergie renouvelable et également un moyen de contrer ces subventions qui provoquent la baisse des prix.

Il est important de souligner que le PCSRA vise à permettre le jeu des forces du marché, ce qui comprend également l'établissement des prix, mais la surproduction qui a lieu aux États-Unis en raison de leur programme de subventions fausse de façon importante et dévastatrice nos prix.

Il est difficile pour nous de stabiliser nos prix en fonction de prix qui ne sont pas établis par des facteurs du marché.

Le sénateur Oliver : J'ai trois questions brèves à poser. Premièrement, combien d'acres cultivez-vous au Québec?

M. Van Tassel : Je possède environ 1 000 acres.

Le sénateur Oliver : Deuxièmement, vous avez dit que le prix du maïs est contrôlé par le Chicago Board of Trade. Quelles recommandations pouvez-vous formuler à l'intention de notre comité afin que nous puissions trouver une solution équitable pour les producteurs de maïs du Canada? De cette façon, ils ne seraient plus tenus de se fier au Chicago Board of Trade pour établir les prix?

Ma troisième question est la plus importante. J'ai été un peu surpris de lire, dans la conclusion de votre rapport, que vous souhaitiez vraiment la mise en place d'une infrastructure permettant d'encourager l'utilisation de céréales et d'oléagineux à des fins non alimentaires. Notre comité de l'agriculture a analysé, pendant bon nombre d'années, la crise que vivent les agriculteurs et a produit de nombreux rapports à ce sujet. Dans

That added value is where you increase your margins and make your profit.

I know that is done in the fishing industry. Rather than sell raw fish today, they make and sell fish cakes, and that is where they make money. I am surprised that you say, "for non-food use." I would have thought you wanted to add value at the farm gate so you can make more profits there and not lose $50,000 as you did in 2004.

That is my main question. Why not add value as a way of enhancing income for farmers?

Mr. Van Tassel: When we say "non-food use," we are talking about renewable ethanol and biodiesel. In the United States, the farmers own part of the plants and have added value in that way.

As to how to avoid going through the Chicago Board of Trade, the borders are not closed to grain. Grain buyers buy where it is cheapest. At times they bring grain into Quebec to create a surplus and bring the price down. As long as the borders are open, we have no option. I have no answer for that.

Senator Oliver: With regard to value-added, years ago some farmers in Saskatchewan began to grow pulse crops as a way to diversify. Then they looked at value-added with different types of canola products. Why is that no longer a viable option?

Ms. Moran: I would not say it is not a viable option. Currently, there is a lot of interest in the renewable energy sector. That interest is not only within the agricultural sector but also in terms of environmental benefits. There is even a greater societal interest in having renewable forms of energy. We see that as one area that is realistic. It was certainly an element in every platform of every party in the last election, so there is certainly a commitment to creatively resolving the problem.

There is an expectation across Canada that, given our role as a major agricultural producer, and also given the interest from an environmental, societal and agricultural perspective, we can fulfil that. We produce a number of grains that are well suited to that sector, and it is certainly a burgeoning area of interest. We do not necessarily discount value-added; renewable energy represents just one excellent area.

There are other areas for non-food use. There is an opportunity for niche marketing of products that are not destined for the food market but, rather, can be used in a number of other areas such as molecular farming. This area is of

l'un des rapports, intitulé *Les agriculteurs canadiens en danger*, on examinait la valeur ajoutée des produits agricoles. Cette valeur ajoutée vous permet d'augmenter vos marges et de réaliser des profits.

Je sais que ça fonctionne de cette façon dans l'industrie de la pêche. Plutôt que de vendre du poisson cru, on fabrique et vend des croquettes de poisson, et c'est là que l'on fait de l'argent. Je suis surpris que vous ayez utilisé l'expression « à des fins non alimentaires ». J'aurais pensé que vous auriez voulu ajouter de la valeur à vos produits agricoles afin que vous puissiez réaliser davantage de profits et ne pas perdre 50 000 $, comme en 2004.

C'est ma principale question. Pourquoi ne pas ajouter de la valeur à de tels produits en vue d'accroître le revenu des agriculteurs?

M. Van Tassel : Quand nous disons « à des fins non alimentaires », nous parlons de l'éthanol et du biodiésel renouvelables ». Aux États-Unis, les agriculteurs sont propriétaires d'une partie des usines et ajoutent de la valeur de cette façon.

En ce qui concerne la façon d'éviter d'avoir à passer par le Chicago Board of Trade, il faut retenir que les frontières ne sont pas fermées aux grains. Les acheteurs de grains les achètent là où ils sont les moins chers. Parfois, on importe des grains au Québec, ce qui crée un excédent et fait baisser les prix. Aussi longtemps que les frontières demeureront ouvertes, nous n'avons aucune option. Je n'ai pas de solution à proposer.

Le sénateur Oliver : En ce qui concerne la valeur ajoutée, il y a plusieurs années, quelques agriculteurs de la Saskatchewan ont commencé à cultiver des légumineuses pour diversifier leurs cultures. Puis, ils ont examiné la possibilité d'ajouter de la valeur au moyen de différents types de produits à base de colza canola. Pourquoi n'est-ce plus une option viable?

Mme Moran : Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il ne s'agit pas d'une option viable. Actuellement, on s'intéresse beaucoup au secteur de l'énergie renouvelable. Cet intérêt concerne non seulement le secteur agricole, mais également les avantages pour l'environnement. Même la société manifeste un intérêt accru envers les différentes formes d'énergie renouvelable. Nous considérons cela comme une solution réaliste. Cette question a été intégrée à chaque programme de chaque parti ayant participé aux dernières élections, alors on s'engage certainement à régler le problème de façon créative.

Partout au Canada, on s'attend à ce que, compte tenu de notre rôle en tant que principal producteur agricole et de l'intérêt manifesté à l'échelle environnementale, sociale et agricole, nous puissions respecter cet engagement. Nous avons produit plusieurs types de céréales qui sont bien adaptées à ce secteur, et il s'agit certainement d'un domaine qui nous intéresse de plus en plus. Nous ne rejetons pas nécessairement la valeur ajoutée; l'énergie renouvelable représente simplement un autre excellent secteur.

Il existe d'autres secteurs où l'on pourrait utiliser les céréales et les oléagineux à des fins non alimentaires. On a l'occasion de cibler de façon sélective des produits n'étant pas destinés au marché de l'alimentation, mais pouvant être utilisés dans

interest to us as well, since those niche markets could represent high returns for our producers. We recognize that there are challenges, and certainly many issues need to be ironed out and addressed before that is available, but it is something we do not want to rule out. We are not discounting the value-added sector; we are simply looking at newer areas.

Senator Oliver: You are not ruling out Canada being a breadbasket and that we want to produce as much of our food in Canada as we can without relying on imports?

Ms. Moran: Certainly not. As a major agricultural producer, there is that expectation.

Senator Mitchell: I am interested in the issue of value-added for non-food use, with a particular interest in biofuels — ethanol, biodiesel and so on.

The National Farmers Union was here last week. They made a point that I found disturbing. They said that there may not be a relationship between price and supply. Right now there is about a 69-day supply horizon for wheat in the world, which is short, I understand. Therefore, one would expect that demand is high and supply is low. That should be an indicator. Yet, at the same time, grain prices have not really moved. There is a breakdown in the supply-demand continuum on grain prices.

While I am enthusiastic about biofuels creating more market, ergo more demand, for farm products, greater demand may not actually increase prices and therefore, will not necessarily contribute to solving the crisis.

Can you comment on that?

Ms. Moran: In the renewable energy sector, while there could be an opportunity in wheat, it is largely related to other grains where demand is linked to price. Canola, for instance, is a crop for which we certainly would see an increase in price.

I did not hear the NFU witnesses, so I cannot comment specifically on what they may have said, but it is curious to me that an increase in demand would not lead to an increase in price. There may be economists the world over who would take issue with that as well, although I think that sometimes the world of agricultural economics is particularly inscrutable. Our analysis indicates that we would see a rise in demand leading to a rise in price.

Creating a stable, ongoing, long-term demand is part of the key. The demand would be domestic, which is the other important thing to note. We are looking at creating demand domestically for a product in the long term that would alleviate some of the hiccups that we face from time to time in terms of market access issues, non-tariff barriers and those sorts of things.

plusieurs autres secteurs, comme l'agriculture moléculaire. Ce secteur nous intéresse également, puisque ces marchés à créneaux pourraient permettre à nos producteurs de toucher un revenu élevé. Nous reconnaissons qu'il existe des problèmes et que nous devons certainement régler bon nombre d'entre eux avant que cette solution ne soit accessible, mais c'est quelque chose que nous ne voulons pas écarter. Nous n'éliminons pas le secteur de la valeur ajoutée de la solution; nous examinons simplement de nouveaux secteurs.

Le sénateur Oliver : Vous n'excluez pas le fait que le Canada est un grenier et que nous voulons produire le plus d'aliments possible au Canada sans être obligé de se fier aux importations?

Mme Moran : Certainement pas. En tant que principal producteur agricole, c'est ce à quoi on s'attend.

Le sénateur Mitchell : La question de la valeur ajoutée des produits à des fins non alimentaires, particulièrement les biocarburants — éthanol, biodiésel et ainsi de suite — m'intéresse.

Les représentants du Syndicat national des agriculteurs étaient ici la semaine dernière. Ils ont soulevé un point qui m'a dérangé. Ils ont déclaré qu'il n'y avait peut-être pas de relation entre le prix et l'offre. À l'heure actuelle, on dispose d'un approvisionnement en blé de 69 jours dans le monde, ce qui, je crois comprendre, est peu. Par conséquent, on s'attendrait à ce que la demande soit élevée et l'offre, basse. Cela devrait constituer un indicateur. Toutefois, le prix des céréales n'a pas vraiment changé. Il y a donc un écart entre l'offre et la demande en ce qui concerne le prix des céréales.

Même si je crois que les biocarburants pourraient très bien agrandir le marché des produits agricoles, et par conséquent accroître la demande, il n'est pas certain qu'une demande accrue entraîne l'augmentation des prix et contribue à régler la crise.

Pouvez-vous commenter?

Mme Moran : Même si l'on pouvait créer des occasions à partir du blé, le secteur de l'énergie renouvelable repose en grande partie sur d'autres céréales, dont la demande est liée aux prix. Nous pourrions certainement voir une hausse des prix du colza canola, par exemple.

Je n'ai pas entendu les témoins du SNA, alors je ne peux pas formuler de commentaires précis sur ce qu'ils ont déclaré, mais je ne vois pas comment une augmentation de la demande entraînerait une hausse des prix. Des économistes du monde entier pourraient également contester ces propos, même si je crois que, parfois, l'économie agricole est particulièrement indéchiffrable. Notre analyse révèle que nous connaîtrions une augmentation de la demande, ce qui entraînerait une hausse des prix.

La solution consiste en partie à susciter une demande stable, continue et à long terme. Il est également important de souligner que la demande devrait être nationale. Nous examinons la possibilité de susciter une demande nationale pour un produit qui, à long terme, permettrait d'éliminer certains des problèmes auxquels nous faisons face de temps à autre en ce qui concerne l'accès aux marchés, les obstacles non tarifaires et ce genre de choses.

Mr. Van Tassel: On renewable fuels, if a place in the West produces ethanol, the farmer will save a lot on transport alone, which is important.

In the East the benefit will be a bit less because we will still be competing with American corn across the border. It is very different. That is why, if plants are built in the East, we should ensure that Canadian grain is used.

Thank goodness the price of wheat has gone up recently due to tighter supplies, but there is not the same price movement as we saw in the 1980s. Although I am not an economist, I understand that this lack of movement is due to monetary funds playing in the market, which can mask the real working of the market. The market is hard to read these days, because of the monetary funds that are buying and selling.

Senator Mitchell: You should not diminish your expertise as an economist. Some of the greatest economists I have ever met are farmers, because they have to live by their economic analysis and projections.

I am concerned about the issue of corn in creating biofuels, which is particularly an Eastern issue, and how, if we were to produce ethanol that way, U.S. subsidies will undermine the ability of our producers to use Canadian corn and be competitive. The problem is not really with the Chicago exchange setting prices but rather with the U.S. government subsidizing corn.

How do you address that issue? Maybe you need to expand on something you said with regard to whether we can require the use of Canadian product.

Mr. Van Tassel: That is up to the Canadian government. I will take off my hat as a representative of the Grain Growers of Canada and put on my hat as a Canadian corn grower. The Canadian corn growers brought forward to the federal government a WTO challenge on U.S. corn. It was similar to the cotton case with Brazil. As I said earlier, after the Uruguay Round the Americans did not adhere to what was negotiated, but that was never taken up by the Canadian government. We put forward a countervail case, but it was not successful. It passed the Canadian Border Services Agency, but the Canadian Institute of Traffic and Transportation refused it. We did as much as we could as farmers. It is now up to the Canadian government to find a solution.

Senator Mitchell: As we go down the road of creating biofuels and developing limits of how much ethanol needs to be in gasoline and how much diesel needs to be in diesel, it is important we ensure that farmers get the benefit of this. That raises the issue of production and how to ensure that farmers play a significant role in that production. That

M. Van Tassel : En ce qui concerne les carburants renouvelables, si un agriculteur de l'Ouest produit de l'éthanol, il économisera beaucoup d'argent simplement en raison du transport, ce qui est important.

Dans l'Est, l'avantage est un peu moindre, puisque notre maïs concurrencera toujours le maïs américain à la frontière. La situation est très différente; c'est pourquoi, si nous construisons des usines dans l'Est, nous devons nous assurer d'utiliser le maïs canadien.

Heureusement, le prix du blé a récemment augmenté puisque les approvisionnements avaient diminué, mais les prix ne varient pas de la même façon que dans les années 80. Même si je ne suis pas économiste, je crois comprendre que cette absence de fluctuation est causée par le jeu des fonds monétaires sur le marché, qui peut masquer le véritable fonctionnement du marché. Ce dernier est difficile à comprendre ces temps-ci, en raison des fonds monétaires que l'on transige.

Le sénateur Mitchell : Vous ne devriez pas dénigrer votre expertise en tant qu'économiste. Certains des plus grands économistes que j'ai rencontrés sont des agriculteurs, puisqu'ils doivent vivre en se fondant sur leurs analyses et leurs prévisions économiques.

Je me préoccupe de l'utilisation du maïs dans la création de biocarburants, qui représente particulièrement un problème dans l'Est, et, si nous produisons de l'éthanol de cette façon, de la façon dont les subventions américaines entraveront la capacité de nos producteurs d'utiliser le maïs canadien et d'être concurrentiels. Le problème est non pas que le Chicago Board of Trade établit le prix, mais que le gouvernement américain subventionne le maïs.

Comment pouvez-vous régler ce problème? Peut-être pouvez-vous étoffer votre idée selon laquelle nous pourrions exiger l'utilisation de produits canadiens.

M. Van Tassel : C'est au gouvernement canadien de s'en occuper. Je vais parler non plus en tant que représentant des Producteurs de grains du Canada, mais en tant que cultivateur de maïs canadien. Les cultivateurs de maïs canadiens ont présenté au gouvernement fédéral une contestation de l'OMC à l'égard du maïs américain. Cela ressemblerait au dossier du coton brésilien. Comme je l'ai mentionné un peu plus tôt, à la suite du cycle d'Uruguay, les Américains ne se sont pas conformés à ce qui avait été négocié, mais le gouvernement canadien n'en a jamais tenu compte. Nous avons présenté une demande en vue de recevoir des droits compensatoires, mais elle a été rejetée. Elle a été approuvée par l'Agence des services frontaliers du Canada, mais l'Institut canadien du trafic et du transport l'a rejetée. Nous avons fait tout ce que nous avons pu en tant qu'agriculteurs. C'est maintenant au tour du gouvernement canadien de trouver une solution.

Le sénateur Mitchell : Lorsque nous commencerons à créer des biocarburants et à établir des limites concernant la quantité d'éthanol que l'on doit mettre dans l'essence et la quantité de diesel que l'on doit mettre dans le carburant diesel, nous devrons nous assurer que les agriculteurs en tirent parti. Cela soulève la question de la production, et nous nous demandons comment

raises the issue of incentives and infrastructure support. Can you give us some ideas of what you are thinking about in that regard?

Ms. Moran: We look at a number of factors to improve returns for farmers, and one of those is improving our position within the value chain. As Mr. Van Tassel noted, it is important to involve producers in the production of biofuels and renewable energies, and to ensure that farmers have a place as part of the production, as opposed to just producing the primary input product.

We have not actually considered the issue in terms of how those incentives would work, and at exactly what stage growers need to be involved, but we strongly encourage producer involvement in the set-up and growth of the industry, not only as the seller of the primary product but also as cooperators or part owners of renewable energy plants.

As Mr. Van Tassel noted, there are a number of benefits to having those plants. It is not solely a question of market demand. There is also the practical issue of transportation of product and not having to get it to a port but, rather, being able to keep it within your own province or within the borders of your own country.

Senator Campbell: Thank you very much for being here today.

Although I am from British Columbia, I am retiring to Saskatchewan. For the last 20 years, I have been a trucker during harvest for my brother-in-law. I do not see this as a seven-year dip. I see wheat prices exactly the same as they were in 1982. We farm two sections of land. We do not have cattle. We have grown canola, mustard, canary seed and wheat.

Demand and price are linked, but supply is in the middle of that. We produce more than ever before, and we get less for it, which is why we are having difficulty.

How do you make it work? We have five VRC 8900 combines. They cost us $6,000 each and are 20 to 25 years old. A new combine costs a quarter of a million dollars. We keep buying old ones. When one breaks down in the field, we climb on the next one, and we spend all winter repairing them.

Big farms are not making it; little farms are not making it. The whole community is at risk. How do we keep people farming? My brother-in-law has four children, all of whom went to university. They are all well educated, and none of them is coming back to the farm.

nous assurer que les agriculteurs jouent un rôle important dans cette production. Cela soulève également la question des mesures incitatives et du soutien de l'infrastructure. Pouvez-vous nous donner une idée de ce que vous pensez à ce sujet?

Mme Moran : Nous avons examiné plusieurs facteurs en vue d'améliorer les revenus des agriculteurs, et l'un d'eux consiste à améliorer notre position au sein de la chaîne de valeur. Comme M. Van Tassel l'a souligné, il est important de faire participer les producteurs à la production de biocarburants et d'énergies renouvelables et de s'assurer que les agriculteurs prennent part à la production, plutôt que de simplement fabriquer le produit primaire.

Nous n'avons pas vraiment examiné la question en ce qui concerne la façon dont ces mesures incitatives seraient appliquées et le moment exact où on doit faire participer les cultivateurs, mais nous encourageons fortement les producteurs à participer à l'établissement et à la croissance de l'industrie non seulement en tant que vendeurs du produit primaire, mais également en tant que coopérateurs ou propriétaires partiels d'usines fonctionnant à l'énergie renouvelable.

Comme M. Van Tassel l'a souligné, ces usines procurent plusieurs avantages. Il ne s'agit pas simplement d'une question relative à la demande du marché. Il y a également la question pratique qui consiste à s'occuper du transport des produits sans être obligé de les expédier vers un port, ce qui fait que vous pouvez conserver ces produits dans votre province ou votre pays.

Le sénateur Campbell : Merci beaucoup d'être présents aujourd'hui.

Même si je viens du Manitoba, je prends ma retraite en Saskatchewan. Au cours des 20 dernières années, j'ai travaillé comme camionneur pour mon beau-frère pendant les récoltes. Selon moi, il ne s'agit pas d'une baisse des prix qui a duré sept ans. Je considère que le prix du blé est exactement le même qu'en 1982. Nous cultivons deux sections de terrain. Nous n'avons pas de bétail. Nous avons cultivé du colza canola, de la moutarde, des graines à canaris et du blé.

La demande et le prix sont liés, mais l'offre se trouve entre les deux. Nous produisons davantage qu'avant et nous obtenons un moins bon rendement; c'est pourquoi nous éprouvons des difficultés.

Comment pouvons-nous régler le problème? Nous possédons cinq moissonneuses-batteuses d'un modèle VRC 8900. Chacune nous a coûté 6 000 $, et nous les avons achetées il y a de 20 à 25 ans. Une nouvelle moissonneuse-batteuse coûte un quart de million de dollars. Nous n'en achetons que des vieilles. Lorsque l'une d'entre elles ne fonctionne plus, nous en utilisons une autre et nous passons tout l'hiver à les réparer.

Les grandes exploitations agricoles n'y arrivent pas, pas plus que les petites. Tout le milieu est à risque. Comment pouvons-nous encourager les gens à devenir agriculteurs? Mon beau-frère a quatre enfants, qui ont tous étudié à l'université. Ils sont tous bien instruits, et aucun d'entre eux ne prendra la relève.

How will we keep our people on the farm if we do not find a way of making it productive so that you do not feel like you are on welfare?

Mr. Van Tassel: I understand very well what you have said. I have one son who is on the farm.

We talk about a level playing field, but it is hard to achieve. I spoke before about the debt of the Canadian farmer. We run leaner operations, but we have to buy new combines sooner or later. I am an optimistic person. If I were not, I would not be a farmer.

I believe that the time will come when the price of grain will be such that we will earn a good living from it. We need bridge funding to hold us over until then because we need to keep the primary industry of Canada strong.

We have brought three proposals for the government on how to get there.

Senator Campbell: With regard to biofuels, we do not grow food per se; we do not grow corn. As Senator Oliver said, our value-added is to take the chopper off the combine, blow the straw out in a swath and then bail it. That cellulose is what a company like Iogen Corporation can turn into fuel. However, we have to get back our inputs, so the costs of fuel and wear and tear on the machinery must be factored in. How do we ensure that Canadian farmers are players in this whole production line? How do we ensure that farmers can take the cellulose, or chaff, off the field and deliver it to a company that makes it into fuel? How do we ensure that farmers get a big chunk of that business? Rather than the interest-free income stabilization program, let us consider an interest-free loan to the community to set up an ethanol plant.

Mr. Van Tassel: The farmers could be part owners.

Senator Campbell: The producers would own it in whole, not in part, and would supply the raw material, cellulose, to a company such as Iogen Corporation. Would that be viable?

Mr. Van Tassel: In the United States, there are many farmer cooperatives and the government has programs to help them.

Ms. Moran: There are many ways to get at that issue and the idea of interest-free business loans to the community is merely one of the many issues that the Grain Growers of Canada is considering to determine what will bring the best returns to our producers. It is important that we recognize the importance of farm community involvement. The GGC is not tied to any one model at this time because we know that it is essential to establish the industry and that the involvement of the producers is critical,

Comment encouragerons-nous nos citoyens à continuer de s'occuper des exploitations agricoles si nous ne trouvons pas une façon de les rendre productives et que nous ne voulons pas qu'ils aient l'impression d'être sur le bien-être social?

M. Van Tassel : Je comprends très bien ce que vous dites. J'ai un fils qui travaille à la ferme.

Nous avons parlé de l'uniformisation des règles du jeu, mais c'est un objectif difficile à atteindre. Un peu plus tôt, j'ai parlé de la dette des agriculteurs canadiens. Nos exploitations sont rationalisées, mais nous devrons acheter des nouvelles moissonneuses-batteuses tôt ou tard. Je suis une personne optimiste. Si j'étais pessimiste, je ne serais pas agriculteur.

J'ai l'impression qu'un jour ou l'autre le prix des céréales sera tel que nous pourrons bien gagner notre vie. Nous avons besoin d'un financement temporaire pour nous aider jusqu'à ce moment-là, puisque l'industrie primaire du Canada doit demeurer forte.

Nous avons présenté au gouvernement trois propositions concernant la façon d'y arriver.

Le sénateur Campbell : En ce qui concerne les biocarburants, nous ne cultivons pas d'aliments en soi; nous ne cultivons pas de maïs. Comme le sénateur Oliver l'a mentionné, notre valeur ajoutée consiste à enlever la faux de la moissonneuse-batteuse, à souffler le foin en andain puis à le ramasser. Des entreprises, comme Iogen Corporation peuvent transformer cette cellulose en carburant. Toutefois, nous devons récupérer nos intrants; alors, il faut tenir compte du coût du carburant et de l'usure de la machinerie. Comment pouvons-nous garantir que les agriculteurs canadiens participent à toute la ligne de production? Comment pouvons-nous garantir que les agriculteurs récupèrent la cellulose, ou la balle, dans les champs et l'expédient à une entreprise qui la transforme en carburant? Comment pouvons-nous nous assurer que les agriculteurs reçoivent une part importante de cette affaire? Plutôt que de mettre en place les programmes de stabilisation du revenu sans intérêt, examinons la possibilité d'offrir un prêt sans intérêt à la collectivité afin qu'elle puisse mettre sur pied une usine d'éthanol.

M. Van Tassel : Les agriculteurs pourraient en être propriétaires en partie.

Le sénateur Campbell : Les producteurs seraient propriétaires non pas d'une partie, mais de l'ensemble des installations et fourniraient la matière première, c'est-à-dire la cellulose, à une entreprise, comme Iogen Corporation. S'agirait-il d'une option viable?

M. Van Tassel : Aux États-Unis, il existe bon nombre de coopératives agricoles, que le gouvernement aide au moyen de certains programmes.

Mme Moran : Il y a bon nombre de façons de régler ce problème, et l'idée d'offrir des prêts sans intérêt aux entreprises de la collectivité ne représente que l'une des nombreuses questions qu'examinent les Producteurs de grains du Canada en vue de déterminer la solution qui permettra à nos producteurs de toucher les meilleurs revenus possibles. Il est important que nous reconnaissions l'importance de la participation du milieu agricole. Les PGC ne s'attachent pas uniquement à un seul

but it should not detract from the establishment of the industry. We recognize that we need partners in the energy sector and in the distribution area. We are looking for that creativity and opportunity and we are not wed to one model.

Senator Campbell: At what point do we stop being boy scouts and playing the game when the rest of the world is not playing? Can we even consider doing that in the broader scope of things? You talk about countervail duties. The U.S. would do that to us in a Texas second, and they have done it.

Mr. Van Tassel: We do not do that.

Senator Campbell: Perhaps it is time for us. I am tired of watching the seed go in and then praying for the big white combine to come. For those of you who do not know, the big white combine is hail. We pray for it to come so we can get insurance money to recoup the inputs. We have to get past that attitude.

Ms. Moran: As I noted, it is important that Canada be involved in the WTO negotiations. There is a great deal of discussion about Canada being the boy scout, and that is problematic. Certainly, we lead the charge in a number of areas and Canada has tried to ensure that our farm programs are non-trade-distorting. However, we are in a new era and face pressures from many countries. Canada is not alone because many others seek the elimination of unfair and trade-distorting subsidies. We are not leading the charge on our own because Brazil, China and India, all major agricultural players, are applying pressure as well.

We need to remain committed to that solution. We look for our returns from the market and for a day when we will not need to rely so heavily on stabilization or disaster relief; when we can earn a profitable living from the marketplace through a variety of avenues, both domestic and international. As we noted, 80 per cent of Canadian grains and oilseeds are exported. Mr. Van Tassel explained that even those that are not exported are still reliant on international markets for the prices that we receive.

These negotiations are absolutely critical because subsidies are wreaking havoc with the prices. Until we are able to address those subsidies head-on through the WTO negotiations and through an ambitious settlement, the situation will be uncertain.

Senator Campbell: Thank you.

The Chairman: I am from a glorious place near the mountains in Southwest Alberta. We get the big white combine as frequently as Saskatchewan. Usually, when we have the best crops of recent

modèle à l'heure actuelle, puisque nous savons qu'il est essentiel de bien établir l'industrie et que la participation des producteurs est critique, mais cela ne devrait pas porter atteinte à l'établissement de l'industrie. Nous reconnaissons que nous avons besoin de partenaires dans le secteur de l'énergie et de la distribution. Nous cherchons une certaine créativité et une bonne occasion et nous ne nous attachons pas à un seul modèle.

Le sénateur Campbell : À quel moment arrêtons-nous d'être des boy-scouts et de respecter les règles alors que le reste du monde ne le fait pas? Pouvons-nous même penser à agir de la sorte dans le contexte général? Vous avez parlé de droits compensatoires. Les États-Unis n'hésiteraient pas un instant à le faire contre nous, et ils l'ont déjà fait.

M. Van Tassel : Nous, nous ne le faisons pas.

Le sénateur Campbell : Peut-être est-il temps pour nous de le faire. Je suis fatigué que l'on plante les graines et que l'on prie ensuite pour l'arrivée de la moissonneuse-batteuse blanche. Pour ceux d'entre vous qui ne le savez pas, la moissonneuse-batteuse blanche, c'est la grêle. Nous prions pour qu'il grêle afin que nous puissions recevoir l'argent de l'assurance et ainsi récupérer les intrants. Nous devons abandonner une telle attitude.

Mme Moran : Comme je l'ai souligné, il est important que le Canada participe aux négociations de l'OMC. On parle souvent du fait que le Canada est le boy-scout, et cette situation est problématique. Nous menons certainement la charge dans plusieurs secteurs, et le Canada a voulu s'assurer que nos programmes agricoles ne faussent pas les échanges. Toutefois, nous vivons dans une ère nouvelle et nous subissons des pressions de la part d'un bon nombre de pays. Le Canada ne fait pas cavalier seul puisque de nombreux autres pays cherchent à éliminer les subventions injustes qui faussent les échanges. Nous ne sommes pas seuls à mener la charge, puisque le Brésil, la Chine et l'Inde, qui ont tous un rôle important à jouer au chapitre de l'agriculture, exercent également des pressions.

Nous devons être résolus à mettre en œuvre cette solution. Nous espérons qu'un jour nous pourrons tirer notre revenu du marché et ne plus être obligés de nous fier presque uniquement sur la stabilisation du revenu ou l'aide aux sinistrés; nous espérons pouvoir toucher un revenu du marché indépendant grâce à divers moyens nationaux et internationaux. Comme nous l'avons souligné, on exporte 80 p. 100 des céréales et des oléagineux canadiens. M. Van Tassel a expliqué que même le prix des produits qui ne sont pas destinés à l'exportation dépend des marchés internationaux.

Ces négociations sont absolument essentielles, car les subventions nuisent grandement à l'établissement des prix. Jusqu'à ce que nous parvenions à régler de front les questions relatives à ces subventions dans le cadre des négociations de l'OMC et au moyen d'une entente ambitieuse, la situation demeurera incertaine.

Le sénateur Campbell : Merci.

La présidente : Je viens d'un endroit magnifique situé près des montagnes dans le Sud-Ouest de l'Alberta. La moissonneuse-batteuse blanche frappe notre province aussi souvent que la

memory, the hail comes. In recent years, we have had some spectacular floods, grasshopper infestations and then, on top of that, BSE. It amazes me that the community on the land stays there and just keeps going.

You said you have a son who is ready to do that. I will follow up on Senator Mitchell's questions in terms of the people within the GGC. How stressful and difficult is it for them at this time to have that response from their children? It amazes me when it happens because there must be times when they think there is a lot more to life than endless disasters. Perhaps there is something about farming that goes well beyond dollars and cents. I would like to know from both of you, given your broader perspectives, how that next generation is hanging in.

Mr. Van Tassel: Farmers are eternal optimists, otherwise we would not farm. Our average return is not 15 per cent or even close to that. When we have an average return we are happy. We are in it because we are passionate about working the land. The average age of farmers in Western Canada is 60-something. That is alarming. Quebec has the youngest average age, perhaps because it has programs that help farmers. Yes, my son is coming on but I am not selling him the farm because I am giving it to him. We will work together and that is the way it is. We will be together to try to maintain a certain size. With the economy the way it is, I do not want to even think about selling the farm. Times are different. Likely it is because, as I said, we are passionate people who love to do what we are doing; maybe we are a little bit crazy.

The Chairman: You are truly admirable, and everyone around this table wants it to stay that way.

Ms. Moran: Mr. Van Tassel is right in saying that there is a fair degree of optimism within the agricultural sector. That optimism has to do with the fact that we see opportunity. As I noted, 80 per cent of our grains and oilseeds are exported and we continue to seek international markets. As well, we see opportunities with our domestic industry in terms of renewable energy and with non-food uses, such as construction materials, textiles and molecular farming. Those areas hold intense interest for our sector.

It heartens me when I visit our member associations that I continue to see new farmers entering. That optimism remains because farming is still a viable opportunity for many young people. As Mr. Van Tassel noted, at least one of his children is

Saskatchewan. Normalement, lorsque nous devons récolter les meilleures cultures que nous ayons réussi à faire pousser depuis quelques années, la grêle sévit. Au cours des dernières années, nous avons connu quelques inondations spectaculaires, des infestations de sauterelles et ensuite, pour couronner le tout, l'ESB. Cela m'étonne que les membres de la collectivité demeurent à cet endroit et continuent à exercer leurs activités.

Vous avez dit que vous avez un fils qui est prêt à le faire. Je vais poursuivre dans la même veine que le sénateur Mitchell et vous poser des questions concernant les gens oeuvrant au sein des PGC. Dans quelle mesure est-il stressant et difficile pour eux à l'heure actuelle d'apprendre que leurs enfants ne souhaitent pas prendre la relève? Je suis étonnée quand cela se produit, car ils doivent parfois penser que la vie n'est pas que catastrophe par-dessus catastrophe. Peut-être y a-t-il quelque chose concernant l'agriculture qui fonctionne bien, sans tenir compte des dollars et des cents. J'aimerais que vous me disiez, compte tenu de votre vaste perspective, comment la prochaine génération s'en sort.

M. Van Tassel : Les agriculteurs sont d'éternels optimistes, autrement ils ne cultiveraient pas la terre. Votre rendement moyen n'est pas de 15 p. 100; il n'est même pas près de cela. Lorsque nous obtenons un rendement moyen, nous sommes heureux. Nous sommes cultivateurs puisque nous sommes passionnés par le travail de la terre. Dans l'Ouest canadien, les agriculteurs sont âgés en moyenne de 60 ans. C'est alarmant. Le Québec compte les agriculteurs les plus jeunes en moyenne, peut-être parce que la province offre des programmes visant à venir en aide aux agriculteurs. Oui, mon fils prend la relève, mais je ne lui vends pas la ferme, je la lui donne. Nous travaillerons ensemble, c'est comme ça. Nous allons être ensemble pour tenter de conserver une exploitation d'une certaine taille. En raison de la situation économique actuelle, je ne veux même pas penser à vendre la ferme. Les temps changent. C'est probablement parce que, comme je l'ai dit, nous sommes des gens passionnés qui aimons notre travail; nous sommes peut-être un peu fous.

La présidente : Vous êtes vraiment admirable, et tous les gens présents autour de cette table veulent que les choses demeurent comme elles sont.

Mme Moran : M. Van Tassel a raison de dire qu'il y a un bon vent d'optimisme au sein du secteur agricole. Cet optimisme découle du fait que nous voyons une occasion dont nous pourrons profiter. Comme je l'ai souligné, 80 p. 100 de nos céréales et oléagineux sont exportés, nous continuons de conquérir d'autres marchés internationaux. De même, nous voyons des occasions au sein de notre industrie nationale en ce qui concerne l'énergie renouvelable et l'utilisation des produits à des fins non alimentaires, comme les matériaux de construction, les textiles et l'agriculture moléculaire. Ces domaines intéressent grandement notre secteur.

Quand je rends visite à nos associations membres, cela m'encourage de voir continuellement de nouveaux agriculteurs. Cet optimisme demeure parce que l'agriculture constitue toujours une option viable pour de nombreux jeunes. Comme

taking over. I still see young people across Canada entering into the industry, although I think improvements could be made in a number of ways to allow the transfer to be made more smoothly.

We have noted in our proposal, for example, some general improvements on tax policy issues, et cetera, that could allow young farmers to enter farming. Now at least there is an acknowledgment that some programs we used in the past perhaps do not take into account young farmers who may not have that two-, three- or five-year history to rely on in terms of a cushion, or even in terms of data upon which to submit their application to the federal government.

At least, there is an acknowledgment there. It demonstrates to me that there are still some young farmers entering farming, although I agree with Mr. Van Tassel that the average age is rising.

The Chairman: If there is a foundation interest or issue within this committee, it certainly would be for the continuation and very fine extension of our farm community forever. Thank you for what you are doing.

Senator Mitchell: Another area of possible market or demand improvement is the area of tradable permits, which, again, has an environmental implication. I know that organizations like BIOCAP Canada, which is a research network across Canada, has been working with major corporations in Calgary, among other places — TransAlta, Shell and Lafarge — who are looking, under the Kyoto Protocol, for places to invest to find tradable permits. They are looking not just internationally, but domestically. The thrust of the research is to find ways to develop existing farm products, or other agriculture products, that would become even greater bio-sinks. Is that something that your organization has considered?

Given that the Minister of the Environment is now talking about a made-in-Canada environmental policy — and that has really stemmed from this idea that tradable permits have been seen to be something international — has the minister consulted with you? Are you meeting with the minister to consider the development of tradable permits through Canada's agricultural industry?

Ms. Moran: To answer your question briefly and succinctly, no, we have not met specifically with the minister on that issue. However, Agriculture and Agri-Food Canada is beginning to examine the issue of tradable credits and environmental goods and services, and has involved primary producers in those discussions.

M. Van Tassel l'a souligné, au moins l'un de ses enfants prend la relève. Je vois encore des jeunes de partout au Canada prendre leur place dans l'industrie, même si je crois que l'on pourrait apporter des améliorations au moyen de diverses méthodes en vue de faciliter la transition.

Par exemple, dans notre proposition, nous avons souligné quelques améliorations générales que l'on pourrait apporter aux questions de politique fiscale, et cetera, qui pourraient permettre aux jeunes agriculteurs de commencer à pratiquer leur métier. À l'heure actuelle, nous reconnaissons enfin que certains programmes que nous avons utilisés par le passé ne tenaient peut-être pas compte des jeunes agriculteurs qui ne possédaient pas les deux, les trois ou les cinq années d'expérience nécessaires pour avoir un coussin de sécurité ou même des données qu'ils pouvaient intégrer à leur demande à l'intention du gouvernement fédéral.

Au moins, on reconnaît ce fait. Pour moi, cela signifie qu'il y a encore quelques jeunes agriculteurs qui commencent à exercer leur métier, même si je suis d'accord avec M. Van Tassel pour dire que l'âge moyen augmente sans cesse.

La présidente : Si notre comité doit s'intéresser à un élément fondamental ou s'attacher à une telle question, cela devrait certainement permettre au milieu agricole de poursuivre ses activités et de prendre sans cesse de l'expansion. Merci de ce que vous faites.

Le sénateur Mitchell : Un autre domaine que l'on pourrait probablement améliorer en ce qui concerne le marché ou la demande est celui des permis échangeables qui, encore une fois, a des répercussions sur l'environnement. Je sais que des organismes, comme BIOCAP Canada, qui a établi un réseau de recherche partout au Canada, ont collaboré avec d'importantes entreprises notamment à Calgary — TransAlta, Shell et Lafarge — qui tentent de trouver, dans le cadre du protocole de Kyoto, des endroits où investir en vue de disposer de permis échangeables. Elles effectuent leur recherche à l'échelle tant nationale qu'internationale. Grâce à la recherche, elles visent à trouver des façons d'améliorer des produits agricoles existants, ou d'autres produits agricoles, afin de créer de meilleurs puits biologiques. Est-ce une question que votre organisme a examinée?

Compte tenu du fait que le ministre de l'Environnement parle maintenant d'une politique environnementale élaborée au Canada — et qui découle vraiment de l'idée selon laquelle on considère les permis échangeables comme un enjeu international — le ministre vous a-t-il consultés? Allez-vous le rencontrer pour examiner la question de l'élaboration de permis échangeables au moyen de l'industrie agricole du Canada?

Mme Moran : Pour répondre à votre question de façon brève et succincte, non, nous n'avons pas rencontré le ministre pour discuter particulièrement de cette question. Toutefois, Agriculture et Agroalimentaire Canada commence à examiner la question des droits échangeables et des biens et services liés à l'environnement et à demander aux producteurs primaires de participer aux discussions à cet égard.

I think the development of a policy is important, and it is an area that we are interested in examining. We have long recognized the environmental benefits that farmers bring to society. We acknowledge the area in our proposal as one we would like to continue to work on. I think there is a lot of interest, and recognition that farms provide an environmental benefit. We are interested in examining opportunities to compensate farmers for some of that.

In terms of the tradable credits issue, a number of factors need to be examined, and we are interested in conducting that analysis. We have given it a cursory look. We have looked at what other countries around the world are doing and we are interested in that as an opportunity too.

Senator Mitchell: You mentioned earlier the idea of niche marketing, in particular, molecular farming. Can you describe what that is?

Ms. Moran: I am not a molecular chemist, but I will explain it as best I can. It involves using plants as a platform for growing the building blocks of various other products — for example, pharmaceutical building blocks or plastics, et cetera.

It is an opportunity, although there are risks that would need to be mitigated. We are firmly committed to examining that opportunity and to ensuring that we continue to examine these issues under our science-based regulatory system so that we mitigate and manage those risks, while at the same time bringing benefits to farmers and allowing them to explore that opportunity.

Senator Peterson: You often hear the comment, which has always amazed me, why are producers not planting something they can sell? Saskatchewan, with its production capacity, can almost distort the market and we have grown everything — canary seed and sunflowers, et cetera. A large number of producers now study the futures market all winter before they plant in the spring.

What type of assistance do you get, or do they get, from Agriculture and Agri-Food Canada? Another issue is biofuels. Although it will help, if it is not done properly, it is will be a detriment — the mandated 5 per cent by 2010. If the production capacity is not there, the corn will all be imported.

I think it is important from the producers' point of view to be partners in this so you can sell under a futures contract and not be challenged by price distortion. If you do not do that, I do not think it will work. They have done that in the States; 20 or 22 states have mandated that at least 50 per cent ownership has to be producers in these ethanol plants.

Je crois qu'il est important d'élaborer une politique, et nous sommes intéressés à examiner un tel domaine. Nous reconnaissons depuis longtemps les avantages que les agriculteurs apportent à la société au chapitre de l'environnement. Dans notre proposition, nous reconnaissons qu'il s'agit d'un domaine sur lequel nous aimerions continuer de travailler. Je crois que l'on s'intéresse beaucoup au fait que les exploitations agricoles procurent un avantage au chapitre de l'environnement et qu'on le reconnaît. Nous sommes intéressés à examiner des occasions qui permettront de compenser en partie les agriculteurs.

En ce qui concerne la question des droits échangeables, plusieurs facteurs doivent être examinés, et nous sommes intéressés à mener une telle analyse. Nous les avons brièvement examinés. Nous avons observé ce que les autres pays du monde faisaient et nous sommes intéressés par leurs réalisations, qui représentent également une occasion.

Le sénateur Mitchell : Un peu plus tôt, vous avez mentionné l'idée du ciblage sélectif, particulièrement en ce qui concerne l'agriculture moléculaire. Pouvez-vous décrire de quoi il s'agit?

Mme Moran : Je ne suis pas une chimiste moléculaire, mais je vais l'expliquer du mieux que je le peux. On utilise des plantes pour produire les éléments constitutifs de divers autres produits — par exemple des éléments constitutifs pharmaceutiques, ou du plastique, et cetera.

C'est une belle occasion, même si l'on doit atténuer certains risques. Nous nous engageons fermement à examiner cette occasion et à nous assurer que nous continuons d'examiner ces questions en fonction de notre système de réglementation à vocation scientifique afin que nous puissions atténuer et gérer ces risques, tout en faisant profiter les agriculteurs et en leur permettant d'analyser cette occasion.

Le sénateur Peterson : On entend souvent les gens se demander, ce qui m'étonne chaque fois, pourquoi les producteurs ne sèment pas quelque chose qu'ils peuvent vendre. En raison de sa capacité de production, la Saskatchewan peut pratiquement fausser les échanges, et nous avons tout cultivé — des graines à canaris et des grains de tournesol, et cetera. Un grand nombre de producteurs analysent maintenant le marché à terme pendant tout l'hiver avant de semer leurs graines au printemps.

Quel type d'aide recevez-vous, ou reçoivent-ils, d'Agriculture et Agroalimentaire Canada? Les biocarburants représentent un autre problème. Même s'ils nous aideront, si nous ne les utilisons pas de façon adéquate, ils constitueront un désavantage — les 5 p. 100 obligatoires d'ici 2010. Si la capacité de production n'est pas assez importante, tout le maïs sera importé.

Je crois qu'il est important pour les producteurs d'être des partenaires dans cette affaire afin qu'ils puissent vendre leurs produits en vertu d'un contrat à terme et ne pas se préoccuper de la distorsion des prix. Si vous ne procédez pas de la sorte, je ne crois pas que cela va fonctionner. C'est ce qu'ils ont fait aux États-Unis; dans 20 ou 22 États, les producteurs doivent être propriétaires des usines d'éthanol à au moins 50 p. 100.

On the Canadian Wheat Board, I do not know how it impacts you here, but there have been comments that the board is too restrictive. If you were a producer and you were with a group that, as an example, wanted to build a pasta plant, you would have to sell your barley to the wheat board and then buy it back to put it in your plant to make pasta. Is this an issue, from your point of view?

Mr. Van Tassel: I am here more for a safety net. I do not want to talk about the Canadian Wheat Board. I am from Eastern Canada, from Quebec, where we started a wheat board. Some organizations inside the Grain Growers of Canada have different ideas.

The Chairman: You are a wise man.

Mr. Van Tassel: I am not from Western Canada. I do not live within the wheat board's sphere of influence. There can be many positive points for some and negative points for others, but it is not something I feel up to commenting on. As I said, in Quebec, my organization started a wheat board, maybe for different reasons.

Senator Peterson: Has the issue of farm-stored produce been a factor here in Eastern Canada? You finally get a good crop, prices are down, and you do not want to sell into the market now, you want to wait. Is that anything you have tried to develop here?

Mr. Van Tassel: We have storage in Eastern Canada to keep the price stable, but you are talking about futures. I am looking into when to sign futures from my soybean crop. If you wait too long, it is not worthwhile — even the futures are low. We have storage to keep it, but sooner or later we have to sell it for next year's crop. However, we do not have to sell it at harvest time.

Ms. Moran: If I can add to that, primary producers, and farmers in particular, live and die by their economic decisions. Those issues obviously affect our producers across Canada. We see that marketing grains, and the timing of marketing grains, is important from a business perspective.

On your question specifically on the Canadian Wheat Board, the board brings certain challenges to our members. As an organization, the Grain Growers of Canada supports a greater choice within marketing for grains. I think it would contribute to improving the position of the producer within the value chain. As you pointed out, one very real challenge is in value-added processing, just to name one. Certainly, we would support greater choice.

À la Commission canadienne du blé, je ne sais pas de quelle façon cela vous affecte, mais nous avons entendu dire que la Commission était trop restrictive. Si vous étiez un producteur et que vous faisiez partie d'un groupe qui, par exemple, souhaitait construire une usine de pâtes, vous seriez obligé de vendre votre orge à la Commission canadienne du blé, puis de le racheter pour faire vos pâtes dans votre usine. Selon vous, s'agit-il d'un problème?

M. Van Tassel : Je suis surtout ici par souci de sécurité. Je ne veux pas parler de la Commission canadienne du blé. Je viens de l'est du Canada, du Québec, où nous avons mis sur pied une commission du blé. Certains organismes au sein des Producteurs de grains de Canada émettent des idées différentes.

La présidente : Vous êtes un homme sage.

M. Van Tassel : Je ne viens pas de l'Ouest canadien. Je ne vis pas à l'intérieur de la sphère d'influence de la Commission canadienne du blé. Certaines personnes y voient de nombreux points positifs, d'autres, des points négatifs, mais ce n'est pas un sujet que j'aimerais commenter. Comme je l'ai dit, mon organisme a créé une commission du blé, peut-être pour des raisons différentes.

Le sénateur Peterson : La question des produits entreposés sur les fermes a-t-elle constitué un facteur dans l'est du Canada? Vous avez finalement obtenu une bonne culture, les prix ont baissé, et vous ne souhaitez pas le vendre immédiatement sur le marché, vous voulez attendre. Est-ce une approche que vous avez tenté d'adopter?

M. Van Tassel : Nous avons des entrepôts dans l'est du Canada, ce qui permet aux prix de demeurer stables, mais vous parlez de contrats à terme. Je me demande à quel moment je devrai signer des contrats à terme pour ma culture de soya. Si vous attendez trop longtemps, ça ne vaut pas la peine — même les contrats à terme ne rapportent pas beaucoup. Nous avons des entrepôts pour conserver nos récoltes, mais tôt ou tard, nous devons les vendre pour pouvoir entreposer la culture de l'année suivante. Toutefois, nous ne sommes pas obligés de les vendre immédiatement après la récolte.

Mme Moran : Si je peux me permettre, les producteurs primaires, surtout les agriculteurs vivent en fonction de leurs décisions économiques. Ces questions affectent manifestement nos producteurs partout au Canada. Nous constatons que la commercialisation des céréales, de même que le moment choisi pour les commercialiser sont importants sur le plan opérationnel.

Quant à votre question concernant particulièrement la Commission canadienne du blé, je dirais que la Commission cause certains problèmes à nos membres. En tant qu'organisme, les Producteurs de grains du Canada soutiennent un choix accru en ce qui concerne la commercialisation des céréales. Je crois que cela contribuerait à améliorer la position des producteurs au sein de la chaîne de valeur. Comme vous l'avez souligné, l'un des problèmes auxquels on fait vraiment face concerne la transformation à valeur ajoutée, pour n'en nommer qu'un seul. Nous supporterions sans aucun doute un choix accru à cet égard.

Senator Oliver: I will ask a couple of questions about the WTO and supply management. I am delighted that we have a farmer from Quebec with us today. You told us that you are involved in wheat, barley, canola, flax and, I believe, cattle, but I do not know if you are involved in dairy or poultry. The WTO is designed to enhance market access to allow, for example, cotton farmers in Africa to sell their cotton in some of the larger markets of the world. To that end, the WTO is looking at tariff reductions. Each time Canada attends the WTO negotiations, people ask whether supply management is distorting the market force. I want to hear from a Quebec farmer with a foot in some of the dairy industry, what would happen if the next round of negotiations is not successful. What impact would that have on Quebec farmers?

Mr. Van Tassel: Yes, I have a small dairy herd but today I represent the Grain Growers of Canada. We have a diverse agriculture in Canada and the needs and ways of advancing it are not always the same. The grain producers have an international market to sell their grains. I am not here today to talk about my dairy operation but, as a grain producer, I look for ways to obtain a better price for it.

Senator Oliver: You both referred to the WTO and some of its challenges. Supply management is a major concern of the WTO negotiations so I thought that it was relevant.

Ms. Moran: One of the key issues for grain producers is trade-distorting subsidies. From our perspective, that is the only way we can ratchet down on those. We want to enhance our market access for the bulk of our grains, which are exported, and to ensure that those trade-distorting subsidies are not used against us to devastate our farm income. As well, the use of export subsidies is highly problematic for us. We see movement in that area and we continue to put that forward as our position.

Senator Segal: I would like specific clarification on the proposal for the Grain Growers of Canada that came out in April with the reference to long-term debt consolidation at lower-than-market available interest rates. In a perfect world, was it your hope that something like the Farm Credit Corporation would produce a new debt-consolidation product that grain growers could use to consolidate their existing debt load into a longer payout proposition with lower-than-market interest rates, thereby allowing them to reduce their monthly debt-servicing costs?

Ms. Moran: Those ideas were the result of a long brainstorming session, or as Mr. Van Tassel might say "a painful session." We looked at as many ideas as we possibly could, including the amount of farm debt carried by our farmers. We will not be tied to any one model at this time but it is under

Le sénateur Oliver : Je vais poser quelques questions concernant l'OMC et la gestion de l'offre. Je suis très heureux que nous accueillions un agriculteur du Québec aujourd'hui. Vous nous avez dit que vous récoltez du blé, de l'orge, du colza canola, du lin et que, je crois, vous éleviez du bétail, mais je ne sais pas si vous avez des produits laitiers ou de la volaille. L'OMC vise à accroître l'accès aux marchés en vue de permettre, par exemple, aux planteurs de coton d'Afrique de vendre leur coton dans quelques-uns des marchés les plus importants du monde. À cette fin, l'OMC examine la possibilité de réduire les tarifs. Chaque fois que le Canada participe aux négociations de l'OMC, des gens demandent si la gestion de l'offre ne fausse pas la force du marché. J'aimerais qu'un agriculteur du Québec ayant un pied dans l'industrie laitière me dise ce qui se produira si la prochaine ronde de négociations constitue un échec. Quelles répercussions cela aura-t-il sur les agriculteurs du Québec?

M. Van Tassel : Oui, je possède un petit troupeau de vaches laitières, mais aujourd'hui je représente les Producteurs de grains du Canada. Nous avons une agriculture diversifiée au Canada, et les besoins et les façons de l'améliorer ne sont pas toujours les mêmes. Les producteurs de grains disposent d'un marché international pour vendre leurs grains. Je ne suis pas ici aujourd'hui pour parler de mon exploitation laitière, mais, en tant que producteur de grains, je cherche des façons d'obtenir le meilleur prix possible.

Le sénateur Oliver : Vous avez tous les deux parlé de l'OMC et de quelques-uns de ses problèmes. La gestion de l'offre est une préoccupation qui revient souvent dans les négociations de l'OMC, alors je croyais que c'était pertinent.

Mme Moran : L'un des principaux problèmes auxquels font face les producteurs de grains est attribuable aux subventions qui faussent les échanges. Selon nous, c'est la seule façon dont nous pouvons les contrer. Nous voulons accroître notre accès aux marchés en ce qui concerne la majeure partie de nos céréales, qui sont exportées, et nous assurer que ces subventions faussant les échanges ne sont pas utilisées contre nous pour annihiler notre revenu agricole. De même, le recours à des subventions aux exportations est très problématique pour nous. Nous voyons des changements dans ce domaine et nous continuons de faire valoir notre position.

Le sénateur Segal : J'aimerais avoir certaines précisions sur la proposition présentée en avril dernier par les Producteurs de grains du Canada à l'égard de la consolidation de la dette à long terme à des taux d'intérêt plus bas que ceux du marché. Dans un monde idéal, espéreriez-vous qu'un organisme, comme la Société du crédit agricole, lance un nouveau produit de consolidation de la dette que les cultivateurs de grains pourraient utiliser pour consolider leur dette en un paiement à long terme à des taux d'intérêt plus bas que ceux du marché, ce qui leur permettrait de réduire leurs frais mensuels de service de la dette?

Mme Moran : Ces idées découlaient d'une longue séance de remue-méninges ou, comme M. Van Tassel pourrait le dire, « une séance pénible ». Nous avons examiné le plus grand nombre d'idées possible, notamment le montant de la dette agricole que doivent rembourser nos agriculteurs. Nous ne nous attacherons

consideration. Ensuring that farmers could consolidate their loans at lower-than-market interest rates to alleviate some of the burden would be ideal.

Senator Segal: The idea has immense merit. Do you anticipate bringing a group of farmers into this process with the blending of all their assets against the total debt load to allow for such a lower interest rate as a result of mutual security implied, or are you thinking more of a system of individual products that individual farmers will access based on their capacity to do so?

Ms. Moran: We have not considered it that far along but your suggestion of collective debt would likely provide a certain cushion for anyone who would take that risk.

Senator Segal: Mr. Van Tassel said that his operation lost $50,000. There are two ways to look at that: First, he ran the operation, put in the hours of work and input costs, and ended up $50,000 behind. Second, he is now subsidizing the wheat consumer by $50,000 spread across whatever number of bushels came off his property. That brings us to the issue of what I call pre-farm-gate due diligence. In other words, is the farmer compensated properly for the due diligence that he or she puts into the product before it leaves the farm gate, in the same way that we want others to be compensated for the due diligence that they have to put into their products? I would argue that part of our structural problem is that farmers have not been compensated for that pre-farm-gate due diligence for a long time. We had hoped that commodity cycles would overcome that. When they are up, they do, but when they are down, the massive escalating farm-debt problem surfaces, which, as our chair mentioned at the outset, is a serious multi-billion dollar issue. I am searching for some kind of instrument whereby we can capture the compensation for the due diligence that is owed to the farmers in a way that does not increase their net debt. That is why I pushed that point.

Mr. Van Tassel: We talked about bridge funding included through commodities and about certain programs that help out. We talked about the increasing debt load of farmers and, personally, I do not want to have another bad year. You can reduce your inputs but you only can do so much. I agree with you and can only say amen to your suggestions.

pas à un seul modèle à l'heure actuelle, mais nous examinons cette question. La situation idéale consisterait à s'assurer que les agriculteurs peuvent consolider leurs prêts à des taux d'intérêt plus bas que ceux du marché pour ainsi alléger une partie de leur fardeau.

Le sénateur Segal : L'idée a beaucoup de mérite. Prévoyez-vous faire participer un groupe d'agriculteurs à ce processus et réunir tous leurs actifs, qui serviront de garantie pour la dette totale, ce qui permettrait d'établir un taux d'intérêt si bas en raison de l'élément de sécurité mutuelle, ou pensez-vous plutôt mettre en place un système au sein duquel chaque agriculteur aura accès à certains produits en fonction de sa capacité de le faire?

Mme Moran : Nous n'avons pas à examiner cette question de façon approfondie, mais votre proposition d'une dette collective fournirait probablement un certain coussin à toute personne prête à prendre ce risque.

Le sénateur Segal : M. Van Tassel a dit que son exploitation avait perdu 50 000 $. Il y a deux façons de considérer cette situation : premièrement, il a géré l'exploitation, il y a mis le nombre d'heures de travail requis, il a engagé les coûts des intrants et a terminé l'année avec une dette de 50 000 $. Deuxièmement, il subventionne maintenant les consommateurs de blé au moyen des 50 000 $ que l'on répartit entre le nombre de boisseaux que son exploitation a produits. Cela nous mène à ce que j'appelle la diligence raisonnable préalable à l'expédition des produits agricoles. Bref, a-t-on fourni une compensation adéquate aux agriculteurs pour la diligence raisonnable dont ils ont fait preuve avant que le produit ne quitte l'exploitation agricole de la même façon que nous voulons que les autres soient indemnisés pour la diligence raisonnable dont ils ont fait preuve à l'égard de leurs produits? Selon moi, une partie de notre problème structurel provient du fait que nous n'avons pas indemnisé depuis longtemps les agriculteurs pour la diligence raisonnable dont ils ont fait preuve avant l'expédition de leurs produits agricoles. Nous avions espéré que les cycles des produits agricoles auraient permis de surmonter cet obstacle. Lorsque les prix sont élevés, c'est le cas, mais lorsqu'ils sont bas, l'important problème lié à l'escalade de l'endettement agricole refait surface, ce qui, comme notre présidente l'a mentionné au début de la réunion, constitue un enjeu grave qui coûte plusieurs milliards de dollars. J'essaie de trouver un type d'instrument qui nous permettrait d'offrir aux agriculteurs l'indemnisation qui leur est due en raison de la diligence raisonnable de façon à ne pas augmenter leur dette nette. C'est pourquoi j'ai soulevé ce point.

M. Van Tassel : Nous avons parlé d'un financement temporaire offert par l'entremise de produits et de certains programmes qui peuvent aider. Nous avons parlé de l'endettement croissant des agriculteurs, et, personnellement, je ne souhaite pas connaître une autre mauvaise année. Vous pouvez réduire vos intrants, mais seulement dans une certaine mesure. Je suis d'accord avec vous et je peux simplement dire amen à vos propositions.

Senator Segal: What did you have in mind for the infrastructure of agri-tourism? What does that mean? Does the term refer to provincial and federal tourism programs that bring the farm visit into the process? Would it require hard investment in roads and infrastructure to make that possible?

Ms. Moran: The agri-tourism industry is growing worldwide. Our producers are examining new ideas, and thinking outside the box on the issues. We looked at assisting farmers in marketing their operations as a destination, and in setting them up to accommodate visitors for such promotion. Eventually, it could turn into something broader that could be marketed. For now, it is only one of many ideas that we came up with when we tried to think outside the box at non-traditional avenues for consideration. We would welcome further consideration and examination of that as a possibility.

Senator Mitchell: An agreement was being worked out with farmers and government for farmers to own railcars but that arrangement was dropped. Could you comment on that? Should farmers own the railcars?

Mr. Van Tassel: The GGC does not have a position on the railcar coalition and the buying and selling, so I could not comment on it.

Senator Mitchell: Does it affect the grain growers?

Ms. Moran: Yes, the issue would affect us and we do have a working group looking into that, although I am not in a position to comment. I would be happy to provide you with further information. With so many other issues right now, our strategic priorities are bridge funding, WTO and renewable energy. To be honest, I have not paid as much attention to that issue as perhaps I should have. I am not in a position to comment on it.

Senator Mitchell: Finally, one argument made by the National Farmers Union about the problem of supply, demand and price was the concern with multinational agricultural industrial companies and the question of competition. Is that something you have considered? Do you see lack of competition as an issue because it is an oligopoly?

Mr. Van Tassel: There is some concern about the number of farm input suppliers remaining. Using pesticides as an example, there are now three or four suppliers whereas there used to be many. That is a concern but I cannot comment in depth on it.

Senator Mitchell: They made the interesting point that if prices went up, you would be far better off investing in chemical companies because fertilizer prices are the one thing that directly

Le sénateur Segal : Qu'aviez-vous en tête en ce qui concerne l'infrastructure de l'agro-tourisme? Qu'est-ce que cela signifie? Le terme fait-il allusion aux programmes de tourisme provinciaux et fédéraux, qui intègrent les visites à la ferme au processus? Serions-nous obligés d'investir d'importants montants dans les routes et l'infrastructure pour que cela soit possible?

Mme Moran : L'industrie de l'agro-tourisme est en pleine croissance partout dans le monde. Nos producteurs examinent actuellement de nouvelles idées et sortent des sentiers battus pour régler les problèmes. Nous avons examiné la possibilité d'aider les agriculteurs à commercialiser leur exploitation en tant que destination touristique et à les préparer à recevoir des visiteurs dans le cadre d'une telle promotion. À long terme, cette idée pourrait se transformer en projet d'envergure que l'on pourrait commercialiser. Pour l'instant, il ne s'agit que d'une idée parmi tant d'autres à laquelle nous sommes arrivés lorsque nous avons tenté de sortir des sentiers battus pour trouver des solutions non traditionnelles que nous pourrions examiner. Il est probable que nous examinions cette idée de façon plus approfondie.

Le sénateur Mitchell : Le gouvernement et les agriculteurs ont tenté de conclure une entente afin que ces derniers soient propriétaires de wagons, mais cette entente n'a pas tenu. Pouvez-vous formuler des commentaires à cet égard? Les agriculteurs devraient-ils être propriétaires des wagons?

M. Van Tassel : Les PGC n'ont pas pris de position officielle en ce qui concerne la coalition et l'achat et la vente de wagons, alors je ne peux pas faire de commentaire à ce sujet.

Le sénateur Mitchell : Est-ce que cela touche les producteurs de grains?

Mme Moran : Oui, la question nous touche, et nous avons créé un groupe de travail qui l'examine actuellement, quoique je ne sois pas bien placée pour commenter. Je serais heureuse de vous donner de plus amples renseignements. Il y a tellement d'autres questions à examiner à l'heure actuelle, mais nos priorités stratégiques sont le financement temporaire, l'OMC et l'énergie renouvelable. Pour être honnête, je n'ai peut-être pas prêté assez attention à cette question. Je ne suis pas placée pour faire des commentaires à ce sujet.

Le sénateur Mitchell : Enfin, l'un des arguments soulevés par le Syndicat national des agriculteurs à l'égard du problème de l'offre, de la demande et de l'établissement des prix concernait le fait que l'on se préoccupait des multinationales de l'industrie agricole et de la question de la concurrence. Est-ce quelque chose que vous avez examiné? Considérez-vous l'absence de concurrence comme un problème, puisqu'il s'agit d'un oligopole?

M. Van Tassel : On se préoccupe un peu du nombre de fournisseurs de l'agriculture qui exercent toujours leurs activités. Prenons les pesticides en exemple; à l'heure actuelle, il n'existe plus que trois ou quatre fournisseurs, alors qu'il y en avait un grand nombre auparavant. C'est une question qui nous préoccupe, mais je ne peux pas commenter davantage.

Le sénateur Mitchell : Ils ont soulevé un point intéressant : si les prix augmentent, il serait préférable pour vous d'investir dans des entreprises de produits chimiques, car le prix des engrais

tracks grain prices. You can count on them going up, but the farmer may not make much more money because input costs track them upwards.

I ask rhetorically what we would do about that.

Senator Peterson: If the current round of discussions at the WTO fails, what are the consequences and what is the next step?

Ms. Moran: That question is very difficult. If the current talks fail, that would lead to a great deal of soul searching within our sector. As I noted, 80 per cent of our grains are exported, so if we do not achieve greater market access on some of those issues in price sensitive markets, we would have tariffs that are cost prohibitive. That situation would definitely lead to losing a number of markets, which would be unacceptable.

We also need to do some soul-searching on the issue of export and domestic subsidies, because that is the number-one factor in the steady price decline in grains and oilseeds.

At the end of the day, a number of countries are engaged in the WTO talks and we are looking at the Doha Development Round. There is enough interest in achieving an outcome that we will end up with an agreement. Whether it will be ambitious enough for the grains and oilseeds sector remains to be determined, but I think there will continue to be a decline if we do not address those subsidies, and we will continue to face many tariff barriers in key markets. That would lead to a serious decline in our industry.

Senator Peterson: Is there a timeline on this? I note that one date has already been missed. Do you continue until you cannot reach an agreement? Is there a drop-dead date? How does the process work?

Ms. Moran: Perhaps you should ask some trade specialists about this, but I can tell you that people are striving to meet a number of deadlines. We are looking at coming up with an agreement this summer. There are obviously pressures external to the WTO, and that includes negotiating mandates for certain players. For an examination of the WTO process it would be better for you to speak with the Department of Agriculture and Agri-Foods or perhaps the Department of International Trade. However, we are still working toward an agreement and we look forward to the upcoming WTO ministerial meeting where we continue to be hopeful that there will be progress.

représente l'un des éléments qui suivent directement le prix des céréales. Soyez assurés qu'il augmentera, mais les agriculteurs ne réaliseront probablement pas de profits, car les coûts des intrants augmenteront également.

De façon rhétorique, je demande ce que nous pouvons faire à cet égard.

Le sénateur Peterson : Si la ronde de négociations actuelle de l'OMC échoue, quelles en seront les conséquences, et quelle sera la prochaine étape à suivre?

Mme Moran : Il est très difficile de répondre à cette question. Si les négociations actuelles échouent, notre secteur devra procéder à un important examen rétrospectif. Comme je l'ai souligné, 80 p. 100 de nos céréales sont exportées, alors, si nous n'avons pas un accès accru aux marchés en ce qui concerne certaines des questions relatives aux marchés sensibles aux fluctuations des prix, nous devrons faire face à des tarifs prohibitifs. Cette situation entraînerait sans aucun doute la perte de plusieurs marchés, ce qui serait inacceptable.

Nous devons également procéder à un certain examen introspectif concernant la question des subventions nationales et des subventions aux exportations, puisqu'il s'agit du facteur le plus important auquel on peut attribuer la baisse régulière des prix des céréales et des oléagineux.

Au bout du compte, plusieurs pays participent aux négociations de l'OMC, et nous examinons actuellement le Cycle de Doha pour le développement. Comme nous sommes intéressés à parvenir à un certain résultat, nous conclurons probablement une entente. Il reste à déterminer si cette entente sera assez ambitieuse pour le secteur des céréales et des oléagineux, mais je crois que le déclin se poursuivra si nous n'abordons pas le problème de ces subventions et que nous continuerons de faire face à bon nombre d'obstacles tarifaires dans des marchés clés. Cela entraînerait un grave déclin de notre industrie.

Le sénateur Peterson : Y a-t-il un échéancier à respecter à cet égard? Je remarque que l'on a déjà raté une échéance. Continuez-vous jusqu'à ce que vous ne puissiez plus conclure d'ententes? Y a-t-il une date de non-retour? De quelle façon le processus fonctionne-t-il?

Mme Moran : Peut-être devriez-vous poser ces questions à certains spécialistes du commerce, mais je peux vous dire que les gens font tout leur possible pour respecter plusieurs échéances. Nous prévoyons conclure une entente cet été. Il y a manifestement des pressions exercées à l'extérieur de l'OMC, et cela comprend la négociation des mandats de certains intervenants. Si vous souhaitez examiner le processus de l'OMC, il serait préférable pour vous de discuter avec des représentants du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire ou peut-être ceux du ministère du Commerce international. Toutefois, nous tentons actuellement de conclure une entente et nous avons hâte de participer à la prochaine réunion ministérielle de l'OMC, au cours de laquelle, nous l'espérons, nous réaliserons des progrès.

Senator Oliver: I asked Mr. Emerson a few days ago about a drop-dead date and his answer is on our record.

Ms. Moran: Thank you.

The Chairman: We have had a very good discussion today. We are so pleased that you took the time to be here. You started out by reminding us that grains and oilseeds are the foundation of the industry. It is important that not only the industry understands that but that the people of Canada understand that. Your presentation and responses were helpful and we thank you very much for that.

We wish you the very best of luck in the WTO negotiations. We will be pulling for you.

Mr. Van Tassel: This was my first time opportunity to make a presentation to the Senate and I found it interesting. Your questions were interesting as well. I am sorry that I could not answer them all, but I thank you very much for the opportunity.

The Chairman: You did a great job. We will invite you back.

Senators, we must deal with our legislative budget, which is before you.

Senator Segal: I move the adoption of the budget.

The Chairman: Is that agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Thank you.

The committee adjourned.

Le sénateur Oliver : Il y a quelques jours, j'ai demandé à M. Emerson de fixer une date de non-retour, et sa réponse figure dans notre dossier.

Mme Moran : Merci.

La présidente : Nous avons eu une très bonne discussion aujourd'hui. Nous sommes vraiment heureux que vous ayez pris le temps d'être ici. Vous avez commencé par nous rappeler que le secteur des céréales et des oléagineux constitue le fondement de l'industrie. Il est important que non seulement l'industrie, mais également les Canadiens, le comprennent. Votre exposé et vos réponses nous ont été utiles, et nous vous en remercions.

Nous vous souhaitons la meilleure des chances au cours des négociations de l'OMC. Nous vous appuierons.

M. Van Tassel : C'est la première fois que je présentais un exposé devant le Sénat, et j'ai trouvé l'expérience intéressante. Vos questions étaient également intéressantes. Je suis désolé de ne pas avoir été en mesure de répondre à toutes, mais je vous remercie beaucoup de l'occasion que vous m'avez offerte.

La présidente : Vous avez fait un excellent travail. Nous vous inviterons de nouveau.

Sénateurs, nous devons aborder notre budget législatif, qui est devant vous.

Le sénateur Segal : Je propose l'adoption du budget.

La présidente : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Merci.

La séance est levée.

APPENDIX

MINT Opening Statement to Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry

June 6, 2006

As you are aware, on April 27, the Prime Minister announced that Canada and the United States had reached an agreement in principle that will provide a basis for ending the longstanding softwood lumber dispute.

This agreement in principle provides the framework for a seven year agreement designed to ensure Canadian producers have access to the U.S. market, to protect Canadian market share and to bring stability to an industry impaired by over 20 years of repeated trade action initiated by US industry.

The provincial governments have come out in support of the framework agreement, as have their respective industries.

A finalized agreement will not only see the revocation of duties, but also the return to Canadian lumber producers of approximately 80 percent of the collected deposits — that is some US $4 billion back into the hands of Canadian exporters. This money will significantly benefit these exporters and will help their workers and the communities in which they are located.

The agreement in principle takes account of different operating conditions across Canada by providing provinces and industry with the flexibility necessary to respond to their specific circumstances, including the exempting of certain regions of Canada and certain products.

For the next seven to nine years, when lumber prices are high — as has been the case for most of the past two years — no border measure will be imposed. When prices are lower, a province can choose the export measure that works best for its industry.

The agreement in principle includes provisions for Canada and the United States, with the full participation of the provinces, to negotiate eventual exits based on policy reforms.

The agreement in principle also includes an innovative mechanism that responds to Canadian industry concerns about the possibility of other lumber-producing countries increasing their exports to the United States at the expense of Canada. The agreement will provide for reduced export charges for Canadian exporters whenever this situation occurs.

A finalized agreement will end the U.S. collection of duties and will result in duty deposits being refunded to importers of record.

The next step involves the detailed work of drafting the legal text and finalizing the agreement. This work is moving forward, with Canadian and U.S. officials exchanging documents and engaging in regular discussions.

ANNEXE

Remarques d'ouverture de MINT devant le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts

Le 6 juin 2006

Comme vous le savez sans doute, le 27 avril, le premier ministre a annoncé la conclusion d'un accord de principe entre le Canada et les États-Unis qui servira de base pour mettre un terme au différend de longue date sur le bois d'œuvre.

Cet accord de principe fournit le cadre d'une entente de sept ans qui donnera aux producteurs canadiens un accès au marché américain, protégera la part du marché du Canada et ramènera la stabilité dans une industrie affaiblie par plus de vingt ans de mesures commerciales prises par les États-Unis.

Les gouvernements provinciaux, et les industries de chaque province, se sont montrés en faveur de l'accord cadre.

La conclusion de l'accord entraînera non seulement la suppression des droits, mais aussi le remboursement aux producteurs de bois canadiens d'environ 80 p. cent des dépôts perçus, ce qui représente 4 milliards de dollars américains dans les poches des exportateurs canadiens. Cet argent profitera grandement à ces exportateurs, et aux travailleurs et aux collectivités des régions où ils sont situés.

L'accord de principe tient compte des différentes conditions opérationnelles à travers le Canada. En effet, il donne aux provinces et à l'industrie la souplesse nécessaire, par exemple, l'exemption de certaines régions du Canada et de certains produits, pour faire face à des circonstances particulières.

Au cours des sept à neuf prochaines années, aucune mesure frontalière ne sera appliquée lorsque le prix du bois sera élevé, comme il l'a été presque constamment durant les deux dernières années. Lorsque le prix sera plus faible, les provinces pourront choisir la mesure à l'exportation la mieux adaptée à leur industrie.

En vertu des dispositions de l'accord, le Canada et les États-Unis, en concertation avec les provinces, pourraient négocier des issues possibles en fonction de réformes des politiques.

L'accord de principe comprend aussi un mécanisme novateur qui répond aux préoccupations de l'industrie canadienne concernant l'augmentation éventuelle des exportations des autres pays producteurs de bois vers les États-Unis au détriment du Canada. L'accord prévoit une réduction des frais à l'exportation pour les exportateurs canadiens lorsque cette situation se présente.

La conclusion de l'accord entraînera la fin des droits perçus par les États-Unis et le remboursement des dépôts aux importateurs attitrés.

Les prochaines étapes sont la rédaction détaillée des textes juridiques et l'achèvement de l'accord. Les travaux à ce sujet se poursuivent. Les représentants du Canada et des États-Unis échangent actuellement des documents et discutent de façon périodique.

This detailed work involves designing the mechanics of the agreement's key features (e.g. disposition of deposits, border measures, surge mechanism, et cetera), passing legislation to implement the border measure, designing a quota system, and drafting legal text. This work is well under way and we are in regular consultations with the provinces and industry.

Once finalized, this agreement will provide certainty and stability to the lumber industry, communities and workers across Canada.

While we will take the time to get it right, we are aiming to complete the agreement in the coming weeks so that the benefits, including an end to border measures and the return of deposits, can start as quickly as possible.

The return of the deposit money will allow Canadian companies to invest in their operations and their people, thereby increasing their productivity and competitiveness.

From the outset, our government has been committed to promoting the best interests of Canada, the provinces, the industry and forest workers and their families and communities.

Once it enters into force, this agreement will pave the way for a stronger bilateral trade relationship facilitating Canada-U.S. collaboration in making North America more competitive.

And importantly, once finalized, this agreement will give our lumber companies, their workers and the communities in which they live a more secure and prosperous future.

Ces travaux comprennent l'élaboration des mécanismes relatifs aux principaux éléments de l'accord, comme, entre autres, la disposition des dépôts, les mesures frontalières et le mécanisme d'augmentation subite. Nous travaillerons aussi à l'adoption de la législation nécessaire à la mise en œuvre les mesures frontalières, à l'élaboration d'un système de contingent et à la rédaction des textes juridiques. Nous avons accompli une bonne partie de ces travaux et consultons constamment les provinces et l'industrie.

Une fois finalisé, cet accord fournira certitude et stabilité à l'industrie, aux collectivités et aux travailleurs du secteur du bois d'œuvre partout au Canada.

Bien que nous prendrons le temps nécessaire pour mener à bien les négociations, nous tenterons d'achever l'accord durant les prochaines semaines afin de pouvoir bénéficier de ses avantages le plus tôt possible, notamment la fin des mesures frontalières et le remboursement des dépôts.

Le remboursement des dépôts permettra aux entreprises canadiennes d'investir dans leurs installations et leur personnel, et d'augmenter ainsi leur productivité et de renforcer leur compétitivité.

Dès le début, le gouvernement s'est engagé à défendre les intérêts du Canada, des provinces, de l'industrie, des travailleurs, des familles et des communautés du secteur forestier.

Une fois mis en œuvre, cet accord ouvrira la porte à une relation commerciale bilatérale plus solide qui facilitera la collaboration canado-américaine pour rendre l'Amérique du Nord plus compétitive.

De plus, il ne faut pas oublier qu'une fois conclu, l'accord offrira aux entreprises forestières, aux travailleurs et aux communautés un avenir plus sûr et plus prospère.

sday, June 8, 2006

n Growers of Canada:

nristine Moran, Executive Director;

illiam Van Tassel, Director.

Le jeudi 8 juin 2006

Producteurs de grains du Canada :

Christine Moran, directrice générale;

William Van Tassel, directeur.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Tuesday, June 6, 2006

The Honourable David Emerson, P.C., M.P., Minister of International Trade.

WITNESSES

Tuesday, May 30, 2006

National Farmers Union:

Stewart Wells, President;

Colleen Ross, Women's President;

Barry Robinson, District Director, District 8 (Ottawa Valley);

Jack Hoogenboom, President, Local No. 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell and Carleton Counties.

Tuesday, June 6, 2006

International Trade Canada:

John Gero, Assistant Deputy Minister, Trade Policy and Negotiations Branch.

(*Continued on previous page*)

COMPARAÎT

Le mardi 6 juin 2006

L'honorable David Emerson, C.P., député, ministre du Commer international.

TÉMOINS

Le mardi 30 mai 2006

Syndicat national des cultivateurs :

Stewart Wells, président;

Colleen Ross, présidente des femmes agricultrices;

Barry Robinson, directeur de district, district 8 (vallée l'Outaouais);

Jack Hoogenboom, président, section local n° 1 — Stormo Dundas, Glengarry, Prescott, Russell et les comtés de Carleto

Le mardi 6 juin 2006

Commerce international Canada :

John Gero, sous-ministre adjoint, Politique commerciale négociations.

(*Suite à la page précédente*)

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Monday, June 12, 2006
Tuesday, June 13, 2006

Issue No. 4

Seventh and eighth meetings on:

The present state and the future of agriculture and forestry in Canada

APPEARING:
The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P.,
Minister of Agriculture and Agri-Food

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le lundi 12 juin 2006
Le mardi 13 juin 2006

Fascicule n° 4

Septième et huitième réunions concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

COMPARAÎT :
L'honorable Chuck Strahl, C.P., député,
ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

44082-44086

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Pépin
* LeBreton, P.C.	Peterson
(or Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Stratton substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*June 12, 2006*).

The name of the Honourable Senator Tkachuk substituted for that of the Honourable Senator Stratton (*June 13, 2006*).

The name of the Honourable Senator Meighen substituted for that of the Honourable Senator Segal (*June 13, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cordy substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*June 13, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*June 14, 2006*).

The name of the Honourable Senator Segal substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*June 14, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Pépin
* LeBreton, C.P.	Peterson
(ou Comeau)	Segal
Mahovlich	Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Stratton substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 12 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Tkachuk substitué à celui de l'honorable sénateur Stratton (*le 13 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Meighen substitué à celui de l'honorable sénateur Segal (*le 13 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 13 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 14 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Segal substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 14 juin 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 12, 2006
(8)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 4:32 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mercer, Oliver, Peterson and Stratton (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of the Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

APPEARING:

The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food.

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister.

Canadian Food Inspection Agency:

François Guimont, President.

Minister Strahl made a statement and, together with Ms. Ouimet and Mr. Guimont, answered questions.

At 6:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, June 13, 2006
(9)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 6:04 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Cordy, Fairbairn, P.C., Gustafson, Meighen, Mitchell and Peterson (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 12 juin 2006
(8)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 16 h 32, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mercer, Oliver, Peterson et Stratton (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable Chuck Strahl, C.P., député, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée.

Agence canadienne d'inspection des aliments :

François Guimont, président.

Le ministre Strahl fait une déclaration puis, aidé de Mme Ouimet et de M. Guimont, répond aux questions.

À 18 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 13 juin 2006
(9)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 4, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Cordy, Fairbairn, C.P., Gustafson, Meighen, Mitchell et Peterson (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge et Marc Leblanc, analystes.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of the Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Canadian Wheat Board:

Ken Ritter, Chair of the Board of Directors;

Adrian Measner, Chief Executive Officer;

Victor Jarjour, Chief Representive — Trade.

Mr. Ritter made a statement and, together with Messrs Measner and Jarjour, answered questions.

At 7:24 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee met in camera to consider its draft agenda.

It was agreed that the analysts prepare a draft interim report based on the discussion at this meeting.

At 7:50 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Commission canadienne du blé :

Ken Ritter, président du conseil d'administration;

Adrian Measner, président-directeur général;

Victor Jarjour, représentant principal, Commerce international.

M. Ritter fait une déclaration puis, aidé de MM. Measner et Jarjour, répond aux questions.

À 19 h 24, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité se réunit à huis clos pour examiner une ébauche de programme.

Il est convenu que les analystes préparent une ébauche de rapport provisoire à partir des discussions de cette séance.

À 19 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 12, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 4:32 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. We are pleased to have with us today the Minister of Agriculture and Agri-Food Canada, the Honourable Charles Strahl. We congratulate you on your appointment Mr. Strahl, and good luck with one of the most important and difficult portfolios in any government.

In the last few years, we have seen the worst Canadian farm incomes in our history. Low commodity prices in the grains and oilseeds sector, as well as unexpected events like the BSE crisis and outbreaks of avian influenza in British Columbia in 2004, are some of the major factors that have caused the situation. Farmers have increasingly borrowed money to survive and farm debt has reached $51 billion. The foundation of rural Canada is at risk.

The minister and the government recently took steps to address the situation. An additional $1.5 billion in farm support was announced in the last budget. Changes to farm programs like CAIS and the cash and advance programs have been implemented or are in the legislative stage, and a target of 5 per cent of renewable fuel by 2010 has been set with the hope it will bring new opportunities for farmers. In addition, the government is currently negotiating a new World Trade Organization agreement on agriculture, which I am sure will have consequences for the way we produce and market food here in Canada.

We will be pleased to hear the minister talk about these ongoing initiatives as well as his priorities to address the current farm income crisis.

Accompanying the minister today are Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister of Agriculture and Agri-Food Canada, and Mr. François Guimont, President of the Canadian Food Inspection Agency. Ms. Ouimet grew up on a dairy farm in St. Albert, Ontario; Mr. Guimont comes from La Tuque, Quebec; and our minister is from British Columbia, so we are covering the country.

The minister is available to us for 90 minutes today, which is very generous, and then he will have to leave due to demands of his schedule. However, Ms. Ouimet and Mr. Guimont will stay for the final 30 minutes to continue answering our questions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 12 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 16 h 32 pour étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare ouverte cette séance du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire du Canada, l'honorable Charles Strahl. Nous vous félicitons de votre nomination, monsieur Strahl, et vous souhaitons bonne chance dans l'un des portefeuilles les plus importants et les plus difficiles de n'importe quel gouvernement.

Au cours des dernières années, les revenus agricoles au Canada ont été les pires de notre histoire. La faiblesse des cours des denrées dans les secteurs des céréales et des oléagineux, de même que des événements imprévus comme la crise de l'ESB et l'apparition de la grippe aviaire en Colombie-Britannique en 2004, sont les principaux facteurs qui ont causé cette situation. Les agriculteurs ont dû emprunter de plus en plus d'argent pour survivre et l'endettement agricole a atteint 51 milliards de dollars. Les bases mêmes du Canada rural sont en péril.

Le ministre et le gouvernement ont pris récemment des mesures pour redresser la situation. On a annoncé dans le dernier budget l'injection additionnelle de 1,5 milliard de dollars d'aide aux agriculteurs. Des changements ont été ou seront apportés aux programmes agricoles comme le PCSRA et le programme d'avances en espèces, et un objectif de 5 p. 100 de carburant renouvelable d'ici 2010 a été fixé, dans l'espoir de créer ainsi de nouvelles possibilités pour les agriculteurs. En outre, le gouvernement négocie actuellement une nouvelle entente agricole dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce et je suis certaine que cela aura des conséquences sur la manière dont nous produisons et commercialisons les aliments ici au Canada.

Nous avons hâte d'entendre le ministre nous parler de ces initiatives et de ses priorités pour s'attaquer à l'actuelle crise du revenu agricole.

Le ministre est accompagné aujourd'hui de Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée à Agriculture et Agroalimentaire Canada, et de M. François Guimont, président de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Mme Ouimet a grandi sur une ferme laitière à St. Albert, en Ontario; quant à M. Guimont, il vient de La Tuque, au Québec. Et notre ministre est de la Colombie-Britannique, de sorte que nous avons devant nous des représentants de plusieurs régions du pays.

Le ministre a une heure et demie à nous consacrer aujourd'hui, ce qui est très généreux de sa part, après quoi il devra partir en raison de ses nombreux engagements. Cependant, Mme Ouimet et M. Guimont pourront rester une demi-heure de plus pour continuer de répondre à nos questions.

Hon. Chuck Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food: Thank you very much, Madam Chair. I want to thank you for the invitation to be here today. It is always a pleasure for me to talk about agriculture issues, especially before a committee like this. This is my first appearance before this committee. I always appreciate the seriousness with which senators take their work, but I find that people bring a special passion to the subject of agriculture. There is no doubt that people are concerned about parts of the sector that have had some problems, and we are all keen to find ways to ensure a prosperous and sustainable future. I look forward to working with you to find solutions.

I will take a few minutes to outline what we have done in the last few months, to address some of the particular areas in which you have expressed interest, and then to talk about the future.

[*Translation*]

I believe that we have done some very good work in answering agricultural producers' financial concerns. Their situation has obviously been difficult these past few years, but we are taking steps to solve the problems in the short term and to establish the basis for a prosperous future.

The government has dedicated $1.5 billion to the agricultural sector in the budget introduced on May 2. This amount is three times more than the commitment that we had made in the electoral campaign. The initiatives announced in the budget meet the expectations of producers and farm organizations that had been indicated to us during the consultations held in the past months.

We are determined to meet the short-term needs while paving the way for long-term stability.

[*English*]

We made three announcements on May 18 that put more than $1 billion into the hands of farmers this fiscal year. The biggest single announcement was that we are changing the method of CAIS inventory valuation. We all know that CAIS has not been as responsive to the needs of farmers as it should be, and we will be spending an extra $900 million this fiscal year. Administrators will be recalculating the CAIS applications of producers for the 2003, 2004 and 2005 program years. If producers are entitled to more money under this method of inventory valuation, they will receive a payment. Using this method ensures that there is no additional paperwork for farmers, of which there is plenty already. All of these calculations will be done in-house.

L'honorable Chuck Strahl, C.P., député, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire : Merci beaucoup, madame la présidente. Je tiens à vous remercier de m'avoir invité à témoigner devant vous aujourd'hui. C'est toujours un plaisir pour moi de discuter de questions relatives à l'agriculture, surtout devant un comité comme celui-ci. C'est la première fois que je comparais devant ce comité. J'ai toujours apprécié le sérieux avec lequel les sénateurs font leur travail, mais je trouve que ceux qui s'occupent d'agriculture mettent dans leur travail une passion toute spéciale. Il est indéniable que les gens s'inquiètent au sujet des composantes de ce secteur qui ont éprouvé des problèmes, et nous cherchons tous à trouver des moyens d'assurer un avenir prospère et durable. Je compte avoir le plaisir de travailler avec vous pour trouver des solutions.

Je vais prendre quelques minutes pour donner un aperçu de ce que nous avons fait au cours des derniers mois, après quoi je vais aborder certaines questions particulières pour lesquelles vous avez exprimé votre intérêt, et je toucherai ensuite un mot de l'avenir.

[*Français*]

Je pense que nous avons fait un bon travail en répondant aux préoccupations financières des agriculteurs. Leur situation a été de toute évidence difficile ces dernières années, mais nous prenons des mesures pour régler les problèmes à court terme et jeter les bases d'un avenir prospère.

Le gouvernement a prévu un investissement de 1,5 milliard de dollars pour le secteur agricole dans le budget du 2 mai. Cette somme représente le triple de notre engagement électoral initial. Les initiatives annoncées dans le budget répondent aux attentes dont les agriculteurs et les organismes agricoles nous ont fait part au cours des consultations des derniers mois.

Nous sommes déterminés à combler les besoins à court terme tout en jetant les bases de la stabilité à long terme.

[*Traduction*]

Nous avons fait le 18 mai dernier trois annonces qui représentent pour les agriculteurs des versements de plus d'un milliard de dollars au cours de la présente année financière. La principale de ces annonces était que nous changeons la méthode d'évaluation des stocks dans le cadre du PCSRA. Nous savons tous que le PCSRA n'a pas répondu aussi bien qu'il l'aurait dû aux besoins des agriculteurs, et nous allons dépenser une somme supplémentaire de 900 millions de dollars au cours de la présente année financière. Les administrateurs vont recalculer les demandes présentées par les producteurs au titre du PCSRA pour les années 2003, 2004 et 2005. Si les producteurs ont droit à des sommes plus importantes en application de cette méthode d'évaluation des stocks, ils recevront un versement. L'application de cette méthode garantit que les agriculteurs n'auront aucune paperasse additionnelle à remplir, et ils en ont d'ailleurs déjà beaucoup. Tous ces calculs seront faits à l'interne.

Also connected to CAIS, we are working with the provinces and territories toward expanding the eligibility criteria for negative margin coverage to provide more help to viable farms with deep losses. This will provide an additional $50 million in federal funds to benefit farmers.

Our government remains committed to replacing CAIS with a program that separates disaster relief from income stabilization. In the meantime, we are making changes to the program that makes it more responsive to producers' needs, as this should pave the way to new and separate programming.

In addition to these changes, we have stopped the deposit requirement and replaced it with a much more affordable fee. We have deferred collection of overpayments and cancelled interest charges on overpayments until January 1, 2007, while we go through these recalculations. These common sense initiatives better meet the needs of farmers and do not burden them with extra paperwork.

The other two announcements we made on May 18 are related and will help farmers now and in the future. This includes our tabling of amendments in the House to the Agricultural Marketing Programs Act, AMPA, which will improve existing cash advance programs by making them more responsive to farmers' needs. I am pleased that the AMPA amendments appeared to have support from all sides and have passed quickly through the House of Commons. That legislation is now before the Senate and I am hoping that it will pass here very quickly as well.

Related to the AMPA changes is the introduction of the Enhanced Spring Credit Advance Program, ESCAP, which will assist producers as early as this spring. With ESCAP we are doubling the maximum interest-free loan for spring credit advances to $100,000 and extending the repayment period for cash advances made under the program to September 30, 2007. This is a very practical program. Many farmers will be familiar with it and it will provide assistance now. We expect the ESCAP will make available approximately $500 million to producers.

We expect the AMPA amendments, which will make permanent some of those other measures I mentioned in the ESCAP program, to provide an additional $600 million in cash advances to producers. This program will not only permanently make the ESCAP type of improvements to increase the amount per loan and increase the upper limit overall, but also expand the number of categories that producers can apply for, including livestock.

In addition to those May 18 announcements, I travelled to Manitoba to announce our new Cover Crop Protection Program, CPP, which will provide help for farmers whose land is damaged

Toujours au sujet du PCSRA, nous travaillons avec les provinces et les territoires en vue d'étendre les critères d'admissibilité à la couverture de la marge négative afin d'offrir une plus grande aide aux exploitations agricoles viables qui ont subi de lourdes pertes. Cela permettra de verser 50 millions de dollars de plus en fonds fédéraux aux agriculteurs admissibles.

Notre gouvernement demeure déterminé à remplacer le PCSRA par un programme qui fait la distinction entre l'aide en cas de catastrophe et la stabilisation du revenu. Dans l'intervalle, nous apportons des changements au programme pour qu'il réponde mieux aux besoins des producteurs, ce qui devrait paver la voie à de nouveaux programmes distincts.

En plus de ces changements, nous avons mis fin à l'exigence de dépôt et l'avons remplacée par des droits beaucoup plus abordables. Nous avons reporté la perception des trop-payés et annulé les frais d'intérêt sur les trop-payés jusqu'au 1er janvier 2007, pendant que nous procédons au nouveau calcul. Ces initiatives dictées par le bon sens permettent de mieux répondre aux besoins des agriculteurs et de ne pas les accabler de formalités administratives.

Les deux autres annonces que nous avons faites le 18 mai sont liées et aideront les agriculteurs aujourd'hui et à l'avenir. Cela comprend le dépôt à la Chambre d'amendements à la Loi sur les programmes de commercialisation agricole, la LPCA, en vue d'améliorer les programmes existants d'avances en espèces pour qu'ils répondent plus étroitement aux besoins des agriculteurs. Je suis heureux de constater que les amendements proposés à la LPCA semblent avoir reçu l'appui de tous les partis et ont été adoptés rapidement à la Chambre des communes. Ce projet de loi est maintenant au Sénat et j'espère qu'il y sera également adopté très rapidement.

En rapport avec les changements à la LPCA, signalons l'introduction du Programme d'avances printanières bonifiées, le PAPB, qui aidera les producteurs dès le printemps. Grâce au PAPB, nous doublons le montant maximal du prêt sans intérêt pour les avances de fonds printanières, ce qui le porte à 100 000 $, et nous prolongeons la période de remboursement des avances en espèces consenties en vertu du programme au 30 septembre 2007. Il s'agit d'un programme très pratique. De nombreux agriculteurs connaissent bien cette initiative qui leur offrira un soutien dès maintenant. Le PAPB débloquera environ 500 millions de dollars pour les producteurs.

Il est prévu que grâce aux modifications à la LPCA, qui rendront permanentes certaines des autres mesures que j'ai mentionnées dans le PAPB, les producteurs recevront 600 millions de dollars additionnels sous forme d'avances de fonds. Ce programme aura pour effet non seulement de rendre permanentes les améliorations découlant du PAPB, comme l'augmentation du montant par prêt et le relèvement de la limite supérieure globale, mais aussi de multiplier le nombre de catégories pour lesquelles les producteurs peuvent présenter une demande, y compris l'élevage de bétail.

Depuis ces annonces du 18 mai dernier, je me suis rendu au Manitoba pour lancer notre nouveau Programme de cultures de couverture, le PCC, qui aidera les agriculteurs dont les terres ont

by flooding and who have to plant a cover crop to get it back into production. We have committed $50 million to fund the initial year and to cover payments to producers in Saskatchewan and Manitoba who have been hit hard by flooding and excess moisture in the past couple of years.

Immediately upon being sworn in, we moved to improve and accelerate the Grains and Oilseeds Payment Program to ensure farmers received their money in time for spring planting. More than $591 million of the $755 million has been paid out to more than 100,000 producers.

We have also announced that the Farm Improvement and Marketing Cooperative Loans Act, the FIMCLA legislation will continue. It was scheduled to be discontinued. We are in consultations with industry on how to make that program more effective. The FIMCLA is particularly popular in Saskatchewan.

All these changes I have mentioned are about addressing the farm income situation and helping our producers to operate in a more profitable and sustainable basis, as well as giving them the tools to run their businesses in a more stable and predictable financial environment.

At the WTO, as you have already mentioned, Madam Chair, we are currently involved in an intensive negotiating process in Geneva aimed at reaching an agreement on detailed commitments at the earliest possibility. The modalities that we are discussing now are really the nuts and bolts of this Doha round. Canada is continuing to push for a more level, international playing field for our producers and processors, which we believe can be accomplished by eliminating all forms of export subsidies, substantially reducing trade distorting subsidies, and by significantly improving market access. We want an ambitious outcome for Canada. At the same time, like all WTO members, we are no different, and we have both offensive and defensive interests.

[*Translation*]

We recognize that the Doha round of negotiations is offering us a unique opportunity to free up trade even more in order to increase the prosperity in our sector. Consequently, we welcome the progress that has been made in all areas of negotiation, which will bring about some real benefits to our agricultural sector, including for our exporters.

On the other hand, it is obvious that strong pressures will continue to be exerted on us in some negotiation issues that are crucial for our supply management system. It is important to recognize that the 148 other members of WTO are prepared to accept at least some reduction of tariffs and some increase in tariff

été endommagées par les inondations qui doivent planter une culture de couverture pour leur permettre de réintégrer le cycle de la production. Nous nous sommes engagés à verser 50 millions de dollars pour financer la première année d'existence du programme et à assumer les paiements versés aux producteurs de la Saskatchewan et du Manitoba qui ont été durement touchés par les inondations et l'excès d'humidité depuis environ deux ans.

Dès notre arrivée au pouvoir, nous avons agi pour améliorer le Programme des céréales et des graines oléagineuses pour faire en sorte que les agriculteurs reçoivent leur argent à temps pour la plantation du printemps. Des 755 millions de dollars prévus, plus de 591 millions ont été versés à plus de 100 000 producteurs.

Nous avons aussi annoncé le maintien de la Loi sur les prêts destinés aux améliorations agricoles et à la commercialisation selon la formule coopérative, qui devait être discontinuée. Nous menons présentement des consultations auprès du secteur agricole pour déterminer comment on pourrait rendre ce programme plus efficace. Cette mesure législative est particulièrement populaire en Saskatchewan.

Tous les changements que je viens de mentionner visent à redresser la situation du revenu agricole et à aider nos producteurs à fonctionner sur une base plus rentable et durable, de même qu'à leur fournir les outils voulus pour gérer leurs entreprises dans un environnement financier offrant davantage de rentabilité et de prévisibilité.

À l'OMC, comme vous l'avez déjà mentionné, madame la présidente, nous participons présentement à un processus de négociation intense à Genève en vue de conclure un accord sur des engagements détaillés le plus rapidement possible. Les modalités dont nous discutons maintenant sont vraiment les rouages de cette ronde de Doha. Le Canada continue d'exercer des pressions en vue d'obtenir des chances égales, à l'échelle internationale, pour nos producteurs et nos transformateurs. Nous sommes convaincus que cet objectif peut être atteint en éliminant toutes les formes de subventions à l'exportation, en diminuant sensiblement le soutien au commerce qui fausse le jeu et en améliorant de façon marquée l'accès au marché. Nous sommes en quête de résultats ambitieux pour le Canada. En même temps, à l'instar de tous les pays membres de l'OMC, dont nous ne sommes pas différents, nous avons à la fois des intérêts offensifs et défensifs.

[*Français*]

Nous reconnaissons que le cycle de négociations de Doha nous offre une chance unique de libéraliser davantage le commerce afin d'accroître la prospérité de notre secteur. Par conséquent, nous voyons d'un bon œil les progrès accomplis dans tous les dossiers de négociation qui procureront des avantages réels à notre secteur agricole, y compris à nos exportateurs.

D'autre part, il est évident que nous continuerons de subir de fortes pressions dans les dossiers de négociation décisifs pour notre système de gestion de l'offre. Il est important de reconnaître que les 148 autres membres de l'OMC sont prêts à accepter au moins une réduction quelconque des droits et une augmentation

quotas for sensitive products. However, our government strongly supports Canada's supply management system and will continue to vigorously defend our interests.

Canada's active participation in WTO negotiations is crucial factor for the sector's prosperity. Hence I can assure you that we will continue to fight hard in the discussions in order to obtain the best possible result for the whole Canadian agricultural sector, including supply managed industries and export oriented industries.

[*English*]

This leads me to my final point, which is my optimism for the future of the agricultural sector. Canada is in a unique position to be a world leader in agricultural science and innovation. We have 167 million acres of agricultural land and are already internationally recognized for our agricultural research. We have introduced an agricultural science and innovation strategy that will present a number of opportunities for our producers and throughout the value change. I was able to detail some of that at a speech in Montreal a few weeks ago.

In addition, the government is committed to ensuring that all motor vehicle fuel contains at least 5 per cent renewable fuel, such as ethanol or bio-diesel, by 2010. This is potentially an important new market for our grain and oilseed producers. We want to encourage producers to participate in the value-added opportunities that will arise from expansion of the bio-fuels industry. In working with my colleagues from Environment Canada and Natural Resources Canada and with industry and provinces, we will ensure that the government delivers on this commitment in a way that allows producers to derive the maximum possible benefits from the demand that the 5 per cent target will create.

I will be hosting a conference here in Ottawa next Monday with a broad cross-section of industry stakeholders. At the conference, we will hear more of their views on our actions to enhance opportunities for grains and oilseeds producers to ensure that they are part of a renewable value chain and value-added system.

In the longer term, bio-fuels is only one aspect of the range of industrial, chemical and other products that could be derived from agricultural biomass, and we want to support science, research, development and innovation to get us there.

In summary, let me re-emphasize that we are working toward long-term sustainability and profitability for our entire agricultural sector including all the rural communities that support a healthy natural resource sector.

quelconque des contingents tarifaires pour tous les produits sensibles. Néanmoins, notre gouvernement appuie énergiquement le système de gestion de l'offre du Canada et continuera de défendre nos intérêts avec vigueur.

La participation active du Canada aux négociations de l'OMC est déterminante pour la prospérité du secteur. Je peux donc vous donner l'assurance que nous continuerons de batailler ferme dans les pourparlers afin d'obtenir le meilleur résultat possible pour l'ensemble du secteur agricole canadien, y compris pour les industries soumises à la gestion de l'offre et les industries à vocation exportatrice.

[*Traduction*]

Voilà qui m'amène à mon dernier point, soit mon optimisme à l'égard de l'avenir du secteur agricole. Le Canada est dans une position unique pour devenir un chef de file mondial au chapitre de la science et de l'innovation agricoles. Nous avons 167 millions d'acres de terres agricoles et nous sommes déjà reconnus, à l'échelle internationale, pour notre recherche. Nous avons lancé une stratégie de la science et de l'innovation agricoles qui offrira de nombreuses possibilités à nos producteurs et à tous les maillons de la chaîne de valeur. Il m'a été donné d'en préciser certains détails à l'occasion d'une allocution que j'ai prononcée à Montréal il y a quelques semaines.

Le gouvernement s'est engagé à ce que tous les carburants des véhicules automobiles renferment au moins 5 p. 100 de carburant renouvelable, comme l'éthanol ou le biodiesel, d'ici 2010. Cela représente potentiellement un nouveau marché important pour nos producteurs de céréales et de graines oléagineuses. Nous voulons encourager les producteurs à tirer parti des possibilités de valorisation de l'industrie des biocarburants. En collaboration avec mes collègues d'Environnement Canada et de Ressources naturelles Canada, de mes homologues provinciaux et de représentants de l'industrie, nous voulons nous assurer que le gouvernement respecte cet engagement d'une façon qui permette aux producteurs de maximiser les retombées de la demande que créera cet objectif de 5 p. 100.

Lundi prochain, je serai l'hôte d'une conférence réunissant une vaste brochette d'intervenants du secteur. À cette occasion, nous pourrons être à l'écoute d'une multitude de points de vue sur les mesures que nous avons prises en vue d'accroître les débouchés des producteurs de céréales et d'oléagineux et de faire en sorte qu'ils s'intègrent à une chaîne de valeur renouvelable et à un réseau de valeur ajoutée.

À long terme, les biocarburants ne sont qu'un élément de la gamme des produits industriels, chimiques et autres qui pourraient être dérivés de la biomasse agricole, et nous voulons appuyer la science, la recherche, le développement et l'innovation qui nous permettront de concrétiser cela.

En résumé, je voudrais réitérer que nous sommes en quête de rentabilité et de viabilité à long terme pour l'ensemble de notre secteur agricole, ce qui comprend toutes les communautés rurales qui soutiennent un secteur des ressources naturelles en bonne santé.

Madam Chairman, I will conclude there. I know you want me to keep my remarks short. I will do my best to answer your questions in the same manner.

The Chairman: Thank you. I very much appreciate your last sentence, where you referred to the communities that are fostered and kept by the agricultural success that we have in Canada. We certainly do not want them to in any way diminish.

Senator Gustafson: It is good of you to appear before the committee, Mr. Minister. I will keep my remarks short. There is no use going into the difficulties that agriculture has been in. I am sure you have heard them. They are serious. I want that on the record.

I have two questions. One is with respect to the negative margins. As you know, some farmers received very good cheques because they had positive crops. Some farmers had hail, drought, and maybe three bad crops in five years and they received very little. In fact, the program was working backwards, to my thinking. How do you turn that around and get the numbers to work? It would mean you have to take from some and give to others. Do you have a formula to deal with that within the CAIS program?

Mr. Strahl: The $900 million that we put into the inventory evaluation system is a federal-only component. We are not expecting the provinces to chip in on it. It is a straight $900 million from the federal government. We will go back and recalculate based on what they call the P1 and P2 inventory valuation system rather than the once-a-year inventory that farmers have complained has never properly valued their inventory. The P1 and P2 system, for almost all farmers involved, will mean more money in their pockets. The funds do not come from anyone else except the federal government. It will not have to be taken from anyone. By recalculating their CAIS program based on that new system, most farmers will benefit mightily.

We have promised that because some sectors might have benefited from the old system and done better depending on their sector and the kind of crops, we will give them the better of the two. We will give them either the new P1/P2 system, which we think will benefit most, or the old system if it is better for them. We will give them whichever system is the greater benefit for each farmer after we make the calculations.

The negative margins aspect is different from the inventory valuation, which is a federal-provincial initiative. The federal portion is about $50 million and the provinces kick in about 40 per cent. That will allow more farmers that have had a negative margin to apply and qualify for CAIS payment.

Madame la présidente, je vais m'en tenir là. Je sais que vous vouliez que je sois bref. Je ferai de mon mieux pour répondre à vos questions avec la même concision.

La présidente : Merci. J'ai bien aimé votre dernière phrase, dans laquelle vous faites référence aux communautés qui existent et qui prospèrent grâce au succès du Canada dans le domaine agricole. Nous ne voulons certainement pas qu'elles périclitent de quelque façon que ce soit.

Le sénateur Gustafson : Monsieur le ministre, vous êtes bien aimable de comparaître devant le comité. Mon intervention sera brève. Inutile de revenir sur les difficultés qu'a connues l'agriculture. Je suis sûr que vous les connaissez. Elles sont sérieuses. Je tenais à le dire.

J'ai deux questions. La première porte sur les marges négatives. Comme vous le savez, certains agriculteurs ont reçu de très gros chèques parce qu'ils avaient eu des récoltes intéressantes. D'autres, qui ont connu la grêle, la sécheresse et peut-être trois mauvaises récoltes en cinq ans n'ont reçu que très peu. En fait, le programme fonctionnait à l'envers, à mon avis. Comment renverser la vapeur et faire en sorte que les chiffres fonctionnent? Cela signifierait qu'il faut retirer de l'argent à certains pour en donner à d'autres. Existe-t-il dans le cadre du PCSRA une formule pour régler cela?

M. Strahl : Les 900 millions de dollars que nous investissons dans le système d'évaluation des stocks sont une composante uniquement fédérale. Nous ne nous attendons pas à une contrepartie des provinces. Cette somme est versée uniquement par le gouvernement fédéral. Nous referons nos calculs en nous fondant sur ce que l'on appelle le système d'évaluation des stocks P1 et P2 au lieu de nous fonder sur l'inventaire annuel unique car les agriculteurs se plaignaient que cette méthode ne permettait pas d'évaluer convenablement leurs stocks. Pour la presque totalité des agriculteurs, le système P1 et P2 se traduira par des versements plus généreux provenant uniquement du gouvernement fédéral. Il ne sera pas nécessaire de retirer quoi que ce soit à quiconque. En recalculant leurs versements au titre du PCSRA en fonction de ce nouveau système, la plupart des agriculteurs sortiront gagnants.

Étant donné que certains secteurs auront peut-être bénéficié de l'ancien système et mieux tiré leur épingle du jeu selon leur champ d'activité et leur type de culture, nous avons promis de leur verser les versements les plus élevés auxquels leur donnent droit les deux systèmes. Nous leur paierons le montant le plus élevé, qu'il leur soit dû aux termes du nouveau système P1/P2, qui, à notre avis, devrait être avantageux pour la plupart d'entre eux, ou aux termes de l'ancien système, si c'est mieux pour eux. Nous leur ferons bénéficier du système le plus avantageux après avoir fait les calculs.

La question des marges négatives est différente de celle de l'évaluation des stocks, puisqu'il s'agit d'une initiative fédérale-provinciale. La part du gouvernement fédéral est d'environ 50 millions de dollars; les provinces fournissent environ 40 p. 100. Cela permettra à un plus grand nombre d'agriculteurs qui ont accusé une marge négative de présenter une demande et d'être admissibles à un paiement en vertu du PCSRA.

The inventory valuation and the negative margin coverage were two consistent themes that I heard when I talked to industry groups across the country. They said that right from the beginning it has never worked for them. I am not claiming this will be perfect but it will help many people. We are using this system this year and will go forward with the provinces on negative margins in the coming year. In that way, farmers will have something to count on. It will make it more predictable and should benefit a great number of farmers.

Senator Gustafson: Will this apply to 2005?

Mr. Strahl: Yes, for 2003, 2004 and 2005. The 2003 calculations are in so we will begin those recalculations immediately. Most of the 2004s are in and we will be able to start on those quickly and the 2005s will not come in for a while yet. We will begin on the recalculations for 2003 and 2004 immediately. Farmers will begin receiving their cheques some time in late summer and then another cheque based on the 2004 recalculations and a final cheque toward the end of the year on the 2005 figures.

Senator Gustafson: My next question concerns subsidies. I believe that we will not get the Americans or Europeans off subsidies. I have used pretty strong language on this issue from time to time. The Canadian farm communities have bought that lie for a number of years. Last year, when our farmers were just beginning to get their teeth into a new crop of peas, the Americans more than doubled their support by paying their farmers U.S. $5 per bushel, guaranteed, which equates to Can. $6. At the same time, our farmers were barely able to get Can. $2 per bushel. That has put many farmers out of the pea business, which is unfortunate because growing peas is a good environmental approach to crops because the crop provides nitrogen to the soil. At the same time, France doubled its hard wheat subsidies. We have an American election coming up within a year. I do not believe that they will back off these subsidies.

We have to take a whole new look at the global situation that Canada faces. I know that there are limited dollars to go around but we cannot let our agricultural business go to pieces, and that is exactly what is happening. We are seeing too many farm sales with land prices dropping 100 per cent. This is a serious situation. Certainly, it is not a positive approach and I am afraid that in the future we will be looking at the same thing.

Mr. Strahl: As the Canadian Minister of Agriculture I should be reluctant to mention that I am from Missouri. However, I understand what you are saying. We have heard before that big changes are coming, whether at the GATT or the WTO.

L'évaluation des stocks et la couverture de la marge négative sont deux thèmes qui sont revenus constamment dans les entretiens que j'ai eus avec divers groupes du secteur un peu partout au pays. Selon eux, la formule n'a jamais fonctionné pour eux, et ce, dès le départ. Je ne prétends pas que cette solution sera parfaite, mais elle viendra en aide à bien des gens. Nous utilisons ce système cette année et nous nous attaquerons au problème des marges négatives en collaboration avec les provinces au cours de l'année à venir. De cette façon, les agriculteurs pourront compter sur quelque chose. Le système deviendra plus prévisible et devrait avantager un grand nombre d'agriculteurs.

Le sénateur Gustafson : Ce changement s'appliquera-t-il à 2005?

M. Strahl : Oui, pour 2003, 2004 et 2005. Comme nous avons reçu les calculs pour 2003, nous allons commencer immédiatement à les refaire. La plupart de ceux de 2004 sont aussi arrivés et nous allons pouvoir nous y mettre rapidement; quant à ceux de 2005, il faudra encore attendre un certain temps. Nous allons commencer sans délai à refaire les calculs pour 2003 et 2004. Les agriculteurs recevront leur premier chèque vers la fin de l'été, ensuite un autre fondé sur les nouveaux calculs pour 2004 et un dernier chèque vers la fin de l'année pour les chiffres de 2005.

Le sénateur Gustafson : Ma prochaine question concerne les subventions. Je ne pense pas que nous réussirons à convaincre les Américains ou les Européens à abandonner leurs subventions. Il m'est arrivé de temps à autre de m'exprimer en termes plutôt vigoureux sur cette question. Les communautés agricoles canadiennes ont avalé ce mensonge pendant des années. L'an dernier, alors que nos agriculteurs commençaient à peine à se lancer dans une nouvelle culture de pois, les Américains ont plus que doublé leur soutien à leurs agriculteurs en leur garantissant 5 $US le boisseau, ce qui équivaut à 6 $CAN. Au même moment, les agriculteurs canadiens avaient du mal à obtenir 2 $CAN le boisseau. Cette situation a incité plusieurs d'entre eux à abandonner cette culture, ce qui est malheureux puisqu'il est bon pour l'environnement de cultiver des pois étant donné que cette culture alimente le sol en hydrogène. À la même époque, la France a doublé ses subventions au blé dur. Les élections américaines auront lieu d'ici un an et je ne crois pas que les politiques américains abandonneront ces subventions.

Nous devons jeter un regard neuf sur la situation à laquelle le Canada est confronté dans le monde. Je sais que nos ressources financières sont limitées, mais nous ne pouvons laisser le secteur de l'agriculture tomber en décrépitude, et c'est précisément ce qui se passe. Nous voyons beaucoup trop de ventes d'exploitation agricole où le prix de la terre accuse une baisse de 100 p. 100. La situation est sérieuse. Chose certaine, nous ne sommes pas en présence d'une approche positive et je crains qu'à l'avenir, ce soit du pareil au même.

M. Strahl : En tant que ministre de l'Agriculture du Canada, je devrais hésiter à le dire, mais je suis sceptique. Cependant, je comprends ce que vous dites. On nous a déjà dit que des changements d'envergure pointaient à l'horizon, que ce soit au GATT ou à l'OMC.

Senator Gustafson: Yes, or for that matter in Seattle.

Mr. Strahl: It is still the right fight to fight. We need to get the Europeans and the Americans, who are the big players in this, as well as Japan, to reduce their subsidies. The numbers they are talking about are 65 per cent to 70 per cent reductions. If we can get them to do it, I will be at Portage and Main singing the alleluia chorus. Certainly, we should be pushing them to make those reductions and we an obligation to do so. I hope that it will happen.

Senator, you are correct in saying that farmers and Canadians should not be under any illusions. It means that you would have long-term predictable planning for our farm programs, our income stabilization programs and a predictable market access to other markets. These would be great things. However, it will not mean that the price of wheat would double overnight. That is not reasonable and people should be cautious about that expectation. It would be a great news story but it would not end all the difficulties. You are right to add a little cautionary note.

Our ability to compete with the Americans on a direct commodity support system is hard to imagine. Last year they put U.S. $8 billion into corn. People suggest we try to match that, but there is not enough money in the system to do that for 167 million acres. The best hope we have is to try to get international agreements to get those subsidies down, get the tariffs down, and get access to foreign markets.

You might have heard Minister Emerson's comments before this committee when he said that we have to spend more resources on our bilateral trade arrangements to try to do what we can to pry open markets elsewhere. I agree with the comment that the WTO is not a panacea for our problems.

Senator Gustafson: We have not worked in the numbers of the spin-off that is lost because agriculture is not moving forward. That could represent quite a number. We might have to take that into consideration when we look at the global situation if the current situation continues for the long term.

Senator Peterson: The short-term programs or quick fixes we talk about are certainly laudable but they keep the patient alive until the doctor arrives, and I do not think we know where the doctor is. My sense is that we have to deal with this on the global basis. I agree with Senator Gustafson that if we continue to layer debt on the farmers, they will go bankrupt and it will cascade down to the support industry, et cetera. I believe that 80 per cent of farmers survive with off-farm income, but as farms get larger, they cannot do that physically.

Le sénateur Gustafson : Oui, ou encore à Seattle.

M. Strahl : Il n'en demeure pas moins que c'est le combat qu'il faut livrer. Nous devons réussir à convaincre les Européens et les Américains, qui sont les principaux acteurs dans ce domaine, avec le Japon, à diminuer leurs subventions. On parle de réductions de l'ordre de 65 à 70 p. 100. Si nous pouvons obtenir qu'ils s'exécutent, on me verra au coin de Portage et Main en train de chanter l'alléluia. Une chose est sûre : il faut exercer des pressions sur eux pour qu'ils fassent ces réductions. C'est notre devoir. J'espère que cela se produira.

Sénateur, vous < avez raison de dire que les Canadiens et plus particulièrement les agriculteurs, ne devraient pas se faire d'illusion. Cela voudrait dire que nous pourrions planifier à long terme nos programmes agricoles, nos programmes de stabilisation du revenu et compter sur un accès prévisible aux marchés étrangers. Ce serait formidable. Cependant, cela ne voudrait pas dire que le prix du blé doublerait du soir au lendemain. Ce n'est pas raisonnable d'espérer cela, et les gens devraient modérer leurs attentes à cet égard. Ce serait une belle histoire, mais elle ne marquerait pas la fin de toutes les difficultés. Vous avez raison de faire cette mise en garde.

Il est difficile d'imaginer que nous puissions livrer concurrence aux Américains grâce à un système de soutien direct par produit. L'année dernière, les Américains ont investi 8 milliards de dollars US dans le maïs. Certains nous invitent à faire de même, mais nous n'avons pas suffisamment d'argent pour financer 167 millions d'acres. Notre meilleur espoir, c'est d'essayer d'obtenir des ententes internationales pour abaisser ces subventions, réduire les tarifs et gagner l'accès aux marchés étrangers.

Vous avez peut-être entendu les propos qu'a tenus le ministre Emerson devant votre comité. Il a déclaré qu'il nous fallait consacrer davantage de ressources à nos accords commerciaux bilatéraux en vue d'essayer de pénétrer sur d'autres marchés, ailleurs. Je conviens que l'OMC n'est pas une panacée pour nos problèmes.

Le sénateur Gustafson : Nous n'avons pas fait de calculs pour chiffrer les retombées perdues parce que l'agriculture ne progresse pas. Ce chiffre risquerait d'être assez élevé. Il faudrait peut-être en tenir compte dans notre examen du contexte global si la situation actuelle perdurait à long terme.

Le sénateur Peterson : Les programmes à court terme ou les solutions ponctuelles dont nous parlons sont certes louables, mais ils ne réussissent qu'à garder le patient en vie en attendant l'arrivée du docteur, et je ne pense pas que nous sachions où se trouve le docteur. À mon sens, nous devons aborder le problème dans une perspective internationale. Je suis d'accord avec le sénateur Gustafson : si nous laissons les agriculteurs continuer à s'endetter, ils feront faillite, et cela aura un effet domino sur le secteur des services généraux, et cetera. Si je ne m'abuse, 80 p. 100 des agriculteurs réussissent à survivre grâce à un revenu d'appoint, mais comme les fermes sont de plus en plus grandes, ils ne sont pas capables, physiquement, d'assumer cela.

Brazil is one of the lowest cost producers in the world and yet, it is going to move toward subsidies for its farmers. If they cannot manage to stay afloat, we can well imagine what our farmers are facing.

With all the work that has been done and all the information that we have, can we not, with the help of the experts in the field, try to devise a master plan that would make farming financially viable?

Mr. Strahl: If I could answer that one easily, the farmers would carry me out on their shoulders. There is no doubt that it is a very difficult scene right now. Farmers have faced poorly designed support programming that has not done the job for them. I have heard that time and again. They have not had programming that they have been able to bank on. They were hit with the BSE problem; my area was hit with the avian influenza problem. If you go to Porcupine Plains or Red River Valley right now you would find out that there are excess moisture problems, and that is compounded by the fact they had drought problems a year before. In the woes of the farming industry, one thing seems to pile on another, and combined with a worldwide situation with heavily subsidized foreign products, it is a bad combination.

We have tried short, medium and long-term funding. One method is to try to get some money out in a hurry. That is why we accelerated the payout on the grains and oilseed side. That is why we have tried to make retroactive changes that will put money in farmers' pockets this year. That is why we have brought these changes to the AMPA legislation; if it goes through the Senate quickly it will double the amount of interest-free money that is available for the farmers. These are short-term efforts to try to help farmers quickly.

I have been reluctant to go towards ad hoc programming, where we get a sector that is in trouble and we throw some money at it, and so on. We want to try to give farmers some hope for the medium and longer term to devise programming and work with farmers to say what we can do that will be predictable and bankable and something they can count on in the medium and longer term. That is why we talked about having separate disaster relief programming, for example, so when disaster hits farmers they can get funding in a hurry rather than having to wait a couple of years like they have had to under the CAIS program. We have also talked about fixing our flagship program so that farmers can rely on it and they can understand it so that they do not need an accountant to walk them through the opening pages. We want them to be able to get online and figure out how it works and make those calculations on their own.

Le Brésil est l'un des pays qui affichent les plus bas coûts de production au monde et pourtant, il devra subventionner ses agriculteurs. Si les fermiers brésiliens ne peuvent réussir à rester à flot, on peut imaginer à quelles difficultés se heurtent les fermiers canadiens.

Compte tenu de tout le travail qui a été fait et de toute l'information dont nous disposons, ne serait-il pas possible, avec l'aide d'experts dans le domaine, d'élaborer un plan directeur qui rendrait le travail agricole financièrement viable?

M. Strahl : Si je pouvais répondre à cette question facilement, les agriculteurs me porteraient en triomphe sur leurs épaules. Il ne fait aucun doute que la situation est très difficile à l'heure actuelle. Les agriculteurs sont aux prises avec des programmes de soutien mal conçus qui n'ont pas rempli leur mandat. J'ai entendu dire cela à maintes et maintes reprises. Ils n'ont pas bénéficié de programmes sur lesquels ils auraient pu compter. Ils ont été frappés par le problème de l'ESB; des cas de grippe aviaire sont survenus dans ma région. Si vous alliez à Porcupine Plains ou dans la vallée de la rivière Rouge maintenant, vous constateriez des problèmes d'excès d'humidité, qui sont aggravés par le fait que ces endroits ont connu la sécheresse l'année précédente. Les maux de l'industrie agricole semblent s'additionner, et si l'on y ajoute un contexte international caractérisé par des produits étrangers fortement subventionnés, c'est une mauvaise combinaison.

Nous avons essayé le financement à court, moyen et long termes. Une option consiste à essayer de distribuer de l'argent rapidement. C'est pourquoi nous avons accéléré les versements aux producteurs de céréales et de graines oléagineuses. C'est pourquoi nous avons tenté d'apporter des changements rétroactifs qui mettront de l'argent dans les poches des agriculteurs cette année. C'est pourquoi nous avons apporté ces modifications à la Loi sur les programmes de commercialisation agricole. Si cette mesure est adoptée sans délai par le Sénat, elle doublera le montant sans intérêt qui sera versé aux agriculteurs. Ce sont là des efforts à court terme pour essayer d'aider les fermiers rapidement.

J'ai hésité à opter pour des programmes ponctuels, en vertu desquels on débloque des fonds pour un secteur en péril. Nous voulons essayer de donner aux agriculteurs un certain espoir à moyen et long termes en élaborant des programmes de concert avec eux. Nous voulons leur dire sur quelles mesures prévisibles et fiables ils pourront compter à moyen et long termes. Voilà pourquoi nous avons envisagé d'instituer des programmes d'urgence en cas de catastrophe distincts. Ainsi, si des agriculteurs sont frappés par une catastrophe, ils pourraient avoir accès rapidement à un financement au lieu de devoir attendre un an ou deux comme c'était le cas auparavant dans le cadre du PCSRA. Nous avons aussi envisagé d'apporter des correctifs à notre programme-vedette pour que les agriculteurs puissent s'y fier et qu'ils puissent le comprendre. Ils ne devraient pas avoir besoin d'un comptable pour déchiffrer les pages d'accueil. Nous voulons qu'ils puissent en prendre connaissance en ligne, en comprendre le fonctionnement et faire ces calculs eux-mêmes.

Some longer-term planning involves everything from biofuel strategy to a biomass strategy, which means getting more value for everything we produce, whether it is in bio-plastics or value-added products of different kinds. Again, we must open the markets and expand the markets so that farmers have more opportunities here in this country and abroad to make a dollar on their products, and to involve farmers in that money-making part of the deal.

For example, this morning I read an article in the paper where there is evidence that the U.S. will have a corn shortage this year. The price of corn has gone up from U.S. $2 to U.S. $2.55 a bushel and still climbing because of their projected biomass shortage that includes their ethanol program. Again, this is good news for farmers, to create some competition to drive those prices up both domestically and abroad. Hopefully we can get the prices up where farmers can make more money from the marketplace. That is what they want to do, but there is no real quick fix.

We have tried many things over the years and few have been successful. We have some short-term programs for this spring and some medium-term programs involving our science strategy and other programs. We have longer-term programs, which will try to get more value-added money for farmers so that they can make something in the longer-term. I wish there was a simpler answer.

Senator Peterson: I did not suggest it was simple. We have to have the collective will to look for a solution. As you say, if we do not address the biofuel strategy correctly and be sure we have the capacity to produce the crop, then it will have to be imported and our farmers will lose again. It is connecting the dots in all of these things to make sure our producers are the beneficiaries.

Mr. Strahl: I absolutely agree. Two or three weeks ago, we met with Minister Ambrose and Minister Lunn and the provincial ministers in charge of the biofuel components in each of the provinces. We met in Regina. Up to now we have had these stand-alone provincial programs, everything from zero to 10 per cent biofuels programming, and for the first time we agree that we need to work together to have a national program, which will be something all provinces can buy into and under which we can set some national standards and national goals. This would include — and I was very pleased about this — unanimity that we need to ensure that the farmers will benefit rather than just Husky Oil or British Petroleum. I do not have anything against those companies but we are trying to make a program that will be good for the environment and also good for farmers.

Pour ce qui est de la planification à plus long terme, elle couvre un champ très vaste, d'une stratégie des biocarburants à une stratégie de la biomasse, afin de concrétiser notre volonté d'obtenir une valeur accrue pour tout ce que nous produisons, qu'il s'agisse de produits bioplastiques ou à valeur ajoutée en tous genres. Encore là, nous devons ouvrir de nouveaux marchés et élargir les marchés existants pour que les agriculteurs aient davantage de possibilités, ici et à l'étranger. Il faut faire participer les agriculteurs pour tout ce qui concerne le volet financier de l'affaire.

Par exemple, ce matin, j'ai lu dans le journal un article selon lequel, d'après certains indices, les États-Unis connaîtront une pénurie de maïs cette année. Le prix du maïs est passé de 2 $ à 2,55 $US le boisseau et il continue de grimper en raison d'un déficit prévu de la biomasse qui touche leur programme d'éthanol. Encore là, ce sont de bonnes nouvelles pour les agriculteurs, qui souhaitent créer une certaine concurrence pour faire grimper les prix tant ici qu'à l'étranger. Espérons que les prix atteindront un niveau qui permettra aux fermiers de gagner davantage d'argent sur le marché. C'est ce qu'ils veulent faire, mais il n'y a pas de remède miracle.

Nous avons essayé de nombreuses mesures au fil des ans, mais bien peu ont été couronnées de succès. Nous avons des programmes à court terme pour le printemps et des programmes à moyen terme qui comprennent notre stratégie scientifique et d'autres programmes. Nous avons des programmes à plus long terme grâce auxquels nous tenterons d'obtenir pour les agriculteurs une valeur ajoutée pour leurs produits pour qu'ils puissent rentabiliser leurs opérations à long terme. J'aimerais qu'il y ait une réponse simple.

Le sénateur Peterson : Je n'ai pas laissé entendre que c'était simple. Collectivement, nous devons avoir la volonté de chercher une solution. Comme vous le dites, si nous ne mettons pas en oeuvre correctement notre stratégie des biocarburants et si nous ne nous assurons pas d'être en mesure de produire les récoltes nécessaires, alors il faudra en importer et nos agriculteurs seront perdants encore une fois. L'important, c'est de faire le lien entre tous ces éléments pour s'assurer que nos producteurs seront les bénéficiaires de cette stratégie.

M. Strahl : Je suis tout à fait d'accord. Il y a deux ou trois semaines, nous avons rencontré la ministre Ambrose et le ministre Lunn, ainsi que les ministres provinciaux responsables des composants de biocarburants dans chacune des provinces. Nous nous sommes rencontrés à Regina. Jusqu'à maintenant, les provinces avaient des programmes séparés prévoyant diverses proportions de biocarburant dans une fourchette allant de 0 à 10 p. 100 et, pour la première fois, nous avons convenu qu'il est nécessaire de travailler ensemble pour se doter d'un programme national, auquel toutes les provinces pourront adhérer. En vertu de ce programme, nous pourrons fixer certaines normes et objectifs nationaux. Cela englobera — et j'en suis très fier — l'unanimité dont nous avons besoin pour garantir que les agriculteurs auront leur part du gâteau, et non seulement Husky Oil ou British Petroleum. Je n'ai rien contre ces compagnies, mais nous essayons de créer un programme qui sera bon pour l'environnement et bon aussi pour les agriculteurs.

Next Monday, I am meeting with industry leaders to discuss the ethanol and biodiesel issues. We want to know exactly what they need to make sure that they are part of the money-making aspect. We want to ensure that they are not just providing low-cost commodities to some other big outfit that will take all the profits. It has to be done right, I agree, and we are making sure the industry is in on the ground floor to ensure that it happens.

Senator Mercer: Our agriculture industry has been blessed with good ministers who have been dedicated to helping solve the problem. We are all on the same page here, but the question is how we get there.

I want to pursue this discussion of biofuels. You talk about a 5 per cent target. In Brazil, the target is much higher than that. Then we talk about the U.S. The U.S. $80 billion in subsidies in corn alone is a frightening number. My theory is that we need to make sure that we engage the farming community not just in the production of corn for biofuel, but also engage them in the ownership of the production of the plants so the profit is recycled in the farming industry and stays in the farming industry. I am very concerned that the big oil companies will swoop in and scoop this up because it will be profitable. As we mandate larger percentages to be biofuels this will happen.

Can you tell me what steps you may be contemplating to ensure that happens and how it will assist farmers and farm organizations?

Second, I want to talk about the WTO. How realistic is it that we will already ever be successful with this issue? You have talked about the election in the United States this year. You threw the U.S. $80 billion in corn subsidies on the table. I do not see that we are ever going to be successful. Is there not a need for us to adopt another strategy? Our strategy has been to try to talk to EU and the Americans off the subsidy wagon and they are not getting off.

Is there another direction that we should be taking to protect our industry, to protect the production of food in this country and to make sure we have a viable agricultural industry in the long term?

I have only been on this committee three years and I am already frustrated. I am sure that Senator Gustafson and Senator Fairbairn are much more frustrated because they have been on this committee a lot longer than I have. We seem to be dancing around this issue. We would like to see you singing the alleluia chorus at Portage and Main. We would like to be there with you, but I am not optimistic.

Lundi prochain, je dois rencontrer des chefs de file du secteur pour discuter des dossiers de l'éthanol et du biodiesel. Nous voulons savoir exactement ce dont ils ont besoin pour être sûrs d'être parties prenantes aux profits financiers. Nous voulons nous assurer que les agriculteurs ne sont pas uniquement ceux qui fournissent des matières premières à bas prix à de grandes entreprises qui accapareront tous les profits. Il faut faire les choses correctement, c'est vrai, et nous prenons les moyens pour nous assurer que les intervenants sont présents dès le départ pour garantir que c'est ce qui se passera.

Le sénateur Mercer : Notre industrie agricole a eu le privilège de pouvoir compter sur de bons ministres qui n'ont pas ménagé leur peine pour tenter de résoudre le problème. Nous sommes tous sur la même longueur d'onde quant à l'objectif à atteindre, mais la question est de savoir comment s'y prendre.

Je veux poursuivre la discussion sur les biocarburants. Vous avez parlé d'un objectif de 5 p. 100. Au Brésil, l'objectif est beaucoup plus élevé que cela. Nous avons aussi parlé des États-Unis. Les Américains dépensent 80 milliards de dollars pour subventionner uniquement le maïs et c'est un chiffre assez effrayant. Ma théorie, c'est qu'il faut faire en sorte que la communauté agricole ne se borne pas à produire le maïs destiné aux biocarburants, mais qu'elle participe aussi à la propriété des usines de production; de cette façon, les profits retournent dans le secteur agricole et y demeurent. Je crains énormément que les grandes compagnies pétrolières fondent sur le morceau pour s'en emparer car l'affaire sera profitable. Cela ne manquera pas de se produire à mesure que nous imposons des pourcentages accrus de biocarburants.

Pouvez-vous me dire quelles mesures vous envisagez pour garantir la réalisation de cet objectif et de quelle façon cela aidera les organisations agricoles et les agriculteurs?

Deuxièmement, je veux parler de l'OMC. À quel point est-il réaliste de penser que nous obtiendrons un jour du succès dans ce dossier? Vous avez parlé des élections qui auront lieu aux États-Unis cette année. Vous avez fait état des 80 millions de dollars de subventions au maïs que les Américains ont mis sur la table. Je ne pense pas que nous puissions jamais réussir. Ne faudrait-il pas adopter une autre stratégie? Jusqu'ici, notre stratégie a été d'essayer de convaincre l'Union européenne et les Américains d'abandonner leurs subventions, mais ils ne veulent pas lâcher prise.

Y a-t-il une autre orientation que nous devrions prendre pour protéger notre industrie, pour protéger la production alimentaire dans notre pays et s'assurer d'avoir une industrie agricole viable à long terme?

Je siège au comité depuis trois ans seulement, et je suis déjà frustré. Je suis sûr que le sénateur Gustafson et le sénateur Fairbairn sont beaucoup plus frustrés encore puisqu'ils participent aux travaux du comité depuis beaucoup plus longtemps que moi. Nous semblons faire du sur place. Nous aimerions vous entendre chanter l'alléluia au coin de Portage et Main. Nous aimerions être là avec vous, mais je ne suis pas optimiste.

Mr. Strahl: Certain parts of the agriculture sector are particularly tough. This is always the trouble, of course. I have been to all 10 provinces; I have had industry round tables in every province since I have been minister and I have met with all the provincial agriculture ministers. A person naturally tends to gravitate toward the problems. There are actually quite a few success stories, but when it is going well, farmers do not get a hold of me and tell me about the success. They do not give me the good news stories but I am aware of the successes.

I do not want to paint the picture that agriculture is hopeless. Right now, the grains and oilseeds sector is tough. A number of sectors are doing quite well such as the value-added side and the export markets. The supply-managed industries as well have been profitable and continue to be so. It is not all negative. There are some good news stories out there but, unfortunately, the tough stories are sad and they are not easily solved.

Right now, Canada produces less than 1 per cent biofuels, so 5 per cent is very doable. There are some plants on the drawing board and others will come on stream this year. We have had talks with the canola industry and some other farm associations and they have told us that as long as we can give them a firm commitment as to the requirements, they are ready to produce it and can produce it. There are investors ready, there are people who just need our word on a mandate for a certain percentage of biodiesel, and they will produce it for sure. They are ready to go, but they have never had that commitment. They are looking to us for a commitment and they are looking to move forward.

The industry is looking for a tax regime that is farm ownership friendly. That tax regime would include things like flow-through shares to accelerate write-offs. That is an advantage we have given the mining industry but we have not given to our own farmers. They want changes to co-op legislation that will allow them to have new generation co-ops that will allow them to lever more money and equity from the marketplace. Right now, there is a limit on what they can lever. They want changes to that legislation.

There will be talk bandied about regarding some sort of a per-litre subsidy. I am not sure exactly what it is they will be looking for. In the past, we have already had some direct investment in ethanol plants that the federal government has been involved with, as well as some provincial governments. That has helped to create some plant capacity already. The Ontario provincial government has a $520 million provincial plan for 10 years, I think it is, but certainly, the provinces are eager to get in on this as well. There will be quite a pool of money available. We have to get the right tax levers in place so we do not just make it available to big corporations, but also to farmers and cooperatives and others

M. Strahl : Certains éléments du dossier agricole sont particulièrement ardus. Évidemment, c'est toujours le problème. Je suis allé dans les 10 provinces; j'ai organisé des tables rondes sectorielles dans chacune d'elles depuis que je suis ministre et j'ai rencontré tous les ministres provinciaux de l'Agriculture. Il est naturel d'être obnubilé par les problèmes. En fait, il y a passablement d'exemples de réussite, mais lorsque les choses vont bien, les agriculteurs ne m'appellent pas pour me parler de ces succès. Ils ne me racontent pas les cas de réussite, mais je suis au courant des succès.

Je ne veux pas présenter une image désespérée de l'agriculture. À l'heure actuelle, le secteur des céréales et des graines oléagineuses traverse de durs moments. Un certain nombre de secteurs se tirent bien d'affaire, comme le volet valeur ajoutée et les marchés d'exportation. Les entreprises assujetties à la gestion de l'offre ont aussi été rentables et continuent de l'être. Tout n'est pas négatif. Il y a de bonnes nouvelles, mais malheureusement, les cas difficiles sont tristes, et il n'est pas facile de les régler.

À l'heure actuelle, le Canada produit moins de 1 p. 100 de biocarburant et l'objectif de 5 p. 100 est donc tout à fait faisable. Des usines sont à l'étape de la conception et d'autres projets verront le jour cette année. Nous avons eu des entretiens avec des représentants de l'industrie du canola et d'autres associations agricoles et ils nous ont dit que, pourvu que nous leur donnions un engagement ferme quant aux exigences, ils sont prêts à produire la matière première, ils en ont la capacité. Il y a des investisseurs qui sont prêts, des gens qui n'attendent que notre signal quant à un mandat visant un certain pourcentage de biocarburant, et ils vont le produire à coup sûr. Ils sont prêts à aller de l'avant, mais ils n'ont jamais eu un tel engagement. Ils attendent de nous un engagement et ils sont prêts à démarrer.

L'industrie voudrait un régime fiscal qui soit favorable aux propriétaires d'exploitations agricoles. Ce régime fiscal comprendrait des éléments comme des actions accréditives pour accélérer l'amortissement. C'est un avantage que nous avons entendu à l'industrie minière mais pas à nos propres agriculteurs. Ils veulent des changements à la législation sur les coopératives afin de créer des coopératives de nouvelle génération qui leur permettraient d'aller chercher plus d'argent et d'investissement sur le marché financier. À l'heure actuelle, il y a une limite à l'effet multiplicateur dont ils peuvent bénéficier. Ils veulent des changements à cette loi.

On évoquera la possibilité d'une subvention versée au litre. Je ne sais pas exactement à quoi on s'attend à cet égard. Dans le passé, des usines d'éthanol ont déjà bénéficié d'investissements directs de la part du gouvernement fédéral et aussi de certains gouvernements provinciaux. Cela a aidé au départ à créer une certaine capacité en usine. Le gouvernement provincial de l'Ontario a un plan et prévoit investir 520 millions de dollars sur dix ans, je crois, mais il est certain que les provinces sont tout à fait disposées à faire leur part également. Il y aura beaucoup d'argent disponible. Nous devons mettre en place les leviers fiscaux appropriés de manière à ne pas simplement mettre cet argent à la disposition des grandes entreprises, mais aussi des

so that they can benefit directly. It is nice to deliver your crop but it is also nice to get a cheque back that represents some of the value-added.

I mentioned the meeting coming up on June 19. There is also a Canadian Canola Growers Association biodiesel meeting coming up on July 17. It will be held in Calgary. It will be part of our federal-provincial meeting at the end of the month in Newfoundland. It is getting lots of chatter and interdepartmental work between Environment Canada, National Resources Canada and the Department of Agriculture and Agri-Food, to make sure it has a big agriculture component. In every way — federally, provincially, interdepartmentally and industry wide — we are getting the critical mass of discussion and collective political will to make this work.

Concerning the WTO negotiations, I met with Secretary Johanns in Washington, D.C. and we spoke of many things, but this issue was certainly on the table. Last weekend, I met with Pascal Lamy, the chair of the WTO negotiations, while he was in Montreal. These are probably the two most powerful men in these negotiations. If they do not see it going forward, I certainly do not see it going forward.

What I got from both of them is interesting. Both of them have said there are some difficulties. The Americans have just changed their negotiator and that makes handing off the baton difficult in terms of keeping the message consistent. They also are running up against the fact that they have this short period of time where they can have a fast track from Congress to negotiate a free trade agreement. That runs out within a limited time period so we need to get some action in that area.

Mr. Lamy is starting to put out some actual text of what the WTO agreement might look like. He is floating the text and getting comments and reactions to it. He also has called the ministers worldwide to come to Geneva, I think on June 29. Minister Emerson and I will head over for what we hope will be the intense talks that will put this thing over the top.

There seems to be quite a bit of effort to make it happen. On the other hand, we must be cautiously optimistic. We want to see it happen. There seems to be a lot of emphasis, but the big guys at the table have to make some moves. Europe and the Americans have to make pretty significant moves; if they do not, I do not say it does not matter what we do, but we cannot force them to act. If they are not coming along, there is not any one thing we can do to force them. They have to have the political will and the deal that is in their best interest. They have the same political problem down south that we have here.

agriculteurs, des coopératives et d'autres intervenants, pour qu'ils puissent en bénéficier directement. C'est bien de livrer sa récolte, mais c'est encore mieux de toucher un chèque qui représente une certaine valeur ajoutée.

J'ai évoqué la réunion qui aura lieu le 19 juin. Il y aura aussi le 17 juillet une réunion de l'Association canadienne des producteurs de canola pour discuter du biodiesel. Cette réunion aura lieu à Calgary. La question sera également à l'ordre du jour de notre réunion fédérale-provinciale à la fin du mois, à Terre-Neuve. Ce dossier suscite beaucoup d'intérêt et il se fait beaucoup de travail interministériel à Environnement Canada, Ressources naturelles Canada et Agriculture et Agroalimentaire Canada, afin de s'assurer qu'un éventuel programme comporte un important volet agricole. À tous les niveaux — fédéral, provincial, interministériel et sectoriel —, nous obtenons la masse critique en termes de discussions et de volonté politique collective pour faire débloquer ce dossier.

Au sujet des négociations de l'OMC, j'ai rencontré le secrétaire Johanns à Washington et nous avons discuté de nombreux dossiers, mais il est certain que nous avons abordé cette question. En fin de semaine dernière, j'ai rencontré Pascal Lamy, qui préside les négociations de l'OMC, quand il était de passage à Montréal. Ce sont probablement les deux hommes les plus puissants qui participent à ces négociations. Si eux n'escomptent pas une issue favorable, je ne peux assurément pas les contredire.

Or ce que j'ai entendu de leur part était intéressant. Tous les deux ont dit qu'il y a certaines difficultés. Les Américains viennent juste de changer de négociateur, ce qui crée des difficultés pendant la période de transition quant à l'uniformité du message. Ils sont aussi confrontés au fait qu'ils disposent d'une brève période pendant laquelle ils peuvent obtenir du Congrès le pouvoir de négocier de manière accélérer un accord de libre-échange. Ce pouvoir viendra à échéance dans un délai très court, de sorte que nous devons obtenir que les négociations débloquent dans ce dossier.

M. Lamy commence à rassembler les éléments d'un texte donnant une idée de ce à quoi pourrait ressembler l'accord de l'OMC. Il distribue ce texte pour obtenir des commentaires et des réactions. Il a aussi convoqué les ministres du monde entier à Genève pour le 29 juin, je crois. Le ministre Emerson et moi-même y serons et j'espère que nous aurons alors des pourparlers intenses qui permettront de faire aboutir ce dossier.

Il semble que beaucoup d'efforts soient déployés pour que cela arrive. Par contre, nous devons faire preuve d'un optimisme prudent. Nous voulons que cela aboutisse. Il semble qu'il y ait une volonté très forte, mais les principaux ténors autour de la table devront faire bouger les choses. L'Europe et les Américains doivent abattre des cartes assez décisives; s'ils ne le font pas, je ne dis pas que ce que nous pourrions faire importe peu, mais enfin, nous ne pouvons pas les forcer à agir. S'ils ne se décident pas à avancer, il n'y a absolument rien que nous puissions faire pour les y forcer. Ils doivent posséder la volonté politique de conclure une entente qui est dans leurs meilleurs intérêts. Nos voisins du Sud ont le même problème politique que nous avons chez nous.

There is no simple solution but it seems that some of the stars are lining up right now. Whether we can actually make it happen at the end of this month, I am not sure, but we will be heading over there with that intention.

Senator Stratton: It is a delight to have you here, minister. My question to you concerns the European Union. A number of years ago we were looking at agriculture subsidies and we went to Europe. Some countries were adamant that they were not going to diminish subsidies whatsoever and that position seems to be holding today.

Since our trip there, can you enlighten this committee as to whether or not there has been some movement on the part of, say, Germany, who is tired of footing the bill for 50 per cent of the EU budget? Are there some countries in Europe that really want to diminish subsidies? I think Britain and Germany do, with reservations. Can you give me examples — and if you see the stars aligning in some of those countries? That is critical.

Mr. Strahl: Europe has been making a transition on helping out its farmers. One reason they are even talking nowadays is that they have changed their subsidy program quite a bit over the years from some commodity-specific, trade-distorting types of subsidies to more of the whole farm programs. They still have a big subsidy program over there that allows their farmers to stay on the land. On the other hand, it is changing considerably in order to be WTO compliant.

The European Union is expanding and once new countries become part of it they come under the same bailiwick. It is one thing to have the northern industrialized nations that spend 40 billion or 50 billion subsidizing their programs, but every time the European Union hears that Slovakia or another country would like to be part of it, the EU must think about what it means to the European package.

I am told one reason the Europeans are interested is that they need to get this under control as well. So much money is involved considering that 50 per cent of the entire European budget is spent on agricultural subsidies. As other countries come in, it is one thing to say they will spend it all on farming, but the European Union has a host of things on which to spend money, and all of a sudden it is under pressure to make a decision on a hundred fronts about where this money will be spent.

In the same way, the Americans are in something of a pickle, too. Their deficit is $500 billion, and one day, not that I can predict this next year, I guess there will be a comeuppance for it. The shoe will drop, and we had better hope it drops slowly in a measured way. What they are doing in the United States on agriculture is not sustainable. They can throw $20 billion or

Il n'y a pas de solution simple, mais il semble que l'alignement des planètes soit favorable actuellement. Quant à savoir si nous pouvons faire débloquer les choses à la fin du mois, je n'en suis pas certain, mais c'est dans cette intention ferme que nous allons y aller.

Le sénateur Stratton : C'est un plaisir de vous accueillir ici, monsieur le ministre. La question que je vous pose concerne l'Union européenne. Il y a un certain nombre d'années, nous avons étudié les subventions agricoles et nous sommes allés en Europe. Certains pays refusaient catégoriquement de diminuer les subventions le moindrement, et il semble que cette position persiste encore aujourd'hui.

Pouvez-vous nous dire si, depuis notre voyage là-bas, il y a eu certaines concessions de la part de, disons, l'Allemagne, qui est tannée de payer la note en versant 50 p. 100 du budget de l'UE? Y a-t-il en Europe des pays qui veulent vraiment réduire les subventions? Je pense que la Grande-Bretagne et l'Allemagne le veulent, à certaines conditions. Pouvez-vous me donner des exemples, et croyez-vous que la conjoncture est favorable dans certains de ces pays? C'est un aspect critique.

M. Strahl : L'Europe a opéré une transition dans l'aide à ses agriculteurs. L'une des raisons pour lesquelles les Européens acceptent même de discuter aujourd'hui, c'est qu'ils ont apporté pas mal de changements à leur programme de subventions au fil des années, remplaçant des subventions visant spécifiquement certaines denrées et causant ainsi des distorsions commerciales par des programmes qui procèdent davantage d'une approche agro-globale. Ils ont encore un énorme programme de subventions qui permet à leurs agriculteurs de conserver leur exploitation. Par contre, ce programme change considérablement pour être conforme aux exigences de l'OMC.

L'Union européenne s'agrandit et quand de nouveaux pays en deviennent membres, ils sont assujettis aux mêmes exigences. C'est une chose d'avoir des pays septentrionaux industrialisés qui dépensent 40 milliards ou 50 milliards d'euros en subventions à leurs programmes, mais à chaque fois que l'Union européenne entend dire que la Slovaquie ou un autre pays voudrait devenir membre, elle doit réfléchir à ce que cela signifie pour l'ensemble de la problématique européenne.

On me dit que l'une des raisons pour lesquelles les Européens sont intéressés, c'est qu'ils doivent eux aussi reprendre le contrôle de ce dossier. Cela coûte tellement cher, quand on songe que 50 p. 100 de tout le budget européen est consacré aux subventions agricoles. À mesure que d'autres pays deviennent membres, les Européens ne peuvent plus s'engager à continuer de tout dépenser pour l'agriculture, car l'Union européenne a une foule de dossiers pour lesquels elle doit dépenser de l'argent et elle subit tout à coup de fortes pressions venant de tous côtés et doit prendre une décision quant à la manière de dépenser cet argent.

De même, les Américains sont quelque peu coincés, eux aussi. Leur déficit est de 500 milliards de dollars et un jour, non pas que je puisse le prédire pour l'année prochaine, mais je suppose qu'il faudra un jour faire face à la musique. Tout cela ne peut pas durer et nous devons espérer que l'atterrissage se fera en douceur. Ce que les États-Unis font dans le domaine de l'agriculture n'est pas

$30 billion into the system and export it away to other countries in the short term, which is very disruptive to the rest of the world, but can they do it in the long term? The Americans have some systemic fiscal problems and agriculture is one of them. That is one reason they are trying to find a politically palatable way to rein in what has been extravagant spending in the agriculture sector and make it something that is manageable. The numbers are literally up to the 65 per cent and 70 per cent reduction range.

Senator Stratton: Are you cautiously optimistic, or are you still from Missouri?

Mr. Strahl: I am from Missouri. As Senator Gustafson said, he has heard the same promises. I am hopeful although I do not know how optimistic I am. It is one of the things we need to get right, or else it is hard to imagine that whatever we do will work. That is why it is so important. When people talk about the bilateral answer, we may have to have bilateral one-offs with countries around the world. We have a few examples around the world of these bilateral agreements, such as with Costa Rica and Israel, but they are not easy to negotiate either.

We have many people who want to export agriculture, and we have a big export market in Korea. We sell pork, wheat and much more, and some people want us to make a quick bilateral agreement with them. I point out to them that if we sign a bilateral agreement we have to be prepared for the Hyundais. You do not get a free trade deal for nothing. We can say ship our agricultural products to Korea and the Koreans will dump their Hyundais into our market. I wonder if the domestic folks would be okay with that. We would not be talking to this committee but would have to have this discussion with the industry committee.

The WTO is still the best way to do it because it is a worldwide, multi-faceted discussion that would be in the best interests of the entire world, including the developing world. Bilateral agreements may be what we are forced into, but even they are not simple.

Senator Callbeck: Welcome, minister. Toward the end of your presentation, you talked about agriculture research and the fact that Canada has the ability to be a world leader in this area. I want to ask you about organic food production and research. We addressed organic farming in the committee's value-added report. It seems there is great potential in this area and that it can be profitable.

My own province of Prince Edward Island has an organic marketing initiative to help farmers with their marketing and business plans and whatever it takes to make them successful. We are the only province that has that type of initiative. Certainly,

soutenable. Ils peuvent injecter 20 milliards de dollars ou 30 milliards de dollars dans le système et exporter leurs denrées à court terme, ce qui perturbe passablement le reste du monde, mais peuvent-ils continuer de le faire à long terme? Les Américains ont des problèmes financiers systémiques, notamment dans l'agriculture. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils essaient de trouver une manière politiquement acceptable de contenir des dépenses extravagantes dans le secteur agricole et de les ramener à un niveau acceptable. Les subventions représentent littéralement des réductions de l'ordre de 65 p. 100 et même 70 p. 100.

Le sénateur Stratton : Êtes-vous prudemment optimiste, ou bien êtes-vous encore sceptique?

M. Strahl : Je suis sceptique. Comme le sénateur Gustafson l'a dit, il a entendu les mêmes promesses. Disons que j'espère, mais que je ne suis pas vraiment optimiste. C'est l'un de ces dossiers où il faut éviter tout faux pas, sinon il est difficile d'imaginer que, quoi qu'on fasse, on pourra obtenir des résultats. C'est pourquoi c'est tellement important. Quand les gens parlent de la solution bilatérale, nous devrons peut-être conclure des ententes bilatérales avec divers pays autour du monde. Nous avons quelques exemples de telles ententes bilatérales dans le monde, par exemple avec le Costa Rica et Israël, mais elles ne sont pas faciles à négocier non plus.

Nous avons beaucoup de gens qui veulent exporter des denrées agricoles et nous avons un important marché d'exportation en Corée. Nous y vendons du porc, du blé et bien d'autres choses et certains voudraient que l'on conclue rapidement une entente bilatérale avec les Coréens. Je leur fais observer que si nous signons une entente bilatérale, nous devons nous préparer à ouvrir la porte aux voitures Hyundai. On n'obtient pas un accord de libre-échange gratuitement. Nous pouvons décider d'expédier nos denrées agricoles en Corée et les Coréens vont venir inonder notre marché de leurs Hyundai. Je me demande si les producteurs locaux seraient contents de cette solution. Nous n'aurions pas affaire à ce comité-ci, mais il nous faudrait en discuter au comité de l'industrie.

L'OMC demeure le meilleur outil parce que cela permet une discussion à la grandeur du monde entier et comportant de nombreux volets qui sert au mieux les intérêts du monde entier, y compris le monde en développement. Nous serons peut-être forcés d'en arriver à des ententes bilatérales, mais même cela, ce n'est pas simple.

Le sénateur Callbeck : Je vous souhaite la bienvenue, monsieur le ministre. Vers la fin de votre exposé, vous avez parlé de recherche agricole et du fait que le Canada a la capacité d'être un chef de file mondial dans ce domaine. Je veux vous interroger sur la production et la recherche dans le domaine des aliments biologiques. Nous avons abordé la question de l'agriculture biologique dans le rapport du comité sur la valeur ajoutée. Ce secteur semble offrir beaucoup de potentiel et il peut être rentable.

Dans ma propre province de l'Île-du-Prince-Édouard, il y a une initiative de mise en marché des produits biologiques pour aider les agriculteurs à élaborer des plans d'affaires et de mise en marché, enfin tout ce qu'il faut pour connaître le succès. Nous

research and development would go a long way in helping these organic growers. In Truro, we have an organic centre, but I understand it is limited and not comprehensive because of lack of funding. Is your department considering anything in the way of increased research and development to help organic farmers?

Mr. Strahl: I can say a couple of things on that issue. The Canadian Food Inspection Agency has been developing guidelines for organic products, especially for the export market. We have been working within our own science department and with our international partners to talk about opportunities for organic farmers for the export market. My understanding is the organic industry is working with CFIA, and those regulations will be gazetted. Everyone I have talked within the organic industry is pleased with them and sees this as a step forward.

One problem with marketing organically grown foods has been to have other countries accept it as organic. These regulations will help, and it will be a big opportunity for the organic industry, especially the export marketing part of it.

When I announced this initiative in Montreal the other day, I told the crowd of scientists that our research and science strategy needs to dovetail with our national priorities. The first example that I used was foods that are good for you as a naturopathic way of healthy living. We have to develop and market food to convince our Canadian consumers to eat a more healthy diet than they have in the past. It is a national imperative that we get our health costs down, and one way to do that is to encourage our citizens to take some preventative measures on their own and eat a healthy diet. This must be a national priority.

I suggested that our research and development branch has to help us meet those national imperatives, and included in that would be organic farming and pulse crops, which is another initiative we already fund a little bit. Pulse crops do everything from lowering cholesterol levels to lowering rates of diabetes. There is much research, and we announced over $3 million this spring just to promote the pulse crop industry. That is an example of how, if we can get people to eat a little more of a different type of food, including organics and so forth, we will reap ten-fold benefits on our health care costs if we invest now.

It is the wave of the future, no doubt about it.

Senator Callbeck: Has there been any consideration to expanding that centre in Truro or setting up another centre on organic food production?

sommes la seule province où ce type d'initiative existe. Chose certaine, la recherche et le développement feraient beaucoup pour aider ces producteurs biologiques. À Truro, il y a un centre de culture biologique, mais je crois savoir qu'il est d'une envergure limitée à cause du manque de fonds. Votre ministère envisage-t-il d'accroître la R-D pour aider les agriculteurs biologiques?

M. Strahl : Je ferai deux ou trois observations à ce sujet. L'Agence canadienne d'inspection des aliments a élaboré des lignes directrices pour les produits biologiques, surtout pour le marché d'exportation. Nous avons travaillé avec notre propre département des sciences et avec nos partenaires internationaux pour discuter des possibilités qui s'offrent aux agriculteurs biologiques sur le marché d'exportation. Je crois savoir que l'industrie du biologique travaille avec l'ACIA et qu'un règlement sera publié dans la *Gazette du Canada*. Tous ceux à qui j'en ai parlé dans le secteur de la culture biologique en sont contents et y voient un pas en avant.

L'un des problèmes de la commercialisation des aliments biologiques a été de convaincre les autres pays de les accepter comme biologiques. Ce règlement va aider et représentera une belle occasion pour le secteur agrobiologique, surtout les producteurs qui exportent.

Quand j'ai annoncé cette initiative à Montréal l'autre jour, j'ai dit aux scientifiques qui étaient rassemblés à cette occasion que notre stratégie en matière de recherche et de sciences doit s'agencer avec nos priorités nationales. Le premier exemple que j'ai utilisé était celui des aliments qui sont bons pour la santé en ce sens qu'ils aident à mener une vie saine selon l'approche naturopathique. Nous devons mettre au point et commercialiser des aliments sains et convaincre les consommateurs canadiens de manger d'une manière plus saine qu'ils ne l'ont fait dans le passé. C'est un impératif national que de faire baisser nos coûts dans le secteur de la santé et une manière d'y parvenir, c'est d'encourager nos concitoyens à prendre des mesures préventives de leur propre chef et à manger des aliments sains. Cela doit être une priorité nationale.

J'ai proposé que notre direction de la recherche et du développement doit nous aider à relever ce défi national, et cette initiative comprendrait l'agriculture biologique et la culture des légumineuses, que nous finançons déjà dans une certaine mesure. Les légumineuses sont bonnes pour la santé à tous les points de vue : elles font baisser le taux de cholestérol et le taux de diabète, entre autres. Il se fait beaucoup de recherche et nous avons annoncé au printemps plus de trois millions de dollars pour promouvoir la culture des légumineuses. C'est un exemple qui démontre que si nous pouvons convaincre les gens de manger des aliments quelque peu différents, notamment des aliments biologiques, nous en récolterons des avantages décuplés en économies au chapitre des soins de santé, si nous investissons dès maintenant.

C'est la voie de l'avenir, aucun doute là-dessus.

Le sénateur Callbeck : A-t-on envisagé d'agrandir ce centre situé à Truro ou de créer un autre centre spécialisé dans la production d'aliments biologiques?

Mr. Strahl: I know Truro is keen, and I think I have a letter on file in which Truro has asked if it can be the national centre for organic studies.

All science is now partnering with industry, provincial governments and others. There is a lot of interest in this across the country. Our Assistant Deputy Minister for will have to come up with a business plan. I have laid out the science strategy. The next step is to lay out the business plan as to where that money needs to be spent and how it will be allocated.

There is a lot of competition from many provinces that want an organic centre of excellence. It will be very popular, the wave of the future, and no one province is willing to give it up to another. They want to see their own development in their own region. They see it as a regional issue. The organic products that might be important in British Columbia may be quite different elsewhere. There is certainly no consensus as of yet, but there may come the need for an organic centre for Canada or possibly several.

Senator Oliver: I have listened to what you have said today about your value-added strategy and biofuels strategy. We in this committee, for some time, have been looking for ways to leave more money at the farm gate, or, in other words, ways of empowering farmers to help them get more of a fair share of the food dollar. Your value-added strategy is a good one, as is your biofuels strategy. Can farmers increase their productivity if they make better use of information technology?

I made note that you said today that you were in Montreal at the Canadian Institute of Food Science and Technology, and made an announcement there of a new science policy. Is there anything in the new science policy that is designed to help farmers use information technology to enhance their productivity on the farm and therefore help increase their margins?

Mr. Strahl: In a general sense, farmers have embraced technology like almost no other sector. You have to hand it to the farmers. They have exceeded any other sector in Canadian society on increased productivity per farmer. To their credit, the farmers have embraced innovation and technology. Unfortunately, they get more productive, but when the price drops through the basement, that is the problem.

As an example, I am an old logging contractor, so I like seeing good equipment. When I made the science policy announcement about our cover crop program, we were at a farm just outside of Winnipeg, and a farmer had a new seeder

M. Strahl : Je sais que les responsables de Truro sont prêts à aller de l'avant et je pense avoir dans mes dossiers une lettre dans laquelle ils demandent de devenir le centre national des études sur l'agriculture biologique.

Tous les services scientifiques sont maintenant en partenariat avec l'industrie, les gouvernements provinciaux et d'autres intervenants. Il y a beaucoup d'intérêt à ce sujet d'un bout à l'autre du pays. Notre sous-ministre adjoint chargé du dossier devra présenter un plan d'activités. J'ai établi la stratégie scientifique. L'étape suivante consiste à élaborer le plan d'activités pour déterminer à quoi l'argent doit être consacré et comment il doit être réparti.

Il y a beaucoup de concurrence; plusieurs provinces veulent un centre d'excellence d'agriculture biologique. Ce sera très populaire, c'est la voie de l'avenir et aucune province n'est disposée à céder sa place. Elles veulent toutes leur propre foyer d'activité dans leur propre région. Elles considèrent qu'il s'agit d'un dossier régional. Les produits biologiques qui peuvent être importants en Colombie-Britannique sont peut-être très différents de ceux qui ont de l'importance ailleurs. Il n'y a assurément pas encore de consensus, mais il faudra peut-être en venir à un centre de la culture biologique pour tout le Canada ou peut-être plusieurs centres.

Le sénateur Oliver : J'ai écouté ce que vous avez dit aujourd'hui au sujet de votre stratégie de valeur ajoutée et de votre stratégie pour les biocarburants. Les membres de notre comité cherchent depuis un certain temps des moyens de faire en sorte que les agriculteurs conservent une plus grande part de l'argent, autrement dit nous cherchons des moyens d'habiliter les agriculteurs pour les aider à obtenir leur juste part de l'argent qui est dépensé pour l'alimentation. Votre stratégie de valeur ajoutée est bonne, de même que votre stratégie pour le biocarburant. Les agriculteurs peuvent-ils augmenter leur productivité en faisant un meilleur usage des technologies de l'information?

J'ai remarqué que vous avez dit aujourd'hui que vous êtes allé à Montréal, à l'Institut canadien de science et technologie alimentaires, où vous avez annoncé une nouvelle politique scientifique. Cette nouvelle politique scientifique comporte-t-elle des éléments visant à aider les agriculteurs à utiliser la technologie de l'information pour accroître leur productivité et augmenter ainsi leur marge bénéficiaire?

M. Strahl : De manière générale, les agriculteurs ont adopté la technologie comme presqu'aucun autre secteur ne l'a fait. Il faut en reconnaître le mérite aux agriculteurs. Ils ont fait mieux que n'importe quel autre secteur de la société canadienne pour ce qui est d'accroître la productivité par agriculteur. C'est tout à l'honneur des agriculteurs d'avoir adopté avec enthousiasme l'innovation et la technologie. Malheureusement, ils deviennent plus productifs, mais quand les prix s'effondrent complètement, c'est un problème.

À titre d'exemple, je suis un ancien entrepreneur dans le secteur de l'exploitation forestière, et j'aime bien voir du beau matériel. Quand j'ai annoncé la politique scientifique au sujet de notre programme de cultures de couverture, nous étions dans une

and other equipment. After our announcement, I said, "Enough of this. I have to crawl over this new tractor of yours." He also plants his crops using a GPS system, and he told me, "I can plant a quarter section, and my row will be straight within four inches over the length of the quarter section." He then said, "The only problem is the satellites went down last week just at the end of planting, and I could barely get my crop in." He could barely steer the tractor straight, because they are used to using cutting-edge technology. His air seeder employs cutting-edge technology. However, it is very expensive, but they still use it because they know they have to.

As for information technology, there will be more expectations for farmers to use it. I feel they are willing to use it, especially as it increases their productivity, et cetera. From CFIA's perspective, we are finding an increasing need for better traceability for products of all kinds, being able to trace an animal from birth through to when it hits your plate. People want to know the exact origin of the animal. There is a need for on-farm technology so that the traceability can continue through sales of products back and forth across farms. There is a huge component in biosecurity, which involves technology as well, to keep farms safe and borders open by employing the best type of science and technology.

CFIA not only works with our farmers, but it has more money set aside and will increasingly spend more money on laboratory services, increasing the standards of our laboratories. For example, Canada has just been designated as having the world-class laboratory for avian influenza and E. coli.

Senator Oliver: Where is that laboratory located?

Mr. Strahl: That is in Winnipeg. We have been working with the provinces to increase the standards for their laboratories. Science and technology will not only increase productivity for farmers, but will also increase our biosecurity, which will increase market access for farmers around the world.

This science strategy is part of a national imperative. It is one of the reasons this budget included an extra $195 million for CFIA specifically for avian influenza planning and working with farmers and provinces to prepare for avian influenza, as an example, but it includes a variety of products. This demonstrates the emphasis that we will have to place in the years to come on ensuring that farmers have access to the best science, technology and innovation. They have been willing to adapt to that, and they continue to lead the country. In addition to that, we will have an increasing science, technology and innovation component that will be

exploitation agricole juste à côté de Winnipeg et un agriculteur là-bas avait un nouveau semoir et d'autres machines agricoles. Après notre annonce, j'ai dit : « Bon, assez parlé. Je dois absolument monter sur ce tracteur neuf que vous avez là. » Ce type fait ses semailles en utilisant un système GPS, et il m'a dit : « Je peux semer un quart de section et faire des rangées tellement droites que l'écart ne dépasse pas quatre pouces sur toute la longueur de ma terre. » Il a ensuite ajouté : « Le seul problème, c'est que les satellites sont tombés en panne la semaine dernière juste à la fin des semailles et j'ai eu bien du mal à terminer ma tâche. » Il arrivait à peine à conduire son tracteur en ligne droite, parce qu'il est tellement habitué à utiliser une technologie de pointe. Son semoir pneumatique utilise une technologie dernier cri. Cependant, c'est très coûteux, mais il continue de s'en servir parce qu'il sait qu'il n'a pas le choix.

Quant à la technologie de l'information, les attentes sont élevées et les agriculteurs doivent s'en servir. J'estime qu'ils sont disposés à s'en servir, surtout quand cela les aide à augmenter leur productivité et tout le reste. Du point de vue de l'ACIA, nous constatons un besoin croissant de mieux suivre à la trace les produits de toutes sortes, pour être capables de retracer un animal depuis la naissance jusqu'à ce qu'il aboutisse dans votre assiette. Les gens veulent connaître l'origine exacte de l'animal. On a besoin de technologie au niveau de la ferme, pour que la traçabilité soit continue tout le long de la chaîne de la vente des produits. Il y a aussi une énorme composante en biosécurité, qui fait aussi appel à la technologie, pour assurer la sécurité des exploitations agricoles et garder les frontières ouvertes en faisant appel à ce que les sciences et la technologie ont de mieux à offrir.

L'ACIA travaille non seulement avec nos agriculteurs, mais elle a mis de l'argent de côté et va investir de plus en plus dans les services de laboratoire, pour en renforcer les normes. Par exemple, le Canada vient tout juste d'être désigné comme possédant un laboratoire de calibre mondial pour la grippe aviaire et la bactérie E-coli.

Le sénateur Oliver : Où se trouve ce laboratoire?

M. Strahl : Il se trouve à Winnipeg. Nous avons travaillé avec les provinces pour renforcer les normes appliquées dans leurs laboratoires. Les sciences et la technologie permettront non seulement d'accroître la productivité des agriculteurs, mais aussi de renforcer notre biosécurité, ce qui permet d'obtenir un meilleur accès pour nos denrées agricoles partout dans le monde.

Cette stratégie scientifique est un impératif national. C'est l'une des raisons pour lesquelles le budget comportait des crédits supplémentaires de 195 millions de dollars pour l'ACIA, somme consacrée spécifiquement à la planification, de concert avec les agriculteurs et les provinces, en vue de se préparer à l'éventualité d'une épidémie de grippe aviaire, par exemple, mais cela comprenait aussi diverses autres dépenses. Cela montre l'importance que nous devrons accorder au cours des prochaines années à la science, à la technologie et à l'innovation; il faudra s'assurer que les agriculteurs aient accès à ce qui se fait de mieux dans ce domaine. Ils se sont montrés disposés à s'y adapter et ils

part of our biosecurity, food security, food safety and healthy foods. All of those things increasingly rely on science to help us make all that possible.

Senator Oliver: Is there any way Canadian farmers can actually sell some of these services to other countries as a way of, again, giving them more money from the advances that have been made in science today? Are these services that can be sold around the world?

Mr. Strahl: Yes, there is some of that. For example, we have a large market in the purchase and sale of embryos, a big industry in Canada that will sell cattle embryos around the world. There is also a need to implant those embryos, to store them properly, to use the genetics properly, and the industry is involved in that extensively already to see it as a way to open markets. There is a lot of interest in the big markets of India, China and others with rapidly-increasing needs for milk products — to use an example again — where they look to the industry to help make that possible. It is absolutely an export opportunity for farmers.

I want to mention that we have copies of the science and technology strategy that we can leave with senators. As I mentioned, the business plan has to be fleshed out by the ADM, but overall it is a good vision for Canada. For the first time, it dovetails our scientific needs with our national priorities. It sends a strong signal that Canada will be a leader in science and technology, not only on the spending side, but also on partnerships with industries and provinces.

The Chairman: Minister, I would not be doing my job if I did not ask you for an update on a major situation in our country, especially in my province, over the last few years, and that is the BSE situation.

I know you have been talking to Minister Johans. Will you give us an update on where we stand with the Americans and, indeed, the degree to which other countries are finding a way to move forward with us on this issue?

Mr. Strahl: Our desire is that the Americans in particular will publish their second BSE rule, which would, of course, open up our markets to our over 30-month live cattle. There has been much effort in the last several years to make that happen.

As I mentioned, I met with Secretary Johanns on April 20 and emphasized that our government has expectations that the second rule will be published, that the markets will be opened as quickly as possible, and that we would make those decisions based on sound science. As Secretary Johanns has said, we do many things very well here in Canada. That was encouraging. He is saying that, based on science, the borders should be open in a reasonable

continuent d'être des chefs de file au Canada. En outre, nous aurons une composante accrue de science, de technologie et d'innovation dans le cadre de nos efforts pour assurer la biosécurité, la salubrité des aliments, la sécurité alimentaire et la disponibilité d'aliments sains. Dans tous ces domaines, il faut de plus en plus faire appel à la science qui nous aide à rendre tout cela possible.

Le sénateur Oliver : Y aurait-il moyen pour les agriculteurs canadiens de vendre certains de ces services à d'autres pays, dans le but, encore une fois, de leur donner plus d'argent grâce aux avancées qui ont été faites dans la science d'aujourd'hui? Ces services peuvent-ils être vendus dans le monde entier?

M. Strahl : Oui, cela se fait déjà. Par exemple, nous avons un marché important dans l'achat et la vente d'embryons; c'est un secteur important au Canada et l'on vend des embryons de bovins partout dans le monde. Il faut aussi implanter ces embryons, les stocker comme il faut, bien utiliser le matériel génétique, et le secteur est déjà fortement présent dans ce domaine que l'on considère comme une manière d'ouvrir les marchés. On manifeste beaucoup d'intérêt dans les grands marchés que sont l'Inde, la Chine et d'autres pays où la demande de produits laitiers augmente rapidement — pour prendre un autre exemple — et ces pays se tournent vers cette spécialité pour rendre possible cette production. C'est un débouché d'exportation que les agriculteurs peuvent exploiter, absolument.

Je voudrais dire que nous avons ici des exemplaires de la stratégie des sciences et de la technologie que nous allons remettre aux sénateurs. Comme je l'ai dit, le plan d'activités doit encore être étoffé par le sous-ministre adjoint, mais dans l'ensemble, il présente une vision intéressante pour le Canada. Pour la première fois, il fait correspondre nos besoins scientifiques à nos priorités nationales. Il indique clairement que le Canada sera un leader en sciences et en technologie, non seulement en termes de dépenses, mais aussi en partenariats avec les industries et les provinces.

La présidente : Monsieur le ministre, je ne ferais pas mon travail si je ne vous demandais pas de faire le point sur une situation importante qui existe dans notre pays, en particulier dans ma province, depuis un certain nombre d'années, et je veux parler de la crise de l'ESB.

Je sais que vous en avez parlé au ministre Johanns. Pourriez-vous nous dire où nous en sommes avec les Américains et, en fait, nous dire dans quelle mesure d'autres pays trouvent le moyen de progresser dans ce dossier de concert avec nous?

M. Strahl : Nous souhaitons que les Américains en particulier publient leur deuxième règle sur l'ESB, ce qui ouvrirait bien sûr le marché à nos bovins de plus de 30 mois. Beaucoup d'efforts ont été déployés depuis plusieurs années pour obtenir une telle décision.

Comme je l'ai dit, j'ai rencontré le secrétaire Johanns le 20 avril et je lui ai fait savoir que notre gouvernement compte sur la publication de cette deuxième règle, sur l'ouverture des marchés dans les plus brefs délais, et je lui ai dit que nous prendrions des décisions dans ce dossier en fonction des meilleures données scientifiques disponibles. Comme le secrétaire Johanns l'a dit, nous faisons beaucoup de choses vraiment bien ici au Canada.

amount of time. He is still hopeful the border can be opened the rest of the way this year. Unfortunately, we have had a couple of BSE cases in Canada this year, but it was scientifically predicted that we would have another case. We will probably have another one or two in the years to come. It is inevitable that the odd case will crop up. That postpones the opening of the border. They have to wait for our report to be published. One report is already up on the website and the second report will be published very shortly. Again, those things were done openly and transparently to show our trading partners that we are being open about the situation, that we have sound science involved, and that they can count on us to be transparent about it. Unfortunately, the second case was in my riding. It was in my hometown. I want to protest to somebody about this; it was very unfair.

The Chairman: Someone has it in for you.

Mr. Strahl: It was on the eve of my visit to the secretary. While he was saying that it will not change their efforts to open the border, it should be open by the end of the year, obviously they have to wait for CFIA's analysis of what happened, the progeny of the cow and its cohorts, and where they went and what happened to them. We have done all that and the second report should be published shortly. They will analyze it, and we are hopeful that the Americans will stay on schedule and that the second rule will be published by the end of the year. That is still the schedule on which we are working.

Mr. Guimont mentioned the feed ban issue, the specified risk materials. Of course, we have had gazetted in Canada for some time now that we have to remove more of the SRMs from the feed system. It has long been banned from cattle feed, but there is always a concern about cross-contamination and cross-species contamination and so on. The OIE has said that we simply have to clean up more of the SRM from our feed system. That is something that we are determined to do. Approximately $80 million is allocated in the budget to help the industry make those transitions necessary when we move to a more complete SRM removal. As we move down that road to a high standard of SRM removal, that will not only keep our American markets open but it will open many markets around the world that would otherwise remain closed to us.

We are taking steps. We are doing it on sound science. As long as we can keep everybody talking science instead of politics, we are likely to get good decisions. The Americans have been talking our language. They had their own cow and we reassured them that we are looking at the science, as I said I am sure they are. We are able to keep the discussion on a high plane. That is not only with the Americans but around the world.

C'était encourageant. Il dit que, selon les données scientifiques, les frontières devraient être ouvertes dans un délai raisonnable. Il espère encore que l'on pourra ouvrir la frontière complètement cette année. Malheureusement, nous avons eu deux cas d'ESB au Canada cette année, mais il était scientifiquement prévu que nous aurions un autre cas. Nous en aurons probablement encore un ou deux au cours des prochaines années. Il est inévitable qu'un cas surgisse de temps à autre. Cela retarde l'ouverture de la frontière. Ils doivent attendre la publication de notre rapport. Un rapport est déjà affiché sur le site Web et le deuxième sera publié très bientôt. Tout cela est fait ouvertement et avec transparence, pour montrer à nos partenaires commerciaux que nous n'avons rien à cacher, que nous avons de solides travaux scientifiques et qu'ils peuvent compter sur nous pour être transparents dans ce dossier. Malheureusement, le deuxième cas était dans ma circonscription. C'était même dans ma ville natale. Je voudrais protester auprès de quelqu'un à ce propos; c'était très injuste.

La présidente : Quelqu'un vous en veut.

M. Strahl : C'était la veille de ma visite chez le secrétaire. Bien qu'il ait dit que cela ne changerait rien à leurs efforts pour ouvrir la frontière, que celle-ci devrait être ouverte d'ici la fin de l'année, il est évident qu'ils doivent attendre l'analyse effectuée par l'ACIA de ce qui s'est passé, pour connaître la progéniture de la vache et toute la cohorte, pour savoir où sont allées ces bêtes et ce qui leur est arrivé. Nous avons fait tout cela et le deuxième rapport devrait être publié bientôt. Ils vont l'analyser et nous espérons que les Américains respecteront le calendrier et que la deuxième règle sera publiée d'ici la fin de l'année. Cela demeure le calendrier que nous envisageons.

M. Guimont a mentionné la question de l'interdiction des provendes, des matières à risque spécifiées. Bien sûr, nous avons publié depuis déjà un certain temps dans la *Gazette du Canada* une règle stipulant qu'il faut retirer de la chaîne alimentaire une plus grande proportion de matières à risque spécifiées. Il y a longtemps qu'il est interdit d'en ajouter à la moulée pour bétail, mais il y a toujours une crainte de contamination d'un produit à l'autre et d'une espèce à l'autre, et cetera. L'Organisation internationale de la santé animale a dit que nous devons simplement éliminer une plus grande proportion des MRS de l'alimentation de notre bétail. Nous sommes déterminés à le faire. Environ 80 millions de dollars sont prévus dans le budget pour aider l'industrie à opérer la transition nécessaire quand nous décréterons l'interdiction totale des MRS. Nos efforts en vue d'atteindre une norme élevée en matière d'élimination des MRS non seulement vont garder ouvert nos débouchés aux États-Unis, mais vont aussi nous ouvrir beaucoup de marchés un peu partout dans le monde qui demeureraient autrement fermés pour nous.

Nous prenons des mesures. Nous agissons en nous fondant sur de solides données scientifiques. Tant que nous ferons en sorte que tout le monde parle de science au lieu de politique, nous aurons probablement de bonnes décisions. Les Américains parlent la même langue que nous. Ils ont eu leur propre cas de vache folle et nous les avons rassurés en leur disant que nous nous fions à la science, et je suis sûr qu'ils en font autant. Nous avons réussi à garder le débat à un niveau élevé, pas seulement avec les Américains, mais avec nos interlocuteurs du monde entier.

Japan came this spring and inspected eight plants here in Canada. They are fussy and worried about the BSE contaminants, but they inspected our plants. They were pleased with what they saw here. They approved the plants to allow export to Japan. Those decisions are scientific; they are not based on the idea that "We will do this for your product if you do this for mine." It is based strictly on science. When we can keep those discussions that way, it will get the American market open as quickly as possible. Just as important, it will open other markets around the world that see our measured approach and scientific basis and realize we are being open and transparent about the situation. We are really, as Secretary Johanns said, doing many things very well here in Canada. The beef industry is to be commended, as are the officials in CFIA who have ensured that the discussions have remained at a high level. That is the best opportunity to open the market for us.

The Chairman: As you know, I come from an area in southwestern Alberta that is very close to the Montana border. There are periodic ruffles of activity from the organization known as R-CALF to have another run at closing the border. The context is not the same now as it was then. I wonder you and Secretary Johanns are confident that we have put that issue behind us.

Mr. Strahl: Secretary Johanns has been supportive of the efforts to get the border open, including in the R-CALF situation in Montana. We were all pleased when the judge refused to reopen the case, although I hear that R-CALF has appealed it, but I understand their grounds for appeal are less and less likely to be heard or be successful. That being said, court cases being what they are, one is never entirely sure about these things. Overall, based on science, we have the support of the American industry. R-CALF is a small group in Montana that is trying to use the court system. I met with the American Cattle Association when I was down in Washington, D.C., as well as the big meat suppliers. They kept reassuring me. They realized that the R-CALF group does not represent the American Cattle Association; they do not agree with what they are doing. The meat association says, "We have an integrated North American market; we want your meat, supplies and cattle. We do not agree with what is happening in Montana." However, you cannot stop someone from going to court. We have to take some solace in the fact that when these appeals are launched, they are appealed for certain reasons. The reasons on which this group can appeal are narrower and narrower as time goes on, as these other court rulings take place. It is an American court system. I have no influence over it. Most people I talk to are confident they will be able, as they did last time, to counter R-CALF's arguments successfully.

Au printemps, des Japonais sont venus inspecter huit usines au Canada. Ils sont difficiles et inquiets au sujet de la contamination par l'ESB, mais ils ont inspecté nos usines. Ce qu'ils ont vu leur a plu. Ils ont approuvé les usines qui peuvent exporter leurs produits au Japon. Ces décisions sont scientifiques; elles ne sont pas fondées sur un compromis du genre « Nous allons accepter votre produit si vous acceptez le nôtre ». C'est strictement fondé sur les données scientifiques. Si nous parvenons à garder les discussions à ce niveau, nous obtiendrons l'ouverture du marché américain le plus vite possible. Et surtout, d'autres marchés s'ouvriront dans le monde quand les gens verront notre approche mesurée et scientifique et se rendront compte que nous sommes ouverts et transparents dans ce dossier. Comme le secrétaire Johanns l'a dit, nous faisons beaucoup de choses vraiment bien au Canada. Le secteur du boeuf mérite des félicitations, de même que les agents de l'ACIA qui ont veillé à ce que le débat demeure à un niveau élevé. C'est la meilleure possibilité que nous avons d'ouvrir le marché.

La présidente : Comme vous le savez, je viens du sud-ouest de l'Alberta, tout près de la frontière du Montana. Périodiquement, une organisation appelée R-CALF déploie des activités pour essayer encore une fois de faire fermer la frontière. Le contexte n'est pas le même aujourd'hui qu'à l'époque. Je me demande si le secrétaire Johanns et vous-même êtes confiants que les difficultés sont choses du passé.

M. Strahl : Le secrétaire Johanns appuie les efforts visant à rouvrir la frontière, notamment dans le cas de R-CALF au Montana. Nous étions tous heureux quand le juge a refusé de rouvrir le dossier, bien qu'on m'a dit que R-CALF en a appelé de la décision, mais je crois savoir que leurs motifs d'appel sont de plus en plus ténus et il est peu probable qu'ils aient gain de cause. Cela dit, les litiges devant les tribunaux ont leur propre dynamique et on ne peut jamais être absolument sûr de l'issue. Dans l'ensemble, sur la base des travaux scientifiques, nous avons l'appui de l'industrie américaine. R-CALF est un petit groupe du Montana qui essaie d'utiliser l'appareil judiciaire pour parvenir à ses fins. J'ai rencontré les représentants de l'Association américaine des éleveurs de bétail quand je suis allé à Washington, et aussi les grands fournisseurs de viande. Ils tenaient à me rassurer. Ils sont conscients que le groupe R-CALF ne représente pas l'association des éleveurs; ils ne sont pas d'accord avec ce que font ces gens-là. L'association de la viande déclare : « Nous avons un marché nord-américain intégré; nous voulons votre viande, votre bétail, votre approvisionnement. Nous ne sommes pas d'accord avec ce qui se passe au Montana ». Cependant, on ne peut pas empêcher quelqu'un de s'adresser aux tribunaux. Nous devons tirer un certain réconfort du fait que pour faire appel, il faut s'appuyer sur certaines raisons. Or les raisons invoquées par ce groupe pour faire appel sont de moins en moins solides à mesure que le temps passe et que d'autres tribunaux rendent des décisions. C'est le système judiciaire américain. Je n'ai aucune influence sur l'issue de ces litiges. La plupart des gens à qui j'en parle sont confiants qu'ils vont réussir, comme ils l'ont fait la dernière fois, à réfuter les arguments de R-CALF.

The Chairman: You were talking about the excellence of our science across the country and our various experimental farms. We are celebrating our centennial year in Lethbridge. You might mark that down because they very much would like to have you there.

Mr. Strahl: I am scheduled to be there. Rick Casson has read the riot act and I have adjusted my schedule appropriately.

The Chairman: That is excellent.

Mr. Strahl: It will be a great occasion. The new facilities are opening in Lethbridge and it is your one hundredth anniversary. Those are two good reasons to be there. In fact, anyone who is watching this broadcast should plan to be in Lethbridge at the end of July for those celebrations.

The Chairman: I agree. Thank you for that commercial. It will be a glorious day. I look forward to seeing you there.

Senator Gustafson: I would like to mention a couple of points in terms of research. The first has to do with the air seeder business out of Saskatoon. In that area there are at least five air seeder companies. Those air seeders are being sold to the United States. In fact, they go right past my door. When it comes to research, et cetera, we have done very well in the agricultural sector.

The problem has been that the farmer himself is a price taker. He takes what he can get. Everybody else down the production line sets their price and is able to deal with that.

You talked about biodiesel. I found out that a great deal of our canola goes right down to Archer Daniel Midland Co. in North Dakota. They are way ahead of us. We will have to speed things up if we are to be a player or they will have everything sewed up before we get into the game. I think that is very serious. I would like your comment.

Mr. Strahl: I agree. I understand that the American target for biofuels is 4 per cent by 2010. Our target for our own domestic market is slightly more aggressive than theirs. I am pleased with the target, although I know Saskatchewan and other provinces want to go to 10 per cent as quickly as possible. I have encouraged them to get on the way to 5 per cent before we worry about 10 per cent. However, we need to be aggressive.

Not only our department has been seized with this issued, but NRCan and Environment Canada have also been seized with it. We are seized with it so as to ensure that we have not only a regulatory regime. After all, it is easy to regulate 5 per cent. You can pass a regulation and that is it. If that is all we do, we will be importing cheap Brazilian ethanol in a minute. What we want is a domestic market that can supply our needs.

La présidente : Vous avez évoqué l'excellence de nos travaux scientifiques d'un bout à l'autre du pays et dans nos diverses fermes expérimentales. Nous célébrons notre centenaire à Lethbridge. Je vous invite à en prendre bonne note parce qu'ils aimeraient beaucoup avoir votre présence là-bas.

M. Strahl : Ma présence là-bas est prévue. Rick Casson a déployé beaucoup d'éloquence et j'ai rajusté mon horaire en conséquence.

La présidente : C'est excellent.

M. Strahl : Ce sera une belle occasion. Les nouvelles installations vont ouvrir à Lethbridge juste au moment où l'on célèbre le centenaire. Ce sont deux bonnes raisons d'y aller. En fait, quiconque nous écoute en ce moment devrait s'arranger pour être à Lethbridge à la fin juillet pour participer à la fête.

La présidente : Je suis d'accord. Je vous remercie pour cette annonce publicitaire. Ce sera une journée grandiose. Je compte avoir le plaisir de vous voir là-bas.

Le sénateur Gustafson : Je voudrais faire quelques observations sur la recherche. La première porte sur les semoirs pneumatiques à Saskatoon. Il y a dans cette région au moins cinq compagnies de semoirs pneumatiques. Ces machines sont vendues aux États-Unis. En fait, elles passent juste devant chez moi. En matière de recherche, nous avons fait du très bon travail dans le secteur agricole.

Le problème est que l'agriculteur lui-même est un preneur de prix. Il prend ce qu'il peut trouver. Tous les autres intervenants, le long de la chaîne de production, fixent leur prix et peuvent s'en tirer.

Vous avez parlé de biodiesel. J'ai découvert qu'une grande partie de notre canola aboutit chez Archer Daniel Midland Co. au Dakota du Nord. Ils ont beaucoup d'avance sur nous. Nous allons devoir accélérer si nous voulons avoir notre mot à dire, sinon ils auront tout raflé avant même que nous commencions à placer nos pions. Je trouve que c'est très grave. Je voudrais vos commentaires là-dessus.

M. Strahl : Je suis d'accord. Sauf erreur, l'objectif des Américains pour le biocarburant est de 4 p. 100 d'ici 2010. Notre objectif pour notre propre marché intérieur est légèrement plus ambitieux que le leur. Je suis content de l'objectif, même si je sais que la Saskatchewan et d'autres provinces veulent que l'on adopte 10 p. 100 le plus tôt possible. Je les ai encouragés à participer au programme des 5 p. 100 avant de commencer à songer à 10 p. 100. Cependant, nous devons être ambitieux.

Non seulement notre ministère est saisi de cette question, mais RNCan et Environnement Canada en sont également saisis. Nous en sommes saisis parce qu'il faut s'assurer de ne pas avoir seulement un régime réglementaire. Après tout, c'est facile de réglementer et d'exiger 5 p. 100. On prend un règlement et c'est tout. Mais si nous ne faisons rien d'autre, nous commencerons immédiatement à importer de l'éthanol brésilien bon marché. Ce que nous voulons, c'est un marché intérieur capable de répondre à nos besoins.

It is interesting to note that there are some plants tentatively planned for construction along the border. People are seeing an opportunity to sell ethanol to the United States. One thing about the NAFTA agreement is that if the Americans subsidize 30 cents per litre of ethanol, then you can deliver the ethanol and you can get the money.

Senator Gustafson: That is why I raise the point about the air seeders. As far as I know, the Americans do not have a manufacturing system that is making good air seeders. They are coming up to Canada for them. The initiative directed there is tremendous, and they are doing well.

Mr. Strahl: Overall, the production of biofuels needs regulations. We also need to find out how to get it into the system. We must ensure that, on the industry side, they have vehicles that can use it.

This morning, I read an article in *The Globe and Mail* about E85 vehicles. They do not use just 5 per cent ethanol; they use 85 per cent ethanol. I have one of those vehicles myself. There are increasing opportunities in which industry has to be involved. Vehicles that can burn the product have to be produced. It all has to happen at once.

I agree, senator, we do not want to dilly-dally too long or we will be sniffing exhaust fumes instead of leading the way. That is why the provinces, the federal government and the industry are all keen to do that this summer. They want a framework in place so that we can send all the messages necessary to industry, farmers and others. We do not want a hint at the signals; we want to give them a strong signal so they can get at what they need to do to address the market need.

Senator Gustafson: That is exactly what happened to the automotive industry in Ontario.

Senator Mercer: Recently, I was on a trip to Taiwan, compliments of the Canada-Taiwan Friendship Group. While there we met with senior officials of the Taiwanese government. We also met the president, the vice-president, the minister of foreign affairs and the minister of health. We were a multi-party group representing Conservatives, Liberals and the Bloc. We all pressed the issue of Taiwan's selective import rules on beef, in that American beef is allowed and Canadian beef is not. What efforts are you pursuing on that front? In how many other places in the world do we still have this problem?

It might have been lost in translation but I tried to tell the president of Taiwan that the beef I had the day before could very well have been Canadian beef, even though it was imported from the U.S. because of our totally integrated industry.

Senator Peterson: Does responsibility for PFRA fall under your ministry?

C'est intéressant de signaler que l'on prévoit construire des usines le long de la frontière. Les gens voient l'occasion de vendre de l'éthanol aux États-Unis. Il faut dire que l'ALENA présente un avantage : si les Américains subventionnent l'éthanol à hauteur de 30 cents le litre, on peut leur livrer de l'éthanol et empocher l'argent.

Le sénateur Gustafson : C'est pourquoi je soulève la question des semoirs pneumatiques. Que je sache, les Américains ne possèdent pas d'usines qui fabriquent de bons semoirs pneumatiques. Ils viennent les acheter au Canada. Les gens qui se sont lancés dans ce créneau font de très bonnes affaires.

M. Strahl : Dans l'ensemble, il faut réglementer la production de biocarburants. Nous devons aussi voir comment on peut assurer la consommation de ce carburant. Nous devons nous assurer que l'industrie produise des véhicules capables de rouler avec ce carburant.

J'ai lu ce matin dans le *Globe and Mail* un article sur les véhicules E85. Ils consomment un mélange qui renferme non pas 5 p. 100, mais bien 85 p. 100 d'éthanol. Je possède moi-même l'un de ces véhicules. Il y a de plus en plus de possibilités qui s'offrent à l'industrie. Il faut produire des véhicules capables de consommer le produit. Tout cela doit se faire simultanément.

Je conviens, sénateur, qu'il ne faut pas se traîner les pieds trop longtemps, sinon nous nous retrouverons à la traîne, en train de respirer les gaz d'échappement des autres, au lieu d'être à la tête du peloton. C'est pourquoi les provinces, le gouvernement fédéral et l'industrie tiennent tous à agir dans ce dossier cet été. Ils veulent qu'on mette en place un cadre de manière à transmettre simultanément le message nécessaire à l'industrie, aux agriculteurs et aux autres intervenants. Nous ne voulons pas leur donner seulement un indice; nous voulons leur envoyer un signal fort, pour qu'ils se mettent au travail et fassent ce qu'il faut pour répondre aux besoins du marché.

Le sénateur Gustafson : C'est exactement ce qui s'est passé dans le secteur de l'automobile en Ontario.

Le sénateur Mercer : Récemment, je suis allé à Taiwan, grâce au Groupe d'amitié Canada-Taiwan. Nous avons rencontré là-bas des hauts fonctionnaires taïwanais. Nous avons aussi rencontré le président, le vice-président, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Santé. Notre groupe était multipartite et comprenait des conservateurs, des libéraux et des bloquistes. Nous avons tous abordé avec insistance la question des règles sélectives de Taïwan pour l'importation de boeuf, en ce sens que le boeuf américain est autorisé, mais pas le boeuf canadien. Quels efforts déployez-vous dans ce dossier? Dans combien d'autres pays du monde avons-nous encore ce problème?

Mes propos ont peut-être été déformés par la traduction, mais j'ai essayé de dire au président de Taïwan que le boeuf que j'avais mangé la veille aurait très bien pu être du boeuf canadien, même s'il était importé des États-Unis, parce que notre industrie est tout à fait intégrée.

Le sénateur Peterson : Est-ce que l'ARAP relève de votre ministère?

Mr. Strahl: No, it is under Health Canada.

The Taiwanese do not have access to our beef products, which is a problem. We had some assurances that it would be open to us. It was open to U.S. beef in January of this year. We have made representations to Taiwan about the unfairness of it. There are no scientific reasons for it. It is also inconsistent. We will be meeting with them at the World Organization for Animal Health. It will be a meeting on the side to express to them our concern about this issue. We will tell them that it is inconsistent, not particularly scientific, et cetera.

The second case of BSE that we had here in Canada did not help our case. Everyone understands that our system is safe. The beef did not enter the food chain. There was no danger to humans. We have an excellent monitoring system in place and world-class scientific knowledge and laboratories that run checks on all this.

That being said, when the second case came up, Taiwan's fallback position was, "We will wait for your report and we will have a look at it." That report will be published quickly. They will go through it. If they have any questions on it, of course we will be prepared to answer them or to sit down with them and work with them to address any of their concerns. My hope is that once the report is published we can quickly work toward opening that market again.

Senator Peterson: It referred earlier to PFRA.

Mr. Strahl: I was thinking PMRA. Yes, the PFRA falls under the jurisdiction of my department. I misunderstood when you asked your question earlier, senator.

Senator Peterson: In view of the looming water crisis, particularly on the Prairies, has any thought been given to having the PFRA be the lead agency on that file? In view of the work it did in the 1930s and 1940s, it is well equipped to do that work.

Mr. Strahl: From the farm perspective, the PFRA does take a lead role on that issue. The PFRA is one of the most respected and popular agencies on the Prairies. It has the ear of the farmers and the people from PFRA are in the field. Those of us who work so much in Ottawa have to defer to them a little because, to their credit, they are actually in the field working with farmers on environmental plans and so forth.

There is no doubt they would take a lead on it, but these sorts of problems tend to be multi-jurisdictional. They involve everything from provincial habitat to resource issues and farm issues. It is seldom that you can address them all in isolation with one association, even one as popular as the PFRA. My guess is that it will continue to be a shared jurisdiction. In some areas, it will end up being an environmental issue, in others, it will be a water use issue, and in others, it could be an Aboriginal issue. I am sure that PFRA will be

M. Strahl : Non, cela relève de Santé Canada.

Les Taïwanais n'ont pas accès à notre boeuf, ce qui est un problème. On nous avait donné l'assurance que ce marché serait ouvert. Il a été ouvert au boeuf américain en janvier dernier. Nous avons fait des instances aux autorités de Taiwan pour dénoncer l'injustice de cette situation. Cela ne s'appuie sur aucune raison scientifique. C'est également incohérent. Nous allons les rencontrer à l'Organisation mondiale de la santé animale. Nous aurons une rencontre latérale pour leur faire part de nos préoccupations à ce sujet. Nous allons leur dire que c'est incohérent, que ce n'est pas particulièrement scientifique, et cetera.

Le deuxième cas d'ESB que nous avons eu ici au Canada n'a pas aidé notre cause. Tout le monde comprend que notre système est sûr. Le boeuf n'est pas entré dans la chaîne alimentaire. Il n'y avait aucun danger pour les humains. Nous avons en place un excellent système de contrôle et des connaissances scientifiques de pointe et des laboratoires qui font des vérifications constantes.

Cela dit, quand le deuxième cas est arrivé, la position de repli de Taiwan était de dire : « Nous allons attendre votre rapport et nous allons l'étudier ». Ce rapport sera publié bientôt. Ils vont l'examiner. S'ils ont des questions, nous serons évidemment prêts à leur donner des réponses ou à les rencontrer et à travailler avec eux pour répondre à toute préoccupation qu'ils pourraient avoir. J'ai bon espoir que lorsque le rapport sera publié, nous nous dirigerons rapidement vers la réouverture de ce marché.

Le sénateur Peterson : J'ai parlé tout à l'heure de l'ARAP.

M. Strahl : Je songeais plutôt à l'ARLA. Oui, l'ARAP relève de mon ministère. J'avais mal compris quand vous avez posé votre question, sénateur.

Le sénateur Peterson : Étant donné la crise imminente de l'eau, surtout dans les Prairies, a-t-on envisagé de confier à l'ARAP le rôle de chef de file dans ce dossier? Compte tenu des travaux effectués dans les années 30 et 40, cette agence est bien équipée pour faire ce travail.

M. Strahl : Du point de vue agricole, l'ARAP joue effectivement un rôle de chef de file dans ce dossier. L'ARAP est l'une des agences les plus populaires et les plus respectées dans les Prairies. Elle a l'oreille des agriculteurs et les agents de l'ARAP sont sur le terrain. Nous qui passons tellement de notre temps à Ottawa devons nous en remettre à eux dans une certaine mesure parce qu'il faut reconnaître que ces gens-là sont sur le terrain et qu'ils travaillent avec des agriculteurs à réaliser des plans environnementaux et tout le reste.

Il n'y a aucun doute qu'ils vont jouer un rôle de chef de file dans ce dossier, mais les problèmes de ce genre mettent souvent en cause de multiples instances. Cela touche à tout, depuis l'habitat provincial jusqu'aux problèmes de ressources et agricoles. On peut rarement s'y attaquer de manière isolée au moyen d'une seule organisation, même si elle est aussi populaire que l'ARAP. Je crois que les compétences vont continuer d'être partagées dans ce dossier. Dans certaines régions, cela va finir par devenir un problème environnemental, ailleurs ce sera plutôt une question

in the middle of it. Thankfully, they have the ear of the farmers and the farmers feel that they are listened to when they work with the PFRA.

The Chairman: It will be good for everyone to hear that they have the ear of the minister.

Mr. Strahl: You do not tread on some things. You do not mess with the PFRA. It works well and, as I said, it is very popular. We always have to be careful not to say, "I am from the government and I am here to help." You do not stay on the farm long when you say that, but the PFRA has been able to do that, to the credit of the men and women who work in that organization.

The Chairman: Minister, it has been a great pleasure to have you here today. We have covered the waterfront. Your words today will be useful to us in formulating an interim report on our hearings to date. Thank you very much.

Mr. Strahl: I appreciate your work and look forward to your report. I am sure that with the expertise and passion of this committee for agriculture it will be a good report.

The Chairman: Thank you very much.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, June 13, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 6:04 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, today we will continue our examination of agriculture issues. The last few years, as many in the industry will know, have seen the worst levels of Canadian farm incomes in Canada's history. Low commodity prices in the grains and oilseeds sector have been one of the causes of this current farm income crisis.

Today, will hear testimony from representatives of the Canadian Wheat Board, which has been a long-standing and significant part of our agricultural history. For our viewers, the Canadian Wheat Board is the single desk seller of wheat, durum and barley for producers in Western Canada. It sells between 22 million and 24 million tonnes of wheat and barley domestically and to 70 countries around the world. Because the CWB sells their products collectively, many farmers argue that the Canadian Wheat Board gives them real power in a market that usually lacks competition and leaves them with little to say on the price of their products. However, others

d'utilisation de l'eau, et ailleurs encore, cela pourrait être un dossier touchant les Autochtones. Je suis certain que l'ARAP sera un intervenant clé. Heureusement, ils ont l'oreille des agriculteurs et ces derniers ont le sentiment qu'on les écoute quand ils travaillent avec l'ARAP.

La présidente : Tout le monde sera content d'apprendre qu'ils ont l'oreille du ministre.

M. Strahl : Il y a des choses auxquelles il ne faut pas toucher. Il ne faut pas mettre des bâtons dans les roues de l'ARAP. Cette agence fonctionne bien et, je le répète, elle est très populaire. Nous devons toujours faire attention de ne pas dire : « Je suis du gouvernement et je suis ici pour vous aider ». On ne reste pas longtemps sur une ferme après avoir dit cela, mais l'ARAP a été en mesure de le faire et il faut rendre hommage aux hommes et aux femmes qui travaillent dans cette organisation.

La présidente : Monsieur le ministre, ce fut un grand plaisir de vous accueillir ici aujourd'hui. Nous avons déblayé tout le terrain. Vos propos d'aujourd'hui nous seront utiles pour rédiger un rapport provisoire sur les audiences que nous avons tenues à ce jour. Merci beaucoup.

M. Strahl : J'apprécie votre travail et j'ai hâte de prendre connaissance de votre rapport. Je suis certain, compte tenu de l'expertise des membres de votre comité et de leur passion pour l'agriculture, que ce sera un bon rapport.

La présidente : Merci beaucoup.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 13 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 18 h 4 pour étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs les sénateurs, nous allons poursuivre aujourd'hui notre examen des questions agricoles. Depuis quelques années, comme le savent bon nombre de gens qui évoluent au sein de l'industrie, le revenu des fermes canadiennes est le pire qu'il a été dans l'histoire du Canada. Les prix faibles dans le secteur des grains et des oléagineux expliquent en partie cette crise des revenus.

Aujourd'hui, nous allons entendre le témoignage de représentants de la Commission canadienne du blé, figure marquante de notre histoire agricole depuis un bon moment déjà. À titre d'information pour nos téléspectateurs, disons que la Commission canadienne du blé est le vendeur à comptoir unique du blé, du blé dur et de l'orge des producteurs de l'ouest du Canada. Elle vend entre 22 et 24 millions de tonnes de blé et d'orge à l'intérieur du Canada et dans 70 pays. Comme la CCB vend collectivement, nombre de cultivateurs font valoir qu'elle leur donne une influence réelle sur un marché qui, d'ordinaire, souffre d'un manque de concurrence et leur laisse peu de prise sur

would like to see a more flexible board to take advantage of opportunities in the open market or to start new generation cooperatives and invest in value-added ventures.

The government has indicated that it plans to reform the Canadian Wheat Board, which has been reformed many times and is still standing. The current discussions on a new World Trade Organization agreement on agriculture might also have consequences for the future of the board.

The representatives of the CWB with us today will speak to the outlook for grain prices and the future of grains and oilseeds production in Canada. We will hear from a friend of this committee, Mr. Ken Ritter, Chairman, from Kindersley, Saskatchewan, Mr. Adrian Measner, and Mr. Victor Jarjour.

Ken Ritter, Chair of the Board of Directors, Canadian Wheat Board: Thank you, Madam Chairman. I have a few introductory remarks, if that is in order. I am a farmer from Kindersley, Saskatchewan. It has been my pleasure to serve as a farmer-elected board member and as Chairman of the Canadian Wheat Board's board of directors since 1999. With me today are Adrian Measner, Chief Executive Officer and member of the board of directors, and Victor Jarjour, head of our trade policy section.

I wish to thank the committee for providing us with the opportunity to appear before it today. I know that the committee has a lot on its plate and it is reassuring to know that among the many concerns it must address, there is appreciation for the significant role that the CWB has to play in the future of the grain industry in Western Canada. In spite of the recent increase in commodity values, agriculture and grain production is in a state of crisis. Farmers are facing margins that stretch their reserves of equity, their resolve and their ingenuity.

Against this backdrop of economic hardship, what is the marketing system that will best serve farmers' needs in wheat and barley? There was a time when I, like the Conservative Party of Canada, would have answered: the dual market. In other words, let farmers sell either through the Canadian Wheat Board or directly into private trade. Put in place a voluntary Canadian Wheat Board, I would have said, because it will make the CWB more cost-efficient and will give farmers more choice. I would have said that eight years ago, but I would not say that now. I have changed my mind about the Canadian Wheat Board's role as a single desk seller for a variety of reasons.

First, I have seen evidence of higher returns on CWB sales compared to values bid by our competitors. At each board of directors' meeting, a binder is put at the directors' disposal. In that binder, records of the sales that the CWB has made

le prix des produits qu'ils vendent. Tout de même, d'autres aimeraient assouplir le fonctionnement de la commission de façon à pouvoir tirer parti du marché libre ou à mettre sur pied des coopératives de nouvelles générations et investir dans des projets à valeur ajoutée.

Le gouvernement a signalé son intention de réformer la Commission canadienne du blé, qui a été maintes fois réformée et demeure sur pied. Les discussions ayant actuellement lieu sur l'éventualité d'un nouvel accord sur l'agriculture à l'Organisation mondiale du commerce pourraient également comporter des conséquences pour l'avenir de la commission.

Les représentants de la CCB venus comparaître aujourd'hui parleront des prix à prévoir dans le secteur et de l'avenir de la production des grains et oléagineux au Canada. Nous donnerons la parole à un ami du comité, M. Ken Ritter, président, de Kindersley, en Saskatchewan, et à M. Adrian Measner, ainsi qu'à M. Victor Jarjour.

Ken Ritter, président du conseil d'administration, Commission canadienne du blé : Merci, madame la présidente. J'ai quelques remarques à faire en guise d'introduction, si vous le permettez. Je suis agriculteur à Kindersley, en Saskatchewan. J'ai l'honneur de servir comme membre élu du conseil d'administration de la Commission canadienne du blé et comme président du même conseil depuis 1999. Je suis accompagné aujourd'hui de M. Adrian Measner, président-directeur général et membre du conseil d'administration, et de Victor Jarjour, représentant principal de notre section du commerce international.

Je tiens à remercier le comité de nous avoir accorder l'occasion de comparaître devant lui aujourd'hui. Je sais que le comité est fort occupé, et il est rassurant de savoir que, parmi les nombreuses difficultés sur lesquelles le comité doit se pencher, figure le rôle que la CCB devra jouer à l'avenir dans l'industrie céréalière, dans l'Ouest canadien en particulier. Malgré la récente hausse des prix des denrées, l'agriculture et le secteur céréalier traversent une période de crise. Les agriculteurs sont confrontés à des marges qui épuisent leurs réserves en capital et qui minent leur détermination et leur ingéniosité.

Dans ce contexte économique extrêmement difficile, quel système de commercialisation permettrait de mieux combler les besoins des producteurs de blé et d'orge? À une époque, j'aurais répondu comme le Parti conservateur du Canada : le marché à deux voies. Selon ce mode de mise en marché, les agriculteurs vendraient leur grain soit par l'intermédiaire de la Commission canadienne du blé, soit directement dans le négoce privé. En mettant en place un régime facultatif, aurais-je dit, la Commission canadienne du blé deviendrait plus rentable et elle donnerait simultanément plus de choix aux agriculteurs. C'est ce que j'aurais dit il y a huit ans, mais je ne tiendrais plus ces propos aujourd'hui. J'ai changé d'avis au sujet du rôle de la Commission canadienne du blé comme vendeur à comptoir unique, pour un certain nombre de raisons.

La première raison est que j'ai eu la preuve des prix élevés obtenus par la CCB comparativement aux prix demandés par nos concurrents. À chaque réunion du conseil d'administration, un classeur est mis à la disposition des administrateurs. Dans ce

are placed side by side with those of our chief rivals. This is valuable information. It enables me and the other farmer-elected directors to ascertain that the single desk is indeed being used to add value for Prairie grain producers. It is also information that is commercially sensitive, both in terms of our relationship with our valued customers and our many competitors. This is why the binder stays in the boardroom and why we do not broadcast its contents. Let me state categorically: Those records offer solid proof that the CWB is getting more for the grain it sells on behalf of Prairie farmers than what other sellers are getting. I do not know of many farmers who could afford to leave those dollars on the table, especially in today's farming environment. As a farmer, this is my bottom line. I want to know if I am getting more because of the Canadian Wheat Board or if it is working against me. The CWB has earned significant premiums for me and the other wheat and barley farmers on the Prairies, and I have understood that the major reason, apart from the courage and tenacity of the producers who grew the grain, is the single desk.

Second, I have seen evidence of another factor that is just as compelling as the first and that is consolidation in the grain industry. Everyone, from the grain companies to the railways to our competitors, is getting bigger and more powerful. In light of this, what should we do in Western Canada? Clearly, we have to ramp up and keep pace with them, or we will find ourselves shut out of markets, out-negotiated and stuck with a non-competitive cost structure. What tool, other than the single desk, do we have at our disposal to get this done? There is no such tool. Grain companies that at one time were farmer-owned and farmer-run have almost entirely disappeared from the Prairie landscape. Today's grain producers have more faith in the Canadian Wheat Board to act in their interest than they do in multinational grain companies.

Both of these advantages — the ability to attract premiums and the strength to go toe to toe with the world-class heavyweights in the grain industry — are predicated on the single desk. The notion that you can have a dual market with a strong, effective CWB is quite simply misguided; it cannot work. The moment the CWB is voluntary, the single desk disappears and with it the benefits I have just outlined. The true choice that farmers have is between the Canadian Wheat Board and an open market. Given those choices, the preference of farmers is overwhelmingly in favour of the CWB and the single desk.

Finally, I have seen how farmer-elected directors can push for changes to the single desk, which accommodates farmer choice and farmer freedom. The Producer Payment Options that we have put in place are major accomplishments in that they give the

classeur figurent les données des ventes réalisées par la CCB, en regard des ventes de nos principaux rivaux. Cette information est des plus utiles. Elle nous permet, à moi et aux autres agriculteurs-administrateurs élus, de nous assurer que le comptoir unique est effectivement exploité de manière à accroître la valeur perçue par les producteurs de grain des Prairies. Cette information est également confidentielle tant pour des raisons liées aux relations que nous entretenons avec nos clients que pour des raisons liées à la concurrence. C'est pour cette raison que ce classeur reste dans la salle du conseil d'administration et que nous ne diffusons pas son contenu. Permettez-moi d'être catégorique : ces données fournissent la preuve irréfutable que la CCB obtient davantage pour le grain qu'elle vend pour le compte des agriculteurs des Prairies que ce que les autres vendeurs perçoivent. Je connais peu d'agriculteurs qui peuvent se permettre de laisser cet argent sur la table, surtout par les temps qui courent. Comme agriculteur, voici ce qu'il me faut au minimum : j'ai besoin de savoir si je touche un montant accru en raison de l'existence de la CCB ou si au contraire sa présence joue contre moi. La CCB commande des primes substantielles pour mon compte et celui des autres producteurs de blé et d'orge des Prairies, et j'ai compris que la principale raison de ces primes, hormis le courage et la ténacité des producteurs qui cultivent ce grain, est liée au comptoir unique.

Deuxièmement, j'ai vu la preuve d'un autre facteur aussi convaincant que le premier, soit le regroupement de l'industrie du grain. Tous les joueurs, des sociétés céréalières à nos concurrents, en passant par les chemins de fer, deviennent de plus en plus gros et puissants. Face à cela, que devons-nous faire dans l'Ouest canadien? De toute évidence, nous devons nous mesurer à eux et soutenir la cadence. Sinon, nous nous retrouverons exclus des marchés, dépassés par la concurrence et aux prises avec une structure de coûts non économique. À part le comptoir unique, de quel outil disposons-nous pour parvenir à cette fin? Il n'y en a aucun. Les sociétés céréalières qui, à une époque, appartenaient aux agriculteurs et étaient gérées par eux ont pratiquement disparu du paysage des Prairies. Les céréaliculteurs d'aujourd'hui font davantage confiance à la Commission canadienne du blé pour la protection de leurs intérêts qu'aux multinationales céréalières.

Ces deux avantages — la capacité de commander des primes et le pouvoir nécessaire pour se mesurer aux joueurs de calibre international de l'industrie céréalière — reposent sur le comptoir unique. Aussi, la notion selon laquelle il est possible de disposer d'un « marché à deux voies » dans lequel la CCB jouerait un rôle efficace est tout simplement illusoire. Ça ne peut pas fonctionner. L'instant où la CCB deviendrait facultative, le comptoir unique disparaîtrait, et avec lui, les avantages que je viens de décrire. Le véritable choix qui se présente aux agriculteurs est entre la CCB et un marché libre. Devant ces choix, les agriculteurs préfèrent très majoritairement garder la CCB et le comptoir unique.

Enfin, j'ai vu comment les administrateurs élus par les agriculteurs peuvent exercer des pressions pour obtenir des changements du régime de comptoir unique qui permettent de tenir compte des besoins des agriculteurs et de la latitude qu'ils

farmers who want it greater control over the pricing of their grain while maintaining the advantages of pooling and single-desk pricing for all the others.

I know the term "dual market" means different things to different people. I believe it arose from the days when the Canadian Wheat Board was government-controlled, secretive and lacked both accountability and choice, but those days are gone. Grain producers can now have both market power and greater control over their own marketing choices. However, the Canadian Wheat Board and farmers cannot have market power without a single desk, which in turn allows it to offer these exciting new choices.

These kinds of changes take time, innovation and education. However, they bring with them the best of both worlds — the opportunities of the open market and the risk management and premiums the Canadian Wheat Board has always provided.

The alternative is not a dual market; it is an open market where the CWB would be rendered ineffective and producers' only choice would be to sell to a handful of multinational grain companies which would then effectively control the marketing of all grain.

All of this is not to say that we are complacent at the CWB. As I have stated, we have undertaken many changes in order to make the organization more efficient, responsive and flexible for farmers. We have a business strategy now for even greater and more dramatic changes within the existing framework, to further enhance returns to farmers and to place the CWB completely under farmer control.

I am fully aware that the Conservative Party of Canada has pledged to make marketing through the CWB voluntary, and I can fully appreciate that the government now feels obliged to deliver on its election promises. However, on behalf of the many farmers in Western Canada who, like myself, have seen clear-cut evidence of the need for a single-desk approach to marketing wheat and barley, I call upon the government to recognize that this issue is one in which farmers should have the final say. It is our industry; it is our money and it is our future. It should be our decision. If there are to be significant structural changes to how they market their wheat and barley, those changes should be put to farmers in a plebiscite. This is an opinion held by the vast

requièrent. Les options de paiement au producteur que nous avons mises en place sont d'importantes améliorations, dans la mesure où elles procurent aux agriculteurs qui le souhaitent une plus grande maîtrise sur le prix de leur grain, tout en préservant les avantages de leur mise en commun des prix et de la vente par comptoir unique pour tous les autres agriculteurs.

Je sais que le terme « marché à deux voies » veut dire différentes choses pour différentes personnes. Je pense que ce thème remonte à l'époque où la Commission canadienne du blé était un organisme contrôlé par le gouvernement, entouré par le secret, dépourvu de mécanismes de reddition de comptes et n'offrant aucun choix, mais cette époque est révolue. Les producteurs de grain peuvent maintenant bénéficier à la fois du pouvoir de mise en marché et de la capacité d'exercer une plus grande maîtrise sur la vente de leurs produits. Toutefois, la Commission canadienne du blé et les agriculteurs ne peuvent pas disposer de pouvoir de marché en l'absence du comptoir unique, lequel permet à la CCB d'offrir toutes ces intéressantes options.

Les changements de ce genre prennent du temps, de l'innovation et de la sensibilisation. Cependant, ils permettent de bénéficier du meilleur des deux mondes. Les possibilités offertes par le marché ouvert, d'un côté, et la gestion des risques et les primes que la Commission canadienne du blé a toujours fournies, d'autre part.

Le véritable choix ne réside pas dans un régime de « marché à deux voies ». Il s'agit d'un marché libre dans lequel CCB perdrait son efficacité et dans lequel le seul choix offert aux producteurs serait de vendre leur grain à une poignée de multinationales céréalières qui contrôleraient dans les faits la mise en marché de tout le grain.

Cela ne veut pas dire pour autant que nous fassions preuve de complaisance à la CCB. Comme je l'ai dit, nous avons apporté de nombreux changements afin d'accroître l'efficacité et la capacité de réaction de l'organisation ainsi que d'accroître la souplesse au chapitre des choix offerts. Notre stratégie d'affaires actuelle prévoit des changements encore plus importants et radicaux, à l'intérieur du cadre existant, qui vise à accroître encore davantage les recettes touchées par les agriculteurs et à placer la CCB sous l'entière maîtrise des agriculteurs.

Je sais parfaitement que le Parti conservateur du Canada s'est engagé à rendre la mise en marché par l'intermédiaire de la CCB facultative, et je peux très bien comprendre que le gouvernement se sente maintenant obligé de tenir ses promesses électorales. Cependant, au nom des nombreux agriculteurs de l'Ouest canadien qui sont comme moi convaincus de la nécessité d'une structure à comptoir unique pour la vente du blé et de l'orge, je demande au gouvernement de reconnaître qu'il s'agit d'une question sur laquelle les agriculteurs devraient avoir le dernier mot. Notre industrie, notre argent et notre avenir sont en jeu. La décision devrait donc nous revenir. Si d'importants changements structurels doivent être apportés à la manière dont le blé et l'orge des producteurs sont vendus, les agriculteurs devraient avoir leur

majority of Prairie grain producers. It is therefore the Canadian Wheat Board's position as well, and it is clearly the requirement outlined in the CWB Act.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Ritter. Could you tell us about the voting process for the election of directors to the Canadian Wheat Board?

Mr. Ritter: There were ten districts established throughout the Prairie region that grow Wheat Board grains, and they include the provinces of Manitoba, Saskatchewan, Alberta and a small part of northeastern British Columbia. Each of the ten districts has five federal constituencies.

In those districts, anyone who is a producer as defined by the Canadian Wheat Board Act has the right to cast a ballot. All of the elections except one have been hotly contested. The individuals who run for election run as independents, that is, they are not members of any political party. They put their views and ideas before the electorate and the election is held by mail-in ballot. It is a preferential ballot, which means that you state your first, second and third choice, et cetera. In order to be elected, a person must receive over 50 per cent of the votes.

Senator Gustafson: My questions will be about your view of the WTO situation. One problem is that we have been promised that the Americans and Europeans will end their subsidies, and that is not happening. If prices are to increase in the global market, we will have to look at this area. If Canada is to find its place as an exporting nation, which we are in grains and oilseeds, we have no choice in the matter. We consume about 25 per cent of what we grow so 75 per cent must be exported.

You have indicated that the single-desk will result in the best price, and that may be true; however, we must get higher prices. We cannot continue like this unless the Government of Canada comes up with a program that will result in a level playing field.

I would like to hear your comments. Where do you think the trade talks will go? They are scheduled to be held in a month or so.

Mr. Ritter: I will answer the first part of your question and then let Mr. Jarjour speculate on where the trade talks might go, because he is more in tune with those nuances.

It is always important for an exporting nation to have a level playing field in order to create value from what they do, and that is the basic purpose of the World Trade Organization. Is it necessary for an exporting nation like us? It is absolutely necessary, but there is not a whole lot of money on the horizon even if a deal is reached.

mot à dire sur ces changements; dans le cadre d'un plébiscite. Cet avis est partagé par la grande majorité des producteurs de grain des Prairies. C'est également la position de la Commission canadienne du blé, et les exigences de la Loi sur la Commission canadienne du blé sont claires sur ce point.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Ritter. Pourriez-vous nous dire comment sont choisis les administrateurs de la Commission canadienne du blé?

M. Ritter : Dans la région des Prairies, il y a dix districts où se pratique la culture des grains visés par la Commission du blé, y compris dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, et dans une petite partie du nord-est de la Colombie-Britannique. Chacun des dix districts en question comporte cinq circonscriptions au fédéral.

Dans les districts en question, quiconque répond à la définition de producteur à la Commission canadienne du blé détient un droit de vote. À une exception près, toutes les sélections ont été très serrées. Les candidats se présentent à titre indépendant, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas affiliés à quelque parti politique que ce soit. Ils présentent leurs vues et leurs idées à l'électorat, puis un scrutin postal est organisé. Il s'agit d'un scrutin préférentiel, c'est-à-dire qu'il faut indiquer son premier choix, puis le deuxième et le troisième et ainsi de suite. Pour être élu, un candidat doit recevoir plus de 50 p. 100 des votes.

Le sénateur Gustafson : Mes questions se rapporteront à votre point de vue sur la situation à l'OMC. Un des problèmes que nous éprouvons, c'est qu'on nous a promis que les Américains et les Européens cesseront de subventionner leurs industries, ce qui ne se fait pas. Pour que les prix augmentent sur le marché mondial, il nous faudra regarder de ce côté. Pour que le Canada se taille une place à titre de pays exportateur, ce qui est le cas pour les grains et oléagineux, nous n'avons pas d'autres choix. Nous consommons environ 25 p. 100 de ce que nous cultivons. Il faut donc en exporter 75 p. 100.

Vous avez signalé que le comptoir unique permettra d'obtenir le meilleur prix, et c'est peut-être vrai; toutefois, nous devons obtenir des prix plus élevés. Nous ne pouvons continuer dans le contexte, à moins que le gouvernement du Canada conçoive un programme qui égalisera les chances.

J'aimerais entendre vos observations sur la situation. À quoi aboutiront les pourparlers commerciaux selon vous? Ils doivent avoir lieu dans un mois environ.

M. Ritter : Je répondrai à la première partie de votre question, puis je laisserai à M. Jarjour le soin de conjecturer au sujet des pourparlers commerciaux, car il en saisit mieux les nuances.

Il importe toujours pour un pays exportateur de disposer de chances égales afin de créer de la valeur à partir de ce qu'il produit, et c'est un des éléments de base de l'Organisation mondiale du commerce. Est-ce nécessaire pour un pays exportateur comme le nôtre? C'est absolument nécessaire, mais il n'y a pas beaucoup d'argent à prévoir, même si une entente devrait être conclue.

As to how grain prices will rise, they will have to rise from worldwide demand. We are seeing a glimpse of that day. Several days ago I read an interesting article about U.S. corn production. The article said that they could be short on corn in the U.S. this year because of their huge ethanol production and various other things going on there.

I think there is hope for the grain industry. We will just have to leap over the next two or three years until the appropriate demand curve is put in place by the various uses that are being found for grain. I believe that we can find a better place for values for Western Canadian farmers than we have seen in the last while. There are some signs of that already occurring this year, like in the month of May, wheat in some of the markets have gone up about $1 a bushel so it is certainly an encouraging sign. Mr. Jarjour wants to talk a little bit about where the WTO talks are going.

Victor Jarjour, Chief Representative — Trade, Canadian Wheat Board: If an agreement is reached that meets the objectives that the member countries of the WTO themselves have set, and namely, substantial reductions in domestic support, real increases in market access, and the elimination of export subsidies, then over time there will be some benefit for farmers. However, the reality must be that these have to be real cuts. They cannot just be cuts in water or air, they have to be real cuts and obviously, the United States and the European Union are the targets of those cuts. We will know the outcome in about six weeks, because if there is to be success it has to happen by the end of July. That is as far as I will go on a prediction.

The Chairman: Then what happens, exactly where is the WTO right now in its meetings?

Mr. Jarjour: The negotiations have intensified since the end of April. Deadlines continue to be not met. There is very much a sense that unless an agreement is reached by the end of June, or July, the negotiations will probably go into abeyance for several years. The reason is the United States and their so-called "fast track negotiating authority." This is a negotiating authority that the President receives that allows the administration to negotiate a trade deal and bring it back to Congress, where Congress can take it or leave it. Congress cannot suggest changes. That is what is normally meant by fast track authority. That authority expires at the end of July 2007.

While an agreement could be reached on modalities by the end of June or July this year, the negotiations are not over. Negotiations will continue until they reach a conclusion and then the countries will seek approval from their respective governments, parliaments or Congress.

Senator Mitchell: Thanks for making the effort to be here today. I know how intensely you advocate for your constituents, and it is always good to get a chance to talk to you about these issues.

Quant à l'augmentation des prix, elle devra tenir à la demande mondiale. Nous en entrevoyons le jour. Il y a quelques jours, j'ai lu un article intéressant sur la production de maïs aux États-Unis. On y disait que le maïs pourrait finir par manquer aux États-Unis, en raison de l'énorme volume de production d'éthanol et de divers autres facteurs.

Je crois qu'il y a de l'espoir pour l'industrie céréalière. Il nous faut simplement franchir au plus vite les deux ou trois prochaines années, jusqu'à ce que les divers usages que l'on conçoit pour le grain produit donnent la demande voulue. Je crois que le produit des agriculteurs de l'Ouest canadien peut trouver une meilleure place depuis un certain temps. Certains signes portent à croire que cela commence déjà à se faire cette année. Par exemple, au mois de mai, le prix du blé a augmenté d'environ d'un dollar le boisseau dans certains marchés, ce qui est certes encourageant. M. Jarjour veut vous parler un peu de la direction que prennent les pourparlers de l'OMC.

Victor Jarjour, représentant principal, Commerce international, Commission canadienne du blé : Si on conclut une entente qui répond aux objectifs que se sont fixés les pays membres de l'OMC, c'est-à-dire d'importantes réductions du soutien intérieur, une ouverture réelle des marchés et l'élimination des subventions à l'exportation, les agriculteurs finiront par y trouver leur compte. Cependant, il faut vraiment que, dans les faits, il s'agisse de réductions réelles. Il ne faut pas que ce soit de grands coups d'épée dans l'eau. Il faut que ce soit des réductions réelles et, évidemment, il faut que la cible soit les États-Unis et l'Union européenne. Nous en verrons l'aboutissement dans six semaines environ, car si l'exercice doit porter fruit, il faut que ce soit d'ici la fin juillet. Je ne m'aventurerai pas davantage à faire des prédictions sur cette question.

La présidente : Et à ce moment-là qu'est-ce qui arrive? Où en est l'OMC en ce moment dans ses réunions?

M. Jarjour : Les négociations se sont intensifiées depuis la fin du mois d'avril. Les délais ne sont toujours pas respectés. Les gens ont vraiment l'impression que, à moins d'une entente conclue fin juin, sinon en juillet, le projet sera probablement mis en suspens pendant plusieurs années. La raison? Les États-Unis et leur « pouvoir de négocier par la procédure accélérée ». C'est un pouvoir de négociation qui est accordé au président et qui permet à l'administration de négocier un accord de commerce, puis de le proposer au Congrès, qui l'adopte ou le rejette en bloc. Le Congrès ne peut apporter de modifications. C'est ce qu'on entend normalement par procédure accélérée. La possibilité d'y recourir s'achève à la fin juillet 2007.

Une entente sur les modalités pourrait intervenir d'ici la fin juin ou juillet, mais les négociations ne seront pas terminées. Elles vont se poursuivre jusqu'au moment où on en arrivera à une conclusion, puis les pays chercheront à faire approuver l'entente par leur gouvernement, leur parlement ou leur Congrès.

Le sénateur Mitchell : Merci d'avoir fait l'effort de venir comparaître aujourd'hui. Je sais l'ardeur que vous mettez à défendre vos commettants, et il est toujours bien d'avoir l'occasion de discuter avec vous de ces questions.

One of the criticisms I have heard of the Canadian Wheat Board — and by no means am I saying that I accept this criticism — is that there is a great deal of niche product development in agriculture today, and that somehow the Canadian Wheat Board stands in the way of the marketing of these niche products. I have heard that the CWB stands in the way of marketing these niche products because the markets for them are not big enough or there is not enough volume in them.

Is that the case? Am I describing that issue properly and how would you answer that criticism?

Adrian Measner, Chief Executive Officer, Canadian Wheat Board: I do not agree with that statement. I realize you were not stating that you agree rather you were stating what other people have said. Our role is to do a marketing job and sometimes there are volume markets that buy a few million tonnes a year and sometimes there are small markets that buy a few thousand tonnes a year, and our goal is really to put a package together that maximizes revenue for farmers so we pursue whatever marketing opportunity is there.

We have markets for Navigator durum. It is one variety of durum that goes to a supplier in Poland and he produces his pasta from the navigator durum. He labels it as pasta produced from Canadian durum, he markets it around Europe and into a number of countries, even into the U.S. It is a niche market and it is one where we IP the durum right from the country through to the customer. He is very appreciative of that IP and he pays a premium for it.

We have another customer, Warbutons in the U.K., who actually comes to Canada and works with farmers in terms of how much fertilizer they put on the grain because he is looking for a certain protein level and he is looking for a certain variety. He selects the varieties he wants. We send that grain on to London. I have talked to this particular customer on numerous occasions, the owner of the milling operations, Warbutons, and he has talked about his expansion. First, the bread has been very popular, it is made mostly from Canadian wheat, it is quality bread and it is in demand in London. His growth is limited by his capital. He is building bakeries as fast as he can acquire the capital to do so. Our job is to market niche markets, quality markets, quantity markets, and we are doing that marketing.

Senator Mitchell: Are you an impediment in way to agribusinesses that want to develop new strains of products?

Mr. Measner: No, we are trying to facilitate that development. There has been some discussion about kernel visual distinguishability, which is part of the criteria that Canadian varieties have to meet before they are licensed. We submitted a proposal to our board a couple weeks ago at our last board

Une des critiques que j'ai entendues au sujet de la Commission canadienne du blé — et je n'entends nullement par là que cette critique me paraît justifiée —, c'est que le produit-créneau occupe une grande place en agriculture aujourd'hui et que, d'une façon ou d'une autre, la Commission canadienne du blé fait obstacle à la mise en marché des produits en question. J'ai entendu dire que la CCB fait obstacle à la mise en marché des produits-créneaux, car les marchés à cet égard ne sont pas assez grands à son goût ou que le volume est insuffisant.

Est-ce le cas? Est-ce que je décris correctement la question, et quelle serait votre réaction à cette critique?

Adrian Measner, président-directeur général, Commission canadienne du blé : Je ne suis pas d'accord avec l'affirmation. Je sais que vous ne disiez pas que vous étiez d'accord, vous, avec cela. Vous repreniez plutôt les paroles d'autres personnes. Notre travail est un travail de commercialisation, et nous avons affaire parfois à des marchés à grand volume où les quantités achetées tous les ans se chiffrent en millions de tonnes et parfois aussi à des petits marchés où les ventes se chiffrent plutôt en milliers de tonnes par année. Notre objectif consiste à concevoir un programme qui maximise les revenus des agriculteurs. Nous saisissons donc toutes les occasions qui se présentent sur le plan de la commercialisation.

Nous avons des marchés prêts à accueillir notre blé dur Navigator. C'est une variété de blé dur qui est destinée à un fournisseur de Pologne, lequel s'en sert pour produire ses pâtes. Il indique sur l'étiquette que les pâtes sont faites à partir de blé dur canadien, et il fait sa mise en marché partout en Europe et dans plusieurs pays, même jusqu'aux États-Unis. C'est un créneau de marché. Nous préservons l'identité du blé dur depuis le Canada jusqu'au client. Celui-ci apprécie beaucoup la PI et verse même une prime en échange.

Nous avons un autre client — Warbutons, au Royaume-Uni — qui vient au Canada même et aide les agriculteurs à déterminer la quantité d'engrais qu'il faut utiliser pour produire les céréales, une certaine teneur en protéines et une certaine variété. Il choisit lui-même les variétés qu'il souhaite avoir. Nous envoyons ensuite les céréales à Londres. J'ai parlé maintes fois à ce client particulier, le propriétaire de la meunerie, Warbutons, et il a parlé de l'expansion de son entreprise. D'abord, le pain produit s'est très bien vendu — il est fait pour la plus grande part de blé canadien —, c'est un pain de qualité qui est en demande à Londres. La croissance de la meunerie est limitée par le capital du propriétaire, qui construit des boulangeries le plus rapidement possible, selon le capital à sa disposition. Notre travail consiste à trouver les créneaux, les marchés axés sur la qualité, les marchés pour la quantité — et nous nous en occupons.

Le sénateur Mitchell : La CCB fait obstacle aux efforts que déploie le secteur agroalimentaire pour se donner de nouvelles variétés de produits?

M. Measner : Non, nous essayons de faciliter ce travail. La question de la distinction visuelle des grains a fait l'objet de discussions. C'est un critère de désignation des variétés canadiennes qui doit être respecté avant que la mise en marché ne soit autorisée. Il y a quelques semaines, à la dernière réunion

meeting, which was approved, and we are in discussions with the Canadian Grain Commission on that and the possibility of creating a special class for feed wheats for the ethanol plants. We are trying to respond to any issues that may be restrictive and making sure the system moves forward, but at the same time that farmers' interests are protected as it moves forward.

Senator Mitchell: What is your role in marketing grains that will be used in ethanol and biofuels? Is kernel visual distinguishability an issue in that, or is it not? I am quite interested in that subject.

Mr. Measner: In terms of ethanol production, they can buy from the Canadian Wheat Board or they can buy from the open market. We do not have a role in that. Most of that will be serviced from the open domestic market, not from the Canadian Wheat Board, so we are not really involved in that side of it. If they were not able to secure a sufficient supply, we would be interested in talking to them but that is open to them. They are not restricted to buy through the Canadian Wheat Board.

Mr. Ritter: As I understand it, grains used in the production of ethanol are exempt from the Canadian Wheat Board.

Senator Mitchell: Is that something you think makes sense?

Mr. Ritter: It is used for an industrial purpose. Obviously, if the plant did not have sufficient feedstocks and we were able to source it, we would certainly appreciate that. We, as a board, have been supportive of the idea of ethanol development and value-added use of grain on the Prairies, and we fully support that in any way we possibly can.

Senator Callbeck: I have a question on bilateral agreements. The Honourable David Emerson was here the other day and we were talking about these agreements. As you know, the U.S. is pursuing these very aggressively with countries and putting us at a disadvantage. Is that a concern of the Canadian Wheat Board? If so, what countries are you particularly concerned you.

Mr. Ritter: It is a very big concern for the Canadian Wheat Board because in some ways these bilateral agreements trump the overall WTO agreement. Mr. Jarjour will outline the countries please.

Mr. Jarjour: We have been on this issue with the government since 2003, when the United States was negotiating a bilateral agreement with Morocco. We have a long history of pursuing and urging the government to increase its attention to pursuing bilateral agreements.

de notre conseil d'administration, nous avons soumis une proposition, qui a été approuvée, et nous discutons avec la Commission canadienne des grains de cette question-là et de la possibilité de créer une catégorie spéciale pour le blé fourrager, pour les usines de production d'éthanol. Nous essayons d'intervenir dans tous les dossiers où il peut y avoir des restrictions et de nous assurer que le système avance, mais, en même temps, de protéger les intérêts des agriculteurs.

Le sénateur Mitchell : Quel est votre rôle dans la mise en marché des grains destinés à la production d'éthanol et de biocarburants? La question de la distinction visuelle des grains intervient-elle, oui ou non? Ce sujet m'intéresse beaucoup.

M. Measner : Pour ce qui est de la production d'éthanol, les responsables peuvent s'approvisionner à la Commission canadienne du blé ou sur le marché libre. Nous n'avons pas de rôle à jouer là-dedans. La plupart des grains en question proviendront du marché libre intérieur, et non pas de la Commission canadienne du blé. Par conséquent, nous ne sommes pas vraiment partie à cette affaire. S'ils n'arrivaient pas à obtenir un approvisionnement suffisant, cela nous intéresserait de discuter avec eux, mais ils sont libres d'agir comme bon leur semble. Ils ne sont pas obligés d'acheter à la Commission canadienne du blé.

M. Ritter : Si je saisis bien, les grains servant à la production d'éthanol sont exemptés de la Commission canadienne du blé.

Le sénateur Mitchell : À votre avis, est-ce que cela a du sens?

M. Ritter : Les grains en question sont utilisés à des fins industrielles. Évidemment, si l'usine ne dispose pas de suffisamment de matières premières et que nous sommes en mesure de l'approvisionner, nous serons heureux de le faire. En tant que commission, nous avons appuyé l'idée de la production d'éthanol et de l'utilisation à valeur ajoutée des grains des Prairies, et nous appuyons ces efforts sans réserve, de toutes les manières possibles.

Le sénateur Callbeck : J'ai une question à propos des ententes bilatérales. Le ministre David Emerson était ici l'autre jour, et nous avons parlé de ces ententes. Comme vous le savez, les États-Unis font des efforts très vigoureux en ce sens auprès d'autres pays qui nous désavantagent. Est-ce là une question qui préoccupe la Commission canadienne du blé? Le cas échéant, à quels pays pensez-vous en particulier?

M. Ritter : C'est une question qui préoccupe énormément la Commission canadienne du blé, car, sous certains aspects, les ententes bilatérales en question l'emportent sur l'accord général de l'OMC. Monsieur Jarjour, voulez-vous nous dire de quels pays il s'agit?

M. Jarjour : Nous nous adressons au gouvernement à ce sujet depuis 2003, époque à laquelle les États-Unis négociaient une entente bilatérale avec le Maroc. Il y a longtemps que nous faisons des pressions sur le gouvernement pour qu'il s'attache davantage aux ententes bilatérales.

The main countries that are of interest to us are in North Africa, specifically Morocco and Algeria. In Latin America, where the United States is getting close to concluding some negotiations, particularly in the Andean region, we are interested in Ecuador, Peru and Colombia.

Mr. Ritter: We are also looking at other major world players such as Japan, China and India. Our CEO might add a comment or two because he has been to North Africa recently and has been speaking to our customers who are subject to some of these American bilateral agreements.

Mr. Measner: Maybe it would help to speak to the impact of these agreements. To Morocco, we normally sell 300,000 tonnes to 400,000 tonnes of durum, which is in excess of 10 per cent of our overall durum program. The U.S agreement with Morocco gives the U.S. a $28 advantage of a lower tariff on sales to Morocco. We have two choices: We can back away from the market and hand it to the U.S. or we can try to compete. We have not had to do either yet but the impact is coming. The Moroccan millers have stayed with us because they like Canadian quality. They had their first tender two weeks ago and bought 40,000 tonnes of U.S. durum. That is an example of how serious it is and that the transition has begun. Our biggest durum customer is Algeria, where the U.S. has begun discussions on a bilateral agreement. We have also had discussions with our Algerian customers, who are in a position to push for an optimum deal for their country. They want to buy Canadian durum so they want the Canadian government to complete the agreement before the Americans do it. Much pressure is necessary. We are pleased with the announcement that took place last week but we need to see that followed up by a tight action plan.

Senator Callbeck: My question is on the value-added, on which the committee completed its study in December 2003. During that time we heard from Prairie Pasta Producers, which is a new generation cooperative that buys from the CWB. Are there other new generation cooperatives that purchase from you and, if so, how successful are they?

Mr. Measner: Prairie Pasta was a proposal that has not moved forward with their plan. There are not other new generation co-ops involved in our business at this time.

Senator Callbeck: Prairie Pasta is not purchasing from you.

Mr. Measner: They did a study of the marketplace and reached the conclusion that it was not proper timing to pursue that particular venture.

Senator Callbeck: They had some concerns about the flexibility of the CWB.

Mr. Ritter: We can answer general questions about that subject. In our recent survey we asked farmers what is most important to them. They mentioned working with producers to create value-added processing in the Prairies. They want the CWB to do that. We think that our value-added policy is pretty fair in

Les principaux pays qui nous intéressent sont ceux de l'Afrique du Nord, particulièrement le Maroc et l'Algérie. En Amérique latine, là où les États-Unis sont sur le point de conclure certaines négociations, particulièrement dans la région des Andes, les pays qui nous intéressent sont l'Équateur, le Pérou et la Colombie.

M. Ritter : Il est question aussi d'autres grands pays comme le Japon, la Chine et l'Inde. Notre président-directeur général voudra peut-être ajouter une observation : il est allé en Afrique du Nord et a parlé à ceux de nos clients qui sont assujettis à certaines des ententes bilatérales conclues par les Américains.

M. Measner : Il serait peut-être utile de parler des conséquences de ces ententes. Au Maroc, nous vendons normalement de 300 000 à 400 000 tonnes de blé dur, soit plus de 10 p. 100 de notre programme global pour le blé dur. L'accord conclu par les Américains avec le Maroc donne aux États-Unis un avantage de 28 $ — pour un tarif plus bas sur les ventes au Maroc. Nous avons deux choix : nous retirons nos billes et laissons le marché aux États-Unis, ou nous essayons d'affronter la concurrence. Nous n'avons pas encore eu à faire ce choix, mais le jour viendra. Les meuniers marocains ne nous ont pas délaissés parce qu'ils apprécient la qualité du blé canadien. Le premier appel d'offre a été octroyé il y a deux semaines : ils ont acheté 40 000 tonnes de blé dur des États-Unis. C'est un exemple pour montrer à quel point la situation est grave et que la transition est entamée. Notre principal client pour le blé dur est l'Algérie, où les États-Unis ont entamé des discussions en vue de conclure une entente bilatérale. Nous avons discuté nous aussi avec nos clients d'Algérie, qui sont bien placés pour obtenir le marché optimal au profit de leur pays. Ils veulent acheter du blé dur canadien, si bien qu'ils veulent que le gouvernement canadien conclue une entente avant les Américains. D'intenses pressions sont nécessaires. Nous sommes heureux d'annoncer que cela s'est fait la semaine dernière, mais il nous faut suivre cela avec un plan d'action serré.

Le sénateur Callbeck : Ma question porte sur la valeur ajoutée, objet d'une étude achevée par le comité en décembre 2003. À ce moment-là, nous avons eu droit au témoignage de Prairie Pasta Producers, coopérative de nouvelle génération qui achète des grains à la CCB. Y a-t-il d'autres coopératives de nouvelle génération qui s'approvisionnement chez nous et, le cas échéant, font-elles de bonnes affaires?

M. Measner : Prairie Pasta, c'est un projet qui ne s'est pas concrétisé. Nous ne faisons pas affaires avec d'autres coopératives de nouvelle génération en ce moment.

Le sénateur Callbeck : Prairie Pasta n'achète pas chez vous.

M. Measner : Ils ont étudié le marché et concluent que le moment n'était pas bien choisi pour se lancer dans ce projet particulier à ce moment-là.

Le sénateur Callbeck : Ils se souciaient de la question de la souplesse de la CCB.

M. Ritter : Nous pouvons répondre à des questions générales à ce sujet. Au cours de notre dernier sondage, nous avons demandé aux agriculteurs ce qui leur importait d'abord et avant tout. Ils ont parlé de travailler avec des producteurs en vue d'une transformation à valeur ajoutée dans les Prairies. Ils souhaitent

that it sets out a level playing field for anyone who wants to process grain, whether they are a farmer group, an industrial group or other. They all receive the same acquisition price for the grain. Farmers are looking at this issue as of primary importance to them. We are looking at reviewing our policies to see if there is anything the CWB can do to effectively create more value-added ownership by farmers.

Senator Callbeck: They mentioned the transportation costs they have to pay whether they use the CWB elevators or not. This increases the value-added cost of producing the value-added product.

Mr. Ritter: That transportation cost to the farmer is a bit of a myth. Perhaps Mr. Measner can explain how the transportation factor works in the value of grain at any point in North America.

Mr. Measner: We establish our prices at port position, where we establish initial prices or the price to the processor. They are backed off into the country by the cost of freight because grain is more costly at port position than it is in the country. We often hear that people who deliver into a processing plant believe that feel they have to pay the freight to get to port position. In reality, it reflects the different value of grain at port position versus the value in the country. It is not a fact that they have to pay the freight but rather it is a fact of reflecting those different values in the market place.

Senator Callbeck: My understanding was that even if they did not use your elevators and processed their own grain, they still had to pay a transportation cost to the CWB but that cost is factored into it.

Mr. Measner: The issue was the requirement that they would still sell the grain to the Canadian Wheat Board and receive the initial price and the further payments if they were not able to sell it directly to the processing plant. That was the issue of most concern to the group.

Senator Callbeck: That transportation cost is part of that.

Mr. Measner: Yes.

Senator Peterson: When you sell your wheat to China, I would presume that China would view that as dealing with Canada on a nation-to-nation basis, which gives them a degree of comfort. If there was a dual board and I was a producer, I would think that market avenue would be closed to me because China would likely not deal with an individual producer. Where do individual producers sell their product? Are they limited to Louis Dreyfus Corp., Cargill Inc., Archer Daniels Midland, et cetera?

Mr. Measner: We have good relations with COFCO in China that imports the wheat. That relationship has been established over many years and Canada sold grain to China before diplomatic relations were established. China remembers that relationship and many Chinese missions raise the point when they are in Canada. The relationship with the Canadian Wheat Board and with Canada is strong and important. It will pay dividends as we go forward because the demand in China is growing extensively.

que la CCB travaille à de tels projets. Notre politique relative à la valeur ajoutée nous paraît équitable, car elle égalise les chances pour tous ceux qui souhaitent transformer le grain, qu'il s'agisse d'un groupe d'agriculteurs, d'un groupe industriel ou d'un autre groupe. Tous peuvent acquérir le grain au même prix. Les agriculteurs y voient une question de première importance. Nous cherchons à réviser nos politiques pour voir si la CCB peut faire quoi que ce soit afin que les agriculteurs soient plus souvent propriétaires d'entreprises qui ajoutent de la valeur.

Le sénateur Callbeck : Ils ont parlé des frais de transport qu'ils doivent assumer, qu'ils recourent aux silos de la CCB ou non. Cela s'ajoute au coût qu'il faut assumer pour en arriver à un produit à valeur ajoutée.

M. Ritter : Les frais de transport de l'agriculteur, c'est un peu un mythe. M. Measner peut peut-être expliquer en quoi le facteur transport joue sur la valeur du grain de l'Amérique du Nord.

M. Measner : Nous établissons nos prix au port, là où nous fixons le prix initial, le prix demandé à l'entreprise de transformation. Les prix sont moins élevés en campagne du fait du coût du transport des marchandises : le grain coûte plus cher au port que dans le pays. Souvent, nous entendons les gens dire que, pour acheminer une cargaison à l'usine de transformation, ils doivent en assurer le fret jusqu'au port. En réalité, cela reflète la valeur variable du grain au port et au pays. Ce n'est pas vrai qu'ils ont à assumer les frais de transport; c'est plutôt un reflet des valeurs variables sur le marché.

Le sénateur Callbeck : Je croyais savoir que même s'ils ne recouraient pas aux silos et transformaient eux-mêmes leurs grains, ils devaient encore assumer les frais de transport jusqu'à la CCB, mais que le coût était intégré à l'ensemble.

M. Measner : Ils craignaient devoir encore vendre le grain à la Commission canadienne du blé et faire l'objet du prix initial avec les paiements subséquents, s'ils ne pouvaient vendre directement à l'usine de transformation. C'est la question qui préoccupait le plus le groupe.

Le sénateur Callbeck : Les frais de transport dans tout cela.

M. Measner : Oui.

Le sénateur Peterson : Quand vous vendez votre blé à la Chine, je présume que la Chine croit traiter avec le Canada de pays à pays, ce qui la rassure. S'il y avait une commission double et que j'étais producteur, je tiendrais cette porte pour fermée, car la Chine ne traiterait vraisemblablement pas avec un producteur individuel. Où les producteurs individuels s'adressent-ils pour vendre leurs produits? Est-ce qu'ils sont limités à Louis Dreyfus Corp., Cargill Inc., Archer Daniels Midland, et ainsi de suite?

M. Measner : Nous entretenons de bonnes relations avec la COFCO, en Chine, qui importe le blé. C'est une relation qui existe depuis de nombreuses années : le Canada vendait des céréales en Chine avant même que les liens diplomatiques ne soient noués. La Chine s'en souvient, et nombre de missions chinoises soulèvent ce point quand elles se trouvent au Canada. La relation avec la Commission canadienne du blé et avec le Canada est solide et importante. Elle rapportera à l'avenir, car la demande en Chine connaît une croissance importante.

If the Canadian Wheat Board did not exist, crops, including wheat, would be marketed through the multinational companies, which you highlighted. A fairly dominant marketplace exists with four or five companies controlling the bulk of that international environment. Multinational companies would be marketing the grain just as they market other grains not marketed by the CWB.

It is an important point to consider when we talk about the Canadian Wheat Board. We are a Canadian company that works for Canadian farmers and markets Canadian products. Without the CWB, that would be lost.

Senator Peterson: The independent companies would set their own prices. For example, Cargill Inc. would state what it is prepared to pay a farmer for his product.

Mr. Measner: That is correct.

Senator Peterson: One of the irritants is this idea of specialty crops when you are trying to do the value-added. We talked about Prairie Pasta Producers and why they cannot make direct delivery a part of their equity. Does contract selling occur with malting barley or is direct selling permitted?

Mr. Measner: It is the same as it is for wheat; it would go through the Canadian Wheat Board to the malting plants.

Senator Peterson: Is there a possibility that because it is exempt from ethanol, the same thing could happen with to malting barley. Do you see that as part of the first chink in the armour?

Mr. Measner: As Mr. Ritter highlighted, we are looking at all of our value-added policies because we want to ensure that they best reflect the needs of our farmers. Perhaps there are ways that could be changed to facilitate the farmers' effort. We must keep in mind that there needs to be a level playing field because we want a strong, viable value-added industry, and that is a good story for farmers. It is finding that balance. We will look at that particular area that you talked about in the review.

Senator Peterson: Essentially, you are saying that producers are your customers and you are doing the best you can for them.

Senator Meighen: I know you sell to approximately 70 countries around the world. We have talked about the bilateral agreements. In that respect, is it only the Americans that are engaging in this practice or are there other countries engaging in bilateral agreements?

Mr. Jarjour: Certainly, the United States is the most aggressive in pursuing bilateral agreements and has the largest number of negotiations under way. Australia is also negotiating and seeking negotiations with a few countries.

Senator Meighen: If we had a chart here, would the chart show sales going up, going down or staying flat over the last 10 to 15 years.

Si ce n'était de la Commission canadienne du blé, les récoltes, dont celles du blé, seraient mises en marché par l'entremise de multinationales, comme vous l'avez souligné. Or, le marché est plus ou moins dominé par quatre ou cinq multinationales, qui contrôlent l'essentiel de l'environnement international. Les multinationales commercialiseraient ce grain comme elles commercialiseraient les autres grains qui ne relèvent pas de la CCB.

Il importe d'y penser quand il est question de la Commission canadienne du blé. Nous sommes une entreprise canadienne qui travaille pour les agriculteurs canadiens et qui met en marché des produits canadiens. Si ce n'était de la CCB, tout cela serait perdu.

Le sénateur Peterson : Les entreprises indépendantes fixeraient leurs propres prix. Par exemple, Cargill Inc. pourrait établir qu'elle est prête à payer un agriculteur pour son produit.

M. Measner : C'est cela.

Le sénateur Peterson : Un des irritants, c'est cette idée des denrées de spécialités du point de vue de la valeur ajoutée. Nous avons parlé de Prairie Pasta Producers et les raisons pour lesquelles l'entreprise ne fait pas de la livraison directe un élément de son plan. Vendez-vous de l'orge de brasserie à contrat, ou la vente directe est-elle permise?

M. Measner : C'est comme pour le blé; cela passerait par la Commission canadienne du blé pour aboutir aux malteries.

Le sénateur Peterson : Croyez-vous que, du fait que l'éthanol est une exception, il est possible que la même chose arrive à l'orge de brasserie? Croyez-vous qu'on ait trouvé ainsi le défaut de la cuirasse?

M. Measner : Comme M. Ritter l'a souligné, nous révisons toutes nos politiques relatives à la valeur ajoutée, pour nous assurer qu'elles reflètent le mieux possible les besoins de nos agriculteurs. Il existe peut-être des façons de faciliter le travail des agriculteurs. Nous devons nous rappeler qu'il faut égaliser les chances, car nous voulons une industrie à valeur ajoutée qui soit forte et viable, et c'est bon pour les agriculteurs. Il faut trouver le juste équilibre. Nous allons étudier cette question particulière dont vous avez parlé dans l'examen.

Le sénateur Peterson : Essentiellement, vous dites que les producteurs sont vos clients et que vous faites de votre mieux pour les servir.

Le sénateur Meighen : Je sais que vous traitez avec quelque 70 pays. Nous avons parlé des ententes bilatérales. À cet égard, les Américains sont-ils les seuls à s'adonner à cette pratique ou y a-t-il d'autres pays qui concluent des ententes bilatérales?

M. Jarjour : Certes, les États-Unis sont ceux qui s'appliquent le plus vigoureusement à conclure des ententes bilatérales et qui comptent le plus grand nombre de projets de négociation. L'Australie négocie également avec quelques pays.

Le sénateur Meighen : Si nous avions un graphique, verrions-nous que les ventes remontent, diminuent ou sont stables depuis 10 ou 15 ans?

Mr. Ritter: Grain sales have been relatively flat, if I recall.

Senator Meighen: I realize to some extent it is a function of production but, in your view, what would be the greatest help to you in increasing sales — aside from bilateral agreements?

Mr. Measner: Right know, as Mr. Ritter highlighted in his earlier comments, demand has not kept pace with supplies for the most part, if you go back over the last 10 years. However, we are seeing some changes. If you look at the last three or four years in terms of the world demand versus supply, demand has outstripped supply in all but one year. As we look forward, we see tremendous ethanol growth in the U.S, to the point that it probably will double from what it was two years ago in about a three-year time period. Many acres will go to ethanol production that normally go into food or other feed production. We see some positive development on that side.

There are three things I would highlight that could change this market and we think they will all work to make that change. One is the increased ethanol demand, which has taken grain out of food production, so it lowers overall supplies. The second is the re-emergence of the Chinese market, and we forecast that market will increase in imports. China was our largest customer in the last two years, but will not be our largest customer this year, given our quality, but China is a significant player now. The third factor that is just coming on stream is the Indian market. This year, India is importing 3 million tonnes of wheat; and over the next five to 10 years, we see growth on that side. With increased demand for ethanol and increased demand from those two countries, we are looking for a bit rosier picture as we go forward. Unfortunately, we have to get there. We are still a few years away from that.

Senator Meighen: I think your answer indicates that there is not too much that can be done from a strict marketing perspective. If you had a larger marketing budget, for example, it would not make a heck of a difference, is that right?

Mr. Measner: I will never turn down a larger marketing budget.

Senator Meighen: Does that budget come from your customers?

Mr. Measner: The budget comes from my board.

We are doing an effective job on the marketing side. There is always a cost-benefit relationship that you have to adhere to and I think that is happening. For the most part, we are marketing all of the wheat that is signed up on most years, and all of the malt and barley that is signed up for — all the feed barley. Durum has

M. Ritter : Les ventes sont demeurées relativement stables, si je ne m'abuse.

Le sénateur Meighen : Je sais que cela tient jusqu'à un certain point à la production, mais, à votre avis, quelle serait la meilleure façon de vous aider à accroître les ventes — outre des ententes bilatérales?

M. Measner : En ce moment, comme M. Ritter l'a souligné plus tôt, la demande n'a pas suivi l'offre, pour la plus grande part, si on fait le bilan des dix dernières années. Tout de même, nous sommes témoins de certains changements. Si vous regardez ce qui se passe depuis trois ou quatre ans pour ce qui est de la demande et de l'offre à l'échelle mondiale, vous constatez que la demande a été supérieure à l'offre, sauf pour une année en particulier. Pour l'avenir, nous entrevoyons une croissance phénoménale du marché de l'éthanol aux États-Unis, au point où il sera probablement deux fois supérieur à ce qu'il était il y a deux ans, et ce, en trois ans environ. Les agriculteurs vont consacrer de nombreux acres à la culture du maïs destiné à la production de l'éthanol, terrain qui, normalement, aurait servi à produire autrement des aliments pour la consommation humaine ou animale. Nous voyons des développements positifs sur ce fond.

Il y a trois points que je pourrais faire valoir et qui modifieraient ce marché — et nous croyons qu'ils seront tous utiles à cet égard. D'abord, il y a la demande accrue d'éthanol, qui fait diminuer la production de grains destinés à la consommation humaine, de sorte que l'offre globale baisse. Ensuite, il y a la réémergence du marché chinois, et nous prévoyons que ce marché accroîtra ses importations. La Chine est notre plus important client depuis deux ans, mais ce ne sera pas le cas cette année, étant donné notre qualité, mais la Chine est devenue un acteur de taille. En fait, il y a l'Inde qui arrive tout juste sur la scène. Cette année, l'Inde importe trois millions de tonnes de blé; au cours des cinq à dix prochaines années, nous entrevoyons une croissance de ce côté. Étant donné la demande accrue d'éthanol et la demande accrue provenant des deux pays en question, nous sommes portés à croire à un avenir un peu plus rose. Malheureusement, il faut se rendre là. Nous avons encore quelques années difficiles devant nous.

Le sénateur Meighen : Je crois que votre réponse laisse voir qu'il n'y a pas grand-chose à faire du seul point de vue de la commercialisation. Si vous aviez un plus grand budget à cet égard, par exemple, ce ne serait pas très différent, n'est-ce pas?

M. Measner : Je ne refuserai jamais un accroissement du budget de commercialisation.

Le sénateur Meighen : Est-ce que ce budget vient de vos clients?

M. Measner : Ce budget vient de mon conseil d'administration.

Notre travail de commercialisation est efficace. Il y a toujours un rapport coûts-avantages dont il faut tenir compte et c'est ce qui se passe. Pour l'essentiel, nous mettons en marché tout le blé qui nous est confié, la plupart des années, et tout l'orge, dont l'orge de brasserie qui nous est confié — tout l'orge fourragère. Le blé dur

been the one we have struggled with. There is a limited export market on the durum side and Canada is around 50 per cent of that export market, so we have a large part of that export market.

We have undertaken a strategy that maximizes the amount of sales we can do at a reasonable price — we have tried not to drive that price down to feed values. If we had tried to market all the durum that farmers have grown over the last couple of years, we would have pushed that price down. Therefore, we have not marketed all the durum but that has been more a strategy, given the overall demand in the international market.

I would certainly take an increased budget but I am not sure it will change that issue you are talking about.

Mr. Ritter: If I might add a small issue that has become a large one, the real wild card in a lot of grain prices is the Canadian dollar. We, like every industry in this country, have faced this rapid rise in the dollar. It is 40-some per cent over three or four years; the simple reality is that grain prices are in the ninetieth percentile of all-time highs in U.S. currencies. These are times with reasonably good prices.

We have to look forward to the reality that we have a strong dollar. It is likely to remain strong from all evidence, so we are going to have to find the high-value markets to market our high-quality grain into. We cannot compete in the low-value markets with Ukraine and other suppliers that can produce cheaply with a devalued currency.

Senator Meighen: Were the Ukraines of this world much less of a threat when our dollar was 70 cents?

Mr. Ritter: At that time, The Ukraine was not much of an exporter at all, but that will change and it will become a competitor.

Senator Mitchell: What is your impression of what the government is saying it is proposing to do with respect to electing the remaining five board members — the dual marketing initiative — or doing away with the Canadian Wheat Board's mandate altogether? Are you getting specific input, or any consultations?

Mr. Ritter: Certainly, the government has made it clear that they ran on a platform, which included the issue of dual marketing. However, our organization is of the view that the issue of dual marketing is not a real choice. The choice is between a single desk seller and an open market.

Our view has always been this is a fundamental issue for Prairie producers; let them decide. I come from the same area where many of these MPs were elected. I think I know the voters. The voters did not vote on the Canadian Wheat

nous a donné des problèmes. Le marché de l'exportation du blé dur est limité, et le Canada occupe autour de 50 p. 100 de ce marché, de sorte que nous en avons une grande part.

Nous avons entrepris une stratégie qui maximise les ventes que nous pouvons faire à un prix raisonnable — nous avons essayé de ne pas faire baisser le prix jusqu'au niveau des céréales fourragères. Si nous avions essayé de mettre en marché tout le blé dur que les agriculteurs ont cultivé depuis quelques années, nous aurions fait baisser le prix. Par conséquent, nous ne l'avons pas tout mis sur le marché, mais cela tient à une stratégie qui rend compte de la demande globale sur le marché international.

Je serais certainement favorable à un accroissement de mon budget, mais je ne suis pas certain que cela règle le problème dont vous parliez.

M. Ritter : Puis-je aborder une petite question qui est devenue très grande — l'imprévisible facteur qui joue tant sur les prix du grain : le dollar canadien. À l'exemple de toutes les autres industries du Canada, nous faisons face à cette ascension rapide du dollar. L'augmentation est de l'ordre de quelque 40 p. 100 sur trois ou quatre ans; de fait, le prix des céréales se situe simplement dans le 90^{e} percentile des prix, toutes époques confondues, exprimé en argent américain. Notre époque connaît d'assez bons prix.

Nous devons composer avec le fait que notre dollar est fort. D'après ce qu'on sait, il devrait demeurer fort, si bien que nous allons devoir trouver les marchés à grande valeur où écouler notre grain de grande qualité. Nous ne pouvons affronter la concurrence de l'Ukraine et d'autres fournisseurs dans les marchés à faible valeur. Ces pays produisent à peu de frais et possèdent une monnaie dévaluée.

Le sénateur Meighen : Les Ukraines de ce monde nous menaçaient-elles moins à l'époque où le dollar canadien valait 70 cents américains?

M. Ritter : À l'époque, l'Ukraine n'exportait pas vraiment, mais la situation a changé, et l'Ukraine deviendra un concurrent.

Le sénateur Mitchell : Quelles sont selon vous les intentions du gouvernement en ce qui concerne l'élection des cinq membres restants du conseil d'administration — la commercialisation mixte — ou l'élimination pure et simple du mandat de la Commission canadienne du blé? Avez-vous eu droit à des échos précis là-dessus, des consultations?

M. Ritter : Certes, le gouvernement a fait valoir qu'une promesse électorale est une promesse — ce qui comprend la question de la commercialisation mixte. Cependant, notre organisme est d'avis que la commercialisation mixte ne représente pas un véritable choix. Il faut choisir entre le comptoir unique et le marché libre.

Nous avons toujours cru qu'il s'agissait d'une question fondamentale du point de vue des producteurs des Prairies : c'est à eux de décider. Je suis originaire du secteur où bon nombre de ces députés ont été élus. Je crois connaître les électeurs. La

Board issue in the last federal election, so they should be given an opportunity to have a direct say as to what occurs with their organization.

Senator Mitchell: It is not as though the government is on the verge of taking an initiative in this respect. They seem to be delaying on that. They are not actually moving, are they?

Mr. Ritter: There are no overt issues or things that have been made public that would lead in that direction. Our Minister Strahl has indicated that it is evolution rather than revolution.

Senator Mitchell: Maybe revolution after the next election, depending on how that turned out.

The question of ethanol markets, is it an arbitrary distinction because it is a non-food?

Mr. Ritter: Right, it is not for human consumption. It does not come under the act.

Senator Mitchell: Do you see that as a problem for you? Does it split your markets and create the kind of competition that dual marketing might create, or is it just something you do not want to touch?

Mr. Ritter: The ethanol industry is not a problem for us at all. Any time there is extra value created for Prairie farmers, we are in favour of it. It is just that simple. We see an opportunity here and we will do whatever we can to support the ethanol industry. As our CEO indicated, we have put forward a proposal to have an industrial kind of wheat that is easily distinguishable from our high-quality, human consumption wheat and we are fully supportive of this kind of initiative. We are saying that we can both succeed.

Mr. Measner: In terms of supplying an ethanol plant, they will source at the lowest price possible because they want to make their business profitable. We do not see that we are value-adding for farmers if they are just going to compete to lower the price. We have told the plants that if they want to look at the long term with a reasonable pricing relationship, we are prepared to do that, but I do not see much value in competing and pushing the price down. We will be very reserved on that side.

Senator Gustafson: There is no question that one of our major problems is transportation. We are a long way from open water and transportation is very expensive. In Weyburn, Saskatchewan, for $10,000 worth of number 3 durum we get a cheque for $5,000 after the freight and handling charges of $5,000.

I was the odd man out in the House of Commons defending the Crow Rate during the debates on its abolition. Since its abolition, we have not really made any money in farming. That cost us $1 a bushel, and it was a big factor. At the other end, 15 years ago we

question de la Commission canadienne du blé n'a pas eu d'influence déterminante sur les dernières élections fédérales; les gens devraient donc avoir l'occasion de se prononcer directement sur l'avenir de leur organisation.

Le sénateur Mitchell : Ce n'est pas comme si le gouvernement était sur le point d'agir à cet égard. Il semble tergiverser. Il n'a pas commencé à agir, non?

M. Ritter : Rien n'a été dit directement au public qui nous porterait à le croire. Notre ministre Strahl a parlé d'évolution plutôt que de révolution.

Le sénateur Mitchell : Une révolution peut être à la suite des prochaines élections, selon les résultats qu'il y aura.

La question des marchés de l'éthanol : est-ce une distinction arbitraire — car il ne s'agit pas d'un aliment?

M. Ritter : Oui, ce n'est pas destiné à la consommation humaine. Ça ne relève pas de la loi.

Le sénateur Mitchell : Y voyez-vous un problème pour vous? Est-ce que cela divise vos marchés et crée le genre de concurrence que la commercialisation mixte créerait, ou est-ce simplement un dossier auquel vous ne pouvez pas toucher?

M. Ritter : L'industrie de l'éthanol ne nous pose aucun problème. S'il y a de la valeur ajoutée au profit des agriculteurs des Prairies, nous sommes toujours favorables. C'est aussi simple que cela. Nous voyons là une occasion et nous ferons tout ce que nous pouvons pour appuyer l'industrie de l'éthanol. Comme notre président-directeur général l'a signalé, nous avons proposé une sorte de blé de qualité industrielle qui se distingue aisément de notre blé de première qualité, destiné à la consommation humaine, et nous appuyons sans réserve ce genre de projet. Ce que nous disons, c'est que nous pouvons réussir d'un côté comme de l'autre.

M. Measner : Les usines de production d'éthanol vont s'approvisionner au prix le moins élevé possible, pour faire en sorte que leurs activités soient rentables. Nous ne voyons pas là de valeur ajoutée pour les agriculteurs, dans la mesure où ils doivent se battre entre eux et baisser les prix. Nous avons dit aux responsables des usines que s'ils souhaitent envisager un lien à long terme qui comporte un prix raisonnable, nous sommes prêts à le faire, mais je ne vois pas en quoi cette concurrence et des pressions à la baisse exercées sur les prix créent de la valeur. Nous agirons avec beaucoup de réserve dans ce dossier.

Le sénateur Gustafson : Il ne fait aucun doute que le transport représente une de nos principales difficultés. Nous sommes loin de l'océan, et le transport est très coûteux. À Weyburn, en Saskatchewan, si nous expédions pour 10 000 $ de blé dur n° 3, nous recevons un chèque de 5 000 $, après avoir acquitté des frais de transport et de manutention de 5 000 $.

J'étais bien seul à défendre la subvention du nid-de-corbeau, à la Chambre des communes, au moment des débats sur son éventuelle abolition. Depuis qu'elle a été abolie, nous n'avons pas vraiment fait de profits en agriculture. Cela nous a coûté 1 $ le

were pumping huge amounts of grain directly into ships going to China and Russia. It was a matter of getting enough wheat to meet the market demands.

Are container cars a big part of transportation and if so, how do they affect our markets?

Mr. Ritter: You hit the nail on the head, Senator Gustafson. We were all snookered with the loss of the Crow Rate. We were led to believe that there would be huge opportunities everywhere. Most of those opportunities did not materialize and there were a lot of dollars lost from farmers' pockets to fly-by-night ventures. Farmers are dubious when changes occur, once bitten, twice shy.

The Canadian Wheat Board has been doing two things to address the situation. As a single desk we are the only player that can get the railways to compete with each other. We can actually get the two major railways to give us competitive rates on movements into the U.S. or on East Coast shipments. We are able to do that because of our single-desk strength.

Second, we have introduced a policy whereby rail cars are allocated to elevators where farmers make the decision to sign their contracts. In effect, the rail cars follow the farmer's decision. The farmer decides which elevator he wants to use based on what kind of deal he can get from the elevator operator for moving his grain through it. This is a competitive feature that we believe is beneficial to farmers even though, with all these things in place, freight and handling are still a big proportion of the cost of marketing grain to the world.

Mr. Measner: A very small percentage of grain is exported in containers. Over the last couple of years ocean freight rates rose given the demand in China. During that period, we were able to ship some containers of malting barley to China more cheaply than we could ship it in bulk form. That was a unique situation. There were surplus containers going back empty and there were facilities at the other end that could unload them. We took advantage of that situation and we shipped close to 100,000 tonnes of malted barley in containers in each of those two years. However, that was unique to those particular years.

Looking forward, we see demand increasing on the container side because there is more and more customer focus on food safety and identity preserving to ensure a safe product. We are looking forward to growth on that side.

It would be very useful to get some of those container facilities on the Prairies because the only place we can get a container loaded is at port position. Hopefully this is an opportunity for farmers.

boisseau, gros facteur. Par ailleurs, il y a 15 ans, nous chargions à plein des navires à destination de la Chine et de la Russie. Il fallait trouver assez de blé pour répondre à la demande.

Les conteneurs présentent-ils un élément important de l'équation des transports et, le cas échéant, quelle est leur incidence sur nos marchés?

M. Ritter : Vous êtes tombé dans le mille, sénateur Gustafson. Nous avons tous été dupes quand la subvention du nid-de-corbeau a été éliminée. On nous a fait croire qu'il y aurait partout des occasions extraordinaires à saisir. La plupart de ces occasions ne se sont pas concrétisées, et les agriculteurs ont beaucoup investi dans des projets douteux. Les agriculteurs sont méfiants face aux changements : chat échaudé craint l'eau froide.

La Commission canadienne du blé a adopté deux mesures pour régler le problème. À titre de comptoir unique, il n'y a que nous qui pouvons faire en sorte que les sociétés ferroviaires se concurrencent entre elles. Nous pouvons inciter deux grandes sociétés ferroviaires à nous offrir des tarifs concurrentiels sur le transport de cargaisons à destination des États-Unis ou de la côte Est. C'est notre force en tant que comptoir unique qui nous permet de le faire.

Deuxièmement, nous avons mis en place une politique qui fait que les wagons sont affectés aux silos où les agriculteurs décident de signer leur contrat. Les wagons suivent donc la décision de l'agriculteur. L'agriculteur décide quel silo il souhaite utiliser en fonction du marché qu'il vient de conclure avec l'exploitant du silo, pour y faire transiter son grain. C'est là un élément de concurrence qui, à notre avis, est à l'avantage des agriculteurs, même si, avec tout cela en place, le transport et la manutention représentent encore une part importante du coût de la mise en marché du grain.

M. Measner : C'est un très faible pourcentage du grain qui est exporté dans des conteneurs. Au cours des dernières années, le tarif du transport par océan a augmenté étant donné la demande chinoise. Durant cette période, nous avons pu envoyer certains conteneurs d'orge de brasserie en Chine à un coût inférieur que ce qu'il aurait fallu assumer pour le transport en vrac. C'était une situation unique. Il y avait des conteneurs excédentaires qui devaient retourner en Chine vides, et là-bas, des installations pour les décharger. Nous avons tiré parti de la situation et expédié près de 100 000 tonnes d'orge de brasserie dans des conteneurs, au cours des deux années en question. Tout de même, c'est un cas qui est unique à ces années en particulier.

Pour l'avenir, nous entrevoyons une demande qui s'accroît dans le cas des conteneurs, car le client se soucie de plus en plus de la salubrité des aliments et que le principe de la préservation de l'identité permet de veiller à la salubrité du produit. Nous croyons bien qu'il y aura croissance sur ce front.

Il serait très utile de pouvoir disposer d'installations pour conteneurs dans les Prairies : le seul endroit où nous arrivons à faire charger un conteneur, c'est au port. Espérons que c'est une occasion que les agriculteurs sauront saisir.

Senator Gustafson: If you follow the profitability margin of the grain companies, you will see that they are doing pretty well. The markets of the Weyburn Inland Terminal and the Saskatchewan Wheat Pool jumped considerably. The big American companies such as ConAgra are building terminals all along the forty-ninth parallel. The grain companies seem to operate with out restrictions or regulations. They seem to be able to charge whatever the market can bear.

Mr. Measner: That is true. There used to be maximum tariffs under the Canada Grain Act, policed by the Grain Commission, which restricted what they could charge. Those tariffs were removed quite a number of years ago and now grain companies can charge whatever the competition will bear. We want more farmer companies, if possible, competing against the large companies and offering extra competition to try to keep those rates in check. We have tried to develop policies that allow that to happen in order to allow farmer inland terminals to be successful on the Prairies. Weyburn and other terminals have done fairly well in the last years. Their business plans are focused around board grains. One thing that must be considered when thinking about creating a dual market or doing away with the Canadian Wheat Board is that those farmer-owned facilities are successful because of the Canadian Wheat Board. It would be a much different world without the Canadian Wheat Board and the success of those operations would change considerably.

We also see very focused terminal ownership at Vancouver, Prince Rupert and Thunder Bay. We were pleased with the recent decision of the Competition Bureau to force the sale of one of the Agricore United terminals at Vancouver. We intervened on that issue because we believe there is not enough competition on that side. A handful of companies are able to control the rates for the grain that goes through there. We are looking for independent owners, hopefully farmers, to buy that terminal. We are looking for extra competition, independent owners that are away from the larger companies.

Senator Gustafson: Does any grain go out through the Hudson Bay route any longer?

Mr. Measner: Yes. We are the main supplier of that grain. That is another good point because without the Canadian Wheat Board, there would not be a terminal at Churchill. It is nice to have a Prairie port. We market from 300,000 tonnes to 400,000 tonnes a year through Churchill. Our target this year is about 400,000 tonnes. We have made some sales out of Churchill even though the port is not open until August.

Senator Gustafson: Where does the grain go to from there?

Mr. Measner: Some of it goes to Europe and some to Latin American, but most of it goes to Africa.

Le sénateur Gustafson : Si vous regardez la marge de profit des sociétés céréalières, vous verrez qu'elles se débrouillent très bien. Les marchés du Weyburn Inland Terminal et de la Saskatchewan Wheat Pool ont fait un grand bond. Les grandes sociétés américaines comme ConAgra construisent des terminaux tout le long du 49e parallèle. Les céréalières semblent pouvoir agir sans règles ni restrictions. Elles semblent être en mesure de demander tout ce que le marché peut supporter.

M. Measner : C'est vrai. Auparavant, la Loi sur les grains du Canada, sous l'égide de la Commission canadienne des grains, prescrivait des tarifs maximums qu'elle ne pouvait dépasser. Ces tarifs ont été éliminés il y a bien des années et, aujourd'hui, les céréalières peuvent bien appliquer tout prix que la concurrence est prête à supporter. Nous voulons qu'un plus grand nombre d'entreprises agricoles, si cela est possible, affrontent la concurrence des grandes sociétés et rivalisent avec elles pour que les tarifs en question ne dépassent pas les bornes. Nous avons essayé d'élaborer des politiques qui favorisent un tel état de choses, pour que les agriculteurs aient des installations terminales intérieures qui fonctionnent, dans les Prairies. Weyburn et les autres ont fait assez bonne figure ces dernières années. Leurs plans d'affaires sont centrés sur le grain de la Commission. Voilà un facteur dont il faut tenir compte au moment d'envisager la création d'un marché mixte ou l'élimination de la Commission canadienne du blé : ces installations ont du succès en raison même de la Commission canadienne du blé. Le monde serait très différent sans la Commission canadienne du blé, et le sort de ces entreprises serait très différent.

Nous sommes également témoins d'une grande concentration de la propriété en ce qui concerne les terminaux à Vancouver, à Prince Rupert et à Thunder Bay. Nous nous réjouissons de la décision récente du Bureau de la concurrence, qui a contraint Agricore United à vendre l'un de ses terminaux à Vancouver. Nous sommes intervenus dans le dossier parce que, à notre avis, il n'y avait pas assez de concurrence de ce côté-là. Une poignée d'entreprises est en mesure de contrôler les tarifs applicables au transport du grain qui y est destiné. Nous voudrions qu'il y ait des propriétaires indépendants, de préférence des agriculteurs. Nous voudrions qu'il y ait plus de concurrence, des propriétaires indépendants qui ne sont pas liés aux grandes sociétés.

Le sénateur Gustafson : Y a-t-il encore du grain qui passe par la route de la baie d'Hudson?

M. Measner : Oui. Nous en sommes le principal fournisseur. C'est un autre bon point : si ce n'était de la Commission canadienne du blé, il n'y aurait pas de terminal à Churchill. Il est bon d'avoir un port dans les Prairies. Nous faisons transiger de 300 000 à 400 000 tonnes de céréales par année par Churchill. Notre objectif pour cette année est de 400 000 tonnes. Nous avons fait des ventes depuis Churchill, même si le port n'est pas ouvert avant août.

Le sénateur Gustafson : Vers où va le grain qui y a son point de départ?

M. Measner : Il y en a une partie qui va en Europe, une partie, en Amérique latine, mais, pour la plus grande part, il est destiné à l'Afrique.

Senator Callbeck: I have a supplementary question to my previous question on value-added. You said that the proposal of the Prairie Pasta Producers for a new generation cooperative did not go ahead. Do you deal with any new generation cooperatives?

Mr. Measner: I do not believe there are any in that category.

Senator Callbeck: Do you believe that there are any factors or concerns that you can address that would pave the way to some new generation cooperatives springing up for value-added products? If so, what are those concerns?

Mr. Measner: We are reconsidering all of our policies. We are not far enough into that process to have made concrete decisions, but we are going to focus on that item. We have indicated to the board that we will come back in September with the results that of review.

The issue is broader than the CWB, and as we talk about the future of agriculture and as we talk about the future in Western Canada, we need to address farmer ownership on many fronts because there is limited farmer ownership. It does not matter if it is processing of board grains or non-board grains, and it does not matter if it is primary handling or terminal handling, there is very little ownership. We have ITAC facilities, we have producer car shippers and short line railways that are all focused around board grains, but outside of that very little farmer ownership. We all need to think about ways that we can supplement that farmer ownership. We have some ideas that we will be having further discussion with the board and hopefully announcing in the near future, which are focused around that farmer side, getting more farmer ownership on all aspects, such as processing and handling because the environment has changed. It is not a healthy environment if you look at what it might look like five or 10 years around the road and it is not healthy if you look at the absence of the Canadian Wheat Board.

Senator Peterson: I read the other day that Brazil, which is arguably one of the lowest cost producers, will start implementing subsidies. What impact would that have on the system? Is Brazil a major player?

Mr. Ritter: I read a similar article where the farmers were protesting and occupying government buildings and so forth. The issue, as I understand it, with Brazil is that they too in many areas have great distances to haul their grain and they generally do it by truck. They find that the Brazilian currency is rising rapidly as well, and suddenly they find that they are losing money in what was once a lucrative business for them. Accordingly, they are calling on their government to provide some minimum supports. Brazil is not a big subsidy country so I do not believe we are concerned about that at all.

Senator Peterson: The Canadian Federation of Agriculture made a presentation to us recently and indicated that there is a 57-day supply of grains. That supply has dropped and is

Le sénateur Callbeck : J'ai une question complémentaire à celle que j'ai posée sur la valeur ajoutée. Vous dites que le projet de coopérative de nouvelle génération Prairie Pasta Producers est resté lettre morte. Avez-vous affaire autrement à des coopératives de nouvelle génération?

M. Measner : Je ne crois pas qu'il y en ait dans cette catégorie.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous connaissance de facteurs ou de questions qui, selon vous, vous permettraient de paver la voie à des coopératives de nouvelle génération centrées sur les produits à valeur ajoutée? Le cas échéant, quels sont-ils?

M. Measner : Nous sommes à revoir toutes nos politiques. Nous ne sommes pas rendus assez loin pour prendre des décisions concrètes, mais nous allons nous concentrer sur cette question. Nous avons signalé au conseil d'administration que nous reviendrons en septembre avec les résultats de l'examen.

La question dépasse le cadre de la CCB et tandis que nous discutons de l'avenir de l'agriculture et que nous discutons de l'avenir de l'ouest du Canada, nous devrons songer à la propriété des exploitations agricoles, sous bien des aspects, car la part des agriculteurs y est limitée. Qu'il s'agisse de la transformation de grain de la Commission ou autre, qu'il s'agisse de première manutention ou de manutention au terminal, c'est très limité. Il y a les installations d'ITAC, les expéditeurs de wagons de producteurs et les chemins de fer sur courte distance qui, tous, sont centrés sur le grain de la Commission, mais à part cela les agriculteurs ont une très faible participation. Nous devons réfléchir à des façons de majorer cette participation. Il y a quelques idées dont nous allons discuter plus à fond au conseil d'administration et que nous pourrons annoncer, dans un proche avenir. Elles sont axées sur l'agriculteur, sur l'idée de favoriser chez l'agriculteur la propriété sous tous ses aspects, par exemple en ce qui concerne la transformation et la manutention, car le milieu a changé. Ce n'est pas un milieu sain si vous imaginez ce à quoi il pourra ressembler dans cinq ou dix ans et ce n'est pas un milieu sain si la Commission canadienne du blé y est absente.

Le sénateur Peterson : J'ai lu l'autre jour que le Brésil — qui est peut-être le producteur dont les coûts sont le plus bas — va commencer à accorder des subventions. Quel en sera l'impact sur le système? Le Brésil est-il un acteur de premier plan?

M. Ritter : J'ai lu un article semblable où on disait que les agriculteurs manifestaient et occupaient des édifices gouvernementaux et ainsi de suite. La question, si je saisis bien, c'est que le Brésil aussi a de nombreuses régions où la distance à franchir pour transporter le grain est grande. Généralement, le transport se fait par camion. On trouve que la monnaie brésilienne s'apprécie rapidement; subitement, ils constatent qu'ils perdent de l'argent dans un domaine qui, auparavant, était lucratif. Par conséquent, ils demandent à leur gouvernement de mettre en place des mesures minimales de soutien. Le Brésil n'a pas de programme de subvention de grande envergure. À mon avis, il n'y a vraiment pas de raison de s'en soucier.

Le sénateur Peterson : La Fédération canadienne de l'agriculture nous a présenté un exposé récemment et où elle parlait de réserve de grains de 57 jours. Or, cette réserve a baissé

dropping. That drop must eventually influence prices. When do you start using that in your promotional literature to get people to start buying before it does become an issue?

Mr. Ritter: I will let Mr. Measner speculate on the second part of your question, but I will try the first part. We live in a just-in-time world today, so as long as there is no major disruption, as we saw last summer in fuel with Hurricane Katrina, it seems like no one wants to take this risk into consideration. However, once the disruption occurs, things happen rather quickly.

Mr. Measner, what is the kind of number you would speculate would cause alarm?

Mr. Measner: Ten or 15 years ago, that number would have caused alarm and I am sure that is what CFA said. There was a time when people would be talking about starvation and what to do if we were down to those low stocks. However, the world has changed with the movement to just-in-time inventory. Countries are much more comfortable that they have access to supplies and do not really get too concerned at those supply levels. I agree that the number is low and it will not have to go much lower before people will start reacting to it and getting concerned. It is not quite there yet, but I do not think it has to go much lower because, if you think about it, that is not a lot of supply in the world. That is at the end of the crop year, the end of the production cycle. It is not a lot.

Senator Peterson: They were wondering the same thing. It is down to a 57-day supply and dropping. Why is nothing happening to the price structure?

Mr. Measner: Mr. Ritter indicated that from a U.S. dollar perspective futures markets are at historically high levels in that 95 per cent quartile. There has been some reaction to it but not enough with the Canadian dollar and so forth to have a big impact. We can only hope that a few more things happen and that it continues to grow.

Senator Peterson: Have any dual marketers sought election to your board and if so, how successful were they?

Mr. Ritter: There have been a number of them. Actually, when I ran in my first election, I was successful; I was elected. Three others have been elected on that platform, two, after they saw the reality of their position, were of the view that a single desk marketing agency is the best thing for Western Canadian farmers. I will explain this a bit because there is a big myth here that is constantly perpetuated. I feel strongly that in a single desk you can get exactly the freedoms that you say you want. You can get the pricing choices. We are now working on delivery choices. The very things you are demanding, the core essence of what dual marketing means,

et elle baisse encore. La baisse finit forcément par avoir une influence sur les prix. À quel moment commencez-vous à en parler dans vos documents de promotion, pour que les gens commencent à acheter avant que cela ne devienne un problème?

M. Ritter : Je laisse à M. Measner imaginer ce qui se passerait en rapport avec la deuxième partie de votre question, mais je vais essayer moi-même de répondre à la première partie. Nous vivons dans un monde « juste à temps » aujourd'hui, alors tant et aussi longtemps qu'il n'y a pas de perturbation majeure — comme nous l'avons vu l'été dernier dans le cas du carburant au moment où l'ouragan Katrina a frappé — , il semble que personne ne veuille prendre en considération ce risque. Tout de même, une fois survenue la perturbation, les choses se font assez rapidement.

Monsieur Measner, quel est le chiffre qui, selon vos prévisions, sonnerait l'alarme?

M. Measner : Il y 10 ou 15 ans, le chiffre aurait sonné l'alarme, et je suis sûr que c'est ce qu'a dit la FCA. Il y avait une époque où les gens parlaient de famine et de ce qu'il fallait faire si les stocks en question baissaient. Cependant, le monde a changé avec le passage à l'inventaire juste à temps. Les pays sont nettement plus rassurés quant à l'accès aux vivres; ils ne se soucient pas vraiment de l'importance des réserves en question. Je suis d'accord pour dire que la réserve est basse et qu'elle n'aura pas à baisser encore longtemps avant que les gens se mettent à réagir et s'en soucier. On n'y est pas encore tout à fait, mais ça n'aura pas à baisser encore beaucoup, à mon avis, car à y penser les réserves mondiales ne sont pas très importantes. C'est à la fin d'une année de récolte, la fin du cycle de production. Ce n'est pas énorme.

Le sénateur Peterson : Les gens de la fédération se posaient la même question. On en est à une réserve de 57 jours et, et qui chute. Pourquoi est-ce que cela ne fait rien à la structure de prix?

M. Measner : M. Ritter a souligné que, du point de vue du dollar américain, les marchés à terme ont atteint un record historique, dans ce 95e percentile. Il y a eu une certaine réaction à la situation, mais pas suffisante, avec le dollar canadien et ainsi de suite, pour que cela ait une grande influence. Nous pouvons seulement espérer que quelques autres événements s'enchaînent et que cela continue de croître.

Le sénateur Peterson : Des partisans de la commercialisation mixte ont-ils cherché à se faire élire à votre conseil d'administration et, le cas échéant, ont-ils réussi?

M. Ritter : Il y en a un certain nombre. De fait, au moment de ma première campagne, j'ai réussi moi-même; j'ai été élu. Trois autres ont été élus en faisant valoir cette idée; deux, après avoir vu la réalité de leur situation, ont adopté le point de vue selon lequel un comptoir de commercialisation unique représente ce qu'il y a de mieux pour les agriculteurs de l'Ouest canadien. Comme il y a un grand mythe qui est constamment nourri à ce sujet, je vais expliquer un peu. Je suis convaincu que le comptoir unique vous permet de jouer tout à fait des libertés dont vous voulez jouir. Vous pouvez choisir sur le plan du prix. Nous travaillons actuellement aux choix sur le plan de la livraison. Les choses

you can get it through the Canadian Wheat Board. Why would you be so foolish as to give up market power for some mythical being?

Senator Peterson: How long will this transformation take?

Mr. Ritter: I am not going to speak for others but for me it took a year or two to see all the facts, to see how we were treated by transportation providers, elevator companies, saw the prices that we received from markets, and saw that it made sense for farmers to have this organization on their side.

Senator Peterson: Five years ago, particularly in Saskatchewan, the farmers were hauling grain down to Scobey and Plentywood because they were getting an additional $2 a bushel. I believe that was due to supply and demand. The farmers wondered why they were not doing this all of the time. Within a week, some local farmers were wondering who owned all of the trucks on the driveways and they had the borders shut pretty fast.

Mr. Ritter: We have even found a way to address that further. We now have a pricing option called the "daily price contract" whereby a farmer can get U.S. values for his grain.

Senator Callbeck: In 2006 the Canadian Wheat Board's annual producer survey, 45 per cent of producers support a single-desk marketing system, 47 per cent favour a dual marketing system, which farmers could choose between CWB and open market, and 7 per cent opt for a fully open market. Have those percentages changed much in the last 10 years or have they been consistent?

Mr. Ritter: Senator, those changes fluctuate quite a bit. You must remember this is a survey. We also have direct elections for directors where people cast their ballot for one person or another who stands for one issue or another. If I remember correctly, those numbers have not moved very much over the last decade, but this is a broad-based survey containing many elements. The main question is do you support the Canadian Wheat Board? Nearly three quarters of the farmers say they do support the CWB.

The Chairman: One issue that we have not discussed is the sometimes seemingly endless challenges from the United States as to the validity of your very existence. How many times has the United States tried to challenge you through the trade agreement or any other kind of legal process? If I am not mistaken, you have won every one of them.

Mr. Ritter: They have challenged us a dozen times or more. The simple answer to your question is that we have won all of them in the final result. We are now in a state whereby we can sell wheat and barley into the U.S. market. Why they continue to challenge us is the important point. They have strong political

mêmes que vous exigez, l'essentiel de la commercialisation mixte, la Commission canadienne du blé l'offre. Seriez-vous assez étourdis pour renoncer à ce pouvoir marchand en échange de quelques être instance mythique?

Le sénateur Peterson : Combien de temps prendra cette transformation?

M. Ritter : Je ne parlerai pas pour les autres, mais, quant à moi, il a fallu un an ou deux pour que je voie l'ensemble des faits, pour voir le traitement que nous réservaient les fournisseurs de services de transport, les exploitants de silos, pour voir les prix obtenus sur les marchés — et j'ai vu qu'il était logique pour les agriculteurs de voir dans leur camp cette organisation.

Le sénateur Peterson : Il y a cinq ans, particulièrement en Saskatchewan, les agriculteurs faisaient transporter le grain jusqu'à Scobey et Plentywood, car ils obtenaient deux dollars de plus le boisseau. Je crois que c'était attribuable à l'offre et à la demande. Les agriculteurs se demandaient pourquoi ils ne le feraient pas toujours. En une semaine, certains agriculteurs locaux se sont demandé qui est propriétaire de tous ces camions sur les routes et ils ont fait fermer les frontières assez vite.

M. Ritter : Nous avons même trouvé une façon de régler encore davantage la question. Nous avons maintenant une option de prix — le marché au prix quotidien — qui permet à un agriculteur d'obtenir le prix en dollars américains en échange de son grain.

Le sénateur Callbeck : En 2006, selon l'enquête annuelle de la Commission canadienne du blé auprès des producteurs, 45 p. 100 des producteurs étaient en faveur du comptoir unique, 47 p. 100 étaient en faveur d'un système mixte, où les agriculteurs pourraient choisir entre la CCB et le marché libre, et 7 p. 100 étaient en faveur du marché libre sans restriction. Les pourcentages ont-ils beaucoup changé depuis dix ans, ou est-ce demeuré constant?

M. Ritter : Madame, ce sont des choses qui fluctuent pas mal. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'une enquête. Nous tenons également des élections directes où les gens votent pour des administrateurs ayant pris position sur une question ou une autre. Si je me souviens bien, les chiffres en question n'ont pas beaucoup évolué depuis dix ans, mais il s'agit d'une enquête générale comprenant de nombreux éléments. Il s'agit surtout de demander : appuyez-vous la Commission canadienne du blé? Près des trois quarts des agriculteurs affirment qu'ils appuient la CCB.

La présidente : Une question que nous n'avons pas abordée, c'est celle des contestations sans fin qui viennent parfois des États-Unis et qui visent votre existence même. Combien de fois les États-Unis ont-ils essayé de contester votre existence en invoquant un accord de commerce ou en instituant une autre forme de démarche juridique? Si je ne m'abuse, vous avez eu gain de cause chaque fois.

M. Ritter : Ils ont contesté notre légitimité au moins une douzaine de fois. La réponse simple à votre question, c'est que nous avons eu gain de cause chaque fois, en dernière analyse. Nous en sommes au point où nous pouvons vendre du blé et de l'orge sur le marché américain. La raison qui les pousse à

pressure on them by groups in the northern tier states to constantly launch these trade challenges, because, like all Americans, they believe they do everything better than anyone else. Lo and behold, their own millers seem to want to buy from us even when they have to pay some premiums and they probably cannot understand why. The simple answer is that our system, our grading, our quality, our elevators, the efficiencies of our railways and certainly our ability as an organization do a good job of maintaining high quality. The strongest element is the quality grain that Western Canadian farmers grow.

Mr. Jarjour: The exact number of challenges and studies undertaken is 14, but we have been spending a fair bit of time in the United States meeting with farm groups in the main wheat-producing regions to develop a relationship with them to understand why these challenges keep popping up.

Mr. Ritter has hit it on the head. They have told us very clearly that the Canadian system, in their view, is better at delivering quality product to end users. They cannot have a system like ours in the United States, so the solution from their perspective is to get rid of the Canadian system. That is the fundamental rationale for challenging us, either bilaterally or in the World Trade Organization.

The Chairman: To some people, it is incomprehensible how these challenges continue to go on and on. I have difficulty understanding why we have a constant tug-of-war among Canadian producers as to whether the Canadian Wheat Board is useful to them. They often say they could do better on their own. In Canada, in what way would the freedom not to go through the Canadian Wheat Board enhance the opportunity of farmers to sell their own grain on the international market?

Mr. Ritter: Many of these issues go back to the Prairie political roots. Some farmers believe that the CWB, although the Conservative government at the time originated it, I believe in 1935, ended up being viewed by some as an organization that was promoted by the Liberal Party and the New Democratic Party. This is a very unfortunate assumption in my judgment. We as an organization do not look at ourselves as belonging to anyone other than Prairie farmers. We saw how the rural polls went in Western Canada in the last election. You would have to ask the question: How on earth would anyone who supported a single desk ever be elected to the board of directors of the Canadian Wheat Board? The simple fact of the matter is, most Conservative voters vote for single desk selling at the CWB as well. In my mind, there have always been a few agitators out there — as Bobby Kennedy said, 20 per cent of the people are against everything all the time — who keep perpetuating these myths and doomsday scenarios and so forth, and it goes round and round.

continuer à nous contester est ce qui importe. Les États du Nord exercent d'intenses pressions politiques sur eux pour qu'ils lancent constamment ces contestations de nature commerciale, car, comme tous les Américains, ils croient qu'ils sont supérieurs en tous points. Voilà donc que leurs propres meuniers veulent acheter nos grains à nous, même s'ils ont à verser des primes sans, probablement, savoir pourquoi. La réponse simple est que notre système, notre classement, notre qualité, nos silos, l'efficacité de nos chemins de fer et, certainement, notre capacité en tant qu'organisation sont tels que la qualité demeure de premier ordre. L'élément le plus fort, c'est que les agriculteurs de l'Ouest canadien cultivent un grain de qualité.

M. Jarjour : Le nombre exact de contestations et d'études s'élève à 14, mais nous avons passé un bon bout de temps aux États-Unis à rencontrer des groupes agricoles, dans les principales régions productrices de blé, afin de nouer avec eux des liens pour comprendre pourquoi ces contestations reviennent toujours.

M. Ritter a tout à fait raison. Les Américains nous ont dit très clairement que le système canadien, à leur avis, permet mieux d'en arriver à un produit de qualité pour l'utilisateur final. Ils ne sauraient avoir un système comme le nôtre aux États-Unis; la solution, de leur point de vue, consiste donc à éliminer le système canadien. C'est la raison fondamentale qui les pousse à nous contester, que ce soit dans les démarches bilatérales ou à l'Organisation mondiale du commerce.

La présidente : Aux yeux de certains, il est incompréhensible que ces contestations se poursuivent toujours. J'ai de la difficulté à comprendre pourquoi il y a cette bataille constante entre les producteurs canadiens quant à savoir si la Commission canadienne du blé leur est utile. Ils affirment souvent qu'ils pourraient se débrouiller mieux seuls. Au Canada, en quoi la liberté de ne pas recourir à la Commission canadienne du blé améliorerait-elle les possibilités pour les agriculteurs de vendre leur propre grain sur le marché international?

M. Ritter : Pour expliquer nombre de ces questions, il faut songer aux racines politiques des Prairies. Certains agriculteurs croient que la CCB — même si elle est née de l'initiative du gouvernement conservateur, en 1935, je crois — a fini par être considérée par certains comme étant une organisation dont le Parti libéral et le Nouveau Parti démocratique ont fait la promotion. À mon avis, c'est une conclusion très malheureuse. En tant qu'organisation, nous nous considérons comme étant affiliés seulement aux agriculteurs des Prairies. Nous avons vu ce qui s'est passé dans les bureaux de scrutin ruraux de l'ouest du Canada au cours de la dernière élection. Il vous faudrait poser la question suivante : comment est-ce même possible qu'une personne appuyant le comptoir unique soit même élu au conseil d'administration de la Commission canadienne du blé? Le fait est simple : la plupart des électeurs conservateurs choisissent aussi le comptoir unique à la CCB. Selon moi, il y a toujours eu quelques agitateurs — comme Bobby Kennedy a pu le dire, il y a 20 p. 100 des gens qui s'opposent à tout, tout le temps — qui perpétuent toujours ces mythes et scénarios catastrophiques et tout le reste, et la roue tourne sans cesse.

The second thing that brought about a lot of concern is the U.S. Export Enhancement Program, which occurred a dozen or so years ago. The effect of that program was to raise the prices of grain inside the U.S. and lower the price everywhere else in the world. Most farmers did not understand the effects of that policy. It was an aberration as to how their prices were structured. You do not see that now. As I said before, prices within Canada and the U.S. in our judgment are very close to each other. Often our prices are higher. If you want the U.S. price, you have the ability to get it on your own farm through one of our pricing options.

That is how the whole issue keeps being perpetuated. All I would ask is that everyone look at the new Canadian Wheat Board. We are not rooted in those myths. We are looking to the future, where the world is going, and how we can add value and how we can be a business, a partner with every farmer out there.

Senator Gustafson: In terms of support for the single desk, it seems that much of it is regional. Alberta, for instance, gives the CWB strong support because it is ideal for its farmers. A lot of grain is fed up and they do not have as long a distance to freight it. There seems to be more support for dual marketing right along the U.S. border than there is in Northern Saskatchewan and parts of Northern Manitoba. I welcome your comments on that statement. With the North American Free Trade Agreement, I am of the view that eventually we will have a North American common market, probably in different areas.

As farmers, we get the best price for grain. I remember when the United States had bins in every little town and they stored the grain in the bins. Canada did that to an extent, but not as much as the Americans. They were doing exactly what the fertilizer companies are doing now. They set their price; they hold it. The machine companies do it. They ask their price and they get their price.

We are price-takers. We take what we get. Maybe we have to go back to the old biblical principle of storing the grain from the seven good years for the seven lean years. I farmed during that era. We were definitely in an era where it was said we have to move everything; keep everything going; keep the grain rolling.

Mr. Ritter: Mr. Measner will comment on the provincial numbers but I will start out this way.

Senator, the world has changed a great deal from those days. I am not much younger than you are, but nevertheless I remember how good the times were, relatively speaking. However, it was a very different world then; we had the Cold War. Everyone knew where they were lined up. Everyone's customers were lined up.

La deuxième question qui préoccupait beaucoup les gens, c'était le programme américain d'amélioration des exportations, instauré il y a une douzaine d'années environ. L'effet a été d'élever les prix du grain aux États-Unis mêmes et de les abaisser partout ailleurs dans le monde. La plupart des agriculteurs ne comprenaient pas les effets de cette politique. Leur façon de structurer les prix était une aberration. C'est une chose qu'on ne voit pas aujourd'hui. Comme je vous l'ai déjà dit, les prix au Canada et aux États-Unis sont, à notre avis, très proches. Souvent, nos prix sont plus élevés. Si vous voulez le prix américain, vous pouvez l'obtenir à la ferme grâce à une de nos options.

Voilà comment tout cela se perpétue. Tout ce que je demanderais, c'est que chacun regarde bien le cas de la Commission canadienne du blé. Nous ne nous ancrons pas dans ces mythes. Nous sommes tournés vers l'avenir, dans la direction que prend le monde, et nous songeons à ajouter de la valeur et à la façon de faire des affaires, à l'idée d'être un partenaire de tous les agriculteurs.

Le sénateur Gustafson : Pour ce qui est du soutien du comptoir unique, il semble que cela ait un caractère régional. Par exemple, l'Alberta appuie vivement la CCB, car celle-ci est idéale du point de vue des agriculteurs. Des quantités de grains considérables sont chargées sans avoir à être transportées sur une longue distance. Les appuis en faveur de la commercialisation mixte semblent être plus forts le long de la frontière américaine que dans la partie nord de la Saskatchewan ou certaines parties du nord du Manitoba. Je vous invite à commenter cette question. Étant donné l'Accord de libre-échange nord-américain, je suis d'avis que nous aurons un jour un marché commun nord-américain, probablement dans différents secteurs.

En tant qu'agriculteurs, nous obtenons le meilleur prix possible en échange du grain. Je me souviens de l'époque où les États-Unis avaient des petits conteneurs dans chaque petite ville, où ils stockaient le grain. Le Canada faisait cela aussi jusqu'à un certain point, mais pas autant que les États-Unis. Ils faisaient exactement ce que font aujourd'hui les compagnies d'engrais. Elles fixent leur prix et s'en tiennent à ce prix. Les compagnies de machines le font. Elles demandent un prix et obtiennent le prix qu'elles veulent.

Nous sommes des preneurs de prix. Nous prenons ce qu'on nous donne. Peut-être qu'il nous faut revenir au vieux principe biblique qui dit d'emmagasiner le grain recueilli pendant les 17 années d'abondance en prévision des sept années de famine. Je cultivais à cette époque. C'était certainement une époque où on disait qu'il fallait toujours avancer; faire rouler les choses; cultiver toujours du grain.

M. Ritter : M. Measner commentera les statistiques provinciales, mais je commenterai d'abord moi-même, de la façon suivante.

Sénateur, le monde a beaucoup changé depuis cette époque. Je ne suis pas bien plus jeune que vous, mais je me souviens que c'était, en termes relatifs, une belle époque. Cependant, le monde était très différent; il y avait la guerre froide. Chacun savait dans quel camp il se trouvait. Les clients de chacun faisaient la file. Il y

There was a general view that everyone had to work together. We had international wheat agreements, many types of deals whereby there were sureties in place. Times were pretty good.

Today, it is a different world and it is getting more different all the time. I have just bought a book by Gwyn Dyer, where he talks of the multipolar world. We are no longer in a state where we have the West and the Soviet Bloc. We now have China, India and Brazil as emerging giants. The United States and the European Union are still huge players on the world scene.

Some of the things we could have done then — such as storing grain and keeping it off the market for long periods of time, and just may not be there for us any more. At that time, there was the Federal Reserve program and farmers were paid for the grain so the government was storing it.

In our own marketing needs, we are looking at small ways of doing some of the things you talk about to ensure that our highest paid customers are always assured of supply, but as an overall statement, I do not know if the world is the same today as it was in those heady days of the 1960s and 1970s.

Mr. Measner, will you talk about provincial support?

Mr. Measner: We asked that question in our survey. There are some differences but not as many as you might think. We asked the following question: All things considered, do you support or oppose the Canadian Wheat Board? Seventy-six per cent across the Prairies strongly supported or somewhat supported, so 76 per cent support it. We broke it down on a provincial basis: in Manitoba, it is 81 per cent; in Saskatchewan, 78 per cent; and, in Alberta, 69 per cent. It is lower in Alberta, but I still think that is a pretty good number. There is a lot of press from Alberta, but with respect to whether the farmers support the Canadian Wheat Board, 69 per cent do. Certainly, we are pleased with those numbers.

The Chairman: Any political party would think that was a pretty good number.

Senator Peterson: Do you have any foreign exchange controls on your buying and selling on behalf of your producers? Do you try to forward-buy American dollars in a sales period to protect the return to your producers?

Mr. Measner: We have established what we call a "hedging program" that hedges a certain amount of the foreign exchange as the year progresses. We are not trying to outguess the market because I think that is dangerous territory, and, certainly, you can be right but you can be very wrong. However, we do have a regular hedging program that hedges our foreign exchange exposure on the pool accounts, so it is hedged on a regular basis as the pool year progresses. It starts as early as April and works its way through the year.

The Chairman: Thank you very much. I do not think we could have this kind of a study without having the Canadian Wheat Board here to offer comments. Every time you come,

avait l'idée générale que tous devaient travailler ensemble. Il y avait des accords internationaux sur le blé, bon nombre d'accords prévoyant des garanties. C'était une assez bonne époque.

Aujourd'hui, les choses ont changé et elles changent encore, tout le temps, je viens d'acheter un livre de Gwyn Dyer, où il est question d'un monde multipolaire. Nous ne sommes plus dans un monde où il y a l'Occident et le Bloc soviétique. Il y a maintenant la Chine, l'Inde et le Brésil qui sont en train de devenir des géants. Les États-Unis et l'Union européenne sont encore des acteurs de tout premier plan sur la scène mondiale.

Certaines des choses que nous aurions pu faire à ce moment-là — par exemple, emmagasiner le grain et le garder longtemps en dehors du marché, et ce n'est peut-être plus possible. À l'époque, il y avait le programme de la Réserve fédérale : les agriculteurs se faisaient payer le grain que le gouvernement emmagasinait.

Du point de vue de la mise en marché, nous envisageons des petits trucs pour nous assurer que nos clients les plus importants ont un approvisionnement garanti, mais, globalement, je ne sais pas si le monde d'aujourd'hui est le même que celui qui existait à l'époque grisante que représentent les années 60 et 70.

Monsieur Measner, pouvez-vous parler du soutien provincial?

M. Measner : La question faisait partie de notre enquête. Il y a quelques différences à noter, mais pas autant que vous le pensez peut-être. Nous avons posé la question suivante : tout compte fait, êtes-vous pour ou contre la Commission canadienne du blé? Soixante-seize pour cent des répondants dans les Prairies ont dit appuyer vivement ou quelque peu la CCB, c'est donc 76 p. 100 en faveur. Nous avons réparti les données par province : au Manitoba, cela s'élève à 81 p. 100, en Saskatchewan, à 78 p. 100, et en Alberta, à 69 p. 100. C'est plus bas en Alberta, mais je crois que c'est encore très bon. La question a fait couler beaucoup d'encre en Alberta, mais pour ce qui est des appuis des agriculteurs à l'égard de la Commission canadienne du blé, 69 p. 100 l'appuient. Certes, ces statistiques nous réjouissent.

La présidente : N'importe quel parti politique y verrait de bons appuis.

Le sénateur Peterson : Jouez-vous sur les devises en achetant et en vendant au nom de vos producteurs? Achetez-vous d'avance des devises américaines en période de vente, pour protéger le rendement de vos producteurs?

M. Measner : Nous avons établi ce qui s'appelle un programme de couverture, qui couvre en partie les risques liés à la fluctuation des devises étrangères à mesure que progresse l'année. Nous n'essayons pas de prévoir les moindres fluctuations du marché, car il s'agit là à mon avis, d'une idée dangereuse. Certes, on peut tomber dans le mille, mais on peut aussi se tromper énormément. Tout de même, nous avons un programme de couverture qui couvre les risques liés à l'évolution des devises étrangères dans les comptes des syndicats de blé; il y a donc couverture périodique au fur et à mesure que l'année progresse. Cela commence au début d'avril et ça continue pendant l'année.

La présidente : Merci beaucoup. Je ne crois pas qu'il soit possible de procéder à ce genre d'étude sans solliciter les observations de la Commission canadienne du blé. Chaque fois

you make a real contribution to the discussion, and, from time to time, we have new members on the committee who need to hear the history and the background of the Canadian Wheat Board. We need to be informed of the importance of the Canadian Wheat Board when times change and put that information in perspective vis-à-vis the WTO. All the best and we look forward to seeing you again.

Mr. Ritter: Thank you very much.

The Chairman: Honourable senators, before you snap your file folders shut and leave, we have to go in camera to give our researchers some guidance as to how we would put out an interim report on the hearings that we have been having, so I will need all the senators who are present to stay present.

The committee continued in camera.

que vous venez témoigner, vous apportez une contribution réelle à la discussion et, de temps à autre, il y a des nouveaux membres du comité qui ont besoin d'entendre l'histoire de la Commission canadienne du blé et le contexte dans lequel elle évolue. Nous avons besoin d'être informés de l'importance de la Commission canadienne du blé au moment où l'époque change et de mettre en perspective ces informations vis-à-vis de l'OMC. Je vous transmets nos meilleurs vœux, et à bientôt.

M. Ritter : Merci beaucoup.

La présidente : Mesdames et messieurs les sénateurs, avant que vous ne fermiez vos dossiers et partiez, nous devons tenir une séance à huis clos pour dire à nos recherchistes comment il nous faudrait produire un rapport provisoire sur les audiences que nous tenons. Je demanderais donc à tous les sénateurs présents de demeurer.

Le comité se poursuit ses travaux à huis clos.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Monday, June 12, 2006

The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food.

WITNESSES

Monday, June 12, 2006

Agriculture and Agri-Food Canada:

Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister.

Canadian Food Inspection Agency:

François Guimont, President.

Tuesday, June 13, 2006

Canadian Wheat Board:

Ken Ritter, Chair of the Board of Directors;

Adrian Measner, Chief Executive Officer;

Victor Jarjour, Chief Representative — Trade.

COMPARAÎT

Le lundi 12 juin 2006

L'honorable Chuck Strahl, C.P., député, ministre de l'Agricult et de l'Agroalimentaire.

TÉMOINS

Le lundi 12 juin 2006

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée.

Agence canadienne d'inspection des aliments :

François Guimont, président.

Le mardi 13 juin 2006

Commission canadienne du blé :

Ken Ritter, président du conseil d'administration;

Adrian Measner, président-directeur général;

Victor Jarjour, représentant principal, Commerce internationa

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications



AUG 08 2006
University of Toronto

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Thursday, June 15, 2006
Tuesday, June 20, 2006 (in camera)

Issue No. 5

First (final) meeting on:

Bill C-15, An Act to amend the Agricultural Marketing Programs Act

and
Ninth meeting on:

Present state and the future of agriculture and forestry in Canada

INCLUDING:
THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE
(Bill C-15)

APPEARING:
David L. Anderson, M.P., Parliamentary Secretary (for the Canadian Wheat Board) to the Minister of Agriculture and Agri-Food and Miniter for the Canadian Wheat Board

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le jeudi 15 juin 2006
Le mardi 20 juin 2006 (à huis clos)

Fascicule n° 5

Première (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole

et
Neuvième réunion concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

Y COMPRIS :
LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le projet de loi C-15)

COMPARAÎT:
David L. Anderson, député, sécrétaire parlementaire (Commission canadienne du blé) du ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et ministre de la Commission canadienne du blé

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Pépin to be substituted (*June 15, 2006*).

The name of the Honourable Senator Campbell substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*June 19, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Campbell (*June 27, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Pépin à être substitué (*le 15 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich substitué à celui de l'honorable sénateur Campbell (*le 19 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Campbell substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 27 juin 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, June 13, 2006:

Second reading of Bill C-15, An Act to amend the Agricultural Marketing Programs Act.

The Honourable Senator Gustafson moved, seconded by the Honourable Senator Meighen, that the bill be read the second time.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Gustafson moved, seconded by the Honourable Senator Meighen, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 13 juin 2006 :

Deuxième lecture du projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole.

L'honorable sénateur Gustafson propose, appuyé par l'honorable sénateur Meighen, que le projet de loi soit lu la deuxième fois.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu la deuxième fois.

L'honorable sénateur Gustafson propose, appuyé par l'honorable sénateur Meighen, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, June 15, 2006
(10)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:09 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mitchell, Oliver, Peterson and Tkachuk (7).

In attendance: Jean-Denis Fréchette, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, June 13, 2006 the committee began its consideration of Bill C-15, to amend the Agricultural Marketing Programs Act.

APPEARING:

David L. Anderson, M.P., Parliamentary Secretary (for the Canadian Wheat Board) to the Minister of Agriculture and Agri-Food and Minister for the Canadian Wheat Board.

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Clair Gartley, Director General, Agriculture Transformation Programs Directorate;

Bruce Langevin, Assistant Director, Agriculture Marketing Programs Act, Financial Guarantee Programs Division.

Mr. Anderson made a statement and, together with Messrs Gartley and Langevin, answered questions.

At 8:56 a.m., it was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-15, to amend the Agricultural Marketing Programs Act.

It was agreed that the title stand postponed.

It was agreed that clause 1 carry.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 6 carry.

It was agreed that clause 7 carry.

It was agreed that clause 8 carry.

It was agreed that clause 9 carry.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 15 juin 2006
(10)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 9, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mitchell, Oliver, Peterson et Tkachuk (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Jean-Denis Fréchette et Marc Leblanc, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 13 juin 2006, le comité a débuté son étude du projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole.

COMPARAÎT :

David L. Anderson, député, secrétaire parlementaire (Commission canadienne du blé) du ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et ministre de la Commission canadienne du blé.

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Clair Gartley, directeur général, Direction des programmes de transformation du secteur agricole;

Bruce Langevin, directeur adjoint, Loi sur les programmes de commercialisation agricole, Division des programmes de garanties financières.

M. Anderson fait une déclaration puis, aidé de MM. Gartley et Langevin, répond aux questions.

À 8 h 56, il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole.

Il est convenu de réserver le titre.

L'article 1 est adopté.

L'article 2 est adopté.

L'article 3 est adopté.

L'article 4 est adopté.

L'article 5 est adopté.

L'article 6 est adopté.

L'article 7 est adopté.

L'article 8 est adopté.

L'article 9 est adopté.

It was agreed that clause 10 carry.

It was agreed that clause 11 carry.

It was agreed that clause 12 carry.

It was agreed that clause 13 carry.

It was agreed that clause 14 carry.

It was agreed that clause 15 carry.

It was agreed that clause 16 carry.

It was agreed that clause 17 carry.

It was agreed that clause 18 carry.

It was agreed that clause 19 carry.

It was agreed that clause 20 carry.

It was agreed that clause 21 carry.

It was agreed that clause 22 carry.

It was agreed that the schedule carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that Bill C-15 carry.

It was agreed that the Chair report Bill C-15 to the Senate.

At 9:02 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, June 20, 2006
(11)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 6:25 p.m., in camera, this day, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Campbell, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (10).

In attendance: Frédéric Forge, Jean-Denis Fréchette, Marc Leblanc, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

In accordance with rule 92(2)(f), the committee considered its draft interim report.

It was agreed that the committee adopt the draft report with the changes discussed as its interim report and that the Chair table the report in the Senate.

L'article 10 est adopté.

L'article 11 est adopté.

L'article 12 est adopté.

L'article 13 est adopté.

L'article 14 est adopté.

L'article 15 est adopté.

L'article 16 est adopté.

L'article 17 est adopté.

L'article 18 est adopté.

L'article 19 est adopté.

L'article 20 est adopté.

L'article 21 est adopté.

L'article 22 est adopté.

L'annexe est adoptée.

Le titre est adopté.

Le projet de loi est adopté.

Il est convenu que la présidente fasse rapport du projet de loi C-15 au Sénat.

À 9 h 2, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 20 juin 2006
(11)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 25, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Campbell, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (10).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge, Jean-Denis Fréchette et Marc Leblanc, analystes.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule nº 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)f) du Règlement, le comité examine l'ébauche de son rapport intermédiaire.

Il est convenu que le comité adopte l'ébauche de rapport avec les modifications discutées comme son rapport intermédiaire et que la présidente dépose le rapport au Sénat.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 8:22 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine une ébauche de programme.

À 8 h 22, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, June 15, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, to which was referred Bill C-15, An Act to amend the Agricultural Marketing Programs Act, has, in obedience to the Order of Reference of Tuesday, June 13, 2006, examined the said Bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN P.C.

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 15 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'Agriculture et des forêts a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité auquel a été renvoyé le projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole, a, conformément à l'ordre de renvoi du mardi 13 juin 2006, examiné ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, June 15, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, to which was referred Bill C-15, to amend the Agricultural Marketing Programs Act, met this day at 8:09 a.m. to give consideration to the bill.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Senators, we are meeting today to consider Bill C-15, an act to amend the Agricultural Marketing Programs Act. Bill C-15 was given first reading on May 18, 2006.

Bill C-15 aims to enhance the Advance Payment Program available to producers. It aims to consolidate the Advance Payment Program and the Spring Credit Advance Program to improve the cash flow of producers at times when their expenses are higher; that is, when they are putting in or marketing their crops. Bill C-15 aims to expand coverage of these two programs to include most agricultural products, with the exception of supply-managed crops.

Our first witness today to brief the committee on this bill is Mr. David Anderson, the Parliamentary Secretary for the Canadian Wheat Board to the Minister of Agriculture and Agri-Food and Minister for the Canadian Wheat Board, with whom we had a fulsome discussion a couple of days ago. Ms. Clair Gartley, Director General of the Agriculture Transformation Programs Directorate, and Mr. Bruce Langevin, Assistant Director, Agriculture Marketing Programs Act, Financial Guarantee Programs Division accompany Mr. Anderson

Our meeting is being televised, and I think we have a loyal viewing audience, just because of the nature of the difficulties in this industry.

Please proceed, Mr. Anderson.

David L. Anderson, M.P., Parliamentary Secretary (for the Canadian Wheat Board) to the Minister of Agriculture and Agri-Food and Minister for the Canadian Wheat Board: Thank you, we appreciate the invitation to appear in respect of the proposed amendments in Bill C-15, which passed the House quickly last week. This was a good example of the cooperation that can occur in the House. We were able to work with Mr. Easter, Mr. Bellavance and Mr. Atamanenko to reach a quick agreement on the bill. We would love to see it passed as quickly as possible in the Senate.

There are five main changes under consideration to the Agricultural Marketing Programs Act. One is to change the Advance Payments Program by consolidating the Spring Credit Advance Program into the Advanced Payments Program. The two advance programs have operated semi-independently and we

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 15 juin 2006

Le Comité permanent de l'agriculture et des forêts, auquel a été déféré le projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole, se réunit aujourd'hui, à 8 h 9 pour en faire l'examen.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Nous sommes réunis aujourd'hui pour examiner le projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole. Ce projet de loi a fait l'objet d'une première lecture le 18 mai 2006.

Le projet de loi C-15 vise à améliorer le Programme de paiement anticipé offert aux producteurs. L'objectif est de fusionner le Programme de paiements anticipés et le Programme d'avances printanières, qui permettent aux agriculteurs d'avoir accès à plus de liquidités au moment où leurs dépenses s'accroissent pour l'ensemencement ou au cours de la mise en marché de leurs récoltes. Le projet de loi C-15 permettrait d'élargir l'accessibilité de ces deux programmes à la majorité des produits agricoles, à l'exception des productions sous gestion de l'offre.

Le premier témoin à comparaître aujourd'hui pour renseigner le comité sur ce projet de loi est M. David Anderson, secrétaire parlementaire chargé de la Commission canadienne du blé du ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et ministre de la Commission canadienne du blé, avec qui nous avons eu une discussion exhaustive il y a deux ou trois jours. Il est accompagné de M. Clair Gartley, directeur général, Direction des programmes de transformation du secteur agricole, et de M. Bruce Langevin, directeur adjoint, Loi sur les programmes de commercialisation agricole, Division des programmes de garanties financières.

Notre réunion est télévisée, et nous comptons, je crois, sur un public fidèle, étant donné la nature des difficultés que connaît cette industrie.

Monsieur Anderson, la parole est à vous.

David L. Anderson, député, secrétaire parlementaire (Commission canadienne du blé) du ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et ministre de la Commission canadienne du blé : Merci, nous apprécions l'invitation qui nous a été faite de venir témoigner à l'égard des modifications proposées dans le projet de loi C-15, qui en était à la deuxième lecture la semaine dernière à la Chambre des communes. C'est là un bon exemple de la coopération qui peut se produire à la Chambre. Nous avons pu travailler avec M. Easter, M. Bellavance et M. Atamanenko pour parvenir rapidement à une entente sur le projet de loi. Nous aimerions que le Sénat en fasse une adoption aussi rapide.

Cinq changements principaux sont pris en considération dans la Loi sur les programmes de commercialisation agricole. Le premier consiste à modifier le Programme de paiements anticipés en y fusionnant le Programme d'avances printanières. Ces deux programmes ont fonctionné de façon semi-indépendante, et nous

propose combining them. We would increase the advance limits from $250,000 to $400,000, which is a significant increase. We would increase the maximum interest-free portion for producers from $50,000 to $100,000, which would make a big difference for many producers. We would enhance emergency cash advances. Fifth, we would broaden the coverage of the combined program that currently exists under the Spring Credit Advance Program and the Advance Payments Program to include livestock and other crops, which excludes supply-managed products and breeding stock.

The amendments will strengthen and augment existing legislation to bring it more in line with the needs of modern agriculture. These amendments are necessary because of the intensifying economic pressure that our Canadian farmers are facing. As senators are aware, commodity prices have been in a long-term decline, while at the same time input costs have been rising dramatically. The cumulative effect has been that Canadian producers, particularly those in the grains and oilseeds sector, have been facing significant pressures.

The Minister of Agriculture and Agri-Food, the Honourable Chuck Strahl, spent a great deal of time over the past month travelling across the country to meet with hundreds of producers and agricultural organizations. The one message that he heard repeatedly was the need for governments to play a strategic role to help underpin farmers' long-term profitability from and ability to survive in the marketplace. It is hard to earn anything from the market if you do not have the cash required to put the crop in the ground in the spring or to harvest it in the fall. The SCAP and the APP have provided credit to producers as part of the business risk management of the agriculture policy framework.

During extensive consultations in 2003-04, there was general support from farm groups, to expand the programs to cover livestock and other crops. They felt that these programs needed to be expanded, that the loan limits on the programs needed to be increased and that there needed to be greater flexibility in the delivery of the programs. These amendments address those needs.

Today's larger farms have hit huge increases in net operating costs which makes it necessary to increase these cash advance levels. Implementing the changes will help improve the long-term growth and economic prospects for our farmers, aligning the program more closely with the comprehensive approach that we want to take that treats all producers similarly, regardless of the commodities they produce.

It could take a while to implement the changes to AMPA and the government has introduced the Enhanced Spring Credit Advance Program, called ESCAP, which would provide producers with assistance early in spring. With ESCAP, we would double the interest-free loan maximum for spring credit advances to $100,000. It is proposed in Bill C-15 that the increase be permanent. We want to extend the repayment period for cash advances made under the program until September 30, 2007,

proposons de les combiner. Nous ferions passer la limite des avances de 250 000 à 400 000 $, ce qui représente une augmentation considérable. Nous augmenterions la partie maximale sans intérêts pour les producteurs de 50 000 à 100 000 $. Nous hausserions les avances de fonds d'urgence. Cinquièmement, nous étendrions la couverture du programme combiné au-delà de celle qui a cours en vertu du Programme d'avances printanières et du Programme de paiements anticipés pour y englober le bétail et les autres cultures, à l'exclusion des produits soumis à la gestion de l'offre et des animaux reproducteurs.

Nous allons raffermir et élargir la portée de cette loi de façon à l'harmoniser davantage aux besoins de l'agriculture moderne. Ces modifications sont nécessaires en raison de l'intensification des pressions économiques auxquelles fait face le secteur agricole du Canada. Vous n'êtes pas sans savoir que le recul à long terme du prix des produits a eu lieu simultanément à la hausse spectaculaire du coût des intrants. Au bout du compte, ce phénomène a eu pour effet d'exercer des pressions significatives sur les producteurs du Canada, en particulier ceux du secteur des grains et oléagineux.

Au cours des derniers mois, le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire, l'honorable Chuck Strahl, a consacré beaucoup de temps à parcourir le pays pour y rencontrer des centaines de producteurs et d'organismes agricoles. Ceux-ci n'ont cessé de lui signifier le besoin chez les gouvernements de jouer un rôle stratégique pour contribuer à soutenir la rentabilité à long terme des agriculteurs sur le marché. Toutefois, il est en quelque sorte difficile de tirer profit du marché, faute des fonds nécessaires à l'ensemencement des cultures au printemps ou à leur récolte à l'automne. Le PAP et le PPA ont procuré des avances aux producteurs dans le contexte de la composante de Gestion des risques de l'entreprise du Cadre stratégique pour l'agriculture.

Les vastes consultations de 2003-2004 ont donné lieu au soutien global des groupes agricoles à l'égard des mesures visant à étendre la couverture des programmes au bétail et à d'autres cultures. Ces groupes avaient le sentiment qu'il fallait élargir la portée de ces programmes, accroître la limite des prêts et assouplir la prestation des programmes. Ces modifications répondent à ces besoins.

Les grandes fermes actuelles ont subi une hausse énorme des coûts nets d'exploitation, ce qui rend nécessaire la hausse aux niveaux de soutien des avances de fonds. La mise en œuvre des changements contribuera à hausser la croissance à long terme et les perspectives économiques de nos agriculteurs, tout en harmonisant étroitement le programme à une démarche complète en vertu de laquelle tous les producteurs seront traités sur le même pied, quelle que soit leur production.

Parce que la mise en œuvre de changements à la LPCA pourrait prendre pas mal de temps, le gouvernement a adopté le Programme d'avances printanières bonifié, ou le PAPB, lequel procurera de l'aide aux producteurs dès ce printemps. Dans le projet de loi C-15, nous proposons de rendre cette augmentation permanente. Nous voulons prolonger jusqu'au 30 septembre 2007 la période de remboursement des avances de fonds en vertu du PAPB, ce qui signifie que le programme de remboursement

which is a six-month extension of the repayment program. The previous program caused people to go into default at the end of the crop year. We did not want that to continue so we extended the repayment period by six months.

We expect that the AMPA amendments would provide an additional $600 million per year in cash advances to producers. These proposed amendments would make cash advance programming more responsive to the needs of the producers and more reflective of the current position of Canadian farm businesses. The existing programs are popular with producers, and by combining the programs, we would be creating a single, effective, and more powerful tool for them.

These amendments are about helping our producers to operate on a more profitable and sustainable basis, to which we are committed. Modern agriculture has brought many new realities to our producers, such as higher input costs and increased competition. Government and farmers need to adjust to those realities. These proposed amendments recognize the need to adjust to those realities and the necessity of being more responsive to producers' needs.

Mr. Gartley, Mr. Langevin and I would be happy to answer your questions.

Senator Gustafson: This is a good bill. Certainly, it would improve the situation of people trying to get the crop into the ground or harvesting the crop.

I have one question on livestock. One of the best points in the bill is the proposal to extend the program to livestock. How broad is the definition of "livestock?" I am thinking of buffalo and elk farmers.

Clair Gartley, Director General, Agriculture Transformation Programs Directorate, Agriculture and Agri-Food Canada: It includes all livestock production that is not supply managed. Certainly, buffalo and elk would be eligible. Hogs, cattle and any other commodities not in a supply-managed system would be eligible for the amended AMPA.

Senator Gustafson: Some of the farmers who went into those specialty areas faced some serious problems so I am glad to hear that.

Mr. Gartley: If I might add, senator, this would be livestock raised for sale for the purpose of consumption and not for the purpose of breeding stock.

Senator Gustafson: I understand.

Senator Callbeck: This is a good piece of proposed legislation that the farmers will welcome. You talked about expanding coverage to livestock. Will there be expansion to include other areas? For example, are blueberry and cranberry crops already included in the coverage?

durerait six mois de plus. Le programme précédent amenait les gens à faire défaut de paiement à la fin de l'année récolte. Nous ne voulions pas que cette situation perdure, de sorte que nous avons prolongé de six mois la période de remboursement.

Nous prévoyons que les modifications à la LPCA procureront aux producteurs 600 millions de dollars supplémentaires par année sous forme d'avances de fonds. Les modifications proposées à la LPCA feront en sorte que les programmes d'avances de fonds répondront davantage aux besoins des producteurs et reflèteront mieux l'état actuel de l'exploitation agricole au Canada. Les programmes actuels sont très prisés des producteurs. Par leur fusion, nous créerons un outil unique, efficace et à puissance accrue dont les producteurs pourront se servir.

Les modifications consistent à aider nos producteurs de façon à ce que ces derniers exercent leurs activités de façon plus rentable et durable, objectif vers lequel nous tendons tous. L'agriculture moderne comporte de nouvelles réalités, comme une hausse aux coûts des intrants et une concurrence accrue. Les gouvernements et les agriculteurs doivent s'adapter à ces réalités. Les modifications proposées admettent le besoin de s'adapter aux nouvelles réalités et la nécessité de répondre davantage aux besoins des producteurs.

En compagnie de MM. Gartley et Masse, je répondrai maintenant à vos questions.

Le sénateur Gustafson : C'est un bon projet de loi, qui améliorerait certainement la situation des gens qui tentent d'ensemencer le sol ou de recueillir les récoltes.

J'ai une question concernant le bétail. L'un des meilleurs éléments du projet de loi est la proposition d'élargir la portée du programme pour englober le bétail. Quelle est l'ampleur de la définition de « bétail »? Personnellement, je songe aux éleveurs de buffles et de wapitis.

Clair Gartley, directeur général, Direction des programmes de transformation du secteur agricole, Agriculture et Agroalimentaire Canada : La définition inclut toute la production animale qui n'est pas soumise à la gestion de l'offre. Bien entendu, les buffles et les wapitis seraient visés par le programme. Les porcs, les bovins et tout autre produit non soumis à la gestion de l'offre seraient admissibles aux termes de la LPCA modifiée.

Le sénateur Gustafson : Certains des agriculteurs qui se sont dirigés vers ces domaines spécialisés sont aux prises avec de sérieux problèmes. Donc, je me réjouis de ce que je viens d'entendre.

M. Gartley : Permettez-moi d'ajouter qu'il s'agirait de bétail élevé pour la vente à des fins de consommation, et non pas d'animaux reproducteurs.

Le sénateur Gustafson : Je comprends.

Le sénateur Callbeck : C'est une bonne proposition de loi que salueront les agriculteurs. Vous avez parlé d'élargir la portée du programme pour inclure le bétail. Va-t-on également englober d'autres secteurs? Par exemple, la culture du bleuet et de la canneberge?

Mr. Gartley: Currently, it has to be a production that is storable. That will hold for the future as well. The amended AMPA will include such crops as blueberries and cranberries provided they can be easily frozen and then stored. Both of those crops can be quick-frozen and stored. If they were processed into a jam, they would not be eligible. Perishable crops such as blueberries and cranberries that can be converted easily to a form for storing would be eligible under the amended AMPA.

Senator Callbeck: This is new with these proposed amendments to the act.

Mr. Gartley: Yes, senator, this is new.

Mr. Anderson: A significant portion of the loans are taken against the inventory, making the inventory the collateral on the loans. That is why there is a requirement for the inventory to not perish while the farmers have the loan outstanding.

Senator Callbeck: My next question is on program delivery. Have any of the financial institutions expressed an interest in delivering this program?

Bruce Langevin, Assistant Director, Agriculture Marketing Programs Act, Financial Guarantee Programs Division, Agriculture and Agri-Food Canada: At present, no, they have not done so. The main reason for that provision is to address an issue in the existing program. Some farmers, because of their location in the country, do not have access to a farm organization that would allow them to obtain an advance. The provisions in those special circumstances allow a financial institution to administer a program if the minister felt that would make advances available to a group that previously was prohibited from getting the help because of location.

Senator Callbeck: I know that a portion of the loan is interest-free but what is the interest rate? How is that calculated?

Mr. Langevin: Do you mean the interest rate that we pay on the outstanding amounts? The AMPA allows us to pay up to, and not exceeding, prime minus one quarter. We currently pay prime minus one quarter of 1 per cent.

Mr. Gartley: That helps producers access much more reasonable rates on these advances. Adding that to livestock results in more benefits.

The Chairman: Would Saskatoon berries be covered by this legislation?

Mr. Gartley: If they could be individually quick frozen, they would be eligible.

Senator Peterson: Are these all entirely equity-backed loans and advances?

Mr. Gartley: There has to be some form of security on the advances. If the product is already produced and in storage, it is the value of the product. If the product is under production, that

M. Gartley : À l'heure actuelle, seules les productions qu'on peut entreposer sont visées. Cela sera vrai également pour l'avenir. La LPCA modifiée inclura des récoltes telles que celles des bleuets et des canneberges dans la mesure où on peut facilement les congeler et les entreposer. Ces deux produits peuvent être surgelés et entreposés. Si on les transformait en confiture, ils ne seraient pas admissibles. Les récoltes de produits périssables tels que les bleuets et les canneberges qu'on peut transformer facilement pour les stocker seraient admissibles aux termes de la LPCA modifiée.

Le sénateur Callbeck : C'est là quelque chose de nouveau qui découle des modifications proposées à la loi.

M. Gartley : Oui sénateur, c'est nouveau.

M. Anderson : Une proportion importante des prêts est versée en fonction des stocks, faisant de ceux-ci un bien donné en garantie. C'est pourquoi il ne faut pas que les stocks périssent alors que les agriculteurs ont un prêt en cours.

Le sénateur Callbeck : Ma prochaine question concerne la prestation des programmes. Est-ce qu'aucune des institutions financières ne s'est montrée intéressée à administrer ce programme?

Bruce Langevin, directeur adjoint, Loi sur les programmes de commercialisation agricole, Division des programmes de garanties financières, Agriculture et Agroalimentaire Canada : À l'heure actuelle, aucune n'a démontré un tel intérêt. La principale raison d'une telle disposition est de donner suite à un problème posé par le programme existant. L'endroit où se trouvent certains agriculteurs fait en sorte qu'ils n'ont pas accès à un organisme agricole qui leur permettrait d'obtenir une avance. Les dispositions prévues dans ces circonstances spéciales permettent à une institution financière d'administrer un programme si le ministre a le sentiment qu'un tel contexte rendrait les avances accessibles à un groupe qui, auparavant, ne pouvait prétendre à cette forme d'aide en raison de son emplacement.

Le sénateur Callbeck : Je sais qu'une partie du prêt est exempte d'intérêt, mais quel est le taux d'intérêt? Comment le calcule-t-on?

M. Langevin : Parlez-vous du taux d'intérêt que nous payons sur les montants impayés? La LPCA nous permet de payer au maximum le taux préférentiel diminué d'un quart. Nous payons actuellement le taux préférentiel diminué d'un quart de pour cent.

M. Gartley : Ainsi, les producteurs peuvent obtenir des taux bien plus raisonnables sur ces avances. Si on les combine au bétail, on multiplie les avantages.

La présidente : Les baies de Saskatoon seraient-elles visées par cette loi?

M. Gartley : Si on peut les surgeler individuellement, oui elles le seraient.

Le sénateur Peterson : S'agit-il de prêts et avances tous entièrement garantis?

M. Gartley : Les avances sont assorties d'une certaine forme de garantie. Dans le cas d'un produit déjà récolté et entreposé, il s'agit de la valeur du produit. Si le produit est encore en

is, has been planted but not yet harvested, we would have to have another form of security, which would currently be production insurance, which is similar to crop insurance.

In the future, we will be able to consider other business risk management programs as security. For example, the Canadian Agricultural Income Stabilization program would be used as security in the future on a product that is still being produced and not yet in storable form. The security is broadened in order to allow for things like livestock. There is not currently production insurance for livestock, so we would take CAIS as part of the security for the livestock.

Senator Peterson: Who covers the exposure if the price of the product drops during the loan period?

Mr. Gartley: When the advances are calculated, there is an estimation of the future value of the product. The advance is based on 50 per cent of that value. Therefore, if the price drops, it does not have an impact on the advance per se, although it does have an impact on producers as they are paying back the advance, because they are still liable for the amount they were advanced.

Senator Peterson: It is more of a concern to the financial institution that is advancing the money. Is this back-stopped in some way? If financial institutions are not interested in making the loan, will the government provide the money? Who is the lender of last resort?

Mr. Gartley: The advance is guaranteed by the Department of Agriculture and Agri-Food Canada.

Mr. Anderson: The institutions do not lend at 100 per cent of the predicted value of the product. They will lend on 50 per cent of the value. For example, the Canadian Wheat Board has set prices and will lend at one-half of the predicted value. If the price drops, it closes the gap on what the farmers get when they haul the grain. You will get less if the price drops, but the loans are always guaranteed because they are only 50 per cent of the predicted value.

Senator Gustafson: How will the existing loans be handled? Will they have to reapply for the loans or will the existing loans remain in place?

Mr. Gartley: There are currently the Spring Credit Advance Program and the Advance Payments Program — which is the fall part that already exists — and for this year the minister announced in May the Enhanced Spring Credit Advance Program. Those programs will be phased out as the new Advance Payments Program provided for in this bill is implemented. Producers will pay out the advances they have under the existing programs and apply them to the new program.

Senator Gustafson: It is covered with the $50,000 existing?

Mr. Gartley: We put in place a transitional program called the Enhanced Spring Credit Advance Program for crop producers who are currently eligible so that they can get the $100,000 now.

production, à savoir qu'il a été semé, mais non récolté, nous jouirions d'une autre forme de sécurité, qui serait une assurance-production, laquelle est semblable à l'assurance-récolte.

À l'avenir, nous serons en mesure de prendre en considération d'autres programmes de gestion des risques de l'entreprise comme garantie. À titre d'exemple, le Programme canadien de stabilisation du revenu agricole servirait de garantie dans l'avenir pour un produit qui est encore en production, par conséquent non entreposé. La garantie est élargie afin de prévoir des choses telles que le bétail. À l'heure actuelle, il n'existe pas d'assurance-production pour le bétail, de sorte que nous prendrions le PCSRA comme mesure de garantie du bétail.

Le sénateur Peterson : Qui assure la caution si le prix du produit chute durant la période de prêt?

M. Gartley : Au moment de calculer les avances, on estime la valeur future du produit. L'avance est fondée sur la moitié de cette valeur. Par conséquent, la chute du prix n'a aucune incidence sur l'avance en elle-même, et ils demeurent responsables du montant qu'on leur a avancé.

Le sénateur Peterson : C'est davantage une préoccupation pour l'institution financière qui avance les fonds. Y a-t-il un genre de filet de sécurité? Si les institutions financières ne sont pas intéressées à faire le prêt, le gouvernement prendra-t-il la relève? Qui est le prêteur en dernier recours?

M. Gartley : Le ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire garantit l'avance.

M. Anderson : Les institutions ne prêtent pas à 100 p. 100 de la valeur prévue du produit. Elles prêteront l'équivalent de 50 p. 100 de la valeur. À titre d'exemple, la Commission canadienne du blé a fixé les prix et prêtera l'équivalent de la moitié de la valeur prévue. Si le prix chute, elle comble l'écart sur ce que les producteurs obtiennent lorsqu'ils transportent le grain. Vous en obtiendrez moins si les prix descendent, mais les prêts sont toujours garantis puisqu'ils représentent seulement 50 p. 100 de la valeur prévue.

Le sénateur Gustafson : Comment seront administrés les prêts existants? Faudra-t-il refaire une demande ou est-ce que les prêts déjà signés demeureront en place?

M. Gartley : Il existe actuellement le Programme d'avances printanières et le Programme de paiements anticipés, qui est le volet d'automne existant déjà. Pour cette année, le ministre a annoncé en mai le Programme d'avances printanières bonifié. Ces programmes s'élimineront graduellement avec la mise en place du nouveau Programme de paiements anticipés prévu par le projet de loi. Les producteurs rembourseront les avances qu'ils ont obtenues dans le cadre des programmes existants et les appliqueront au nouveau programme.

Le sénateur Gustafson : Cela est-il couvert avec les 50 000 $ existants?

M. Gartley : Nous avons mis en place un programme de transition du nom de Programme d'avances printanières bonifié pour les producteurs agricoles qui sont actuellement admissibles,

That program is being implemented right now so that crop producers can access that this year as we prepare for the new AMPA.

Mr. Anderson: We have tried to encourage the passage of this bill as quickly as possible because we were told that if it not passed until the fall, the regulations would not likely be in place until next spring or summer. No one on the House of Commons Standing Committee on Agriculture and Agri-Food was willing to wait that long. We would love to have this in place in its entirely this fall so that the producers will have access to it once the crops are in.

The Chairman: We are doing our best, and I am sure that no one around this table would want it to wait until the fall.

Senator Oliver: In your opening remarks, you said that there was great cooperation in the House of Commons and that you hope to have the same here. Now you say that you want this bill passed right away so that payments can start flowing to farmers at an early date. You also indicated, however, that it will be based upon the drafting of regulations. Has that drafting started and will the stakeholders, that is, farm organizations, be consulted and have some say in these guidelines and directives? Very often, the timing of a payment depends on the regulations, and very often, the stakeholders do not have a say in the regulations and are jeopardized by them. What is the procedure for that timeline?

Mr. Gartley: We have begun work on drafting the regulations. There is a great deal of legal work to do in preparing these regulations. There is a process to go through because these regulations have to be approved. Part of the process includes a public comment period, and it is expected that will happen. We do not know how many days that period will be, but it can be 60 days during which farm organizations, producers and the public can look at the drafted regulations and give us comments which would then be considered. There would be an opportunity for everyone to comment on the regulations.

Senator Oliver: What is the timeline for that?

Mr. Gartley: We would like to do this as quickly as possible. It will take several months to get through all the processes. There is extensive work to do as well with the farm organizations because we expect that they will have new administrators, particularly for the livestock sector of the program. There are currently about 60 administrators who run the existing SCAP and APP, but we expect the number to increase due to the addition of production such as livestock.

We will be working immediately to develop administrators and provide training. They will have to set up their own processes to deliver the program. There are information systems to put in place and other such things.

de sorte qu'ils peuvent obtenir maintenant les 100 000 $. On est déjà en train de mettre en place ce programme pour que les producteurs agricoles puissent y accéder cette année alors que nous nous préparons à la nouvelle LPCA.

M. Anderson : Nous avons tenté d'encourager l'adoption de ce projet de loi le plus rapidement possible, car s'il n'était pas adopté avant cet automne, le règlement à son tour ne serait probablement pas instauré avant le printemps ou l'été prochain. Personne au sein du Comité permanent de l'agriculture et de l'agroalimentaire de la Chambre des communes n'était disposé à attendre aussi longtemps. Nous aimerions qu'il soit mis en place intégralement cet automne de manière à ce que les producteurs y aient accès une fois les produits récoltés.

La présidente : Nous faisons de notre mieux, et je suis certaine que personne autour de cette table ne voudrait attendre jusqu'à cet automne.

Le sénateur Oliver : Dans vos observations préliminaires, vous avez fait état d'une grande coopération à la Chambre des communes et du fait que vous souhaitiez entendre ici le même son de cloche. Vous dites souhaiter l'adoption immédiate du projet de loi de manière à ce que les agriculteurs touchent rapidement des paiements. Par contre, vous avez indiqué que le tout sera fondé sur la rédaction du règlement. A-t-on amorcé cette rédaction? Va-t-on consulter les intervenants, à savoir les organismes agricoles, afin que les directives reflètent un peu leur point de vue? Très souvent, l'échéancier des paiements dépend du règlement, et très souvent, les intervenants n'ont pas voix au chapitre et se retrouvent en mauvaise posture à cause de lui. Comment établit-on cet échéancier?

M. Gartley : Nous avons amorcé la rédaction du règlement, ce qui implique une forte dose de travail juridique. Il s'agit d'un processus incontournable puisque ce règlement doit être approuvé. L'un des volets du processus comprend la cueillette d'observations publiques durant une certaine période, et on s'attend à ce que ça se déroule ainsi. Nous ignorons sur combien de jours s'étendra cette période, mais ce peut être 60 jours, durant lesquels les organismes agricoles, les producteurs et le public pourront examiner le règlement et nous dire ce qu'ils en pensent, et nous prendrons le tout en considération. Chacun aura l'occasion de s'exprimer.

Le sénateur Oliver : Quel est l'échéancier prévu à cet effet?

M. Gartley : Nous aimerions déclencher les choses dès que possible. Il faudra plusieurs mois pour traverser tout le processus. Le travail à mener auprès des organismes agricoles est vaste, car nous nous attendons à ce qu'ils aient de nouveaux agents d'exécution, particulièrement pour le volet bétail du programme. À l'heure actuelle, environ 60 agents d'exécution gèrent le PAP et le PPA, mais nous nous attendons à une augmentation de leur nombre en raison de l'ajout de produits comme le bétail.

Nous allons sans tarder nous attacher au développement d'agents d'exécution et leur donner une formation. Ils devront établir leur propre processus de prestation du programme. Il y a des systèmes d'information à mettre en place et d'autres choses du genre.

We certainly hope that will be done this year, although I cannot yet give you a specific date.

Senator Oliver: If it is not done in 2006, does that mean payments cannot be made until later?

Mr. Gartley: Before any money can flow, the regulations must be in place. Under the transitional enhanced SCAP program, the crop producers who are in now will get these benefits. However, we cannot add the other production until the regulations are in place.

Senator Oliver: Am I correct that the advances under this bill can be up to $400,000?

Mr. Gartley: Yes.

Senator Oliver: If I get an advance of $300,000, is the first $100,000 interest free?

Mr. Gartley: Yes, it is.

Senator Mitchell: My first question is with regard to timing. What about this year? There was a great deal of concern among farmers that they would not have enough money even to seed. We are now past that point. How are farmers faring in that regard?

Mr. Anderson: The Enhanced Spring Cash Advance Program was put in place to give them access to that extra money this spring. The $50,000 has been raised to $100,000 on the Spring Cash Advance Program in order to get that money to farmers for spring.

Senator Mitchell: That is already in effect?

Mr. Anderson: Yes, it is in effect. The administrators need certain things in place in order to administer it. We have had some feedback. Farmers are still talking to the administrators so that they can get the money.

Senator Mitchell: They do not actually have their money yet?

Mr. Anderson: No.

Senator Mitchell: This has the effect, among other things, of increasing the amount of debt that farmers will be able to incur. Can you give me a rundown of the state of agricultural debt? Is it at a record high?

Mr. Gartley: The industry is facing challenges and net income projections for the coming year that are not that positive. However, the increase in the caps in the new bill are an adjustment to take into account the fact that production costs have increased over the past number of years. The cap of $250,000 ten years ago has some equivalency to the cap of $400,000 today.

Under the program, the debt is based on one-half of the value of the production. We are very careful to ensure that producers are not taking on debt that they do not have a reasonable expectation of paying back. The default rates for the existing programs are less than 1 per cent, so the program has managed to balance the need for this capital with ability to repay it. The administrators of the program, the farm organizations, have done a good job because they know these producers. They are members

Bien entendu, nous souhaitons que tout se fasse cette année, mais je ne peux vous donner une date précise.

Le sénateur Oliver : Si ce n'est pas fait en 2006, cela veut-il dire que les paiements seront reportés à une date ultérieure?

M. Gartley : L'entrée en vigueur du règlement doit précéder le versement de sommes d'argent. D'ici à la mise en place du PAPB de transition, les producteurs agricoles inscrits au programme en retireront les avantages. Toutefois, nous ne pouvons ajouter l'autre production avant l'entrée en vigueur du règlement.

Le sénateur Oliver : Ai-je raison de penser que les avances dans le cadre de ce projet de loi pourront s'élever à 400 000 $?

M. Gartley : Oui.

Le sénateur Oliver : Si j'obtiens une avance de 300 000 $, la première tranche de 100 000 $ est-elle exempte d'intérêt?

M. Gartley : Oui, c'est le cas.

Le sénateur Mitchell : Ma première question concerne l'échéancier. Qu'en est-il de l'année en cours? Les agriculteurs craignaient beaucoup ne pas avoir suffisamment d'argent même pour ensemencer. Nous avons dépassé cette étape. Comment s'en tirent les agriculteurs à ce propos?

M. Anderson : Le Programme d'avances printanières bonifié a été mis en place pour leur permettre de toucher cet argent supplémentaire ce printemps. Les 50 000 $ sont passés à 100 000 $ dans le cadre du programme bonifié afin qu'on puisse remettre cet argent aux agriculteurs au printemps.

Le sénateur Mitchell : Cette mesure est déjà en vigueur?

M. Anderson : Oui, elle l'est. Il faut aux agents d'exécution certaines choses en place pour pouvoir gérer le programme. Nous avons pris connaissance d'une certaine rétroaction. Les agriculteurs continuent de communiquer avec les agents d'exécution de manière à pouvoir toucher de l'argent.

Le sénateur Mitchell : Ils n'ont pas encore eu leur argent?

M. Anderson : Non.

Le sénateur Mitchell : Le projet de loi permet, entre autres choses, d'accroître la dette que pourront contracter les agriculteurs. Pouvez-vous me récapituler l'état de la dette agricole? A-t-elle atteint un sommet record?

M. Gartley : L'industrie a des difficultés et les prévisions de revenu net pour l'année à venir ne sont pas positives. Toutefois, la hausse du plafond dans le nouveau projet de loi est un ajustement qui tient compte du fait que les coûts de production ont augmenté ces dernières années. Le plafond de 250 000 $ il y a dix ans équivaut en quelque sorte au plafond de 400 000 $ d'aujourd'hui.

En vertu du programme, la dette est fondée sur la moitié de la valeur de la production. Nous prenons soin de nous assurer que les producteurs ne contractent que des dettes qu'ils peuvent raisonnablement espérer pouvoir rembourser. Les taux d'impayés pour les programmes existants sont inférieurs à 1 p. 100, ce qui veut dire que les agents d'exécution ont géré le programme de manière à équilibrer le besoin en capital et la capacité de remboursement. Ces agents d'exécution, c'est-à-dire les

of the organization. They know how the markets work and they know when they can get payments back on the advances. It is done in that way in order not to overload producers with more debt than they can handle.

Mr. Anderson: Debt increase is not necessarily a bad thing when an industry is functioning well, but the concern in the farm community is that people are turning their equity into debt because they do not have cash flow to keep their operations functioning, which is a bad situation for an industry. Senator Gustafson has talked about this at length. It is important to remember that one reason debt is climbing is that people do not have the cash flow to see their way through, so they borrow money, and that affects their equity as well. That cannot continue in the long term or most producers will not survive.

Senator Mitchell: A common concern we hear from farmers is that the amount of red tape involved makes it extremely difficult to access these types of programs. Have you addressed that in this bill? Is there some way to streamline the administration for farmers?

Mr. Anderson: This has been administered fairly simply in the past. It has been fairly easily accessible to producers. We hope to maintain that simplicity.

Senator Peterson: We keep hearing about the debt and that much of it is leveraged. Is there any room left for producers to take advantage, or is part of the security future production? I would think that produce currently in the bin must be leveraged to the maximum.

Mr. Anderson: That depends on the producer. The program is not accessible without some sort of collateral in place, either through production insurance or through inventory in the bin. The producers must have one of those two things in order to access the program.

Senator Tkachuk: What would cause a default?

Mr. Gartley: Under the Spring Credit Advance Program, a hail storm or pest infestation may cause a crop failure. We ask that producers buy crop insurance so that there is some protection if such a disaster happens. When a crop is in storage, some sort of storage disease could attack it. Producers may have other financial difficulties as well. As I said, we have a very low rate for a lending program. That is because of the protection provided by production insurance in the spring and the careful calculation of the value of the stored crop and only advancing 50 per cent of that in the fall. It provides quite a bit of protection.

organismes agricoles, ont fait du bon travail parce qu'ils connaissent les producteurs. Ils sont membres des organismes. Ils connaissent les rouages du marché et savent à quel moment ils peuvent obtenir un remboursement des avances. On procède ainsi afin que les producteurs ne se retrouvent pas avec une dette impossible à gérer.

M. Anderson : L'augmentation de la dette n'est pas nécessairement une mauvaise chose quand une industrie fonctionne bien. L'inquiétude qui assaille la collectivité agricole est que les gens transforment leurs capitaux propres en emprunts parce qu'ils n'ont pas les rentrées de fonds voulues pour faire rouler les choses, ce qui est mauvais pour une industrie. Le sénateur Gustafson s'est étendu sur le sujet. Il est important de se rappeler que l'une des raisons pour lesquelles une dette grimpe est que les gens n'ont pas les fonds pour s'en sortir, de sorte qu'ils empruntent de l'argent, ce qui a une incidence sur leurs capitaux propres. Cette situation ne peut perdurer, sinon la plupart des producteurs ne survivront pas.

Le sénateur Mitchell : L'une des choses dont se plaignent couramment les agriculteurs a trait aux formalités administratives, qui compliquent extrêmement l'accès à ces types de programmes. Avez-vous abordé cette question dans le projet de loi? Y a-t-il une manière de simplifier le processus administratif pour les agriculteurs?

M. Anderson : L'administration des programmes s'est faite de façon plutôt simple dans le passé, et les producteurs pouvaient y accéder plutôt facilement. Nous espérons maintenir cette simplicité.

Le sénateur Peterson : Nous continuons à entendre parler de dette autour de nous et du fait qu'une bonne proportion de telle dette est financée par recours à l'emprunt. Les producteurs ont-ils encore une marge de manœuvre, ou si cela fait partie de la production future en garantie? J'aurais tendance à croire qu'il faut tirer le maximum des produits actuellement récoltés.

M. Anderson : Tout dépend du producteur. Le programme n'est pas accessible sans un certain genre de nantissement en place, soit sous forme d'assurance-production, soit par le biais du stock déjà récolté. Les producteurs doivent compter sur l'une de ces deux choses pour accéder au programme.

Le sénateur Tkachuk : Qu'est-ce qui engendre un défaut de paiement?

M. Gartley : En vertu du Programme d'avances printanières, une tempête de grêle ou une infestation de vermines peut entraîner une mauvaise campagne. Nous demandons aux producteurs d'acheter une assurance-récolte qui leur assurera une certaine protection si jamais survient un sinistre. La maladie peut également attaquer une récolte entreposée. Les producteurs peuvent aussi éprouver d'autres difficultés financières. Comme je l'ai dit, nous jouissons d'un très faible taux pour un programme de prêt. C'est en raison de la protection fournie par l'assurance-production au printemps et le calcul prudent de la valeur de la récolte entreposée, ainsi que de l'avance de 50 p. 100 de cette valeur à l'automne. Tout cela assure un peu de protection.

Senator Tkachuk: Are there penalties for default? The amount of $100,000, for example, is interest free at the moment. If a person defaults, is a penalty applied?

Mr. Langevin: The combined program or the enhanced AMPA program will run the same way as the current program. In the case of a default, the penalty is to repay the money originally advanced as well as the interest benefit that the producer received during the course of that crop year. Under the enhanced program, the Government of Canada pays interest on behalf of the producer on the first $100,000, and at present on the first $50,000. If the producer defaults, he is responsible to repay the interest benefit received during the course of that year, plus the principal.

Senator Tkachuk: Would the interest be calculated at prime?

Mr. Langevin: It is calculated at prime minus one quarter, which is what we paid on it. There is a provision for the administrators to apply a penalty interest rate in the case of a default. Administrators vary in application on this, but we calculate the interest rate at prime minus one quarter.

Senator Tkachuk: A bank could ask for more?

Mr. Langevin: They would have set that out in their agreement, and we would have dealt with that not at the time of default but at the time of contracting.

Senator Tkachuk: This is predetermined so the farmer knows what will happen?

Mr. Langevin: Absolutely.

Mr. Anderson: One other thing that can cause a default is the end of the crop year. If you have not delivered the product at the end of the crop year, that can put the loan into default. We have received concerns from the farming community about that provision. It can be dealt with in the regulations. As well, it has been dealt with in part by the extension from 12 months to 18 months. In a system where you cannot deliver your product as you choose, which happens in Western Canada, you can find yourself in a default situation through no fault of your own. We have put in the extension to try to allow the farmers to bring that product to market so the loan can be paid off. The penalty is pretty stiff. If you go one day over, you are back to repaying the full amount plus the interest, and we know the situation that most farmers are in.

Senator Tkachuk: Is the interest calculated at the time of the loan?

Mr. Anderson: Yes.

Le sénateur Tkachuk : Le défaut de payer entraîne-t-il des pénalités? La somme de 100 000 $, par exemple, est exempte d'intérêt pour le moment. Si une personne sursoit à ses obligations, une pénalité s'applique-t-elle?

M. Langevin : Le programme combiné ou le programme bonifié dans le cadre de la LPCA fonctionnera de la même manière que le programme actuel. Dans le cas d'un défaut, la pénalité consiste à rembourser l'argent avancé au départ ainsi que la valeur de l'avantage découlant de l'intérêt que le producteur a reçu durant l'année de récolte en cause. En vertu du programme bonifié, le gouvernement du Canada verse de l'intérêt au nom du producteur sur les premiers 100 000 $, et à l'heure actuelle sur les premiers 50 000 $. Si le producteur manque à ses engagements, il doit rembourser la valeur de l'avantage découlant de l'intérêt que le producteur a reçu durant l'année de récolte en cause, en plus du principal.

Le sénateur Tkachuk : L'intérêt serait-il calculé selon le taux préférentiel?

M. Langevin : Il est calculé selon le taux préférentiel, moins un quart, qui représente ce que nous payons sur le prêt. Il existe une disposition qui permet aux agents d'exécution d'appliquer un taux d'intérêt de pénalisation en cas de défaut de paiement. Les agents d'exécution n'appliquent pas tous le même taux, mais nous calculons le taux d'intérêt selon le taux préférentiel moins un quart.

Le sénateur Tkachuk : Une banque pourrait-elle en demander davantage?

M. Langevin : Elles auraient établi cela dans leur entente, et nous aurions réglé la chose non au moment du défaut de paiement, mais au moment de conclure le contrat.

Le sénateur Tkachuk : C'est prédéterminé de sorte que l'agriculteur sait ce qui arrivera?

M. Langevin : Absolument.

M. Anderson : L'une des choses qui peuvent engendrer un défaut de paiement est la fin de l'année de récolte. Si vous n'avez pas livré le produit à la fin de l'année de récolte, cela peut donner lieu à une carence de paiement du prêt. La collectivité agricole se dit inquiète de cette disposition. On peut y donner suite dans le règlement. En outre, la prolongation de 12 à 18 mois est une solution partielle. Dans un système où vous ne pouvez livrer votre produit comme vous le voulez, et c'est ce qui se passe dans l'ouest du Canada, vous pouvez vous retrouver en situation de défaut sans que ce ne soit votre faute. La prolongation vise à permettre aux agriculteurs d'apporter ce produit sur le marché de façon à pouvoir rembourser le prêt. La pénalité est plutôt élevée. Si vous retardez d'une journée, vous devrez rembourser le plein montant, plus l'intérêt, et nous connaissons la situation dans laquelle se trouvent la plupart des agriculteurs.

Le sénateur Tkachuk : L'intérêt est-il calculé au moment du prêt?

M. Anderson : Oui.

Senator Mitchell: If the government pays the interest on the first $100,000, then payment of any interest on an amount over $100,000 is the responsibility of the farmer. In such cases, this program would offer farmers a guarantee that would make it easier to get the money from the bank. You are saying that the risk is managed so well because you are using only one-half of the production as collateral. Why does the bank need that extra reassurance from the government if the government is quite convinced that there is no risk?

Mr. Anderson: The banks have not administered the program up to now because farms groups, such as the Canadian Wheat Board and the Canola Council of Canada, have been doing that. The banks take one-half of the value as protection in case there is a decrease in the value of the crop.

Senator Mitchell: They collateralize only one-half of the value of the production. The government is saying that if the value collapses, it will cover the loan and backstop the bank. Therefore, why does the bank need that extra backstopping if the collateral is so well managed, as you are saying? Perhaps I am missing the point.

Mr. Gartley: We mentioned the interest rate benefit contained in the program but the other thing is access to more capital. With the program, the banks are more willing to provide extra capital to the producer and they would expect a well-managed program. They would probably be nervous if they saw the default rates take a big jump, as we would be nervous. I believe that your question is: if the program were not in place, would the banks still provide the capital? Perhaps they would provide some but our understanding of their situation is that it would not be anywhere near as much and many producers would have difficulty securing the capital they needed to produce the crop or the livestock.

Senator Mitchell: Is one of the concerns that, while we are taking only one-half of the production as collateral, this is not the only loan the farmer has. That production also goes against paying off any other loans that might be outstanding? Is there any relationship between the total amount of other loans that a farmer might have outstanding, the program loan amount and the production amount in order to repay all the loans?

Mr. Gartley: Again, we look at whether they have security through production insurance through a CAIS-like program or a business risk management program or the value of the product. We have a first position. As they market the crop, they pay the advance back in the same way that they obtained it. If they sell $1 worth of production, then they repay 50 per cent to the program administrator. That would then go to the banks.

Senator Gustafson: For clarification, the bank assesses the customer, does it not, as to ability to repay?

Le sénateur Mitchell : Si le gouvernement verse l'intérêt sur les premiers 100 000 $, alors l'agriculteur est responsable du paiement de tout intérêt sur un montant de plus de 100 000 $. Dans de tels cas, ce programme offrirait aux agriculteurs une garantie qui faciliterait l'obtention d'un prêt de la banque. Si le risque est si bien géré selon vous, c'est parce que vous n'utilisez que la moitié de la production en nantissement. Pourquoi la banque a-t-elle besoin de cette assurance supplémentaire du gouvernement si le gouvernement est tout à fait convaincu de l'absence de risques?

M. Anderson : Les banques n'ont pas administré le programme jusqu'à maintenant parce que les groupements agricoles tels que la Commission canadienne du blé et le Conseil canadien du canola s'en sont chargés. Les banques prennent la moitié de la valeur comme protection en cas de chute dans la valeur de la récolte.

Le sénateur Mitchell : Ils garantissent par nantissement seulement la moitié de la valeur de la production. Le gouvernement affirme que, en cas de chute de la valeur, il couvrira le prêt et offrira un filet de sécurité à la banque. Par conséquent, pourquoi la banque a-t-elle besoin de ce filet supplémentaire si, comme vous le dites, le nantissement est si bien géré? Peut-être que quelque chose m'échappe.

M. Gartley : Nous avons fait état de l'avantage du taux d'intérêt qu'apporte le programme, mais l'autre avantage est l'accès à un capital plus substantiel. Grâce à ce programme, les banques sont plus intéressées à verser au producteur un capital additionnel, et elles s'attendraient à ce que le programme soit bien géré. Elles seraient probablement nerveuses si elles constataient un bond marqué dans les taux d'impayés, et nous serions également nerveux. Je crois que votre question se présente ainsi : si le programme n'était pas en place, les banques accepteraient-elles quand même de fournir le capital? Sans doute une partie, mais l'état des choses nous donne à penser que ce serait beaucoup moins, et bon nombre de producteurs auraient de la difficulté à obtenir le capital nécessaire pour la récolte ou le bétail.

Le sénateur Mitchell : Bien que nous prenions seulement la moitié de la production en nantissement, l'une des préoccupations n'est-elle pas que l'agriculteur a aussi d'autres dettes? Que la production sert également à rembourser tout autre prêt en cours? Y a-t-il un rapport quelconque entre le montant total d'autres prêts qu'un agriculteur peut avoir en cours, le montant du prêt dans le cadre du programme et le montant de la production pour rembourser tous les prêts?

M. Gartley : Encore une fois, nous examinons s'ils ont une garantie par le biais d'une assurance-production, d'un programme semblable au PCSRA, d'un programme de gestion de risques en affaires ou de la valeur du produit. Notre première position est que, lorsqu'ils mettent en marché la culture, ils remboursent l'avance de la même manière qu'ils l'ont obtenue. S'ils vendent pour un dollar de production, ils remboursent alors 50 p. 100 à l'agent d'exécution du programme. Ce montant est alors remis aux banques.

Le sénateur Gustafson : Pour être plus précis, la banque évalue le client en fonction de sa capacité de rembourser?

Mr. Gartley: In this case, the administrator does the business with the bank; the individual producer does not do that. The individual producer works with the commodity organization that is administering the program. The bank signs an agreement with us and with the administrator to flow a certain amount of money into the administrator for this particular program. The administrator then flows the money to the producer. It is not the direct relationship.

Senator Tkachuk: Senator Mitchell was onto something but I do not think he received an answer to his question. I believe that Senator Mitchell was saying that the government guarantees the loans and if a farmer defaults, the bank would demand all the money or come to some arrangement and settle at 80 per cent or whatever. However, because the government is involved as a backstop, if the farmer defaults on the loan, the bank gets all their money. Is that right?

Mr. Gartley: Yes.

Senator Tkachuk: The banks take no risk whatsoever and they are backstopping the interest rate, for which they have already been paid. They are being paid an interest rate from the government with its subsidization of a portion. The banks are taking a penalty in addition to that. Is that right? I do not understand why the farmer has to kick in on the default end. Does that money go back to the government? How does that work? On the first $100,000, the government pays the interest rate. When a default occurs, the farmer is then charged that interest rate, although the government has already paid it. Who receives that interest payment made by the farmer?

Mr. Langevin: You are correct, senator, the guarantee provides that in the normal default situation the bank would demand its money right away. However, in the case of farmer default, the government provides an opportunity for a producer to repay that money over a number of years. The government's guarantee with the bank allows them the comfort, if you will, to allow us to work with the farmers and to not demand the money back. We enter into repayment agreements in default cases that could last two or three years. We do everything that we can to work with a producer so that he or she is not burdened with repaying it all at once. That guarantee with the banks allows us to do that.

Senator, you are right that in the case of the penalty, the government would pay the interest on the first $100,000 under these proposed amendments, whereas it currently pays the interest on the $50,000. That money is repaid to the government by the producer and it does not go to the bank because the government paid it on behalf of the producer. The principal is paid to the bank before we would honour the guarantee, or to us, were we to honour the claim — the Government of Canada. The bank does not profiting on the penalty. The bank receives the principal and the Government of Canada repays the interest. In the case of a default, it is paid on behalf of the producer.

M. Gartley : Dans ce cas, l'agent d'exécution fait affaire avec la banque, contrairement au producteur individuel, qui travaille avec l'organisme de produits qui administre le programme. La banque signe une entente avec nous et avec l'agent d'exécution afin d'acheminer un certain montant d'argent à l'agent d'exécution pour ce programme particulier. À son tour, l'agent d'exécution verse l'argent au producteur. Il ne s'agit pas d'une relation directe.

Le sénateur Tkachuk : Le sénateur Mitchell avait abordé un sujet, mais je ne crois pas qu'il ait obtenu réponse à sa question. Le sénateur Mitchell disait que le gouvernement garantit les prêts, et que si un agriculteur fait défaut de payer, la banque réclamera tout l'argent ou en viendra à une entente et réglera le tout à 80 p. 100 ou peu importe. Toutefois, comme le gouvernement apporte un filet de sécurité, si l'agriculteur fait défaut de rembourser son prêt, la banque obtient tout son argent. Ai-je raison?

M. Gartley : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Les banques ne prennent aucun risque que ce soit et elles renforcent le taux d'intérêt, pour lequel elles ont déjà été payées. Le gouvernement, qui subventionne une partie du prêt, leur verse un taux d'intérêt. En plus, elles prélèvent un montant comme pénalité. C'est bien ça? Je ne comprends pas pourquoi l'agriculteur doit « cracher » un montant pour défaut de paiement. Cette somme retourne-t-elle au gouvernement? Comment cela fonctionne-t-il? Sur les premiers 100 000 $, le gouvernement paie le taux d'intérêt. En cas de défaillance, l'agriculteur se voit alors imposer ce taux d'intérêt, même si le gouvernement l'a déjà payé. Qui touche le paiement d'intérêt versé par l'agriculteur?

M. Langevin : Vous avez raison, la garantie prévoit que, dans une situation de manquement normale, la banque demanderait son argent sur-le-champ. Toutefois, dans le cas d'un manquement de la part d'un agriculteur, le gouvernement donne l'occasion au producteur de rembourser cet argent pendant un certain nombre d'années. La garantie du gouvernement auprès de la banque donne cette marge de manœuvre, si vous voulez, qui nous permet de travailler avec les agriculteurs et de ne pas demander le remboursement. Nous concluons des ententes de remboursement dans les cas de défaut pouvant s'étirer sur deux ou trois ans. Nous faisons tout en notre pouvoir pour travailler avec un producteur de manière à ce qu'il n'ait pas le fardeau de tout rembourser d'un seul coup. Cette garantie avec les banques nous permet de procéder ainsi.

Vous avez raison dans le cas de la pénalité, le gouvernement verserait de l'intérêt sur les premiers 100 000 $ dans le cadre de ces modifications proposées, alors qu'il paie actuellement de l'intérêt sur 50 000 $. Le producteur rembourse cet argent non à la banque, mais au gouvernement qui a payé en son nom. Le principal est payé à la banque avant que nous n'honorions la garantie, ou il nous serait payé si nous devions honorer la garantie, nous le gouvernement du Canada. La banque ne profite pas de la pénalité. Elle touche le principal, et le gouvernement du Canada rembourse l'intérêt. Dans le cas de défaillance, le remboursement est versé au nom du producteur.

Senator Tkachuk: In the case of repayment over a two- or three-year period, is the farmer forgiven the interest rate penalty on the first $100,000 when he writes a cheque at the end of the term or is he charged the interest rate?

Mr. Langevin: The AMPA currently stipulates that the penalty must be paid as part of the repayment process.

Senator Tkachuk: There is much incentive to pay it on time, obviously.

Mr. Langevin: Yes. Our default rate is so low because we try to work with incentives to repay.

Mr. Anderson: It also works in terms of the repayment because as the farmer delivers product, the repayment to the program is deducted from the product. When a farmer delivers grain, 50 per cent of the cheque goes to repaying the program. The farmer does not get paid and then write a cheques to the program. That helps to keep the default rate as low as it is.

Senator Callbeck: You mentioned that producers have not received any money under the Enhanced Spring Credit Advance Program. When do you anticipate that money will start to flow into their hands?

Mr. Gartley: This is the transitional SCAP. We are now signing agreements with administrators of that program. We expect to have many of them signed in another couple of days. The administrators will then have the ability to start providing advances to producers immediately. I believe that we signed with the Canadian Canola Growers yesterday and other administrators are getting their agreements finalized and their position ready for signing.

The money will be flowing as soon as those agreements are signed with administrators and the producers apply for the advance.

Senator Callbeck: Once the agreements are signed, the money can flow as soon as the producer puts in an application?

Mr. Gartley: Yes.

Senator Mitchell: We recently met with the Grain Growers of Canada and the Canadian Wheat Board. As difficult as their circumstance are, it was interesting to hear that they both had some optimism about structural improvements in markets. They were both saying that they are focusing on these programs that can bridge them through to better times. I am encouraged by that optimism. I would like to hear your comments. How long will these programs continue? Are we really looking at bridges to get us to a circumstance where markets are actually improving for our farmers? Have you thought that through? What is your projection? Farmers cannot borrow forever.

Mr. Anderson: If I could make those projections accurately —

Senator Mitchell: You would be a very rich farmer.

Le sénateur Tkachuk : Dans le cas d'un remboursement sur une période de deux à trois ans, y a-t-il remise à l'agriculteur de la pénalité sous forme de taux d'intérêt sur le premier 100 000 $ lorsqu'il fait un chèque à la fin de la période ou lui impose-t-on le taux d'intérêt?

M. Langevin : Aux termes de la LPCA, la pénalité doit être versée dans le cadre du processus de remboursement.

Le sénateur Tkachuk : C'est là une incitation marquée à rembourser à temps, bien sûr.

M. Langevin : Oui. Notre taux d'impayés est bas parce que nous travaillons avec des mesures d'incitation au remboursement.

M. Anderson : Cette mesure fonctionne également en termes de remboursement parce que, alors que l'agriculteur livre son produit, le remboursement au programme est déduit de ce produit. Lorsqu'un agriculteur livre des céréales, la moitié du chèque sert à rembourser le programme. L'agriculteur n'est pas payé, et il fait alors un chèque pour le programme. Cette approche aide à garder le taux d'impayés aussi bas.

Le sénateur Callbeck : Vous avez mentionné que les producteurs n'ont reçu aucun montant dans le cadre du Programme d'avances printanières bonifié. Quand prévoyez-vous qu'ils commenceront à en voir la couleur?

M. Gartley : C'est le PAP de transition. Nous sommes à signer des ententes avec les agents d'exécution de ce programme. Bon nombre d'ententes devraient être signées dans les deux out trois prochains jours. Les agents d'exécution seront alors en mesure de commencer sur-le-champ à verser les avances aux producteurs. Je crois que nous avons conclu une entente hier avec la Canadian Canola Growers Association. Dans d'autres cas, nous sommes à peaufiner les ententes avec les agents d'exécution, qui se préparent à signer le document.

L'argent sera versé sitôt ces ententes signées avec les agents d'exécution et que les producteurs demanderont une avance.

Le sénateur Callbeck : Une fois les ententes signées, l'argent est expédié aussitôt que le producteur fait une demande?

M. Gartley : Oui.

Le sénateur Mitchell : Nous avons récemment eu une réunion avec les Producteurs de grains du Canada et la Commission canadienne du blé. Aussi pénible que soit leur situation, il était intéressant d'apprendre qu'ils voyaient avec un certain optimisme des améliorations structurelles dans les marchés. Les deux organismes disaient porter de l'intérêt à ces programmes pour tenir le coup jusqu'à ce que la situation se rétablisse. Leur optimisme m'encourage. J'aimerais connaître votre point de vue. Combien de temps dureront ces programmes? S'agit-il vraiment de ponts pour nous amener vers un avenir où les marchés vont connaître une embellie pour nos fermiers? Avez-vous examiné la situation sous tous les angles? Quelles sont vos prévisions? Les agriculteurs ne peuvent emprunter jusqu'à la fin des temps.

M. Anderson : Si je pouvais faire des prévisions précises...

Le sénateur Mitchell : Vous seriez un agriculteur très riche.

Mr. Anderson: Yes. These two programs have been good in the past, as Senator Gustafson knows. They have been useful tools for farmers to be able to access credit and repay it on an annual cycle. It has worked well. I think it will be a great advantage to producers to have this in one program and to be able to access both the spring and fall cash advances in this way.

There was a call to increase the limits. People felt that $50,000 was too low. Some people have fertilizer bills that are several times that amount. We studied that and decided that it was necessary to increase the limit. The farm community seems to be strongly behind us. Of course, people would love to have much more profitability from the marketplace, but this is one tool we can give them to help them through this time.

Senator Peterson: I thought I heard at the outset that the Department of Agriculture and Agri-food Canada administer these loans and the program. Why will FCC not do that, or do they?

Mr. Anderson: I assume that FCC could be one of the administrators of the program if they applied.

Mr. Gartley: The program does not involve us directly giving a loan to the producer. The government provides the guarantee and the interest benefits, as we discussed this morning, but we do not actually provide the direct loans. We still work with financial institutions to provide the capital to the program administrators, and those administrators provide that capital to producers.

The Farm Credit Corporation provides capital directly to its clients. It is not currently involved in administering or supporting the program because there have been enough financial institutions willing to work with administrators to make it happen that it has not been necessary, to this point at least, to use the Farm Credit Corporation.

The role of Agriculture and Agri-Food Canada is to work with the program administrators that provide the funding, the interest subsidies and the guarantee on the advances, but the department is not actually providing the hundreds of millions of dollars.

Senator Peterson: As a producer, do I start with you?

Mr. Gartley: No, you go directly to your commodity organization. If you are a canola grower, you go to your canola organization. If you were a potato grower in Prince Edward Island, you go to the P.E.I. Potato Board to access the program.

There are currently about 30 administrators of the SCAP program and about 60 commodity organizations across the country involved in administering the APP.

Senator Peterson: The administrators do not have to go back to you for your blessing?

M. Anderson : Oui. Ces deux programmes ont été efficaces dans le passé, comme le sait le sénateur Gustafson. Ils ont été pour les fermiers des outils utiles par lesquels accéder à du crédit et le rembourser sur un cycle annuel. Ça a bien fonctionné. Je crois qu'il sera très avantageux pour les producteurs de les retrouver dans un seul programme et de pouvoir obtenir ainsi des avances en espèces le printemps comme l'automne.

On a réclamé une augmentation des limites. Les gens avaient le sentiment que le montant de 50 000 $ était insuffisant. Certaines personnes ont des factures de fertilisants qui valent plusieurs fois ce montant. Nous avons étudié la situation et décidé qu'il était nécessaire de revoir la limite à la hausse. La collectivité agricole semble nous appuyer sans réserve. Bien entendu, les gens aimeraient que le marché soit nettement plus profitable, mais nous pouvons au moins leur donner cet outil qui pourra les aider à traverser cette période.

Le sénateur Peterson : Je crois avoir entendu au début que le ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire administre ces prêts et le programme. Pourquoi la Société du crédit agricole (SCA) ne s'en charge-t-elle pas? S'en charge-t-elle?

M. Anderson : Je présume que la SCA pourrait figurer parmi les agents d'exécution du programme si elle en faisait la demande.

M. Gartley : Dans le cadre de ce programme, nous ne donnons pas directement un prêt au producteur. Le gouvernement offre la garantie et les avantages liés à l'intérêt comme nous en avons discuté ce matin, mais en fait, nous ne fournissons pas les prêts directs. Nous travaillerons encore avec les institutions financières pour apporter le capital aux agents d'exécution de programme, et ces derniers donnent le capital aux producteurs.

La Société du crédit agricole verse directement du capital à ses clients. Elle ne joue actuellement aucun rôle dans l'administration ou le soutien du programme parce qu'il y a suffisamment d'institutions financières prêtes à travailler avec les agents d'exécution, de sorte qu'il n'a pas été nécessaire, jusqu'ici du moins, de faire appel à la Société du crédit agricole.

Le rôle d'Agriculture et Agroalimentaire Canada est de travailler avec les agents d'exécution de programme qui apportent le financement, les bonifications d'intérêt et la garantie sur les avances, mais le ministère ne fournit en rien les centaines de millions de dollars.

Le sénateur Peterson : En tant que producteur, est-ce que je commence avec vous?

M. Gartley : Non, vous allez directement à votre organisme de produits. Si vous êtes un producteur de canola, vous vous adressez à votre organisme de produits du canola. Si vous cultivez la pomme de terre à l'Île-du-Prince-Édouard, vous communiquez avec l'office des pommes de terre de l'endroit pour accéder au programme.

On compte actuellement environ 30 agents d'exécution du PAP et environ 60 organismes de produits au pays qui participent à l'administration du PAPB.

Le sénateur Peterson : Les agents d'exécution n'ont pas à s'adresser à vous en retour pour avoir votre autorisation?

Mr. Gartley: No.

Senator Peterson: You assume that they understand the program and are evaluating it properly?

Mr. Gartley: Yes, we rely on the administrators. From our perspective, we have 50 or 60 clients, although that number will increase with the addition of livestock. Those administrators sign agreements with us and then they, in turn, deal with the approximately 35,000 producers who currently access the programs.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Anderson, Mr. Mr. Gartley and Mr. Langevin for appearing here this morning. We in the Senate are as eager as you are to get this assistance to farmers. As a result of that eagerness, we will be moving quickly into clause-by-clause study of the bill.

Mr. Anderson: Thank you for the opportunity.

The Chairman: Senators, shall we move to clause-by-clause consideration of Bill C-15, to amend the Agricultural Marketing Programs Act?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 6 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 8 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 9 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 10 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 11 carry?

Hon. Senators: Agreed.

M. Gartley : Non.

Le sénateur Peterson : Vous présumez qu'ils comprennent le programme et qu'ils l'évaluent correctement?

M. Gartley : Oui, nous nous fions aux agents d'exécution. Nous estimons avoir 50 ou 60 clients, bien que ce nombre augmentera avec l'ajout du bétail. Ces agents d'exécution signent des ententes avec nous et traitent ensuite avec les 35 000 producteurs environ qui accèdent actuellement aux programmes.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Anderson, monsieur Gartley et monsieur Langevin pour être venus témoigner devant nous ce matin. Nous sommes aussi désireux que vous de transmettre cette aide aux agriculteurs. Cet empressement nous amènera donc à passer rapidement à l'étude systématique des dispositions du projet de loi.

M. Anderson : Merci de m'avoir donné la parole.

La présidente : Sénateurs, devrions nous examiner chacun des articles du projet de loi C-15, Loi modifiant la Loi sur les programmes de commercialisation agricole?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'adoption du titre est-elle reportée?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 2 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 3 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 4 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 6 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 7 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 8 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 9 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 10 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 11 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

The Chairman: Shall clause 12 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 13 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 14 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 15 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 16 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 17 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 18 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 19 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 20 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 21 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 22 carry.

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the schedule carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall I report the bill to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Thank you very much, senators. I will proceed to do that. It is clear, after listening to the discussion today that will be much appreciated.

The committee adjourned.

La présidente : L'article 12 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 13 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 14 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 15 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 16 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 17 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 18 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 19 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 20 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 21 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'article 22 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : L'annexe est-elle adoptée?

Des voix : D'accord.

La présidente : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : Le projet de loi est-il adopté?

Des voix : D'accord.

La présidente : Puis-je faire rapport du projet de loi au Sénat?

Des voix : D'accord.

La présidente : Merci beaucoup. Je vais m'acquitter de ces choses. Il va de soi, après avoir entendu la discussion d'aujourd'hui, que ce sera grandement apprécié.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

David L. Anderson, M.P., Parliamentary Secretary (for the Canadian Wheat Board) to the Minister of Agriculture and Agri-Food and Minister for the Canadian Wheat Board.

WITNESSES

Agriculture and Agri-Food Canada:

Clair Gartley, Director General, Agriculture Transformation Programs Directorate;

Bruce Langevin, Assistant Director, Agriculture Marketing Programs Act, Financial Guarantee Programs Division.

COMPARAÎT

David L. Anderson, député, secrétaire parlementaire (Commissi canadienne du blé) du ministre de l'Agriculture et l'Agroalimentaire et ministre de la Commission canadienne blé.

TÉMOINS

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Clair Gartley, directeur général, Direction des programmes transformation du secteur agricole;

Bruce Langevin, directeur adjoint, Loi sur les programm de commercialisation agricole, Division des programmes garanties financières.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, September 26, 2006
Thursday, September 28, 2006

Issue No. 6

Tenth meeting on:

Present state and the future of agriculture and forestry in Canada

First and second meetings on:

Examination and report on rural poverty in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 26 septembre 2006
Le jeudi 28 septembre 2006

Fascicule n° 6

Dixième réunion concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

Première et deuxième réunions concernant :

L'examen en vue d'en faire rapport, de la pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

LIBRARY
NOV 23 2006
University of Toronto

44173-44179

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Kenny substituted to that of the Honourable Senator Mercer (*September 26, 2006*).

The name of the Honourable Senator Munson substituted to that of the Honourable Senator Kenny (*September 27, 2006*).

The name of the Honourable Senator Merchant substituted to that of the Honourable Senator Peterson (*September 27, 2006*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted to that of the Honourable Senator Merchant (*September 28, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted to that of the Honourable Senator Munson (*September 28, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Kenny est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 26 septembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Munson est substitué à celui de l'honorable sénateur Kenny (*le 27 septembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Merchant est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 27 septembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Merchant (*le 28 septembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Munson (*le 28 septembre 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, May 16, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Di Nino:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to examine and report on rural poverty in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to:

(*a*) examine the dimension and depth of rural poverty in Canada;

(*b*) conduct an assessment of Canada's comparative standing in this area, relative to other OECD countries;

(*c*) examine the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians;

(*d*) provide recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity for rural Canadians; and

That the Committee submit its final report no later than April 30, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 16 mai 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Di Nino,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. En particulier, le Comité sera autorisé à :

a) examiner l'étendue et l'importance de la pauvreté rurale au Canada;

b) évaluer la situation relative du Canada à ce chapitre par rapport à d'autres pays de l'OCDE;

c) examiner les principales causes de la diminution des débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;

d) recommander des mesures en vue de réduire la pauvreté rurale et d'élargir les débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;

Que le Comité remette son rapport final au plus tard le 30 avril 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, September 26, 2006
(12)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:13 p.m., this day, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Kenny, Mahovlich, Mitchell, Oliver, Segal and Tkachuk (8).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee began its consideration of rural poverty in Canada.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft future agenda in camera.

At 8 p.m., the committee resumed its sitting in public.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

The committee considered the following draft budget application:

Professional and Other Services	$ 6,000
Transportation and Communications	300
All Other Expenditures	2,000
TOTAL	$ 8,300

It was moved by the Honourable Senator Segal that the draft budget concerning the study on the present state and future of agriculture in the amount of $ 8,300 be adopted and that the Chair present the same to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

The question being put on the motion, it was adopted.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee commenced its consideration of rural poverty in Canada.

The committee considered the following draft budget application:

Professional and Other Services	$ 133,285
Transportation and Communications	299,460
All Other Expenditures	33,000
TOTAL	$ 465,745

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 26 septembre 2006
(12)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 13, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Kenny, Mahovlich, Mitchell, Oliver, Segal et Tkachuk (8).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité entreprend son étude sur la pauvreté rurale au Canada.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité se réunit à huis clos afin d'examiner une ébauche de programme pour ses séances à venir.

À 20 heures, le comité reprend sa séance publique.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Le comité examine le budget provisoire suivant :

Services professionnels et autres	6 000 $
Transports et communications	300 $
Autres dépenses	2 000 $
TOTAL	8 300 $

Il est proposé par l'honorable sénateur Segal que l'on adopte le budget provisoire de 8 300 $ pour l'étude de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada, et que la présidente soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité entreprend son étude sur la pauvreté rurale au Canada.

Le comité examine le budget provisoire suivant :

Services professionnels et autres	133 285 $
Transports et communications	299 460 $
Autres dépenses	33 000 $
TOTAL	465 745 $

It was moved by the Honourable Senator Mahovlich that the draft budget concerning the study on rural poverty in the amount of $ 465,745 be adopted and that the Chair present the same to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed that, when possible, the committee meet at 7 p.m. on Tuesday evenings.

It was agreed that the committee request from the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration sole-sourcing exemption in regards to a line item on the committee's budget for its study on rural poverty.

At 8:19 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, September 28, 2006
(13)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:08 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Merchant, Munson, Oliver, Segal and Tkachuk (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada.

WITNESSES:

National Anti-Poverty Organization:

Sherrie Tingley, Executive Director;

Debbie Frost, President, Board of Directors;

Nancy Shular, Vice-President, Board of Directors.

Ms. Tingley, together with Ms. Frost and Ms. Shular, made a statement and answered questions.

At 9:55 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Il est proposé par l'honorable sénateur Mahovlich que le budget provisoire de 465 745 $ pour l'étude sur la pauvreté rurale soit adopté, et que la présidente soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne; des budgets et de l'administration.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu que, toutes les fois que ce sera possible, le comité se réunisse les mardis à 19 heures.

Il est convenu que le comité demande au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration une exemption à l'obligation de recourir à un fournisseur unique en ce qui a trait à un poste du budget du comité pour son étude sur la pauvreté rurale.

À 20 h 19, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 28 septembre 2006
(13)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 8, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Merchant, Munson, Oliver, Segal et Tkachuk (7).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada.

TÉMOINS :

Organisation nationale anti-pauvreté :

Sherrie Tingley, directrice générale;

Debbie Frost, présidente du conseil d'administration;

Nancy Shular, vice-présidente du conseil d'administration.

Mme Tingley, aidée de Mmes Frost et Shular, fait une déclaration puis répond aux questions.

À 9 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, September 26, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:13 p.m. in camera to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The committee continued in public.

The Chairman: We have two budgets; one that is small and one that is big.

Senator Segal: I would be glad to move adoption of the small budget for $8,300.

The Chairman: Is that agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: There is also the big budget in the amount of $465,745.

Rural poverty is a big issue and we will be putting in a big effort. There is no way we will get away with conducting this study halfway. All summer the staff has been working at determining the best and most frugal way we can do it. We have been talking tonight about what kind of study we are doing and, in the end, what kind of report we want. I have heard that we want to go to the places in Canada where this issue is alive and there are people who are part of the issue themselves so that we can hear and learn from them.

Much work has been done on the question of where we should go, and I want the clerk of the committee to go through this proposal with us. Being a Scot, I have asked staff to keep the expense down as much as possible because it will be a big sum.

Ms. Richardson, would you take us through how you have arrived at these conclusions?

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: Certainly. First, I prepared these figures based on instructions I received from the steering committee. The draft budget is based on the places that were included in the suggested work plan from the analyst. We are looking at travelling to Prince George, B.C., and Lethbridge. In every place that we go, I am renting chartered buses to get us to the small communities that are close to these regional hubs. The idea is not to stay in Prince George. We may do a morning of public hearings there and then get out to do some fact finding. Those details have not been worked out, but I built the budget around that idea for every venue in Canada. We will charter a bus to get us to these small places, depending on where we decide to do public hearings. The draft budget is also based on the idea that we want to have some public hearings and some fact finding in every province.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 26 septembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à huis clos, à 19 h 13, afin d'étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbain (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le comité poursuit ses travaux en séance publique.

La présidente : Nous avons deux budgets; un petit et un gros.

Le sénateur Segal : Je serais heureux de proposer l'adoption du petit budget de 8 300 $.

La présidente : Est-on d'accord?

Des voix : Oui.

La présidente : Il y a également le gros budget de 465 745 $.

La pauvreté dans les régions rurales est un dossier d'envergure auquel nous consacrerons beaucoup d'efforts. Nous ne pourrons faire cette étude à moitié. Tout l'été, le personnel a travaillé à déterminer la meilleure façon, et la plus économique, de procéder. Ce soir, nous avons parlé du genre d'étude que nous menons et du type de rapport que nous souhaitons déposer au terme du processus. D'après ce que j'ai compris, nous voulons nous rendre dans des régions du Canada où la pauvreté est une réalité pour entendre ce qu'ont à nous apprendre, par leurs témoignages, ceux qui sont confrontés au problème.

On a beaucoup travaillé à déterminer où nous devrions aller, et j'aimerais que la greffière du comité parcoure cette proposition avec nous. En bonne Écossaise, j'ai demandé au personnel de restreindre le plus possible les dépenses, puisque nos déplacements coûtent cher.

Madame Richardson, pourriez-vous nous expliquer comment vous en êtes arrivée à ces conclusions?

Jessica Richardson, greffière du comité : Certainement. J'ai préparé ce budget en me fondant sur les instructions que m'a données le comité directeur. L'ébauche a été élaborée d'après les informations incluses dans le plan de travail proposé de l'analyste concernant les communautés à visiter. Nous voulons aller à Prince George, en Colombie-Britannique, ainsi qu'à Lethbridge. J'ai prévu louer des autobus nolisés qui nous transporteront dans toutes les petites communautés situées près de ces centres régionaux. L'idée n'est pas de rester à Prince George. Nous pourrions tenir des séances publiques en matinée là-bas, puis aller recueillir des informations sur le terrain. Les détails n'ont pas encore été arrêtés, mais c'est ainsi que je procède pour chaque déplacement dans le pays. Nous noliserons un autobus pour nous rendre dans les petites communautés, selon les endroits où nous déciderons de tenir des audiences publiques. Dans l'ébauche de

I priced both entirely commercial flights and partially commercial, partially charter. Because we are travelling to rural areas of Canada, it does not work logistically to use commercial flights the entire way. For example, travelling from Prince George to Lethbridge would waste over seven hours in travel time because we would have to fly from Prince George to Vancouver to Calgary to Lethbridge. On a chartered aircraft, it will take us about two and a half hours.

I priced the travel in Western Canada, including Dauphin, Manitoba. Because Dauphin is more than a four-hour drive from Winnipeg, I have included chartering all the way back to Winnipeg on the Friday afternoon to get people home. That leg can be cheaper if we choose a place in Manitoba that is within a couple of hours of Winnipeg. In that way, we could be done with the charter on the Thursday and get back to Winnipeg by ground transportation. That could save us about $10,000.

We will probably also be able to save money by chartering smaller planes once we know the final number of people who will participate in the trip. However, I had to budget assuming that every committee member would come on these trips.

In the East, even if all members participate, we will save about $20,000 by chartering flights rather than using commercial flights, having priced, in the way that we do, full fare economy for staff and business class for senators where available. There is a balancing out between the East and West trips.

In Ontario and Quebec, it is not possible to travel by ground transportation to the areas suggested in the budget because it would simply take too much time, so I factored in some charter flights. I was trying to be frugal while balancing time efficiencies. I did not want to waste the committee's time with enormous travel times just to save a few thousand dollars here or there. That was the logic I used to come up with these figures.

I can take you through each specific item, if you like.

Senator Segal: I have a few generic questions. The core problem is that we are studying poverty and spending a lot of taxpayers' money to do so. We all know where that leads in the hands of a newspaper editorialist or local weekly, et cetera, that will want to know. It strikes me that senators' accommodation at $175 a night is pretty pricey in some parts of Canada. I have paid $75 and $80 and no one died.

Ms. Richardson: I will be looking for costs that will keep the budget down as much as possible. I did not want to leave us short in case we ended up in a town when the rates are higher due to a convention. Most clerks generally budget $200 per night to

budget, je tiens également compte du fait que nous voulons tenir des audiences publiques et effectuer des visites d'information dans chaque province.

J'ai indiqué aussi bien le prix des vols entièrement commerciaux que celui des vols en partie commerciaux, en partie affrétés. Étant donné que nous irons dans des régions rurales, il est impossible, sur le plan logistique, de prendre toujours des vols commerciaux. Par exemple, un déplacement de Prince George à Lethbridge nous ferait perdre plus de sept heures dans le transport, parce que nous aurions à prendre l'avion de Prince George à Vancouver, puis de Calgary à Lethbridge. Avec un avion nolisé, cela nous prendra environ deux heures trente.

J'ai évalué les coûts des déplacements dans l'Ouest, notamment à Dauphin, au Manitoba. Comme Dauphin se trouve à plus de quatre heures de route de Winnipeg, j'ai prévu le voyage de retour jusqu'à Winnipeg dans un vol nolisé, le vendredi après-midi, pour que les gens puissent retourner à la maison la journée même. Cela pourrait coûter moins cher si nous choisissions un endroit au Manitoba situé à moins de deux heures de Winnipeg. De cette façon, nous n'aurions pas besoin d'avion nolisé le jeudi et reviendrions à Winnipeg par voie terrestre. Cela nous ferait économiser environ 10 000 $.

De plus, une fois que nous connaîtrons le nombre définitif de personnes qui voyageront, nous pourrons probablement réaliser des économies si nous affrétons de plus petits avions. Quoi qu'il en soit, pour établir ce budget, j'ai tenu pour acquis que tous les membres du comité seraient du voyage.

Pour ce qui est des déplacements dans l'Est, même si tous les membres du comité venaient, nous économiserions environ 20 000 $ en prenant des vols affrétés plutôt que commerciaux, au plein tarif en classe économique pour le personnel, et en classe affaires pour les sénateurs. Cela s'équilibre entre l'Est et l'Ouest.

En Ontario et au Québec, il est impossible de prendre les transports terrestres pour se rendre dans les régions proposées dans le budget, tout simplement parce que ce serait trop long; j'ai donc prévu des vols affrétés. Je me suis efforcée de nous faire réaliser des économies, aussi bien en temps qu'en argent. Je ne voulais pas faire perdre son temps au comité avec de très longs déplacements uniquement pour économiser quelques milliers de dollars ici et là. C'est la logique que j'ai suivie et qui m'a permis d'en arriver à ces chiffres.

Je peux vous expliquer chaque élément dans le détail, si vous voulez.

Le sénateur Segal : J'ai quelques questions d'ordre général. Je trouve ironique que nous dépensions autant l'argent des contribuables pour faire une étude sur la pauvreté. Si l'éditorialiste d'un journal, d'un quotidien local, l'apprenait, il en ferait ses choux gras. Il me semble que 175 $ par nuitée pour chaque sénateur, c'est assez cher pour certaines régions du Canada. J'ai déjà payé 75 $ ou 80 $, et personne n'en est mort.

Mme Richardson : J'essaierai de limiter les frais le plus possible. Je ne voulais pas que nous soyons pris de court dans le cas où nous nous serions retrouvés dans une ville où les tarifs seraient plus élevés à cause d'un congrès. La plupart des greffiers

include the local taxes that we cannot get back and other things. I bumped that amount down. I can bump it down a bit further. In planning this trip, I have always keep that in mind because that is the instruction from the steering committee.

Senator Segal: I am the newest senator at the table, so I may not understand fully. I am glad that Senator Kenny is here because if there is one tiny piece of this I misunderstand, he will correct me.

There is a per diem when any one of us is on Her Majesty's business, whether we are in rural New Brunswick or at our desk here. Why would there be an added per diem charged to this committee because we are doing Her Majesty's business elsewhere? We all file for per diems under our existing Senate budgetary arrangements. Why is that added to the committee's budget? Am I missing something fundamental?

Ms. Richardson: It is my understanding that when you are travelling the committee pays the per diems and not your office budget. However, I am a relatively new clerk.

Senator Tkachuk: It is part of our travel budget. For those of us who travel all the way from Saskatoon, for example, it is enough of an issue to deal with our travel budget in the press just for coming to Ottawa let alone travelling on committee business.

Ms. Richardson: My understanding is that when a senator is on committee travel, the committee pays.

Also, there are no lunches included because I am planning every single lunch as a working meal; so, you will not be paid a per diem for lunches. I also planned for three dinner working meals, so you are not paid for every dinner.

Senator Segal: With 11 travelling senators and eight staff —

Ms. Richardson: That is the membership of the committee.

Senator Segal: — that is better coverage than a kindergarten class.

Ms. Richardson: That is because when doing public hearings we have to travel with three interpreters. We also usually travel with one stenographer because you cannot find French stenographers in most provinces, and we hire English stenographers locally. When travelling in Canada, it is normal for the clerk to bring along an assistant because when holding public hearings we need someone who can take care of things outside the room during the meetings when we have to be at the committee table. We have also budgeted for two analysts. That accounts for the eight staff, which may seem excessive, but half are required under the Official Languages Act.

prévoient généralement 200 $ par nuit afin de tenir compte, notamment, des taxes locales qu'on ne peut récupérer. J'ai réduit ce montant. Je peux le faire un peu plus. En planifiant ce voyage, j'ai toujours gardé ce principe en tête, parce qu'il s'agit d'une directive du comité directeur.

Le sénateur Segal : Je suis tout nouveau ici, alors il est possible que je ne saisisse pas tout. Je suis heureux que le sénateur Kenny soit présent, car s'il y a quelque chose que je n'ai pas compris, il me corrigera.

Lorsque nous sommes en service, que ce soit dans une région rurale du Nouveau-Brunswick ou ici, à notre bureau, nous recevons tous une indemnité journalière. Pourquoi accorderait-on à notre comité une indemnité journalière supplémentaire parce qu'il travaille ailleurs? Nous demandons tous de telles indemnités en vertu des arrangements budgétaires du Sénat. Pourquoi est-ce qu'on les ajouterait au budget du comité? Y a-t-il un élément fondamental qui m'échappe?

Mme Richardson : D'après ce que j'ai compris, lorsque vous êtes en déplacement, c'est le comité qui verse les indemnités journalières, et non votre bureau. Mais moi aussi je suis relativement nouvelle, en tant que greffière.

Le sénateur Tkachuk : Cela fait partie de notre budget pour les déplacements. Pour ceux d'entre nous qui viennent d'aussi loin que Saskatoon, par exemple, il est déjà assez difficile de répondre des frais de déplacement devant les médias uniquement pour venir à Ottawa, alors imaginez ce que cela peut être lorsqu'il s'agit de voyages pour les travaux du comité.

Mme Richardson : J'ai cru comprendre que lorsqu'un sénateur se déplace avec le comité, c'est celui-ci qui paye.

Par ailleurs, aucun déjeuner n'est inclus, puisque je les ai tous comptés en tant que repas de travail; vous ne recevrez donc pas d'indemnité journalière pour vos déjeuners. J'ai également prévu seulement trois dîners de travail, alors vous ne serez pas remboursés pour tous.

Le sénateur Segal : Avec huit membres du personnel pour onze sénateurs en déplacement...

Mme Richardson : Ce sont les gens qui composent le comité.

Le sénateur Segal : ... nous sommes mieux encadrés qu'une classe de maternelle.

Mme Richardson : C'est parce que lorsque nous tenons des audiences publiques, nous devons voyager avec trois interprètes. Par ailleurs, nous nous déplaçons habituellement avec un sténographe, puisque dans la plupart des provinces, on ne peut en trouver qui soient francophones. Quant aux sténographes anglophones, nous les embauchons localement. Lorsque nous voyageons au Canada, il est normal que le greffier soit accompagné d'un assistant, car lorsque nous tenons des audiences publiques, quelqu'un doit s'occuper de certains détails à l'extérieur de la salle pendant que le greffier assiste aux séances du comité. Nous avons également prévu deux analystes au budget. Voilà pour les huit membres du personnel. Leur nombre peut sembler excessif, mais la moitié d'entre eux sont nécessaires en vertu de la Loi sur les langues officielles.

Senator Kenny: Since the "Honourable Hugh" is egging me on — I am an easy egg — just as our clerk has described, the Defence Committee budgets for the full committee, but we buy cheap tickets.

Senator Oliver: How does your committee do that?

Senator Kenny: You can budget however you want, but we buy the no-refund, bottom-line economy tickets, and we find it is a good bet. Our assumption is that if we fail one time in five and do not use the tickets because there is no refund, it is a good bet. We are still dollars ahead. When you see how cheap some of the seat sales are, it is remarkable how much money you can save. We still budget the full amount and then return the remaining money. You get some grief in the chamber for the budget you put in, but at the end of the day you will not spend all the money and Her Majesty will do quite well.

Senator Segal: When I had to take the budget of the Foreign Affairs Committee to the chamber, I was able to report accurately that my predecessor and predecessor members of the committee had a budget of X but came in at substantially less, for reasons of good management, et cetera.

Senator Kenny: Precisely.

Senator Segal: Are you saying that if we take this as a worst case number, we could say with some confidence that we may be able to come in at perhaps 20 to 25 per cent less?

Senator Kenny: Yes. That is consistently the case with committee budgets right across the board, even without using cheap flights.

Senator Tkachuk: You rarely ever have a full contingent.

Senator Segal: I defer to everyone who has been through this process many more times than I.

Ms. Richardson: We have budgeted to start and end each trip with commercial flights and most travel in between will be done by charter. I will hold off on actually booking until I know how many senators will travel. I do not want to charter a bigger plane than is required. I think we will be able to save quite a bit of money there. However, like Senator Kenny, I budgeted for the full committee and we need the bus to take 19 of us around with our luggage.

Senator Oliver: We do not want to come back halfway through the study and ask for supplementary funding.

Ms. Richardson: Exactly. I definitely tried to keep in mind the desire to be frugal, but I did not want to leave the committee short. It is a real balancing act.

The Chairman: If we are all satisfied with that explanation, can I have a motion to adopt this proposal?

Senator Mahovlich: I so move.

Le sénateur Kenny : Puisque l'« honorable Hugh » me pousse à le faire — et il ne m'en faut pas beaucoup —, je vous dirai, tout comme notre greffière l'a expliqué, que le comité de la défense établit un budget pour le comité en entier. Cependant, nous achetons des billets à bas prix.

Le sénateur Oliver : Comment vous y prenez-vous?

Le sénateur Kenny : On peut organiser le budget comme on veut, mais nous achetons les billets non remboursables les moins chers, et nous croyons que c'est avantageux car même s'il arrive, une fois sur cinq, que nous n'utilisions pas les billets non remboursables, cela demeure une bonne affaire. Nous réalisons quand même des économies. Certains sièges à prix réduit sont si abordables qu'il est remarquable à quel point nous pouvons économiser. Nous continuons d'inscrire au budget le plein montant, puis nous remboursons l'argent qu'il reste. Quand on lui soumet le budget, la Chambre proteste, mais au bout du compte, on ne dépensera pas tout, et Sa Majesté en sera bien aise.

Le sénateur Segal : Lorsque j'ai dû présenter le budget du comité des affaires étrangères à la Chambre, j'ai été en mesure de lui rapporter avec précision que mes prédécesseurs au comité disposaient d'un budget X, mais avaient utilisé beaucoup moins d'argent grâce à une bonne gestion, ou autre chose.

Le sénateur Kenny : Précisément.

Le sénateur Segal : Êtes-vous en train de nous dire que, dans le pire des cas, nous pouvons avoir l'assurance de réaliser des économies d'environ 20 à 25 p. 100?

Le sénateur Kenny : Oui. C'est systématiquement le cas en ce qui concerne les budgets des comités, même sans recourir aux vols à bas prix.

Le sénateur Tkachuk : Il est rare que le comité en entier se déplace.

Le sénateur Segal : Je m'en remets à tous ceux qui connaissent cela mieux que moi.

Mme Richardson : Nous avons prévu au budget de commencer et de terminer chaque déplacement par des vols commerciaux, en prenant des vols affrétés le reste du temps. Avant de vraiment faire des réservations, je vais attendre de connaître le nombre de sénateurs qui se déplaceront. Je ne veux pas louer un avion plus gros que nécessaire. Je crois qu'ainsi, nous serons capables d'économiser un peu. Quoi qu'il en soit, comme le sénateur Kenny, j'ai établi un budget en fonction du comité en entier, et l'autobus doit pouvoir transporter 19 personnes et leurs bagages.

Le sénateur Oliver : Nous ne voulons pas demander un financement supplémentaire à mi-chemin de notre étude.

Mme Richardson : Exactement. Il est clair que je me suis efforcée de travailler dans un souci d'économie, mais je ne voulais pas que le comité soit pris au dépourvu. C'est un véritable exercice d'équilibre.

Le président : Si nous sommes tous satisfaits de cette explication, puis-je avoir une motion pour adopter cette proposition?

Le sénateur Mahovlich : J'en fais la proposition.

The Chairman: Is that agreed by all?

Hon. Senators: Agreed.

Ms. Richardson: I have one minor point. Because the charter flight in the West will probably be above the $35,000 mark, even with the savings I expect to be able to achieve, if the committee decides to do so it will need a sole-source exemption. I have discussed this matter with staff in Materiel Management.

Senator Segal: Why can we not have different suppliers bid?

Ms. Richardson: I talked with my boss, Heather Lank, about doing it that way. The reason is the time frame. If we do competitive sourcing, we would have to do it for the large plane to take 11 members and eight staff. Materiel Management explained that this could lock us into a contract for a much bigger plane than we need, whereas if we wait to book with a shorter time frame, there would not be enough time to do the competitive sourcing. We will probably end up saving money. It is for the committee to decide how it wishes to proceed.

Senator Oliver: I must be getting tired, but I do not follow how we can be locked into a bigger plane. What am I missing?

Ms. Richardson: If we put this out for tender and the tender is accepted, we would have to tender for a large enough plane to transport all 11 members and eight staff. If one month or a few weeks ahead we know that only five or six senators are travelling, we would have been able to use a smaller plane.

Senator Oliver: I understand.

Ms. Richardson: A tender would lock us into using the larger plane. It is up to the committee how it would like to proceed on this issue.

Senator Tkachuk: I would like references on those sole-source bidders so I know whether I have to pray before I get on the planes. The good news is, senators, we have a very cheap plane.

Ms. Richardson: We would definitely use reputable firms. I have discussed this issue with people who are much more experienced than I, and they thought the better way to proceed was to ask for the sole-source exemption so that we could book a smaller plane later because we will probably not need a big plane for these trips.

The Chairman: Is there agreement?

Hon. Senators: Agreed.

The committee adjourned.

Le président : Tout le monde est d'accord?

Des voix : Oui.

Mme Richardson : J'ai une petite remarque à faire. Étant donné que le vol nolisé dans l'Ouest dépassera probablement les 35 000 $ même avec les économies que je compte réaliser, si c'est le souhait du comité, nous aurons besoin d'une exemption à l'obligation de faire appel à un fournisseur unique. J'ai discuté de la question avec le personnel de la Gestion du matériel.

Le sénateur Segal : Pourquoi ne peut-on pas lancer un appel d'offres aux différents fournisseurs?

Mme Richardson : J'en ai parlé à ma patronne, Heather Lank. C'est à cause du manque de temps. Si nous lançons un appel d'offres, ce sera pour un gros avion pouvant accueillir 11 sénateurs et huit membres du personnel. Or, à la Gestion du matériel, on m'a expliqué que nous pourrions ainsi nous retrouver liés par un contrat pour un avion plus gros que nécessaire, tandis que si nous attendons pour faire des réservations dans un délai plus serré, nous n'aurons pas suffisamment de temps pour procéder par soumissions. Au bout du compte, nous économiserons probablement. Il revient au comité d'en décider.

Le sénateur Oliver : Peut-être est-ce dû à la fatigue, mais je ne comprends pas pourquoi nous serions obligés d'avoir un gros avion. Est-ce que quelque chose m'échappe?

Mme Richardson : Si nous procédons par appel d'offres et qu'une soumission est acceptée, il s'agira d'un avion suffisamment grand pour transporter les 11 sénateurs et les huit membres du personnel. Or, nous pourrions apprendre, quelques semaines avant le déplacement, que seulement cinq ou six sénateurs voyageront et que nous aurions pu utiliser un avion plus petit.

Le sénateur Oliver : Je comprends.

Mme Richardson : Un appel d'offres nous engagerait à utiliser le gros avion. Au comité d'en juger.

Le sénateur Tkachuk : J'aimerais avoir des références sur ces fournisseurs-soumissionnaires uniques pour savoir si je dois prier avant de monter à bord de leurs appareils. Sénateurs, voilà une bonne nouvelle : nous avons un avion qui ne vaut pas cher.

Mme Richardson : Nous ferions bien sûr appel à des entreprises réputées. J'ai discuté de cette question avec des personnes bien plus expérimentées que moi, qui étaient d'avis que le mieux était de demander une exemption à l'obligation de recourir à un fournisseur unique, pour nous permettre de réserver un avion plus petit par la suite, étant donné que nous n'aurons probablement pas besoin d'un gros appareil pour nos déplacements.

Le président : Est-on d'accord?

Des voix : Oui.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, September 28, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:08 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I would like to call the meeting to order. We have a very distinguished group of witnesses who will start leading us into the study on rural poverty.

The last few years have seen the worst levels of Canadian farm incomes in history. Farm families have suffered the most. It has had an impact on rural communities all across Canada. Recognizing the importance of the problem, last July, the federal government announced the creation of a Canadian Farm Families Option Program that would spend $550 million to help lower-income individual farmers and farm families.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Until the end of the year, the committee will receive different witnesses who will give an overview of poverty in rural areas. This work will serve as a basis when the committee will then travel to various communities across the country in the new year.

To start our study today, we are hearing from representatives from the National Anti-Poverty Organization. This organization has championed the cause of poverty eradication for more than 35 years, mounting several high-profile campaigns aimed at drawing attention to the plight of the poor and at proposing measures to reduce poverty.

To represent the National Anti-Poverty Organization today we have with us Ms. Debbie Frost, President of the Board of Directors and the Executive Director Ms. Sherrie Tingley. We also have Ms. Nancy Shular, the Vice-President of the Board of Directors. Ms. Frost comes from Saskatoon, Saskatchewan; Ms. Tingley is based here in Ottawa; and Ms. Shular comes from Owen Sound, Ontario.

Sherrie Tingley, Executive Director, National Anti-Poverty Organization: It is an absolute pleasure to be here today. We are privileged to present to you, and that we are able to include members of our board of directors who are volunteers.

We are a non-profit, non-partisan organization that represents the interests of low-income people in Canada. We have a volunteer board of directors from every province and territory of the country; they direct and govern our work. All board members lived in poverty or are living in poverty. The board is assisted by a small staff who work out of our headquarters here in Ottawa.

OTTAWA, le jeudi 28 septembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 8 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, la séance est ouverte. Nous avons un groupe de témoins très distingués qui ouvriront pour nous le débat sur l'étude de la pauvreté rurale.

Les producteurs agricoles canadiens connaissent depuis quelques années leurs pires niveaux de revenus de l'histoire. Et ce sont leurs familles qui en souffrent le plus. Toutes les collectivités rurales au Canada sont touchées. Reconnaissant l'importance du problème, le gouvernement fédéral a annoncé en juillet dernier la création d'un programme d'aide aux familles agricoles doté d'un fonds de 550 millions de dollars pour venir en aide aux producteurs agricoles à faible revenu et à leur famille.

En mai dernier, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. D'ici la fin de l'année, le comité recevra divers témoins qui donneront un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales. Ces travaux serviront de référence lorsque le comité se rendra dans diverses collectivités au pays l'an prochain.

Pour commencer notre étude aujourd'hui, nous entendrons des représentants de l'Organisation nationale anti-pauvreté. Cette organisation milite en faveur de l'éradication de la pauvreté depuis plus de 35 ans en organisant plusieurs campagnes très médiatisées pour attirer l'attention sur la situation pénible des pauvres et pour proposer des mesures visant à atténuer la pauvreté.

Pour représenter l'Organisation nationale anti-pauvreté nous avons aujourd'hui Mme Debbie Frost, présidente du conseil d'administration, et Mme Sherrie Tingley, directrice générale. Nous avons également Mme Nancy Shular, vice-présidente du conseil d'administration. Mme Frost est de Saskatoon, Saskatchewan, Mme Tingley est en poste ici à Ottawa et Mme Shular est d'Owen Sound, en Ontario.

Sherrie Tingley, directrice générale, Organisation nationale anti-pauvreté : C'est un véritable plaisir d'être ici aujourd'hui. Nous avons le privilège de vous présenter, et de pouvoir avoir avec nous, les membres de notre conseil d'administration, qui sont bénévoles.

Nous sommes une organisation sans but lucratif et non partisane qui représente les intérêts des personnes à faible revenu au Canada. Les membres de notre conseil d'administration sont des bénévoles provenant de toutes les provinces et tous les territoires du pays; ce sont eux qui dirigent nos travaux. Tous les membres de notre conseil ont vécu dans la pauvreté ou y vivent encore. Le conseil est assisté d'un modeste personnel qui travaille à notre siège social ici à Ottawa.

Our mandate is to work for the eradication of poverty in Canada by ensuring the concerns of low-income people are reflected in federal policy and decision-making. We defend the human and economic rights of low-income people and assist local and regional organizations to bring the voice of low-income Canadians to decision-making and policy-making processes not only in their communities, but also in the provinces and the national arena.

I want to start out with the definition of poverty and the indicators that are used to estimate it. I would like to submit, for the record, the words of a group of grade four and five students from North Bay. They were asked what poverty is. They said — and I think you have this piece which is telling:

> Poverty is wishing you could go to McDonalds; getting a basket from the Santa Claus fund; feeling ashamed when my dad cannot get a job; not buying books at the book fair; not getting to go to birthday parties; hearing my mom and dad fight over money; never getting a pet because it costs too much; wishing you had a nice house; not being able to go camping; not getting a hot dog on hot dog day; not getting pizza on pizza day; not going to Canada's Wonderland; not being able to have your friends sleep over; pretending that you forgot your lunch; being afraid to tell your mom that you need new gym shoes; not having breakfast sometimes; not being able to play hockey; sometimes it is really hard because mom gets scared and cries; hiding your shoes so your teacher won't get cross when you do not have boots; not being able to go to cubs or play soccer; not being able to take swimming lessons; not being able to take electives at school, like downhill skiing; not being able to afford a holiday; not having pretty barrettes for your hair; not having your own backyard; being teased for the way you are dressed; not getting to go on school trips.

As you can see by these moving words, poverty is not absolute; it is relative. It is about social inclusion.

Your committee could spend all of its resources and time getting caught up in the debate about relative versus absolute measures of poverty. We are hoping that you will take the relative approach. It is critical that you look at social inclusion.

I will turn the floor over to our President, Debbie Frost, who was involved in an innovative project in Saskatchewan called Photovoice. It is a process by which people can identify, represent and enhance their community through a specific photographic technique. It entrusts cameras to the hands of people to enable them to act as recorders and potential catalysts for social action and change in their own communities. It uses the immediacy of

Notre mandat consiste à travailler en faveur de l'éradication de la pauvreté au Canada en veillant à ce que les préoccupations des personnes à faible revenu soient prises en compte dans les politiques et les décisions fédérales. Nous défendons les droits humains et économiques des personnes à faible revenu et appuyons les organisations locales et régionales afin que la voix des Canadiens à faible revenu puisse être entendue dans les processus de prise de décisions et d'élaboration des politiques, et ce, non seulement dans leurs collectivités mais aussi dans les provinces et sur la scène nationale.

J'aimerais commencer par la définition de la pauvreté et les indicateurs qui sont utilisés pour l'évaluer. J'aimerais citer, pour le compte rendu, les mots d'un groupe d'élèves de quatrième et cinquième années de North Bay. On leur a demandé ce qu'était la pauvreté. Ils ont répondu — et je crois que vous avez ce texte fort révélateur :

> La pauvreté, c'est rêver de pouvoir aller chez McDonald; avoir un panier du Père Noël; avoir honte lorsque mon père ne peut avoir d'emploi; ne pas acheter de livre à la foire du livre; ne pas pouvoir aller aux fêtes d'anniversaires; entendre ma mère et mon père se disputer pour de l'argent; ne jamais avoir d'animal de compagnie parce que ça coûte trop cher; rêver d'avoir une belle maison; ne pas pouvoir aller en camping; ne pas avoir un hot-dog lors d'une journée du hot-dog; ne pas avoir de pizza lors d'une journée de la pizza; ne pas aller à Canada's Wonderland; ne pas pouvoir inviter ses amis à dormir chez soi; faire semblant d'avoir oublié son dîner; avoir peur de dire à sa mère qu'on a besoin de nouvelles chaussures pour le gymnase; se passer parfois de déjeuner; ne pas pouvoir jouer au hockey; parfois c'est très difficile parce que ma mère a peur et se met à pleurer; cacher ses chaussures pour que le professeur ne soit pas contrarié en voyant que je n'ai pas de bottes; ne pas pouvoir aller aux louveteaux ou jouer au soccer; ne pas pouvoir prendre des leçons de natation; ne pas pouvoir prendre des options à l'école, par exemple le ski alpin; ne pas pouvoir se payer des vacances; ne pas avoir de jolies barrettes pour ses cheveux; ne pas avoir sa propre cour; se faire taquiner à cause de ses vêtements; ne pas pouvoir participer aux sorties de l'école.

Comme vous pouvez le voir, la pauvreté n'est pas absolue; elle est relative. C'est une question d'inclusion sociale.

Votre comité pourrait bien consacrer toutes ses ressources et tout son temps à s'empêtrer dans le débat entre l'évaluation relative et l'évaluation absolue de la pauvreté. Nous espérons que vous opterez pour l'approche relative. Il est essentiel que vous examiniez l'inclusion sociale.

Je vais laisser la parole à notre présidente, Debbie Frost, qui a participé à un projet innovateur en Saskatchewan appelé Photovoice. Il s'agit d'un processus par lequel les gens peuvent identifier, représenter et améliorer leur collectivité par le biais d'une technique photographique particulière. Des appareils photos sont confiés à des personnes et leur permettent d'enregistrer des choses et de jouer un rôle de catalyseur de

the visual image and accompanying stories to furnish evidence and to promote an effective, participatory means of sharing expertise to create healthful public policy.

Debbie Frost, President, Board of Directors, National Anti-Poverty Organization: I will talk about the project. One of the other things I would like to note is that it has a lot of information in it about rural pride and rural poverty in Saskatchewan.

Another project I worked on was through the Prairie Women's Health Centre of Excellence, a research project on social services and the impact on women's health. We did focus on groups all over the province, including rural areas and reserves. There was another key piece about access to advocacy in that project, especially for rural people and access to resources. I do not have a copy of that report with me. I can send the information and the link for it; it is called: *Don't We Count as People?*

Our participants picked the name for this project, Looking Out/Looking In — Women, Poverty, and Public Policy: A Photovoice Exhibit. It explores the multiple meanings of poverty: What does it mean; how is it different to different people?

We gathered a group of 10 women, and asked if they would be willing to be photographers. All the women were living in poverty: Single moms, disabled families, single women. We met several times. We did not know each other, but we felt it was important to build a trust because when you are a low-income person it hard to trust people. After a few meetings of just getting to know each other and explaining what we would like to do, we built that trust. Some of the meetings were very emotional. After a while women shared tears and laughter. We talked about families, incidents and bad things in our lives. One woman's husband was going through a really rough time and she opened up to the group about it, but it took a while to build that trust.

We then gave the women disposable cameras. I was on the organizing committee for this project and I was also one of the photographers. We also gave the women the option of using an optional name. When women get involved, they fear repercussions, especially if they are on social services. If you speak out it is bad. Social workers tend to threaten to cut you off. One prime example of that was a woman who ran for city council in Saskatoon a few years ago. She was on social services and her social worker sent her a letter and told her to withdraw her name or she would be cut off. People on social services were not allowed to run for these positions. She did not withdraw her name and we did fight it.

l'action sociale et du changement dans leur collectivité. Le processus utilise l'instantanéité de l'image et le texte qui l'accompagne pour présenter des preuves et pour promouvoir des façons efficaces et participatives de partager l'expertise afin de créer de saines politiques publiques.

Debbie Frost, présidente du conseil d'administration, Organisation nationale anti-pauvreté : Je vais vous parler du projet. Je voudrais aussi souligner que ce projet comporte beaucoup d'information concernant la fierté rurale et la pauvreté rurale en Saskatchewan.

J'ai aussi travaillé à un autre projet par l'entremise du Centre d'excellence pour la santé des femmes — région des Prairies, un projet portant sur les services sociaux et l'impact sur la santé des femmes. Nous avons recruté des groupes de tous les coins de la province, et notamment des régions rurales et des réserves. Le projet comportait un important volet sur la défense des droits, en particulier des personnes en région rurale, et l'accès aux ressources. Je n'ai pas d'exemplaire du rapport. Je peux vous transmettre l'information et le lien pour y accéder. Il est intitulé *Don't We Count as People?*

Nos participantes ont choisi le nom de ce projet, Faire attention et prêter attention : Les femmes, la pauvreté et les politiques publiques, Un projet Photovoice. Il explore les multiples définitions de la pauvreté : Que signifie-t-elle? Est-elle la même pour tout le monde?

Nous avons réuni un groupe de dix femmes et leur avons demandé si elles accepteraient d'être photographes. Toutes vivaient dans la pauvreté : des mères célibataires, des familles handicapées, des femmes célibataires. Nous nous sommes réunies plusieurs fois. Nous ne nous connaissions pas mais nous pensions qu'il était important de nous faire confiance car lorsqu'on est une personne à faible revenu, il est difficile de faire confiance aux gens. Après quelques réunions où nous avons appris à mieux nous connaître et où nous avons expliqué ce que nous aimerions faire, nous avons pu bâtir cette confiance. À certaines réunions, il y avait beaucoup d'émotion. Après quelque temps, les femmes se sont laissées aller à pleurer et à rire ensemble. Nous avons parlé de nos familles, d'incidents et des choses négatives dans nos vies. Le mari d'une des femmes vivait une période vraiment difficile et elle s'en est ouverte au groupe, mais il a fallu du temps pour bâtir cette confiance.

Nous avons ensuite remis aux femmes des appareils photos jetables. Je faisais parti du comité organisateur de ce projet et j'étais aussi l'une des photographes. Nous avons également permis aux femmes d'utiliser un pseudonyme. Lorsque les femmes s'engagent, elles craignent les répercussions, en particulier si elles vivent de l'aide sociale. Si vous vous exprimez, c'est mauvais. Les travailleurs sociaux ont tendance à menacer de vous couper les vivres. Un exemple éloquent : une femme qui se présentait aux élections municipales à Saskatoon il y a quelques années. Elle recevait de l'aide sociale et son travailleur social lui a fait parvenir une lettre lui disant de se retirer sans quoi ses prestations seraient coupées. Les personnes vivant de l'aide sociale n'avaient par le droit de se présenter à ces postes. Elle n'a pas retiré son nom et nous nous sommes battues.

Back to the project. Low-income women are often subject to scrutiny and surveillance by others and in this project we were behind the lens, not under it. We looked at our own experiences and out at the world from our perspectives. We looked out for all the obstacles that come from living in poverty and all the good things that keep us going.

We encourage people in communities to look out for each other by developing just policies and treating everyone with dignity and respect. We are looking for change and hoping to make a difference.

Our goal in the project was to use our words and photographs to raise public awareness and to influence public policies to reduce poverty and improve the conditions of women's lives.

We are talking about doing this project again with men so that it is an inclusive process and not just focused on women. We are working on getting a group of men together. It is harder to get men together to do something like this. We are working on that, and we hope within the next year to have that project underway with a group of men doing the same thing.

As you see, the women did use fake names, but the whole idea was to have these pictures and the captions. You can see the name above the picture, and the titles, such as, "Being in Poverty Hurts." The women picked the titles themselves, and they wrote the captions. These captions came from their hearts. This is way they see poverty and what it means to them. Some of these pictures are very powerful. I am sorry that this package does not have all the pictures. When we set up the links and the PowerPoint presentation, we were not able to include all the pictures. We had to downsize a bit. I can get the link with all of the pictures in it.

It is a powerful project, and it is strong. Some of these women are from rural Saskatchewan, and some are from reserve. When we do projects like this, we focus on ensuring that it is an inclusive process.

I recommend that you take a good look at this handout when you have time and read the words of these women. Look for the one from the men to come soon. I will send the link for the report, because there are strong recommendations in there for you to take into consideration.

Nancy Shular, Vice-President, Board of Directors, National Anti-Poverty Organization: I am from rural Ontario. I am first vice-president of the National Anti-Poverty Organization. I come from a rural community where many only know where their next meal is coming from because they are lucky enough to grow their own food. Those who live from their farm produce are at the mercy of seasonal effects and weather. If it is a bad year, then even these families go hungry.

Revenons au projet. Les femmes à faible revenu sont souvent surveillées par les autres et dans ce projet, nous étions derrière la lentille, pas devant. Nous nous sommes penchées sur nos propres expériences et avons observé le monde à partir de notre point de vue. Nous avons cherché à connaître tous les obstacles engendrés par la pauvreté et toutes les bonnes choses qui nous font avancer.

Nous encourageons les gens dans les collectivités à prendre soin les uns des autres en élaborant des politiques justes et en traitant tout le monde avec dignité et respect. Nous voulons du changement et espérons que nos actions porteront fruit.

Notre objectif dans le projet était de nous servir de nos mots et de nos photographies pour sensibiliser le public et influer sur les politiques publiques afin de réduire la pauvreté et d'améliorer les conditions de vie des femmes.

Nous songeons à reprendre ce projet avec des hommes afin d'en faire un processus inclusif et non centré uniquement sur les femmes. Nous sommes actuellement à réunir un groupe d'hommes. Il est plus difficile de réunir des hommes pour faire de genre de chose. Nous travaillons là-dessus et nous espérons mettre ce projet en marche d'ici un an avec des hommes qui feront la même chose.

Comme vous le voyez, les femmes ont utilisé des pseudonymes mais l'important était d'avoir ces images et ces textes. Vous pouvez voir le nom au-dessus de l'image, et les titres, par exemple: « La pauvreté, c'est douloureux! » Les femmes ont choisi elles-mêmes les titres et elles ont écrit les textes. Ces textes leur venaient du coeur. C'est ainsi qu'elles voient la pauvreté et ce qu'elle signifie pour elles. Certaines de ces images sont très puissantes. Je regrette que ce lot ne contienne pas toutes les images. Quand nous avons préparé les liens et la présentation en PowerPoint, nous n'avons pas pu inclure toutes les images. Nous avons dû nous restreindre un peu. Je peux avoir le lien avec toutes les images.

C'est un projet puissant, et il est fort. Certaines de ces femmes viennent de régions rurales de la Saskatchewan et certaines de réserves. Lorsque nous réalisons ce genre de projet, nous nous assurons que c'est un processus inclusif.

Je vous recommande de prendre connaissance de cette documentation lorsque vous aurez le temps et de lire les mots de ces femmes. Celui des hommes devrait venir bientôt. J'enverrai le lien pour le rapport parce qu'il contient d'importantes recommandations dont vous voudrez tenir compte.

Nancy Shular, vice-présidente du conseil d'administration, Organisation nationale anti-pauvreté : Je viens de l'Ontario rural. Je suis la première vice-présidente de l'Organisation nationale anti-pauvreté. Je viens d'une collectivité rurale où bien des gens savent d'où viendra leur prochain repas uniquement parce qu'ils ont la chance de produire leur propre nourriture. Ceux qui vivent de leurs produits agricoles sont à la merci des saisons et de la météo. Si l'année est mauvaise, alors même ces gens auront faim.

For those who do not farm, the depth of poverty is so deep that they have no mode of transportation to get to grocery stores or, just as bad, medical care, if it is available. In rural areas, there are few to no doctors and no psychiatrists, even though the suicide rate is high.

Men are frustrated at not being able to provide for their families, and they often turn this frustration onto their families. Given there is no transportation, families are trapped in abusive situations, and the vicious circle continues. Even if the abusers want help, they have no way to get to where the help is available.

Women, children, men, farmers and families in general are affected by rural poverty. There is no medical care, a lack of resources, high cost of housing, including heating costs, no transportation, and men who may feel inadequate. Many of these issues are symptoms of abuse.

Something must be done to help make life more of a life than just an existence. Rural children do not even see brighter futures with a higher education, since there are no funds to pay for it. We need the government to come up with a viable working poverty reduction strategy. This strategy must at least reach the poverty line. This would allow for nutritious food and possibly even a mode of transportation. Proper nutrition and medical care might give children a chance to hope for and see a better future.

Senator Callbeck: I thank you for coming this morning and helping us with this study on rural poverty. Your organization has been in existence for roughly 35 years. You have run several campaigns. Where do you get your financing?

Ms. Tingley: We have generous donors. In addition, Human Resources and Social Development Canada fund us. I am not sure what will happen to the funding next year, but historically the government believes that our participation in the discourse and public policy making is important to a democratic society. We also receive donations from foundations, et cetera. It is always a challenge, and we are not sure what the future holds.

Senator Callbeck: You have been funded by the federal government for several years.

Ms. Tingley: Yes, we have.

Senator Callbeck: I notice that you are running two large campaigns right now, one having to do with the minimum wage, a fairer wage, to make it $10 an hour. Certainly, that would be helpful for many people on an hourly wage. I come from Prince Edward Island, so I am very sensitive to that issue. Have you given any thoughts or recommendations for fishermen and farmers who are not on an hourly wage? I was wondering if you have put any thought into the guaranteed annual income.

Pour ceux qui ne cultivent pas, l'ampleur de la pauvreté est telle qu'ils n'ont aucun mode de transport pour se rendre à l'épicerie ou, ce qui est tout aussi grave, pour obtenir des soins de santé, quand ils sont disponibles. Dans les régions rurales, il y a peu de médecins, quand il y en a, et aucun psychiatre, même si le taux de suicide est élevé.

Les hommes deviennent frustrés lorsqu'ils ne peuvent subvenir aux besoins de leur famille et cette frustration se retourne souvent contre leur famille. Comme il n'y a pas de moyen de transport, les familles sont piégées dans des situations d'abus, et le cercle vicieux est maintenu. Même si les abuseurs veulent avoir de l'aide, ils n'ont aucun moyen de se rendre là où l'aide est offerte.

Les femmes, les enfants, les hommes, les agriculteurs et les familles en général sont touchés par la pauvreté rurale. Absence de soins médicaux, insuffisance de ressources, coûts élevés du logement et du chauffage, absence de moyen de transport et des hommes qui peuvent se sentir inutiles : bon nombre de ces problèmes sont des symptômes d'abus.

Il faut faire quelque chose pour faire en sorte que la vie soit plus qu'une simple existence. Les enfants en milieu rural ne voient même pas un avenir meilleur dans les études supérieures parce qu'il n'y a pas de fonds pour les payer. Le gouvernement doit élaborer une stratégie viable de réduction de la pauvreté. Cette stratégie doit au moins atteindre le seuil de pauvreté. Elle permettrait d'avoir des aliments nutritifs et même un moyen de transport. Avec une bonne alimentation et des soins médicaux, les enfants pourraient espérer avoir un avenir meilleur.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie d'être venues ce matin nous apporter votre aide pour cette étude de la pauvreté en milieu rural. Votre organisation existe depuis environ 35 ans. Vous avez mené plusieurs campagnes. D'où vous vient votre financement?

Mme Tingley : Nous avons de généreux donateurs. En outre, nous recevons des fonds de Ressources humaines et Développement social Canada. Je ne sais pas ce qui adviendra du financement l'an prochain mais le gouvernement a toujours cru que notre participation au débat et à l'élaboration des politiques publiques est importante dans une société démocratique. Nous recevons également des dons de fondations, etc. C'est toujours difficile, et nous ne savons jamais ce que nous réserve l'avenir.

Le sénateur Callbeck : Vous êtes financés par le gouvernement fédéral depuis plusieurs années.

Mme Tingley : Oui, nous le sommes.

Le sénateur Callbeck : Je remarque que vous menez deux importantes campagnes en ce moment, l'une portant sur le salaire minimum, un salaire plus équitable, pour le porter à dix dollars l'heure. Une telle mesure aiderait certainement bien des gens rémunérés à l'heure. Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard, alors cette question m'intéresse beaucoup. Avez-vous des idées ou des recommandations pour les pêcheurs et les agriculteurs qui ne sont pas rémunérés à l'heure? Je me demandais si vous aviez songé au revenu annuel garanti.

Ms. Tingley: One of our priorities is a guaranteed annual income. We believe that is critical to human rights and social justice and economic security for Canadians. That is one of our main priorities and something we would recommend. We know the impact that the current income transfers have on evening out to some extent, but of course it sorely falls short of meeting the needs.

Senator Callbeck: Another recommendation is to change the tax system to make it fairer. Do you have specific recommendations in that regard?

Ms. Tingley: We probably have not done as much work as we could on the tax system because it tends to be left with economists, et cetera. One of our concerns is access to the tax system. That sounds a little crazy, but many benefits are delivered through the tax system so it becomes critical that people have access to filing their taxes in order to access the benefits. We are quite concerned about unclaimed benefits. People are left out of the process because, generally, people may think, "I did not have any income, so I will not file an income tax return," or they may be living with a partner who files taxes and not realize that filing a tax return is part of the process in gaining access to benefits. Increasingly, we are delivering benefits to Canadians through the tax system but, in addition, people have to apply for those benefits.

The process is complex and it is disturbing that parliamentarians have worked so hard to implement these programs and yet we have fallen short. Recently, learner bonds were introduced but, again, that process is highly complex, although it might not seem complex to you or to me. In order to get the learner bonds parents have to apply for a social insurance number for their baby. They might not think of making that application. They have to open an education savings plans and be in receipt of the National Child Benefit Supplement. Human Resources and Social Development Canada assures us that banks will apply for the learner bond on behalf of their clients, but I am a bit skeptical about the process. We are concerned about how many people miss out on these benefits. On the tax return form, there are yes or no tick boxes to let the Canada Revenue Agency know whether they should calculate the GST credit. We will endeavour to determine how many people forget to check the tick box. Does CRA follow up on that or does it consider it a bonus when people forget to tick that box? It seems crazy that it could not automatically calculate the credit for everyone that files a tax return.

People feeding people at the ground level are meeting just the basic needs and do not often think of these issues. Many people in our shelters are seniors that are not accessing the Old Age Security and Guaranteed Income Supplement. Shelter workers are barely stemming the tide and do not have time to delve into the income issue. Perhaps my colleagues have additional comments.

Mme Tingley : Le revenu annuel garanti est l'une de nos priorités. Nous croyons que c'est fondamental pour les droits de la personne et la justice sociale, ainsi que pour la sécurité économique des Canadiens. C'est là une de nos principales priorités et nous n'hésitons pas à la recommander. Nous connaissons l'impact que les transferts de revenus actuels ont sur l'équilibrage dans une certaine mesure mais bien sûr les besoins ne sont malheureusement pas satisfaits.

Le sénateur Callbeck : Il est aussi recommandé de rendre le régime fiscal plus équitable. Avez-vous des recommandations particulières à ce sujet?

Mme Tingley : Nous n'avons pas travaillé autant que nous aurions pu le faire sur le régime fiscal parce que c'est généralement laissé aux économistes, etc. L'accès au régime fiscal est une de nos préoccupations. Cela peut sembler un peu bizarre mais de nombreux avantages sont accordés par le biais du régime fiscal, alors il devient essentiel que les gens puissent produire une déclaration de revenus pour avoir accès aux avantages. Nous sommes très préoccupés par les avantages non réclamés. Les gens sont exclus parce qu'ils se disent généralement: « Je n'ai pas de revenu, alors je ne produirai pas de déclaration », ou alors ils habitent avec un conjoint qui produit une déclaration et ne réalisent pas que la déclaration de revenus fait partie du processus qui permet d'avoir accès aux avantages. De plus en plus d'avantages sont accordés aux Canadiens par l'entremise du régime fiscal mais les gens doivent en faire la demande.

Le processus est complexe et il est inquiétant que les parlementaires aient travaillé si fort pour mettre en oeuvre ces programmes et pourtant nous n'avons pas atteint les objectifs. Récemment des bons d'études ont été offerts mais encore une fois ce processus est très complexe, même s'il ne nous semble pas complexe à vous et à moi. Afin d'avoir les bons d'études les parents doivent demander un numéro d'assurance sociale pour leur bébé. Ils ne songeront peut-être pas à faire cette demande. Ils doivent avoir un régime d'épargne-études et recevoir le Supplément de la prestation nationale pour enfants. Ressources humaines et Développement social Canada nous assure que les banques demanderont les bons d'études au nom de leurs clients mais je suis sceptique à propos de ce processus. Nous sommes préoccupés par le nombre de personnes qui n'obtiennent pas ces avantages. Dans la déclaration de revenus, il y a des cases à cocher qui permettent à l'Agence de revenu du Canada de savoir si elle doit calculer ou non le crédit pour la TPS. Nous tenterons de savoir combien de personnes oublient de cocher la case. L'ARC en fait-elle un suivi ou considère-t-elle cet oubli comme un boni? Il est ridicule de penser qu'elle ne puisse pas calculer automatiquement le crédit pour tous ceux qui produisent une déclaration.

Les gens qui nourrissent les gens sur le terrain n'arrivent qu'à satisfaire les besoins de base et ne songent pas souvent à ces questions. Bien des gens dans nos refuges sont des aînés qui ne reçoivent pas la prestation de la Sécurité de la vieillesse ni le Supplément de revenu garanti. Les travailleurs des refuges arrivent à peine à endiguer la vague et n'ont pas le temps d'approfondir la question du revenu. Mes collègues auront peut être d'autres commentaires.

Senator Callbeck: Certainly, I share your concern. I have talked to many people in Prince Edward Island who are not receiving some of the benefits simply because they were unaware that the benefits exist. It is a problem.

Senator Tkachuk: I want to begin with the point you raised about social services and not allowing people on welfare to speak out. I was appalled when I heard that a recipient could not run for political office. Could you explain further why this happens? Is there a policy to this effect?

Ms. Frost: People on social services are very intimidated by social workers. I have a social work degree and my experience with social services and social workers is not what I was taught in school. Hence, it should not be called "social services" but should be called "financial services" or something else. People in Saskatchewan have a real fear of speaking out and getting involved. I am the exception because I am involved, but then I have a big mouth. For most people, it comes down to a lack of self-esteem and self-confidence. We work with these people to help them build that self-esteem and self-confidence. One way to do that is to help them become involved in the community. However, some people have a real fear of that involvement because they are afraid to speak out. They believe that if their social worker finds out they have spoken out, they will receive a letter saying that they have been cut off. As a prime example, I work with one woman who is also an advocate. For some of her cases, rather than go through the social workers, because she was not getting anywhere with them, she went right to the ministers office, which we, as advocates, will do at times. This woman received a letter from the program director at the Saskatoon office telling her that if she went to the minister's office once more, she would face repercussions through her benefits. This is what the department does; social services intimidates people.

It seems like every time someone on social services tries to move two steps forward they get kicked three steps back. It is a struggle out West. We keep working toward empowering and encouraging people and helping them to build that self-esteem and self-confidence to get them into the community. Eventually that can lead to their looking for work and becoming self-sustainable. It does not happen for everyone but for many it does.

Senator Tkachuk: The committee has been charged with looking at rural poverty. The economy over last number of years has been good. The unemployment rate in most provinces is low. Governments are spending more money on everything. You can focus on rural Canada or you speak to this generally, depending on how you can help us. I would like to know the following: Are the working poor on social welfare? Are they disabled? Are they young or are they old? Who are the working poor?

Ms. Tingley: Historically, the poor are women. In Canada, there has been great mobility in and out of poverty. People have floated down and up and then back down again. The persistent

Le sénateur Callbeck : Je partage certainement vos préoccupations. J'ai parlé à bien des gens à l'Île-du-Prince-Édouard qui ne reçoivent pas certaines des prestations simplement parce qu'ils ignoraient leur existence. C'est un problème.

Le sénateur Tkachuk : J'aimerais commencer par le point que vous avez soulevé concernant les services sociaux et l'interdiction qui est faite aux personnes vivant d'aide sociale de s'exprimer. J'ai été scandalisé d'entendre qu'un bénéficiaire ne pouvait solliciter un mandat politique. Pourriez-vous préciser pourquoi c'est arrivé? Y a-t-il une politique à cet effet?

Mme Frost : Les gens qui vivent de l'aide sociale sont très intimidés par les travailleurs sociaux. J'ai un diplôme en travail social et l'expérience que j'ai des services sociaux et des travailleurs sociaux ne correspond pas à ce que j'ai appris à l'école. On ne devrait pas dire: « services sociaux » mais plutôt: « services financiers » ou quelque chose du genre. Les gens en Saskatchewan ont vraiment peur de s'exprimer et de s'engager. Je suis l'exception parce que je suis engagée mais c'est parce que je ne peux pas me la fermer. Pour la plupart des gens, c'est un manque d'estime de soi et un manque de confiance. Il faudrait les aider à s'engager dans la collectivité. Or, certaines personnes ont vraiment peur de cet engagement parce qu'elles n'osent pas s'exprimer. Elles croient que si leur travailleur social apprend qu'elles se sont exprimées, elles recevront une lettre leur disant qu'elles ont été coupées. Pour vous donner un bon exemple, je travaille avec une femme qui est aussi une intervenante. Pour certains de ses dossiers, plutôt que de passer par les travailleurs sociaux, parce qu'elle n'arrivait à rien avec eux, elle est allée directement au bureau du ministre, ce que nous, intervenantes, faisons à l'occasion. Cette femme a reçu une lettre du directeur du programme au bureau de Saskatoon lui disant que si elle allait encore une fois au bureau du ministre, elle allait en subir les conséquences dans ses prestations. C'est ce que le ministère fait; les services sociaux intimident les gens.

Il semble que chaque fois que quelqu'un vivant de l'aide sociale tente de faire un pas en avant, on le fait reculer de deux pas. C'est une bataille dans l'Ouest. Nous travaillons sans cesse pour encourager les gens et les rendre autonomes et pour les aider à bâtir l'estime de soi et la confiance dont ils ont besoin pour intégrer la collectivité. Ces efforts leur permettront éventuellement de chercher du travail et de suffire à leurs propres besoins. Cela ne marche pas pour tout le monde mais pour beaucoup, c'est le cas.

Le sénateur Tkachuk : Le comité a été mandaté pour examiner la pauvreté rurale. L'économie va bien depuis plusieurs années. Le taux de chômage dans la plupart des provinces est faible. Les gouvernements dépensent de l'argent sur tout. Vous pouvez focaliser sur le Canada rural ou parler de la situation générale. Tout dépend de ce que vous pouvez faire pour nous aider. J'aimerais avoir une réponse à certaines questions : les travailleurs à faible revenu reçoivent-ils de l'aide sociale? Sont-ils handicapés? Sont-ils jeunes ou vieux? Qui sont les travailleurs à faible revenu?

Mme Tingley : Les pauvres ont toujours été de femmes. Au Canada, un grand nombre de personnes ont connu un cycle de la pauvreté. Les gens y tombaient, s'en sortaient et y tombaient à

poverty has not been that bad because there have been many opportunities for many people, and we had a social safety net that kept people from falling down too far. Today, however, we are seeing the creation of a poverty trap, which concerns us. When people fall out of work, they no longer fall on Employment Insurance. Many people turn to welfare, which is punitive. Most provinces have moved to asset-stripping a person, which means that they have to be almost on the street before they can qualify for benefit. For example, Ontario lowered the ceiling on assets of single mothers from $5,000 to about $1,200. With assets of only $1,200 and a process that is so complex, people often face eviction from their residences. It is incredible how far someone can fall.

I do not know whether the committee has looked at the report of the National Council of Welfare on income from social assistance. In Ottawa, and Ontario is not the worst province, a single mother with one child receives about $950, and the average rent in Ottawa is $950.

If that mother was precariously employed, and experienced a serious bout of flu, with the kinds of jobs we have now, she would likely be out of work for having been absent from work. She would be scrambling. Suddenly she would be unable to pay her rent and have to sell any belongings just to pay that rent. If things get any worse, she and her child are on the street or one-step from it.

People have fallen into the safety net, but now the net is so low that most of people's time is spent lining up at the food bank, fighting their evictions or living in a shelter. It is just phenomenal. It is one of the biggest problems that we see, but it is a hidden problem that has not yet revealed its full dynamic. It is just incredible.

Again, with the asset stripping in Ontario, your car cannot be worth more than $10,000. That seems like a pretty good car, but again, what if you had a pretty good car and in rural Canada the best thing you can have is a pretty good car, well, suddenly you have to sell your car. Your chances of participating in the workforce are nil so it becomes crazy. The welfare regime, the Canadian Assistance Program, was lost in 1995, and there is no conditionality to the transfers to the province for social assistance outside of being able to move province to province. Provincial governments are not obligated to ensure that the benefits they give people are adequate to meet their basic needs. There was a Supreme Court of Canada case called *Gosselin*, where many of the provinces argued that they had no obligation to their citizens to provide anything. I know one of the Supreme Court justices asked the Attorney General's counsel of Ontario if that meant even water and she said yes, and we knew that was true but it is quite distressing.

Senator Tkachuk: When you say the CAP was there in 1995, was there a CAP before then? When you say the CAP was removed, what do you mean by that exactly?

nouveau. La pauvreté persistante n'a pas été trop grave parce que les gens avaient de nombreuses possibilités et nous avions un filet de sécurité sociale qui empêchait les gens de trop s'enfoncer. Or, aujourd'hui nous assistons à la création d'un piège de la pauvreté, ce qui nous préoccupe. Lorsque les gens perdent leur emploi, ils n'ont plus d'assurance-emploi. Bien des gens se tournent vers l'aide sociale, ce qui est punitif. La plupart des provinces ont adopté la méthode du dépouillement des biens, c'est-à-dire que les gens doivent être pratiquement à la rue pour être admissibles aux prestations. Par exemple, l'Ontario a abaissé le plafond des biens des mères célibataires de 5 000 $ à 1 200 $ environ. Avec 1,200 $ et un processus aussi complexe, les gens risquent d'être expulsés de leur logement. C'est incroyable qu'on puisse tomber aussi bas.

J'ignore si le comité a pris connaissance du rapport du Conseil national du bien-être social sur les revenus de l'aide sociale. À Ottawa, et l'Ontario n'est pas la pire province, une mère célibataire avec un seul enfant reçoit environ 950 $, et le loyer moyen à Ottawa est de 950 $.

Si cette mère occupe un emploi précaire et attrape la grippe, avec le genre d'emplois qu'on a maintenant, elle perdrait probablement le sien pour s'être absentée. Elle serait mal prise. Tout à coup elle ne pourrait plus payer le loyer et serait obligée de vendre quelque chose juste pour payer ce loyer. Si les choses empiraient, elle et son enfant se retrouveraient à la rue, ou presque.

Les gens tombaient dans le filet de sécurité mais maintenant le filet est si bas qu'ils passent le plus clair de leur temps à faire la queue aux banques d'alimentation, à se battre pour ne pas être expulsés ou à vivre dans un refuge. C'est tout simplement ahurissant. C'est un des problèmes les plus graves que nous constatons mais c'est un problème caché qui n'a pas encore révélé toute sa dynamique. C'est tous simplement incroyable.

Encore une fois, avec le dépouillement des biens en Ontario, votre voiture ne peut pas valoir plus de 10 000 $. C'est peut-être une bien bonne voiture, mais encore là, si vous avez une bien bonne voiture, et au Canada rural, la meilleure chose que vous puissiez avoir, c'est une bien bonne voiture, eh bien! tout à coup, vous devez vendre votre voiture. Vos chances d'intégrer le marché du travail sont nulles, alors ça devient ridicule. Le régime d'aide sociale, le Régime d'assistance publique du Canada, a été perdu en 1995, et il n'y a aucune condition aux transferts à la province pour l'aide sociale sauf celle de pouvoir déménager d'une province à l'autre. Les gouvernements provinciaux ne sont pas tenus de s'assurer que les prestations qu'ils versent sont suffisantes pour satisfaire leurs besoins de base. Dans une cause entendue par la Cour suprême, l'affaire *Gosselin*, bien des provinces ont prétendu qu'elles n'avaient aucune obligation de fournir quoi que ce soit à leurs citoyens. Je sais qu'un des juges a demandé à l'avocate du procureur général de l'Ontario si cela comprenait même de l'eau et elle a dit oui, et nous savions que c'était vrai mais c'est très pénible.

Le sénateur Tkachuk : Lorsque vous dites que le RAPC était là en 1995, y en avait-il un avant cela? Lorsque vous dites que le RAPC a été supprimé, que voulez-vous dire exactement?

Ms. Tingley: The Canadian Assistance Program was introduced in 1965 or 1975, and it became the basis for the social transfer. There were conditions on what provinces had to provide to their citizens, and it was the Canadian Assistance Program and it included home care, child care and social assistance. For social assistance, they had to provide adequate benefits; there had to be an appeal process; they had to give benefits to people in need.

The government reports every five years to the UN on social and economic rights in Canada, and said that the Canadian Assistance Program was the fundamental basis of economic rights for Canadians. Therefore it was quite shocking when they brought in the Canadian Health and Social Transfer and it became a block that was transferred to the provinces and it meant that the welfare systems were competing with education and health, and the broad majority of people want and will need health care. We have seen incredible changes to welfare systems across the country.

Ms. Frost: I wish to add a comment here. When we had the CAP, the provinces were accountable to the feds about where the money was being spent, but also when the money was sent to the provinces it was earmarked. A certain amount had to go into social services, health and that kind of thing. When they brought in the social transfer all that was taken away and the whole accountability process was done away with. Now the money goes to the provinces and the provinces can put it where they want. It is not earmarked anymore.

The Chairman: Very often, when you talk about food banks you think of urban Canada. This summer I was at one of the many pancake breakfasts one goes to in small communities in southwestern Alberta, and in going into one there were big boxes where you paid your entrance fee, asking for not money but for clothing, for food, for whatever, for the food bank in this very tiny community. I wonder, particularly in the case of Ms. Frost, from Saskatchewan, while we are worried about the aspect of poverty out on the ground in rural Canada, we worry about how that is affecting the towns, and the very survival of the towns. Could you comment on that?

Ms. Frost: In rural Saskatchewan it is really bad. They do not have food banks; they do not have resources. One of the problems in living in any rural town, in any province I imagine, is the cost of living is much higher. For example, I can go to Superstore and buy four litres of milk for $3. If you go to a co-op in a rural town you are paying $5 for the same things, which is the equivalent to two loaves of bread. The cost of living in rural area is a lot higher. They do not have the major groceries stores that we have in the city.

My experience in Saskatchewan, and working in some of the rural areas, is that the people who reach out in those areas are mostly church groups. They will work with families, they will

Mme Tingley : Le Régime d'assistance publique du Canada a été mis en place en 1965 ou 1975, et il est devenu la référence pour le transfert social. Il y avait des conditions concernant ce que les provinces devaient fournir à leurs citoyens, et c'était le Régime d'assistance sociale du Canada et il englobait les soins à domicile, les services de garde et l'aide sociale. Pour l'aide sociale, elles devaient verser des prestations suffisantes; il devait y avoir un processus d'appel; elles devaient verser des prestations aux personnes dans le besoin.

Le gouvernement transmet un rapport tous les cinq ans à l'ONU sur les droits sociaux et économiques au Canada et a déclaré que le Régime d'assistance publique du Canada constituait la base fondamentale des droits économiques des Canadiens. Par conséquent il était très choquant de voir arriver le Transfert canadien en matière de santé et de programmes sociaux et c'est devenu un bloc transféré aux provinces et cela voulait dire que les régimes d'aide sociale étaient en concurrence avec l'éducation et la santé, et la grande majorité des gens veut des soins de santé et en aura besoin. Nous avons vu des changements incroyables dans les régimes d'aide sociale partout au pays.

Mme Frost : J'aimerais ajouter un commentaire ici. Lorsque nous avions le RAPC, les provinces devaient rendre compte aux fédéraux de l'argent dépensé, mais les fonds versés aux provinces étaient aussi réservés. Un certain montant devait être consacré aux services sociaux, à la santé et ce genre de chose. Lorsque le transfert social a été mis en place, tout cela est disparu et tout le processus de reddition de compte a été supprimé. Maintenant l'argent va aux provinces et elles peuvent en faire ce qu'elles veulent. Les fonds ne sont plus réservés.

La présidente : Très souvent lorsqu'on parle de banque d'alimentation on pense au Canada urbain. Cet été, j'étais à l'un de ces nombreux déjeuners aux crêpes qui ont lieu dans les petites collectivités du sud de l'Alberta, et à l'entrée de l'un d'eux il y avait de grosses boîtes pour payer son prix d'entrée, mais le prix demandé n'était pas de l'argent mais des vêtements, de la nourriture ou n'importe quoi pour la banque d'alimentation de cette toute petite collectivité. Je me demande, en particulier dans le cas de Mme Frost, de la Saskatchewan, alors que nous nous préoccupons de l'aspect de la pauvreté sur le terrain dans le Canada rural, nous nous demandons dans quelle mesure cela touche les villages, et la survie même de ces villages. Avez-vous un commentaire là-dessus?

Mme Frost : Dans les régions rurales de Saskatchewan, c'est très grave. Ils n'ont pas de banque d'alimentation; ils n'ont pas de ressource. L'un des problèmes quand on vit dans un village rural, dans toutes les provinces j'imagine, c'est que le coût de la vie y est beaucoup plus élevé. Par exemple, je peux aller au supermarché et acheter quatre litres de lait pour trois dollars. Si vous allez à une coopérative dans un village rural, vous paierez cinq dollars pour la même chose, ce qui équivaut à deux pains. Le coût de la vie en milieu rural est beaucoup plus élevé. Ils n'ont pas les grands magasins d'alimentation que nous avons en ville.

Selon mon expérience en Saskatchewan, et dans certaines régions rurales, ce sont surtout les groupes religieux qui offrent des services dans ces régions. Ils travaillent avec les familles,

help, but what is happening is there is no boom in the rural areas anymore. Many of the towns are closing down; people are leaving and the towns are just disappearing and they are becoming ghost towns. I do not know about other provinces, but I know this is happening more and more in Saskatchewan.

As Ms. Shular said, the problems are lack of resources, transportation and health care. For people on social services in small towns, they have a social worker who goes out to the small towns once a week. That is the only time when those people can reach out for help. If they are on social services and need something, they have an opportunity once a week to get a hold of a worker or see a worker and that is it. In the case of Saskatchewan it is a lack of resources, a lack of everything that is closing down the small towns. The cost of living is much higher for the rural people.

The Chairman: I would assume that would also be a critical issue in the rural areas of most of Western Canada.

Ms. Frost: I would think so, yes.

Ms. Shular: In Owen Sound, which is our major centre, people are allowed to attend the food bank three times a year, and in rural Ontario, people have to find someone to take them there. Three times a year when you are starving is not enough. That is the limit in Owen Sound — three times a year.

Senator Segal: Could you give me a sense, if it is the Owen Sound area that is home or whichever part of Ontario, of the dynamics of how people are getting on? I remember Mr. Rae being deeply upset when Mr. Martin slashed the CAP program, although he slashed it for other reasons relating to larger fiscal problems.

The federal government's influence meant that for each dollar province spent, the federal government gave you one dollar. It was dollar-for-dollar balanced funding from Ottawa. When that disappeared, it angered the people and the government of Ontario. It was just at that point when the recession was producing massive unemployment and employment benefits had been massively cut back by the government of the day. Everything was falling down to welfare, so the welfare roles were rising. The federal government took the position that it would not provide for any welfare rolls, which left the provinces on their own. I think history will show the holes in the safety net got larger and many lives were affected by that federal decision.

I want to ask about access to health care in the part of rural Ontario that you know. You mentioned transportation, the need for a car. Could you also give us your sense of whether it is farm families who are suffering the most in our present circumstances, or whether it is people who lived in rural Canada and might have worked in a local factory that closed, or gone into the local town to work in a retail operation that closed or at which the minimum wage is not sufficient to carry the costs? I do not want statistics. If

offrent de l'aide, mais ce qui se passe là-bas n'a plus rien d'un boom rural. Bien des villages ferment; les gens quittent et les villages disparaissent tout simplement et deviennent des villages fantômes. J'ignore ce qui se passe dans les autres provinces mais je sais que c'est ce qui arrive de plus en plus souvent en Saskatchewan.

Comme l'a souligné Mme Shular, le problème, c'est l'insuffisance de ressources, de moyens de transport et de soins de santé. Pour les gens recevant de l'aide sociale dans les petits villages, un travailleur social s'y rend une fois par semaine. C'est la seule occasion qu'ont ces gens de demander de l'aide. S'ils reçoivent de l'aide sociale et ont besoin de quelque chose, ils ont l'occasion une fois par semaine de voir un travailleur et c'est tout. Dans le cas de la Saskatchewan, c'est un manque de ressources, un manque de tout qui fait fermer les petits villages. Le coût de la vie est beaucoup plus élevé pour les gens en milieu rural.

La présidente : J'imagine que c'est aussi une question importante dans la plupart des régions rurales de l'Ouest canadien.

Mme Frost : J'imagine que oui.

Mme Shular : À Owen Sound, notre principal centre, les gens ont le droit d'aller à la banque d'alimentation trois fois par année, et en Ontario rural, les gens doivent trouver quelqu'un pour les y conduire. Trois fois par année quand on est affamé, ce n'est pas assez. C'est la limite à Owen Sound — trois fois par année.

Le sénateur Segal : Pourriez-vous me donner une idée, si c'est la région d'Owen Sound qui est le centre ou une partie quelconque de l'Ontario, de la façon dont les gens se débrouillent? Je me rappelle que M. Rae était très contrarié lorsque M. Martin a sabré le RAPC, bien qu'il l'ait sabré pour d'autres raisons liées à de plus importants problèmes fiscaux.

L'influence du gouvernement fédéral signifiait que pour chaque dollar dépensé par la province, le gouvernement fédéral donnait un dollar. C'était un financement équilibré dollar pour dollar venant d'Ottawa. La disparition de cette formule a mis les gens et le gouvernement de l'Ontario en colère. C'était justement au moment où la récession créait un chômage massif et où les prestations avaient été sabrées de façon draconienne par le gouvernement du jour. Tout revenait à l'aide sociale, alors les listes de l'aide sociale allongeaient. Le gouvernement fédéral a décidé qu'il n'assumerait aucune responsabilité à l'égard de ces listes, ce qui laissait les provinces se débrouiller seules. Je crois que l'histoire montrera que les mailles du filet de sécurité se sont agrandies et que cette décision fédérale a eu des conséquences sur bien des vies.

J'aimerais parler de l'accès aux soins de santé dans cette partie de l'Ontario rural que vous connaissez. Vous avez mentionné le transport, le besoin d'avoir une voiture. Pourriez-vous aussi nous dire si ce sont les familles agricoles qui souffrent le plus dans les circonstances actuelles ou si ce sont des gens qui vivaient en milieu rural et qui travaillaient peut-être dans une usine locale qui a fermé, ou qui sont allés au village pour travailler dans un commerce de détail qui a fermé ou dans lequel le salaire minimum

you have them that would be wonderful, but just give me your own sense, in the part of Ontario in which you live.

Ms. Shular: As far as when the CAP went down, Grey County is known for the most tribunal hearings and the most losses. First, you have to be able to get to Grey County social services to apply, which is a central location in Owen Sound. You have to view a film on the first day, go back another day for an interview and another day to see if you get it. Therefore, you have to be able to get there three times and then they send you a cheque if you get it, or a letter of denial. If you get a letter of denial, you then have to go to a tribunal, which could take months. People are really suffering in the welfare area and it just does not make sense that it takes all those steps.

Owen Sound is a central location. I happen to live there now, but I did not until five years ago. Most of the people outside of Owen Sound have to do something about transportation. Owen Sound has city transit between 9 a.m. and 5 p.m.; but outside of Owen Sound, there is no transit.

Senator Segal: Statistics Canada tells us that of those people living in rural Canada, close to 40 per cent are living below the low income cut-off. If you think about your neighbours, people that you know in the county, would that be a fair number or is that understating the problem?

Ms. Shular: I think it is a little low. The perception, which I do not believe to be true, is that farmers are better off than other people in rural Canada because they have land and they can grow their food. However, again, it is determined by the weather.

Senator Segal: There is no minimum wage for a farmer.

Ms. Shular: There is no wage for a farmer, period. The other thing is they see the farmer as being rich in land, and no one knows how much a farmer owes on that land. The farmer could owe 99 per cent of the value on the land, so they are not really land rich. Although some people in rural Ontario say, well, farmers are better off; no, they are not. There may be some that are, if they have inherited a family farm or something like that, but the rest are not better off.

Senator Segal: Ms. Tingley and Ms. Frost, you talk about a guaranteed annual income. It is something that many people, me included, have supported for a very long time.

I take particularly what Ms. Frost said about how you deal with social workers and how the social workers, including the ones with the best of intentions, have to deal with their caseload as it gets larger. One of the arguments made is that if you had a guaranteed annual income that worked properly, people would simply file their income taxes. If your income fell beneath what was necessary to live with self respect and have the basics well

était insuffisant pour vivre. Je ne veux pas de statistiques. Si vous en avez, c'est très bien mais donnez-moi simplement votre opinion, dans la partie de l'Ontario où vous vivez.

Mme Shular : Pour ce qui est de la fin du RAPC, le comté de Grey est connu comme celui où il y a eu le plus grand nombre d'audiences au tribunal et le plus de pertes. D'abord, il faut pouvoir vous rendre aux services sociaux du comté de Grey pour faire une demande, un endroit situé au centre d'Owen Sound. Vous devez voir un film le premier jour, y retourner un autre jour pour une entrevue et un autre jour pour voir si votre demande est acceptée. Donc, vous devez pouvoir vous y rendre trois fois et ensuite ils vous envoient un chèque si vous êtes accepté, ou une lettre de refus. Si vous recevez une lettre de refus, vous devez alors aller à un tribunal, ce qui pourrait prendre des mois. Les gens souffrent vraiment dans le milieu de l'aide sociale et c'est tout simplement insensé que toutes ces étapes soient requises.

Owen Sound est un centre. C'est là que je vis maintenant mais je n'y vivais pas il y a cinq ans. La plupart des gens à l'extérieur d'Owen Sound doivent se débrouiller avec le transport. Owen Sound a un service de transport public de 9 heures à 17 heures, mais en dehors d'Owen Sound, il n'y en a pas.

Le sénateur Segal : Selon Statistique Canada, près de 40 p. 100 des personnes qui vivent en milieu rural au Canada vivent sous le seuil de faible revenu. Si vous songez à vos voisins, des gens que vous connaissez à la campagne, ce chiffre est-il exact ou la situation est-elle plus grave?

Mme Shular : Je crois qu'il est un peu faible. La perception, avec laquelle je ne suis pas d'accord, c'est que les agriculteurs vivent mieux que les autres personnes en milieu rural au Canada parce qu'ils ont des terres et peuvent produire leur nourriture. Cependant, tout dépend encore de la météo.

Le sénateur Segal : Il n'y a pas de salaire minimum pour les agriculteurs.

Mme Shular : Il n'y a même pas de salaire pour un agriculteur. Il y a aussi que les gens croient que l'agriculteur est riche de ses terres, et personne ne sait combien l'agriculteur doit sur ces terres. Il pourrait devoir 99 p. 100 de la valeur de ses terres, alors ils ne sont pas vraiment riches de leurs terres. Certaines personnes en Ontario rural disent, eh bien! c'est plus facile pour les agriculteurs, mais ce n'est pas vrai. C'est peut-être le cas de certains, s'ils ont hérité de la ferme familiale ou quelque chose du genre, mais pas pour les autres.

Le sénateur Segal : Madame Tingley et madame Frost, vous parlez d'un revenu annuel garanti. C'est une chose que de nombreuses personnes, dont moi-même, réclament depuis très longtemps.

Je pense en particulier à ce que Mme Frost a dit à propos des rapports que les gens ont avec les travailleurs sociaux et de la façon dont les travailleurs sociaux, même les mieux intentionnés, doivent traiter leurs dossiers, qui deviennent de plus en plus nombreux. Certaines personnes sont d'avis que s'il y avait un revenu annuel garanti qui fonctionne correctement, les gens feraient tout simplement une déclaration de revenus. Si vos

covered — transportation, heat, food, et cetera — the system would kick out whatever was necessary automatically, as it does now for the GST tax credit for those who file.

The argument made is that you would be able to remove the impediments you described — going in, seeing the movie, applying, et cetera — and it would be more automatic. However, it does require literacy levels that allow you to connect with the tax system. If you do not file, you would not be able to be registered for the purpose of however long you needed the help. You raised the problem about connecting with the system, so what is the answer?

Let us assume you had a government that was prepared to say it would have a basic income floor for all Canadians in rural Canada. How do you bridge that other gap?

Ms. Tingley: There is no reason we cannot have a one-page tax return. Revenue Canada has all the information. I have done my own tax return for years. I have a 22-year-old son and have been sitting down with him as well. Kids ask the great questions; he is always asking why do you have to multiply by 17 per cent and then 33 per cent?

Senator Segal: There are floors of tax accountants who depend upon the complexity.

Ms. Tingley: Yes; but it does not make any sense. We are going to be pushing for that one-page, simplified tax return, so that you do not have to multiply by 33 per cent and then 17 per cent and 1.2 per cent, et cetera. They tell you to multiply by a percentage; they say multiply it by 20 per cent, not by 0.2 per cent. It is ludicrous; and then, of course, Revenue Canada has all the information.

From my personal experience as a low-income mother, when they brought in the National Child Benefit, I worked as an advocate on that program. When they brought that in, I was living common law. They brought that in at the same time we lost the baby bonus, and they allowed common-law partners to file joint tax returns. I thought that was great, we can file one tax return. I did not realize that if I did not file a tax return myself, I would lose the National Child Benefit.

I was living at the poverty line and I felt I was doing great. I went about six years without getting the National Child Benefit. I thought I must be too rich to get it, although here I was working nationally on the policy. I was quite frustrated because when I talked to Revenue Canada when I separated, they had all my income information from the past. They could just do a single printout for me and I filed for those years. I thought, they have the information, I reported that income, et cetera. It is just phenomenal that someone who is working on a national policy level cannot figure out the system. It really said that it is not a matter of literacy or knowledge; the system is way too complex and it is crazy.

revenus étaient inférieurs à ce qu'il faut pour vivre dignement et satisfaire vos besoins de base (transport, chauffage, nourriture, etc.), le système comblerait automatiquement l'écart, comme c'est le cas actuellement du crédit pour la TPS pour ceux qui produisent une déclaration.

Selon cet argument, vous pourriez éliminer les obstacles que vous avez décrits — se rendre au bureau, voir le film, faire la demande, etc. — et ce serait plus automatique. Cependant, il faut un certain niveau d'alphabétisme pour se brancher au système fiscal. Si vous ne produisez pas de déclaration, vous ne pourrez pas être inscrit pour la période où vous avez besoin d'aide. Vous avez évoqué le problème de se brancher au système, alors quelle est la réponse?

Supposons que le gouvernement est disposé à mettre en place un seuil de revenu pour tous les Canadiens en milieu rural. Comment comblez-vous cet autre écart?

Mme Tingley : Il n'y a aucune raison de ne pas avoir un formulaire de déclaration d'une seule page. Revenu Canada a tous les renseignements. Je prépare ma propre déclaration depuis des années. J'ai un fils de 22 ans et je l'aide à préparer la sienne aussi. Les enfants posent les questions pertinentes; il demande toujours pourquoi il faut multiplier par 17 p. 100 et ensuite par 33 p. 100.

Le sénateur Segal : Des étages entiers de comptables fiscalistes dépendent de cette complexité.

Mme Tingley : Oui, mais c'est insensé. Nous allons faire pression pour avoir ce formulaire simplifié d'une page pour qu'on n'ait plus à multiplier par 33 p. 100 et ensuite par 17 p. 100 et par 1,2 p. 100, etc. Ils vous disent de multiplier par un pourcentage; ils disent de multiplier par 20 p. 100 et non par 0,2 p. 100. C'est ridicule; et ensuite, bien sûr, Revenu Canada a tous les renseignements.

De mon expérience personnelle en tant que mère à faible revenu, lorsqu'ils ont mis en place la Prestation nationale pour enfants, j'ai travaillé en faveur de ce programme. Lorsqu'ils l'ont mis en place, je vivais en union de fait. Ils l'ont mis en place en même temps que nous avons perdu l'allocation familiale, et ils ont permis aux conjoints de fait de produire une déclaration conjointe. Je croyais que c'était très bien, nous pouvions produire une seule déclaration. Je n'ai pas réalisé que si je ne produisais pas ma propre déclaration de revenus, je perdrais la Prestation nationale pour enfants.

Je vivais au seuil de la pauvreté et j'avais l'impression que tout allait très bien. J'ai été environ six ans à ne pas recevoir la Prestation nationale pour enfants. Je croyais que j'étais trop riche pour la recevoir, bien que là je travaillais sur la politique à l'échelle nationale. J'étais très déçue parce que lorsque j'ai parlé à Revenu Canada lors de ma séparation, ils avaient toutes les données sur mes revenus passés. Ils pouvaient simplement les imprimer pour moi et j'ai fait une demande pour ces années. J'ai pensé, ils ont les données, j'ai déclaré ces revenus, etc. Il est tout simplement ahurissant que quelqu'un qui travaille au niveau de la politique nationale ne puisse comprendre le système. Cela voulait

Ms. Frost and Ms. Shular must go to a meeting, but I want to touch on our recommendations, concerning those people living in poverty in rural Canada, asset-based poverty reduction, and also the fact that many of the people living in poverty are working. There is a tremendous amount of working poor.

Ms. Frost: If you are a single mom making minimum wage and paying child care, by the time you pay for your child care, you have nothing left to live on. There is not enough left to even pay your rent.

Before we go, I wish to add something about the GAI that has come up a couple of times. Our board has several different committees working on different things. I think Ms. Shular is the chair of it. We have a GAI committee which has been working on that for a year now. We are trying to move it forward. We are trying to connect with other groups across Canada that are working on the same issue. We are trying to bring those groups together so that we can come up with some universal GAI that will work for everybody.

Ms. Shular: We are not working on guaranteed annual income. We are working on guaranteed adequate income.

The Chairman: On that note, we thank you both. We are sorry you must leave. As the year goes on, we will want to be in touch with you for some of your experience and wisdom.

Meanwhile, Ms. Tingley will remain and we will continue our hearing.

Senator Munson: Good morning. We have heard some eye opening statements that we should not be hearing in this day and age. First, I have a couple of nuts and bolts questions about how many people live in poverty in rural Canada. Maybe this is naive, but is it worse than 10 years ago?

Ms. Tingley: I do not have the figures on hand. However, I can address whether or not it is worse. With the amazing economic performance of Canada, it has not raised all boats. In fact, the depth of poverty is shocking. When you are talking about poverty, it is critical to be looking at its depth, and how far people are away from the low-income cut-off. Is it worse? It is phenomenal how much worse it is. It is quite shocking how poor the poor are and the impact that poverty is having on their lives. We must be careful that we are not looking at the poverty rate and saying, that is good because the rate has fallen from 30 per cent to 20 per cent. It is not great because the 20 per cent are worse off than they ever were. I hope that answers your question.

Senator Munson: Do you think it is an attitudinal thing? I believe that we are city centric, and rural Canada is out of sight and out of mind. If you live in the city like many do, or any big city, if you walk from here to home you will see 20-25 people looking for money. You know, because of the institutional way

Mme Frost et Mme Shular doivent se rendre à une réunion, mais je veux aborder nos recommandations, concernant ces gens qui vivent dans la pauvreté en milieu rural au Canada, la réduction de la pauvreté fondée sur les biens, et aussi du fait que bien des gens vivant dans la pauvreté travaillent. Il y a un très grand nombre de travailleurs à faible salaire.

Mme Frost : Si vous êtes une mère célibataire au salaire minimum qui doit payer la garderie, une fois la garderie payée, il ne reste plus rien pour vivre. Il n'en reste même pas assez pour payer son loyer.

Avant de partir, j'aimerais ajouter quelque chose concernant le RAG qui a été soulevé à quelques reprises. Notre conseil a plusieurs comités qui travaillent sur divers dossiers. Je crois que Mme Shular en est la présidente. Nous avons un comité du RAG qui travaille là-dessus depuis un an maintenant. Nous essayons de faire avancer les choses. Nous tentons de nous lier à d'autres groupes au Canada qui travaillent sur la même question. Nous essayons de réunir ces groupes afin d'en arriver à un RAG universel qui fera l'affaire de tout le monde.

Mme Shular : Nous ne travaillons par sur le revenu annuel garanti. Nous travaillons sur un revenu adéquat garanti.

La présidente : Sur ce, nous vous remercions. Nous sommes désolés de vous voir partir. Au cours de l'année nous espérons prendre contact avec vous afin de pouvoir bénéficier de votre expérience et de votre sagesse.

Entre temps, Mme Tingley demeure avec nous et nous poursuivons notre audience.

Le sénateur Munson : Bonjour. Nous avons entendu des déclarations étonnantes que nous ne devrions pas entendre de nos jours. Tout d'abord, j'ai quelques questions terre à terre concernant le nombre de personnes vivant dans la pauvreté en milieu rural au Canada. C'est peut-être naïf, mais est-ce pire qu'il y a dix ans?

Mme Tingley : Je n'ai pas les chiffres en main. Cependant, je peux vous dire si c'est pire ou non. La performance économique étonnante du Canada n'a pas profité à tout le monde. En fait, l'ampleur de la pauvreté est scandaleuse. Quand on parle de pauvreté, il est essentiel d'en mesurer l'ampleur et de comprendre à quel point les gens sont loin du seuil de faible revenu. Est-ce pire? C'est infiniment pire. C'est terrible de voir à quel point les pauvres sont pauvres et de voir les conséquences de cette pauvreté dans leur vie. Il ne faudrait surtout par croire que tout va bien parce que le taux de pauvreté est passé de 30 à 20 p. 100. Ce n'est pas bien du tout parce que ces 20 p. 100 sont dans une situation pire que jamais. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Munson : Croyez-vous que ce soit une question d'attitude? Je crois que nous sommes concentrés sur l'urbain, et le Canada rural est loin des yeux, loin du coeur. Si vous vivez en ville, comme beaucoup de monde, ou dans toute grande ville, si vous rentrez à pied à la maison vous verrez de 20 à 25 personnes

that we have things, perhaps they will end up in a shelter in the evening, and so on. We see that, but we do not see a farmer sitting at the end of the road saying, "Can you spare a dime?" We do not see that. Yet, there is a lot of suffering going on. We just do not see it.

Ms. Tingley: Everything written, from the words of people living in poverty and in rural communities, is about the invisibility of poverty. It is phenomenal how it is totally below the radar.

I spent quite a number of years living in Barrie, Ontario. For the longest time, if you lost your housing the municipality's answer was a bus ticket. There were no homeless people living in the community because they were on the outskirts. There is that attitude as well. It is incredibly hidden.

Some of the most difficult moments in my work as an advocate are talking to people, working them through how to apply for welfare and then convincing them that they had to apply for welfare for their children, because that was the absolute last thing that they wanted to do. I had to say, "You must do this for your children." With the downturn in Ontario, many people had never relied on any kind of assistance. In rural Canada, there is a self-reliance ethic. I have rural roots with my family with land claims. I grew up in a rural community and I can be self-sufficient, although my quilting has fallen off a lot.

Senator Munson: This goes back to your opening statement. You talked about poverty being social inclusion so that when people have to apply for welfare, which they do not want to do, it is about pride of place. How do we deal with that in a very real and psychological way and a giving way?

Ms. Tingley: Our welfare systems and even our employment insurance systems are not very welcoming. When you do fall, the response is not very great. When you have to go to a food bank, the response is not very great.

I hesitate to say that in rural communities, people are more proud, but maybe they are more transparent.

Senator Munson: I just mentioned guaranteed income. What is the single most important thing the government can do to help eradicate rural poverty?

Ms. Tingley: Adequate income would go a long way to eradicating poverty in Canada, especially rural poverty, with a design wherein you filed your taxes and got a payment back. The baby bonus of years ago made a big difference in peoples' lives. It was an amazing program. Although it was a small transfer of money, it made a big difference in the lives of women and children. Nobody was ashamed to get their baby bonus cheque. Nor did they have to line up or strip themselves of assets, et cetera. I am not sure if we are there. I am concerned that the distance between here and there will be very difficult. There may be other mini steps involved.

qui demandent de l'argent. Vous savez, parce que tout est institutionnalisé, ils se retrouveront peut-être dans un refuge dans la soirée, et tout ça. Nous voyons cela, mais nous ne voyons pas d'agriculteur assis au bout de la route et demander: « Vous n'auriez pas un peu de monnaie » ? On ne voit pas cela. Pourtant, il y a beaucoup de souffrance. Mais on ne la voit pas.

Mme Tingley : Tout ce qui s'écrit, d'après les mots des gens vivant dans la pauvreté et dans les collectivités rurales, est à propos de l'invisibilité de la pauvreté. C'est ahurissant de voir à quel point elle est cachée.

J'ai habité de nombreuses années à Barrie, en Ontario. Pour l'essentiel du temps que j'y ai passé, si vous perdiez votre logement, la municipalité vous donnait un billet d'autobus. Il n'y avait pas de sans-abri dans la collectivité parce qu'ils étaient à la périphérie. Il y a aussi cette attitude. C'est incroyablement caché.

Certains des moments les plus difficiles de mon travail d'intervenante, c'était de parler aux gens, de leur montrer comment faire une demande de prestations d'aide sociale et de les convaincre ensuite qu'il fallait qu'ils le fassent pour leurs enfants, parce que c'est la toute dernière chose qu'ils voulaient faire. Il fallait dire : « Vous devez le faire pour vos enfants ». Avec le ralentissement en Ontario, bien des gens n'avaient jamais compté sur quelque forme d'assistance que ce soit. En milieu rural au Canada, il y a une éthique de l'autonomie. J'ai des racines rurales par ma famille avec des revendications territoriales. J'ai grandi dans une collectivité rurale et je peux être autonome, quoique ma courtepointe n'est plus tout à fait ce qu'elle était.

Le sénateur Munson : Cela nous ramène à votre déclaration d'ouverture. Vous avez parlé de la pauvreté qui était l'inclusion sociale de sorte que lorsque les gens doivent faire une demande de prestations d'aide sociale, chose qu'ils ne veulent pas faire, c'est une question de place d'honneur. Comment peut-on composer avec cela très concrètement, sur le plan psychologique, humain?

Mme Tingley : Nos régimes d'aide sociale et même nos régimes d'assurance-emploi ne sont pas très accueillants. Lorsqu'on chute, la réponse n'est pas très bonne. Quand il faut aller à une banque d'alimentation, la réponse n'est pas très bonne.

J'hésite à dire que dans les collectivités rurales, les gens sont plus fiers, mais ils sont peut-être plus transparents.

Le sénateur Munson : Je viens de parler de revenu garanti. Quelle est la chose la plus importante que le gouvernement puisse faire pour aider à éradiquer la pauvreté?

Mme Tingley : Un revenu adéquat permettrait d'éradiquer une grande partie de la pauvreté au Canada, surtout en milieu rural, et les gens produiraient une déclaration et recevraient un remboursement. L'ancienne allocation familiale a beaucoup changé la vie des gens. C'était un programme extraordinaire. Ce n'était qu'un petit transfert d'argent mais il a beaucoup changé la vie des femmes et des enfants. Personne n'avait honte de recevoir son chèque d'allocation familiale. Et personne n'avait à faire la queue ou à se défaire de ses biens, etc. Je ne suis pas certaine que nous en sommes là. Je crains que la distance à parcourir soit très difficile. Il y aura peut-être d'autres petites étapes à franchir.

I had the pleasure of being a member of the task force on modernizing income security for working-age adults. There are a number of excellent recommendations in that report. I left the report for people to look at. It is entitled, "Time for a Fair Deal." Although it may be viewed as urban, there is nothing in the Toronto-centred task force recommendations that would not benefit rural Canadians.

Senator Merchant: Ms. Tingley, earlier on you painted a picture of what it is like to be a young person who lives in poverty, and it was telling to see poverty through the eyes of a young person. You have also touched on women and single mothers. We have an aging demographic. I am wondering about how the elderly handle living in poverty and the difficulties the elderly in the rural areas have to overcome. Is that something extra or is it easier to live in a rural area when you are old and poor? How is it different from living in the city? How do you help the elderly who live in poverty? The family unit is dissembling in that families are not living together through the generations any more. Who looks after the elderly? We all have aging parents. I have a dad, who is 90. He is not poor, but I know the difficulties he has just because he is elderly. If you have to go into a home, it is expensive. How do the elderly poor deal with this situation?

Ms. Tingley: There has been an approach of stripping back community supports. This week we have seen that in Canada, with the federal government, and the voluntary sector has taken a real beating in Canada. The voluntary sector has been a critical player in that part of the community. For example, Meals on Wheels, which is generally volunteer driven, and home care, which was volunteer driven and still is to some extent, have been cut back. Therefore, the ability of the community to contribute to that whole range of services has been diminished across Canada. That is a big concern and has a big impact on assisting the elderly to remain in their homes. Another concern is the unclaimed benefits, namely, the GIS that elderly people are not receiving. Perhaps people have less ability to know about those benefits in rural communities because of places to go for activities. Of course, with more women working there is less in rural communities.

In addition, the participation of those affected in the community life is critical. I am quite proud that the National Anti-Poverty Organization works so hard to ensure that people who have experienced living in poverty are among the participants, but that has been diminished to a large extent. In Ontario, there are systems of nursing homes. We have cut back the system so much and there is absolutely no waste in it. Ms. Shular, for example, may have a nursing home around the corner, but her spouse is taken to Orangeville. However, there is not necessarily the ability for those people to be participating in the system. When you rationalize services to the very minimum, the impact starts rolling out and it is difficult to support the independence of people.

J'ai eu le plaisir d'être membre du Task Force on Modernizing Income Security for Working-Age Adults. Le rapport contient un certain nombre d'excellentes recommandations. J'ai laissé un exemplaire du rapport pour qu'on puisse le consulter. Il est intitulé: « Time for a Fair Deal ». Bien qu'on puisse le qualifier d'urbain, il n'y a rien dans les recommandations du groupe de travail portant sur Toronto qui ne puisse bénéficier aux Canadiens des régions rurales.

Le sénateur Merchant : Madame Tingley, vous avez tracé tout à l'heure un portrait de ce que c'est pour une jeune personne de vivre dans la pauvreté, et il était révélateur de voir la pauvreté à travers les yeux d'une jeune personne. Vous avez également parlé des femmes et des mères célibataires. Nous avons une population vieillissante. Je me demandais comment s'en tirent les aînés qui vivent dans la pauvreté et quelles difficultés les aînés en milieu rural doivent surmonter. Est-ce quelque chose de plus ou est-ce plus facile de vivre en milieu rural quand on est âgé et pauvre? Quelle est la différence avec la vie à la ville? Comment aidez-vous les aînés qui vivent dans la pauvreté? L'unité familiale se désagrège, c'est-à-dire que les familles ne vivent plus ensemble de génération en génération. Qui s'occupe des aînés? Nous avons tous des parents qui vieillissent. J'ai un père qui a 90 ans. Il n'est pas pauvre mais je connais les difficultés qu'il a juste parce qu'il est âgé. S'il faut aller au foyer, c'est dispendieux. Comment les aînés pauvres font-ils dans une telle situation?

Mme Tingley : Il y a eu une approche qui consistait à réduire l'aide communautaire. Cette semaine nous avons vu cela au Canada, au gouvernement fédéral, et le secteur bénévole a été très malmené au Canada. Le secteur bénévole a été un important intervenant dans cette partie de la collectivité. Par exemple, la popote roulante, qui est généralement bénévole, et les soins à domicile, qui étaient bénévoles et le sont encore dans une certaine mesure, ont été réduits. Par conséquent, la capacité de la collectivité de participer à cet éventail de services a été réduite dans tous les coins du pays. C'est une chose très préoccupante et elle à d'importantes répercussions sur l'aide permettant aux aînés de demeurer à la maison. Il y a aussi les prestations non réclamées, notamment le SRG que les aînés ne reçoivent pas. Peut-être que les gens sont moins en mesure de connaître ces prestations dans les collectivités rurales à cause des endroits où aller pour les activités. Bien entendu, comme il y a davantage de femmes au travail, il y en a moins dans les collectivités rurales.

En outre, la participation des personnes touchées à la vie communautaire est essentielle. Je suis très fière que l'Organisation nationale anti-pauvreté travaille si fort pour s'assurer que les personnes qui ont vécu dans la pauvreté soient parmi les participants, mais cela a été largement réduit. En Ontario, il y a les systèmes des maisons de soins. Nous avons tellement coupé le système et il n'y a absolument aucun gaspillage. Mme Shular, par exemple, a peut-être une maison de soins au coin de la rue mais son époux doit aller à Orangeville. Cependant, ces personnes ne sont pas nécessairement capables de participer au système. Quant on rationalise les services au strict minimum, les effets commencent à se faire sentir et il est difficile d'assurer l'autonomie des gens.

Senator Merchant: Is it more difficult to be elderly in the rural areas than it is in the city?

Ms. Tingley: Yes, it is because of transportation and isolation, and, again, the nursing home issue because services are very thin.

Senator Merchant: Do you find there is more of a community spirit, though? You know your neighbours and you know the community, so you know when somebody is in need, whereas in the city there is anonymity.

Ms. Tingley: I do not know if we know when people are in need because of pride and wanting to keep up appearances. The last thing they want to do is ask for help, especially when it is so shameful to ask for help. We have not been investing in those supports. We have not been valuing the voluntary sector.

Senator Merchant: You learn things when you have parents. With medication, for example, there are "bubble packs," and in the city, the pharmacy can prepare these packs. I think they are for the whole month, and there is colour coding for morning and night medication. They put all the medicine in a little bubble that is for the day and you push it through. However, if you are living in the country, you do not have a pharmacy. How do you get the kind of assistance that you can depend on in the city but cannot in rural areas? There are all kinds of little tricks.

Ms. Tingley: Yes, and they support independence.

Senator Merchant: You said some parts of the country are worse than others. What do you mean by that? Do you mean provinces?

Ms. Tingley: In terms of social assistance, New Brunswick is the worst, along with Alberta.

Senator Segal: Do you mean in terms of the levels available?

Ms. Tingley: Yes, the benefit levels are so far below the cost of survival. When the Premier of Alberta commented on that in August, he said, "Well, people can move."

The Chairman: I must say that comes as a great disappointment to a representative from Alberta when there is, in comparative terms to other provinces, a great deal more there to help.

Senator Callbeck: I want to follow up with you, Ms. Tingley, on the poverty track that you say is deepening or widening. You spoke about 1995, when the Canada Assistance Plan was cancelled, and we got a social transfer. Of course, as Senator Segal said, if the province spent a dollar, it got a dollar from Ottawa. As the provinces used to call it, it was 50-cent dollars they were spending, so there was more incentive to put money into social services.

As someone said, you are competing with health and education, and it is difficult.

Le sénateur Merchant : Est-ce plus difficile d'être un aîné en milieu rural qu'à la ville?

Mme Tingley : Oui, à cause du transport et de l'isolement, et encore une fois, la question des maisons de soins car les services sont très restreints.

Le sénateur Merchant : Trouvez-vous qu'il y a davantage d'esprit communautaire? On connaît ses voisins et on connaît la collectivité, alors on sait quand quelqu'un a des besoins, alors qu'à la ville il y a l'anonymat.

Mme Tingley : J'ignore si nous savons quand les gens sont dans le besoin à cause de la fierté et du souci de sauver les apparences. La dernière chose qu'ils veulent, c'est demander de l'aide, surtout quand c'est si honteux de demander de l'aide. Nous n'avons pas examiné ces mesures de soutien. Nous n'avons pas accordé de valeur au secteur bénévole.

Le sénateur Merchant : On apprend des choses quand on a des parents. Dans le cas des médicaments, par exemple, il y a des plaquettes alvéolaires, et à la ville, la pharmacie peut préparer ces emballages. Je crois qu'ils servent pour tout un mois, et il y a des codes de couleurs pour les médicaments du matin et du soir. Ils mettent tous les médicaments de la journée dans une petite alvéole et on presse pour les faire sortir. Or, quand on habite à la campagne, il n'y a pas de pharmacie. Comment obtient-on le genre d'assistance sur laquelle on peut compter à la ville mais qu'on n'a pas en milieu rural? Il y a toutes sortes de petits trucs.

Mme Tingley : Oui, et ils favorisent l'autonomie.

Le sénateur Merchant : Vous avez dit que certaines parties du pays étaient pires que d'autres. Que voulez-vous dire? Parlez-vous des provinces?

Mme Tingley : En ce qui concerne l'aide sociale, le Nouveau-Brunswick est la pire, avec l'Alberta.

Le sénateur Segal : Vous voulez dire en ce qui concerne les niveaux disponibles?

Mme Tingley : Oui, les niveaux de prestations sont tellement en deçà de ce qu'il en coûte pour survivre. Lorsque le premier ministre de l'Alberta a commenté la question en août, il a dit: « Eh bien! Les gens peuvent déménager ».

La présidente : Je dois dire que c'est très décevant pour une représentante de l'Alberta car il y a là-bas, en comparaison des autres provinces, beaucoup plus pour aider.

Le sénateur Callbeck : Je voudrais revenir avec vous, madame Tingley, sur la voie de la pauvreté qui selon vous se creuse ou s'élargit. Vous avez parlé de 1995, année où le Régime d'assistance publique du Canada a été aboli et où nous avons eu le transfert social. Bien entendu, comme l'a dit le sénateur Segal, si la province dépensait un dollar, elle recevait un dollar d'Ottawa. Comme les provinces avaient l'habitude de dire, c'était des demi-dollars qu'elles dépensaient, alors il y avait davantage d'incitatif à mettre de l'argent dans les services sociaux.

Comme on l'a dit, vous êtes en concurrence avec la santé et l'éducation, et c'est difficile.

As an example, you said that in Ontario a person who owns a car valued at more than $10,000 would have to sell that car. Obviously, many changes have been made in Ontario. It is clear that you feel that this social transfer has increased the poverty trap. Have any studies been done to illustrate that this is the case?

Ms. Tingley: Studies show that people are on welfare longer. One such study at the University of Toronto is entitled, "Social Assistance in the New Economy." It indicates the trap that people fall into. When a person falls that low, all their energy is directed at getting enough food and dealing with crises like not being able to pay the bills.

Senator Callbeck: Did this study look at all the provinces and find that was the case across Canada?

Ms. Tingley: SANE focuses on Ontario. It is my understanding that across the country, people stay on social assistance longer.

Senator Tkachuk: My first question asked who the poor are and in response, you talked about women but then moved to something else.

Ms. Tingley: Predominantly, and sadly, women are more likely to be poor, especially sole support mothers. In rural Canada, the incidence of disability is higher than it is in urban Canada, which is surprising given that services are more readily available in urban centres. Structural changes have had a greater impact on women than on men in Canada. We know everybody is poor.

The big concern is the number of working people who are unable to escape poverty. Ms. Ruth Levitas' paper speaks to the approach to social inclusion and exclusion used in the U.K. and across Europe, where they have concluded that work is the answer to inclusion. In Canada, the past 20 years have been about just that — people simply need to get a job and the problem will be solved. The National Child Benefit Supplement was designed to promote workforce attachment for parents, primarily for women. In most provinces, if all or part of their income came from social assistance, then they lost the NCBS through provincial clawback. About one half of those relying on social assistance are also working, which is important to know. Therefore, work does not necessarily lift people out of poverty. Work is different now, especially for sole-support parents, especially rural ones, and work might not be the solution to their problems.

Senator Tkachuk: Is it as difficult for women in rural Canada as it is for those in the city? Is the percentage the same or higher?

Ms. Tingley: I do not have the answer to that question. I would imagine that it is much more difficult for rural women because urban women have access to many additional resources in terms

Par exemple, vous avez dit qu'en Ontario, une personne qui a une voiture évaluée à plus de 10 000 $ doit vendre cette voiture. Manifestement, il y a eu bien des changements en Ontario. Il est clair que selon vous, ce transfert social a agrandi le piège de la pauvreté. Des études ont-elles été faites pour démontrer que c'est bien le cas?

Mme Tingley : Les études montrent que les gens sont à l'aide sociale plus longtemps. L'une de ces études à l'Université de Toronto est intitulée: « Social Assistance in the New Economy ». Elle montre le piège dans lequel tombent les gens. Quand une personne tombe aussi bas, elle concentre toute son énergie à trouver de la nourriture et à régler les crises, par exemple son incapacité de payer les factures.

Le sénateur Callbeck : Cette étude a-t-elle englobé toutes les provinces et trouvé que c'était le cas partout au Canada?

Mme Tingley : L'étude (SANE) porte sur l'Ontario. Je crois savoir que les gens dans tous les coins du pays restent à l'aide sociale plus longtemps.

Le sénateur Tkachuk : Ma première question demandait qui est les pauvres et en réponse, vous avez parlé des femmes mais êtes ensuite passée à autre chose.

Mme Tingley : Principalement, et malheureusement, les femmes sont davantage susceptibles d'être pauvres, surtout les mères célibataires. Au Canada rural, l'incidence de l'invalidité est plus élevée qu'au Canada urbain, ce qui est surprenant étant donné que les services sont plus accessibles dans les centres urbains. Les changements structurels ont eu un impact plus important sur les femmes que sur les hommes au Canada. Nous savons que tout le monde est pauvre.

La plus importante préoccupation, c'est le nombre de travailleurs incapables de se tirer de la pauvreté. Le document de Mme Ruth Levita parle de l'approche de l'inclusion et de l'exclusion utilisée au Royaume-Uni et en Europe, où l'on a conclu que la réponse à l'inclusion, c'est le travail. Au Canada, cette question est à l'ordre du jour depuis 20 ans — les gens ont simplement besoin d'avoir un emploi et le problème sera réglé. Le Supplément de la prestation nationale pour enfant était destiné à favoriser le maintien au travail des parents, principalement les femmes. Dans la plupart des provinces, si une partie ou la totalité de leurs revenus provenait de l'aide sociale, ils perdaient le SPNE parce que la province le récupérait. Environ la moitié des personnes recevant des prestations d'aide sociale travaillent, c'est important de le savoir. Donc, le travail ne permet pas nécessairement aux gens de s'extirper de la pauvreté. Le travail n'est plus ce qu'il était, surtout pour les parents seuls soutien de famille, surtout en milieu rural, et le travail n'est peut-être pas la solution à leurs problèmes.

Le sénateur Tkachuk : La situation est-elle aussi difficile pour les femmes en milieu rural au Canada qu'elle l'est pour celles qui vivent à la ville? Le pourcentage est-il le même ou est-il plus élevé?

Mme Tingley : Je n'ai pas la réponse à cette question. J'imagine que c'est beaucoup plus difficile pour les femmes en milieu rural parce que les femmes en milieu urbain ont accès à de nombreuses

of parenting. For example, the library around the corner from my house has amazing programming for at-home kids. As well there might be greater access to child care for urban families.

Senator Tkachuk: You mentioned that the number of working mothers living in poverty is quite high. Why is that? Is it because the fathers are not paying child support? Have the fathers abandoned their families?

Ms. Tingley: No. We have a much better child support system in Canada because we have child support guidelines, but child support is not sufficient to lift the family out of poverty.

Senator Tkachuk: Are you talking about child support paid by the husband or father?

Ms. Tingley: Yes. If they rely on assistance, it is a dollar for dollar; if the payor pays the family $500 per month in child support, then their social assistance benefit is reduced by $500 per month. If they have to rely on assistance, the fact that they are receiving child support does not necessarily improve their situation. It is a help but for many people it is simply not enough.

Senator Tkachuk: There is no consideration for the fact that not only should the person who is no longer part of the family pay child support to ensure that the child is looked after, but also pay support to ensure that the caregiver is looked after.

It used to be embarrassing for males to have that happen but it is not as embarrassing today. It is a problem because, in my view, they should look after both the child and the caregiver as a legal and moral obligation. Is there a way that we could help bring that forward?

Ms. Tingley: The courts have been pretty clear about the need for women to become independent. I have worked in the area of family issues but where there is an award for spousal support, it is time limited. The expectation is that the woman would become economically independent. Consider too that the ex-partner might be living in poverty as well and his ability to support a second household might be limited.

It might be worthwhile looking at the child support guidelines because the amount of support payable decreases as the payor's income increases. It becomes a lower portion of their income because it is based on the theory that higher-income families spend less on their children. They do not take into account the payee's situation. The theory is interesting — the higher the income of the payor, the lower percentage of that income is paid out in child support, no matter the economic situation of the family that cares for the children.

Senator Segal: I have a simple question to which there may be a very complex answer; then a complex question to which there may be a simple answer, but I will leave that to you.

ressources parentales. Par exemple la bibliothèque près de chez moi a des programmes extraordinaires pour les enfants à la maison. Les familles en milieu urbain ont peut-être aussi un meilleur accès aux services de garde.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez mentionné que le nombre de mères travailleuses qui vivent dans la pauvreté est très élevé. Pourquoi? Est-ce parce que les pères ne paient pas la pension alimentaire pour les enfants? Les pères ont-ils abandonné leur famille?

Mme Tingley : Non. Nous avons un bien meilleur système de pension alimentaire pour enfants au Canada parce que nous avons des lignes directrices mais la pension alimentaire pour enfants ne suffit pas pour extirper la famille de la pauvreté.

Le sénateur Tkachuk : Vous parlez de la pension alimentaire versée par l'époux ou le père?

Mme Tingley : Oui. S'ils vivent de l'aide sociale, c'est dollar pour dollar; si la famille reçoit 500 $ par mois de pension alimentaire pour enfants, ses prestations d'aide sociale sont réduites de 500 $ par mois. S'ils doivent compter sur l'aide sociale, le fait de recevoir une pension alimentaire pour enfants n'améliore pas nécessairement leur situation. C'est une aide, mais pour bien des gens ce n'est tout simplement pas suffisant.

Le sénateur Tkachuk : On ne tient aucunement compte du fait que non seulement la personne qui ne fait plus partie de la famille doit payer une pension alimentaire pour subvenir aux besoins de l'enfant mais devrait aussi payer pour subvenir aux besoins de la personne soignante.

Auparavant, une telle situation était embarrassante pour les hommes mais ce n'est plus le cas. C'est un problème parce qu'à mon avis, ils devraient avoir l'obligation légale et morale de prendre soin et de l'enfant, et de la personne soignante. Y a-t-il une façon d'en arriver à cela?

Mme Tingley : Les tribunaux se sont prononcés très clairement sur la nécessité pour les femmes de devenir autonomes. J'ai travaillé sur les questions familiales et lorsqu'une pension alimentaire pour conjoint est accordée, elle est limitée dans le temps. On prévoit que la femme deviendra économiquement autonome. Il faut aussi savoir que l'ex-conjoint vit peut-être aussi dans la pauvreté et qu'il n'a peut-être pas la capacité de subvenir aux besoins d'un deuxième ménage.

Il serait peut-être opportun d'examiner les lignes directrices régissant les pensions alimentaires pour enfants parce que le montant payable décroît au fur et à mesure que le revenu du payeur augmente. Il devient une partie moins importante de ce revenu parce qu'il est déterminé selon la théorie voulant que les familles à revenu élevé dépensent moins pour leurs enfants. On ne tient pas compte de la situation du bénéficiaire. La théorie est intéressante — plus le revenu du payeur est élevé, plus le pourcentage de ce revenu versé en pension alimentaire pour enfant est faible, et ce, quelle que soit la situation économique de la famille qui prend soin de l'enfant.

Le sénateur Segal : J'ai une question simple à laquelle la réponse pourrait être très complexe; et j'ai une question complexe à laquelle la réponse pourrait être simple, mais je vous laisse juger.

The simple question concerns the government's recently announced farm option program. It is too soon to know whether it will have a positive affect, but its intent is that no farm family should be living on less than $25,000 a year. Excepting it may cost more to live in some parts of Canada than others, assuming that the farm family has the same dynamics as our other Canadian families, which is 1.6 kids or whatever the number is, can you give me your sense whether that is a reasonable number as a core number? That works out to a little more than $2,000 a month; how close, how far, how reasonable is that premise?

Ms. Tingley: It is a great step forward. It pretty well hits the low income cut-off, so it is quite exciting. Of course, the devil is in the details, so how that is calculated and rolled out is important. For example, how much is the cost of housing, which is a big factor in people's income and people's poverty? It is quite stark when you compare families; neighbours may seem very similar but one may not have a mortgage and one may be mortgaged to the hilt. Often the cost of housing is not taken into account in many of the designs of programs, but it has a big impact.

It is an amazing start, but it has to be followed very closely. There has to be the ability to look at the rollout and have a feedback mechanism to address those problems.

Senator Segal: My next question relates to points of access for people. We have a federal system; therefore, certain things fall within the purview the province and the municipality, while others fall within the federal level. While governments work as much as possible to coordinate, often you see where what is sent out by the one level gets dissipated by the other, not because of anything other than the fact that the other had rules in place long before the new federal initiative, whatever it might have been.

We saw that, for example, with the millennium scholarship. It was a program aimed to be genuinely helpful to young people — it could generate up to $2,000 a year — but a series of provinces had laws that said, for example, if you apply for OSAP in Ontario, we have to count all your income; and if this is counted, it will reduce your eligibility. There was no negative intent there, but the end result was that the net benefit the government had in mind did not really transpire.

There are various ways to go at this. The federal government could download all its social obligations and responsibilities, with some conditions as we had with CAP, but say the primary points of delivery will be the provinces. They are closer to the people, they are more engaged at a level, they have offices that are closer, they are held accountable locally — end of story. The federal government's obligation is to ensure there is enough cash on a redistributive basis, based on the wealth capacity of the country, and that there are some conditions in the process so we do not get all the money going into new hospitals and none going into welfare to help Canadians below the poverty line.

La question simple porte sur la récente annonce par le gouvernement d'un programmé d'option agricole. Il est trop tôt pour savoir s'il aura un effet positif mais l'objectif, c'est qu'aucune famille agricole ne devrait avoir moinsde 25 000 $ par année pour vivre. Sachant qu'il peut en coûter plus cher qu'ailleurs pour vivre dans certaines parties du Canada, si une famille agricole a la même dynamique familiale que nos autres familles canadiennes, c'est-à-dire 1,6 enfant ou je ne sais trop, pourriez-vous me dire si à votre avis ce chiffre est raisonnable? C'est un peu plus de 2 000 $ par mois; serait-ce suffisant? Raisonnable?

Mme Tringle : C'est un grand pas en avant. C'est assez près du seuil de faible revenu, alors c'est formidable. Bien entendu, les difficultés surgissent des menus détails, alors la méthode de calcul et la mise en oeuvre sont importantes. Par exemple, facteur important en ce qui concerne le revenu et la pauvreté des gens, quel est le coût du logement? C'est très évident quand on compare les familles; des voisins peuvent se ressembler beaucoup mais l'un peut ne pas avoir d'hypothèque et l'autre être endetté jusqu'au cou. Le coût du logement est souvent ignoré dans l'élaboration de nombreux programmes, mais il a un impact important.

C'est un départ formidable mais il faut le suivre de près. Il doit y avoir un moyen de suivre la mise en oeuvre et un mécanisme de rétroaction pour régler les problèmes.

Le sénateur Segal : Ma prochaine question porte sur les points d'accès pour les gens. Nous avons un régime fédéral; par conséquent, certaines choses sont de compétence provinciale et municipale alors que d'autres sont de compétence fédérale. Bien que les gouvernements fassent de leur mieux pour coordonner les dossiers, on constate souvent que ce qui est mis en place par l'un est annulé par l'autre, et ce, pour la simple raison que l'autre avait des règles en place longtemps avant l'initiative fédérale, quelle qu'elle ait été.

Nous avons vu cela, par exemple, dans le cas des bourses du millénaire. Ce programme visait authentiquement à aider les jeunes — il pouvait verser jusqu'à 2 000 $ par année — mais certaines provinces avaient des lois qui disaient, par exemple, si vous demandez de l'aide financière aux étudiants en Ontario, il faudra compter tous vos revenus; et si l'on en tient compte, votre admissibilité en sera réduite. Il n'y avait là aucune mauvaise intention mais au bout du compte l'avantage que voulait accorder le gouvernement n'apparaissant pas vraiment.

Il y a diverses façons de régler la question. Le gouvernement fédéral pourrait transférer toutes ses obligations et responsabilités sociales, moyennant certaines conditions comme dans le cas du RAPC, mais dire que les principaux points de service seront les provinces. Elles sont plus près des gens, elles sont davantage engagées sur ce plan, elles ont des bureaux à proximité, elles doivent rendre des comptes à l'échelle locale — la question est réglée. L'obligation du gouvernement fédéral, c'est de veiller à ce qu'il y ait assez d'argent à redistribuer, compte tenu de la richesse du pays, et à ce que certaines conditions s'appliquent afin d'éviter que tout cet argent aille dans de nouveaux hôpitaux sans rien laisser à l'aide sociale pour aider les Canadiens vivant sous le seuil de la pauvreté.

Do you have a view on that, as someone who has been through the system — think, if you could, about rural Canada, but even generically — or do you not trust the provinces?

Ms. Tingley: I do not know if I should say whether I trust them or not. In Ontario, there has been downloading and switching back and forth. What I have seen of the downloading to municipalities is that it is not very good. I will give an example of Ottawa. The operation of social housing is now up to the City of Ottawa, and it sets the priority for first access to housing. Prior to that, 10 per cent of social housing units were set aside for young families, youth and new Canadians — people who would have trouble waiting for a very long time. When the housing was downloaded to municipalities, they could set their own priorities. In the City of Ottawa, youth and new Canadians were lost as a priority. They did not get priority to social housing. With a waiting list that is nine years long, we do not have any youth or new Canadians living in those communities. You cannot get on a waiting list until you get in the country and in the community.

I like uploading the responsibility to the higher level because I think policies get better. Locally, there can be very mean-spirited views of the poor. I was involved in a case of a municipal council wanting the list of people on welfare in their community. They wanted to review the list and figure out who should not be getting welfare and who should. We successfully fought that and won, but sometimes at the lower level there can be real mean-spiritedness and so often the higher up you get, the less mean-spirited.

On the point of access, access is becoming increasingly difficult for Canadians. As an example, if you need to apply for employment insurance when you get to the office you are pointed toward a computer; you have to file your application on line. Older people find this process difficult and we have advocates — if they are lucky enough to find one — that have to go in and sit down with them at a computer because they are unable to fill out the application. Access is increasingly a problem; it is the devil in the details of programs.

There is stacking as well. I do not know if we talked about that, but you may have touched on that subject. For every dollar you get from wherever, you may have to lose $1.50 in benefits from, say, Meals on Wheels. When we have this complex system of benefits, we also get the stacking effect, so it is really problematic. I do not know if that answers your question.

Senator Segal: It is very helpful. The complex question briefly was as follows: Everyone says that the best thing you can do to ensure we have a healthy and happy population is to ensure that everyone gets a good education. Education is a great predictor of earning capacity, health and longevity, and dollars taken from education to pour into the health care system, which spends most of its money in last three years of someone's life, is not the best

Avez-vous une opinion là-dessus, vous qui êtes passée par le système — songez, par exemple, au Canada rural, mais même globalement — ou ne faites-vous pas confiance aux provinces?

Mme Tingley : J'ignore si je dois dire que je leur fais confiance ou non. En Ontario, il y a eu du délestage et du va-et-vient. Ce que j'ai vu du délestage aux municipalités, c'est que ce n'est pas très bon. Je donnerai l'exemple d'Ottawa. La responsabilité du logement social relève maintenant de la ville d'Ottawa, qui définit la priorité relative au premier accès à un logement. Auparavant, 10 p. 100 des logements sociaux étaient réservés aux familles jeunes, aux jeunes et aux néo-Canadiens — des gens qui auraient de la difficulté à attendre longtemps. Quand le logement a été transféré aux municipalités, celles-ci pouvaient définir leurs propres priorités. À Ottawa, les jeunes et les néo-Canadiens n'étaient plus prioritaires. Ils n'avaient plus la priorité d'accès aux logements sociaux. Avec une liste d'attente de neuf ans, il n'y a plus de jeunes ni de néo-Canadiens dans ces collectivités. On ne peut pas être sur une liste d'attente tant qu'on n'est pas au pays et dans la collectivité.

J'aime bien transférer les responsabilités à un niveau supérieur parce que je crois que les politiques sont meilleures. Au niveau local, les pauvres peuvent être très mal vus. J'ai travaillé dans un dossier où le conseil municipal voulait la liste des personnes recevant de l'aide sociale dans leur collectivité. Ils voulaient voir la liste et déterminer qui ne devrait pas avoir d'aide sociale et qui le devrait. Nous nous sommes battus contre cela et avons gagné, mais parfois au niveau inférieur, il peut vraiment y avoir de la mauvaise volonté et souvent plus on monte, moins il y a de mauvaise volonté.

En ce qui concerne l'accès, il devient de plus en plus difficile pour les Canadiens. À titre d'exemple, si vous devez faire une demande de prestations d'assurance-emploi, lorsque vous arrivez au bureau on vous envoie à un ordinateur; vous devez faire votre demande en ligne. Les gens âgés trouvent ce processus difficile et nous avons des intervenants — s'ils ont la chance d'en trouver un — qui doit s'asseoir avec eux à l'ordinateur parce qu'ils sont incapables de remplir leur demande. L'accès est de plus en plus un problème; les difficultés sont dans les détails des programmes.

Il y a aussi le cumul. J'ignore si nous en avons parlé mais vous avez peut-être abordé la question. Pour chaque dollar qui provient de je ne sais où, vous pouvez perdre 1,50 $ de prestation, disons de la popote roulante. Quand on à un tel système complexe de prestations, on a aussi l'effet de cumul, alors c'est vraiment un problème. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

Le sénateur Segal : C'est très utile. La question complexe, brièvement, était la suivante : Tout le monde dit que la meilleure chose à faire pour avoir une population en santé et heureuse, c'est de s'assurer que tous fassent de bonnes études. Les études constituent un bon indicateur de la capacité de gagner sa vie, de la santé et de la durée de vie des gens, et retirer de l'argent du secteur de l'éducation pour le mettre dans le réseau de la santé, qui

way to go at it. Instead, we should be deeply investing at the other end if you thinking about the long term.

I remember a prime minister who said that the best social policy is a job. We have to do everything possible to ensure that people have the tools necessary to get into the employment market, which is why various literacy initiatives were undertaken by the Mulroney administration with some courage and determination.

What would you recommend for dealing with people who, for reasons largely beyond their control, are outside the economic mainstream? If a government, wants to make the expenditure most likely to help those people find their way back what would you recommend as the most substantial thing that it could do to change the water on the beans, as we say in rural Ontario. I mean back to work in terms that are respectful of whom they are and of the difficulties, they have gone through.

Ms. Tingley: That is scary.

Senator Segal: I never said it would be easy.

Ms. Tingley: We are committed to substantive equality, not formal equality, and the courts have talked about what that means. Offering everyone the same thing is not good enough, but ensuring that people get to the same end is achieving substantive equality, and that is how the Charter has been interpreted.

I have often wondered why our responses to inequality or disadvantage end up compounding disadvantage versus moving people to a position of being not disadvantaged, of achieving substantive equality outcomes.

We do not allow the most disadvantaged to own homes, although we know that owning a home will result in a much better life. We do not believe in giving them money that could go toward accumulating an asset. Our response compounds disadvantage. They have to live in rental housing or perhaps in a very bad situation. Our response to a young mom is that she cannot go to post-secondary school because our social system does not allow that. We know that getting her into post-secondary education or helping her finish high school would help her to achieve substantive equality.

I have skirted the issue, but our responses should be looking at the life course of people. We should be much more sophisticated about it. If we are a country based on equality, our policy responses to social programs should be promoting those outcomes and not compounding disadvantage. Access to education is immensely important. It is very sad that the answer for people who are so disadvantaged is that they cannot go to school.

consacre le plus gros de ses ressources aux trois dernières années de la vie des gens, n'est pas la meilleure chose à faire. Au lieu de cela, nous devrions investir largement à l'autre bout si l'on pense au long terme.

Je me souviens d'un premier ministre qui disait que la meilleure politique sociale, c'est un emploi. Nous devons tout faire pour nous assurer que les gens ont les outils nécessaires pour intégrer le marché du travail, et c'est pourquoi diverses initiatives d'alphabétisation ont été mises en oeuvre par l'administration Mulroney avec une certaine dose de courage et de détermination.

Que recommanderiez-vous pour les gens qui, pour des raisons qui échappent largement à leur volonté, sont en marge de l'économie? Si un gouvernement voulait engager les dépenses les plus susceptibles d'aider ces gens à reprendre la route, quelle est la chose la plus importante que vous recommanderiez qu'il fasse pour accroître leurs chances de réussite. Je veux dire un retour au travail dans la dignité et dans le respect des difficultés qu'ils ont connues.

Mme Tingley : Cela donne le frisson.

Le sénateur Segal : Je n'ai jamais dit que ce serait facile.

Mme Tingley : Nous nous battons pour l'égalité matérielle, par pour l'égalité formelle, et les tribunaux se sont prononcés à ce sujet. Offrir à tout le monde la même chose ne suffit pas, mais s'assurer que les gens arrivent aux mêmes fins, c'est réaliser l'égalité matérielle, et c'est ainsi que la Charte est interprétée.

Je me suis souvent demandé pourquoi nos réponses à l'inégalité ou au désavantage finissent par aggraver le désavantage plutôt que de placer les gens dans une position où ils ne seront pas désavantagés, ou qui leur permettra de réaliser l'égalité matérielle.

Nous ne permettons pas aux plus désavantagés d'être propriétaires de leur maison, même si nous savons que le fait d'être propriétaire leur offrira une bien meilleure qualité de vie. Nous ne voulons pas leur donner de l'argent qui pourrait leur permettre d'accumuler un bien. Notre réponse aggrave le désavantage. Ils doivent vivre à loyer ou même dans une très mauvaise situation. Notre réponse à la jeune mère, c'est qu'elle ne peut pas faire des études postsecondaires parce que notre système social ne le permet pas. Nous savons que lui permettre de faire des études postsecondaires ou l'aider à terminer ses études l'aiderait à réaliser l'égalité matérielle.

J'ai fait le tour de la question, mais nos réponses devraient tenir compte de la vie des gens. Nous devrions être beaucoup plus évolués sur cette question. Si nous sommes un pays d'égalité, nos réponses aux programmes sociaux devraient viser ces résultats et non aggraver les désavantages. L'accès aux études est immensément important. Il est très triste que la réponse pour les gens qui sont si désavantagés, c'est qu'ils ne peuvent pas aller à l'école.

Senator Segal: That was very helpful.

The Chairman: Therefore, you believe that the 42 per cent of adult Canadians who lack the literacy skills to do fundamental things each day of their lives, which things we take for granted, are at the lower level of the poverty scale because of their lack of access.

Ms. Tingley: That is right.

Senator Munson: I assume that the need to get rid of assets means that a farm family cannot qualify for welfare and still keep its assets. It does not seem like welfare is much of an option for them. Do you agree?

Ms. Tingley: They have moved to putting liens on people's homes equivalent to the benefit received. If you receive $10,000 a year, you have mortgaged your house for $10,000. It is extremely punitive and counterproductive.

Senator Segal: If I am correct, Her Majesty's lien comes before that of the bank.

Ms. Tingley: Internationally, poverty reduction strategies are looking at assets, including the asset of having an education. We know that for sole-support mothers having a house would be an immense asset. We know that for families that are struggling having a house is an immense asset.

It is quite interesting that in the U.S. there are many programs for access to home ownership, but not here in Canada, because we do not believe that people should be allowed to accumulate assets. In fact, we strip them of their assets and put liens on their property.

I know that when I was faced with applying for welfare, at a time that I owned a home — of which I am quite proud as a single parent — I chose not to turn to social assistance and instead became an independent contract worker. That was at great cost, but the last thing you want to do is put a second mortgage on your home with the equity slipping away.

Senator Munson: We know that your organization does great work, but the focus has been on women, children and Aboriginals. Are you in a learning curve now on dealing with rural poverty? Do you feel your organization has paid enough attention to rural poverty?

Ms. Tingley: No, I do not think we have spent as much focus on rule poverty as we should. Urban poverty has many advocates and cities are constantly working on that issue. We really welcome this opportunity to meet with you and talk to you about rural poverty. This is a great learning curve for us. We would love to have the resources to do much more work on this issue.

Le sénateur Segal : C'était très utile.

La présidente : Donc, vous croyez que les 42 p. 100 d'adultes canadiens qui n'ont pas les capacités de lecture et d'écriture voulues pour faire des choses fondamentales tous les jours de leur vie, ces choses que nous tenons pour acquises, sont au bas de l'échelle de la pauvreté en raison du manque d'accès.

Mme Tingley : C'est exact.

Le sénateur Munson : J'imagine que l'obligation de se départir de ses biens signifie qu'une famille agricole ne peut être admissible à l'aide sociale et conserver quand même ses biens. Il semble que l'aide sociale ne soit pas vraiment un choix pour eux. Êtes-vous d'accord?

Mme Tingley : Ils imposent maintenant sur la résidence des gens des droits de rétention équivalents aux prestations reçues. Si vous recevez 10 000 $ par année, vous avez hypothéqué votre maison pour 10 000 $. C'est très punitif et contreproductif.

Le sénateur Segal : Si je ne me trompe pas, les droits de Sa Majesté passent avant ceux de la banque.

Mme Tingley : À l'échelle internationale, les stratégies de réduction de la pauvreté tiennent compte des biens, notamment celui que représentent les études. Nous savons que pour les mères seules soutien de famille, avoir une maison serait un bien immense. Nous savons que pour les familles en difficulté, avoir une maison est un bien immense.

Il est très intéressant de voir qu'aux États-Unis il y a de nombreux programmes d'accès à la propriété, mais pas ici au Canada, parce que nous ne croyons pas que les gens devraient pouvoir accumuler des biens. En fait, nous les dépouillons de leurs biens et imposons des droits sur leur propriété.

Je sais que lorsque j'ai dû demander l'aide sociale, alors que j'avais une maison — dont la mère célibataire que je suis est très fière — j'ai choisi de ne pas recourir à l'aide sociale et de devenirs travailleurs autonomes à contrat. Cela m'a coûté cher, mais la dernière chose qu'on veut faire, c'est de souscrire une deuxième hypothèque et de voir fondre la valeur de ses biens.

Le sénateur Munson : Nous savons que votre organisation fait un travail formidable, mais l'accent est sur les femmes, les enfants et les Autochtones. Êtes-vous dans une courbe d'apprentissage maintenant en ce qui concerne la pauvreté rurale? Croyez-vous que votre organisation s'est suffisamment concentrée sur la pauvreté rurale?

Mme Tingley : Non, je ne crois pas que nous ayons consacré autant d'effort que nous aurions dû consacrer à la pauvreté rurale. La pauvreté urbaine a beaucoup de défenseurs et les villes travaillent continuellement sur cette question. Nous sommes vraiment ravies de cette occasion qui nous est donnée de vous parler de la pauvreté rurale. C'est une formidable courbe d'apprentissage pour nous. Nous aimerions avoir assez de ressources pour en faire beaucoup plus.

Senator Merchant: In response to Senator Segal's questions, you have answered my question about thinking of creative ways to prevent people from falling down so far.

Does your organization have members who deal with people in rural areas, or are you urban-based?

Ms. Tingley: We have members across Canada, and we have many rural members.

Senator Merchant: Do they work in their own communities?

Ms. Tingley: Yes, they do.

The Chairman: In Canada there is the a question of distance from access. How do the people working with you connect? One thing that has troubled us and has encouraged us to try this is the reality of distance and pride of people who have lived on the land and are now at risk. That is happening in every corner of this country. How do your people cross that barrier? What is the response when they have to deal with the very things that happen in cities and add to them the isolation of being out on the land?

Ms. Tingley: We do an incredible amount of teleconferencing. One member of our board of directors is a fisherman. There is such a respect for the fisherman member, too. The board is made up of people who are active in their communities across Canada. Building understanding across the country is critical for us.

We also use email to some extent, although some members of our board of directors do not have access to a computer or the Internet. That means mailing things, et cetera. It is always a challenge. Canada is a big country and it is difficult to bring everyone together with limited resources.

I am not sure if that answered your question.

The Chairman: It is a question that is hard to answer and I know that.

This is our first meeting and you are our first witnesses on this issue. We have started with a very helpful group. It is good for us to know right at the beginning that this will be an extremely sensitive and difficult job to do. As we move along, we may want to talk to you again. Having been here today and knowing what the interests of the committee are, if you or your colleagues come across useful or other issues of concern in what you are doing, please let us know.

Ms. Tingley: There are amazing rural groups out there, including rural women's groups. There is an amazing array of rural groups. I know we probably have not done justice to their depth of knowledge around the different issues. I am sure they will be included in your hearings as you move into other areas.

Le sénateur Merchant : En réponse aux questions du sénateur Segal, vous avez répondu à má question concernant les façons créatives d'empêcher les gens de chuter aussi bas.

Votre organisation a-t-ellé des membres qui s'occupent des gens en milieu rural ou êtes-vous en milieu urbain?

Mme Tingley : Nous avons des membres dans tous les coins du pays, et nous avons de nombreux membres ruraux.

Le sénateur Merchant : Travaillent-ils dans leurs propres collectivités?

Mme Tingley : Oui, c'est bien cela.

La présidente : Au Canada, il y a une question de distance des points d'accès. Comment les gens qui travaillent avec vous communiquent-ils? L'une des choses qui nous ont troublés et nous ont incités à aller de l'avant, c'est la réalité des distances et de la fierté des gens qui ont vécu sur la terre et qui sont maintenant à risque. Ces choses arrivent dans tous les coins de ce pays. Comment vos gens franchissent-ils cet obstacle? Comment réagissent-ils quand ils doivent composer avec les mêmes choses qui se passent à la ville et y ajouter l'isolement de la campagne?

Mme Tingley : Nous faisons énormément de conférences téléphoniques. L'un des membres de notre conseil d'administration est pêcheur. Il y a tant de respect pour le membre pêcheur aussi. Le conseil est composé de personnes qui sont actives dans leur collectivité dans toutes les régions du Canada. Il est essentiel pour nous d'être bien compris partout au pays.

Nous utilisons aussi le courriel dans une certaine mesure, quoique certains de nos membres n'ont pas accès à un ordinateur ou à Internet. Il faut dont poster des choses, etc. C'est toujours difficile. Le Canada est un grand pays et il est difficile de réunir tout le monde avec des ressources limitées.

Je ne suis pas certaine que cela ait répondu à votre question.

La présidente : Il est difficile d'y répondre, je sais.

C'est notre première réunion et vous êtes nos premiers témoins sur cette question. Nous avons commencé avec un groupe très utile. Il est bon de savoir dès le départ que le travail sera extrêmement délicat et difficile. Nous voudrons peut-être vous parler à nouveau au cours de nos travaux. Votre présence ici aujourd'hui vous ayant permis de connaître les intérêts du comité, nous vous serions reconnaissants de nous faire part de toute autre question qui peut être portée à votre connaissance concernant vos travaux.

Mme Tingley : Il y a des groupes ruraux extraordinaires sur le terrain, et notamment des groupes de femmes en milieu rural. Il y a un étonnant éventail de groupes ruraux. Je sais que nous n'avons probablement pas rendu justice à l'étendue de leurs connaissances des diverses questions. Je suis persuadée qu'ils participeront à vos audiences dans les autres régions.

The Chairman: It would be helpful if our staff could be in touch with you to find out some of the areas and some of the contacts that you might recommend.

Ms. Tingley: Certainly.

The Chairman: Thank you very much.

Thank you, colleagues. This is a good start on what very clearly is a tough issue.

The committee adjourned.

La présidente : Il serait utile que notre personnel puisse communiquer avec vous pour connaître les régions et les personnes-ressources que vous pourriez recommander.

Mme Tingley : Certainement.

La présidente : Merci beaucoup.

Merci chers collègues. C'est un bon départ dans ce qui est manifestement une question difficile.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, September 28, 2006

National Anti-Poverty Organization:

Sherrie Tingley, Executive Director;

Debbie Frost, President, Board of Directors;

Nancy Shular, Vice-President, Board of Directors.

TÉMOINS

Le jeudi 28 septembre 2006

Organisation nationale anti-pauvreté :

Sherrie Tingley, directrice générale;

Debbie Frost, présidente du conseil d'administration;

Nancy Shular, vice-présidente du conseil d'administration.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Publications



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, October 3, 2006
Thursday, October 5, 2006

Issue No. 7

Third and fourth meetings on:

Rural poverty in Canada

APPEARING:
The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P.,
Minister of Agriculture and Agri-Food

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 3 octobre 2006
Le jeudi 5 octobre 2006

Fascicule n° 7

Troisième et quatrième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

COMPARAÎT :
L'honorable Chuck Strahl, C.P., député,
ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

DEC

4194-44201

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mahovlich
Christensen	Mitchell
Cordy	Oliver
* Hays	Peterson
(or Fraser)	Segal
* LeBreton, P.C.	Tkachuk
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Munson was substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*October 2, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cordy was substituted for that of the Honourable Senator Munson (*October 3, 2006*).

The name of the Honourable Senator Munson was substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*October 3, 2006*).

The name of the Honourable Senator Cordy was substituted for that of the Honourable Senator Munson (*October 4, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mahovlich
Christensen	Mitchell
Cordy	Oliver
* Hays	Peterson
(ou Fraser)	Segal
* LeBreton, C.P.	Tkachuk
(ou Comeau)	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Munson est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 2 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy est substitué à celui de l'honorable sénateur Munson (*le 3 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Munson est substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 3 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy est substitué à celui de l'honorable sénateur Munson (*le 4 octobre 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 3, 2006
(14)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 5:31 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Christensen, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mitchell, Munson, Oliver, Peterson and Tkachuk (9).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

APPEARING:

The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food.

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister;

Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats.

The Honourable Chuck Strahl made a statement and, together with Ms. Ouimet and Ms. Mitchell, responded to questions.

At 6:36 p.m., the committee proceeded to the consideration of its revised budget:

Professional and Other Services	$ 138,285
Transportation and Communications	299,460
All Other Expenditures	33,000
TOTAL	$ 470,745

It was moved by the Honourable Senator Tkachuk that the revised budget concerning the study on rural poverty in the amount of $470,745 be adopted and that the Chair present the same to the Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:49 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 3 octobre 2006
(14)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 31, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Christensen, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mitchell, Munson, Oliver, Peterson et Tkachuk (9).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule nº 6 des délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable Chuck Strahl, C.P., député, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire.

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée;

Donna Mitchell, directrice exécutive, Secrétariat rural aux coopératives.

L'honorable Chuck Strahl fait une déclaration puis, aidé de Mmes Ouimet et Mitchell, répond aux questions.

À 18 h 36, le comité examine son budget révisé :

Services professionnels et autres	138 285 $
Transports et communications	299 460 $
Autres dépenses	33 000 $
TOTAL	470 745 $

Il est proposé par l'honorable sénateur Tkachuk que le budget révisé de 470 745 $ pour l'étude sur la pauvreté rurale au Canada soit adopté, et que la présidente soumette ce budget au Comité de la régie interne, des budgets et de l'administration.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 49, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, October 5, 2006
(15)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:11 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Christensen, Cordy, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mitchell, Oliver, Peterson and Tkachuk (9).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

WITNESSES:

Statistics Canada:

Sylvie Michaud, Director, Income Statistics;

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;

Ray Bollman, Research Economist.

Ms. Michaud and Mr. Bollman each made a statement, and together with Mr. Chartrand, responded to questions.

At 10:02 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 5 octobre 2006
(15)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 11, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Christensen, Cordy, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mitchell, Oliver, Peterson et Tkachuk (9).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Statistique Canada :

Sylvie Michaud, directrice, Statistique du revenu;

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;

Ray Bollman, économiste chercheur.

Mme Michaud et M. Bollman font chacun une déclaration puis, aidés de M. Chartrand, répondent aux questions.

À 10 h 2, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 3, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:31 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn *(Chairman)* in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, today we are very pleased to have with us again the Minister of Agriculture and Agri-food Canada, the Honourable Chuck Strahl.

As you know, the last few years have seen the worst levels of Canadian farm incomes in our history. Farm families have suffered the most and the situation has had an impact on rural communities all across Canada. Recognizing the importance of the problem, the federal government announced last July the creation of the Canadian Farm Families Options Program, providing $550 million to help lower-income individual farmers and their farm families.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Until the end of the year, the committee will hear from a variety of different witnesses who will give an overview of poverty in rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities throughout the country next year.

This is the second time that Minister Strahl has appeared before this committee since he took over the reigns of this most difficult portfolio. We are pleased to welcome him here again and to hear his views on rural poverty. Minister, I know you have travelled across the country and you were even in Lethbridge.

Accompanying the minister today are Christiane Ouimet and Donna Mitchell. Ms. Ouimet grew up on a dairy farm in St. Albert, Ontario, and Ms. Mitchell comes from Sherbrooke, Quebec. Welcome to you both.

Minister Strahl can stay for only an hour this evening — and we are lucky to get him. However, his two partners are prepared to stay a bit longer to answer any continuing questions we may have. We have taken on a big issue and it is good to have a session with you at the beginning. I am sure we will be able to pick you up during the course of the work that we will be doing, if we need to do so.

Hon. Charles Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food: Thank you. It is good to be back. I appreciate the work that this committee does. The topic you have chosen for your next project is a big one and of tremendous importance. It is a very complex and multi-facetted issue. I congratulate you for taking it on and look forward to your report at the end of your investigations. Senator Segal has been in the middle of this project

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 3 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 31, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, nous sommes très heureux de recevoir aujourd'hui encore une fois le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire du Canada, l'honorable Chuck Strahl.

Comme vous le savez, les revenus agricoles ces dernières années ont été les plus faibles de notre histoire. Ce sont les familles agricoles qui ont souffert le plus, et la situation a eu une incidence sur les collectivités rurales partout au Canada. Conscient de la gravité du problème, le gouvernement fédéral a annoncé en juillet dernier la création du Programme canadien d'options pour les familles agricoles visant à offrir une aide de 550 millions de dollars aux agriculteurs à faible revenu et à leur famille.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Jusqu'à la fin de l'année, le comité recevra divers témoins qui dresseront un portrait de la pauvreté dans les régions rurales. Ces témoignages contribueront à préparer le comité pour les séances qu'il tiendra dans des collectivités rurales partout au pays au cours de la prochaine année.

C'est la deuxième fois que le ministre comparaît devant notre comité depuis qu'il a pris en charge ce dossier des plus difficiles. Nous sommes ravis de l'accueillir encore une fois et d'entendre son point de vue au sujet de la pauvreté rurale. Je sais, monsieur le ministre, que vous avez visité plusieurs endroits au pays et que vous vous êtes même rendu à Lethbridge.

Le ministre est accompagné aujourd'hui par Christiane Ouimet et Donna Mitchell. Mme Ouimet a grandi sur une ferme laitière à Saint-Albert, en Ontario, et Mme Mitchell est originaire de Sherbrooke, au Québec. Je vous souhaite la bienvenue à toutes les deux.

Le ministre sera avec nous pendant une heure seulement — et je dois dire que nous avons de la chance qu'il ait pu venir ici ce soir. Par contre, ses deux collègues sont disposées à rester un peu plus longtemps pour répondre aux autres questions que nous pourrions avoir. La tâche qui nous attend est grande, et c'est pourquoi nous sommes heureux de pouvoir tenir une séance avec vous dès le début. Je suis certaine que nous pourrons vous réinviter durant nos travaux si c'est nécessaire.

L'honorable Charles Strahl, P.C., député, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire : Merci. Je suis ravi de comparaître une nouvelle fois devant vous. Je reconnais la valeur du travail qu'effectue le comité. Le sujet que vous avez choisi d'examiner est extrêmement important. Il s'agit d'une question très complexe et qui a de multiples facettes. Je vous félicite d'entreprendre cette étude et j'attends avec impatience le rapport

as well. He has done quite a bit of writing and talking to me and to others about this and has covered everything from the need for strategic investment by the government and regulatory modernization to labour force development. It covers the whole gamut, including federal, provincial and local issues.

The government is focusing on rural poverty and rural incomes; I am pleased that you are as well. I wish to reinforce the idea that rural poverty is not only an agricultural issue. Rural Canada faces much the same issues in many of its resource-based sectors, and the economies of those rural communities that are heavily reliant on those sectors, especially single industries, find themselves in this quandary from time to time.

[*Translation*]

As Minister of Agriculture and Rural Development, I am deeply committed to the viability of rural communities. However, rural policy is not confined to agriculture.

[*English*]

The challenge will call for a collaborative effort as we deal with this. The rural secretariat located within my department works with other federal departments and other provincial partners to foster a better understanding, both interdepartmentally and amongst levels of governments, about the issues and concerns of Canadians — especially those who live in those areas — and supports efforts to address these issues.

As the responsible minister, my mandate is threefold: to provide leadership and coordination for the Canadian rural partnership, to facilitate liaison and create partnerships around rural issues and priorities, and to promote dialogue among the stakeholders and the federal government. This part of Agriculture and Agri-Food Canada does not have a huge budget, but it is the one coordinating role that cuts across government departments, whether economic, cultural, social or environmental, and tries to coordinate things so that nothing falls through the cracks.

I wish to review some of the steps that we have taken to address rural issues. Many rural issues are reliant on natural resource-based industries and one third of the rural Canadian workforce is employed in industry directly or indirectly related to natural resources. Local, national and global forces have changed the nature of these resource-based industries, and many of the problems facing Canadian rural communities are faced by rural communities worldwide; these problems are not exclusive to Canada. As we continue to improve productivity and competitiveness, we should be aware of the need of these vulnerable communities to adapt.

que vous produirez à la fin de vos travaux. Le sénateur Segal a déjà commencé à travailler à ce dossier. Il m'a écrit à quelques reprises, il s'est entretenu avec moi et avec d'autres à propos du sujet et il a tout examiné, depuis la nécessité pour le gouvernement d'effectuer des investissements stratégiques et de moderniser la réglementation jusqu'au perfectionnement de la main-d'œuvre. Il s'est penché sur toutes les questions touchant le gouvernement fédéral, les provinces et les municipalités.

Je suis ravi de constater que le comité, à l'instar du gouvernement, se préoccupe de la pauvreté rurale et des revenus agricoles. Je tiens à souligner par contre que la pauvreté rurale n'est pas un problème lié uniquement au secteur agricole. Les régions rurales du Canada qui dépendent des industries axées sur les ressources vivent les mêmes problèmes. L'économie des collectivités rurales qui dépendent beaucoup de ces industries, surtout celles dominées par une industrie unique, risque de temps à autre d'être chancelante.

[*Français*]

En tant que ministre de l'Agriculture et du développement rural, j'ai à cœur la viabilité des collectivités rurales. Toutefois, la politique rurale ne se limite pas à l'agriculture.

[*Traduction*]

Un effort de collaboration sera nécessaire pour remédier à la situation. Le Secrétariat rural du ministère collabore avec d'autres ministères fédéraux et des partenaires provinciaux pour favoriser une meilleure compréhension, à la fois au sein des ministères et des divers paliers de gouvernement, des enjeux et des préoccupations des Canadiens — particulièrement ceux qui vient dans les régions rurales — et il appuie les efforts déployés en vue de régler les problèmes.

En tant que ministre, mon mandat comporte trois volets, à savoir jouer un rôle de leadership et de coordination dans le partenariat rural canadien; faciliter la liaison et la création de partenariats sur des priorités et des enjeux ruraux; et favoriser le dialogue entre les intervenants ruraux et le gouvernement fédéral. Le Secrétariat rural ne dispose pas d'un gros budget, mais il est le seul organisme à jouer un rôle de coordination qui touche tous les ministères, qu'ils soient de nature économique, culturelle, sociale ou environnementale, pour veiller à ce que rien ne passe entre les mailles du filet.

J'aimerais passer en revue certaines des mesures que nous avons prises à l'égard des problèmes que vivent les régions rurales. Un grand nombre des régions rurales dépendent d'industries fondées sur les ressources naturelles, et un tiers des travailleurs de ces régions travaillent dans des industries directement ou indirectement liées aux ressources naturelles. Les forces régionales, nationales et mondiales ont modifié la nature des industries axées sur les ressources, et bon nombre des problèmes auxquels sont confrontées les collectivités rurales canadiennes sont les mêmes que ceux que connaissent les autres régions rurales dans le monde. C'est donc dire que ces problèmes ne sont pas propres au Canada. À mesure que la productivité et notre position concurrentielle s'améliorent, nous devrions garder en tête la nécessité pour ces communautés vulnérables de s'adapter.

[*Translation*]

The May budget included measures to help communities that depend on resources and infrastructure, housing, tax incentive and skills development programs of significant benefit to rural Canadians.

[*English*]

The budget included measures to respond to pressures in economic disruptions that these industries face from international markets and trade barriers in the respective sectors. We provided $400 million over the next two years to the forestry sector to help strengthen the long-term competitiveness of the industry and to support worker adjustment. We removed the tax liability faced by fishers when they transfer their fishing property to their children by giving them the same $500,000 lifetime capital gains exemption that farmers and other small business owners already have. As well, we have committed $2.2 billion over five years to the Municipal Rural Infrastructure Fund. That fund is a special investment specifically structured to respond to local infrastructure needs.

There are other more general budget measures, such as tax reductions, general income tax reductions, and the universal child care benefit that has been proposed now by a couple of parties. We have been able to institute that for all Canadians, but that universal child care benefit benefits rural Canadians as well. We have increased the income eligible for small business owners from $300,000 to $400,000. We have announced a 12 per cent tax rate for qualifying small business owners, and that will be reduced to 11 per cent by 2009. We have started measures to help small business and other employers who can contribute to a skilled and educated workforce, which is particularly important in rural areas, by providing tax credits for employers who hire apprentices and grants to first and second year apprentices. Often those jobs in the rural areas are in big demand and we are trying to give that a boost.

In addition, my colleague Diane Finley, Minister of Human Resources and Social Development, announced last week that Canada's new government will invest $1 million through Canada's Sector Council Program to help create a new sector council for the agricultural industry, specifically for the human resources side to boost our recruiting and retaining of skilled workers. I am sure you will hear much about that in your deliberations. In some places it is a crisis, but certainly there is a shortage of skilled workers in the rural areas. It is ironic that people from rural Canada looking for work too often go to the

[*Français*]

Le budget de mai prévoyait des mesures pour aider les collectivités qui dépendent des ressources et des programmes d'infrastructure, de logements et d'avantages fiscaux et de développement des compétences dont les Canadiens ruraux profiteront grandement.

[*Traduction*]

Le budget comprend des mesures destinées à contrer les perturbations économiques causées par les marchés internationaux et les obstacles au commerce. Nous nous sommes engagés à verser 400 millions de dollars au cours des deux prochaines années à l'industrie forestière en vue de l'aider à renforcer sa position concurrentielle à long terme et à soutenir l'adaptation des travailleurs. Nous avons supprimé l'impôt que devaient payer les pêcheurs lorsqu'ils transféraient leurs biens de pêche à leurs enfants et nous leur avons accordé la même exonération cumulative des gains en capital de 500 000 dollars dont bénéficient les agriculteurs et les autres propriétaires de petites entreprises. De plus, nous nous sommes aussi engagés à verser 2,2 milliards de dollars durant les cinq prochaines années au Fonds sur l'infrastructure municipale rurale. Ce fonds est conçu précisément pour répondre aux besoins locaux en infrastructure.

Le budget prévoit également d'autres mesures plus générales, comme une diminution des taxes, des baisses générales d'impôt sur le revenu et la prestation universelle pour la garde d'enfants, que proposent maintenant deux autres partis. Ces mesures visent l'ensemble des Canadiens, et je tiens à souligner que la prestation universelle pour la garde d'enfants est destinée également aux Canadiens des régions rurales. Nous avons fait passer de 300 000 dollars à 400 000 dollars le montant des bénéfices des petites entreprises qui est admissible au taux d'imposition fédéral réduit. Nous avons annoncé un taux d'imposition de 12 p. 100 pour les propriétaires des petites entreprises admissibles, et ce taux passera à 11 p. 100 d'ici 2009. Nous avons entrepris d'aider les petites entreprises et d'autres employeurs qui peuvent contribuer à former une main-d'œuvre compétente, ce qui est particulièrement important dans les régions rurales, en accordant des crédits d'impôt aux employeurs qui embauchent des apprentis et en offrant des bourses aux apprentis au cours de la première et de la deuxième année. Les régions rurales sont souvent à la recherche de travailleurs, et nous essayons de les aider à cet égard.

Par ailleurs, ma collègue, Diane Finley, ministre des Ressources humaines et du Développement social, a annoncé la semaine dernière que le nouveau gouvernement canadien investira un million de dollars par l'entremise du programme des conseils sectoriels pour créer un nouveau conseil sectoriel pour l'industrie de l'agriculture, en particulier le secteur des ressources humaines en vue d'accroître le recrutement et d'améliorer le taux de rétention des travailleurs compétents. Je suis certain que vous en entendrez beaucoup parler au cours de vos séances. Dans certains milieux, il y a une crise, mais il est certain que les régions rurales

big cities to get it. Retaining skilled workers in rural areas is an ongoing problem.

[*Translation*]

The budget provided for additional expenditures of $1.5 billion for agriculture. Clearly, this new funding will help to stimulate the economies of rural communities.

[*English*]

We used part of the $1.5 billion announced in the budget to make changes to the Canadian Agricultural Income Stabilization inventory evaluation. A lot of this money will be paid out over the fall, over the next three months, in CAIS inventory value improvements.

We have also implemented a $50-million Crop Cover Protection Program. It has been well subscribed to in rural Canada by people affected by flooding.

The Canadian Farm Families Options Program, which I have spoken to Senator Segal about, is a pilot project aimed at helping rural farm families who have fallen through the cracks and are under financial stress. Eligible families will receive a payment to bring them to a maximum income of $25,000 for families or $15,000 for individuals if they have a commercial farm. That is based on income for bona fide farmers. That money is starting to flow out and well over 3,000 people have already applied and have received funds from the program.

Altogether about $5 billion will flow out through my ministry in government payments by the end of the fiscal year. It is a shared jurisdiction: $3 billion is federal and $2 billion is provincial. Between now and the end of the year $2 billion will be paid out.

Also, in support of rural Canada we have announced our intention to require that transportation fuel sold in this country will have an average of at least 5 per cent renewable fuels, ethanol or bio-diesel, by 2010.

We have announced a program to help farmers get in on the ground floor with the Biofuels Opportunities for Producers Initiative. BOPI has $10 million in it. That money has been farmed out across the country to help individuals, groups and communities, including those that have a high percentage of farmer involvement, to get access to planning services and to hire professionals to help them put together business plans, so that when we announce the rest of our biofuels initiative in the later part of the fall, they will be able to get in on the ground floor. I hope the program we announce over the next little while will help

manquent de travailleurs compétents. C'est paradoxal que des gens des régions rurales aillent chercher du travail dans les grandes villes. Retenir les travailleurs compétents dans les régions rurales est un problème qui persiste.

[*Français*]

Le budget prévoyait des dépenses additionnelles de 1,5 milliards de dollars pour le portefeuille de l'agriculture. Cette injection de fonds va certainement stimuler l'économie des collectivités rurales.

[*Traduction*]

Nous avons utilisé une partie des 1,5 milliard de dollars annoncé dans le budget pour apporter des changements à l'évaluation des stocks dans le cadre du Programme canadien de stabilisation du revenu agricole. Une grande part de cette somme sera versée à l'automne, soit au cours des trois prochains mois.

Nous avons aussi créé un programme de protection des cultures de couverture doté d'un budget de 50 millions de dollars. Cette initiative a été bien accueillie par les habitants des régions rurales touchés par des inondations.

Le Programme canadien d'options pour les familles agricoles, dont j'ai parlé au sénateur Segal, est un projet pilote visant à aider les ménages agricoles qui n'ont pu bénéficier d'autres programmes et qui éprouvent des difficultés financières. Les familles admissibles recevront une prestation d'au maximum 25 000 $ et une personne seule qui exploite une ferme commerciale obtiendra 15 000 $. Ces montants ont été établis en fonction du revenu moyen des fermiers. On a commencé à libérer les fonds, et plus de 3 000 personnes ayant déjà soumis une demande ont reçu des prestations par l'entremise du programme.

En tout, environ 5 milliards de dollars en prestations gouvernementales seront versés par mon ministère d'ici la fin de l'exercice financier. Comme il s'agit d'un domaine de compétence partagée, 3 milliards viennent du fédéral, et 2 milliards, des provinces. D'ici la fin de l'année, on aura déboursé 2 milliards de dollars.

Par ailleurs, en appui au Canada rural, nous avons annoncé notre intention d'exiger que d'ici 2010, le carburant de transport vendu au pays contienne, en moyenne, au moins 5 p. 100 de carburants renouvelables, comme l'éthanol ou le biodiésel.

Nous avons annoncé un programme visant à aider les fermiers à se positionner pour tirer parti de cette mesure, appelée l'Initiative des marchés de biocarburants pour les producteurs et dotée d'un budget de 10 millions de dollars. Cet argent a été distribué partout au pays pour aider les personnes, les groupes ou les communautés, y compris celles où un fort pourcentage de fermiers participent à la production de biocarburants, à avoir accès à des services de planification et à pouvoir à embaucher des professionnels pour les aider à préparer des plans d'affaires. Ainsi, lorsque nous annoncerons le reste de notre initiative en matière de

diversify those communities and allow them to take part in what will be a big part of rural Canada.

We put some money into the development of the co-op program in Canada to specifically develop cooperative initiatives to deal with biofuels opportunities for farmers. Again, this is to try to get farmers and not just oil companies in on this project.

As well, in response to the wishes of the co-op communities, we passed a tax deferral measure that benefits members of agricultural co-ops in how they are taxed and how their dividends are taxed. It helps them to retain more of their earnings and makes co-ops more viable in the long-term. Co-ops have a long tradition in Canadian rural communities, so when local people want to use them, we want to help strengthen that co-op community as well.

In conclusion, honourable senators, rural Canada is very important. It is more than just symbolic to Canadians; it is really our heartland in more ways than one. We all have our own stories and experiences that tell us how important rural Canada is.

One level of government alone will not be able to solve the problem of rural poverty. Our efforts are focused on helping rural communities, and working with provincial and territorial governments, to try to eliminate any barriers to training or skills development so that rural Canadians can take advantage of government programs or business opportunities in ways that can address all the challenges we know are out there.

I look forward to your input. I am not sure when your report will be due. I think there are advantages to getting something into the mix for the pre-budget consultation. We may want to consider an interim report. If you think there are budgetary measures that we should consider, I look forward to that advice and something to consider in terms of timing. You do not want to wait, in regard to the budget, if there are budgetary measures. I expect you will have other suggestions that are not budgetary, as there is a host of problems in rural Canada. They are not all agricultural or international trade problems; they are multi-facetted, as are the solutions.

If I have a concern — and this is just an observation — it is that your subject matter is so broad. I spend almost all my time just on the agricultural component and you have taken on the whole rural aspect, so you have your work cut out for you. I do not know how you will focus on it, but I am sure you will find a way. It is a big, big subject and I wish you well. It is important and we look forward to your report when it is done.

biocarburants à la fin de l'automne, ils pourront y participer. J'espère que le programme que nous dévoilerons prochainement contribuera à diversifier l'économie de ces communautés et à leur permettre de pénétrer un marché qui occupera une grande place dans le Canada rural.

Nous avons alloué des fonds au développement d'un programme coopératif canadien afin de créer des initiatives coopératives permettant aux fermiers de profiter des débouchés qu'offrent les biocarburants. Encore une fois, cette mesure vise à ce que les cultivateurs, et pas seulement les compagnies pétrolières, participent au projet.

De plus, pour répondre à la demande des coopératives, nous avons adopté une mesure de report de l'impôt qui présente des avantages financiers pour les membres de coopératives agricoles sur le plan de l'imposition de leurs revenus et de leurs dividendes. Cette mesure les aide à conserver une plus grande part de leurs bénéfices et rend les coopératives plus viables à long terme. Ces dernières sont ancrées depuis longtemps dans les communautés rurales canadiennes; nous voulons donc les renforcer pour les gens qui veulent en faire partie.

En conclusion, honorables sénateurs, le Canada rural est très important. Pour nous, Canadiens, c'est plus qu'un simple symbole; c'est à plus d'un égard le cœur de notre pays. Chacun de nous a sa propre expérience ou histoire qui lui a appris à quel point le Canada rural est essentiel.

Un seul palier de gouvernement ne suffira pas pour résoudre le problème de la pauvreté rurale. Nous nous efforçons d'aider les communautés rurales et, en collaboration avec les gouvernements provinciaux et territoriaux, nous tentons d'éliminer les obstacles à la formation ou au développement des compétences afin que les Canadiens vivant en campagne puissent tirer parti des programmes gouvernementaux ou des occasions d'affaires pour faire face à tous les défis qui les attendent.

Je serais heureux de savoir ce que vous en pensez. J'ignore à quelle date exactement votre rapport doit être présenté. Je crois qu'on aurait avantage à mieux nous préparer en vue des consultations pré-budgétaires. Nous pourrions rédiger un rapport provisoire. Si vous croyez que nous devrions considérer certaines mesures budgétaires, j'aimerais que vous me le fassiez savoir en nous proposant un échéancier. Il ne faut pas attendre. J'espère également que vous ferez des propositions autres que budgétaires, compte tenu des nombreux problèmes qu'il y a dans le Canada rural. Ceux-ci ne sont pas tous liés à l'agriculture ou au commerce international; ils ont de multiples facettes, tout comme les solutions, d'ailleurs.

Une chose me préoccupe — et il s'agit seulement d'une observation : c'est le fait que votre sujet soit si vaste. Je consacre pratiquement tout mon temps au volet agricole; mais vous vous attaquez à la dimension rurale en entier, alors vous aurez du pain sur la planche. J'ignore comment vous orienterez vos travaux, mais je suis certain que vous trouverez un moyen. C'est un sujet très vaste, et je vous souhaite bonne chance. C'est un dossier important et nous attendons avec impatience votre rapport.

The Chairman: You are right; it is a big, big subject. We are hoping to have, from our first hearings here in Ottawa, an interim report by the end of the year to give an indication of where we are going, and then next year, throughout the year, we will be on the road in every part of Canada.

We thank you very much for your concerns, which we share, and the thoughts that you have given us. It is a very troubling situation. We hope that you will be available to meet with us again down the road.

Senator Tkachuk: You mentioned the Canadian Farm Families Options Program, which provides payments that will bring farm incomes up to a maximum of $25,000 for families and $15,000 for individuals. Does money derived from off-farm income sources factor into calculations for this program?

Mr. Strahl: No, it does not, senator. It does, depending on how you look at it. It does in the sense that the program is designed to look at a family's total income. For example, if someone was working off the farm in an oil patch and was making $60,000 to $80,000 a year, he would not qualify for this program. It is based on family income. It is to target those groups that do not have access to off-farm employment or that have not been able to work off farm because either they do not live where that is possible or perhaps their family situation does not allow it.

It is specifically targeted for people who have at least $50,000 in gross revenue. We had to pick a number. That $50,000 in gross revenue was to provide their bona fides as legitimate farmers, if you will. It is based on income and not on any other programming or anything else the government does. Then, if your income tax form shows that you made less than $25,000 net income, it will bring you back up to that level. That is the low-income cutoff for rural Canada, which is why those numbers were chosen.

Senator Tkachuk: It almost sounds like a guaranteed annual income.

Mr. Strahl: This is a pilot project. This has never been done before in public policy. It will help bring those people up to a certain level. It does two or three things. It helps to give them something to live on. Statistics Canada says that there are up to 26,000 families in rural Canada trying to get by on less than $25,000 per year. That is a concern.

Senator Tkachuk: Are those all farm families?

Mr. Strahl: Yes, families, or individuals who make less than $15,000 per year.

The program gives them some money — I do not know on average how much — to bring them up to a standard where they can at least look after their families. It also provides access for those families to business services for which there would normally be a charge. I am talking about business advisory services or skills

La présidente : Vous avez raison; c'est un sujet très vaste. Nous espérons qu'avant la fin de l'année, à l'issue de nos premières audiences ici, à Ottawa, nous pourrons rédiger un rapport provisoire pour connaître la direction à prendre. Puis, tout au long de l'année prochaine, nous nous déplacerons partout au pays.

Nous vous remercions beaucoup de nous avoir fait part de vos préoccupations, que nous partageons, ainsi que des idées que vous nous avez données. La situation est très inquiétante. Nous espérons que vous pourrez encore venir nous rencontrer dans l'avenir.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez mentionné le Programme canadien d'options pour les familles agricoles, en vertu duquel on accorde des prestations qui porteront les revenus agricoles à un maximum de 25 000 $ pour les familles et de 15 000 $ pour les personnes. Les revenus de sources autres qu'agricoles entrent-ils en ligne de compte dans le calcul des prestations?

M. Strahl : Non, sénateur, ou plutôt, oui; cela dépend du point de vue. Ce facteur entre en ligne de compte dans la mesure où le programme vise à déterminer le revenu total d'une famille. Par exemple, quelqu'un qui travaillerait à l'extérieur de la ferme dans le secteur pétrolier et gagnerait 60 000 $ ou 80 000 $ par année ne serait pas admissible au programme. Les sommes allouées sont fonction du revenu familial. Le programme cible justement les groupes qui ne peuvent travailler à l'extérieur de l'exploitation, soit parce que c'est impossible où ils habitent, soit parce que leur situation familiale ne le leur permet pas.

Le programme vise spécialement ceux qui ont des revenus bruts d'au moins 50 000 $. Nous devions fixer un montant. Ce seuil devait servir à déterminer qui sont les véritables agriculteurs, en quelque sorte. Il est fondé sur les revenus et ne tient pas compte de tout autre programme ou mesure du gouvernement. Mais si votre formulaire de déclaration de revenus indique que vous avez gagné moins de 25 000 $ nets, on vous versera la différence jusqu'à concurrence de ce montant. Il s'agit du seuil de faible revenu pour le Canada rural; c'est pourquoi nous avons choisi ces montants.

Le sénateur Tkachuk : On dirait presque un revenu annuel garanti.

M. Strahl : Il s'agit d'un projet pilote. C'est du jamais vu en matière de politiques gouvernementales. Cette mesure haussera jusqu'à un certain niveau le revenu des gens concernés. Elle a deux ou trois effets, notamment celui d'assurer un moyen de subsistance aux fermiers. Selon Statistique Canada, jusqu'à 26 000 familles vivant en milieu rural au Canada tentent de s'en sortir avec moins de 25 000 $ par année. C'est préoccupant.

Le sénateur Tkachuk : S'agit-il entièrement de ménages agricoles?

M. Strahl : Oui, ce sont des familles, ou des individus qui gagnent moins de 15 000 $ par année.

Le programme leur permet de recevoir de l'argent — j'ignore combien en moyenne — pour qu'ils puissent au moins subvenir à leurs besoins. Le programme garantit également à ces familles un accès à des services aux entreprises qui seraient normalement payants. Je parle ici des services de conseils en affaires ou du

development to upgrade their farming skills or to develop skills to do something else. It allows them to assess the future viability of their farming activity to see if they should change or do something differently.

In addition, to providing business services and skills development, the program gives those farmers some cash up front, because they are obviously pretty desperate folk. They have to work with us to make these things work for them. The program is about finding ways to increase their opportunities.

Senator Tkachuk: You mentioned 26,000 families in rural Canada. What percentage is that of the total number of farmers in the country?

Mr. Strahl: About 15 per cent of farms in Canada are reflected in that number.

Senator Callbeck: I wish to continue questioning on the Canadian Farm Families Options Program. This is a two-year program. I read that in the second year the payment the farmer receives will be at least 25 per cent less than in the first year of the program. What is the explanation for that?

Mr. Strahl: I will have to get details on that for you, senator.

Senator Callbeck: I have heard the concern expressed that there is no appeal process. Has any thought been given to those farmers who apply but are turned down? Do they have a place to turn to have that situation looked at?

Mr. Strahl: When we designed the program we tried to make it as simple as possible. The common complaint I hear from farmers about the CAIS program, for example, is that it is too complicated, it is not predictable and not bankable. I have been told that you have to hire an accountant to fill out the form. For this program, on the other hand, the form is simple. If you filed an income tax return, you just have to give us a certain line off your income tax and a certain line off your revenue. You apply and we have a cheque out in a couple of weeks. It is very simple.

I have heard complaints when people do not quite make the cutoff. They might make $48,000 in gross sales and not $50,000. It almost does not matter what number you pick. If I were to adjust it to $48,000, there would be people at $47,000 who want it. We have published the numbers. The program covers 15 per cent of the farm families out there, but they have to apply, which is easy to do. We have advertising and so on to encourage them to apply.

There is not an appeal process because it is a simple program for which to apply. Of course, there are some people who do not like the numbers we have picked. Otherwise there is nothing to appeal. There is no discretion as to whether or not they should get the money. They just apply.

développement des compétences pour que les personnes visées puissent mettre à jour leurs compétences agricoles ou en acquérir dans d'autres domaines. Le programme leur permet également d'évaluer la viabilité future de leur exploitation afin de déterminer s'ils devraient faire autre chose ou fonctionner différemment.

En plus d'offrir des services aux entreprises et de favoriser le développement des compétences, le programme permet d'accorder des liquidités à ces fermiers qui, de toute évidence, sont assez désemparés. Ils doivent travailler avec nous pour que leur exploitation fonctionne. Le programme vise à trouver des moyens d'accroître leurs possibilités.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé de 26 000 familles vivant dans le Canada rural. Combien cela représente-t-il par rapport au nombre total d'agriculteurs au pays?

M. Strahl : Environ 15 p. 100.

Le sénateur Callbeck : J'ai d'autres questions au sujet du Programme canadien d'options pour les familles agricoles, qui est étalé sur deux ans. J'ai lu que, la seconde année, les prestations qu'on versera aux fermiers seront au moins 25 p. 100 inférieures à celles de la première année. Pourquoi?

M. Strahl : Je vais devoir m'informer, sénateur.

Le sénateur Callbeck : J'ai entendu les inquiétudes exprimées au sujet du fait qu'il n'y a aucune procédure d'appel. A-t-on pensé aux fermiers dont la demande est rejetée? Vers quelle instance peuvent-ils se tourner pour qu'on examine leur situation?

M. Strahl : Lorsque nous avons conçu le programme, nous avons tenté de le simplifier le plus possible. La plainte que j'entends le plus souvent de la part des fermiers au sujet du Programme canadien de stabilisation du revenu agricole, par exemple, c'est qu'il est trop compliqué, imprévisible, et qu'il n'est pas négociable en banque. On m'a dit qu'il fallait faire appel à un comptable pour remplir le formulaire. En revanche, pour ce programme, le formulaire est simple. Si vous avez produit une déclaration d'impôt sur le revenu, vous devez seulement nous informer du montant apparaissant sur deux des lignes de votre déclaration. Vous soumettez une demande, et nous émettons un chèque dans les deux semaines qui suivent. C'est fort simple.

J'ai entendu des plaintes de personnes qui n'atteignaient pas tout à fait le seuil. Elles avaient peut-être réalisé un chiffre d'affaires de 48 000 $, et non de 50 000 $. Peu importe le montant choisi; si on devait l'ajuster à 48 000 $, certaines personnes ayant gagné 47 000 $ réclameraient aussi. Nous avons publié les chiffres. Le programme couvre 15 p. 100 des familles agricoles, mais celles-ci doivent présenter une demande, ce qui est facile à faire. Nous faisons de la publicité, entre autres, pour les inciter à faire les démarches nécessaires.

Le programme ne prévoit aucune procédure d'appel car il est très facile de présenter une demande. Bien sûr, certains sont insatisfaits des montants que nous avons fixés. Mais il n'y a aucun moyen d'interjeter appel. Il n'y a aucun pouvoir discrétionnaire pour déterminer qui devrait ou non recevoir des prestations. Les gens présentent simplement une demande.

As I mentioned, this is a pilot project. There have been accusations that this is a welfare plan for farmers. I argue that it is not. It is interim help with a training component and some business counselling that can help them on their way either to change product lines or to augment their income in other ways.

The payment is reduced in the second year in part to encourage people to do whatever they are going to do in the long term. We do not want to dictate to farmers what they should do. If they are in a situation where they are below the poverty line, then we will help them in the interim. However, they have to do something different in the long run. They cannot continue to do the same old, same old. This is not a year-after-year plan. It is a pilot project, with the amount being reduced in the second year. The plan is that people will start to make decisions that will change their situation and augment their income, either with other off-farm income or with changes in their own business plans to reflect what they have to do to make some more money.

Senator Callbeck: It will be reduced by at least 25 per cent.

Mr. Strahl: Yes, in the second year.

Senator Mitchell: I am very appreciative of having the minister here. Thank you very much.

I am from Alberta. Many people feel that Alberta is infinitely wealthy and that everyone benefits from that. In fact, there are many people in rural Alberta who not only do not benefit from it but who suffer further because it pushes up input costs in various ways.

The Pacific Gateway is an important project for Alberta and Western Canada generally. It will allow farmers to diversify their products and will give them a chance to get those products to diversified markets.

Why is it that in your latest budget the government slowed down the five-year funding to eight years? It was to be five years under the previous government.

Could you comment on what appears to be the government's reluctance to engage in rigorous, robust, positive and diplomatic relations with China? There has been some failure, for example, on the part of the Minister of Foreign Affairs even to meet with the Chinese ambassador for the first eight months of your government. It is standard diplomatic procedure to do that. It could be critical for our ability to develop Pacific Rim products. Canada makes up less than 2 per cent of China's import market at this time. Much of that market for Western Canadians is agricultural markets.

Mr. Strahl: On the Pacific Gateway initiative, we did announce the money that was to be spent over an eight-year period, although Minister Emerson clearly said that it was done because there was some question as to whether it could all be used in the planning period allotted to it. He made it clear that if the B.C.

Comme je l'ai mentionné, il s'agit d'un projet pilote. Ses détracteurs ont prétendu qu'il s'agissait d'un régime d'assistance sociale pour les fermiers. À cela, je réponds qu'il n'en est rien. C'est un soutien provisoire qui inclut un volet axé sur la formation, de même que sur des services conseils afin d'aider les fermiers dans leurs activités, que ce soit pour modifier leurs gammes de produits ou pour accroître leurs revenus d'une autre façon.

La deuxième année, la prestation est réduite en partie pour encourager les gens à poursuivre à long terme ce qu'ils ont entrepris. Nous ne voulons pas dicter aux fermiers quoi faire. S'ils se retrouvent sous le seuil de la pauvreté, nous les aiderons temporairement. Mais ils doivent réorienter leurs activités à long terme. Ils ne peuvent pas faire toujours la même chose. Ce programme n'est pas permanent. C'est un projet pilote, et les prestations sont réduites la seconde année. L'objectif est que les gens commencent à prendre des décisions qui leur permettront de changer leur situation et d'accroître leurs revenus, soit en travaillant ailleurs, soit en modifiant leur plan d'affaires de façon à déterminer comment gagner davantage d'argent.

Le sénateur Callbeck : Les prestations seront réduites d'au moins 25 p. 100.

M. Strahl : Oui, la seconde année.

Le sénateur Mitchell : Je suis heureux que nous recevions le ministre. Merci beaucoup de votre présence.

Je viens de l'Alberta. Beaucoup croient que c'est une province infiniment riche et que tout le monde en profite. Dans les faits, il y a beaucoup de personnes dans les régions rurales qui, non seulement ne profitent aucunement de cette richesse, mais qui en plus souffrent de la situation en raison de la hausse des coûts de production qui prend plusieurs formes.

La porte d'entrée du Pacifique est un projet important pour l'Alberta et pour l'Ouest du Canada en général. Il permettra aux fermiers de diversifier leurs gammes de produits et leur donnera la possibilité de vendre leur production sur des marchés très divers.

Pourquoi, dans son dernier budget, le gouvernement actuel a-t-il étalé sur huit ans le financement, alors que sous le gouvernement précédent, on l'avait réparti sur cinq ans?

Pourriez-vous nous expliquer la réticence apparente du gouvernement à établir des liens sérieux, solides, positifs et diplomatiques avec la Chine? Par exemple, depuis les huit premiers mois que votre gouvernement est au pouvoir, le ministre des Affaires étrangères n'a pas rencontré une seule fois l'ambassadeur de Chine. C'est une simple question de procédure diplomatique. Cela pourrait être déterminant pour notre capacité à développer des produits sur la côte du Pacifique. Actuellement, le Canada représente moins de 2 p. 100 du marché d'importation chinois. Pour les Canadiens de l'Ouest, c'est le secteur agricole qui occupe la plus grande part de ce marché.

M. Strahl : Nous avons en effet annoncé que l'argent consacré à l'initiative concernant la porte d'entrée du Pacifique serait dépensé sur une période de huit ans. Mais le ministre Emerson a clairement expliqué que c'était dû au fait qu'on se demandait si on pourrait utiliser tous ces fonds pendant la période prévue. Il a

government, working in conjunction with the federal government, could identify the projects and get them approved in time or sooner, then that money would be available sooner. The funds are allocated over an eight-year period and the minister has said that if the projects come on-stream quicker, the money is available as requested by the provincial government.

I will travel to China on Friday to do my bit on Canada-China relations. As several other ministers have had meetings about their portfolios, we have had a steady stream of officials. I find that with a minority Parliament, it is difficult to get away. I will be over there to give thanks with the Chinese people this week because I cannot go any time other than during the so-called "break week."

The Chinese market and the entire Far East hold huge potential for Western Canada. Western Canadians look more frequently out across the ocean than we look in the other direction toward Europe or to some of the traditional markets, especially for our agricultural products. The Far East economy is doubling every ten years; we cannot ignore the potential of the growing middle class to start buying increasingly value-added, sophisticated and diverse products thereby creating a huge market. That potential is not being ignored. There are many initiatives, although travel to China is difficult and it is difficult for government officials and ministers alike to get away.

Senator Mitchell: It will probably be okay until our leadership race is over.

You mentioned biofuels — ethanol and biodiesel. The committee is most interested in knowing more about those. First, could you comment on how we fight the U.S. subsidy issue again, not only for corn but also for the grains used for ethanol and biodiesel? Second, what steps are you taking in your program to ensure that farmers can remain involved in the production of the fuels and not be cut out, as they so often are, when it comes to value-added?

Mr. Strahl: The entire biofuels strategy will be rolled out this fall, although I cannot give you the exact date until it happens because I do not have it. It will be part of the clean air package that the Minister of the Environment is spearheading. Minister Ambrose, Minister Lunn and I have met to kick-start the talks on the biofuels component of the clean air initiative. Following that meeting, in late spring I announced the biofuels opportunities package, which is to help farmers develop business plans, to hire consultants and to do some of the legwork. The big oil companies do all of their preparations and planning in-house, but farmers do not have that advantage so they must hire the expertise. We have

expressément indiqué que si le gouvernement de Colombie-Britannique, en collaboration avec le gouvernement fédéral, pouvait définir des projets et les faire approuver rapidement, l'argent serait disponible plus vite. Les fonds sont répartis sur huit ans, et le ministre a déclaré que le plus tôt les projets seraient mis en œuvre, le plus tôt l'argent serait versé, tel que demandé par le gouvernement provincial.

Je pars en Chine vendredi pour faire ma part en ce qui a trait à nos relations avec ce pays. Étant donné que plusieurs autres ministres ont tenu des réunions au sujet de leur portefeuille, il y a eu un flot continu de fonctionnaires. Je trouve qu'avec un gouvernement minoritaire, c'est difficile. J'irai là-bas cette semaine remercier les Chinois, parce que je ne peux y aller à un autre moment que pendant la prétendue « semaine de relâche ».

Le marché chinois et l'Extrême-Orient tout entier présentent un potentiel élevé pour l'Ouest du Canada. Les Canadiens de l'Ouest lorgnent plus souvent du côté de ce marché, tandis qu'ici, nous avons plutôt tendance à nous tourner vers l'Europe ou vers certains marchés traditionnels, surtout pour nos produits agricoles. En Extrême-Orient, le rythme de la croissance économique double tous les 10 ans; nous ne pouvons ignorer le potentiel que représente une classe moyenne grandissante qui se mettra à acheter des produits de plus en plus sophistiqués, diversifiés et à valeur ajoutée et créera, par le fait même, un immense marché. Nous n'ignorons pas ce potentiel. Il existe de nombreuses initiatives à cet égard, même s'il est difficile pour les hauts fonctionnaires et les ministres de voyager et de se rendre en Chine.

Le sénateur Mitchell : Ce sera probablement possible jusqu'à ce que notre course à la chefferie soit terminée.

Vous avez parlé des biocarburants — l'éthanol et le biodiésel. Notre comité cherche particulièrement à en savoir davantage sur le sujet. Premièrement, pourriez-vous nous dire comment nous y prendre pour contester encore une fois les subventions américaines, non seulement pour ce qui est du maïs, mais aussi des grains utilisés pour fabriquer l'éthanol et le biodiésel? Deuxièmement, quelle mesure est prévue dans votre programme pour que les fermiers puissent demeurer impliqués dans la production de carburants, et non en être écartés comme c'est si souvent le cas lorsqu'il s'agit de valeur ajoutée?

M. Strahl : Toute la stratégie sur les carburants sera mise en œuvre cet automne; je ne peux vous dire à quelle date exactement, parce que je l'ignore. Elle fera partie de l'ensemble des mesures relatives à la qualité de l'air, qui sont le fer de lance de la ministre de l'Environnement. Les ministres Ambrose et Lunn, ainsi que moi-même, nous sommes rencontrés pour donner le coup d'envoi aux discussions sur les biocarburants dans le cadre de l'initiative sur la qualité de l'air. À l'issue de cette réunion, à la fin du printemps dernier, j'ai annoncé un train de mesures concernant les débouchés pour les biocarburants, dans le but d'aider les fermiers à développer des plans d'affaires, à embaucher des consultants et

made that program available for biodiesel and ethanol producer-led initiatives to try to get producers in at ground level.

Since becoming minister, I have made it clear that I also want to see an agricultural-specific part of the biofuels program. In other words, I want to ensure as we roll out the program that although there will be environmental benefits to using biofuels and benefits from diversifying our sources of fuel, the large agricultural component is not lost. It is my job is to look after agricultural interests and look for the agricultural benefits.

As I have talked about this across the country, I have remained insistent that the $10 million or $11 million announced is basically seed money to ensure that farmers are well placed so that when the initiative is announced this fall they will be ready to jump in with their project proposals. I am concerned that it might end up being a status quo industry like in Ontario where a great deal of corn is imported from the United States. I want to try to diversify that source as much as possible and make this as beneficial to farmers as possible.

I would add that I was talking to Mike Johanns, Secretary of Agriculture in Washington, D.C. He said that they have had the biggest crop of corn this year but will likely run out because 20 per cent of it will go to the production of biofuels. Everything Americans do is ten times bigger than it is in Canada. Their move to ethanol is massive. In a sense, I hope his forecast is correct, because corn futures are up 10 per cent to 14 per cent because of that. We had a pretty good crop in Canada this year and near-record crops in the U.S. If those prices and the futures market hold, it should be good news for farmers.

Senator Peterson: It appears to date that the strategy regarding agricultural challenges has been based on the assumption, and perhaps the hope, that the distorting subsidies provided by the Americans and Europeans would be eliminated under World Trade Organization rulings. That does not appear to have happened and, in all probability, will not happen. Will we develop a new strategy taking that into account so that producers can receive a fair price for their products?

Mr. Strahl: That is a fair observation. Obviously, not only Canada but also the world was pinning many hopes on the Doha round both to reduce domestic subsidies and to pry open market access for countries like Canada, which is equally important.

à effectuer le travail sur le terrain. Les grandes pétrolières font toute leur préparation et leur planification à l'interne, mais les fermiers n'ont pas cet avantage et doivent faire appel à des experts. Nous avons appliqué ce programme aux initiatives dirigées par les producteurs afin que ceux-ci prennent une part active sur le marché.

Depuis mon entrée en fonction comme ministre, j'ai clairement indiqué que je souhaite également que le programme des biocarburants renferme un volet sur l'agriculture. En d'autres termes, il sera bénéfique pour l'environnement que nous utilisions des biocarburants et avantageux de diversifier nos sources de carburant, mais je veux m'assurer qu'à mesure que nous mettrons en œuvre le programme, nous ne perdrons pas de vue toute la dimension agricole. C'est mon travail que de voir aux intérêts du secteur agricole.

Lorsque j'ai traité de cette question, d'un bout à l'autre du pays, j'ai toujours insisté sur le fait que les 10 ou 11 millions de dollars annoncés constituent essentiellement une mise de fonds initiale visant à ce que les fermiers soient bien positionnés et prêts à soumettre leurs propositions de projets dès que nous annoncerons l'initiative cet automne. Ce qui m'inquiète, c'est que l'on pourrait se retrouver avec une industrie passive, comme en Ontario, où une bonne partie du maïs est importée des États-Unis. Je veux tenter de diversifier cette source de revenus le plus possible et faire en sorte que cette mesure soit la plus profitable possible pour les fermiers.

Par ailleurs, je me suis entretenu avec Mike Johanns, le secrétaire américain à l'Agriculture, à Washington. Il m'a dit qu'aux États-Unis, on avait eu des récoltes de maïs record cette année, mais qu'on en manquerait probablement parce que 20 p. 100 de ces récoltes irait à la production de biocarburants. Les Américains font toujours les choses en dix fois plus grand que le Canada. Leur passage à l'éthanol est massif. Dans un certain sens, j'espère que la prévision de M. Johanns s'avérera juste, parce qu'on a observé une augmentation de 10 à 14 p. 100 des contrats à terme concernant le maïs pour cette raison. Cette année, au Canada, les récoltes ont été très abondantes et celles des Américains ont atteint des sommets. Si ces prix et le marché à terme se maintiennent, cela devrait être de bonne augure pour les fermiers.

Le sénateur Peterson : Jusqu'ici, il semble que la stratégie en matière de contestations agricoles était fondée sur la supposition, et peut-être l'espoir, que les subventions faussant le marché pratiquées par les Américains et les Européens seraient éliminées suite aux décisions de l'Organisation mondiale du commerce. Mais apparemment, cela ne s'est pas produit, et il y a fort à parier que cela n'arrivera pas. Créerons-nous une nouvelle stratégie qui tienne compte de cet aspect afin que les producteurs puissent recevoir un juste prix pour leurs produits?

M. Strahl : C'est une remarque pertinente. Évidemment, le Canada et le reste du monde ont fondé tous leurs espoirs sur le cercle de Doha pour qu'on réduise les subventions internes et qu'on impose le libre accès au marché pour des pays comme le Canada, deux mesures aussi importantes l'une que l'autre.

The WTO issue is not completely dead but, no doubt, it is on life support. It does not look good, which is very unfortunate. If I may digress for a moment, Madam Chairman, not only is it unfortunate for Canadian agriculture but also, given the amount of absolute, third world poverty, it is a travesty that the WTO cannot get their act together on agricultural subsidies. People will look back at this time and remark that this was a tremendous missed opportunity to help out people living in abject poverty. I constantly feel bad about that. That is a different study.

On our side, for our farmers, it means that if they renew the farm bill in its present form down in the U.S., our life will continue to be very complicated here in Canada. It is particularly bad for corn. Last year, the U.S. spent $8 billion subsidizing corn — just one product — and 90 per cent of American subsidies go to five product lines or five commodities. Our system is completely different. We have programming for whole farms, for the entire farm community, from horticulture to grains and oilseeds to hogs to honey bees. We have programs to try to help market farmers' product and help them with their income.

Our discussion on the next generation of agricultural policy starts after our November federal-provincial meeting, although really the discussion has already started behind the scenes. I have no doubt that the question you have raised about where we go from here will engage the provinces, the industry, producers and producer groups to find the best way forward.

We put in an extra $1.5 billion this year, over and above what was in the budget last year. It is hard to say what prices will look like. Much of this is commodity price driven. The American subsidies system is so mercurial that it can go from $8 billion one year to almost nothing the next year. For countries like Canada, it is very difficult to plan farm programming to look after competitive forces that vary by $8 billion in a single year. To Secretary Johanns' credit, he wants something different than the traditional farm bill, which he says is unsustainable from the Americans' point of view. We will see whether he gets his way or whether Congress wins out.

Senator Peterson: The Canadian Wheat Board file is heating up. I am from Saskatchewan, so I have to ask this question: Will producers have an opportunity to vote on which way they would like to go?

Mr. Strahl: I have not made any changes to the wheat board. I have not had a plebiscite and do not have plans for a plebiscite. I have a task force working on a corporate structure, answering questions on what a voluntary wheat board would look like in a marketing choice world. As you know, that is something we campaigned on so I have an obligation to provide the detail of what that may look like so that farmers can look at it. That is all I

La décision de l'OMC n'est pas complètement morte, mais il ne fait aucun doute qu'elle est sous respirateur artificiel. La situation se présente mal, et c'est très regrettable. Si je puis me permettre d'ouvrir une brève parenthèse, madame la présidente, non seulement le contexte actuel est-il désolant pour l'agriculture canadienne, mais aussi, compte tenu de la pauvreté absolue dans le tiers-monde, il est honteux de voir que l'OMC n'arrive pas trancher la question des subventions agricoles. Plus tard, les gens se rappelleront qu'on a lamentablement échoué à saisir l'occasion d'aider les gens vivant dans une pauvreté abjecte. C'est une chose que je déplore toujours. Mais cela fait l'objet d'un autre débat.

Du point de vue du Canada, si les États-Unis renouvellent le Farm Bill dans sa forme actuelle, nos agriculteurs continueront d'avoir la vie dure. C'est particulièrement vrai dans le secteur du maïs. L'an dernier, les États-Unis ont dépensé 8 milliards de dollars en subventions pour le maïs — un seul produit —, et 90 p. 100 des subventions américaines vont à cinq types de produits. Notre système est complètement différent. Nous avons des programmes qui s'appliquent à l'ensemble des exploitations et du secteur agricole, de l'horticulture aux grains en passant par les oléagineux, les porcs et les abeilles domestiques. Nos programmes visent à favoriser la mise en marché des produits et à aider les agriculteurs à accroître leurs revenus.

Notre discussion au sujet de la prochaine génération de politiques sur l'agriculture commencera après notre rencontre fédérale-provinciale de novembre, bien qu'en réalité, elle ait déjà commencé en coulisses. Il ne fait aucun doute que la question que vous avez soulevée à propos de l'orientation à prendre désormais amènera les provinces, l'industrie, les producteurs et les groupes de producteurs à trouver la meilleure façon de résoudre le problème.

Le budget de cette année prévoit 1,5 milliard de dollars de plus que l'an passé. Il est difficile de prédire l'évolution des prix. Tout dépendra du coût des produits de base. Les subventions américaines sont tellement changeantes qu'elles peuvent passer de 8 milliards une année à presque rien du tout l'année suivante. Il n'est pas facile pour des pays comme le Canada de planifier des programmes agricoles pour faire face à des concurrents capables de verser en une seule année 8 milliards de dollars en subventions. Le secrétaire à l'Agriculture des États-Unis, M. Johanns, a eu le mérite de dire qu'il voulait autre chose que la loi agricole traditionnelle, car cette situation ne peut durer du point de vue des Américains. Reste à savoir s'il réussira à convaincre le Congrès.

Le sénateur Peterson : Le dossier de la Commission canadienne du blé commence à devenir brûlant. Je viens de la Saskatchewan; je me dois donc de poser cette question : les producteurs pourront-ils voter sur l'orientation à prendre?

M. Strahl : Je n'ai rien changé à la Commission canadienne du blé. Je n'ai pas tenu de plébiscite et je ne prévois pas le faire. Un groupe travaille présentement à l'élaboration d'une structure organisationnelle et réfléchit à ce que serait une commission du blé à participation volontaire dans un monde de choix en matière de commercialisation. Comme vous le savez, nous nous étions engagés à le faire durant la campagne; je me dois donc de fournir

have done to date. It remains a campaign promise. It is something I would like to move to. To date, that is all I have planned and that is all that is in the window right now.

Senator Oliver: Thank you for your excellent introductory remarks. They were broad and comprehensive. It is clear you are pouring a lot of money into the agricultural sector in Canada. I want to make a proposition and have you respond to it. Near the end of your remarks, you commented on how broad the terms of reference of this committee's study are. You said that rural poverty is a huge thing. You said that you as the Minister of Agriculture deal with agricultural issues, and even that is huge. I share your same concerns.

I put this to you as a proposition: If we look at things like your $2.2-billion Municipal Rural Infrastructure Fund designed to help rural Canada, and if that fund and other money you are pouring into the agriculture community could be used to revitalize the farming community so that farming could become viable again and one could again make a living again from it, would that not help to resolve the issue of poverty? In other words, is not the best use of public policy infrastructure funding and other support so that farmers can farm and make a dollar on it?

Mr. Strahl: Just so I am clear, are you thinking of using that rural infrastructure fund as direct support for farmers?

Senator Oliver: I am thinking of direct support in the farming community, not for individual farms or individual farmers.

Mr. Strahl: The solution, if you will, on rural poverty and the problems in rural Canada are multifaceted. Again, I am looking forward to your report when it comes out. When we talk about the country side, it is partly about rural infrastructure. Saskatchewan is a good example. People will say, "I cannot get my grain to market; the roads have gone to hell; it beats my truck to pieces; there are no local elevators anywhere; I have to truck it so far away." On and on it goes. The Pacific Gateway initiative is another example. If the grain is held up in transit and you cannot unload it or dock it or get a ship in, every day you hold it up costs the farmer money.

It is partly infrastructure and partly responsive farm programming. We have a new component in the budget for disaster programming to help when there are disasters. It is also skills development. I am sure you will find provincial policies that affect these communities as well. There are also all the problems that come with the native communities, everything from skills development, to access to capital, to the ability to lever their current assets and outstanding land claims. Those are all part of the problem in rural Canada.

le plus de détails possible pour informer les agriculteurs. C'est tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. Cela demeure une promesse électorale. Je tiens à la respecter, mais c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

Le sénateur Oliver : Merci pour vos excellentes observations préliminaires. Elles étaient vastes et approfondies. Il est évident que vous consacrez beaucoup d'argent au secteur agricole. J'aimerais vous faire une proposition et que vous y répondiez. Un peu avant de conclure, vous avez dit que le mandat confié au comité pour son étude était très vaste. En effet, la pauvreté rurale est un gros dossier. Vous avez affirmé que vous, en tant que ministre de l'Agriculture, traitiez les questions relatives à l'agriculture, et que c'était loin d'être une mince affaire. Je partage votre avis.

Voici ce que je vous propose : Prenons par exemple votre Fonds sur l'infrastructure municipale rurale de 2,2 milliards destiné à aider le Canada rural. Si l'on pouvait se servir de cet argent et des autres fonds que vous injectez dans le secteur agricole pour le revitaliser de façon à le rendre de nouveau viable et pour que les agriculteurs gagnent décemment leur vie, cela ne réglerait-il pas le problème de la pauvreté? Autrement dit, ne serait-ce pas la meilleure façon d'utiliser ce fonds et d'aider les agriculteurs à faire fonctionner leurs exploitations et à réaliser des profits?

M. Strahl : Pour que je comprenne bien, êtes-vous en train de dire que l'on devrait utiliser le Fonds sur l'infrastructure rurale pour financer directement les agriculteurs?

Le sénateur Oliver : Je parle ici de soutenir le secteur agricole en général, pas les exploitations ni les agriculteurs de manière ciblée.

M. Strahl : Si vous me le permettez, les solutions au problème de la pauvreté dans les campagnes, ainsi que les difficultés auxquelles sont confrontées les régions rurales, comportent de multiples facettes. Encore une fois, j'ai bien hâte de prendre connaissance de votre rapport à ce sujet. Qui dit campagne, dit aussi infrastructures rurales. La Saskatchewan en est un bon exemple. Les gens diront : « Je ne peux pas acheminer mon grain vers les marchés; les routes sont en mauvais état; mon camion va tomber en pièces; il n'y a pas de silos locaux; il faut aller beaucoup trop loin ». Et ainsi de suite. L'initiative de la porte d'entrée du Pacifique en est un autre exemple. Chaque fois que le grain est maintenu en transit et qu'il ne peut être déchargé ou que le bateau ne peut accoster, cela engendre des coûts pour les agriculteurs.

C'est en partie un problème d'infrastructures et en partie un problème d'adaptation des programmes agricoles. Le budget prévoit maintenant un programme d'aide agricole en cas de catastrophes. Il y a également le développement des compétences. Je suis certain que vous trouverez des politiques provinciales qui visent aussi ces communautés. Il y a également tous les problèmes auxquels font face les collectivités autochtones, que ce soit en matière de développement des compétences, d'accès aux capitaux, de capacité à accroître les actifs ou de règlement des revendications territoriales. Tout ceci fait partie des problèmes du Canada rural.

The Municipal Rural Infrastructure Fund is designed to help with one of those problems. There is no panacea. It is part agriculture and part forestry.

Senator Oliver: Do you not think that if you could find a way to give money, training and opportunity for farmers to produce something that is value-added, that would also help them leave more money at the farm gate? The days of selling raw products — raw logs, raw meat, raw fish — are over because most societies around the world want something that is value-added. Are you doing something to help farmers in that way? The aim is to put more money in the farm so that they do not have poverty.

Mr. Strahl: Absolutely. One thing that will come from the biofuels initiative is a whole biomass industry. Biofuels has everyone's attention now because the price of a barrel of oil is $60 or $70. That tends to focus your attention. Folks at CropLife talk about the value-added portion they get from crops. The CropLife people are a group of value-added guys who get value out of every part of the crop, from molecular farming to genetic farming. They do a slew of things scientifically. Right now their companies worldwide get about $25 billion of value out of the crops with which they are engaged. They say that within 10 to 15 years, it will be $500 billion. Everybody now is focusing partly on biofuels. When you start talking biofuels, pretty soon you are talking about feeding by-products to feed lots. We are talking about biodigesters and using other products to create biogas. Some guys are into pulling parts of polymers off to make bioplastics. In each part of it, there is money to be made.

The hog industry has been successful. The beef industry is successful because it is value-added. You grow your grain, feed your cattle. Animal husbandry aside, you are making a dollar.

The whole biomass side will be exciting. We put a good chunk of money from the budget into biomass-enhanced programming, and we have programming in our current agricultural policy framework designed to help farmers take advantage of those value-added opportunities. I think there will have to be much more. If we get the seed money in there — biofuels will be part of that — the future in rural Canada will be much brighter.

Senator Munson: Talk about different roles for both of us, Mr. Minister. You were in opposition. I was a reporter. Now we are back to the same place asking questions again. We have always been friends.

Mr. Strahl: Just be kinder than you were before, Senator Munson; that is all I ask.

Senator Munson: Do we know how many farmers live below the poverty line in this country?

Le Fonds sur l'infrastructure municipale rurale vise à régler quelques-uns de ces problèmes. C'est loin d'être une panacée. Ce fonds vient en aide autant au secteur agricole qu'à l'industrie forestière.

Le sénateur Oliver : Si l'on pouvait trouver le moyen de verser de l'argent aux agriculteurs, de les former et de leur donner la possibilité de produire quelque chose à valeur ajoutée, ne croyez-vous pas que cela améliorerait leur situation financière? L'époque de la vente des produits non transformés — bois, viande et poisson — est révolue parce que la plupart des sociétés dans le monde veulent des produits à valeur ajoutée. Faites-vous quelque chose en ce sens pour aider les agriculteurs? Il faut investir davantage dans les exploitations agricoles pour combattre la pauvreté.

M. Strahl : Absolument. L'initiative sur les biocarburants va permettre de créer toute une industrie de la biomasse. Les biocarburants suscitent beaucoup d'intérêt en ce moment étant donné que le baril de pétrole coûte entre 60 et 70 dollars. Difficile d'être indifférent. Des représentants de CropLife parlent de la valeur ajoutée qu'ils tirent de leurs cultures. CropLife est une entreprise qui mise sur la valeur ajoutée de toutes les cultures, de l'agriculture moléculaire à l'agriculture génétique. Elle entreprend toutes sortes de projets scientifiques. À l'heure actuelle, la valeur ajoutée de ses cultures rapporte à cette multinationale environ 25 milliards de dollars. Selon elle, d'ici 10 à 15 ans, son chiffre d'affaires aura atteint les 500 milliards de dollars. Maintenant, tout le monde s'intéresse aux biocarburants. Lorsqu'on commence à parler de biocarburants, on finit rapidement par parler des sous-produits destinés aux parcs d'engraissement. Nous parlons des biodigesteurs et de l'utilisation d'autres produits pour la création des biogaz. Des gens sont en train d'enlever certaines parties de polymères pour fabriquer des bioplastiques. À chaque étape, il y a de l'argent à faire.

L'industrie porcine a été très prospère, tout comme l'est l'industrie bovine en raison de la valeur ajoutée des produits. Vous cultivez votre grain, vous nourrissez votre bétail. Mis à part l'élevage, vous réalisez des profits.

Tout ce qui concerne la biomasse sera très intéressant. Nous avons investi beaucoup d'argent dans un programme amélioré, et nous avons mis sur pied, par le biais de notre Cadre stratégique pour l'agriculture, un programme permettant aux agriculteurs de tirer parti de ces débouchés en se lançant dans les productions à valeur ajoutée. Par contre, je pense que nous devrons faire beaucoup plus. Si nous avons l'argent qu'il nous faut pour démarrer — les biocarburants en feront partie—, l'avenir du Canada rural sera plus prometteur.

Le sénateur Munson : Monsieur le ministre, nous avons tous deux assumé des rôles différents. Vous étiez dans l'opposition. J'étais journaliste. Nous voilà de nouveau au même endroit à poser des questions. Nous avons toujours été amis.

M. Strahl : Efforcez-vous d'être plus gentil que vous ne l'étiez, sénateur Munson; c'est tout ce que je vous demande.

Le sénateur Munson : Savons-nous combien d'agriculteurs vivent sous le seuil de la pauvreté dans ce pays?

Mr. Strahl: Statistics Canada identified 26,000 families living below the low-income cutoff. We do not actually have a poverty line in Canada. Anything below the low-income level is considered poverty.

Senator Munson: I would like to follow up on Senator Tkachuk's question concerning the Canadian Farm Families Options Program. Many governments in the past have had honourable intentions — and this looks like one of them — to assist farmers. You said that this program is not a welfare plan for farmers; it is an interim program. First, what will it take to make it successful so that it does not turn into one of those programs we do not like that stay around for a long time, such as we have seen with fishers? Second, how many people have signed up since 2006?

Mr. Strahl: I mentioned earlier that we will be starting a discussion this fall with the industry about the next generation of farm programming. That discussion will involve everything from business risk management to other programming that we need to identify as a country, as provinces and as industry in order to determine what we need to be profitable. It will involve everything from market access, to market development, to science, technology, innovation and many other things. It is my hope that by the end of the discussion we will have identified what is needed to minimize the number of people who will be in this category in the future.

We must do more to diversify and to value-add to help the rural area generally. For that reason, this a two-year pilot project. I hope that the programming that will develop over the next while will make this program unnecessary.

As Senator Callbeck identified, the process of weaning off this program starts immediately. It is not a long-term program. We started right away with business consultants and skills development and other advisory services in the hope that farmers will start to make business decisions on how to get out of the quagmire they are in. The idea is not just to throw money at the situation and hope for the best. We will put money into the family because they need it. We will then put money into advisory services and skills development because they need and want that.

There have been 4,000 applications thus far. Some $26 million has been paid out. On average, that is $6,500 per applicant. However, that covers the whole scale.

Senator Munson: You used the word "travesty" when talking about foreign countries' using their subsidy programs. What does that do to our farmers in the sense of what stays in the ground? I am talking about what they cannot sell because they cannot compete with those subsidies. Thus they cannot make money.

M. Strahl : D'après Statistique Canada, 26 000 familles gagnent un revenu inférieur au seuil de faible revenu. Il n'y a pas vraiment de seuil de la pauvreté au Canada. Une famille est pauvre lorsque son revenu se situe sous le seuil de faible revenu.

Le sénateur Munson : J'aimerais revenir à la question du sénateur Tkachuk concernant le Programme canadien d'options pour les familles agricoles. Nombre de gouvernements ont par le passé affiché de louables intentions pour aider les agriculteurs, et celle-ci semble en être une. Vous avez dit que ce programme n'était pas un programme d'aide sociale, mais plutôt un programme provisoire. Premièrement, que faudra-t-il faire pour que ce programme soit une réussite, c'est-à-dire s'assurer de l'avoir le moins longtemps possible, contrairement à celui mis en place pour les pêcheurs? Deuxièmement, combien de personnes se sont inscrites depuis 2006?

M. Strahl : J'ai dit plus tôt que nous allions entreprendre des discussions à l'automne avec l'industrie à propos de la prochaine génération de programmes agricoles. Ces discussions engloberont à peu près tout, depuis la gestion des risques opérationnels jusqu'aux programmes que nous devons identifier en tant que pays, province ou industrie pour déterminer ce qui est rentable. On parlera, entre autres, de l'accès aux marchés, de l'essor des marchés, des sciences, de la technologie et de l'innovation. J'ai bon espoir qu'à l'issue de ces discussions, nous serons en mesure de réduire le nombre de personnes se trouvant dans cette catégorie.

Afin d'aider le secteur rural dans son ensemble, nous devons en faire davantage pour favoriser la diversification et la valeur ajoutée. C'est ce qui justifie ce projet-pilote d'une durée de deux ans. J'ose espérer que les programmes qui seront mis sur pied au cours des prochains mois rendront cette mesure inutile.

Comme le sénateur Callbeck l'a indiqué, le processus d'élimination progressive de ce programme démarre immédiatement. Ce n'est pas un programme à long terme. Nous allons de l'avant sur-le-champ avec le recours à des consultants commerciaux, des activités de développement des compétences et d'autres services consultatifs en espérant que les agriculteurs commenceront à prendre des décisions d'affaires en vue de se sortir de ce bourbier. Il ne s'agit pas simplement d'injecter des fonds et de se croiser les doigts. Nous allons mettre de l'argent à la disposition des familles parce qu'il leur en faut. Nous investirons ensuite dans les services de consultation et de développement des compétences parce que c'est un besoin que veulent combler les agriculteurs.

Il y a eu 4 000 demandes jusqu'à maintenant. Quelque 26 millions de dollars ont été versés. Cela donne une moyenne de 6 500 $ par demandeur. Toutefois, cela comprend tout.

Le sénateur Munson : Vous avez qualifié de scandaleuse l'utilisation de programmes de subsides par les pays étrangers. Quelles sont les conséquences pour nos agriculteurs quant aux produits non récoltés? Je parle de ces denrées qu'ils ne peuvent pas vendre étant donné la concurrence découlant de ces subsides. Il leur devient ainsi impossible de réaliser des profits.

Mr. Strahl: It is hard to know. How do you know what a farmer would do if he saw a big profitable picture out there? He might do things differently.

In Ontario this year, we are near a record crop of corn. Even though corn has not been a good money maker over the last few years, farmers cannot stop themselves from growing it. They have to plant corn, or wheat on the Prairies. That is partly because farming is ever the optimistic work. You plant seed and hope it will sprout. You hope you do not get hail or drought. You hope the price is there at the end of the year. If you are not in the game, you have to sell out. It is not like you can sort of farm. You have to get at it. That is the frustrating thing for farmers who are willing to work hard and willing to risk. They are entrepreneurs who just want a chance to make a buck.

It is hard to calculate the lost opportunities. I would say they are significant. People have not reinvested into their farm and equipment over the last few years because they have not had the income.

It is interesting to note that Statistics Canada reports that 20 per cent of farmers in any sector will always make money while 20 per cent will always lose money. The Bible says you shall always have the poor with you. That is as true in farming as it is anywhere else. As in any business, there is a natural attrition in farming. If there are 200,000 farmers, there will be some who, because of bad luck, poor management or succession problems, will not be in business two years to five years from now. On the other hand, in the same industry, sector and geographic region, there will be other farmers, up and comers, who are into the business and making money.

It is a difficult to gauge what those subsidies do. We do know that it has driven the profitability out of the grains and oilseeds sector for several years.

Senator Mahovlich: I am from Ontario. I was wondering whether there are many problems in rural Ontario. It seems I have to go on a road trip in my car to find rural Ontario. Our farms are turning into real estate. Have you had many applications from north of Toronto?

Mr. Strahl: We have had 621 applications. The deadline for getting in applications is the end of October. The harvest is coming in. Most of it is over. Applications for this program will likely come in with a vengeance over the next little while because of the time of harvest.

M. Strahl : Il est difficile de le savoir. Comment peut-on deviner quelle serait la réaction d'un agriculteur si on lui faisait miroiter un profit intéressant? Il est bien possible qu'il ferait les choses différemment.

En Ontario, cette année, nous menaçons les records établis pour la récolte de maïs. Même si le maïs n'a pas rapporté beaucoup au cours des dernières années, les agriculteurs ne peuvent s'empêcher d'en faire pousser. Ils doivent planter du maïs, ou du blé dans les Prairies. C'est un peu parce que les agriculteurs sont d'éternels optimistes. Vous plantez des graines en espérant que ça poussera. Vous espérez éviter la grêle ou la sécheresse. Vous espérez que le prix sera bon à la fin de l'année. Si vous n'arrivez pas à soutenir la concurrence, vous devez tout vendre. Ce n'est pas comme s'il était possible de faire de l'agriculture à moitié. Il faut que vous vous y mettiez complètement. C'est ce qui est frustrant pour les agriculteurs qui sont disposés à travailler fort et à prendre certains risques. Ce sont des entrepreneurs qui veulent simplement avoir la possibilité de réaliser des profits.

Il est difficile de chiffrer les possibilités perdues. Je dirais toutefois qu'elles sont considérables. Les agriculteurs n'ont pas réinvesti dans leur ferme et leur équipement au cours des dernières années parce qu'ils ne disposaient pas des revenus suffisants pour ce faire.

Il est intéressant de noter qu'il y aura toujours, selon Statistique Canada, 20 p. 100 des agriculteurs qui feront des profits pendant que 20 p. 100 perdront de l'argent, quelque soit le secteur. La Bible nous demande d'être du côté des pauvres. C'est le cas pour l'agriculture aussi bien qu'ailleurs. Comme dans tout autre secteur, il y a attrition naturelle. Si l'on compte 200 000 agriculteurs, il y en a certains qui, en raison de la malchance, d'une mauvaise gestion ou de problèmes de succession, ne seront plus en affaires d'ici deux à cinq ans. Par ailleurs, dans la même industrie, le même secteur et la même région, d'autres agriculteurs feront leur début et réaliseront des profits.

Il est donc difficile d'évaluer les répercussions de ces subsides. Nous savons toutefois qu'ils ont miné la profitabilité du secteur des grains et des graines oléagineuses depuis plusieurs années.

Le sénateur Mahovlich : Je suis de l'Ontario. Je me demandais s'il y avait beaucoup de problèmes dans l'Ontario rural. J'ai l'impression qu'il faut maintenant que je prenne ma voiture et que je roule un bon moment pour trouver l'Ontario rural. Nos fermes ont cédé la place à des développements immobiliers. Avez-vous reçu beaucoup de demandes en provenance du nord de Toronto?

M. Strahl : Nous avons reçu 621 demandes. La date limite pour la présentation des demandes est fixée à la fin octobre. Certaines récoltes sont imminentes. C'est terminé dans la plupart des cas. Il est probable que nous serons sous peu ensevelis de demandes dans le cadre de ce programme parce que les récoltes seront terminées.

Senator, you have pointed out another reality of parts of Canada. Farm land is no longer priced as farm land. It is priced as development land. It is priced as gentlemen farmer estates. A good part of Ontario is facing that, and the same is happening in the corridor from Edmonton to Calgary.

Ten years ago farmers probably said, "I bought that land for $2,000 per acre and now it is worth $5,000, $10,000 or maybe even $50,000." They say, "I cannot make it." Most would say that no one can make it. In my area, which is the lower mainland of B.C., we have a lot of horticultural and supply-managed industries. Twenty acres of bare land costs $550,000. For a dairy farmer who would need 80 acres, that is over $2 million. A barn and house is another $500,000 or $1 million. That is before you buy any cows or quota.

To farm in my neck of the woods — and this is true in parts of Ontario as well — is no longer based on the value of the farm. It is based on speculative land prices and gentlemen farmers.

In Alberta, you can go from Lethbridge to Edmonton and you will find guys who have bought a quarter section of land. They never intend to make a dollar from that land. However, with oil money they have built a house that goes around the block. No farmer can afford to buy that.

For those trying to farm, it causes poverty. They have assets but no cash flow to make a living.

Senator Tkachuk: They can sell their land.

Mr. Strahl: Yes, they can sell their land and get out of business.

Senator Tkachuk: They could make a great deal money and that would solve the property problem.

Mr. Strahl: The average farmer in Canada has a net worth twice that of the average Canadian because they are land rich, but they cannot put food on the table. Their land might be worth $500,000 but they cannot make $1. In Saskatchewan it is a big problem and in other places as well.

Senator Tkachuk: We have a big corridor of farms too.

Senator Mahovlich: In the United States and in France, does government subsidize farmers so that the land will remain farms?

Mr. Strahl: Different countries have different programming. When I was in Saskatoon this spring I met a fellow who had moved up from Minnesota after he had gone there from Europe. The U.S. subsidizes corn at such a rate that the price of land to

Sénateur, vous avez mis en lumière une autre réalité de différentes régions du Canada. Le prix des terres agricoles n'est plus établi en fonction de cette utilisation. Il est fixé comme s'il s'agissait de terrains à aménager. Comme s'il s'agissait de domaines pour grands propriétaires terriens. C'est la situation qui menace une bonne partie de l'Ontario; il se passe la même chose dans le corridor entre Edmonton et Calgary.

Il y a dix ans, des agriculteurs pouvaient sans doute se dire qu'ils avaient acheté leur terre 2 000 $ l'acre et qu'elle en valait maintenant 5 000 $, 10 000 $, voire même 50 000 $. Ils se disent aujourd'hui que ce n'est plus possible. C'est la conclusion à laquelle en arriveraient la plupart des gens. Dans ma région, les basses-terres continentales de la Colombie-Britannique, on compte un grand nombre d'industries horticoles et de secteurs soumis à la gestion des approvisionnements. Il faut payer 550 000 $ pour 20 acres de terrain nu. Pour un producteur laitier qui aurait besoin de 80 acres, on parle de plus de 2 millions de dollars. Ajoutez à cela 500 000 ou 1 million de dollars pour une étable et une maison. Et vous n'avez pas encore acheté vos vaches et votre quota.

Dans mon coin de pays — et c'est également vrai dans certaines régions de l'Ontario — l'activité agricole n'est plus fondée sur la valeur de la ferme. Elle est plutôt basée sur les prix spéculatifs des terres et sur le marché des grands propriétaires terriens.

En Alberta, si vous allez de Lethbridge à Edmonton, vous trouverez des gens qui ont acheté un quart de section de terre. Ils n'ont jamais eu l'intention d'exploiter cette terre. L'argent venant du pétrole leur a toutefois permis d'y construire une résidence de grande dimension. Aucun agriculteur ne peut se permettre une telle maison.

Ceux qui essaient d'exploiter une ferme s'exposent à la pauvreté. Ils possèdent des actifs, mais n'ont aucune rentrée de fonds pour gagner leur vie.

Le sénateur Tkachuk : Ils peuvent toujours vendre leur terre.

M. Strahl : Oui, ils peuvent vendre leur terre et renoncer à l'agriculture.

Le sénateur Tkachuk : Ils peuvent ainsi faire beaucoup d'argent, ce qui règle les problèmes financiers.

M. Strahl : Au Canada, l'agriculteur moyen a une valeur nette deux fois supérieure au Canadien moyen parce qu'il possède des terres, mais il n'arrive pas à mettre de la nourriture sur la table. Il possède des terres qui peuvent valoir 500 000 $, mais il lui est impossible d'en tirer le moindre sou. C'est un problème criant en Saskatchewan, ainsi que dans d'autres régions.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons aussi un grand corridor agricole.

Le sénateur Mahovlich : Aux États-Unis et en France, est-ce que le gouvernement subventionne les agriculteurs pour s'assurer que les terres demeurent agricoles?

M. Strahl : Les programmes diffèrent d'un pays à l'autre. À Saskatoon ce printemps, j'ai rencontré un type qui y était déménagé en provenance du Minnesota où il s'était installé en arrivant de l'Europe. Les États-Unis subventionnent le maïs à un

grow corn has doubled or tripled. He could not afford to buy land in the U.S. so he came up to Saskatoon, where he started farming because the land was affordable. The prices are not great but at least he could afford to buy land. As soon as commodities are subsidized, the land on which they are grown increases in value, thus distorting the market. Americans are facing that now. Many of their farmers have millions of dollars tied up in land that is all based on subsidies. As soon as the subsidies are dropped, they will not be able to pay for their land, putting them in a Catch-22 situation.

I was in Switzerland at the WTO talks in July. Over there, they anticipate that because of their high subsidies, dairy farms with only 20 cows will lose one half of their farmers over the next five to 10 years. They cannot sustain the current level of subsidization, creating a different set of problems.

This committee will investigate the problems peculiar to Canada and, hopefully, will come up with some solutions as well.

Senator Christensen: I look forward to the committee's report including recommendations that will reflect on and give direction to the future. The current programs are simply stop-gap measures and are not solving the big problem. Ethanol will be cleaner for the air but the heavy use of petroleum is also a stop-gap measure until we develop a better source of energy.

Senator Mahovlich pointed out that so much good agricultural farmland is being taken out of service by developers of homes. With global warming in the North where I live, we see the gradients changing year by year. Our farms are benefiting because we are now able to grow things that we could not grow before. In the Prairies, water will be a problem because the glaciers are melting and the rivers will begin to dry up. Do we continue to subsidize and allow the farms to become poorer and poorer because there will less water and, therefore, less ability to farm? How will we meet that challenge?

Mr. Strahl: I agree; there are challenges. A problem I face and that you might face in your discussions is that we are always drawn to the problem and to the crisis and seldom to where things are running well. In rural Canada there are some tremendous success stories. When we see or hear about those successes, we try to replicate them through encouraging other programs or activities. However, some of the solutions, at least on the agricultural side, will be driven by business decisions. For folks who decide to stay with traditional durum wheat production, the long-term graph has been a continuous downhill slide since World War II. The price for commodities never stops going down and

point tel que le prix des terres où on en fait pousser a doublé, voire triplé. Comme il n'avait pás les moyens d'acheter une terre aux États-Unis, il a déménagé à Saskatoon où il s'est mis à l'agriculture parce que les terres y sont abordables. Il n'obtient pas un prix très élevé pour ses récoltes, mais il a pu tout au moins se permettre d'acheter une terre. Dès que l'on accorde des subsides pour certains produits, les terres où on les récolte augmentent de valeur, ce qui fausse le marché. C'est la situation à laquelle les États-Unis sont actuellement confrontés. Bon nombre des agriculteurs ont des millions de dollars bloqués dans des terres dont l'exploitation est entièrement assujettie aux subsides. Si ces subsides prennent fin, les agriculteurs se retrouveront dans une impasse car ils ne seront plus en mesure de payer pour leurs terres.

En juillet dernier, j'étais en Suisse pour les négociations de l'OMC. Là-bas, on prévoit qu'en raison de la très forte dépendance à l'égard des subsides, le nombre d'exploitations laitières comptant une vingtaine de vaches diminuera de moitié au cours des cinq à dix prochaines années. Le niveau actuel de subsides ne peut pas être maintenu, ce qui crée une problématique différente.

Votre comité se penchera sur les problèmes particuliers au Canada et pourra, espérons-le, nous proposer également certaines solutions.

Le sénateur Christensen : Je pense bien que le comité pourra produire un rapport fondé sur une analyse de la situation qui inclura certaines recommandations et imprimera une orientation pour l'avenir. Les programmes actuels sont de simples mesures de dépannage et ne règlent pas le problème dans son ensemble. L'éthanol sera moins nocif pour la qualité de l'air, mais la forte utilisation du pétrole est également une mesure temporaire jusqu'à ce qu'une meilleure source d'énergie soit développée.

Le sénateur Mahovlich a parlé de la grande quantité de terres agricoles de qualité qui étaient exploitées à d'autres fins par des constructeurs domiciliaires. Le réchauffement de la planète fait grimper la température de quelques degrés par année dans ma région du Nord. Nos agriculteurs en profitent parce qu'ils peuvent maintenant se livrer à des récoltes qui leur étaient inaccessibles auparavant. Dans les Prairies, l'approvisionnement en eau deviendra un problème parce que les glaciers fondent et que les rivières vont commencer à s'assécher. Devons-nous continuer à verser des subsides et faire en sorte que les agriculteurs s'appauvrissent de plus en plus étant donné que l'approvisionnement plus restreint en eau leur rendra la tâche plus difficile? Comment allons-nous relever ce défi?

M. Strahl : Je conviens qu'il y a des obstacles à surmonter. Je trouve notamment difficile, et vous le constaterez peut-être dans vos discussions, que l'on porte toujours à mon attention les problèmes et les crises, mais rarement les choses qui fonctionnent bien. Le Canada rural compte pourtant des histoires de réussite extraordinaires. Lorsque nous entendons parler de ces succès, nous essayons de les reproduire en encourageant d'autres programmes ou d'autres activités. Cependant, une partie des solutions, tout au moins du point de vue de l'agriculture, devront venir des décisions d'affaires qui seront prises. Pour les agriculteurs qui décident de s'en tenir à la production

the price for oats and other raw commodities is the same. You will see on the graph a wiggle in the line for ethanol programs but, overall, as Senator Oliver mentioned, being the low-cost commodity provider is not where the future is. Eventually farmers will make business decisions on how to maximize their return. That is why you see more diversity of crops. More farmers are growing canola or pulse crops. They take the pulse crops, split them, bag them and market them. A bag of pulse crops is ten times the value of a bulk shipment. Value-added is the future. You can almost pick your subject matter. You can produce canola seed and it might do okay, but if you have canola oil, you will do better and if you have canola diesel, you will have more value and more income. If you have canola diesel and you feed the by-products to cattle, you will have another value-added. If you have that plus molecular farming and bioplastics and something else, you are more likely to succeed. Each time we do that, we are more likely to succeed. Many of these things end up being business decisions for farmers.

We will need a national water strategy for water problems across the country. We will need to have an entire discussion about the next generation of agricultural policies so that industry can identify to government what they need and when they need it, whether science, technology, innovation, or ways to patent and market new ideas to China and around the world. I have heard some say that they need more help from the Export Development Corporation to finance their product in order to sell it. Each one of the success stories is almost always value-added. Success will be driven by the farmers who see their opportunities and find their niche in the changing market. The ones that are doing that now are making money.

Senator Christensen: They can have value-added only if they have grown something in the first place.

Mr. Strahl: Yes, that is true. You have already identified that if global warming continues apace, it may well be that the Peace River region might have six or ten more frost-free days and suddenly be in the clover, so to speak. The flip side is that this year they had a serious drought which knocked the crop off the field. Global warming is a mixed blessing and curse. It might benefit some and harm others, but that is difficult for anyone to predict.

traditionnelle de blé dur, le graphique à long terme indique une baisse incessante depuis la Deuxième Guerre mondiale. Les prix ne cessent de diminuer et c'est la même chose pour l'avoine et d'autres produits bruts. Vous constaterez une ondulation de la ligne pour les programmes d'éthanol mais, dans l'ensemble, comme le soulignait le sénateur Oliver, l'avenir n'est pas rose pour les fournisseurs de produits de faible valeur. Les agriculteurs auront des décisions d'affaires à prendre quant à la façon de maximiser leurs profits. C'est la raison pour laquelle il y a une plus grande diversité des récoltes. Les agriculteurs sont plus nombreux à faire pousser du canola ou des légumineuses. Ils prennent les légumineuses, font un tri, les ensachent et les mettent sur le marché. Un sac de légumineuses ainsi traitées a une valeur dix fois supérieure à celle du vrac. L'avenir est dans la valeur ajoutée. Vous pouvez pratiquement choisir n'importe quel produit. Vous pouvez produire uniquement des graines de canola et parvenir à vous tirer d'affaire, mais si vous produisez de l'huile de canola, votre situation s'améliorera et si vous fabriquez du diesel à partir du canola, vous vous retrouverez avec une valeur accrue et un revenu plus substantiel. Si vous produisez du diesel et alimentez votre bétail à même les sous-produits du canola, vous voilà avec une nouvelle valeur ajoutée. Si vous complétez avec l'agriculture moléculaire et les bioplastiques ou quelque chose du genre, vos chances de réussite s'améliorent d'autant. Dans bien des cas, cela revient à une décision d'affaires prise par l'agriculteur.

Nous aurons besoin d'une stratégie nationale pour régler les problèmes d'approvisionnement en eau dans toutes les régions du pays. Nous devrons tenir des discussions approfondies aux fins de la prochaine génération de politiques agricoles de telle sorte que les gens du secteur puissent indiquer au gouvernement quels sont leurs besoins et leurs échéanciers, qu'il s'agisse de sciences, de technologie, d'innovation ou de moyens à prendre pour breveter et mettre en marché les idées nouvelles à destination de la Chine et des autres pays du monde. J'ai entendu certains agriculteurs faire valoir qu'ils avaient besoin d'une aide plus soutenue d'Exportation et développement Canada pour le financement de leurs produits afin de pouvoir les vendre. Et dans pratiquement toutes les histoires de réussite intervient la notion de valeur ajoutée. Pour tirer leur épingle du jeu, les agriculteurs devront repérer les possibilités qui s'offrent à eux et cibler leur créneau au sein d'un marché en pleine évolution. Ce sont ceux qui parviennent à le faire qui réalisent actuellement des profits.

Le sénateur Christensen : Pour offrir une certaine valeur ajoutée, il faut déjà pouvoir faire pousser quelque chose au départ.

M. Strahl : Oui, vous avez raison. Vous avez déjà fait valoir que si le réchauffement planétaire se poursuit au rythme actuel, il est fort possible que la région de la rivière de la Paix bénéficie de six à dix jours additionnels sans gelées et se retrouve tout à coup dans une situation particulièrement favorable. L'envers de la médaille c'est que cette région a connu cette année une grave sécheresse qui a détruit les récoltes. Il peut y avoir du bon et du mauvais dans le réchauffement de la planète. Il est possible que certains en profitent et que d'autres s'en trouvent lésés; tout cela est bien difficile à prévoir.

Madam Chairman, I have a couple of comments in summary.

The Chairman: Certainly.

Mr. Strahl: I have some books with me, one being a rural Canadian's guide to farming. Both books are in both official languages and they list many programs available and work already done. As well, websites are listed. They might prove useful to the committee and spark interest in some of the other things being done at the rural secretariat. I will leave those copies for committee members.

[*Translation*]

My Parliamentary Secretary, Jacques Gourde, is here with me today. In particular, he is responsible for the agriculture file in Quebec and is at your disposal.

[*English*]

As you progress in your discussions, if you need more specific information about the Quebec industry, we will stand ready to get that information to you at your request.

Again, I wish you well. This is a big undertaking. I can tell that already from the questions here today. We are working on some of it actively, but your investigation is much larger.

I would encourage you, Madam Chairman and the committee, to consider an interim report somewhere along the way. I know the Senate has the advantage of thinking long term on this. You do not have to think about the next election. Senator Mitchell, as you mentioned, you do not have to worry about that quite yet. However, if there is anything you can give along the way that you think is time-sensitive, there will be interest in the next generation of farm policy discussion. We will be interested in your work as part of it, but so will many other industries as well. Do not be afraid to give us some advice along the way rather than waiting until the end of next year to dump it in our lap. That policy development is ongoing.

The Chairman: Thank you. In the hearings that we will be having here in Ottawa, we are aiming for an interim report by the end of this year, and then off on the road through next year. We also thank you for those booklets. In return, I will ensure that you have an autographed copy of the value-added report that we worked on for quite a long time. Senator Oliver was very much at the helm through that.

Thank you for giving us your time. We are always eager to have you back. As time goes on, if we find there are some issues that you could deal with it, we will be in touch. We thank you for Ms. Ouimet and Ms. Mitchell. I think we will be seeing Ms. Mitchell with the rural secretariat soon.

Madame la présidente, j'aurais quelques observations pour conclure.

La présidente : Nous vous écoutons.

M. Strahl : J'ai avec moi quelques ouvrages dont un guide de l'agriculture dans le Canada rural. Il s'agit de documents bilingues qui dressent une liste des nombreux programmes disponibles et du travail déjà accompli. On y indique en outre les sites Web à visiter. Ils pourraient servir de sources de référence utiles pour le comité en portant à votre attention quelques-unes des autres réalisations du Secrétariat rural. Je vais vous laisser ces exemplaires.

[*Français*]

Mon secrétaire parlementaire, Jacques Gourde, est ici aujourd'hui; il est responsable spécialement au Québec pour l'agriculture et il se tient à votre disposition.

[*Traduction*]

Au fil de vos délibérations, si vous avez besoin de renseignements plus détaillés sur la situation au Québec, nous resterons à votre disposition pour vous les fournir.

Encore une fois, je vous souhaite la meilleure des chances. Il s'agit d'un travail d'envergure. Quelques-unes des questions déjà posées aujourd'hui me permettent de l'affirmer. Nous travaillons activement sur certains de ces dossiers, mais vos travaux sont d'une portée beaucoup plus large.

Je vous encouragerais à envisager la possibilité de produire un rapport provisoire sans attendre la fin de vos travaux. Je sais que le Sénat a l'avantage de pouvoir adopter une perspective à long terme sur ces questions. Vous n'avez pas à penser à la prochaine élection. Comme le sénateur Mitchell l'a indiqué, vous n'avez pas encore à vous inquiéter à ce sujet. Quoi qu'il en soit, n'hésitez pas à nous faire part de vos résultats en temps opportun si vous estimez qu'ils peuvent alimenter nos discussions sur la prochaine génération de politiques agricoles. Non seulement vos conclusions pourraient-elles nous éclairer dans le cadre de ce processus, mais ce serait le cas pour bon nombre d'autres industries également. N'hésitez donc pas à nous formuler vos recommandations au fur et à mesure, plutôt que d'attendre la fin de l'année pour nous déballer le tout. L'élaboration des politiques est un processus continu.

La présidente : Merci. À l'issue des audiences que nous tiendrons à Ottawa, nous comptons produire un rapport provisoire d'ici la fin de l'année. Nous prendrons ensuite la route pour amorcer 2007. Merci pour les brochures. En échange, je vous garantis un exemplaire autographié du rapport sur la valeur ajoutée auquel nous travaillons depuis un bon bout de temps. C'est en grande partie le sénateur Oliver qui a piloté ce dossier.

Merci pour le temps que vous nous avez consacré. Il est toujours très intéressant pour nous de vous recevoir. Dans la poursuite de nos travaux, si nous jugeons que certaines questions méritent votre considération immédiate, nous communiquerons avec vous. Merci également à Mme Ouimet et Mme Mitchell. Je crois que nous reverrons sous peu Mme Mitchell pour parler du Secrétariat rural.

Senators, we have a little business to do.

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: By way of explanation, when I was preparing the budget, I accidentally left out one line item. Procedurally, the committee has to re-adopt the budget. The forgotten line item is a research item for $5,000. It is on the fourth page, two lines above transportation and communications. Mr. Forge can best speak to what it is. Nothing else has changed in the budget. That is the only change from what you saw last week.

Frédéric Forge, Researcher, Library of Parliament: The $5,000 is for data from Statistics Canada, if the committee needs some. Usually, data you may need is compiled from different sources. Since it is a cost recovery agency, we need to pay for that. A simple table can cost up to $600 or more. The library usually pays for this, up to a certain point, but for the kind of study you want to do, it may cost a little bit more. That is why we put in the $5,000. Statistics Canada has an end-use agreement for parliamentarians so it does not cost as much but, as soon as you want to publish it, it is not for parliamentarians only but rather for the public, so that is why it costs more.

Senator Tkachuk: Have you not gone to the committee yet?

The Chairman: No, so this will not confuse them.

Ms. Richardson: It was my mistake, and I do apologize to the whole committee for it.

The Chairman: We need a motion.

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: Is it adopted?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Mitchell: Madam Chairman, given that some of what we will be working on in our study is biofuels and alternative fuels and so on, and given that the program that will address that through this government will be an environmental program, how do I make a request to have the Minister of the Environment appear before us once that program has been announced?

The Chairman: I do not think you have a problem. When the time comes, the steering committee can deal with it.

Senator Mitchell: I am sure she will want to come.

Senator Tkachuk: She will have her own committee to go to.

The Chairman: She has not had the pleasure of coming here before. It will do her good.

Sénateurs, nous avons une petite question à régler.

Jessica Richardson, greffière du comité : Je vais vous expliquer la situation. En préparant le budget, j'ai omis l'un des postes par inadvertance. En pareil cas, les procédures exigent que le comité adopte de nouveau le budget. Le poste oublié prévoit 5 000 dollars pour la recherche. C'est à la quatrième page, deux lignes au-dessus de transport et communications. M. Forge pourra vous en dire davantage à ce sujet. Le reste du budget demeure inchangé. C'est la seule modification par rapport au budget que vous avez examiné la semaine dernière.

Frédéric Forge, attaché de recherche, Bibliothèque du Parlement : Le montant de 5 000 dollars s'applique aux données à obtenir de Statistique Canada, si cela est nécessaire. Habituellement, les données dont vous avez besoin sont compilées à partir de différentes sources. Comme Statistique Canada fonctionne suivant un mode de recouvrement des coûts, nous devons payer pour ce service. Un simple tableau peut ainsi coûter jusqu'à 600 dollars, voire davantage. C'est généralement la bibliothèque qui défraie les coûts de ces services, jusqu'à un certain niveau, mais compte tenu de l'ampleur de l'étude que vous voulez mener, il est possible qu'il vous en coûte un peu plus. C'est pourquoi nous avons prévu ce montant de 5 000 dollars. Statistique Canada a conclu une entente d'utilisation finale pour les parlementaires, ce qui réduit d'autant les coûts, mais à partir du moment où vous souhaitez publier les données, l'utilisation finale n'est plus limitée aux seuls parlementaires, mais s'étend aussi à la population, et les coûts augmentent en conséquence.

Le sénateur Tkachuk : Ne vous êtes-vous pas déjà adressé au comité à ce sujet?

La présidente : Non, pour éviter toute confusion.

Mme Richardson : C'est moi qui ai commis l'erreur et je prie tous les membres du comité de m'en excuser.

La présidente : Il nous faut une motion.

Le sénateur Tkachuk : J'en fais la proposition.

La présidente : La motion est-elle adoptée?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Mitchell : Madame la présidente, comme nos travaux porteront notamment sur les biocarburants et les combustibles de remplacement, et comme le présent gouvernement mettra en place un plan environnemental relativement à ces questions, comment puis-je demander que la ministre de l'Environnement comparaisse devant nous une fois que ce plan aura été annoncé?

La présidente : Je ne crois que cela posera problème. Le moment venu, le comité de direction pourra s'en occuper.

Le sénateur Mitchell : Je suis persuadé qu'elle se fera un plaisir de nous rendre visite.

Le sénateur Tkachuk : Elle devra également visiter son comité de l'environnement.

La présidente : Elle n'a pas encore eu l'occasion de comparaître devant nous. Ce serait une bonne chose pour elle.

Senator Tkachuk: Same policy as the previous government.

The Chairman: On that high note, I will adjourn the meeting.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, October 5, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:11 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators and witnesses. Good morning to all of those who are watching our Senate Committee on Agriculture.

We are engaged in what we believe to be an extremely important issue facing our country. As all of you know, the last few years have seen the worst levels of Canadian farm incomes in our history. Farm families have suffered the most and the situation has had an impact on rural communities all across Canada. Recognizing the importance of the problem, the federal government announced last July the creation of a Canadian Farm Families Option Program, providing $550 million to help lower-income individual farmers and farm families.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Until the end of the year, the committee will hear from a variety of different witnesses who will give an overview of poverty in rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities across this country next year.

Today, we are very pleased to have with us representatives from Statistics Canada. They are here to help us gain an understanding of the depths of poverty in rural Canada. With us are Sylvie Michaud, Director, Income Statistics, from Quebec City. We have Denis Chartrand, Director, Agriculture Division of Statistics Canada, from Lefaivre, Ontario, near Hawkesbury. We also have with us Ray Bollman, a research economist, coming from Manitoba.

We have a good stretch of witnesses today from different parts of Canada working on the same issue, but I am sure that as they work they are also thinking of where they come from.

Ray Bollman, Research Economist, Statistics Canada: We have a map on the wall so that I can show you where the cairn is for where Moline used to be. It is in southwestern Manitoba. There is a cairn there to say when the settlement started and ended.

The Chairman: It is no longer with us?

Le sénateur Tkachuk : La même politique qu'avec le gouvernement précédent.

La présidente : Voilà qui termine notre séance en beauté.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 5 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 11 pour examiner la question de la pauvreté en région rurale au Canada, et en faire rapport.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs et chers témoins. Bonjour à tous les observateurs de cette réunion du comité sénatorial de l'agriculture.

Nous avons entrepris l'examen d'un problème extrêmement important, selon nous, que connaît notre pays. Vous savez tous que ces dernières années, nos exploitations agricoles ont enregistré le plus bas niveau de revenus de notre histoire. Ce sont les familles d'agriculteurs qui en ont le plus souffert et la situation a eu des répercussions sur les communautés rurales de tout le pays. Conscient de ce problème, le gouvernement fédéral a annoncé en juillet dernier la création d'un Programme canadien d'options pour les familles agricoles, assorti d'un budget de 500 millions de dollars, pour aider les agriculteurs à faible revenu et les familles agricoles.

En mai dernier, notre comité a été autorisé à examiner le sujet de la pauvreté en région rurale au Canada, et en faire rapport. Jusqu'à la fin de l'année, le comité entendra divers témoins qui brosseront le tableau de la pauvreté dans les régions rurales. Ces travaux seront la prémisse du voyage que fera le comité dans les communautés rurales du pays l'année prochaine.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de recevoir des représentants de Statistique Canada. Ils sont ici pour nous aider à mieux comprendre l'ampleur de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Nous accueillons donc Sylvie Michaud, directrice de Statistique du revenu, qui nous vient de la ville de Québec. Il y a aussi Denis Chartrand, directeur de la Division de l'agriculture Statistique Canada, qui arrive de Lefaivre en Ontario, près d'Hawkesbury. Nous accueillons aussi Ray Bollman, un économiste chercheur, qui vient du Manitoba.

Nous avons un bel éventail de témoins provenant de diverses régions du Canada, qui travaillent sur le même sujet, mais je suis sûre que dans leurs travaux, ils n'oublient jamais d'où ils viennent.

Ray Bollman, économiste chercheur, Statistique Canada : Nous avons une carte, au mur, pour vous montrer où se trouve le cairn qui signale où se trouvait Moline auparavant. C'est dans le sud-ouest du Manitoba. Un cairn y a été dressé pour montrer où le peuplement a commencé et s'est terminé.

La présidente : Il n'existe plus?

Mr. Bollman: There is no post office or postal code any more. I think the last building left a few years ago.

We are pleased to be here to portray rural Canada. My job within Statistics Canada is to work with a group that puts together the *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletins*. There are 49 of them on Statistics Canada's website and they can be downloaded at no cost; you are invited to have a look at them.

Our presentation covers the definitions and measures of rural and of poverty; then we look at income inequality, low-income communities and farmers. I will start with definitions and measures of rural. What do we mean by "rural?"

For this presentation we have chosen the rural and small town definition. "Rural and small town" refers to the population living outside settlements of 10,000 or more, outside the commuting zones of towns of 10,000 or more. That includes outside of census metropolitan areas. A census metropolitan area has a core of 100,000 or more. It includes all the surrounding towns and municipalities where more than 50 per cent of the workforce commute in to the census metropolitan area.

The census metropolitan area of Ottawa includes Arnprior to Merrickville to Casselman because, although there is a lot of countryside there, over 50 per cent of those people commute to downtown Ottawa. Those people are in a metro labour market. Those living in the countryside in that area might be called rural in terms of other issues, such as water quality, but in terms of labour market issues they are metro.

There are also census agglomerations, cities of 10,000 to 99,000 people living in the urban core and in the municipalities and towns around where people commute in to those areas.

Rural and small town then refers to outside the commuting zone of places of 10,000 or more people. Try to imagine taking your spouse to a place outside the commuting zone of towns of 10,000 or more and then trying to find a job in a town of fewer than 10,000 people. The whole population is out there, but it is conceptualized on a labour market. That is how I think of it from a labour market point of view.

As you can see in the graph on page 5 of our brief, from 1966 to 1971, there were 8 million people in rural and small town areas. Then there was some successful rural development, and some people were classified as urban, resulting in fewer rural people. However, with a growing population, the rural population increased to 8 million people. With more successful rural development it went down to 7 million people, then the population grew again. With the classification to urban, the rural population decreased to 6 million, and from 1981 to 2001 there were 6 million people living in rural and small town Canada.

M. Bollman : Il n'y a pas de bureau de poste, et il n'y a plus de code postal. Je pense que le dernier bâtiment en est parti il y a plusieurs années.

Nous sommes heureux d'être ici pour brosser le portrait du milieu rural canadien. Mon travail, à Statistique Canada, consiste à travailler avec un groupe qui publie le *Bulletin d'analyse : Régions rurales et petites villes du Canada*. Il y en a 49 numéros dans le site web de Statistique Canada, et ils peuvent être téléchargés gratuitement; je vous invite à y jeter un coup d'oeil.

Notre présentation portera sur les définitions et mesures de « rural » et de la « pauvreté »; puis nous parlerons de l'inégalité des revenus, des communautés à faible revenu et des agriculteurs. Je commencerai par les définitions et les mesures de « rural ». Qu'entendons-nous par « rural »?

Nous avons choisi pour cette présentation la définition qui correspond aux « régions rurales et petites villes ». Elle englobe la population qui vit à l'extérieur des zones de navettage des centres ayant 10 000 habitants ou plus. C'est en-dehors d'une région métropolitaine de recensement. Une région métropolitaine de recensement a un noyau urbain de 100 000 personnes ou plus. Elle englobe toutes les villes et municipalités environnantes dont au moins 50 p. 100 de travailleurs font la navette vers la région métropolitaine de recensement.

La région métropolitaine d'Ottawa englobe Arnprior jusqu'à Merrickville, jusqu'à Casselman parce que, bien qu'elle couvre de vastes étendues rurales, plus de 50 p. 100 de ses habitant font la navette vers le centre-ville d'Ottawa. Ces gens vivent sur un marché du travail métropolitain. Ceux qui vivent en campagne dans cette région peuvent être qualifiés de ruraux relativement à d'autres aspects, comme la qualité de l'eau, mais pour ce qui est du marché du travail, ils sont métropolitains.

Il y aussi les agglomérations de recensement, les villes de 10 000 à 99 000 personnes qui vivent dans le noyau urbain et dans les municipalités et villes voisines, où au moins 50 p. 100 des travailleurs font la navette vers ces régions.

Les régions rurales et petites villes désignent donc la zone de navettage d'agglomérations d'au moins 10 000 habitants. Essayez d'imaginer emmener votre épouse vivre en dehors de la zone de navettage de villes d'au moins 10 000 personnes, et essayer de trouver un emploi dans une ville de moins de 10 000 personnes. Toute la population est là, mais elle est conceptualisée sur un marché du travail. C'est ainsi que je visualise la situation, du point de vue du marché du travail.

Comme vous pouvez le voir sur le graphique de la page 5 de notre mémoire, de 1966 à 1971, 8 millions de personnes vivaient dans les milieux ruraux et petites villes. Et puis le développement rural a connu une certaine expansion, des gens ont été reclassés comme étant en milieu urbain, ce qui a réduit la population des milieux ruraux. Tout de même, avec l'accroissement de la population, la population rurale a atteint 8 millions de personnes. Avec l'expansion du développement rural, elle est tombée à 7 millions de sujets, puis est remontée encore. Avec la classification à milieu urbain, la population rurale a été réduite à

Right now 20 per cent of Canada's population is in rural and small town areas.

You can see that smaller cities, the census agglomerations of 10,000 to 100,000 people, are over 4 million in population in total; and the census metropolitan areas of 100,000 people or more are at over 19 million people.

Sylvie Michaud, Director, Income Statistics, Statistics Canada: Let us turn to the second set of definitions, measures of poverty. There is no international consensus on the definition in the measures of poverty. According to normal usage, poverty is the state of one who lacks a usual or socially acceptable amount of money or material possessions.

There are two important points here. First, poverty will be different at different times and in different societies. Second, that definition focuses on the ability to purchase goods and services or on their ownership.

Some frameworks define poverty as a minimum subsistence, while in recent years there has been a push towards enlarging the definition of well-being as the capability to function in society. In that sense, poverty is recognized as a multi-dimensional phenomenon.

Poverty lines can also be defined in two ways. First, as an absolute measure, how much does it cost to buy a certain basket of goods? Second, as a relative measure, the poverty line is a function of the standard of living of your country or your region.

Poverty lines for developing countries are generally based on consumption. The World Bank would argue that this is generally the better way of measuring poverty. However, in most of the developed countries we measure poverty in terms of income.

When we asked what was of interest to the committee, there were questions about which countries have a poverty line. We do not have one in Canada. I can spend a few minutes telling you about some of the countries that do have a poverty measure and how they define it. That is not required for the purpose of our presentation, so it is up to the committee.

The Chairman: I think we would like to know that.

Ms. Michaud: In September 2000, the UN Millennium Summit agreed to set some measurable goals and targets for combating poverty, hunger, disease and illiteracy. At the heart of the agenda are the Millennium Development Goals. They have measures to combat not only poverty but also illiteracy. They have defined extreme poverty as earning U.S. $1 per day per person and poverty at U.S. $2 per day. We have all seen commercials on television with well-known actors dressed in white, snapping their

6 millions de sujets, et de 1981 à 2001, 6 millions de personnes vivaient en milieu rural et dans les petites villes du Canada. Actuellement, 20 p. 100 de la population du Canada vit en milieu rural et dans des petites villes.

Vous pouvez voir que les plus petites villes, les agglomérations de recensement de 10 à 100 000 personnes, comptent plus de 4 millions de sujets au total; et les régions métropolitaines de recensement d'au moins 100 000 personnes comportent plus de 19 millions d'habitants.

Sylvie Michaud, directrice, Statistique du revenu, Statistique Canada : Passons à la deuxième série de définitions, les mesures de la pauvreté. Il n'y a pas de consensus international sur la définition dans les mesures de la pauvreté. D'après l'usage, la pauvreté est l'état de quelqu'un qui n'a pas la quantité d'argent normale ou socialement acceptable, ou de biens matériels.

Il y a ici deux importants éléments. Tout d'abord, la pauvreté varie avec les époques et les sociétés. Deuxièmement, cette définition est centrée sur la capacité d'acheter des biens et services, ou d'en être propriétaire.

Certains cadres définissent la pauvreté comme la subsistance minimale, tandis que ces dernières années, il y a eu un mouvement en faveur d'un élargissement de la définition du bien-être comme étant la capacité de fonctionner dans une société. Dans ce sens, la pauvreté est reconnue comme étant un phénomène multidimensionnel.

Les seuils de pauvreté peuvent aussi être définis de deux façons. Tout d'abord, en tant que mesure absolue, combien coûte-t-il d'acheter un certain panier de biens? Deuxièmement, en tant que mesure relative, le seuil de pauvreté est une fonction du standard de vie du pays ou de la région où on vit.

Les seuils de pauvreté pour les pays en développement sont généralement fonction de la consommation. La Banque mondiale soutiendrait que c'est généralement une meilleure façon de mesurer la pauvreté. Cependant, dans la plupart des pays développés, nous mesurons la pauvreté en termes de revenu.

Quand on a demandé ce qui intéressait le comité, on nous a posé des questions sur les pays qui ont fixé un seuil de pauvreté. Nous en avons un au Canada. Je pourrais prendre quelques minutes pour vous parler des pays qui ont une mesure de la pauvreté, et de la façon dont ils la définissent. Ce n'est pas nécessaire aux fins de notre présentation, alors c'est au comité d'en décider.

Le président : Je pense que ce pourrait être intéressant.

Mme Michaud : En septembre 2000, il a été convenu au Sommet du millénaire des Nations Unies de fixer des objectifs et des cibles mesurables pour combattre la pauvreté, la famine, la maladie et l'analphabétisme. Les Objectifs du Millénaire pour le développement sont le noyau de ce programme. Ils ont des mesures pour combattre non seulement la pauvreté, mais aussi l'analphabétisme. Ils ont défini l'extrême pauvreté comme un revenu de 1 $ US par jour par personne, et la pauvreté comme un

fingers and saying, "every three seconds, a child dies." That statistic is drawn from the Millennium Development Goals.

In most developed countries, we assume that there are social programs that will put every family or person above that poverty threshold. All developed countries are assumed to have a zero poverty rate under the Millennium Development Goals. What is being done in developed countries?

The United States has had a poverty measure for a number of years. The threshold was established by Ms. Mollie Orshansky, who developed poverty lines in 1963-64. They were based on the cost of a basket of food. For this, four baskets of food were put together by the Department of Agriculture. They used the economy basket to determine poverty lines. They established 62 thresholds for non-farm families. At the outset, they developed different thresholds for farm families, assuming two things: one, that some of their consumption of food was from their own production rather than purchased; and two, that part of their cost of shelter was living on the farm, so the shelter costs were a bit lower. They had established some lower thresholds for farm families but, in 1981, they asked that those thresholds be abolished. Today, the same thresholds exist for farm families and non-farm families.

In 1963, Ms. Orshansky looked at what portion of the threshold was for food, because she argued that food was the only thing to be considered a necessity. She wanted to know what portion of the after-tax income was for food. How much is spent on food for an average family relative to their average annual income? It was one third. There is a multiplier of three, which is how they determine the poverty lines. Each year that line is adjusted for inflation. A number of committees have looked at revisions to the measures for determining poverty lines but it is a highly political issue and those are still the official measures used by the United States.

The European Union stated as an objective that by 2010 they want to be the most competitive and strategic knowledge economy capable of sustainable growth with more and better jobs and better social cohesion. In 2000, they agreed that the fight against poverty and social exclusion would be best achieved by coordination. They agreed on a common set of indicators with periodic reporting. In 2001, that led to the Laeken Indicators. There were 18 indicators at the time and today there are 21 indicators, 12 primary and 9 secondary. Five of the indicators are related to income. To make comparisons between countries, they developed relative measures to define below the poverty line as earning less than 60 per cent of an adjusted income. The adjusted income reflects the fact that it does not cost the same for all families because of the difference in the number of family members. Below 60 per cent of the adjusted median

revenu de 2 $ US par jour. Nous avons tous vu à la télévision des publicités, avec des acteurs bien connus vêtus de blanc, qui claquent des doigts en disant « toutes les trois secondes, un enfant meurt ». Cette statistique est tirée des Objectifs du Millénaire pour le développement.

Dans la plupart des pays développés, nous supposons qu'il y a des programmes sociaux qui permettent à toute famille ou personne de vivre au-dessus du seuil de la pauvreté. Tous les pays développés sont censés avoir un taux de pauvreté nul, en vertu des Objectifs du Millénaire pour le développement. Qu'est-ce qui se fait dans les pays développés?

Les États-Unis ont instauré une mesure de la pauvreté depuis plusieurs années. Le seuil a été établi par Mme Mollie Orshansky, qui a fixé des seuils de pauvreté en 1963-1964. Ils étaient fondés sur le coût du panier de consommation. Pour cela, le ministère de l'Agriculture a rempli quatre paniers de consommation. On s'est fondés sur le panier économique pour déterminer les seuils de pauvreté. On a établi 62 seuils pour les familles non agricoles. Au début, divers seuils ont été fixés pour les familles agricoles, en partant de deux hypothèses : un, qu'une partie des aliments qu'elles consommaient provenaient de leurs propre production plutôt que d'être achetés; et deux, qu'une part de leurs coûts de logement était couverts par la ferme, alors les coûts de logement étaient un peu plus bas. Des seuils plus bas ont été établis pour les familles agricoles, mais en 1981, on a demandé l'abolition de ces seuils. Aujourd'hui, les mêmes seuils s'appliquent pour les familles agricoles et non agricoles.

En 1963, Mme Orshansky a examiné quelle portion du seuil était pour l'alimentation, parce qu'elle partait du principe que la nourriture était la seule chose qu'il fallait considérer comme une nécessité. Elle voulait savoir quelle proportion du revenu après impôts était consacrée à l'alimentation. Combien dépense une famille moyenne sur la nourriture, en comparaison avec son revenu annuel moyen? C'était un tiers. Il y a un multiple de trois, et c'est ainsi qu'on détermine les seuils de pauvreté. Chaque année, ce seuil est indexé pour l'inflation. Plusieurs comités ont envisagé des révisions ou des mesures pour déterminer les seuils de pauvreté, mais c'est un enjeu hautement politisé, et ces mesures sont encore les mesures officielles utilisées aux États-Unis.

Les pays de l'Union européenne a fixé pour objectif que pour 2010, ils voulaient avoir l'économie la plus compétitive et fondée sur les connaissances stratégiques qui soit, capable de soutenir une croissance avec plus d'emplois et de meilleurs emplois, et plus de cohésion sociale. En 2000, ils ont convenu que la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale seraient plus efficaces si elle était coordonnée. Ils ont convenu d'une série commune d'indicateurs, et de la présentation périodique de rapports. En 2001, cette démarche a donné lieu aux indicateurs Laeken. Il y avait à l'époque 18 indicateurs, qui sont maintenant 21, dont 12 primaires et neuf secondaires. Cinq des indicateurs sont liés au revenu. Pour faire des comparaisons entre les pays, ils ont établi des mesures relatives pour définir un revenu inférieur au seuil de pauvreté comme étant moins de 60 p. 100 d'un revenu rajusté. Le revenu rajusté reflète le fait qu'il n'en coûte pas la

income is one of the indicators of poverty. There are other indicators, such as illiteracy, long-term unemployment or persistence of low income.

The United Kingdom is also doing a great deal of research on poverty. They are proposing three measures of poverty. One measure is an absolute threshold based on the pound sterling whereby they use a relative income similar to the Laeken Indicators of below 60 per cent of the adjusted income. Another measure in the U.K. is deprivation, which is a new dimension. They ask people what it is they do not have or cannot do because it is not affordable.

Senator Tkachuk: Is that 60 per cent indicator relative to the American after-tax income?

Ms. Michaud: Yes. In the U.K. when they measure deprivation, they use below 70 per cent of the adjusted income and remove shelter costs and stipulate that a family has to be deprived of a certain number of items. Deprivation could be indicated by the inability to heat the home adequately or the need to use food banks or to use pawn shops to access cash. I do not think that the last indicator has been finalized because research is ongoing. However, that gives the committee an idea of what is being done.

Australia seems to be taking a similar path to that of the United Kingdom, although they have not officially defined their poverty line. They tend to look at what is happening at the bottom part of income distribution, especially the second and third decile. One difficulty is that some people have zero income or negative income, especially the self-employed. That might be because of a fiscal way of reporting for tax purposes. They found that looking at the second and third decile is a better measure for their purposes.

All of that being said, what do we have in Canada? We do not have an official poverty measure in Canada. The position of Statistics Canada has been that it is through the political process that democratic societies achieve social consensus in domains that are intrinsically judgmental. The exercise of such a value judgment is not the proper role of Statistics Canada.

Once government establishes definitions, Statistics Canada will endeavour to estimate the number of people who are poor according to that definition. That would be in line with our mandate but, in the meantime, Statistics Canada does not and cannot measure the level of poverty in Canada. That is the official position of Statistics Canada, which is reported our website.

However, we have developed two measures of low income: the low-income cut-off, LICO; and the low-income measure, LIM. As well, work has been done by Human Resources and Social Development Canada on a market-basket measure of low income.

même chose à tous les ménages, à cause des différences de composition des ménages. Au-dessous des 60 p. 100 du revenu moyen rajusté est l'un des indicateurs de la pauvreté. Il y en a d'autres, comme l'analphabétisme, le chômage à long terme ou la persistance du faible revenu.

Le Royaume-Uni fait aussi beaucoup de recherches sur la pauvreté. Il propose trois mesures de la pauvreté. L'une est un seuil absolu en fonction de la livre sterling, où on applique un revenu relatif similaire aux indicateurs Laeken, de moins de 60 p. 100 du revenu rajusté. Une autre mesure du Royaume-Uni est la dépossession, une nouvelle dimension. On demande aux gens qu'est-ce qu'ils n'ont pas ou qu'ils ne peuvent pas faire parce qu'ils n'en ont pas les moyens.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que cet indicateur de 60 p. 100 est relatif au revenu américain après impôt?

Mme Michaud : Oui. Au Royaume-Uni, quand ils mesurent la dépossession, ils comptent moins de 70 p. 100 du revenu rajusté, soustraient les coûts du logement et stipulent qu'une famille doit être dépossédée d'un certain nombre d'articles. La dépossession pourrait être l'incapacité de chauffer le logement adéquatement ou la nécessité de recourir aux banques alimentaires, ou encore aux prêteurs sur gage pour avoir accès à de l'argent. Je ne pense pas que le dernier indicateur ait été finalisé, parce que les recherches se poursuivent. Mais au moins le comité a une idée de ce qui se fait.

L'Australie semble avoir adopté une démarche similaire à celle du Royaume-Uni, bien qu'elle n'ait pas défini officiellement son seuil de pauvreté. Elle a tendance à observer ce qui se passe dans la fourchette inférieure de la répartition du revenu, particulièrement les deuxième et troisième déciles. Une difficulté qui se pose, c'est que certaines personnes n'ont aucun revenu, ou un revenu négatif, surtout les travailleurs autonomes. Ce peut être attribuable à un mode de déclaration aux fins d'impôt. Ils ont trouvé que les deuxième et troisième déciles constituent une meilleure mesure pour leurs fins.

Tout cela étant dit, qu'avons-nous au Canada? Nous n'avons pas de mesure officielle de la pauvreté au Canada. Selon Statistique Canada, c'est par le processus politique que les sociétés démocratiques parviennent à un consensus social dans les domaines qui sont intrinsèquement fondés sur le jugement. L'exercice d'un tel jugement de valeur n'est pas le rôle qui convient à Statistique Canada.

Une fois que le gouvernement aura établi des définitions, Statistique Canada fera une estimation du nombre de personnes qui sont pauvres d'après cette définition. Cela correspondrait à notre mandat, mais entretemps, Statistique Canada ne mesure pas et ne peut pas mesurer le niveau de pauvreté au Canada. C'est la position officielle de Statistique Canada, qui est affichée dans notre site Web.

Cependant, nous avons établi deux mesures du faible revenu; le seuil de faible revenu, SFR, et la mesure de faible revenu, MFR. De plus, Ressources humaines et Développement social Canada travaille depuis quelque temps sur une mesure de panier de

I will speak briefly to the third measure, but I will not report numbers on it today.

The low-income cut-off was developed in the early 1960s to represent an income level at which a family might be in strained circumstances because they have to spend 20 per cent more of their income on necessities than the average household has to spend. Necessities were defined as food, shelter and clothing.

It is usually recognized that the cost of living increases with the number of people living in the household, but there are economies of scale so it does not necessarily cost twice as much for a family of two compared to a family of one. Similarly, it was recognized that the cost of living might be higher in large urban centres than it is in some rural areas. The LICO is recalibrated for five sizes of area: large CMAs, which means a population of 500,000 or more; medium CMAs; small CMAs; and rural. As well, there are seven family sizes, from one to seven people. Thus, 35 thresholds are calculated on a before-tax income and an after-tax income. These calculations have been based on how much people spend, which used to be the family expenditure survey. The most recent base for that purpose is a 1992 family expenditure survey. The thresholds have been indexed for inflation using the Consumer Price Index, CPI. Under LICO, the thresholds are lower in rural areas than in urban areas.

The LIM is a relative measure. The thresholds are calculated and released every year but we do not feature it often as a main low-income measure because they do not tend to move much with changes in the economic cycles. During a recession, the rate using the LIM could go down because everyone might go down together, thus giving a counterintuitive effect. The LIM is used for international comparative purposes. The LIM rates over time tend to be fairly stable.

Our LIMs are slightly different than what is used in the Laeken indicators in that we use 50 per cent of the adjusted income rather than 60 per cent. Our equivalent scale is slightly different, being 1 for the first person and 0.4 for the second person. Therefore, it costs 1.4 to be in a family of two compared to a family of one. It is 0.3 for subsequent persons so a family of four would cost twice as much as a person living alone.

In the late 1990s, a federal/provincial/territorial working group developed a market basket measure or MBM of low income. This was meant to be an alternative to the LICO. Why did they want an alternative? They wanted more of an absolute measure.

consommation de faible revenu. Je parlerai brièvement de cette troisième mesure, mais je n'ai pas de chiffres à vous donner dessus aujourd'hui.

Le seuil de faible revenu a été fixé au début des années 1960 pour représenter un niveau de revenu auquel une famille pourrait se retrouver dans une situation difficile parce qu'elle doit consacrer aux biens essentiels 20 p. 100 de plus de son revenu que le foyer moyen. Les biens essentiels ont été définis comme la nourriture, le logement et le vêtement.

Il est généralement reconnu que le coût de la vie augmente avec le nombre de personnes qui composent le ménage, mais il y a des économies d'échelle, alors il n'en coûte pas nécessairement deux fois plus cher pour un ménage de deux personnes comparativement à un ménage d'une personne. De même, il a été reconnu que le coût de la vie pourrait être plus élevé dans les grands centres urbains que dans certaines régions rurales. Le SFR est réétalonné pour cinq types de régions : les grandes agglomérations de recensement, qui ont une population d'au moins 500 000 sujets; les agglomérations moyennes, les petites et les régions rurales. De plus, il y a sept dimensions de ménages, allant de une à sept personnes. Ainsi, 35 seuils ont été calculés, d'après le revenu avant et après impôt. Ces calculs ont été fondés sur ce que dépensent les gens, d'après les anciennes enquêtes sur les dépenses des familles. La plus récente des données exploitées à cette fin viennent d'une enquête sur les dépenses des familles menée en 1992. Les seuils ont été indexés pour l'inflation d'après l'Indice des prix à la consommation, l'IPC. Pour le SFR, les seuils sont plus bas dans les régions rurales que dans les régions urbaines.

La MFR est une mesure relative. Les seuils sont calculés et diffusés chaque année, mais nous n'en parlons pas souvent comme d'une mesure principale du faible revenu parce qu'ils n'ont pas tendance à changer beaucoup avec les fluctuations des cycles économiques. Pendant une récession, le taux sur lequel se fonde la MFR pourrait baisser parce que tout le monde pourrait accuser en même temps une baisse de revenu, ce qui a un effet neutralisateur. La MFR sert à des fins de comparaison internationale. Les taux de MFR, avec le temps, tendent à rester assez stables.

Nos MFR sont légèrement différentes de celles qui sont utilisées dans les indicateurs Laeken, en ce sens que nous appliquons 50 p. 100 du revenu rajusté plutôt que 60 p. 100. Notre échelle équivalente est légèrement différente, soit 1 pour la première personne et 0,4 pour la deuxième personne. Par conséquent, un ménage de deux personnes dépense 1,4 de plus qu'une famille d'une personne. C'est 0,3 pour chaque personne subséquente, donc un ménage de quatre personnes coûterait deux fois plus qu'une personne qui vit seule.

À la fin des années 1990, un groupe de travail fédéral-provincial-territorial a établi une mesure du faible revenu fondée sur un panier de consommation. Cela se voulait une alternative au SFR. Pourquoi chercher une alternative? Ils voulaient une mesure plus absolue.

The LICO is somewhere in between an absolute and a relative measure. They also wanted a measure that was between subsistence basic living conditions and the social inclusion polls — more than just subsistence, leaning toward social inclusion.

Another reason behind the MBM was to be more representative geographically. One criticism of the LICO as it currently stands is that while Montreal, Toronto and Vancouver are lumped together as cities that have 500,000 people or more, the cost of shelters is much more expensive in Toronto and Vancouver than it is in Montreal.

The basket is not based on expenditures, like we have with the LICO, but rather on the fixed cost of a basket. In this basket, there is food — a nutritious selection developed by Health Canada — clothing and shelter, which is the average of a median of two- and three-bedroom apartments. For a family of four, if you have children of the same sex, you can put them in the same bedroom; if they are different sexes, they should be in two different bedrooms. That is why they took the median of two and three bedrooms, to represent both types of families.

There is also a measure for transportation. We assume in larger cities that you can use public transportation; in rural areas you need a car. In addition, there is a general multiplier to cover other factors, such as personal care items, books and a few other things that would be too hard to cost individually.

There are 47 thresholds for a family of four. We used the same equivalent scale as we have for the LIM. For a family with seven members, we would have 329 thresholds instead of the 35 that we have under the LICO. There is much more geographical representation.

Measuring is still in development. Results have been released for 2000, 2001 and 2002; 2003 and 2004 should be released in the fall. They are released by HRSDC but we helped them with the methodology.

I will give you a few numbers, based on our survey of labour-income dynamics, on the income levels in rural and urban areas. We used the definitions of urban and rural that were presented by Mr. Bollman, which are slightly different than what you will see in our publications, where we do not tend to include rural with the small towns in the way that was defined for this presentation.

I should mention that the survey that was used to present these estimates was not done in the North. It also excludes Indian reserves, institutions and military barracks. This represents the income in the 10 provinces, minus those exceptions.

The Chairman: Can we ask why that is?

Ms. Michaud: In the North, we are currently talking to the territorial government to develop a strategy to conduct surveys. It is a response burden issue because it is a smaller population. If we conducted all of our current surveys in the North, we would be

Le SFR est un peu entre une mesure absolue et une mesure relative. Ils voulaient aussi une mesure qui soit entre le minimum de subsistance et les enquêtes sur l'inclusion sociale — plus que seulement la subsistance, en penchant vers l'inclusion sociale.

Un autre motif à la création de la MPC était qu'elle devait être plus représentative au plan géographique. Une critique qui a été faite du SFR tel qu'il est actuellement, c'est qu'alors que Montréal, Toronto et Vancouver sont regroupés en tant que villes qui ont au moins 500 000 habitants, le coût du logement est beaucoup plus élevé à Toronto et à Vancouver qu'à Montréal.

Le panier n'est pas fondé sur les dépenses, comme c'était le cas avec le SFR, mais plutôt sur le coût fixe d'un panier. Dans ce panier, il y a des aliments — une sélection d'aliments nutritifs préparée par Santé Canada — des vêtements et le logement, soit la médiane des loyers d'appartements de deux et trois chambres à coucher de moyenne gamme. Pour une famille de quatre personnes, quand on a des enfants du même sexe, on peut les mettre dans la même chambre; s'ils sont de sexes différents, ils devraient avoir des chambres séparées. C'est pourquoi ils ont pris la médiane des logements de deux et trois chambres à coucher, pour représenter les deux types de ménages.

Il y a aussi une mesure pour le transport. Nous partons du principe que dans les grandes villes, on peut prendre les transports en commun; dans les régions rurales, il faut une voiture. De plus, il y a un multiplicateur général pour couvrir d'autres facteurs, comme les articles de soins personnels, les livres et quelques autres articles dont il serait trop compliqué d'établir le coût à l'unité.

Il y a 47 seuils pour un ménage de quatre personnes. Nous employons la même échelle d'équivalence pour la MFR. Pour une famille de sept personnes, nous aurions 329 seuils plutôt que les 35 que nous avons avec le SFR. Il y a beaucoup plus de représentation géographique.

La mesure est encore en voie de développement. Des résultats ont été publiés pour 2000, 2001 et 2002; ceux de 2003 et 2004 devraient l'être à l'automne. Ils sont publiés par RHDCC, mais nous les avons aidés avec la méthodologie.

Je vais vous donner quelques chiffres, d'après notre enquête sur la dynamique du travail et du revenu, sur les niveaux de revenu dans les régions rurales et urbaines. Nous avons appliqué les définitions de milieu urbain et rural qu'a présentées M. Bollman, qui sont légèrement différentes de celles que vous pourrez voir dans la publication, où nous n'avons pas tendance à inclure le milieu rural avec les petites villes selon la définition donnée pour cette présentation.

Je devrais préciser que l'enquête sur laquelle se fondent ces estimations n'a pas été menée dans le Nord. Elle exclut aussi les réserves indiennes, les institutions et les casernes militaires. Ce tableau représente les revenus dans les 10 provinces, à ces exceptions près.

Le président : Pouvons-nous demander pourquoi?

Mme Michaud : Dans le Nord, nous sommes actuellement en pourparlers avec le gouvernement territorial pour élaborer une stratégie pour mener des enquêtes. C'est un problème de fardeau de réponse, parce que c'est une population plus réduite. Si nous

contacting every household very often. They have expressed an interest in having that survey done, and we are working with them to see what would be a viable option to balance against the response burden for people living up there.

Senator Tkachuk: And reserves?

Ms. Michaud: Reserves are difficult; we do not do many surveys on them. We have a census that is done on reserves, and also the post-census survey, but they are not part of the regular collection. Right now, there is some strategy about doing more collection on the reserves. If that happens eventually, we could do a similar survey.

On reserves, we would have to ask what income concept is appropriate. How much do you use in kind? How much do you transfer it, in terms of income? Some of the income is not taxable, so we would need to adapt and modify the survey. For now, we have the census and post-census surveys.

Over the last 20 years, the median income in rural and small towns has been about $10,000 less than in large urban centres. On the chart, the blue line represents large urban centres, the green line is rural and small town areas and the black line at the bottom represents the difference between the two. You can see that it has been fairly constant for the last 20 years.

To look at income inequality, one of the indexes we use is the Gini coefficient, which is constructed in such a way that it ranges from zero to one. A value of zero means that the income would be equally divided among everybody in the population; a value of one would mean one person has all the income and everybody else has nothing. You hope to have a lower Gini coefficient if you want to have more equality.

If you look at the inequality that has been happening between urban and rural areas, what we have seen is an increasing trend in both areas in terms of inequality. However, the trend has been more pronounced in the urban areas; inequality is still smaller in the rural areas. Therefore, the income distribution is more condensed in rural areas than in urban areas.

Senator Peterson: Do you have access to tax returns? Is that how you determine after-tax income?

Ms. Michaud: We ask the respondents' permission to give us access to their tax returns; in that case, they do not have to answer the 24 income questions. If they say no, we ask them the 24 income questions, so it is a mixed methodology.

Senator Peterson: You do not have access to the tax returns.

menions toutes nos enquêtes actuelles dans le Nord, nous communiquerions très souvent avec chacun des ménages. Ils ont exprimé un intérêt pour cette enquête, et nous travaillons avec eux pour voir quelle solution viable il y aurait pour équilibrer le fardeau de réponse pour les gens qui vivent là-bas.

Le sénateur Tkachuk : Et les réserves?

Mme Michaud : Les réserves sont difficiles; nous n'y faisons pas beaucoup d'enquêtes. Nous avons un recensement, qui est fait dans les réserves, et aussi une enquête postcensitaire, mais ça ne fait pas partie de la collecte normale des données. Actuellement, on est en train d'élaborer une stratégie pour recueillir plus de données sur les réserves. Si nous pouvons un jour la mettre en œuvre, nous pourrions procéder à des enquêtes similaires.

Dans les réserves, il faudrait demander quel concept de revenu est approprié. Combien est utilisé en nature? Combien est transféré, en termes de revenu? Certains revenus ne sont pas imposables, alors il nous faudrait adapter et modifier l'enquête. Pour l'instant, nous avons le recensement et l'enquête postcensitaire.

Depuis une vingtaine d'années, le revenu moyen dans les régions rurales et les petites villes a été d'environ 10 000 $ de moins que dans les grands centres urbains. Sur le graphique, la ligne bleue représente les grands centres urbains, la ligne verte les régions rurales et petites villes, et la ligne noire, en bas, représente l'écart entre les deux. Vous pouvez constater une certaine constance depuis 20 ans.

Pour mesurer l'inégalité du revenu, l'un des indices que nous utilisons est le coefficient Gini, qui est construit de telle manière qu'il va de zéro à un. Une valeur de zéro signifie que le revenu serait également réparti entre tous les membres de la population; une valeur d'un signifierait qu'une personne a tout le revenu et tous les autres n'ont rien. On espère avoir un coefficient Gini plus faible quand on veut plus d'égalité.

Si vous regardez l'inégalité qu'il y a eu entre les régions urbaines et rurales, ce que nous avons constaté, c'est une tendance à la hausse dans les deux régions, en termes d'inégalité. Cependant, les tendances ont été plus prononcées dans les régions urbaines; l'inégalité est encore plus limitée dans les régions rurales. Par conséquent, la répartition du revenu est plus condensée dans les régions rurales que dans les régions urbaines.

Le sénateur Peterson : Est-ce que vous avez accès aux déclarations de revenu? Est-ce que c'est ainsi que vous déterminez le revenu après impôt?

Mme Michaud : Nous demandons l'autorisation du répondant de nous donner accès à sa déclaration de revenu; ainsi, il n'a pas à répondre aux 24 questions sur le revenu. S'il refuse, nous lui posons ces 24 questions, alors la méthodologie est mixte.

Le sénateur Peterson : Vous n'avez pas accès aux déclarations de revenu.

Ms. Michaud: There is a database of tax returns in Statistics Canada, but we would not link to the tax return if the people did not give us permission to do so to get their income information. We do it to reduce the response burden, but if they say no, we ask them the income questions.

Senator Tkachuk: When you say access, you mean get the income number and that is it?

Ms. Michaud: Absolutely. The questions are similar to our survey questionnaire. We would not look at any other information.

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division, Statistics Canada: It is important to note that for the social survey, what Ms. Michaud described is correct. On the business side in the agriculture division, we do have access to the tax program and we do publish data on tax returns. They are data that are a bit later in time, but they are part of the public communications.

Ms. Michaud: When we want to study low income, we look at three things. The first is thresholds — what are the different thresholds we observe with different measures? We also want to look at incidence or rates of low income and at the gap — how far are we from that threshold?

You can see that the thresholds vary significantly with the measure. In this instance, the LICO is based on the after-tax income for 2004. I have talked about before tax and after tax. We tend to feature after-tax income because it is closer to disposable income. It takes into account the two mechanisms that government has to redistribute income, which are taxes and transfers. It is what you have left in your pocket; that is why we use that measurement for everything. However, we have before tax as well as another measure.

For a family of four in Montreal, Toronto or Vancouver, the threshold in 2004 under the LICO would have been $31,865. In rural Saskatchewan, for the same family of four, it would have been $20,844.

What I want to highlight here is that there is no geographical difference with the LIM. Whether you live in a rural or an urban area, it will be the same threshold under a LIM; you need the same amount of income to be considered below the low-income threshold.

For a family of two adults in Toronto, it would be $20,512, while in rural B.C. it would be $13,418. Again, the LIM is $19,741, which is the same in urban and rural areas. The LIM varies only with the number of people in the household. It does not vary by geography, while the LICO does. Usually, under the LICO, the threshold is lower in rural areas than in urban ones. That will have an impact on how the findings will look later on.

In the past 20 years, a lower share of rural and small town individuals have resided in families with income below the LICO. The rate of rural individuals living below the LICO in 2004 was 5.73, while it was 12.26 in large urban centres.

Mme Michaud : Il y a une base de données des déclarations de revenu à Statistique Canada, mais nous n'établirions pas le lien avec la déclaration de revenu si le répondant ne nous donnait pas la permission de le faire pour extraire les données sur le revenu. Nous le faisons pour réduire le fardeau de réponse, mais s'il refuse, nous lui posons des questions sur le revenu.

Le sénateur Tkachuk : Quand vous parlez d'accès, vous voulez dire pour obtenir le chiffre de ses revenus, et c'est tout?

Mme Michaud : Absolument. Les questions sont similaires à notre questionnaire d'enquête. Nous ne chercherions pas à obtenir d'autres renseignements.

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture, Statistique Canada : Il est important de souligner que pour l'enquête sociale, ce qu'a décrit Mme Michaud est correct. Pour les entreprises, par contre, à la Division de l'agriculture, nous avons accès au programme fiscal et nous publions les données sur les déclarations de revenu. Ce sont des données qui datent un peu, mais elles sont communiquées au public.

Mme Michaud : Pour étudier le faible revenu, nous observons trois éléments. Le premier, ce sont les seuils — quels sont les divers seuils que nous observons avec les diverses mesures? Nous voulons aussi voir la fréquence ou les taux de faible revenu et l'écart — sommes-nous loin de ce seuil?

Vous pouvez voir que les seuils varient largement avec la mesure. Dans ce cas-ci, le SFR est fondé sur le revenu après impôt pour 2004. Nous avons parlé du revenu avant et après impôt. Nous tendons à favoriser le revenu après impôt, parce qu'il correspond plus au revenu disponible. Il tient compte des deux mécanismes que le gouvernement a pour redistribuer le revenu, soit les impôts et les transferts. C'est ce qui reste dans votre poche; c'est pourquoi nous appliquons cette mesure à tout. Cependant, nous avons aussi, comme autre mesure, le revenu avant impôt.

Pour un ménage de quatre personnes à Montréal, Toronto ou Vancouver, le seuil en 2004, en vertu du SFR, aurait été de 31 865 $. En région rurale de la Saskatchewan, pour la même famille de quatre personnes, c'aurait été 20 844 $.

Ce que je voudrais souligner ici, c'est qu'il n'y a pas de différence géographique avec la MFR. Qu'on vive en région rurale ou urbaine, c'est le même seuil avec la MFR; le même revenu est considéré inférieur au seuil de faible revenu.

Pour un ménage de deux adultes à Toronto, ce serait 20 512 $, tandis qu'en région rurale de la Colombie-Britannique, ce serait 13 418 $. Là encore, la MFR est de 19 741 $, que ce soit en région urbaine ou rurale. La MFR varie seulement avec le nombre de personnes qui composent le ménage. Elle ne varie pas selon le secteur géographique, comme le fait le SFR. Généralement, avec le SFR, le seuil est plus bas dans les régions rurales que dans les régions urbaines. Cela a un impact sur les conclusions ultérieures.

Depuis une vingtaine d'années, une plus faible portion des habitants des régions rurales et de petites villes vivent dans des familles dont le revenu est inférieur au SFR. En 2004, 6,73 p. 100 des habitants de régions rurales vivaient en-dessous du SFR, tandis que dans les grands centres urbains, ils étaient 12,26 p. 100.

If we compare those figures against the LIM, the thresholds are now the same between urban and rural. As expected, the rate under the LIM for rural Canada would be higher. It was much higher from around 1984 up to 1990. Ever since then, the gap has narrowed. It is much closer to the low-income rate in large urban centres. In 2004, it was slightly higher at 13.3, versus 11.8 for large urban centres.

If we look at the third component dealing with how far one is below the low-income threshold, while the gap is smaller in rural and small town areas, in 2001 the figure was around $5,100. In large urban centres it was around $6,600. If we look at the LIM, that gap is similar, whether one is living in urban or in rural. The figures are around $6,300 and $6,100 respectively.

In summary, median incomes are lower in rural areas, and they have been that way within the past 20 years. Income inequality is lower within rural areas. However, the choice of the measure has an impact.

If we look at the LICO, which is the measure we often use for comparison purposes, the low-income rate in rural areas is lower. If he we look at the LIM, the incidence is slightly higher in rural areas. In the early 1990s it was much higher, but that gap has narrowed.

Mr. Bollman: Ms. Michaud has been talking about individuals and shares of individuals below the LICO, and now I will switch the observation towards communities.

I will define a low-income community as a community with 15 per cent or more of its inhabitants living below the low-income cut-off. Then we will find a persistent low-income community. If during the years of 1981, 1986, 1991, 1996, 2000 and 2001, more than 15 per cent of a population is living below the low-income cut-off in four out of five census periods, we call them a persistent low-income community.

This slide indicates that about one third of all communities in Canada have higher incidence or they are a persistent low-income community. About one third fluctuate back and forth, and another third have a lower persistence. That means that in four out of five periods, their incidence of low income is less than 15 per cent.

If we look at rural, non-metro-adjacent regions, 46 per cent of the communities are persistent low-income communities. You will notice that when moving from a predominantly urban to intermediate to rural region, a higher share of communities are persistently low income. Within rural areas, you will see that the communities in regions near metro locations have a lower incidence of persistent low income. However, if you look at a

Si nous comparons ces chiffres à la MFR, les seuils sont maintenant les mêmes entre les régions urbaines et rurales. Comme on pourrait s'y attendre, la proportion de personnes vivant en-dessous de la MFR, pour les régions rurales du Canada, serait plus élevée. Elle était beaucoup plus élevée vers 1984 jusqu'à 1990. Depuis lors, l'écart s'est rétréci. Il est beaucoup plus près de la proportion d'habitants à faible revenu dans les grands centres urbains. En 2004, c'était légèrement plus, à 13,3 contre 11,8 pour les grands centres urbains.

Si on regarde la troisième composante, celle du point où une personne est sous le seuil du faible revenu, alors que l'écart est plus mince dans les régions rurales et les petites villes, en 2001, c'était d'environ 5 100 $. Dans les grands centres urbains, c'était de l'ordre de 6 600 $. Si on regarde la MFR, cet écart est similaire, qu'on vive en région urbaine ou rurale. Les chiffres sont de l'ordre de 6 300 et 6 100 $ respectivement.

En bref, les revenus moyens sont plus faibles dans les régions rurales, et ils le sont depuis 20 ans. L'inégalité du revenu est plus faible dans les régions rurales. Cependant, le choix de la mesure a une incidence.

Si nous regardons le SFR, qui est la mesure que nous utilisons souvent pour des fins de comparaison, le taux de faible revenu dans les régions rurales est inférieur. Si on regarde la MFR, la fréquence rurale est légèrement supérieure. Au début des années 1990, elle était nettement plus élevée, mais cet écart s'est rétréci.

M. Bollman : Mme Michaud a parlé des personnes et des proportions de la population qui vivent sous le SFR, et maintenant, je vais parler des communautés.

Je veux définir les communautés à faible revenu comme celles dont 15 p. 100 ou plus des habitants vivent dans des ménages qui ont un revenu inférieur au seuil de faible revenu. C'est alors une communauté à persistance de faible revenu. Si, pendant les années 1981, 1986, 1991, 1996, 2000 et 2001, plus de 15 p. 100 d'une population vivait en dessous du seuil de faible revenu à l'occasion de quatre des cinq recensements, nous les appelons des communautés à persistance de faible revenu.

Cette diapositive indique qu'environ un tiers de toutes les communautés du Canada ont une persistance supérieure ou sont des communautés à persistance de faible revenu. Environ un tiers fluctue de l'un à l'autre, et l'autre tiers a une persistance inférieure. Cela signifie que sur quatre des cinq périodes de recensement, la fréquence de faible revenu était inférieure à 15 p. 100.

Si nous regardons les régions rurales, nos voisines de régions métropolitaines, 46 p. 100 des communautés avaient une persistance supérieure de la fréquence de faible revenu. Vous remarquerez que quand on passe des régions principalement urbaines aux régions intermédiaires ou à prédominance rurale, une plus large proportion des communautés a une persistance supérieure de personnes ayant un faible revenu. Dans les régions

community away from a metro area, you have a higher chance of being a persistent low-income community.

We are counting communities. Forty-three per cent of the communities are persistent low income. We are not talking about people in this case.

Let us look at a map to determine where these persistent low-income communities are located. On the table to the side we have a wall map that you can put up in your research office to show where these communities are.

The colour blue represents the persistent low-income communities. Those include a few of the valleys in southern B.C., the north part of the grain belt through the Prairies, a bit south of Algonquin Park in Eastern Ontario, many communities in Southern Quebec, Northern New Brunswick, the tip of Nova Scotia and many communities in Newfoundland.

The colour orange represents communities whose persistence of low income is less than 15 per cent. In other words, in four out of five periods, less than 15 per cent of their population lived in low income.

This map indicates the locations of the persistence of low income. The colour orange also represents where the persistence is increasing between 1981 to 2001. There is a lot of orange through many of the valleys in British Columbia, a bit scattered in Saskatchewan, certainly a lot scattered throughout Southern Quebec and there is a patch in Northern New Brunswick.

We have combined the change and the persistence so that the deep red is high persistence — blue on the first map — and growing persistence — orange on the second map. Strong red appears in some of the valleys of B.C. in the sense of high persistence and growing incidence of low income. There are a few communities in Eastern Ontario and a number of communities in Southern Quebec showing red, and there is a bit in Northern New Brunswick.

These maps indicate where the high persistence of low-income communities occurs and where the incidence of low income is increasing.

The next part of the presentation looks at some of the attributes associated with this community characteristic. In this chart, the left-hand column indicates whether this attribute is at a high level or a low level. When you look across here, there is a higher or a lower level of this attribute associated with a higher or a lower incidence of individuals living below the low-income cut-off.

rurales, vous constaterez que les régions rurales voisines de régions métropolitaines affichent une plus faible incidence de la fréquence de faible revenu. Cependant, si on regarde une communauté éloignée d'une région métropolitaine, il y a plus de risques de trouver une persistance supérieure de personnes ayant un faible revenu.

Nous comptons les communautés. Quarante-trois pour cent des communautés ont une persistance supérieure de fréquence de faible revenu. Il ne s'agit pas ici de personnes.

Voyons une carte pour déterminer où se situent les communautés à faible revenu persistant. Vous trouverez sur la table, sur le côté, une carte murale que vous pourrez épingler sur le mur de votre bureau de recherche pour montrer où se trouvent ces communautés.

Le bleu représente les communautés à fréquence élevée de faible revenu persistant. Elles sont notamment situées dans quelques vallées du sud de la Colombie-Britannique, au nord de la ceinture agricole, dans les Prairies, un peu au sud du parc Algonquin dans l'est de l'Ontario, et il y a de nombreuses communautés du sud du Québec, le nord du Nouveau-Brunswick, la pointe de la Nouvelle-Écosse et de nombreuses communautés de Terre-Neuve.

La couleur orange représente les communautés ayant une fréquence de faible revenu persistant de moins de 15 p. 100. Autrement dit, pour quatre des cinq périodes de recensement, moins de 15 p. 100 de leurs populations vivaient avec un faible revenu.

Cette carte indique les lieux de persistance du faible revenu. L'orange représente aussi où il y avait persistance croissante entre 1981 et 2001. Il y a beaucoup d'orange dans de nombreuses vallées de la Colombie-Britannique, c'est un peu éparpillé en Saskatchewan, très éparpillé partout dans le sud du Québec, et il y en a une tache dans le nord du Nouveau-Brunswick.

Nous avons combiné le changement et la persistance pour que le rouge vif représente la forte persistance — le bleu sur la première carte — et la persistance croissante — l'orange sur la deuxième carte. Le rouge vif apparaît dans certaines vallées de la Colombie-Britannique, représentant la forte persistance et une fréquence croissante de faible revenu. Il y a quelques communautés de l'est de l'Ontario et plusieurs du sud du Québec qui affichent du rouge, et un peu au Nouveau-Brunswick.

Ces cartes indiquent où il y a une forte persistance de communautés à faible revenu et où la fréquence de faible revenu est en hausse.

La partie suivante de la présentation porte sur certaines caractéristiques associées au faible revenu. Dans ce tableau, la colonne de gauche indique si cette caractéristique est à un haut niveau ou à un faible niveau. Si vous regardez ici, il y a un niveau supérieur ou inférieur de ces caractéristiques associées à une plus forte ou une plus faible proportion de personnes vivant sous le seuil de faible revenu.

This chart indicates labour market performance. The first row represents employment growth from 1991 to 2001. If you have a community with a higher growth of employment from 1991 to 2001, the incidence of low income in 2001 is lower in all communities including rural communities.

If there is a community with a higher rate of male labour force participation, the incidence of low income is lower in rural communities and urban communities. The same holds true with female labour force participation rates: communities with a higher female labour force participation rate result in a lower incidence of low income in all communities, both rural and urban.

If there is a higher rate of unemployed males, not surprisingly there is a higher incidence of low income. A bit surprisingly, the female unemployment rate is not statistically significant.

This graph indicates that stronger and more dynamic labour markets result in a lower community share of individuals living below the low-income cut-off. The variables indicating earnings make the same point. Not surprisingly, if there are higher earnings per household in your community, there will be a lower incidence of low income. If there is a higher share of workers earning less than $10 an hour, there will be a higher share of individuals living below the low-income cut-off.

All of these labour market indicators suggest that the stronger the labour market, the lower the share below low-income cut-off. I do not think anybody would be surprised by that, but I am a bit surprised that all of these variables are coming out so strongly, because they are all included in the regression model.

We have two or three other charts indicating other factors that we wanted to hold constant to see how strong the labour market items were. This one, for example, looks at the industrial structure. Here it shows that if you have a community with a higher share working in complex manufacturing, there will be a lower share of the population living below the low-income cut-off.

I was interested in this manufacturing topic because a colleague of mine, David Freshwater, has suggested that in 10 years or 20 years a successful rural community will likely have a manufacturing base, unless it has Whistler or Niagara Falls beside the town.

If one wants to be proactive in creating jobs for the community, Mr. Freshwater argues that those jobs are more likely to be manufacturing and less likely to be web design services, accountants, lawyers and that sort of thing. We can deliver some of those services via the Internet, but often face-to-face interaction is needed.

Ce tableau indique la performance du marché du travail. La première rangée représente la croissance de l'emploi entre 1991 et 2001. S'il y a une communauté qui a affiché une plus forte croissance entre 1991 et 2000, la fréquence de faible revenu en 2001 est inférieure dans toutes les communautés, y compris les communautés rurales.

S'il y a une communauté qui affiche une plus forte participation des hommes au marché du travail, la fréquence de faible revenu est inférieure dans les communautés rurales et les communautés urbaines. Il en est de même avec les taux de participation des femmes au marché du travail; les communautés qui ont un plus haut taux de participation des femmes ont une fréquence inférieure de faible revenu dans toutes les communautés, qu'elles soient rurales ou urbaines.

S'il y a un taux plus élevé d'hommes au chômage, il n'est pas étonnant de constater une plus haute fréquence de faible revenu. Ce qui peut être étonnant, le taux de chômage des femmes n'a pas beaucoup d'incidence sur cette statistique.

Ce graphique indique que des marchés du travail plus vigoureux et plus dynamiques font qu'une plus faible proportion de la communauté vit en dessous du seuil de faible revenu. Les variables indiquant les revenus parviennent à la même conclusion. Fait peu étonnant, quand il y a des revenus plus élevés par ménage dans une communauté, il y a une plus faible incidence de faible revenu. S'il y a une plus grande proportion de travailleurs qui gagnent moins de 10 $ de l'heure, il y aura une plus forte proportion de personnes vivant en dessous du seuil de faible revenu.

Tous ces indicateurs du marché du travail suggèrent que plus le marché du travail est vigoureux, moins forte est la proportion de personnes vivant sous le seuil de faible revenu. Je ne pense pas que personne en sera surpris, mais je m'étonne un peu de la vigueur de toutes ces variables, parce qu'elles figurent toutes dans le modèle de régression.

Nous avons deux ou trois autres tableaux indiquant d'autres facteurs dont nous voulions suivre la constance pour déterminer l'influence des éléments du marché du travail. Celui-ci, par exemple, examine la structure industrielle. Vous voyez ici que si vous avez une communauté dont une vaste proportion de membres travaille dans le secteur manufacturier complexe, une proportion inférieure de la population vivra sous le seuil de faible revenu.

Je me suis intéressé à ce sujet des manufactures parce qu'un de mes collègues, David Freshwater, dit penser que dans 10 ou 20 ans, toute communauté rurale épanouie aura probablement une base manufacturière, à moins d'être voisine de Whistler ou des chutes Niagara.

Si quelqu'un veut créer des emplois de façon proactive dans la communauté, M. Freshwater soutient que ces emplois seront plus susceptibles d'être dans le secteur manufacturier et moins probablement dans celui de services de conception de page Web, des cabinets comptables ou de droit, et ce genre de choses. On peut fournir ces services par Internet, mais l'interaction en personne est souvent nécessaire.

Senator Oliver: How does farming fit into that?

Mr. Bollman: At the top of this chart, the percentage of people employed in agriculture is indicated, and it is not significant. If we take out the variable of growth, agriculture would have picked up low growth. Given the level of growth, the share of the work force in farming did not raise or lower the incidence of low income relative to the average.

Senator Oliver: Does that include future projections?

Mr. Bollman: I do not have that particular data. My guess would be yes, but I cannot produce evidence for that.

If you look at the maps where some of these persistent low-income communities appear, there is lots of agricultural production and there are lots of farmers in communities with a low persistence of low income.

This particular chart focuses on demographic structure. If there is a community with a high share of individuals less than 15 years of age, there will be a lower share of the population living below the low-income cut-off. I think that is because young families move to where there are jobs.

This chart focuses on mobility and some other factors.

The next chart focuses on social demographics. A variable percentage of families in the community are lone-parent families. Communities with a higher share of lone-parent families have a higher incidence of low income, a higher share of individuals below the LICO.

Education is important if a community has a high share of individuals with less than a grade 9 educational attainment. In those urban communities, there will be a higher share of individuals living below the low-income cut-off. At the other end of the spectrum, if a community has a higher share of individuals with some post-secondary education, there will be a lower incidence of people living below the LICO.

This chart indicates urbanization variables and community history variables. If a community was persistently low income in 1981, 1986, 1991 and 1996, not surprisingly there will be a higher incidence of low income in 2001. Some communities switch around, but it is hard to fight off that history. If a community has a history of low income, there will be a high incidence of low income in 2001.

There are a couple of charts on farmers, to anticipate questions. Here we focus on farms distributed by the size of the gross revenue. It focuses on family incomes from everyone in the household — that is, income from all sources. The black line represents data in the year 2000 as reported in the 2001 census.

Household incomes are slightly smaller in the middle of the farm-size distribution and are bigger for larger farms. There is not much of a swoop down and a swoop up here. Back in the 1980s, that hollow was much deeper. I think what happened is that farms

Le sénateur Oliver : Et où s'insère l'agriculture dans toute cela?

M. Bollman : Au haut du graphique, on voit le pourcentage de personnes employées dans le secteur agricole, et il n'est pas très élevé. Si on enlève la variable de la croissance, l'agriculture aurait affiché une faible croissance. Étant donné le niveau de croissance, la proportion de la population active dans le secteur agricole n'a pas augmentée ni réduit la fréquence de faible revenu comparativement à la moyenne.

Le sénateur Oliver : Est-ce que cela inclut les projections futures?

M. Bollman : Je n'ai pas ces données précises. Je suppose que oui, mais je ne pourrais pas vous le prouver.

Si vous regardez les cartes qui illustrent les communautés à persistance de faible revenu, il y a beaucoup de production agricole, et beaucoup d'agriculteurs dans les communautés affichant une faible persistance de faible revenu.

Le présent tableau expose la structure démographique. Une forte proportion de jeunes âgés de moins de 15 ans fait baisser le nombre de personnes vivant sous le seuil de faible revenu dans les communautés. À mon avis, c'est parce que les jeunes familles s'établissent là où il y a de l'emploi.

Ce tableau présente la mobilité démographique ainsi que d'autres facteurs.

Le tableau suivant porte sur le contexte socio-démographique. Il y a un pourcentage variable de familles monoparentales dans la communauté. Un plus grand nombre de familles monoparentales se traduit en une proportion plus élevée de personnes vivant sous le SFR.

L'éducation est importante si une communauté compte un grand nombre de personnes ayant un niveau de scolarité inférieur à la neuvième année. Dans ces communautés urbaines, il y aura une proportion supérieure de gens vivant sous le SFR. À l'opposé, s'il y a plus de personnes ayant fait des études postsecondaires au sein d'une communauté, il y en aura moins sous le SFR.

Ce tableau contient des variables liées à l'urbanisation et aux antécédents de la communauté. Si une communauté affichait une persistance du faible revenu en 1981, 1986, 1991 et 1996, il n'est pas surprenant qu'elle présente un taux élevé de faible revenu en 2001. Il arrive qu'une communauté puisse changer, mais il est difficile d'aller contre ses antécédents. Si ceux-ci révèlent une persistance élevée du faible revenu, les ménages à faible revenu seront également nombreux en 2001.

Avant que vous ne posiez la question, sachez qu'il y a plusieurs tableaux sur les exploitants agricoles. Ici, nous avons réparti les exploitations selon l'importance des revenus bruts. Le tableau expose les revenus familiaux en tenant compte du revenu que gagne chaque personne dans le foyer. La colonne noire reflète les données de l'année 2000, d'après le recensement de 2001.

Les revenus des ménages sont légèrement plus bas dans le milieu du tableau, soit pour les exploitations agricoles de taille moyenne, et sont plus élevés pour les grandes. Comme nous pouvons le constater, il n'y a pas eu de baisse ou de hausse

became smaller and farmers had time to work off the farm, or farms became larger and farmers collected more income from the farm. Therefore, the middle is balancing out here.

This line represents the income for the average household in Canada. The black line and columns represent the year 2000. For farm families in any of these size groups, the family income on average is the same as the average family income in Canada.

We can tease this out a bit. We may want to compare families of two or more people. This line at $58,000 represents all households. If we referred to households with two or more, the figure would be $68,000. Therefore, maybe I should draw the line up here, and then there would be a gap between the farm families and the non-farm families. We would have a bit of a gap if I made a few adjustments to create a more fair comparison.

A simple comparison between the average household on farms and the average household off farms shows that, even in the middle of the farm-size distribution where the incomes are a bit lower, it is about the same as the average Canadian household.

This chart focuses on the incidence of low income. The dark bars represent the year 2000. At the middle of the farm-size distribution, a higher share of farm households reports their total family income below the low-income cut-off.

Looking at farm families associated with a farm of gross revenue equalling $50,000 and $99,000, 12 per cent of those households were living below the low-income cut-off in 2000. At the Canada level, 16 per cent of those people were living below the low-income cut-off. The rate is higher for farm families appearing in the middle of the farm-size distribution, but the share living below the low-income cut-off is less than for the average family in Canada.

In conclusion, we have talked about our definition of rural. This presentation was mainly focused on rural and small town versus census metropolitan area and census agglomeration. Ms. Michaud defined some measures of poverty and we looked at income levels.

There is a gap in median incomes of about $10,000 between rural and urban areas. Rural areas have a tighter or more equal distribution of incomes than urban areas. We looked at low-income rates in rural and urban areas. There are fewer rural people living below the low-income cut-off than urban people. About 7 per cent of people in rural Canada live below the low-income cut-off, but 13 per cent are living below the LIM. It depends on your measure. I summarized some of the community factors associated with low-income communities, and there are a couple of charts representing farmers.

Senator Callbeck: Thank you very much for your presentations. You have certainly given us a lot to think about.

spectaculaires. Cet écart était plus marqué dans les années 1980. Ce qui est arrivé, à mon avis, c'est que les agriculteurs exploitaient de plus petites fermes pour pouvoir travailler à l'extérieur ou de plus grandes fermes pour réaliser plus de profits. Dans le milieu du tableau, on peut observer que les revenus s'équivalent.

Cette ligne représente le revenu moyen des ménages canadiens. La ligne et les colonnes noires portent sur l'année 2000. Le revenu familial moyen de toutes les exploitations agricoles est le même que le revenu moyen des ménages canadiens.

Nous pouvons aller encore plus loin, comme comparer les familles de deux membres ou plus. Cette ligne située à 58 000 $ représente tous les ménages. Si nous prenions seulement les ménages de deux membres ou plus, le chiffre serait de 68 000 $. Si je traçais la ligne ici, il y aurait un écart entre les familles agricoles et les familles non agricoles.

Une simple comparaison entre les revenus familiaux agricoles et non agricoles montre que, même dans les exploitations agricoles de taille moyenne où les revenus sont un peu plus faibles, le revenu est environ le même que celui des ménages canadiens moyens.

Ce tableau indique le taux de faible revenu. Les lignes noires représentent l'année 2000. Parmi les exploitations agricoles de taille moyenne, un plus grand nombre de ménages ont déclaré que leur revenu familial se situait sous le seuil de faible revenu.

Si l'on prend les ménages agricoles qui ont des revenus bruts de 50 000 à 99 000 $, on voit que 12 p. 100 d'entre eux vivaient sous le seuil de faible revenu en 2000. Pour l'ensemble du Canada, ce taux se situait à 16 p. 100. Le taux est plus élevé pour les familles agricoles du milieu du tableau, mais la proportion de ces personnes vivant sous le SFR est inférieure à celle des familles canadiennes moyennes.

Pour résumer, nous avons discuté de notre définition du mot rural. Tout au long de notre exposé, nous avons comparé les régions rurales et les petites villes aux régions métropolitaines et aux agglomérations de recensement. Mme Michaud a défini certaines mesures de la pauvreté et nous nous sommes penchés sur les niveaux de revenu.

Le revenu médian dans les régions rurales est environ 10 000 $ inférieur à celui qu'on retrouve dans les grands centres urbains. Dans les régions rurales, il y a relativement moins d'inégalités face au revenu. Nous avons examiné les taux de faible revenu dans les régions rurales et urbaines. Une plus faible proportion de régions rurales ont un revenu inférieur au seuil de faible revenu. Environ 7 p. 100 des personnes vivant en milieu rural sont sous le seuil de faible revenu, alors que 13 p. 100 sont sous la MFR. Cela dépend comment on calcule. J'ai résumé quelques-uns des facteurs associés aux communautés à faible revenu, et quelques tableaux portent sur les exploitants agricoles.

Le sénateur Callbeck : Merci infiniment pour vos exposés. Vous nous avez amplement donné matière à réfléchir.

When you referred to households associated with census farms having gross revenue of $50,000 to $99,000, what does that mean? In order to be considered for the farm census, one must have $50,000 gross in earnings?

Mr. Bollman: In the middle of that chart, there is one bar that says the farm has a gross revenue of $50,000 and $99,000. Therefore, it is a household with an operator of one of those farms. The census farms with less than $10,000 gross revenue are on the left side of the chart.

Senator Callbeck: I did not know whether part of that household income came off the farm.

Mr. Bollman: Yes, part of it comes off the farm. The height of the bar is the income from all sources in the household.

For families on farms with less than $50,000, a very small share comes from the farm, and most of the net revenue for the household comes from off the farm by the operator, the spouse and maybe the children. It includes the whole household.

Senator Callbeck: I understand. The median income for rural and small towns is about $10,000 less. Are you referring to a net income there?

Ms. Michaud: That refers to after-tax income.

Senator Callbeck: The low-income measure is based on income before and after tax. If that is the case, why are the thresholds the same for rural and urban areas?

Ms. Michaud: Because it is exactly that; it is based on income, not on how much you spend or the necessities. The LICO looks at the percentage of spending in relation to income; the LIM just looks at the income and does a distribution of the income in the whole population. It adjusts it for family size and says okay, if you are below the median income divided in half — if you are below that threshold — whether you live in an urban city or a rural city, we give you the same threshold.

The only thing that will make differences in the LIM is the number of people in the household. It does not matter where you live and what the cost of living is. That is why the threshold is the same for rural and for urban. It will be the same in Vancouver, Toronto and Montreal as it is in rural Manitoba.

Senator Callbeck: I have one other question that was not in the charts this morning. I saw it the other day and I think it was from the parliamentary library. There is a chart here based on Statistics Canada's 2001 census. At the top, it says "percentage of predominantly rural regions to total population by province." Prince Edward Island is 100 per cent. Being from that province, I find it hard to understand that it is completely rural. Back in 2001, Charlottetown's population would have been around 32,000 people, and it has grown since. Summerside would have been around 15,000 people and it too has grown.

Qu'entendez-vous par ménages associés aux fermes de recensement qui ont des revenus bruts de 50 000 à 99 999 $? Pour être pris en considération dans le recensement agricole, on doit gagner un revenu brut de 50 000 $?

M. Bollman : Au milieu de ce tableau, il y a une colonne pour les revenus agricoles bruts de 50 000 à 99 000 $. Dans le ménage, il y a donc un exploitant agricole. Les fermes de recensement qui ont un revenu brut inférieur à 10 000 $ se trouvent à gauche dans le tableau.

Le sénateur Callbeck : J'ignorais qu'une partie de ce revenu familial provenait de l'extérieur de l'exploitation agricole.

M. Bollman : Oui. La colonne représente toutes les sources de revenu dans le ménage.

Pour les familles agricoles qui touchent moins de 50 000 $, une très faible proportion du revenu provient de l'exploitation agricole, et le revenu familial net est en grande partie gagné à l'extérieur de la ferme par l'exploitant, son épouse et peut-être même les enfants. Cela comprend tout le ménage.

Le sénateur Callbeck : Je comprends. Le revenu médian dans les petites villes et les régions rurales est environ 10 000 $ inférieur à celui relevé dans les grands centres. Parlez-vous ici du revenu net?

Mme Michaud : Oui, du revenu après impôt.

Le sénateur Callbeck : Si la mesure de faible revenu est calculée en fonction du revenu avant et après impôt, pourquoi les seuils sont-ils les mêmes pour les régions rurales et urbaines?

Mme Michaud : Parce que c'est exactement ainsi; la mesure est fondée sur les revenus, et non sur les dépenses ou les besoins. Le SFR compare le pourcentage des dépenses par rapport au revenu; la MFR s'intéresse seulement au revenu et le répartit sur l'ensemble de la population. Elle l'ajuste en fonction de la taille de la famille; si vous gagnez moins que le revenu médian divisé en deux — si vous êtes sous ce seuil —, alors peu importe que vous viviez dans une ville ou dans une région rurale, le seuil est le même.

La seule chose qui influera sur la FMR, c'est le nombre de personnes dans le ménage. L'endroit où on habite et le coût de la vie importent peu. C'est pourquoi le seuil est le même pour les régions rurales et urbaines. Ce sera le même à Vancouver, à Toronto et à Montréal que dans le Manitoba rural.

Le sénateur Callbeck : J'ai une autre question qui n'a aucun rapport avec les tableaux de ce matin. J'ai vu l'autre jour, à la Bibliothèque du Parlement, je pense, un tableau fondé sur le recensement de 2001 de Statistique Canada. Le tableau est intitulé « Pourcentage de la population des régions essentiellement rurales par rapport à la population totale par province ». On y voit que l'Île-du-Prince-Édouard est à 100 p. 100 rurale. Étant originaire de cette province, j'ai de la difficulté à croire que cette région est complètement rurale. Si l'on remonte à 2001, la population de Charlottetown était d'environ 32 000 habitants, et elle s'est accrue depuis. C'est la même chose pour Summerside, qui comptait à l'époque 15 000 habitants et qui a également connu une croissance démographique.

Mr. Bollman: There is a long story and a short story. I might have to go to the long story.

The objective was to try to compare Canada to OECD countries. Most countries could not report data for small communities, but they could report it for counties or census divisions or commuting zones. I knew they classified regions at a fairly big level, so each county in Prince Edward Island got classified as predominantly urban, intermediate or predominantly rural.

We ran the algorithm, which is part of the long story. Within each of those counties, we looked at whether the community was urban or rural. We looked at all the people living in those communities. If more than 50 per cent of the people lived in a rural community in Queens County, then the whole region got classified as predominantly rural. That is what happened to Charlottetown.

We overwrote it in a few cases. For instance, when Edmonton had Wayne Gretzky, it was classified as an intermediate area and we thought we should role it up to an urban area. However, for OECD comparisons, Charlottetown is very rural. If we want to compare regions in Canada to the OECD, I think it is a fair comparison. However, I would not want to walk the streets of Charlottetown and say they were a rural city, so I understand your point.

Senator Callbeck: I find it very misleading.

Mr. Bollman: In my view, it is not misleading for international comparisons. This presentation compared CMA/CA areas versus non-CMA/CA areas and there was a social demographic gap in all the indicators. It is interesting that looking at predominantly urban regions, intermediate regions and predominantly rural regions, that gradient is even steeper. We have Prince George, Brandon and Charlottetown in rural and we are still getting a very steep gradient.

It is what you would expect in terms of where the Ph.D.s are versus the people without Ph.D.s, where the medical specialists are and are not — the high incomes and the lower incomes. If I showed you the chart, it would make sense. If I showed you the map, you would complain.

Senator Tkachuk: Statistics have never been my strong point. I think some of my questions may have been answered and I just missed it, so bear with me.

What percentage of people that you classified as farmers relied on off-farm income to survive? Perhaps I should start off by asking what percentage of farmers had off-farm income.

M. Bollman : À cela, il y a une explication courte et une explication longue. Je vais devoir opter pour la deuxième.

L'objectif était de comparer le Canada au reste des pays de l'OCDE. La plupart d'entre eux n'ont pas pu publier de données pour les petites communautés, mais ils ont pu le faire pour les comtés, les divisions de recensement ou les zones de navettage. On a effectué un classement des régions à un niveau assez élevé, alors chaque comté de l'Île-du-Prince-Édouard a été classé comme région essentiellement urbaine, intermédiaire ou essentiellement rurale.

Nous avons utilisé l'algorithme, et c'est là que les choses se compliquent. Pour chacun de ces comtés, nous avons vérifié si la communauté était urbaine ou rurale. Nous avons examiné l'ensemble des populations des communautés concernées. Si, dans le comté de Queens, par exemple, plus de 50 p. 100 des gens vivaient dans une communauté rurale, la région entière était alors classée comme essentiellement rurale. C'est ce qui s'est produit avec Charlottetown.

Nous avons dérogé à la règle à quelques reprises. Par exemple, lorsqu'Edmonton avait Wayne Gretzky, elle était classée comme région intermédiaire, et nous avons pensé qu'il aurait fallu la mettre dans la catégorie « région urbaine ». Quoi qu'il en soit, comparée à d'autres villes de l'OCDE, Charlottetown est très rurale. Si l'on confronte les régions du Canada à celles des pays de l'OCDE, cette comparaison est juste. Cependant, je ne voudrais pas me promener dans les rues de Charlottetown en disant qu'il s'agit d'une ville rurale, alors je comprends votre point de vue.

Le sénateur Callbeck : Je trouve cela très trompeur.

M. Bollman : À mon avis, aux fins de comparaison avec les données internationales, ce n'est pas trompeur. Dans notre document, nous avons confronté les zones de type RMR/AR avec celles qui ne l'étaient pas, et tous les indicateurs faisaient état d'un écart entre les populations des deux zones. Il est intéressant de noter que lorsqu'on examine les régions essentiellement urbaines, les régions intermédiaires et les régions essentiellement rurales, l'écart est encore plus prononcé. Prince George, Brandon et Charlottetown sont toutes classées zones rurales; là encore, l'écart est très important.

Cela confirme ce à quoi on peut s'attendre concernant l'endroit où vivent respectivement ceux qui détiennent un doctorat et ceux qui n'en ont pas; où se trouvent les médecins spécialistes et où il n'y en a pas — autrement dit, les revenus élevés et les faibles revenus. Si je vous montre le graphique, cela prend tout son sens. Mais si je vous montre la carte, vous protesterez.

Le sénateur Tkachuk : Les statistiques n'ont jamais été mon point fort. Vous avez peut-être déjà répondu à certaines de mes questions sans que je m'en rende compte, alors je vous demanderais d'être patient.

Quel pourcentage des personnes que vous avez classées dans la catégorie des exploitants agricoles comptent sur des revenus d'appoint pour joindre les deux bouts? Peut-être aurais-je dû commencer par demander quel pourcentage d'agriculteurs gagnent des revenus à l'extérieur de la ferme.

Mr. Bollman: If you start with that question, almost every farming family would have some off-farm income because they get a bit of interest from their money in the bank. Then if you ask how many farm families or farmers have off-farm work or off-farm earnings, we have to agree on what we call a farmer.

If I have 10 cows out behind my house in Lefaivre, am I a farmer or a full-time civil servant? If I had 10 cows out there, I would be on the census of agriculture, but 100 per cent of my income would be from my job working for Statistics Canada.

If we go to bigger operations — $50,000, $75,000, or $100,000 gross revenue — you find that most of the operators have their main job being on the farm. Many of those spouses also claim their major job is on the farm. It really depends on how big of a farming enterprise you have to be before you say I am interested and this is a farm.

Some of the statistics include everyone, including the people with 10 cows. Then you get 70 per cent or 80 per cent of the family income coming from off the farm. Looking at the people with larger enterprises, you will find that less than 50 per cent comes from off the farm, because the operator and the operator's spouse are both working on the farm. They might have a small off-farm job driving a school bus, but they have many hours on the farm. They may have some pension or other income, but more than 50 per cent of the family income comes from operating that enterprise when it comes to the bigger farms.

Senator Tkachuk: You say over $50,000 in revenue, which is not that big, but you are probably right — that is probably pretty close.

Mr. Bollman: I might have to go to $250,000 gross revenue to get there. If you ask me the specific question, I can dig them out and give you a specific answer.

Things have changed the last 15 or 20 years. You could support yourself on $50,000 — maybe not your family, but yourself and hoping the other family members supported themselves — but I think that has gone up a lot. The net-gross ratio has gone down; the margins are tighter so you need a bigger gross revenue to give a level of net income. I think it is more than $50,000 gross revenue now to get the things I am talking about.

Senator Tkachuk: How does social welfare fit into these numbers?

Ms. Michaud: It would be part of the total income. It would be included in transfers.

Senator Tkachuk: When you are talking about average income, does it include people who are on social welfare?

Ms. Michaud: Yes.

M. Bollman : Pour répondre à cette dernière question, sachez que pratiquement tous les ménages agricoles gagnent des revenus à l'extérieur de leur exploitation parce qu'ils touchent des intérêts sur l'argent qu'ils ont placé à la banque. Maintenant, quant à savoir combien de familles agricoles ou d'exploitants travaillent à l'extérieur de la ferme ou gagnent des revenus d'appoint, il faut d'abord s'entendre sur la définition de fermier.

Si j'avais dix vaches derrière ma maison à Lefaivre, serais-je un fermier ou un fonctionnaire à temps plein? Si je possédais 10 vaches, je ferais partie du recensement de l'agriculture, mais 100 p. 100 de mes revenus proviendraient de mon emploi à Statistique Canada.

Mais lorsqu'on parle d'une grande exploitation — qui génère 50 000, 75 000 ou 100 000 $ de revenus bruts —, la plupart des agriculteurs et leur conjoint tirent leur emploi principal de la ferme. Pour que vous puissiez dire « j'exploite une ferme », celle-ci doit avoir une certaine importance.

Certaines statistiques englobent tout le monde, y compris les gens qui possèdent dix vaches. Dans ces cas-là, 70 ou 80 p. 100 du revenu familial provient de l'extérieur de la ferme. Mais pour ce qui est des propriétaires de grandes exploitations, vous verrez que moins de 50 p. 100 du revenu est gagné à l'extérieur de la ferme, parce que le fermier et son épouse travaillent ensemble sur l'exploitation. Ils peuvent occuper un petit emploi comme celui de chauffeur d'autobus scolaire, mais ils consacrent beaucoup de temps aux travaux agricoles. Ils peuvent recevoir une pension ou d'autres revenus, mais dans les grandes exploitations, plus de 50 p. 100 du revenu familial est généré par les activités de la ferme.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé d'au moins 50 000 $ de revenu; ce n'est pas si élevé, mais vous avez sans doute raison — ce n'est probablement pas loin de la vérité.

M. Bollman : Pour atteindre ce niveau, je devrais parler de 250 000 $ de revenu brut. Si vous le voulez, je peux chercher les données et vous fournir une réponse précise.

Les choses ont changé au cours des 15 à 20 dernières années. Vous pouvez vivre avec 50 000 $ — peut-être pas votre famille, mais vous-même, en espérant que vos proches subviennent à leurs besoins —, mais je crois que les revenus ont beaucoup augmenté. Le ratio revenu net/revenu brut a chuté; les marges sont plus serrées qu'avant, alors il faut un revenu brut plus important pour obtenir un niveau de revenu net satisfaisant. Je crois qu'il faut plus de 50 000 $ de revenu brut pour atteindre le niveau en question.

Le sénateur Tkachuk : Comment les prestations d'assistance sociale s'insèrent-elles dans ces chiffres?

Mme Michaud : Elles font partie du revenu total. Elles sont comprises dans les transferts.

Le sénateur Tkachuk : Lorsque vous parlez de revenu médian, est-ce que vous tenez compte des prestataires de l'aide sociale?

Mme Michaud : Oui.

Senator Tkachuk: Are all of those people below the cut-off line on social welfare or are they a mixture of social welfare, low-income pensioners, et cetera? Who are those people?

Ms. Michaud: I do not know specifically about rural in the area that has been defined here. Some of them would be there, but some could be students who are studying and have a limited income. Some people could be pensioners living in large urban centres.

I can get the exact numbers for you but I think that the thresholds, if you live in rural areas, would put you above the LICO; that is definitely not the case in urban areas. Some pensioners living by themselves could be in that mix and there could be a variety of others. I could look at that.

Senator Tkachuk: I saw the numbers from the gentleman at the research table last week. When you looked at the national average of people who fell below what we would consider the poverty line, it was around 13 per cent. Farmers were just slightly above that, but rural Canada was slightly below that number. They were actually better off than the urban areas. Would that be right?

Ms. Michaud: Yes. The low-income rate in rural areas was lower than in large urban centres.

Senator Tkachuk: Everyone should get out to the country.

Ms. Michaud: It goes to a more fundamental question. This is based on the low-income cut-off methodology, which has a predefined methodology, but it is not a poverty measure. If you wanted to include a larger definition of poverty, it would include not just income but a number of things. If you are interested in social well-being, and even poverty, it is more than just income; it is access to services.

Senator Tkachuk: That was my next question. I come from Saskatchewan. I am sure that my province is no different from others, but governments have imbued themselves with the feeling that if they centralize things, those things will be cheaper. I have never bought into that but, nonetheless, that is what is happening. In my province there are no hospitals in rural areas. For a rural person, all this comes into consideration. If you live in Naicam, Saskatchewan and you are looking for health services, you have to go far. You have to go to Saskatoon. If you want an x-ray and you live out in the country, you have to go to Saskatoon. We have all of those features that used to be in the small schools. Everything now is centralized and these services are being removed from the rural areas and put into urban areas, so that there is two-tier medicare in this country. If you live in Saskatoon, you walk across the street down to the local building with a number of doctors; you go in and you get the hand you broke looked after, but if you live in Melfort, it is not that easy.

Le sénateur Tkachuk : Ces personnes sous le seuil de faible revenu sont-elles des assistés sociaux, ou un mélange d'assistés sociaux, de retraités à faible revenu, et cetera? Qui sont ces gens?

Mme Michaud : J'ignore les données spécifiques concernant les populations rurales de la région qu'on a définie ici. Certains peuvent en faire partie, mais il pourrait également s'agir d'étudiants qui ont des revenus limités, ou de pensionnés vivant dans les grands centres urbains.

Je peux vous procurer les chiffres exacts, mais je crois que les seuils, si vous vivez en zone rurale, vous placeraient au-dessus du SFR; ce n'est certainement pas le cas en zone urbaine. Certains pensionnés vivant seuls pourraient être inclus dans ces données, tout comme d'autres groupes. Je peux vérifier.

Le sénateur Tkachuk : J'ai vu les chiffres que nous a fournis un chercheur la semaine dernière. La moyenne nationale des gens vivant au-dessous de ce que nous pouvons considérer comme le seuil de la pauvreté était d'environ 13 p. 100. Les agriculteurs étaient juste au-dessus de cette limite, mais les Canadiens des régions rurales enregistraient une moyenne légèrement inférieure à ce seuil. Leur situation était en fait meilleure que celle des populations des zones urbaines. Est-ce vrai?

Mme Michaud : Oui. Le pourcentage des personnes à faible revenu dans les régions rurales était inférieur à celui des grands centres urbains.

Le sénateur Tkachuk : Tout le monde devrait aller vivre à la campagne.

Mme Michaud : Cela nous mène à une question encore plus fondamentale. Ces données reposent sur le calcul du seuil de faible revenu, qui est établi selon une méthodologie prédéterminée; mais il ne s'agit pas d'une mesure de la pauvreté. Si l'on voulait élargir la définition de la pauvreté, on ne tiendrait pas compte uniquement des revenus, mais d'un ensemble de facteurs. Si on parle de bien-être social, ou même de pauvreté, cela dépasse la dimension du revenu; il est alors question d'accès aux services.

Le sénateur Tkachuk : J'allais justement y venir. Je suis originaire de la Saskatchewan. Je suis certaine qu'à cet égard, ma province n'est pas différente des autres, mais chez nous, les gouvernements se sont mis en tête que s'ils centralisaient les services, cela coûterait moins cher. Je n'ai jamais adhéré à cette idée, mais c'est néanmoins ce qui se passe. Dans ma province, il n'y a aucun hôpital dans les régions rurales. Pour une personne de la campagne, tous ces facteurs comptent. Si vous vivez à Naicam, en Saskatchewan, et que vous voulez des services de santé, vous devrez parcourir une longue distance. Pour faire prendre une radiographie, par exemple, vous serez obligé de vous rendre jusqu'à Saskatoon. C'est la même chose pour les petites écoles. Tout est centralisé maintenant; ces services sont déplacés vers les centres urbains, de sorte qu'il y a un système de santé à deux vitesses dans notre pays. Si vous vivez à Saskatoon, vous n'avez qu'à traverser la rue pour trouver un cabinet de médecin, où vous pourrez faire examiner une main fracturée. Mais si vous vivez à Melfort, ce n'est pas aussi simple.

Are those factors in these numbers or are they listed in other academic works that we could look at? Are there witnesses we could call who would talk about these issues that are important to us in studying rural poverty?

Ms. Michaud: This is income and income only. We have a Canadian community health survey that would be able to provide you interesting findings in terms of health and access to services and waiting lines, but that would be a separate group.

The Chairman: This is a little trickier than some of our other issues.

Mr. Bollman: The devil is in the detail. The low-income cut-off measures food, clothing and shelter; those are the major factors to set the low-income cut-offs. The market basket measure to which Ms. Michaud referred was food, clothing and shelter, plus transportation. Transportation is a major issue in rural areas, because rural is distance and distance is rural. If you have to have a car, the cost of a car was calculated in that market basket measure. The cut-off for rural was therefore higher, in order to meet the requirements to pay for the car.

If you move from this low-income cut-off idea to the market basket measure idea, you are bringing in some of that cost of transportation, but all the other issues you are talking about, when talking about poverty, are multi-dimensional. The Minister of Agriculture and Agri-Food made that point several days ago. We are just talking about the level of income here.

Senator Tkachuk: Even in a small city like Prince Albert, public transportation is weak. My father is a senior; he is 88 years old and he drives a car, which is a miracle in itself, but if you take away that car, he is a lonesome person. There is no bus. There is no way to be mobile. When he is no longer able to drive he will have to live close to services because he will not be able to buy groceries. This is a serious issue.

Senator Peterson: I am from Saskatchewan, as is Senator Tkachuk. I have trouble dealing with revenue only as an indicator of poverty, because I would guess that 95 per cent of farm income is earned off of the farm and that most farmers are living off a declining equity base. They will have to decide whether they bail out of farming while they still have some equity base left or let it go down to zero in the hope that this industry will turn around. I have a little trouble with that as an indicator because I do not know where it leads us.

Talking about poverty and after-tax income at the same time sounds to me like an oxymoron. Is it taxes that are driving people below the poverty line? How do we get there? That seems to me a strange combination.

Ces facteurs sont-ils reflétés dans ces chiffres, ou sont-ils exposés dans d'autres travaux universitaires que nous pourrions examiner? Y a-t-il des témoins que nous pourrions convoquer pour nous parler de ces questions importantes dans le cadre de notre étude sur la pauvreté rurale?

Mme Michaud : Il s'agit strictement de revenus. Dans notre Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes, vous pourriez trouver des données intéressantes concernant la santé, l'accès aux services et le temps d'attente, mais il s'agirait d'un groupe distinct.

La présidente : C'est un peu plus complexe que d'autres questions qui nous intéressent.

M. Bollman : Tout est dans les détails. Pour fixer les seuils de faible revenu, on tient compte des principaux facteurs de mesure que sont l'alimentation, l'habillement et le logement. Pour sa part, la mesure du panier de consommation évoquée Mme Michaud tient compte de l'alimentation, de l'habillement et du logement, mais aussi des transports. Les transports sont un problème majeur en zone rurale, parce que campagne égale éloignement. Si vous êtes obligé de posséder un véhicule, son coût a été inclus dans la mesure du panier de consommation. Le seuil pour les régions rurales est donc plus élevé, parce que posséder une voiture entraîne des dépenses.

Si vous passez du concept de seuil de faible revenu à celui de la mesure du panier de consommation, vous aurez à tenir compte des frais de transport. Mais tous les autres aspects de la pauvreté dont vous parlez sont multidimensionnels. Le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire l'a bien dit il y a quelques jours. Ici, nous parlons uniquement du niveau de revenu.

Le sénateur Tkachuk : Même dans une petite ville comme Prince Albert, il n'y a pas vraiment de transports en commun. Mon père est âgé de 88 ans et il conduit une voiture, ce qui est un miracle en soi; mais si vous lui enlevez son véhicule, il sera désemparé. Il n'y a aucun autobus, ni aucun autre moyen de transport. Lorsqu'il ne sera plus capable de conduire, mon père devra vivre à proximité des services, faute de quoi, il ne pourra pas faire son épicerie. C'est un sérieux problème.

Le sénateur Peterson : Je viens de la Saskatchewan, tout comme le sénateur Tkachuk. Cela me dérange qu'on retienne seulement le revenu comme indicateur de pauvreté, parce que je pourrais supposer qu'environ 95 p. 100 des revenus de la ferme ont été gagnés à l'extérieur de l'exploitation et que la plupart des fermiers vivent avec un avoir à la baisse. Ils devront alors décider s'ils veulent remettre à flot leur exploitation pendant qu'ils disposent encore de capitaux ou laisser ceux-ci s'épuiser en espérant que l'industrie retombera sur ses pattes. Qu'on utilise ce facteur comme indicateur me pose problème, parce qu'on ignore ce qu'il en est exactement.

Parler en même temps de pauvreté et de revenu après impôt me semble être un non-sens. Est-ce que ce sont les taxes qui placent les gens sous le seuil de la pauvreté? Comment en arrive-t-on là? Je trouve cela étrange.

Ms. Michaud: It is not poverty, it is low income. However, if you want to compare all families and the distribution of income, some pay income taxes and some do not. We know that among the lowest-income quintile, a high proportion, more than 50 per cent or possibly 70 per cent, do not pay taxes. To compare to the average, where the average does pay taxes, we want to see what they have in their pockets to be able to purchase necessities. That is why we feature income after tax.

International standards recommend not even using income after tax but using disposable income, which would remove further not just the income taxes but the social contributions we do not have the choice whether to pay, such as EI, CPP, QPP, those contributions that are removed from your pocket. It would also suggest removing quasi-mandatory obligations such as support payments for children in the case of a separation with joint custody. International standards would push us even further towards disposable income rather than the income after tax, to compare the income situation.

Mr. Chartrand: The first part of your question is related to off-farm income.

Senator Peterson: Yes.

Mr. Chartrand: We know from our data that more and more farmers depend on off-farm income to make necessary revenues for a good living. You can see in our last data series that more than half of the farms with $100,000 to $500,000 in gross revenue now must get off-farm income. That was a development with the last series. More and more farmers have to rely on other sources in order to be able to operate.

Senator Peterson: If we are talking about rural poverty, at least in my province, we have to drill down deeper to find out some of the underlying causes so that we have a better understanding of what these statistics mean.

Senator Mahovlich: I am from Ontario. I have not had too much experience in farming. It seems to me that most of the farmers around the Toronto area in the rural parts are gentlemen farmers. They are wealthy before they get into farming. I see in Ontario that there are farmers who need help. I am wondering how that could be. Most of the farms look as if they are doing fairly well. Do you have a statistic here that shows how successful the wealthy farmers are in that area?

Mr. Bollman: We could figure out how to tabulate our data to answer that question. We could look at how many farmers maybe have arrived recently in the community or how many farmers have a big expensive land base but who may not be producing very much because they just moved out from the city, and so on. However, you are right: mixed in there will be people who have been farming for 10, 20 or 30 years who may not be able to expand or who have lower management skills, and their families

Mme Michaud : Il ne s'agit pas de pauvreté, mais de faible revenu. Mais si vous voulez comparer toutes les familles et la répartition de leurs revenus, certaines payent des impôts, et d'autres pas. Nous savons qu'un fort pourcentage de gens appartenant au quintile du plus faible revenu — plus de 50 p. 100, et peut-être même 70 p. 100 — ne paie pas d'impôts. Pour pouvoir comparer ce groupe à la moyenne des gens qui, eux, en paient, nous voulons savoir ce qu'il a dans les poches pour acheter des produits de base. C'est pourquoi nous faisons état du revenu après imposition.

Selon les normes internationales, on ne tient pas compte du revenu après imposition, mais du revenu disponible, ce qui implique qu'on ferait abstraction non seulement des impôts sur le revenu, mais aussi des cotisations sociales que nous n'avons pas le choix de verser, comme l'AE, le RPC ou le RRQ, ces cotisations qui vous sont prélevées. J'ajouterais qu'il faudrait également ne pas tenir compte des obligations quasi impérieuses comme les pensions alimentaires pour les enfants dans le cas d'une séparation avec garde partagée. À des fins de comparaison des situations du revenu, les normes internationales nous rapprocheraient beaucoup plus du revenu disponible que des revenus après imposition.

M. Chartrand : La première partie de votre question porte sur les revenus d'appoint.

Le sénateur Peterson : Oui.

M. Chartrand : Nous savons, d'après nos données, qu'il y a de plus en plus d'agriculteurs qui dépendent de revenus d'appoint pour avoir un bon niveau de vie. Vous pouvez constater dans notre dernière série de données que plus de la moitié des agriculteurs qui ont un revenu brut de 100 000 $ à 500 000 $ ont besoin de revenus d'appoint. La situation s'est aggravée depuis la dernière série de données. De plus en plus d'agriculteurs ont besoin d'autres sources de revenus pour poursuivre leurs activités.

Le sénateur Peterson : Au sujet de la pauvreté rurale, du moins dans ma province, nous devons creuser un peu plus profond pour comprendre les causes sous-jacentes et ce que ces statistiques signifient.

Le sénateur Mahovlich : Je viens de l'Ontario. Je n'ai pas beaucoup d'expérience de la ferme. J'ai l'impression que la plupart des agriculteurs des environs ruraux de Toronto sont des propriétaires-cultivateurs. Ils sont déjà riches avant de se lancer en agriculture. Je vois qu'en Ontario, il y a des agriculteurs qui ont besoin d'aide. Je me demande comment c'est possible. La plupart de nos fermes semblent assez prospères. Avez-vous ici des statistiques sur la prospérité des riches agriculteurs de cette région?

M. Bollman : Nous pourrions trouver un moyen de mettre ces données en tableaux pour répondre à cette question. Nous pourrions vérifier combien d'exploitants agricoles se sont installés récemment dans la région ou combien d'exploitants agricoles ont un grand terrain coûteux, mais ne produisent pas beaucoup parce qu'ils viennent tout juste de sortir de la ville, entre autres. Cependant, vous avez raison : parmi eux, il y a des personnes qui sont en agriculture depuis 10, 20 ou 30 ans, qui n'arrivent pas à

have lower incomes. Off the top I cannot tell you what the mix is as you move out from Toronto, but if we drew some lines on a map and did some simple calculations with the data, we could answer that question.

Senator Mahovlich: When I drive up to Barrie, 60 miles north, there are developments where farmers have sold their properties. We are losing a lot of farms. Is that included in your statistics?

Mr. Chartrand: Every census.

Senator Mahovlich: Every census we are losing farms and more people are moving into the cities?

Mr. Chartrand: Correct.

Mr. Bollman: There are two aspects to losing farms. In Canada as a whole, the number of farmers may be going down, but the farmland is basically still there, and production on that land is going up. Agriculture is a growing industry in terms of outputs and also buying more inputs in the non-farm sector, but they are doing it with fewer people. You might call it jobless growth.

Around Toronto some good farmland is being paved over, and one of our rural bulletins gives a number on how much class-one land in Ontario has gone to urban usage.

Ms. Michaud: We had a survey of financial security that looked at that question as well. The last survey was done in 1999. At that time, the people who had farms but who were below the low-income cut-off still had a net worth that was fairly high. The median net worth was $243,000, so it was a high net worth. However, maybe we should differentiate between having some farm self-employment and being the owner of the farm; maybe that would help us to understand some of the issues. If you own and operate a large farm you may be in a very different situation than if you have farm self-employment but you are working for a farmer. Perhaps we could do for the committee and it might shed a bit of light on what is happening.

Mr. Bollman: The other issue driving out of Toronto is that a lot of the landscape is still agriculture and farming, but the people-scape is not. A very low share of those households have farms. Most are working somewhere else and are living there, but they will not get into the farm statistics because they do not have even one cow out back. It looks like an agricultural landscape, and it is, but the people-scape is not agriculture.

Senator Mahovlich: It is a hobby.

Mr. Bollman: It is not even a hobby. They are living and watching other people's farms but they are not involved in farming at all.

prendre de l'expansion ou qui ne sont pas très habiles en gestion, et leur famille n'a pas beaucoup de revenus. Comme ça, je ne peux pas vous dire quelle est la proportion des personnes qui arrivent de Toronto, mais si nous tracions quelques lignes sur une carte et faisions quelques calculs simples à partir de nos données, nous pourrions répondre à cette question.

Le sénateur Mahovlich : Lorsque je me rends à Barrie, à une centaine de kilomètres vers le nord, je vois des endroits où les agriculteurs vendent leurs propriétés. Nous perdons beaucoup de fermes. En tenez-vous compte dans vos statistiques?

M. Chartrand : Dans tous les recensements.

Le sénateur Mahovlich : Dans tous les recensements, nous constatons la perte de fermes et un exil toujours plus marqué vers les villes?

M. Chartrand : Voilà.

M. Bollman : Il y a deux volets à la perte de fermes. Au Canada dans son ensemble, le nombre d'agriculteurs diminue peut-être, mais les terres agricoles sont pour ainsi dire les mêmes, et la production sur ces terres augmente. L'agriculture est une industrie en croissance en ce sens qu'on produit davantage et qu'on achète davantage de produits du secteur non agricole, mais il y a de moins en moins de personnes qui en font partie. C'est pour ainsi dire une croissance non créatrice d'emplois.

Autour de Toronto, il y a de bonnes terres agricoles qui sont asphaltées, et selon les chiffres présentés dans l'un de nos bulletins ruraux, il y a des terres de première catégorie en Ontario qui sont converties à un usage urbain.

Mme Michaud : Nous avons effectué une étude sur la sécurité financière dans laquelle nous nous sommes penchés sur cette question aussi. La dernière étude remonte à 1999. À ce moment-là, les personnes qui avaient des fermes mais qui se situaient sous le seuil de faible revenu avaient toujours un actif net assez élevé. La médiane nette était de 243 000 $, ce qui est élevé. Cependant, peut-être devrions-nous faire la distinction entre le travail autonome à la ferme et l'exploitation de la ferme par le propriétaire pour mieux comprendre certains de ces enjeux. Le propriétaire exploitant d'une grande ferme risque d'avoir une situation très différente de celle du travailleur autonome qui travaille pour un exploitant agricole. Peut-être pourrions-nous nous pencher sur la question pour le comité et faire un peu la lumière sur la situation.

M. Bollman : L'autre caractéristique de la région de Toronto, c'est qu'il y a encore beaucoup de paysages agricoles, mais qu'il n'y a pas nécessairement beaucoup d'agriculteurs. Il n'y a qu'une très petite proportion des ménages qui ont des fermes. La plupart de ces habitants travaillent ailleurs et vivent là-bas, mais ils n'entrent pas dans les statistiques agricoles, parce qu'ils n'ont même pas une vache. Le paysage semble agricole, et il l'est, mais les personnes ne travaillent pas en agriculture.

Le sénateur Mahovlich : C'est un loisir.

M. Bollman : Ce n'est même pas un loisir. Ils vivent là et regardent d'autres personnes cultiver la terre, mais ils n'ont aucune activité agricole.

Senator Cordy: Thank you very much. I am not a statistician either. I looked at the statistics and tried to understand, so if I am making errors feel free to correct me. I am wondering whether you have done any studies or have any statistics on the demographics of the rural areas. I am from Nova Scotia, and when we talk about rural areas in Nova Scotia we talk about fishing communities in addition to farming communities.

Recent studies have shown that the population of Nova Scotia has dropped minimally, but that does not tell the whole story, because what seems to be happening is that, while certainly there are people moving to Alberta, there are also many from the rural areas who are moving to Halifax. Therefore, we are not getting as clear a picture of the changing demographics as one might get just by saying the population of Nova Scotia has reduced insignificantly.

Mr. Bollman: We have our 49 *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletins*, and we try to put a provincial table in the back of each of them, whatever we are talking about. There is some information there. Also, the federal Rural Secretariat is in the process of publishing a rural profile for each province. I think all of the Atlantic Provinces are on the website, so there is a fat profile for rural Nova Scotia on the Rural Secretariat website: www.rural.gc.ca. Obviously more research is required. There are many different ways we could profile rural Nova Scotia.

The biggest sector in rural Nova Scotia is manufacturing. Some of it is fish processing, some of it is sawmills, but a lot of it is in factories making things. They are not just making boats, they are making everything.

In fact, in four provinces — Nova Scotia, New Brunswick, Ontario and Quebec — and in Canada as a whole, the biggest sector in rural Canada is manufacturing, not agriculture.

Senator Cordy: That is interesting. I am not sure everyone realizes that; I did not. I am wondering about the demographics. It seems that when there is an exodus of people from the rural areas it is the young people who are leaving. Do you have statistics on the percentage of seniors remaining behind in rural areas? My gut feeling tells me it is mainly seniors who are staying behind in the rural areas, and that brings a whole myriad of services that we need in rural areas. Transportation is a major one. Many seniors in their 80s are not able to drive cars anymore, yet there are no transportation services available to them, and there are no children remaining in the community to drive them where they need to go. Many services, including health services, are not available for seniors in rural areas.

Mr. Bollman: In every province, rural areas lose people from the ages of 15 to 24 years, and then rural areas in every province gain people from the ages of 25 to 69 years, and then lose people

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup. Je ne suis pas statisticienne non plus. J'ai regardé ces statistiques et essayé de comprendre, donc si je fais des erreurs, n'hésitez pas à me corriger. Je me demande si vous avez des études ou des statistiques sur les tendances démographiques des régions rurales. Je viens de la Nouvelle-Écosse, et lorsqu'on parle de région rurale en Nouvelle-Écosse, on parle de collectivités de pêcheurs en plus des collectivités d'agriculteurs.

Des études récentes montrent que la population de la Nouvelle-Écosse diminue légèrement, mais elles ne nous disent pas tout, parce que selon toute apparence, il y a des gens qui déménagent en Alberta, mais il y en a aussi beaucoup qui déménagent des régions rurales vers Halifax. Par conséquent, nous n'avons pas de représentation claire des changements démographiques qui s'opèrent lorsqu'on dit simplement que la population de la Nouvelle-Écosse diminue un peu.

M. Bollman : Nous avons 49 *Bulletins d'analyse — Régions rurales et petites villes du Canada* et nous essayons d'annexer un tableau provincial à l'endos de chacun, quel que soit le sujet abordé. On y trouve beaucoup d'informations. De plus, le Secrétariat rural fédéral travaille à publier un profil rural pour chaque province. Je pense que toutes les provinces de l'Atlantique sont sur le site web; il y a donc un profil avantageux de la Nouvelle-Écosse rurale sur le site web du Secrétariat rural, à l'adresse www.rural.gc.ca. De toute évidence, il faut pousser les recherches. Il y a beaucoup de façons dont nous pouvons établir le profil rural de la Nouvelle-Écosse.

En Nouvelle-Écosse, le secteur le plus fort en région rurale est celui de la fabrication. Il y a de la transformation de poisson, des scieries, mais aussi des usines de fabrication de toutes sortes de choses. On n'y fabrique pas seulement des bateaux, mais de tout.

En fait, dans quatre provinces — la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'Ontario et le Québec — et au Canada dans son ensemble, le secteur le plus important en région rurale est le secteur manufacturier et non celui de l'agriculture.

Le sénateur Cordy : C'est intéressant. Je ne suis pas certain que tout le monde en ait conscience; je n'en étais pas consciente. Je m'interroge sur la démographie. J'ai l'impression que lorsqu'il y a un exode des régions rurales vers les villes, ce sont les jeunes qui partent. Avez-vous des statistiques sur le pourcentage de gens âgés qui restent dans les régions rurales? Mon petit doigt me dit que ce sont surtout les personnes âgées qui restent dans les régions rurales, ce qui crée le besoin d'offrir toute une myriade de services dans ces régions. Le transport en est un exemple et non le moindre. Beaucoup d'octogénaires ne sont plus aptes à conduire une voiture, mais ils n'ont pas accès à des services de transport et ils n'ont plus d'enfants au village pour les conduire là où ils doivent aller. Beaucoup de services, y compris les services de santé, ne sont pas disponibles pour les personnes âgées dans les régions rurales.

M. Bollman : Dans toutes les provinces, les régions rurales perdent des personnes de 15 à 24 ans, mais dans toutes les provinces, les régions rurales gagnent des personnes de 25 à

70 years and older. Rural is competitive. They gain more people 25 to 69 years of age than they lose. That is a good-news story if you are talking to rural communities.

I think that the young adults do not move to Yarmouth; they move just outside of Halifax and make the long commute back in. Rural areas closer to bigger cities can gain young people. Rural areas also can gain early retirees, who move to where their cottages are, or to water and trees. In every province early retirees are moving; more people move from urban to rural than from rural to urban. After 70 years of age there are more people moving from rural to urban than moving from urban to rural. That is the general pattern.

We could prepare some maps and more detail, but these are the general demographics: rural areas can attract young adults 25 years of age and over; they can attract early retirees, age 55 to 69 years; and they can attract a few in the middle. They lose the young people and those 70 years of age and older, on average.

I happen to live in the middle of Saskatchewan. We are probably losing everywhere, but statistics suggest that the young folks are moving out of Regina and Saskatoon and commuting back in.

Senator Christensen: Thank you for being here. Statistics are wonderful tools, because they will tell you anything you want to find out, from whatever point of view you want to come at it from.

I am interested in the North, of course, being from the Yukon. I know that getting statistics from the three territories has been a problem because of the very small population bases.

I am not sure about the Northwest Territories and Nunavut, but the Yukon does publish quarterly statistics that are quite comprehensive. Is it the policy of Statistics Canada not to use other people's statistics, or could those be used and integrated into the national statistics? I know they are very comprehensive. I used to be chair of the board.

Ms. Michaud: Honestly, I have not looked at their statistics on income. We have the census that is done once every five years; we would have statistics there. Before putting them together and seeing if we could do something, I would like to see for one of the census years whether the statistics are comparable and whether there are data definitions or other elements that are different. That kind of study could be done.

Senator Christensen: The information is there, and they use the protocol required in taking statistics. With only 30,000 people in the territory, we do not fall into one of these areas. They complete statistics for food baskets, cost of living, transportation, housing, you name it.

69 ans, puis perdent des personnes de 70 ans et plus. Les régions rurales sont concurrentielles. Elles gagnent plus de personnes de 25 à 69 ans qu'elles n'en perdent. C'est une bonne nouvelle quand on parle aux gens des collectivités rurales.

Je pense que les jeunes adultes ne déménagent pas à Yarmouth, ils déménagent en périphérie d'Halifax et font la navette. Les régions rurales près des grandes villes peuvent attirer les jeunes. Les régions rurales peuvent aussi attirer les jeunes retraités, qui déménagent dans leurs chalets ou près de l'eau et des arbres. Dans toutes les provinces, les jeunes retraités déménagent; il y a plus de personnes qui déménagent de la ville vers la campagne qu'il y en a qui déménagent de la campagne vers la ville. Après l'âge de 70 ans, il y a plus de personnes qui déménagent de la campagne vers la ville que l'inverse. C'est la tendance générale.

Nous pourrions préparer des cartes et plus de détails, mais ce sont les tendances démographiques générales : les régions rurales attirent des jeunes adultes de 25 ans et plus, elles attirent des jeunes retraités de 55 à 69 ans et peuvent attirer quelques personnes au milieu. Elles perdent des jeunes et des personnes de 70 ans et plus, en moyenne.

Je vis au centre de la Saskatchewan. Nous perdons probablement des gens partout, mais selon les statistiques, les jeunes partent de Regina et de Saskatoon et font la navette entre la ville et leur lieu de résidence.

Le sénateur Christensen : Je vous remercie d'être ici. Les statistiques sont des outils fabuleux parce qu'elles nous disent tout ce qu'on veut savoir, de tous les points de vue.

Bien entendu, je m'intéresse à la situation dans le Nord, puisque je viens du Yukon. Je sais qu'il est difficile d'obtenir des statistiques sur les trois territoires en raison de la faible densité de leur population.

Je ne suis pas certaine qu'il en soit de même dans les Territoires du Nord-Ouest et au Nunavut, mais le Yukon publie des statistiques trimestrielles assez détaillées. Statistique Canada a-t-il pour politique de ne pas utiliser les statistiques des autres ou ces statistiques pourraient-elles être utilisées et intégrées aux statistiques nationales? Je sais qu'elles sont assez détaillées. J'ai déjà été présidente du conseil.

Mme Michaud : Honnêtement, je n'ai pas regardé leurs statistiques sur le revenu. Nous avons le recensement, qui se fait tous les cinq ans, et c'est là où nous recueillons nos statistiques. Avant de les rassembler et de voir si nous pouvons faire quelque chose en ce sens, j'aimerais voir les statistiques d'une année de recensement pour vérifier si elles sont comparables ou s'il y a des définitions de données ou d'autres éléments qui sont différents. Nous pourrions en faire l'examen.

Le sénateur Christensen : L'information est là, et ils utilisent le protocole requis pour relever des statistiques. Comme nous ne sommes que 30 000 personnes dans le territoire, nous n'entrons pas dans l'une des ces régions. Ces statistiques complètent celles sur l'alimentation, le coût de la vie, le transport, le logement, tout ce qu'on veut.

You have been showing us statistics that allow us as a national government to be able to do national and international comparisons. We are not focusing on the details, and the statistics you have provided will help our committee to zero in on the details. We will likely ask for more statistics in order to get a finer point on some of the information.

Do you have information on the kinds of jobs that people in farming communities do off the farm? The ability for them to obtain jobs off the farm is certainly very different than if they were in an urban setting where there is a much wider selection of jobs.

Ms. Michaud: We could provide that sort of information, although I do not have it with me today.

The survey we use to provide official income statistics asks about the labour market and provides space to describe up to six jobs one had in a given year. Therefore, you could look at the information for people who had self-employed income from a farm and determine what the other jobs were, how long they worked at them and so long. We could provide that information for you.

Mr. Bollman: I looked at that information a long time ago. People who are operators of farms tend to have much the same profile of jobs as the rest of us. That is partly because some of us end up moving out to a farm. All of the sudden, you will see a civil servant or professor or high school principal who also runs a farm.

Therefore, there are some white collar jobs out there. However, farm operators are more likely to have blue collar jobs than the rest of society, for example in manufacturing, because there is often a manufacturing plant nearby. There is also the common truck or school bus driving.

I have not recently looked at those numbers, but we could look at the information again and determine what other jobs farm families are involved in.

Senator Christensen: We are hearing that farmers are not able to make a living on farms. Therefore, the husband, wife or adult children are leaving the farm in order to help subsidize it. These are bona fide farms, so very often they are away from urban centres. Unless one is going away for a whole week and returning only on weekends, the selection of employment is really very limited.

It would be interesting to be aware of the problems they face in order to earn that off-farm income. Some of the males will work on the oil rigs and perhaps spend the winter away from home. That poses a whole new problem with respect to family break-up and that type of thing.

Mr. Bollman: You may want to talk to my colleague, Alessandro Alasia. I have not read his paper recently, so I cannot recall it.

Vous nous montrez des statistiques qui permettent au gouvernement national d'établir des comparaisons nationales et internationales. Nous ne mettons pas l'accent sur les détails, et les statistiques que vous nous fournissez aideront notre comité à cibler les détails. Nous risquons de vous demander plus de statistiques pour avoir une idée plus fine de certains renseignements.

Avez-vous de l'information sur les types d'emplois que les membres des collectivités agricoles occupent à l'extérieur de la ferme? Leur aptitude à se trouver du travail à l'extérieur de la ferme est certainement très différente de celle qu'elle serait en milieu urbain, où il y a beaucoup plus d'emplois.

Mme Michaud : Nous pourrions vous fournir ce type d'information, mais je ne l'ai pas avec moi aujourd'hui.

Le sondage que nous effectuons pour fournir des statistiques officielles sur le revenu nous renseigne sur le marché du travail et nous permet de décrire jusqu'à six emplois qu'une personne a occupés une année donnée. Par conséquent, on pourrait analyser l'information sur les personnes qui ont touché un revenu de travailleur autonome à la ferme et déterminer quels sont les autres emplois qu'elles ont occupés, pendant combien de temps, et cetera. Nous pourrions vous fournir l'information.

M. Bollman : J'ai examiné ces renseignements il y a longtemps. Les exploitants agricoles ont tendance à avoir à peu près le même profil d'emploi que nous tous. C'est probablement en partie parce que certains d'entre nous finissent par déménager sur une ferme un jour. Tout à coup, on voit un fonctionnaire, un professeur ou un directeur d'école secondaire qui exploite aussi une ferme.

Par conséquent, il y a des emplois de cols blancs. Cependant, les exploitants agricoles sont plus susceptibles d'avoir des emplois de cols bleus que le reste de la société, notamment dans le secteur manufacturier, parce qu'il y a souvent une usine de fabrication de quelque chose près de chez eux. Il y en a aussi beaucoup qui conduisent des camions ou des autobus scolaires.

Je n'ai pas examiné les chiffres récemment, mais nous pourrions revoir l'information et déterminer quels sont les autres emplois que les membres des familles agricoles occupent.

Le sénateur Christensen : Nous entendons dire que les agriculteurs ne réussissent pas à gagner leur vie à la ferme. Le mari, la femme ou les enfants adultes quittent donc la ferme pour aider à la financer. Ce sont des fermes authentiques, donc bien souvent, elles sont loin des centres urbains. À moins que la personne parte toute la semaine et ne revienne que la fin de semaine, le choix d'emploi est vraiment très limité.

J'aimerais connaître les problèmes auxquels ces personnes sont confrontées pour toucher un revenu d'appoint. Certains hommes travaillent dans les installations de forage pétrolier et passent peut-être même l'hiver loin de la maison. Cela pose un tout nouveau problème, celui de la séparation de la famille, entre autres.

M. Bollman : Vous pouvez peut-être en parler à mon collègue, Alessandro Alasia. Je n'ai pas lu son article récemment, donc je ne m'en rappelle pas bien.

It seems to me that as you get further away from cities, there are fewer and fewer people without off-farm jobs. The people out there have organized their lives between their farm work and their off-farm work to sustain their families. There is no indication that there is more off-farm work as you get closer to cities, partly because there are different types of farms close to cities, such as greenhouses and nurseries. There are many factors at play.

If you do your own research or speak with Mr. Alasia and I read the paper again, we could be clearer on this. There is information floating around about access to the city type of off-farm work in which people are participating.

Senator Mitchell: I actually like statistics and the math of them.

I think there is no relationship in these statistics between levels of income and levels of asset. One farm family could make $20,000 a year and have almost no net assets because of debt and other things, while another farm family could $20,000 a year and have $2-million worth of assets. I am not saying that the poverty involved is any less grinding in the latter than in the former. However, there is a qualitative difference in the poverty. Do you have statistics that relate income by rural census area to level of farm assets?

Ms. Michaud: We complete a survey once in a while that relates wealth and income as well as indicating equity and business. The last one was in 1999. The problem is that it is a fairly small sample size. I would have to see the geographical breakdown.

We could provide you with information relating to income and assets of people who own a farm as well as people who have self-employment income from a farm. They may not be the owner of the farm, but they may have farm self-employment income. We can produce numbers on that.

Mr. Bollman: The advantage of this survey is that the households are comparable for farm and non-farm comparisons.

The agriculture division has a farm financial survey that asks farmers to outline their debts and assets, so it is slightly different than this survey. It indicates farm sector as compared to non-farm sector. The specific question involves high debt, low debt, high income and low income. In that regard, we can set up a little grid.

Senator Mitchell: Other factors include own farm, rent farm, work on farm, et cetera.

Mr. Bollman: It does not include own and rent. We can complete some of these tabulations if the grid is set up to reflect high debt, low debt, high income, low income, how many families

Il me semble que plus on s'éloigne des villes, moins il y a de personnes qui n'ont pas d'emploi à l'extérieur de la ferme. Ces personnes organisent leur vie entre le travail à la ferme et le travail à l'extérieur de la ferme pour subvenir aux besoins de leur famille. Rien n'indique qu'il y a plus de travail à l'extérieur de la ferme lorsqu'on se rapproche des villes, en partie parce que les fermes les plus près des villes sont différentes, on y trouve notamment des serres et des pépinières. Il y a beaucoup de facteurs qui entrent en ligne de compte.

Si vous pouvez faire des recherches ou parler avec M. Alasia (pour ma part, je vais relire l'article), nous pourrions avoir une idée plus claire. Il y a de l'information qui existe sur l'accès au travail à l'extérieur de la ferme de type urbain auquel ces personnes participent.

Le sénateur Mitchell : J'aime les statistiques et les calculs qu'elles permettent.

Je pense que ces statistiques n'établissent pas de lien entre le niveau de revenus et l'actif. Une famille agricole peut faire 20 000 $ par année et n'avoir à peu près aucun actif net en raison de son endettement et du reste, alors qu'une autre famille peut gagner 20 000 $ une année, mais posséder des biens d'une valeur de 2 millions de dollars. Je ne dis pas que la pauvreté est moins écrasante dans le deuxième cas que dans le premier. Cependant, il existe une différence qualitative dans la pauvreté. Avez-vous des statistiques qui illustrent le lien entre le revenu par région du recensement rural et la valeur des biens agricoles?

Mme Michaud : De temps en temps, nous étudions le lien entre la richesse et le revenu, ainsi que l'actif et les affaires. La dernière étude remonte à 1999. Le problème, c'est que l'échantillon est assez petit. Il faudrait que j'examine la ventilation par région.

Nous pourrions vous faire parvenir de l'information sur le revenu et l'actif des propriétaires de ferme et des travailleurs autonomes qui tirent un revenu d'une ferme. Ces personnes ne sont peut-être pas propriétaires de la ferme, mais peuvent toucher un revenu de travail autonome à la ferme. Nous pouvons vous donner des chiffres sur cela.

M. Bollman : L'avantage de cette étude, c'est qu'elle permet de comparer les ménages agricoles aux ménages non agricoles.

La division de l'Agriculture mène un sondage financier agricole et demande aux agriculteurs de décrire leurs dettes et leurs biens, ce qui fait que les résultats sont un peu différents de ceux de cette étude. On y fait la comparaison entre le secteur agricole et le secteur non agricole. La question fait mention d'une dette élevée ou faible, d'un revenu élevé ou faible. En ce sens, nous pourrions produire une petite grille.

Le sénateur Mitchell : Parmi les autres facteurs à prendre en compte, il y a la propriété de la ferme, la location de la ferme, le travail à la ferme, etc.

M. Bollman : Cette étude ne comprend pas de données sur la propriété comparativement à la location. Nous pourrions compléter les calculs si nous établissions une grille pour illustrer

have high income and low debt and high income and high debt and so on. If we can set that grid up, I think we can do a calculation.

Senator Mitchell: I am looking for a net worth: low net worth, high income, high net worth and that kind of thing.

The other thing that interests me is the relationship between incidence of low income, incidence of poverty and the nature of farming. There are so many variables that go into the outcome of a farm: the quality of soil, the nature of the environment, the capital involved, the skill, the management skill and so on. Therefore, it is difficult to solve for different variables. However, would it be possible, for example, to complete a comparison between areas where there is a high incidence of supply-managed farms and income and areas where there is a low incidence of same?

Would it be possible to complete a statistical study of the relationship between farm rural income stability and the degree of diversification of farms? Earlier, we heard an observation made by an expert that the more diversified you are the more there is the likelihood of greater success. Maybe that is difficult to complete, but is that kind of analysis possible?

Mr. Chartrand: I think so. It would be a matter of linking the rural definitions to where the types of farm are located. We do have information on the locations and types of farms. It is just a matter of tabulating the information.

Senator Mitchell: Finally, while this may seem obvious, it would be interesting to relate level of farm incomes to the size of farms. There may not actually be a direct relationship.

Mr. Bollman: The charts we presented looked at that question by size of farms. Farms in the middle had lower incomes on average. However, size can be measured differently. Maybe one would want to see the same size according to net worth. Gross revenue is one measure of size.

In terms of whether the type of farm matters, for the operator of a poultry or egg farm, the incidence of low income is less than the average.

Senator Mitchell: That is because it is supply managed.

Mr. Bollman: However, for the operator of a dairy farm, the incidence of low income is the same as the average for farm families.

Senator Mitchell: That is interesting because it is supply managed, too.

Mr. Bollman: That is why I pointed it out; we could argue why.

la hauteur de la dette et du revenu, le nombre de familles qui ont revenu élevé et une dette faible ou un revenu élevé et une dette élevée, etc. Si nous pouvions préparer une telle grille, je pense que nous pourrions faire des calculs.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais connaître la valeur nette de l'actif : une faible valeur nette, un revenu élevé, une valeur nette élevée et le reste.

Je serais également curieux de connaître la relation entre l'incidence d'un faible revenu, l'incidence de la pauvreté et la nature des activités agricoles. Il y a tellement de variables qui entrent en ligne de compte dans la productivité d'une ferme : la qualité du sol, la nature de l'environnement, le capital investi, les compétences, les compétences de gestion et tout le reste. Il est donc difficile de trouver une solution aux différentes variables. Cependant, serait-il possible, par exemple, de faire la comparaison entre les régions où il y a beaucoup d'exploitations agricoles soumises à la gestion de l'offre qui ont des revenus élevés et les régions où il n'y en a pas beaucoup?

Serait-il possible de réaliser une étude statistique sur le lien entre la stabilité du revenu agricole et le degré de diversification des fermes? Un expert nous a déjà dit que plus vos activités sont diversifiées, plus vos chances de succès augmentent. Peut-être n'est-ce pas chose facile, mais est-il possible de mener une telle analyse?

M. Chartrand : Je crois que oui. Il faudrait établir le lien entre les définitions données pour le milieu rural et l'emplacement des différents types de ferme. Nous avons déjà des données sur l'emplacement et le genre de fermes. Il suffit seulement de faire les calculs.

Le sénateur Mitchell : Enfin, bien que cela paraisse aller de soi, il serait intéressant de mettre en corrélation le niveau des revenus agricoles et la taille des exploitations. Il est possible qu'il n'y ait pas vraiment de lien direct.

M. Bollman : Les graphiques que nous avons présentés traitent de cet aspect, selon le type de ferme. Les exploitations agricoles se situant au milieu de la gamme ont des revenus inférieurs en moyenne. Il existe toutefois différentes façons de mesurer la taille d'une ferme. Certains pensent qu'on devrait le faire en fonction de la valeur nette. Le revenu brut est une autre façon d'évaluer la taille.

Quant à savoir si le type de ferme a une influence ou non, je peux vous dire que les exploitants de fermes avicoles ont une incidence de faible revenu inférieure à la moyenne.

Le sénateur Mitchell : C'est parce que c'est une industrie soumise à la gestion des approvisionnements.

M. Bollman : Cependant, pour l'exploitant d'une ferme laitière, l'incidence de faible revenu correspond à la moyenne établie pour toutes les familles agricoles.

Le sénateur Mitchell : Voilà qui est intéressant parce que c'est également un secteur soumis à la gestion des approvisionnements.

M. Bollman : C'est pourquoi je l'ai signalé; nous pourrions débattre des facteurs responsables de cette situation.

The other observation, looking at rural poverty but looking at farms, is that the landscape is agricultural, but very few of those households have farmers in them. The people-scape is not farming. If you are thinking rural poverty, you have to remember what share of rural is agriculture. In Canada as a whole, it is maybe 12 per cent. In the middle of Saskatchewan, it is higher; around Toronto, it is much lower. It matters, but on average, across rural Canada, 12 per cent of the workforce works on farms.

The Chairman: Just before we start the second round, I wanted to ask about one issue that is of concern. Certainly, where I come from, there has been a great deal of concern because of what has happened in the last few years with the cattle industry and everything else. The farms are obviously critical.

Has Statistics Canada looked at the effect on the viability of towns and villages, which is touched by whatever is happening on the farms, whether that is urban people moving to the rural area or rural people leaving? In the Province of Saskatchewan, over the years some communities have disappeared. There is a great anxiety not just on the farm, but also in the small surrounding communities. Obviously, those communities help the farmers, but the farmers are the foundation for the existence of those communities.

Mr. Bollman: Natural Resources Canada is interested in vulnerable communities, such as the mining and logging communities. The Rural Secretariat and Agriculture Canada are interested in agriculture-dependent communities. Again, your researcher should talk to my colleague who has developed software to say what the probability is that a community will decline in the future, given the patterns in the past.

Of course, farming communities have been declining. Machines have gotten bigger, fewer and fewer people are working on the farms and those communities have not found something new to export. It is simply a result of fewer people working in agriculture. More wheat, pigs and commodities are going out, but it takes fewer people.

If you are in the middle of Saskatchewan, what can you do for a job that is not in agriculture to maintain your employment base? If I knew that, I would be richer than I am now because everybody would pay me big bucks for my ideas.

Looking at the maps and the "what ifs," if the share of agriculture fell by 1 per cent, which communities would be impacted? If you increased the number of people graduating from high school by 1 per cent, how would that look in projections of employment growth or population growth?

Quand on se penche sur la pauvreté rurale, mais aussi sur la situation dans les fermes, on peut constater que le paysage est agricole, mais que très peu des ménages vivant en milieu rural comptent des agriculteurs. La population n'est pas agricole. Si vous vous intéressez à la pauvreté en milieu rural, il ne faut pas perdre de vue qu'une portion seulement de ce milieu est agricole. Pour le Canada dans son ensemble, cette proportion atteint peut-être 12 p. 100. Au cœur de la Saskatchewan, le pourcentage est plus élevé; autour de Toronto, c'est beaucoup plus faible. En moyenne, dans l'ensemble du Canada rural, il faut donc savoir que 12 p. 100 de la population active travaille sur des fermes.

La présidente : Avant d'entamer la deuxième ronde, j'aimerais poser une question sur un aspect qui me préoccupe. Il règne une grande inquiétude, tout au moins dans ma région d'origine, à la suite de ce qui s'est produit au cours des dernières années, dans l'industrie bovine notamment. Il ne fait aucun doute que les exploitations agricoles revêtent une importance primordiale.

Est-ce que Statistique Canada s'est intéressé aux répercussions sur la viabilité des villes et des villages qui ont été touchés par les crises dans le secteur agricole, que ce soit parce que les citadins ont déménagé à la campagne ou qu'il y a eu exode de la population rurale? En Saskatchewan, certaines localités en sont ainsi venues à disparaître. L'anxiété est palpable, pas seulement chez les agriculteurs, mais aussi chez les gens des petites collectivités qui les entourent. Il est bien évident que ces collectivités soutiennent les agriculteurs, mais il faut dire que sans ces derniers, elles n'auraient jamais vu le jour.

M. Bollman : Ressources naturelles Canada s'intéresse au sort des collectivités vulnérables, comme les communautés minières ou forestières. Le Secrétariat rural et Agriculture Canada surveillent les intérêts des collectivités qui vivent de l'agriculture. Encore là, votre attaché de recherche devrait communiquer avec mon collègue qui a conçu un logiciel permettant d'établir les risques de déclin d'une collectivité en fonction des modèles passés.

Il va de soi que les collectivités agricoles sont en déclin. La machinerie est de plus en plus grosse et de moins en moins de gens travaillent sur les fermes alors que ces collectivités n'ont trouvé rien de nouveau à exporter. La situation est simplement attribuable au fait que moins de gens travaillent en agriculture. Nous produisons davantage de blé, de porc et d'autres denrées, mais cela exige moins de main-d'œuvre.

Si vous êtes au centre de la Saskatchewan, quel emploi pouvez-vous occuper en dehors de l'agriculture si vous voulez demeurer actif sur le marché du travail? Si je connaissais la réponse à cette question, je serais plus riche que je le suis actuellement parce que tout le monde m'offrirait de jolies sommes pour connaître mes idées.

À la lumière des cartes et des différents scénarios possibles, si la part de l'agriculture chutait de 1 p. 100, quelles collectivités seraient touchées? Si on augmentait de 1 p. 100 le nombre de personnes obtenant leur diplôme d'études secondaires, quel serait l'impact sur les projections concernant la croissance de l'emploi ou la croissance de la population?

The start was looking at vulnerable communities — where they are and how sensitive they are to those factors. It is not exactly answering your question, but I point to what is on the shelf now.

I could show some charts, and the answer is 30 per cent. If a region or a community has more than 30 per cent of its workforce in agriculture, it will decline. It has always declined from the 1980s to 2000. Any region with more than 30 per cent of its workforce in agriculture on average has declined over that period.

It is a major issue in agricultural regions to find ways to have other jobs given that there will always be bigger machines with fewer workers on them in agriculture — as well as in sawmills and below ground in nickel and other mines.

Senator Tkachuk: In table 21, you say that between 6 per cent and 8 per cent of the rural population have incomes below the LICO. As stated earlier, poverty is not only income; it is also a matter of access to services.

We have had other numbers thrown around that indicate it is much higher than that — it is 30 per cent — but I do not really know. Is it much higher than that, when you take into account those other considerations?

Ms. Michaud: We do not have another measure that takes those considerations into account. What we can give you is the rate before tax and after tax.

Senator Tkachuk: The rate you gave us, which was 6 to 8 per cent.

Ms. Michaud: That is correct. If you were using the LIM, you would have a slightly different rate. If you were using the MBM, you also would have a different rate. We do not have a composite index that would look at health and a multitude of indicators to give you a fuller picture.

Senator Tkachuk: There is always a question of what others think is poor and how the poor see themselves.

Ms. Michaud: That is why we do not define poverty.

Senator Tkachuk: Sometimes you just have to ask people. They may look poor to someone from Rosedale who is travelling around the countryside wanting to see the same kind of affluence that they have, but they are not; they eat well, their kids are in school and they are a happy household.

We talked about how services were declining in rural Canada, but there must be some advantages to rural Canada too. I am not sure whether you cross-index crime statistics, for example, to those areas that you consider poor versus what would be considered poor in the city. My subjective view, just from

Il fallait d'abord s'intéresser aux collectivités les plus vulnérables en se demandant où elles sont situées et dans quelle mesure elles sont affectées par ces facteurs. Je ne réponds peut-être pas directement à votre question, mais je vous indique les travaux qui sont actuellement en cours.

Je pourrais vous présenter quelques graphiques; la réponse est 30 p. 100. Si une région ou une communauté compte plus de 30 p. 100 de sa main-d'œuvre en agriculture, elle connaîtra un déclin. C'est invariablement ce qui s'est produit des années 1980 jusqu'à l'an 2000. Toutes les régions qui ont dépassé ce seuil de 30 p. 100 de leur main-d'œuvre en agriculture ont connu une régression au fil de cette période.

Dans les régions agricoles, il est toujours très difficile de trouver des moyens de créer d'autres emplois alors qu'on sait que les machines seront sans cesse plus grosses et exigeront de moins en moins de travailleurs pour l'agriculture — c'est la même chose dans les scieries ainsi que dans les gisements de nickel et les autres mines.

Le sénateur Tkachuk : Au tableau 21, vous indiquez qu'entre 6 p. 100 et 8 p. 100 de la population rurale a un revenu inférieur au SFR. Comme cela a déjà été mentionné, la pauvreté ne se limite pas au revenu; c'est aussi une question d'accès aux services.

Nous avons entendu d'autres chiffres qui nous indiquent que c'est nettement supérieur à ce 30 p. 100, mais je ne sais pas vraiment. Est-ce nettement plus élevé si on prend en compte tous ces autres facteurs?

Mme Michaud : Nous ne disposons pas de mesures pour prendre en considération ces facteurs. Nous pouvons toutefois vous fournir le taux avant impôt et après impôt.

Le sénateur Tkachuk : C'est le taux que vous nous avez donné, soit entre 6 et 8 p. 100.

Mme Michaud : C'est exact. Si nous utilisons la mesure de faible revenu, le taux serait légèrement différent. Si nous nous servions de la mesure axée sur les conditions du marché, le taux ne serait pas non plus le même. Nous ne disposons pas d'un indice composite qui intégrerait la santé et une multitude d'autres éléments pour donner un portrait global de la situation.

Le sénateur Tkachuk : Il y a toujours la question de la perception de la pauvreté par les autres et de la manière dont les pauvres se voient eux-mêmes.

Mme Michaud : C'est la raison pour laquelle nous ne fournissons pas de définition pour la pauvreté.

Le sénateur Tkachuk : Parfois, il faut simplement demander aux gens. Certains peuvent sembler pauvres pour un résident de Rosedale qui se promène à la campagne en espérant y retrouver l'abondance qui lui est familière, mais ils ne le sont pas; ils mangent bien, leurs enfants fréquentent l'école et ils forment un foyer heureux.

Nous avons parlé du déclin des services dans le Canada rural, mais il doit également y avoir certains avantages à y vivre. Par exemple, je ne sais pas si vous avez fait des recoupements avec les statistiques sur la criminalité pour ces régions que vous considérez comme pauvres, en comparant avec les secteurs urbains que vous

reading about these issues, is that there would be less crime in rural areas. However, I do not really know that or how much there would be compared to urban areas in those areas you call persistently poor. That would be interesting stuff for us to have a look at — the difference between single households, crime and gangs. Perhaps it is better to be poor in a rural area than in the city; maybe it is safer. Usually, you have better families, better community and all those other things.

Also, concerning home ownership, I would think that in the urban areas, most of the people who are poor would rent — they have no money so there is little equity. Could you supply any of those kinds of social measures against the areas you have blocked off on the map? I think we would all find that interesting, because quality of life is also important. You do not have to answer that question unless you have the information at your fingertips. If you do not, that is okay.

Ms. Michaud: We do not, but we can get it.

Senator Tkachuk: That would be great.

Senator Callbeck: You mentioned that 12 per cent of the workforce work on farms. What percentage was that 10 years or 20 years ago?

Mr. Bollman: A bit higher, but I do not remember how fast that line has been coming down.

Senator Callbeck: Perhaps you could supply that information.

Mr. Bollman: It is probably on this computer. I cannot remember but I can dig it out.

Senator Callbeck: I would like to know about employment figures in the food-processing industry in rural Canada. Are they going up or down?

Mr. Bollman: Food-processing employment in rural Canada is going up just a wee bit. I do not think it went up by 1,000 jobs; it went up by 400 or 600 jobs over the five years from 1996 to 2001. I will leave a paper for the researchers with some of those numbers. It is in this pile.

Senator Callbeck: You talk about households associated with census farms. You say gross revenue up to $1 million. That includes everything; that is the household income. In order to be considered in there as a census farm, does a certain percentage of that total income have to come from the farm?

Mr. Bollman: Not in that graph. Everybody on that graph who filled out a census of agriculture questionnaire must have some products for sale. If there are three cattle in the pasture and they

classez dans la même catégorie. Simplement à la lumière de mes lectures sur ces sujets, je dirais qu'il y a moins de criminalité en région rurale. Cependant, je ne sais pas vraiment si tel est le cas ou dans quelle mesure on peut établir une comparaison avec les secteurs urbains pour ces régions que vous qualifiez de chroniquement pauvres. Il serait intéressant que nous puissions nous pencher sur ces questions; les différences pour ce qui est des foyers monoparentaux, de la criminalité et des gangs. Peut-être est-il préférable d'être pauvre en milieu rural que dans une ville; peut-être est-ce moins dangereux. Habituellement, les milieux familiaux sont plus sains et les communautés sont plus fortes, notamment.

Par ailleurs, pour ce qui est de l'accès à la propriété, j'aurais tendance à croire qu'en milieu urbain, la plupart des pauvres sont locataires; comme ils n'ont pas d'argent, leurs avoirs sont limités. Pourriez-vous nous fournir des indicateurs sociaux de ce genre pour les différentes régions que vous avez délimitées sur la carte? Je crois que ce serait intéressant pour nous tous, étant donné que la qualité de vie est également importante. Vous n'êtes pas tenus de répondre à la question si vous n'avez pas ces renseignements à la portée de la main. Si tel est le cas, pas de problème.

Mme Michaud : Nous n'avons pas ces données, mais nous pouvons vous les obtenir.

Le sénateur Tkachuk : Ce serait formidable.

Le sénateur Callbeck : Vous avez indiqué que 12 p. 100 de la main-d'œuvre travaillait sur des fermes. Où se situait cette proportion il y a 10 ou 20 ans?

M. Bollman : C'était un peu plus élevé, mais je ne me souviens pas à quel rythme ce pourcentage a diminué.

Le sénateur Callbeck : Peut-être pourriez-vous nous fournir également cette information?

M. Bollman : C'est probablement sur cet ordinateur. Je ne m'en rappelle pas, mais je peux vous le trouver.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais connaître les données sur l'emploi dans le secteur de la transformation des aliments au sein du Canada rural. Est-ce que le nombre d'emplois augmente ou diminue?

M. Bollman : Le nombre d'emplois augmente très légèrement dans le secteur de la transformation des aliments au sein du Canada rural. Je ne pense même pas que l'on puisse parler de 1 000 emplois de plus; la hausse a été de 400 ou 600 emplois sur une période de cinq ans, soit de 1996 à 2001. Je laisserai à vos attachés de recherche un document présentant certaines de ces données. C'est dans la pile.

Le sénateur Callbeck : Vous parlez des ménages associés aux fermes de recensement. Vous dites que le revenu brut peut atteindre un million de dollars. Cela comprend tout; c'est le revenu du ménage. Pour que l'on considère qu'il s'agit d'une ferme de recensement, faut-il qu'une certaine proportion du revenu global provienne de l'exploitation agricole?

M. Bollman : Pas dans ce graphique. Toutes les personnes représentées sur ce graphique après avoir rempli un questionnaire de recensement sur l'agriculture devaient avoir des produits à

were products for sale, the person would fill in a census questionnaire and write down "three cattle." So everybody with an agricultural holding is in there, and then we distribute them by the size of the gross revenue of holding. We could do other tabulations that look at people who say their major occupation is farming or people with their major source of income from farming, but particular graph shows everybody with a census farm.

Senator Callbeck: You do have those figures?

Mr. Bollman: Yes.

Senator Callbeck: Thank you.

Senator Tkachuk: The people who depend on farm income are not just the farmers, but all the auxiliary businesses and enterprises around that farm, including the bulk dealer, the farm machinery guy or the guy who sells fertilizer. I am not interested in the numbers of someone who own a grocery store in the area, but I am interested in people in direct farm-related industry around the farm who are not farmers but who depend on the farm industry to survive. Are there numbers there, or am I putting too fine a point on this?

Mr. Bollman: Yes and yes. Yes there are numbers there and, yes, it becomes a fine point. We have a code for agricultural machinery manufacturers. However, bulk fuel could be for trucks in the oil patch, for hauling agricultural products, or for other things. We do not know whether we should say bulk fuel dealers are connected to agriculture, hauling logs or hauling oil. We do not know how to code those.

Senator Tkachuk: Do we have national numbers for those who depend on the farm? For example, there are manufacturers of rock pickers and cultivators.

Mr. Bollman: With the agricultural machinery equipment coming in there is an agricultural fertilizer code, I think. While agricultural fertilizer may be consumed for lawns too, it is an agricultural product so companies manufacturing it go into that code. In one of these papers, for some of these codes the numbers are distributed between urban, intermediate and rural, so you can compare them. For the detail of whether bulk dealers are not in, agricultural fertilizer dealers are in, farm machinery equipment dealers are in and so on, if you like our coding we have our numbers. You might say I have not got it all, and you would be right, just because of the detail.

The Chairman: When the sugar beet industry went down in Southwest Alberta back in the 1980s, the impact was felt all the way back in town by the person who was selling boots. There were no farmers to buy the boots anymore because the industry

vendre. Si quelqu'un avait trois bœufs dans ses champs et si ces animaux étaient à vendre, il inscrivait sur le formulaire de recensement : « trois bœufs ». Le graphique inclut donc tous ceux qui possèdent des biens agricoles et les répartit en fonction du revenu brut qu'ils en tirent. Nous aurions pu établir d'autres tableaux pour les personnes qui indiquent que l'agriculture est leur occupation principale ou leur première source de revenu, mais ce graphique-ci englobe tous les gens qui ont une ferme de recensement.

Le sénateur Callbeck : Vous avez les chiffres dont vous parlez?

M. Bollman : Oui.

Le sénateur Callbeck : Merci.

Le sénateur Tkachuk : Les fermiers ne sont pas les seules personnes qui dépendent du revenu agricole; il faut aussi penser à toutes les entreprises connexes, y compris le négociant en vrac, le concessionnaire de machinerie agricole et le vendeur de fertilisants. Je ne veux pas connaître les impacts sur les propriétaires d'épiceries de la région, mais je m'intéresse aux secteurs directement reliés à l'agriculture qui ne font pas de l'exploitation agricole, mais qui dépendent de cette industrie pour survivre. Existe-t-il des données à ce sujet, ou bien est-ce que j'entre un peu trop dans les détails?

M. Bollman : Je répondrais oui à vos deux questions. Oui, nous avons des données et, oui, on commence à entrer pas mal dans les détails. Nous avons un code pour les fabricants de machinerie agricole. Cependant, le carburant en vrac peut être utilisé pour les camions dans les champs de pétrole, pour le transport des produits agricoles ou à bien d'autres fins. Nous ne savons pas s'il faut considérer que les négociants de carburant en vrac doivent être reliés à l'agriculture, au transport des billes ou au transport du pétrole. Nous ne savons pas quel code leur attribuer.

Le sénateur Tkachuk : Avons-nous des chiffres nationaux sur les citoyens qui dépendent de l'agriculture? On peut penser par exemple aux fabricants de dépierreuses et de cultivateurs.

M. Bollman : Outre la machinerie agricole, il y a aussi, je crois, un code pour les fertilisants destinés à l'agriculture. Bien que l'on puisse utiliser ces fertilisants pour les pelouses également, cela demeure un produit agricole et on attribue ce code aux entreprises qui le fabriquent. Dans l'un de ces documents, les données sont réparties entre les régions urbaines, intermédiaires et rurales pour quelques-uns de ces codes; vous pourrez ainsi faire la comparaison. Quant à savoir si les négociants en vrac sont exclus, si les vendeurs de fertilisants sont pris en compte, si les concessionnaires de machinerie agricole sont inclus, nous pouvons vous fournir les chiffres, si notre codage vous convient. Vous pourrez toujours dire que nos données ne sont pas exhaustives et vous n'aurez pas tort; c'est simplement parce que cela devient très pointu.

La présidente : Lorsque l'industrie de la betterave à sucre s'est écroulée dans le sud de l'Alberta dans les années 1980, l'impact s'est répercuté jusqu'au détaillant qui vendait des bottes en ville. Le déclin de l'industrie a fait en sorte qu'il n'y avait plus

was down. Not just big companies but also small stores are affected, and we are concerned about that as well.

Senator Mahovlich: There was a great American by the name of Vince Lombardi who stressed that statistics were for losers. He became a great man.

You say that 12 per cent of the work force here in Canada is farmers. How would that compare with our competition, like the Americans or France?

Mr. Bollman: Twelve per cent of the work force work on farms. Most of those people are farmers, but a good number are paid farm workers, and a very small number are still unpaid family members. How does that compare with the U.S.? We would be very similar. If we go to France, a higher share in rural would be farmers.

Senator Mahovlich: There is a greater percentage of farmers in France?

Mr. Bollman: Within rural areas. I am sure I have the number here; I should probably just pass you the paper.

Senator Tkachuk: If I had their farm subsidy I would be a farmer too.

Mr. Bollman: In rural France, maybe in rural Germany, certainly in rural Greece, a higher share of rural people work on farms than in Canada.

Senator Mahovlich: I drove through France last year, and I was amazed at the beauty of the countryside and their farms, which are so well-manicured. People lived on their farms and they work their farms.

Do you think Canada will have to look at subsidizing some of our farms eventually?

Mr. Bollman: That sounds like a question I should ask my boss.

Senator Tkachuk: Is that so city people can have something nice to look at when they leave the city?

Senator Mahovlich: We are part of the world now and we have competition out there and it is difficult for farmers to compete if other countries are subsidizing their farms, so we will eventually have to look at that, I would think.

Mr. Bollman: I think there are good professors and experts around. I have personal opinions on that but I cannot bring any data to it, so I must duck the question.

d'agriculteurs pour acheter ces bottes. Ce ne sont pas seulement les grandes entreprises mais également les petites boutiques qui sont touchées; c'est une situation qui nous préoccupe également.

Le sénateur Mahovlich : Un Américain célèbre du nom de Vince Lombardi disait toujours que les statistiques sont pour les perdants. Il est devenu un grand homme.

Vous avez indiqué que les agriculteurs constituent 12 p. 100 de la main-d'œuvre au Canada. Est-ce que cette proportion est comparable dans les pays avec lesquels nous sommes en concurrence, comme les États-Unis ou la France?

M. Bollman : On parle de 12 p. 100 de la main-d'œuvre qui travaille sur des fermes. Dans la plupart des cas ce sont des agriculteurs, mais il y a également un bon nombre de travailleurs agricoles salariés et un très petit nombre qui sont encore des membres de la famille non rémunérés. Est-ce que cela est comparable avec la situation aux États-Unis? Je dirais que c'est très semblable. Si on regarde du côté de la France, les agriculteurs doivent former une plus grande proportion de la main-d'œuvre rurale.

Le sénateur Mahovlich : Il y a une plus grande proportion d'agriculteurs en France?

M. Bollman : Dans les régions rurales. Je suis sûr que j'ai ces chiffres ici quelque part; je devrais simplement vous remettre ce document.

Le sénateur Tkachuk : Si on m'offrait un subside, moi aussi je serais agriculteur.

M. Bollman : Dans les régions rurales de France, et peut-être aussi en Allemagne, en tout cas certainement en Grèce, une plus grande proportion de la population rurale travaille sur les fermes qu'au Canada.

Le sénateur Mahovlich : J'ai parcouru la France en voiture l'été dernier et j'ai été estomaqué par la beauté de la campagne et des fermes; tout est si bien entretenu. Les gens vivent sur leur ferme et travaillent pour la garder en bon état.

Croyez-vous que le Canada devrait envisager la possibilité de verser également certains subsides à ses agriculteurs?

M. Bollman : Voilà une question qui semblerait s'adresser davantage à mon patron.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce pour que les citadins aient droit à de beaux paysages lorsqu'ils s'aventurent en dehors de la ville?

Le sénateur Mahovlich : Nous évoluons maintenant au sein d'un marché mondial et nous devons pouvoir soutenir la concurrence; il est difficile pour nos agriculteurs de le faire lorsque d'autres pays versent des subsides à leurs fermiers. Je pense donc que c'est une avenue qu'il nous faudra explorer un jour ou l'autre.

M. Bollman : J'estime qu'il y a des professeurs et des experts chevronnés qui pourront répondre. J'ai mes opinions personnelles à ce sujet mais je ne peux les étayer d'aucune donnée, alors je me dois d'éluder la question.

Mr. Chartrand: I do not think we have that information. I just want to make the point that 12 per cent of the rural farm population are farmers. That is what it is.

Mr. Bollman: Twelve 12 per cent of the rural population are farmers.

Mr. Chartrand: It is not of the national population. That is a point of clarification.

Mr. Bollman: We are talking about 2 per cent to 3 per cent of the national population. If you go to rural areas, only 12 per cent are on farms, the other 78 per cent of the people in the countryside are not working on farms.

Senator Mahovlich: How are we doing compared to our competition? We must make farming more attractive for people. When immigrants came to Canada back in the 1920s and the 1930s, many of them went to the farms. Now they are going to the cities.

Senator Cordy: Just a quick supplementary question. You talked about the farm owners and the people who would work on the farm and the unpaid workers. When you are calculating your statistics in regards to income, do you consider unpaid workers?

Mr. Bollman: If we are talking about family income, the unpaid workers are included in their family. Does that answer your question? You knew that.

Senator Cordy: Okay. I knew that, but I was wondering, because if you calculate people who are making zero, it will bring the amount of money down, but you would calculate it in terms of a family income.

Ms. Michaud: Exactly.

Senator Christensen: Do we have statistics on the rate of loss of farms and farm land that is under cultivation? Are we losing our farms or are they changing in the way they are being farmed from small family farms to very large farms?

Mr. Bollman: One of our bulletins examines the trend, and the total land in farming is not going down at the national level; I think it might be going up. It is going up in Northern Alberta and going down around Toronto, but the total land in agriculture is increasing in Canada as a whole.

Senator Christensen: Therefore we are not losing agricultural lands.

Mr. Bollman: As long as the land in the Peace River is the same quality as the land around Toronto I would say yes; otherwise, "maybe" is the answer. What is happening is that it takes fewer people to operate the land because the machines are bigger.

M. Chartrand : Je ne crois pas que nous ayons ces renseignements. Je veux seulement préciser que c'est bien 12 p. 100 des gens vivant en milieu rural qui sont agriculteurs.

M. Bollman : Les agriculteurs forment 12 p. 100 de la population rurale.

M. Chartrand : On ne parle pas de la population nationale. Je veux que cela soit bien clair.

M. Bollman : Cela donne environ 2 ou 3 p. 100 de la population nationale. Dans les régions rurales, seulement 12 p. 100 des résidents travaillent sur des fermes, le reste des gens qui habitent à la campagne ne vivent pas de l'agriculture.

Le sénateur Mahovlich : Dans quelle mesure pouvons-nous nous comparer à nos compétiteurs? Nous devons faire en sorte que l'agriculture soit plus attrayante pour les gens. Parmi les immigrants qui sont arrivés au Canada dans les années 1920 et les années 1930, bon nombre se sont dirigés vers les fermes. Ceux qui arrivent maintenant choisissent plutôt la ville.

Le sénateur Cordy : J'aurais seulement une brève question supplémentaire. Vous avez parlé des propriétaires de ferme, des gens qui y travaillent et des employés non rémunérés. Est-ce que les travailleurs non rémunérés sont pris en compte lorsque vous calculez vos statistiques sur le revenu?

M. Bollman : Lorsqu'il est question de revenu familial, les travailleurs non rémunérés sont inclus dans leur famille. Est-ce que cela répond à votre question? C'est quelque chose que vous saviez déjà.

Le sénateur Cordy : D'accord. Je savais cela, mais je me demandais si vous ne faisiez pas baisser la moyenne en incluant la personne ne touchant aucun revenu; mais le problème ne se pose pas si vous vous intéressez au revenu familial.

Mme Michaud : Exactement.

Le sénateur Christensen : Existe-t-il des statistiques sur la proportion de fermes ou de terres agricoles cultivées qui sont perdues? Est-ce que nos fermes disparaissent ou est-ce qu'elles changent de vocation alors que les petites entreprises familiales deviennent de grandes exploitations agricoles?

M. Bollman : Un de nos bulletins se penche sur cette tendance; la superficie totale des terres agricoles n'est pas en baisse à l'échelle nationale; je crois même qu'elle augmente. Elle est en hausse dans le nord de l'Alberta, mais diminue aux environs de Toronto. Quoi qu'il en soit, la superficie totale des terres agricoles augmente pour l'ensemble du pays.

Le sénateur Christensen : On peut donc dire qu'on ne perd pas de terres agricoles.

M. Bollman : Pour autant que l'on considère que les terres qui bordent la rivière de la Paix sont d'aussi bonne qualité que celles entourant Toronto, je dirais que oui; sinon, on doit s'en tenir à un « peut-être ». Il faut simplement moins de personnes pour exploiter la terre parce que les machines sont de plus en plus grosses.

Senator Christensen: Do we have statistics on the food supply at any one time in Canada? How many days' food supply do we have from our agriculture? It used to be something like 45 days, but I do not know what it is now. I think it might be something like 25 days.

Mr. Bollman: We have data on how much meat and frozen peas are in cold storage in Canada, but so much is coming across the border and moving around that I do not know if people look at those numbers anymore.

Senator Christensen: In terms of Canada's capacity to feed its people at any one time, do you have data?

Mr. Bollman: In terms of that capacity, we have data for each commodity, whether lentils, beef or milk, including how much we produce, how much we import, how much we export, and how much is consumed in Canada. If we are exporting more than we are importing, we are in a net surplus, which is the case with wheat. If the border is closed we will have lots of bread.

That data for each commodity is available on a food statistics CD-ROM from Statistics Canada. You can make those calculations from the data on that CD-ROM, or you can talk to some of my friends down the hall at Statistics Canada who can help you.

The Chairman: Thank you very much. This has been an extremely interesting and beneficial discussion to have at the beginning of our study. We are having hearings here in Ottawa on these fundamental issues that people like you have worked on, and then we will take to the road in the new year to visit the areas that we are talking about today. As we do that we may come back to you to share our thoughts and we will likely have even more questions then.

The committee adjourned.

Le sénateur Christensen : Avons-nous des statistiques sur les disponibilités alimentaires à n'importe quel moment au Canada? Notre agriculture nous fournit des réserves alimentaires suffisantes pour combien de jours? Autrefois, c'était quelque 45 jours, mais je ne connais pas la situation actuelle. Je pense que ce doit être environ 25 jours.

M. Bollman : Nous avons des données sur la quantité de viande et de pois congelés dans les entrepôts frigorifiques du Canada, mais il y a tellement de produits qui traversent les frontières et transitent d'un endroit à un autre que je ne sais pas si on essaie encore d'établir ce genre de statistiques.

Le sénateur Christensen : Avez-vous des chiffres nous permettant de savoir dans quelle mesure le Canada peut nourrir sa population à un moment ou à un autre?

M. Bollman : Pour exprimer cette capacité, nous avons des données concernant chacune des denrées, qu'il s'agisse de lentilles, de boeuf ou de lait, y compris la quantité que nous produisons, l'ampleur de nos importations, l'importance de nos exportations et la quantité consommée au pays. Si nos exportations dépassent nos importations, nous avons un excédent net, comme c'est le cas avec le blé. Si jamais les frontières étaient fermées, nous ne serions pas prêts de manquer de pain.

Les données relatives à chacune de ces denrées peuvent être consultées sur un cédérom produit à cette fin par Statistique Canada. Vous pourrez faire ces calculs à partir des chiffres fournis sur ce cédérom, ou parler avec mes collègues de Statistique Canada qui pourront certes vous aider.

La présidente : Merci beaucoup. Ce fut une discussion extrêmement intéressante et profitable pour l'amorce de notre étude. Nous tiendrons des audiences à Ottawa sur ces questions fondamentales auxquelles des gens comme vous se sont intéressés, après quoi nous prendrons la route au début de la nouvelle année pour visiter les régions dont nous avons parlé aujourd'hui. Au fil de ce processus, nous pourrions de nouveau communiquer avec vous pour vous faire part de nos réflexions et il est fort possible que nous ayons encore davantage de questions à ce moment-là.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Tuesday, October 3, 2006

The Honourable Chuck Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food.

WITNESSES

Tuesday, October 3, 2006

Agriculture and Agri-Food Canada:

Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister;

Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats.

Thursday, October 5, 2006

Statistics Canada:

Sylvie Michaud, Director, Income Statistics;

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;

Ray Bollman, Research Economist.

COMPARAÎT

Le mardi 3 octobre 2006

L'honorable Chuck Strahl, C.P., député, ministre de l'Agriculture de l'Agroalimentaire.

TÉMOINS

Le mardi 3 octobre 2006

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée;

Donna Mitchell, directrice exécutive, Secrétariat rural a coopératives.

Le jeudi 5 octobre 2006

Statistique Canada :

Sylvie Michaud, directrice, Statistique du revenu;

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;

Ray Bollman, économiste chercheur.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government Publications

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, October 17, 2006
Thursday, October 19, 2006

Issue No. 8

Fifth meeting on:

Rural poverty in Canada
and

Eleventh and twelfth meetings on:

Present state and future of agriculture in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

LIBRARY
JAN 0 9 2007
University of Toronto

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 17 octobre 2006
Le jeudi 19 octobre 2006

Fascicule n° 8

Cinquième réunion concernant :

La pauvreté rurale au Canada
et

Onzième et douzième réunions concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

212-44222

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck
Christensen
* Hays
(or Fraser)
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*October 10, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck
Christensen
* Hays
(ou Fraser)
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 10 octobre 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 17, 2006
(16)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:16 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mitchell, Peterson and Tkachuk (6).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats;

Christine Burton, Director, Rural Policy and Strategic Development.

Ms. Mitchell made a statement and, together with Ms. Burton, nswered questions.

At 9:03 p.m., the committee suspended.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its onsideration of the present state and the future of agriculture nd forestry in Canada. *(For complete text of Order of Reference, ee proceedings of the committee, Issue No. 1.)*

At 9:05 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee resumed s meeting in camera to consider its draft agenda.

At 9:23 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

TTAWA, Thursday, October 19, 2006
7)

English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry et at 8 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, e Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 17 octobre 2006
(16)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 16, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mitchell, Peterson et Tkachuk (6).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du comité.*)

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Donna Mitchell, directrice générale, Secrétariat rural et Secrétariat aux coopératives;

Christine Burton, directrice, Politique rurale et développement stratégique.

Mme Mitchell fait une déclaration et, de concert avec Mme Burton, répond aux questions.

À 21 h 3, le comité suspend ses travaux.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité.*)

À 21 h 5, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité se réunit à huis clos en vue d'examiner le projet d'ordre du jour.

À 21 h 23, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 19 octobre 2006
(17)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Oliver, Peterson and Tkachuk (6).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)*

WITNESSES:

Alberta Sugar Beet Growers:

Bruce Webster, General Manager.

Canadian Federation of Agriculture:

Bob Friesen, President.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Tom Oommen, Acting Director, Multilateral Market Access;

Jennifer Fellows, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Market Access.

Agriculture and Agri-Food Canada:

Susan Sarich, Deputy Director, Western Hemisphere Trade Policy.

Messrs. Webster and Friesen each made a statement and responded to questions.

At 9:08 a.m., the committee suspended its hearing.

At 9:12 a.m., the committee resumed its hearing.

Mr. Oommen made a statement and with Ms. Fellows and Ms. Sarich, answered questions.

At 9:42 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Oliver, Peterson et Tkachuk (6).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité.*)

TÉMOINS :

Alberta Sugar Beet Growers :

Bruce Webster, directeur général.

Fédération canadienne de l'agriculture :

Bob Friesen, président.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Tom Oommen, directeur par intérim, Accès aux marchés multilatéraux;

Jennifer Fellows, agente principale de politique commerciale, Accès aux marchés multilatéraux.

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Susan Sarich, directrice adjointe, Politique commerciale de l'hémisphère occidental.

MM. Webster et Friesen font une déclaration et répondent aux questions.

À 9 h 8, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 12, le comité reprend ses travaux.

M. Oommen fait une déclaration et, de concert avec Mmes Fellows et Sarich, répond aux questions.

À 9 h 42, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 17, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:16 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn *(Chairman)* in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators, witnesses and all of you who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of rural Canadians struggling with low incomes has been partly ignored by policy-makers and politicians.

It is rather fortuitous that we are meeting today because this is the United Nations International Day for the Eradication of Poverty. Governments and nongovernmental organizations the world over have been celebrating and observing this day since 1993.

As the United Nations has often pointed out, when we talk about poverty on a global scale, very often we mean rural poverty. While the situation in wealthy countries like Canada is not nearly as bleak as it is in developing countries, we, too, have our rural poverty problem.

Until the end of this year, our committee will hear from a variety of different witnesses who will give an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel. We will hit the road to rural communities all across this country next year.

Today we are very pleased to have with us representatives from the Rural Secretariat. The Rural Secretariat was created in 1998 to lead and coordinate the federal government's rural strategy. It also helps raise awareness about rural issues, both within government and within the broader community, to which we will go. While the Rural Secretariat does not focus on rural poverty per se, it can help us understand the particular challenges and the concerns faced by people living in rural areas, living on the land.

With us this evening are Ms. Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats, and Ms. Christine Burton, Director, Rural Policy and Strategic Development. Ms. Mitchell is from Sherbrooke, Quebec, and Ms. Burton comes from Melville, Saskatchewan. We are very happy that you are here. We are not happy with the issue but we would not want to go on our travels without having heard from you.

[*Translation*]

Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats, Agriculture and Agri-Food Canada: Madam Chair, thank you for inviting me this evening. The topic you have chosen to focus on at today's session and, from what I understand, most

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 17 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 16, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, mesdames les témoins, et tous ceux qui suivent les délibérations du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, bonsoir. En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Trop longtemps, le sort des Canadiens ruraux touchant de faibles revenus a été en partie ignoré par les décideurs et les politiciens.

Pure coïncidence, nous nous réunissons aujourd'hui, jour que les Nations Unies ont désigné Jour international de l'éradication de la pauvreté. Depuis 1993, les gouvernements et les organisations non gouvernementales de par le monde marquent ce jour.

Comme les Nations Unies l'ont souvent signalé, quand on songe à la pauvreté à l'échelle mondiale, on songe très souvent à la pauvreté rurale. Même si la situation dans des pays riches comme le Canada n'est pas aussi sombre que dans les pays en développement, notre pays n'en est pas moins confronté à son propre problème de pauvreté rurale.

Jusqu'à la fin de l'année, le comité recevra divers témoins qui dresseront un portrait de la pauvreté dans les régions rurales. Ces témoignages contribueront à préparer le comité pour les séances qu'il tiendra dans des collectivités rurales à l'échelle du pays au cours de la prochaine année.

Aujourd'hui nous accueillons des représentantes du Secrétariat rural. Le Secrétariat rural a été créé en 1998 pour donner une orientation coordonnée à la stratégie rurale du gouvernement fédéral. Il sert également à sensibiliser le gouvernement et les collectivités où nous nous rendrons, aux enjeux d'intérêt rural. Il est vrai que le Secrétariat rural n'a pas la pauvreté rurale pour mandat spécifique, mais il peut nous aider à comprendre les défis et les inquiétudes particulières des populations rurales, celles qui vivent sur le terrain.

Nous accueillons ce soir Mme Donna Mitchell, directrice exécutive, Secrétariat rural et Secrétariat aux coopératives, et Mme Christine Burton, directrice, Politique rurale et développement stratégique. Mme Mitchell est de Sherbrooke, au Québec, et Mme Burton est de Melville, en Saskatchewan. Nous sommes ravis de vous accueillir. Le problème nous chagrine, mais nous ne voudrions pas entreprendre notre tournée sans vous avoir entendues.

[*Français*]

Donna Mitchell, directrice générale, Secrétariat rural et Secrétariat aux coopératives, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Madame la présidente, je vous remercie de m'avoir invitée ce soir. Le sujet que vous avez choisi d'étudier au cours de

of the next year is of tremendous importance. I am pleased to appear before you to share some insights into issues facing rural Canada from the Rural Secretariat's perspective that may be of assistance in your review.

[*English*]

While the Rural Secretariat is based at Agriculture and Agri-Food Canada, it is more than about agriculture. It is also about fishing, forestry, and northern, Aboriginal and mining communities and the people who live in those communities.

Reflecting this multi-dimensional reality of rural life, the Rural Secretariat's mandate has been established in a threefold way: first, to provide leadership and coordination for the Canadian rural partnership; second, to facilitate liaison and creation of partnerships around rural issues and priorities; and, third, to promote dialogue between rural stakeholders and citizens and the federal government.

The key to our approach to carry out this mandate is that we cut across all federal government departments. We encourage all federal departments and agencies to design their programs and policies — be they economic, social, environmental or cultural — to take into account the unique needs of rural Canadians and to enhance their quality of life.

While you have already spoken to our minister about the farm income challenges in this country, the Rural Secretariat's role involves looking beyond agriculture into the wider rural community.

I should also tell you briefly about the Co-operatives Secretariat, which is also part of my branch, because it plays out in rural Canada in a unique way. Essentially, the mandate of the Co-operatives Secretariat is to ensure that the needs of the co-operative sector are taken into account by the federal government in its policies, programs and services. We are there to provide governments, key economic stakeholders and the general public with information that promotes an accurate understanding of co-operatives and the co-operative model.

As you know, this is not the first time this chamber has tackled the issue of rural poverty. The Senate's Croll committee, back in the late-1960s, shone a light on poverty and also looked at rural poverty. That has led to an appropriate and greater awareness of poverty in Canada.

To build on that, to date, from the Rural Secretariat's perspective, we have found that most research done on poverty in Canada focuses on urban poverty. Relatively few studies exist that specifically examine rural poverty.

la séance de ce soir et aussi, d'après ce que j'ai compris, au cours de la majeure partie de l'année prochaine, est extrêmement important. Je suis ravie de me présenter devant vous ce soir pour vous donner un aperçu des enjeux auxquels est confronté le Canada rural du point de vue du Secrétariat rural. Et cet aperçu, je l'espère, vous aidera dans votre examen.

[*Traduction*]

S'il est vrai que le Secrétariat rural est établi au sein d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, le terme « rural » désigne bien plus que l'agriculture. Il inclut aussi le secteur de la pêche, celui de la foresterie, les communautés du Nord, les communautés autochtones, les communautés minières ainsi que les personnes vivant dans ces communautés.

Pour rendre compte de la réalité multidimensionnelle de la vie rurale, le mandat du Secrétariat rural comporte trois volets : premièrement, faire preuve de leadership et de coordination pour le Partenariat rural canadien; deuxièmement, favoriser la coordination et la création de partenariats portant sur les enjeux et les priorités du monde rural; et, troisièmement, encourager le dialogue entre les intervenants ruraux et le gouvernement fédéral.

L'élément clé de notre approche consiste à ce que nous englobions l'ensemble des ministères fédéraux. Nous encourageons les ministères et organismes fédéraux à élaborer leurs programmes et politiques — que ce soit sur le plan économique, social, environnemental ou culturel — pour tenir compte des besoins particuliers des Canadiens vivant en milieu rural et améliorer leur qualité de vie.

S'il est vrai que vous avez abordé avec notre ministre la question des revenus agricoles au Canada, le rôle du Secrétariat rural ne se limite certes pas à l'agriculture, mais englobe la communauté rurale tout entière.

J'aimerais également vous parler brièvement du Secrétariat aux coopératives qui fait aussi partie de la Direction générale à laquelle j'appartiens. Le mandat du Secrétariat aux coopératives consiste essentiellement à veiller à ce que les besoins du secteur coopératif soient pris en considération par le gouvernement fédéral. Nous procurons également aux gouvernements, aux principaux intervenants économiques ainsi qu'au grand public l'information qui favorise la bonne compréhension des coopératives et du modèle coopératif.

Comme vous le savez, ce n'est pas la première fois que cette Chambre s'attaque à la question de la pauvreté rurale. À la fin des années 1960, le Comité Croll s'est également penché sur la pauvreté rurale, ce qui s'est traduit par une plus grande sensibilisation à la pauvreté au Canada.

Dans la foulée, le Secrétariat rural a constaté que la plupart des recherches effectuées sur la question de la pauvreté au Canada avaient porté essentiellement sur la pauvreté dans les zones urbaines. Il existe très peu d'études qui se penchent en particulier sur la pauvreté dans les zones rurales.

It should be noted that it is often difficult to distinguish between what is a «cause» of poverty and what is an «effect» of poverty. This plays out no differently in rural Canada. It is almost a classic «chicken and egg» conundrum. Poverty is, without a doubt, a very complex issue.

Poverty in rural Canada involves low income; lack of employment; lack of access to transportation, often making it difficult to access employment opportunities or essential services; the high costs of new housing construction; the poor quality of existing housing stocks, often leading to higher costs of heating; poor health and lack of accessible health care; sometimes seasonal employment; low levels of education; and the lack of access to higher education. Indeed, it is very complex.

[*Translation*]

As Minister Strahl pointed out to this committee, rural communities that depend on single industries are vulnerable to the impacts of global market effects in that industry.

Historically, many changes in resource industries have been a result of new technology and increased productivity, leading to down-sizing of the labour force, and loss of income and job opportunities for rural residents. As productivity improves, communities need to be positioned to be able to assist their displaced citizens into new employment.

[*English*]

Poverty in rural areas can be a cause of out-migration, with individuals and families leaving in search of better employment opportunities and as a way to try to avoid or escape poverty. As rural areas already have relatively small populations, this can affect the availability of local services which, without a sufficient population base to fund or justify their presence, can then be forced to close.

As noted, education levels — access to education, including higher education — are clearly related to rural poverty as job skills become increasingly important to employment options. It is important to note that there is a two-way link between education and employment. A lack of education reduces an individual's ability to secure employment and, without a job, that individual and their family are less likely to obtain additional education to move up the income scale, thus perpetuating the poverty level.

Rural citizens feel that they face higher costs of post-secondary education when they have to send their children away in order to get access to post-secondary education.

Canada is not alone in this kind of conundrum and complexity of issues surrounding rural poverty. For example, in the United

Il faut souligner qu'il est souvent difficile de faire la distinction entre ce qui est une « cause » et ce qui est un « effet » de la pauvreté. La pauvreté est l'énigme classique de « l'œuf et la poule ». La pauvreté est, sans conteste, un sujet complexe.

La pauvreté dans les zones rurales comprend les faibles revenus, la pénurie d'emplois, le manque de moyens de transport, ce qui complique l'accès aux possibilités d'emploi et aux services essentiels, les coûts élevés des constructions neuves, la mauvaise qualité des habitations, ce qui se traduit souvent par des coûts de chauffage plus élevés, une mauvaise santé et le manque de soins de santé accessibles, en plus des emplois saisonniers, du niveau d'instruction peu élevé, et le manque d'accès à l'enseignement supérieur. La situation est en fait très complexe.

[*Français*]

Comme le ministre Strahl l'avait fait observer à ce comité, les communautés rurales qui dépendent des mono industries sont à la merci des répercussions des effets du marché mondial sur ce secteur.

Depuis longtemps, de nombreux changements dans les industries primaires sont le résultat des nouvelles technologies et d'une meilleure productivité. Ce qui mène aussi à la réduction de la main-d'œuvre, à une perte de revenu et une diminution des occasions d'emploi pour les personnes vivant en milieu rural. Plus la productivité augmente, plus les communautés doivent pouvoir aider leurs citoyens déplacés.

[*Traduction*]

La pauvreté dans les zones rurales peut engendrer l'exode des personnes et des familles en quête de meilleurs emplois pour échapper à la pauvreté. Étant donné que les zones rurales ne sont déjà pas très peuplées, cela peut influer sur la disponibilité des services locaux qui, sans une population suffisante pour financer ou justifier leur présence, pourraient être contraints de mettre la clé sous la porte.

Tel qu'indiqué, les niveaux d'instruction et l'accès à l'éduction, notamment à l'enseignement supérieur, sont bel et bien reliés à la pauvreté rurale étant donné que les compétences professionnelles sont de plus en plus importantes sur le plan des choix professionnels. Il est important de souligner qu'il existe un lien bilatéral entre l'enseignement et l'emploi. Peu d'instruction réduit les capacités d'une personne à décrocher un emploi, et sans emploi, cette personne et sa famille sont moins susceptibles de s'instruire davantage afin de pouvoir gravir l'échelle des salaires, perpétuant ainsi le cycle de la pauvreté.

Les citoyens vivant en zone rurale estiment que le coût de l'enseignement postsecondaire est plus élevé pour leurs enfants qui doivent quitter la région s'ils veulent poursuivre des études.

Le Canada n'est pas le seul pays à devoir relever les défis de la pauvreté rurale. Aux États-Unis, par exemple, des recherches

States, recent research points to the rural-urban income gap being caused by lower rural education attainment and less competition for workers among rural employers, leading to lower wages offered and fewer highly skilled, highly paid jobs in the rural occupational mix.

Europe is facing different challenges when it comes to rural poverty. For example, in England, migration to rural areas instead of out of rural areas, while bringing new residents and new wealth to the region, is also having a negative consequence on rural citizens as rural housing prices rise and push housing stock out of the reach of rural citizens. That is a demonstration of the complex nature of the interrelationship between progress and poverty.

[*Translation*]

I would now like to highlight some of the efforts that we have undertaken at the RCS to fulfill our mandate and support our colleagues throughout the federal government in their efforts to address issues of rural poverty.

[*English*]

In order to facilitate liaison amongst the federal departments, stakeholders and academics and the creation of partnerships to address rural issues and priorities, we in the secretariats created a rural development network made up of federal policy and research workers from close to 34 departments and agencies. The network provides a central point or community of expertise within the federal government for policy analysts developing new knowledge and fostering information-sharing about rural issues, allowing for greater cooperation amongst departments.

In addition to that, the National Rural Research Network is a complementary, non-governmental research organization created as a mechanism to raise the profile and awareness of rural research and to facilitate and support the implementation of research and tools for rural communities and practitioners. The goal of this network is to establish an ongoing, largely virtual network of individuals and institutions involved in research on rural issues and/or the application of research results in rural areas.

Recent work includes studies on the aspects of rural youth, in particular rural youth migration. Ongoing research with other departments includes work on the quality of life indicators for

effectuées récemment montrent que l'écart des revenus entre les zones rurales et les zones urbaines résulte d'un niveau d'instruction moins élevé dans les zones rurales, et de moins de concurrence pour les travailleurs au niveau des employeurs ruraux, ce qui se traduit par des salaires moins élevés, un nombre réduit de personnes très qualifiées et d'emplois très bien rémunérés dans le profil des emplois dans les zones rurales.

L'Europe est confrontée à des défis de nature différente en ce qui concerne la pauvreté rurale. Par exemple, en Angleterre, la migration vers les zones rurales, même si elle est synonyme de l'arrivée de nouveaux résidents et de l'apport de nouvelles richesses dans une région, a également des conséquences négatives pour les personnes qui y vivent puisque le prix des habitations rurales augmente et l'accès par habitant à des services ruraux clés diminue en raison de l'augmentation de la population. C'est la preuve de la nature complexe de l'interdépendance du progrès et de la pauvreté.

[*Français*]

J'aimerais à présent souligner quelques-uns de nos efforts déployés avec le Secrétariat rural dans le but de remplir notre mandat et d'appuyer nos collègues dans l'ensemble du gouvernement fédéral dans leurs efforts visant à traiter des enjeux de la pauvreté rurale.

[*Traduction*]

Pour faciliter les contacts entre les ministères, les intervenants et les universitaires et faciliter la création de partenariats visant à traiter des enjeux et des priorités du monde rural, nous avons mis sur pied un Réseau pour le développement rural, composé de professionnels dans le domaine de la politique fédérale et de la recherche provenant de 34 ministères et organismes. Cela permet aux analystes des politiques de pouvoir disposer d'un point central et d'un noyau de compétences pour élaborer de nouvelles connaissances et favoriser l'échange d'information sur les questions rurales, ce qui permet ainsi une meilleure collaboration entre les ministères.

Le Réseau national de la recherche sur les questions rurales est un organisme de recherche non gouvernemental parallèle créé en février 2005 pour servir de mécanisme en vue de mieux faire connaître et de sensibiliser davantage à la recherche sur les questions rurales, en plus de faciliter et d'aider à la mise en œuvre de recherches et d'outils destinés aux communautés rurales ainsi qu'aux spécialiste des questions rurales. Le réseau a pour objectif de mettre sur pied un réseau permanent essentiellement virtuel de personnes et d'institutions concernées par la recherche sur les questions rurales et/ou l'application des résultats obtenus à la suite des recherches effectuées dans des zones rurales.

Parmi les travaux récemment effectués, il existe des études portant sur les aspects de la jeunesse des zones rurales et, en particulier, de la migration de cette dernière. Dans les recherches

rural Canada, infrastructure and the status of infrastructure, and the contribution of rural Canada to the gross domestic product.

We also recognize that you have talked to Statistics Canada, and we are proud of the partnership that we have been able to establish between the Canadian Rural Partnership and Statistics Canada. We are particularly proud of the production of the *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletins*, which cover issues such as rural population growth, employment patterns, computer use and Internet use by members of rural households. The bulletin is widely recognized in the research community as one of the critical research instruments for work on issues confronting rural Canadians. It is available to anyone on our website, at www.rural.gc.ca.

With the help of our partners we have also created the Community Information Database, or CID, as we call it for short. The CID was developed collaboratively by the secretariat, with provinces, territories, other federal departments and community groups. It is a free, web-based resource intended to help users quickly capture demographic and socio-economic data for specific or multiple geographic regions. We have been able to take that right down to a community size of anything over 250 citizens.

The site is intended to help users measure, assess and compare community performance. By using such a tool, community development practitioners, academics, policy-makers and citizens themselves will identify key socio-economic aspects and trends at the community level. They can compare information and analysis over time and amongst communities to provide information and analysis essential to good community development planning and decision making.

By providing a consistent, reliable and accessible source of statistical indicators at the community level in Canada, researchers and policy-makers, local decision makers and economic-development professionals will be able to perform the comparative analysis on several issues. Those issues include indicators of rural poverty, such as community income levels, educational attainment, population trends and skills available in the community. Then they can study what policies and programs are working or not working, and why they are working or not working. That is freely available to everyone at this point on our website at www.cid-bdc.ca.

As part of our mandate, we have also gone directly to over 17,000 Canadian citizens in rural Canada through our rural dialogues. Citizens in these dialogues have identified issues of concern and have ensured that the Rural Secretariat understands and is guided by their perspectives, their points of view and their priorities.

qui se poursuivent avec d'autres ministères, il faut noter des études effectuées sur les indications de la qualité de vie, sur l'infrastructure ainsi que sur la contribution du Canada rural au produit intérieur brut.

Nous savons que vous avez consulté des représentants de Statistique Canada et nous sommes fiers du travail effectué par cet organisme en partenariat avec Partenariat rural canadien, en ce qui concerne la préparation du *Bulletin sur les régions rurales et les petites villes du Canada*, qui traite de sujets comme la croissance de la population rurale, les tendances de l'emploi, l'utilisation de l'ordinateur et d'Internet par les membres des ménages ruraux. Ce bulletin fait l'unanimité dans le milieu de la recherche sur les questions rurales qui le considère comme l'un des instruments indispensables en matière de recherche dans le cadre des travaux effectués sur des questions concernant les Canadiens vivant en milieu rural. Ce bulletin est disponible à www.rural.gc.ca.

Grâce à l'aide de nos partenaires, nous avons également créé la Base de données sur les collectivités, ou BDC. La BDC a été conçue complètement par le Secrétariat rural, les provinces, les territoires et d'autres ministères fédéraux, et des groupes communautaires. Il s'agit de ressources en ligne offertes gratuitement sur le web et dont le but est d'aider les internautes à rapidement obtenir des données démographiques et socioéconomiques pour des régions géographiques précises ou multiples à partir d'une carte interactive. Nous avons pu cibler toute localité comportant plus de 250 habitants.

Ce site a pour objectif d'aider les internautes à mesurer, évaluer et comparer le rendement des communautés. Grâce à cet outil, les spécialistes du développement communautaire, les universitaires, les décideurs et les citoyens cerneront les principaux aspects et tendances socioéconomiques au niveau de la communauté, compareront les informations et les analyses au fil du temps et entre les collectivités et obtiendront des renseignements et des analyses indispensables à la planification du développement communautaire.

En procurant une source d'indicateurs statistiques cohérents, fiables et accessibles au niveau de la communauté au Canada, les chercheurs et les responsables des politiques, les décideurs au niveau local ainsi que les spécialistes du développement économique, pourront réaliser une analyse comparative portant sur plusieurs questions, parmi lesquelles les indicateurs de la pauvreté rurale, comme le niveau de revenus d'une communauté, le niveau d'instruction, le mouvement de population, et, par la suite, étudier plus en profondeur les politiques et les programmes qui fonctionnent et ceux qui ne fonctionnent pas, où et pourquoi. Cette banque de données est disponible gratuitement à l'adresse suivante : www.cid-bdc.ca.

Conformément à notre mandat, nous avons engagé des dialogues ruraux directement avec 17 000 Canadiens vivant en milieu rural. Ces citoyens ont cerné des sujets de préoccupation et permis au Secrétariat rural de comprendre leurs perspectives, leurs points de vue et leurs priorités et de s'en inspirer.

I do find it of particular interest in the many dialogues that I have observed that rural poverty, per se, was not identified by rural citizens as an issue, although many of the contributing factors that I have talked about certainly were identified by citizens. Your discussions may find that the title of rural poverty is not the way that citizens have come at the issues and priorities for rural Canada when we have talked to them.

[*Translation*]

I would also like to highlight our rural profiles. While you are travelling the country and hearing from witnesses before this committee, I think you will find these reports helpful as they examine population, economic, social and health-services indicators and they describe the differences that exist, not only between rural and urban, but between these different types of rural areas.

[*English*]

You will also be able to have access to all of these profiles; we are progressing. We have not done them all yet, but we have about seven or eight provinces already published and available on our website at www.rural.gc.ca. As you move around in your own deliberations, those may help you situate the different regions in rural Canada within any given province.

We also have a small programming component in both the Rural Secretariat and the Co-operative Secretariat and we call a major part of our program the models programs. It has a modest budget of $13.5 million, which leverages at least another $18.5 million, for a total of $37 million. This helps us to influence activities in about 200 rural communities at the local level over a period of five years.

The models program is basically a research-oriented program that tries to test successful rural development approaches in their own context. While the monetary investment is small for a national program, we are able to directly target specific issues that we want to study and see how they play out in different contexts in different communities across Canada, why they work and, just as much, why they might not work.

We have 21 models but many more communities attached to the models, and in some cases they are studying issues that are focused on the root causes of rural poverty, such as education, employment and health care.

In this regard I would like to give you a couple of examples of those models. The first one is called Les Petits Crayons. There are barriers that impede rural families from taking a key role in their children's childhood development. Among the reasons for this are isolation of families, sparse population and the lack of services. Les Petits Crayons model consists of an early childhood literacy club involving parents and preschool children. Parents are involved in curriculum development and in the management of the club itself. They participate alongside their children as they

Il est intéressant de constater que dans nombre de ces dialogues, on remarque que la pauvreté rurale, en soi, n'est pas considérée par les citoyens ruraux comme un problème, bien que quantité des facteurs afférents dont j'ai parlé le sont assurément. Au cours de vos délibérations, vous découvrirez sans doute que la pauvreté rurale n'est pas le cheminement qui suscite l'intérêt des citoyens sur les enjeux et les priorités pour le Canada rural car c'est ce que nous avons nous-mêmes constaté.

[*Français*]

J'aimerais également parler du profil de nos régions rurales. Pendant vos déplacements à travers le pays pour entendre des témoins, vous trouverez peut-être que ces rapports seront utiles puisqu'ils étudient des indicateurs de la population, les indicateurs économiques et sociaux, ainsi que ceux portant sur les services de santé, en plus de décrire les différences qui existent non seulement entre les régions rurales et les régions urbaines, mais aussi entre les différents genres de régions rurales.

[*Traduction*]

Vous pourrez avoir accès à ces profils. Nous progressons dans notre travail. Nous n'avons pas encore terminé, mais nous avons déjà diffusé les résultats pour sept ou huit provinces dont les profils sont disponibles à www.rural.gc.ca. Au cours de votre tournée, vous les trouverez utiles pour situer diverses régions dans une province donnée.

Le Secrétariat rural et le Secrétariat aux coopératives se composent également d'un petit élément de programmes, mais c'est le Programme des modèles qui en constitue la majeure partie. Le budget en est modeste, 13,5 millions de dollars, auquel s'ajoutent encore 18,5 millions de dollars, pour un total de 37 millions de dollars. Cela nous aide à orienter des activités dans environ 200 collectivités rurales, et ce, au niveau local, pour une période de cinq ans.

Le Programme des modèles est un programme axé sur la recherche qui analyse les approches de développement rural réussies dans leur propre contexte. S'il est vrai que peu d'argent est investi dans ce programme national, nous pouvons cibler directement les questions que nous voulons étudier et voir leur impact dans les collectivités du Canada de même que les raisons pour lesquelles ces programmes fonctionnent ou ne fonctionnent pas.

Nous avons 21 modèles et encore davantage de collectivités rattachées à ces modèles. Dans certains cas, ils étudient les enjeux reliés aux causes profondes de la pauvreté rurale, telles que l'éducation, l'emploi et les soins de santé.

J'aimerais vous fournir quelques exemples de ces modèles. Parlons d'abord du modèle Les Petits Crayons. Il existe des obstacles qui empêchent les familles rurales de jouer un rôle clé dans le développement de leurs enfants. Ces obstacles proviennent notamment de l'isolement des familles, de la dispersion de la population et du manque de services. Le modèle des Petits Crayons est un club d'alphabétisation de la petite enfance destiné aux parents et aux enfants d'âge préscolaire. Les parents participent à l'élaboration des programmes et à la gestion du

learn by doing crafts, playing games, reading and socializing, thus benefiting both themselves and their children. With research pointing to low education levels as one of the causes of poverty, this model shows how rural communities can adapt to deal positively with such challenges.

[*Translation*]

The second model I would like to highlight is Maisons Familiales Rurales. Founded in 1937 and rooted in southwestern France, the Maisons Familiales Rurales d'Éducation et d'Orientation model was developed by rural families to provide their children with general, social and vocational training. A proven success, this model has been adopted in Canada.

The MFR model is first and foremost an alternative school that is developed by and involving the participation of a rural community. It offers an alternating work and study program for students in secondary school. The program relies on the willingness of the community, educators and business sectors to partner to offer youth a professional training program, while ensuring the completion of their secondary education.

Lack of employment and low education levels contribute to rural poverty, and this model provides an opportunity for businesses, families and the education sector to meet local labour needs by keeping young people in their communities with skilled employment.

[*English*]

The final model that I will bring to your attention is called the Integrated Hub Model. Those who live in rural Canada know how difficult it can be to find and access services, whether it is for children, families, youth, adults or seniors. Many have found that if social services are available, often they are not located within the community or open during hours when they are most needed.

The Integrated Hub Model investigates how communities can benefit from adapting their service delivery by integrating the delivery of services in one location and delivering them through an interdisciplinary staff team or through other community-driven innovations and initiatives.

This model is already working well in Manitoba and we are hoping to replicate it with the Child Care Family Access Network, CFAN, in other rural communities. Port au Port, Newfoundland and Labrador, is the first community in which we are testing this model.

club, en plus d'accompagner leurs enfants dans leur apprentissage en faisant des travaux manuels, en jouant à des jeux, en lisant et en se faisant des amis, ce qui profite autant aux parents qu'aux enfants. Les recherches indiquent qu'un faible niveau d'instruction est une des causes de pauvreté. Ce modèle montre comment des collectivités rurales peuvent s'adapter pour relever ce défi d'une manière positive.

[*Français*]

Le deuxième modèle dont j'aimerais parler est le modèle des maisons familiales rurales d'éducation et d'orientation. Fondé en 1937, et établi dans le sud-est de la France, ce modèle a été conçu par des familles vivant dans les régions rurales pour pouvoir donner à leurs enfants une formation générale, sociale et professionnelle. Ce modèle, qui a fait ses preuves, a été adopté au Canada.

Le modèle des maisons familiales rurales est avant tout une école parallèle conçue par la communauté rurale et avec la participation de cette dernière. Ce modèle propose un programme alternatif de travail et d'études destiné aux étudiants du secondaire. Ce programme repose sur la bonne volonté de la communauté, des éducateurs et des secteurs d'affaires qui s'associent pour proposer aux jeunes un programme de formation professionnelle, tout en veillant à ce qu'ils terminent leurs études secondaires.

La pénurie d'emplois et les faibles niveaux d'instruction contribuent à la pauvreté rurale et ce modèle est une occasion pour les entreprises, les familles et le secteur de l'éducation de répondre aux besoins en main-d'œuvre locale en faisant en sorte que les jeunes gens restent dans leurs communautés grâce à un emploi spécialisé.

[*Traduction*]

Le dernier modèle dont j'aimerais vous parler est le Modèle de réseau intégré. Les personnes qui vivent dans les régions rurales du Canada savent combien il peut être difficile de trouver des services et d'y avoir accès, qu'il s'agisse de services destinés aux enfants, aux familles, aux jeunes, aux adultes ou aux personnes âgées. De nombreuses personnes ont constaté que même si des services sociaux sont disponibles, ils ne sont pas toujours situés au sein de la communauté ou ne sont pas ouverts pendant les heures où les personnes en ont le plus besoin.

Le Modèle de réseau intégré étudie la manière dont les communautés peuvent bénéficier de l'adaptation de la prestation de ces services en incorporant la prestation de services dans un seul et même endroit et en les offrant par une équipe interdisciplinaire ou encore dans le cadre d'autres innovations ou initiatives établies par la communauté.

Ce modèle fonctionne déjà très bien au Manitoba, et nous espérons le reproduire grâce au réseau Child Care Family Access Network, CFAN, dans d'autres communautés rurales. Port au Port, à Terre-Neuve-et-Labrador, sera la première communauté au sein de laquelle ce modèle sera mis à l'essai.

I will go back for a moment to the cooperative side of my responsibility. Canadian cooperatives have certainly proven to be effective in addressing some of the issues associated with rural poverty. Cooperatives are a proven tool for mutual self-help, allowing people to work together toward common goals, which, in turn, help to build social cohesion by promoting inclusion, trust, and equity amongst citizens. In their 100-year history in Canada, cooperatives have helped thousands of disadvantaged people and communities to create effective solutions to social and economic challenges, while building local leadership skills, local autonomy and control. Canadians continue to use the co-op model in innovative ways to address a wide range of needs and challenges, including the needs of Aboriginal and immigrant communities, youth, disabled persons, and low-income sectors of communities.

In 2003, the Government of Canada launched a five-year, $15 million program, the Co-operative Development Initiative, CDI, to build and increase cooperative development capacity in Canada and to research and test innovative applications of the co-op model to address economic and social challenges faced by Canadians in both rural and urban settings.

Co-op projects implemented across Canada in the last two and a half years under the CDI funding are providing health and homecare services; promoting youth employment, tourism, environmentally-friendly farming; and fighting poverty. These co-ops work toward the common goal of the improvement of economic and sole well-being of not only individuals but also entire communities. They are particularly helpful in smaller rural communities.

In closing, many of the outcomes of rural poverty — poor housing, lack of education, lack of transportation and poor health — are unfortunately also causes of poverty. These intertwined attributes of poverty point to a cycle in poverty's pervasive negative impacts, influencing generation after generation of vulnerable population groups, including rural Canadians. Clearly, one level of government alone cannot solve the issue of rural poverty. No single measure will be the magic bullet to end rural poverty. However, I do believe that the Rural Secretariat's work in encouraging and supporting a multitude of departments across the federal government to take into account the unique needs and concerns of the rural population and communities when we formulate our programs, our policies and our services is an essential piece of this puzzle.

We look forward to your report and the recommendations that you will be making on this issue. If there is any way that we can be of further assistance, please do not hesitate to ask.

The Chairman: It is a pleasure to have you here. Ms. Burton, do you wish to add comments?

J'aimerais maintenant revenir aux coopératives qui sont également sous ma responsabilité. Les coopératives canadiennes se sont avérées efficace pour traiter de certaines questions en rapport avec la pauvreté rurale. Les coopératives se sont avérées un moyen incontestable d'entraide mutuelle, permettant aux personnes de travailler ensemble pour atteindre des objectifs communs, ce qui aide à l'édification de la cohésion sociale en favorisant la participation, la confiance et l'égalité entre les citoyens. Au cours de leurs cent ans d'existence au Canada, les coopératives ont aidé des milliers de personnes et de communautés défavorisées à trouver des solutions efficaces aux défis sociaux et économiques, tout en donnant, au niveau local, des compétences en leadership, une autonomie et un contrôle. Les Canadiens continuent d'avoir recours au modèle coopératif de manière innovatrice pour répondre à un large éventail de besoins et de défis, notamment les besoins des groupes autochtones et d'immigrants, des jeunes, des personnes handicapées et des communautés à faible revenu.

En 2003, le gouvernement du Canada a lancé un programme quinquennal de 15 millions de dollars, l'Initiative de développement coopératif, l'IDC, afin de créer et d'accroître la capacité de développement coopératif au Canada, et de faire des recherches et des essais sur des applications novatrices du modèle coopératif dans le but de répondre aux enjeux économiques et sociaux auxquels font face les Canadiens en milieu rural et urbain.

Les projets coopératifs mis en œuvre au Canada au cours des trente derniers mois grâce au financement de l'IDC proposent des services de santé et des soins à domicile, font la promotion de l'emploi chez les jeunes, du tourisme, de l'agriculture respectueuse de l'environnement et de la lutte contre la pauvreté. Ces coopératives ont pour objectif commun d'améliorer le bien-être économique des individus et des communautés. Elles sont particulièrement utiles dans les petites communautés rurales.

Pour conclure, la plupart des conséquences de la pauvreté rurale, soit des logements insalubres, le manque d'instruction, le manque de moyens de transport et la mauvaise santé, sont malheureusement aussi des causes de pauvreté. Ces attributs de la pauvreté inextricablement liés indiquent un cycle où les effets profonds et négatifs de la pauvreté influencent, génération après génération, des groupes de population vulnérables, dont les Canadiens vivant en milieu rural. Il est clair qu'un seul ordre de gouvernement ne peut à lui seul résoudre la question de la pauvreté rurale, et qu'une seule action ne sera pas la solution miracle qui mettra un terme à la pauvreté rurale. Toutefois, je pense que le fait que le Secrétariat rural encourage et appuie une multitude de ministères fédéraux pour qu'ils prennent en compte les préoccupations et les besoins uniques des communautés rurales dans le cadre des programmes et des services offerts est un élément essentiel de ce puzzle.

Nous avons hâte de lire votre rapport et vos recommandations sur cette question. N'hésitez surtout pas à nous contacter si nous pouvons vous aider davantage.

La présidente : C'est un plaisir de vous avoir parmi nous. Madame Burton, voulez-vous ajouter quelque chose?

Christine Burton, Director, Rural Policy and Strategic Development, Agriculture and Agri-Food Canada: I encourage you to move to questions.

Senator Tkachuk: With the growth in Canada over the last two decades, the Free Trade Agreement and the bringing of the deficit under control by the Liberal government, jobs seem to be plentiful. Just today in the Senate Senator Mitchell was talking about Grande Prairie and the employment difficulties there as in many other Western communities. It is also a serious issue in British Columbia and is becoming a problem in Saskatchewan. The problem is we cannot recruit people to fill the job vacancies. We do not have enough people to handle the available jobs. These are not necessarily unskilled positions but rather skilled jobs in the mining sector. One senator from BC said that those positions pay $95,000 per year and yet, getting miners to take the jobs is a difficult problem.

The last time that we looked at the numbers there was not much difference in the rural and urban poverty percentages. Do you have programs that help people to be mobile or do we say simply that they have a right to be poor and even though there are jobs, they do not have to take them? How do we handle those public policy issues when it seems that the economy is booming? Both the federal government and the opposition believe in lower taxes, which to me is like manna from heaven. I know the economy will continue to grow because of that.

In the last 20 minutes, no one has said anything about all the obs that are available. Are people taking them? Are they not prepared to take them? What is the story? Why are people poor?

Ms. Mitchell: That is an extremely good question and an excellent place to start. Yes, jobs are plentiful, and not all rural communities are diminishing. In Europe, there have been a number of studies done on what they call leading and lagging communities. When there are two communities that seem to have about the same opportunities and have in the past been deeply affected by global changes and things that Canadians cannot control, why will one be able to find a way forward and adjust while the other will not?

One thing that we have found particularly helpful, which you will find in our regional profiles, is that not all rural zones are the same. If you live close to a metropolitan area, you may be one of the wealthiest rural Canadians. The zones with the strongest metropolitan influence are those where people travel into the town for 30 per cent of their income, on average. They use all the facilities of the city. Their children are educated at the institutions of the city and all the social institutions are available. It is a rich place, yet you can probably find a bigger, better and newer home

Christine Burton, directrice, Politique rurale et développement stratégique, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Je vous encouragerais à passer aux questions.

Le sénateur Tkachuk : Grâce à la croissance qu'a connue le Canada au cours des deux dernières décennies, à l'Accord de libre-échange et à la maîtrise du déficit opérée par le gouvernement libéral, il semble y avoir beaucoup d'emplois. Aujourd'hui, au Sénat, le sénateur Mitchell nous a parlé de Grande Prairie et des difficultés d'emplois qu'on y trouvait ainsi que dans d'autres collectivités de l'Ouest. C'est aussi un problème grave en Colombie-Britannique et qui est en train d'en devenir un en Saskatchewan. Le problème est le suivant : nous ne pouvons pas recruter de gens pour occuper les postes vacants. Il n'y a donc pas assez de gens pour occuper les emplois disponibles. Je ne vous parle pas nécessairement d'emplois pour travailleurs non qualifiés, mais plutôt d'emplois pour travailleurs qualifiés dans le secteur minier. Un sénateur de la Colombie-Britannique a dit qu'on obtient un salaire de 95 000 dollars par an pour ces emplois, mais qu'il restait encore difficile de trouver des mineurs pour les occuper.

La dernière fois que nous avons étudié les statistiques, il n'y avait pas une grande différence dans les taux de pauvreté ruraux et urbains. Avez-vous des programmes qui favorisent la mobilité, ou disons-nous que les personnes ont le droit d'être pauvres et que même s'il y a des emplois disponibles, elles ne sont pas obligées de les accepter? Comment faire face à ces questions de politique publique lorsque l'économie est en plein essor? Le gouvernement fédéral et l'opposition croient qu'il faut réduire les impôts, ce qui me semble une manne provenant du ciel. Je sais que ça permettrait à l'économie de continuer à prospérer.

Au cours des vingt dernières minutes, personne n'a parlé des emplois disponibles. Est-ce que les gens acceptent ces emplois? Est-ce qu'ils ne veulent pas les accepter? Qu'en est-il? Pourquoi y a-t-il des pauvres?

Mme Mitchell : Votre question est très intéressante et présente un excellent point de départ. Oui, il existe beaucoup d'emplois, et on ne constate pas de diminution dans toutes les communautés rurales. En Europe, plusieurs études ont été effectuées sur les communautés qui vont de l'avant et celles qui accusent un retard. Comment se fait-il, lorsqu'on regarde deux communautés qui semblent connaître les mêmes avantages et qui ont toutes les deux été profondément touchées par les changements mondiaux et des choses qui échappent à la volonté des Canadiens, que l'une réussit à aller de l'avant, à s'adapter, alors que l'autre n'y parvient pas?

Une chose utile que nous avons constaté — et vous la trouverez dans nos profils régionaux — c'est que toutes les zones rurales ne sont pas équivalentes. Si vous vivez à proximité d'une région métropolitaine, vous pouvez devenir une des zones rurales les plus prospères du Canada. Les zones où l'influence métropolitaine est la plus forte sont celles où les habitants vont en ville pour y tirer environ 30 p. 100 de leur revenu. Ils utilisent toutes les installations de la ville. Leurs enfants fréquentent les écoles de la ville de même que les institutions sociales. Il s'agit d'un endroit

for less money. That is the richest part of Canada and people there are in fact better off than many urbanites.

Moving outward from that zone there are areas that are still within market distance. The people probably still earn their living in the metropolitan area. They have good transportation systems and good social and economic infrastructures. People can diversify and get beyond some of the things that are totally out of their control.

The next level has a weak metropolitan influence. There you find fewer and fewer opportunities. When you go to the very remote rural areas there are very poor opportunities. There are places where they depend on ice roads in the winter and otherwise have only fly-in capability. In that zone, the schools, the services and the social infrastructure are challenged.

There are very different types of rural areas. In its study of Canada, the OECD said that rural Canadians are very rich in underutilized assets. There are women and Aboriginals who are not employed. Those who are employed are not in higher-level jobs. The infrastructure is usable and could be expanded, and there are new opportunities; however, you must be able to match the skills of the people with the job opportunities.

You are talking about areas that have found a way to continue to grow. There is still a part of rural Canada that has not been able to take advantage of growth, per se. Communities like Lethbridge and Grande Prairie do not have these troubles. In fact, some of them go the other extreme, such as Fort McMurray, and cannot find enough people to fill the jobs because they are growing faster than their ability to accommodate.

What do we do about the no-growth or slow-growth areas to help them to adapt, to ensure that the people have the skills that will enable them to stay there if they wish, to help alleviate poverty through good jobs, good services, et cetera?

The situation is very uneven across the country with regard to how prepared the citizens are and how prepared the rural leadership is to adjust away from what they knew as a successful, viable small community.

Senator Tkachuk: Are we operating under a policy framework where the people from a no-growth area have the right to stay there and the government has an obligation to foster economic development, or is the policy that they have to move to where there is a job? Under what policy framework are we working and spending money?

Ms. Mitchell: I am not aware that governments have tried to promulgate a right to stay as an entitlement. I can describe the attachment that people have to the land, or to where their parents

prospère, et vous pouvez probablement y trouver une plus grande maison, qui soit de meilleure qualité, pour encore moins d'argent. Il s'agit de la zone la plus riche du Canada, et les gens qui y habitent sont en fait mieux nantis que bien des gens qui vivent en ville.

En dehors de cette zone, il y en a d'autres qui sont encore à distance de marché. Les gens gagnent encore leur vie vraisemblablement dans la région métropolitaine. Il y a de bons réseaux de transport et de bonnes infrastructures sociales et économiques. Ils peuvent se diversifier et contourner certains des problèmes sur lesquels ils n'ont pas d'emprise.

Au palier suivant, l'influence au niveau métropolitain est faible. Il y a de moins en moins de possibilités. Dans les régions rurales très reculées, il y a très peu d'ouvertures. Certaines régions ne sont accessibles que par des routes de glace l'hiver, sinon, le ravitaillement ne peut se faire que par avion. Dans cette zone, les défis sont considérables pour les écoles, les services et l'infrastructure sociale.

Il y a des types de zones rurales très différents. Dans son étude du Canada, l'OCDE dit qu'il existe une profusion d'actifs sous-utilisés dans le Canada rural. Il y a des femmes et des Autochtones qui n'ont pas d'emploi. Et quand ils en ont un, c'est un emploi de bas de gamme. Il existe une infrastructure qui pourrait être exploitée et élargie, et des perspectives nouvelles, mais encore faut-il trouver des personnes compétentes pour exploiter ces possibilités.

Vous parlez de régions qui ont réussi à continuer de se développer. Il existe une partie du Canada rural qui n'a pas encore réussie à profiter de la croissance en soi. En revanche, des communautés comme Lethbridge et Grande Prairie n'ont pas ces problèmes. En fait, dans le cas de certaines d'entre elles, comme Fort McMurray, c'est l'inverse, on n'y trouve pas assez de gens pour combler tous les emplois parce que l'infrastructure d'accueil n'arrive pas à suivre.

Que pouvons-nous faire pour aider les régions à croissance nulle ou faible à s'adapter, pour donner aux personnes de ces régions des compétences qui leur permettront d'y rester si elles le souhaitent, et pour atténuer la pauvreté grâce à la présence de bons emplois, de bons services, etc.?

Le degré de préparation des gens qui vivaient autrefois dans des communautés prospères et viables qui doivent s'adapter à une nouvelle réalité varie considérablement selon les régions du pays.

Le sénateur Tkachuk : Avons-nous un cadre stratégique visant à permettre à des gens qui vivent dans une zone à croissance nulle d'y rester, et est-ce que le gouvernement est tenu d'encourager le développement économique, ou la politique consiste-t-elle à inciter les gens à partir là où il y a du travail? En fonction de quel cadre stratégique utilisons-nous notre argent?

Mme Mitchell : Je ne crois pas que les gouvernements aient essayé de promulguer le droit de rester sur place. Je peux vous parler de l'attachement des gens à leur terre ou à la terre de leurs

and ancestors grew up. Aboriginal people are particularly attached to the land that they have always known, and they want to stay.

How do we come to grips with that situation? As I said, I am not aware that there is an attempt to build an entitlement to stay and be supported in certain ways, but there may be other alternatives where we see that opportunities are available. In the dialogues we held, we noticed in about the third year how anxious, given the opportunity, rural citizens were to take their future into their own hands and do something themselves. They want to determine what the population of that area feels is the vision for their community and then determine and develop strategies in order to make that happen. It does not necessarily mean that they will grow; it means that they need to find a way to remain sustainable for that community.

Research from the United States shows us that there are certain things that must be present in order to remain sustainable. A very specific kind of leadership is important, leadership that will bring together, involve and engage the citizens in a common purpose. The community must have the ability to use all the resources that governments make available. We have hundreds of programs, but some communities cannot take advantage of the programs for which they would be eligible because they do not have the wherewithal to write the proposals, monitor the spending of monies in the way that we require, et cetera, or even to find the sources of the programs.

How do communities acquire the skills to lead, to gather people together and to design a plan and strategy that could be sustainable? We see that in many of the leading communities as opposed to the lagging communities, they have a specific kind of leadership; they find a raison d'etre, and then they gradually find strategies. It is not usually a big bang; it is usually one job, one institution, one new set of services or rescuing the services that are here in a new and innovative way. Those kinds of things are still available in a policy sense to be explored by communities that are not currently growth oriented.

Senator Mitchell: Senator Tkachuk asks a central question and there is probably a good deal of truth to the implication of his question. Alternatively, would it be reasonable to assume that, first, some people who cannot get a job where they live, cannot get job for the same reasons where they have moved. For example, they may not have the skills set or education to get a job.

Second, all kinds of people leave where they live for a new job. Witness Fort McMurray, which is the standard joke, but it is Newfoundland and Labrador several provinces removed. That is wonderful and to say that people do not move to jobs is to deny

parents et de leurs ancêtres. Les Autochtones sont particulièrement attachés à la térre qu'ils ont toujours connue, et ils veulent y rester.

Que faire face à cette situation? Encore une fois, je ne pense pas qu'on ait essayé d'affirmer le droit de rester en bénéficiant de certaines formes d'aide, mais il y a peut-être d'autres solutions là où l'on peut envisager certaines perspectives. Au cours de nos entretiens, nous avons constaté que vers la troisième année, les citoyens ruraux manifestaient la volonté de prendre leur avenir en main et de faire quelque chose eux-mêmes. Ils veulent déterminer la vision de leur communauté pour l'avenir et élaborer à partir de là des stratégies. Cela ne signifie pas nécessairement que leur communauté va se développer, mais simplement ils veulent trouver le moyen d'assurer la pérennité de leur communauté.

Des recherches effectuées aux États-Unis montrent qu'un certain nombre d'éléments sont indispensables pour garantir cette durabilité. Il y a un leadership précis qui est important, un leadership qui rassemble les citoyens et les mobilise autour d'une cause commune. La communauté doit être en mesure d'exploiter toutes les ressources que les gouvernements mettent à sa disposition. Nous avons des centaines de programmes, mais il y a des communautés qui n'en profitent pas parce qu'elles ne savent pas rédiger des propositions, assurer le contrôle des dépenses que nous exigeons, etc., même parfois simplement s'adresser à la source de ces programmes.

Comment les communautés acquièrent-elles les qualités de chef leur permettant de rassembler les gens et de concevoir un plan et une stratégie durables? Nous avons observé de telles qualités dans bon nombre des communautés d'avant-garde mais non dans celles qui tirent de l'arrière. Ce genre de leadership se fonde sur une raison d'être quelconque puis finit par trouver des stratégies. En règle générale, ça ne se manifeste pas de manière spectaculaire; on commence d'abord par un emploi, par un établissement, par une nouvelle série de services, ou encore en transformant les services déjà en place de manière novatrice. Les milieux où la croissance se fait attendre pourraient certainement étudier ces phénomènes et s'en inspirer dans leurs politiques.

Le sénateur Mitchell : Le sénateur Tkachuk pose une question essentielle et dont les prémisses sont probablement vraies. Par ailleurs, est-il raisonnable de penser que ceux qui ne réussissent pas à trouver de l'emploi chez eux n'en trouveront pas davantage s'ils déménagent ailleurs? Il leur manque peut-être l'ensemble des compétences ou la formation nécessaires à l'obtention d'un emploi.

En second lieu, toutes sortes de gens déménagent pour trouver de l'emploi ailleurs. Voyez ce qui se passe à Fort McMurray, la blague bien connue, qui est devenue une sorte de colonie de Terre-Neuve-et-Labrador. C'est merveilleux, et d'affirmer que les

the initiative, strength and commitment that those people have undergone. That happens all over the country.

The reverse would be that if everyone up and left a community that did not have a job, then all that infrastructure that has been invested, community networks and inherent infrastructure that is there and has tremendous value, is gone. It is not just an easy black and white solution. It is not. Most people do want to work. Practically everyone I have met wants to work.

This begs the question. You have an interesting model of leadership and community leadership that can solve some of that problem. How do you find the people and train the leadership? Is it the mayor, the reeve, the school principal? Who does it? Is it the chamber of commerce? Is it just one person?

Ms. Mitchell: You have made a very important point. Will people move for jobs? Yes. Are those people, who move to escape poverty in one area and do not seem to be equipped to get the jobs there, any better offer in urban areas? There is some evidence that says no. They are still ill-equipped to get jobs but there may be more jobs from which to choose.

Senator Mitchell: There may be no place for them to live when they get there.

Ms. Mitchell: There would seem to be a requirement for different kinds of interventions that go beyond my ability to predict for you.

What I do see and we hear so often in rural Canada is that they are losing their people. They are losing the heart of the community. They are losing their young people so they can go away to for an education. They do not mind them going away to get educated but they cannot get them to come back. What we find, and the statistics tell, is that the young people and the older people are moving away. The ones moving into rural Canada are more, somewhat, our generation, the beginning of the baby boomer generation. However, they are not moving nearly in the kinds of numbers that you see in Europe, for example, or in the U.K.

Part of it is perspective. Rural Canadians see that as they get older and lose their youth and their child-bearing families over a couple of generations, they are then losing their services. There is not a lot left for them and they mourn that loss. They would like to see a change and they are willing to participate in trying to make that change.

I wish there was a perfect model that you could go and pluck the leader, but sometimes, for example, it is the schoolteacher. There was a wonderful example in a study done in the U.S. of an illiterate Black woman, probably into her sixties, who raised up a

gens ne quittent pas leur milieu d'origine pour trouver du travail revient à nier la réalité ainsi que les initiatives, la force et l'engagement de ces gens. Ce genre de chose se produit partout au pays.

Toutefois, si tous ceux et celles qui sont à la recherche d'un emploi quittaient leur milieu, alors toutes les infrastructures dans lesquelles on a investi, les réseaux communautaires et les infrastructures essentielles de grande valeur disparaîtraient. Il n'y a donc pas de solution absolue dans ce genre de situation. La plupart des gens tiennent à travailler, tout au moins la plupart des gens que j'ai rencontrés.

Cela m'amène à la question suivante. Vous avez conçu un modèle de leadership intéressant, susceptible de résoudre certains de ces problèmes. Cela dit, comment trouve-t-on les gens qui peuvent avoir de telles qualités et comment les forme-t-on pour qu'ils deviennent des dirigeants? Est-ce le maire, ou le préfet ou encore le directeur d'école? Qui s'en occupe? La chambre de commerce? S'agit-il d'une seule personne?

Mme Mitchell : Voilà une excellente remarque. Les gens vont-ils quitter leur milieu pour trouver du travail? Oui, ils le feront. Et les gens qui se déracinent pour échapper à la pauvreté dans une région, tout en manquant peut-être des compétences nécessaires pour décrocher des emplois chez eux, sont-ils mieux en ville? Si l'on en croit certains renseignements, ce n'est pas le cas. En effet, il leur manque encore les compétences indispensables pour décrocher des emplois, mais l'éventail d'emplois dans leur nouveau milieu est peut-être plus vaste.

Le sénateur Mitchell : Il se peut aussi qu'il y ait une pénurie de logements disponibles dans leur nouvelle communauté.

Mme Mitchell : Il semble qu'il faille prévoir diverses formes d'intervention, et je ne me sens pas habilitée à prévoir lesquelles.

Ce que nous entendons souvent à propos des régions rurales du Canada et que je suis à même de constater, c'est qu'il y a un exode de la population. Le cœur des communautés se vide, y compris des jeunes, qui vont poursuivre leurs études ailleurs. On ne leur en fait pas reproche, mais on ne semble pas réussir à les persuader de revenir. Aussi, selon les statistiques disponibles, les jeunes s'en vont mais aussi leurs aînés. En revanche, il y en a qui s'installent dans les régions rurales, mais ce sont surtout des membres de notre génération, qui font partie de la première vague de baby-boomers. Toutefois, ils sont bien moins nombreux dans notre pays qu'en Europe ou au Royaume-Uni.

Le problème tient aussi en partie à une question de perspective d'avenir. Au fur et à mesure que les habitants des régions rurales vieillissent et assistent depuis quelques générations à l'exode de leurs jeunes et de leurs jeunes familles, ils perdent leurs services. Il ne leur reste donc pas grand-chose et ils regrettent beaucoup cette perte. Ils aimeraient que les choses changent et sont d'ailleurs prêts à participer à des efforts en ce sens.

J'aimerais bien qu'il existe un modèle parfait nous permettant de trouver un chef et de le recruter, mais parfois, ce peut être, par exemple, l'instituteur. Dans une étude américaine, on cite le merveilleux exemple d'une femme noire, analphabète et

community out of dire poverty just by force of her personality and determination. I was told, as an anecdote, that she practically sat on the USDA doorstep to convince people. She was a different kind of leader and determined to do it.

Senator Mitchell: Can you teach and learn leadership? Where do you do that? Where are we training leaders in a specific organized fashion in our society? We do that training in the military, but where else.

Ms. Mitchell: I can give you one example. It was through a small program that has sunsetted now. We provided some funding for a group called Action Humboldt in Humboldt, Saskatchewan. They did a self-diagnosis. They took their information and understanding of what their community was and said, «We have to do something about this.» They invited a not-for-profit group called the Estey Centre to help guide them. Six and seven surrounding small farm communities got together with them and the Estey Centre helped them build their skills in facilitating the sessions they needed to have with their citizens to determine their vision, strengths and assets. They determined what they could build on and had to make some tough decisions. Rural communities are like any of us. You say, «What is your deal?» Well, it is the moon. But now, what can we do? That may be different. Getting people to understand that and to walk themselves through it was a very successful enterprise from the point of view of Action Humboldt, Humboldt citizens and the six surrounding communities. They are on their way to stemming the outflow of young people, of engaging their business community in making the community a better place and engaging their business community in encouraging entrepreneurship. They found themselves in the iron and metal triangle and built on that because they already have something like that in their communities.

It is hard to say. There are leadership courses, but they are not necessarily the way to go. Pulling the expert in who then does a report and goes away does not necessarily engage the citizens in a way that leaves them something when the expert leaves. I am not sure every community would have the same kind of expertise or need. It varies tremendously.

Senator Tkachuk: I have been to Humboldt and I know people from there.

I want to get back to my train of thought. I am not trying to be crass. Senator Mitchell tried to point out that even though I asked a good question I was going in the wrong direction, I was not. I am trying to find out if there are common denominators of poverty. I want to point out, so that other senators and the Canadian public can see, if there are common denominators and whether the programs we have are actually working. I covered two points but I have one more question that I want to ask. I think it is apropos.

probablement dans la soixantaine, qui, par la seule force de sa personnalité et de sa détermination, a réussi à sortir sa collectivité de la misère. On m'a d'ailleurs dit qu'elle était allée jusqu'à s'asseoir sur les marches du département de l'Agriculture des États-Unis pour convaincre les gens. Elle incarnait ce genre de chef différent et était déterminée à agir.

Le sénateur Mitchell : Est-ce que le leadership s'enseigne et s'apprend? Où cela se fait-il? Où donne-t-on cette formation en bonne et due forme dans notre société? Nous le faisons bien dans les forces armées, mais où à part cela?

Mme Mitchell : Je peux vous en donner un exemple tiré d'un modeste programme maintenant terminé. Nous avons soutenu un organisme qui s'appelait Action Humboldt, qui se trouvait à Humboldt en Saskatchewan. Ce groupe y avait fait un autodiagnostic, c'est-à-dire qu'il avait étudié la situation du milieu et en avait conclu qu'il fallait agir. Il a donc invité un organisme sans but lucratif, le Centre Estey, pour le guider. Ensuite, six et sept petites agglomérations agricoles en périphérie se sont jointes au groupe, et le Centre Estey a aidé l'ensemble, en facilitant les échanges entre citoyens, ce qui leur a permis de développer leurs habiletés et de déboucher sur une vision appuyée sur leurs points forts et sur leurs atouts. Les membres du groupe se sont entendus sur ce qu'ils pouvaient construire et ont donc été obligés de prendre des décisions parfois difficiles. Les communautés rurales sont comme tout le monde. Si on leur demande ce qu'elles veulent dans l'idéal, elles vous répondront : la lune. Quant à savoir comment on peut s'y prendre cependant, ça pourrait être différent. Quoi qu'il en soit, Action Humboldt, les citoyens de Humboldt et les six communautés rurales avoisinantes ont réussi à comprendre la situation et à agir. Ils ont ainsi commencé à endiguer l'exode des jeunes et ont obtenu la collaboration des milieux d'affaires pour rendre leur milieu plus attrayant et encourager l'esprit d'entreprise. Puisque toute la collectivité faisait partie du triangle d'airain, se sentait partie prenante, ils ont tablé là-dessus.

Pour revenir à la question cependant, c'est difficile à dire. Il existe bien des cours de formation au leadership, mais ça n'est pas nécessairement la solution au problème. Faire venir un spécialiste de l'extérieur qui vous fera un rapport puis s'en ira ne mobilisera pas nécessairement les citoyens et ne leur laissera pas nécessairement grand-chose. De toute façon, je ne suis pas sûre que tous les milieux disposent des mêmes compétences et ont les mêmes besoins. Les situations varient considérablement.

Le sénateur Tkachuk : Je suis allé à Humboldt et je connais des gens là-bas.

Toutefois, j'aimerais revenir à ma ligne de pensée. Sans vouloir trop insister là-dessus, le sénateur Mitchell a dit que malgré la justesse de ma question, j'allais dans la mauvaise direction, or ce n'est pas vrai. J'essaie de voir simplement s'il y a des dénominateurs communs dans les situations de pauvreté. Je tenais à savoir et, par la même occasion, à montrer tant aux autres sénateurs qu'aux Canadiens s'il y a des dénominateurs communs et si nos programmes sont efficaces. J'ai déjà abordé deux points, mais j'aimerais poser une dernière question, à mes yeux assez pertinente.

When I was in Berlin and they were building and rebuilding Potsdam. They were moving from Bonn to the capital in Berlin. There were a million things going on and cranes everywhere and I said to the government official taking us around, «You have 16 per cent unemployment rate. How can that be possible when all of Berlin is under construction?» He said that their social programs were so good that no one wanted to work. I asked who was doing the work and he said the Turks. I asked do you not hate the Turks. He said, yes, but someone has to work.

Are our social programs so generous that they are an impediment to economic development and are they an impediment to mobility? In other words, it is more comfortable to be where I am. I have this, that and the other, rather than move somewhere to take a job. It may not be the highest paying job, but it is a job. To me, the way to keep people from not being poor is to provide opportunities so they have work. I do not mean make-work projects; I mean real economic work as they do in Humboldt, where there are a number of manufacturing plants in the agriculture industry. Humboldt is a thriving community.

The good thing about Humboldt is that it always had that work ethic. It is a German Catholic community that has always been quite prosperous. I am sure the community took action before things got so bad that the citizens could not do anything. They have turned it into a special thing. Humboldt is a real success story in our province.

Ms. Mitchell: In our dialogues, I do not think we ever found that rural citizens said there was a lack of a work ethic and that people did not want to find jobs.

We do not know as much about rural poverty as we do urban poverty. What I see are those communities that tend to fall out of the economic capacity. Those communities do not have readily available jobs. They have not engaged their seniors, Aboriginal communities, immigrants, single parents, et cetera in the economic side through jobs.

We do not have a very fulsome set of research. In fact, I am not aware of very much research in rural Canada. We tend to know, for example, how many single mothers exist in a province and how many are in urban and rural settings, but that is it. We do not know anything more about the rural dynamic of that information. Thirteen or 14 per cent of Canadians are living in rural poverty. Whether they are able, or whether more things need to be done to engage them in work that would allow them to earn a living and get themselves out of the poverty line, I do not know. I do not know whether that is available and whether the social programs have been successful to do that or not. I do not know because I am not aware of people having been able to study that subject.

Lorsque j'étais à Berlin, on construisait et on reconstruisait Potsdam et on déménageait la capitale de Bonn à Berlin. Il y avait une activité vraiment débordante, on voyait des grues partout et j'ai donc dit au représentant du gouvernement qui nous accompagnait que je trouvais renversant que le taux de chômage soit de 16 p. 100 quand toute la ville de Berlin était un chantier. Comment était-ce possible? Il m'a répondu que les programmes sociaux étaient tellement généreux que personne ne voulait travailler. Je lui ai alors demandé qui faisait le travail et il a répondu que c'étaient les Turcs. « Pourtant, est-ce que vous ne les détestez pas? », lui ai-je demandé. Il a répondu que oui mais que quelqu'un devait faire le travail.

Nos programmes sociaux à nous sont-ils à ce point généreux qu'ils entravent notre développement économique et font obstacle à la mobilité? Autrement dit, est-ce qu'on ne peut pas penser qu'il est plus confortable de demeurer où l'on est. On peut recevoir telle et telle chose plutôt que de déménager ailleurs pour trouver du travail. Ça ne serait peut-être pas l'emploi le plus rémunérateur, mais ce serait du travail. À mon avis, si l'on veut empêcher les gens de rester pauvres, il faut leur offrir du travail. Je ne parle pas ici d'emplois en trompe-l'œil mais d'un travail qui a une véritable incidence économique, comme on l'a fait à Humboldt, où l'on trouve des usines liées au secteur agricole. Humboldt est une ville florissante.

Ce qu'il y a de bien à Humboldt, c'est leur éthique de travail. C'est une communauté catholique allemande qui a toujours été très prospère. Je suis convaincu que les gens sont passés à l'action bien avant que les choses se détériorent. Ils en ont fait quelque chose de spécial. Humboldt est un exemple de réel succès dans notre province.

Mme Mitchell : En discutant avec les citoyens des régions rurales, nous n'avons jamais constaté un manque d'éthique de travail ou un manque de volonté de travailler.

La pauvreté dans les régions rurales est moins bien connue que la pauvreté urbaine. Ce que je vois ce sont les communautés en perte de capacité économique. Il n'y a pas d'emplois facilement disponibles dans ces communautés. On n'a pas encouragé les personnes âgées, les communautés autochtones, les immigrants, les parents célibataires et ainsi de suite, à participer à l'économie en travaillant.

Nos recherches sont incomplètes. Très peu de recherche se fait sur la situation dans les régions rurales au Canada. Nous savons, par exemple, combien il y a de mères célibataires dans une province donnée, et combien vivent dans les régions urbaines et combien dans les régions rurales, mais c'est à peu près tout. La composante rurale de cette information nous échappe. Treize ou quatorze pour cent des Canadiens dans les régions rurales sont pauvres. Sont-ils capables de travailler? Faudrait-il trouver un moyen pour les encourager à gagner leur vie, afin d'échapper à la pauvreté? Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui est disponible et j'ignore si les programmes sociaux ont réussi à les aider. Je ne le sais pas parce que, à ma connaissance, personne ne s'est penché sur la question.

In terms the more able-bodied people — and would jobs be the answer or should they move to other jobs — I do not have the formula for that. I just know it is not happening in a way that substantially diminishes the poverty level in rural Canada, other than through moving out of it.

Senator Callbeck: I am from a rural area and I am interested in these dialogues. You mentioned that you contacted roughly 17,000 rural residents. Was this in one year? I notice in the briefing notes that there were 13 meetings. Is that the first year they were held or do they go on every year?

Ms. Mitchell: We have had dialogues ever since the Rural Secretariat was set up under the Canadian Rural Partnership. We are going on to almost 10 years. Although I was not here, I believe the dialogue started fairly early.

We are talking about going to a small community of fewer than 10,000 people and having a dialogue with a group of 20-30 people, usually a mix of local leadership, elected leadership, stakeholders, service deliverers and people who just have a point of view in their community. They will sit down and identify their perspectives, priorities, and what they feel the governments should know. That has been our touchstone. We bring that information back to the federal government and try to have other federal departments understand the perspective of rural citizens on the government's policies, programs and services.

Senator Callbeck: Would the recommendations from these meetings be similar in most of the meetings right across the country?

Ms. Mitchell: Most of the dialogue is on identifying the issue, looking at priorities and usually discussing what role the community would have and what role the government should have. How does the community see government playing a role in their moving forward? For example, a community might comment that a program's rules and the requirements are so difficult that it has given up trying to use it. That is the kind of feedback we have heard from some of the communities. We do not ask the communities to design a rural policy while we attend these sessions.

Senator Callbeck: Is that the only contact that you have with the community?

Ms. Mitchell: We have the meeting, interviews and feedback. All of the feedback for each of those sessions is then translated back to the people who participated. It is also put out on our website for them to be able to go back and see what has been said by others.

Senator Callbeck: You mentioned that when the government is formulating policy you play a role and try to get it to see the issue through the rural lens. When do you get involved with the policy? Do they come to you with the policy? What is the process?

Ms. Mitchell: It is very different across different areas.

Quant à savoir si la possibilité de travailler serait la solution pour ceux qui en ont la capacité physique, ou si ces gens-là devraient déménager ailleurs, je n'ai aucune formule qui en tient compte. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a aucune tendance qui semble réduire le niveau de pauvreté au Canada rural; la seule solution est de quitter ces régions.

Le sénateur Callbeck : Je viens d'une région rurale et ces dialogues m'intéressent. Vous avez dit que vous avez contacté à peu près 17 000 résidents des régions rurales. Cela s'est-il fait dans un an? Je vois dans votre mémoire qu'il y a eu 13 réunions. S'agit-il de la première année ou est-ce une activité annuelle?

Mme Mitchell : Ces dialogues ont lieu depuis la création du Secrétariat rural dans le cadre du Partenariat rural canadien, qui remonte à presque 10 ans. Bien que je n'y étais pas au début, je crois que le dialogue a commencé assez tôt.

Nous nous rendons dans une petite communauté de moins de 10 000 personnes et nous dialoguons avec un groupe de 20 à 30 personnes; il s'agit généralement de leaders locaux, de députés élus, d'intervenants, de fournisseurs de services, et de ceux qui, au sein de la communauté, ont un point de vue à exprimer. Ils se réunissent pour faire valoir leurs opinions, leurs priorités, et pour communiquer tout cela aux divers paliers de gouvernement. Cela nous a servi de guide dans la rétroaction que nous donnons au gouvernement fédéral et nous permet de faire comprendre aux autres ministères du fédéral le point de vue des citoyens de ces régions quant aux politiques, programmes et services qui leur sont offerts par leur gouvernement.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que le même type de recommandations découle de chacune de ces réunions, peu importe la région?

Mme Mitchell : Le dialogue consiste surtout à définir le problème, à examiner les priorités et à discuter du rôle que doit jouer la communauté et ce que doit faire le gouvernement. Le gouvernement a-t-il un rôle à jouer pour faire avancer la communauté? Par exemple, dans une communauté, on pourrait dire que les règles et les exigences d'un programme particulier sont trop sévères et que les gens ont tout simplement abandonné. C'est le genre de rétroaction que nous avons parfois entendue. Nous ne demandons pas à ces communautés de créer une politique rurale lorsque nous participons à ces sessions.

Le sénateur Callbeck : Est-ce le seul contact que vous avez avec la communauté?

Mme Mitchell : Nous avons la rencontre, les entrevues et la rétroaction. La rétroaction des sessions est ensuite communiquée aux participants. L'information est également affichée sur notre site web pour qu'ils puissent voir ce qu'on dit les autres participants.

Le sénateur Callbeck : Vous avez indiqué que lorsque le gouvernement conçoit une politique, vous jouez un rôle et tentez de cerner le problème du point de vue des communautés rurales. À quel moment prenez-vous part à la politique? Est-ce qu'on vient vous voir avec la politique? Qu'en est-il du processus?

Mme Mitchell : Ça dépend des domaines.

I will give you a couple of examples. Statistics Canada early on said it would like to partner with communities because it has all the census data. That data can help the rural population understand just what is going on in rural Canada. There was a partnership there early on. Their policy is to support the development of rural Canada through the development of information, which is their métier. At Infrastructure Canada, we are on our third major level of infrastructure at the federal level. In the first level, there was no set-aside, no specific objective of dealing with rural Canada. A lot of the money was put into large projects that tended to be around larger cities. By the second infrastructure program, we had worked with that group and set aside between 15 per cent and 20 per cent of the monies that were going into infrastructure for smaller communities. We now, at the third stage, have a rural municipal infrastructure fund, which has its own particularities and its own type of approach. For example, the community of Nunavut was desperate for housing to bring leadership in and house its own people. Even though water and transportation was the major thrust of the Nunavut infrastructure program, there was the ability to use that fund for housing. We have been able to work with the infrastructure people who design those programs and write cabinet submissions so that the politicians can make decisions based on rural interests. They can obtain a general understanding of how things play out in rural Canada and understand both the obstacles and the capacities. These have been have been put to good use. There are other times that, when any department makes a cabinet proposal, the government system requires them to share that information interdepartmentally so that no one is left out of the loop until something is done that might otherwise not have been done. Therefore, full advice would not go into the policy decisions of cabinet. Sometimes that is the first notice that we have. More and more, and with the creation of our network of policy and research practitioners, we seem to be in a position to feed them information, knowledge and practices that will allow them, in their own right when asked to contribute in their department to the aspects and options of the policy, to do so with full knowledge of what is happening in rural Canada. We are making progress and maturing as we go along. We have better tools but are we all the there yet? No.

Senator Callbeck: Have you been involved with Health Canada? There was a report last month that said rural Canadians are not as healthy as people from urban areas.

Ms. Mitchell: Yes. Health Canada was one of the first large federal departments to establish a rural health secretariat group, specifically to look at the aspects of rural health. That has changed and it has been moved into something different but there is still the base of knowledge and understanding of health. Health Canada was one of the funders behind that particular study.

J'aimerais vous fournir quelques exemples. Statistique Canada a mentionné dès le départ qu'il voulait créer un partenariat avec les communautés puisqu'il avait déjà recueilli les données du recensement. Ces données pourraient permettre à la population rurale de comprendre ce qui se passe dans le Canada rural. Un partenariat s'est donc établi très tôt avec Statistique Canada. Sa politique consiste à appuyer le développement du Canada rural grâce à la transmission d'informations, ce qui est son métier. Pour ce qui est d'Infrastructure Canada, nous nous trouvons à notre troisième niveau d'infrastructure le plus élevé au niveau fédéral. Au premier niveau, il n'y avait pas d'objectif spécifique pour le Canada rural. Une partie importante du financement était injectée dans des projets d'envergure qui s'axaient surtout sur les plus grandes villes. Lors du deuxième programme d'infrastructure, nous avions travaillé avec ce groupe et mis de côté entre 15 à 20 p. 100 des fonds qui seraient destinés à l'infrastructure des plus petites communautés. Nous en sommes maintenant à la troisième étape et avons désormais un fond d'infrastructure pour les municipalités rurales, avec ses propres spécificités et approches. Par exemple, la communauté du Nunavut avait désespérément besoin de logements pour donner un sentiment de leadership et de propriété à la communauté. Bien que le transport et l'eau constituaient la partie la plus importante du programme d'infrastructure du Nunavut, nous avons pu également utiliser le fonds pour le logement. Nous avons pu travailler avec les personnes qui conçoivent les programmes d'infrastructure et écrivent des mémoires au Cabinet pour que les politiciens puissent prendre leurs décisions en fonction des intérêts ruraux. Ils peuvent donc mieux comprendre la situation du Canada rural, avec ses obstacles et ses opportunités. Ces informations ont été utilisées à bon escient. À d'autres moments, lorsqu'un ministère propose quelque chose au Cabinet, le système gouvernemental fait en sorte qu'ils doivent partager ces renseignements entre les ministères, pour que personne ne soit laissé de côté et qu'on fasse quelque chose qu'on n'aurait peut-être pas fait autrement. Ainsi, les décisions politiques du Cabinet n'auraient pas bénéficié de tous les conseils. Parfois, il s'agit du premier avis que nous obtenons. De plus en plus, grâce à notre réseau de chercheurs et de planificateurs de politiques, nous pouvons leur fournir des informations, des connaissances et des pratiques qui leur permettront, lorsqu'on leur demandera de prendre part aux politiques de leur ministère, de le faire en pleine connaissance de la situation du Canada rural. Nous faisons du progrès et évoluons avec le temps. Nous avons de meilleurs outils, mais avons-nous atteint notre plein potentiel? Pas encore.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous travaillé avec Santé Canada? Un rapport a paru le mois dernier indiquant que les Canadiens vivant en milieu rural n'étaient pas en aussi bonne santé que les Canadiens vivant en milieu urbain.

Mme Mitchell : Oui. Santé Canada a été un des premiers ministères fédéraux d'envergure à mettre sur pied un Secrétariat sur la santé rurale, pour étudier de plus près les composantes de la santé rurale. Les choses ont changé depuis mais la connaissance et la compréhension de la santé demeurent toujours. Santé Canada était un des bailleurs de fonds de cette étude.

With the help of Health Canada, we have known for a while that those are the kinds of results and differences you see in mortality rates, suicide rates, health factors, such as diabetes and smoking-related diseases, which is more prevalent in rural Canada. They have brought those things into our thinking so that we can take those to our network while Health Canada works with its provincial counterparts to shape the kinds of services and approaches available for prevention. The government has been a very good partner dedicated to the idea of understanding the differences for rural Canada.

Senator Peterson: I thank the presenters for coming here tonight. I come from Saskatchewan where we have many small villages and towns of 100 to 400 people. I would define them as «rural communities» in Saskatchewan. Their viability and success were predicated on the grain elevators, the train station, the schools, the post office and the surrounding farm population. They tore down the farm elevators, moved the stations away, consolidated the schools and the rural farm population is diminishing. Trying to fix that will be extremely difficult. You asked, «What makes one community prosper and another one not prosper?» The ones that prosper and have a chance of hanging on are the ones that have the hospital, the consolidated school and a recreational component. I have a summer home on Lake Diefenbaker in the small village of Elbow with a population of 300. It survives because the population triples in summer because of a golf course, et cetera. Those people have done everything on their own. They have set up a tourism committee manned by volunteers with little or no government money or help. Eventually, however, they become exhausted because they run out of bodies. If you are looking at things to do and places to focus on to try to keep those that are left going, I would suggest that you might look there.

I understand that education does not keep them in the small communities. Rather education is their ticket to leave and find jobs elsewhere, so that is not the solution because it creates a bigger problem. We must be selective in our programming. I noticed that you started your Rural Secretariat in 1998. You have one and a half years to go. Will you finish your work? Will you need more funding?

Ms. Mitchell: Certainly, that will not be my decision. We have had our second five-year increment and we have made advances. We have instilled a number of different elements but we were not created as a large programming department. Our success is not based on large programs but based on creating the information and bringing awareness. I have a dedicated and proud group of people who work extremely hard at their jobs. I think that we will take as strong a case as possible that there is still more to be done. The art of the possible would say that there is more maturity to a group like the secretariat in aid of rural Canada. Whether we will be convincing has yet to be seen; whether there is a different way is the decision of the government-of-the-day.

Grâce à Santé Canada, nous avons pu observer les distinctions entre le Canada rural et le Canada urbain. Ainsi, au Canada rural, les taux de mortalité et de suicide sont plus élevés et certains problèmes de santé, tels que le diabète et les maladies reliées au tabagisme, sont plus nombreux. Santé Canada nous a permis de réfléchir à ces différences pour qu'on en discute dans notre réseau pendant que le ministère travaille avec ses homologues provinciaux pour créer des services de prévention. Le gouvernement s'est avéré un partenaire déterminé à comprendre les différences entre le Canada rural et le Canada urbain.

Le sénateur Peterson : Je remercie nos témoins d'avoir bien voulu être des nôtres ce soir. Je viens de la Saskatchewan où il existe de nombreuses petites villes et de nombreux petits villages de 100 à 400 habitants. Je les qualifierais de « communautés rurales » de la Saskatchewan. Leur viabilité et leur succès dépendaient des silos à céréale, de la gare, de l'école, de la poste et de la population agricole environnante. On a démoli les silos à céréale, déplacé la poste, regroupé les écoles et la population agricole diminue. Essayer de remédier à la situation sera extrêmement difficile. Vous avez demandé : « Qu'est-ce qui amène une communauté à prospérer alors qu'une autre périclite? » Celles qui prospèrent et peuvent se maintenir sont celles qui ont l'hôpital, l'école regroupé et une composante de loisirs. J'ai une résidence d'été sur le lac Diefenbaker dans le petit village d'Elbow qui compte une population de 300 habitants. Le village survit parce que sa population triple en été, grâce à un terrain de golf, etc. Ces gens ont tout fait par eux-mêmes. Ils ont mis sur pied un comité de tourisme où travaillent des bénévoles, avec peu ou pas d'argent ou d'aide du gouvernement. Toutefois, inévitablement, ils s'épuisent, faute de nouveaux pour prendre le relais. C'est une direction qu'il conviendrait d'explorer, me semble-t-il, si vous cherchez quoi faire et à quoi donner la priorité pour essayer de maintenir les communautés qui restent.

Je comprends que l'éducation ne garde pas les habitants dans les petites communautés. Ce serait plutôt un billet pour s'en aller et trouver un emploi ailleurs. Mieux vaut donc ne pas multiplier les problèmes et être judicieux dans les programmes mis en place. Je remarque que le Secrétariat rural a débuté en 1998 et qu'il vous reste un an et demi d'existence. Mènerez-vous votre tâche à bien? Aurez-vous besoin de plus de financement?

Mme Mitchell : D'une façon ou d'une autre, ce ne sera pas ma décision. Nous avons obtenu notre deuxième enveloppe de cinq ans et fait certains progrès. Nous avons instillé un certain nombre d'éléments différents mais n'avons jamais été conçus comme un service mettant en place des programmes importants. Notre succès ne repose pas sur de grands programmes mais sur la création de l'information et la sensibilisation. Je suis entourée d'un groupe de personnes passionnées et fières qui travaillent fort. Je pense que nous défendrons avec tous les arguments possibles l'idée qu'il reste beaucoup de pain sur la planche. L'art du possible indiquerait qu'il y a avantage à retirer de la maturité acquise par le Secrétariat devant venir en aide au Canada rural. Savoir si nous aurons gain de cause, c'est une autre question. Ce sera au gouvernement alors au pouvoir de décider s'il préfère une autre approche.

For very small communities of 100 to 400 people it is more difficult to find ways to diversify. The volunteers are getting older and they are getting tired because they are the same people year after year, given that no natural replacements are moving to town. The OECD has looked at how successful those small communities can be if they look beyond their own community. They call it «territoriality.» I have an example of that from British Columbia. The Sunshine Coast has some lovely villages along the water. I remember going there for info fairs where the federal government demonstrated its array of services for businesses, et cetera. At that time there were three tourism booths, all located in communities within 20 miles of each other. Their impression was that they were in competition. Yet, they had structured themselves in such a way that when I went up there on holidays, I did not stay overnight but instead I drove up, drove through and went on further. There was not enough to do. Yet, they had water, nature trails and all kinds of opportunities. Until communities find that 300 or 400 people might not be large enough to have a critical mass for sustainability over the long term, they have to look around and see their options. It is a bit like Humboldt where its strength is in working together as opposed to working as though every business is the competition to the business next to it. It is a difficult sell in Canada. We are not that collective in our thinking. Perhaps the French Canadian way of thinking is more attune to that because we find more successes of that kind in Quebec, where they look at the regions, determine the available wealth and then spread that wealth amongst the regions. They also find ways to work together better.

For small communities, that is the only thing that I have seen suggested in the research that might be successful. Ms. Burton certainly brings to mind, Morden-Winkler, where they share a hospital, for example. It is not ideal to share a hospital. Some people will have to travel a bit further. You would rather have it in your own community, but if it is not sustainable and you cannot get doctors and nurses to stay in your community, the alternative may have to be sharing or some innovative use of technology to augment that which was not previously available.

Senator Peterson: The smaller communities have come together. Where is the economic development officer in Outlook? Probably where they least need it, but they have the tax base there to support one. It is probably the same in Humboldt. They probably have a fully-paid economic development officer who can do these things. The other communities that you are trying to hold together need that help. We need to find some way to help the volunteers help themselves, if they are prepared to do it, and they are. There has to be something, otherwise they are going to be gone too because they eventually tire out and there will be no one left.

Pour les toutes petites communautés de 100 ou 400 habitants, il est plus difficile de trouver des façons de se diversifier. Les bénévoles avancent en âge et commencent à se fatiguer, parce que ce sont les mêmes personnes, année après année, en l'absence de nouveaux venus qui pourraient prendre le relais. L'OCDE a étudié les possibilités de succès de ces petites communautés si elles se tournent vers l'extérieur. L'OCDE parle de « territorialité ». J'ai un exemple de cela en Colombie-Britannique. La Sunshine Coast est émaillée de charmants villages au bord de l'eau. Je me souviens m'y être rendue pour des foires d'information où le gouvernement fédéral exposait la gamme de ses services pour les entreprises, etc. À cette occasion, j'ai constaté qu'il y avait trois kiosques de tourisme représentant des communautés à 20 milles de distance les unes des autres. Elles avaient le sentiment d'être en concurrence. Et pourtant, elles s'y étaient prises de telle façon que, quand je suis montée là-bas pour prendre des vacances, je n'y ai pas passé la nuit; j'ai traversé la région en voiture, mais ne m'y suis pas arrêtée, il n'y avait pas assez de choses à faire, malgré l'eau, les chemins de randonnée et toutes sortes de possibilités. Tant que les communautés ne prendront pas conscience du fait que 300 ou 400 personnes ne constituent pas un bassin suffisant pour être viable à long terme, elles ne feront pas le point sur ce qui existe autour d'elles et qui pourrait constituer une option. La force d'Humboldt, par exemple, est l'esprit de collaboration qui y règne, au lieu d'une concurrence entre les entreprises existantes. Mais c'est une idée difficile à propager au Canada, où prime l'individualisme. Peut-être l'esprit des Canadiens-français s'y prête-t-il mieux; en tout cas, nous constatons plus de succès de ce type au Québec, où l'on semble être capable d'envisager la région dans son ensemble, de déterminer quels sont ses atouts puis de faire bénéficier chacun de la richesse. On semble mieux travailler de concert.

Pour de petites communautés, les recherches indiquent que c'est peut-être la seule chose susceptible de fonctionner. En tout cas, Mme Burton nous fait penser à Morden-Winkler, où un hôpital est partagé. Peut-être n'est-ce pas l'idéal : certaines personnes doivent se rendre un peu plus loin; chacun préférerait l'avoir dans sa propre communauté; mais si ce n'est pas viable, si l'on ne peut pas amener des médecins et des infirmières à rester dans la communauté, la solution de rechange est peut-être le partage ou alors un recours à des technologies novatrices pour augmenter ce qui, sinon, ne serait pas disponible.

Le sénateur Peterson : Les petites communautés se serrent les coudes. Où est la personne chargée du développement économique à Outlook? Probablement là où elle est le moins utile; mais il existe l'assiette fiscale qui permettrait de payer son salaire. Il en va sans doute de même à Humboldt qui dispose probablement d'une personne salariée chargée du développement économique et en mesure de s'en occuper. Les autres communautés que vous essayez de maintenir ont besoin de cette aide. Il nous faut trouver des façons d'aider les bénévoles à s'aider eux-mêmes, s'ils sont prêts à le faire, et c'est bien le cas. Il faut faire quelque chose, sinon ces communautés vont disparaître aussi; les bénévoles finissent par s'user et il ne reste plus personne.

The Chairman: My own area of Lethbridge, Alberta, is surrounded by very small towns in an agricultural area. The current mayor and city council has turned this almost into a regional community where they meet together, particularly on things that are involved with economic matters, and they are bringing in those smaller communities and it has made a difference, there is no doubt about it.

Senator Gustafson: I have come to the conclusion that we are taking on a big job. Poverty levels; where does it start? It is all individual. I may have a different idea of poverty than Senator Tkachuk. What age group suffers the most?

Ms. Mitchell: The poverty level really is not in what you count. Do you only count income? Do you count assets? When do you count them and when do you not count them? The measures that Mr. Bollman talked to you about, low-income cut-off and some of the others, the numbers change depending on what you have in the basket. If you are looking just at food, clothing and shelter, you get one answer. If you are looking at transportation in rural areas, that puts the cost of living up substantially because you do not have public transportation options; cabs, those kinds of things that you have in urban Canada. However you have cheaper housing because of the cost in many of our metropolitan areas. What do you count?

What age? It would seem as though poverty spans every age group. There are still children living in poverty. There is evidence that there are young single mothers, there are disabled people of all ages living in poverty. There are still older people who never had the attachment to the job market to let them retire with more, which then puts them into the poverty level.

I would say that any of the groups which have been disenfranchised from economic activity are subject to being at or below the poverty level; however you might define it in terms of that level itself.

Senator Gustafson: Some of the work that the research department has done in Parliament here has given the indication that the agricultural net farm income forecast for 2005 as 26 per cent lower than 2004. The forecast dropped 74 per cent in 2006.

There were four suicides in the area where I live, and each one was related to a depressed situation where the person had been well off 10 years ago. Each person had property that had been worth thousands of dollars 10 years ago. Today, the value of that land was dropped, and this is having a tremendous impact on farm families.

I may talk to someone from Alberta and they will say they do not have that problem. If you happen to own land on the corridor between Calgary and Edmonton, it is worth $250,000 a quarter section or more. We know what the sales brought in Yorkton, Saskatchewan, for instance, where land used to sell for $70,000 to $100,000 a quarter. The average is now $27,000 on 83 quarter section land.

La présidente : La région d'où je viens, Lethbridge, en Alberta, est entourée de toutes petites villes, dans une région agricole. Le maire et le conseil municipal en ont fait quelque chose qui est presque une communauté régionale; quand ils se réunissent, notamment pour parler d'enjeux économiques, ils font venir les plus petites communautés et cela a changé les choses, indubitablement.

Le sénateur Gustafson : J'en suis arrivé à la conclusion qu'on s'attelle à une énorme tâche. Prenez les niveaux de pauvreté. Où cela commence-t-il? Cela dépend des gens. Peut-être mon idée de la pauvreté est-elle différente de celle du sénateur Tkachuk. Quelle tranche d'âge en souffre le plus?

Mme Mitchell : Le seuil de pauvreté dépend de ce que l'on prend en compte. Faut-il compter les revenus? Les actifs? Quand les prendre en compte? Quand ne pas les prendre en compte? Les mesures dont vous a parlé M. Bollman, le seuil de faible revenu et certaines des autres, dépendent de ce que l'on met dans le panier. Si l'on prend en compte seulement l'alimentation, l'habillement et le logement, on obtient une réponse. Si l'on prend en compte le transport dans les régions rurales, cela augmente de façon substantielle le coût de la vie, du fait de l'absence de transports en commun, de taxis, du type de choses qui existent dans les villes canadiennes. Par contre, le logement est plus abordable que dans bien des zones métropolitaines. Qu'est-ce qu'il faut inclure?

Quant aux tranches d'âge, je dirais que la pauvreté les frappe toutes. Il reste des enfants qui vivent dans la pauvreté; les chiffres montrent qu'elle frappe les jeunes mères célibataires et les personnes handicapées de tous les âges; et il reste des personnes âgées qui n'ont jamais eu de lien avec le marché du travail et de moyens de se constituer une retraite, elles aussi se retrouvant sous le seuil de pauvreté.

Je dirais que toute tranche d'âge étant restée en marge de l'activité économique est susceptible de vivre avec des revenus faibles ou insuffisants — quelle que soit la mesure choisie pour déterminer le seuil de pauvreté.

Le sénateur Gustafson : Un travail effectué par les services de recherche du Parlement indique que le revenu agricole net moyen de 2005 risque d'être inférieur de 26 p. 100 à celui de 2004. Cette prévision a diminué de 74 p. 100 en 2006.

Il y a eu quatre suicides dans la région où j'habite, liés, dans chaque cas, à la situation désespérée d'une personne qui vivait bien il y a dix ans, qui avait une propriété qui valait des milliers de dollars, il y a dix ans. Aujourd'hui, la valeur des terrains a chuté, ce qui a des répercussions dramatiques sur les familles d'exploitants agricoles.

Par contre, si je parle à quelqu'un d'autre en Alberta, je risque de m'entendre dire qu'il n'y a pas de problème. Si vous avez la chance d'être propriétaire de terres entre Calgary et Edmonton, c'est un corridor où elles valent 250 000 $ le quart de section ou plus. À Yorkton, en Saskatchewan, par contre, des terres qui se vendaient autrefois entre 70 000 $ et 100 000 $ le quart de section se vendent maintenant en moyenne 27 000 $ par quart de section.

This has had a major impact on farms, and I am sure that Ms. Burton from Melville can tell me the same thing. I was in the Minister of Agriculture's office in Regina and I went in to ask some questions about whether this was across the province or whether it was just in the southern part. He said it is right across the province.

You do not find that in Alberta. In fact, in Alberta you have a different problem. Land is over-inflated in Alberta, and I have been waiting for the day when people will come to Saskatchewan and buy our land for a quarter of the price. The over-inflation there may be of great benefit to Saskatchewan. It has not happened yet; hopefully it may. There are different areas of poverty and different reasons for it.

We mentioned the small towns. It seems to me there are small towns that really become small slums. There are older houses that people who do not have good jobs move into. On the other hand there are towns, for instance, like the little town that I live in, that is not far from Weyburn or Estevan where there is an oilfield. They find that to be a place of cheap housing and it becomes a benefit to them, and they have the wherewithal to do a little remodelling and so on.

Ms. Mitchell: In our dialogues, one of the things that we heard from each group was that, their situation was unique. When you look at it, it is. It is a bit of a conundrum for us because it is difficult to find a way to build on that. It is one of the reasons that we decided that people really needed to have the facts, that they needed to be able to understand their dynamic, their strengths and whether they were the same or different from others.

Rural citizens, leaders and researchers told us that the only option was to figure out for themselves what to do with their future. They had to do their own survey, which was likely beyond their capacity, or buy something from Statistics Canada that they could not afford, did not know what to do with, and really did not help. All they had was anecdotal evidence as to who they were and what they were.

This was the reason for our putting together and working with provinces and territories and stakeholders, to take Statistics Canada's last two census years onto this database. That information allows a small town, as long as it is over 250 people, and lets you go in and look at 20 different indicators and how it has changed or not over the past two census and soon to be three census years. It will show you how many people have moved out across a variety of age groups. It will show you the information base and manufacturing base. Do you have an entrepreneurial presence or are you dependent on a single industry that is likely to put you at risk and make you more vulnerable? If so, is that in your strategic plan to move out of this, is that not something that is important?

Cela a eu des répercussions marquées sur les exploitations agricoles et je suis convaincu que Mme Burton, de Melville, fera écho à mes propos. Je suis allé au bureau du ministre de l'Agriculture, à Regina, pour lui demander si tel était le cas partout dans la province ou si cela frappait seulement le sud. Il m'a répondu que c'était partout dans la province.

Tel n'est pas le cas en Alberta. En fait, en Alberta, le problème est différent. On assiste à une surenchère du prix des terrains. J'attends d'ailleurs le jour où les gens viendront chez nous en Saskatchewan acheter du terrain au quart du prix. La surenchère de l'Alberta sera peut-être un énorme avantage pour la Saskatchewan. Ce n'est pas encore le cas, mais, avec un peu de chance, cela viendra. Il y a différentes zones de pauvreté et différentes raisons à la pauvreté.

On a parlé des petites villes. Il me semble qu'il y a des petites villes qui deviennent des quartiers défavorisés, avec de vieilles maisons où s'installent des gens qui n'ont pas de bons emplois. À l'opposé, il y a des petites villes comme celle où j'habite, qui bénéficient de la proximité de Weyburn ou d'Estevan où il y a un champ de pétrole. Dans ce cas, la modicité du logement constitue un avantage et les gens qui s'installent ont les moyens de réaménager un peu les logements.

Mme Mitchell : Dans nos dialogues, ce que j'entends souvent répéter est que la situation de chaque groupe est unique en son genre. Et c'est bien le cas. C'est d'ailleurs un problème pour nous, dans la mesure où il est difficile de partir d'un point commun. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons décidé qu'il faut vraiment fournir des informations aux gens, afin qu'ils puissent comprendre leur dynamique, leurs forces et leurs différences ou points communs avec d'autres.

Les habitants des régions rurales, leurs leaders et les chercheurs sont unanimes : la seule solution est de laisser les personnes concernées décider elles-mêmes quoi faire de leur futur. Il leur fallait effectuer leur propre recensement, pour lequel ils n'avaient probablement pas les moyens, ou acheter des données de Statistique Canada, ce qu'ils ne pouvaient pas se permettre et ce qui, d'ailleurs, était de peu d'utilité. Tout ce dont les gens des régions rurales disposaient, c'étaient d'anecdotes illustrant leur situation.

C'est pourquoi nous avons travaillé avec les provinces, les territoires et les parties prenantes, pour saisir les données des deux derniers recensements de Statistique Canada et les réunir dans cette base de données. Les renseignements permettent à une petite ville, aussi longtemps qu'elle compte plus de 250 habitants, de se rapporter à 20 indicateurs différents et aux changements qu'ils ont subis ou non au cours des deux derniers recensements, bientôt au cours des trois derniers. Les données montrent combien de gens sont partis et dans quelles tranches d'âge. Elles indiquent s'il existe une base d'information et de fabrication. Elles permettent de savoir s'il existe des entrepreneurs ou si la ville dépend d'une industrie unique, ce qui peut la rendre plus vulnérable. Dans ce cas, les gens peuvent se demander s'il ne conviendrait pas d'avoir un plan stratégique pour renverser la situation, si cela ne serait pas quelque chose d'important.

Probably one of the hardest things we see is for people in small, well-to-do towns who depended on fishery, forestry and agriculture trying to adjust. The productivity that those sectors have sought in order to be successful for Canada, domestically and internationally, have fewer jobs as well as fewer well-paying jobs. It has not been necessarily easy to find a way to replace that industry. Our encouragement for those small towns looking for a way to move ahead is to understand the situation and see, based on the facts, whether or not it can discover ways that are more likely to successfully move forward.

Senator Gustafson: A lot of these small-town people commute 20 or 30 miles for a job everyday. However, the person doing that is not allowed to depreciate his gasoline or his old truck or whatever he is driving to work. Even a farmer can do that, but he cannot do that. There are things that could be done to help these people who commute and work at jobs off the smaller villages. I do not know whether you got that through or not. For instance, mechanics could not depreciate their tools for a long time. Has that changed? The point I wish to make is that there are things government could do to help in those kinds of situations.

Ms. Mitchell: Your statement brought to mind one of the changes made with one of the last budgets around trying to encourage apprenticeship throughout industries that are in smaller towns. I think there are mechanisms that certainly can be explored. Often people in our dialogues would mention those kinds of barriers or things that could make it more feasible for them, and that needs to be brought in to government for consideration as to whether or not it would be a good public policy. I do not have a particular thought on that either way.

Senator Tkachuk: Senator Peterson was talking about small towns. I am from the same province, so I see the same thing. However, I am an optimist about these things. Nothing is ever the same. Everything changes. The key is to adapt to change and to find ways to make it easier for people to adapt to change. The hardest thing for people to do is to change, especially in mid-life, when you have a couple of teenaged kids.

Someone mentioned something about education. I see little nuggets of positive things. You mentioned education was a way out. In a way, it is a way back in. The people who are moving back to rural communities are the very highly educated. They are the people working in high tech and publishing.

I travel with an international engineer who does consulting work all over the world, and he lives in Carrot River or someplace. He gets in the car at the Saskatoon airport and drives home because he likes living out there. He does not have to live

L'adaptation des habitants de petites villes prospères qui dépendent de la pêche, de la foresterie et de l'agriculture est souvent particulièrement difficile. Dans ces domaines, les efforts déployés pour augmenter la productivité et connaître le succès au Canada et sur la scène internationale se sont traduits par des suppressions d'emplois et d'emplois bien payés. De plus, il n'est pas toujours facile de trouver des solutions de rechange. Nous encourageons les petites villes qui cherchent à s'assurer un avenir à faire le point sur la situation, avant de décider, à partir des faits, s'il existe une option susceptible de leur permettre d'aller de l'avant.

Le sénateur Gustafson : Nombreux sont les habitants des petites villes qui font 20 ou 30 kilomètres chaque jour pour se rendre au travail. On ne leur permet pas pour autant de déduire l'amortissement de leur vieux camion ou du véhicule utilisé pour aller au travail, ni l'essence. Un agriculteur peut le faire, mais pas les habitants des petites villes. On pourrait aider ces personnes pour couvrir leurs frais de déplacement, quand ils habitent dans de plus petits villages. Je ne sais pas si c'est quelque chose que vous avez été en mesure de souligner. Par exemple, pendant longtemps, les mécaniciens n'ont pas été en mesure de déduire l'amortissement de leurs outils. Est-ce que cela a changé? Ce que je voulais dire, c'est qu'il existe des mesures d'assistance que le gouvernement pourrait adopter dans ce type de situations.

Mme Mitchell : Ce que vous dites me rappelle les changements introduits dans l'un des derniers budgets, afin d'essayer d'encourager l'apprentissage dans toutes les industries qui existent dans les petites villes. Effectivement, je pense qu'il existe des mécanismes qui méritent d'être étudiés. Les personnes avec qui nous dialoguons nous mentionnent souvent ce type d'obstacles, avec les mesures qui leur faciliteraient les choses et qui méritent d'être suggérées au gouvernement. Au gouvernement ensuite de décider si ce serait dans l'intérêt du public; pour ma part, je n'ai pas d'opinion en la matière.

Le sénateur Tkachuk : Le sénateur Peterson parlait des petites villes. Nous venons de la même province, si bien que je constate la même chose. Toutefois, c'est un domaine où je suis optimiste. Tout change. Rien ne reste. Ce qui est important c'est de s'adapter au changement et de trouver des façons d'aider les gens à s'adapter au changement. Changer est particulièrement difficile, notamment quand on a un certain âge et un ou deux enfants adolescents.

Quelqu'un a parlé d'éducation. Je constate quant à moi quelques éléments encourageants. Vous avez parlé de l'éducation comme d'une façon de quitter les petites villes. C'est aussi une façon d'y revenir. Les gens qui se réinstallent dans des communautés rurales sont ceux ayant fait des études poussées, ceux qui travaillent dans le secteur de la haute technologie ou de l'édition.

Je voyage régulièrement avec un ingénieur-conseil qui travaille partout dans le monde et vit à Carrot River ou quelque part dans ce genre. Il monte dans sa voiture à l'aéroport de Saskatoon et rentre chez lui parce que c'est là qu'il préfère vivre. Rien ne l'y

out there. He could probably live in Paris or Toronto or almost anywhere. His wife is from Saskatchewan, and she likes it out there.

I see those things, and so I have a lot of optimism about rural Canada. Rural Canada is a beautiful place, and people will want to be there as long as it is an attractive place to live.

There are a lot of things that government can do from a positive point of view through the tax system, education system and through mobility to make all these things more comfortable for people to adapt to change.

I am not downplaying the local leader fighting with some government department to make things great in the community. That will happen naturally because leaders happen along when you least expect it, and all of a sudden things change. From our perspective, we cannot legislate any of that stuff. That either happens or does not happen.

Does your agency try to focus on some of the positive things such as where communities are doing well or how other communities can follow the same game plans? Those are the things that I think are important, at least to us. I should say important to me. I am hoping it is important to all of us.

Ms. Mitchell: I am like you in that I am very hopeful. We see the entrepreneurial spirit in rural Canadians. Sixty per cent of small businesses in Canada are in rural Canada because people have found ways of using their education or using the situation to be quite entrepreneurial. That is very positive.

In addition, governments have looked at what is new that would be the basis of change and adaptation; for example, broadband and access to technology. It takes a while, but we have done some looking in our small-town bulletins with regard to whether rural Canadians use technology. I would say they are catching up. With regard to farmers, people might think they do not use technology, but they do more and more frequently. The more tools we give them, the more likely they are to use them because it benefits them.

With my own group, we have looked at what tools within our own right we can provide to rural communities. We have investigated a number of tools that communities can use as techniques of building social cohesion and a vision in their own communities, starting the process off of finding a way forward, adapting and acknowledging there is a change needed for them to go forward and identify some of those things.

Our models program is meant to try to indicate things that will successfully. Such items many be working at the community level to make change, whether it is an issue of mothers, fathers, and young children, building that capacity to be part of their

contraint. Il pourrait très bien vivre à Paris, à Toronto ou à peu près n'importe où. Mais sa femme vient de la Saskatchewan et s'y plaît.

Je suis témoin de situations de ce genre et j'en retire une bonne dose d'optimisme en ce qui concerne le Canada rural. C'est un bel endroit, où les gens souhaiteront vivre, aussi longtemps qu'on en préservera les attraits.

Le gouvernement dispose de tout un attirail de mesures pour rendre l'adaptation au changement moins douloureuse : le système fiscal, le système d'éducation et la mobilité.

Le leader municipal qui s'en prend à un ministère gouvernemental pour assurer la prospérité de la collectivité a son rôle à jouer, j'en conviens. Mais cela se produira naturellement, parce que les leaders surgissent là où on les attend le moins et font changer les choses. Nous ne pouvons pas légiférer ce type d'initiative. Elle intervient ou pas.

Votre organisme s'efforce-t-il de mettre l'accent sur les collectivités qui s'en tirent bien et sur la façon dont d'autres collectivités pourraient s'en inspirer? C'est à mon sens important, du moins pour nous. Peut-être devrais-je dire pour moi. Mais j'espère que c'est important pour nous tous, autant que nous sommes.

Mme Mitchell : Comme vous, j'ai bon espoir. L'esprit d'entreprise souffle sur le Canada rural. Soixante pour cent des petites entreprises canadiennes sont dans des communautés rurales, parce que les gens ont trouvé moyen d'utiliser leurs études ou la situation pour faire preuve d'un bel esprit d'entreprise. C'est très positif.

Les gouvernements ont en outre pris en compte les percées susceptibles d'entraîner des changements et des adaptations : la bande large et l'accès à la technologie, par exemple. Cela ne se fera pas du jour au lendemain, mais, dans nos bulletins pour les petites villes, nous nous sommes penchés sur l'adoption de la technologie par les Canadiens vivant en milieu rural et je dirais qu'ils font du rattrapage. En ce qui concerne les agriculteurs, que les gens n'imaginent peut-être pas utilisant la technologie, ils y ont de plus en plus souvent recours. Plus nous leurs donnons d'outils, plus ils sont susceptibles de les utiliser, parce que c'est à leur avantage.

Dans mon groupe, nous nous sommes penchés sur les outils que nous étions susceptibles de fournir par nous-mêmes aux habitants des communautés rurales. Nous avons exploré une série de techniques susceptibles d'être utilisées par les communautés pour souder les gens, établir une vision pour leur communauté, lancer le processus de recherche d'une solution, adapter et reconnaître la nécessité de changer si elles veulent avoir un avenir, bref, identifier divers éléments.

Nous avons mis sur pied notre programme de modèles pour essayer d'indiquer ce qui peut réussir : travailler au niveau de la communauté pour apporter un changement; savoir si cela concerne les pères, les mères et les jeunes enfants et s'il faut

children's education. It might be using the tools to figure out what the community needs to do to attract new immigrants or new businesses.

It is not just in the way they want it. Communities must do certain things. They must look at the environment that will help entrepreneurship. That is what the collective of a community can do as opposed to an agency that lends money to small businesses for the sake of small business expansion.

The financial capacity in rural Canada through resources like cooperatives or CFDCs, which lend money in a rural setting and make it available, are all important vehicles that have been created through governments. Are there more forms of aid? I would suggest yes, but we need to discover what those are and the best use of the investment.

Senator Callbeck: You talked about model programs that you had set up in 200 communities. You talked about the education and businesses helping to keep young people in the community. Could you explain that more fully?

Ms. Mitchell: That was Maisons Familiales Rurales, and it was something that we observed out of a Quebec dairy farm area in Granite. Their farmers were getting older and few young people wanted to move into farming. The young people they had came out of high school and went away and did not come back. There were young people who stayed behind, but very often — and this is in the terminology that young people from rural Canada give themselves, if they are stayers or leavers — the stayers are losers.

It takes the community to recognize that it has an asset. The community has to learn how to use that asset. They defined what they needed, which was next generation dairy farmers, and they said that many of the kids who stayed were high school dropouts. The community tried to think of ways to train these young people to become good dairy farmers. They wanted to train them in the most modern, environmentally friendly, good business management sense. The community wanted to tap into the entrepreneurial spirit and encourage the youth. If the area has a maple syrup capacity, they might be able to make that into a small side business or a niche product, because it takes know-how to do those kinds of things.

The community brought together a residential school/ professional training program that had been tested in France. The community had to participate to define the needs. The provincial government had to participate because it was an educational program. The young people had to participate, and then there needs to be someone who carries it out and brings it along.

We saw that as a model that had been successful in one place, but these do not seem to get documented. If you ever ask why it worked, you do not know; people said it worked.

développer cette capacité pour faire partie de l'éducation des enfants; parfois, utiliser les outils pour savoir ce que peut faire la communauté pour attirer de nouveaux immigrants ou de nouvelles entreprises.

Il ne suffit pas de vouloir. Les communautés doivent prendre certaines mesures, voir quel climat stimulerait la création d'entreprises. C'est l'avantage d'une communauté œuvrant de concert, par opposition à un organisme qui prête de l'argent à de petites entreprises pour favoriser leur simple expansion.

Le gouvernement a créé des relais importants, comme le mouvement coopératif ou la SADC, qui prête de l'argent en milieu rural et le rend disponible. Existe-t-il d'autres formes d'assistance? Je dirais que oui, et qu'il convient de cerner le meilleur usage possible des investissements.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé du programme de modèles que vous avez mis en place dans 200 communautés. Vous avez parlé d'efforts conjoints du système éducatif et des entreprises pour que les jeunes restent dans la communauté. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur la question?

Mme Mitchell : Il s'agissait de Maisons familiales rurales et de quelque chose que nous avons observé à Granite, une région d'exploitation laitière du Québec. Les exploitants agricoles se faisaient vieux et peu de jeunes avaient l'intention de se lancer dans le domaine. Il y avait des jeunes, mais ils finissaient leurs études secondaires et partaient pour ne pas revenir. Ceux qui restaient, étaient, pour reprendre la terminologie employée par les jeunes ruraux canadiens eux-mêmes, des perdants.

C'est à la communauté de reconnaître qu'elle dispose d'un atout et de décider comment l'exploiter. Dans ce cas, la communauté a décidé qu'il lui fallait une autre génération d'exploitants de fermes laitières et a constaté qu'une bonne part des jeunes qui restaient n'avaient pas fini leurs études secondaires. Elle s'est ensuite efforcée d'imaginer des façons de former ces jeunes pour qu'ils deviennent de bons exploitants agricoles. Elle voulait les former à une bonne gestion des affaires, moderne et respectueuse de l'environnement. Elle voulait exploiter leur esprit d'entreprise et les encourager. S'il est possible de produire du sirop d'érable dans la région, on peut envisager de faire de l'acériculture un petit à-côté ou l'exploitation d'un créneau, parce qu'il faut un savoir-faire pour ce type de choses.

La communauté a mis sur pied un programme de formation professionnelle et de pensionnat qui avait fait ses preuves en France. Il a fallu une participation à tous les niveaux : la communauté, pour définir les besoins; le gouvernement provincial, puisqu'il s'agissait d'un programme d'études; les jeunes, qui étaient appelés à participer; et enfin quelqu'un pour mener le projet à bien et le faire progresser.

Nous y avons vu un modèle de réussite pour une communauté. Mais ces réussites ne semblent pas documentées; si vous demandez pourquoi cela a fonctionné, les gens ne le savent pas; ils savent simplement que cela a fonctionné.

Our program asked the people familiar with the model to apply it in two or three other locations in Canada. They agreed to do so. We provided them with the funds to do that, but to run it as a local participation research program. They would do the project and put kids through their education and whatever the professional training would be, be it farming or something else, but they would document what the community got out of it, what the proponents got out of it and what the federal government, in funding it, would get out of it, along with any other partners.

Interestingly enough, what we are finding is that each of those participants will define the success in a different way, and each of the participants are very valid in the way their definitions. The community may say that it kept its young people. It may say that it kept second-generation farmers. Some communities remarked that they had new businesses popping up. The young girls who stayed behind found husbands. There were all kinds of socio-economic benefits, but defined in their terms.

I look at that and I define it as well-spent money on a government program that brought some benefit to the community and brought some research. That is not the way they defined it; and it is not even the way the proponent would define it, who says, we became a leader in the community where we were not really a leader before. We showed that we had skills that people did not recognize in the community before, et cetera.

Everyone defines their success in that kind of thing differently. This is why it is a participatory gathering of research information to document, quantify and legitimize that kind of activity in helping small communities.

Senator Callbeck: Is this the Canadian Rural Partnership?

Ms. Mitchell: That is right. The funding mechanism for us and the setting of our mandate was called the Canadian Rural Partnership. That is what defines our mandate and our funding within the secretariat itself.

Senator Callbeck: Does that particular program you are talking about come under that?

Ms. Mitchell: We have sponsored the implementation in two or three other locations in Canada with that group, which originated it in Granite.

Senator Callbeck: This Canadian Rural Partnership, I see the last announcement was in November. In other words, we have not done anything this year. Is there a reason for that? Are we not continuing on with this?

Ms. Mitchell: These are multi-year models. On average, the models are about three years in length, to do the kind of in situ experiment to get the real results. They are funded over a period of three years. I think it is 21 models that we have and I do not have any room for any more, nor do I have the time frame to the sunsetting of our funding.

Dans le cadre de notre programme, nous avons demandé aux gens qui connaissaient bien le modèle de l'appliquer dans deux ou trois autres collectivités canadiennes. Ils ont accepté. Nous leur avons fourni les fonds à cet effet, mais dans l'optique d'un programme de participation locale à la recherche. Il s'agissait de lancer le projet et d'encourager les jeunes à faire leurs études et leur formation professionnelle, qu'il s'agisse d'agriculture ou d'autre chose, mais aussi de documenter ce que le projet apportait à la collectivité, aux différentes parties, aux instigateurs du projet, au gouvernement fédéral, qui le finançait, ainsi qu'à tous les autres partenaires.

Curieusement, nous constatons que les parties prenantes ont des définitions différentes du succès, mais que chaque définition se défend en soi. Une collectivité peut se féliciter d'avoir gardé ses jeunes. Une autre, d'avoir gardé des exploitants agricoles de seconde génération. Certaines collectivités remarquent l'émergence de nouvelles entreprises. Les filles qui sont restées s'étaient mariées. Il y avait toutes sortes d'avantages sociaux économiques, mais définis selon des termes spécifiques à chaque collectivité.

Quant à moi, j'y vois une utilisation judicieuse de l'argent du contribuable en faveur d'un programme ayant apporté des avantages à la collectivité et étoffé les résultats de recherche. Ce n'est pas la définition des autres parties prenantes; ni celle de l'instigateur du programme, qui se félicite d'être devenu un leader dans la collectivité, ce qui n'était pas le cas auparavant. Nous avons montré que nous avions des compétences que la collectivité ne reconnaissait pas auparavant, etc.

C'est un domaine où chacun définit différemment son succès. C'est pourquoi l'effort de collecte des données de recherche doit être participatif, pour documenter, quantifier et légitimer le type de mesures mises en œuvre pour venir en aide aux petites collectivités.

Le sénateur Callbeck : S'agit-il du Partenariat rural canadien?

Mme Mitchell : Oui, effectivement. C'est le Partenariat rural canadien qui a établi un mécanisme de financement et déterminé notre mandat. C'est ce qui définit notre mandat et notre financement au sein du secrétariat lui-même.

Le sénateur Callbeck : Le programme spécifique dont vous parlez entre-t-il dans le cadre de ce partenariat?

Mme Mitchell : Nous avons parrainé la mise en œuvre du programme en deux ou trois endroits, avec la participation du groupe situé à Granite.

Le sénateur Callbeck : À ce que je vois, la dernière annonce de ce Partenariat rural canadien remonte à novembre. Autrement dit, rien ne s'est fait cette année. Pourquoi? N'est-ce pas quelque chose que nous maintenons?

Mme Mitchell : Il s'agit de modèles pluriannuels. En moyenne, les modèles durent trois ans, afin de permettre le type d'expériences sur le terrain qui donnent de véritables résultats. Le financement s'étale sur une période de trois ans. Je pense que nous disposons de 21 modèles; nous n'avons pas de place pour en créer plus; je ne sais pas non plus à quelle échéance notre financement prendra fin.

Senator Gustafson: When we grew up in bigger families, we did not know we were poor. We thought we were well off. Have you any numbers on the cause of family breakdown and poverty?

Ms. Mitchell: No, I do not.

Senator Gustafson: It must be a factor.

Ms. Mitchell: We have not done that kind of study. We have not been made aware of research of that nature for rural Canada.

Senator Gustafson: Statistics tell us that 50 per cent of our marriages break up. Therefore, you will have family breakdown and that will have some results. Two can live cheaper than one.

Senator Mitchell: It will increase women in poverty as well.

Ms. Mitchell: In rural Canada, you have fewer single men and fewer single families than you do in urban Canada, by some margin, but I could not tell you what series of effects there are on families.

Senator Mitchell: How can we get reports on the projects that work? Is there some way we could get that so we would know?

Ms. Mitchell: What I can get you very are the tools that we are going to be putting out on our website, which are mechanisms for small communities to engage their citizens and provide leadership in thinking about who they are. In terms of our models, we are now drawing lessons learned from the earliest ones, but I realistically will not have model-by-model learnings and data before the end of this fiscal year.

Senator Mitchell: We could get them in January or February.

Ms. Mitchell: No, the end of fiscal year and then I will have to gather it together, but after that period of time. Maybe three months after that we should have something that would reflect what we are seeing in the models themselves.

Senator Mitchell: I would really like to see that. It would be something that would be perfect for this report. We could help you get the message out on those things.

The Chairman: I would like to end with a question that you touched on very briefly earlier on. You talked about the presence of government institutions, however large or small, as being of importance.

I remember — and many of these people around the table, if they did not know him, they would have heard about him — Jack Pickersgill, who was quite an extraordinary public figure in Ottawa. Mr. Pickersgill was a politician who I think began life in Manitoba — or was in Manitoba — and then he ended up in Newfoundland, where he had the major part of a very long and successful career.

Le sénateur Gustafson : Nous qui avons grandi dans des familles nombreuses, nous ne savions pas que nous étions pauvres. Nous pensions être bien nantis. Avez-vous des chiffres sur la cause de la désagrégation des familles et de la pauvreté?

Mme Mitchell : Non, je n'ai pas.

Le sénateur Gustafson : Cela doit entrer en ligne de compte.

Mme Mitchell : Nous n'avons pas effectué ce type d'études. Et nous n'avons pas entendu parler de recherches de ce type pour le Canada rural.

Le sénateur Gustafson : D'après les statistiques, 50 p. 100 des mariages se soldent par un divorce. Il y a donc désagrégation de la famille, avec ses conséquences. Il est plus abordable de vivre à deux que seul.

Le sénateur Mitchell : Cela augmentera le nombre des femmes vivant dans la pauvreté également.

Mme Mitchell : Il y a moins de femmes célibataires et d'hommes célibataires dans les campagnes canadiennes que dans les villes, mais je ne serais en peine de vous dire quels effets cela peut avoir sur les familles.

Le sénateur Mitchell : Comment pouvons-nous obtenir des rapports sur les projets qui fonctionnent? Pourrions-nous en obtenir afin de nous informer?

Mme Mitchell : Je peux vous donner les outils que nous allons déployer sur notre site web, ce sont des mécanismes qui permettent aux petites collectivités de faire participer leurs citoyens et de définir leur identité. Nos premiers modèles nous fournissent déjà des renseignements, mais je ne pourrais pas obtenir tous les renseignements de chaque modèle avant la fin de l'exercice financier en cours.

Le sénateur Mitchell : Nous pourrions les obtenir en janvier ou en février.

Mme Mitchell : Non, ce sera à la fin de l'exercice financier et il faudra ensuite que j'en fasse la synthèse, ce qui prendra du temps. Peut-être que trois mois plus tard, nous aurons un moyen de voir les résultats des modèles.

Le sénateur Mitchell : Je tiens beaucoup à voir cela. Ce serait parfait pour notre rapport. Nous pourrions vous aider à passer le message.

Le président : Je voudrais conclure avec une question que vous avez soulevée rapidement. Vous avez dit que la présence des institutions gouvernementales, qu'elles soient grandes ou petites, a de l'importance.

Je me souviens de Jack Pickersgill, et même si plusieurs personnes dans cette salle ne l'ont pas connu, elles en ont entendu parler, car c'était un personnage public extraordinaire à Ottawa. M. Pickersgill était un politicien originaire, je crois, du Manitoba qui s'est établi à Terre-Neuve, où il a mené une longue et fructueuse carrière.

His first thing that he would say to any new parliamentarian who came on to the Hill was, «The most important thing you can do as a member of Parliament is to make sure that you hang on to the post office, wherever you live, because that will be one of the most important things in the daily life of your community.»

I am sure he was thinking of smaller things. He talked about rural Canadians needing transportation to somewhere else to do their banking or send their mail. He believed that a politician who let that happen was crazy. He believed that if it did happen it would have a profound effect on the security of the small communities that counted on those things.

Does that still resonate in rural areas?

Ms. Mitchell: In our dialogues this is always raised. We hear about the challenge of keeping schools open. We have tracked mail service as the issue has evolved and while the moratorium was in place. Schools and hospitals are in the provincial jurisdiction but they are still government institutions, and people view them as important to their viability.

From our perspective, if that is the way people see their lives, then it is valid. If the population is diminishing and banks are moving out because they do not see themselves serving those small communities in the way they used to, is there a way to replace them? Are credit unions moving in? Are those kinds of services for businesses made available in different ways? Does the technology only partially help; does it help some people and not others?

I agree with you. I am sure that you will hear from rural citizens about which institutions are still available to them. I do not have a prescription for that. That is a policy issue that people have made decisions on. I can only relate to you the situation as I hear it.

The Chairman: I want to thank you very much. You have taken us on a bit of a journey tonight. I am sure that all members of the committee will be looking for more information and I know that we can count on you for that. You have not seen the last of us and we hope that we have not seen the last of you. This will be quite a year for us. We will be the learners and will need all the advice and help we can get to make this a successful study.

The committee continued in camera.

OTTAWA, Thursday, October 19, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8 a.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

Aux nouveaux parlementaires sur la Colline, il disait : « La chose la plus importante pour un parlementaire, c'est de s'assurer de garder le bureau de poste, quelle que soit où vous habitez, car c'est l'une des choses les plus importantes dans la vie quotidienne des gens de votre collectivité. »

Je crois bien qu'il pensait aux petites choses. Il parlait des Canadiens en région rurale qui avaient besoin de transport pour se rendre à la banque ou au bureau de poste. D'après lui, seul un politicien insensé pourrait permettre une telle situation. Il croyait que si cette situation existait, elle menacerait la sécurité des petites collectivités qui comptent sur ces services.

Ce message passe-t-il encore dans les régions rurales?

Mme Mitchell : C'est un sujet que nous soulevons toujours dans nos pourparlers. Nous savons que le fait de garder les écoles ouvertes est un défi. Nous avons suivi l'évolution des services postaux au cours des moratoires. Les écoles et les hôpitaux relèvent du mandat provincial, mais ce sont quand même des institutions gouvernementales, que les gens considèrent comme des temps essentiels à leur rentabilité.

Selon nous, si les gens voient les choses ainsi, alors leur point de vue est valide. Si la population est en décroissance et si les banques quittent les lieux parce qu'elles ne veulent plus offrir des services à ces petites collectivités, y a-t-il moyen de les remplacer? Y a-t-il de nouvelles caisses populaires? Est-ce qu'on offre les mêmes services de façon différente? Quelle est l'utilité de la technologie; est-elle utile pour les uns et pas pour les autres?

Je suis d'accord. Les citoyens en région rurale vous diront certainement quelles sont les institutions qui leur restent encore. Je n'ai pas de recommandation à faire à ce sujet. C'est le résultat de certaines décisions politiques que certaines personnes ont prises. Je peux seulement vous décrire la situation telle que je la vois.

Le président : Merci beaucoup. Vous nous avez montré tout un paysage ce soir. Certainement, tous les membres du comité voudront davantage de renseignements et je sais que nous pouvons compter sur vous. Je crois que cette rencontre ne sera pas notre dernière. Nous aurons une année très chargée. Nous aurons des choses à apprendre et nous aurons besoin de votre aide et de vos conseils pour réussir dans nos études.

La séance se poursuit à huis clos.

OTTAWA, le jeudi 19 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 heures pour examiner l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators and all of you who are watching these proceedings on television, we are convened here this morning to discuss the worrying developments occurring in the United States that may have profound effects on Canada's sugar beet industry.

On September 8, 2006, the United States Department of Agriculture issued a notice of proposed changes to import rules regarding sugar beet thick juice that, if implemented, may eliminate Canada's ability to export this product south of the border.

These proposed changes, which could be implemented after a 90-day comment period, would have a devastating effect on Canada's only sugar beet processing plant, located in Taber, which is in southwestern Alberta, as well as to the sugar beet farmers themselves who rely on a continued operation.

I wish to thank our two witnesses this morning who have made themselves available — on very short notice — to the committee to discuss the background and the implications of these new developments. One of our guests today was set to celebrate the harvest in Taber last weekend, but it was not quite the celebration we had anticipated.

With us this morning are Bruce Webster, the General Manager of the Alberta Sugar Beet Growers, and Bob Friesen, President of the Canadian Federation of Agriculture.

Bruce Webster, General Manager, Alberta Sugar Beet Growers: First, let me thank this committee for allowing us to appear. I was in Ottawa at Canadian Federation of Agriculture meetings that were scheduled about a year ago, and this issue has snowballed recently. There have been a number of events where this issue has taken on a very high profile.

The issue is an important one for us. Sugar beet thick juice is one of the natural intermediate products of turning the sugar beet root into sugar. In our trade relations in the WTO implementation, the United States put in place a tariff-escalation scheme respecting sugar beet and sugar. We have a very small, 10,300-tonne, raw value sugar quota that we can fill at zero duty, and everything else is subject to a 16-cent duty. With international sugar prices now at about 11 cents U.S. a pound, that works out to about a 150 per cent tariff on any over-quota shipments, so no over-quota shipments occur.

To try to attract value-added imports to the United States, when the WTO schedules were implemented with Canada, the United States said that Canada could send any amount of sugar beet root or thick juice for processing into sugar, and both of

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs et vous tous qui suivez nos délibérations à la télévision, nous sommes réunis ce matin pour discuter des événements inquiétants qui se produisent aux États-Unis et qui pourraient avoir de profondes répercussions sur l'industrie canadienne de la betterave à sucre.

Le 8 septembre 2006, le département de l'Agriculture des États-Unis a publié un avis de modifications proposées du règlement sur les importations concernant le jus épais de betterave à sucre; si ces changements sont mis en oeuvre, ils pourraient éliminer toute possibilité pour le Canada d'exporter ce produit au sud de la frontière.

Les changements proposés, qui pourraient être mis en vigueur après une période de 90 jours pendant laquelle les intéressés peuvent faire des commentaires, auraient des conséquences catastrophiques pour la seule et unique usine canadienne de transformation de la betterave à sucre, située à Taber, dans le sud-ouest de l'Alberta, et aussi pour les producteurs de betterave à sucre eux-mêmes qui comptent sur ce débouché pour poursuivre leur exploitation.

Je tiens à remercier nos deux témoins de ce matin qui, avec un très bref préavis, ont accepté de se mettre à la disposition du comité pour discuter des tenants et aboutissants de ces événements. L'un de nos invités d'aujourd'hui avait pris des dispositions pour célébrer la récolte à Taber en fin de semaine dernière, mais la fête n'a pas été tout à fait celle que nous avions prévue.

Nous accueillons ce matin Bruce Webster, directeur général de Alberta Sugar Beet Growers, et Bob Friesen, président de la Fédération canadienne de l'agriculture.

Bruce Webster, directeur général, Alberta Sugar Beet Growers : Premièrement, je tiens à remercier les membres du comité de nous permettre de comparaître. J'étais à Ottawa pour assister à des réunions de la Fédération canadienne de l'agriculture qui étaient prévues depuis environ un an, et cette question a surgi récemment. Un certain nombre d'événements entourant cette affaire ont attiré énormément d'attention.

C'est une question importante pour nous. Le jus épais de betterave à sucre est un produit naturel intermédiaire du procédé de transformation permettant d'obtenir du sucre à partir de la betterave à sucre. Dans le cadre de nos relations commerciales régies par l'OMC, les États-Unis ont mis en place un régime de progressivité tarifaire pour le sucre et la betterave à sucre. Nous avons un très petit contingent de 10 300 tonnes de sucre que nous pouvons exporter en franchise de douanes, et tout le reste est frappé d'un droit de 16 cents. Comme le cours international du sucre est actuellement d'environ 11 cents US la livre, cela représente un tarif douanier d'environ 150 p. 100 sur toute expédition en sus du contingent, de sorte qu'il n'y a aucune expédition hors contingent.

Pour essayer d'attirer aux États-Unis des importations à valeur ajoutée, quand le barème de l'OMC a été mis en vigueur au Canada, les États-Unis ont décrété que le Canada pouvait expédier n'importe quelle quantité de betterave à cure ou de jus

those types of shipments have taken place. Sugar beet root is sent from southern Ontario into the state of Michigan, the value-added is captured there, and through our processor, Rogers Sugar, we developed a market in the U.S. for the thick juice. It is an important market for us.

The sales vary from year to year. Since March, the customer who buys the thick juice has not purchased any, but sugar prices have changed since spring, so it is an option that we need to have available. We have sent the equivalent of 35,000 tonnes of refined sugar as thick juice into the United States which would be about one third of our crop in the year in question.

The disappearance of that market, given to us knowingly and freely by the United States WTO implementation, would have a damaging effect in Western Canada. Our processor operates two plants. In meetings with government officials here in Ottawa this week, the witnesses who will appear from Rogers Sugar next week have said that a continued degradation of the markets of sugar made in Western Canada would result in having them to consider closing one of the two facilities in Western Canada.

We have been around for 82 years. During that time, we have operated off a maximum 5 per cent tariff on refined sugar; there is no tariff on raw sugar coming into Canada. We are there competing at the world market levels. The sugar beet farmers in southern Alberta, with the 1995 crop, voted unanimously to stop receiving commodity-specific support. We have operated for 11 crops now without price support. We know we can exist in the world market. We have gone through the price cycle in the last 50 years. In the last decade, we had five tough back to back years and we never once asked the government for help. We solved that problem with our processor, Rogers Sugar.

We know we are competitive on a worldwide basis. We can compete from anywhere and we have been doing that for generations. We look at this question as one that is very important in the WTO.

One of the main sticking points at the WTO is agriculture, and one of the controversial topics is sensitive products. Sugar will be on the sensitive product list and the special product list for a lot of countries. If major players in the world scene want to change the rules, and the offers that they have made and people have acted on for a decade, that will be a very bad signal to send to all the developing countries especially.

It is in our self-interest to maintain the market that was freely given to us. Even if we sent all the production from Taber, which this year will be about 110,000 tonnes, into the United States, the U.S. has a 10 million-short tonne market. We would never send all of our production to the U.S., because in the markets we serve

épais de betterave pour raffinage et production de sucre, et ces deux produits ont effectivement été exportés. La betterave à sucre est expédiée du sud de l'Ontario vers l'État du Michigan, la valeur ajoutée est faite là-bas, et quant à nous, par l'entremise de notre transformateur, la compagnie Rogers Sugar, nous avons établi un marché aux États-Unis pour le jus épais. C'est un débouché important pour nous.

Les ventes varient d'une année à l'autre. Depuis mars, le consommateur qui achète le jus épais n'en a pas acheté, mais le prix du sucre a changé depuis le printemps et c'est donc une option que nous devons avoir à notre disposition. Nous avons expédié l'équivalent de 35 000 tonnes de sucre raffiné sous forme de jus épais aux États-Unis, ce qui représente à peu près le tiers de notre récolte durant l'année en question.

La disparition de ce marché, qui nous a été accordé librement et délibérément par les États-Unis quand ils ont mis en oeuvre les règles de l'OMC, aurait des conséquences néfastes dans l'ouest du Canada. Notre transformateur exploite deux usines. Les témoins représentant Rogers Sugar qui comparaîtront la semaine prochaine ont eu cette semaine des rencontres avec des fonctionnaires gouvernementaux ici à Ottawa et ils ont fait savoir que la dégradation continue du marché pour le sucre fabriqué dans l'ouest du Canada les forcerait à envisager de fermer l'une des deux usines de l'ouest du Canada.

Notre secteur existe depuis 82 ans. Durant cette période, nous avons connu un tarif douanier maximum de 5 p. 100 sur le sucre raffiné; il n'y a aucun droit sur le sucre brut qui entre au Canada. Nous sommes concurrentiels sur le marché mondial. Les producteurs de betterave à sucre du sud de l'Alberta, après la récolte de 1995, ont décidé à l'unanimité de cesser de recevoir un soutien ciblant cette denrée. Nous avons maintenant fait 11 récoltes sans soutien du prix. Nous savons que nous pouvons rivaliser sur le marché mondial. Nous avons vécu le cycle entier des prix au cours des 50 dernières années. Durant la dernière décennie, nous avons eu cinq années difficiles consécutives et nous n'avons jamais demandé d'aide au gouvernement. Nous avons résolu ce problème avec notre transformateur, la firme Rogers Sugar.

Nous savons que nous sommes compétitifs sur le marché mondial. Nous pouvons rivaliser avec n'importe qui et nous le faisons depuis des générations. Pour nous, cette question est très importante au niveau de l'OMC.

L'une des principales pierres d'achoppement à l'OMC est l'agriculture et l'un des sujets controversés est celui des produits sensibles. Le sucre figure sur la liste des produits sensibles et la liste des produits spéciaux dans beaucoup de pays. Si les grands acteurs sur la scène mondiale veulent changer les règles ainsi que les offres qu'ils ont faites et qui dictent la conduite des gens depuis dix ans, ce sera un très mauvais signal à envoyer à tous les pays, surtout les pays en développement.

Il est dans notre propre intérêt de maintenir le marché qui nous a été librement accordé. Même si nous exportions aux États-Unis toute la production de Taber, qui atteindra cette année environ 110 000 tonnes, le marché de ce pays est de 10 millions de tonnes américaines. Nous ne vendrions jamais la totalité de notre

— Edmonton, Calgary, Saskatoon — the population is growing quickly and our local customers want to buy sugar. We will never send all our thick juice to the United States.

In order to run the facilities at in Vancouver and Taber at decent capacity, we need that thick juice market, and we would ask the Government of Canada to respond to this proposal in the federal register in the U.S. that no new rules are needed. There is a rule now — the WTO schedules. For the sake of having an international trading system that is rules-based, that is where Canada has to stand.

We had meetings with Minister Emerson this week; our meetings with the Government of Canada have been very good. We were down in Washington, D.C., in June, where the agriculture and fisheries staff at the embassy were very supportive.

This is an important issue and we are glad to be able to talk about it here today.

Bob Friesen, President, Canadian Federation of Agriculture: I want to talk about some of the things that Mr. Webster has just talked about, but I will segue into a few other areas as well, after which I will be able to answer your questions.

Mr. Webster's comments emphasize the need for strong trade agreements — the importance of trade agreements for Canadian agriculture, the importance of fair and equitable rules and the importance of compliance with those rules once negotiated. We have recently focused a fair bit on the importance of bilateral trade agreements as well.

We still export over 60 per cent of our agricultural productions, so we need market access in other countries. We need to ensure that other countries do not take away preferential market access that we have maintained over the years. We also must ensure that we gain new preferential market access in some of these countries. As senators are well aware, the Doha Round is in suspension, which emphasizes even more the need for bilateral trade agreements.

Canadian farmers are getting tired of the fact that, although the U.S. always wants to negotiate trade agreements, when push comes to shove and Canadian farmers out-compete American farmers in their own market, they have all kinds of innovative ways to impede market access. Of course, we rely on the U.S. market because it is an important one for us. Canadian agriculture and Canadian farmers benefited from the Canada-United States Free Trade Agreement, CUSTA, and the Free Trade Agreement, FTA. It is extremely important, as

production aux États-Unis, parce que dans les marchés que nous servons — Edmonton, Calgary, Saskatoon —, la population augmente rapidement et nos clients locaux veulent acheter du sucre. Nous n'enverrons jamais aux États-Unis la totalité de notre jus épais.

Pour pouvoir exploiter à une capacité raisonnable les usines de Vancouver et de Taber, il nous faut ce marché du jus épais et nous demandons au gouvernement du Canada de répondre à cette proposition annoncée dans le Federal Register des États-Unis qu'aucune nouvelle règle n'est nécessaire. Il y a actuellement une règle, c'est le barème de l'OMC. Il faut pouvoir compter sur un système commercial international fondé sur des règles, et telle doit être la position du Canada.

Nous avons eu des rencontres cette semaine avec le ministre Emerson; nos rencontres avec les représentants du gouvernement du Canada se sont très bien passées. En juin dernier, nous sommes allés à Washington, où le personnel de l'ambassade chargé de l'agriculture et des pêches nous a appuyés solidement.

C'est une question importante et nous sommes contents de pouvoir en discuter avec vous aujourd'hui.

Bob Friesen, président, Fédération canadienne de l'agriculture : Je veux vous parler des mêmes questions que M. Webster vient d'aborder, mais je vais également faire quelques digressions, après quoi je serai en mesure de répondre à vos questions.

Les propos de M. Webster font ressortir l'importance de solides accords commerciaux — l'importance des accords commerciaux pour l'agriculture canadienne, l'importance de règles justes et équitables et l'importance du respect de ces règles une fois qu'elles ont été négociées.

Nous avons récemment beaucoup insisté sur l'importance des accords commerciaux bilatéraux. Nous exportons encore plus de 60 p. 100 de notre production agricole et il nous faut donc avoir accès aux marchés d'autres pays. Nous devons veiller à ce que les autres pays ne nous enlèvent pas l'accès préférentiel à leur marché que nous avons maintenu au fil des années. Nous devons aussi veiller à obtenir de nouveaux accès préférentiels au marché de certains de ces pays. Comme les sénateurs le savent pertinemment, les négociations de le cycle de Doha sont suspendues, ce qui fait ressortir encore davantage l'importance des accords commerciaux bilatéraux.

Les agriculteurs canadiens commencent à être fatigués de l'attitude des Américains qui, bien qu'ils soient toujours prêts à négocier des accords commerciaux, trouvent toujours une foule de manières plus innovatrices les unes que les autres de bloquer l'accès à leur marché quand les choses se corsent et que les agriculteurs canadiens surclassent les agriculteurs américains sur leur propre marché. Bien sûr, nous comptons sur le marché des États-Unis parce que c'est un marché important pour nous. L'agriculture canadienne et les agriculteurs canadiens ont été

Mr. Webster has said, that the U.S. sticks to agreements and does not impede market access whenever they feel like doing so.

I do not have to tell senators the importance of ensuring that our farmers are not hit by trade action by doing what they want to do with thick sugar beet juice. This is important to our farmers, given that they are just coming out of their worst three years for net income in their history and competing against U.S. farmers who are coming out of their best three years in their history. That illustrates clearly the strategy that the U.S. has decided to adopt in their agricultural industry. We have looked at strategy options over the last several years, especially in discussions on the comparison of government investment in agriculture in Canada with government investment in agriculture in the U.S. We often talk about the amount of money spent on agriculture in the U.S. However, it is not only about how much money is spent but also about how strategic we are in how that money is spent.

I have documents with me that illustrate some of our ideas for being more strategic in the way that we flow the money spent on agriculture in Canada. Currently, we are spending close to $5 billion per year from both levels of government and yet we are going through the worst income crisis we have faced in our history. Are we being as strategic as possible? Are we investing the money in a way that allows us to get the most utility out of it? We have some ideas on how to make the Canadian Agricultural Income Stabilization program, CAIS, more bankable and more predictable and on how we can utilize companion programs to address specific provincial needs. We emphasize the need to address the declining margin problem that exists in the grains and oilseeds sector and the horticulture sector. We will have to deal with that or our agriculture industry will continue to be decimated.

Members of the Canadian Federation of Agriculture, CFA, have begun to draft a Canadian farm bill that basically would divide the next Agricultural Policy Framework, APF, into three pillars: One is a public goods and services pillar wherein we suggest that incentive-based programs be negotiated so that our farmers can do what they would like to do but often cannot because of the income crisis. They want to be accountable and responsible and they want to ensure that they initiate and implement sustainable environmental programs, such as farm food safety, for the public good. However, they do not have the ability to pass those costs on to the consumer so the CFA suggests the creation of programs that would assist farmers in that. Such programs would create a win situation for farmers, because it would allow them to do some of these things that they would like to do, a win situation for society because it would speak to biodiversity, climate change, soil erosion, et cetera, and a win

avantagés par l'Accord commercial Canada-États-Unis, l'ACCEU, et l'Accord de libre-échange, l'ALE. Il est extrêmement important, comme M. Webster l'a dit, que les États-Unis s'en tiennent à ces accords et ne fassent pas obstacle à l'accès aux marchés dès que cela leur chante.

Je n'ai pas besoin de dire aux sénateurs toute l'importance de veiller à ce que nos agriculteurs ne soient pas frappés par des mesures commerciales pour avoir voulu vendre leur jus épais de betterave à sucre. C'est important pour nos agriculteurs, étant donné qu'ils viennent juste de connaître les trois pires années de leur histoire en termes de revenu net et qu'ils font concurrence aux agriculteurs américains qui, eux, viennent juste de connaître les trois meilleures années de leur histoire. Cela illustre clairement la stratégie que les États-Unis ont décidé d'adopter dans leur secteur agricole. Nous avons examiné des options stratégiques depuis plusieurs années, surtout dans le cadre de discussions sur l'investissement gouvernemental dans l'agriculture au Canada et aux États-Unis. On entend souvent parler des sommes consacrées à l'agriculture aux États-Unis. Cependant, ce n'est pas seulement l'importance des sommes en cause qui compte, mais aussi la manière stratégique dont cet argent est dépensé.

J'ai ici des documents qui illustrent certaines de nos idées pour une utilisation plus stratégique de l'argent consacré à l'agriculture au Canada. À l'heure actuelle, nous dépensons près de cinq milliards de dollars par année émanant des deux ordres de gouvernement, et pourtant, nous traversons la pire crise du revenu que nous ayons jamais connue dans notre histoire. Dépensons-nous de manière aussi stratégique que possible? Investissons-nous l'argent d'une manière qui nous permet d'en tirer le plus grand parti possible? Nous avons des idées sur la manière de rendre le Programme canadien de stabilisation du revenu agricole, le PCSRA, plus solide et plus prévisible et sur la manière d'utiliser les programmes complémentaires pour répondre à des besoins provinciaux particuliers. Nous insistons sur le besoin de s'attaquer au problème de la diminution de la marge dans le secteur des céréales et des oléagineux et dans le secteur de l'horticulture. Nous devrons faire quelque chose à ce propos, sinon notre agriculture va continuer de péricliter.

Les membres de la Fédération canadienne de l'agriculture ont commencé à rédiger une ébauche de projet de loi agricole canadien qui, essentiellement, diviserait le prochain cadre stratégique pour l'agriculture, le CSA, en trois piliers : le premier est un pilier des biens et services publics, et nous proposons de négocier des programmes fondés sur des incitations de manière que nos agriculteurs puissent faire ce qu'ils aimeraient faire, ce dont ils sont souvent empêchés à cause de la crise du revenu. Ils veulent être comptables et responsables et ils veulent s'assurer de mettre en oeuvre des programmes d'environnement durable, par exemple la salubrité des aliments à la ferme, pour le bien public. Cependant, ils n'ont pas la capacité de transmettre ces coûts aux consommateurs, et c'est pourquoi la FCA propose la création de programmes qui aideraient les agriculteurs à le faire. Les agriculteurs seraient gagnants si de tels programmes étaient créés, parce que cela leur permettrait de lancer certaines initiatives

situation for both levels of government because it would decrease the load on existing programs.

I have already mentioned the second pillar — business management. The third pillar, strategic growth, would take us into developing the right trade strategies and fair and equitable trade rules while ensuring that we have the tools to compete against American farmers. This is where the issue of thick sugar beet juice surfaces: What can we do to ensure that we are as strategic as possible, that we actually grow our agricultural industry toward profitability and that we ensure that we adopt some of the strategies they have in the U.S. with regard to value added, et cetera?

The CFA wrote a letter to the Honourable David Emerson, Minister of International Trade, on the sugar beet issue. The CFA supports the sugar beet industry in ensuring that we deal with this issue in such a way that will not decimate our sugar beet production in Western Canada and that will ensure continued development of export markets rather than trying to find markets elsewhere.

The Chairman: Thank you. As an aside, the committee is very interested in looking at the CFA's farm bill because that recommendation was put forward in its last report on the grains and oilseeds study last year. The committee's recommendation was for a Canadian farm bill that would be more protective of our farmers when they are in a situation like the one they face now.

We will go to questions. Mr. Webster, this issue is not always familiar to everyone so feel free to provide any additional background information.

Senator Tkachuk: Mr. Webster, it is my understanding that the sugar beet industry has made a proposal to the U.S. federal register. What happens next? You mentioned that there is a 90-day period for comments, from anyone, I assume. What is the process after that?

Mr. Webster: After November 7, when the comments are due, the process is such that the Commodity Credit Corporation and the U.S. administration will review those comments and make determinations based on some of the questions posed. The timeline for anything coming out of the proposal stage could either be very short or very extended, depending on the mix of comments returned. We attend the annual American Sugarbeet Growers Association meeting each year. We know that they will put forward a strong lobby that the sugar beet thick juice be put under their marketing allotment system. Therefore, the domestic forces in the U.S. will be pushing for a very short implementation period of any rule.

qu'ils aimeraient prendre, et la société serait gagnante parce que ce serait bon pour la biodiversité, le changement climatique, l'érosion des sols, etc., et les deux paliers de gouvernement seraient gagnants parce que cela allégerait les pressions qui s'exercent sur les programmes existants.

J'ai déjà évoqué le deuxième pilier, à savoir la gestion commerciale. Le troisième pilier, la croissance stratégique, nous amènerait à élaborer les bonnes stratégies commerciales et des règles commerciales justes et équitables, tout en veillant à ce que nous ayons les outils voulus pour faire concurrence aux agriculteurs américains. C'est ici qu'intervient la question du jus épais de betterave à sucre : que pouvons-nous faire pour agir le plus stratégiquement possible, pour assurer la croissance de notre secteur agricole et sa rentabilité, et pour veiller à adopter certaines stratégies déjà appliquées aux États-Unis en matière de valeur ajoutée, etc.?

La FCA a écrit une lettre à l'honorable David Emerson, ministre du Commerce international, au sujet de la betterave à sucre. La FCA appuie l'industrie de la betterave à sucre et il faut s'attaquer à cette question de manière à ne pas ruiner notre production de betterave à sucre dans l'Ouest du Canada et pour assurer le développement continu des marchés d'exportation, au lieu d'essayer de trouver des marchés ailleurs.

La présidente : Merci. En passant, le comité aimerait beaucoup prendre connaissance du projet de loi commercial élaboré par la FCA parce que cette recommandation était formulée dans notre dernier rapport sur les céréales et les oléagineux l'année dernière. Le comité recommandait un projet de loi commercial canadien qui protégerait davantage nos agriculteurs quand ils sont dans une situation comme celle qu'ils vivent actuellement.

Nous allons passer aux questions. Monsieur Webster, ce n'est pas tout le monde qui connaît cette question en détail, alors n'hésitez pas à nous fournir de plus amples renseignements.

Le sénateur Tkachuk : Monsieur Webster, je comprends que l'industrie de la betterave à sucre a fait une proposition publiée dans le Federal Register des États-Unis. Qu'arrive-t-il ensuite? Vous avez dit qu'il y a une période de 90 jours pendant laquelle n'importe qui, je suppose, peut faire des commentaires. Quel est le processus après cela?

M. Webster : Après le 7 novembre, échéance de la période des commentaires, le processus est le suivant : la Commodity Credit Corporation et le gouvernement des États-Unis vont examiner les commentaires en question et prendre des décisions en fonction des questions posées. L'échéance pour déboucher sur un résultat concret à partir de la proposition peut être très courte ou très longue, selon la nature des commentaires obtenus. Nous assistons à l'assemblée annuelle de l'Association américaine des producteurs de betterave à sucre. Nous savons qu'ils vont exercer de fortes pressions pour que le jus épais de betterave soit inscrit dans leur système de contingentement de mise en marché. Par conséquent, les forces intérieures aux États-Unis vont insister beaucoup pour que la période de mise en oeuvre de toute règle éventuelle soit très courte.

There are people in the United States who are very worried that this might happen because it would be an assault against an agreed trade treaty. There is no set time period, but the forces in play, the domestic sugar industry and the United States, will want it implemented right away. That is the danger we face.

Senator Tkachuk: Do people outside the United States make submissions as well?

Mr. Webster: Yes.

Senator Tkachuk: Your industry would have made them.

Mr. Webster: Yes, the Canadian Sugar Institute, which I believe will be appearing next week, is making the Canadian industry's submission.

Senator Tkachuk: Is the decision made by the U.S. Department of Agriculture and the Secretary of Agriculture, or does Congress get involved?

Mr. Webster: It would be the administration that has to do it because the Commodity Credit Corporation administers the sugar policy scheme.

Senator Tkachuk: Would they sign off on it?

Mr. Webster: Yes. It has been the northern-tier senators and congressmen, particularly in the last couple of years, who have been pushing Dr. Penn and others from the USDA when they have been appearing before congressional and Senate committees to act on this issue. There is pressure on Congress to act quickly.

Senator Tkachuk: Does sugar beet thick juice have unlimited access to the U.S. market?

Mr. Webster: Yes.

Senator Tkachuk: Are there restrictions on it?

Mr. Webster: No; there are no volume restrictions and zero duty.

Senator Peterson: In the information notes, it indicates that there is a similarity in this matter to milk protein concentrates entering from the United States into Canada. How similar is it and how do we manage that issue? Also, you had indicated that we are very small part of the American market, so why do you feel that the industry in the United States is moving against this at this time?

Mr. Webster: On the milk concentrates, I am not any kind of expert. I do not have the knowledge. I am aware that is an issue in Canada but I cannot comment on it because we do not have any dairy farmers that are sugar beet farmers.

As to why it is an issue in the United States now, I think it is because of the elections in November. The political action committees of the sugar industry in the United States donate millions of dollars to candidates. We have been at meetings of sugar beet growers in the United States and it is on the schedule for presentations at those meetings.

Il y a aux États-Unis des gens qui s'inquiètent beaucoup de cette éventualité parce que ce serait une violation d'un traité commercial ratifié. Il n'y a pas d'échéance fixe, mais les forces en jeu, l'industrie américaine du sucre et le gouvernement des États-Unis vont vouloir que ce soit mis en oeuvre tout de suite. C'est le danger qui nous guette.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que les gens de l'extérieur des États-Unis peuvent présenter des mémoires aussi?

M. Webster : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Votre industrie en aura présenté un.

M. Webster : Oui, l'Institut canadien du sucre, qui comparaîtra la semaine prochaine, sauf erreur, présente la position de l'industrie canadienne.

Le sénateur Tkachuk : La décision est-elle prise par le département de l'Agriculture et le secrétaire à l'Agriculture des États-Unis, ou bien le Congrès intervient-il?

M. Webster : C'est le gouvernement qui doit le faire parce que la Commodity Credit Corporation administre le régime applicable au sucre.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'ils vont l'approuver?

M. Webster : Oui. Ce sont les sénateurs et congressistes du Nord du pays, surtout depuis deux ans, qui ont incité à agir le Dr Penn et d'autres porte-parole du département de l'Agriculture des États-Unis quand ils ont témoigné devant des comités de la Chambre des représentants et du Sénat. Les membres du Congrès subissent des pressions pour agir rapidement.

Le sénateur Tkachuk : A-t-on un accès illimité au marché américain pour le jus épais de betterave?

M. Webster : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il des restrictions?

M. Webster : Non; il n'y a aucune restriction quant au volume et aucun droit de douane.

Le sénateur Peterson : Dans les notes d'information, on indique qu'il y a une ressemblance entre cette affaire et celle des concentrés de protéines laitières importés des États-Unis au Canada. Dans quelle mesure est-ce semblable et comment gérons-nous cette affaire? Par ailleurs, vous avez dit que nous représentons une très petite portion du marché américain, alors pourquoi, à votre avis, l'industrie américaine intervient-elle contre nous actuellement?

M. Webster : Au sujet des concentrés du lait, je ne suis pas expert, je n'y connais rien. Je sais que c'est un problème au Canada, mais je ne peux pas faire de commentaires là-dessus parce que nous n'avons aucun producteur laitier qui soit aussi producteur de betteraves.

Quant à la raison pour laquelle c'est un problème aux États-Unis actuellement, je pense que c'est à cause des élections en novembre. Les comités d'action politique du secteur du sucre aux États-Unis donnent des millions de dollars aux candidats. Nous avons assisté à des réunions des producteurs de betterave à sucre aux États-Unis et la question est à l'ordre du jour.

It is a sore point with American sugar farmers even though it is a thimbleful of sugar in their market, which is growing again by the rate of population increase. What we send is not even the annual increase in their natural market, but it is a real sore point. It is raised at Senate agriculture committee meetings in Washington and congressional meetings and it is a high-profile lobby point with the American sugar industry.

I believe it has to do mainly with the election. There is a sugar dispute going on between Mexico and the United States. On January 1, 2008, Mexico should be able technically to send about 1 million ton of sugar into the American market, which would have a big effect on their market. I do not know if anything can be done about that, so action has to be, or at least appear to be, taken. There is that little Canadian industry and, if we beat them up, we can say we did something for the American farmer.

Senator Peterson: Do the processors there have extra capacity? Are they agitating, too — the processors of the sugar beet?

Mr. Webster: If you look at the American industry as a whole — and we go before the Canadian International Trade Tribunal every five years — particularly the cane refineries in the United States have extra capacity. The hurricanes last year hit the cane growing areas in Louisiana and Florida quite badly, but the U.S. industry has rebounded and their inventory of sugar has more than tripled in the last year. They were able to make an immediate response on the farm and in the sugar refineries there to solve that problem, and they do have extra capacity. Even the quarter of 1 per cent of market share, they would rather have themselves than let us occupy.

Senator Oliver: You have pretty well answered my question — which was about whether these notices that came out on September 6, 2006, with the midterm elections in the U.S. in November, were really a lot of political posturing. You have answered that part. However, after the elections are over, do you think they will have made their statement and President Bush will be able to take a new direction?

Mr. Webster: There is political posturing. If you look at statements made by Secretary Johanns, and Dr. Penn before he left, they have been very much oriented to something has to change with the U.S. sugar market or trade talks are going to be very difficult. I think the administration sees this as legitimate trade.

The Breaux report, which the USDA has to submit to Congress on a quarterly basis, tracks shipments of thick juice and other shipments of sugar into the U.S. That report has to contain a recommendation, and the USDA has always recommended that nothing should be done about Canadian sugar beet thick juice because it is a legitimate thing. The purchaser got a binding ruling from U.S. Customs before they started taking it into the U.S., so

C'est un irritant pour les producteurs de sucre américains, même si cela ne représente qu'une goutte de sucre sur leur marché, qui connaît une croissance égale à celle de leur population. Ce que nous leur envoyons ne représente même pas l'augmentation annuelle de leur marché naturel, mais c'est un irritant. L'affaire est soulevée aux réunions du Comité sénatorial de l'agriculture à Washington et aux réunions du Congrès et le secteur américain du sucre déploie des efforts de lobbying très médiatisés.

Je crois que c'est surtout à cause des élections. Il y a un conflit du sucre entre le Mexique et les États-Unis. Le 1er janvier 2008, le Mexique devrait être en mesure techniquement d'envoyer environ un million de tonnes de sucre sur le marché américain, ce qui aurait d'énormes répercussions. J'ignore s'ils peuvent faire quelque chose à ce sujet, mais ils veulent au moins donner l'impression d'agir. Or il y a ces petits producteurs canadiens de l'autre côté; si l'on s'en prend à eux, on pourra au moins dire que l'on a fait quelque chose pour défendre l'agriculteur américain.

Le sénateur Peterson : Les transformateurs là-bas ont-ils une capacité excédentaire? Est-ce qu'ils s'agitent, eux aussi — je veux dire les transformateurs de betterave à sucre?

M. Webster : Si l'on considère l'industrie américaine dans son ensemble — nous comparaissons tous les cinq ans devant le Tribunal canadien du commerce extérieur —, les raffineries de canne des États-Unis, en particulier, ont une capacité excédentaire. Les ouragans de l'année dernière ont durement éprouvé les régions de Louisiane et de Floride où l'on cultive la canne, mais l'industrie américaine s'est bien reprise et les stocks de sucre ont plus que triplé l'année dernière. Ils ont réussi à réagir immédiatement, autant sur la ferme que dans les raffineries de sucre, pour résoudre ce problème, et ils ont maintenant une capacité excédentaire. Même ce quart de 1 p. 100 de part du marché, ils préféreraient s'en emparer eux-mêmes plutôt que de nous le laisser.

Le sénateur Oliver : Vous avez en grande partie répondu à la question que je voulais poser, à savoir si les avis qui ont été publiés le 6 septembre 2006, compte tenu des élections de mi-mandat qui auront lieu aux États-Unis en novembre, n'étaient en réalité que pure gesticulation politique. Vous avez répondu à cela. Cependant, après les élections, pensez-vous qu'ils auront livré leur message et que le président Bush pourra prendre une nouvelle direction?

M. Webster : C'est certain qu'il y a de la gesticulation politique. Si l'on revient sur les déclarations faites par le secrétaire Johanns et par le Dr Penn avant son départ, les deux disaient en substance qu'il fallait que quelque chose change dans le marché américain du sucre, sinon les pourparlers commerciaux seront très difficiles. Je pense que le gouvernement considère qu'il s'agit de commerce légitime.

Le rapport Breaux, que le département de l'Agriculture des États-Unis doit présenter tous les trimestres au Congrès, fait état des expéditions de jus épais et d'autres formes de sucre aux États-Unis. Ce rapport doit contenir une recommandation et le département de l'Agriculture a toujours recommandé de ne rien faire à propos du jus épais de betterave à sucre en provenance du Canada parce que c'est légitime. L'acheteur a obtenu une décision

all the paperwork was reviewed and approved by the administration. It is political posturing that we hope goes away, but we know the U.S. sugar lobby will not be quiet after the elections.

Senator Oliver: Mr. Friesen, you said you were going to do something about declining margins, particularly in grains and oilseeds in the horticulture sector. I am always interested to hear about new ways that the margins for farmers can be improved. How are you going to do that?

Mr. Friesen: We have implored the AFC to analyze whether a contributory top tier in CAIS would be better than what the top tier currently does for farmers. When you talk about the declining margin issue, because triggering CAIS is based on historical margins, the lower those margins go, the less chance there is of triggering money in a claim year. That is the problem.

We are suggesting that they look at the merit of changing the top tier of CAIS to a NISA-like tier, so that farmers' contributions would be based on sales rather than on margins. They would make contributions and have matching contributions from both levels of government, which would give them more bankability and predictability — at least in the top tier.

We are not asking for outright implementation of that. Right now, we are simply asking the department to do the analysis to see whether that would work and whether farmers would be happier with that bankability and predictability than what is currently happening in that top tier — and whether that would give us better utility for the money we are spending. CAIS is flowing records levels of money, but they do not seem to be always flowing where they should be flowing; it has not created that predictability and bankability.

The other thing we are in discussions on is whether, if we brought back the ability for provinces to use some of the federal dollars to develop companion programs — if they contributed their own 40 cents and they could use some of the federal 60 cents — that would then allow provinces to address the declining margin in their province. The problem is the same across Canada, but we are beginning to realize that perhaps how we address that problem needs to be different from province to province and that that could be done through companion programs.

Senator Oliver: I would think the provinces would be concerned that if they started developing some of those companion programs it may encourage the federal government to draw back on some of the programs to which they are contributing.

exécutoire des Douanes américaines avant de commencer à importer le produit aux États-Unis, de sorte que toutes les formalités ont été étudiées et approuvées par le gouvernement. Ce sont des gestes purement politiques et nous espérons que les intervenants vont se calmer, mais nous savons que le lobby américain du sucre ne va pas rester tranquille après les élections.

Le sénateur Oliver : Monsieur Friesen, vous avez dit que vous prendriez des mesures au sujet des marges qui diminuent, surtout dans les secteurs des céréales et oléagineux et de l'horticulture. Dès qu'on me parle de nouvelles manières d'augmenter les marges des agriculteurs, je suis toujours intéressé. Comment allez-vous faire?

M. Friesen : Nous avons imploré l'AFC de faire une analyse pour voir si un niveau supérieur de contribution au PCSRA pourrait apporter aux agriculteurs de plus grands avantages que ceux obtenus actuellement dans le cadre du niveau supérieur. Quand on parle du problème de la baisse des marges, comme le seuil de déclenchement du PCSRA est établi en fonction des marges observées historiquement, plus les marges sont faibles, moins il y a de chance d'obtenir un paiement dans une année donnée. Voilà le problème.

Nous proposons d'examiner s'il ne serait pas avantageux de remplacer le niveau supérieur du PCSRA par un niveau semblable à celui du CSRN, de manière que les contributions des agriculteurs soient calculées en fonction des ventes et non pas des marges. Il en résulterait des contributions égales des deux paliers de gouvernement, ce qui donnerait des paiements plus prévisibles, du moins pour le niveau supérieur.

Nous ne demandons pas qu'on prenne immédiatement cette mesure. Pour l'instant, nous demandons simplement au ministère de procéder à l'analyse pour voir si cela pourrait marcher et si les agriculteurs seraient plus satisfaits de cette assurance et de cette prévisibilité, par rapport à la situation actuelle du niveau supérieur, et aussi si cela nous en donnerait plus pour notre argent. L'argent coule à flots au PCSRA et les transactions atteignent des montants records, mais l'argent ne semble pas toujours couler au bon endroit; le programme n'a pas créé cette assurance et cette prévisibilité.

Par ailleurs, nous avons des discussions pour voir ce qui se passerait s'il était de nouveau possible pour les provinces d'utiliser une partie de l'argent fédéral pour créer des programmes complémentaires — si les provinces versaient leur propre 40 cents et pouvaient ensuite utiliser une partie des 60 cents versés par le fédéral —, ce qui permettrait aux provinces de remédier à la baisse des marges de leurs agriculteurs. Le problème est le même partout au Canada, mais nous commençons à nous rendre compte que nous devons peut-être nous y attaquer différemment d'une province à l'autre et que cela pourrait se faire au moyen de programmes complémentaires.

Le sénateur Oliver : Il me semble que les provinces craindraient, si elles commençaient à lancer des programmes complémentaires, que cela puisse encourager le gouvernement fédéral à se retirer de certains programmes auxquels il contribue actuellement.

Mr. Friesen: We are not suggesting that the federal government pull back. We are suggesting that we use the CAIS program as the basis for some of the things that we are suggesting be added to ensure that we get that bankability and predictability. Let us take for example the companion program that the grains and oilseeds sector in Ontario has suggested for their own province. That would create more stability in the grains and oilseeds sector and take a great load off the CAIS program. We would like an analysis of whether the savings in CAIS, as a result of creating stability in the grains and oilseeds sector and the horticulture sector, would take enough of a load off CAIS to pay for the companion program.

Senator Oliver: Have you had a chance to run these ideas by any farmers in the West yet?

Mr. Friesen: Our member organizations have run it past farmers, and that has been interesting because, as I said earlier, the problem is the same, but how farmers would like it addressed varies from province to province.

Senator Gustafson: I was going to ask about the American election, but that has been covered. I believe that is the source of the problem. Border security adds to it in some sense, especially from the American perspective.

With regard to grains and oilseeds, Mr. Friesen alluded to the fact that the last three years have been our most difficult years while they have been the best years for the Americans.

Do you believe that Canadian interests in agriculture have really looked at the global problem we are facing? We are not able to compete in the global situation because of the subsidies of the Europeans and the Americans. That will not change. We have quit buying the lie that we will get the Americans off of subsidies. In the last year or two, I have not heard the bureaucracy saying that we will get them off of subsidies.

On the other hand, we have not done anything to meet that. Look at freight rates since the Crow rate has gone. If you delivered 2,000 bushels of No. 1, 12-protein durum wheat, you would get a cheque for $6,000. From that $6,000, $3,000 would go to freight and handling charges, and you would end up with $3,000. That is not adequate payment for 2,000 bushels of grain.

Farmers are facing an impossible situation. The research that I have done shows that this is starting to affect land prices very seriously, especially in Saskatchewan and parts of Manitoba. It seems that the oil boom in Alberta has kept land prices stable. This will have a serious impact on the agricultural sector.

I hear dissatisfaction from farmers with regard to the CAIS program.

I should like your comments, particularly on the global situation.

M. Friesen : Nous ne proposons pas que le gouvernement fédéral se retire. Nous suggérons d'utiliser le PCSRA comme point de départ pour ajouter certains éléments qui nous apparaissent nécessaires pour obtenir cette assurance et cette prévisibilité. Prenons par exemple le programme complémentaire que le secteur des céréales et des oléagineux de l'Ontario a proposé pour sa propre province. Cela créerait une plus grande stabilité dans le secteur des céréales et oléagineux et soulagerait énormément le PCSRA. Nous voudrions qu'on fasse une analyse pour voir si les économies réalisées au titre du PCSRA, grâce à l'instauration de la stabilité dans le secteur des céréales et oléagineux et le secteur de l'horticulture, allégeraient suffisamment le fardeau du PCSRA pour financer le programme complémentaire.

Le sénateur Oliver : Avez-vous eu l'occasion de présenter ces idées à des agriculteurs de l'Ouest?

M. Friesen : Nos organisations membres les ont présentées aux agriculteurs et l'exercice a été intéressant parce que, comme je l'ai dit tout à l'heure, le problème est le même, mais la manière dont les agriculteurs aimeraient qu'on s'y attaque varie d'une province à l'autre.

Le sénateur Gustafson : J'allais vous interroger sur les élections américaines, mais le sujet a déjà été abordé. Je crois que c'est la source du problème. La sécurité aux frontières y contribue dans une certaine mesure, surtout du point de vue des Américains.

Pour ce qui est des céréales et oléagineux, M. Friesen a fait allusion au fait que les trois dernières années ont été nos plus difficiles, tandis qu'elles ont été les meilleures pour les Américains.

Croyez-vous que les intervenants canadiens en agriculture ont suffisamment approfondi le problème planétaire auquel nous sommes confrontés? Nous ne sommes pas capables de faire concurrence sur le marché mondial à cause des subventions versées par les Européens et les Américains. Cela ne changera pas. Nous avons cessé de croire au mensonge voulant que l'on obtiendra des Américains qu'ils mettent fin aux subventions. Depuis un an ou deux, je n'ai pas entendu les fonctionnaires dire qu'on va les amener à faire cela.

Par contre, nous n'avons rien fait pour y remédier. Il suffit de voir les tarifs marchandises depuis que le tarif du Nid-de-Corbeau a été supprimé. Quant on livre 2 000 boisseaux de blé dur n° 1 à 12 p. 100 de protéines, on reçoit un chèque de 6 000 $. De cette somme, la moitié sert à payer les frais de transport et de manutention et l'on se retrouve avec 3 000 $. Ce n'est pas un paiement satisfaisant pour 2 000 boisseaux de grain.

Les agriculteurs sont dans une situation impossible. D'après mes recherches, cela commence à faire baisser sérieusement le prix des terres, surtout en Saskatchewan et dans certaines régions du Manitoba. Il semble qu'en Alberta, le boom pétrolier ait stabilisé les prix. Tout cela aura de graves répercussions sur le secteur agricole.

J'entends les agriculteurs exprimer leur mécontentement au sujet du PCSRA.

Je voudrais entendre vos commentaires, surtout sur la situation mondiale.

Mr. Friesen: You began by talking about how the American election is affecting the sugar issue. I believe that to be true. I think the mid-term elections also affected their approach in Doha. The administration is willing to say all kinds of things when it comes to reducing domestic support, but let us keep in mind that the house decides how much they will spend on agriculture, so the administration can say whatever it wants. They obviously did not dare submit a proposal that suggested deeper cuts than what they had already submitted.

Having said that, their proposal would have resulted in them having to move some money around, and they would have had to decrease some of their most trade-distorting programs. However, their overall cuts did not put them below their actual spending in 2001. People have said that, regardless of whether there is a deal, the U.S. was going to spend the same amount of money.

The other thing that affected their Doha negotiations is the farm bill. I think that the fast-track vote on the Doha agreement and the vote on the farm bill is basically the same thing. If the administration were going to create too deep a cut in domestic support, I think they would have voted «no» in the fast track anyway. We are concerned about the next farm bill.

As far as domestic is concerned, we have a lot of government money in the pipeline. I would never say that we have enough. The issue of how much more money has to be spent in agriculture is outstanding. What is not outstanding is the need for better strategy. The U.S. has adopted an approach that primes the pump at the bottom. It cross-subsidizes into the livestock feeding industry and the biofuel industry. That is how they primed the pump in agriculture. Their strong biofuel industry was built on their farm bill.

We sometimes encourage farmers to diversify into crops that have not been affected by the farm bill. You will recall that, in Saskatchewan, farmers diversified into pulse crops because they were advised to grow crops that did not have to compete against the high subsidies in the U.S. They did that and then the U.S. included some of those in their latest farm bill.

They are priming the pump. In fact, about 95 per cent of their amber spending goes to five agricultural commodities. Of course, that accrues benefits to every part of the food chain. We need to be more strategic in how we invest our money.

As far as the CAIS program, it does work better for some agricultural sectors than others. It has worked fairly well for the red meat sector because that sector has shorter downward spikes and quicker recoveries than we have seen in the grains and oilseeds sector. Perhaps that is also the reason replacing the top tier in CAIS with a NISA-like tier is an important baby step toward addressing the declining margins. The fact that CAIS

M. Friesen : Vous avez dit au début que les élections américaines jouent un rôle dans le dossier du sucre. Je crois que c'est vrai. Je crois que les élections de mi-mandat ont également influé sur l'approche des Américains à Doha. Le gouvernement est prêt à dire tout ce que l'on voudra pour ce qui est de diminuer l'aide aux agriculteurs, mais n'oublions pas que c'est la Chambre qui décide combien on va consacrer à l'agriculture, de sorte que le gouvernement peut bien dire n'importe quoi. Manifestement, ils n'ont pas osé faire une proposition comportant des réductions encore plus fortes que celles qu'ils avaient déjà proposées.

Cela dit, leur proposition les aurait obligés à réaffecter certains fonds et il leur aurait fallu sabrer certains de leurs programmes causant le plus de distorsion commerciale. Cependant, globalement, les réductions proposées ne les amenaient pas à un niveau inférieur à leurs dépenses réelles de 2001. On disait que, peu importe que l'on réussisse ou non à s'entendre, les États-Unis allaient dépenser le même montant.

L'autre facteur qui a influé sur les négociations de Doha, c'est le projet de loi agricole. Je pense que le vote approuvant la voie rapide pour l'accord de Doha et le vote sur le projet de loi agricole, c'est essentiellement la même chose. Si le gouvernement voulait réduire fortement le soutien interne, je pense qu'on aurait voté non de toute façon quand il s'est agi de voter la voie rapide. Nous sommes inquiets au sujet du prochain projet de loi agricole.

Pour ce qui est du soutien interne, nous avons beaucoup d'argent provenant du gouvernement. Je ne dirai jamais que nous en avons assez. Quant à savoir de combien il faudrait augmenter le montant consacré à l'agriculture, cela reste à déterminer. Ce qui est établi, par contre, c'est le besoin d'une meilleure stratégie. Les États-Unis ont adopté une approche consistant à amorcer la pompe, pour ainsi dire, en versant des subventions croisées aux secteurs de l'engraissement du bétail et du biocarburant. Voilà comment les Américains ont amorcé la pompe dans le secteur agricole. C'est grâce à leur projet de loi agricole qu'ils ont une industrie du biocarburant florissante.

On encourage parfois les agriculteurs à se diversifier dans des cultures qui n'ont pas été touchées par le projet de loi agricole. Vous vous rappellerez qu'en Saskatchewan, les agriculteurs se sont lancés dans la culture des légumineuses parce qu'on leur a conseillé de produire des denrées qui n'auraient pas à rivaliser contre des produits fortement subventionnés aux États-Unis. Ils l'ont fait, après quoi les États-Unis ont inclus certaines de ces denrées dans leur dernier projet de loi agricole.

Ils amorcent la pompe. En fait, environ 95 p. 100 de leurs dépenses dans la catégorie orange sont consacrées à cinq denrées agricoles. Bien sûr, les retombées se répercutent à tous les maillons de la chaîne de l'alimentation. Nous devons investir notre argent de manière plus stratégique.

Pour ce qui est du PCSRA, il donne de meilleurs résultats dans certains secteurs agricoles que dans d'autres. Il a été assez satisfaisant pour le secteur de la viande rouge parce que ce secteur a des périodes de marasme plus courtes et des reprises plus rapides par rapport à ce que nous avons vu dans le secteur des céréales et oléagineux. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle remplacer le niveau supérieur du PCSRA par un niveau semblable au CSRN

works better for some commodities than for others is also the reason we should address part of the declining margin problem with companion programs.

Senator Gustafson: With regard to the red meat industry, I was in Minot, North Dakota, on the weekend and I met seven cattle liners heading for Kansas with Canadian calves. That flow south in the cattle industry is the only thing that keeps the cattle market as strong as it has been. We do not have that in the grain industry. We have had it in canola, flax, and off-board grains, and that has basically kept the farmers alive for the last six or seven years. We have not had it in the wheat and barley industry that is handled by the Wheat Board.

As a result, rather than some kind of a working agreement with the U.S., we have confrontation, and that has never been positive for the grains and oilseeds industry.

Mr. Friesen: We have a free trade agreement with the U.S. Their farm bill — and this goes back to the sugar issue as well — has helped to pay for value adding in the U.S. It is drawing livestock feeding and sugar processing, et cetera, into the U.S., because their farm bill is attracting value-added inputs. That is why we believe we need to invest more top-down money in value added in Canada as well.

Their farm bill has attracted a lot of value added that we would like to keep in Canada. We become reliant on that market and that is why we can ill afford them closing the door suddenly on part of the industry that they have created for Canadian primary production.

Senator Gustafson: I have never seen the American farmers as happy with their lot as they are right now; I have never seen the Canadian situation vis-à-vis grains and oilseeds in such a devastating state of affairs.

The Chairman: It is in a devastating situation at the moment with sugar beets.

Senator Callbeck: Thank you, gentlemen, for coming here this morning.

I am sure you are aware that recently there has been an announcement on Prince Edward Island about establishing an ethanol plant, a pilot project, using sugar beets. Do you know of other plants like this in Canada or the United States?

Mr. Webster: In terms of ethanol production out of sugar beet, there are facilities in Europe that do that. In the U.S., they do not have any ethanol facilities for sugar as a feedstock.

The United States Department of Agriculture came out with a study in July on ethanol production from sugar versus other feedstocks and the National Academy of Sciences in the United

serait une première mesure importante pour remédier au problème de la baisse des marges. Le fait que le PCSRA fonctionne mieux pour certaines denrées que pour d'autres est également la raison pour laquelle nous devrions faire appel à des programmes complémentaires pour contribuer à résoudre le problème de la baisse des marges.

Le sénateur Gustafson : Au sujet du secteur de la viande rouge, je suis allé à Minot, au Dakota du Nord, en fin de semaine, et j'ai rencontré sept bétaillères qui transportaient des veaux canadiens vers le Kansas. C'est uniquement grâce à ces expéditions vers le Sud que le secteur du bétail est demeuré aussi solide. Nous n'avons pas cela dans le secteur des céréales. Nous l'avions pour le canola, le lin et les céréales hors-Commission, et c'est essentiellement ce qui a permis aux agriculteurs de survivre depuis six ou sept ans. Nous ne l'avons pas dans le secteur du blé et de l'orge, denrées qui sont commercialisées par la Commission du blé.

En conséquence, au lieu d'une entente avec les États-Unis, nous avons la confrontation, ce qui n'a jamais été à l'avantage du secteur des céréales et des oléagineux.

M. Friesen : Nous avons un accord de libre-échange avec les États-Unis. Leur projet de loi agricole — cela vaut également pour le dossier du sucre — a aidé à payer la valeur ajoutée aux États-Unis. Cette mesure attire aux États-Unis l'engraissement du bétail et la transformation du sucre, ou autre, parce qu'elle attire les activités à valeur ajoutée. C'est pourquoi nous croyons que nous devons également investir davantage d'argent dans la valeur ajoutée au Canada.

Le projet de loi agricole américain a attiré beaucoup de valeur ajoutée que nous aimerions conserver au Canada. Nous devenons dépendants de ce marché et c'est pourquoi nous ne pouvons guère nous permettre de les laisser fermer soudainement la porte à ce secteur qu'ils ont créé pour la production primaire canadienne.

Le sénateur Gustafson : Je n'ai jamais vu les agriculteurs américains aussi contents de leur sort qu'ils le sont actuellement; je n'ai jamais vu la situation canadienne dans le secteur des céréales et oléagineux aussi catastrophique qu'actuellement.

La présidente : La situation présente est catastrophique dans le secteur de la betterave à sucre.

Le sénateur Callbeck : Merci, messieurs, d'être venus ce matin.

Je suis certaine que vous êtes au courant que l'on a récemment annoncé à l'Île-du-Prince-Édouard l'ouverture, dans le cadre d'un projet pilote, d'une usine de fabrication d'éthanol à partir de la betterave à sucre. À votre connaissance, existe-t-il d'autres usines de ce genre au Canada ou aux États-Unis?

M. Webster : Il existe en Europe des usines de fabrication d'éthanol à partir de la betterave à sucre. Aux États-Unis, il n'y a aucune usine de fabrication d'éthanol utilisant le sucre comme matière première.

Le département de l'Agriculture des États-Unis a publié en juillet une étude sur la production d'éthanol à partir du sucre, en comparaison d'autres matières premières, et l'Académie nationale

States came out with a study on biofuels that rates the viability of various feedstocks. I do not think the U.S. industry is headed that way. The American sugar beet farmer would probably rather grow corn or soybean to produce some kind of biofuel.

Historically, sugar has been a contender. We have been in touch with the Prince Edward Island Federation of Agriculture within the last two months on this topic. We have been sending Mike Nabuurs all the farming information and cost of production, and so on, that relates to sugar beet in Alberta. It would be nice if an ethanol plant comes into play. Mr. Nabuurs says that the farmers in your province are very interested. We hope that it works out, but try to use the ethanol domestically. If we try to export it, some restriction might pop up.

Senator Callbeck: You mentioned that in the U.S. you thought the farmers would rather look at corn or another product rather than sugar beets. Why is that?

Mr. Webster: It is mainly because of the cost of converting the sugar beet into ethanol and also the amount of energy you get out of that amount of sugar beet. So far as the economics are concerned, soybean and corn appear to be more viable in the United States. In Brazil, they have turned huge quantities of sugar cane into ethanol and they have the scale up that makes that an economically attractive option. However, in the U.S., the industry does not seem headed that way.

Mr. Friesen: I am being told that we have the technology to create ethanol out of anything that we want but that some is more efficient than others.

This raises another important point that I briefly mentioned earlier — that is, the importance of creating an ethanol industry in Canada but ensuring that the feedstock comes from domestic production and ensuring that the benefits of the ethanol industry should accrue not only to the farm gate but also to our manufacturing part of that sector and ensuring that it can be profitable as well.

We had the president of the U.S. corn growers speak at our semi-annual meeting. We have subsidy envy and we have a bit of fun giving them a hard time, but he was blunt about it. He said, «We like the farm bill.» He is a corn producer. He said, «Why would I produce corn for food for $2 when I can produce corn for ethanol for $9?» That is the example he used. It has been extremely successful for them. We think we have a lot of opportunity there as well. We must be careful that we do it right, so that, again, it does not either just simply pull the feedstock out of the U.S. or it draws our production into the U.S. for their ethanol industry.

des sciences des États-Unis a publié une étude sur les biocarburants dans laquelle on évalue la rentabilité de diverses matières premières. Je ne pense pas que l'industrie américaine s'oriente dans ce sens. Le producteur américain de betterave à sucre préférerait probablement cultiver du maïs ou du soya pour produire un biocarburant quelconque.

Historiquement, le sucre était sur les rangs. Au cours des deux derniers mois, nous avons communiqué avec la Fédération de l'agriculture de l'Île-du-Prince-Édouard à ce sujet. Nous avons envoyé à Mike Nabuurs tous les renseignements sur la culture, le coût de production, etc., de la betterave à sucre en Alberta. L'implantation d'une usine d'éthanol serait bien accueillie. M. Nabuurs dit que les agriculteurs de votre province sont très intéressés. Nous espérons que cela va marcher, mais il faut essayer de consommer l'éthanol au Canada. Si nous essayons de l'exporter, des restrictions pourraient être imposées.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit qu'aux États-Unis, à votre avis, les agriculteurs préféreraient cultiver du maïs ou une autre denrée plutôt que la betterave à sucre. Pourquoi?

M. Webster : C'est principalement à cause du coût de la transformation de la betterave à sucre en éthanol et aussi de la quantité d'énergie qu'on peut en tirer. Jusqu'à maintenant, sur le plan économique, le soya et le maïs semblent plus rentables aux États-Unis. Au Brésil, on transforme d'énormes quantités de canne à sucre en éthanol et les Brésiliens ont les économies d'échelle rendant cette option économiquement attrayante. Par contre, aux États-Unis, l'industrie ne semble pas s'orienter dans cette direction.

M. Friesen : On me dit que nous avons la technologie voulue pour fabriquer de l'éthanol à partir de n'importe quoi, mais que certains produits sont plus efficaces que d'autres.

Cela soulève un autre point important que j'ai évoqué brièvement tout à l'heure, à savoir l'importance de créer une industrie de l'éthanol au Canada, mais aussi de s'assurer que les matières premières soient produites localement et que les retombées de l'industrie de l'éthanol bénéficient non seulement aux producteurs primaires, mais aussi au secteur de la fabrication; il faut aussi s'assurer que ce soit rentable.

Le président de l'Association des producteurs de maïs des États-Unis a pris la parole à notre assemblée semi-annuelle. Nous leur envions leurs subsides et nous prenons un malin plaisir à leur donner du fil à retordre, mais il n'y est pas allé par quatre chemins. Il a dit : « Nous aimons le projet de loi agricole ». Il est producteur de maïs. Il a dit : « Pourquoi produirais-je du maïs destiné à la consommation à 2 $ quand je peux produire du maïs destiné à la fabrication d'éthanol pour 9 $? » C'est l'exemple qu'il a donné. Ils ont eu énormément de succès dans ce secteur. Nous pensons que les possibilités sont très intéressantes pour nous aussi. Nous devons faire attention de bien faire les choses pour éviter, encore une fois, que l'on se contente d'importer les matières premières des États-Unis, ou encore que toute notre production soit exportée aux États-Unis pour le secteur américain de l'éthanol.

Senator Callbeck: To have a plant that is viable, how many ıcres of sugar beets would you need? I assume there is a crop ·otation here.

Mr. Webster: Sugar beets should be grown on a four-year ·otation, to prevent disease buildup in the soil. That is what we ›perate on in Alberta.

If you look at North America, Taber went through about a ;60-million expansion in the late 1990s, an expansion that ›rought us up to 6,000 metric tonnes of slice a day. That is an :verage size for a modern sugar beet plant in North America. You ıeed that size of plant with that kind of slice capacity and omewhere between 30,000 and 40,000 acres of production each ear. That means you need 120,000 acres of rotation available.

The Chairman: Before we go to a second round, I wanted to omment briefly on something that our colleague enator Gustafson has said and we have been struggling with ver the last year or so. Never in our history has the grains and ilseeds industry been in worse shape, which is devastating people cross the country. The sugar beet industry has been counted on ›r a long time. In the mid-1980s, it was shut down, almost ırough a government mistake. We saw a tremendous impact ithin a year in the small communities surrounding that area here the sugar beets were being grown. The loss of that industry ffected the way the towns were able to do business and sell their roducts, everything from heavy boots up.

We are in the process of conducting a study that will continue to next year. We will be talking to farmers around the country ›out rural poverty, because these kinds of issues — for example, hat has happened within the last short while with the sugar beet dustry — trigger what the sense of rural poverty can be all ›out.

To what point can we play this game with the Americans fore that plant in Taber would shut down? What can you ıagine would be the effect, not just on Taber but on other mmunities in that area?

Mr. Webster: The Rogers Sugar officials will appear here. We ve talked about this with them. There is not much room to ›ve at all before one of the two facilities in Western Canada ıse because we must maintain volume. We need markets. If ırkets are taken away, or if our market is given away in trade gotiations and we do not get anything else, there is less ›duction and it closes.

Sugar beet farmers are just about finished harvest in southern ›erta right now. They will bring in $40 million in income from ;ar beet. The effect on Taber, Vauxhall and Bow Island would devastating for that $40 million to disappear out of the ›nomy.

Le sénateur Callbeck : Pour avoir une usine rentable, combien d'acres de betterave à sucre faut-il? Je suppose qu'il y a rotation des récoltes.

M. Webster : La betterave à sucre devrait être cultivée dans le cadre d'une rotation quadriennale, pour empêcher l'accumulation de pathogènes dans le sol. C'est ce que nous faisons en Alberta.

Si l'on compare à l'ensemble de l'Amérique du Nord, l'usine de Taber a bénéficié à la fin des années 1990 d'un agrandissement de 60 millions de dollars qui a porté sa production à 6 000 tonnes métriques par jour. C'est une production moyenne pour une usine moderne de betterave à sucre en Amérique du Nord. Il faut une usine de cette taille ayant une capacité de cet ordre et environ 30 000 à 40 000 acres cultivés chaque année. Cela veut dire qu'il faut 120 000 acres cultivés en alternance.

La présidente : Avant de commencer le deuxième tour, je voudrais faire un bref commentaire sur une question que notre collègue le sénateur Gustafson a soulevée et avec laquelle nous nous débattons depuis environ un an. Jamais dans notre histoire le secteur des céréales et des oléagineux n'a-t-il été en aussi mauvaise posture, ce qui est ruineux pour des Canadiens d'un bout à l'autre du pays. Quant au secteur de la betterave à sucre, on compte sur lui depuis longtemps. Au milieu des années 1980, il a été fermé, quasiment à cause d'une erreur du gouvernement. Les répercussions ont été terribles en moins d'un an dans les petites localités qui entourent la région où la betterave à sucre est cultivée. La perte de ce secteur s'est répercutée sur la fabrication et la vente des produits dans les villes en question, notamment les bottes et d'autres produits.

Nous sommes en train de faire une étude qui se poursuivra l'année prochaine. Nous aurons des entretiens avec des agriculteurs des quatre coins du pays au sujet de la pauvreté rurale, parce que les problèmes de ce genre — par exemple ce qui s'est passé ces derniers temps dans le secteur de la betterave à sucre — font craindre les pires calamités en termes de pauvreté rurale.

Jusqu'où pouvons-nous aller dans cette confrontation avec les Américains avant que l'usine de Taber ferme ses portes? Quelles conséquences envisagez-vous, pas seulement pour Taber, mais pour d'autres localités de cette région?

M. Webster : Les représentants de Rogers Sugar vont témoigner devant le comité. Nous en avons discuté avec eux. Il n'y a pas beaucoup de marge de manoeuvre entre la situation actuelle et la fermeture de l'une des deux usines de l'ouest du Canada, parce que nous devons maintenir le volume. Il nous faut des débouchés. Si l'on nous enlève des débouchés, ou bien si l'on renonce à notre marché dans le cadre des négociations commerciales sans rien obtenir en échange, la production baisse et l'usine ferme.

Les producteurs de betterave à sucre ont presque terminé la récolte dans le sud de l'Alberta. La betterave leur rapportera 40 millions de dollars de revenu. Les conséquences pour Taber, Vauxhall et Bow Island seraient catastrophiques si ces 40 millions de dollars étaient retirés de l'économie.

Taber has a population of about 8,000. In the last year we have seen a Wal-Mart, a Tim Hortons and a Boston Pizza go up across the street from the sugar factory. If that factory becomes an empty building, then all these investments that other people have made in the business, and the retail that brings, will be severely jeopardized.

I moved to Taber in 1993, and on the main street and the adjoining streets there were shops that had been empty until about 18 months ago, because miraculously, contrary to many people's fears, when Wal-Mart moved in, the downtown did not empty out. All those empty spots have filled in. I would say that 70 per cent of the commercial vacancy rate in Taber was occupied.

Vauxhall has the biggest sugar beet acreage, about 12,000 acres. If that disappears, it will be replaced by grain, because the french fry factories were built in Southern Alberta when the Canadian dollar was at 70 cents. Now, at 90 cents, we will not add 30,000 more acres of potatoes or anything else. If the sugar beet industry disappears, it will not be replaced on the farm by an equivalent income but by a lesser income from grains, which are suffering the worst crisis that has been faced in a long time.

It is a very important to our Southern Alberta communities and farms that sugar beet stays in place. We have invested hundreds of millions of dollars in irrigation infrastructure there, both the Alberta government and farmers, and that is not necessary to grow grain. We can do that on dry land.

Senator Gustafson: The oil boom, in Saskatchewan at least, and I think in Alberta, has created two economies. The tremendous oil boom has been a negative in many of the agricultural economies, because you cannot hire a man. It is good for the pocketbook of the provincial government; there is no question about that. The small towns have boomed with the oil boom. How much of that effect is present in Taber and the surrounding area?

Mr. Webster: Taber and Vauxhall have small oil industries and service sectors. Certainly, one cannot find a person to hire to do almost anything. When we met with Minister Emerson on Tuesday, he was talking about truck driving and possibly visiting the sugar beet area. We said to him: You have a Class 1. If you come out, we will show you the sugar beet industry right up close. It was hard to get truck drivers to take the beets from the farm.

Senator Tkachuk: This letter to Ministers Emerson, Solberg, Strahl, etc., has no signature.

The Chairman: It is from the Lethbridge Chamber of Commerce, I believe.

La population de Taber est d'environ 8 000 habitants. Depuis un an, un Wal-Mart, un Tim Hortons et un Boston Pizza ont ouvert leurs portes juste en face de l'usine de sucre. Si cette usine devient désaffectée, tous ces investissements que d'autres ont consentis et les ventes au détail que cela apporte seront sérieusement compromis.

J'ai déménagé à Taber en 1993 et sur la rue principale et les rues adjacentes, il y avait des magasins qui étaient vides jusqu'à il y a environ un an et demi, après quoi, miraculeusement, contrairement à ce que beaucoup de gens craignaient, quand Wal-Mart est venu s'installer, le centre-ville n'est pas devenu un désert. Des commerçants sont venus s'installer dans tous les locaux vacants. Je dirais que 70 p. 100 des locaux commerciaux de Taber sont occupés.

Vauxhall a la plus grande superficie plantée en betterave à sucre, environ 12 000 acres. Si cela disparaît, ce sera remplacé par les céréales, car des usines de patates frites ont été construites dans le sud de l'Alberta quand le dollar canadien était à 70 cents. Aujourd'hui, à 90 cents, nous n'ajouterons pas 30 000 acres de pommes de terre ou de quoi que ce soit d'autre. Si le secteur de la betterave à sucre disparaît, il ne sera pas remplacé par un revenu agricole équivalent, mais par un revenu inférieur tiré des céréales, qui souffrent actuellement de la pire crise depuis longtemps.

Il est très important pour nos localités et exploitations agricoles du sud de l'Alberta que l'on continue de cultiver la betterave à sucre. Nous avons investi des centaines de millions de dollars en infrastructure, à la fois le gouvernement de l'Alberta et les agriculteurs, et tout cela n'est pas nécessaire pour cultiver des céréales. Nous pouvons le faire sur des terres arides.

Le sénateur Gustafson : Le boom pétrolier, tout au moins en Saskatchewan, et je pense en Alberta aussi, a créé deux économies. Cet extraordinaire essor pétrolier a eu des conséquences négatives dans beaucoup d'économies agricoles, parce que l'on ne trouve plus personne à embaucher. C'est bon pour les rentrées fiscales du gouvernement provincial, il n'y a aucun doute là-dessus. Les petites villes ont prospéré grâce au boom pétrolier. Dans quelle mesure Taber et les localités environnantes en bénéficient-elles?

M. Webster : Taber et Vauxhall ont de petits secteurs pétroliers et des services. Chose certaine, on n'arrive pas à trouver des gens à embaucher pour presque n'importe quel travail. Nous avons rencontré le ministre Emerson mardi et ce dernier nous parlait de camionnage et peut-être de visiter la région productrice de betterave à sucre. Nous lui avons dit : Vous avez une première classe. Si vous venez, nous allons vous montrer l'industrie de la betterave à sucre de près. C'était difficile de trouver des camionneurs pour transporter la betterave à partir de la ferme.

Le sénateur Tkachuk : Cette lettre adressée aux ministres Emerson, Solberg, Strahl, ou autre, ne comporte aucune signature.

La présidente : Je crois qu'elle émane de la Chambre de commerce de Lethbridge.

Senator Tkachuk: The letter contains a couple of points I wish for you to clarify. It says that the United States has a very tightly controlled supply management scheme for sugar.

Mr. Webster: Yes. That is how the industry operates. It is a form of supply management. The domestic sugar industry in the U.S. is given an overall market allotment to supply X percentage of the market, and then WTO commitments and other trade commitments on imports fill the rest of the market. Yes, the U.S. sugar industry is supply managed.

Senator Tkachuk: I do not know if you have seen the letter. It says that the American government knowingly and deliberately established a tariff escalation scheme for intermediate products of sugar beet with Canada in 1995 and 1996. What was that all about?

Mr. Webster: Over time, before we had any free trade agreements, we had more market access into the United States than after we signed several free trade agreements, which has always been a curious point for us. However, I was at the American Sugar Alliance summer meeting in Idaho, in 2005, where I had a long discussion with the lawyer, who is now a sugar lobbyist, but he worked for the USDA and the USTR at that point in time. When WTO implementation came in, he told me quite deliberately, the following: "We targeted your sugar in that trade agreement and we tightened up the rules and took away your access, and that was out of revenge." So it was directly related to an argument over supply management.

Senator Tkachuk: Just so that it is clear: The tariffs were increased during those two periods to prevent finished product from entering the U.S. market in the amount it was, in retaliation, and that was under WTO.

Mr. Webster: Yes. Initially, our access to refined sugar disappeared, and then there was a side agreement signed whereby the USDA's Re-Export Program could still operate in Canada, and we were given 10,000 tonnes of refined sugar as a benefit. That was not enough to keep open the Winnipeg sugar beet factory, because it sent 30,000 or 40,000 tonnes into the U.S. before the WTO and its market disappeared, so it had to close, and we face the same situation.

Mr. Friesen: Your first question on supply management illustrates the problem with thick sugar beet juice because they have quotas in the U.S. Previously, if they imported thick sugar beet juice, that manufactured product did not count against their quota at home, but now they want to change it so that if you import it into the U.S. and manufacture it, it will now go against the quota that is allocated to them domestically.

Senator Tkachuk: You know how I feel about supply management. At least my beliefs are consistent across the board.

Le sénateur Tkachuk : Je vous demanderais d'apporter des précisions sur certains passages de la lettre. On y dit que les États-Unis ont un régime de gestion de l'offre étroitement contrôlé pour le sucre.

M. Webster : Oui. C'est ainsi que l'industrie fonctionne. C'est une forme de gestion de l'offre. L'industrie du sucre américaine se voit accorder un contingent pour approvisionner un certain pourcentage du marché, après quoi on comble le reste du marché en remplissant les engagements pris dans le cadre de l'OMC et d'autres engagements commerciaux relativement aux importations. Oui, le secteur américain du sucre fonctionne selon un régime de gestion de l'offre.

Le sénateur Tkachuk : J'ignore si vous avez lu la lettre. Elle dit que le gouvernement américain a sciemment et délibérément établi un régime de progressivité tarifaire pour les produits intermédiaires de la betterave à sucre avec le Canada en 1995 et 1996. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

M. Webster : Autrefois, avant que nous ayons un accord de libre-échange, nous avions un meilleur accès au marché des États-Unis qu'après avoir signé plusieurs accords de libre-échange, ce qui nous a toujours paru curieux. Cependant, j'ai assisté en 2005 à la réunion d'été de l'American Sugar Alliance tenue en Idaho, et j'ai eu à cette occasion un long entretien avec l'avocat qui est aujourd'hui un lobbyiste du sucre, mais qui travaillait alors pour le Département de l'agriculture des États-Unis et le Bureau du représentant américain au commerce. Quand l'OMC a été mise en oeuvre, il m'a dit carrément : « Nous avons ciblé votre sucre dans cet accord commercial et nous avons resserré les règles et avons supprimé votre accès au marché, tout cela par vengeance. » C'était donc directement lié à un conflit sur la gestion de l'offre.

Le sénateur Tkachuk : En clair, voici donc ce qui s'est passé : Les droits de douane ont été augmentés durant ces deux périodes pour empêcher les produits finis d'entrer aux États-Unis; c'était une forme de représailles et cela s'est fait sous l'égide de l'OMC.

M. Webster : Oui. Initialement, notre accès au sucre raffiné a disparu, mais il y a eu ensuite un accord accessoire par lequel le programme de réexportation du Département de l'agriculture pouvait continuer de fonctionner au Canada, et l'on nous a accordé 10 000 tonnes de sucre raffiné. Ce n'était pas suffisant pour garder ouverte la raffinerie de betterave à sucre de Winnipeg, parce qu'elle expédiait entre 30 000 et 40 000 tonnes aux États-Unis avant l'OMC et son marché est disparu; elle a donc dû fermer et nous sommes menacés du même sort.

M. Friesen : Votre première question sur la gestion de l'offre illustre le problème du jus épais de betterave à sucre, parce que les États-Unis imposent des contingents. Auparavant, s'ils importaient du jus épais de betterave à sucre, ce produit manufacturé n'était pas imputé à leur contingent, mais voici qu'ils veulent changer cela de manière que si vous importez le produit aux États-Unis pour faire de la fabrication, ce sera maintenant imputé au contingent qui leur est attribué sur le plan intérieur.

Le sénateur Tkachuk : Vous savez ce que je pense de la gestion de l'offre. Au moins, mes convictions sont cohérentes.

Does the industry have particular political friends, such as consumer groups? Will consumer groups put forward a letter or a proposal or a brief to this registrar, addressing product? Are there political friends in the house or the Senate that we could access, or that the industry has, anything like that that would be helpful?

Mr. Webster: Yes, there will be allies of Canadian sugar beet industry submitting here.

Senator Tkachuk: Customers.

Mr. Webster: Yes. There is the Sweetener Users Association. Our president, Merrill Harris, vice-president Marcel Vanden Dungen and I attended Alberta Week in Washington at the end of June to meet with those people, and there are people in Congress who would like to see changes in the sugar program. There are allies such as consumer groups, sugar users, the company that imports the sugar beet thick juice, and the Canadian embassy is working hard, through the agriculture and fisheries counsellor, to ensure that our interests are heard. This is an internal debate for Americans. There will be many American industries commenting on this rule. Alberta has an office in the embassy and we hope that Murray Smith gets on this and gets on it hard. There are people who can be contacted.

The Chairman: Perhaps we could get some of those names.

Senator Tkachuk: I was thinking, chair, that there is no reason why we cannot make a submission as a committee.

The Chairman: That is a good idea.

Senator Tkachuk: We can talk to our trade officials here to see if there are any points that they need covered that we could cover, and there is no reason why we could not do that as well so they know how we feel about it.

The Chairman: Good idea.

Senator Peterson: I presume the product that you send down to the United States does not affect the price of sugar in the United States one way or the other. We cannot make the fact that we are affecting the price one way or another.

Mr. Webster: No, our one quarter of 1 per cent market share will not move that. The U.S. sugar program is managed effectively enough that they usually hit their target prices, and our supply does not change anything.

Senator Callbeck: You mentioned that one third of your crop in Alberta goes to the United States. Does the same apply in Southern Ontario? You mentioned a lot of it goes to Michigan. Is that also about one third?

Le secteur a-t-il des amis politiques, par exemple des groupes de consommateurs? Ces groupes feront-ils parvenir une lettre ou une proposition ou un mémoire à ce registre américain au sujet du produit en question? Pouvons-nous entreprendre des démarches auprès d'amis politiques à la Chambre ou au Sénat, ou pouvons-nous nous rendre utiles d'une autre manière?

M. Webster : Oui, des alliés du secteur canadien de la betterave à sucre vont présenter des mémoires.

Le sénateur Tkachuk : Des clients.

M. Webster : Oui. Il y a la Sweetener Users Association. Notre président, Merrill Harris, le vice-président Marcel Vanden Dungen et moi-même avons assisté à la Semaine de l'Alberta à Washington à la fin de juin pour rencontrer ces gens-là et il y a des membres du Congrès qui aimeraient voir des changements au programme du sucre. Il y a des alliés comme les groupes de consommateurs, les utilisateurs de sucre, la compagnie qui importe le jus épais de betterave à sucre, et puis l'ambassade canadienne déploie beaucoup d'efforts, par l'entremise du conseiller à l'agriculture et aux pêches, pour défendre nos intérêts. C'est un débat interne parmi les Américains. Beaucoup d'entreprises américaines vont formuler des commentaires sur cette décision. L'Alberta a un bureau à l'ambassade et nous espérons que Murray Smith s'occupera activement du dossier. Il y a des gens que l'on peut contacter.

La présidente : Peut-être pourrions-nous avoir une liste de noms.

Le sénateur Tkachuk : Je me disais, madame la présidente, qu'il n'y a aucune raison pour laquelle notre comité ne pourrait pas présenter un mémoire.

La présidente : C'est une bonne idée.

Le sénateur Tkachuk : Nous pouvons discuter avec nos fonctionnaires du commerce pour voir si nous pourrions prendre à notre compte certains arguments, et rien ne nous empêche de le faire, car ils connaissent nos sentiments à ce sujet.

La présidente : Bonne idée.

Le sénateur Peterson : Je suppose que le produit que vous expédiez aux États-Unis n'influe pas dans un sens ou dans l'autre sur le prix du sucre aux États-Unis. Nous ne pouvons pas invoquer l'argument que nous influons sur le prix dans un sens ou dans l'autre.

M. Webster : Non, notre part de marché d'un quart de 1 p. 100 n'est pas assez importante. Le programme américain du sucre est géré efficacement, de sorte que le prix cible est généralement atteint et que notre apport en termes d'offre ne fait aucune différence.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit qu'un tiers de votre récolte en Alberta est expédié aux États-Unis. Est-ce également le cas pour le sud de l'Ontario? Vous avez dit que le produit est en grande partie expédié au Michigan. Est-ce environ le tiers?

Mr. Webster: One hundred per cent of the beets in Southern Ontario goes into the United States, and the sugar remains there because it is a higher price. None of it comes back to Canada. It is all to provide value added into the U.S. economy.

Senator Callbeck: What about other parts of Canada where sugar beets are grown?

Mr. Webster: They used to be grown in many parts of Canada, but the Manitoba industry shut down after the 1996 crop. In Quebec, it shut down about 1985, and in Ontario the previous industry was about 1967. There have been sugar beet industries across the country in many places, but Alberta is where it has survived, and it has restarted to some extent in Ontario but there is absolutely no processing done of the product here.

Senator Callbeck: You said one third of your crop goes to the United States, and you mentioned Rogers Sugar plants in Vancouver and one in Taber. Do those two plants take up the other two thirds or the rest of the production?

Mr. Webster: At the maximum, a third of our crop has gone there. We have just taken off a large crop, and we will have to send a large percentage of this one to the U.S. Basically, Taber supplies the Prairie market and Vancouver supplies the B.C. market. All of the specialty products are made in British Columbia. By that, I mean things like sugar cubes and Rogers Golden Syrup and other things. Cane molasses is palatable to humans, but you would not want to taste beet molasses. Cows like it, but you would not want to put it in syrup.

Senator Callbeck: Is there any way of increasing the value-added product in Canada?

Mr. Webster: The only way to do that is if we get changes at the WTO, which is where our trade challenges have to be settled, and get more market access so we can refine that sugar in Taber and send it wherever in the world, probably the United States, as packaged refined sugar. We would rather send it as product higher up the value chain to the U.S., but the situation is now that we have to take the market we can get. Certainly, we could do it. We are also looking at the non-food uses and so on. We hope that, over time, in order to get around this situation, we can find something else to do with the beet, because sending agricultural products across borders is a hair-pulling experience.

Senator Callbeck: You mentioned the non-food uses. What are those?

Mr. Webster: Ethanol is one that is popular. Research is being done all over the world — Innovation Place in Saskatoon, the Alberta Research Council and the bioplastics. There may be other options out there that could be favourable. As a growers organization, we keep on knocking on the door at Rogers

M. Webster : Cent pour cent des betteraves du sud de l'Ontario sont expédiées aux États-Unis, et le sucre reste dans ce pays parce que le prix y est plus élevé. Pas une miette ne revient au Canada. Le produit sert intégralement à ajouter de la valeur à l'économie américaine.

Le sénateur Callbeck : Et qu'en est-il des autres régions du Canada où l'on cultive la betterave à sucre?

M. Webster : On en cultivait dans bien des régions du Canada, mais le secteur manitobain est disparu après la récolte de 1996. Au Québec, la dernière récolte date d'environ 1985, et en Ontario, les précédentes récoltes datent d'environ 1967. Il y a déjà eu des secteurs de la betterave à sucre un peu partout au Canada, mais c'est en Alberta que le secteur a survécu et il a ressuscité dans une certaine mesure en Ontario, mais il ne se fait absolument aucune transformation du produit ici.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit qu'un tiers de votre récolte va aux États-Unis et vous avez mentionné les usines de Rogers Sugar à Vancouver et celle de Taber. Ces deux usines prennent-elles les deux autres tiers, soit le reste de la production?

M. Webster : Au maximum, un tiers de notre récolte a été expédié vers ces usines. Nous venons d'avoir une abondante récolte et nous devrons en expédier un pourcentage élevé aux États-Unis. Essentiellement, Taber fournit le marché des Prairies et Vancouver fournit le marché de Colombie-Britannique. Tous les produits spécialisés sont fabriqués en Colombie-Britannique. Je veux dire par là le sucre en cubes, le sirop de glucose de Rogers, etc. La mélasse de canne peut être consommée par les humains, mais la mélasse de betterave n'a pas un goût acceptable. Les vaches aiment cela, mais vous ne voudriez pas en mettre dans du sirop.

Le sénateur Callbeck : Y a-t-il un moyen quelconque d'augmenter la valeur ajoutée au Canada?

M. Webster : Le seul moyen serait d'obtenir des changements à l'OMC, car c'est là que doivent se régler nos contentieux commerciaux, et d'obtenir une plus grande part du marché pour pouvoir raffiner ce sucre à Taber et l'expédier n'importe où dans le monde, probablement aux États-Unis, sous forme de sucre raffiné emballé. Nous préférerions l'expédier aux États-Unis sous forme de produit comportant davantage de valeur ajoutée, mais la situation actuelle est que nous devons nous contenter de la part de marché que nous avons. Il est certain que nous pourrions le faire. Nous envisageons aussi des utilisations dans des domaines autres que l'alimentation. Nous espérons qu'avec le temps, pour surmonter ce problème, nous pourrons trouver quelque chose d'autre à faire avec la betterave, parce qu'expédier des denrées agricoles au-delà des frontières, c'est une expérience à s'arracher les cheveux.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé d'utilisation non alimentaire. De quoi s'agit-il?

M. Webster : L'éthanol est une possibilité qui intéresse bien des gens. Il se fait de la recherche partout dans le monde, notamment dans le centre d'innovation à Saskatoon, au Conseil de recherche de l'Alberta et dans les bioplastiques. Il peut y avoir d'autres options intéressantes. À titre d'organisation représentant les

Sugar and saying, «How about doing business with this guy?» Much of it is venture capital, so it has to be proved out before you take that step. We know agricultural markets are tough, and we will survive in the agriculture and we will move on to other things.

Senator Callbeck: In other words, all these things are still at the research level?

Mr. Webster: Yes.

Senator Gustafson: I wonder whether I should raise the subject, but in the last few years the political climate or the climate between the Canadian people and the American people has soured somewhat. I live right on the border, and I know what has happened. We are dependent, as you indicate, on your sugar beet market going down there as well as the oil and gas, the lumber and the cattle. We need a good working relationship with the Americans, or we are in big trouble. When we get high-profile people in Canada doing some of the things that have been done in the last two years, our situation is not helped at all. Quite frankly, I am very concerned about the anti-Americanism that is taking place in Canada, and it will have an impact on the economic outcome of Canada. That is all I will say about it. I think it is important, and I see Mr. Friesen's point. We have to make our point, and we have to be strong in defending Canada's rights, but there is a way to do it.

Mr. Webster: Southern Alberta is one area that is very supportive of the United States. Many sugar beet farmers have cattle and wheat. This is a never-ending merry-go-round, and that is why, on thimble-sized disputes like this, the United States should just walk away from them. The animosity it creates amongst the natural support constituency is worse than any benefit they would get from stopping 30,000 tonnes of sugar from going south.

Senator Gustafson: It is an exercise that affects the senators from each state and has a political downfall for us, if not given some reasonable approach.

Mr. Friesen: Certainly, Senator Gustafson is right. It is extremely important to develop export markets all around the world, but I am tired of doing that simply because the country right next to us with whom we have a free trade agreement is impeding our market access. We export somewhere between $26 and $30 billion a year. Half of that export value still goes to the U.S., and that is why trade agreements are so important. We can ill afford to have a country simply change their domestic rules midstream and undermine our agricultural sector. Thank you very much for your interest.

The Chairman: Thank you both. We are pleased you were able to come. We send Mr. Webster back to Taber with all good wishes. Please keep in touch with us. Comments have been made

cultivateurs, nous frappons sans relâche à la porte de Rogers Sugar pour leur dire : « Que penseriez-vous de faire des affaires avec un tel? » Ce sont souvent des entreprises lancées avec du capital de risque et il faut donc que l'affaire fasse ses preuves d'abord. Nous savons que les marchés agricoles sont durs et nous allons survivre dans l'agriculture et nous passerons à autre chose.

Le sénateur Callbeck : Autrement dit, tout cela est encore au niveau de la recherche?

M. Webster : Oui.

Le sénateur Gustafson : Je me demande si je devrais soulever la question, mais ces dernières années, le climat politique ou le climat entre le peuple canadien et le peuple américain s'est quelque peu empoisonné. J'habite tout près de la frontière et je sais ce qui s'est passé. Comme vous l'avez dit, nous dépendons du marché américain pour la betterave à sucre, et aussi pour le pétrole et le gaz, le bois d'oeuvre et le bétail. Il nous faut de bonnes relations de travail avec les Américains, autrement nous sommes dans le pétrin. Quand des gens très médiatisés au Canada posent des gestes comme ceux que l'on a vus depuis deux ans, cela n'aide pas du tout notre situation. Je vous le dis franchement, je suis très inquiet au sujet de l'anti-américanisme qui se répand au Canada; cela aura des répercussions sur l'avenir économique du Canada. C'est tout ce que je vais en dire. Je trouve que c'est important et je comprends l'argument de M. Friesen. Nous devons plaider notre cause et nous devons être fermes dans notre défense des droits du Canada, mais il y a une manière de s'y prendre.

M. Webster : Le sud de l'Alberta est une région qui appuie fermement les États-Unis. Beaucoup de producteurs de betterave à sucre élèvent du bétail et cultivent du blé. C'est un manège qui tourne sans fin et c'est pourquoi les Américains devraient éviter comme la peste de se mêler de conflits d'envergure insignifiante comme celui-ci. L'animosité que cela crée parmi des alliés naturels est pire que tout avantage qu'ils pourraient obtenir en empêchant l'expédition de 30 000 tonnes de sucre vers le sud.

Le sénateur Gustafson : C'est un exercice qui touche les sénateurs de tous les États et dont les retombées politiques sont négatives pour nous, si nous n'adoptons pas une attitude raisonnable.

M. Friesen : Absolument, le sénateur Gustafson a raison. Il est extrêmement important d'établir des marchés d'exportation partout dans le monde, mais je suis fatigué d'avoir à le faire constamment simplement parce que le pays voisin du nôtre, avec lequel nous avons un accord de libre-échange, nous empêche d'avoir accès à son marché. Nous exportons entre 26 et 30 milliards de dollars par année. La moitié de ces exportations vont encore aux États-Unis et c'est pourquoi les accords commerciaux sont tellement importants. Nous ne pouvons guère nous permettre qu'un pays change tout simplement ses règles sans crier gare, ébranlant du même coup notre secteur agricole. Merci beaucoup pour votre attention.

La présidente : Merci à tous les deux. Nous sommes heureux que vous ayez pu venir témoigner. Nous renvoyons M. Webster à Taber en lui souhaitant le meilleur succès. Veuillez garder le

about the possibility of us in some way giving a hand in this. Senator Tkachuk talked about that. We will stay in touch and find the right way to do it. We will try to help.

Our next witnesses this morning are from Foreign Affairs and International Trade Canada, Tom Oommen, Acting Director, Multilateral Market Access, and Jennifer Fellows, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Market Access. We also have, from Agriculture and Agri-Food Canada, Susan Sarich, Deputy Director, Western Hemisphere Trade Policy.

Tom Oommen, Acting Director, Multilateral Market Access, Foreign Affairs and International Trade Canada: The Department of Foreign Affairs and International Trade along with officials at Agriculture and Agri-Food Canada and our embassy in Washington have been working on the issue of recent proposals from the United States that could affect Canada's exports of sugar beet thick juice. I thank you for this opportunity to update the status of our activities.

As was said earlier, in September, the U.S. Department of Homeland Security, and the Department of Agriculture, published separate notices in the U.S. Federal Register seeking comments on proposals that could significantly reduce exports of sugar beet thick juice from Canada. Sugar beet thick juice is classified by U.S. Customs under the Harmonized System tariff line 1702.90.40. This particular tariff line in the U.S. system is not covered by a tariff rate quota so sugar beet thick juice from Canada currently enters the United States duty free. However sugar, which can be refined from sugar beet thick juice, is subject to a tariff rate quota, a TRQ.

In 2005, Canada exported almost 36,000 metric tonnes of sugar beet thick juice, which was valued at about U.S. $12.5 million. That 36,000 metric tonnes of sugar beet thick juice is equivalent to about 23,000 metric tonnes of raw sugar, which is more than double Canada's specific quota for refined sugar of 10,300 metric tonnes. That is a lot of sugar beet thick juice compared to our sugar quota.

Exports of thick juice from the plant in Taber, Alberta, help maintain the viability of the sugar beet industry in Alberta.

Some U.S. sugar producers claim that imports of sugar beet thick juice compete directly with sugar produced in the United States and that therefore there is some circumvention of the intent of the U.S. domestic sugar program. They have petitioned the Department of Homeland Security to reclassify sugar beet thick juice so that it is covered by a tariff rate quota.

contact avec nous. Des intervenants ont évoqué la possibilité que nous donnions un coup de pouce dans ce dossier. Le sénateur Tkachuk en a parlé. Nous allons rester en contact et nous trouverons la bonne manière de s'y prendre. Nous allons essayer d'être utiles.

Nos témoins suivants ce matin représentent Affaires étrangères et Commerce international Canada. Ce sont Tom Oommen, directeur par intérim, Accès aux marchés multilatéral, et Jennifer Fellows, agente principale de politique commerciale, Accès aux marchés multilatéral. Nous accueillons aussi Susan Sarich, directrice adjointe, Politique commerciale de l'hémisphère occidental, Agriculture et Agroalimentaire Canada.

Tom Oommen, directeur par intérim, Accès aux marchés multilatéraux, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, de concert avec les fonctionnaires d'Agriculture et Agroalimentaire Canada et ceux de notre ambassade à Washington, ont travaillé au dossier des récentes propositions faites par les États-Unis qui pourraient avoir des répercussions sur les exportations canadiennes de jus épais de betterave à sucre. Je vous remercie de nous donner l'occasion de faire le point sur nos activités dans ce dossier.

Comme on l'a dit tout à l'heure, en septembre, le département de la Sécurité intérieure et le département de l'Agriculture des États-Unis ont publié chacun dans le Federal Register des États-Unis un appel de commentaires sur des propositions de l'industrie sucrière américaine visant à réduire sensiblement les exportations de jus épais de betterave à sucre du Canada. Le jus épais de betterave à sucre est classé par les Douanes américaines sous la ligne 1702.90.40 du système harmonisé. Cette ligne tarifaire, dans le régime douanier américain, n'est pas visée par un contingent tarifaire, de sorte que le jus épais de betterave à sucre du Canada entre actuellement aux États-Unis en franchise. Par contre, le sucre raffiné obtenu à partir du jus épais de betterave à sucre est assujetti à un contingent tarifaire.

En 2005, le Canada a exporté près de 36 000 tonnes métriques de jus épais de betterave à sucre d'une valeur estimative de 12,5 millions de dollars US. Ces 36 000 tonnes métriques de jus épais de betterave à sucre sont l'équivalent d'environ 23 000 tonnes métriques de sucre brut, soit plus du double du contingent canadien de sucre raffiné, qui est de 10 300 tonnes métriques. Cela représente beaucoup de jus épais de betterave à sucre, en comparaison de notre contingent de sucre.

Le jus épais exporté, qui provient de l'usine de Taber, en Alberta, aide à maintenir viable le secteur de la betterave à sucre en Alberta.

Certains producteurs américains de sucre prétendent que les importations de jus épais de betterave à sucre concurrencent directement le sucre produit aux États-Unis et qu'elles constituent donc un moyen de contourner l'esprit sinon la lettre du programme sucrier américain. Ils ont donc demandé au département de la Sécurité intérieure de reclasser le jus épais de betterave à sucre de manière à le frapper d'un contingent tarifaire.

This could significantly reduce Canadian exports. This is the subject of the first of the two notices that I mentioned. The second notice is what is called an Advance Notice of Proposed Rulemaking and in that case the U.S. Department of Agriculture is soliciting comments in preparation of a proposed rule to change the way the U.S. domestic sugar allotment system is administered.

The U.S. sugar program is based on matching the domestic supply in the United States with domestic demand at a level that maintains relatively high prices for U.S. sugar beet and sugar cane producers. In a system where supply is matched to demand, sugar coming into that market must be controlled. Therefore, the system is dependent on tariff rate quotas as a means of controlling import levels along with an allotment system for domestic processors in the United States that restricts the amount of sugar they can produce to a level calculated to match domestic demand at a certain target price.

Currently, sugar produced from imported sugar beet thick juice does not count against a U.S. processor's domestic allotment. The Notice of Proposed Rulemaking is about changing that and making that amount count against domestic allotment. It is not known if or when this proposal might actually go forward. It is estimated that sugar produced from thick juice from Canada would represent about .5 per cent of the domestic allotment in the U.S. of sugar from sugar beets and .3 per cent of total allotment, which includes sugar from sugar beets and from sugar cane. Should this proposal be implemented, it could reduce significantly Canadian exports to the United States. We are concerned about the suggestion that imports of sugar beet thick juice from Canada are somehow circumventing the U.S. sugar program because the U.S. imports of Canadian sugar beet thick juice are such that the Canadian exports fully comply with U.S. customs requirements.

Comments on the USDA FAS Federal Register notices are due by November 7, 2006, and on the U.S. Department of Homeland Security Federal Register notices by November 13, 2006. Officials from the two departments are working on drafting comments on the two notices in support of the Canadian sugar beet industry. Of course, throughout this process we have been in touch with industry. We will continue to consult with them as we work to finalize the government's comments.

Senator Callbeck: Mr. Oommen, you said that if the proposals are implemented, they could significantly affect our exports to the United States. If they are implemented, there is no question that they will affect us. Why did you say they "could affect"?

Cette mesure pourrait réduire sensiblement les exportations canadiennes. C'est l'objet du premier des deux avis que j'ai mentionnés. Le deuxième avis est ce qu'on appelle un avis préalable à la prise d'un règlement; en l'occurrence, le département de l'Agriculture des États-Unis invite les intéressés à formuler leurs commentaires en vue de l'élaboration d'un nouveau règlement qui modifierait la manière dont est administré le système américain de contingents intérieurs de sucre.

Le programme sucrier des États-Unis est fondé sur l'équilibre entre l'offre intérieure aux États-Unis et la demande intérieure à un niveau qui permet de maintenir des prix relativement élevés pour les producteurs américains de betterave à sucre et de canne à sucre. Dans un régime où l'offre correspond étroitement à la demande, il faut contrôler les importations de sucre dans ce marché. Par conséquent, le système exige le recours à des contingents tarifaires pour réguler le niveau des importations, ainsi qu'un système de contingents applicables aux entreprises de transformation aux États-Unis qui restreignent la quantité de sucre qu'ils peuvent produire à un niveau calculé de manière à correspondre à la demande intérieure à un certain prix cible.

À l'heure actuelle, le sucre produit à partir de jus épais de betterave à sucre importé n'est pas comptabilisé dans le calcul des contingents accordés aux entreprises de transformation américaines. L'avis de modification proposé des règlements vise à changer cela et à défalquer ce sucre du contingent intérieur. On ne sait pas si cette proposition pourrait vraiment être appliquée, ni à quelle date elle le serait. On estime que le sucre produit à partir du jus épais du Canada représenterait environ 0,5 p. 100 du contingent intérieur aux États-Unis pour le sucre de betterave à sucre et 0,3 p. 100 du contingent total, qui comprend le sucre fabriqué à partir de la betterave à sucre et de la canne à sucre. Si cette proposition était mise en oeuvre, elle pourrait réduire sensiblement les exportations canadiennes aux États-Unis. Nous sommes préoccupés par l'affirmation voulant que les importations de jus épais de betterave à sucre en provenance du Canada se trouvent en quelque sorte à contourner le programme sucrier américain, parce que les importations aux États-Unis de jus épais de betterave à sucre provenant du Canada sont telles que les exportations canadiennes sont tout à fait conformes aux exigences douanières américaines.

L'échéance pour formuler des commentaires sur les avis publiés dans le Federal Register est fixée au 7 novembre 2006 pour l'avis du département de l'Agriculture, et au 13 novembre 2006 pour l'avis du département de la Sécurité intérieure. Les fonctionnaires des deux ministères travaillent à la rédaction de commentaires sur les deux avis à l'appui du secteur canadien de la betterave à sucre. Bien sûr, tout au long de ce processus, nous avons maintenu le contact avec l'industrie. Nous continuerons de consulter le secteur pour mettre la dernière main aux observations formulées par le gouvernement.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Oommen, vous avez dit que si les propositions sont mises en oeuvre, elles pourraient réduire sensiblement nos exportations aux États-Unis. Il n'y a aucun doute que de telles mesures auraient des conséquences négatives pour nous. Pourquoi avez-vous dit qu'elles « pourraient « réduire nos exportations?

Mr. Oommen: Senator, I am being cautious because we cannot know for certain what the future will bring. I want to emphasize a point made by previous witnesses that we do not know what the results of this process will be. There are many factors to consider, including the politics surrounding mid-term elections in the U.S. It is difficult to predict what will happen as a result of this process if implemented and afterward.

Senator Callbeck: If these proposals as they stand go through, that would definitely affect our exports. Is that right?

Mr. Oommen: Yes, I would say that is right.

Senator Peterson: Previous discussions in committee indicate that this could be driven, and in all probability is driven, by political considerations at a higher level. Therefore, the elections coming up this fall are driving much of this, so they might change the wording to make it advantageous for their side. At what level do we try to deal with this matter? Is it a trade issue over which we can fight the wording they might choose to use? How should Canada approach the issue?

Mr. Oommen: Senator, as you are aware, the Federal Register notices came out at the beginning of September. Since then, we have been working to analyze the substance of the notices and to establish our best line of response. Certainly, we will comment formally through the system available to us on both notices. I could speak to partial substance of each of the notices and what our focus might be, but we are going through the formal process, after which we will likely have recommendations to our ministers with respect to the next steps that might be pursued at other levels as well.

Senator Tkachuk: Would this application by the sugar industry in the United States result in a tariff on all exports, or are they suggesting a quota?

Mr. Oommen: The current tariff rate in question is zero for Canada. The tariff line is 1702.90.40. The advantage of sugar beet thick juice being under 1702.90.40 is that we pay no duty and there is no Tariff Rate Quota. The U.S. notices contain the proposal that sugar beet thick juice could be classified under 1701.12.10 or 1701.12.50. The U.S. system works such a way that those lines would result in our being subject to a TRQ.

Senator Tkachuk: Would it result in a TRQ or in an immediate tariff off the first tonne that enters the United States? How would that work? Would a certain amount be tariff-free after which a tariff would be imposed?

M. Oommen : Sénateur, je suis prudent parce que nous ne savons pas avec certitude ce que l'avenir nous réserve. J'insiste sur ce qu'ont dit les témoins précédents, à savoir que nous ne savons pas quel sera en bout de ligne le résultat de ce processus. Il faut tenir compte de nombreux facteurs, notamment les considérations politiques entourant les élections de mi-mandat aux États-Unis. Il est difficile de prédire ce qui va se passer et sur quoi ce processus va déboucher, à supposer qu'il soit mis en oeuvre.

Le sénateur Callbeck : Si ces propositions sont adoptées telles quelles, elles nuiraient certainement à nos exportations, n'est-ce pas?

M. Oommen : Oui, je dirais que c'est exact.

Le sénateur Peterson : Les discussions qui ont eu lieu antérieurement au comité indiquent que cela pourrait être dicté et que c'est tout probablement dicté par des considérations politiques au niveau le plus élevé. Par conséquent, les élections de cet automne sont la principale explication de cette initiative visant à changer le libellé pour le rendre plus avantageux pour eux. À quel niveau tentons-nous d'influer sur le cours de cette affaire? Est-ce une affaire commerciale et pouvons-nous contester le libellé qu'ils pourraient choisir d'appliquer? Comment le Canada aborde-t-il cette question?

M. Oommen : Sénateur, comme vous le savez, les avis ont été publiés dans le Federal Register au début de septembre. Depuis, nous avons fait des travaux pour en analyser la teneur et pour déterminer la meilleure façon pour nous de réagir. Chose certaine, nous allons présenter officiellement des commentaires dans le cadre du processus établi relativement aux deux avis. Je pourrais vous décrire en partie la teneur de chacun des avis et vous dire à quels éléments nous allons nous attarder, mais nous travaillons actuellement dans le cadre du processus officiel, après quoi nous formulerons probablement des recommandations à nos ministres quant aux étapes suivantes qui pourraient être entreprises à d'autres niveaux également.

Le sénateur Tkachuk : Cette demande de l'industrie sucrière aux États-Unis entraînerait-elle l'imposition d'un droit de douane sur toutes les exportations, ou bien les Américains proposent-ils un contingent?

M. Oommen : Le tarif douanier actuel est de zéro pour le Canada. La ligne tarifaire est le 1702.90.40. Le fait que le jus épais de betterave à sucre soit classé sous cette ligne tarifaire est avantageux en ce sens que nous ne payons aucun droit et qu'il n'y a pas de contingent tarifaire. Les avis publiés par les États-Unis renferment une proposition visant à reclasser le jus épais de betterave à sucre sous la ligne tarifaire 1701.12.10 ou 1701.12.50. Aux termes du système américain, ces lignes tarifaires imposeraient un contingent tarifaire au Canada.

Le sénateur Tkachuk : Le résultat serait-il un contingent tarifaire ou bien l'imposition immédiate d'un droit de douane sur la première tonne qui entre aux Etats-Unis? Comment cela fonctionnerait-il? Est-ce qu'une certaine quantité pourrait entrer en franchise, après quoi des droits seraient imposés?

Jennifer Fellows, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Market Access, Foreign Affairs and International Trade Canada: I believe that both of those tariff lines have TRQs associated with them, although I do not know what the in-quota tariff is or what is currently exported under those tariff lines. I believe it is some other form of sugar beet so a certain portion would be of that tariff line — either very low tariff or zero. Whether that would be filled with thick juice, in the event this is qualified as such, or by some other product, I do not know. It would depend on how precisely the TRQ is administered.

Senator Tkachuk: By slipping this under 1701.12.10 and 1701.12.50, they are throwing beet juice into another product line. Is that right?

Mr. Oommen: That is right. It is the department's opinion that the 1701 headings were meant for solid forms of sugar.

Senator Tkachuk: Would that be raw or finished product?

Mr. Oommen: It would be raw sugar product in solid form. There is another one that U.S. petitioners are suggesting as a possibility — that is, 1702.90.58. Again, it is the department's opinion that 1702.90.58 is not the right heading because it is a kind of «other» category, to include such things as other than sugar beet or sugar cane input. It seems clear to us the petitioners in this case are asking for a change to a tariff classification that does not make any sense.

Senator Tkachuk: You have told us that you are developing a response, that there has not been a response issued yet, that it is still being put together. If we decide to write, is it better to write to politicians or better to add to the bureaucratic response that you are attending to — or perhaps both? I think I know, but it seems fairly technical when we get into this thing; it is beyond my capability, in any case. I am sure there are other senators here who will be able to figure it out.

Would that be helpful?

Mr. Oommen: Our standard approach is to use all the tools that are available to us. Hats off to the Americans, there is a fairly transparent federal register process that has solid deadlines and is open to any and all commentators. We will take advantage of that, certainly. That is the formal route.

We will be making recommendations to our ministers for more direct approaches. Different approaches are possible, but one that is immediately open to us and available is certainly one we will be participating in.

Senator Tkachuk: Have there been cases like this before, or ones that are similar? I am sure there have been. Following the closing of the deadline, when will they make some decision as to what to do?

Jennifer Fellows, agente principale de politique commerciale, Accès aux marchés multilatéral, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Je crois que ces deux lignes tarifaires comportent l'imposition de contingents tarifaires, mais je ne sais pas à combien s'élève le droit applicable ou quelle est la quantité actuellement exportée au titre de ces lignes tarifaires. Je pense qu'il s'agit d'une autre forme de betterave à sucre, de sorte qu'une certaine portion relèverait de cette ligne tarifaire et serait frappée d'un droit très bas ou de zéro. Quant à savoir si ce contingent serait comblé par le jus épais, dans l'éventualité où ce jus était classé comme tel, ou par quelqu'autre produit, je l'ignore. Tout dépend de la manière précise dont le contingent tarifaire est administré.

Le sénateur Tkachuk : En reclassant le jus de betterave sous les lignes tarifaires 1701.12.10 et 1701.12.50, les Américains se trouvent à assimiler ce jus à un autre produit, n'est-ce pas?

M. Oommen : En effet. Le ministère est d'avis que les rubriques 1701 étaient censées s'appliquer au sucre se présentant sous forme solide.

Le sénateur Tkachuk : S'agit-il de sucre brut ou de produit fini?

M. Oommen : C'est du sucre brut sous forme solide. Les requérants américains suggèrent une autre possibilité, à savoir la ligne tarifaire 1702.90.58. Encore là, le ministère est d'avis que la ligne 1702.90.58 ne convient pas parce qu'il s'agit d'une catégorie « autre », par exemple pour le sucre fabriqué à partir d'un produit autre que la betterave à sucre ou la canne à sucre. Il nous semble évident que le reclassement tarifaire demandé par les requérants dans cette affaire est illogique et absurde.

Le sénateur Tkachuk : Vous nous avez dit que vous êtes en train d'élaborer une réponse, qu'aucune réponse n'a encore été publiée, mais qu'on s'affaire à la rédiger. Si nous décidons d'écrire, il est préférable d'écrire aux politiciens ou, mieux encore, d'ajouter à la réponse des fonctionnaires dont vous vous occupez — ou peut-être les deux? Je pense le savoir, mais quand on entre dans les détails, tout cela semble assez technique; c'est au-delà de mes compétences, de toute manière. Je suis sûr que d'autres sénateurs ici présents pourront démêler tout cela.

Est-ce que ce serait utile?

M. Oommen : Notre approche standard consiste à utiliser tous les outils qui sont à notre disposition. En toute justice pour les Américains, il faut reconnaître qu'ils ont un processus assez transparent de publication dans le Federal Register comportant des échéances fixes et la possibilité d'intervenir pour tous les intéressés. Nous allons assurément en tirer parti. C'est la voie officielle.

Nous allons recommander à nos ministres de faire également des démarches plus directes. Il y a différentes possibilités, mais il est certain que nous n'allons pas manquer de participer au processus qui nous est immédiatement accessible.

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il déjà eu des cas semblables à celui-ci? Je suis sûr que c'est le cas. Après l'échéance, quand vont-ils rendre une décision?

The election will be over. It is not going to help them into the election. Then there is a deadline for Homeland Security, which is even later. How long does it take them to decide what to do after the deadline dates have closed?

Susan Sarich, Deputy Director, Western Hemisphere Trade Policy, Agriculture and Agri-Food Canada: It depends on the issue. This is like a heads-up, a pre-Gazette, in terms of saying they are thinking about something and they want to get the feel of it from interested parties domestically. It also provides an opportunity for international and other parties to comment into their process, which we are doing.

It could go quickly or slowly. It depends on the momentum within the USDA. It will take time to read all the comments. It depends on the number and the complexity of comments. Following their analysis and an internal decision-making process, they could come out with a decision.

However, on this one with reclassification, it is not an advance rule. It is not like the USDA rule, which is an Advanced Notice of Proposed Rulemaking — that is what they are making it under — falling under the allotment. The one with the tariff reclassification is just saying, "We have been petitioned by our industry to do this and we are taking comments."

On the other notice that came out by the United States Department of Agriculture, they put it as an Advanced Notice of Proposed Rulemaking, which gives a little bit more indication that there is some internal thinking about some change in policy-making. The next step forward would be a proposed rule. "We have put out this notice, we got all sorts of comments." If they want to move forward on it, it would come out in the form of a proposed rule, which would have a commentary period as well.

Senator Tkachuk: When they make a rule, is that similar to our making a regulation here, or is it an actual product of legislation?

Ms. Sarich: I cannot say for sure. I think it would be more in the regulation as opposed to legislation, because legislation means it would have to go through the House. The other would be an internal change of their policy, which would be done outside the House.

The Chairman: If this committee were in agreement that we wanted to write a letter, or whatever form is appropriate, could we count on you for some help?

Mr. Oommen: Of course. We will provide support through our ministers' offices.

The Chairman: I am glad you raised it because it is something we should be thinking about doing.

Les élections auront eu lieu. Cette affaire ne va donc pas les aider dans cette campagne électorale. Et puis il y a l'échéance pour la Sécurité intérieure, qui est encore plus lointaine. Combien de temps leur faut-il pour décider des mesures à prendre après l'expiration des échéances?

Susan Sarich, directrice adjointe, Politique commerciale de l'hémisphère occidental, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Tout dépend de la question à l'étude. C'est comme une sorte d'avertissement, une publication préalable dans la *Gazette*; ils se trouvent à dire qu'ils envisagent de prendre une certaine mesure et qu'ils veulent obtenir les impressions des parties intéressées dans leur pays. Cela donne aussi la possibilité aux intervenants internationaux et à d'autres parties de faire connaître leurs commentaires, et c'est ce que nous faisons.

Tout pourrait aller vite ou lentement. Cela dépend de la volonté d'agir au Département de l'agriculture des États-Unis. Il faudra du temps pour lire tous les mémoires. Cela dépendra du nombre et de la complexité des mémoires. Après avoir complété leur analyse et mené à terme un processus décisionnel interne, ils prendront une décision.

Cependant, dans le cas du reclassement, ce n'est pas un préavis de changement au règlement. Ce n'est pas comme l'avis du USDA, qui est un préavis de modification proposée des règlements relativement aux contingents. Dans le cas de l'avis de reclassement tarifaire, on se trouve simplement à dire : « Les intervenants de notre secteur nous ont demandé de prendre la mesure suivante et nous invitons les intéressés à formuler des commentaires. »

Quant à l'autre avis qui a été publié par le département de l'Agriculture des États-Unis, il s'agit comme je l'ai dit d'un préavis de modification proposée des règlements, ce qui donne une indication un peu plus précise; on a réfléchi à l'interne à un éventuel changement des politiques. L'étape suivante serait une proposition de règlement. « Nous avons publié l'avis, nous avons obtenu une foule de commentaires. » Ensuite, s'ils veulent aller de l'avant, cela prendra la forme d'un règlement proposé, qui serait aussi assorti d'une période de commentaires.

Le sénateur Tkachuk : Quand ils prennent un règlement, le processus est-il semblable au nôtre, ou bien s'agit-il d'un processus législatif?

Mme Sarich : Je n'en suis pas certaine. Je pense qu'il s'agirait plutôt de règlements que de lois comme telles, parce que pour légiférer, il faut passer par la Chambre. Dans l'autre éventualité, il s'agirait simplement d'apporter un changement à leur politique intérieure, ce qui pourrait se faire sans le concours de la Chambre.

La présidente : Si le comité était d'accord pour rédiger une lettre ou pour faire une intervention quelconque, pourrions-nous compter sur votre aide?

M. Oommen : Bien sûr. Nous sommes à votre disposition par l'intermédiaire des bureaux de nos ministres respectifs.

La présidente : Je suis contente que vous ayez évoqué cette possibilité, parce que nous devrions envisager de le faire.

Senator Tkachuk: There are also agriculture committees. They have their own issues; I am not sure what side they will fall on, how they will deal with this.

The Chairman: They are still on BSE.

Senator Tkachuk: That could be. We should take some political route if we can identify who we would send the letter to. I think that is the most important part, whether it should be a formal application or maybe go the political route.

The Chairman: Our researchers can take a look at that, perhaps.

Senator Gustafson: I have one comment. Our chair knows it probably better than I do. A lot of hard work goes on in this industry; a lot of it is done in rubber boots. The point I make, which the chairman has been making both in the Senate chamber and here, is that the lives of these people are affected by this. It is important that we take it seriously and do what we can to support them. Hopefully, it will straighten around. If it does not, the fallout will be unpleasant.

The Chairman: I agree with what Senator Gustafson says. Sometimes when you are living in the nation's capital and working here, you forget what is happening on the ground. Senator Gustafson never forgets because he is on his tractor and harvesting a lot. He knows what is on the ground.

I try to stay close to this industry because it is special. Clearly, harvesting is a time of joy and enthusiasm. This was a very difficult time because all this was happening just when they were ready to have their celebration last weekend. It was certainly toned down from its equivalent in previous years.

Nonetheless, as the senator said, this is a hard-working group. It has a product that is necessary. The fallout that comes, if there are changes to the farm part of the group, automatically shifts over into the community and the economic situation of that community. Rogers has a major plant in Taber. The implications would be serious and would spin out even into my own city of Lethbridge.

Senator Peterson: An earlier presenter indicated that our exports into the United States on this product have absolutely no effects on producers there or anyone else. It is a minuscule part of it.

Usually in a trade dispute of this nature, someone is being hurt — a producer is being hurt, he is being undersold or there is dumping. That is not the case here at all. All these numbers you had, reworking and trying to slide it into there, are just a smokescreen, trying to shut down the border. The strategy is all value added, they want everything, so it seems to me their strategy moving into this has to be on this trade distortion. It is not

Le sénateur Tkachuk : Il y a aussi les comités de l'agriculture. Ils ont leurs propres sujets d'étude; je ne peux pas prédire avec certitude quelle position ils vont adopter dans cette affaire.

La présidente : Ils étudient encore l'ESB.

Le sénateur Tkachuk : C'est possible. Nous devrions adopter la voie politique, si nous pouvons déterminer à qui envoyer la lettre. Je pense que c'est l'élément le plus important, de décider s'il faut passer par les canaux officiels ou peut-être emprunter la voie politique.

La présidente : Nos recherchistes peuvent peut-être se pencher sur la question.

Le sénateur Gustafson : Je veux faire un commentaire. Notre présidente s'y connaît probablement plus que moi. Les gens travaillent très dur dans ce secteur; ils travaillent aux champs en bottes de caoutchouc. Ce que je dis, et notre présidente l'a déjà dit à la fois au Sénat et au comité, c'est que la vie de ces gens-là est directement touchée par cette affaire. C'est important que nous la prenions au sérieux et que nous fassions tout notre possible pour leur venir en aide. Il faut espérer que cela va se résorber. Sinon, les conséquences seront déplaisantes.

La présidente : Je suis d'accord avec le sénateur Gustafson. Parfois, quand on habite et travaille dans la capitale nationale, on a tendance à oublier ce qui se passe ailleurs. Le sénateur Gustafson ne l'oublie jamais, parce qu'il retourne fréquemment faire les récoltes, assis sur son tracteur. Il sait ce qui se passe sur la terre.

J'essaie de garder le contact avec ce secteur parce qu'il est spécial. Chose certaine, le temps des récoltes est marqué par la joie et l'enthousiasme. Cette saison-ci a été au contraire très difficile parce que tout cela se passait au moment même où les gens s'apprêtaient à célébrer les récoltes en fin de semaine dernière. Il est certain que l'on a festoyé beaucoup moins que les années précédentes.

Néanmoins, comme le sénateur l'a dit, ce sont des gens qui travaillent dur. Ils produisent une denrée qui est nécessaire. Si des changements ont un impact sur les agriculteurs eux-mêmes, les retombées se font automatiquement sentir dans l'ensemble de la collectivité et c'est toute la situation économique qui s'en ressent. Rogers possède une importante usine à Taber. Les conséquences seraient graves et se feraient sentir même dans ma propre ville de Lethbridge.

Le sénateur Peterson : Un intervenant précédent a dit que nos exportations de ce produit aux États-Unis n'ont absolument aucun effet sur les producteurs ou tout autre intervenant là-bas. C'est une part minuscule du marché.

Habituellement, dans un conflit commercial de ce genre, quelqu'un est lésé, un producteur est victime de dumping ou de concurrence déloyale. Ce n'est pas du tout le cas en l'occurrence. Tous les chiffres que vous avez cités, les efforts visant à reclasser le produit dans une autre catégorie, tout cela n'est qu'un écran de fumée, on veut simplement fermer la frontière. La stratégie consiste à rechercher la totalité de la valeur ajoutée et il

affecting them down there, it is not hurting anybody, so what is provoking this?

After November, maybe it will go away if the issue, as has been said earlier, is driven more by elections than anything else. It is an odd situation when such a small part of the market, which is not hurting anyone, gets closed down. As we look into the strategy, it has to work around that situation.

The Chairman: Certainly, this is one track we will follow. Are there any other thoughts, Mr. Oommen, from your perspective and the department's perspective, on how we can be useful?

Mr. Oommen: I want to mention that the fact that we are here on relatively short notice I think points out that both the Minister of Agriculture and Agri-Food and the Minister of International Trade are engaged on this issue. They have asked us to look after it and to do whatever we can to help our producers. I wish to emphasize that this is a priority for us.

The Chairman: I thank you for that. When I arrived in Taber last Thursday night, I noticed the presence of a young man from the embassy in Washington. He had been helping Senator Tkachuk, Senator Gustafson and I in our tour around Capitol Hill on another issue on BSE. The presence of this young man, Fred Gorrell, in Taber made my antennae go up and made me think that there is a reason he is here and that this is important. I must say it was very encouraging for the farmers there that his presence did indicate that the embassy was concerned, as are we all, and that he cared enough to come, as we often say in politics.

Senator Tkachuk is leading the charge here. We will carry on and perhaps be in contact with you. Certainly, we will not take action without first alerting the ministers involved, and for any assistance they might give us.

Thank you very much for attending here. It means a great deal to those who may be watching from Taber, and elsewhere, that our national government and its operations are on the job and working hard for them.

The committee adjourned.

m'apparaît donc que la stratégie des Américains dans ce dossier est fondée sur les distorsions commerciales. Cela ne les ébranle nullement, personne n'est lésé, alors à quoi peut-on attribuer cette initiative?

Après novembre, peut-être que tout cela va se résorber si, comme on l'a dit tout à l'heure, l'affaire est dictée par les élections plus que toute autre chose. C'est une situation bizarre puisqu'une portion tellement minuscule du marché, qui ne nuit absolument à personne, se fait claquer la porte au nez. En examinant notre stratégie, nous devons tenir compte de cette situation.

La présidente : Il est certain que c'est une voie que nous allons suivre. Avez-vous d'autres réflexions, monsieur Oommen, de votre point de vue et du point de vue du ministère, quant à la manière dont nous pourrions nous rendre utiles?

M. Oommen : Je voudrais dire que le fait que nous soyons ici après un si court préavis démontre à mon avis que le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et le ministre du Commerce international sont tous les deux très actifs dans ce dossier. Ils nous ont demandé de nous en occuper et de faire tout en notre pouvoir pour aider nos producteurs. Je tiens à insister sur le fait que c'est prioritaire pour nous.

La présidente : Je vous en remercie. Quand je suis arrivée à Taber jeudi soir dernier, j'ai remarqué la présence d'un jeune homme de notre ambassade à Washington. Il avait aidé le sénateur Tkachuk, le sénateur Gustafson et moi-même lors de notre visite au Congrès à propos d'un autre dossier, nommément l'ESB. La présence de ce jeune homme nommé Fred Gorrell à Taber m'a mis la puce à l'oreille; je me suis dit que sa présence devait s'expliquer par un dossier important. Je dois dire que les agriculteurs ont été très encouragés par sa présence, qui indiquait que l'ambassade était préoccupée, comme nous le sommes tous, et qu'il se souciait suffisamment du problème pour venir sur place, comme nous avons coutume de dire en politique.

Le sénateur Tkachuk est le principal intervenant au comité. Nous allons poursuivre nos travaux et peut-être communiquer de nouveau avec vous. Chose certaine, nous ne prendrons aucune mesure sans avoir d'abord averti les ministres en cause et sans leur avoir demandé de nous fournir toute l'aide possible.

Je vous remercie beaucoup d'être venus. Pour ceux qui suivent peut-être nos travaux à Taber ou ailleurs, c'est très réconfortant de constater que notre gouvernement national s'occupe du dossier et déploie beaucoup d'efforts pour les aider.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 17, 2006

Agriculture and Agri-Food Canada:

Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats;

Christine Burton, Director, Rural Policy and Strategic Development.

Thursday, October 19, 2006

Alberta Sugar Beet Growers:

Bruce Webster, General Manager.

Canadian Federation of Agriculture:

Bob Friesen, President.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Tom Oommen, Acting Director, Multilateral Market Access;

Jennifer Fellows, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Market Access.

Agriculture and Agri-Food Canada:

Susan Sarich, Deputy Director, Western Hemisphere Trade Policy.

TÉMOINS

Le mardi 17 octobre 2006

Agriculture and Agri-Food Canada :

Donna Mitchell, directrice générale, Secrétariat rural et Secrétariat aux coopératives ;

Christine Burton, directrice, Politique rurale et développement stratégique.

Le jeudi 19 octobre 2006

Alberta sugar Beet Growers :

Bruce Webster, directeur général.

Fédération canadienne de l'agriculture :

Bob Friesen, président.

Affaires étrangères et Commerce international Canada:

Tom Oommen, directeur par intérim, Accès aux marchés multilatéraux;

Jennifer Fellows, agente principale de politique commerciale, Accès aux marchés multilatéraux.

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Susan Sarich, directrice adjointe, Politique commerciale de l'hémisphère occidental.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government Publications



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, October 24, 2006
Thursday, October 26, 2006

Issue No. 9

Sixth and seventh meetings on:

Rural poverty in Canada

and

Thirteenth meeting on:

Present state and future of agriculture in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

LIBRARY
JAN 0 9 2007

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 24 octobre 2006
Le jeudi 26 octobre 2006

Fascicule n° 9

Sixième et septième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

et

Treizième réunion concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

44230-44233

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck
Christensen
* Hays
(or Fraser)
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Meighen substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*October 24, 2006*).

The name of the Honourable Senator Downe substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*October 24, 2006*).

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*October 25, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Downe (*October 25, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck
Christensen
* Hays
(ou Fraser)
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Meighen est substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 24 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Downe est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 24 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson est substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 25 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Downe (*le 25 octobre 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 24, 2006
(18)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:10 p.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Downe, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Meighen, Peterson and Segal (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Jim Sentance, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island.

As a panel:

Canadian Sugar Institute:

Sandra Marsden, President.

Rogers Sugar Canada:

Daniel Lafrance, Vice-President and Chief Financial Officer.

Mr. Sentance made a statement and answered questions.

At 8:02 p.m., the committee suspended.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

At 8:04 p.m., the committee resumed.

Ms. Marsden and Mr. Lafrance each made a statement and answered questions.

At 8:48 p.m., in accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft future agenda in camera.

It was moved by the Honourable Senator Segal that the steering committee be empowered, on behalf of the committee, to make whatever representation it deemed appropriate and in whatever form appropriate, on the sugar beet issue.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 24 octobre 2006
(18)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 10, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Downe, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Meighen, Peterson et Segal (7).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Jim Sentance, professeur agrégé, Département des sciences économiques, Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Table ronde :

Institut canadien du sucre :

Sandra Marsden, présidente.

Rogers Sugar Canada :

Daniel Lafrance, vice-président et directeur financier.

M. Sentance fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 2, le comité suspend ses travaux.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité.*)

À 20 h 4, le comité reprend ses travaux.

Mme Marsden et M. Lafrance font une déclaration et répondent aux questions.

À 20 h 48, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité se réunit à huis clos en vue d'examiner le projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur Segal propose que le comité de direction soit autorisé, au nom du comité, à faire les commentaires qu'il juge appropriés, en utilisant la formule de son choix, sur la question de la betterave à sucre.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 8:58 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 26, 2006
(19)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:22 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Bruno Jean, Canada Research Chair in Rural Development, Université du Québec à Rimouski;

David Bruce, Director, Rural and Small Town Programme, Mount Allison University;

Mark Partridge, Adjunct Professor, Department of Agricultural Economics, University of Saskatchewan.

Messrs. Jean, Bruce and Partridge each made a statement and, together, answered questions.

At 10:25 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 20 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 26 octobre 2006
(19)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 22, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (7).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Bruno Jean, titulaire, Chaire de recherche du Canada en développement rural, Université du Québec à Rimouski;

David Bruce, directeur, Programme de recherche sur les localités rurales et les petites villes, Université Mount Allison;

Mark Patridge, professeur adjoint, Département d'économie agricole, Université de la Saskatchewan.

MM. Jean, Bruce et Partridge font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 24, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:10 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada; and the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators and witnesses, and all of those watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada, an issue that was raised in the Senate and aimed at this committee by our colleague Senator Segal. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. Until the end of the year, the committee will therefore hear from a variety of different witnesses who will give an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's plan to travel to rural communities across this country next year.

Today, we are very pleased to have with us James Sentance, Associate Professor of Economics at the University of Prince Edward Island. His research interests include labour economics, regional economics, and rural and urban issues. He is a collaborator on a major collaborative research initiatives grant from the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada for research on "Municipal-Federal Government Relations and Provincial Mediation: A Comparison Across Policy Fields, Municipalities, Provinces and Federations."

We have one hour tonight to discuss this important issue with Professor Sentance. I would invite my colleagues to keep their questions as brief as possible in order to allow our witness to respond fully and so that everyone here is able to contribute to the discussions this evening.

We are very pleased to have you, sir, and the floor is yours.

Jim Sentance, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island, as an individual: I thank the committee for this opportunity, which I hope will be of some interest to you. I was given a set of questions to help guide me in making a presentation. I will begin by quickly responding to some of those, to give you a sense of where I am on these issues, and then we can go from there. I have rearranged them into four sets of questions.

The first concerns the boundaries of the study that you are looking at. A few questions went to who are we looking at, who are the rural poor, what we mean by rural, farm, small towns, et cetera. In that regard, my feelings with respect to the idea of

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 24 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 10 pour étudier, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada; ainsi que l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Je souhaite le bonsoir aux honorables sénateurs, aux témoins et à tous ceux qui regardent le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, notre comité a été autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada, une question soulevée au Sénat par notre collègue le sénateur Segal qui a demandé que nous en soyons saisis. Depuis trop longtemps, le sort des démunis vivant en milieu rural a été ignoré par les décideurs et les politiques. D'ici la fin de l'année, le comité entendra donc de nombreux témoins différents qui nous donneront un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ce travail viendra étayer le projet du comité de se rendre dans diverses collectivités rurales du pays l'an prochain.

Aujourd'hui, nous sommes très heureux d'accueillir M. James Sentance, professeur agrégé d'économie à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard. Ses recherches portent notamment sur l'économique du travail, l'économique rurale et les problématiques rurales et urbaines. Il est collaborateur dans un important projet bénéficiant d'une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui s'intéresse aux relations entre le gouvernement fédéral et les municipalités d'une part, et la médiation du gouvernement provincial d'autre part, par la comparaison entre les secteurs politiques, les municipalités, les provinces et les fédérations.

Ce soir, nous disposons d'une heure pour discuter de cet enjeu important avec M. Sentance. J'inviterais mes collègues à être aussi concis que possible dans leurs questions pour que notre témoin puisse y répondre à loisir et que tous les sénateurs présents puissent contribuer à la discussion.

Nous sommes ravis de vous recevoir, monsieur. Vous avez la parole.

Jim Sentance, professeur agrégé, Département des sciences économiques, Université de l'Île-du-Prince-Édouard, à titre personnel : Je remercie le comité de me donner cette occasion, et j'espère que ce que j'ai à dire saura vous intéresser. On m'a fourni une série de questions pour me guider dans la préparation de mon exposé. Je commencerai par répondre brièvement à certaines d'entre elles pour que vous sachiez où je loge dans ce dossier, et ensuite, nous pourrons poursuivre. J'ai réarrangé ces questions en groupes de quatre.

Le premier groupe concerne le champ de votre étude. Quelques questions portaient sur ses paramètres : qui est visé, qui sont les pauvres en milieu rural, qu'entend-t-on par milieu rural, exploitation agricole, petites villes, et cetera. À ce sujet, j'avoue

farmers and poverty, which is a question that comes from some of the comments in there, I have some difficulty identifying farmers with poverty. It may be a question of semantics. Maybe I am splitting hairs, but as challenged as our farmers are, and as problematic as their income flows may be at the moment, I am not sure that what we are looking at there is what I would call poverty. Most of our farmers in Canada operate what I would consider small- to medium-sized businesses. The problems faced by farmers are essentially business-type problems, not the type that leads to poverty in the sense that you usually think of poverty. While agriculture is clearly related to what is happening in rural areas, I am not sure farmers themselves are really who you are looking at in terms of the impoverished, if you are looking at poverty in the classic sense. Of course, you can redefine "poverty" as you like it, if you want. Having said that, what we are left with in rural areas are people that clearly are impoverished.

As to the issue of rural and small towns, I do not see a lot of difference between those in rural areas who I would consider impoverished and those in small towns who I would consider impoverished. I do not see any reason not to include small towns in your study, if you are looking at rural areas.

Frankly, in many parts of the country, certainly in Prince Edward Island, I do not know how one can extract rural areas out of the small towns or extract the small towns out of the rural areas, because they are so integrated. You cannot go more than 10 miles anywhere on Prince Edward Island without running into a small town. There are no rural areas that do not include small towns. That is true for a fair part of the country. You get large stretches of rural territory without small towns, but I think small towns are integrated into rural areas, and their problems are, to a great extent, the problems of those rural areas. I think you should include those.

The second set of questions relates to where the poverty in rural areas comes from, the role of agriculture in all of that and what other factors might be involved. Certainly agriculture is part of the problem. It goes beyond the current problems that agriculture faces. Rural poverty in Canada has developed over decades, not over years, and it is part of a process.

I think you can go beyond agriculture to talk about the whole primary sector, forestry, mining, et cetera, as well. The part of the country that was settled and developed to exploit our natural resources, the land and the forests and our mineral wealth and so on, hit a high point a while back, and that part of our economy has been receding in importance, certainly relatively, and in many areas absolutely. My feeling about rural poverty to a great extent is that it is what happens when that process goes on long enough. People, towns and areas basically get left behind. The tide goes out. Some people go with it, and some people are left. The ones

avoir du mal à associer agriculteurs et pauvreté, une notion qui découle de certaines observations figurant dans le document. C'est peut-être une question de sémantique. Sans vouloir couper les cheveux en quatre, aussi pénible que soit leur situation et aussi problématiques que soient leurs rentrées d'argent à l'heure actuelle, je ne suis pas certain que l'on puisse parler de pauvreté. À mon avis, la plupart des agriculteurs canadiens gèrent des petites ou moyennes entreprises. Ils sont essentiellement aux prises avec des problèmes structurels d'entreprises qui n'ont rien à voir avec le type de problèmes qui débouchent sur la pauvreté, au sens où on l'entend habituellement. L'agriculture est un élément évident de la problématique dans les régions rurales, mais je ne suis pas sûr que les agriculteurs eux-mêmes entrent dans la catégorie des pauvres, si votre étude porte sur la pauvreté au sens classique du terme. Bien entendu, vous pouvez toujours donner une nouvelle définition au terme « pauvreté », si vous le voulez. Cela dit, il n'en reste pas moins qu'il reste en milieu rural des gens manifestement appauvris.

Pour ce qui est de la distinction régions rurales/petites villes, je ne vois guère de différence entre les personnes que je considère comme pauvres selon qu'ils habitent des régions rurales ou des petites villes. Je ne vois aucune raison de ne pas inclure les petites villes dans votre étude si elle porte sur les régions rurales.

À vrai dire, dans de nombreuses régions du pays — et c'est assurément le cas à l'Île-du-Prince-Édouard —, je vois mal comment on pourrait extraire les régions rurales des petites villes ou extraire les petites villes des régions rurales, tellement leur intégration est grande. À l'Île-du-Prince-Édouard, on ne peut parcourir plus de dix milles dans n'importe quelle direction sans arriver dans une petite ville. Il n'y a pas de régions rurales qui n'englobent pas de petites villes. Et c'est la même chose presque partout au pays. Il arrive que de grands espaces de territoire rural soient dépourvus de petites villes, mais je pense que les petites villes sont intégrées aux régions rurales et, dans une grande mesure, leurs problèmes sont les mêmes que ceux des régions rurales. À mon avis, vous devriez les inclure.

Ma deuxième série de questions porte sur les causes de la pauvreté dans les régions rurales, sur le rôle de l'agriculture dans cette problématique et sur les autres facteurs qui pourraient intervenir. Chose certaine, l'agriculture est une partie du problème. Et cela va plus loin que les difficultés actuelles auxquelles se heurte le secteur agricole. La pauvreté rurale au Canada s'est développée au fil des décennies. Elle ne remonte pas à quelques années seulement, et elle s'inscrit dans un processus.

Je pense qu'on peut déborder du cadre agricole pour parler de l'ensemble du secteur primaire, des forêts, des mines, et cetera. La partie de notre pays qui a été colonisée et mise en valeur en fonction de l'exploitation nos ressources naturelles — les terres, les forêts, nos richesses minières, et cetera —, a connu un sommet il y a un certain temps. Mais cette composante de notre économie a graduellement perdu du terrain; dans certains cas, en termes relatifs, dans d'autres, en termes absolus. J'estime que ce processus, s'il persiste sur une période suffisamment longue, débouche sur la pauvreté rurale. Les gens, les villes et les régions

that are left do not have as much to do, do not have as much of a basis for a market economy as they used to, and they struggle. Agriculture is clearly part of that.

It is not simply a matter of incomes having fallen. There are structural changes as well. As we have moved to larger farms, obviously you cannot support as many people. Technology has replaced agricultural labour in some cases. Towns have been somewhat deflated by changes in the way the agri-food industry operates on the Prairies, as we have moved from smaller elevators in little towns across the Prairies to bigger super-elevators in fewer locations. That is a problem for the towns that have lost their elevators. That is a loss of money and employment and so on.

Part of the problem is the same thing you find with poverty anywhere in the country, problems with individuals' education, training, skill sets and so on that make them less employable and therefore less able to earn income in the marketplace. To some extent, that is exacerbated in a rural area. As opportunities leave, the lack of mobility of some of the people that are left in rural areas is a part of the whole problem there.

There were some questions on measuring poverty — which is problem in rural areas. How do you measure poverty? I tend to prefer absolute measures rather than relative measures. Something like a low-income cut-off would perhaps be a starting point, but there are some difficulties with that. That kind of a measure looks at income, prices, proportions of income being spent on various things, but it relates very much to what is happening in the marketplace.

There is some recognition in one of the questions that I was given that there is more to standard of living than simply what is going on in the marketplace. There was a reference to access to public services. Clearly, there are fewer public services available in rural areas — which implies, even if it may be similar on a market income measured basis, that something is lacking in a rural area that should be noted.

It goes beyond that. There are some difficulties with the use of most of our standard measures of poverty in rural areas, because the standard of living that people are able to achieve in those areas quite often goes beyond what they are earning in the marketplace or what market prices happen to be.

Someone in a rural area will quite often have a lot more time available, for example, to do things on their own, particularly if they are employed in seasonal industries. That time has value and can contribute to their standard of living.

There was a very good argument along those lines made a decade or so ago in a royal commission in Newfoundland. I have forgotten the title, but it is usually referred to as the House commission — Doug House was the author. It makes the point

sont laissés pour compte. La mer se retire. Certains suivent le mouvement, d'autres non. Ceux qui restent derrière n'ont pas autant de travail; la base de leur économie de marché rétrécit, et ils ont du mal à joindre les deux bouts. La dimension agricole est manifestement partie intégrante de ce processus.

Ce n'est pas simplement que les revenus ont chuté. Il faut aussi prendre en compte les changements structurels. À mesure que se développaient les méga-exploitations agricoles, le nombre de personnes pouvant en tirer leur subsistance diminuait. Dans certains cas, la technologie a remplacé la main-d'oeuvre agricole. Bien des villes ont périclité à la suite des changements survenus dans le mode de fonctionnement de l'industrie agroalimentaire dans les Prairies, alors qu'on a vu disparaître les petits élévateurs disséminés dans de petites collectivités un peu partout dans les Prairies au profit d'une poignée de super-élévateurs. Pour les villes qui ont perdu leurs élévateurs, cela représente des pertes de revenus, d'emplois, et cetera.

La pauvreté rurale est en partie attribuable aux mêmes causes que la pauvreté n'importe où ailleurs au pays : scolarité déficiente, manque de formation, pénurie de compétences. Voilà autant de raisons qui font que les gens sont moins en mesure de gagner leur vie sur le marché du travail. Dans une certaine mesure, ces difficultés sont exacerbées dans une région rurale. À mesure que s'amenuisent les débouchés, le manque de mobilité de certains des habitants qui sont demeurés en région rurale est aussi un facteur déterminant.

Certaines questions concernaient la façon de mesurer la pauvreté — ce qui est problématique dans les régions rurales. Comment mesurer la pauvreté? En général, je préfère des mesures absolues à des mesures relatives. Un seuil de revenu quelconque pourrait être un point de départ, mais cela pose certaines difficultés. Ce type de mesure prend en compte le revenu, les prix, la part du revenu consacré à diverses choses, mais il est étroitement associé à l'évolution du marché.

Dans l'une des questions qu'on m'a remises, on reconnaît que le niveau de vie n'est pas uniquement fonction du marché. On faisait référence à l'accès aux services publics. Évidemment, il y a moins de services publics disponibles dans les régions rurales, ce qui implique que même en présence d'un revenu marchand similaire, il existe en milieu rural un déficit qu'il faut prendre en compte.

Cela va plus loin. La plupart des paramètres standards utilisés pour mesurer la pauvreté dans les régions rurales posent certaines difficultés. En effet, le niveau de vie dont jouissent les résidents de ces régions est bien souvent supérieur à leur revenu marchand ou aux prix en vigueur sur le marché à un moment donné.

Une personne qui vit en milieu rural aura bien souvent beaucoup plus de temps libre pour s'adonner à des activités personnelles, particulièrement si elle travaille dans un secteur saisonnier. Ce temps a une valeur qui peut contribuer à rehausser son niveau de vie.

Un très bon argument en ce sens a été avancé il y a une dizaine d'années environ dans le rapport d'une commission royale d'enquête à Terre-Neuve. J'en ai oublié le titre, mais on l'appelle communément le rapport House du nom de son

that people on unemployment in Newfoundland have a substantially higher standard of living than one would expect. Because they are not fishing all time, they have time to put towards making things for themselves. For example, their housing is far above the level one would expect relative to their income from the marketplace.

The opportunities for those kinds of non-market inputs into one's standard of living are greater in rural areas. Opportunities for non-market income, income in kind, food from the ground and so on, are greater there. There are many complications in that, and I am not sure any one measure will adequately capture what is going on in rural areas. There are many difficulties in comparing that to what is happening in urban areas.

What to do about poverty in rural areas? To some extent, it depends on how much one wants to put into it. There are some obvious things that would help. To the extent that the difficulties that agriculture faces are part of the problem, clearly fixing those problems would be of some use. That would certainly put more income into rural areas and aid in that way.

On a more personal level, you probably want to look at the individuals that are impoverished in rural areas, and the obvious things to look at are levels of education, training, skill sets and so on. I am not sure how much you can do along those lines. I think a lot of the people that we are looking at are people who have already gone through the education system, so to some extent the problem was created in the past. I am not sure how much those people can be fixed up now.

The answer that many economists would give, that maybe we should move all these people to urban areas where they can get jobs, is a particularly stupid answer. Unless you do a significant amount of re-education and retraining of many of the individuals that we are looking at, there would not be opportunities for them in those urban areas.

If we are looking at mobility, many people have moved out of Canada's rural areas and gone to where there are opportunities, typically in our bigger cities. The ones left behind have stayed behind for very good reasons. They would probably not find opportunities that would make them any better off in those urban areas than they are in the rural areas.

Policy addressed to rural poverty may have to look at ways in which you can make the life of these people better where they are, as they are, for as long as they are there. My big concern with that kind of thing is the trade-off in helping people in rural areas. There are not many other ways you can assist them. How far you go that way, and whether you actually encourage people to stay there and be poor when they have the opportunity to go elsewhere — these things have to be considered.

auteur, Doug House. On y faisait remarquer qu'à Terre-Neuve, les chômeurs ont un niveau de vie beaucoup plus élevé que ce à quoi on pourrait s'attendre. Étant donné qu'ils ne pêchent pas toute l'année, les habitants ont le temps de travailler pour améliorer leur sort. Par exemple, leurs maisons sont d'une qualité étonnante compte tenu du revenu qu'ils tirent de l'exercice de leur métier.

Les possibilités d'intégrer au niveau de vie ce type d'intrants hors marché sont plus nombreuses dans les régions rurales. Les possibilités de toucher un revenu non marchand, un revenu en nature, d'avoir un jardin potager, et cetera, sont plus grandes qu'ailleurs. Cela engendre de nombreuses complications en termes de calcul du niveau de vie, et je ne suis pas sûr qu'une mesure unique puisse saisir adéquatement la réalité du milieu rural. Il est très difficile de comparer la réalité rurale à la réalité urbaine.

Comment lutter contre la pauvreté dans les régions rurales? Dans une certaine mesure, tout dépend de l'effort que l'on veut consentir. Un certain nombre d'initiatives évidentes pourraient aider. Dans la mesure où les difficultés du secteur agricole sont partie prenante du problème, il va de soi qu'en les réglant, on améliorerait les choses. Cela aurait certainement pour effet d'injecter davantage de revenus dans les régions rurales, ce ne peut qu'être utile.

À un niveau plus personnel, il faudrait identifier les pauvres dans les milieux ruraux, et la première chose est de se pencher sur les niveaux d'éducation, de formation, de compétence, et cetera. Je ne sais pas trop dans quelle mesure on peut redresser la barre à cet égard. À mon avis, la plupart des personnes concernées ont déjà quitté le système d'éducation de sorte que, d'une certaine façon, le problème a été créé dans le passé. J'ignore à quel point on peut les aider maintenant.

La solution que proposeraient de nombreux économistes, soit déménager tous ces gens dans des régions urbaines pour qu'ils puissent y trouver du travail, est particulièrement stupide. À moins de leur offrir de nombreux cours pour relever leur niveau de scolarité et de formation, il n'y aurait pas davantage de débouchés pour eux dans ces régions.

À propos de mobilité, bien des gens ont quitté les régions rurales du Canada pour tirer parti d'occasions ailleurs, en général dans nos grandes villes. Ceux qui ne l'ont pas fait sont restés pour de très bonnes raisons. Ils ne trouveraient sans doute pas plus en milieu urbain qu'en milieu rural des débouchés qui leur permettraient de mieux s'en sortir.

Les politiques de lutte contre la pauvreté rurale devront peut-être envisager des moyens d'améliorer le sort de ces personnes dans leur milieu, telles qu'elles sont, pendant aussi longtemps qu'elles y seront. Ce qui m'inquiète énormément à cet égard, c'est la contrepartie de cette assistance aux résidents des régions rurales. Il n'y a pas tellement d'autres façons de leur venir en aide. Jusqu'où souhaite-t-on aller, et à quel moment commence-t-on à encourager les gens à rester en milieu rural et à vivre dans la pauvreté alors qu'ils auraient la possibilité de partir tenter leur chance ailleurs? Ce sont là des facteurs à considérer.

Added to the mix is the fact that it plays back on itself. You start taking people out of rural areas and that may improve life for those people, but it can also hurt the people left behind. That is part of the problem of rural areas. People leave for opportunities elsewhere. Migration is a selective process: It takes the brightest, the best, the youngest and most marketable. As they leave, they take spending, purchasing power and flow of money out of those areas and make conditions worse for the people who are still there.

I will leave it at that and respond to questions.

Senator Segal: Professor, thank you very much for coming from Prince Edward Island and helping us with your perspectives. I wanted to make sure I understood the distinction you were making between agricultural poverty and rural poverty.

If we have census-tracked data that says that 40 per cent of people living in a particular set of townships are living below the low-income cut-off and you and I were flying over in a small plane, if I understand you correctly it would be your *ab initio* position that the people on the farms are likely not part of that 40 per cent — that it would be the other people in the region, but not the people on the farms.

Mr. Sentance: They may very well be part of that 40 per cent, but I am not sure that I would categorize that low-income status as poverty in the classical sense.

Senator Segal: Let me test that further with you, if I may. If we went to Jane and Finch, downtown Toronto, there are a lot of people living below the low-income cut-off.

They may be doing various things to sort out deficiencies — eating at their in-laws, borrowing cash from relatives — so that they are not in the impoverished process, although their low-income cut-off number is real. Are you suggesting that we should not be counting farmers among the impoverished because they are living on their own land and may be able to grow some of their own food, even though their annual income numbers would suggest that they are? Is there some magic about living on a farm that gets in the way of having no money?

Mr. Sentance: No, it is more in the nature of owning and running a business. Part of that is the existence, on most farms, of significant amounts of wealth or assets and elements like that.

For example, there could be a business owner in the city, with a building and a business running, whose current net income could be below the poverty level. However, I am not sure I would categorize that business owner as being impoverished or in poverty. I think of it more as a business income flow problem rather than classic poverty.

Senator Segal: If we assume, for purposes of this discussion, that people who live on a family farm are dependent upon income from that business to meet their basic requirements — mortgage payments, food, heat, transportation and clothing — and if their

Ajoutons à cela le fait que c'est un cercle vicieux. Si l'on commence à déplacer des gens hors des régions rurales, ils vont peut-être améliorer leur sort, mais on risque de nuire à ceux qui restent. C'est là une partie du problème des régions rurales. Les gens les quittent pour saisir des occasions ailleurs. Or, la migration est un processus sélectif qui privilégie les plus brillants, les meilleurs, les plus jeunes et les plus aptes à négocier leurs compétences. À mesure qu'ils partent, ils privent ces régions de leur pouvoir d'achat et de rentrées pécuniaires, ce qui a pour effet d'empirer les conditions de vie des gens qui restent derrière.

Je vais m'en tenir là et répondre aux questions.

Le sénateur Segal : Professeur, je vous remercie beaucoup d'être venu de l'Île-du-Prince-Édouard et de nous aider en nous présentant votre perspective. Je veux m'assurer d'avoir bien compris la distinction que vous faites entre la pauvreté agricole et la pauvreté rurale.

Supposons que d'après les données du recensement, 40 p. 100 des résidents de certains cantons vivent sous le seuil de faible revenu et que vous et moi survolions ces cantons dans un petit avion. Si j'ai bien compris, d'entrée de jeu, vous excluriez les agriculteurs de ce 40 p. 100. Ce pourcentage engloberait les autres résidents de la région, mais non les agriculteurs.

M. Sentance : Les agriculteurs pourraient fort bien faire partie de ce 40 p. 100, mais je ne crois pas que j'assimilerais le fait d'avoir un faible revenu à la pauvreté au sens classique du terme.

Le sénateur Segal : Poussons cette logique un peu plus loin, si vous le voulez bien. À l'angle de Jane et Finch, au centre-ville de Toronto, bien des gens vivent sous le seuil de faible revenu.

Ces gens prennent sans doute diverses initiatives pour atténuer leurs difficultés — manger chez leur belle-famille, emprunter de l'argent à des parents —, de sorte qu'ils ne sont pas en processus d'appauvrissement, même s'ils vivent vraiment sous le seuil de faible revenu. Estimez-vous qu'il ne faudrait pas compter les agriculteurs parmi les pauvres parce qu'ils vivent sur leur propre terre et qu'ils sont en mesure de produire certains aliments même si, d'après leur revenu annuel, ils le sont? Est-ce que, par magie, le fait de vivre sur une ferme occulte le fait de ne pas avoir d'argent?

M. Sentance : Non, le problème tient plutôt au fait que l'agriculteur possède et gère une entreprise. Et notamment à l'existence, sur la plupart des exploitations agricoles, d'une richesse ou d'éléments d'actifs d'une valeur considérable.

Par exemple, il se pourrait qu'un homme d'affaires citadin, propriétaire d'un immeuble et d'une entreprise, ait un revenu net courant inférieur au seuil de la pauvreté. Toutefois, je ne suis pas sûr que je dirais de cet homme d'affaires qu'il est démuni ou pauvre. J'y vois plutôt un problème de revenu d'entreprise plutôt qu'un cas de pauvreté classique.

Le sénateur Segal : Supposons, aux fins de la discussion, que les gens qui vivent sur une ferme familiale dépendent du revenu de l'entreprise pour subvenir à leurs besoins essentiels — paiements hypothécaires, alimentation, chauffage, transport et vêtements. Si

core income has collapsed well beneath the low-income numbers, it strikes me that we end up with the classic debate, which bankers love, between solvency and liquidity.

Your argument is that they are solvent; they have a farm, machinery, a barn and livestock. The bank's argument is that that is interesting, but there is not enough income to make the payments so we will seize it all. There is a liquidity problem.

They might not view a large corporation with real estate, with a similar liquidity problem, as worth seizing. They would put it into the special workout branch within the bank, but they may not do that for a farmer. In terms of your assessment of this, I am trying to determine why a farmer has some sort of built-in protection when their income collapses because he or she is a farmer and they have a business, which other Canadians, if I understand you, might not have in a similar circumstance.

Mr. Sentance: I am not so sure I would consider other Canadians in similar circumstances as all that different. Again, it may be a matter of semantics; maybe I am splitting hairs too finely.

Senator Segal: We are interested in working to a dynamic definition that we can do something about, so your advice is very helpful and I appreciate it.

With respect to the outside incidence that we see — increase in the food banks, increase in crystal meth utilization in many parts of Canada, increase in farm bankruptcies — these do not connect directly with the low-income cut-off, but they do speak to an incidence of economic difficulty, which we are seeing right across the country.

I would be interested in your advice on how we take your concern that we do not overstate the problem, compare it to the numbers with respect to those other difficulties and try to merge it in some way that gives us an understanding that is both pragmatic and realistic.

Mr. Sentance: I do not necessarily think of myself as wanting to minimize the difficulties that farmers face. My point is more that the source of their difficulties is different from the source of the difficulties of other rural, small town poor.

The things that happen to people, such as having to go to food banks, may be very similar. I am not denying that. However, I am saying that it is a problem of a different nature.

leur revenu de base s'effondre au point de chuter en deçà du seuil de faible revenu, on se retrouve en bout de ligne avec le dilemme classique — que les banquiers adorent —, entre la solvabilité et le manque de liquidité.

Votre argument, c'est que les agriculteurs sont solvables : ils possèdent une ferme, de la machinerie, une étable et du bétail. Selon l'argument de la banque, c'est intéressant, mais comme le revenu de l'agriculteur ne suffit pas pour faire les paiements, elle saisira tous ses biens. C'est un problème de liquidité.

Face à une grande entreprise ayant des biens immobiliers mais aux prises avec le même problème de liquidité, la banque ne jugera peut-être pas utile de saisir ses actifs. Elle confiera vraisemblablement le dossier à sa division interne des arrangements spéciaux, mais elle ne fera pas nécessairement la même chose pour un agriculteur. Compte tenu de votre évaluation de la situation, j'essaie de déterminer pourquoi un agriculteur serait en quelque sorte à l'abri de la pauvreté lorsque son revenu s'effondre, simplement parce que c'est un agriculteur et qu'il administre une entreprise, alors que ce ne serait pas le cas pour d'autres Canadiens dans la même situation, si j'ai bien suivi votre raisonnement.

M. Sentance : Je n'affirmerais pas que le cas d'autres Canadiens dans une situation analogue serait très différent. Encore là, c'est peut-être une question de sémantique; je coupe peut-être les cheveux en quatre.

Le sénateur Segal : Comme nous souhaitons en arriver à une définition dynamique qui nous ouvre des portes, votre avis est très utile, et je l'apprécie.

En ce qui a trait aux répercussions connexes que nous constatons — fréquentation accrue des banques d'alimentation, recrudescence de la consommation de cristal meth dans de nombreuses régions du Canada, multiplication des faillites agricoles —, même si elles n'ont pas de lien direct avec le seuil de faible revenu, elles trahissent des difficultés économiques qui sévissent partout au pays.

Comment faire en sorte de ne pas surestimer le problème, comme vous semblez le craindre? Comment faire une comparaison avec ces autres difficultés, chiffres à l'appui? Comment intégrer le tout de façon à obtenir un portrait de la situation qui soit à la fois pragmatique et réaliste?

M. Sentance : Ce n'est pas tellement que je veuille minimiser les difficultés auxquelles sont confrontés les agriculteurs. C'est plutôt qu'à mon avis, la source de leurs problèmes est différente de la source des problèmes des autres démunis des régions rurales ou des petites villes.

L'incidence de ces difficultés sur la vie des gens, comme l'obligation de s'approvisionner dans les banques d'alimentation, est sans doute très similaire. Je ne le nie pas. Cependant, je soutiens que nous sommes en présence d'un problème d'une nature différente.

If you are looking for explanations and solutions, if you are looking for policy initiatives, I think you will be looking in different directions to try to solve the income difficulties of farmers and the poverty problem of the non-farmer, rural poor. That is where I was coming from.

Senator Callbeck: Since you live in Prince Edward Island, as I do, I have a couple of questions I would like to ask you about the province.

According to Statistics Canada in 1996, 29 per cent of Islanders were in primary industries like farming and fishing. Now, five years later, in the statistics for 2001, that figure is down to 14 per cent, which is a tremendous drop. What do you see for the future? Do you see this trend continuing?

Mr. Sentance: I think it is a continuing trend. It is one that is coming a little bit later in Prince Edward Island than it has in a good part of the rest of the country. It has been going on for decades now.

As I said in my opening remarks, it is part of what is happening in rural areas and part of what is creating, over time, a bit of a rural poverty problem. Basically, opportunities are moving elsewhere. Canada has a lot of opportunities opening up for people but most of them at the moment are in urban areas. Our rural areas are in relative — if not, in a lot of cases, absolute — decline. It is a difficult task to try to stand in the way of that or reverse it. That is an interesting question for your committee: How far do you want to go in that direction?

As far as the market and the economics of it go, the process is pretty irresistible. You can hold it off for a while and prop rural areas up to some extent. However, if you are getting into that area, you must ask: What are you willing to put into that in terms of resources? What is the rest of the country willing to put into propping up rural areas and providing opportunity?

Senator Callbeck: In terms of propping them up, how would you do that?

Mr. Sentance: It is not an easy thing. To do it, you must provide some kind of opportunity for people. You can prop individuals up through welfare-type systems — guaranteed annual incomes or something like that — and make people comfortable. In terms of providing people with opportunities in rural areas, you have to find an opportunity that will work.

In Prince Edward Island, we have done a bit of a job of — I hate to use that term "propping up" — keeping people in our rural areas to an extent that otherwise would not have been possible by expanding the tourism industry over the last several decades.

That has not come naturally, though. To do that, we have had to have a fair bit of development money to build attractions, motels and so on. The changes in the employment insurance system, moving to seasonal employment benefits and regionally

Si vous êtes à la recherché d'explications et de solutions, ou encore, d'orientations stratégiques, il vous faudra regarder dans des directions différentes selon que vous vouliez résoudre le problème des revenus déficients des agriculteurs ou celui de la pauvreté chez les habitants des régions rurales qui ne sont pas des agriculteurs. Voilà ce que j'essayais d'expliquer.

Le sénateur Callbeck : Étant donné que vous vivez à l'Île-du-Prince-Édouard, comme moi, je voudrais vous poser une ou deux questions au sujet de cette province.

D'après Statistique Canada, en 1996, 29 p. 100 des habitants de l'Île travaillaient dans les secteurs primaires, comme l'agriculture et la pêche. Cinq ans plus tard, d'après les statistiques pour 2001, ils ne sont plus que 14 p. 100, ce qui représente une baisse substantielle. Comment entrevoyez-vous l'avenir? Pensez-vous que cette tendance continuera?

M. Sentance : À mon avis, c'est une tendance qui persistera. D'ailleurs, elle se manifeste à l'Île-du-Prince-Édouard un peu plus tard que partout ailleurs dans le reste du pays. Elle dure depuis des décennies déjà.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration liminaire, c'est un facteur qui joue dans l'évolution des régions rurales et qui, à terme, est un agent de la pauvreté rurale. Essentiellement, les possibilités se déplacent ailleurs. Le Canada offre énormément de possibilités à ses citoyens, mais pour l'instant, elles se trouvent pour la plupart dans les régions urbaines. Nos régions rurales vivent un déclin relatif — voire absolu, dans bien des cas. Il est difficile d'essayer de contrer cette tendance ou de la reverser. Voilà une question intéressante pour votre comité : jusqu'où voulez-vous aller dans cette direction?

Du point de vue du marché et de l'économie, ce phénomène est pour ainsi dire irrésistible. On peut le juguler pendant un certain temps et soutenir les régions rurales dans une certaine mesure. Cependant, si vous envisagez cette voie, vous devez vous poser la question suivante : quelles ressources êtes-vous disposés à investir pour y arriver? Quel effort le reste du pays est-il prêt à consentir pour soutenir les régions rurales et leur offrir des possibilités?

Le sénateur Callbeck : Comment vous y prendriez-vous pour les soutenir?

M. Sentance : Ce n'est pas facile à faire. Pour y arriver, il faut offrir des possibilités aux gens. On peut intervenir en leur proposant un système d'aide sociale, des revenus annuels garantis, ou d'autres mesures du genre — et leur permettre ainsi de mener une vie confortable. Pour ce qui est d'offrir aux résidents des régions rurales des possibilités, il faut trouver des possibilités viables.

À l'Île-du-Prince-Édouard, nous avons fait passablement des efforts pour soutenir — un terme qui ne me plaît guère — la population. Nous avons réussi à garder les gens en milieu rural dans une proportion qui autrement n'aurait pas pu être possible, en misant sur l'industrie du tourisme depuis quelques décennies.

Évidemment, cela ne s'est pas fait tout seul. Pour y arriver, nous avons dû débloquer des fonds de démarrage considérables pour bâtir des sites d'attraction, des motels, et cetera. Les changements apportés au système d'assurance-emploi —

differentiated qualifying periods and so on have allowed people to sustain themselves in occupations in tourism, where they only work part of the year, in a way that would not otherwise have been possible. There had to be resources put into that. You can do that kind of thing here and there, but the question is to what extent we are willing to divert resources to that kind of opportunity.

Senator Callbeck: You mentioned that one of the greatest issues is education. In Prince Edward Island, our percentage of high school graduates is 71 per cent compared with the national average of 77 per cent. However, I understand that in the rural parts it is much lower.

Mr. Sentance: It is significantly below that.

Senator Callbeck: Do you have any ideas on how we can get more rural people to graduate from high school?

Mr. Sentance: This is part of the conundrum. In supporting rural areas, you quite often end up promoting industries and occupations where education is not as necessary.

In Prince Edward Island, we have rural industries. Agriculture is reasonably successful. There is the fishery, and many people who are dropping out of high school do so because they have opportunities that do not require higher education. If you promote those kinds of opportunities too much, you create the situation where people are lured away from education. It is difficult to balance.

Senator Downe: I should like to thank the witness for his presentation.

You talked a lot about the market. Have you done any studies on the impact of the agricultural subsidies that our competitors have, such as the U.S. and the European Union, particularly France? It seems to me that, unless we increase our subsidies, the continuation that Senator Callbeck talked about and the reduction in primary-industry employment is bound to continue. Either we institute heavy subsidies for our farmers like our competitors are doing or we will have a rural decline.

Mr. Sentance: That is currently one of the biggest problems in the agricultural sector. I have not done any research or studies of my own on that, but I do keep abreast of what is happening. I am not an expert on agriculture, but the first issue there to which I would point is the problem with international subsidies.

If we cannot get others to reduce their subsidies and correct the market in that way, as we have been trying to do through the World Trade Organization, albeit not very successfully thus far, one of our few alternatives is to subsidize our farmers to a great extent. Again, it is a question of where you get the money and how much you are willing to put into that. There is a problem there.

l'adoption de prestations de travail saisonnier et de périodes d'admissibilité différentes selon les régions —, ont permis aux gens de gagner leur vie dans le secteur du tourisme, où ils ne travaillent qu'une partie de l'année. Autrement, cela n'aurait pas été possible. Il a fallu investir des ressources. On peut faire ce genre de choses ici et là, mais la question est de savoir jusqu'à quel point nous sommes prêts à allouer des ressources pour promouvoir de telles possibilités.

Le sénateur Callbeck : Vous avez mentionné que l'un des grands problèmes est l'éducation. À l'Île-du-Prince-Édouard, 71 p. 100 des habitants sont titulaires d'un diplôme d'études secondaires, comparativement à la moyenne nationale, qui est de 77 p. 100. Toutefois, je crois savoir que dans les régions rurales, ce pourcentage est beaucoup plus bas.

M. Sentance : Effectivement.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous des idées quant aux moyens à prendre pour inciter un plus grand nombre de jeunes des régions rurales à terminer leurs études secondaires?

M. Sentance : C'est un cercle vicieux. En soutenant les régions rurales, bien souvent on se trouve à favoriser des secteurs et des emplois qui ne nécessitent pas une forte scolarisation.

L'Île-du-Prince-Édouard peut compter sur des industries rurales. L'agriculture va raisonnablement bien. Il y a aussi la pêche, et bien des jeunes qui décrochent au niveau secondaire le font parce qu'ils ont la possibilité de dénicher des emplois qui n'exigent pas des études poussées. Si l'on mousse trop ce genre de possibilités, on incite les jeunes à abandonner leurs études. Il est difficile de trouver le juste équilibre.

Le sénateur Downe : Je remercie le témoin de son exposé.

Vous avez parlé longuement du marché. Avez-vous fait des études sur l'incidence des subventions agricoles dont bénéficient nos concurrents, comme les États-Unis et l'Union européenne, et en particulier la France? Il me semble qu'à moins d'augmenter nos subventions, la situation dont le sénateur Callbeck parlait tout à l'heure et le déclin de l'emploi dans le secteur primaire persisteront. Soit nous consentons des subventions généreuses à nos agriculteurs, comme le font nos concurrents, soit nous assistons au déclin du secteur rural.

M. Sentance : À l'heure actuelle, c'est l'un des plus graves problèmes dans le secteur agricole. Je n'ai pas fait de recherches ou d'études moi-même à ce sujet, mais je me tiens au courant de ce qui se passe. Bien que je ne sois pas un expert en agriculture, d'emblée, je pointerais du doigt le problème des subventions internationales.

Si nous ne réussissons pas à convaincre les autres pays de réduire leurs subventions et à corriger ainsi le marché, comme nous avons tenté de le faire sans grand succès jusqu'ici par l'entremise de l'Organisation mondiale du commerce, l'une des rares solutions est de subventionner davantage nos agriculteurs. Encore là, la question est de savoir où prendre l'argent et à quelle hauteur subventionner ce secteur. C'est un problème.

There are other challenges as well, such as higher energy prices. Farming is a relatively energy-intensive operation, and that must be hurting at the moment. There are developments elsewhere in the agricultural industry. I would have some questions about the degree of market power that elements downstream from agriculture have, that is, the retail processing end of things. It does not look to me like a really competitive market in many cases. One must wonder to what extent profit margins are being squeezed for farmers in those areas.

There are many issues that our farmers face at the moment.

Senator Downe: I share your concern about the secondary issues, but it seems to me that there has been a policy decision made by other countries to have a viable and prosperous rural agricultural community that younger people can aspire to live in. We have not done that, and the decline we are experiencing is a reflection of that policy. I share your view about our work with the World Trade Organization, but, as you said, the results are not what we wanted. In the absence of a WTO ruling in our favour, we will continue this decline.

Senator Peterson: Thank you for your presentation. I am from Saskatchewan, so my comments will be focused on that area.

I see two levels of rural poverty in Saskatchewan — farmers, and towns and villages. The towns and villages have relied in the past on farmers for their livelihoods, but with the farms getting bigger that is harder to do. Some small towns have hurt themselves — because the people go to major cities to buy their groceries and clothes and then are upset when the local grocery store does not have any fresh cream for them when company comes.

In order to solve this problem, an area needs a focal point such as a natural tourist facility or a major industry from which they can work. Some would have to be cut loose because they cannot be sustained. They are small, the tax base is dwindling, people are leaving, the infrastructure is crumbling and there is not enough money in the treasury to keep them all going.

Do you see that as something that could be focused upon?

Mr. Sentance: You mentioned infrastructure, which is certainly part of the cause of decline of small towns and rural areas. As the population dwindles, you get down to the point at which governments are not willing to support infrastructure. You need infrastructure in place in order for opportunities to take place. Rural Canada's small towns will not get anywhere with no facilities or businesses. People will not relocate there without them.

As you said, it is difficult to do that everywhere. There are just too many small towns.

D'autres défis entrent en jeu, notamment le coût élevé de l'énergie. Comme l'agriculture est une industrie relativement énergivore, cela ne manque pas de lui nuire en ce moment. Sans compter que cela a des répercussions ailleurs dans la chaîne agricole. Je m'interroge sur le degré de pouvoir qu'exercent sur le marché des éléments en aval comme la transformation au détail. Dans bien des cas, cela ne m'apparaît pas être un marché vraiment compétitif. Il y a lieu de se demander dans quelle mesure on va chercher des marges bénéficiaires pour les agriculteurs dans ces domaines.

En ce moment, nos agriculteurs sont aux prises avec de multiples problèmes.

Le sénateur Downe : Je partage votre préoccupation au sujet des éléments secondaires, mais il me semble que dans les autres pays, les gouvernements ont pris la décision d'avoir une communauté agricole rurale prospère et viable à laquelle les jeunes peuvent aspirer à s'intégrer. Nous n'avons pas embrassé ce principe, et le déclin dont nous sommes témoins en est la preuve. Je partage votre opinion au sujet de nos efforts auprès de l'Organisation mondiale du commerce, mais comme vous l'avez dit, nous n'avons pas obtenu les résultats espérés. À défaut d'une décision de l'OMC en notre faveur, ce déclin se poursuivra.

Le sénateur Peterson : Je vous remercie de votre exposé. Comme je viens de la Saskatchewan, mes observations porteront sur cette région.

La pauvreté rurale sévit à deux niveaux en Saskatchewan : les agriculteurs, et les villes et villages. Dans le passé, les villes et les villages comptaient sur les agriculteurs pour survivre, mais avec l'agrandissement des exploitations agricoles, cela devient plus ardu. Certaines petites villes ont nui à leur propre cause. En effet, les gens vont dans les grandes villes pour faire leurs achats de nourriture ou de vêtements, et ensuite, ils sont mécontents parce que l'épicerie locale n'a pas de crème fraîche à leur offrir lorsque des visiteurs se pointent.

Pour résoudre ce problème, une région doit avoir un point de convergence, comme un attrait touristique naturel ou une grande industrie, autour desquels la vie de la ville peut s'articuler. Il faudra abandonner certaines localités qui ne peuvent être soutenues. Il s'agit de petites collectivités dont l'assiette fiscale s'amenuise. Les habitants partent, l'infrastructure périclite et il n'y a pas suffisamment d'argent dans les coffres pour les sauver toutes.

Pensez-vous que ce pourrait être une avenue?

M. Sentance : Vous avez mentionné l'infrastructure, et c'est certainement la cause partielle du déclin des petites villes et des régions rurales. À mesure que la population diminue, on en arrive au point où les gouvernements ne veulent plus soutenir l'infrastructure. Or, il faut qu'il y ait une infrastructure si l'on veut que des occasions se présentent. À défaut d'installations ou d'entreprises, les petites villes du Canada rural sont vouées à la disparition. Les gens n'y déménageront pas sans cela.

Comme vous l'avez dit, il est difficile d'intervenir partout. Il y a tout simplement trop de petites villes.

It may be a matter of governments being a bit more involved in deciding where that infrastructure will be located. They may have to do some picking and choosing as to what towns will get this or that. It is better to go through a process of trying to ensure that you have enough facilities of various kinds to make things workable and to keep people's quality of life acceptable within a larger rural area rather than try to fight a battle against losing this here or that there, and so on. If all the small towns were competing with each other, one may lose it all. It should be decided that, in this rural area, we will have a hospital here, a sports rink there and something else located over there.

Senator Peterson: The other problem I see is that poverty is not as visible in the rural areas either. You do not see food banks in small towns. They do not need much of a hand up. They need a little help to keep them going.

Mr. Sentance: Yes.

Senator Mahovlich: Thank you, Mr. Sentance, for attending here. I am from a small mining town in northern Ontario. There was always the worry of what would happen when there was no more gold. Elliot Lake, which was a uranium town, has reinvented itself as a retirement community. Do you know if the government had anything to do with that, or was it a private-sector initiative?

Mr. Sentance: I cannot remember. I think the municipal government there may have had something to do with promoting that. That is an interesting example. That is one of the kinds of things that you might actually be able to do in small towns, in particular, in the way of providing facilities.

One of the opportunities that small towns have over the next few decades will be providing habitation for seniors — given the big demographic bulge coming up. If you wanted suggestions as to the things that you could put into rural areas that would be relatively suitable and you will need anyways, that is it. It is not a matter of stealing money from some other purpose that you would otherwise use to prop up a rural area. This is money that we will either have to spend collectively or through the marketplace anyway. Small towns are perfect places for seniors, in many cases. Many of those people who will be our seniors originally came from small towns.

Senator Mahovlich: On the East Coast, which has rural problems, are many people selling their properties? I have heard that many Europeans are purchasing properties in Nova Scotia, for example.

Mr. Sentance: There is a fair bit of that.

Senator Mahovlich: Is a lot of that going on?

Mr. Sentance: Yes. It would be worth taking a look at how the makeup of the population in rural areas is changing. In preparing for today, I did a bit of research, and one of the things I found was that the rate of depopulation of rural areas is not as great as you might otherwise think. In relative terms, clearly, they are falling behind the rest of the country. However, there is a

Il faudra peut-être que les gouvernements participent davantage aux décisions concernant l'emplacement de cette infrastructure. Il leur faudra peut-être faire des choix et décider quelles villes obtiendront ceci ou cela. Le mieux serait d'avoir un processus pour garantir qu'il y ait suffisamment d'installations en tous genres pour que les choses fonctionnent et que la qualité de vie des habitants demeure acceptable dans une grande région rurale. Cela vaudrait mieux que d'essayer de mener bataille pour ne pas perdre tel ou tel élément ici ou là. Si toutes les petites villes devaient se livrer concurrence, il se pourrait que l'une d'elles se retrouve les mains vides. Il faudrait décider que dans une région rurale donnée, on implantera un hôpital ici, un centre sportif là, et autre établissement ailleurs.

Le sénateur Peterson : Je vois un autre problème : la pauvreté n'est pas aussi visible dans les régions rurales. Elles n'ont pas besoin d'autant d'aide. Un simple coup de pouce peut leur permettre de survivre.

M. Sentance : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Merci d'être venu, monsieur Sentance. Je suis originaire d'une petite ville minière du nord de l'Ontario. On s'est toujours inquiété de ce qui arriverait s'il n'y avait plus d'or. Elliot Lake, une ville axée sur l'uranium, s'est réinventée. C'est maintenant une collectivité de retraités. Savez-vous si le gouvernement a eu quelque chose à voir avec cela, ou était-ce une initiative du secteur privé?

M. Sentance : Je ne m'en souviens plus. Je pense que c'est le gouvernement municipal qui a fait la promotion de cette idée. C'est un exemple intéressant. C'est le genre d'initiatives qui peut insuffler une nouvelle vie aux petites villes, particulièrement si l'on construit certaines installations.

L'une des occasions qui s'offrira aux petites villes d'ici quelques décennies, sera d'offrir des logements aux personnes âgées, compte tenu du gonflement de la courbe démographique qui s'en vient. Si vous voulez des suggestions de mesures que l'on pourrait prendre dans les régions rurales, c'en est une. De tels établissements conviendraient bien, et on en aura besoin de toute façon. Ce n'est pas comme si on détournait l'argent destiné à une autre fin pour soutenir une région rurale. C'est de l'argent qu'il faudra soit dépenser collectivement ou par l'entremise du marché de toute façon. Les petites villes sont des endroits idéals pour les personnes âgées, dans bien des cas. De nombreux futurs retraités sont originaires de petites villes.

Le sénateur Mahovlich : Sur la côte est, où le milieu rural va mal, y a-t-il beaucoup de gens qui vendent leurs propriétés? J'ai entendu dire que de nombreux Européens achètent des propriétés en Nouvelle-Écosse, par exemple.

M. Sentance : Cela se voit beaucoup.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce une tendance lourde?

M. Sentance : Oui. Il serait utile de savoir comment évolue la composition de la population dans les régions rurales. En me préparant pour l'audience d'aujourd'hui, j'ai fait quelques recherches et j'ai découvert, entre autres, que le taux de dépopulation des régions rurales n'est pas aussi élevé qu'on pourrait le croire. En termes relatifs, il est clair qu'elles sont à la

reasonably large number of people who are moving from the cities to the rural areas. Part of that may be people moving out of big cities into what are technically "rural areas" on the fringes. They are just looking for somewhere to build a development, a subdivision or something.

In Prince Edward Island, I do not know that there is a large number of Europeans buying up lots yet, but there are a lot of large luxury homes that are going up out in picturesque points in the countryside. To the extent it takes place that is helpful for rural areas. It takes away a bit from their original character, but those people do potentially inject some money into the local economy, possibly provide jobs that are more suitable for the kind of people that we are looking at.

Senator Meighen: On the Fisheries Committee, we used to talk about bottom fishing. That is what I am doing.

My colleagues have asked you all the important questions. However, professor, have you come across any other country where a strategy has been adopted with particular success that might, perhaps, be brought to Canada? Is Canada unique in facing this problem? Surely, the Irish faced it, maybe even a century ago. I have a report here about a program in rural Armenia that is setting about to develop the obvious things, such as drinking water and paved roads — all the infrastructure that you mention. Maybe infrastructure is the key to it. Technology allows us to do work in places that in yesteryear we could not. Infrastructure would allow people to travel, perhaps, and have other amenities. By "travel," I mean go into the cities and come back out. Our infrastructure in Canada in that respect is not the greatest. Our roads seem to be deteriorating and our train intraprovince is not the greatest.

Could you speculate along with me as to where the road might lie that would lead to some sort of stabilization if not solution to the problem we are looking at?

Mr. Sentance: I cannot say that I have really noticed or done much looking around in terms of examples from other countries. It is interesting that you mention Ireland, as that is the first country that popped into my head. Maybe there is something worth taking a look at there.

Certainly, the problem of rural decline in countries where urban areas are expanding is, I would say, not unique to Canada. The extent to which Canada was into primary-sector activities is unusually high compared with most other developed countries. This may be a bigger problem here than in most other developed countries. However, there are certainly elements of that problem everywhere.

I was over in Britain this summer. As I travelled through England, it became quite clear to me that the same kind of thing is probably happening there. There is a fairly significant rural decline there. Everybody is moving to the big cities. There, however, they have pretty good infrastructure, in terms of public transportation, trains and so on. I am not sure that that has really helped the rural areas, by keeping people there, to any greater

remorque du reste du pays. Toutefois, un nombre assez considérable de gens quittent la ville pour la campagne. Dans une certaine mesure, ce sont des gens qui quittent les grandes villes pour s'installer dans ce qu'on appelle techniquement des « zones rurales » en périphérie. Ils veulent simplement trouver un endroit où bâtir un projet domiciliaire, un lotissement.

À l'Île-du-Prince-Édouard, j'ignore si beaucoup d'Européens achètent des terrains pour l'instant, mais on voit pousser bien des maisons cossues dans divers endroits pittoresques à la campagne. Ce phénomène est avantageux pour les régions rurales. Il a pour effet de modifier quelque peu leur caractère original, mais ces promoteurs injectent de l'argent neuf dans l'économie locale, voire offrent des emplois qui sont bien adaptés à la population qui nous intéresse.

Le sénateur Meighen : Au comité des pêches, on parlait souvent de racler le fond des mers, et c'est ce que je fais.

Mes collègues ont déjà posé toutes les questions importantes. Il y a tout de même une chose que je voudrais savoir, professeur. Savez-vous si un autre pays a adopté une stratégie qui a eu du succès et que l'on pourrait peut-être importer au Canada? Le Canada est-il le seul pays qui soit confronté à ce problème? Chose certaine, les Irlandais ont vécu la même chose, il y a probablement un siècle. J'ai ici un rapport sur un programme mis de l'avant en Arménie rurale en vue d'implanter toutes les composantes d'infrastructure dont vous avez parlé, comme les aqueducs et le réseau routier. Peut-être l'infrastructure est-elle la solution. Aujourd'hui, la technologie nous permet de travailler dans des endroits où cela aurait été impossible auparavant. L'infrastructure permettrait aux gens de voyager, peut-être, et de jouir d'autres avantages. Par « voyager », j'entends se rendre dans des villes et en revenir. Au Canada, l'infrastructure routière laisse à désirer. Nos routes semblent se détériorer et la liaison ferroviaire d'une province à l'autre n'est pas fameuse.

Pourriez-vous me soumettre quelques pistes de solutions qui pourraient déboucher sur une certaine stabilisation, sinon une solution du problème qui nous occupe?

M. Sentance : Je ne peux pas vraiment dire que j'ai remarqué ou que j'ai fouillé pour trouver des exemples tirés de l'expérience d'autres pays. C'est intéressant que vous mentionniez l'Irlande car c'est le premier pays qui m'est venu à l'esprit. Peut-être vaudrait-il la peine de jeter un coup d'oeil sur ce qui se passe là-bas.

Chose certaine, le phénomène du déclin rural dans les pays où les zones urbaines sont en croissance n'est pas unique au Canada. Cela dit, l'économie canadienne est plus fortement axée sur les activités du secteur primaire que la plupart des autres pays industrialisés, de sorte que le problème pourrait être plus aigu ici. Cependant, il existe assurément des éléments de ce problème partout.

Je suis allé en Grande-Bretagne cet été. En parcourant l'Angleterre, il m'est apparu clairement que le même phénomène a cours là-bas. Le déclin des campagnes est assez prononcé. Tout le monde déménage dans les grandes villes. Il existe toutefois une infrastructure assez solide, notamment pour ce qui est des transports publics, des liaisons ferroviaires, et cetera. Je ne suis pas certain que cette infrastructure ait vraiment aidé les régions

extent than here. It may have facilitated London's urban sprawl, however, so that you can settle a little further out, but it becomes urbanized rather than remaining rural in that sense.

Senator Meighen: Where do you see the hope for rural areas? If Senator Mahovlich's gold mine has come to the end of its life, then that is that. If the cod fish will not return in the numbers they used to, that is that.

Mr. Sentance: Frankly, I do not hold out a lot of hope that anything will happen in the resource primary sector that will miraculously arrest the decline and reverse things at any point in time. I think it is just the way things go. If nothing else, the markets are a problem, but the kind of technology that you use in these areas tends to be less and less labour intensive. Even for a given amount of gold in a mine, you need fewer miners now than you used to. Our farms are using fewer labourers and people are bigger than they used to be. Distribution systems are more centralized and require fewer people in rural areas.

I do not hold a lot of hope that traditional economic bases of rural areas will somehow miraculously turn around and fix all the problems. A turnaround in agriculture would be positive if we could somehow affect that, but that is difficult to do. Fixing international problems so they do not mess up our markets or finding the money to subsidize our farmers to the extent they do, both of those things are difficult and hard to achieve. Even then, they would only go partway towards fixing the problems of rural Canada and, in particular, the rural poor.

I hate to say it, because I do not like the idea, but you must move people out and fix up their lives somewhere else. Many economists suggest that. I am not sure we could make those people any better off in the big cities in any event.

Senator Meighen: Do you classify Fort McMurray as a big city?

Mr. Sentance: There are some exceptions. The oil patch is an obvious one.

You will have to look at other ways in which you can get people and activity coming out of the cities and into rural areas. It will be new stuff. The retirement facility is one possibility as well as decentralized production of services.

At some point, people will get sick of living in the cities and will want to move out to the countryside. There is some potential of that happening, although again you must provide people with what they have come to view as the necessities of life or they will not like it when they get there.

rurales, notamment en incitant les gens à y demeurer, plus que cela n'a été le cas ici. En revanche, elle a sans doute facilité l'étalement urbain de Londres, en ce sens qu'on peut s'installer un petit peu plus loin en périphérie mais, à ce moment-là, c'est la campagne qui s'urbanise au lieu de conserver son caractère rural.

Le sénateur Meighen : À votre avis, y a-t-il de l'espoir pour les régions rurales? Si la mine d'or mentionnée par le sénateur Mahovlich ne produit plus, c'est la fin. Si la morue ne revient pas en aussi grand nombre qu'avant, c'est la fin.

M. Sentance : À vrai dire, je n'ai pas tellement d'espoir qu'il survienne dans le secteur des ressources primaires un événement qui freinerait miraculeusement le déclin et renverserait la vapeur. Certes, les marchés posent problème, mais la technologie que l'on utilise dans ce secteur exige de moins en moins de main-d'oeuvre. Même pour extraire une certaine quantité d'or dans une mine, on a besoin aujourd'hui de moins de mineurs qu'avant. Nos exploitations agricoles font appel à moins de travailleurs et les gens sont plus costauds qu'ils l'étaient. Les systèmes de distribution sont davantage centralisés et nécessitent moins de personnel dans les régions rurales.

Je n'ai guère espoir que les bases économiques traditionnelles des régions rurales bénéficieront d'un revirement miraculeux qui réglera tous les problèmes. Si nous pouvions, de quelconque façon, provoquer un redressement du secteur agricole, cela serait une bonne chose, mais c'est difficile à faire. Régler les problèmes internationaux pour qu'ils ne faussent pas la donne sur nos marchés ou trouver l'argent pour subventionner nos agriculteurs à même hauteur que nos concurrents, encore là c'est difficile à faire. Et même si on y parvenait, ces solutions ne régleraient qu'en partie les problèmes du Canada rural et, en particulier de ses pauvres.

Je déteste dire cela parce que je n'aime pas cette idée, mais il faudra déplacer les gens et faire en sorte qu'ils puissent reprendre le cours de leur vie ailleurs. De nombreux économistes en font la suggestion. Et quand bien même nous le ferions, je ne suis pas sûr que nous puissions améliorer leur sort en les transplantant dans les grandes villes.

Le sénateur Meighen : Considérez-vous Fort McMurray comme une grande ville?

M. Sentance : Il y a des exceptions. Les champs pétrolifères en sont évidemment une.

Il vous faudra envisager d'autres incitatifs pour amener les gens et les entreprises à quitter les villes pour s'installer dans les régions rurales. Il faudra que ce soit des projets novateurs. Bâtir des maisons de retraite est une possibilité, de même que la production décentralisée de services.

À un moment donné, les gens en auront peut-être assez de vivre en ville et ils voudront déménager à la campagne. C'est possible, mais il faudra pouvoir leur offrir ce qu'ils en sont venus à considérer comme des nécessités de la vie, sinon ils regretteront leur choix par la suite.

The Chairman: We appreciate you appearing before us, Professor Sentance. We are in the early days of this study, and we have a long way to go. You certainly told it the way it is, and that is exactly what we want to hear.

We will certainly be re-reading what you have suggested here tonight, and if we need to get in touch with you further, we will. As you know, you have some fans here in the room from Prince Edward Island, and I know they are very pleased to see you here. Professor Sentance, we wish you a fine journey home. Thank you very much.

Our next witnesses are not strangers to us, particularly myself, coming from southwestern Alberta. Joining us now are Ms. Sandra Marsden, President of the Canadian Sugar Institute, and Mr. Daniel Lafrance, Vice-President and Chief Financial Officer of Rogers Sugar Canada, the company that owns the Taber plant.

Please proceed, Mr. Marsden.

Sandra Marsden, President, Canadian Sugar Institute: Thank you for inviting us to speak with you this evening.

I should like to tell you a little bit about the Canadian sugar industry, as an understanding of the industry in Canada is important to understand the implications of this particular issue on the industry as a whole, as well as Rogers Sugar specifically. Mr. Lafrance will address the Rogers-specific issues after I make my remarks.

I have a set of slides, which, if you follow those, I think would make the presentation flow a little easier. I will start with the one in colour.

The Canadian Sugar Institute has been incorporated since 1966, and we represent Canadian manufacturers of refined sugar. Today, that includes Rogers Sugar in the West, which has a cane-refining operation in Vancouver as well as a Taber sugar beet processing plant. Redpath Sugars, now called Tate & Lyle Canada, is located on the waterfront in Toronto, and there is Atlantic Sugar in Montreal.

The second slide represents a little bit about the history of our industry. The industry has been in Canada since the mid-1800s, before Confederation. The existing companies in Canada have roots dating back that long. We are a long-standing industry that has made an important contribution to the Canadian economy, both nationally and regionally.

Today, the industry produces over 1.3 million tonnes of sugar, which may seem like a lot; however, per capita consumption is not increasing in Canada, so the industry depends on population growth for any growth in the industry.

We produce sugar from imported raw cane sugar, largely from developing countries, increasingly from Central and South America, but also from Australia. The remainder is sugar beet production and processing in Alberta.

La présidente : Nous vous remercions d'avoir comparu devant nous, monsieur Sentance. Nous commençons à peine notre étude, et nous avons encore bien du chemin à parcourir. Vous nous avez dressé un portrait honnête de la situation, et c'est exactement ce que nous voulons entendre.

Nous allons certainement relire ce que vous avez proposé ici ce soir, et au besoin, nous reprendrons contact avec vous. Comme vous le savez, vous avez des admirateurs dans la salle, et je sais qu'ils ont été ravis de vous accueillir. Monsieur Sentance, nous vous souhaitons un bon voyage de retour chez vous. Merci beaucoup.

Nos prochains témoins ne sont pas des étrangers pour nous, et particulièrement pour moi, qui suis originaire du sud-ouest de l'Alberta. Nous accueillons maintenant Mme Sandra Marsden, présidente de l'Institut canadien du sucre, et M. Daniel Lafrance, vice-président et directeur financier de Rogers Sugar Canada, la société propriétaire de l'usine de Taber.

La parole est à vous, madame Marsden.

Sandra Marsden, présidente, Institut canadien du sucre : Merci de nous avoir invités à prendre la parole devant vous ce soir.

J'aimerais vous dire quelques mots au sujet de l'industrie sucrière du Canada. En effet, il importe de comprendre ce secteur pour saisir les ramifications de cet enjeu particulier pour l'industrie dans son ensemble, et Rogers Sugar en particulier. M. Lafrance vous parlera des enjeux qui intéressent spécifiquement Rogers après mon exposé.

J'ai apporté quelques diapositives qui, je crois, vous permettront de suivre plus facilement le cours de mon exposé. Je commencerai par celle qui est en couleurs.

L'Institut canadien du sucre, qui représente l'ensemble des fabricants de sucre raffiné du Canada, a été fondé en 1966. Aujourd'hui, il englobe, dans l'Ouest, Rogers Sugar, qui exploite une raffinerie de sucre de canne à Vancouver, ainsi qu'une usine de transformation de betterave sucrière à Taber. Redpath Sugars, maintenant appelé Tate & Lyle Canada, est situé en bordure du lac, à Toronto, et Atlantic Sugar est implanté à Montréal.

La deuxième diapositive relate brièvement l'historique de notre industrie. L'industrie sucrière existe au Canada depuis le milieu des années 1800. Les entreprises canadiennes ont des racines qui remontent bien avant la Confédération. Ancré ici depuis longtemps, notre secteur a apporté une contribution importante à l'économie canadienne, aux niveaux régional et national.

Aujourd'hui, l'industrie produit plus de 1,3 million de tonnes de sucre, ce qui peut sembler beaucoup. Toutefois, comme la consommation par habitant n'augmente pas au Canada, l'expansion du secteur est tributaire de la croissance démographique.

Nous produisons du sucre à partir du sucre de canne brut importé en grande partie de pays en développement. Nous nous approvisionnons de plus en plus en Amérique centrale et du Sud, mais aussi en Australie. Le reste provient de la production et de la transformation de la betterave à sucre en Alberta.

The industry has rationalized dramatically over the years. Prior to 1980, there were ten cane and beet processing facilities in Canada. By the year 2000, there were six. Since the year 2000, there have been four. The most recent plant closures were a sugar beet processing operation in Manitoba — Mr. Lafrance will talk a little bit more about that later — and a cane refining operation in Saint John, New Brunswick.

The industry really has responded to competitive pressures, both with respect to import competition and the lack of export markets. The result is that we are a highly competitive industry. Prices are very low in Canada relative to other markets. You can see from the graph that in fact the prices track world prices, which are much lower than prices in the United States, Europe and most other developed countries.

As the third slide indicates, we have rationalized. We do have roots in Canada that go a long way back. The fundamental basis for Canada's industry has not changed; it is an industry founded on the principles of free trade. We are essentially an open economy, which means we track world prices, and sugar beet producers must also follow as their returns are directly related to the world market. The industry does not receive subsidies or does not have import quotas and high levels of tariff protection.

The tariff in Canada is about 5 per cent of current world prices, so it is very low. You can see from the chart, according to this study for the World Bank, that Canada has the lowest tariff in the world.

Slide four: In understanding the industry, it is important to see it in the context of both the suppliers to the industry as well as the customers. Over 85 per cent of Canadian sugar is now sold for further processing, so sugar in Canada is a vital input to the food-processing sector. It has, in fact, driven a lot of investment in food processing. Any impacts on our industry, whether in cane refining operations or sugar beet processing and production, will have implications for customers, both Canadian consumers in terms of the supply of a wide variety of products, as well as industrial users of sugar.

Major sugar users in Canada account for 25 per cent of Canadian food manufacturing, and that is 80,000 jobs. Sales in 2004 were at $16 billion and exports at $5 billion. It is a very big industry in Canada. Investment has grown dramatically over the last 10 years and sugar has provided a very important competitive input to that sector.

L'industrie a fortement rationalisé sa production au fil des ans. Avant 1980, le Canada comptait dix usines de transformation de sucre de canne et de betterave sucrière. En 2000, il y en avait six. Et depuis l'an 2000, il n'en reste plus que quatre. Les fermetures les plus récentes visaient une usine de transformation de betterave à sucre au Manitoba — M. Lafrance parlera plus longuement de cela tout à l'heure — et une raffinerie de sucre de canne à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.

L'industrie sucrière a bien réagi à la forte pression exercée par la concurrence, en affrontant la compétition des importations et la pénurie de marchés d'exportation. Résultat : notre industrie est hautement concurrentielle. Les prix sont très bas au Canada par rapport à d'autres marchés. Comme l'illustre le graphique, nos prix s'alignent sur le cours mondial, qui est de beaucoup inférieur aux prix en vigueur aux États-Unis, en Europe et dans la plupart des autres pays industrialisés.

Comme le montre la troisième diapositive, nous avons rationalisé nos opérations. Nous sommes enracinés au Canada depuis très longtemps. Les assises fondamentales de l'industrie sucrière canadienne n'ont pas changé : notre secteur est fondé sur le principe du libre-échange. Nous fonctionnons essentiellement dans une économie ouverte, ce qui signifie que nous suivons les cours mondiaux. D'ailleurs, les producteurs de betterave à sucre doivent emboîter le pas étant donné que leurs revenus sont directement liés au marché international. Notre industrie ne reçoit pas de subventions, ne bénéficie pas de quotas d'importation et ne jouit pas d'une protection tarifaire élevée.

Le tarif en vigueur au Canada s'élève à 5 p. 100 environ du cours mondial actuel; il est donc très bas. Comme le montre le graphique, d'après cette étude de la Banque mondiale, le Canada a le tarif le plus bas du monde.

Quatrième diapositive : pour comprendre l'industrie, il importe de la voir dans la perspective de ses fournisseurs et de ses clients. Plus de 85 p. 100 du sucre produit au Canada est maintenant vendu à des fins de transformation ultérieure. Il s'ensuit que le sucre est un intrant vital du secteur de la transformation alimentaire. En fait, le sucre a été le moteur de nombreux investissements dans le domaine de la transformation des aliments. Que notre secteur connaisse des secousses, que ce soit au niveau des opérations de raffinage du sucre de canne ou de la production et de la transformation de la betterave sucrière, et ce sont ses clients, les consommateurs canadiens qui achètent des produits de tous genres et les utilisateurs industriels, qui en subiront les contrecoups.

Les grands utilisateurs de sucre au Canada représentent 25 p. 100 des fabricants d'aliments au Canada, autrement dit 80 000 emplois. En 2004, les ventes se sont chiffrées à 16 milliards de dollars et les exportations à cinq milliards. L'industrie alimentaire est très importante au Canada. L'investissement dans ce secteur a connu une hausse spectaculaire depuis dix ans et le sucre lui a conféré un avantage concurrentiel de taille.

Slide five: Just a little bit about trade agreements, because it provides a context for why the United States tends to get very preoccupied about sugar and any increases in exports of products that may look like sugar or that may have high levels of sugar content.

In Canada, we are very dependent on the domestic market, very dependent on sales to Canadian food processors and consumers because there are very few opportunities to export. In fact, with all of the recent trade agreements, Canadian sugar producers have actually lost access rather than gained. It is not that those agreements are not generally trade liberalizing; it is just that sugar has been isolated as a sensitive commodity.

Obviously, the United States would be the most logical export market, as it is for our other agri-food products, yet, in fact, in Canada we can only export 10,000 tonnes of refined beet sugar to the United States, a 10-million-tonne market. So it is extremely small. The U.S. faces no such restrictions into Canada.

In 1995, with the Uruguay Round agreement, the United States took the opportunity to do something called "dirty tariffication," where they used their tariff schedule to modify their quotas. This resulted in a significant impact on Canadian sugar exports. You can see from the chart that 30,000-tonne decline had a direct impact on Rogers Sugar.

Before I talk about sugar beet thick juice, what are we looking for?

Before we faced some of these new threats, we were working closely with other agri-food commodities in Canada towards a successful WTO trade agreement. Unfortunately, that process has stalled, not that we are not still strong advocates of the process; we are, because we see it as the only real fundamental opportunity to change protection of sugar policies around the world. We continue to advocate with our alliances. We are members of a global sugar alliance, largely developing countries that are members of the Cairns Group that are seeking liberalization of sugar markets, as well as the Canadian Agri-Food Trade Alliance, similarly looking at an export market outcome improvement.

Slide eight: I will talk about thick juice. As Senator Fairbairn mentioned, in September the U.S. issued two notices. One, on September 11, was a notice of a petition from the domestic industry in the United States to reclassify sugar beet thick juice, a product of the sugar beet processing industry, as sugar. That is a petition, not a rule as yet, but nonetheless indicative of the interest that the United States Department of Agriculture has in responding to U.S. domestic sugar concerns. That would be the more direct restriction of trade. On September 8, just prior to that, they issued a notice that proposed some changes to their

Diapositive cinq : je parlerai très brièvement des accords commerciaux car en toile de fond, ils expliquent pourquoi les États-Unis se préoccupent énormément du sucre et de toute augmentation des exportations de produits qui peuvent ressembler à du sucre ou avoir une forte teneur en sucre.

L'industrie canadienne du sucre dépend énormément du marché intérieur et des ventes aux fabricants alimentaires et aux consommateurs canadiens car elle a très peu de débouchés d'exportation. En fait, dans la foulée des derniers accords commerciaux, les producteurs de sucre canadiens ont perdu du terrain au lieu d'en gagner. Ce n'est pas que ces accords n'ont pas pour effet de libéraliser les échanges de façon générale; c'est simplement que le sucre a été singularisé en tant que denrée sensible.

À l'évidence, les États-Unis seraient le marché d'exportation le plus logique, comme il l'est pour les autres produits agroalimentaires. Pourtant, le Canada peut exporter 10 000 tonnes seulement de sucre de betteraves raffiné vers les États-Unis, un marché de 10 millions de tonnes. Par conséquent, son créneau est extrêmement mince. Quant aux États-Unis, ils n'ont aucune restriction de ce genre pour exporter au Canada.

En 1995, dans la foulée de l'accord du Cycle d'Uruguay, les États-Unis ont saisi l'occasion de pratiquer ce qu'on appelle « une tarification vicieuse », en ce sens qu'ils se sont servis de leur liste tarifaire pour modifier leurs quotas, ce qui a eu une forte incidence sur les exportations sucrières canadiennes. Comme l'illustre le graphique, ce déclin de 30 000 tonnes a touché directement Rogers Sugar.

Je vais vous parler du sirop de betterave à sucre, mais posons d'abord la question : que recherchons-nous?

Avant d'être confrontés à ces nouvelles menaces, nous travaillions en étroite collaboration avec d'autres groupes du secteur agroalimentaire au Canada en vue de conclure une entente commerciale dans le cadre de l'OMC. Malheureusement, ce processus a été enrayé, non pas que nous ne demeurons pas de fervents partisans du processus; nous le sommes, parce que nous le considérons comme la seule véritable possibilité de renforcer la protection des politiques sucrières dans le monde entier. Nous poursuivons nos démarches de concert avec nos alliés. Nous sommes membres d'une alliance mondiale du sucre, formée essentiellement de pays en développement qui sont membres du groupe de Cairns et qui préconisent la libéralisation du marché du sucre; nous sommes aussi membres de l'Alliance canadienne du commerce agroalimentaire, qui recherche également de meilleurs débouchés sur les marchés d'exportation.

Diapositive huit : je vais vous parler du sirop. Comme le sénateur Fairbairn l'a dit, en septembre, les États-Unis ont publié deux avis. Le premier, le 11 septembre, était une requête du secteur du sucre aux États-Unis visant à reclasser le sirop de betterave à sucre, produit de la transformation de la betterave à sucre, pour qu'il soit considéré comme du sucre. Il s'agit d'une requête, pas encore d'une règle, mais c'est néanmoins révélateur de l'intérêt manifesté par le Département de l'agriculture des États-Unis pour ce qui est de répondre aux préoccupations du secteur américain du sucre. Ce serait l'obstacle le plus direct au

domestic quota program, which would indirectly have the same effect. Both of these notices are in response to U.S. domestic pressures to curtail imports of a product that actually has .3 per cent share of the U.S. sugar supply, almost negligible.

Since 2002, the United States Department of Agriculture has been monitoring imports, trade in sugar syrups, sugar-containing products and watching for what they might call circumvention. There is no real firm definition of circumvention, but if the USDA deems that there might be circumvention , they can make recommendations for legislative changes.

This product is not circumventing anything. It is a legitimate product and is distinct from products that are covered by quotas. It has been entering the United States freely for the past four years, but trade increased slightly up to a maximum of 36,000 tonnes in 2004-05.

Obviously, we are urging the government to respond very aggressively to these proposals; one is a notice of petition, the other is a proposed rule-making. It is not a rule yet, but we believe there is an opportunity to have an influence early in the process. This is a small volume to the United States, but a very big volume, very important volume to Roger's Sugar and to Taber sugar beet producers and the processing facility.

While I am here with the committee, I should like to take the opportunity to tell you about another significant threat to the industry — that is, the regional trade negotiations that are advancing before the WTO has a chance to impact agricultural regimes around the world.

Our industry is in somewhat of a unique position because our market is open. More and more, we face import competition, import threats, because other markets are closed. We face very active competition with South and Central American producers of refined sugar increasingly because the United States market is effectively static.

The U.S. did enter into recent trade agreement called the CAFTA-DR, but that access increase for those for Central American countries was a modest 1 per cent. It brings the share of the U.S. market, for those countries, up to about 2 per cent. Our market is 100 per cent open for raw sugar imports used in refining and 100 per cent open for fine sugar imports with that modest 5 per cent duty.

Unfortunately, or fortunately, Canada is engaging in regional negotiations and, obviously, trade negotiations may be helpful in liberalizing trade in certain sectors. They do not generally address agriculture on a broad sense and most of those agreements leave sugar off the table because it is a sensitive product.

commerce. Le 8 septembre, juste avant cela, les Américains avaient publié un avis proposant d'apporter certains changements à leur contingent intérieur, ce qui aurait indirectement le même résultat. Ces deux avis faisaient suite à des pressions intérieures exercées aux États-Unis en vue de limiter les importations d'un produit qui occupe une part de marché de 0,3 p. 100 de l'approvisionnement en sucre aux États-Unis, ce qui est presque négligeable.

Depuis 2002, le Département de l'agriculture des États-Unis suit de près les importations, le commerce des sirops de sucre, des produits qui contiennent du sucre, et ils cherchent à déceler ce qu'ils appellent le contournement des règles. Cette notion de contournement n'a jamais été vraiment définie, mais si le Département de l'agriculture estime qu'il pourrait y avoir contournement, il peut recommander que des changements soient apportés à la loi.

Ce produit ne contourne rien du tout. C'est un produit légitime et distinct des produits qui sont visés par les contingents. Il entre librement aux États-Unis depuis quatre ans, mais les ventes ont légèrement augmenté pour atteindre 36 000 tonnes en 2004-2005.

Nous exhortons évidemment le gouvernement à réagir très énergiquement à ces propositions; la première est un avis de requête, l'autre une proposition de règlement. Ce n'est pas encore un règlement, mais nous croyons qu'il y a possibilité d'exercer une influence dès le début du processus. C'est un volume restreint pour les États-Unis, mais un volume très important pour Rogers Sugar et pour les producteurs et l'usine de transformation de betterave à sucre de Taber.

Je voudrais profiter de ma comparution devant le comité pour vous parler d'une autre grave menace qui pèse sur notre secteur, à savoir les négociations commerciales régionales qui progressent avant que l'OMC ait eu la possibilité d'exercer une incidence sur les régimes agricoles partout dans le monde.

Notre secteur est dans une situation assez particulière parce que notre marché est ouvert. De plus en plus, nous affrontons la concurrence des importations, la menace des importations, parce que les autres marchés sont fermés. La concurrence des producteurs de sucre raffiné d'Amérique du Sud et centrale est de plus en plus forte parce que le marché des États-Unis est à toutes fins pratiques statique.

Il est vrai que les États-Unis ont récemment conclu un accord commercial appelé CAFTA-DR, mais cela n'a apporté à ces pays d'Amérique centrale qu'une minime augmentation de 1 p. 100 en termes d'accès au marché. Cela porte la part qu'occupent ces pays sur le marché américain à environ 2 p. 100. Notre marché est ouvert à 100 p. 100 pour les importations de sucre brut utilisé pour les raffineries et ouvert à 100 p. 100 pour les importations de sucre raffiné, sous réserve d'un droit minime de 5 p. 100.

Malheureusement, ou heureusement, le Canada participe à des négociations régionales et, évidemment, les négociations commerciales peuvent être utiles en libéralisant le commerce dans certains secteurs. En général, cela ne touche pas l'agriculture et la plupart de ces ententes ne s'appliquent pas au sucre parce que c'est un produit sensible.

The problem for us is with the removal of the small 5 per cent tariff. We are vulnerable to increased import competition, and we have nowhere else to go. As long as the United States market has its fixed 10,000-tonne quota, we are constrained to our domestic market. I think Mr. Lafrance can tell you a little bit more specifically about how that can impact margins in his business.

Daniel Lafrance, Vice-President and Chief Financial Officer, Rogers Sugar Canada: Thank you for this opportunity to discuss import and trade for Rogers Sugar and Lantic Sugar, which are related companies owned by Rogers Sugar Income Fund, and we manage both companies. The map of Canada before you is in two colours, to indicate the two markets in Canada, comprised of 1.3 million tonnes. The Western Canada market, about 275,000 tonnes, accounts for 20 per cent of the total Canadian market, and the Eastern market, which includes Central Canada and the Maritime provinces, accounts for 80 per cent. We operate two plants in Western Canada where the market is small. We have a cane plant in Vancouver and a sugar beet plant in Taber, Alberta.

As you will see in one of my slides, our capacity at Vancouver and Taber is similar — about 66 per cent, or two thirds. To operate large plants at 66 per cent would not be viable over the long term. There is no doubt about that. We have looked at everything to improve our capacity utilization, and it is difficult. This market has been fairly stable over the last number of years. In Western Canada, there are no large industrial users of the product like there are in Eastern Canada. For example, in the East, we have companies like Kraft, Hershey's and Nestlé, which are not in Western Canada. It is important for Rogers Sugar to retain these markets for the survival of our two plants.

What have we done in the area of plant investment? In order to be cost-competitive, we have to invest large sums of money in the plants. In 1998-99, we invested more than $58 million in the plant at Taber, to double its slicing capacity. Sugar beets need to be sliced as quickly as possible when they arrive at the plant, where work continues 24/7. We began a campaign on September 16 this year and we will work continuously until all the beets are sliced. This year, we have a bumper crop — everything is working in our favour. We will likely complete the job mid-February 2007.

We store our thick juice in large tanks and then we process it as we need it. We also have a market, which we discovered a few years ago, to sell thick sugar beet juice.

As an aside, in 2000, we invested $120 million for a major expansion to the plant in Montreal.

Pour nous, le problème est l'élimination du droit de douane minime de 5 p. 100. Nous sommes vulnérables à une concurrence accrue des importations et nous n'avons aucun autre débouché. Tant que le marché américain est limité à un quota fixe de 10 000 tonnes, nous devons nous contenter de notre marché intérieur. Je pense que M. Lafrance peut vous donner de plus amples détails sur les répercussions que cela peut avoir sur les marges dans son entreprise.

Daniel Lafrance, vice-président et directeur financier, Rogers Sugar Canada : Je vous remercie de nous donner cette occasion de discuter des importations et du commerce et de leurs répercussions pour Rogers Sugar et Lantic Sugar, deux compagnies connexes qui appartiennent au Rogers Sugar Income Fund; nous administrons ces deux compagnies. Vous avez devant vous une carte du Canada en deux couleurs indiquant les deux marchés au Canada, comprenant 1,3 million de tonnes. Le marché de l'ouest du Canada, d'environ 275 000 tonnes, représente 20 p. 100 du marché canadien total, et le marché de l'Est, qui comprend le Canada central et les provinces Maritimes, en représente 80 p. 100. Nous exploitons deux usines dans l'ouest du Canada où le marché est limité. Nous avons une usine de canne à Vancouver et une usine de betterave à sucre à Taber, en Alberta.

Comme vous le verrez dans l'une de mes acétates, notre capacité à Vancouver et à Taber est à peu près la même — environ 66 p. 100, soit les deux tiers. Il ne serait pas viable à long terme d'exploiter de grandes usines à 66 p. 100. Il n'y a aucun doute là-dessus. Nous avons tout tenté pour augmenter notre taux d'utilisation de la capacité, et c'est difficile. Ce marché est resté assez stable depuis un certain nombre d'années. Dans l'ouest du Canada, il n'y a aucun grand utilisateur industriel du produit comme il y en a dans l'est du Canada. Par exemple, dans l'Est, nous avons des compagnies comme Kraft, Hershey's et Nestlé, qui ne sont pas présentes dans l'ouest du Canada. Il est important pour Rogers Sugar de conserver ces marchés pour assurer la survie de nos deux usines.

Qu'avons-nous fait en termes d'investissement dans nos usines? Pour être compétitifs sur le plan des coûts, nous devons investir des sommes importantes. En 1998-1999, nous avons investi plus de 58 millions de dollars dans l'usine de Taber, pour en doubler la capacité de tranchage. Les betteraves à sucre doivent être tranchées le plus rapidement possible après leur arrivée à l'usine, où les quarts de travail se succèdent 24 heures sur 24. Nous avons commencé une campagne le 16 septembre dernier et nous allons travailler continuellement jusqu'à ce que toutes les betteraves soient tranchées. Cette année, nous avons une récolte généreuse, tout a bien fonctionné pour nous. Nous allons probablement terminer le travail à la mi-février 2007.

Nous stockons notre sirop dans de grands réservoirs, après quoi nous le transformons au fur et à mesure des besoins. Nous avons aussi un marché, que nous avons découvert il y a quelques années, pour vendre du sirop de betterave à sucre.

Je signale en passant qu'en 2000, nous avons investi 120 millions de dollars pour d'importants travaux d'agrandissement à l'usine de Montréal.

Regularly, we make large capital investments in our plants. Over the last five years, we invested $35 million in our plants; we invest $20 million annually in maintenance. The business requires large capital investments.

Ms. Marsden spoke to plant closures. I will speak to the closure in Winnipeg in January 1997 and why that happened. Winnipeg was a small beet plant that produced about 50,000-60,000 tonnes of sugar per year. Most of that, about 40,000 tonnes, was sold to U.S. markets. In 1995, the United States placed quotas of 10,000 tonnes on sugar coming from Canada, and we did not have a Canadian market to absorb the 30,000 tonnes that no longer went to the U.S. We had no choice but to close the plant in January 1997, although we tried to find a new market for those excess tonnes. We had approximately 250 growers at the time, and we were putting back into the community between $15 million and $20 million per year for the sugar beets. Many growers asked us if they could ship their beets to Taber, but distance is a problem for sugar beets. Hauling sugar beets is expensive so the sugar beets must be grown close to the plant, in this case in Taber. It was impossible for the Winnipeg plant. The Winnipeg farmers have an investment of about $200,000 in sugar beet equipment, but after the closure, the equipment was almost worthless. That is important for those farmers because the equipment is dedicated to sugar beets. The plant in Saint John was shut down due to the small market and the high freight rates. Those were the main reasons for closure.

One of my procurement responsibilities is to negotiate contracts with the sugar beet growers. We have an agreement with the Alberta sugar beet growers, who represent approximately 250 growers in Taber and environs. The formula since 2000 has been for a fixed price. Prior to 2000, we had a shared-revenue system. For sales of sugar beet from Taber, a formula was used to calculate the share to the growers. We do not have a chart here today but, in the late 1990s, the world price of raw sugar declined to about 4 cents per pound. Sharing revenues of 4 cents per pound does not go very far. The growers and we were not making much money, and so the growers were unable to expand their acreage and, in some years, actually had to reduce their acreage. We were also hit with drought in 2000 and in 2001. We had to do something to protect the relationship with the growers, which had been in place for 80 years.

It was important for us to negotiate an agreement with the growers so that they could go to their banks for loans. They had to be able to tell their banks how much money they would get from their sugar that year. We took the risk. Rogers Sugar Income Fund decided to set a fixed price for the growers. That agreed upon price has been fairly stable since it was negotiated in

Nous investissons régulièrement des sommes importantes dans nos usines. Au cours des cinq dernières années, nous y avons investi 35 millions de dollars; nous investissons 20 millions de dollars par année pour l'entretien. Ce secteur exige d'importantes immobilisations.

Mme Marsden a évoqué les fermetures d'usines. Je vais vous parler de la fermeture de l'usine de Winnipeg en janvier 1997 et je vais vous expliquer pourquoi elle a fermé. L'usine de Winnipeg était une petite usine de transformation de la betterave qui produisait environ entre 50 000 et 60 000 tonnes de sucre par année. La plus grande partie de ce sucre, quelque 40 000 tonnes, était vendue aux États-Unis. En 1995, les États-Unis ont imposé un contingent de 10 000 tonnes pour le sucre importé du Canada et nous n'avions pas au Canada le marché voulu pour absorber les 30 000 tonnes que nous ne pouvions plus écouler aux États-Unis. Nous n'avions pas d'autre choix que de fermer l'usine, ce qui a été fait en janvier 1997, bien que nous ayons essayé de trouver un nouveau marché pour écouler ces tonnes excédentaires. Nous avions environ 250 cultivateurs à l'époque et nous injections dans la collectivité entre 15 et 20 millions de dollars par année pour les betteraves à sucre. Beaucoup de cultivateurs nous ont demandé s'ils pouvaient expédier leurs betteraves à Taber, mais la distance est un problème pour les betteraves à sucre. Transporter des betteraves à sucre coûte cher et il faut donc en faire la culture près de l'usine, en l'occurrence à Taber. C'était impossible pour l'usine de Winnipeg. Les agriculteurs de Winnipeg ont un investissement d'environ 200 000 $ en équipement pour produire de la betterave à sucre, mais après la fermeture, cet équipement ne valait presque plus rien. C'est important pour ces agriculteurs parce que l'équipement en question sert exclusivement à la culture de la betterave. L'usine de Saint John a été fermée à cause du petit marché et des frais de transport élevés. C'étaient les principales raisons de cette fermeture.

L'une de mes responsabilités en matière d'acquisition consiste à négocier des contrats avec les producteurs de betterave à sucre. Nous avons une entente avec les producteurs de betterave à sucre de l'Alberta, c'est-à-dire environ 250 cultivateurs à Taber et aux alentours. Depuis 2000, la formule est établie en fonction d'un prix fixe. Avant 2000, nous avions un système de partage des revenus. Pour la vente de betteraves à sucre de Taber, une formule a été établie pour calculer la part des producteurs. Nous n'avons pas de tableau aujourd'hui, mais à la fin des années 90, le cours mondial du sucre brut a baissé jusqu'à environ 4 ¢ la livre. Quand on doit partager 4 ¢, on n'obtient pas grand-chose. Ni les producteurs ni nous ne faisions beaucoup d'argent, et les producteurs étaient donc incapables d'ensemencer une plus grande superficie et, certaines années, ils devaient même la réduire. Nous avons aussi subi une sécheresse en 2000 et en 2001. Nous devions faire quelque chose pour protéger les relations avec les producteurs, qui étaient établis depuis 80 ans.

C'était important pour nous de négocier une entente avec les producteurs pour que ceux-ci puissent s'adresser à leurs banquiers et obtenir des prêts. Ils devaient pouvoir dire à leurs banquiers combien d'argent ils tireraient de leur sucre cette année-là. Nous avons pris le risque. Rogers Sugar Income Fund a décidé d'établir un prix fixe pour les cultivateurs. Nous nous sommes mis d'accord

2000. We have paid about the same amount of money to the growers year after year for the sugar derived from the sugar beets. That important step meant that we took all the risks of the sugar movement and the margin we were receiving on sugar. Our sugar margin began to decrease in 2004, but I will explain that later. Although this return to the growers was important, they always want more money; no doubt about. However, we cannot pay more for their sugar at this time because there are no new markets for sugar.

I will speak to sugar beet thick juice. Our fiscal year-end is September 30. In our first fiscal year, we sold 19,000 tonnes, and 20 per cent of Taber's volume was sold as thick juice. Why did we look at selling thick juice? In 2001, Costa Rica was given duty-free access to Canada to begin January 2003. They came to Vancouver first with their offers to sell sugar. They did not sell a lot — 6,000 tonnes — but they made offers to sell 150,000 tonnes of sugar, so our margin went down and we had to match the market. We had seen earlier that our plant capacity was only 66 per cent, but we knew we could not lose volume. Therefore, we were looking at alternatives, and sugar beet thick juice came up as an alternative.

We found someone to transport the thick juice to the U.S. and process it there. The margins on it are not great, but they cover costs and give capacity to Canadian growers. Thus, the plant operates four months during the slicing campaign instead of only three months. That is important for us, because it allows us to amortize our fixed costs on a larger volume.

In 2005, 30 per cent of our total volume was in thick juice. In 2006, it went down to 20,000 tonnes for one good reason — hurricane Katrina hit the U.S. They were short of sugar so they opened up quotas at four different times — one of them, Canada-specific of 25,000 tonnes, which could only be supplied by Taber. Rather than sell the thick juice, we processed it into granulated sugar and sold it at a much higher margin than the thick juice. That was one exception.

Currently, we have no contract for thick juice because our customers are unsure whether they are allowed to import thick juice. We like to know one year in advance where our supply comes from, and it is the same for our customers. There is so much uncertainty about it that our customer is unwilling to sign a contract with us.

Taber's revenue was 16 per cent to 30 per cent of our total revenues in 2006. I talked about our gross margin rate earlier. My chart shows the gross margin in 2003, before the venue of Costa Rica, and again in 2004. What happened to our gross margin

sur un prix qui est resté assez stable depuis qu'il a été négocié en 2000. Nous avons payé à peu près le même montant aux agriculteurs année après année pour le sucre tiré de la betterave à sucre. En prenant cette décision importante, nous avons assumé tous les risques quant aux ventes de sucre et à la marge bénéficiaire que nous pouvons réaliser. Notre marge a commencé à diminuer en 2004, mais je vous expliquerai cela tout à l'heure. Quoique ce rendement fût important pour les agriculteurs, ils voulaient toujours plus d'argent; il n'y a pas de doute là-dessus. Cependant, nous ne pouvons pas payer plus pour leur sucre à l'heure actuelle parce qu'il n'y a pas de nouveaux débouchés pour le sucre.

Je vais vous parler du sirop de betterave à sucre. Notre année financière se termine le 30 septembre. Dans notre première année financière, nous avons vendu 19 000 tonnes, et 20 p. 100 du volume produit à Taber a été vendu sous forme de sirop. Pourquoi avons-nous cherché à vendre du sirop? En 2001, le Costa Rica a obtenu l'accès en franchise au Canada à partir de janvier 2003. Ils sont d'abord venus à Vancouver pour offrir de vendre du sucre. Ils n'en ont pas vendu beaucoup — 6 000 tonnes —, mais ils ont fait des offres pour vendre 150 000 tonnes de sucre et notre marge a donc baissé et nous avons dû nous ajuster au marché. On a vu tout à l'heure que notre usine tourne seulement à 66 p. 100 de sa capacité, mais nous savions que nous ne pouvions pas perdre de volume. Par conséquent, nous cherchions des solutions de rechange et la vente de sirop de betterave à sucre nous est apparue comme une telle solution.

Nous avons trouvé quelqu'un pour transporter le sirop jusqu'aux États-Unis et le transformer là-bas. La marge n'est pas fabuleuse, mais nous faisons nos frais et cela donne une plus grande capacité aux producteurs canadiens. Ainsi, l'usine fonctionne quatre mois pendant la campagne de tranchage au lieu de trois mois seulement. C'est important pour nous parce que cela nous permet d'amortir nos frais fixes grâce à un volume plus important.

En 2005, 30 p. 100 de notre volume total a pris la forme de sirop. En 2006, le volume a diminué à 20 000 tonnes pour une bonne raison : l'ouragan Katrina a frappé les États-Unis. Les Américains manquaient de sucre et ils ont donc ouvert les contingents à quatre reprises, notamment un contingent spécifique de 25 000 tonnes pour le Canada que seul Taber était capable de fournir. Au lieu de vendre du sirop, nous l'avons donc transformé en sucre granulé pour le vendre en réalisant une marge beaucoup plus élevée. C'est la seule exception.

À l'heure actuelle, nous n'avons aucun contrat pour le sirop parce que nos clients sont dans l'incertitude; ils ne savent pas s'ils ont le droit d'en importer. Nous aimons savoir un an à l'avance d'où viendra notre approvisionnement, et nos clients sont dans la même situation. Il y a tellement d'incertitude que notre client n'est pas disposé à signer un contrat avec nous.

Les revenus de Taber représentaient de 16 p. 100 à 30 p. 100 de nos revenus totaux en 2006. J'ai parlé tout à l'heure de notre marge brute. Mon tableau indique la marge brute en 2003, avant l'arrivée du Costa Rica, et ensuite en 2004. Qu'est-il arrivé de

rate? There was a huge decline. With a lower gross margin rate, we need as much volume as possible to compensate and make enough profit to sustain our two plants.

In conclusion, we talked about a raw cane sugar supply and how important it is. I talked about Costa Rica and the damage they did with a little bit of sugar sold into Canada. Guatemala is a larger producer. We buy a lot of raw sugar from Guatemala. Our supplies of Rogers Sugar Vancouver sugar plant is about 60 per cent Guatemalan raw sugar. In total, we buy about 120,000 metric tonnes, much more than a 10,000-tonne quota could get. There is no duty on this volume. We have increased from zero in 2000 to about 120,000 tonnes this year. We are doing more and more business with Central America. That is what they want.

Again, Guatemala is a West Coast port and it will enter Vancouver first and will impact the small volume we have in Western Canada. We need to protect as much as possible to ensure we have the opportunity to sell thick juice in the future and retain that $31 tariff that is important for us for any other imports.

The Chairman: For some of us, this is a new business, but this is not by any means the first time that this issue over sugar beets has been raised over the years in Ottawa. Last week, we heard from Bruce Webster, the general manager at the Taber plant. We also heard from the president of the Canadian Agriculture Association, Mr. Friesen, and two of our people from the Department of Trade. We are also in discussion around this table about the possibility of ourselves, as a committee, sending an appropriate document of concern into this process in the United States. We will be having more discussions about this and, indeed, help from our trade department as well as our embassy in Washington. This is being taken quite seriously here and certainly out in Western Canada, where this is a significant issue. We are very pleased you have come here to share more of the background and the details with us.

Senator Callbeck: Thank you for your presentation.

Have there been attempts before to restrict the export of this beet thick juice?

Mr. Lafrance: No. Basically speaking, we started selling beet thick juice in 2004. There have been a lot of rumours that the beet growers in the U.S. wanted to prevent this from happening. It was allowed, as Ms. Marsden said, under the rulings to export beet thick juice. There is not a high profitability here for us or for the importer, but at least there is something for both of us. That is why we have small opportunities of doing that.

Senator Callbeck: If this does happen — and, ones hopes, it will not — what are the options, then? What is the future of the Taber plant?

notre marge brute? Elle a diminué fortement. Avec une marge brute inférieure, il nous faut le plus de volume possible pour compenser et pour faire assez de profit pour faire vivre nos deux usines.

En conclusion, nous avons parlé de l'approvisionnement en sucre de canne brut et de son importance. J'ai parlé du Costa Rica et du tort que ce pays nous a fait en vendant un peu de sucre au Canada. Le Guatemala est un producteur plus important. Nous achetons beaucoup de sucre brut au Guatemala. L'usine de Rogers Sugar à Vancouver est approvisionnée à environ 60 p. 100 par du sucre brut du Guatemala. Au total, nous en achetons environ 120 000 tonnes métriques, beaucoup plus que ce que donnerait un quota de 10 000 tonnes. Il n'y a aucun droit sur ce volume. Nous sommes passés de zéro en 2000 à environ 120 000 tonnes cette année. Nous faisons de plus en plus affaire avec l'Amérique centrale. C'est ce qu'ils veulent.

Je rappelle que le port du Guatemala se trouve sur la côte ouest et que ce sucre arrive donc d'abord à Vancouver et a des conséquences sur le volume restreint que nous avons dans l'ouest du Canada. Nous devons nous protéger le plus possible pour nous assurer d'avoir la possibilité de vendre du sirop à l'avenir et conserver le droit de 31 $ qui est important pour nous à l'égard de tout autre produit importé.

La présidente : Pour certains d'entre nous, c'est un nouveau domaine, mais c'est loin d'être la première fois que le dossier de la betterave à sucre est soulevé au fil des années à Ottawa. La semaine dernière, nous avons entendu Bruce Webster, directeur général de l'usine de Taber. Nous avons aussi entendu le président de l'Association canadienne de l'agriculture, M. Friesen, et deux de nos fonctionnaires du ministère du Commerce. Nous avons aussi discuté de la possibilité que nous-mêmes, notre comité fasse parvenir un document exprimant nos préoccupations aux États-Unis. Nous en discuterons davantage et nous pourrons compter sur l'aide de notre ministère du Commerce et de notre ambassade à Washington. Ce dossier est pris très au sérieux ici et assurément dans l'ouest du Canada, où c'est fort important. Nous sommes très heureux de vous accueillir ici pour nous donner de plus amples détails sur l'ensemble de cette question.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie pour votre exposé.

Y a-t-il déjà eu des tentatives de restreindre l'exportation de ce sirop de betterave?

M. Lafrance : Non. Essentiellement, nous avons commencé à vendre du sirop de betterave en 2004. D'après de nombreuses rumeurs, les producteurs de betterave des États-Unis voulaient l'empêcher. Cela a été autorisé, comme Mme Marsden l'a dit, aux termes des décisions sur l'exportation de sirop de betterave. La rentabilité n'est pas très bonne ni pour nous ni pour l'importateur, mais au moins, nous en retirons tous les deux quelque chose. C'est pourquoi nous avons de petites possibilités de ce côté.

Le sénateur Callbeck : Si cela arrive — espérons que ce ne sera pas le cas —, quelles seraient alors les options? Quel est l'avenir de l'usine de Taber?

Mr. Lafrance: The options are very slim, to be honest with you. When we look at our plants in Western Canada, they would be operating at about 55 per cent capacity. At 55 per cent capacity, you can almost say that we need one single plant, and we can do something in order to supply all of Western Canada and even maybe ship a bit from our eastern plants.

The problem is that we have no other avenues. This year was an opportunity that will not come back again in the U.S. They opened up this quota, but we will not see that again unless there is another catastrophe like there was in 2005. There are not many options. We are looking at alternatives.

What can we do with Taber? We looked at chicory, as an example, in order to keep the plant running. We are also talking about organic sugar, but it is a small market. It is 5,000 or 6,000 tonnes, which is not a whole lot, but it is 5,000 or 6,000 tonnes. We applied to do a study on ethanol, as another example. I think that is a long shot. We do not have many opportunities in the sugar market for Taber.

Senator Segal: It is my recollection that in the 1988 free trade negotiations, at the very last minute, in fact, our American friends brought the sugar beet issue to the table, which was the way in which we were allowed to bring the beer industry to the table. We wanted to protect our beer industry. The Americans had been unreceptive to that, but when they showed up with their concerns about sugar beets, that was the opening for our negotiators at the time to put both in in a way that was protective of our beer industry, which is a highly paid, high industrial wage employer here in Canada with a large use of Canadian agricultural products.

So I am clear, is that where the restriction on your exports, at least in its most recent creation, in fact came from?

Ms. Marsden: In 1988, actually basically the first day of the free trade agreement in 1989, it was not beet sugar in particular. In 1987, there was a ruling that prevented further exports. We used to export refined cane sugar. There was a unilateral customs ruling — and this is not that different in a sense — that changed the classification so that only domestic beet sugar from Canada would qualify for access to the United States. That was in 1987 and was basically rolled into the free trade agreement.

In 1988, there was a sugar dextrose product sold in the U.S., principally at retail. That was reclassified and, as of January 1, 1989, could no longer be exported. It is not dissimilar. There were different mechanisms, but the same effect. There are many, many situations. In 1995, with the introduction of the Uruguay round, the U.S. reclassified crystal drink mixes, products like Tang, into

M. Lafrance : Il y a très peu de possibilités, à vrai dire. Si l'on examine nos usines dans l'ouest du Canada, elles fonctionneraient à environ 55 p. 100 de leur capacité. À un taux de 55 p. 100 de la capacité, on peut presque dire que nous n'avons besoin que d'une seule usine et nous pourrions approvisionner la totalité de l'ouest du Canada et peut-être même en expédier un peu depuis nos usines de l'Est.

Le problème est que nous n'avons aucune autre possibilité. Cette année, nous avons eu une occasion qui ne se présentera plus aux États-Unis. Les Américains ont ouvert un quota, mais on ne reverra pas cela, à moins d'une autre catastrophe comme celle de 2005. Il n'y a pas beaucoup d'options. Nous cherchons des solutions de rechange.

Que pouvons-nous faire de l'usine de Taber? Nous avons envisagé la chicorée, par exemple, pour continuer à faire tourner l'usine. On a aussi parlé du sucre biologique, mais c'est un marché limité. Il est de 5 000 ou 6 000 tonnes, ce qui n'est pas beaucoup, mais c'est tout de même 5 000 ou 6 000 tonnes. Autre exemple : nous avons demandé qu'on fasse une étude sur l'éthanol. Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de chances de ce côté. Nous n'avons pas beaucoup de possibilités dans le marché du sucre pour Taber.

Le sénateur Segal : Je me rappelle que durant les négociations qui ont débouché sur le libre-échange en 1988, à la toute dernière minute, en fait, nos amis américains ont soulevé la question de la betterave à sucre, et c'est de cette manière que nous avons été autorisés à discuter aussi du secteur de la bière. Nous voulions protéger notre industrie brassicole. Les Américains n'étaient pas disposés à l'accepter, mais quand ils sont arrivés avec leurs préoccupations au sujet de la betterave à sucre, c'est l'ouverture que nos négociateurs ont su saisir à temps pour inclure les deux secteurs de manière à protéger notre secteur de la bière, qui verse de très bons salaires au Canada et qui utilise beaucoup de denrées agricoles canadiennes.

Je veux donc savoir clairement si c'est de là que viennent les restrictions imposées à vos exportations, tout au moins dans un passé récent?

Mme Marsden : En 1988, en fait c'était essentiellement le premier jour de l'accord de libre-échange en 1989, on ne visait pas la betterave à sucre en particulier. En 1987, une décision avait été rendue empêchant toute nouvelle exportation. Nous avions coutume d'exporter du sucre de canne raffiné. Une décision douanière unilatérale — ce qui n'est guère différent en un sens — a changé la classification de manière que seul le sucre de betterave du Canada avait désormais accès au marché des États-Unis. C'était en 1987 et cette mesure a été essentiellement englobée dans l'accord de libre-échange.

En 1988, un produit du sucre, le dextrose, a été vendu aux États-Unis, surtout au détail. Ce produit a été reclassifié et, à partir du 1er janvier 1989, on ne pouvait plus l'exporter. C'est un peu la même problématique. Les mécanismes étaient différents, mais l'effet était le même. Il y a beaucoup, beaucoup d'autres cas semblables. En 1995, au début de la ronde de l'Uruguay, les

quota. That was 54,000 tonnes of exports that had to fit into a quota that fills every year. Effectively, it stopped that trade.

There is a long history of these actions. It is more difficult now that there is a World Trade Organization agreement. The U.S. is trying to get away with it, if you will, using some of their domestic legislation. They really have no right to do that. When you create a tariff classification, you bind that in a trade agreement. Industries are free to develop whatever products they choose that might not be covered under quota classifications. That is what beet thick juice is. It is actually a natural part of the process. With the lost opportunity in some other sectors, such as liquid sugar, which is less competitive, with high fructose corn syrup and higher energy costs, then industries look to other ways to maximize utilization of plants and make revenues.

Senator Segal: If I understood your presentation correctly, we are not talking about our exports having added up to a very large percentage of the total U.S. percentages. Why are they doing this? Just to be nasty?

Ms. Marsden: Because one pound is too much. They have a very aggressive sugar lobby in the United States. A lot of money is paid into both parties, and they leave no stone unturned.

Senator Segal: Having said that, surely it is similar to other efficient exports from Canada. There would be food processing and other manufacturing industries that benefit from having greater access to a larger supply and a better price. Have they not done any lobbying on behalf of exports into the United States so they will have a better range of input cost management choices?

Ms. Marsden: Yes. They do lobby, but they are not a sufficient counterweight to the domestic producing lobby.

Senator Segal: I noticed in your presentation you make the case that the Government of Canada should defend. What instruments would you suggest the Government of Canada use in the defence of our existing export capacity and even the previous level that has now been constrained?

Ms. Marsden: In terms of the current issue, it is early in the process. The government has formal options, which is making a submission with all of the legal argumentation and preparing for the next step, which is the international trade challenge. Obviously, we hope this will go before that because the damage may be done before the international courts can rule. That is logical. There are other consultation mechanisms and so on.

États-Unis ont reclassifié les mélanges pour boissons en cristaux, des produits comme le Tang, et ont imposé un quota. C'était 54 000 tonnes d'exportations chaque année. Cette mesure a à toutes fins pratiques mis fin à ce commerce.

Il y a de très nombreux antécédents de mesures de ce genre. C'est plus difficile maintenant qu'il y a l'Organisation mondiale du commerce. Les États-Unis essayent de s'en tirer, si l'on veut, en faisant appel à leurs lois intérieures les plus rigoureuses. En réalité, ils n'ont absolument pas le droit de le faire. Quand on crée une classification tarifaire, c'est intégré à un accord commercial. Les entreprises sont libres de mettre au point les produits qu'elles choisissent et qui ne sont pas nécessairement visés par les classifications faisant l'objet de contingent. C'est le cas du sirop de betterave. En fait, c'est un produit du procédé de transformation. Compte tenu de la perte de débouchés dans d'autres secteurs, comme le sucre liquide, qui est moins compétitif, à cause du sirop de maïs à teneur élevée en fructose et du coût élevé de l'énergie, les entreprises ont cherché d'autres manières de maximiser l'utilisation des usines et de réaliser des revenus.

Le sénateur Segal : Si j'ai bien compris votre exposé, nos exportations ne représentent pas un pourcentage très important du marché total des États-Unis. Pourquoi font-ils cela? Par pure malveillance?

Mme Marsden : Parce qu'une seule livre, c'est trop. Il y a un lobby du sucre très agressif aux États-Unis. Les intervenants versent beaucoup d'argent aux deux partis politiques et multiplient les démarches.

Le sénateur Segal : Cela dit, la situation est sûrement semblable à celle d'autres exportations efficientes du Canada. Il y a des entreprises de transformation des aliments et d'autres entreprises manufacturières qui bénéficient d'un meilleur accès à un approvisionnement plus abondant à meilleur prix. Ces entreprises n'ont-elles pas fait du lobbying en faveur des exportations aux États-Unis, afin d'avoir un plus grand éventail de choix pour le coût et la gestion de leurs intrants?

Mme Marsden : Oui. Elles font du lobbying, mais elles ne peuvent pas faire contrepoids au lobby des producteurs américains.

Le sénateur Segal : J'ai remarqué que dans votre exposé, vous avez dit que le gouvernement du Canada devrait se défendre. Quels instruments, à votre avis, le gouvernement du Canada devrait-il utiliser pour défendre notre capacité actuelle en matière d'exportations et même le niveau antérieur qui avait déjà été limité?

Mme Marsden : Nous ne sommes qu'au début du processus. Le gouvernement peut intervenir officiellement en présentant un mémoire exposant tous les arguments juridiques, tout en se préparant à l'étape suivante, à savoir la contestation auprès des instances internationales du commerce. Évidemment, nous espérons que ce sera réglé avant d'en arriver là parce que le tort pourrait être causé avant que les tribunaux internationaux ne rendent une décision. C'est logique. Il y a aussi d'autres mécanismes de consultation, et cetera.

In terms of getting it back, unfortunately we are talking about a long-term process in terms of the World Trade Organization. The stalling of that does not bode well for the U.S. farm bill, and we expect there will be minor changes. We are treading water and trying to hang on to what we have to sustain an industry.

Senator Segal: I suspect the U.S. producers are alleging injury here?

Ms. Marsden: I do not think they have gone that far.

Senator Segal: Not yet.

Ms. Marsden: They are calling it "circumvention" — because that is a nasty word and it suits the arguments.

Senator Segal: Mr. Lafrance, what is your employee base that is tied directly to the export flow?

Mr. Lafrance: It is difficult to say there are certain employees tied to it, but the Taber plant has 80 full-time employees, and they also have about 250 seasonal employees. Losing 40,000 tonnes out of 110,000 tonnes produced at Taber, you may look at a total number of employees there, because we operate a plant of 75,000 tonnes.

Senator Segal: Viability is no longer necessarily sustainable.

Mr. Lafrance: Viability is in question because, as I said before, we would have two plants operating at 50 per cent. Vancouver is always a swing-capacity plant. Because we deal with sugar beets, some years we have better crops than other years. The Vancouver plant makes up for the difference. Basically speaking, the more Taber will produce, Vancouver will produce less, but at the end of the day you are looking at a total market of 275,000 tonnes and how to produce that more efficiently.

Senator Segal: If the sugar beet farmers are not selling to you, they are selling to no one?

Mr. Lafrance: There are no other sugar beet plants, and after they close down they are almost impossible to restart.

The Chairman: As you heard earlier, we have launched ourselves on what will take us into the next year as we work our way through rural poverty in Canada. Just for the interest of the members of the committee, the sugar beet industry, as it remains in Alberta, went through a brutal period in the mid-1980s, when, for reasons that have never been entirely clear, the sugar beet industry was shut down completely. That has caused me some thought as we embark on this new program that we are working on. At that time, that meant that there were many farmers who were instantly out of work. Their whole way of living disappeared, having been grounded in that part of Alberta since the early part of the last century.

Pour ce qui est de revenir à la situation antérieure, malheureusement, le processus en cours à l'Organisation mondiale du commerce est à long terme. Le fait que ce processus soit enrayé n'augure pas bien pour le « Farm Bill » américain, et nous nous attendons à des changements minimes. Nous faisons du surplace et nous essayons de nous accrocher à ce que nous avons pour assurer la survie de l'industrie.

Le sénateur Segal : Je soupçonne que les producteurs américains soutiennent qu'ils sont lésés?

Mme Marsden : Je ne crois pas qu'ils soient allés jusque-là.

Le sénateur Segal : Pas encore.

Mme Marsden : Ils parlent de « contournement », parce que c'est un mot commode qui correspond à leurs arguments.

Le sénateur Segal : Monsieur Lafrance, quel est votre effectif associé directement aux exportations?

M. Lafrance : Il est difficile de dire que des employés en particulier y sont directement associés, mais l'usine de Taber a 80 employés à plein temps, et aussi environ 250 employés saisonniers. Si l'on perdait 40 000 tonnes sur les 110 000 tonnes produites à Taber, on pourrait perdre la totalité des employés, parce que nous exploitons une usine de 75 000 tonnes.

Le sénateur Segal : L'usine n'est plus nécessairement viable.

M. Lafrance : La viabilité est douteuse parce que, comme je l'ai déjà dit, nous aurions alors deux usines fonctionnant à 50 p. 100. Celle de Vancouver peut toujours absorber la capacité excédentaire. La récolte de betterave à sucre varie d'une année à l'autre. L'usine de Vancouver peut toujours absorber la différence. Essentiellement, plus l'usine de Taber produit, moins on produit à Vancouver, mais en fin de compte, le marché total est de 275 000 tonnes et il faut voir comment produire cette quantité de la manière la plus efficiente possible.

Le sénateur Segal : Si les agriculteurs qui cultivent la betterave à sucre ne vendent pas leurs denrées à vous, ils ne les vendent à personne?

M. Lafrance : Il n'y a pas d'autres usines de la transformation de la betterave à sucre et, quand on ferme une usine, il est presque impossible de la relancer.

La présidente : Comme vous l'avez entendu tout à l'heure, nous nous sommes lancés dans une étude sur la pauvreté rurale au Canada que nous poursuivrons jusqu'à l'année prochaine. À titre d'information pour les membres du comité, l'industrie de la betterave à sucre de l'Alberta a connu une période très difficile au milieu des années 1980; à ce moment-là, pour des raisons qui n'ont jamais été tout à fait éclaircies, le secteur de la betterave à sucre a été complètement fermé. Cela m'a fait réfléchir au moment où nous nous lançons dans cette nouvelle étude. À cette époque, cela voulait dire que beaucoup d'agriculteurs s'étaient retrouvés instantanément sans travail. C'est leur gagne-pain qui avait disparu, puisqu'ils étaient solidement installés dans ce coin de l'Alberta depuis le début du siècle dernier.

We watched a very noble effort on the part of these farmers coming off the fields and ending up here in Ottawa, virtually begging at the House of Commons front door to have their industry brought back. When we think of the various aspects of rural poverty, it also had a profound effect on the small communities in that area. Taber was not the only one. Storekeepers were not selling their goods and people were leaving the land, et cetera.

It is a nightmare, colleagues, to find what was perking along quite nicely with a lot of work from many people, that this just came down recently, I gather, in a very short period of time. We appreciate you coming here and explaining it to us, because anything that has to do with trade challenges is very difficult.

We will continue to follow this and seek suggestion from you as it goes along. As the government gives us a lead on the way and degree in which it will respond to this, we will make up our minds. The time is reasonably short, but there is certainly time for a vigorous response. We will keep an eye on that and try to educate ourselves further.

Are there any other questions, colleagues?

Senator Mahovlich: You mentioned an international ruling. Do the Americans respect those? If there is a ruling, is it positive for us?

Ms. Marsden: I do not know if I would want to speak for the Americans on that question. Sometimes. They should. It is in their interests to respect it because if they do not, then other countries will feel free to do similar things on other products.

The Chairman: That ends the evening of hearings. We want to thank our guests and wish you all the very best in what I know will be difficult days ahead. This committee will be keeping a sharp eye on it.

I would ask our colleagues around the table if they could stay for a few minutes as we finish our hearing here tonight.

The committee continued in camera.

OTTAWA, Thursday, October 26, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:22 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators and witnesses, and good morning to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Nous avons été témoins d'un très noble effort de la part de ces agriculteurs qui ont quitté leurs champs pour se retrouver ici à Ottawa, en train de mendier littéralement à la porte de la Chambre des communes, suppliant qu'on leur redonne leur secteur d'activité. Quand nous réfléchissons aux divers aspects de la pauvreté rurale, nous savons que cela a également eu de profondes répercussions sur les petites localités de cette région. Taber n'était pas la seule visée. Les commerçants ne vendaient plus rien et les gens quittaient la terre, et cetera.

C'est un cauchemar, chers collègues, d'assister ainsi à la fin d'un secteur qui fonctionnait bien rondement grâce au dur labeur de très nombreuses personnes et tout cela s'est écroulé récemment et soudainement. Nous vous remercions d'être venus ici pour nous l'expliquer, parce que tout ce qui a trait aux conflits commerciaux est très complexe.

Nous continuerons de suivre l'affaire et nous vous inviterons à nous faire des suggestions à l'avenir. Quand le gouvernement nous donnera des indices sur la manière et l'intensité avec laquelle il réagira à cette situation, nous prendrons une décision. Le délai est raisonnablement court, mais il y a assurément assez de temps pour réagir vigoureusement. Nous allons continuer de suivre ce dossier et nous tenterons d'en apprendre davantage sur la question.

Y a-t-il d'autres questions, chers collègues?

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné une décision internationale. Les Américains respectent-ils de telles décisions? Si une décision est rendue, sera-t-elle en notre faveur?

Mme Marsden : J'ignore si j'oserais parler au nom des Américains sur cette question. Parfois. Ils devraient. C'est dans leur intérêt de respecter une telle décision parce que s'ils ne le font pas, d'autres pays se sentiront libres d'en faire autant à l'égard d'autres produits.

La présidente : Cela met fin à notre soirée d'audience. Nous tenons à remercier nos invités et nous vous souhaitons le meilleur succès, bien que je sache que les prochains jours seront difficiles. Notre comité suivra ce dossier de très près.

Je demanderais à nos collègues autour de la table de bien vouloir rester quelques instants car nous avons d'autres sujets à traiter ce soir.

La séance se poursuit à huis clos.

OTTAWA, le jeudi 26 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 22 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[traduction]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs et témoins, bonjour à tous ceux qui écoutent chez eux le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. Until the end of the year, this committee will hear from a variety of witnesses who will give an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities across the country next year.

As the committee has already learned, rural poverty is a many-faceted problem, extending well beyond inadequate income to include disparities in access to services, economic opportunities and even health outcomes. Moreover, rural poverty is not evenly dispersed across Canada.

Today's witnesses are well equipped to speak to the multi-faceted nature of rural poverty, in part because they come from different regions of the country and in part because of their very different academic backgrounds. From the West, we have Mark Partridge, an economist currently with Ohio State University but also affiliated with the University of Saskatchewan. From Quebec, we have Bruno Jean, a sociologist from Université du Québec à Rimouski, who holds a Canada Research Chair in rural development. From the East, we have David Bruce, a geographer at Mount Allison University and Director of the university's rural and small town programs. Welcome, gentlemen. We are very pleased to have you here.

We have a little over two hours today to cover a wide array of issues with our witnesses, so I would invite my colleagues, as always, to keep their questions as brief as possible so that we can allow our witnesses to respond fully and so everyone has a fair chance for discussion at this hearing this morning.

Gentlemen, please proceed.

Mark Partridge, Adjunct Professor, Department of Agricultural Economics, University of Saskatchewan, as an individual: It is a great pleasure to be here today to discuss two very important issues. The first is reducing poverty, and the second is revitalizing our rural communities and improving economic opportunities for rural Canadians.

I know the committee has already heard from experts from Statistics Canada, so I will not repeat the same statistical facts. Instead, I will be more proactive in describing policies that can improve the status of rural Canada. In particular, I will focus on various myths that surround rural Canada and the urgent need to push beyond those myths in order to make policy that can enhance the quality of life for rural Canadians.

A popular myth surrounds rural Canada, and today I want to dispel the myth. Your grandfather's rural Canada is different from today's rural Canada. Rural Canada is much more diverse than what the myth says. I also want to talk a bit about the

Au mois de mai, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Pendant trop longtemps, les décideurs et les politiciens ont fait fi du sort des pauvres en milieu rural. Jusqu'à la fin de l'année, le comité entendra une panoplie de témoins qui lui donneront un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ces travaux serviront ensuite de base à la planification des visites du comité dans les collectivités rurales de tout le pays l'an prochain.

Comme le comité a pu l'apprendre déjà, la pauvreté rurale est un problème à facettes multiples qui va bien au-delà du problème de revenus inadéquats. Il englobe également les disparités quant à l'accès aux services, aux possibilités économiques et même à l'évolution de la santé. Cependant, la pauvreté rurale n'est pas répandue de manière égale dans tout le Canada.

Les témoins d'aujourd'hui sont bien placés pour parler de la nature pluridimensionnelle de la pauvreté rurale, en partie parce qu'ils proviennent de diverses régions du pays et en partie parce qu'ils ont fait des études très différentes. De l'Ouest, nous accueillons Mark Partridge — économiste actuellement en poste à l'Université Ohio State, mais affilié également à l'Université de la Saskatchewan. Du Québec, nous accueillons Bruno Jean — sociologue de l'Université du Québec à Rimouski et titulaire d'une chaire de recherche du Canada en développement rural. De l'est du pays, nous accueillons David Bruce — géographe à l'Université Mount Allison et directeur du Programme de recherche sur les localités rurales et les petites villes de l'université. Bienvenue, messieurs. Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous.

Nous disposons d'un peu plus de deux heures aujourd'hui pour traiter d'une vaste gamme de questions en compagnie de nos témoins; j'inviterais donc mes collègues, comme toujours, à formuler les questions les plus concises possible, pour que nos témoins puissent bien répondre et que nous ayons tous l'occasion de discuter des enjeux à l'audience, ce matin.

Messieurs, je vous prie de commencer.

Mark Partridge, professeur adjoint, Département d'économie agricole, Université de la Saskatchewan, à titre personnel : C'est un grand plaisir pour moi d'être là aujourd'hui afin de discuter de deux questions très importantes. La première est la réduction de la pauvreté, et la deuxième, la revitalisation de nos collectivités rurales et l'amélioration des possibilités économiques des Canadiens en milieu rural.

Je sais que le comité a déjà entendu des spécialistes de Statistique Canada; je ne vais donc pas répéter les faits statistiquement établis. Plutôt, je serai proactif et je décrirai les politiques qui permettront d'améliorer la situation dans les régions rurales du Canada. En particulier, je m'attarderai à divers mythes qui entourent le Canada rural et je parlerai du besoin urgent d'aller au-delà de ces mythes et d'adopter une politique qui permette d'améliorer la qualité de la vie des Canadiens en milieu rural.

Il y a un mythe largement répandu au sujet des régions rurales du Canada, et aujourd'hui, je veux réfuter ce mythe. La campagne canadienne de votre grand-père n'est pas la campagne canadienne d'aujourd'hui. La campagne d'aujourd'hui est beaucoup plus

geography of Canadian poverty. I will then touch on how we should move beyond the myth in order to form policies to enhance the living standards of rural Canadians. In particular, I will talk about leveraging urban-centred growth that takes place in this country and how it can build supporting institutions so we can ensure rural Canadians participate in the growth process.

With that in mind, the first point I want to make is that rural Canada is much less dependent on farm and natural resource industries than it was 50 years ago. The second point I want to make in terms of the myth is that even most farm households are very dependent on non-farm activities, and that means that rural communities need to look beyond their natural resource-based roots if they want to have a prosperous economy.

This slide shows the share of employment in agriculture across the country. On the right is Canada; on the left is Ontario. Ontario is just a representative province. In 1931, about 30 per cent of Canadians were employed in agriculture. By 2004, it was about 2 per cent. Rural Canada has undergone this major restructuring, which has been very challenging for its communities. It is a different rural Canada than it was in the past.

That is Canada as a whole, but what about our rural communities? This slide shows the share of employment in rural and small-town Ontario. Rural and small-town Canada is simply any area outside of an urban centre of 10,000 people or more or any area that commutes into that urban centre, so rural areas without a lot of commuting linkages to cities. Even in rural and small-town Ontario, about 5 per cent of employment is in primary agriculture and less than 2 per cent in mining. By contrast, over 18 per cent is in manufacturing. More than twice as many rural Ontarians are employed in manufacturing than in the natural resource sectors. In Quebec, it is three times as many. This is a general pattern across most of the country and a major restructuring of what was rural Canada in the past.

Turning to farm communities and households, the typical farm household in Canada earns 87 per cent of its income from off-farm sources such as commuting and other sources. Even farm households are relying on the broader, rural economy. If we are worried about farm households and non-farm households, the broader rural economy is tantamount and a much more diverse economy than what it was 50 years ago.

diversifiée de ce que laisse croire le mythe. De même, je veux parler un peu de la géographie de la pauvreté canadienne. Ensuite, je toucherai un mot de la nécessité d'aller au-delà du mythe et d'adopter des politiques qui améliorent le niveau de vie des Canadiens en milieu rural. En particulier, je parlerai de l'idée d'exploiter la croissance urbaine au Canada en employant l'effet de levier et de la façon dont cela peut aider à mettre en place des institutions de soutien, qui nous permettraient de nous assurer que les Canadiens en milieu rural participent au processus de croissance.

Ayant cela à l'esprit, je tiens à souligner d'abord que les régions rurales du Canada dépendent beaucoup moins de l'agriculture et de l'exploitation des ressources naturelles qu'il y a 50 ans. En deuxième lieu, en rapport avec le mythe dont il est question, même les ménages agricoles dépendent beaucoup d'activités non agricoles, ce qui veut dire que les collectivités rurales doivent regarder au-delà de leurs racines naturelles, soit les ressources naturelles, si elles souhaitent se donner une économie prospère.

La diapositive que vous voyez en ce moment illustre la situation de l'emploi dans le domaine agricole partout au pays. À droite, il y a le Canada, à gauche, l'Ontario. L'Ontario n'est là qu'à titre d'illustration. En 1931, environ 30 p. 100 des Canadiens travaillaient dans le domaine agricole. En 2004, ça tourne autour de 2 p. 100. Le milieu rural canadien a fait l'objet d'une restructuration majeure, qui s'est révélée très éprouvante pour les collectivités qui en font partie. Le Canada rural d'aujourd'hui n'est pas le Canada rural d'hier.

Voilà pour le Canada dans son ensemble, mais qu'en est-il de nos collectivités rurales? Cette diapositive fait voir la part de l'emploi que représentent les régions rurales et les petites villes en Ontario. Par régions rurales et petites villes, il faut entendre simplement toute zone située en dehors d'un centre urbain de 10 000 personnes ou plus ou zone liée par les transports au centre urbain en question; ce sont donc des régions rurales qui ne sont pas très liées aux villes par le transport. Même dans les régions rurales et les petites villes de l'Ontario, le secteur agricole primaire compte pour 5 p. 100 environ, et le secteur minier, moins de 2 p. 100. Le secteur manufacturier, quant à lui, compte pour plus de 18 p. 100, ce qui fait contraste. En milieu rural ontarien, les gens sont deux fois plus nombreux à œuvrer dans le secteur manufacturier que dans celui des ressources naturelles. Au Québec, ils sont trois fois plus nombreux. C'est là une tendance générale que l'on peut constater dans la majeure partie du pays et l'effet d'une restructuration majeure par rapport à ce que le Canada rural pouvait être dans le passé.

Pour parler maintenant des ménages et des collectivités agricoles, le ménage agricole type au Canada tire 87 p. 100 de son revenu de sources autres que la ferme elle-même, par exemple le travail en ville. Même les ménages agricoles comptent sur l'économie rurale élargie. Si nous nous préoccupons des ménages agricoles et des autres, il faut savoir que l'économie rurale dans son ensemble est beaucoup plus diversifiée aujourd'hui qu'elle l'était il y a 50 ans.

Finally, if we are looking at household income and assets, poverty broadly defined, the typical farm household and the typical non-farm household in rural Canada are similar. Low income is a broad rural problem and extends whether we are talking about farm households or non-farm households. If we want to solve low-income problems in rural Canada, we must make tangible dents in the broader rural economy. The next two graphs make the point that household income and poverty are similar across non-farm and farm households.

Turning to the geography of poverty across the country, this map shows poverty rates as measured by the LICO, low-income cut-off, Statistics Canada measure. There are many measures of poverty, all coming down to talking about people who need more resources. Whatever measure we use, I think they are reasonably appropriate in that sense. Blue shows areas of high poverty, 20 per cent or more, areas of 10 are low poverty, less than 10 per cent poverty as measured by the LICO, and red is in the middle.

Across Canada, we see that it really clusters. In Atlantic Canada, we see a lot more blue and red, which demonstrates high poverty. The Windsor-Toronto-Ottawa-Montreal core has relatively low poverty clustered together. In Western Canada, we see British Columbia and Alberta clusters; but in Saskatchewan and Manitoba, we see a real checkerboard. I want to address that because I think it might interest the committee.

Across the Great Plains of North America, farm communities tend to have very low poverty. That is one characteristic; however, they also tend to be next to reserves in Canada or reservations in the United States, which have very high poverty, so you get this real checkerboard — especially in Saskatchewan, but also in Manitoba. High-poverty communities can be located near very low-poverty communities, and that is a little bit different about the Prairies.

Given that process, there are a couple things I want to note in terms of the research. With long-term poverty, as I noted, there is clustering; but another factor makes it challenging and that is that it is very persistent. Communities that had high poverty rates 30 years ago tend to have high poverty rates today.

A lot of that has to do with the demographics — education and those kinds of human capital factors. One piece of good news in terms of reducing poverty is that economic conditions today have much less impact on poverty than 10 years ago — the good news is that a community that is struggling today is not necessarily locked into a poverty trap. In that sense, today's economic conditions are not necessarily going to pull the community down.

Enfin, si nous comparons les revenus et les activités du ménage, compte tenu d'une définition élargie de la pauvreté, nous constatons que le ménage agricole type et le ménage non agricole type dans les régions rurales du Canada présentent une situation semblable. La faiblesse des revenus est un problème rural général qui s'applique aux deux cas. Si nous souhaitons régler le problème des revenus faibles dans le Canada rural, nous devons agir de façon tangible sur l'économie rurale dans son ensemble. Les deux graphiques qui suivent illustrent le fait que le revenu des ménages et la pauvreté sont semblables, qu'il s'agisse de ménages agricoles ou non.

Pour parler maintenant de la géographie de la pauvreté au Canada, voici une carte qui fait voir les taux de pauvreté d'après le SFR, le seuil de faible revenu, mesure de Statistique Canada. Il existe de nombreuses mesures de la pauvreté, toutes portant essentiellement sur des gens qui ont besoin de plus de ressources. Peu importe la mesure employée, je crois qu'elles sont toutes légitimes en ce sens. Le bleu indique les zones où la pauvreté est très forte, 20 p. 100 ou plus, les zones de 10 — les zones où le taux de pauvreté est de 10 p. 100 ou moins selon le SFR... et le rouge se situe entre les deux.

Nous voyons que, partout au Canada, cela fait des grappes. Dans la région de l'Atlantique, il y a beaucoup plus de bleu et de rouge, ce qui dénote une grande pauvreté. Le corridor Windsor-Toronto-Ottawa-Montréal se présente comme une grande grappe où la pauvreté est relativement peu présente. Dans l'ouest du Canada, nous voyons qu'il y a des grappes en Colombie-Britannique et en Alberta; par contre, en Saskatchewan et au Manitoba, c'est un véritable échiquier. Si je veux aborder cette question, c'est que je crois qu'elle peut intéresser le comité.

Le taux de pauvreté a tendance à être très faible dans les collectivités agricoles des grandes plaines de l'Amérique du Nord. Voilà une caractéristique; cependant, les collectivités en question ont tendance à être situées à côté de réserves au Canada ou de réserves aux États-Unis, qui présentent un taux de pauvreté très élevé, de sorte qu'il y a cet échiquier — surtout en Saskatchewan, mais aussi au Manitoba. Des localités très pauvres et des localités où la pauvreté est relativement absente peuvent être situées côte à côte; c'est ce qui caractérise un peu les Prairies.

Cela dit, j'aimerais faire quelques remarques à propos de la recherche. Dans le cas de la pauvreté à long terme, comme je l'ai fait remarquer, cela donne des grappes si on illustre le phénomène; il y a tout de même un autre facteur qui complique la donne : c'est que c'est très persistant. Les collectivités qui présentaient un taux de pauvreté élevé il y a 30 ans ont tendance à présenter un taux de pauvreté élevé aujourd'hui.

Cela tient pour beaucoup à des questions démographiques — à l'éducation et aux facteurs de ce genre, qui touchent le capital humain. Une bonne nouvelle pour ce qui est de la réduction de la pauvreté, c'est que les conditions économiques aujourd'hui ont moins d'impact sur la pauvreté qu'il y a dix ans — la bonne nouvelle, c'est que la collectivité qui éprouve des difficultés aujourd'hui n'est pas nécessairement prise au piège de la pauvreté. En ce sens, les conditions économiques ne vont pas nécessairement tirer la collectivité vers le bas.

Given that poverty has this geography and that the economy is much more diverse than a natural resource economy, what is the largest factor driving rural Canadian growth? One of the strongest patterns that we see from statistical analysis is access to urban centres. Proximity to urban centres is driving growth in rural Canada. It is a much stronger pattern than in the United States.

I think the key reason is that there are only nine metropolitan areas of 500,000 people or more in Canada, while in the United States there are about 100. The point is each city is very important in terms of Canadian growth, giving cities this important element. It is not just that the cities are growing, but city growth has positive implications on rural growth. When discussing how to redevelop rural communities through immigration, entrepreneurship, social capital and social capacity we must recognize this very important geography. We have to recognize that we have to build tighter access with urban centres to ensure that we can have this kind of development. For example, immigrants tend to want to locate in urban areas, so if we are going to attract them to rural areas, we have to build stronger links with our urban centres.

The next two maps illustrate my point. This is Eastern Canada's population growth from 1991 to 2001. Darker shades of red are population growth and darker shades of blue are population loss. I put 100- and 200 -kilometre rings around what I call five engines of growth — metropolitan areas of 500,000 people or more — Hamilton, Toronto, Ottawa, Montreal and Quebec City; and what I call a contender, Halifax, which is approaching that critical mass. One of the things to note is if population growth is taking place in Eastern Canada, and the same applies for Western Canada, it tends to be within those rings. Here again, I want to say what is good for Toronto or Quebec City is not just good for them; their growth spills out. In that sense, what the Conference Board of Canada says is correct about cities. What they do not put enough emphasis on is the fact that we need to build more supporting institutions and regular infrastructure to ensure that the rural areas participate in that growth. The other thing we need to do is get those rings bigger so more rural communities are participating in that growth.

There is some other good news. It is not just cities of 500,000 people or more, smaller cities can play important roles in spreading growth out into the rural communities.

This shows population growth from 1996 to 2001, which has the same colours — darker shades of blue are population losses. I put 100-kilometre, one-hour commuting rings around every urban centre in the Prairie provinces of 10,000 people or more.

Étant donné que la pauvreté présente cette géographie et que l'économie est beaucoup plus diversifiée que l'économie des seules richesses naturelles, quel est le principal facteur à l'origine de la croissance en milieu rural canadien? Une des tendances les plus marquées que nous observons, d'après l'analyse statistique, c'est l'accès aux centres urbains. La proximité des centres urbains est un élément moteur de la croissance en milieu rural canadien. C'est beaucoup plus fort comme tendance qu'aux États-Unis.

La raison principale, à mes yeux, c'est qu'il n'y a que neuf régions métropolitaines comptant 500 000 habitants ou plus au Canada, alors qu'il y en a une centaine aux États-Unis. Ce qu'il faut noter, c'est que chaque ville est très importante du point de vue de la croissance au Canada — cet élément important va donc aux villes. Ce n'est pas seulement que les villes sont en croissance, c'est aussi que la croissance des villes comporte des conséquences bénéfiques pour la croissance en milieu rural. Au moment de discuter des façons possibles de redévelopper les collectivités rurales par la voie de l'immigration, de l'esprit d'entreprise, du capital social et de la capacité sociale, nous devons reconnaître cette géographie très importante qui caractérise le phénomène. Nous devons reconnaître qu'il faut aménager un meilleur accès aux centres urbains, de manière à s'assurer de pouvoir avoir ce genre de développement. Par exemple, les immigrants ont tendance à s'établir dans les zones urbaines; si nous voulons les attirer en milieu rural, il faut donc créer de meilleurs liens avec nos centres urbains.

Les deux cartes suivantes illustrent ce que je viens de dire. Voici la croissance de la population dans l'est du Canada de 1991 à 2001. Les teintes foncées de rouge représentent la croissance de la population et les teintes foncées de bleu, les pertes démographiques. J'ai tracé un cercle de 100 à 200 kilomètres autour de ce que j'appelle les cinq moteurs de la croissance — les zones métropolitaines de 500 000 habitants ou plus — Hamilton, Toronto, Ottawa, Montréal et Québec; et il y a la ville que j'appelle l'aspirant, Halifax, qui s'approche de la masse critique. Une des choses qu'il faut remarquer, c'est que si la population s'accroît dans l'est du Canada, le même principe s'applique à l'ouest du Canada : cela a tendance à se faire dans les cercles en question. Encore une fois, je tiens à dire que ce qui est beau et bon pour Toronto ou Québec n'est pas que beau et bon pour ces villes; les effets de la croissance s'étalent. En ce sens, le Conference Board du Canada a raison à propos des villes. Ce sur quoi il n'insiste pas assez, c'est le fait que nous devons édifier davantage d'institutions de soutien et d'infrastructures régulières pour nous assurer que les régions rurales participent à la croissance en question. L'autre chose qu'il faut faire, c'est d'élargir les cercles en question pour qu'un plus grand nombre de collectivités rurales prennent part à la croissance.

Il y a d'autres bonnes nouvelles. Il n'y a pas que les villes de 500 000 habitants ou plus qui comptent. Les petites villes peuvent aussi jouer un rôle important d'étalement de la croissance, si bien que celle-ci atteint les collectivités rurales.

Voici la croissance de la population de 1996 à 2001 — les couleurs sont les mêmes : le bleu foncé représente des pertes démographiques. J'ai tracé un cercle de 100 kilomètres, soit un déplacement d'une heure, autour de chacun des centres urbains

What we see, especially in Manitoba and Saskatchewan is that if there is growth in rural areas it is taking place within those rings. The point is that Lethbridge or Estevan's success has important implications for rural communities.

How do we enhance rural opportunities? We find ways of building tighter links with even the smaller urban centres. Much of this relates to commuting behaviour, but I want to stress it is not that we want everyone to commute into Estevan; we want just enough people to commute to keep our rural communities vital, to have enough people to offer important services such as health care and so on. It is building critical mass and leveraging urban growth to build rural development.

The path to a sustainable rural Canada includes access to higher wages and work for rural Canadians. The most effective way to achieve that, in terms of the research, is that we need to tighten links with urban centres and build regional growth clusters — build critical mass so rural Canadians can participate. We need more innovative governing structures, more regional approaches. We need to enhance transportation and regional infrastructure and we need to build regional leadership and broader identities.

One of the key areas of resistance to what I am saying is that in a small rural community, the people believe that they have a voice that is heard with the mayor or councillor. The concern is that voice would not be heard in a larger region. I point out that even though that is true the community is small and lacks the critical mass needed for 21st century survival. If you are in rural Manitoba, they will listen to you in Winnipeg at the legislature; they will listen to you in Ottawa if you work more closely and cooperate. The point is that builds a more effective voice, then the people can actually do something and have clout.

To conclude, a new approach is needed to enhance the incomes of rural Canadians. It has to discard these myths that rural Canada is much more diverse than it was 50 years ago. One of the key realities is that even urban centres as small as 10,000 people can be leveraged to build growth for entire rural areas and rural regions around them.

dans les provinces des Prairies, dans la mesure où la population du centre est de 10 000 personnes ou plus. Ce que nous constatons, surtout au Manitoba et en Saskatchewan, c'est que la croissance notée dans les régions rurales, si croissance il y a, se situe dans les anneaux ainsi tracés. Ce qu'il faut savoir, c'est que le succès de Lethbridge ou d'Estevan comporte des conséquences importantes pour les collectivités rurales.

Comment faire pour améliorer les possibilités qui se présentent en milieu rural? Nous devons trouver des façons de resserrer les liens avec les centres urbains, même les plus petits. Pour une bonne part, cela tient au comportement des usagers des transports, mais je tiens à le souligner : nous ne cherchons pas à ce que tout le monde veuille se rendre à Estevan à tous les jours; nous voulons seulement qu'un nombre suffisant de personnes le fassent pour que nos collectivités rurales demeurent vigoureuses, et suffisamment nombreuses pour que nous puissions offrir des services importants, notamment du point de vue de la santé. Il s'agit d'en arriver à une masse critique et d'utiliser l'effet de levier pour stimuler le développement rural grâce à la croissance en milieu urbain.

Pour que les régions rurales du Canada demeurent viables à long terme, il faut prévoir l'accès à des salaires plus élevés et à des emplois pour les gens qui les habitent. Or, la façon la plus efficace d'y arriver, du point de vue de la recherche, c'est d'obéir à la nécessité de resserrer les liens avec les centres urbains et de constituer des grappes de croissance régionale — d'en arriver à une masse critique pour que les Canadiens des régions rurales puissent participer. Il nous faut davantage de structures de gouvernance originales, davantage d'approches régionales. Il nous faut améliorer les transports et l'infrastructure régionale, et il nous faut cultiver le leadership régional et des identités plus larges.

Aspects clés de la résistance opposée à ce que je dis : dans les petites collectivités rurales, les gens croient qu'ils ont l'oreille du maire ou du conseiller municipal, mais ils se préoccupent de ne pas être écoutés dans la région élargie. Je dis aux gens que cela est vrai, mais qu'il s'agit d'une petite localité qui ne présente pas la masse critique nécessaire pour survivre au XXI^{e} siècle. Si vous vivez en milieu rural au Manitoba, ils vous écouteront à Winnipeg, à l'assemblée législative; ils vous écouteront à Ottawa si vous resserrez les liens et coopérez. Ce qu'il faut retenir, c'est que c'est une façon de plaider plus efficacement sa cause; à ce moment-là, les gens peuvent accomplir des choses concrètement et avoir de l'influence.

Pour conclure, il faut une approche nouvelle qui permet d'améliorer les revenus des Canadiens en milieu rural. Il faut démystifier la question, affirmer que le Canada rural est beaucoup plus diversifié qu'il l'était il y a 50 ans. Un des éléments clés qu'il faut saisir, c'est que même les petits centres urbains dont la population ne fait que 10 000 personnes peuvent produire un effet de levier qui stimule la croissance de la région rurale dans son ensemble, de la région rurale tout autour.

[*Translation*]

Bruno Jean, incumbent, Research Chair in Canadian Rural Development, Université du Québec à Rimouski, as an individual: Madame Chairman, I will speak in French.

The poverty of our rural regions has been an issue on the agenda in this country for at least half a century now. And we can thank the federal government during the post-war years for alerting the public to the fact that while Canada as a whole was enjoying enormous prosperity he swaths of the country, like the North, the Prairie provinces, Newfoundland, the Gaspé region of Quebec and other regions, were foundering in poverty. We are aware that the government responded with the ARDA and a series of measures that culminated in the creation of the Department of Regional Economic Expansion.

So if we continue to find poverty on the agenda here in 2006, does that mean that our regional development policies have missed their mark and have failed to produce the expected results? I think it would be going too far to make such an assumption; certain regions have seen major development, investments in their infrastructure, and job qualification programs. And even if such investments may have accelerated the outward migration of workers, they have nonetheless made it possible for these so-called poor regions to offer a better quality of life and to be more attractive, particularly for tourism.

This morning, I would like to focus on the measurement of rural poverty. Certainly there are farming communities — I am thinking of Western Canada — which are experiencing great poverty; and I think that this may relate to Canadian agricultural policy which, I believe, may have been poorly thought out — but I will come back to that later. I would prefer to focus here on Quebec, a province I am more familiar with. In Quebec, it seems to me that in recent years we have seen a reduction in rural poverty, not an increase.

L'Institut de la statistique du Québec has completed a number of projects...I do not intend to mention them all. I have included tables in the report I will be handing out. For example, the Low Income Measure, a fairly traditional parameter, shows that 14.7 per cent of families in the Gaspé, a so-called poor region, and 10 per cent in the Bas-Saint-Laurent region are accordingly on the poverty line. If we look at the city of Montreal on this same table, however, this indicator rises to nearly 20 per cent. This means, therefore, that there are 354,000 poor people in the Montreal area, while in all the outlying regions of Quebec — I am referring to the Gaspé, Bas-Saint-Laurent, Côte Nord, Saguenay, Abitibi-Témiscamingue —, we have, at the very most, 93,000 poor people. In other words, based on this indicator, poverty may be more common in the urban areas than in certain fairly remote rural areas.

I have quoted a physician from Montreal who recounts how he sees this poverty on a daily basis and how he believes that rural poverty may be easier to manage.

I will refer to another series of indicators — a variety of indicators are used to measure economic disparity. In the tables that I have inserted in the document, we see that between 1996

[*Français*]

Bruno Jean, titulaire, Chaire de recherche du Canada en développement rural, Université du Québec à Rimouski, à titre personnel : Madame la présidente, je vais m'exprimer en français.

La pauvreté des régions rurales est une question à l'ordre du jour depuis au moins un demi-siècle dans ce pays. On doit d'ailleurs au gouvernement fédéral, durant les années d'après guerre alors qu'une grande prospérité s'installait dans le pays, d'avoir alerté l'opinion publique sur le fait que des régions entières, comme le Nord, les provinces des Prairies, Terre-Neuve, la Gaspésie au Québec et d'autres, manifestaient une grande pauvreté. Nous connaissons la réponse du gouvernement avec la mise en place de l'ARDA et un ensemble de mesures qui a culminé avec la création du ministère de l'Expansion économique régionale.

Donc, si la pauvreté est encore à l'ordre du jour en 2006, cela signifierait-il que les politiques de développement régional auraient raté leur cible et n'auraient pas produit les résultats escomptés? Je pense qu'une telle conclusion serait exagérée, car certaines régions ont connu des développements intéressants et des investissements dans les infrastructures et aussi les programmes de qualification de la main-d'œuvre. Même s'ils ont peut-être accéléré une certaine migration, ces investissements ont permis aux régions dites pauvres d'offrir une meilleure qualité de vie, d'être plus attrayantes, notamment pour le tourisme.

Ce matin, je voudrais vous alerter sur la question de la mesure de la pauvreté rurale. Bien sûr, il y a des villages agricoles — je pense à l'ouest du pays — qui sont dans une grande pauvreté, et je pense que cela a rapport avec la politique agricole canadienne qui est, à mon avis, peut-être mal pensée, mais on pourra y revenir plus tard. Je préfère parler du Québec que je connais mieux. Au Québec, il me semble qu'on assiste ces derniers temps à une réduction de la pauvreté rurale et non pas à son élargissement.

L'Institut de la statistique du Québec a fait plusieurs travaux; je ne vais pas tous les mentionner. J'ai inséré des tableaux dans le rapport que je vous ai soumis. Par exemple, un paramètre assez classique, la mesure de faible revenu montre que 14,7 p. 100 des familles de la Gaspésie, une région réputée pauvre, et 10 p. 100 dans la région du Bas-Saint-Laurent, seraient donc sous le seuil de pauvreté. Mais quand on regarde, dans le même tableau, la ville de Montréal, cet indice atteint près de 20 p. 100. Cela veut dire qu'il y aurait donc 354 000 personnes pauvres dans la région de Montréal, alors que pour l'ensemble des régions périphériques du Québec — je parle de Gaspésie, Bas-Saint-Laurent, côte Nord, Saguenay, Abitibi-Témiscamingue —, au maximum, on aurait 93 000 pauvres. Autrement dit, selon cet indice, la pauvreté est peut-être plus fréquente dans un milieu urbain que dans certains milieux ruraux passablement éloignés.

J'ai cité un médecin de Montréal qui explique comment il voit cette pauvreté tous les jours et comment il pense que la pauvreté rurale est peut-être plus facile à gérer.

J'en viens à une autre série d'indices parce qu'il y a beaucoup d'indices qui mesurent les disparités économiques. Dans les tableaux que j'ai inclus dans le document, on voit qu'entre 1996

and 2001, in very small communities — those with fewer than 500 inhabitants — the average family income, if we consider the province of Quebec to be 100 per cent, was at 85 per cent in 1986. This is not too far off the average. And then it nosedives: the incomes in these communities are now at 62 per cent of the Quebec average.

Throughout this entire period, the earnings of people in small rural communities were apparently being eroded.

I quickly reviewed the issue of government transfers. Here as well, it is interesting to note that the transfer percentages, while extremely stable for the urban areas — 14 per cent of urban earnings in Quebec derive from government transfers —, totalled nearly 30 per cent, that is, 28.6 per cent, in 1986 for the small rural communities, the poorest areas; today these rural transfers total no more than 18 per cent. This is a somewhat surprising statistic that may also reflect changes to employment insurance programs and access to these programs in the rural areas.

I also referred to the Low Income Measure, which measures the narrowing gap between rural and urban poverty.

Which brings me to the conclusion that if rural poverty does exist it is certainly limited to specific zones that are likely affected by a combination of factors — for example, a farm income crisis or the forestry crisis currently hitting the province of Quebec — because over a slightly longer period, we see that rural poverty seems to be diminishing. Income gaps do remain, but it must be recognized as well that there are differences in the cost of living as well, that is; people in certain rural areas do not need as much income for housing and other requirements.

On page 4, I also look at the issue of public services. Our research showed that rural populations are extremely mobile and regard as accessible any services less than an hour's drive from their home. Looking at this situation, if we consider the province of Quebec, where the rural communities are fairly evenly distributed, and if we draw a circle around each town representing an hour's drive, it quickly becomes apparent that rural populations have access to a lot of services. Obviously, there are some isolated rural communities where these proximate services are threatened — schools, for example, and even private-sector services like gas stations.

We also looked at methods for maintaining services in rural areas. We observed that in an era where there is a lot of talk about private/public partnerships for delivering services — there are quite a few of them — what I would refer to as public-public partnerships are extremely difficult to organize — one thinks of a single building that could simultaneously house a post office, the local government administration and another agency. So public-public partnerships are not that easy to arrange. Public institutions prefer to work with the private sector.

et 2001, dans les très petites localités — celles de moins de 500 habitants —, le revenu moyen des familles, si je mets le Québec à 100 p. 100, atteignaient, en 1986, 85 p. 100 environ. Ils n'étaient pas si loin. Et maintenant, on voit un dérapage : ils sont maintenant à 62 p. 100 de la moyenne québécoise.

Pendant toute cette période, dans les zones rurales, pour les petites localités, il semble donc y avoir des revenus qui perdent du terrain.

J'ai examiné rapidement la question des transferts gouvernementaux. Là aussi, il est intéressant de constater que le pourcentage de transfert, alors qu'il est très stable pour les milieux urbains — 14 p. 100 des revenus des urbains au Québec provient des transferts gouvernementaux —, dans le cas les petites localités rurales, les plus pauvres, alors qu'en 1986, ces transferts étaient presque de 30 p. 100, c'est-à-dire 28,6, ils ne sont plus que de 18 p. 100. C'est une donnée assez surprenante qui reflète peut-être aussi des changements dans les programmes d'assurance-emploi et l'accès à ces programmes pour les régions rurales.

J'ai mentionné également l'indice de faible revenu qui mesure l'amenuisement de l'écart entre la pauvreté rurale et la pauvreté urbaine.

Cela m'amène à conclure que si la pauvreté rurale existe, elle est certainement limitée à des zones particulières, probablement touchées par des phénomènes conjoncturels, comme une crise de revenu agricole ou la crise forestière par exemple, qui sévit au Québec actuellement, parce que sur une période un peu plus longue, on voit que la pauvreté rurale semble se réduire. Il reste des écarts de revenus, mais il faut dire aussi qu'il y a des différentiels de coût de vie qui font qu'on n'a pas besoin d'un revenu aussi grand dans certaines zones rurales pour les besoins de logement, entre autres.

J'ai aussi abordé, en page 4, la question des services publics. C'est vrai que nos recherches ont révélé que les ruraux sont très mobiles et qu'ils considèrent comme accessibles tous les services qui sont à moins d'une heure de leur résidence. Si on examine la situation, on s'aperçoit que pour le Québec, où le tissu de communautés rurales est assez bien équilibré, d'une certaine manière, si on fait un cercle autour de chaque village, moins d'une heure, on s'aperçoit que beaucoup de services sont accessibles pour les populations rurales. Évidemment, il y a des populations rurales isolées pour lesquelles les services de proximité sont menacés, comme l'école, et même des services privés comme une station-service, par exemple.

On a également examiné les solutions pour maintenir les services dans ces zones rurales. On a constaté qu'à une époque où on parle beaucoup de partenariats public-privé pour organiser les services — il y en a un certain nombre —, les partenariats que j'appellerais public-public sont très difficiles à organiser, alors qu'on pourrait penser qu'un même édifice pourrait abriter à la fois le bureau de poste, le gouvernement local, une autre agence. Donc, les partenariats public-public ne sont pas faciles à organiser. Ils aiment mieux faire des arrangements avec le secteur privé.

In other words, when it comes to services — even if broadband, for example, is not yet accessible — I think we will manage. I'm relatively optimistic when it comes to services. Much remains to be done, but we are getting there.

I would like to come back to the issue of poverty, to look at methods for effectively measuring rural poverty.

At page 5, I inserted a small table. In Quebec, we have worked with a concept that we refer to as "rural impoverishment." In all, there are 1,000 rural municipalities in the province of Quebec. We tried to find which indicators would enable us to categorize these municipalities and find out where this rural poverty is located. Which communities are undergoing what we will call here "restructuring"? We concluded that there are between five and seven variables, which derive from data available from Statistics Canada, which can be used to develop a rural impoverishment index. This index allowed us to categorize municipalities ranging from highly dynamic to those in difficulty or in decline.

At page 6, we even conducted tests as part of a doctoral thesis that I directed, which involved several simulations of this impoverishment index based on a specific number of different variables. On page 7, we found that we could measure rural poverty using an impoverishment index comprising no more than seven organized variables: population changes in the two censuses available at the time of measurement, the proportion of persons aged 20 years or more who had failed to completed grade nine, the employment rate, the unemployment rate, the proportion of government transfers in the composition of household income, the proportion of people living in low-income households and the average household income. What is important to note here is that no matter which index we used, we found that rural poverty affected 20 per cent of Quebec communities. And I think that this percentage probably shows little variation across Canada.

In the time I have left, I would like to look at some solutions. I believe that we need rural policies that are separate and distinct from agricultural policies. The best rural policies are those managed in collaboration with the rural communities, which is the approach taken by Quebec's national policy on rural areas.

Thus, we must ensure that the federal government puts significant sums of money at the disposal of the provinces so they can develop rural policies worthy of the name, along with the resources necessary to implement them.

I am not a specialist in agricultural policy, but I would say that the hypotheses that underpinned our agricultural strategy may not have been all that viable. Based on agricultural earnings in recent years, it would appear that we have not achieved the results we expected.

The political independence of any country is linked to an adequate level of food self-sufficiency. The generation of wealth occurs in the second or third transformation and not in the production of agricultural raw material, egg, wheat, unprocessed milk, and so on.

Autrement dit, par rapport au service, même si la large bande par exemple n'est pas encore accessible, je pense qu'on y arrivera. Je suis relativement optimiste par rapport aux services. Il y a encore des choses à faire, mais on avance.

Je voudrais revenir sur la question de la pauvreté, sur la façon de mesurer la pauvreté rurale efficacement.

En page 5, j'ai inséré un petit tableau. Au Québec, on a travaillé avec un concept qu'on a appelé « défavorisation rurale ». En gros, il y a 1 000 municipalités rurales au Québec. On a essayé de voir quels sont les indicateurs qui nous permettraient de classer les municipalités dans des catégories pour voir où se situe la pauvreté rurale. Quelles sont les localités qu'on a appelées ici en « restructuration ». En gros, on a réalisé qu'il y a environ cinq à sept variables qui sont des données disponibles à Statistique Canada, qui permettent d'établir un indice de défavorisation rurale nous permettant de classer à la fois les municipalités très dynamiques jusqu'aux municipalités qui sont en difficulté ou en dévitalisation.

À la page 6, on a même fait des tests, dans le cadre d'une thèse de doctorat que j'ai dirigée, où on a fait plusieurs simulations de cet indice de défavorisation, en faisant varier un certain nombre de variables. À la page 7, on s'est aperçu qu'en général, on pouvait mesurer la pauvreté rurale à l'aide d'un indice de défavorisation qui comprend seulement sept variables organisées : l'évolution de la population, dans les deux recensements disponibles au moment où on l'a fait, la proportion de personnes âgées de 20 ans et plus qui n'ont pas atteint une neuvième année de scolarisation, le taux d'emploi, le taux de chômage, la proportion de transferts gouvernementaux dans la composition du revenu du ménage, la proportion de personnes vivant dans des ménages à faible revenu et le revenu moyen des ménages. Ce qui est important de savoir, c'est que peu importent ces indices, la pauvreté rurale concerne 20 p. 100 des localités au Québec. Je pense que c'est à peu près semblable un peu partout au Canada.

Je voulais en venir, dans le temps qui me reste, aux solutions. À mon avis, il faut des politiques rurales distinctes des politiques agricoles. La meilleure politique rurale, c'est celle qui est cogérée avec les ruraux, un peu comme au Québec avec la politique nationale de ruralité au Québec.

Il faut donc de manière urgente que le gouvernement fédéral mette à la disposition des provinces des sommes importantes pour qu'elles se donnent des politiques rurales dignes de ce nom, avec des moyens conséquents.

Je ne suis pas un spécialiste des politiques agricoles, mais j'observe que dans le cadre stratégique agricole, les prémisses n'étaient peut-être pas les meilleures. Les résultats escomptés ne semblent pas être là si on se base sur les revenus agricoles des dernières années.

L'indépendance politique d'un pays passe par un niveau acceptable d'autosuffisance alimentaire. La création de richesse se fait dans la deuxième et la troisième transformation, et non pas dans la production de matières premières agricoles, que ce soit le blé, le lait non transformé, et cetera.

If Canadian agricultural policy were designed to achieve such self-sufficiency, I think that the agricultural sector would benefit, as we have seen in Quebec. I will take the liberty of citing the following words by a Head of State, and I challenge you to tell me who uttered them and when:

> We are a blessed nation because we can grow our own food and, therefore, we are secure. A nation that can feed its people is a nation more secure.

That same Head of State continued by attacking irresponsible liberals who are prepared to relinquish food production to unstable countries like those in the Third World.

I think that the sceptics among you will be proven wrong, because these are in fact the words of Georges W. Bush in April 2003 during the adoption of the "Farm Bill," which included measures to support American agriculture. And I think that what is good for the United States is good for their Northern neighbour as well.

No one should underestimate the changes that are occurring at this period in our history. In French, we say "Manger local" [Eat locally]. This consumer ideology is changing our bio-food systems, with highly positive repercussions for the rural employment picture.

I will offer you one example. At one time, a huge dairy cooperative operated at Trois-Pistoles, in the Bas-Saint-Laurent region. Fifteen or twenty years ago, it closed down and threw hundreds of people out of work. On that same site, a farmer started a Basque micro-cheese factory. Today, his micro-cheese factory has grown into a profitable little SME that employs 30 people. And other micro-cheese factories have sprung up. I believe that this economic fabric is very strong and in harmony with local needs. These people are working in local markets and have created good jobs.

This is a significant trend; in Quebec, we are seeing an explosion in the demand for local products. There is an abundance of opportunities to create wealth in our rural areas.

If we want to win the fight against poverty, we must generate wealth. And to create wealth, even in our most far-flung regions, we must work diligently to define local agricultural and agri-food strategies, as we have tried to do in a region I will speak about in a text in annex.

I do not want to take time away from my colleagues so I will move to my conclusions. I had discussed some aspects of my experiences in other countries, but we will take a look at this issue in our discussions.

And so to conclude, when we speak about rural poverty, we are talking about 20 to 25 per cent of rural municipalities, but obviously there are more in the more remote regions, in the North, and in Aboriginal communities. These communities are in decline, as evidenced by their negative demographic development and according to indicators of rural impoverishment. These municipalities are deteriorating, in the process of destructuring or perhaps restructuring, but in all cases they urgently need a

Si la politique agricole canadienne visait une telle autosuffisance, je pense que le monde agricole en profiterait, comme on a pu le voir au Québec. Je me permets de vous citer les paroles suivantes d'un chef d'État, en vous mettant au défi de me dire qui les a prononcées et quand :

> Nous sommes une nation bénie parce que nous pouvons produire notre propre nourriture et que, par conséquent, nous sommes en sécurité. Une nation qui peut nourrir sa population est une nation en sécurité.

Le même chef d'État poursuivait en blâmant les libéralistes irresponsables qui sont prêts à abandonner notre production alimentaire à des pays instables comme ceux du tiers Monde.

Je crois que les sceptiques seront confondus, car il s'agit bien des paroles de Georges W. Bush en avril 2003 lors de l'adoption du « Farm Bill » qui a mis en place un train de mesures pour soutenir l'agriculture américaine. Je pense que ce qui est bon pour les États-Unis est sûrement bon pour nous aussi.

Il ne faut pas mésestimer les changements qui sont en train d'intervenir. En français, on dit « manger local ». Cette idéologie des consommateurs est en train de changer nos systèmes bioalimentaires, et ce, avec des conséquences très positives sur l'emploi en milieu rural.

Je vous donne un exemple. À Trois-Pistoles, dans le Bas-Saint-Laurent, il y avait une grande coopérative laitière agricole. Il y a quinze ou vingt ans, elle a fermé et des centaines d'emplois ont été perdus. Au même endroit, un agriculteur a commencé une micro-fromagerie basque. Aujourd'hui, sa micro-fromagerie s'est développée et est devenue une belle petite PME qui emploie 30 personnes. Il y a d'autres micro-fromageries. Je pense que ce tissu économique est très solide et correspond à des besoins. Ils travaillent sur des marchés locaux et ont également créé de bons emplois.

C'est une tendance importante; on le voit avec l'explosion de la demande de produits du terroir au Québec. Il y a beaucoup d'opportunités pour créer de la richesse dans les milieux ruraux.

Si on veut lutter contre la pauvreté, il faut créer la richesse. Pour créer la richesse, même dans les régions les plus périphériques, cela suppose un vigoureux travail pour définir des stratégies locales de développement agricole et agroalimentaire, comme nous avons tenté de le faire dans une région dont je parle dans un texte en annexe.

Je ne veux pas prendre le temps de mes collègues, je vais donc en arriver aux conclusions. J'avais donné quelques éléments des expériences étrangères, mais on verra dans la discussion.

En conclusion, quand on parle de la pauvreté rurale, c'est 20 à 25 p. 100 des municipalités rurales, mais évidemment dans les régions éloignées, nordiques, et les communautés autochtones. Ces collectivités sont en dévitalisation, comme en témoignent leur révolution démographique négative et les indices de défavorisation rurale. Ce sont des municipalités en dévitalisation, en déstructuration, et peut-être en restructuration, mais pour lesquelles il faut mettre en place un

vigorous state program that can do for them what the Marshall Plan did for the reconstruction of Europe following the Second World War.

Consequently, we need a revitalization plan that will enable these communities to once again become attractive living environments; even now, in fact, through their primary resources, agricultural, fishing, forestry, mining, and now wind, they offer a path to national prosperity.

We must ensure their development not through specialization but rather by diversifying their economies and enhancing the multifunctionality of these agricultural lands.

I will conclude by quickly proposing a few ideas for your consideration. I believe that we must move from a "people-based" approach to a "place-based" approach.

What this means is that we must increase the resources and the capacities of the Canadian Community Development Program. The structure is already in place and has enjoyed a great deal of success. It has proved its worth. Using this structure, we could implement a program to support the next generation of entrepreneurs who will run the multitude of rural small businesses which form the foundation of the economic fabric and which are currently facing a number of succession problems.

Second, we have to develop a rural community revitalization program in collaboration with the provinces. I think that there are lessons to be learned from our experience here in Quebec. This program, which I alluded to several times in my presentation, could be delivered by existing regional development agencies, for example, ACOA, FedNor, Western Economic Diversification Canada and other agencies that have a role to play in revitalizing rural areas in difficulty.

And third, we should restore the Canadian Advisory Council on Rural Issues to gain a better understanding of what is happening on a daily basis in the different regions of this country. I believe that the type of advisory council instituted by the previous government was useful in determining what was happening in Canada and in completing certain analysis projects.

We must implement an agricultural policy designed to ensure national food self-sufficiency, a policy based on the recognition of agricultural multifunctionality and the new functions of agriculture.

Agriculture is undergoing a number of changes. In the future, agriculture will have new functions relating to energy production, wind farms, bio-fuels. It will also have new ecological functions like carbon storage. It is evident that in the future agriculture will be utterly transformed.

Finally, as an academic, I would say that we must encourage quality university research into the wide-ranging problems that rural communities in this country will have to address; thus, we should launch a research initiative into the challenges posed by Canadian rural development. This could be done with the support of the Social Sciences and Humanities Research Council.

vigoureux programme étatique, comme une sorte de plan Marshall tel qu'on a connu pour la reconstruction de l'Europe d'après-guerre.

Il faut donc un plan de revitalisation de ces communautés qui peuvent redevenir des milieux de vie attrayants et qui constituent déjà, par les ressources primaires, agricoles, halieutiques, forestières, minières, et maintenant le vent, le paysage à la prospérité nationale.

Il s'agit de réussir leur développement en misant non pas sur la spécialisation, mais sur la diversification de leur économie et en misant sur la multifonctionnalité de ces territoires.

Je vais terminer en vous énonçant quelques petites propositions rapides que je désirais vous soumettre. Je crois qu'il faut passer d'une approche « people base » à une approche « place base ».

Cela signifie qu'il faut renforcer les ressources et les capacités d'action du programme canadien de développement des communautés. Cette structure est en place et connaît beaucoup de succès. Elle a fait ses preuves. Cette structure pourrait mettre en place un programme visant à faciliter la relève entrepreneuriale dans de nombreuses PME rurales qui constituent la base du tissu économique et qui font d'ailleurs actuellement face à plusieurs problèmes de relève.

Deuxièmement, il faut développer de concert avec les provinces un programme de revitalisation des communautés rurales. Je pense qu'on peut tirer des leçons de l'expérience québécoise. Ce programme que j'ai évoqué à quelques reprises dans mon exposé pourrait être livré par les agences régionales de développement qu'on connaît comme l'APECA, FedNor, Diversification de l'économie de l'Ouest Canada, et cetera, qui ont un rôle à jouer pour le relèvement des régions rurales en difficulté.

Troisièmement, il faudrait remettre en place le Conseil consultatif canadien sur les questions rurales pour mieux connaître ce qui se passe au quotidien dans les diverses régions du pays. Je pense que le genre de conseil consultatif que le précédent gouvernement avait mis en place est utile pour être en mesure de savoir ce qui se passe et conduire certains travaux de réflexion.

Il faut mettre en place une politique agricole qui vise l'autosuffisance alimentaire nationale, basée sur la reconnaissance de la multifonctionnalité de l'agriculture et ses nouvelles fonctions.

L'agriculture est en train de changer. L'agriculture de demain aura de nouvelles fonctions de production d'énergie, les centrales éoliennes, les biocarburants. Elle aura également de nouvelles fonctions écologiques comme la séquestration du carbone. On voit que demain l'agriculture sera différente de ce qu'elle a été.

Finalement, en tant qu'universitaire, je dis qu'il faut encourager la recherche universitaire de qualité sur les nombreux problèmes que doivent affronter les communautés rurales de ce pays, en lançant une initiative de recherche sur les défis de développement de la ruralité canadienne. Cela peut se faire avec le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

[*English*]

David Bruce, Director, Rural and Small Town Programme, Mount Allison University, as an individual: I will do my best to stick within ten minutes, as the real value in these sessions is the interaction between honourable senators and those of us who have some ideas and opinions to share.

Thank you very much for the invitation to be here today. I want to underscore that I am not an agricultural sector expert. I qualify myself as a broader rural generalist. What I hope I bring to the discussion today is an extensive period of research and community development work primarily in rural and small-town Atlantic Canada.

I did take the opportunity to look at the range of questions in which this committee is interested. I want to focus on three specific questions. First, what measure of poverty might be appropriate for consideration? Second, what are the impacts of poverty on rural communities? Third, what policy suggestions might the committee consider? I will treat these questions in sequence. We will move through them reasonably quickly and I look forward to discussion afterward.

I do not think there is an absolute best measure of poverty. We can spend a great deal of time debating the appropriate threshold of income required, but regardless of the threshold amount, we will still find that one person living in poverty is one person too many. When we consider poverty, we realize it is a relative issue. Even if we move the income threshold up or down, some people will still feel excluded or marginalized in our society. From my work and volunteer experience in rural communities, in minor sports, for example, I have learned that poverty means much more than just an absence or insufficiency of income. It also means that someone cannot participate in minor hockey or an after school program. It means that someone is missing a chance to interact with a school friend. We need to keep that in mind when we talk about a measure of poverty. It is not only about an absence of income but also about the inability to feel included in a community. I am sure many of us can think of personal examples of individuals that we either grew up with or know of that did not fit in for some reason. In many cases, the root cause was poverty.

The recent approach explored by Human Resources and Skills Development Canada in something called a "market-based measure of poverty" is worth further exploration. Essentially, the market-based-measure approach looks at a broad basket of goods and services that an individual, a household or a family requires to be included in a community. It goes beyond the basics of food, clothing and shelter. It talks about the real cost of transportation, medication and all the other things that we often take for granted and assume that we can afford because we have the income to do so. In looking at that broader basket of goods,

[*Traduction*]

David Bruce, directeur, Programme de recherche sur les localités rurales et les petites villes, Université Mount Allison, témoignage à titre personnel : Je vais faire de mon mieux pour tout dire en dix minutes, car la valeur réelle des audiences réside dans l'interaction entre les honorables sénateurs et ceux parmi nous qui viennent faire part de leurs idées et de leurs opinions.

Merci beaucoup de m'avoir invité aujourd'hui. Je tiens à souligner que je ne suis pas spécialiste du secteur agricole. Je dirais que je suis généraliste pour ce qui est des questions rurales. Ce dont je souhaite vous faire profiter aujourd'hui, c'est une longue période de R-D communautaire accomplie principalement dans les régions rurales et les petites villes de l'Atlantique.

J'ai bien pris le temps d'étudier l'ensemble des questions auxquelles le comité s'intéresse. Je tiens à me concentrer sur trois questions précises. Premièrement, quelle mesure de la pauvreté conviendrait-il d'envisager? Deuxièmement, quelles sont les conséquences de la pauvreté pour les collectivités rurales? Troisièmement, quelles mesures pourrait-on proposer au comité? Je vais prendre les questions dans l'ordre. Nous les traiterons assez rapidement, puis je serai disposé à en discuter.

Je ne crois pas qu'il existe une mesure de la pauvreté qui soit la meilleure entre toutes. Nous pouvons passer beaucoup de temps à débattre des mérites d'un seuil de revenu jugé approprié, mais quoi qu'il en soit, nous constaterons toujours qu'un cas de pauvreté est un cas de trop. Qui étudie la pauvreté s'aperçoit qu'il s'agit d'une question relative. Même si nous augmentons ou abaissons le seuil de revenu, certaines personnes se sentiront toujours exclues ou marginalisées dans notre société. Grâce à mon travail et à mon expérience de bénévole dans les collectivités rurales, par exemple dans les sports chez les jeunes, j'ai appris que la pauvreté ne se résume pas à un revenu absent ou insuffisant. Cela donne aussi qu'un jeune ne peut jouer dans une ligue de hockey mineure ou participer à un programme parascolaire. Cela donne que quelqu'un rate l'occasion de côtoyer un ami à l'école. Nous devons garder cela à l'esprit quand nous discutons d'une mesure de la pauvreté. Ce n'est pas qu'une absence de revenu; c'est tout autant l'incapacité de se sentir inclus dans la collectivité. Je suis sûr que bon nombre d'entre vous peuvent évoquer personnellement des exemples de personnes avec qui elles ont grandi ou qu'ils connaissent, et qui, pour une raison ou une autre, n'arrivent pas à se faire une place. Dans bien des cas, c'est la pauvreté qui est à la racine du problème.

L'approche explorée récemment à Ressources humaines et Développement des compétences Canada repose sur une notion qualifiée de « pauvreté mesurée en fonction du marché » qu'il vaudrait la peine d'approfondir. Essentiellement, la mesure établie en fonction du marché concerne un panier élargi de biens et de services qu'il faut à une personne, à un ménage ou à une famille pour être inclus dans la collectivité. On n'y trouve pas que les éléments de première nécessité — ce qu'il faut pour se nourrir, se vêtir et se loger. On y tient compte du prix réel du transport, des médicaments et des autres choses que nous tenons

we find that it becomes a much more realistic picture of the real income required to survive and be above or out of poverty.

A family of four in rural Canada, after taxes, would need $24,000 to $28,000 to make a go of it and be included in their community. That equates $13 to $16 per hour after taxes either as a wage that one bread-winner brings in or the combination of two wages. We know that many new jobs created in rural Canada over the last 20 years have been at the lower wage level in the service sector, such as Tim Horton's, et cetera. We must find a solution to address that gap between what the market is paying and what is really needed.

It is important to underscore that the market-based measure resulted from a piece of work commissioned by the ministers of social services across Canada in the late 1990s. I urge this committee to pursue why social assistance rates have not come up to reflect what that market-based measure has told the social services ministers or their equivalents. There is an obvious gap. Of course, it is a structural issue because the provinces are responsible for social assistance or welfare but the federal government has some policy and revenue levers to deal with it.

It is likely that senators will hear from the National Council on Welfare at some time during this study. The council has done a great deal of work to document the gap between the social assistance rates and the true cost of living in a community.

One of the curious things about social assistance rates is that there is no differentiation between urban and rural. There is a province-wide flat rate. Each province tinkers with what is in and out and what kinds of benefits are included, et cetera, but the fact of the matter is that social assistance rates paid to individuals fall anywhere from 50 per cent to 80 per cent below the poverty line.

If we want to provide people with some kind of stability for a short-to-medium-term period to get back on their feet, the current provincial social assistance programs are not giving people that opportunity. I am not here to advocate "just dump more money into social assistance and everything will be fine" because, as I will mention later, it is not just about the money. It is also about policy interventions that will put people back on the right track.

I know the committee is interested in the farm aspect of this issue. I do not have statistics with me to show the number of people that are contributing to or are part of the poverty issue. However, it is important to spend a couple of minutes talking about the fact that, whether we are talking farming, fisheries or other primary sector resource-based activities, some of those activities by their very nature are seasonal and contribute to

souvent pour acquises et que nous jugeons accessibles parce que nous avons les revenus nécessaires. Grâce au panier élargi, nous nous donnons une idée beaucoup plus réaliste des revenus qu'il faut réellement pour survivre et sortir de la pauvreté.

Après les impôts, une famille de quatre personnes vivant en région rurale au Canada aura besoin de 24 000 $ à 28 000 $ pour s'en tirer et être incluse dans sa collectivité. Une fois que le fisc a pris sa part, cela donne l'équivalent de 13 à 16 $ l'heure en salaire, pour un seul soutien de famille ou pour deux conjoints qui travaillent. Or, nous savons que bon nombre des nouveaux emplois créés en milieu rural depuis 20 ans au Canada se situent dans le secteur des services, plus faiblement rémunéré, des emplois chez Tim Horton par exemple. Il nous faut trouver une solution pour combler l'écart qui existe entre ce que le marché verse en rémunérations et ce qu'il faut vraiment pour vivre.

Il importe de souligner que la mesure fondée sur le marché découle de travaux commandés par les ministres des Services sociaux de tout le Canada à la fin des années 90. J'invite vivement le comité à se demander pourquoi les taux d'assistance sociale n'ont pas augmenté en fonction de ce que la mesure fondée sur le marché a permis de révéler aux ministres des Services sociaux ou à leurs homologues. Il y a un écart qui est évident. Bien entendu, c'est une question structurelle : les provinces sont responsables de l'assistance sociale, mais le gouvernement fédéral dispose à cet égard de leviers utiles en ce qui concerne les politiques officielles et les revenus.

Il est peu probable que les sénateurs entendent le Conseil national du bien-être social pendant leur étude de la question. Le conseil a beaucoup fait pour confirmer l'existence de l'écart entre les taux d'assistance sociale et le coût réel de la vie dans une collectivité.

Un des trucs curieux qu'il faut noter au sujet des taux d'assistance sociale, c'est qu'il n'y a pas de différence entre le milieu urbain et le milieu rural. Les provinces appliquent un seul et unique taux sur l'ensemble de leur territoire. Chacune d'entre elles joue à inclure ou à exclure tel ou tel élément, à prévoir tel avantage et ainsi de suite, mais il n'en demeure pas moins que les taux d'assistance sociale appliqués aux gens se situent de 50 à 80 p. 100 en deçà du seuil de pauvreté.

Si nous souhaitons que les gens bénéficient d'une certaine stabilité à court et à moyen terme, afin de pouvoir se remettre sur pied, il faut noter que, sous leur forme actuelle, les régimes d'assistance provinciale ne sont pas à la hauteur. Je ne suis pas là pour dire qu'il suffirait d'injecter encore des fonds dans les régimes d'assistance sociale pour que tout aille bien, car, comme je le dirai plus tard, il n'y a pas que l'argent qui entre en ligne de compte. Il y a aussi les mesures officielles qui permettent aux gens de se remettre sur les rails.

Je sais que le comité s'intéresse à l'aspect agricole de la question. Je n'ai pas entre les mains les statistiques faisant voir le nombre de personnes qui contribuent au dossier ou en font partie. Tout de même, il importerait de prendre quelques minutes pour parler du fait que — qu'il s'agisse d'agriculture, de pêche ou d'une autre activité du secteur primaire reposant sur l'exploitation des richesses naturelles —, certaines activités présentent par leur

income instability or lack of security of income in our rural communities. That is as great a challenge as is the actual amount of income that is earned over a 12-month period.

I would like to underscore that we need to be very careful about what we do with reforms to employment insurance programs that penalize workers and industries for being seasonal. We all know that many of our urban counterparts, many in this room, benefit from the goods and products produced by our seasonal industries, whether we are talking about a nice salmon dinner at the restaurant down the road or some other aspect of that productivity. We cannot penalize people in those industries. On the one hand, we want the product from those seasonal industries but on the other hand, we want those employees to be a mobile workforce and move to communities where those seasonal jobs are available. There have been experiments to determine whether we can do that but how many people can we uproot three times each year and rotate them through three seasonal industries in three different areas of rural Canada. If we value the products and want the products from seasonal industries, then we need to not penalize people for being seasonally employed in such industries and for being rooted in the communities in which they grew up.

Before I turn to the impacts of poverty, I want to say that we are on the cusp of witnessing an expansion of poverty into higher income levels. Primarily, I am considering the impact of high student debt load coming out of post-secondary education. We have heard many stories about people lamenting the fact that so many have to go to Central Canada or to the tar sands in Alberta for a minimum number of years just to reduce their student debt to a manageable amount. It is becoming a big part of what is driving the out-migration from rural communities. Of course, another part of it is the natural mobility of labour, which we cannot stem. However, when people do not have the opportunity to return to their hometowns to begin their own businesses or to be gainfully employed because they are carrying such a heavy student debt load coming out of post-secondary education, then we need to look seriously at alternative ways of nurturing the next generation workforce. We have to nurture the next generation without unduly burdening them with exceptionally high student debt.

I know that the committee is interested in the impacts of poverty on rural communities. Much work has been done by many different researchers in many different disciplines, from health and psychology to agricultural economics. The impacts are quite visible. People with lower incomes do not have the capacity to provide the healthy lifestyles that are required so as not to place a burden on the health care system. People with lower

nature même un caractère saisonnier et sont un facteur d'instabilité des revenus ou d'un manque de sécurité des revenus dans nos collectivités rurales. C'est une question tout aussi épineuse que celle qui consiste à se pencher sur le montant des revenus gagnés sur une période de 12 mois.

J'aimerais souligner qu'il nous faut prendre grand soin de ce que les réformes des régimes d'assurance-emploi ne pénalisent pas les travailleurs et les industries parce qu'ils présentent un caractère saisonnier. Nous savons tous que nombre de nos homologues en milieu urbain, il y en a de nombreux dans la pièce en ce moment même, jouissent des biens et des produits de nos industries saisonnières, qu'il s'agisse d'un bon repas au saumon dans le restaurant au bout de la rue ou de quelque autre aspect de cette industrie productive. Nous ne pouvons pénaliser les gens qui font partie de ces industries. D'une part, nous voulons le produit des industries saisonnières en question, mais, d'autre part, nous voulons qu'il y ait là une main-d'œuvre mobile qui se déplace dans les collectivités où les emplois saisonniers sont offerts. Il y a eu des expériences qui visaient à déterminer s'il est possible de procéder ainsi, mais combien de gens peut-on déraciner trois fois par année, et balancer d'une industrie saisonnière à l'autre dans trois régions différentes du Canada rural. Si nous accordons de la valeur aux produits en question et que nous voulons les produits des industries saisonnières, alors il ne faut pas pénaliser les gens parce qu'ils occupent un emploi saisonnier dans une telle industrie et parce que, déracinés, ils sont allés travailler ailleurs que dans la région où ils ont grandi.

Avant d'aborder la question des effets de la pauvreté, je veux affirmer que nous sommes sur le point de constater l'extension de la pauvreté à des niveaux de revenu plus élevés. Je pense surtout à l'impact du lourd endettement à l'issue des études postsecondaires. Nous avons entendu nombre d'histoires déplorant le cas de nombreuses personnes contraintes d'aller travailler dans la région du Centre, sinon dans les sables bitumineux de l'Alberta pendant quelques années au moins, ne serait-ce que pour ramener leur dette étudiante à quelque chose de viable. Cela devient un grand élément à l'origine de l'exode rural. Bien entendu, il y a aussi la mobilité naturelle de la main-d'œuvre, ce contre quoi nous ne pouvons rien. Cependant, là où les gens n'ont pas l'occasion de revenir dans leur ville natale pour mettre sur pied une entreprise ou occuper un emploi rémunéré parce qu'ils ont à supporter une lourde dette à la suite d'études postsecondaires, il faut se pencher sérieusement sur la question de savoir s'il n'y aurait pas d'autres façons de cultiver la prochaine génération de travailleurs. Il nous faut cultiver la prochaine génération sans lui imposer le fardeau excessif que représente une dette étudiante si lourde.

Je sais que le comité s'intéresse à la question des effets de la pauvreté sur les collectivités rurales. La question a fait l'objet de beaucoup de travaux de nombreux chercheurs différents dans de nombreuses disciplines différentes, depuis la santé jusqu'à l'économie agricole, en passant par la psychologie. Les effets sont tout à fait visibles. Les gens ayant un faible revenu n'ont pas la capacité d'adopter le mode de vie sain nécessaire pour ne pas

incomes generally tend not to place the same kind of value on life-long learning and nurturing on the next generation to get a leg up and so on.

On a day-to-day basis, communities with higher rates of poverty have fewer people spending money in the community, and you end up seeing a downward spiral of businesses closing because they cannot turn enough dollars in the till on a day-to-day basis. That contributes to the spiralling effect and now becomes even more costly for people in that community because they have to travel further for the basic goods and services, whether retail or personal services.

Part of this has been driven by low incomes and income instability. Part of it has been driven by the uncoupling or separation of the economic activity from the community in which we have that activity located. The ongoing restructuring in agricultural economics has meant, for example, that the local farm dealership is no longer local. It is owned by some multinational conglomerate, and it is easy to lock the door tomorrow and say they will run it next door or in the next community. Therefore, you have fewer people spending money in the local community, buying the farm implements or fertilizer, et cetera. Again, that has an impact on jobs and the spiralling effect. Some of that is just the natural force of economics, but it is the reality in terms of the lack of spending in some of our agricultural communities.

Let me move on to talk about a few policy considerations, which hopefully will be a springboard for some discussion. There are no magic bullets, no magic solutions. We will not wave the wand and tomorrow solve all the problems of the world.

Many people that advocate in the poverty world have pointed out that this is not just an income issue, and they are right. It is not just an income issue. It is about looking for the right mix of policy and program interventions that combine raising people's incomes to an appropriate level and supporting them in their efforts to move that income up the ladder. In other words, it is not good enough just to say, "You need to go out and get a job. Here is an education program for a year. Go get trained, and then you can get a job." What if there is a single mom with two kids and there are no child care services in her community. How will she take that eight or 12-month program to make herself employable when she has a three-year-old and a five-year-old at home? The mix of policy and program interventions must take into account what we can do to raise the income level and the other supports people need to become re-employable or employable in the community or region in which they are located.

We can introduce some programs that address what contributes to or leads people into poverty. Those are things like making post-secondary education more affordable. Whether

imposer de fardeau à notre réseau de la santé. De manière générale, les gens ayant un faible revenu ont tendance à ne pas accorder la même valeur à l'acquisition continue du savoir ou à l'idée de cultiver la prochaine génération pour lui donner un avantage et ainsi de suite.

De jour en jour, les collectivités où le taux de pauvreté est plus élevé comptent un nombre moindre de personnes qui dépensent sur place — cela donne une spirale descendante, qui fait que les entreprises ferment parce qu'elles n'ont pas les rentrées d'argent quotidiennes nécessaires pour survivre. Cela accélère l'effet de spirale qui finit par coûter de plus en plus cher aux gens de la collectivité, car ils doivent se déplacer davantage pour trouver les biens et services de base, qu'il s'agisse d'articles au détail ou de services personnels.

Cela tient en partie à des revenus qui sont faibles, des revenus qui ne sont pas stables. Cela tient en partie aussi au fait que l'activité économique est dissociée de la collectivité où nous l'avons située. Par exemple, étant donné la restructuration qui touche actuellement l'économe agricole, les fermes locales n'appartiennent plus à des intérêts locaux. Elles appartiennent à quelque conglomérat multinational, pour qui il est facile de fermer boutique ou de dire : nous allons nous installer dans la ville voisine ou dans la collectivité voisine. Il y a donc peu de gens qui dépensent localement, qui achètent le matériel agricole ou les engrais et ainsi de suite. Encore une fois, cela a un impact sur les emplois et un effet de spirale. C'est en partie attribuable aux forces économiques naturelles, mais c'est aussi attribuable à une consommation insuffisante dans certaines de nos collectivités agricoles.

Parlons maintenant de quelques considérations stratégiques, ce qui, je l'espère, donnera lieu à un débat fructueux. Il n'y a pas de panacée, pas de solution miracle. Nous n'avons pas de baguette magique qui nous permettrait de régler d'un seul coup tous les problèmes qui existent dans le monde.

Bon nombre de ceux qui ont affaire au dossier de la pauvreté soulignent que ce n'est pas qu'une question de revenu, et ils ont raison de le faire. Ce n'est pas juste une question de revenu. Il s'agit d'en arriver à une combinaison judicieuse de politiques et de programmes qui relèvent les revenus des gens à un niveau approprié et les aident à grimper les échelons à cet égard. Autrement dit, il ne suffit pas de dire : il faut que vous alliez vous trouver du travail. Voici un programme d'études qui dure un an. Formez-vous, puis vous allez pouvoir trouver du travail. » Qu'en est-il de la mère célibataire qui a deux enfants et qui habite une collectivité où il n'y a pas de services de garde? Comment fera-t-elle pour assister à un cours de huit ou de douze mois, afin de devenir employable, si elle a un enfant de trois ans ou de cinq ans à la maison? La combinaison choisie de politiques et de programmes doit tenir compte de ce que nous pouvons faire pour relever les revenus et offrir d'autres mesures de soutien nécessaires pour que les gens deviennent réemployables ou employables dans la collectivité ou la région où ils se trouvent.

Nous pouvons mettre sur pied des programmes en fonction des facteurs de pauvreté. Il peut s'agir, par exemple, de rendre les études postsecondaires plus abordables. Faut-il que les études

that is free public post-secondary education, I do not know. I do not know if we can afford that as a society, but we need to find a strategy to make it more affordable so that when people graduate they do not have those heavy debt loads.

We need to find ways of increasing the supply of affordable housing in both our urban and rural communities. The cost of building materials and labour has gone through the roof. The cost of land is going through the roof. People now coming out of university and the so-called "middle class" cannot afford to buy a $250,000 home in Halifax. We are not talking about Airdrie and Calgary; we are talking about Halifax. That spills over to Truro, Sackville, and Fredericton and so on, where I do work. We need to find ways to bring down those costs. We need to invest in affordable child care options for families so that they can get the training they need and have a safe place for their kids while they become re-employable and get themselves off the treadmill of living in poverty.

We need to re-examine some of the parameters of the unemployment insurance program so we are not penalizing people for working in seasonal labour. I am not advocating for a handout, but I do say we need to find the right mix for those people involved in the employment insurance program.

We need a few policy interventions that address some of the outcomes of poverty — people that are already there: How do we get them out? A reassessment of social assistance rates in the context of market-based measures is worth some discussion, and I urge honourable senators to bring before them, if possible, the various social services ministers across the country. In particular, I am worried that, in many cases, people are penalized as they move from social assistance, where there are some benefits for transportation and child care and so on, to equivalent wage employment without any benefits. There is a disincentive built in there so that when you do take a job, you have then lost your basic medical care, so people, by default, opt out of gainful employment and further reduce the productivity of our rural economies.

Finally, in addition to reducing the cost of affordable housing in some of our communities, we need to revisit the supply of social housing in communities across Canada, both urban and rural. In particular, I am thinking about a re-examination of the housing co-op program which was highly successful when introduced in the early 1970s and which was terminated in 1993 as part of the major cutbacks introduced in housing at that time. A number of studies clearly indicate that people with lower incomes living in social housing and co-op programs and projects benefit greatly from the interaction with a mixed-income group and end up

postsecondaires soient dispensées sans frais? Je ne sais pas. Je ne sais pas si nous pouvons nous le permettre en tant que société, mais nous devons trouver une stratégie qui rend ces études plus abordables, pour que les diplômés n'aient pas à supporter un tel endettement.

Il nous faut trouver des façons d'accroître l'offre de logements abordables en milieu urbain comme en milieu rural. Le coût de la main-d'œuvre et des matériaux de construction a augmenté de façon phénoménale. Le prix des terrains aussi. Les diplômés frais émoulus de l'université et la « classe moyenne » n'ont pas les moyens de s'offrir une maison de 250 000 $ à Halifax. On ne parle d'Airdrie et de Calgary; on parle de Halifax. Cela touche aussi Truro, Sackville et Fredericton et ainsi de suite, là où je travaille. Il nous faut trouver des façons de réduire ces coûts. Il nous faut investir dans des services de garde abordables pour les familles, afin qu'elles puissent obtenir la formation nécessaire et laisser leurs enfants dans un endroit sûr au moment de se former pour devenir réemployables et se libérer du carcan de la pauvreté.

Il nous faut réexaminer certains des paramètres du régime d'assurance-emploi, de façon à ne pas pénaliser les gens qui font un travail saisonnier. Je ne recommande pas de subventionner les gens des régions. Je dis plutôt qu'il faut trouver la combinaison judicieuse, pour les gens qui bénéficient du régime d'assurance-emploi.

En matière de politique, il nous faut quelques interventions qui sont conçues en fonction des résultats de la pauvreté — pour prendre en considération le cas des gens qui sont déjà pauvres : quoi faire pour les aider à s'en sortir? Une réévaluation des taux d'assistance sociale dans le contexte de mesures fondées sur le marché vaudrait la peine de faire l'objet d'une discussion, et j'invite fortement les honorables sénateurs à faire comparaître, si cela est possible, les divers ministres des services sociaux du pays. En particulier, je me soucie de la possibilité que, dans bien des cas, les gens soient pénalisés au moment où cesse l'assistance sociale — car il y a des allocations pour le transport et la garde des enfants et ainsi de suite — afin de commencer un travail rémunéré, qui ne comporte pas de tels avantages. C'est un élément dissuasif qui est intégré à la mesure elle-même : dès que vous commencez un travail, vous perdez les soins médicaux de base auxquels vous avez droit, de sorte que les gens, par défaut, renoncent à un travail rémunéré et réduisent encore la productivité de nos économies rurales.

Enfin, en plus de réduire le coût des logements pour qu'ils deviennent abordables dans certaines de nos collectivités, il nous faut revoir l'offre de logement social dans tout le Canada, en milieu urbain comme en milieu rural. En particulier, je songeais à un réexamen du programme de coopératives d'habitation qui a remporté un franc succès au moment de son introduction au début des années 70, et qui a été éliminé en 1993 dans le cadre des grandes compressions touchant le secteur du logement à ce moment-là. Plusieurs études font voir clairement que les personnes à faible revenu bénéficiant de projets et de

moving out of social assistance and other types of income support and into our society as gainfully employed people.

Let me end on those points. I look forward to some discussion and debate.

The Chairman: Thank you very much. You certainly will get some good discussion here.

Senator Oliver: I thank all three presenters for three excellent papers. Mr. Partridge and Mr. Jean, I would like to put my first questions to you both because you touched on a number of similar subjects. You talked about the need to build some kind of rural infrastructure. You used the word "infrastructure," Mr. Partridge, and Mr. Jean mentioned revitalization programs, both regional and provincial. I know what the word "infrastructure" means, but let us say you have a small rural community of 200 people, mixed farming, retired people, and so on. What kind of physical infrastructure were you thinking about to join that to an urban centre?

Second, is it your view that instead of having 50 head of cattle and a few vegetables and a few apple trees for your mixed farming, the farm of the future will have wind farming, produce biofuel, carbon sequestration and so on? Will that be the future of the new rural farm instead of the cows, pigs, chickens and apples? Is this the future?

[*Translation*]

Mr. Jean: You have posed a number of questions, and I am not sure I understood them all. When we refer to infrastructure in the rural areas, we mean large basic infrastructure elements like roads, airports, hospitals — These amenities are covered in large part by the programs I just mentioned. For example, I observed beautiful road networks in north-west New Brunswick.

In my opinion, the issue of major infrastructure services in Canada has now been more or less dealt with. Obviously, we now need to maintain these amenities. As we know, structures can occasionally collapse. Maintenance poses a major challenge.

For the small towns you are talking about, infrastructure is a daily fact of life. There are hundred of small towns where there is a constant struggle, for example, to maintain postal services.

And there are hundreds of small towns in the province of Quebec. When we refer to infrastructures, we are talking about maintaining our postal services, which often exist in private-sector infrastructures. In these communities, when the corner store closes and there are no more gas stations where you can fill up your car, it is a problem. It is an enormous problem in these people's daily lives.

programmes de logement social et de coopérative profitent grandement de l'interaction avec un groupe de personnes à revenu mixte et finissent par cesser de vivre de l'aide sociale et d'autres formes de soutien du revenu pour entamer un travail rémunéré au sein de la société.

Je terminerai là-dessus. Je suis tout à fait disposé à discuter et débattre avec vous.

La présidente : Merci beaucoup. Vous pourrez certainement engager une bonne discussion ici.

Le sénateur Oliver : Je remercie les trois témoins d'avoir présenté un excellent exposé. Messieurs Partridge et Jean, j'aimerais vous poser mes questions d'abord, car vous avez touché à plusieurs sujets semblables. Vous avez parlé de la nécessité d'édifier une sorte d'infrastructure rurale. Vous avez utilisé le terme « infrastructure », monsieur Partridge, et M. Jean a parlé de programmes de revitalisation, tant régionaux que provinciaux. Je connais la signification du terme « infrastructure », mais disons qu'il est question d'une petite localité rurale de 200 personnes avec un secteur agricole mixte, des gens à la retraite et ainsi de suite. Quelle forme d'infrastructure matérielle envisagez-vous pour lier cette localité à un centre urbain?

Deuxièmement, êtes-vous d'avis qu'à l'avenir, plutôt que de reposer sur une agriculture mixte — avec 50 vaches, un potager et quelques pommiers, par exemple — la ferme comptera des éoliennes, elle produira du biocarburant, avec piégeage du carbone et ainsi de suite? L'avenir des fermes est-il de ce côté-là, plutôt que de celui des vaches, poules, cochons et pommes? Est-ce l'avenir?

[*Français*]

M. Jean : Vous avez posé plusieurs questions et je ne suis pas sûr de les avoir toutes bien saisies. Quand on parle d'infrastructure pour les régions rurales, on parle des grandes infrastructures de base telles l'état des routes, les aéroports, les hôpitaux. Ces infrastructures sont couvertes en grande partie par les programmes que j'ai mentionnés. Par exemple, j'ai pu constater de belles infrastructures routières dans la région du nord-ouest du Nouveau-Brunswick.

À mon avis, la question des grandes infrastructures au pays est maintenant à peu près réglée. Évidemment, il suffit maintenant de les entretenir. Vous savez, il est arrivé que des structures s'effondrent. La maintenance constitue un grand défi.

Pour le petit village dont vous parlez, l'infrastructure est une réalité quotidienne. Il existe des centaines de petits villages où l'on doit, par exemple, maintenir les services postaux.

Au Québec, il y a des centaines de petits villages. Quand on parle d'infrastructures, c'est maintenir le service de la poste. C'est souvent des infrastructures privées. Quand, dans cette communauté, les dépanneurs sont fermés, qu'il n'y a plus de stations-service pour faire le plein de la voiture, c'est un problème. C'est un problème énorme pour le quotidien.

Is broadband getting there? It is currently being installed, it will come, it is an essential service. The infrastructures I have been talking about are perhaps not so complicated — the maintenance of large infrastructures, and some smaller ones, a job that the private-sector can occasionally perform. In the Advisory Committee on Rural Issues, on which I had the chance to serve, we examined this issue and soon realized, particularly with respect to Internet infrastructure, that it makes sense to have the private sector build infrastructures in the city because the private sector has the tools to do the job properly. Consumers will benefit from low prices, the marketplace will work effectively — it is a good system. But in the rural areas, we have to accept that infrastructure is a public responsibility; the population density is not high enough for us to ask the private sector to do the job. This is a matter of citizenship. Do rural Canadians enjoy the same status as other Canadians, or are they second-class citizens?

I would like to conclude by looking at the future of agriculture. It is a fact that a picture of this future is emerging. I believe that in future agriculture itself will be diversified — that is what will make it interesting and that is what we must aim for. We should focus on having a maximum number of model farms within a given area. Whether there are small ecological businesses, whether there is enough space for large farms — our best bet is to have diversity and to avoid homogeneity. When our rural areas are diversified, there is enough room for large farms but the family farm still has a niche. Undoubtedly, there will be a demand for new activities surrounding the production of bio-fuels. We still do not have a clear idea how this will be done.

[*English*]

Mr. Partridge: I have a different take on some of that. I would argue that in many parts of the country right now the road infrastructure is inadequate to support the movement of people and goods between rural and urban areas. In that sense we will build stronger regions where rural and urban areas are working closely together. I would argue for more basic infrastructure.

Senator, you raised an important example. You have a small community; your example was 200 people who require health care. One of the problems that community and governments have in general is that we cannot put a state-of-the-art clinic in every single community across the country. We cannot afford to do that. One of the ways we need to do this is by building regions and put state-of-the-art facilities in certain areas to ensure that every person has access in a timely fashion. We cannot build state-of-the-art facilities in every community, but we can build regions with state-of-the-art facilities to ensure that the entire population has access.

I spoke about hard infrastructure such as roads and airports. We could talk about information infrastructures that are important. I want to mention soft infrastructure, which is governance. I spoke a bit about voice. One of the things right

Est-ce que la large bande est arrivée? C'est en train de se déployer, cela va arriver, c'est un bien essentiel. Les infrastructures que j'ai évoquées ne sont peut-être pas si compliquées, maintenance des grosses infrastructures, et des plus petites, que le privé devrait d'ailleurs fournir à l'occasion. Au comité consultatif sur les questions rurales, auquel j'ai eu la chance de participer, on a réfléchi à ce sujet et on a bien pris conscience que, notamment par rapport à cette infrastructure Internet, il est logique d'avoir des infrastructures organisées par le privé en ville, parce que le privé va bien faire les choses. Il va faire bénéficier les consommateurs de bas prix, la compétition va bien fonctionner, et c'est un bon système. Mais en milieu rural, il faut penser que c'est une responsabilité publique, parce qu'il n'y a pas assez de densité pour faire en sorte qu'on puisse demander au privé de réussir à faire cela. C'est une question de citoyenneté. Est-ce que les ruraux sont des citoyens comme tous les autres au Canada ou des citoyens de deuxième zone?

Je voudrais terminer sur l'agriculture du futur. C'est vrai que c'est une image qui s'en vient. Je crois que l'agriculture de demain sera elle-même diversifiée, c'est ce qui sera intéressant et qu'il faut viser. Il faut viser, sur un territoire donné, à avoir un maximum de modèles de fermes, d'exploitations agricoles. Qu'il y ait des petites exploitations écologiques, qu'il y ait de la place pour des grandes fermes, le mieux c'est la diversité. Ce n'est pas d'avoir tout pareil. Parce que nos territoires ruraux sont diversifiés, il y a la place pour des grandes fermes, mais la ferme familiale a sa place. C'est sûr qu'il y aura des demandes pour des nouvelles activités autour de la production de biocarburant. Comment ce sera fait, on ne le sait pas trop encore.

[*Traduction*]

M. Partridge : Je n'ai pas le même point de vue sur la question. J'avancerais que, dans de nombreuses régions du pays en ce moment, l'infrastructure routière n'est pas suffisamment bonne pour soutenir le mouvement des gens et des biens entre les régions rurales et régions urbaines. En ce sens, nous allons nous donner des régions plus fortes dans la mesure où les zones rurales et les zones urbaines auront collaboré de près. J'insisterais sur la nécessité de s'attacher à une infrastructure plus essentielle.

Sénateur, vous avez évoqué un exemple important. Soit une petite localité; dans votre exemple, vous disiez qu'il y avait 200 personnes et qu'il fallait des soins de santé. Une des difficultés qu'éprouvent les localités et les gouvernements, de manière générale, c'est qu'on ne peut aménager une clinique dernier cri dans chacune des localités du pays. Nous n'en avons pas les moyens. Une des façons de procéder consiste donc à aménager des régions et à installer des établissements dernier cri à certains endroits, pour s'assurer que chaque personne y a accès en temps utile. Nous ne pouvons aménager des installations dernier cri dans chacune des collectivités, mais nous pouvons aménager des régions où il y a des établissements dernier cri, pour nous assurer que la population entière y a accès.

J'ai parlé d'éléments de l'infrastructure concrète, par exemple les routes et les aéroports. Nous pourrions parler aussi d'infrastructures informationnelles qui sont importantes. Je veux parler d'infrastructure immatérielle, c'est-à-dire la

now is that there is inadequate participation among rural and urban communities in terms of working together as a region. It would be important in building soft infrastructure that we build governance where both rural and urban areas are working together. Governance and building trust and breaking down the so-called rural-urban divide are important.

In terms of biofuels, that is an interesting policy question. There is a lot of excitement about biofuels and a great deal of potential. I would encourage more research in that area because eliminating dependence on unstable energy sources is important. In terms of our rural communities I could see certain farmers benefiting from that. One of the points of my presentation is even if we doubled the size of the agricultural sector in Canada through biofuels, which has gone through this intense downsizing, it would have a relatively small impact on the broader rural economy. In that sense it is not a solution for broader rural areas, though it does not mean it is not a solution for other kinds of problems in terms of alternative energy.

The next thing I want to note is a bit of caution on the excitement surrounding biofuels. A lot of that originates from the United States, where they are doing a lot of expansion on ethanol and so on. That has created a very special policy environment that there may not be the will to create here in Canada. In the United States, there is a significant tariff on Brazilian ethanol that keeps it out of the U.S. Without that tariff there would not be a U.S. ethanol industry. It exists in a very special policy environment with subsidies and tariffs. It is unclear whether other countries would want to replicate that kind of policy.

Senator Oliver: There is also wind farming and other modern things that farmers can do to use their land.

Mr. Partridge: As far as wind farming, I did not mention that because in certain parts of the country wind power is not as popular. In other parts of the country, it is.

The Chairman: In my part of the country it is there all the time.

Senator Oliver: There is one thing I am a bit surprised that the three of you did not emphasize or speak about in terms of revitalizing rural communities and that is what I call "agri-tourism." That is, attracting more tourists and tourists leaving their dollars in country B&Bs. Could you comment on that as one of the tools that could be used to help revitalize rural Canada?

Mr. Bruce: That is a good question. I think I could speak for all of us in saying that 10 minutes is not a lot of time to cover everything. As a topic matter or a strategy solution, I think that is where individual communities need to look at what they have to offer and package that in a creative and marketable way. There

gouvernance. J'ai parlé un peu de la question de l'influence. Une des difficultés en ce moment tient au fait que les collectivités rurales et urbaines ne travaillent pas suffisamment ensemble en tant que région. Pour l'édification de l'infrastructure immatérielle, il importerait de concevoir une gouvernance qui fait que les zones urbaines et les zones rurales collaborent. Il importe de bien gouverner, de stimuler la confiance et de combler le fossé entre le milieu rural et le milieu urbain.

Pour ce qui est des biocarburants, voilà une question intéressante du point de vue de la politique officielle. On s'agite beaucoup autour de cette question, et le potentiel est grand. J'encouragerais plus de recherches dans le domaine, car il importe d'éliminer notre dépendance à l'égard de sources d'énergie instables. Quant à nos collectivités rurales, je peux entrevoir que certains agriculteurs en profiteraient. Un des points que j'ai fait valoir pendant mon exposé, c'est que même si nous doublons la taille du secteur agricole canadien grâce aux biocarburants, secteur qui a fait l'objet de réductions massives, cela aurait un effet relativement faible sur l'économie rurale dans son ensemble. En un sens, ce n'est pas une solution pour les régions rurales dans leur ensemble, mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas une solution à d'autres problèmes, du point de vue des énergies de substitution.

Je voudrais maintenant faire une petite mise en garde concernant toute l'agitation qui se produit autour de la question des biocarburants. Pour une bonne part, cela vient des États-Unis, où il y a toute une expansion en ce qui concerne l'éthanol et ainsi de suite. Cela a donné un contexte très particulier du point de vue des décideurs, mais ce n'est peut-être pas une chose que nous voudrons créer ici au Canada. Aux États-Unis, on applique un tarif important sur les importations d'éthanol brésilien, si bien que celui-ci ne pénètre pas le marché. Si ce n'était de ce tarif, il n'y aurait pas d'industrie américaine de l'éthanol. Cette dernière existe dans un contexte très particulier qui comporte des subventions et des tarifs. Il reste à voir si d'autres pays voudraient reproduire ce genre de politique.

Le sénateur Oliver : Il y a aussi l'industrie éolienne et les usages modernes que les agriculteurs peuvent faire de leurs terres.

M. Partridge : Je n'ai pas parlé d'éoliennes parce que, dans certaines régions du pays, l'énergie éolienne n'a pas tant la cote. Dans d'autres, oui.

La présidente : Dans mon coin du pays, le vent souffle toujours.

Le sénateur Oliver : Il y a une chose qui m'étonne un peu : il n'y en a pas un parmi les trois qui ait insisté sur la revitalisation des collectivités rurales et sur ce que j'appelle l'« agrotourisme ». C'est-à-dire l'idée d'attirer plus de touristes et de touristes qui dépensent dans les « couettes et café » en campagne. Pourriez-vous me dire s'il pourrait s'agir d'un des instruments dont on se servirait pour mieux revitaliser les régions rurales du Canada?

M. Bruce : C'est une bonne question. Je crois que je peux parler au nom de tous quand je dis que, pour traiter de tout, les dix minutes allouées ne représentent pas beaucoup de temps. En tant que sujet ou solution stratégique... je crois que les collectivités particulières doivent analyser ce qu'elles ont à offrir et le présenter

are very good examples in different parts of the country where quality agri-tourism programming has emerged. For example, in the Montmagny region and the Eastern Townships in Quebec and other parts in Canada, that is working well.

Senator Oliver: It is a component. There is functionality as well.

Mr. Bruce: It must be community driven and community decided.

[*Translation*]

Mr. Jean: I did refer to this in the paper, but in my opinion the concept of multifunctionality encompasses tourism. More and more visitors to Canada want to discover nature and natural landscapes. This is certainly a path worth exploring. We should not think that focusing — I have been speaking about diversification and not specialization. Tourism is one of many opportunities open to us. A lot still remains to be done, some interesting things are being done right now, but that is not an answer.

[*English*]

The Chairman: One comment struck me on what Mr. Partridge was saying on state-of-the-art health facilities in rural Canada. One of the biggest difficulties, for instance, in the small communities surrounding my hometown of Lethbridge, is to find even one doctor who will set up a practice. Yes, they come into my city, but it is almost one of those stable requirements in any community, rural included.

Senator Callbeck: Mr. Bruce, you talked about education and I certainly agree with you that a lack of education is one of the causes of poverty.

In the rural areas of my own province, the percentage of graduates from high school is less than in urban areas, and I assume that is the same all across Canada. We need to find ways to encourage our young people to graduate and then go on to university.

One of your suggestions here is that you make post-secondary education more accessible for rural students of lower-income households. I think we have to do it right across the board. Are you suggesting that we have a different program for rural students?

Mr. Bruce: In some cases that is warranted because most of our post-secondary education institutions are located in larger urban centres, although not all. In Quebec, there is a wider network of universities located in the rural regions, for example, Chicoutimi, Abitibi-Temiskaming and so on. If you look around even Atlantic Canada — Halifax, Fredericton, Moncton — there is a cost burden above the actual cost of tuition to go to these institutions whereas urban residents have the opportunity to stay at home and take the public transit bus down the street to Dalhousie University, for example. That is one element of that situation.

sous une forme créative et attrayante aux yeux du marché. Dans diverses régions du pays, il existe de très bons exemples de programmes agrotouristiques de qualité ayant vu le jour. Dans la région de Montmagny et dans les Cantons de l'Est, au Québec, et dans d'autres régions du Canada, cela fonctionne bien.

Le sénateur Oliver : C'est un élément. C'est aussi une fonctionnalité.

M. Bruce : Il faut que cela se fasse sous l'impulsion de la collectivité et que ce soit la décision de la collectivité.

[*Français*]

M. Jean : Dans le papier, je l'avais mentionné, mais pour moi, dans le concept de multifonctionnalité, il y a l'activité touristique. De plus en plus, les visiteurs au Canada veulent découvrir la nature et les paysages naturels. Il y a là très certainement une avenue à explorer. Il ne faudrait pas penser que se concentrer... J'ai parlé diversification et non spécialisation. Dans le panier des opportunités, le tourisme est là. Il y a beaucoup de choses encore à faire, il y a des choses intéressantes qui se font actuellement, mais ce n'est pas une réponse.

[*Traduction*]

La présidente : Il y a une chose qui m'a frappée dans ce que M. Partridge a affirmé à propos des établissements de santé dernier cri des régions rurales du Canada. Une des plus grandes difficultés, par exemple, dans les petites localités entourant ma ville natale de Lethbridge consiste à trouver même un seul médecin qui soit prêt à s'y établir. Oui, ils se rendent dans ma ville, mais c'est presque une de ces exigences « stables » qu'il faut à toute collectivité, y compris aux collectivités rurales.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Bruce, vous avez parlé d'éducation, et je suis certes d'accord avec pour dire que le manque d'éducation est l'une des causes de la pauvreté.

Dans les régions rurales de ma province, le pourcentage de titulaires d'un diplôme d'études secondaires est inférieur à ce qu'il est en milieu urbain, et je présume que cela vaut pour l'ensemble du Canada. Nous devons trouver des façons d'encourager nos jeunes à achever leurs études, puis à fréquenter l'université.

Une des suggestions que vous faites, c'est de rendre les études postsecondaires plus accessibles aux étudiants provenant de ménages à faible revenu d'une région rurale. Je crois que ce devrait être une mesure universelle. Proposez-vous que nous ayons un programme différent pour les étudiants des régions rurales?

M. Bruce : Dans certains cas, cela se justifie : la plupart de nos établissements d'enseignement sont situés dans de grands centres urbains, même si ce n'est pas tous. Au Québec, le réseau universitaire s'étend plus largement dans les régions rurales; pensons par exemple à Chicoutimi, à l'Abitibi-Témiscamingue et ainsi de suite. Même dans la région de l'Atlantique si on y regarde un peu — à Halifax, à Fredericton, à Moncton —, on voit qu'il y a un fardeau à assumer, au-delà des seuls frais de scolarité : les citadins ont la possibilité de demeurer à la maison et de se rendre à l'Université Dalhousie en empruntant les transports publics au coin de la rue, par exemple. Voilà un élément de la situation.

Regarding your bigger comment about the lack of completion of high school programming, I am not an education system expert, but my general observation is that a number of students could probably benefit from completing high school in programs that are not necessarily geared for moving students on to university but more for entering the trades programs and other kinds of meaningful employment that is required in our society.

On a completely separate matter, we know that there is a huge labour crisis coming in the construction trades. Part of the crisis has been driven by a change that took place in most of the provinces a number of years ago to downsize the programming geared to move students into construction trades and getting them interested in IT. That is coming back to bite us big time. Again, that is an area of provincial jurisdiction, but there is an opportunity to encourage some changes there, with the hope of catching more people and keeping them in the school system.

Senator Callbeck: I certainly agree with you that we need to emphasize skilled labour because there is a shortage right now, and it looks as though it is going to get worse. Do either of the other witnesses have any comments?

Mr. Partridge: I have a comment. I am in the profession of higher education, and I believe in its importance. A lot of research suggests that the highest returns come with early childhood education and providing that service in Senator Oliver's hypothetical community of 200 people will be one of that community's biggest challenges. A community of 200 people has few resources to offer high-quality, early childhood education, but it goes back to more communities working together gaining that critical mass. Then we can provide early childhood education. I would stress early childhood education but each little community cannot provide it themselves.

[*Translation*]

Mr. Jean: Mr. Bruce mentioned the highly specific case of Quebec. In fact, a number of universities in the province of Quebec are located in rural areas. This makes Quebec fairly unique within Canada.

I am firmly convinced that a university exerts a real influence on a region's economic prosperity. For those of you familiar with the province of Quebec, I have often cited the example of the Bas-Saint-Laurent and Gaspé regions. To quote a former rector of the Université de Rimouski, the tragedy of the Gaspé is that it has no university.

Quant à l'observation plus générale que vous avez formulée au sujet des études secondaires inachevées, je ne suis pas spécialiste du système d'éducation, mais, d'après mon observation générale de la situation, un certain nombre d'étudiants profiteraient probablement d'études secondaires dûment achevées dans un programme qui n'est pas forcément conçu pour les préparer aux études universitaires, mais plutôt pour entrer dans un programme d'apprentissage d'un métier ou occuper un autre type d'emploi jugé utile dans notre société.

À propos d'une question tout à fait distincte, nous savons qu'il existe en ce moment une énorme crise de main-d'œuvre dans les métiers de la construction. Cette crise est attribuable en partie à la modification apportée dans la plupart des provinces, il y a quelques années, pour réduire les programmes menant aux métiers de la construction et intéresser les jeunes aux technologies de la formation. Voilà une décision mal avisée qui nous fait beaucoup de mal aujourd'hui. Encore une fois, c'est un champ de compétence provinciale, mais les autorités ont quand même la possibilité d'encourager des modifications dans le domaine, dans l'espoir d'attirer plus de jeunes et de les garder à l'école.

Le sénateur Callbeck : Je suis certes d'accord avec vous pour dire qu'il nous faut insister davantage sur la main-d'œuvre spécialisée, car il y a pénurie en ce moment, et il semble que les choses soient appelées à s'aggraver. Un des autres témoins a-t-il des observations à formuler?

M. Partridge : J'ai une observation à faire. J'œuvre dans le milieu des études supérieures, et je crois en l'importance des études supérieures. Pour une bonne part, les recherches font voir que les résultats les plus probants sont attribuables aux mesures pédagogiques prodiguées à la petite enfance. Or, dispenser ce service à la collectivité imaginée par le sénateur Oliver, celle qui compte 200 personnes, sera un des plus grands défis à relever pour la collectivité en question. Une localité de 200 habitants dispose de peu de ressources pour offrir une éducation de première qualité pendant la petite enfance, mais cela nous ramène à l'idée de faire collaborer davantage de collectivités en vue d'atteindre une masse critique. À ce moment-là, les services d'éducation à la petite enfance deviennent possibles. J'insisterais moi-même sur l'éducation à la petite enfance, mais soulignons que chaque petite localité, à elle seule, ne saurait fournir de tels services.

[*Français*]

M. Jean : M. Bruce a mentionné le cas très particulier du Québec. En effet, plusieurs universités au Québec sont situées dans des zones rurales. Ce modèle est assez unique au Canada.

Je suis profondément convaincu que l'université a une influence réelle sur la prospérité économique d'une région. Pour ceux qui connaissent le Québec, je cite souvent l'exemple des régions du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie. Comme le disait un ancien recteur de l'Université de Rimouski, le drame en Gaspésie est qu'il n'y a pas d'université.

At one time, the Bas-Saint-Laurent region found itself facing serious problems. Fortunately, like the Gaspé, it was able to reap the benefits of the Agricultural and Rural Development Act (ARDA) and the programs of the 1960's. Over the past 15 years, 20,000 new jobs have been created in the Bas-Saint-Laurent, a region where there previously existed only 74,000. This represents an increase of 26 per cent in jobs in this region.

Did they discover a gold mine in the Bas Saint-Laurent? No, nothing of the sort. What happened was a different sort of phenomenon. The city undertook a campaign of modernization, at every level, in traditional sectors. For example, they began manufacturing top-quality products from peat which were designed for biofiltration and a range of other uses. Premiertec created thousands of jobs in traditional sectors such as the peat moss sector.

The small city of Rimouski created a centre for the new economy and a multitude of jobs. And this produced a diversified economy. There were jobs in all sectors, that is, agricultural, forestry and new technologies. We believe that the university played an extremely important role in helping organizations, individuals and private companies within this region. The university therefore had an enormous impact on the region.

In some rural municipalities, the community colleges are having a real impact on regional economic development.

[*English*]

The Chairman: I strongly agree. I come from a rural area, and when I was growing up, we had neither a university nor a community college. Now we have both, and they are just hopping. People are coming in from the smaller communities and getting into both of those institutions, whereas before, that journey all the way up to northern Alberta was not on.

[*Translation*]

Mr. Jean: I myself left Rimouski when I was still young because it had no university. The college and the university were established later. Then I came back to my hometown because of the university. So you have before you a living example of that impact.

[*English*]

The Chairman: There you go. Good for you.

Senator Segal: Yesterday, in the Senate of Canada I was advised by Senator Mahovlich that less is more and more is less, so I will ask two brief questions, and I will ask the members of the panel to reflect on them.

[*Translation*]

When Professor Jean quoted George W Bush, he did so in an absolutely positive way. For Americans, giving farmers financial support in their communities is an issue of national security. Here in Canada, if we look at the amounts of money granted to regions

La région du Bas-Saint-Laurent, à une certaine époque, se trouvait en grande difficulté. Heureusement, elle a pu jouir, comme la Gaspésie, des bénéfices de La loi sur l'aménagement rural et le développement agricole (ARDA) et des programmes des années 60. Au cours des 15 dernières années, on a créé 20 000 emplois dans la région du Bas-Saint-Laurent alors qu'il n'en existait que 74 000. Cela représente une augmentation de 26 p. 100 d'emplois dans cette région.

A-t-on découvert une mine d'or dans la région du Bas Saint-Laurent? Non, il ne s'est rien produit de tel. Toutefois, il s'est produit un autre phénomène. On a vraiment modernisé, à tous les niveaux, dans les secteurs traditionnels. Par exemple, on a manufacturé des produits géniaux, faits à partir de la tourbe, destinés à la biofiltration et à toutes sortes d'usages. Premiertec a créé des milliers d'emplois dans des secteurs traditionnels tels celui de la tourbe.

Dans la petite ville de Rimouski, on a créé un centre de la nouvelle économie et plusieurs emplois. Il s'est donc produit une diversification. On a travaillé dans tous les secteurs, soit agricoles, forestiers et de nouvelles technologies. Nous croyons que l'université a joué un rôle très important pour aider les organismes, individus et entreprises privées de cette région. Sa présence a donc eu une importance énorme.

Dans certaines municipalités rurales, ce sont les collèges communautaires qui ont eu un impact réel dans le développement économique régional.

[*Traduction*]

La présidente : Je suis tout à fait d'accord. Je viens d'une région rurale et, pendant mon enfance, il n'y avait là ni université ni collège communautaire. Aujourd'hui, nous avons les deux, tous deux pleins à craquer. Les gens arrivent des petites collectivités pour fréquenter les deux établissements en question, alors que, auparavant, il fallait se rendre jusque dans le nord de l'Alberta, ce qui n'était pas possible.

[*Français*]

M. Jean : Pour ma part, j'ai quitté Rimouski lorsque j'étais jeune car il n'y avait pas d'université. Par la suite, le collège et l'université furent créés. Je suis alors revenu dans ma région grâce à l'université. Vous avez donc devant vous l'exemple vivant de cet impact.

[*Traduction*]

La présidente : Voilà. Tant mieux pour vous.

Le sénateur Segal : Hier, au Sénat du Canada, le sénateur Mahovlich m'a avisé du fait que l'art d'être bref est de rigueur; je vais donc poser deux questions rapides, et je vais demander aux témoins d'y réfléchir.

[*Français*]

Quand le professeur Jean a cité George W. Bush, il l'a fait d'une façon tout à fait positive. Pour les Américains, le financement des fermiers dans leur communauté représente une question de sécurité nationale. De notre côté, si nous examinons

like the Northwest Territories, it is clear that we are spending a lot of money per capita for reasons of national security. It is a matter of protecting our sovereignty.

[*English*]

My question is directed to all of you. Do you view government imperatives relative to rural Canada and sustaining that population as a viable economic base as a matter of national security? Do you think we should be looking at our investment in that context, or do you think that is overstating the proposition? The corollary to that question is: Do we care about the depopulation of those areas? The mix of rural income, farming and other, is insufficient for people to stay there so the trend to urbanization, which is already quite massive, continues to the point where more and more communities become non-viable.

My second question relates to money. If you add up all of President Bush's subsidies to various categories of farmers, support for rural communities, transfer payments, plus the aggressive action of the U.S. government with respect to agricultural imports into the United States, it would be hard to conclude that they have not actually decided that the American farmer deserves a guaranteed annual income. They do not call it that, for ideological reasons, but if you add up all the pieces, that is what you have, whereas our farmers are being forced to compete with sporadic support tied to specific commodity cycles, with no similar policy commitment.

You have all referenced the low-income cut-off as one of the measures, and the market-based measures as well. It would not cost as much to bring the average income of those who fall beneath the LICO up to that level — through a wage supplement or a guaranteed income supplement, as we do for seniors — as we are now spending on a series of other programs. We spend $260 billion in Canada now for social security, excluding health and education, with less actual impact.

I would be interested in the comments of the witnesses. I think that will be one of the interesting policy questions before us. To be clear, we are studying rural poverty in this committee, not just agricultural revenue. The distinction you have made in that respect has been very helpful.

Mr. Bruce: Taking your second question first, about the guaranteed annual income, you have articulated a creative way of thinking about what we are really talking about, which is ensuring that people are not penalized for contributing something that we need in our society, which is food supply. Mr. Jean talked about that. I would endorse, in principle, what you are advocating. Certainly it would require some nuts and bolts thinking, but I would endorse that as an operating principle.

les montants d'argent octroyés aux régions comme les Territoires du Nord-Ouest, nous constatons que nous dépensons beaucoup d'argent par personne et ce, pour des raisons de sécurité nationale. C'est une question de souveraineté.

[*Traduction*]

Ma question s'adresse à tous. Êtes-vous d'avis que l'impératif gouvernemental face aux régions rurales du Canada, l'idée de soutenir la population en tant que base économique viable, est une question de sécurité nationale? Croyez-vous que nous devrions situer notre investissement dans ce contexte ou est-ce que cela vous paraît exagéré? Question corollaire : le dépeuplement de ces régions doit-il nous préoccuper? La combinaison des revenus en milieu rural, revenus agricoles et autres, ne suffit pas pour que les gens y demeurent; la tendance est donc à l'urbanisation, qui est déjà tout à fait massive, et elle se poursuit au point où le nombre de collectivités qui deviennent non viables est de plus en plus nombreux.

Ma deuxième question se rapporte à l'argent. Si vous faites un total de toutes les subventions du président Bush à diverses catégories d'agriculteurs, les mesures d'appui des collectivités rurales, les paiements de transfert, sans oublier les mesures énergiques du gouvernement américain concernant les importations agricoles aux États-Unis, il devient difficile de conclure que les États-Unis n'ont pas, de fait, décidé que l'agriculteur américain mérite un revenu annuel garanti. Ce n'est pas le nom que l'on donne à la chose, pour des raisons idéologiques, mais si on met ensemble tous les morceaux, c'est le portrait qu'on obtient. Nos agriculteurs à nous, quant à eux, sont contraints de concurrencer grâce à des appuis sporadiques touchant le cycle économique de marchandises particulières, sans bénéficier de politique globale si énergique.

Vous avez tous parlé du seuil de faible revenu comme étant l'une des mesures employées, sans oublier les mesures fondées sur le marché. Ce ne serait pas si coûteux de relever jusqu'à ce niveau le revenu moyen de ce qui se situe en deçà du SFR — grâce à un supplément salarial ou à un supplément de revenu garanti, comme nous le faisons dans le cas des aînés — que la formule actuelle, qui consiste à consacrer des sommes d'argent à toute une série de programmes. Nous consacrons actuellement 260 milliards de dollars au Canada à la sécurité sociale, sans compter la santé et l'éducation, ce qui a un impact moindre dans les faits.

J'aimerais savoir ce que les témoins en pensent. Je crois que ce sera une des questions intéressantes auxquelles nous aurons à réfléchir en tant que décideurs. Pour être clairs, nous étudions la pauvreté rurale au comité et non seulement le revenu agricole. La distinction que vous avez faite à cet égard a été très utile.

M. Bruce : Pour répondre d'abord à votre deuxième question, à propos du revenu annuel garanti, je dirais que vous avez conçu une façon originale de réfléchir à ce dont nous parlons, soit de nous assurer que les gens ne sont pas pénalisés parce qu'ils contribuent à quelque chose qu'il nous faut dans notre société, c'est-à-dire qu'ils fournissent la nourriture. M. Jean en a parlé. En principe, j'appuierais ce que vous préconisez. Certes, il faudrait réfléchir aux éléments concrets de l'affaire, mais c'est un principe de fonctionnement que j'appuierais.

On your question of whether we care about rural depopulation as a national imperative, I think we should deal with it because, beyond the fact that these communities have been part of our national heritage and fabric since the founding of our country, people do not appreciate the value of having population in our rural areas. We talk about being able to access our national parks. Who are the stewards of our national parks in many cases? They are rural citizens. Who are the stewards of the landscape that we enjoy driving through and I mention the Annapolis Valley or the other scenic byways and trailways across our country. Some people have said that perhaps we should charge a toll at the entrance to the Annapolis Valley to see the apple blossoms. That is part of the value of our rural communities. You cannot quantify it in dollars and cents. We do need to care about it. We cannot demand that people not move from Berwick or wherever, but we do need to put in place conditions that give options to stay or leave depending on the economic opportunity in front of them. I do think it is important to care about it. It is a national imperative.

Mr. Partridge: Those are three very challenging questions. I will join them all together. As I was saying, the reality of 21st century rural Canada is strong linkages to urban centres and how we can enhance them to ensure rural economic vitality. I was trying to put forward ideas that are realistic and consistent with the actual movement of people. We will have a difficult time putting together a 1950s rural Canada, but we have ways of revitalizing our rural Canada.

The ideas I was proposing are more cost-efficient and would be much more palatable to large numbers of taxpayers. In terms of why rural areas are so important, I do not think we need to rely on national security. We can rely on a host of other things. First, many people like the lifestyle of rural areas. They like the small town; they do not like the congestion; they like to know all their neighbours; they like the special feel of a rural area. If we lose our rural communities, we lose that option value. A strong reason that rural Canada is so important is that we lose something not only for today but for centuries.

Also, rural communities are often our first line of environmental stewards. They are the ones at the watersheds, forests and lakes. In that sense, a healthy rural Canada helps to promote a stronger environment. Another reason is cultural; we lose much of our heritage when we lose our rural communities. I do not think we need to rely on national security in terms of

À la question que vous avez posée au sujet du dépeuplement des régions rurales en tant qu'impératif national, je crois qu'il faut se pencher sur la question, car, hormis le fait que les collectivités en question font partie de notre patrimoine national et notre tissu national depuis la fondation de notre pays, les gens ne saisissent pas la valeur qu'il y a dans le fait d'avoir une population dans nos régions rurales. Nous parlons du fait d'accéder à nos parcs nationaux. Qui sont les gardiens de nos parcs nationaux, dans bon nombre de cas? Ce sont les citoyens des régions rurales. Qui sont les gardiens du paysage que nous allons voir en conduisant et j'évoque à ce sujet la vallée de l'Annapolis ou quelque autre sentier ou chemin scénique au Canada. Certains ont affirmé que nous devrions peut-être demander un péage à l'entrée de la vallée d'Annapolis, à ceux qui sont venus voir les pommiers en fleurs. Cela fait partie de la valeur de nos collectivités rurales. On ne saurait quantifier cela en dollars et en cents. Oui, nous devons nous en préoccuper. Nous ne pouvons exiger des gens qu'ils déménagent de Berwick ou de je ne sais où, mais il faut mettre en place des conditions nécessaires pour que les gens choisissent de demeurer ou de quitter, suivant les possibilités économiques qui s'offrent à eux. Je crois qu'il est important de s'en préoccuper. C'est un impératif national.

M. Partridge : Ce sont trois questions auxquelles il est très difficile de trouver une solution. Je vais les regrouper. Comme je le disais, étant donné la réalité du XXI[e] siècle dans les régions rurales du Canada, il faut nouer de solides liens avec les centres urbains et trouver une façon de les resserrer encore pour assurer la vigueur économique des campagnes. J'essayais de mettre de l'avant des idées qui sont réalistes et qui concordent avec les décisions que prennent réellement les gens en ce moment. Nous aurions de la difficulté à recréer les campagnes canadiennes des années 50, mais il y a toujours des façons de revigorer les régions rurales du Canada d'aujourd'hui.

Les idées que je propose présentent un bon rapport coût-efficacité et seraient acceptables aux yeux d'un nombre assez élevé de contribuables. Quant à savoir en quoi les régions rurales sont si importantes, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'invoquer la question de la sécurité nationale. Nous pouvons invoquer toutes sortes d'autres facteurs. Premièrement, les gens sont nombreux à aimer le mode de vie qui existe dans les régions rurales. Ils aiment les petites villes; ils n'aiment pas la congestion; ils aiment le fait de connaître leurs voisins; ils aiment l'impression générale qui se dégage d'une zone rurale. Si nous perdons nos collectivités rurales, nous perdons cette option. Une des raisons principales pour lesquelles les régions rurales sont si importantes au Canada, c'est que ce que nous perdons, nous le perdons non seulement aujourd'hui, mais encore pour des siècles.

De même, les collectivités rurales constituent souvent la première ligne de défense pour ce qui est de l'environnement. Elles en sont les gardiens. Ce sont elles qui se trouvent aux abords des bassins hydrographiques, des forêts et des lacs. En ce sens, la bonne santé du Canada rural favorise la bonne santé de l'environnement. Il y a une autre raison, qui est culturelle : nous

revitalizing rural areas. There are a host of reasons that they are important.

In terms of agricultural policy, although your description of U.S. and EU farm policy may be accurate, in one sense it is very fluid right now. At the WTO, many of the U.S. and EU bargaining positions on farm policy are negotiating chips that they are trying to build up. Especially in the United States, there are budgetary reasons. It is unclear what kind of farm program will come out in the 2007 farm bill.

In terms of the broader economy, agricultural policy is so important to the international competitiveness of this country. Agriculture consistently runs a trade surplus and has very important impacts. Inputs and food processing takes place near urban areas. It is important for the country.

The U.S. has very generous farm programs, but studies show that the communities that received more farm support did not necessarily do better and in fact might have done somewhat worse. In terms of a general broad rural revitalization, I would say that farm programs are not the way to go. Farm programs are important for the agriculture sector but not for the broader rural economy.

Senator Mahovlich: Can rural Canada attract immigrants? When I was a young boy in Timmins, Ontario, there were Chinese people in northern Ontario. Freddy Wong and Suzy Wong were my classmates. Today, they seem to be going to Vancouver, Toronto and other major cities. Should we try to attract immigrants to rural Canada?

Mr. Bruce: That is a good question. I have been studying some counties or rural regions of the Maritimes with respect to this issue.

For individual communities, the immigration process is a huge black box. People apply at one end, communities are at the other, and somehow in the middle the people end up in Vancouver, Toronto and Montreal. From a marketing and attraction point of view, that situation presents a struggle.

However, I do think that there are a number of examples, particularly in the southern Prairies — I am thinking of Steinbach and several other places — where people of international origins are moving in.

Some rural communities currently face labour force struggles. In western New Brunswick there are difficulties finding agricultural workers, transportation drivers and workers in the manufacturing sector. We need to look at how we can make that situation known to countries where people will — I hate to use the

perdons une bonne part de notre patrimoine si nous perdons nos collectivités rurales. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'invoquer la sécurité nationale pour revigorer les régions rurales. Il existe toutes sortes de raisons par ailleurs qui permettent d'affirmer qu'elles sont importantes.

Du point de vue de la politique agricole, même si la description que vous faites de la politique agricole des États-Unis et de l'Union européenne peut être exacte, d'une certaine façon, les choses sont très fluides en ce moment. À l'OMC, nombre des demandes des États-Unis et de l'Union européenne en rapport avec la politique agricole constituent des éléments destinés à être négociés et à consolider leur position. Aux États-Unis surtout, il y a des motifs budgétaires qui expliquent la situation. Il reste à voir quel genre de programme agricole se dégagera du Farm Bill de 2007.

Pour ce qui est de l'économie dans son ensemble, la politique agricole revêt une grande importance pour la compétitivité internationale du Canada. L'agriculture affiche constamment un excédent commercial et produit des effets très importants. La récolte et la transformation des aliments ont lieu près des zones urbaines. C'est important pour le pays.

Les États-Unis appliquent des programmes agricoles très généreux, mais les études démontrent que les collectivités bénéficiaires ne s'en sont pas forcément tirées mieux et que, de fait, c'était peut-être encore pire. Pour ce qui est de la revitalisation générale des régions rurales, je dirais que les programmes agricoles ne représentent pas une bonne idée. Les programmes agricoles sont importants pour le secteur agricole, mais non pas pour l'économie rurale dans son ensemble.

Le sénateur Mahovlich : Le Canada rural peut-il attirer des immigrants? À l'époque où j'étais jeune garçon, à Timmins, en Ontario, il y avait des Chinois dans le nord de l'Ontario. J'avais dans ma classe Freddy Wong et Suzy Wong. Aujourd'hui, il semble se retrouver à Vancouver, à Toronto et dans les autres grandes villes. Est-ce que nous devrions essayer d'attirer des immigrants dans les régions rurales du Canada?

M. Bruce : Voilà une bonne question. Depuis un certain temps, j'étudie certains districts ou certaines régions rurales des Maritimes à ce sujet.

Pour les collectivités particulières, le processus d'immigration est une immense boîte noire. Les gens présentent une demande à un bout, il y a les collectivités à l'autre bout, puis, à un moment donné, les gens se retrouvent à Vancouver, Toronto et Montréal. Pour ce qui est de faire du marketing et d'attirer les gens, voilà une situation qui présente des difficultés.

Tout de même, je crois qu'il existe quelques exemples, particulièrement dans la partie sud des Prairies — je pense à Steinbach et à plusieurs autres endroits — où des gens d'autres pays viennent s'installer.

Certaines collectivités rurales sont aux prises avec des problèmes de main-d'œuvre. Dans l'ouest du Nouveau-Brunswick, on a de la difficulté à trouver des travailleurs agricoles, des chauffeurs et des ouvriers du secteur manufacturier. Il faut voir comment nous pouvons signaler ce

words "fit in better" — have a greater commonality between the country of origin and rural Canada. I am thinking of Eastern Europe, Russia, the Scandinavian countries and so on.

Often when I talk in a rural community about repopulation issues and immigration, the first thing I hear is, "I do not want those Asians taking our jobs." The first vision they have is of the Asian or African community. They have the predisposed position that, first, those are the only countries of immigrant origin, and second, those immigrants may not fit in and they may not like them to fit in. The reality is there are many other countries of origin that we should be considering, where the skill set and the acclimatization elements might lead to a greater chance of success.

I agree with you that there is some opportunity. The challenge is to help communities understand the immigration process and where communities fit into the big picture of being a magnet for immigration.

Mr. Partridge: Our work suggests that attracting immigrants to rural Canada is very helpful because immigrants have a big multiplier impact in terms of rural population growth. Not only do the immigrants come in, there are two additional impacts. One is critical mass. If the community has enough people, it can keep the hospital and that makes it a livable place for people born in Canada. That is one multiplier. There is a big multiplier because immigrants from certain countries like to locate near other immigrants from their own country. They have a network. They have someone who has been there who has discovered ways of coping in the new country. That is why there is a big multiplier. Once you start bringing immigrants in, you get a multiplier impact where more immigrants come, and that makes the community more livable because it has more services. The problem is that many rural communities do not have the immigrants and it is difficult to attract them.

It can be a very effective strategy. That ties in to some of the work that I and some of my colleagues at the University of Saskatchewan have done. We ask how we can build enough critical mass in regions to build the networks that can attract immigrants so that they feel comfortable, resulting in more immigrants from their country, bringing immigration to its full potential for rural Canada.

Senator Mahovlich: There is a demand for labour in Fort McMurray. Are immigrants or just Canadians going up to Fort McMurray?

besoin aux pays dont les gens — je n'aime pas dire que les gens s'adapteront plus « naturellement » — où il y a plus d'éléments en commun entre le pays d'origine et le Canada rural. Je pense à l'Europe de l'Est, à la Russie, aux pays scandinaves et ainsi de suite.

Souvent, quand je parle de repeuplement et d'immigration avec les gens dans une collectivité rurale, la première chose qu'on me dit, c'est : « Je ne veux pas que ces Asiatiques viennent voler nos emplois. » Ils voient tout de suite un Asiatique ou un Africain. Ils sont prédisposés à penser que, premièrement, ce sont les seuls pays d'où viennent les immigrants et, deuxièmement, les immigrants en question ne s'adapteront peut-être pas, sinon ils ne voudraient pas eux-mêmes qu'ils s'adaptent. En réalité, il y a de nombreux autres pays d'origine que nous devrions prendre en considération, et où on trouve l'ensemble de compétences et les éléments d'acclimatation qui présentent peut-être de meilleures chances de succès.

Je suis d'accord avec vous : il existe certaines possibilités à cet égard. Le défi à relever, c'est d'aider les collectivités à comprendre le processus d'immigration et expliquer le rôle qu'elles peuvent jouer dans le tableau d'ensemble, pour attirer les immigrants.

M. Partridge : Nos travaux donnent à penser que le fait d'attirer des immigrants dans les régions rurales du Canada est très utile. C'est que les immigrants sont associés à un effet de multiplication très important en ce qui concerne la croissance de la population rurale. Non seulement ils s'y ajoutent eux-mêmes, mais en plus, ils produisent deux autres effets. D'abord, il y a la masse critique. Si ces collectivités comptent un nombre suffisant d'habitants, elles peuvent garder un hôpital et faire en sorte que l'endroit soit vivable pour des gens nés au Canada même. Voilà un des effets de multiplication. Il y a aussi un grand effet de multiplication qui est attribuable au fait que les immigrants provenant de certains pays aiment s'installer près d'autres immigrants de leur ancien pays. Ils ont un réseau. Ils peuvent compter sur quelqu'un qui a découvert les façons de faire pour s'adapter au nouveau pays. Voilà pourquoi il y a ce grand effet de multiplication. Une fois que vous commencez à attirer des immigrants, vous obtenez un effet de multiplication qui fait que d'autres immigrants encore viennent, ce qui rend la collectivité plus vivable, car elle peut compter sur davantage de services. Le problème, c'est que nombre de collectivités rurales ne comptent pas d'immigrants et qu'elles éprouvent de la difficulté à en attirer.

C'est peut-être une stratégie très efficace. C'est lié à certains des travaux que nous avons effectués, moi et certains de mes collègues, à l'Université de la Saskatchewan. Nous avons cherché à savoir comment faire pour atteindre dans les régions une masse critique qui permettra de constituer les réseaux qui attirent les immigrants pour que ceux-ci se sentent à l'aise, de sorte qu'il y aura plus d'immigrants provenant de leur pays, que l'immigration atteindra tout son potentiel dans les régions rurales du Canada.

Le sénateur Mahovlich : Il y a une demande de main-d'œuvre à Fort McMurray. Est-ce que ce sont des immigrants ou seulement des Canadiens qui vont à Fort McMurray?

Mr. Partridge: I was just there a month ago. That is an interesting topic. There are two issues involved. Yes, there are immigrants going to Fort McMurray; however, I want to note the complexity of rural poverty. There is a view that immigration pushes out potentially qualified First Nations and Metis people in northern Alberta and northern Saskatchewan. Immigration policy needs to be very carefully thought out because there is the strong view that the Government of Canada and the provincial and local governments are spending more money to attract immigrants from the Philippines than it would cost to facilitate a First Nations family to work in Fort McMurray. That is an example of one of the complexities involved in immigration policy.

Senator Tkachuk: It will be Newfoundland and Labrador's Fort McMurray. Danny Williams will be out there to annex that part of Alberta.

I want to touch on an area that Senator Segal discussed. Mr. Jean also touched on the idea of rural Canada as a zoo that is kept nice and pretty; people can go see it, and money is given to people to keep it that way. I do not buy that.

The Americans have huge subsidy programs because it is easier to justify with national security than "Thank you very much for voting for me, but also I am going to get those Europeans." That is a problem. If we subsidize agriculture to the extent the Americans and Europeans do, then we flood Africa, Asia and other parts world with food and they cannot become self-sufficient. It is an uneconomic, horrible way to solve the problem. The easy way is to give people money. How can we can reverse that?

I come from Saskatchewan. I am not sure about the other provinces, but social policy has acted as a big vacuum-cleaner on rural Saskatchewan. People on the committee have heard my views of this before. We centralize all the schools, so all the schools go to the cities. We centralize all the hospitals, so all the hospitals go to the cities. You cannot get an x-ray because the government policy will not allow people to pay for an x-ray in a small town. You have to drive all the way to Saskatoon to get it.

There are all of these horrible social policies. Cities get all the public buildings, the big hospitals and the government departments. In the meantime, we are taking away the post office and schools from rural places. This has been going on for 30 years. We vacuum it clean and ask: "Why does no one want to live here? Why are people poor here?" Everything is gone.

There is always a debate about spending on infrastructure. Should it come first? That is how we built the first railroad. Let us build a railroad, then people will come. Maybe if the infrastructure were better, people would show up. Rural

M. Partridge : J'y étais il y a tout juste un mois. Voilà un sujet intéressant. Deux questions entrent en jeu. Oui, il y a des immigrants qui vont à Fort McMurray; tout de même, je veux parler de la complexité de la pauvreté en milieu rural. Il y a ce point de vue selon lequel l'immigration exclut des candidats éventuellement compétents parmi les membres des Premières nations et les Métis dans le nord de l'Alberta et dans le nord de la Saskatchewan. La politique d'immigration doit être mûrement réfléchie : il y a des gens qui sont convaincus que le gouvernement du Canada et les administrations provinciales et locales dépensent plus d'argent pour attirer des immigrants des Philippines qu'ils en dépensent pour simplifier la vie d'une famille des Premières nations qui souhaite travailler à Fort McMurray. C'est un exemple de la complexité du dossier de la politique d'immigration.

Le sénateur Tkachuk : Ce sera le Fort McMurray de Terre-Neuve et du Labrador. Danny Williams ira annexer cette région de l'Alberta.

Je veux aborder une question que le sénateur Segal a soulevée. M. Jean a également parlé de l'idée que le Canada rural soit une sorte de jardin zoologique entretenu et enjolivé pour ainsi dire pour les touristes; les gens vont voir, et des sommes d'argent sont dépensées pour que les choses demeurent ainsi. Je ne suis pas de cet avis.

Les Américains ont d'énormes programmes de subvention parce qu'il est plus facile de justifier cela en invoquant la sécurité nationale qu'en disant : « Merci beaucoup d'avoir voté pour moi, mais je vais aussi chercher les Européens. » C'est un problème. Si nous subventionnons l'agriculture dans la même mesure que le font les Américains et les Européens, nous inondons d'aliments l'Afrique, l'Asie et d'autres régions du monde, de sorte qu'ils ne peuvent devenir autosuffisants. C'est une façon antiéconomique et horrible d'essayer de régler le problème. La solution de facilité, c'est de donner de l'argent aux gens. Comment pouvons-nous renverser la vapeur?

Je suis originaire de la Saskatchewan. Je ne sais pas ce qu'il en est des autres provinces, mais, en milieu rural chez nous, la politique sociale a eu l'effet d'un gros aspirateur. Les membres du comité ont déjà entendu mon point de vue sur la question. Nous centralisons toutes les écoles, si bien que les écoles sont installées dans les villes. Nous centralisons tous les hôpitaux, si bien que les hôpitaux sont installés dans les villes. Vous ne pouvez subir une radiographie parce que la politique gouvernementale ne vous permet pas de vous payer une radiographie dans une petite ville. Il faut prendre sa voiture et faire le long chemin jusqu'à Saskatoon.

Il y a toutes ces politiques sociales horribles. Les villes obtiennent tous les bâtiments publics, les gros hôpitaux et les ministères. Dans l'intervalle, nous éliminons les bureaux de poste et les écoles dans les campagnes. Cela se fait depuis 30 ans. Nous passons l'aspirateur et nous disons : « Pourquoi est-ce que personne ne veut vivre ici? Pourquoi y a-t-il des pauvres ici? » Tout est parti.

Il y a toujours un débat autour des dépenses d'infrastructure. Faut-il que cela passe en premier? C'est comme cela que nous avons construit le premier chemin de fer. Construisons un chemin de fer, les gens viendront s'installer ici. Peut-être que si

Canada needs to keep its brains, its young people, its innovators, its smart people. You cannot keep smart people in rural towns without hospitals, post offices and all the amenities that are important for a civilized life.

I do not know whether there has been work done on those areas, but in my province it drives me crazy. That is my take on it.

Mr. Bruce: I am not sure if there is a question there, but it is certainly an observation. I will just touch on the point you made about the need to keep the brains. I am borrowing a phrase from a colleague of mine, Godfrey Baldacchino at UPEI, who uses the term "brain rotation." That phrase means it is okay to let our young people get off the island or get out of the farm, but we must create the conditions where, four our five years after getting that global experience or whatever it is that nurtures the brain, that they can come back and make a difference for themselves, for the community and for their next generation. That goes to your point that we must have the right mix of services and amenities for that brain to continue to be nurtured in that community.

It then comes down to an issue of finding from a broader public society investment point of view, what is the minimum critical mass of services and public infrastructure we need so that that brain can rotate back to rural Saskatchewan or rural P.E.I.

Senator Tkachuk: People in Saskatoon have mail delivered to their house.

Senator Segal: I want to engage briefly on the infrastructure issue.

[*Translation*]

Senator Segal: Professor Jean has spoken about the positive effects that the presence of a university may have on the people in a particular area.

[*English*]

We have had, sporadically in Canadian public policy, provincial and federal governments who have decided to move major government back-office operations into centres — Dr. Partridge, that would be like the ones on your map — that are at the centre of rural urban areas. I think of a GST centre in Summerside, Prince Edward Island; the immigration centre in Vegreville, Alberta; Veterans Affairs in Charlottetown; and OHIP in Kingston, which brought a cluster of employees from Toronto, plus a lot of good local jobs, adding to the pool of off-farm income options. Because the norms were higher, as in the case of a university, so were the levels of pay, benefits and medical insurance.

l'infrastructure était meilleure, les gens choisiraient de s'installer ici. Les régions rurales du Canada doivent garder les cerveaux, les jeunes, les innovateurs, les bonnes têtes. On ne peut garder les bonnes têtes dans les villes des régions rurales sans hôpitaux, sans bureaux de poste et sans les services qui importent du point de vue d'une vie civilisée.

Je ne sais pas si on a fait des efforts à cet égard, mais, dans ma province à moi, cela me rend fou. Voilà ce que j'en pense.

M. Bruce : Je ne suis pas sûr qu'il y ait là une question, mais il y a certes une observation. Je toucherai simplement un mot du point que vous avez soulevé à propos de la nécessité de garder chez soi les cerveaux. J'emprunte l'expression d'un de mes collègues, Godfrey Baldacchino, de l'UPEI, qui parle de « brain rotation », essentiellement l'exode et le retour des cerveaux. Autrement dit, il est très bien que nos jeunes quittent l'île ou quittent la ferme, mais il faut créer les conditions qui feront que, dans quatre ou cinq ans, après avoir acquis l'expérience mondiale qu'ils recherchaient ou profité de ce qui peut bien cultiver un cerveau, ils reviennent et changent des choses pour eux-mêmes, pour la collectivité et pour la prochaine génération. Cela nous ramène à ce que vous avez dit : il faut la bonne combinaison de services et de commodités pour que le cerveau en question continue d'être cultivé dans la collectivité en question.

Il reste alors à déterminer, du point de vue de l'investissement de la société considérée globalement, à quoi s'établit la masse critique minimale de services et d'éléments d'infrastructure publique qu'il faut pour que le cerveau en question revienne dans sa campagne de la Saskatchewan ou de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Tkachuk : À Saskatoon, les gens reçoivent le courrier à la maison.

Le sénateur Segal : J'aimerais parler brièvement de la question de l'infrastructure.

[*Français*]

Le sénateur Segal : Le professeur Jean a parlé des effets positifs que la présence d'une université peut avoir sur la population d'une région.

[*Traduction*]

Dans le domaine de la politique publique au Canada, sporadiquement, les autorités provinciales et fédérales ont décidé d'aménager de grands bureaux administratifs dans certains centres — monsieur Partridge, ce serait comme ceux qui se trouvent sur votre carte — qui se trouvent au centre de zones urbaines rurales. Je pense au centre de traitement de la TPS à Summerside, Île-du-Prince-Édouard; au centre d'immigration à Vegreville, Alberta; au bureau des Anciens combattants à Charlottetown; et aux installations du RAMO à Kingston, qui a rapatrié un groupe d'employés de Toronto, tout en créant toutes sortes de bons emplois locaux dont les salaires sont venus s'ajouter aux revenus non agricoles possibles dans la région. Comme les normes étaient plus élevées, comme c'est le cas pour une université, il en en été de même des niveaux de rémunération, des avantages sociaux et de l'assurance médicale.

There is some cost to doing those moves, but we do not calculate what happens when you are paying less per square foot in rural Saskatchewan than you might be paying in downtown Ottawa for government space. Ministers from Ottawa get very antsy about this kind of discussion, but I am untroubled about that because it strikes me that the need for back-office operations in the big cities is yet to be proven.

This is particularly true for back-office operations that do a lot of manipulation of data — a lot of processing of things like tax returns, and so on. I am always troubled when I get a note from the tax department in Shawinigan, but not because it is Shawinigan. I feel better now that the government has changed. I do not have to worry about mail from Shawinigan as much as I would have in the past, but I give credit to that prime minister, as a local member of Parliament, for making sure that is part of the ongoing employee base.

In your particular analysis, Mr. Partridge, of clusters, both in the United States and in Canada, what is the role of public sector presence? To what extent does that strike you as an important lever with respect to facilitating those clusters and the employment reach that reaches out to rural areas and is genuinely helpful to the broad economic base?

Mr. Partridge: Government plays an important role. I recognize that government has limited resources. There are so many things on the government's plate — with health, education and other needs — that it only has so much in terms of rural revitalization.

However, in terms of the government's role, one is the underlying support. Is there the needed infrastructure? Are there the needed social services? Whether it is in every town or more likely, given the cost considerations, at least in larger centres, are there ways to ensure that the rural public has access to that? In terms of the third role, you are bringing up a case of the kinds of innovative little niches where government can play a role. I completely agree with your analysis, as long as we are not trying to move certain kinds of government services and locate their centres in small rural communities where you cannot attract employees; those small centres will not attract certain kinds with high educational demands.

However, the kinds of services you are describing could be done right now offshore in India. Why can they not be sent to smaller rural communities and spread the wealth out? In that sense, there are many government services that could be centred in rural communities. They could build critical mass, build regions and create opportunities, so you get spillovers and multiplier effects in the entire region.

Mr. Bruce: That also spills over into the private sector. Where I live in Sackville, New Brunswick, we have a so-called back office of the company that deals with the retailers that have the swipe

Les réaménagements en question comportent des coûts, mais nous ne calculons pas la différence entre le coût par pied carré d'un immeuble loué en milieu rural en Saskatchewan et ce qui serait demandé au centre-ville, à Ottawa. Les ministres d'Ottawa deviennent toujours très agités quand il y a ce genre de discussion, mais cela ne me dérange pas : je crois que le besoin d'établir les bureaux administratifs dans les grandes villes reste à prouver.

Cela vaut particulièrement pour les opérations administratives qui supposent une grande manipulation des données — un traitement intensif des données comme dans le cas des déclarations d'impôt sur le revenu et ainsi de suite. Je suis toujours inquiet quand je reçois une lettre des services fiscaux de Shawinigan, mais pas parce que c'est Shawinigan. Je me sens mieux depuis qu'il y a un nouveau gouvernement en place. Je n'ai pas à m'inquiéter du courrier qui vient de Shawinigan autant que par le passé, mais je donne crédit à ce premier ministre, député local, qui est allé constituer là un bassin d'employés.

Dans l'analyse particulière que vous faites des grappes, monsieur Partridge, pour les États-Unis et pour le Canada à la fois, quel est le rôle du secteur public? Dans quelle mesure y voyez-vous un levier important pour ce qui est de faciliter l'établissement des grappes en question et d'installer dans les régions rurales des employeurs qui recrutent — pour aider vraiment à améliorer la base économique générale?

M. Partridge : Le gouvernement joue un rôle important. J'admets que le gouvernement dispose de ressources limitées. Il a tant de choses à accomplir — santé, éducation et autres besoins — qu'il n'en a que tant à offrir pour revitaliser les régions rurales.

Tout de même, pour ce qui est du rôle du gouvernement, il s'agit de soutenir. L'infrastructure nécessaire existe-t-elle? Les services sociaux nécessaires existent-ils? Que ce soit dans chaque ville ou, plus vraisemblablement, étant donné les coûts, dans les grands centres tout au moins, est-ce qu'il existe des façons de s'assurer que les gens des campagnes ont accès à cela? Quant au troisième rôle, vous évoquez le cas de petits créneaux originaux où les pouvoirs publics peuvent jouer un rôle. Je suis tout à fait d'accord avec votre analyse, à condition de ne pas essayer de réaménager certains types de services gouvernementaux et en situer le centre dans des petites collectivités rurales où il n'est pas possible d'attirer les employés; les petits centres en question ne permettront pas d'attirer certains types de personnes ayant des exigences élevées du point de vue de l'éducation.

Tout de même, les genres de services que vous décrivez pourraient être offerts à l'étranger, en Inde. Pourquoi ne pourraient-ils pas être confiés à de petites collectivités rurales, de façon à étaler la richesse? En ce sens, il existe de nombreux services gouvernementaux dont le siège pourrait se trouver dans une collectivité rurale. On pourrait ainsi constituer une sorte de masse critique, bâtir des régions et créer des occasions, de manière à profiter d'effets de retombée et de multiplication valables pour la région entière.

M. Bruce : Il y a également des retombées pour le secteur privé. Chez nous, à Sackville, au Nouveau-Brunswick, il y a le bureau secondaire d'une entreprise qui traite avec les détaillants

machines. They deliberately got out of having all their operations in downtown Toronto for the purpose of having some diversity. When there was the blackout in southern Ontario, the only thing that saved that company was the fact that they had an operation in Sackville, which could continue to serve their customers. The spreading of risk is important, as well.

Why Sackville? It is close enough to an airport and it is a university town. It is part of a clustering of services and amenities that are necessary to attract that kind of activity. You just cannot plunk it down anywhere.

Senator Mahovlich: The one thing that attracts me to France and Italy in travelling around those countries is the restaurants and the gastronomy there.

Are we doing enough in our universities in that regard? Often, Mr. Jean, I go to Quebec and find fine restaurants. However, for rural Canada, if we attracted chefs and had fine restaurants, we would have more tourism. People would find it more attractive to go to these places. I do not think we are doing enough to attract good food in this country. Do you find that or are there good places that I do not know about?

[*Translation*]

Mr. Jean: You are right. There is a lot of work yet to assist the tourism industry in rural Canada. I don't know a lot about this particular sector, but I do know that there are a number of regional tourism associations in Quebec that are doing a fine job and working to offer high-quality tourist products.

Since I have the floor, I would like to come back to the issue of the presence of the rural inhabitants of our Northern territories, of our huge empty spaces. I am convinced that rural workers fulfill a variety of functions. While occupying the territory, they produce goods and services, they develop their environment. Occupying territory represents an essential geopolitical function for ensuring national sovereignty and security.

One could also say that rural people do it voluntarily. In certain isolated areas, however, I think that the government has a responsibility to help them sustain their presence on this piece of Canadian territory. This is a means of addressing the larger problem and, in one way or another, we must recognize the geopolitical role played by rural populations.

[*English*]

Senator Peterson: The presenters have done an admirable job of defining poverty and where it exists. The challenge now is, what will we do about it?

We have talked about a lot of possibilities that may or may not work and will take considerable time to implement. In the interim, could we not consider using the nation's wealth, which does not just belong to Central Canada and the large urban centres, to develop a guaranteed income program while we are trying to establish these programs and get them up and running? I would like to hear your thoughts on that.

propriétaires des lecteurs de cartes magnétiques. Les responsables ont cherché à dessein à ne pas s'installer dans le centre-ville de Toronto, car ils voulaient une certaine diversité. Quand il y a eu la panne de courant dans le sud de l'Ontario, la seule chose qui ait sauvé l'entreprise en question, c'est le fait qu'elle avait un bureau à Sackville, qui pouvait continuer à servir les clients. L'étalement du risque est important aussi.

Pourquoi Sackville? C'est assez près d'un aéroport et c'est une ville universitaire. Cela fait partie d'un regroupement des services et des commodités nécessaires pour attirer ce genre d'activité. Il ne suffit pas de s'installer n'importe où.

Le sénateur Mahovlich : Il y a une chose qui m'attire en France et en Italie, quand je me rends là : les restaurants et la gastronomie.

Est-ce que nous en faisons assez dans nos universités à cet égard? Souvent, monsieur Jean, je vais au Québec et je trouve de bons restaurants. Par contre, dans les régions rurales du Canada, si nous pouvions attirer des chefs et avoir de bons restaurants, il y aurait plus de tourisme. Les gens trouveraient que les lieux sont plus attrayants. Je crois que nous n'en faisons pas assez pour attirer de bons éléments culinaires au Canada. Êtes-vous de cet avis ou y a-t-il des bons restos que je ne connais pas?

[*Français*]

M. Jean : Vous avez raison. Il y a beaucoup à faire dans l'industrie touristique rurale canadienne. Je ne connais pas beaucoup ce secteur, mais je sais qu'au Québec il y a des associations touristiques régionales qui font un très beau travail et qui vont dans le sens d'offrir des produits touristiques de qualité.

Puisque j'ai la parole, j'aimerais revenir sur la question de la présence des ruraux dans les territoires du Nord, dans nos grands espaces. Je suis convaincu que les ruraux exercent plusieurs fonctions. Tout en occupant le territoire, ils produisent des biens et services, ils aménagent un paysage. L'occupation du territoire est une fonction géopolitique essentielle pour la souveraineté nationale et la sécurité.

On peut dire également que les ruraux le font bénévolement. Mais dans certaines zones isolées, je pense que le gouvernement a la responsabilité de les aider à se maintenir dans cette partie du territoire. C'est une façon d'aborder le problème et d'une manière ou d'une autre, on doit reconnaître ce rôle géopolitique des populations rurales.

[*Traduction*]

Le sénateur Peterson : Les témoins ont fait un travail admirable pour définir la pauvreté et déterminer où elle existe. Le défi à relever, maintenant, c'est de savoir quoi faire pour l'enrayer.

Nous avons parlé des possibilités qui peuvent fonctionner ou ne pas fonctionner, et qu'il faudra bien du temps à mettre en œuvre. Dans l'intervalle, ne pourrions-nous pas envisager d'utiliser la richesse du pays, qui n'appartient pas seulement au centre du Canada et aux grands centres urbains, pour établir un programme de revenu garanti, tout en essayant de concevoir les programmes envisagés et de les mettre sur pied? J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mr. Partridge: I recently co-authored a book entitled *The Geography of American Poverty*. I spoke about one of the biggest problems facing rural Canada, namely, the institutional problems. We need to rely on our institutions with the headwinds, which are blowing toward urban centres. We do not want a complete abandonment of rural Canada. How can we ensure that rural Canada can sustain itself, given these trends?

In near-term solutions, I would not go in the direction of a guaranteed income program. It would be much more successful with other kinds of supports. One support would be to support people to work through things such as child care. We talked about the challenges single women have with children; we should support more training opportunities. Another key problem, especially in rural areas if you have a family that is under a lot of financial stress, is transportation; finding innovative ways of getting low income workers to the job is another critical element. I would put more stress on work supports. One other work support I would mention is a refundable tax credit. If you are working at a low income, you get a refundable tax credit; in other words, you are subsidized to work.

The U.S. has had a mixed record in terms of poverty and has a higher poverty rate than Canada, but one of the successes it has had is the low-income tax credit where working low-income families get a significant tax credit. Those kinds of work-support programs should be put in place before some sort of annual guaranteed income.

Senator Peterson: I understand, other than the fact that when you set up the structure the people have to apply have difficulty in doing so. The programs often are so convoluted for them that by the time they receive a "yes," it is too late. These other matters may involve tax credits. That way would give them a hand up instead of a handout. That makes some sense. This is a difficult thing for people themselves to have to deal with.

Senator Callbeck: I have a supplementary on that refundable tax credit. You say if they are working, they get a refund whether they pay income tax or not? How does that work?

Mr. Partridge: If a low-income household has earned income, the family receives a cheque just like a tax refund.

Senator Callbeck: They must file?

Mr. Partridge: Yes.

The Chairman: There is one issue I wanted to raise with you. This committee has been well-known for some of the reports that it has put out over the years. We have been pretty activist when something goes wrong in our agricultural community.

M. Partridge : J'ai cosigné récemment un livre intitulé *The Geography of American Poverty*. J'ai parlé d'une des grandes difficultés auxquelles fait face le milieu rural du Canada, soit les problèmes institutionnels. Nous devons nous fier à nos institutions en tenant compte du sens du vent, qui souffle vers les centres urbains. Nous ne voulons pas abandonner entièrement le Canada rural. Comment nous assurer qu'il arrive perdurer, étant donné les tendances relevées?

Pour ce qui est des solutions à court terme, je n'opterais pas pour un programme de revenu garanti. D'autres formes d'appui seraient nettement plus fructueuses. Notamment, il pourrait s'agir de soutenir les gens avec des services comme la garde d'enfant. Nous avons parlé des difficultés qu'éprouvent les femmes seules ayant des enfants; nous devrions appuyer davantage les possibilités de formation. Autre grand problème, surtout dans les régions rurales si votre famille vit de graves difficultés financières : le transport, trouver des façons originales de faire en sorte que les travailleurs à faible revenu puissent se rendre au travail représente un autre élément capital. J'insisterais davantage sur les formes de soutien du travail. À ce titre, je mentionnerais aussi le crédit d'impôt remboursable. Si vous êtes un gagne-petit, vous obtenez un crédit d'impôt remboursable; autrement dit, vous êtes subventionné pour travailler.

Pour ce qui est de la pauvreté et du taux de pauvreté, par rapport au Canada, les États-Unis présentent un bilan mitigé, mais ils comptent tout de même parmi leurs succès le crédit d'impôt pour personne à faible revenu : les familles où le travail procure un revenu modeste ont droit à un important crédit d'impôt. Il faut mettre en place ce genre de programme de soutien du travail avant d'envisager quelque forme de revenu annuel garanti.

Le sénateur Peterson : Je comprends, sauf que, lorsque vous établissez la structure, les gens qui présentent une demande ont de la difficulté à le faire. Les programmes sont souvent si compliqués que le temps qu'il leur faut pour recevoir une réponse affirmative, il est trop tard. Les autres questions peuvent faire intervenir des crédits d'impôt. Ce serait un point d'appui mais pas une béquille. Cela a du sens. Il est difficile pour les gens de devoir composer avec cela.

Le sénateur Callbeck : J'ai une question supplémentaire à propos de ce crédit d'impôt remboursable. Vous dites que, dans la mesure où les gens travaillent, ils obtiennent un remboursement, qu'ils paient de l'impôt sur le revenu ou non? C'est bien cela?

M. Partridge : Si le ménage à faible revenu en question a touché des revenus, la famille reçoit un chèque, tout comme un chèque de remboursement d'impôt.

Le sénateur Callbeck : Il doit présenter une déclaration?

M. Partridge : Oui.

La présidente : C'est une question que je voulais soulever. Notre comité est bien connu pour certains des rapports qu'il a publiés au fil des ans. Nous sommes devenus assez militants dans les cas où les choses allaient mal dans notre communauté agricole.

This past year we heard about the crisis with our grains and oilseeds industry in Canada. Prior to that were the years of the BSE, the mad cow near disaster and our relationship with the United States.

At that time, we heard from a great number of witnesses from our rural areas across the whole country. There was a great deal of discussion about why we should have our own packing plants — some of them, not huge ones like the ones that govern our country in that product. As things settled down a bit, there was still a great deal of interest, particularly in western Canada and particularly in my own province, of having smaller companies that would do niche marketing, but would be there in case this happened again and the border was closed.

That has not happened. It is partly, I guess, because the governments involved have not really supported the notion that this was probably a good thing to do — not in great droves of companies across the country but nonetheless places where Canadian farmers and Canadian truckers and Canadian processors would have an opportunity to make a better living and also include more jobs.

I am not sure why it has not all happened; I know there is one in Senator Callbeck's province but it was on its way long before the crisis happened. There is one, finally, that will take place in Manitoba and there is another in British Columbia. In our province of Alberta, in my own city, there were people who wanted to do it and were prepared to raise money themselves but were not getting government support. Also, there are the two big companies, Cargill and Lakeside that are firmly entrenched in that area.

When we talk about "rural Canada" we are talking about getting more productive operations going that hopefully will keep our young people there and will be able to fill in when weather is bad, or whatever. How vigorously should we be promoting this?

I listened to all of you and there seemed to be a notion that we had to get other business out into this vast rural area. Here was an opportunity, I thought, to do this, but it has not happened. Does anyone have a comment on that?

Should we, as a national government have been saying that we would be part of the partnership, or certainly the provinces? Is that the way you have to get the business done?

Mr. Bruce: It is a tricky question. You are really talking about the willingness of an individual or a private enterprise to take a risk to start a business. Without knowing the details of the examples that you gave, I would assume that in some of those cases, people looked at the risk assessment attached to that business venture and decided that either they could not commit to it or they have committed to it but could not secure the financing through the banks, or whatever.

Durant la dernière année, nous avons entendu parler de la crise qui sévit dans notre industrie des grains et des oléagineux au Canada. Avant cela, il y a eu les années de l'ESB, la quasi-catastrophe de la vache folle, et notre relation avec les États-Unis.

À ce moment-là, nous avons entendu un grand nombre de témoins provenant des régions rurales de tout le pays. Nous avons beaucoup discuté des raisons pour lesquelles nous devrions avoir nos propres usines de conditionnement — dans certains cas... pas d'énormes usines comme celles qui gouvernent notre pays, en rapport avec ce produit. Une fois que les choses se sont calmées un peu, on s'est beaucoup intéressé, particulièrement dans l'ouest du Canada et particulièrement dans ma province à moi, à l'idée de voir de petites entreprises qui exploiteraient des créneaux sur le marché, mais qui seraient là au cas où un incident se produisait de nouveau et que la frontière était fermée.

Cela ne s'est pas produit. C'est attribuable en partie, j'imagine, au fait que les gouvernements n'ont pas vraiment appuyé l'idée que ce soit probablement la chose à faire — pas pour d'innombrables entreprises dans tout le pays, mais, néanmoins, là où les agriculteurs canadiens et les camionneurs canadiens et les transformateurs canadiens auraient l'occasion de mieux gagner leur vie, ce qui suppose un plus grand nombre d'emplois.

Je ne sais pas très bien pourquoi tout cela ne s'est pas produit; je sais qu'il y en a une dans la province du sénateur Callbeck, mais c'était en route bien avant que la crise ne se produise. Il y en a une, enfin, qui aura lieu au Manitoba, et une autre, en Colombie-Britannique. Dans notre province, l'Alberta, en ma ville à moi, il y a des gens qui voulaient et qui étaient prêts à amasser des fonds, mais qui n'ont pas obtenu l'appui du gouvernement. Il y a aussi les deux grandes entreprises, Cargill et Lakeside, qui sont bien enracinées dans ce secteur.

Quand nous parlons du « Canada rural », nous parlons d'y installer des exploitations plus productives qui, nous l'espérons, permettront aux jeunes d'y rester et pourront servir en cas de mauvais temps ou je ne sais quoi. Avec quel degré de vigueur faudrait-il que nous en fassions la promotion?

Je vous ai tous écoutés — il semble y avoir l'idée qu'il nous faut installer d'autres entreprises dans ce vaste secteur rural. Voici l'occasion de le faire, me suis-je dit, mais rien ne s'est fait. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire à ce sujet?

Aurait-il fallu que nous disions, en tant que gouvernement national, que nous sommes un élément de ce partenariat, ou certainement les provinces en sont un? Est-ce comme cela qu'il faut procéder?

M. Bruce : Voilà une question délicate. En réalité, il est question de la volonté d'une personne ou d'une entreprise privée d'assumer les risques nécessaires à la mise sur pied d'une entreprise. Sans avoir de précisions sur les exemples que vous avez donnés, je présumerais que, dans certains des cas, les gens ont regardé l'évaluation des risques rattachés au projet d'entreprise et décidé soit qu'ils ne s'y engageaient pas, soit qu'ils s'engageaient à cet égard, mais n'ont pas pu obtenir le financement bancaire voulu ou je ne sais quoi encore.

That raises the question of the appropriate role of the Community Futures Development Corporations and other publicly funded arms of our society that are set up to invest in relatively higher risk business ventures, particularly when financing is not available from the private sector banks. There could be two avenues that address your question: One, an assessment of the decision making processes and risk assessments that are made by applications to the Community Future Development Corporations and others. Is it too stringent? Are they not taking enough risks in investing in these businesses? Second, is there a sufficient pool of loan capital available to those Community Future Development Corporations to meet the demands of entrepreneurs coming forward with new ideas? I do know that in some areas in Canada, in New Brunswick in particular, funds were increased through the Atlantic Canada Opportunities Agency to the 10 CBDCs in the province to increase the size of their loan pool so that they could respond to increasing demands. I cannot comment if that has been the case at large across the country, but there have been those kinds of examples out there to look at that. It may be a question of being too conservative in our risk assessments.

Senator Callbeck: I have a couple of brief questions.

It seems that there is a lot more research or attention given to urban poverty than rural poverty by think tanks, researchers, and media, what have you. Why?

Second, how would you describe the difference between urban poverty and rural poverty? Is there a difference?

Mr. Partridge: In terms of the media, it is in the cities. Governments are headquartered in the cities, and the media pays attention to the things that are close to them, for example, the ministries. *The Globe and Mail* does not focus on rural poverty across the country. *La Presse* does not focus on it. That is the key reason. They focus on things they understand, which tend to be the urban centres.

In terms of poverty, the one big difference between urban and rural poverty is that urban poverty tends to be more concentrated in neighbourhoods. Poor people live in close proximity to one another. That is not the case in rural areas. The good news in terms of policy is that when you have concentrations of poverty, you get what urban economists call "peer effects." If your neighbours do not have jobs and are not regularly working, you do not build this culture where everyone goes to work. You get adverse peer effects. In terms of rural areas, those kinds of peer effects are probably less strong because you do not have the geographic concentration of it. Though rural areas are facing many problems, they do not face that major problem that we would see, for example, in the core of Toronto.

Cela nous amène à nous interroger sur le rôle que devraient jouer les sociétés d'aide au développement des collectivités et d'autres organismes financés à même les deniers publics, au sein de notre société, qui sont conçus pour investir dans des projets d'entreprise relativement risqués, particulièrement là où les membres du secteur privé ne sont pas prêts à accorder le financement. Il y a deux façons possibles d'aborder votre question : d'abord, il y a l'évaluation des processus décisionnels et l'évaluation de risque réalisée par la voie d'une demande présentée à une société d'aide au développement des collectivités ou à d'autres organismes. Est-ce trop difficile? N'y a-t-il pas suffisamment de risques à investir dans ces entreprises? Ensuite, y a-t-il un bassin suffisant de capital destiné aux prêts qu'ont consentis les sociétés d'aide au développement des collectivités en question, en vue de répondre aux exigences des entrepreneurs qui présentent des idées nouvelles? Je sais que, dans certaines régions du Canada, et en particulier au Nouveau-Brunswick, les fonds destinés aux dix SADC de la province, par l'entremise de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, ont été majorés, de manière à faire grossir le bassin de crédit en réaction aux exigences accrues. Je ne saurais dire que cela s'est fait dans tout le pays, mais il existe des exemples du genre qu'on peut étudier. Il y a aussi la question des évaluations du risque qui peuvent être trop prudentes.

Le sénateur Callbeck : J'ai quelques questions rapides à poser.

Il me semble que les groupes de réflexion, les chercheurs et les médias, notamment, ont consacré davantage d'attention ou de recherche à la pauvreté en milieu urbain. Pourquoi?

Ensuite, quelle est selon vous la différence entre la pauvreté urbaine et la pauvreté rurale? Y a-t-il une différence?

M. Partridge : Pour ce qui est des médias, il faut dire qu'ils se trouvent dans les villes. Le siège du gouvernement se trouve dans les villes, et les médias prêtent attention aux choses qui se déroulent tout près, par exemple dans les ministères. Le *Globe and Mail* ne se concentre pas sur la question de la pauvreté rurale partout au Canada. *La Presse* non plus. C'est la raison principale. Ils se concentrent sur des choses qu'ils comprennent, ce qui a tendance à toucher les centres urbains.

Pour ce qui est de la pauvreté, la grande distinction entre la pauvreté en milieu urbain et la pauvreté en milieu rural, c'est que la première a tendance à être davantage concentrée dans des quartiers. Les gens habitent près les uns des autres. Ce n'est pas le cas en milieu rural. La bonne nouvelle, du point de vue de la politique à adopter, c'est que là où il y a des concentrations de pauvreté, il y a cette influence des pairs suivant le raisonnement des spécialistes en économie urbaine. Si vos voisins n'ont pas de travail et que vous ne travaillez pas régulièrement non plus, vous n'allez pas façonner cette culture où tout le monde travaille. Il y a pression négative des pairs. Pour ce qui est des régions rurales, cette forme de pression des pairs est probablement moins marquée parce que la pauvreté est davantage « étalée » sur le plan géographique. Les gens des régions rurales font face à de nombreuses difficultés, mais ils ne se retrouvent pas devant le grand problème que l'on constate, par exemple, au centre-ville de Toronto.

[*Translation*]

Mr. Jean: There is a huge difference between urban poverty and rural poverty, and this difference is linked a number of factors. Rural poverty is often hidden. I have had occasion to visit the beautiful region of Charlevoix, Quebec. It is a tourist area, attractive, not far from Quebec City. There is a lot of poverty in that region, but it is hidden. Rural poverty is often less visible because of the informal economy. There are mutual help systems, social networks, which keep it from being as visible as it is in the city.

One should never encourage poverty, but there are poor people in the rural areas who manage to achieve a certain quality of life because of these networks. Of course, none of this can be quantified. It does not appear in the official statistics or on the ground, but it is there nonetheless. It is what I see.

[*English*]

Mr. Bruce: You are right. Most of the major studies and analyses on poverty have an urban focus. The Canadian Council on Social Development had a major landmark study that it released in 2000, and it was almost exclusively profiling the major urban centres and the specific features of poverty among different demographic subpopulations.

What we see in rural poverty from an analytical point of view tends to be less global and comparative and more in terms of "this is what is going on in this specific community"; or "this is what is going on with Aboriginals living on First Nation reserves," and so on. We tend not to get the full snapshot.

I would agree with my colleagues on what is different about rural poverty. In general, the types of people who find themselves in poverty are more or less the same: single mothers, seniors, and so on. The depth might be a bit different, but the coping mechanisms and the visibility are very different. In rural places, people who find themselves in poverty do tend to have assets, but they may have absolutely no income at all.

Senator Mahovlich: There is more crime.

Mr. Bruce: More crime in urban areas is a response.

Senator Mahovlich: Why is that?

Mr. Bruce: It is a coping mechanism, in some cases.

The Chairman: Thank you very much. This has been a very worthwhile and interesting session.

Senator Segal: Yes, it has been excellent.

The Chairman: It is quite different from previous sessions. The three of you have brought, each in your own special way, a different perspective to the task that is evolving. Thank you for coming, and who knows, maybe next year we may want to have another chat with you as we move along on what is a difficult but much needed road.

[*Français*]

M. Jean : Il y a une grande différence entre la pauvreté urbaine et la pauvreté rurale, et elle est liée à plusieurs facteurs. La pauvreté rurale est souvent cachée. J'ai eu l'occasion de visiter la belle région de Charlevoix au Québec. C'est une région touristique, attrayante, près de la ville de Québec. Il y a beaucoup de pauvreté dans cette région, mais elle est cachée. Souvent, la pauvreté rurale est moins visible à cause de l'économie informelle. De ce fait, il y a des systèmes d'entraide, des réseaux sociaux, qui empêchent qu'elle soit visible comme en ville.

On ne doit pas encourager la pauvreté, mais les pauvres en région rurale, il existe un groupe, qui arrive à avoir une qualité de vie à cause de ces réseaux. Tout cela n'est pas quantifiable. Cela n'apparaît pas dans les statistiques officielles, ni sur le terrain, mais c'est là quand même. C'est ce que j'observe.

[*Traduction*]

M. Bruce : Vous avez raison. La plupart des analyses et des études d'envergure sur la pauvreté sont centrées sur le milieu urbain. Le Conseil canadien de développement social est à l'origine d'une étude qui fait autorité en la matière, étude publiée en 2000, et qui portait presque entièrement sur les grands centres urbains et sur les aspects précis de la pauvreté parmi divers sous-groupes démographiques.

Dans le cas de la pauvreté en milieu rural, les résultats des analyses tendent à être moins globaux et comparatifs, à faire voir davantage que « ceci se passe dans cette communauté particulière » ou encore « voici ce qui arrive aux Autochtones qui habitent dans les réserves » et ainsi de suite. Nous n'avons pas droit au tableau d'ensemble.

Je suis d'accord avec mes collègues pour ce qui est des éléments distinctifs de la pauvreté en milieu rural. En règle générale, les gens pauvres sont plus ou moins les mêmes : mères seules, personnes âgées et ainsi de suite. La profondeur diffère peut-être un peu, mais les mécanismes d'adaptation et la visibilité ne sont pas du tout les mêmes. En milieu rural, les pauvres ont tendance à avoir des biens à leur disposition, mais ils peuvent n'avoir absolument aucun revenu.

Le sénateur Mahovlich : Il y a plus de criminalité.

M. Bruce : L'accroissement de la criminalité en milieu urbain est une réaction.

Le sénateur Mahovlich : Pourquoi?

M. Bruce : C'est un mécanisme d'adaptation, dans certains cas.

La présidente : Merci beaucoup. Voilà une séance qui a été très utile et très intéressante.

Le sénateur Segal : Oui, c'était excellent.

La présidente : C'était très différent des séances précédentes. Chacun à sa façon particulière, vous avez, tous les trois, présenté un point de vue différent sur la tâche qui évolue. Merci d'être venus comparaître et, qui sait? l'an prochain peut-être, nous pourrons nous entretenir avec vous encore, quelque part sur ce chemin difficile, mais tout à fait nécessaire que nous parcourons.

Thank you very much, colleagues. We will meet again next week.

The committee adjourned.

Merci beaucoup, chers collègues. Nous nous réunirons de nouveau la semaine prochaine.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 24, 2006

As an individual:

Jim Sentance, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island.

As a panel:

Canadian Sugar Institute:

Sandra Marsden, President.

Rogers Sugar Canada:

Daniel Lafrance, Vice-President and Chief Financial Officer.

Thursday, October 26, 2006

As an individual:

Bruno Jean, Canada Research Chair in Rural Development, Université du Québec à Rimouski;

David Bruce, Director, Rural and Small Town Programme, Mount Allison University;

Mark Partridge, Adjunct Professor, Department of Agricultural Economics, University of Saskatchewan.

TÉMOINS

Le mardi 24 octobre 2006

À titre personnel :

Jim Sentance, professeur agrégé, Département des science économiques, Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Table ronde :

Institut canadien du sucre :

Sandra Marsden, présidente.

Rogers Sugar Canada :

Daniel Lafrance, vice-président et directeur financier.

Le jeudi 26 octobre 2006

À titre personnel :

Bruno Jean, titulaire, Chaire de recherche du Canada e développement rural, Université du Québec à Rimouski;

David Bruce, directeur, Programme de recherche sur les localité rurales et les petites villes, Université Mount Allison;

Mark Partridge, professeur adjoint, Département d'économi agricole, Université de la Saskatchewan.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, October 31, 2006
Thursday, November 2, 2006 (in camera)
Tuesday, November 7, 2006
Thursday, November 9, 2006

Issue No. 10

Eighth, ninth, tenth and eleventh meetings on:

Rural poverty in Canada

and

Fourteenth meeting on:

Present state and future of agriculture and forestry in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 31 octobre 2006
Le jeudi 2 novembre 2006 (à huis clos)
Le mardi 7 novembre 2006
Le jeudi 9 novembre 2006

Fascicule n° 10

Huitième, neuvième, dixième et onzième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

et

Quatorzième réunion concernant :

L'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

44250-44272-44276

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*October 31, 2006*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Milne (*November 1, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Milne est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 31 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 1er novembre 2006*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 31, 2006
(20)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:02 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Christensen, Fairbairn, P.C., Gustafson, Milne, Segal and Tkachuk (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

WITNESSES:

As an individual:

Harry Cummings, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph;

Anthony Fuller, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

Messrs. Cummings and Fuller each made a statement and together responded to questions.

At 8:58 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 2, 2006
(21)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:03 a.m., in camera, this day, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Christensen, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mercer, Mitchell, Oliver and Peterson (8).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 31 octobre 2006
(20)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Christensen, Fairbairn, C.P., Gustafson, Milne, Segal et Tkachuk (7).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Harry Cummings, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph;

Anthony Fuller, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph;

MM. Cummings et Fuller font une déclaration et répondent aux questions.

À 20 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 2 novembre 2006
(21)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 3, à huis clos, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Christensen, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mercer, Mitchell, Oliver et Peterson (8).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)*

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:00 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, November 7, 2006
(22)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:06 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mercer, Mitchell, Peterson and Tkachuck (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

WITNESSES:

C.D. Howe Institute:

Finn Poschmann, Director of Research.

As an individual:

Michael Goldberg, Chair, First Call: BC Child and Youth Coalition (by video conference).

Mr. Poschmann made a statement and answered questions.

At 8:07 p.m., the committee suspended.

At 8:13 p.m., the committee resumed.

Mr. Goldberg made a statement and answered questions.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)*e*) du Règlement, le comité examine le projet d'ordre du jour.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)*e*) du Règlement, le comité examine le projet d'ordre du jour.

À 10 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 7 novembre 2006
(22)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 6, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mercer, Mitchell, Peterson et Tkachuck (7).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du comité*).

TÉMOINS :

Institut C.D. Howe :

Finn Poschmann, directeur de la recherche.

À titre personnel :

Michael Goldberg, président, First Call : BC Child and Youth Coalition (par vidéoconférence).

M. Poschmann fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 7, le comité suspend ses travaux.

À 20 h 13, le comité reprend ses travaux.

M. Goldberg fait une déclaration et répond aux questions.

At 9:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 9, 2006
(23)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:07 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver and Peterson (7).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. *(For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.)*

WITNESSES:

As an individual:

Peter Apedaile, Professor Emeritus, Department of Rural Economy, University of Alberta;

Bill Reimer, Professor, Department of Sociology and Anthropology, Concordia University .

Messrs. Apedaile and Reimer each made a statement and together answered questions.

At 10:06 a.m., the committee suspended.

At 10:10 a.m., the committee resumed its meeting in camera pursuant to rule 92(2)(e) to consider its draft agenda.

At 10:29 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 21 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 9 novembre 2006
(23)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 7, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver et Peterson (7).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 des délibérations du comité.*).

TÉMOINS :

À titre personnel :

Peter Apedaile, professeur émérite, Département de l'économie rurale, Université de l'Alberta;

Bill Reimer, professeur, Département de sociologie et d'anthropologie, Université Concordia.

MM. Apedaile et Reimer font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 6, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 10, le comité se réunit à huis clos, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, en vue d'examiner le projet d'ordre du jour.

À 10 h 29, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 31, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:02 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn *(Chairman)* in the chair.

The Chairman: Good evening honourable senators and witnesses, and good evening to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of the rural poor has been largely ignored by policy-makers and politicians. Until the end of the year, our committee will hear from a variety of different witnesses who will give us an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities all across this country next year.

To date, the committee has learned that rural poverty is a multi-faceted problem. The rural poor suffer disparities in income, access to services, economic opportunities and health outcomes. Today's witnesses are from the University of Guelph, which is well known both in and outside of our country for its focus on rural and agricultural issues.

Professor Anthony Fuller, who is semi-retired — but probably not — has devoted his career as a geographer to researching issues around rural community development, the provision of social services in rural areas, rural restructuring and rural transportation.

Professor Harry Cummings is also a geographer. His research focuses on rural and regional economic development, and on developing methods for evaluating government programs. Mr. Cummings has recently been involved in a province-wide study of Ontario's agriculture and rural economy, which will be helpful to this committee.

I welcome you both. We have two hours tonight with our witnesses. I invite my colleagues to keep their questions as brief as possible in order to allow the witnesses to respond as fully as they wish, and for every one to be able to contribute to the discussion of this particular meeting.

Harry Cummings, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph, as an individual: Thank you, I am pleased to be able to present tonight on important issues concerning rural poverty in Canada.

I started my career in Ottawa with the Canada Council on Rural Development, advising the Ministry of Forestry and Rural Development in the 1970s on regional and rural issues. To some degree, I return today, some 25 years later, still focused on the rural question.

The Chairman: Who was that minister?

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 31 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 2 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada et faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Joyce Fairbairn *(présidente)* occupe le fauteuil.

Le président : Bonsoir honorables sénateurs et témoins, et bonsoir à tous ceux qui regardent notre Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. En mai dernier, ce comité a été autorisé à examiner la pauvreté rurale au Canada et à faire rapport à ce sujet. Durant trop longtemps, la condition des pauvres en milieu rural a été largement ignorée par les décideurs et les politiciens. Jusqu'à la fin de l'année, notre comité entendra divers témoins qui nous donneront un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ce travail servira ensuite de base pour la tournée des collectivités rurales à la grandeur du pays par le comité, qui est prévue pour l'année prochaine.

Jusqu'ici, le comité a appris que la pauvreté rurale est un problème à facettes multiples. Les pauvres en milieu rural sont victimes d'écarts de revenus, de disparités au niveau de l'accès aux services, des possibilités économiques et des résultats pour la santé. Les témoins d'aujourd'hui viennent de l'Université de Guelph, qui est bien connue au pays et à l'étranger pour l'intérêt qu'elle porte aux questions rurales et agricoles.

Le professeur Anthony Fuller, qui est semi-retraité — mais probablement pas — a consacré sa carrière de géographe à l'étude de questions entourant le développement des collectivités rurales, la fourniture de services sociaux en région urbaine, la restructuration rurale et les transports ruraux.

Le professeur Harry Cummings est également géographe. Ses recherches se concentrent sur le développement économique rural et régional, et sur l'élaboration de méthodes d'évaluation des programmes gouvernementaux. M. Cummings a récemment participé à une étude de l'agriculture et de l'économie rurale à la grandeur de l'Ontario, qui sera utile à ce comité.

Je vous souhaite la bienvenue à tous les deux. Nous disposons de deux heures ce soir avec nos témoins. J'invite mes collègues à poser des questions aussi brèves que possible afin de permettre aux témoins de répondre aussi complètement qu'ils le souhaitent, et que chacun puisse contribuer à la discussion de cette réunion particulière.

Harry Cummings, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph, à titre personnel : Merci, je suis ravi de pouvoir faire une présentation ce soir sur des questions importantes concernant la pauvreté rurale au Canada.

Ma carrière a débuté à Ottawa, au Conseil canadien de l'aménagement rural, à titre de conseiller du ministre des Forêts et du Développement rural dans les années 1970 en matière de questions régionales et rurales. Dans une certaine mesure, je suis de retour aujourd'hui, quelque 25 années plus tard, toujours intéressé par les questions rurales.

Le président : Qui était le ministre?

Mr. Cummings: I could not tell you the name of the minister of the day. There were some incredibly strong people at the time, and there were probably a number of ministers during that period.

I return today to address some of the issues around rural poverty, drawing on that experience and a lot of experience in between. Mr. Fuller and I have had a chance to work together on many occasions and share opinions. We hope that we can complement our story lines by covering the spectrum of issues that one faces while living in rural poverty. I will provide more of an overview and Mr. Fuller will focus on a particular issue with respect to rural poverty.

The committee provided me with a number of questions and I have structured my presentation around them. They focused on definitions of "rural" and "poverty," the role of agriculture in rural poverty and other particular strategies and policies that might address rural poverty issues.

First, there is no one measure of poverty. I see poverty as a multi-faceted phenomenon that affects people in many ways, not just in the income they earn but in the lives that they live. If we turn to income, there are three commonly used definitions of poverty in the Canadian context: the low-income cut-off, the low-income measure and the market-based measure. On two of those three measures, rural Canadians are not as well off as urban Canadians, in the general way of speaking.

Rural poverty is associated with the characteristics of particular groups who live and work in rural areas to the extent that they can, and their characteristics make it particularly difficult for them to make ends meet in a rural setting. Those groups would include single female-headed households, in particular, and women in general. If you are a senior and a woman, or if you are a woman employed in the workforce, or if you are a single female or, indeed, any single individual in a household, then you are more likely to be poorer than someone else. Immigrants who choose to settle in rural areas also are more likely to have difficulty finding jobs and are more likely to be unemployed.

Aboriginal Canadians are associated with remote and rural locations — by "remote," I mean not adjacent to metropolitan centres. I am working with the Chippewas of Nawash at Cape Croker, which is 40 kilometres to the nearest hospital and 80 kilometres to the nearest old folks home. Looking after the needs of that community means that there is a significant transportation cost incurred by that community to try to provide reasonable services. In that case, there is some assistance provided; but in many rural communities, getting to those services if you are a senior, involves costs and difficulties that may mean, on many occasions, that you simply do not use the service that is available. Children are less likely to have services. In Ontario, we have the Early Years Centres that serve

M. Cummings : Je ne pourrais vous dire le nom du ministre alors. Il y avait des personnalités incroyablement fortes à l'époque, et il y a probablement eu plusieurs ministres durant cette période.

Je reviens aujourd'hui pour parler de certaines des questions entourant la pauvreté rurale, en mettant à contribution l'expérience acquise alors et toute celle acquise depuis. M. Fuller et moi avons eu la possibilité de travailler ensemble à de nombreuses occasions et de partager nos opinions. Nous espérons pouvoir complémenter nos biographies en couvrant le spectre des problèmes auxquels on doit faire face en vivant dans la pauvreté rurale. Je vais plutôt faire un exposé tandis que M. Fuller se concentrera sur un problème particulier lié à la pauvreté rurale.

Le comité m'a soumis un certain nombre de questions et j'ai structuré ma présentation en conséquence. Il s'est concentré sur les définitions des termes « rural » et « pauvreté », le rôle de l'agriculture dans la pauvreté rurale, et d'autres stratégies et politiques particulières qui pourraient résoudre certains problèmes de pauvreté rurale.

En premier, il n'y a pas qu'une seule mesure de la pauvreté. Celle-ci m'apparaît comme un phénomène à facettes multiples qui touchent les personnes de nombreuses façons différentes, non seulement dans leurs revenus, mais également dans leur qualité de vie. Si nous nous tournons vers le revenu, il y a trois définitions de la pauvreté qui sont couramment utilisées au Canada : le seuil de faible revenu, la mesure de faible revenu, et la mesure en fonction du marché. Selon deux de ces trois mesures, les Canadiens des milieux ruraux ne sont pas aussi bien nantis que ceux des milieux urbains, pour parler en termes généraux.

La pauvreté rurale est associée aux caractéristiques de groupes particuliers qui vivent et travaillent dans des régions rurales dans la mesure du possible, et leurs caractéristiques font qu'il est particulièrement difficile pour eux de joindre les deux bouts en milieu rural. Ces groupes incluraient les femmes monoparentales, en particulier, et les femmes en général. Si vous êtes une personne âgée et une femme, une femme dans la population active, une femme célibataire ou un célibataire dans un ménage, il est probable que vous êtes plus pauvre que quelqu'un d'autre. Les immigrants qui s'installent dans des régions rurales éprouveront probablement plus de difficulté à trouver un emploi.

Les Canadiens autochtones sont associés aux régions éloignées et rurales — par « éloignées », je veux dire non voisines des centres urbains. Je travaille avec les Chippewas de la bande de Nawash à Cape Croker, qui se trouve à 40 kilomètres de l'hôpital le plus proche, et à 80 kilomètres de la résidence pour personnes âgées la plus proche. Pour satisfaire à ces besoins, cette collectivité doit faire des dépenses de transport importantes afin de fournir des services raisonnables. Dans ce cas, une certaine aide est fournie; mais dans de nombreuses collectivités rurales, si vous êtes une personne âgée, l'accès à ces services implique des dépenses et des difficultés telles que, souvent, vous n'utilisez pas les services disponibles tout simplement. Les enfants profiteront moins probablement des services. En Ontario, nous avons les Early

children under five. There is no access to this program in remote rural communities because it only exists in urban centres, remote from where I may live. If I am an adult in need of counselling assistance for health or mental issues, then I have to travel out of my community to an urban centre, incur the costs associated, and the inconvenience of accessing that service. Many times, that means I do not use the service or I use it rarely.

Individuals in the resource-based sectors face cyclical incomes. We have price fluctuations and boom and bust economies. People on farms and resource-based sectors suffer when prices go up and down, largely beyond their control, because they are in sectors where prices are dictated by international trade.

There are groups associated with certain kinds of services that we take for granted, for example, education. The education level of rural people is generally lower and they are less likely to go to university. Youth are more likely to leave; rural out-migration is associated with rural areas. Health services, legal services, and multicultural services for immigrants are more difficult to access in a rural community setting.

The major characteristic of what makes rural living unique is distance. By living in a particular location, we have a set of characteristics that makes us rural and affects the lives we lead. Being remote and rural leads to, and is associated with, lower education levels; poorer health; lower wages for women; fewer services for immigrants; fewer services for seniors; and, fewer services for children, particularly those under five years of age. You are "rural" by definition if you are remote, isolated, and experiencing lower levels of wages and fewer services. This is all part of the rural picture.

In terms of defining poverty, then, we need a composite picture. I am thinking of an index that would combine health, education, income, work and demographic characteristics of the population.

I am reminded of my early days in Ottawa when ARDA was involved with programs associated with poverty and income issues. We produced maps of indicators of disadvantage and from that mp identified communities where we needed to target our programming. Mapping of poverty levels on a composite map made up of a variety of factors is the way I would identify poverty. We would include social and economic indicators and a variety of associated factors.

With regard to farming and poverty, a small percent of rural is agriculture, although if we look at, to use economic jargon, the multiplier effect of rural is much more important. In a rural county like Huron County in Ontario, we have an agricultural economy that generates over $2 billion a year in revenues based

Years Centres qui s'occupent des enfants de moins de cinq ans. Les collectivités rurales éloignées n'ont pas accès à ce programme parce qu'il n'existe que dans les centres urbains, ce qui peut être loin de mon lieu de résidence. Si je suis un adulte qui a besoin de counseling en matière de santé ou de santé mentale, je dois partir de ma collectivité pour me rendre dans un centre urbain, et assumer les frais de déplacement et les inconvénients d'avoir accès au service. Souvent, cela signifie que je n'utilise pas le service ou que je ne l'utilise que rarement.

Les personnes appartenant aux secteurs basés sur les ressources ont des revenus cycliques. Nous avons des fluctuations de prix et une économie avec des hauts et des bas. Les personnes qui vivent dans des exploitations agricoles et dans des secteurs basés sur les ressources sont éprouvées quand les prix montent et descendent, en grande partie en raison de circonstances indépendantes de leur volonté, parce qu'elles se trouvent dans des secteurs où les prix sont fixés par le commerce international.

Certains groupes sont associés avec certains types de services que nous tenons pour acquis, par exemple l'éducation. Le niveau d'éducation des personnes en milieu rural est généralement moins élevé, et elles ont moins tendance à aller à l'université. Les jeunes ont plus tendance à partir; l'émigration rurale est associée aux régions rurales. Les services de santé, les services juridiques et les services multiculturels pour les immigrants sont plus difficilement accessibles dans une collectivité rurale.

La principale caractéristique distinctive du milieu rural est la distance. En demeurant à un endroit particulier, nous avons un ensemble de caractéristiques qui fait de nous des ruraux et se répercute sur notre mode d'existence. Être éloigné et vivre en milieu rural mène à une scolarisation plus faible, à une moins bonne santé, à des salaires moins élevés pour les femmes, à des services plus restreints pour les immigrants, les personnes âgées et les enfants, particulièrement ceux de moins de cinq ans, et est associé à cette situation. Par définition, vous vivez en milieu « rural » si vous vivez dans un milieu éloigné et isolé où les salaires sont plus bas et les services moins nombreux. Tout cela fait partie de la vie en milieu rural.

Pour ce qui est de définir la pauvreté, il nous faut donc un tableau mixte. Je pense à un indice qui combinerait les caractéristiques de la population relatives à la santé, l'éducation, le revenu, le travail et la démographie.

Je me souviens de mes premières années à Ottawa où l'ARDA participait à des programmes concernant les problèmes de pauvreté et de revenu. Nous avons produit des cartes d'indicateurs de désavantages qui nous ont permis d'identifier les collectivités sur lesquelles il fallait cibler nos programmes. Cartographier les niveaux de pauvreté sur une carte mixte basée sur divers facteurs est la façon de localiser la pauvreté. Nous y incluions des indicateurs sociaux et économiques et divers facteurs connexes.

Concernant l'agriculture et la pauvreté, un faible pourcentage de la population rurale se consacre à l'agriculture mais, pour utiliser un jargon économique, l'effet multiplicateur de l'aspect rural est beaucoup plus important. Dans un comté rural, comme le comté de Huron en Ontario, nous avons une économie agricole

on $600,000 a year in sales, a multiplier of two, three or four depending on where you live. The 20 per cent of people who work in the farm sector along with the 20 per cent who are supported by work in the farm sector, indicate communities where agriculture is still a mainstay. Those are not all counties or areas in Ontario, but indeed many areas are like that.

Within that group, we find that even with those significant levels of employment, the population of farming is aging. The statistics show that 20 per cent of operators were under 35 years of age in 1991 and only 12 per cent were under 35 years of age in 2001. We have an aging farm population that is not attracting young people for a variety of reasons. In many cases, I find farmers telling their children not to farm because they would not like their children to have the life that they have had. I constantly hear this story from people who are struggling to make ends meet in the farm setting. Less than 20 per cent report the majority of their income from farming. That means over 80 per cent report significant levels of off-farm income yet our agricultural, social and economic policies tend to ignore this new agricultural reality.

Farming is seen as a life with few prospects where depression, crisis and/or debt seriously impact many farm families. Youth are discouraged from entering the business and off-farm work is a mainstay. I am sure you have all heard farmers work off the farm in order that they can spend the money on the farm. In that way, the farmer keeps the farm running.

We need those part-time farmers or farmers with off-farm income because they are still stewards of our land. Agricultural land is the backbone of much of our rural society. Certainly, if you look at our southern Ontario and southern Canadian landscape, it is hard to imagine a landscape without agriculture. We need to support that work. Those people cannot invest in the future because of the high costs of new land, new equipment and capital. They lack the security in a boom and bust economy; the security of future income to allow them to make investments that they feel they can pay off. The exception might be dairy farmers where they receive a monthly cheque and have a high quota. A friend of mine and his wife, their daughter and her husband carry a mortgage of $1.75 million on their property. It is a 200-acre dairy farm in Huron County. In order to have a future they felt they had to expand and go high-tech and now they have a huge mortgage on that property.

I should not forget the current crises associated with avian flu, BSE and other crises that affect our sectors so desperately.

qui génère des recettes de plus de 2 milliards de dollars par année basées sur 600 000 $ de ventes par année, un multiplicateur de deux, trois ou quatre selon l'endroit où vous vivez. Les quelques 20 p. 100 des personnes qui vivent dans le secteur agricole ainsi que les 20 p. 100 qui vivent d'un travail dans le secteur agricole correspondent à des collectivités où l'agriculture reste le soutien principal. Ce n'est pas le cas de tous les comtés ou de toutes les régions de l'Ontario, mais néanmoins c'est le cas de plusieurs.

Dans ce groupe, même avec ces niveaux d'emploi élevés, la population agricole vieillit. Les statistiques montrent que 20 p. 100 des exploitants avaient moins de 35 ans en 1991 et que seulement 12 p. 100 avaient moins de 35 ans en 2001. Nous avons une population agricole vieillissante qui n'attire pas les jeunes pour diverses raisons. Souvent, les agriculteurs disent à leurs enfants de ne pas devenir des agriculteurs parce qu'ils ne voudraient pas qu'ils aient le genre de vie qu'ils ont connu. C'est une situation que je constate régulièrement chez des gens qui ont de la difficulté à joindre les deux bouts dans une exploitation agricole. Dans moins de 20 p. 100 des cas la plus grande partie du revenu provient de l'exploitation agricole. Cela signifie que plus de 80 p. 100 déclarent des revenus non agricoles importants, mais nos politiques agricoles, sociales et économiques ont tendance à ne pas tenir compte de cette nouvelle réalité agricole.

L'agriculture est perçue comme une vie où il y a peu d'avenir et où la dépression, les crises et/ou les dettes perturbent gravement de nombreuses familles. On décourage les jeunes de s'y lancer, et le travail non agricole devient le soutien principal. Je suis sûr que vous avez tous entendu parler d'agriculteurs qui travaillent en dehors de leur ferme pour pouvoir y investir leur revenu. C'est ainsi qu'ils peuvent continuer à exploiter leur ferme.

Nous avons besoin de ces exploitants agricoles à temps partiel ou avec des revenus non agricoles parce qu'ils restent les intendants de nos terres. Les terres agricoles sont l'ossature d'une grande partie de notre société rurale. Si vous examinez le paysage du sud de l'Ontario et du sud du Canada, on peut difficilement l'imaginer sans agriculture. Il faut appuyer cette activité. Ces personnes ne peuvent investir pour plus tard à cause du coût élevé des nouvelles terres, du nouvel équipement et du capital. Dans une économie avec des hauts et des bas, la sécurité leur fait défaut, celle d'un revenu futur qui leur permettrait de faire des investissements qu'ils se sentiraient capables de rembourser. L'exception pourrait être les producteurs laitiers, qui reçoivent un chèque mensuel et ont un quota élevé. L'un de mes amis et sa femme, leur fille et son mari ont une hypothèque de 1,75 million de dollars sur leur propriété. C'est une exploitation laitière de 200 acres dans le comté de Huron. Pour avoir un avenir, ils ont conclu qu'il leur fallait s'agrandir et investir dans la haute technologie, et maintenant ils ont une énorme hypothèque sur cette propriété.

Je ne dois pas oublier les crises actuelles liées à la grippe aviaire, l'ESB et d'autres crises qui perturbent nos secteurs si désespérément.

Short-term poverty and farming is affected by climate, commodity prices, emerging concerns about the safety of our food system and the food that is in it. While farmers depend on off-farm income, communities change, factories close; jobs move out and affect the viability of the agricultural community because the off-farm work opportunities are removed.

When we look at long-term issues of poverty in agriculture, we think about a cost-price squeeze with costs going up at a rate that is not supported by the margins we gain on the sale of our commodities. That contributes to the growing size of commercial operations. Large commercial farms are viewed as being the only way that the people see the prospects of some day earning enough to support the family with farm income.

We have the cost of capital and the cost of land. The Toronto green belt and associated activity is largely about land prices that have been driven through the roof. This means that I cannot buy the land to farm and make enough to pay off the debt. I have to somehow rent or inherit land and then find my way around the planning legislation to do that.

The significant costs associated with the agricultural business for land, equipment and buildings keeps pushing people in two directions. People are forced to move to smaller, part-time operations or to very large commercial operations, where they rent land, equipment and buildings because they cannot afford to buy. There is also the increasing globalization of the agricultural sector such that Ontario and Canada compete against the world in a policy environment that is far from a level playing field. Countries set policies and we are left to negotiate the appropriate arrangements for our agricultural communities in the face of persistent policies that seem to favour other countries and other opportunities.

Rural is not an absolute condition but a continuum. We need to be sensitive in general to the place in which people live and perform virtually all our work, not just in agriculture and social policy. To some degree, this chart, extracted from Statistics Canada that continuum. You will see that we have rural northern, rural non-metropolitan adjacent regions, and rural metropolitan adjacent regions. There might be growth in one area but there is also out-migration from the non-metropolitan regions.

There is migration from the city to the rural metro-adjacent regions as people look for nice places to live in the countryside. Of course, the planners and the farmers and the non-farm residents end up fighting with planning commissions over the right to farm, land use policies, and working conditions. Indeed, it is not one place but rather it is a continuum from large metropolitan to

La pauvreté à court terme et l'agriculture sont touchées par le climat, le cours des produits de base, les préoccupations naissantes concernant la sécurité de notre système alimentaire et de la nourriture qui s'y trouve. Alors que les agriculteurs dépendent d'un revenu non agricole, que les collectivités sont bouleversées et que les usines se ferment, les emplois déménagent et perturbent la viabilité de la collectivité agricole parce que les possibilités d'emploi non agricole sont supprimées.

Quand nous examinons les problèmes de pauvreté à long terme dans l'agriculture, nous pensons à une compilation constituée par une augmentation des coûts, sans augmentation comparable de notre marge de profit sur la vente de nos produits. Cela contribue à faire croître les exploitations commerciales. Les grandes exploitations agricoles commerciales semblent être les seules pouvant permettre un jour des revenus suffisamment élevés pour faire vivre la famille des revenus de la ferme.

Il y a le coût du capital et le coût des terres. La ceinture verte de Toronto et l'activité connexe sont surtout le résultat du prix des terres, qui a grimpé en flèche. Cela signifie que je ne peux acheter une terre agricole et en tirer un revenu suffisant pour rembourser ma dette. Je dois louer ou hériter la terre, et ensuite contourner la législation sur la planification.

Les coûts importants des terres, de l'équipement et des bâtiments dans le secteur agricole orientent les personnes dans deux directions. Les gens doivent s'orienter vers des exploitations à temps partiel plus petites ou vers de très grandes exploitations commerciales, où ils louent les terres, l'équipement et les bâtiments parce qu'ils n'ont pas les moyens de les acheter. Il y a également la mondialisation croissante du secteur agricole, qui fait que l'Ontario et le Canada sont en concurrence avec le reste du monde dans un environnement moins qu'équitable. Les pays établissent des politiques et nous n'avons plus qu'à négocier des arrangements appropriés pour nos collectivités agricoles vi-à-vis de politiques persistantes qui semblent favoriser d'autres pays et d'autres débouchés.

La vie rurale n'est pas une condition absolue, mais un continuum. Nous devons être sensibilisés en général aux endroits où des personnes vivent et font pratiquement tout notre travail, et non seulement en matière d'agriculture et de politique sociale. Dans une certaine mesure, ce graphique a extrait ce continuum des données de Statistique Canada. Vous y voyez des régions rurales nordiques, des régions rurales voisines de régions non métropolitaines et des régions rurales voisines de régions métropolitaines. Il peut y avoir une croissance dans une zone, mais il y a également une émigration à partir des régions non métropolitaines.

Il y a une migration de la ville vers les régions rurales voisines de régions métropolitaines, la population cherchant des endroits agréables pour vivre à la campagne. Évidemment, les planificateurs, les exploitants agricoles et les résidants non agricoles finissent par entrer en conflit avec les commissions de planification concernant le droit à l'exploitation agricole, les

remote northern and rural. Canada's policy needs to reflect that continuum.

To segue into Mr. Fuller's presentation around transportation, accessibility is a major factor and we need our policy to be sensitive to the limited situations with respect to that accessibility. Jobs and markets need to be accessible. Farmers are increasingly looking for inputs beyond their communities as fewer farmers lead to fewer people and fewer suppliers for their services. They need to find support services wherever they are, for which travel and distance are factors. Family and personal support is a major issue affecting rural residents.

In conclusion, place makes a difference in policy and programming, particularly in the context of rural poverty. There is no one definition of "poverty." Even if we stick to income only, there are still at least three definitions. I would encourage looking at not only the one definition and what it shows us, but combine income with social and economic characteristics to map the picture of Canada and the relative existence of poverty and the low, medium, and high incomes across the country.

In respect of rural as a continuum, policy must be sensitive to the differing situations from metropolitan to remote. My favourite example is the need for sensitivity to differing situations in developing energy policy. Just imagine an energy policy that did not take into account the places in which we live and the access, or lack thereof, to energy because of the various living conditions.

Particular groups are affected by poverty. To a large degree, these groups are not distinct from what we might experience in an urban setting, but their situation is made unique by their locations. The examples are the single-parent household without a neighbour or other support and the poorly educated person who does not know where to turn for a job. We find examples in the business that wants to settle in a rural setting but cannot find sufficiently educated or a management-level workforce to run the business and children who do not have access to many of the services that urban children enjoy. I live in Guelph where I have the benefit of a university daycare program and an after-school program for my daughter. However, if I lived in a northern community, I would not have that access. Other groups include seniors with health concerns and immigrants trying to settle into an area where perhaps the necessary multicultural support is not available, and if it is available, it is only on the Web, in English, perhaps. Those are some of the pictures of rural and poverty that I see. I would be pleased to answer questions.

politiques sur l'utilisation des terres et les conditions de travail. À n'en pas douter, ce n'est pas un lieu, mais un continuum allant d'une grande région métropolitaine à une région éloignée nordique et rurale. La politique du Canada doit refléter l'existence de ce continuum.

Pour effleurer la présentation de M. Fuller sur les transports, l'accessibilité est un facteur important et notre politique doit être sensible aux limitations à l'accessibilité. Les emplois et les marchés doivent être accessibles. Les agriculteurs cherchent constamment des intrants de l'extérieur de leurs collectivités parce que la baisse de leur nombre fait baisser le nombre de fournisseurs pour leurs services. Ils doivent trouver des services de soutien là où ils sont, et les déplacements et les distances sont des facteurs dont il faut tenir compte. La famille et le soutien personnel sont une question importante pour les résidents ruraux.

En conclusion, l'emplacement fait une différence dans les politiques et la programmation, particulièrement en ce qui concerne la pauvreté rurale. Il n'y a pas de définition unique du terme « pauvreté ». Même si nous nous en tenons au revenu seulement, il y a au moins trois définitions. Je vous encouragerais à ne pas seulement tenir compte d'une seule définition et de ce qu'elle révèle, mais à combiner le revenu aux caractéristiques sociales et économiques pour dresser la carte du Canada et de l'existence relative de la pauvreté ainsi que des revenus faibles, moyens et élevés à travers le pays.

En ce qui concerne les régions rurales comme continuum, les politiques doivent être sensibles aux différentes situations entre les régions urbaines et les régions éloignées. Mon exemple préféré est le besoin d'être sensible à des situations différentes dans l'élaboration d'une politique énergétique. Imaginez une politique énergétique qui ne tiendrait pas compte des endroits où nous vivons, ni de l'accès ou du manque d'accès à l'énergie à cause des diverses conditions de vie.

Des groupes particuliers sont touchés par la pauvreté. Dans une large mesure, ils ne sont pas différents de ceux que l'on pourrait rencontrer en milieu urbain, mais leur situation est rendue particulière en raison des lieux où ils se trouvent. Le foyer monoparental sans voisins ou autre soutien et la personne peu instruite qui ne sait pas où s'adresser pour trouver un emploi en sont des exemples. Nous trouvons d'autres exemples dans les entreprises qui désirent s'établir en milieu rural, mais ne peuvent y trouver des travailleurs suffisamment instruits ou ayant les capacités de gestion nécessaires pour faire marcher l'entreprise, et les enfants qui n'ont pas accès à plusieurs des services accessibles aux enfants des régions urbaines. Je demeure à Guelph où je peux profiter d'une garderie universitaire et d'un programme parascolaire pour ma fille. Si je demeurais dans une collectivité nordique, cela me serait impossible. D'autres groupes peuvent être constitués de personnes âgées avec des problèmes de santé et d'immigrants qui essaient de s'établir dans une région où le soutien multiculturel nécessaire n'est peut-être pas disponible, et quand il l'est, seulement sur le Web, en anglais peut-être. C'est ainsi que je vois la vie rurale et la pauvreté. Il me ferait plaisir de répondre à vos questions.

Anthony Fuller, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph, as an individual: I thank the members of the Senate committee for the opportunity to appear today. It is a pleasure to come to Ottawa and because it is Halloween, I will begin with a short story.

This topic is hard to grapple with and I do not envy senators their job of being witness to the many different presentations during the committee's deliberations to try to predict, for example, the level and direction of future rural poverty. Where will the poverty in rural Canada be tomorrow and in 10-25 years? Who will be the poor in the years to come and why? If we are able to predict with any sense of accuracy then we might be able to do something about it now so that we might avoid, minimize or ameliorate the outcomes.

Prediction is a tricky business. I am happy to say that Mr. Cummings and I do not predict frequently because it is so difficult. Of course, many things ride on predictions and that brings me to my short story, which is about mindset, and how we think about things and what we think about in our understanding of poverty. This story goes back to my childhood in England. It begins with a working-class man, who wakes up at five o'clock in the morning one day, although he normally wakes up at seven o'clock; that in itself is unusual. He says, I am awake, I will get up. He goes downstairs, opens the front door to get the two bottles of milk that are delivered to the front door of each household and sees that there are not two bottles but five bottles. He says, well, that is very nice. He picks up the milk and does what all British people do — he makes a cup of tea. He opens his newspaper and looks across the top to read that it is the fifth day of the fifth month of 1955. If you have been following the story carefully, then you have noticed that the number five is occurring frequently. He wakes up at five; there are five bottles of milk, when there should be two; it is the fifth day of the fifth month. Being a working class fellow, he likes to go to the racetrack to have a little gamble, which many poor people do, or did at that time, in Britain. He decides not to go to work that day and takes a five-pound note from the biscuit tin — a lot of money in those days. He waits patiently until the afternoon, takes a number five bus to the racetrack, looks at the turnstiles and makes sure he goes in the fifth turnstile to get into the racecourse. He is very good, does not spend his money in the afternoon, waits until the fifth race, takes his five-pound note and puts it on horse number five. The horse comes in fifth.

On your way home, think about the way you expected the story to end. What prediction did you have in mind, given the circumstances of the story? A lot of that has to say about how we think about the conditions in which people find themselves. It is not our condition, usually. I do not think anyone here would be classified as poor. Projecting ourselves into other people's lives and imagining their outcomes and the way they do things is difficult. Probably, many of you were hoping or expecting the number five horse to win. Possibly you were using the logic of hope whereas, it was perfectly logical that the horse would come

Anthony Fuller, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph, témoignage à titre personnel : Je remercie les membres du comité sénatorial pour l'occasion de faire une présentation aujourd'hui. Je suis ravi de venir à Ottawa et, parce que c'est l'Halloween, je vais commencer par une petite histoire.

Ce sujet est difficile à saisir et je n'envie pas les sénateurs de devoir assister aux nombreuses présentations différentes durant les délibérations du comité pour tenter de prévoir, par exemple, le niveau et l'orientation de la pauvreté rurale future. Où se trouvera la pauvreté dans le Canada rural demain et dans 10 à 25 ans? Qui seront les pauvres à l'avenir et pourquoi? Si nous pouvons le prévoir avec un tant soit peu d'exactitude, nous pourrions peut-être faire quelque chose maintenant pour éviter, minimiser ou améliorer les résultats.

La prévision peut être hasardeuse. Je souligne que M. Cummings et moi ne faisons pas souvent de prévisions parce que c'est très difficile. Évidemment, beaucoup de choses reposent sur des prévisions et cela m'amène à mon histoire brève, qui porte sur les attitudes ancrées et comment nous réfléchissons, et ce à quoi nous pensons en matière de pauvreté. L'histoire remonte à mon enfance en Angleterre. Elle commence par un ouvrier qui se réveille à cinq heures du matin un jour, bien qu'il se réveille normalement à sept heures; l'événement est inhabituel. Il se dit, je suis réveillé, je vais me lever. Il descend l'escalier, ouvre la porte pour prendre les deux bouteilles de lait qui sont déposées devant la porte de chaque foyer et constate qu'il y a cinq bouteilles au lieu de deux. Il se dit que c'est très bien. Il ramasse le lait et fait ce que tous les Britanniques font : une tasse de thé. Il ouvre son journal et constate sur l'en-tête que c'est le cinquième jour du cinquième mois de 1955. Si vous avez suivi attentivement, vous aurez remarqué que le chiffre cinq survient fréquemment. Il se réveille à cinq heures; il y a cinq bouteilles de lait alors qu'il devrait y en avoir deux; c'est le cinquième jour du cinquième mois. Appartenant à la classe ouvrière, il aime aller à la piste de courses pour parier un peu, ce que de nombreuses personnes pauvres font ou faisaient à cette époque en Grande-Bretagne. Il décide de ne pas aller travailler ce jour-là et prend un billet de cinq livres sterling dans la boîte à biscuits, ce qui était beaucoup d'argent à l'époque. Il attend patiemment jusqu'à l'après-midi, prend un bus numéro cinq pour se rendre à la piste de courses, examine les tourniquets et s'assure d'utiliser le cinquième pour entrer dans l'hippodrome. Il reste sage, ne dépense pas son argent de l'après-midi, attend la cinquième course, et gage son billet de cinq livres sur le cheval numéro cinq. Le cheval arrive cinquième.

Quand vous retournerez chez vous, pensez à ce à quoi vous vous attendiez comme fin de l'histoire. Qu'aviez-vous prévu, compte tenu des circonstances de l'histoire? Cela a beaucoup à voir avec la façon dont nous nous représentons les conditions dans lesquelles les personnes se retrouvent. Généralement, ces conditions ne sont pas les nôtres. Je pense que personne ici présent ne serait considéré comme une personne pauvre. Il est difficile de nous transporter dans les vies d'autres personnes et d'imaginer les résultats qu'elles obtiennent et leurs façons de faire. Il est probable que nombre d'entre vous espéraient la victoire du

in fifth. There is a suspension between the hope and the logic. How much hope is there among the poor? We can perhaps ponder that question.

My talk is in two parts. I want to drill down, as opposed to going across the spectrum which Mr. Cummings has done, into one subject area in two parts. The first part is to establish how much evidence we have of the transportation link to rural poverty. In the second part, I want to make one or two cautious suggestions about solutions to some of the rural poverty, which is created and sustained by lack of access to transportation and individual mobility.

It is easy to get one's head around this whole idea by thinking about getting around in rural Canada. Getting around and covering the distances that Mr. Cummings talked about is crucial. If one does not get around, then one is not normal in rural areas. One does not have a normal life if one cannot get around. It is essential to be able to get around for accessing all the normal things in life.

To participate in the labour-market, one has to get around, as well as for participating in the voluntary sector. Many rural people like to volunteer, are expected to volunteer, and almost all voluntary activities require getting to a location in order to volunteer. It is hard to volunteer right in one's own home, although it is possible, but I would imagine somewhere in the order of 90 per cent of all voluntary activity takes place outside the home.

One has to get around to access goods for household maintenance, shopping and all the things that are required to sustain a household. One has to get around to access the services which sustain the social viability of households, such as education and health advisory services. Finally, one has to get around for the socialization of household members, especially for children and seniors, who are dependent more often than not on adults for rides to the things in which they want to engage. Getting around is quite important, but why is it important and why is it a problem? You can say that we all get around and we all do those things.

In the past, we had a system that was very efficient and very effective. The nineteenth century landscape developed by focusing on one town or settlement, which was predicated on the distance that a horse could pull a carriage or a cart or a conveyance, into town, where one would rest the horses while working, shopping, going to the mill or the provisions store and get back to the farm by evening. The horses could manage it both ways, even in the wintertime with sleighs. Everything was dependent on one town or one centre, and the social and institutional life and economic activity would be circumscribed around that one town. You would meet your future spouse there; you would go to church there; your school would be there; and, all the services would be in one place. This would be called the "short-distance society,"

cheval numéro cinq ou s'attendaient à cette victoire. Vous utilisez peut-être la logique de l'espérance alors qu'il était parfaitement logique que le cheval se retrouve cinquième. La logique est occultée par l'espérance. Quelle est l'étendue de l'espérance chez les pauvres? Nous pouvons peut-être réfléchir sur cette question.

Mon allocution est en deux parties. Au lieu de couvrir le spectre comme M. Cummings l'a fait, je veux creuser un domaine en le séparant en deux parties. La première consiste à déterminer dans quelle mesure on peut établir un lien entre les transports et la pauvreté rurale. Dans la seconde partie, je voudrais faire une ou deux suggestions prudentes sur les solutions à certains problèmes de pauvreté rurale créés et entretenus par un manque d'accès au transport et à la mobilité individuelle.

Il est facile de faire le tour de ce problème en pensant aux déplacements en milieu rural au Canada. Se déplacer et couvrir les distances dont M. Cummings a parlé est crucial. Si on ne se déplace pas, on n'est pas normal dans la région rurale. On n'a pas une vie normale si on ne peut se déplacer. Il est essentiel de pouvoir se déplacer pour avoir accès aux choses qui sont normales dans la vie.

Pour participer au marché du travail, il faut se déplacer, tout comme pour participer au secteur du bénévolat. En milieu rural, les gens aiment se porter bénévoles, on s'attend à ce qu'ils se portent bénévoles, et pour participer à presque toutes les activités bénévoles, il faut se rendre à un autre endroit. Il est difficile d'être bénévole à domicile, bien que cela soit possible, mais je dirais qu'environ 90 p. 100 de toutes les activités bénévoles ont lieu en dehors du domicile.

Il faut se déplacer pour avoir accès aux produits d'entretien ménager, et acheter tout ce qui est nécessaire dans un ménage. Il faut se déplacer pour avoir accès aux services qui soutiennent la viabilité sociale des ménages, comme l'éducation et les services de santé. Finalement, il faut se déplacer pour socialiser, particulièrement dans le cas des enfants et des personnes âgées qui, le plus souvent qu'autrement, dépendent des adultes pour leurs déplacements. Pouvoir se déplacer est très important, mais pourquoi est-ce important et pourquoi est-ce un problème? Vous pouvez répondre que nous nous déplaçons tous et que nous faisons tout ça.

Dans le passé, nous avions un système très efficient et très efficace. Le paysage du dix-neuvième siècle s'est développé en se concentrant sur une ville ou un établissement, en se basant sur la distance sur laquelle un cheval pourrait tirer un carrosse, un chariot ou un moyen de transport jusqu'à la ville, où on laissait reposer les chevaux pendant que l'on travaillait, faisait des emplettes, allait au moulin ou au magasin d'approvisionnement, pour revenir à la ferme le soir. Les chevaux pouvaient tenir le coup dans les deux directions, même l'hiver en tirant des traîneaux. Tout dépendait d'une ville ou d'un centre, et la vie sociale et institutionnelle, de même que l'activité économique, était circonscrite aux environs de cette ville. C'est l'endroit où l'on rencontrait son futur conjoint, où on allait à l'église et à l'école, et

because it was always a short distance to where you wanted to go and back home again by evening or before dark.

Today, places are set out on the landscape of 150 years ago, and they all have activities in them, services that people feel are quite normal to access to sustain a livelihood. The pattern of movement is not into just one place, because you do not have the hospital, the school, the lawyer's office, the feed mill and the coffee shop all in one place anymore. School might be in one place for a younger child, and high school will be somewhere else. In the evening, a man will go to, say, the dairy farmers' association and a daughter might go to French immersion or 4-H in a different town. How do all the members of the household get to all of these places without an enormous amount of mileage? Your spheres of activity are not prescribed by one circle or close to one area but are all over the place. One could even go to Costa Rica to see the parrots to socialize, have recreational opportunities and so forth. This is the "open society" where things are wide open whereas before, they were much more closed around one community.

To be normal today in a rural area, one is expected to be able to access the goods, services and the things that are on offer, for example, the labour-market. This is illustrated in the graph in the bottom left corner where there are many little places and things that are separate from each other. This is a crucial understanding of rural Saskatchewan. It is all in a linear shape. If it is in Nova Scotia, it is like that. If it is in Northern Ontario, it is like that. In the middle part of British Columbia, places are separate from each other, and they all have different sorts of services that people require to make a life.

If one does not have access to a car or a truck, then one is stuck because there is no public transportation. If one does not have access to a car or a truck in rural Canada, then one does not participate in that bottom left hand circle very much. One might participate to some degree, but not as much as other people do or as is considered to be normal.

It is a major feature that public transportation is not a possibility for many households or hardly any households. There are a few taxis around, and, of course, if one lives in a town, one can walk to several of these things, if it is not winter and if one is not infirm or elderly. One can bicycle, which is good thing for youngsters to do. I am not sure how many bicycles there are in our rural small towns. Bicycle riding is not a habit in small-town areas.

The first conclusion that I would draw to your attention is that getting around in rural Canada is almost totally dependent on accessing automotive transportation. It is as simple as that. I think this is, therefore, going to impoverish people by dint of the fact that they cannot get around as much as perhaps they would like, or they are expected to, to be citizens of our nation to do

tous les services se trouvaient au même endroit. C'était une « société à courte distance » parce que l'endroit où vous désiriez aller était toujours à une courte distance et que vous pouviez revenir à la maison durant la soirée ou avant la noirceur.

À l'heure actuelle, des établissements sont créés dans le paysage d'il y a 150 ans, et on y trouve partout des activités et des services qui semblent tout à fait normaux pour soutenir des moyens d'existence. Les déplacements ne se font pas que vers un seul endroit, parce que l'hôpital, l'école, le bureau de l'avocat, la provenderie et le casse-croûte ne se trouvent plus dans un seul et même endroit. L'école d'un jeune enfant peut se trouver à un endroit, et l'école secondaire ailleurs. Le soir, un homme peut se rendre à une réunion de l'Association des exploitants de fermes laitières et sa fille peut se rendre à un cours de français ou à un club 4-H dans une ville différente. Comment tous les membres de la famille peuvent-ils se rendre à tous ces endroits sans parcourir d'énormes distances? Vos sphères d'activités ne sont pas circonscrites à l'intérieur d'un cercle ou voisines d'un endroit, mais se retrouvent partout. On peut même aller au Costa Rica pour y voir des perroquets, y avoir des activités récréatives, et cetera. C'est la « société ouverte » où tout est accessible, tandis qu'auparavant on était limité aux environs d'une collectivité.

Aujourd'hui, pour être normal dans une région rurale, il faut avoir accès aux produits, aux services et à tout ce qui est offert, le marché du travail par exemple. Cela est illustré sur le graphique du coin inférieur gauche où il y a de nombreuses petites places et choses séparées les unes des autres. C'est une description cruciale du milieu rural en Saskatchewan. Tout est linéaire. C'est la même chose en Nouvelle-Écosse et dans le nord de l'Ontario. Vers le milieu de la Colombie-Britannique, les endroits sont séparés les uns des autres, et on y trouve les différents types de services dont les personnes ont besoin pour vivre.

Si on ne dispose pas d'une automobile ou d'un camion, on est coincé parce qu'il n'y a pas de transports en commun. Si on ne dispose pas d'une automobile ou d'un camion dans les régions rurales du Canada, on peut difficilement participer à ce qui se passe dans le cercle inférieur gauche. On peut y participer dans une certaine mesure, mais pas autant que les autres personnes ou ce qui est considéré comme normal.

Le fait que le transport en commun n'est pas une possibilité pour de nombreux ménages ou pratiquement tous les ménages est une caractéristique importante. Il y a très peu de taxis et, évidemment, si on vit en ville, on peut souvent se déplacer à pied, si on n'est pas en hiver et si on n'est pas infirme ou âgé. On peut utiliser une bicyclette, ce qui est une bonne chose à faire pour les jeunes. Je ne sais pas combien il y a de bicyclettes dans nos petites villes rurales. La bicyclette ne fait pas partie des habitudes dans les petites villes.

La première conclusion sur laquelle j'attirerais votre attention est que, pour se déplacer en région rurale au Canada, il faut presque obligatoirement utiliser un véhicule automobile. C'est aussi simple que ça. Par conséquent, je pense que cela va appauvrir les gens du simple fait qu'ils ne peuvent probablement pas se déplacer autant qu'ils le voudraient ou qu'ils le devraient

what we would expect most people to do — to have a job, to look after themselves, to participate in public voluntary activity and so forth.

In particular, however, rural youth are affected by this more than some of the others. So are the elderly, for obvious reasons. Some people do not have licences; many women in this generation do not drive, never did drive and have spent most of their lives being driven by menfolk in the households. Women are outliving men by at least 10 years in the elderly categories, and many women who do not get around much. Then there are single parents. As Mr. Cummings has mentioned, these are female, in particular. Women, in general, as it turns out, are an invisible group in relation to transportation. For example, if there is one car in a rural household and it is a two-adult household, often the male partner will take the car to work first thing in the morning and will come home later in the afternoon or in the early evening. All during the day, a woman, who may have young children or an elderly person to provide for, is on her own for the whole of the day, except the weekends perhaps. In a study of community abuse, the flash points in abusive relationships were often about who gets the keys to the single car in the household. It is very easy for males to commandeer the keys and therefore trap females in remote, isolated, rural situations. Car keys become difficult items. This is just one example of car-related stress.

What do we know about this? I am not giving you any numbers. I am sure people have given you many numbers and graphs, but I cannot give them to you because we do not know. I am sure you all have an impression of what I am saying. You probably have personal anecdotal evidence; I certainly do — bits and pieces of studies here and there, but nothing where I can be systematic about rural Canada and present data on this subject. It is missing, but I recommend that we think about it in various ways.

Getting around is not an equal opportunity. It is very much a diversified — what we call in our jargon, "differentiated" access to the automobile.

Does location matter? RNF means a rural non-farm, or if you live on a farm, or in the village or town and in any one of those categories — a youth, elder, single parent or a woman — what difference would it make? You do not have to answer that. The point is we could answer it if we had the opportunity to do a systematic study and establish whether location really matter in terms of access to transportation.

Perhaps other things matter, such as trip type. Rural youth getting to work, or provisioning for the household, or getting to services for the elderly, single parents or women, how does that

pour être des citoyens de notre nation et faire ce que la plupart des gens doivent faire : avoir un emploi, s'occuper d'eux-mêmes, participer à des activités bénévoles publiques, et cetera.

En particulier, la jeunesse rurale est touchée par cela plus que certains des autres groupes. Les personnes âgées le sont également, pour des raisons évidentes. Certaines personnes n'ont pas de permis de conduire; de nombreuses femmes de cette génération ne conduisent pas de véhicules, ne l'ont jamais fait et, durant la plus grande partie de leur existence, n'ont été que des passagères dans des véhicules conduits par les hommes faisant partie de la famille. Les femmes vivent au moins 10 ans de plus que les hommes parmi les personnes âgées, et nombre d'entre elles ont peu de déplacements. Il y a ensuite les chefs de famille monoparentale. Comme M. Cummings l'a mentionné, ce sont surtout des femmes. En général, les femmes forment un groupe invisible en ce qui concerne les transports. Par exemple, s'il y a une automobile dans un ménage rural où il y a deux adultes, seul l'homme utilisera l'automobile pour aller travailler le matin et revenir à la maison plus tard l'après-midi ou au début de la soirée. Durant toute la journée, une femme qui peut avoir à s'occuper de jeunes enfants ou d'une personne âgée, est laissée à elle-même toute la journée, sauf peut-être durant les fins de semaine. Dans une étude sur les mauvais traitements dans les collectivités, les relations de violence étaient souvent déclenchées par des disputes pour les clés de l'unique automobile de la famille. Il est très facile pour les hommes de monopoliser les clés et, par conséquent, de piéger les femmes dans les régions rurales éloignées et isolées. Les clés de voiture deviennent des sources de problèmes. Ce n'est qu'un exemple du stress lié à l'automobile.

Que savons-nous à ce sujet? Je ne citerai aucun chiffre. Je suis sûr qu'on vous a montré de nombreux chiffres et de nombreux graphiques, mais je ne peux vous les présenter parce que nous sommes dans l'ignorance. Je suis sûr que vous avez tous une idée de ce à quoi je fais allusion. Vous avez probablement eu connaissance personnellement d'éléments de preuve anecdotiques; c'est certainement mon cas — un peu de tout glané çà et là, mais rien qui me permette de faire une constatation systématique sur le milieu rural au Canada et de présenter des données sur ce sujet. Cela manque, mais je recommande que l'on y pense de diverses façons.

Se déplacer n'est pas une situation d'égalité des chances. C'est très nettement un accès diversifié — « différencié » dans notre jargon — à l'automobile.

Est-ce que le lieu est important? RNA signifie « rural non agricole », ou si vous vivez sur une ferme, ou dans le village ou la ville et que vous faites partie de l'une ou l'autre de ces catégories — un jeune, une personne âgée, un chef de famille monoparental ou une femme — quelle différence? Vous n'avez pas besoin de répondre à cette question. Le fait est que nous pourrions y répondre si nous avions la possibilité de faire une étude systématique et d'établir si le lieu est vraiment important en ce qui concerne l'accès aux moyens de transport.

Il se peut que d'autres aspects soient importants, comme le type des déplacements. Dans un milieu rural, les jeunes qui vont travailler ou s'occupent de l'approvisionnement pour le ménage

affect access to transportation? Another possibility is to look at how long it takes the youth, elderly, parents and women to get to any of those places, and what is the cost? It is not the same matter as it is in the city. My colleagues in Kitchener-Waterloo know exactly what it takes for a poor family to make X number of bus trips per week to get to health, education and social services, but we do not have a bus in a rural area. We do not know what it costs, how long it takes, who gets to go, who drives whom, how many times they go or, as Mr. Cummings has indicated — and I am sure he is quite right — how many trips you do not make because you cannot get there or it is too much trouble. What are you going to do with the children to make these trips? Where is the daycare?

I think there is a lot to be learned about the situation, which I think all would agree is important, and yet we really do not have much systematic evidence. We cannot find any information in the census because that type of data is not measured in it. The census is only every five years anyway. This should be in the social survey, which is conducted each year and some elements of it are every quarter. We need better information about the conditions for people in rural areas — and I would argue that transportation is one of them — so that we can answer some of our own questions.

My third conclusion is that research is needed to provide basic data. This is not fancy data I am talking about; this is descriptive information.

Those are the questions that arise about what we know and what we do not know. I would like to say a couple of words about transportation solutions and services.

On the next page, you can see one county in Ontario and all of the transportation services that are available in that area. The message is that it there are services out there, in what we call "civil society." These local organizations and groups provide transportation services and there are many of them. The situation is not as bleak as one might first imagine.

If you have lived or participated in a rural area for any length of time, you will know that you can get a ride to church on a Sunday. Most people will pick you up and take you to church. Many services are delivered to you, as well, like Meals on Wheels, which is transportation. The Red Cross takes cancer patients, for a fee, to cancer treatment centres in London, if it is in my area, or they take stroke patients to the swimming pools. There are many transportation services, but they provide service for a particular group. Their mandate, and often their insurance and the conditions in which they drive someone to a service, will include only those people who have the problem or the need or the desire to use the service. They are not allowed, even though they may have an empty van or car with only one person in it, to pick someone else up and drop them off. To get to work when your car

ou des services pour les personnes âgées, les familles monoparentales ou les femmes, quelle est l'incidence sur les moyens de transport? Une autre possibilité est d'examiner le temps qu'il faut aux jeunes, aux personnes âgées, aux parents et aux femmes de se rendre à l'un ou l'autre de ces endroits, et à quel prix? Ce n'est pas la même chose qu'en milieu urbain. Mes collègues de Kitchener-Waterloo savent exactement ce qu'il en coûte à une famille pauvre pour faire X déplacements en autobus par semaine pour obtenir des services de santé et des services éducatifs et sociaux, mais il n'y a pas d'autobus en milieu rural. Nous ne savons pas ce qu'il en coûte, le temps qu'il faut, qui a la possibilité de se déplacer, qui conduit qui, le nombre de déplacements ou, comme M. Cummings l'a indiqué — et je suis sûr qu'il a raison — combien de déplacements sont annulés par manque d'accès à un moyen de déplacement ou parce que c'est trop difficile. Qu'allez-vous faire avec les enfants pour ces déplacements? Où sont les garderies?

Je pense que l'on a beaucoup à apprendre sur cette situation qui, je le pense, semble importante pour tous, mais nous n'avons pas beaucoup de faits probants systématiques. On ne peut trouver d'informations dans le recensement parce que celui-ci ne mesure pas ce genre de données. De toute façon, le recensement n'a lieu qu'à intervalles de cinq ans. Cela devrait se trouver dans le relevé démographique, qui est effectué chaque année, et à chaque trimestre pour certains éléments. Nous avons besoin d'une meilleure information sur les conditions des habitants des régions rurales — et en particulier sur les moyens de transport — afin de pouvoir répondre à certaines de nos questions.

Ma troisième conclusion est qu'il faut un travail de recherche pour obtenir des données de base. Je ne parle pas de données de fantaisie; je parle d'informations descriptives.

Ce sont les questions qui surgissent sur ce que nous connaissons et sur ce que nous ne connaissons pas. Je voudrais ajouter quelques mots concernant les solutions et les services liés aux transports.

Sur la page suivante, vous pouvez voir un comté de l'Ontario et tous les services de transport disponibles dans cette région. Le message est qu'il existe des services dans ce que nous appelons la « société civile ». Ces organismes et groupes locaux fournissent des services de transport et ils sont nombreux. La situation n'est pas aussi sombre qu'on pourrait le croire à prime abord.

Si vous avez vécu dans une région rurale un certain temps, vous savez que vous pouvez vous y faire transporter à l'église le dimanche. La plupart des gens vous prendront à bord de leur véhicule pour vous amener à l'église. De nombreux services vous sont livrés également, comme les repas à domicile, ce qui fait partie des transports. La Croix-Rouge transporte les cancéreux contre rémunération à des centres de traitements du cancer à London, s'ils se trouvent dans ma région, ou les victimes d'attaques d'apoplexie à des piscines. Il y a de nombreux services de transport, mais à l'usage de groupes particuliers. Leur mandat, et souvent leur police d'assurance et les conditions dans lesquelles ils transportent des gens à un service, ne visent que les personnes qui ont le problème ou le besoin ou le désir d'utiliser le service. Ils ne sont pas autorisés, même si la fourgonnette est

is in the garage or when you cannot afford to put gas in it, or just had to let the insurance lapse, becomes a major problem for some rural citizens. I could say there are a whole variety of vehicles running around out there with people in them, going to valid, useful services, but they are not allowed to pick up other people.

Until we do a more careful study I am not sure who falls between the cracks. It is a nice diagram for thinking about the cracks. Who does not get to participate in one of these services? The point is that you almost have to have something wrong with you before you get a ride.

A working woman who has a low-income job at Tim Hortons, for example, does not have a service that will get her to work. How does a 19-year old working at Tim Hortons on a shift that stops at midnight get home if he or she lives in the country? There is not a Tim Hortons ride service on this chart; however, it might be a good idea to suggest that to the private sector. We are not saying there are not transportation services, but they do not clearly explain who gets to ride and who does not.

There are two key requirements for any provision of service in rural areas around transportation. First, core funding is essential for at least one permanent full-time staff. We know from all sorts of studies across Canada, in many different universities and organizations, that without one permanent member, an organization struggles to provide the service that often it is looking for its next funding and does not deliver the service particularly well. One person needs to be there all the time and to be the go-to person for that organization. Second, start-up and provisional funding for a service for transportation is important.

Any transportation service must be complementary and consistent with local conditions. We cannot develop a model in Ottawa or at the University of Guelph and impose it on all rural communities. Those sorts of things do not work in rural areas. They do not work generally, in my understanding, but they certainly will not work in rural areas. There must be some way of fitting into and improving the situation that exists in rural areas. There are all sorts of different ways to consider what a community can do, but the community has to decide how to do it on its own. The community will need some support and assistance to keep someone in charge on a full-time basis.

We need to provide support for groups and organizations that already provide rides. These groups are struggling, they are always going under and they are having a terrible time keeping their vehicles on the road or serviced or safe. An option is to develop a central ride service to fill in the gaps and complement existing services. An integrated approach to this might be possible if you consider that the voluntary sector and the local providers,

vide ou si l'automobile n'a qu'un seul passager, de prendre en charge quelqu'un d'autre pour le déposer plus loin. Pour aller travailler quand votre véhicule est au garage ou quand vous n'avez pas les moyens de faire le plein d'essence, ou si votre police d'assurance est devenue caduque, est un problème majeur pour certains citoyens du milieu rural. Je peux dire qu'il y a toute une variété de véhicules en circulation qui transportent des personnes vers des services valables et utiles, mais qui ne sont pas autorisés à prendre d'autres personnes.

Tant que nous n'aurons pas fait une étude plus approfondie, nous ne pourrons savoir qui sont les oubliés. C'est un beau diagramme pour penser à eux. Qui n'a pas l'occasion de recevoir l'un de ces services? Il est pratiquement obligatoire d'avoir un problème pour pouvoir bénéficier d'un moyen de transport.

Par exemple, une femme occupant un emploi à faible revenu chez Tim Hortons ne peut bénéficier d'un service pour l'amener à son lieu de travail. Comment une personne de 19 ans dont la période de travail chez Tim Hortons se termine à minuit peut-elle retourner chez elle si elle vit à la campagne? Il n'y a pas de services de transport pour Tim Hortons sur ce graphique; ce serait peut-être une bonne idée que de le proposer au secteur privé. Nous ne disons pas qu'il n'y a pas de services de transport, mais on n'explique pas clairement pourquoi certaines personnes peuvent les utiliser et d'autres non.

Il y a deux exigences fondamentales pour fournir un service dans les régions rurales concernant les transports. D'abord, un financement de base est essentiel pour au moins un employé permanent à plein temps. Sur la base de toutes sortes d'études à la grandeur du Canada menées par de nombreuses universités et organisations différentes, nous savons que, sans un membre permanent, une organisation a tellement de difficulté à fournir le service que, souvent, elle est occupée à chercher une autre source de financement et ne peut fournir le service particulièrement bien. Il faut qu'une personne soit là en permanence et qu'elle soit la personne à qui s'adresser pour cette organisation. En second lieu, un financement de démarrage et un financement provisionnel sont importants pour un service de transport.

Tout service de transport doit être complémentaire et approprié aux conditions locales. On ne peut élaborer un modèle à Ottawa ou à l'Université de Guelph et l'imposer à toutes les collectivités rurales. Cela ne marche pas dans les régions rurales. Je crois savoir que cela ne marche pas généralement, et c'est certainement le cas dans les régions rurales. Il doit y avoir une façon de s'adapter à la situation qui existe dans les régions rurales et de l'améliorer. Il y a de nombreuses façons différentes d'examiner ce qu'une collectivité peut faire, mais celle-ci doit décider elle-même comment le faire. Elle aura besoin d'un appui et d'une aide pour engager un responsable à plein temps.

Il nous faut offrir un soutien aux groupes et aux organisations qui fournissent les moyens de transport à l'heure actuelle. Ces groupes se donnent beaucoup de mal, ils font toujours faillite et ont beaucoup de difficulté à maintenir leurs véhicules sur la route ou entretenus ou sécuritaires. Une des options est de créer un service de transport central pour combler les lacunes et compléménter les services actuels. Une approche intégrée pour

who know the situation and are well imbedded in providing many of these rides, would provide the service. This is a provincial responsibility because transportation is a provincial responsibility in terms of buses, the licensing of taxis or conditions that provide vehicles for public transport. The provincial responsibility to do that might be supported by such agencies as HRSDC, and potentially the Community Futures Program, where CFDCS could provide business start-up loans. Perhaps, private business would make transportation services feasible.

It is within the federal agencies to consider support from all levels of government then, because clearly at the local level the municipality would be one of the partners in a local service provision. Provincial agencies need to address and be involved in this process. We have had some experience with this in Ontario in that you cannot solve insurance problems at the local level. That is a province-wide jurisdiction. Things can be done to change insurance conditions. For example, if a transportation service is driving people and the driver receives a little bit of recompense for the gasoline, the driver is in a very vulnerable position in terms of insurance should there be an accident. Provincial agencies can and have shown that they can deal with this situation. This is not easy, but it needs to be done. The provincial partner has a role in insurance provision. If one wants to do anything around getting access to school buses, one must deal with the school board, education ministry at the provincial level, and bus and taxi licensing.

Are you aware that in a rural area you can get a taxi in a town to go out to your rural non-farm, but the taxi cannot come out from the town to pick you up from your rural non-farm? It is not licensed to do that. It has to take you out from the town to home but cannot take you into town. That is one of those antiquated pieces of taxi law about licensing, to make it fair for taxi providers to have equal opportunity for provision. The provincial agencies can resolve all sorts of quirky things in the system.

Do you remember the illustration showing where one needs to go to function in a society? Getting around like that is not green. I sat through almost two and a half hours yesterday at Statistics Canada listening to a speaker from Britain. If you have been reading the newspapers, you will know that Britain is very concerned about climate change right now. This speaker was from the rural conservation commission and his mandate was to deflect the pressure that rural England is unsustainable because of all the driving and commuting. There is a great deal of concern about people commuting from rural areas into the towns, or between rural areas. The concern is that it is unsustainable in terms of

résoudre le problème pourrait être possible si vous tenez compte du fait que le secteur du bénévolat et les fournisseurs locaux, qui connaissent la situation et sont déjà bien impliqués dans la fourniture de plusieurs de ces services de transport, fourniraient le service en question. C'est une responsabilité provinciale parce que le transport est une responsabilité provinciale en ce qui concerne les autobus, la délivrance de permis de taxi ou les conditions de fourniture de véhicules pour le transport du public. L'autorité provinciale annexe pourrait être appuyée par des organismes comme RHDCC et, peut-être, le Programme de développement des collectivités, avec la possibilité d'un prêt par la SADC pour lancer une entreprise. L'entreprise privée pourrait peut-être également participer au lancement de services de transport.

Les organismes fédéraux ont le mandat d'examiner le soutien par tous les paliers de gouvernement parce qu'au niveau local, la municipalité serait indiscutablement l'un des partenaires pour fournir un service local. Les organismes provinciaux doivent examiner ce processus et y participer. Nous en avons fait l'expérience dans une certaine mesure en Ontario et on ne peut résoudre les problèmes relatifs aux assurances au niveau local. C'est une compétence provinciale. Les conditions pour obtenir une assurance peuvent être changées. Par exemple, si dans un service qui transporte des personnes, le conducteur reçoit une petite compensation pour l'essence, concernant l'assurance il est dans une position très vulnérable en cas d'accident. Les organismes provinciaux peuvent traiter ce genre de situation et l'ont montré. Ce n'est pas facile, mais il faut le faire. Le partenaire provincial a un rôle dans la fourniture d'une protection. Si on veut faire quelque chose concernant l'accès aux autobus scolaires, il faut traiter avec la Commission scolaire, le ministère de l'Éducation au niveau provincial et la délivrance de licences d'autobus et de taxi.

Savez-vous que dans une région rurale vous pouvez prendre un taxi dans une ville pour vous rendre à un lieu rural non agricole, mais le taxi ne peut venir de la ville pour vous prendre à votre lieu rural non agricole? Son permis ne l'autorise pas. Il doit vous prendre en ville pour vous transporter chez vous à l'extérieur, mais ne peut vous transporter en ville. C'est l'un des éléments archaïques de la législation des permis de taxi dont le but est d'égaliser les chances, entre les taxis, d'offrir un service de taxi. Les organismes provinciaux peuvent résoudre toutes sortes de problèmes bizarres dans le système.

Vous rappelez-vous l'illustration montrant où il faut se rendre pour fonctionner en société? Se déplacer de la sorte n'est pas écologique. Hier à Statistique Canada j'ai passé presque deux heures et demie à écouter un conférencier venu de Grande-Bretagne. Si vous avez lu les journaux, vous savez que la Grande-Bretagne est très préoccupée présentement par le changement climatique. Ce conférencier était membre de la commission de préservation rurale et son mandat était d'atténuer l'impression que le milieu rural en Angleterre n'est pas écologique à cause des déplacements par automobile et des trajets quotidiens. On est fort préoccupé par les personnes qui

greenhouse gas emissions and the use of automobiles, which contain only one commuter.

The opportunity is to provide collective rides. One could come up with services which would have two or three people in a car or a van instead of just one person. If one encouraged or even considered the efficacy of legislation of some sort of incentives to use efficient fuels, they would not be driving around in an SUV, but driving people around in a van that is already equipped for biofuel. At the same time, as you are saving on energy and have better gas emissions, you are also supporting the local farm population, which is partly dependent on producing crops for biofuels.

I would urge that we would see the transportation issue as an opportunity to do several things at the same time. We could get out of the green dilemma, which is very serious. If England is unsustainable from a fuel point of view, how on earth will we sustain rural Canada, where the distances are twice as long and places twice as scattered?

I think there are possibilities of killing two or three birds with one stone. I do not know if you see that picture as a fork in the road or if you see that as the beginning of a journey or an end of a journey. We are back to how you see things and I hope that I have been able to influence you a little bit in that regard.

Senator Callbeck: Professor Cummings, you mentioned immigration several times. I come from a rural area, namely, Prince Edward Island. How do we encourage immigrants to settle in rural Canada? About 90 per cent of our immigrants immigrate to British Columbia, Ontario or Quebec and settle in Montreal, Vancouver and Toronto. Atlantic Canada gets very few immigrants. In my own province, we are facing the doubling of our senior population by 2026 at which time it will be 28 per cent of the total population and the number of children under 14 years of age will be less than the number of seniors.

We certainly must have more immigration. Can the federal government accomplish this goal through immigration policies? We had a witness here last week from Mount Allison, Professor David Bruce, who did a study on rural depopulation in Atlantic Canada. In that study, he talked about "welcoming communities," which involves more than being a friendly community in that you have jobs, housing and other services, such as English language classes and so forth, available for the immigrants.

Can the federal government play a role? How do we encourage immigrants to come to rural Canada?

doivent faire un trajet quotidien de régions rurales à des villes, ou entre des régions rurales. Ce n'est pas écologique à cause des émissions de gaz à effet de serre et de l'utilisation d'automobiles qui ne transportent qu'une seule personne.

La solution est de fournir des moyens de transport collectif. On pourrait créer des services où deux ou trois personnes prendraient place dans une voiture ou une fourgonnette au lieu d'une seule personne. Si on encourageait ou examinait l'efficacité d'une législation offrant des incitatifs à utiliser des carburants efficaces, on n'utiliserait pas de VUS mais des fourgonnettes pouvant consommer un biocarburant. Étant donné que vous économisez l'énergie et réduisez les émissions de gaz à effet de serre, vous soutenez en même temps la population agricole locale qui vit en partie de la production de récoltes pour les biocarburants.

J'insiste sur le fait que le problème des transports est une occasion de faire plusieurs choses en même temps. Nous pourrions résoudre le problème écologique, qui est très grave. Si l'Angleterre n'est pas écologique au point de vue du carburant, comment allons-nous assurer la subsistance des régions rurales du Canada, où les distances sont le double et les emplacements deux fois plus éparpillés?

Je pense qu'il y a des possibilités de faire d'une pierre deux ou trois coups. Je ne sais pas si vous percevez cela comme une bifurcation sur la route ou comme le commencement d'un voyage ou la fin d'un voyage. En fin de compte, nous sommes revenus à la façon dont vous percevez les choses et j'espère que j'ai pu vous influencer un peu à cet égard.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Cummings, vous avez fait mention de l'immigration à plusieurs reprises. Je suis moi-même issue d'une région rurale, plus précisément de l'Île-du-Prince-Édouard. Comment encourageons-nous les immigrants à s'établir dans les régions rurales du Canada? Environ 90 p. 100 de nos immigrants choisissent la Colombie-Britannique, l'Ontario ou le Québec et s'établissent à Montréal, Vancouver et Toronto. Le Canada atlantique accueille très peu d'immigrants. Dans ma propre province, nous nous attendons à ce que notre population de personnes âgées double d'ici 2026 et représente alors 28 p. 100 de la population totale et à ce que le nombre d'enfants de moins de 14 ans soit inférieur à celui des personnes âgées.

Nous devons assurément accroître l'immigration. Le gouvernement fédéral peut-il atteindre cet objectif grâce à des politiques sur l'immigration? La semaine dernière, nous avons entendu un témoin de Mount Allison, M. David Bruce, qui a effectué une étude sur la dépopulation des régions rurales au Canada atlantique. Dans cette étude, il parle de « collectivités accueillantes », un concept qui va plus loin que l'accueil réservé par une collectivité et englobe les emplois, le logement et d'autres services, comme des cours d'anglais, etc., qui sont mis à la disposition des immigrants.

Le gouvernement fédéral peut-il jouer un rôle? Comment encourageons-nous les immigrants à venir s'établir dans les régions rurales du Canada?

Mr. Cummings: I will speak on the basis of my experience. I did a green paper on immigration policy for the Canadian Council on Rural Development in the 1970s as part of a national study on immigration, working with the president of the women's institute from Nova Scotia. More recently, I did a study of immigration to rural areas in Ontario. I do not know if I can find the green paper study; it must be in my archives or somewhere in the library. Mr. Fuller has one. I have a web copy of the Ontario study. Immigration services are set up in metropolitan reception centres and immigrants have to go to the metropolitan reception centres and be disbursed from there.

I will speak about Northern Ontario because we did focus groups in those communities. There is not a cross-cultural centre or the equivalent in a rural community, so you have to find an organization that is willing to provide some cultural services, probably on a part-time basis because there is not enough activity for a full-time service provider. You need to support community services for immigrants through existing community organizations. They need to reflect an orientation toward the cross-cultural settings, people of diverse languages and orientations. You need to provide support for that in whatever package. It should not have to be in a large organization where you can have a full-time staff member providing it. It should be part of a person's job or in a package that is divisible into units that suit the needs of the community in which they are based.

At the job level, we found that people are going to jobs where their friends or a previous acquaintance has found work, so the network they are using is a friendship network. Once they are there, if that friend is not well-connected, they often do not know where to turn. If the friend or acquaintance has not in the community for a long time, and there is an issue around jobs, or finding a doctor, the immigrant does not know where to turn. How does a new immigrant to a rural community find a doctor if local services are unavailable? ESL services are increasingly not available in these communities. Now two services are needed: the cross-cultural service and the ESL service. They do not have to be big and expensive. We can find them in units which are divisible to meet the needs of the community.

The immigrants have to get on the web to find the service models and more often than not, the immigrant cannot speak English and may not be web savvy. I know we are trying to promote e-services to rural residents, but in many cases we are still dealing with dial-up and, with the complications of language issues, they were not using the service. We asked what services they used, and they told us they used friends, families and connections because no others were available in those communities.

M. Cummings : Je vous parlerai en m'appuyant sur mon expérience. Durant les années 1970, j'ai collaboré avec la présidente du Women's Institute of Nova Scotia à un livre vert sur la politique en matière d'immigration pour le Conseil canadien de l'aménagement rural dans le cadre d'une étude nationale sur l'immigration. Plus récemment, j'ai effectué une étude sur l'immigration dans les zones rurales de l'Ontario. Je ne sais pas si je peux retrouver l'étude du livre vert; elle doit être dans mes archives ou quelque part à la bibliothèque. M. Fuller en a une. J'ai une copie de l'étude de l'Ontario affichée sur Internet. Les services d'immigration sont constitués de centres d'accueil métropolitains où les immigrants doivent se rendre et où se font les débours.

Je vous parlerai du Nord de l'Ontario parce que nous y avions mis sur pied des groupes de discussion dans ces collectivités. Comme il n'existe pas de centre interculturel ou de structure équivalente dans une collectivité rurale, il faut trouver une organisation prête à fournir certains services culturels, probablement à temps partiel, puisque la demande ne permet pas d'offrir un service à temps plein. Il faut que les services communautaires aux immigrants s'appuient sur les organisations existantes d'une collectivité. Celles-ci doivent faire montre d'une ouverture aux milieux interculturels, aux personnes de langues et d'orientations diverses. Il faut fournir une forme quelconque de soutien. Le fournisseur ne doit pas nécessairement être une grande organisation en mesure d'y affecter un employé à temps plein. Ce soutien peut faire partie des fonctions d'un employé ou constituer un ensemble qui peut être divisé en volets qui répondent aux besoins de la collectivité où il est offert.

En ce qui concerne l'emploi, nous avons constaté que les gens se dirigent vers des secteurs où des amis ou une connaissance ont décroché un emploi et qu'ils utilisent donc leur réseau d'amis. Une fois qu'ils y sont mais qu'ils s'aperçoivent que leur ami n'a pas de bons contacts, ils ne savent pas vers qui se tourner. Si l'ami ou la connaissance en question n'est pas établi dans la collectivité depuis longtemps et que survient un problème d'emploi ou de santé, l'immigrant ne sait pas vers qui se tourner. Comment un nouvel immigrant établi dans une collectivité rurale peut-il trouver un médecin en l'absence de services locaux? Les services d'enseignement de l'anglais langue seconde sont de plus en plus rares dans ces collectivités. Or, deux services sont nécessaires : le service interculturel et le service d'enseignement de l'anglais langue seconde. Ils n'ont pas à être importants et coûteux. Ils peuvent être intégrés à des volets qui peuvent être divisés pour répondre aux besoins de la collectivité.

Les immigrants doivent utiliser l'Internet pour trouver les modèles de service et, la plupart du temps, l'immigrant ne parle pas l'anglais et connaît peu ou pas l'Internet. Je sais que nous tentons de promouvoir les services en ligne auprès des résidants des régions rurales où bien souvent, l'accès se fait encore par ligne commutée, ce qui, rajouté aux problèmes de langue, fait que ce service n'est pas utilisé. Nous leur avons demandés quels services ils utilisaient, et ils nous ont dit utiliser leurs amis, leurs familles et leurs contacts.

My advice would be to find appropriate ways of dividing the service package so you can take a part of the person's time to do cross-cultural work, a part for ESL and a job assistance component, which you integrate with an existing organization.

You have hit on a topic I have been researching for the last little while.

Senator Callbeck: Do you know of any rural areas in Canada that have been successful in keeping immigrants?

Mr. Cummings: It tends to be areas where there is prior immigration experience with a sufficient mass of a particular group of people. That tends to be where it is successful, where you have Dutch, Germans, Vietnamese or Finns.

Mr. Fuller: There is a classic example in Winkler, in southern Manitoba. The people who run the plant go overseas to recruit directly and bring people to Winkler. Once they have the critical mass, people know there are others there from their country. It seems to work. Almost one-third of their population has come in the last five years.

Mr. Cummings: There is a newly emerging successful model, which is the independent entrepreneur running the convenience store. Increasingly, immigrants are taking over gas stations and corner stores. In Magnetawan, the local general store is now run by an immigrant family and doing a very good job.

Mr. Fuller: It takes time.

Mr. Cummings: The support services were not there. Those focus groups in Northern Ontario were not getting any support from our national immigration services. They were making it on their own or through the goodness of the hearts of people in the community.

Mr. Fuller: They just closed one down around Guelph because there was not enough traffic. People in Rockwood have to go to Guelph, and they are talking about closing the one in Guelph, which is a community of 100,000 people.

Mr. Cummings: The Internet is not a replacement for these services.

Senator Segal: I want to connect the dots between Professor Cummings' reference to place-based policy, Professor Fuller's assessment of the geophysical transportation problem, as it exists for isolated folks and an issue raised with us last week by a member of the academy who is joint appointed at the University of Saskatchewan and Ohio. He talked about the importance of economic clusters in rural Canada that allowed sources of non-agricultural income to expand to assist the rural population in meeting its income requirements.

I would ask the witnesses to venture separately into the area of possibilities relative to policy design. I read Professor Fuller's list of suggested items that might be addressed across a broad

À mon avis, il faudrait trouver des moyens appropriés pour diviser l'ensemble de services en volets permettant à une personne de consacrer une partie de son temps à des activités interculturelles, une autre à des cours d'anglais langue seconde et une autre à l'aide à la recherche d'emploi, le tout intégré à une organisation existante.

Vous abordez un sujet auquel je suis sensible depuis quelque temps déjà.

Le sénateur Callbeck : Connaissez-vous une région rurale du Canada qui a réussi à garder ses immigrants?

M. Cummings : Ce sont généralement des régions ayant déjà accueilli des immigrants et où réside un nombre suffisant de personnes appartenant à un groupe particulier. Les régions où résident des Hollandais, des Allemands, des Vietnamiens ou des Finlandais sont généralement celles qui ont réussi.

M. Fuller : Winkler, une ville située dans le sud du Manitoba, est un exemple classique. Les dirigeants de l'usine vont directement recruter leurs employés à l'étranger et les ramènent à Winkler. Une fois la masse critique atteinte, les gens savent qu'ils y ont des compatriotes. Cette approche semble fonctionner. Près du tiers de la population s'est établie à Winkler au cours des cinq dernières années.

M. Cummings : Il existe un nouveau modèle qui porte ses fruits, celui de l'entrepreneur indépendant qui exploite un dépanneur. Les immigrants achètent de plus en plus de stations-services et de dépanneurs. À Magnetawan, une famille d'immigrants exploite maintenant le magasin général local et s'en tire très bien.

M. Fuller : Ça prend du temps.

M. Cummings : Les services de soutien font défaut. Les groupes de discussion du Nord de l'Ontario ne recevaient aucun soutien de nos services nationaux d'immigration. Ils se débrouillaient seuls ou grâce à la bonté des gens de la collectivité.

M. Fuller : Un bureau près de Guelph vient d'être fermé parce qu'il n'était pas assez occupé. Les habitants de Rockwood doivent aller au bureau de Guelph, une collectivité de 100 000 habitants, et il est question de le fermer également.

M. Cummings : L'Internet ne vient pas remplacer ces services.

Le sénateur Segal : Je veux faire un rapprochement entre les politiques axées sur les lieux auxquelles M. Cummings a fait référence, l'évaluation du problème de transport géophysique de M. Fuller, tel qu'il existe dans les collectivités isolées, et une question qu'a soulevé devant nous, la semaine dernière, un professeur qui enseigne à la fois à l'Université de la Saskatchewan et à l'Université de l'Ohio. Il nous a parlé de l'importance des grappes économiques au Canada rural qui permettent une progression des sources de revenus non agricoles qui aident les populations rurales à obtenir le niveau de revenu nécessaire.

J'aimerais demander aux témoins de s'aventurer séparément dans le domaine des possibilités en matière d'élaboration de politiques. J'ai pris connaissance de la liste de suggestions de

spectrum of federal, provincial, municipal and county jurisdictions, such as licensing, et cetera. While I am a great believer in government, on occasion some things are so minute and detailed by their very nature that it is difficult for government, even with the best of faith and the most elaborate of funding, to achieve the goal. I am searching for the easily accessible instruments of public policy that could make a true difference in a reasonably proximate period of time; for example, if we went to an earned-income supplement that would provide to all working Canadians below the low-income cut-off a refundable tax supplement to bring them over the line. That would be a factor for areas such as rental subsidies for seniors and other programs already in place. Enlightened governments have moved large departments with large employee bases — back-office operations — to places like Summerside, Kingston and North Bay, for good and substantial reason. In that way, a critical mass of jobs is created to allow one of the people living on the farm or in the rural household an extra source of income not generated from farming activity because of a particular pricing or commodity cycle as it might advance.

M. Fuller énumérant les questions qui pourraient être abordées par un large éventail d'instances fédérales, provinciales, municipales et de comté, comme la délivrance de permis, et ainsi de suite. Je crois profondément au gouvernement, mais certaines choses, de par leur nature même, sont parfois si infimes et si détaillées que le gouvernement, malgré sa bonne foi et un financement très élaboré, a de la difficulté à atteindre l'objectif. Je suis à la recherche d'instruments facilement accessibles de politique gouvernementale qui pourraient faire véritablement une différence en un laps de temps raisonnable; par exemple, si nous décidions d'avoir recours à un supplément du revenu gagné qui fournirait à tous les travailleurs canadiens se situant sous le seuil de faible revenu un remboursement supplémentaire d'impôt pour les faire passer au-delà de ce seuil. Une telle mesure serait déterminante dans des domaines comme les allocations de logement pour aînés et d'autres programmes déjà existants. Des gouvernements éclairés ont déménagé des ministères importants comptant un grand nombre d'employés — services administratifs — dans des villes comme Summerside, Kingston et North Bay, pour de solides et bonnes raisons. Ils ont ainsi créé une masse critique d'emplois permettant à un membre de ménages agricoles ou ruraux d'avoir accès à une source de revenus supplémentaires hors ferme en raison de fluctuations cycliques que peuvent subir les prix ou un produit.

I am interested in your sense of this because you have been around this tree many times. You have looked at what is doable from many different perspectives, not what is perfect. What would be the best possible policy design? I would ask that you be as frank and open as you have been with us about the nature of the problem and the challenge. I would be interested in your assessment of what you think is doable by government, even with the best of intentions at the federal, provincial and municipal levels. How would you begin if you had to do one significant thing over the next 24 months to make a true, measurable difference in the lives of the rural core? This should be based on what you understand about the dynamics, understanding that there are differences from place to place based on family formation, demographics and economic bases. Taking all of that into consideration, what would you recommend? What advice would you offer to the committee?

Je suis intéressé à connaître votre opinion parce que vous avez fait le tour de la question à de nombreuses reprises. Vous avez examiné ce qui est faisable de nombreux points de vue différents, non pas ce qui est idéal. Quelle serait la meilleure avenue possible? Je vous demande d'être aussi franc et ouvert que vous l'avez été au sujet de la nature du problème et du défi. J'aimerais savoir ce que vous pensez que le gouvernement peut faire, même avec les meilleures intentions, aux échelons fédéral, provincial et municipal. Quelle serait la première mesure importante que vous prendriez au cours des 24 prochains mois pour vraiment faire une différence mesurable dans la vie des gens du noyau rural? Cette intervention devrait reposer sur votre conception de la dynamique, compte tenu des différences que présentent la constitution des familles, les caractéristiques démographiques et le tissu économique d'un endroit à l'autre. En prenant tous ces aspects en considération, que recommanderiez-vous? Que conseilleriez-vous au comité?

I understand that you were asked to give us an analysis, not policy prescription, but I trying to push back a little bit to see if you want to venture into that territory.

Je suis conscient que nous vous a demandé de nous présenter une analyse et non une orientation préconisée, mais j'essaie d'insister un peu pour voir si vous voulez vous aventurer sur ce terrain.

Mr. Fuller: That is the wicked question: What to do in 24 months? I am only glad that we have 24 months and not six months.

M. Fuller : C'est la question piège : que faire en 24 mois? Bien chanceux que nous ayons 24 mois et non pas six.

It is my understanding of rural areas including Europe is that they are quite particular systems. I am sure that cities are too. The nature of rural places and the way they work and do not work and how they figure things out and do things is very particular to the various regions of the country. The LEADER program in Europe and our Community Futures Program steadily impress me. In each of these programs, the central government provides a certain amount of funding and some basic rules of the game to

D'après ce que je comprends, les régions rurales, y compris celles d'Europe, sont des systèmes très particuliers. Je suis certain que les villes le sont aussi. La nature des endroits ruraux et leurs façons de faire et de ne pas faire et leurs manières de voir les choses et d'agir sont très spécifiques aux diverses régions du pays. Le programme LEADER+ en Europe et notre Programme de développement des collectivités ne cessent de m'impressionner. Dans le cadre de chacun de ces programmes, le gouvernement

stimulate the programs, and then, for all intents and purposes, governments get out of the way. This allows the fundamental truth about rural communities to operate: they can figure it out if they have a bit of incentive or a piece of space and some resources to do it. They are capable of taking care of many of their own ideas.

My advocacy in terms of government intervention would not be to do programming, which delivers something specific and creates issues because of targeting to ensure that the right people get the right piece, but to send some resources to areas where we know that there are many poor people. We cannot just build a nicer town hall.

We must trust Canadian citizens to do what needs doing if they have the proper resources and then provide some of the means to get it done. They have to be accountable for what they receive from government but essentially, government gets out of the way. We do not need agents out there to do everything for them. That is my advocacy.

Mr. Cummings: I will take a slightly different tack. There is good research evidence and good common sense evidence on minimum income policies, such as the Guaranteed Income Supplement in Canada based in Western Canada, as I recall.

Senator Segal: It was in Manitoba.

Mr. Cummings: Canada's current social welfare policy, whether through the GIS or other policies, has cut back the basic support that families need to a place that is not sustainable. I would look at trying to manage something more sustainable in that area, either through the income supplement vehicle or through a way to administer the needs test in a reasonable way such that we support the families at a reasonable level that they need. Although we have had a tremendous decrease in welfare payments over the last 10 years, there is good research evidence to support the fact that those people pushed off welfare in many situations have been forced into severe poverty. Some of those people have made it out of poverty but about 25 per cent of them have gone down the tubes, likely in a way that they would not have if we had not been so aggressive in cutting back our payments to families in need.

I am attracted to policies that are more specific to place. I used to speak about the tyranny of averages. My county, Huron County, was never eligible for assistance from the former Department of Regional Expansion because we were a part of that rich province, Ontario. When I compared Huron County 20 years ago to areas of Newfoundland and Labrador, the people of Huron had lower social statistics but we did not qualify because the province did not qualify. We have gotten better at it and the Community Futures Program is one example

central fournit un certain financement et certaines règles du jeu à respecter pour stimuler les programmes, puis se tient à l'écart. Ce faisant, il laisse opérer la vérité fondamentale des collectivités rurales : celles-ci peuvent déterminer si elles ont une certaine motivation ou un peu d'espace ou des ressources pour le faire. Elles sont capables de concrétiser nombre de leurs propres idées.

L'intervention gouvernementale que je préconise n'est pas l'élaboration de programmes, qui ont pour effet de mettre à exécution une mesure quelconque et de créer des problèmes en raison d'un ciblage destiné à garantir que les bonnes personnes aient la bonne chose, mais plutôt l'attribution de certaines ressources à des régions reconnues comme abritant de nombreux défavorisés. Il ne suffit pas de construire une plus belle mairie.

Il ne faut pas douter que les citoyens canadiens feront ce qu'ils ont à faire s'ils disposent des ressources nécessaires et si nous leur fournissons ensuite des moyens de le faire. Ils doivent rendre compte de ce qu'ils ont reçu du gouvernement, mais le gouvernement doit essentiellement rester à l'écart. Nous n'avons pas besoin d'agents sur le terrain pour se charger de tout à leur place. C'est ce que je préconise.

M. Cummings : J'aborderai la question sous un angle légèrement différent. Des recherches et le gros bon sens témoignent en faveur de politiques sur le revenu minimum, comme le supplément de revenu garanti du Canada établi dans l'Ouest du Canada, si je me rappelle bien.

Le sénateur Segal : C'était au Manitoba.

M. Cummings : L'actuelle politique du Canada en matière de sécurité sociale, que ce soit par l'entremise du SGR ou d'autres programmes d'action, a réduit le soutien de base nécessaire aux familles au point de le rendre insoutenable. J'envisagerais d'essayer de gérer quelque chose de plus soutenable à cet égard, soit par le biais d'un système de supplément du revenu ou d'un mécanisme permettant d'examiner de façon raisonnable les besoins de façon à ce que nous puissions donner aux familles le soutien raisonnable dont elles ont besoin. Nous avons certes considérablement réduit les prestations d'aide sociale au cours des 10 dernières années, mais nous disposons de solides résultats de recherche qui mettent en évidence le fait que les personnes qui n'ont plus reçu ces prestations se sont bien souvent retrouvées dans la misère. Certaines de ces personnes ont réussi à s'en sortir, mais environ 25 p. 100 d'entre elles ont été anéanties, probablement d'une façon beaucoup plus irrémédiable que si nous n'avions pas réduit autant nos prestations aux familles dans le besoin.

Les politiques adaptées à un lieu m'attirent davantage. J'avais l'habitude de parler de la tyrannie des moyennes. Mon comté, à savoir le comté de Huron, n'a jamais été admissible à une aide de l'ancien ministère de l'Expansion économique régionale parce qu'il est situé dans cette riche province qu'est l'Ontario. Il y a 20 ans, lorsque j'ai comparé le comté de Huron avec des régions de Terre-Neuve et du Labrador, j'ai constaté que les habitants de mon comté affichaient des statistiques sociales plus désastreuses que ceux de ces régions mais que nous n'étions pas admissibles

whereby we allow local programming initiatives to adjust for the situations in which they occur, but there is still more room for change.

It is not complicated to do programming that is more sensitive to the space, and Canada is known for its wide-open spaces. I would do those two things.

Senator Milne: I am new to this committee and filling in for a regular member. However, some of the things that you said intrigue me.

Professor Fuller, you asked for a prediction of the future. It was not too long ago that you could see most of Canada's first-class agricultural land from the top of the CN Tower in downtown Toronto. That land is now pretty well growing a crop of cement, asphalt and houses. Our cities keep spreading out over our best agricultural land. In northern Ontario, in the last few months, the province has lost something like 6,000 jobs in the lumber sector alone. I have heard it predicted that if the Canadian Wheat Board were destroyed, it would cost Western farmers between $320 million to $650 million in income per year. I see nowhere for rural poverty to go but up. We are destroying our best land and we are yanking the rug out from under the farmers who are on it.

What is your estimate, Professor Cummings of the average age of farmers? I think the average age is 65 years.

Mr. Cummings: No, the average age is 53 years.

Mr. Fuller: I think it is 55 years, or something like that.

Senator Milne: Since only 5 per cent of Canada is arable land, what percentage of rural residents actually farm? You said it is a very small percentage. What percentage actually does farm?

Mr. Cummings: Out of the total Canadian population, it is around 3 per cent.

Mr. Fuller: I believe it is 2.3 per cent.

Senator Milne: The numbers will decrease, the age will go up and the amount of rural poverty will increase — I am terribly depressed about the whole thing.

Mr. Cummings: In the agriculturally intensive areas, there is 10 per cent to 20 per cent employment in agriculture. We have become a service society, much like the rest of the world.

Senator Milne: You talked about the spin-off values in rural communities from agriculture, which is in the farm equipment industry and all these other jobs. When I look at this bar, I see the rural, metro-adjacent regions with 15 per cent of Canada's population are growing.

Mr. Cummings: Generally, those areas are growing.

puisque la province ne l'était pas. Nous nous sommes améliorés, et le Programme de développement des collectivités, qui permet de moduler les programmes selon les situations, est un exemple, mais on peut faire encore mieux.

Il n'est pas difficile d'élaborer des programmes mieux adaptés au lieu, et le Canada est renommé pour ses grands espaces. Je ferais ces deux choses.

Le sénateur Milne : Je suis une nouvelle-venue au sein de ce comité et je remplace un membre régulier. Or, certaines choses que vous avez dites m'intriguent.

Monsieur Fuller, vous demandez de prédire l'avenir. Il n'y a pas si longtemps, on pouvait voir la majeure partie des meilleures terres agricoles du Canada du haut de la Tour du CN, dans le centre-ville de Toronto. De nos jours, le ciment, l'asphalte et les maisons poussent en abondance sur ces terres. Nos villes ne cessent d'empiéter sur nos plus belles terres agricoles. Dans le Nord de l'Ontario, le seul secteur du bois d'œuvre a vu disparaître au cours des derniers mois quelque chose comme 6 000 emplois. Selon une prédiction que j'ai entendue, si la Commission canadienne du blé disparaissait, il en coûterait aux agriculteurs de l'Ouest de 320 à to 650 millions de dollars par année en revenus. À mon avis, la pauvreté rurale ne peut qu'aller croissant. Nous détruisons nos meilleures terres et nous coupons littéralement l'herbe sous le pied des agriculteurs qui y sont établis.

D'après vous, monsieur Cummings, quel est l'âge moyen des agriculteurs? Selon moi, il est de 65 ans.

M. Cummings : Non, l'âge moyen est de 53 ans.

M. Fuller : Je pense qu'il est aux alentours de 55 ans.

Le sénateur Milne : Puisque seulement 5 p. 100 du Canada est constitué de terres arables, quel est le pourcentage réel d'agriculteurs parmi les résidants ruraux? Vous avez dit que ce pourcentage était très faible. Quel est le vrai pourcentage d'agriculteurs?

M. Cummings : Il représente environ 3 p. 100 du total de la population canadienne.

M. Fuller : Je pense que c'est 2,3 p. 100.

Le sénateur Milne : Leur nombre diminuera, leur âge augmentera, tout comme la pauvreté rurale — je trouve toute cette situation extrêmement déprimante.

M. Cummings : Dans les régions soumises à une exploitation agricole intensive, l'agriculture fournit 10 à 20 p. 100 des emplois. Nous sommes devenus une société de services, comme une grande partie du reste du monde.

Le sénateur Milne : Vous avez parlé de la valeur des retombées de l'agriculture dans les collectivités rurales, qui sont attribuables à l'industrie de l'équipement agricole et à tous ces autres emplois. Lorsque je regarde ce diagramme à barres, je constate que les régions rurales voisines de régions métropolitaines avec 15 p. 100 de la population canadienne sont en croissance.

M. Cummings : Une croissance s'observe généralement dans ces régions.

Senator Milne: These are the areas where the young people can more easily get jobs off the farm, so they are not going to go back.

Mr. Fuller: That is if they can get to the jobs.

Senator Milne: They will not go back and farm. Historically, they have not. Again, I am sitting here depressed by what I have heard and what I know.

The Chairman: We are sorry that is the case on your first occasion here at this committee; however, it underlines many difficulties and it is tough.

Senator Milne: I am looking for answers, gentlemen.

Mr. Fuller: I do not disagree. I do not want to come across as being flippant, but I believe that it has always been thus.

Senator Milne: Demographic studies, even in the U.K., show that every generation moves 5 miles closer to the closest centre of population.

Mr. Fuller: An historical series of trends show we have been losing farm populations. One of the first commissions I sat on when I came to Canada was farm poverty. At that time, the ARDA program was deliberately moving farmers out of rural areas and joining farms together because they were considered too small. The state actually assisted in the movement of people out of agriculture because it felt there were too many farms. The report at that time was called *The Challenge of Abundance*.

Even in Canada, we had a policy of moving people off farms and joining farms together. We paid for the farmers retraining and their relocation in all parts of Canada. The cycle goes up and down. I remind senators of the farm crisis of the early 1980s, when interest rates were so high and we lost so many people, both literally and figuratively. Farm crisis comes up cyclically and is governed, in large part, by the entire food industry.

It is happening in the United States; we could have this conversation in France; we would have the same discussion if we were in Italy. The world is shedding its farmers. I do not think we are any different, although the local circumstances might be somewhat different.

We just finished a conference around the Canadian Rural Restructuring Foundation; when we first began, we were called the Agriculture and Rural Restructuring Group. We met in the 1980s, as a result of the farm crisis across Canada. Academics got together on their own ticket; we came together to try to figure out what was going on. Almost everything we did was totally depressing — I am joining you in the depressed state — because the forces that drive the farm economy down are fundamentally international and corporate. We can always ask the political

Le sénateur Milne : Ce sont des régions où les jeunes gens peuvent plus facilement trouver de l'emploi à l'extérieur de la ferme et ils n'y reviendront pas.

M. Fuller : Seulement s'ils peuvent réussir à décrocher des emplois.

Le sénateur Milne : Ils ne reviendront pas à la ferme pour devenir agriculteur. Historiquement, ils ne l'ont pas fait. Encore une fois, je suis déprimée par ce que j'ai entendu et par ce que je sais.

La présidente : Nous sommes désolés qu'il en soit ainsi lors de votre première participation à ce comité; cela met toutefois en évidence les nombreuses difficultés et c'est pénible.

Le sénateur Milne : Je cherche des réponses, mesdames et messieurs.

M. Fuller : Je ne suis pas en désaccord. Je ne veux pas paraître désinvolte, mais je crois qu'il en a toujours été ainsi.

Le sénateur Milne : Des études démographiques, même celles effectuées au R.-U., montrent que chaque génération se rapproche du centre de population le plus proche de 5 milles.

M. Fuller : Une série chronologique de tendances montre que la population agricole a diminué. L'une des premières commissions à laquelle j'ai siégé à mon arrivée au Canada concernait la pauvreté rurale. À cette époque, le programme ARDA sortait délibérément les agriculteurs des régions rurales et procédait à un remembrement des fermes jugées trop petites. L'État a en fait contribué à l'exode rural, car il jugeait que les fermes étaient trop nombreuses. Le rapport déposé à l'époque était intitulé *The Challenge of Abundance*.

Même le Canada avait une politique favorisant l'exode rural et le remembrement. Nous avons financé le recyclage des agriculteurs et leur réinstallation dans toutes les régions du Canada. Le cycle va et vient. Rappelez-vous la crise de l'agriculture du début des années 80, lorsque les taux d'intérêt étaient si élevés et que nous avons perdu, au propre comme au figuré, un si grand nombre de personnes. L'agriculture subit périodiquement des crises qui sont en grande partie le fait de l'ensemble de l'industrie alimentaire.

La même chose se produit aux États-Unis; nous pourrions avoir cette même conversation en France, tout comme en Italie. Le monde perd ses agriculteurs. Je ne pense pas que nous soyons différents, même si les conditions locales peuvent être légèrement différentes.

Nous venons de terminer une conférence portant sur la Fondation canadienne de la restructuration rurale qui, à ses débuts s'appelait le groupe sur la restructuration rurale et l'agriculture. Nous avons formé ce groupe durant les années 1980 par suite de la crise que subissait l'agriculture au Canada. Les universitaires se sont mobilisés spontanément; nous nous sommes réunis pour tenter de comprendre ce qui se passait. Presque tout ce que nous faisions était totalement déprimant — j'étais déprimé tout comme vous l'êtes — parce que les forces qui

economy question — for everything that is going down, something somewhere is gaining; it is a zero sum sort of game.

I do not think you would find it too depressing if you talked to Cargill, who is the competitor for the Wheat Board.

Senator Milne: Cargill is delighted.

Mr. Fuller: Absolutely, and Cargill employs many Canadians. Many of my students work for Cargill, Monsanto, and all the other organizations that are doing very well in the food industry. The food sector generally is booming and growing. It is vibrant. It is just the farm end that is not having a good time.

Senator Milne: It is supposed to be the bottom of the pyramid, is it not?

Mr. Fuller: When did farmers have a good time? When did we all get together and have a big party because it was boom time in farming?

Senator Gustafson: 1972.

Mr. Fuller: We should remember that, then. Every 10 years after 1972, we should have a celebration. That is about the only time I can remember.

Mr. Cummings: I have a positive spin on this, which is on the Canadian, the farmer, the rural resident as an entrepreneur. Where we are getting jobs and progress is where people are taking it upon themselves to find alternative ways to do business — either farm business or on-farm and related business — because they remain committed to their farming activity and they choose to do interesting and innovative things that they then sell to the world.

One way is to find ways to support that entrepreneurial spirit, wherever it may lie in this country. I am constantly impressed with the innovation that I see in the various corners of Canada. I want to create policy that will allow that innovation to take place. That means that I have to recognize the diversity of rural situations and allow for that — not try to shut everyone into one box and have one set of policies.

In Ontario, one of the areas I am pushing is planning policy, which permits a diversity of rural economic activity to take place, and where our students, who become municipal planners, do not zone alternate activity out.

Senator Milne: They tend to.

Mr. Fuller: They think they are saving farming and it is the wrong thing to do.

faisaient sombrer l'économie rurale étaient essentiellement internationales et institutionnelles. Nous pouvons toujours poser la question d'économie politique — quand un secteur va mal, un autre, quelque part en profite; c'est un genre de situation gagnant-perdant.

Je ne pense pas que vous trouveriez la situation trop déprimante si vous parliez à Cargill, qui fait concurrence à la Commission du blé.

Le sénateur Milne : La société Cargill est enchantée.

M. Fuller : Absolument, et Cargill emploie un grand nombre de Canadiens. Nombre de mes étudiants travaillent pour Cargill, Monsanto et toutes les autres organisations qui font de très bonnes affaires dans l'industrie alimentaire. Le secteur de l'alimentation est en plein essor. Il est dynamique. Seule l'agriculture en arrache.

Le sénateur Milne : N'est-elle pas est censée être la base de la pyramide?

M. Fuller : Quand les agriculteurs ont-il eu une période de prospérité? Quand nous sommes nous tous réunis pour faire la fête et célébrer la prospérité du secteur agricole?

Le sénateur Gustafson : 1972.

M. Fuller : Il faudrait donc s'en souvenir. Tous les dix ans après 1972, nous aurions dû célébrer. Mais c'est à peu près la seule fois dont je peux me rappeler.

M. Cummings : Cette situation a eu une retombée positive sur l'esprit d'entreprise de Canadiens, d'agriculteurs, de résidants ruraux. Les endroits où il y a création d'emplois et progrès sont ceux où les gens prennent les choses en main pour trouver d'autres moyens de faire des affaires — soit liées à l'exploitation agricole ou à des activités à la ferme et connexes — parce qu'ils ont toujours à cœur leur profession d'agriculteur et choisissent de faire des choses intéressantes et novatrices qu'ils vendent ensuite au reste du monde.

Une solution consiste à trouver des moyens d'appuyer l'esprit d'entreprise, peu importe où elle se trouve au pays. Je suis constamment impressionné par l'innovation que je vois dans tous les coins du Canada. Je veux créer des politiques porteuses d'innovation. En d'autres termes, je dois reconnaître la diversité des situations rurales et en ternir compte — ne pas essayer de généraliser et d'avoir une série unique de politiques.

En Ontario, l'un des aspects que je préconise est une politique en matière de planification, qui permet à diverses activités économiques rurales de se dérouler, et grâce à laquelle nos étudiants, qui deviennent des planificateurs municipaux, n'excluent pas des activités de rechange d'une zone.

Le sénateur Milne : Ils ont tendance à le faire.

M. Fuller : Ils pensent qu'ils sauvent l'agriculture, et ce n'est pas la bonne chose à faire.

Mr. Cummings: In planning we have a new urbanism. I want to create the new ruralism, which is about mixed-use rural countrysides that are supportive of a variety of activities. This allows transition with other activities and supports that transition in the time-honoured way that we support entrepreneurship.

Senator Gustafson: Saskatchewan, with 40 per cent of its arable land, is losing its farmers. Right now there are hundreds of quarters of sections of land that are not even being seeded because there is no one to seed them. This is new in the last two or three years.

I was in the Minister of Agriculture's office in Regina two weeks ago and I asked him if it is as bad in the north as it is in the south? I think the problem is a political problem. Our political parties, whether Conservative or Liberal or NDP, pay no attention, in a real hard sense, to the rural problem that is facing Canada today. We have to start putting something back into rural Canada. but there is really no political incentive for doing it, because all the votes are in Toronto, Montreal, Vancouver, Calgary, and Edmonton. On the other hand, we are losing our environment. You cannot look after the land unless you have some farmers on it, and they are moving off.

They talk about energy credits and that could be a good answer to the problem. Headlines read in *The Globe and Mail* yesterday that we are in dire straits in the environment. They talked about billions of dollars to turn this thing around. It would not take that much if we had done it through the land in a proper way.

The other thing is commodity prices. When we haul in a truck-load of wheat, the transportation cost takes half of what we get for the grain just to get it to the Lakehead or to Vancouver. I was in the Weyburn terminal and asked the price of number 1 wheat. It is $1.90 a bushel. In 1972 a barrel of oil was $2 and a bushel of wheat was $2. Today, you might get $3 for the wheat and a barrel of oil is $60. How can you run a system like that? You cannot do it.

You did not come here for me to tell you how to do it, but we will have to do something like the Americans have done.

Mr. Cummings: We will listen to your ideas.

Senator Gustafson: We say we are going to get the Americans off the subsidies. We bought that lie for 20 years, and that is not going to happen. They are increasing the subsidies and they are doing the right thing. However, we in Canada have never really looked at the global situation that we are facing in agriculture. If we did, we would have to do something about it.

Mr. Fuller: You have mentioned part of the solution, because I think the environment is the issue of the day. It is the issue of the decade, maybe the century. The land and the people who occupy the land have a major role to play. The increase in the subsidy

M. Cummings : En matière de planification, nous avons un nouvel urbanisme. Je veux créer le nouveau ruralisme, qui favorise des milieux ruraux à usage mixte, propices à une variété d'activités. Il permet une transition avec d'autres activités et soutient cette transition de la façon dont nous avons traditionnellement appuyé l'entreprenariat.

Le sénateur Gustafson : La Saskatchewan, qui compte 40 p. 100 de terres arables, perd des agriculteurs. À l'heure actuelle, des centaines de quarts de section de terres ne sont même pas ensemencés car il n'y a personne pour le faire, un phénomène qui s'observe depuis les deux ou trois dernières années.

Il y a deux semaines, je me trouvais dans le bureau du ministre de l'Agriculture à Regina et je lui ai demandé si la situation dans le Nord était aussi difficile que dans le Sud. Je pense que le problème est de nature politique. Nos partis politiques, qu'il s'agisse des Conservateurs, des Libéraux ou des Néo-démocrates, ne s'intéressent vraiment pas au problème rural auquel le Canada est maintenant confronté. Nous devons commencer à redonner quelque chose au Canada rural. Or, rien ne pousse les politiciens à le faire, parce que tous les votes sont à Toronto, à Montréal, à Vancouver, à Calgary et à Edmonton. Par ailleurs, notre environnement disparaît. Vous ne pouvez prendre soin de la terre à moins que des agriculteurs y habitent, et ces derniers la quittent.

On parle de crédits d'énergie, et ceux-ci pourraient être une bonne solution au problème. L'état pitoyable de l'environnement faisait la manchette de l'édition d'hier du *Globe and Mail*, qui disait qu'il faudrait des milliards de dollars pour remédier à ce problème. Il n'en faudrait pas tant si nous avions pris soin de la terre convenablement.

L'autre aspect est le prix des produits. Le transport du blé par camion jusqu'à la tête des Grands Lacs ou à Vancouver nous coûte la moitié du prix que nous touchons pour cette céréale. Je me trouvais au terminal Weyburn et j'ai demandé le prix du blé de la meilleure catégorie. Il est de 1,90 $ le boisseau. En 1972, le baril de pétrole valait 2 $ et un boisseau de blé, 2 $ également. De nos jours, vous pourrez peut-être obtenir 3 $ pour le blé, et le baril de pétrole coûte 60 $. Comment voulez-vous faire fonctionner un système comme ça? Ce n'est pas possible.

Vous n'êtes pas venus ici pour que je vous dise comment faire, mais nous devrons faire quelque chose qui ressemble à ce que les Américains ont fait.

M. Cummings : Nous écouterons vos idées.

Le sénateur Gustafson : Nous disons que nous allons convaincre les Américains de ne plus subventionner. Nous y avons crû à tort pendant 20 ans, mais cela ne se produira pas. Ils augmentent leurs subventions et ils font la bonne chose. Or, au Canada, nous n'avons jamais vraiment examiné la situation globale à laquelle l'agriculture fait face. Si nous l'avions fait, il nous aurait fallu agir.

M. Fuller : Vous avez mentionné une partie de la solution, parce que je crois que l'environnement est la grande question de l'heure. C'est la question de la décennie, voire du siècle. Les terres et les gens qui les occupent ont un rôle majeur à jouer.

that you refer to, certainly in Europe anyway is because Europe is already switching from the blue box to the green box and getting out of commodity support and into environmental support. The Europeans are encouraging landholder's — I use that term because there are people who hold land who do not necessarily farm — and getting them to participate in the EGAS, environmental goods and services. They take care of our rivers, our forests, and our land, as well as take chances in the marketplace with the commodities as well. That is a valid and major contribution that the state can make to the environmental question through the land, and it partly resolves the farming question at the same time. It becomes something like a guaranteed sort of income; however, it is linked to providing services to look after the land in certain ways, which is perhaps not the same.

Senator Gustafson: They have started a program but it is just in the infant stages.

Mr. Fuller: It needs to be pushed. We had a summer school with our Ph.D. students from Europe, U.S.A and Brazil in Brandon Manitoba. Ducks Unlimited and other groups came to talk to us about what they thought would happen to the Prairie farming system and what policy should do about it. The universal response, including from the Ministry of Agriculture in Manitoba, was to get onto the environmental side of the equation, now, and not have another series of debates.

Senator Gustafson: To do that, though, the farmers need capital. They cannot do it without capital and do it properly. A lot of our farmers have now cash-rendered their land out. Many of the farmers are in their 70s. Many of the farmers have sold their machinery; they cannot go back into farming. If commodity prices go any lower than what they are now, we will have chaos in the rural area.

Mr. Fuller: I agree. We cannot do much about commodity prices, but we can transfer certain types of income to farm people to do a different sort of job than they were doing yesterday.

Senator Gustafson: I think we can. In southern Saskatchewan, all the big players built terminals. They are making a killing and they love the Canadian Wheat Board because it keeps them alive. They are taking all the profit out of the grain. Cargill is not going broke. Arthur Daniels Midland is not going broke. I was going to phone Brian Mulroney to see if he will do something about it, he is on the board of directors. It is a challenge.

Mr. Cummings: This is one case where Mr. Fuller and I would agree. Canada has been behind where many other countries have been on this issue of environmental goods and services. We have had programs. One of our colleagues, Stewart Hilts, has been involved in environmental stewardship agreements with farmers where, in fact, farmers agreed to maintain certain areas of their

L'augmentation des subventions dont vous parlez, du moins en Europe très certainement, s'explique par le fait que l'Europe est déjà en train de passer de la catégorie bleue à la catégorie verte et abandonne le soutien au produit au profit du soutien à l'environnement. Les Européens encouragent les propriétaires fonciers — j'utilise ce cette expression par que les personnes qui sont propriétaires d'une terre ne la cultivent pas nécessairement — à participer aux biens et services environnementaux. Ils prennent soin de nos cours d'eau, de nos forêts et de nos terres, et tentent également leur chance sur le marché avec des produits. C'est une contribution valable et majeure que l'État peut faire, par le biais des terres, à la question environnementale, et elle résout partiellement la question agricole en même temps. Ça devient en quelque sorte un type de revenu garanti; cependant, il faut s'engager à fournir des services qui prennent soin de la terre de certaines façons, ce qui n'est peut-être pas la même chose.

Le sénateur Gustafson : Ils ont entrepris un programme qui n'en est toutefois qu'au tout début.

M. Fuller : Il faut le promouvoir. À Brandon, au Manitoba, nous avons donné un cours d'été à des étudiants au doctorat provenant d'Europe, des États-Unis et du Brésil. Canards Illimités et d'autres groupes sont venus nous parler de ce qui, à leur avis, arriverait au système de production des Prairies et de ce que la politique devrait faire à ce sujet. Tous, y compris le ministère de l'Agriculture du Manitoba, ont réagi de la même façon et se sont prononcé en faveur de l'environnement et non d'une autre série de débats.

Le sénateur Gustafson : Pour cela, les agriculteurs ont toutefois besoin de capital. Ils ne peuvent le faire, et le faire adéquatement sans capital. Beaucoup d'agriculteurs ont monnayé leurs terres. Nombre d'entre eux sont septuagénaires. De nombreux agriculteurs ont vendu leur machinerie; ils ne peuvent recommencer à exploiter la terre. Si le prix des produits descend encore plus, ce sera le chaos dans les régions rurales.

M. Fuller : Je suis d'accord. Nous ne pouvons pas faire grand-chose aux prix des produits, mais nous pouvons transférer certains types de revenus aux agriculteurs pour qu'ils fassent un type de travail différent d'avant.

Le sénateur Gustafson : Je pense que nous le pouvons. Dans le sud de la Saskatchewan, tous les acteurs importants construisent des terminaux. Ils font des gains considérables et ils adorent la Commission canadienne du blé, car elle les garde en vie. Ils ramassent tous les profits sur les céréales. Cargill n'est pas au bord de la faillite. Arthur Daniels Midland n'est pas au bord de la faillite. Je pensais téléphoner à Brian Mulroney pour savoir s'il pouvait intervenir puisqu'il siège au Conseil d'administration. C'est tout un défi.

M. Cummings : Dans ce cas précis, M. Fuller et moi-même serions d'accord. Le Canada a pris du retard, tandis que de nombreux autres pays se sont déjà attaqués à la question des produits et services environnementaux. Nous avons eu des programmes. L'un de nos collègues a été partie prenante dans des ententes de gérance environnementale conclues avec des

land and certain uses in return for tax and other incentives. There are many reasons to move to environmental goods and services. That could be your 24-month policy, Senator Segal.

Senator Gustafson: The CAIS program was a good example where we have had programs. What did it do? It put in hundreds of people into jobs in Winnipeg but it never put any real money into the farm. They gave them jobs and maybe hired a vote; I do not know. That is what really happened.

Mr. Fuller: Then you factor in climate change.

Senator Christensen: This is more of a brainstorming night than a question and answer night because I do not know if we have any real questions.

The two most interesting words that I have heard tonight and that we probably have to build on are "innovation" and "value-added" for rural Canada. We are applying 20th century solutions to 21st century problems. We have to start going outside of the box to deal with these problems and that will take a lot of innovative thinking.

Society has evolved, but our policies have not. We have urban dwellers who want to have a rural lifestyle and rural persons who want the amenities that come with an urban lifestyle. I do not know how we supply all those things.

I come from the Yukon. I am not talking about only agriculture here; I am talking rural-urban because it is a big picture in the North. When I grew up, I lived in a community of 12 people. Our closest doctor was three days away on an overland stage. The expectations today are so much greater; our society has evolved. We used to live as a nuclear unit in which children, adults, working adults and the elderly all lived together and all interchanged with jobs. That does not happen now. Everyone now is departmentalized. Children require kindergarten, then elementary and high school, and the seniors need extra health care, so they are off and not living with their children anymore, or now the children are usually living with them.

Our society has changed so much, but we have not kept up to it as policy-makers. We are still chugging along with the same old policies. We are not keeping up with the public. I am not sure how to do that, but the words "innovation" and "value-added" came up tonight.

Lifestyle is important, certainly to the people in the North, where I live. They give up a lot for lifestyle. I am thinking of people that run big game outfits. They work very hard for two months of the year when the game season is on. The rest of the time they are promoting their businesses, and they give up an awful lot to be able to do that. It is the lifestyle that they really enjoy. It is the same with trappers and others. The lifestyle is important to them, and they will do anything they have to in order to keep it. Once they can no longer do that, they want to

agriculteurs et prévoyant des encouragements fiscaux et autres en échange de la conservation de certaines parties de leurs terres et de certaines utilisations. Les raisons sont nombreuses pour se tourner vers les produits et services environnementaux. Ce pourrait être votre politique de 24 mois, sénateur Segal.

Le sénateur Gustafson : Le Programme canadien de stabilisation du revenu agricole était un bon exemple de programme. Qu'a-t-il fait? Il a créé des centaines d'emplois à Winnipeg mais n'a jamais mis vraiment d'argent dans les fermes. Il a donné des emplois et peut-être permis d'obtenir un vote, je ne sais trop. Voilà ce qui s'est passé.

M. Fuller : Il faut ensuite tenir compte du changement climatique.

Le sénateur Christensen : C'est davantage une soirée de remue-méninges qu'une soirée de questions et réponses parce que j'ignore si nous avons de véritables questions à poser.

Les deux mots les plus intéressants que j'ai entendus ce soir et sur lesquels nous devrions probablement faire fond sont « innovation » et « valeur ajoutée » pour le Canada rural. Nous appliquons des solutions du XX^{e} siècle à des problèmes du XXI^{e} siècle. Nous devons commencer à sortir des sentiers battus pour résoudre ces problèmes, et cet exercice exigera d'innover.

La société a évolué mais pas nos politiques. Nous avons des citadins qui veulent un mode de vie rural, et des ruraux qui veulent les commodités qui viennent avec le style de vie urbain. Je ne sais comment nous fournissons tout cela.

Je viens du Yukon. Je ne parle pas uniquement d'agriculture; je parle du rural-urbain parce que c'est important dans le Nord. Là où j'ai grandi, la collectivité ne comptait que 12 personnes. Le médecin le plus proche se trouvait à trois jours de route par voie de terre. De nos jours, les attentes sont beaucoup plus élevées; notre société a évolué. Nous faisions autrefois partie d'un noyau, les enfants, les adultes, les adultes qui travaillaient et les aînés vivaient tous ensemble et s'acquittaient des tâches en alternance. Cela n'existe plus maintenant. Tout est compartimenté. Les enfants ont besoin d'une maternelle, puis d'une école primaire et secondaire; les aînés ont besoin de soins de santé additionnels de sorte qu'ils ne vivent plus avec leurs enfants ou encore, que leurs enfants vivent habituellement maintenant avec eux.

Notre société a subi des changements très profonds et nous, les décideurs, n'avons pas suivi le rythme. Nous avançons à grand peine avec nos mêmes vieilles politiques. Nous n'évoluons pas avec le public. Je ne sais pas comment faire, mais les mots « innovation » et « valeur ajoutée » ont été mentionnés ce soir.

Le mode de vie est important, certainement aux yeux des habitants du Nord, la région où j'habite. Ils font de nombreux sacrifices pour le mode de vie. Je pense aux exploitants de pourvoiries de chasse au gros gibier. Ils travaillent très fort pendant deux mois de l'année, lors de la saison de la chasse au gros gibier. Ils passent le reste du temps à promouvoir leurs entreprises et font d'énormes sacrifices à cette fin. C'est le mode de vie qu'ils aiment vraiment. C'est la même chose pour les trappeurs et d'autres personnes. Leur mode de vie a une grande

move. People are constantly moving now. You cannot have a static birth-to-death community where everyone starts and ends in the same place; they have to keep evolving. Our policies have to meet that evolution.

Many people in some areas do not want to meet the requirements. Whitehorse is the major centre that has all of the major requirements for health care for seniors in various stages of need. The smaller communities want those same facilities for maybe three seniors. They do not want to send them away because the families want to be with them. How do you provide nursing care for three to four seniors on a 24-hour basis? First, you cannot get nurses. Those are the sort of things that we have to start addressing outside of the box. How do we do these things?

With respect to immigrants, at the beginning of the 20th century and even before, many immigrants were coming from the rural areas in their home countries. They were being forced off their farms for political reasons, or because their crops were failing, and they had to leave because they were starving. They were rural people and they came to rural areas of Canada.

Most of our immigrants today are coming from the urban areas of their countries. They do not want to go to rural areas because they do not know how to live in those areas. You cannot ask how we get them out of urban areas and into rural areas because they do not transfer.

I do not have the answers. Those are things that we must dwell on, and we must look at innovative and different ways of dealing with those things. It will be difficult, but we certainly have many good minds around, and that is one reason we are having this study because we are bringing in people such as you to stimulate us, and get us thinking, we hope, outside of the box.

Mr. Cummings: I said that the rural area as well as the rest of Canada has become a service economy, and that offers some opportunities. I am doing some work in Chapleau in northern Ontario, and I stay in a renovated egg grading station. It was renovated to become a B&B, and the owner is full of stories. Yes, we have eggs for breakfast — great breakfasts. He survives for part of the year on tourists from the U.S. He has gone from being a farmer and an egg grader with an egg route to running a B&B and living on tourism, including the snowmobile trade. We should do anything we can do to support that sector of the economy. In certain parts of Canada, the tourism sector is a value-added activity. It is a take on the environmental goods and services. It is "we value that experience."

importance à leurs yeux, et ils feraient n'importe quoi pour le garder. Lorsqu'ils ne peuvent plus mener un tel mode de vie, ils veulent déménager. De nos jours, les gens déménagent constamment. Il est fini le temps des collectivités statiques où les gens qui y étaient nés y restaient jusqu'à leur mort; il faut continuer d'évoluer. Nos politiques doivent être à la mesure de cette évolution.

Dans certaines régions, nombre de personnes ne veulent pas se conformer aux exigences. Whitehorse est le principal grand centre qui répond à tous les grandes exigences en matière de soins de santé aux aînés ayant divers types de besoin. Les collectivités plus petites veulent le même genre de services, mais seulement pour trois aînés. Elles ne veulent pas qu'ils partent parce que les familles veulent rester avec eux. Comment peut-on fournir des soins infirmiers à trois ou quatre aînés vingt-quatre heures sur vingt-quatre? Pour commencer, il est impossible de recruter du personnel infirmier. Voilà le genre de problèmes à régler pour lesquels il faut sortir des sentiers battus. Comment peut-on y arriver?

En ce qui concerne les immigrants, rappelez-vous que, au début du XX^{e} siècle et même avant, nombre d'entre eux provenaient des régions rurales de leurs pays d'origine. Ils étaient obligés de quitter leurs fermes pour des raisons politiques ou faute de récolte, et ils devaient s'en aller parce qu'ils mouraient de faim. Ils étaient des gens de la campagne et ils se sont établis dans la campagne canadienne.

De nos jours, la plupart de nos immigrants viennent des centres urbains de leur pays d'origine. Ils ne veulent pas aller dans les régions rurales, car ce mode de vie leur est étranger. On ne peut pas chercher des moyens pour les sortir de la ville et les inciter à s'installer à la campagne parce qu'ils ne peuvent être transplantés.

Je n'ai pas les réponses. Ce sont des aspects sur lesquels nous devons nous arrêter, et nous devons trouver des moyens novateurs et différents pour les aborder. Ce sera difficile, mais il est certain que nous pouvons compter sur de nombreux gens de talent, et une raison pour laquelle nous effectuons cette étude est que nous pouvons faire appel à des gens comme vous pour nous stimuler et nous amener, espérons-le, hors des sentiers battus.

M. Cummings : J'ai dit que la région rurale, comme le reste du Canada, est devenue une économie de services, ce qui offre des possibilités. Je fais des travaux à Chapleau dans le nord de l'Ontario, et je loge dans un poste de classement des œufs qui a été restauré. Il a été rénové pour en faire un gîte touristique, et l'hôtelier a toutes sortes d'histoires à raconter. Et oui, il nous sert des œufs au petit-déjeuner — délicieux. Les touristes américains font vivre l'homme une partie de l'année. Il était fermier, triait des œufs et les livrait, et maintenant il tient un gîte et vit du tourisme, y compris de la motoneige. Nous devrions faire tout ce qui est en notre pouvoir pour soutenir ce secteur de l'économie. Dans certaines régions du Canada, le tourisme est une activité à valeur ajoutée. Il est une façon d'offrir des biens et services environnementaux. Il propose une « expérience valorisée ».

We are tame in our promotional activities. We are not innovative in the way we promote our countryside and our opportunities. We can support the service sector in a variety of ways. If we do, we will support rural in much of Canada, not everywhere, but certainly in much of Canada.

Senator Callbeck: I have a question about the relationship between the environment and poor farmers. In your opinion, as farmers incomes decrease, is there a greater potential to do harm to the soil and to the watersheds?

Mr. Fuller: There is evidence in Europe that with increasing desperation on farms, people mine the soil. The subsidy situation is based on "the more you grow, the more you get." The only way that certain farm people can stay, even with low income is to produce more from the stable resources that they have. There are a number of studies which point out that they apply more fertilizer and take more risks with their land just to produce more. It is important to produce more rather than to produce better; the incentives are in the wrong quadrant. I am unaware of any studies in Canada, although there might be, that show the same thing.

Senator Gustafson: One example is that we have gone to continuous cropping. If you fallow the ground year after year, you bring up the alkali and absolutely destroy the soil. If you cannot afford to farm in the new progressive way of continuous cropping, then they go on summer fallow again. Farmers are going back to that now when they are in tough times, but they should not be doing that.

Mr. Fuller: There is an example that you have reminded me of with that comment: the proposed introduction of the Nutrient Management Act in Ontario. When it was determined what the impact would be on different farm size categories, the poorer farmers were considered the ones who would lose out because they would not be able to afford the upgrades to comply with the act. It would be an imposition on the poor while the wealthier or more capital-intensive organizations would presumably be able to borrow in order to make the changes. It is not necessarily the best idea. That was an effect of proposed policy that is for the good of the environment and society in general, but impacting differentially on the poorer end of the spectrum.

The Chairman: I have been listening to all of this with great interest.

Mr. Fuller: You did not ask a question.

The Chairman: No, I have been listening to the questions and answers and thinking of my area in southwestern Alberta. The people with whom I am close would be a little disappointed in us tonight because before throwing in the hat, they would want to remind us of what is still available. If you like mountains, we have a range; if you like hills, we have the Porcupine Hills; if you like river valleys, Lethbridge is built on the hills of the Old Man River. If you like the prairies, the prairie is right out there on the other side of town. One of the most astounding things about this area — a small city surrounded by historic, innovative towns — is

Nous nous montrons timorés dans nos activités de promotion. Nous ne faisons pas preuve d'imagination dans la manière dont nous vantons notre nature et les possibilités qui s'offrent. Nous pouvons soutenir le secteur des services de multiples façons. Nous soutiendrons la ruralité dans une bonne partie du Canada, pas partout, mais assurément dans une bonne partie du Canada, nous allons soutenir la ruralité.

Le sénateur Callbeck : J'ai une question à poser au sujet du lien entre l'environnement et les agriculteurs pauvres. À votre avis, à mesure que le revenu des agriculteurs diminue, est-ce que le risque que le sol et les bassins versants soient dégradés augmente?

M. Fuller : Il y a des indications en Europe que plus les agriculteurs sont aux abois et plus intensément ils exploitent le sol. Plus ils cultivent et plus ils obtiennent de subventions, le système est ainsi fait. La seule façon que certains agriculteurs arrivent à se maintenir à flot, même avec un faible revenu, est de produire davantage avec les ressources stables qu'ils ont. Un certain nombre d'études montrent qu'ils épandent davantage d'engrais et ménagent moins leurs terres pour en augmenter le rendement. Il importe de produire plus plutôt que de produire mieux; les incitatifs sont mal ciblés. Je ne connais pas d'études canadiennes, il en existe peut-être, qui montrent la même chose.

Le sénateur Gustafson : Pour illustrer, nous sommes passés à la culture continue. Si on met les champs en jachère année après année, on favorise les remontées salines et on détruit absolument le sol. Les agriculteurs qui n'ont pas les moyens d'adopter la nouvelle méthode moderne de la culture continue se rabattent sur les jachères d'été. C'est ce que font les agriculteurs maintenant quand ils sont dans une mauvaise passe, mais ils ne devraient pas.

M. Fuller : À écouter votre commentaire, un exemple me vient à l'esprit : celui du projet de loi sur la gestion des éléments nutritifs en Ontario. Quand on a évalué l'incidence qu'aurait cette loi sur les exploitations agricoles de diverses tailles, on a trouvé que les agriculteurs les plus pauvres seraient les perdants, parce qu'ils n'auraient pas les moyens d'apporter les améliorations nécessaires pour se conformer à la loi. La loi imposerait un fardeau aux pauvres, alors que les exploitations plus riches ou à forte densité de capital seraient probablement capables d'emprunter pour apporter les changements. Ce n'est pas nécessairement la meilleure idée. Voilà une répercussion d'une politique projetée pour le bien de l'environnement et de la société en général, mais qui est nuisible pour les plus pauvres.

La présidente : J'ai écouté tout ceci avec grand intérêt.

M. Fuller : Vous n'avez pas posé de question.

La présidente : Non, j'ai écouté les questions et les réponses, en pensant à ma région dans le sud-ouest de l'Alberta. Les gens de mon coin seraient un peu déçus de nous ce soir. Avant de déclarer forfait, ils aimeraient nous rappeler ce dont on dispose encore. Pour ceux qui aiment la montagne, nous avons une chaîne. À ceux qui préfèrent les collines, nous offrons les collines Porcupine; si on aime les vallées fluviales, Lethbridge est construite sur les collines de la rivière Old Man. Si on aime les prairies, la prairie est juste là, de l'autre côté de la ville. Un des aspects les plus extraordinaires de la région — une petite ville entourée de villages historiques et

the people. The people are the ones who have to be treated with the greatest sense of advantage that we have in this country. We have the best farmers; we have innovative people; we have clever people. In my area, we have people who do not want to leave. They have survived BSE, the cattle crisis. They were just on the verge of another problem that this committee is helping with — a trade attack from the south on our sugar beet industry. Over the last eight years, we have had some of the worst droughts since the dark days of the 1930s. It goes on and on and yet these people do not want to leave. We have all the things wrong and challenging that everyone has talked about tonight. We also ought to factor in the following: When we look at an issue that seems to be overwhelming, we have to remember the people who are going through it because they are Canada's biggest value. We have to do value-added with them in the same way that we talk of having to do value-added with their products.

That is one of the challenges for this committee. Senator Segal knows more about some of these feelings than others do because he has done his own study. We have to approach this bigger study with a couple of views.

One view is that changing what we have had might be helpful. That is an issue and that is why we have to go out and listen to the people. We need to find out what it is they want us to do to help them to stay on the land, to build their families, to try to sustain their industry, to do value-added, et cetera. We have to keep them on the land.

I thank the witnesses for appearing this evening because they have added a great deal to the committee's deliberations. The challenge over the next year will be to determine how we can retain this part of Canada.

No one knows better than Senator Gustafson how tough it is out there on the land and all that goes with it. However, it is there, we have to keep it and we do not want to see it rolled into urban areas. We want to keep the lands growing and keep the people there who want to stay there.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, November 7, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:06 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn *(Chairman)* in the chair.

The Chairman: Good evening, honourable senators, witness and all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on television.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and by politicians.

innovants — ce sont les gens. Les gens sont ceux qu'il faut traiter comme le plus gros atout du pays. Nous avons les meilleurs agriculteurs, des gens innovateurs, des gens ingénieux. Dans ma région, il y a des gens qui ne veulent pas partir. Ils ont réchappé à la maladie de la vache folle, à la crise du bétail. Ils étaient sur le point d'affronter un autre problème auquel ce comité cherche une esquive — une attaque commerciale lancée du sud sur notre industrie de la betterave à sucre. Au cours des huit dernières années, Ils ont subi parmi les pires épisodes de sécheresse depuis les jours sombres des années 30. La liste s'allonge indéfiniment et, pourtant, ces gens ne veulent pas partir. Ils sont aux prises avec tous les maux et problèmes dont tout le monde a parlé ce soir. Il faut tenir compte de ce qui suit : Quand nous nous penchons sur un problème qui semble insurmontable, nous devons garder à l'esprit les gens qui y sont confrontés, parce qu'ils constituent la plus grande valeur du Canada. Il faut songer à la valeur ajoutée dans leur cas, comme nous le faisons pour leurs produits.

Voilà un des défis auxquels se mesure notre comité. Le sénateur Segal connaît mieux que d'autres cette dimension qui est en jeu, parce qu'il a fait sa propre étude. Nous devons aborder cette étude plus vaste en y appliquant certains points de vue.

Un point de vue est qu'il pourrait s'avérer utile de modifier la situation telle que nous l'avons connue. C'est un aspect à examiner, et c'est pourquoi il nous faut aller voir les gens et les écouter. Nous devons découvrir ce qu'ils veulent que nous fassions pour les aider à rester à la ferme, à bâtir leurs familles, à tâcher de soutenir leur secteur, à avoir une activité à valeur ajoutée, et cetera. Nous devons leur permettre de rester dans leurs terres.

Je remercie les témoins d'être venus nous parler ce soir, car ils ont beaucoup enrichi les travaux du comité. L'enjeu au cours de la prochaine année sera de déterminer comment nous pouvons conserver cette partie du Canada.

Personne ne sait mieux que le sénateur Gustafson combien la vie est difficile en milieu rural et tout ce qu'elle suppose. Cela dit, le monde rural existe, nous devons le conserver et nous ne souhaitons pas le voir annexé aux zones urbaines. Nous voulons un milieu agricole productif et nous voulons que les ruraux qui veulent demeurer dans leurs régions puissent le faire.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 7 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 6 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Bonsoir honorables sénateurs, chers témoins et spectateurs qui observent à la télévision cette séance du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, ce comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Trop longtemps, les responsables des politiques et des politiciens ont fait mine d'ignorer les souffrances des pauvres des régions rurales.

Until the end of the year, the committee will hear from a variety of different witnesses who will give an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as the basis for the committee's planned travel to rural communities all across this country next year.

With us this evening is Finn Poschmann, Director of Research, C.D. Howe Institute. We all know about that. Mr. Poschmann has authored many publications relating to public finance, taxation and federal-provincial relations.

Mr. Poschmann, the floor is yours.

Finn Poschmann, Director of Research, C.D. Howe Institute: Thank you, Madam Chairman. I am absolutely delighted to be here. I want to thank you and the committee members for inviting me here tonight.

I am intrigued by your comment about the C.D. Howe Institute and the implications for that. It is the perfect moment for me to say that, while I am Director of Research at the C.D. Howe Institute, all of us who work for the institute speak for themselves and not necessarily for our board of directors or members. With that official disclaimer aside, namely, that we do not take institutional positions, we take very personal ones, I shall march on.

I did not prepare a brief because I think it is important to have a free-flowing discussion and exchange of views. You certainly would not want to sit here on this fine night and listen to me read through such a thing. What I will do is proceed through some of the questions that the committee put to me in preparation for this meeting, share my thoughts on that, and proceed apace with questions afterward.

The first topic that the committee posed for this session is, essentially, what measures of poverty I might recommend. In other words, how should we measure poverty in assessing whatever policy choices we choose to pursue?

The place that I would start is that it is absolutely critical to decide, first and foremost, what it is you want to measure and why. In other words, what is the purpose of the measurement that you are seeking to establish? Is it to measure poverty or is it to measure income inequality? Those are quite different things.

Most of the measures that we see in Canada are one form or another of a measure of income inequality. If we think about the low-income cut-offs or the low-income measures that Statistics Canada provides us, they are very useful measures. They are informative about the distribution of incomes in Canada, but they are measures of inequality all the same. They do not tell us what poverty means or count up for us how many people live in poverty. They are relative measures that say something about the distribution of incomes in Canadian households, but do not answer all the questions that someone might have about what poverty is.

Jusqu'à la fin de l'année, le comité entendra divers témoins, qui nous donnerons un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ces travaux seront la base sur laquelle se fondera le comité pour planifier son voyage dans les communautés rurales partout au pays l'année prochaine.

Nous accueillons ce soir Finn Poschmann, directeur de la recherche à l'Institut C.D. Howe. Nous le savons tous. M. Poschmann est l'auteur de nombreuses publications sur les finances publiques, l'impôt et les relations fédérales-provinciales.

Monsieur Poschmann, je vous cède la parole.

Finn Poschmann, directeur de la recherche, Institut C.D. Howe : Merci madame la présidente, je suis absolument ravi d'être ici. Je tiens à vous remercier, de même que les membres du comité, de m'avoir invité ce soir.

Je suis intrigué par votre commentaire sur le C.D. Howe Institute et ce qu'il entend. C'est le moment idéal pour dire que, bien que je sois directeur de la recherche à l'Institut C.D. Howe, nous tous qui travaillons pour l'institut exprimons nos propres idées, et pas nécessairement celles du conseil d'administration ou des membres. Maintenant qu'est donné cet avis de non-responsabilité officiel, c'est-à-dire que nous ne défendons pas les positions institutionnelles, nous avons les nôtres propres, je me lance.

Je n'ai pas préparé d'exposé parce que je pense qu'il est important d'avoir une discussion et un échange de points de vue libres. Vous ne voudriez certainement pas être assis ici, en cette belle soirée, à m'écouter lire ce genre d'exposé. Ce que je me propose de faire, c'est de répondre à certaines des questions que le comité m'a fait parvenir en prévision de cette réunion, d'exprimer mes réflexions sur le sujet, et de passer rapidement aux questions.

La première question que pose le comité, pour cette séance est, en fait, quelles mesures de la pauvreté je pourrais recommander. Autrement dit, comment devrions-nous mesurer la pauvreté en faisant l'évaluation des choix de politiques que nous décidons d'appliquer?

Je commencerai par dire qu'il est absolument essentiel de décider, d'abord et avant tout, ce qu'on veut mesurer, et pourquoi. Autrement dit, quel est l'objet de la mesure que vous cherchez à établir? Est-ce pour mesurer la pauvreté, ou l'inégalité des revenus? Ce sont des choses très différentes.

La plupart des mesures que nous voyons au Canada sont, sous une forme ou une autre, des mesures de l'inégalité des revenus. Pensons donc au seuil de faible revenu, ou aux mesures de faible revenu que nous fournit Statistique Canada; elles sont très utiles. Elles nous informent sur la répartition des revenus au Canada, mais ce sont néanmoins des mesures d'inégalité. Elles ne nous indiquent pas ce que signifie la pauvreté, ni le nombre de personnes qui vivent dans la pauvreté. Ce sont des mesures relatives indicatrices de la répartition des revenus dans les ménages canadiens, mais ne répondent pas à toutes les questions qu'aurait à poser quelqu'un au sujet de ce qu'est la pauvreté.

That is my first message, namely, that in recommending a poverty measure, be clear what you want to do with it and the point that you want to establish in referring to a poverty measure and be at least a bit suspicious of those relative measures. Let me be clear. There is a reason I want you to be suspicious of relative measures. It is because if you choose to look at a low-income segment of the population and from one year to the next their income goes up a bit, and you have a higher-income segment of the population and from one year to the next their income goes up more, then by a measure of relative inequality, such as a low-income measure, you may discover that inequality has risen. If you are using a low-income measure or a low-income cut-off to measure poverty, then it may be telling you that the number has gone up and that it has got worse, even if people at the lower end of the scale have done better this year than last. It is a matter of arithmetic. What is driving such an outcome is that people at the upper end of the scale may have done even better than the rest of us. That may not be a helpful message to policy-makers in trying to establish what, if anything, to do about poverty in Canada or rural poverty in Canada.

That is why I say I say be careful of relative measures. It is not that we should not look at them; they are part of the picture. However, be careful about relying on them alone. Instead, consumption measures are a good idea. What do you buy? How much do you buy of what as a family? The reason for doing so is there is a clear linkage between consumption, what you buy, what you can afford, what you deliver to your household, and what we think of as well-being than there is with income.

A consumption measure is generally more stable from year to year. That is because one year people save because they put something aside for the next year and then in the following year, when things look less well or when incomes are down, they will draw down on savings and rely on that to tide the family or the household over until the following year. That is simply the reality. That is something that people do. It is a way of managing household flows. Certainly, Canada's farm families are well known for being a bit forward looking in managing their household finances, in the way that any household should be.

A consumption measure surveys households to assess, again, how much they buy and of what in a given year. That will be much smoother from year to year than an income-based measure of poverty. That is an important quality, because the longer-term measure tells you something about lifetime experiences of the family, which is probably a better guide to policy than something that bounces up and down with current and transitory trends, trends in incomes or in farm prices if you are thinking about rural

C'est mon premier message, c'est-à-dire que pour recommander une mesure de la pauvreté, il faut indiquer clairement ce qu'on veut en faire, et ce qu'on veut prouver en se reportant à une mesure de la pauvreté, et on doit au moins un peu se méfier de ces mesures relatives. Je tiens à être clair. J'ai une bonne raison pour vous inciter à vous méfier des mesures relatives. C'est parce que si vous choisissez de vous concentrer sur le segment à faible revenu de la population et, d'une année à l'autre, leur revenu augmente un peu, et vous avez le segment à revenu plus élevé de la population dont, une année sur l'autre, le revenu augmente encore, vous pourriez découvrir, avec une mesure de l'inégalité relative, comme la mesure du faible revenu, que l'écart s'est creusé. Si vous utilisez une mesure du faible revenu, ou un seuil de faible revenu pour mesurer la pauvreté, cette mesure pourrait vous dire que le nombre de pauvres a augmenté et que la situation s'est aggravée, même si la situation des gens du bas de l'échelle s'est améliorée par rapport à l'année antérieure. C'est une question d'arithmétique. Ce qui mène à de tels résultats, c'est que les gens du haut de l'échelle peuvent s'en être encore mieux tirés que le reste d'entre nous. Ce n'est peut-être pas un message très utile pour les responsables des politiques qui essaient de déterminer quoi faire, s'il y a lieu, au sujet de la pauvreté au Canada, ou de la pauvreté dans les régions rurales du Canada.

C'est pourquoi je vous incite à vous méfier des mesures relatives. Je ne dis pas que nous ne devrions pas les regarder; elles font partie du tableau. Cependant, il faut prendre garde à ne pas se fier sur elles seules. À leur place, les mesures de la consommation sont une bonne idée. Qu'est-ce que vous achetez? Combien achetez-vous de quoi, en tant que famille? La raison à cela, c'est qu'il y a un lien clair entre la consommation, ce qu'on achète, ce qu'on peut se permettre, ce qu'on apporte dans notre ménage et ce qui, selon nous, est le bien-être en rapport avec le revenu.

Une mesure de la consommation est généralement plus stable d'une année sur l'autre. C'est parce qu'une année, les gens économisent parce qu'ils font des réserves pour l'année suivante, et l'année suivante, quand la situation est moins reluisante ou quand le revenu baisse, ils encaissent des économies et s'en servent pour soutenir la famille ou le ménage jusqu'à l'année suivante. C'est la simple réalité. C'est ce que les gens font. C'est un moyen de gérer les variations des revenus du ménage. Les familles d'agriculteurs du Canada sont bien connues pour leur approche prospective de la gestion des finances du ménage, et c'est celle-là que tout ménage devrait avoir.

Une mesure de la consommation sonde les ménages pour déterminer, encore, combien ils achètent, et de quoi, une année donnée. C'est beaucoup plus régulier une année sur l'autre qu'une mesure de la pauvreté qui est fondée sur le revenu. C'est là une qualité importante, parce que la mesure à plus long terme vous dit quelque chose des expériences de toute une vie de la famille, ce qui est probablement un meilleur guide pour les politiques que quelque chose qui fluctue sans cesse avec les tendances actuelles et

Canada. The message there is to use a few measures but do not rely only on relative poverty measures.

To put a clear example on why you should think about the value of consumption as a measure of poverty, think about housing. If you own your own house, you do not have a rent expense. If you have no mortgage, you do not have a mortgage expense. If you own your own house, the value that you derive from living in your house during the course of the year is something that is very important to your well-being. That part of the measure of your well-being will not be reflected in an income measure of poverty, that is, counting up how much money you made this year. It will not adjust for whether or not you live in your own home and if that household is paid for.

A perfect example here is the province of Newfoundland and Labrador. Many more people in Newfoundland and Labrador than in other provinces within Canada, for a number of reasons, live in owned homes, and they are more likely than residents of other provinces to live in owned homes without mortgages. This state of nature about communities in Newfoundland and Labrador is something you would want to bear in mind I should think in assessing measures of poverty across provinces.

This leads immediately to a question posed by the committee, which was in assessing low-income or poverty measures, what can we say about the accessibility of government services in rural and then in small-town Canada? Should we try to account for the availability of public services in measuring household welfare?

The answer to that is, yes, you would want to take it into account in your analysis of the broader policy question of what to do about it, but I should not like to get it too tangled up in a question of measuring poverty or income. There are a number of reasons for that. One is straightforward conceptual measurement problems, data problems, trying to say something about the value of government services that are delivered in different communities. While I hate to say it, if you cannot measure something very well, it is hard to extract a strong message about what to do on the basis of that uncertain measurement.

The other thing of course is that there is a certain amount of demand responsiveness of government services. In other words, the level and extent and range of government services that are delivered in a given region will necessarily respond to the demand for those services in that region. To put a clear example on this, in an urban centre such as Toronto or Montreal, there is a large demand for language training for recent immigrants, for settlement assistance, for new members of the community. Those are things that an urban centre like Montreal and Toronto will have to deal with and there is a certain amount of service provision that will come from the provincial level or the

transitoires, les tendances des revenus ou les prix à la ferme si on pense au Canada rural. Le message, c'est qu'il faut utiliser quelques mesures, mais ne pas se fier seulement sur les mesures relatives de la pauvreté.

Pour illustrer clairement la raison pour laquelle vous ne devriez pas passer à la valeur de la consommation comme mesure de la pauvreté, songez au logement. Si vous êtes propriétaire de votre propre maison, vous n'avez pas de frais de loyer. Si vous n'avez pas d'hypothèque, vous n'avez pas de frais d'hypothèque. Si vous êtes propriétaire de votre propre maison, le bénéfice que vous tirez du fait de vivre dans votre propre maison pendant l'année est quelque chose qui est très important pour votre bien-être. Cet aspect de la mesure de votre bien-être ne sera pas reflété dans une mesure de la pauvreté fondée sur le revenu, c'est-à-dire en comptant combien d'argent vous avez fait cette année. Elle ne fera pas d'ajustements pour les facteurs comme le fait que vous vivez dans votre propre maison et si cette maison est payée.

Un parfait exemple, ici, est la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Bien plus d'habitants de Terre-Neuve-et-Labrador qu'ailleurs au Canada, pour diverses raisons, sont propriétaires de la maison dans laquelle ils vivent, et ils ont plus de chances que les résidents d'autres provinces de vivre dans des maisons dont ils sont les propriétaires, sans hypothèque. Cet état de chose, relativement aux communautés de Terre-Neuve-et-Labrador est un facteur qu'on voudrait prendre en compte dans l'évaluation des mesures de la pauvreté dans toutes les provinces.

Ceci m'amène immédiatement à une question qu'a posée le comité, soit quand on évalue le faible revenu, ou les mesures de la pauvreté, que peut-on dire de la disponibilité des services gouvernementaux dans les régions rurales, et dans les petites villes du Canada? Devrions-nous essayer de tenir compte de la disponibilité des services publics dans la mesure du bien-être des ménages?

La réponse est oui, il faudrait en tenir compte dans votre analyse de la question stratégique plus vaste sur ce qu'on peut en faire, mais je n'aimerais pas que ce soit trop emmêlé dans une question de mesure de la pauvreté ou du revenu. Il y a plusieurs raisons à cela. L'une est les problèmes directs de mesure conceptuelle, les problèmes de données, qu'il y a à essayer de dire quelque chose sur la valeur des services gouvernementaux qui sont offerts dans différentes communautés. Bien que je n'aime pas à la dire, si on ne peut pas mesurer quelque chose très bien, il est difficile d'extraire un message ferme sur ce qu'il faut faire en se fondant sur cette mesure incertaine.

L'autre chose, bien sûr, c'est qu'il y a un certain degré de sensibilité des services publics à la demande. Autrement dit, le degré et la mesure, l'éventail des services gouvernementaux qui sont fournis dans une région donnée sont nécessairement sensibles à la demande de ces services dans cette région. Pour en donner un exemple clair, dans un centre urbain comme Toronto ou Montréal, il y a une vaste demande de formation linguistique pour les immigrants de fraîche date, d'aide à l'installation pour les nouveaux membres de la communauté. Ce sont des services que devront offrir les centres urbains comme Montréal et Toronto et une part sera fournie par l'échelon provincial et l'autre par

federal level in dealing with those needs. A rural community is far less likely to have any need for such government spending simply because immigrants will tend not to settle in a remote or rural community. The fact that such services are not available in that community probably ought not to colour too much the way we think about the role of government services in assessing income. I think that is an important point to make.

The message there is, sure, government services and their availability are important, but not easy to measure and may not capture the thing you are trying to capture in counting up or in assessing the availability of government services.

The next topic from the committee was the agricultural dimension of rural and small-town poverty. Where you are within Canada and what sector you are in matters a lot, to really grapple with that one. If you are in oilseeds in Alberta, your outlook on incomes and the policy response to transitory price shocks, to low versus high prices for what you sell, will be quite different from that of a dairy farmer in Quebec; it will be quite different from a corn farmer in Ontario who is probably going through a pretty rough patch this year and is probably thinking that last year's soil ought not to have been prepared for corn this year but for something else instead. I have not heard all of the witnesses that have come before this committee, but there is a bit of a corn price issue this year. The issues for those households will be quite different from those facing a livestock farmer in Alberta who, in the aftershocks resulting from BSE, had some rough patches to deal with. Again, these things are mostly behind that farmer, and the policy responses for low-income households in rural Ontario would be very different from how we would think about a livestock farmer in some difficulty in Alberta or Saskatchewan or elsewhere.

On the other hand, if you are thinking of forestry-based towns, it is not a happy market in the pulp and paper sector right now and has not been for a while. There, whether you are in Quebec, Ontario or B.C., you are facing a similar cost/price squeeze in the forestry sector. Where you stand on this depends on where you sit. I would not imagine that there is a generic or one-size-fits-all solution for the income troubles or the income shocks that might face households in terms of sectors and places.

What effects are low incomes having on farm communities? There is a short answer to this, which is, "I am not sure yet." I cannot tell why or how the situations that rural communities and rural families are facing right now are different from anything they might have faced in past years. We have been through price cycles on a number of commodities. The boon and bane of the farmer's existence is that, from year to year and season to season, prices are high and prices are low, and for different reasons these might both turn out to be bad things for a farm household. The point I want to make is that if there are some price-related issues

l'échelon fédéral, pour répondre à ces besoins. Il y a beaucoup moins de chances qu'une communauté rurale ait le moindre besoin de ce genre de dépenses publiques, tout simplement parce que les immigrants sont peu portés à s'établir dans une communauté isolée ou rurale. Le fait que de tels services ne sont pas accessibles dans cette communauté ne devrait pas tellement influer sur ce que nous pensons du rôle des services gouvernementaux dans l'évaluation du revenu. Je pense que c'est quelque chose d'important à dire.

Le message c'est que, bien sûr, les services publics et leur disponibilité, c'est important, mais ce n'est pas facile à mesurer et on pourrait bien ne pas capter ce qu'on cherche à capter en comptant ou en évaluant la disponibilité des services gouvernementaux.

L'autre question que pose le comité concerne la dimension agricole de la pauvreté dans les régions rurales et les petites villes. Le lieu où on vit au Canada, et le secteur dans lequel on est pèsent beaucoup, si je peux insister sur cet aspect. Pour quelqu'un du secteur des oléagineux en Alberta, sa perspective des revenus et des mesures stratégiques adoptées à l'égard des chocs transitoires sur les prix, des prix faibles comparativement aux prix élevés pour ce qu'il vend, sera très différente de celle d'un producteur de lait du Québec, elle sera très différente de celle d'un cultivateur de maïs de l'Ontario qui a probablement une assez mauvaise année et qui pense probablement qu'il n'aurait pas dû préparer la terre à l'automne pour la culture du maïs cette année, mais plutôt pour quelque chose d'autre. Je n'ai pas entendu tous les témoins qui sont venus devant le comité, mais le cours du maïs pose un peu de problème, cette année. Les enjeux, pour ces ménages, seront très différents de ceux que connaît un éleveur de bétail de l'Alberta qui, avec les répercussions de l'ESB, a certainement dû passer quelques mauvais moments. Là encore, tout cela est déjà du passé pour ce fermier, et les mesures stratégiques pour les ménages à faible revenu de l'Ontario rural seraient très différentes de celles que nous envisagerions pour l'éleveur de bétail qui se trouve en difficulté en Alberta, en Saskatchewan ou ailleurs.

D'un autre côté, si on pense aux villes dépendantes de l'exploitation forestière, le marché n'est pas très prospère dans le secteur des pâtes et papiers actuellement, et cela dure déjà depuis un certain temps. Là, qu'on soit au Québec, en Ontario ou en Colombie-Britannique, le resserrement des marges de profit est pareillement ressenti dans le secteur forestier. La position de chacun dépend de sa situation. Je ne pense pas qu'il puisse exister une solution générique et universelle pour les problèmes de revenu ou les chocs liés au revenu que subissent les ménages selon les secteurs et les lieux.

Quels sont les effets des revenus faibles sur les communautés agricoles? La réponse est brève, et c'est « je ne sais pas encore ». Je ne peux pas vous dire pourquoi ou comment la situation que vivent les communautés rurales et les familles rurales actuellement sont différentes de ce qu'elles peuvent avoir vécu dans les années antérieures. Les prix de plusieurs produits de consommation ont connu des cycles. La bénédiction et le fléau de l'existence du fermier c'est que, d'une année à l'autre et d'une saison à l'autre, les prix sont élevés et les prix sont faibles, et pour diverses raisons, l'une et l'autre situation peuvent se révéler mauvaises pour un

or difficulties for farm incomes in Canada right now, I do not know how different this is from any place we have ever been before in the economic history of Canada's farm or rural sector.

The next topic that this committee invited comment on was the short- and long-term persistence of rural poverty and the causes of short- and long-term persistent poverty. On this, we turn to at least some statistical work done by Statistics Canada and elsewhere. The evidence there suggests that there is not that much difference between rural communities and larger urban centres as to the short- and long-term shocks. What am I getting at?

Whether you are in an urban or a rural community, what characteristics travel along with the likelihood that you are poor or living in poverty? You are single, you have a low level of education, and you have no job. That is an obvious point to make but one you should never fail to remember. Another characteristic is the low number of jobs in the household relative to the number of people in the household. These are the things that travel along with being poor or living in poverty. They are the same in rural communities as they are in urban communities, at least generally speaking. This, I think, is the very important message to get across.

Education is vitally important for younger members of the community entering the workforce. That is true everywhere. What economists refer to as entry and exit from low income is strongly driven by family formation and family breakup. If you are a single person with no education, with no spouse, especially if you also have children, you will likely have low income. The steps we want to take as policy-makers are to help people not arrive in that situation in the first place. There is not very much difference between urban and rural households.

In conclusion, the last question the committee offered was the following: What policies would I recommend for dealing with some of these issues? That is absolutely a terrific question, but not an easy one at all. The first answer is probably what is not the answer, that is, money is probably not the answer — in other words, short-term transfers or short-term government assistance to households. It is very important to those families. If you are short of cash income to feed the household, a lot of government transfers will help, but if you are worried about long-term poverty and persistence of poverty, it seems probably an unfruitful route, given what we know about the causes of poverty.

Think about what it is that makes cities richer. Why are cities richer than rural communities? Much of it has to do with the relationships between people and businesses in cities and not in rural areas. The fact that you have good service support in the city and you have good access to financial and architectural and engineering expertise, all of these things make you more productive in the workplace or in your ventures or

ménage agricole. Là où je veux en venir, c'est que s'il y a des enjeux ou des difficultés liés aux prix pour les revenus agricoles au Canada actuellement, je ne sais pas en quoi c'est différent de n'importe quelle situation que nous avons déjà connue dans l'histoire économique du secteur agricole ou rural du Canada.

Le sujet suivant sur lequel le comité a invité des commentaires est la nature de la persistance à court et à long termes de la pauvreté rurale et les causes de la pauvreté persistante à court et à long termes. Là-dessus, nous pouvons nous tourner vers au moins certaines statistiques de Statistique Canada et d'autres organismes. D'après ces données, il n'y a pas tellement de différence entre les communautés rurales et les plus grands centres urbains quant aux chocs à court et à long termes. Vous vous demandez où ce que je veux en venir?

Qu'on vive dans une communauté rurale ou un centre urbain, quels facteurs vont de pair avec la probabilité qu'on vive dans la pauvreté? Prenons le cas d'un célibataire qui a peu d'instruction et pas d'emploi. Cela paraît évident, mais il ne faut jamais l'oublier. Un autre facteur, c'est le faible nombre de détenteurs d'emplois dans le ménage comparativement au nombre de personnes qui le constituent. Ce sont des facteurs qui sont liés au fait d'être pauvre ou de vivre dans la pauvreté. Ce sont les mêmes facteurs dans les communautés rurales que dans les centres urbains, du moins de façon générale. Ceci, je pense, est le message très important qu'il faut faire passer.

L'instruction revêt une importance déterminante pour les jeunes membres de la communauté qui entrent dans la population active. C'est vrai partout. Ce que les économistes appellent l'entrée et la sortie du faible revenu est étroitement lié à la composition de la famille et à la rupture de la famille. Une personne célibataire, sans instruction, sans conjoint ou conjointe, donc, surtout s'il y a des enfants, aura probablement un faible revenu. Les mesures que nous voulons prendre en tant que responsables des politiques visent à aider les gens à ne pas se retrouver dans cette situation pour commencer. Il n'y a pas tellement de différence entre les ménages urbains et ruraux.

Pour terminer, la dernière question que me pose le comité, c'est quelle politique je recommanderais pour composer avec certains de ces enjeux? C'est vraiment une superbe question, mais pas du tout facile. La première réponse est probablement ce qui n'est pas la réponse, c'est-à-dire que l'argent n'est probablement pas la réponse — soit les transferts à court terme ou les mesures d'aide aux ménages à court terme qu'offre le gouvernement. C'est très important pour ces ménages. Si on manque d'argent pour nourrir la famille, de gros transferts du gouvernement seront utiles, mais si on se préoccupe de pauvreté à long terme et de persistance de la pauvreté, cela semble une mesure stérile, compte tenu de ce qu'on sait des causes de la pauvreté.

Pensez à ce qui fait la prospérité des villes. Pourquoi les villes sont-elles plus riches que les communautés rurales? C'est en grande partie dû aux relations entre les gens et les entreprises dans les villes, qui n'existent pas dans les régions rurales. Le fait qu'un bon soutien des services soit fourni dans la ville et qu'il y ait un bon accès à l'expertise financière, architecturale, technique, tout cela favorise la productivité dans le milieu de travail, les initiatives

entrepreneurship. These things are available to you in cities in a way that they are not in rural communities. There is a tremendous interplay in denser communities simply because of the density of those communities and the ability of people to work with each other. They build each other up within urban communities. It is not that rural communities do not do that, just that there are fewer of them. The skills are less dense, and the tools are less readily available for building growth.

It is very hard to fight market signals. If you are in a little mill town in Central or Northern Ontario and your community of a few hundred has been relying on a sawmill with a few saws and not much more, or a small pulp and paper operation, you are in deep trouble. There are no two bones about it. In fact, there are probably not very many of those as we speak. The inability to make an economic go of it for very small operations is absolutely real and not something that is readily within the grasp of government to fix. I would caution governments about looking for fixes that rely on fighting market forces, because that will prove to be very difficult to do. In fact, there was a terrific presentation by Professor Ilan Vertinsky last week in British Columbia, because the British Columbia government is wrestling with what to do with the single industry town problem in B.C. because there are a lot of forestry-based towns in B.C. and they are under intense pressure, as we are here. The harsh message that some of these towns are receiving is that we do not think we can readily address that.

I am sorry if I went on rather long with this, but I was enthusiastic about some of these topics. I will close there.

The Chairman: We have enthusiastic senators who want to ask questions, beginning with Senator Mercer.

Senator Mercer: Thank you for being here tonight. We do appreciate you taking your time to do so. I read in your biography that recently you published on the tax treatment of retirement savings. How do you react to the new government's income trust changes? How do you see that affecting rural Canadians specifically? Many rural Canadians are older and may be counting on this. Do you have any opinion on that?

Mr. Poschmann: That is a very interesting question. I have strong opinions on it. I have to confess that I would not have expected to address that question in the context of dealing with rural poverty in Canada, except for events of the past few weeks. In that context, it certainly is reasonable that it should come up.

et les entreprises. Ces choses nous sont accessibles dans les villes d'une façon où elles ne le sont pas dans les communautés rurales. Il y a une énorme interaction dans les communautés plus denses, tout simplement à cause de la densité de ces communautés et de la capacité des gens de travailler ensemble. Ils se renforcent mutuellement dans les communautés urbaines. Ce n'est pas que les communautés rurales ne le font pas, mais il y en a moins. Les compétences sont moins concentrées, les outils sont moins facilement accessibles pour stimuler la croissance.

Il est très difficile de lutter contre les signes du marché. Si on est dans une petite ville manufacturière dans le centre ou le Nord de l'Ontario et que la collectivité de quelque centaines d'habitants est tributaire depuis longtemps d'une scierie, où se trouvent quelques scies et pas beaucoup plus, ou une petite exploitation de pâtes et papiers, bonjour les problèmes. Il n'y a pas deux façons de voir cela. De fait, il ne reste probablement plus beaucoup de ces collectivités, en ce moment même. L'impossibilité de démarrer au plan économique, pour les petites exploitations, est une réalité absolue, pas quelque chose que le gouvernement est en mesure de réparer sur-le-champ. Je mettrais en garde les gouvernements contre la recherche de solutions fondées sur une lutte contre les forces du marché, parce que cela sera très difficile. De fait, le professeur Ilan Vertinsky a fait la semaine dernière, en Colombie-Britannique, un exposé fantastique, parce que le gouvernement de la Colombie-Britannique s'interroge sur ce qu'il doit faire du problème des petites villes à industrie unique de la Colombie-Britannique, parce qu'il y a beaucoup de villes tributaires de l'exploitation forestière dans la province, qui subissent d'énormes pressions en ce moment même. Le difficile message que reçoivent certaines de ces villes, c'est que nous ne pensons pas pouvoir tout de suite régler leur situation.

Pardonnez-moi si j'ai été un peu long, mais certains de ces sujets m'enthousiasment. Je terminerai ici.

Le président : Nous avons des sénateurs enthousiastes qui veulent poser des questions, et nous commencerons avec le sénateur Mercer.

Le sénateur Mercer : Merci d'être ici ce soir. Nous apprécions que vous ayez pris le temps de venir. J'ai lu dans votre biographie que vous avez récemment publiée un ouvrage sur le traitement fiscal de l'épargne-retraite. Quelle est votre réaction aux changements aux fiducies de revenu que vient d'annoncer le gouvernement? Quel effet, selon vous, cela aura-t-il sur les Canadiens des régions rurales, plus particulièrement? Bien des habitants de ces régions sont plus âgés et pourraient compter dessus. Avez-vous un avis sur la question?

M. Poschmann : C'est une question très intéressante. J'ai un avis très arrêté là-dessus. Je dois admettre que je ne m'attendais pas à répondre à cette question en rapport avec la pauvreté rurale au Canada, s'il n'y avait eu les événements des dernières semaines. Dans ce contexte, il est certainement raisonnable qu'elle se pose maintenant.

The government's decision on this front has certainly caused upset in a number of rural Canadian households, as elsewhere, and upset to a number of corporate Canada's boardrooms. It is understandable it should do so because it was certainly a bit of a policy shock to the community.

I feel especially — I am not sure what the right word is. I am concerned about the welfare of households who relied on investment advisors to put a large share of their assets into a particular product whose financial viability depended on narrowly constrained aspects of the tax code.

This does not help them very much. I will be careful to stipulate that I am not an investment advisor. Nonetheless, such households would be very well advised not to allocate a huge portion of their portfolios to a particular type of asset and certainly not to devote a large portion of their assets to an asset whose accounting is very difficult to understand, is rather unclear as to disclosure standards, whose governance operates outside of business or corporate law writ large in Canada and whose financial prospects depend entirely on a certain set of favourable treatments under Canada's Income Tax Act.

Senator Mercer: I would suggest that perhaps the unplanned consequence was the creation of more problems in rural Canada; it was not done intentionally by any means. It is one of those things that occur when you create a policy that may or may not be an effective one. There are always people who are affected by it.

I was intrigued by your comments on Newfoundlanders and the fact they are more likely to live in homes that they own, many of which are mortgage free. Debt management is always an issue when we talk about poverty, whether urban or rural.

Is there a difference in your mind in rural versus urban debt and their ability to manage that debt? Does it change from the city to the country?

Mr. Poschmann: The pressures that may bear on households are similar as between those communities. In other words, all of us face an imperative to manage finances and to manage debt from day to day, from year to year and over the course of our lives, and also to establish a decent household savings level for financing retirement.

Within that broad scope, there are not huge differences. I do not think you would find higher debt relative to income for a typical household in rural Canada as opposed to urban Canada. However, if you were to subdivide out farm households as a subset of rural households, you might find higher debt level in those households, but that would tend to go along with higher assets. I am not certain that for farm households the net financial balance would be in a weaker position than for urban.

La décision du gouvernement sur ce plan a certainement causé des remous dans bien des ménages des régions rurales du Canada, comme partout, et dans bien des conseils d'administration d'entreprises du Canada. On peut le comprendre, parce qu'il est certain que cela a causé un certain choc dans la communauté.

Je me sens particulièrement — je ne sais pas exactement quel terme utiliser. Je m'inquiète du bien-être des ménages qui, se fiant à leurs conseillers en investissements, ont investi une large portion de leurs économies dans un produit particulier dont la viabilité financière était tributaire des aspects étroitement restreints du code des impôts.

Cela ne les aide pas beaucoup. Je tiens à préciser que je ne suis pas conseiller en investissements. Néanmoins, ces ménages seraient bien avisés de ne pas investir une large portion de leur portefeuille dans un type particulier de produit et, certainement, de ne pas investir une vaste portion de leur bien dans un placement dont la comptabilité est très difficile à saisir, dont les normes de la divulgation sont assez embrouillées, dont la gouvernance se fait en marge de procédures de droit des entreprises poussées à l'extrême au Canada, et dont les perspectives financières dépendent entièrement d'une gamme particulière de traitements de faveur, accordés par la Loi de l'impôt du Canada.

Le sénateur Mercer : Je dirais que, peut-être une conséquence imprévue a-t-elle été la création de plus gros problèmes dans les régions rurales du Canada; cela n'a pas été intentionnel, pas le moins du monde. C'est le genre de choses qui arrivent quand on crée une politique qui pourrait être ou ne pas être efficace. Il y a toujours des gens qui sont touchés par elle.

J'ai été intrigué par votre commentaire sur les habitants de Terre-Neuve et le fait qu'ils ont plus de chances de vivre dans une maison qui leur appartient, le plus souvent sans hypothèque. La gestion de la dette est toujours un enjeu quand on parle pauvreté, qu'elle soit urbaine ou rurale.

Y a-t-il des différences, dans votre esprit, entre la dette rurale et la dette urbaine et leur capacité de gérer cette dette? Est-ce que cela change de la ville à la campagne?

M. Poschmann : Les pressions qui peuvent peser sur les ménages sont similaires entre les deux communautés. Autrement dit, nous sommes tous confrontés à la nécessité de gérer des finances et de gérer la dette au jour le jour, d'année en année, et tout au long de notre vie, et aussi d'établir un niveau suffisant d'épargne du ménage pour financer la retraite.

Dans ce large champ, il n'y a pas d'énormes différences. Je ne pense pas qu'on trouverait plus de dettes comparativement aux revenus pour un ménage typique de région rurale du Canada, comparativement à une région urbaine du Canada. Cependant, si on devait subdiviser nos ménages agricoles comme un sous-ensemble des ménages ruraux, on pourrait constater un plus haut taux d'endettement dans ces ménages, mais cela aurait tendance à aller de pair avec plus d'actif. Je ne suis pas sûr que pour les ménages agricoles, le solde financier net serait en moins bonne position que pour les ménages urbains.

Senator Mercer: It would be very helpful to us for analysis purposes if you had any empirical data on that. I am not sure what the answer is, but it seems that people in rural Canada, because incomes are lower, must manage their lives much better than those of us who do not live in rural areas. I live part-time in rural Canada and part-time in urban Canada, so I guess I am an anomaly.

My final question is probably a more challenging question. If there were three policy changes that you could recommend to the federal government and we could implement tomorrow that address the issue of rural poverty, what would they be? You may only have one or two suggestions.

Mr. Poschmann: I think I would refer back to my earlier comments. At least one of my bits of policy advice would be not to place a huge amount of stock in the ability of policy to deal with some of these issues. I am answering in part by way of the negative. Markets change the ability of different communities to survive change.

I can tell you about communities that I know very well. When I referred to the small town sawmill example, I had a particular image of a Canadian community in my mind. The mill there is simply unviable. There is not an economic or policy measure I could possibly conceive that would make a mill of this small scale and location and with the capital and skills available to its owners or to its management make a go of it. Some of these things are not fixable as markets change, and I think we should recognize it.

This is not all bad news. I would never want to just wear a black hat and say that there is nothing we can ever do to help Canadians. There are things we can do — one of which would absolutely be a focus on education. Admittedly, education is primarily a provincial responsibility, but the federal government has a role here in ensuring that decent standards of education are available or financable across provinces and regions. We must recognize that this actually ends up increasing mobility.

If you educate the youth in a community, which is absolutely the right thing to do, you have just boosted the likelihood that they will move away from that community as they grow up, if it is a poor rural community.

Therefore, this comes back to the beginning of my comments. Think about what your goal is and what you are trying to get at. Your policies may do well by youth or by younger workers, and that would be the right thing to do from their point of view, but it may not help you if you said your goal was, for example, to save or preserve this community as a community, as opposed to improve the welfare of the people who live within it.

Le sénateur Mercer : Si vous aviez des données empiriques sur le sujet, elles seraient très utiles à notre analyse. Je ne suis pas sûr de ce qu'est la réponse, mais il semble que les habitants des régions rurales du Canada, parce que les revenus sont plus faibles, doivent gérer leur vie beaucoup mieux que ceux d'entre nous qui ne vivent pas dans les régions rurales. Je vis à temps partiel en région rurale, et à temps partiel en région urbaine du Canada, alors je suppose être une anomalie.

Ma dernière question est probablement plus difficile. Si vous pouviez recommander au gouvernement fédéral trois modifications aux politiques, que nous pourrions mettre en œuvre dès demain pour contrer le problème de la pauvreté rurale, quelles seraient-elles? Vous pouvez n'avoir qu'une ou deux suggestions.

M. Poschmann : Je pense que je reviendrais à mes observations de tout à l'heure. S'il y a au moins un conseil que je donnerais, en ce qui concerne les politiques, ce serait de ne pas compter trop fort sur la capacité des politiques de régler certains de ces problèmes. Je réponds un peu par la négative. Les marchés influent sur la capacité des diverses de communautés de survivre aux changements.

Je peux vous parler des communautés que je connais très bien. Quand j'ai parlé de la petite ville forestière, comme exemple, j'avais une image en tête, celle d'une communauté canadienne. La scierie n'est tout simplement pas viable. Je ne pourrais concevoir aucune mesure économique ou politique qui pourrait assurer le succès d'une scierie de cette modeste envergure et de ces lieux, avec le capital et les compétences dont disposent ses propriétaires ou sa direction. Certains de ces éléments ne peuvent être arrangés, car les marchés changent, et je pense que nous devrions le reconnaître.

Il n'y a pas là que du négatif. Je ne voudrais vraiment pas me coiffer d'un sombre couvre-chef et annoncer qu'il n'y a rien à faire pour aider les Canadiens. Il y a des choses à faire — l'une serait de mettre le point de mire absolu sur l'éducation. Je sais que l'éducation est principalement une responsabilité provinciale, mais le gouvernement fédéral a un rôle à jouer, celui de veiller à ce que des normes valables d'éducation soient accessibles ou finançables dans toutes les provinces ou régions. Nous devons reconnaître que cela favorise, en bout de ligne, une plus grande mobilité.

En éduquant les jeunes d'une communauté, ce qui est absolument la chose à faire, on augmente les chances qu'ils puissent quitter cette communauté quand ils seront adultes, si c'est une communauté rurale pauvre.

Alors cela revient au début de mes commentaires. Songez à votre objectif, et ce que vous essayez de réaliser. Vos politiques peuvent bien passer auprès des jeunes et des jeunes travailleurs, et elles seraient appropriées de leur point de vue, mais elles pourraient ne pas vous être utiles si votre objectif était, par exemple, de sauvegarder ou de préserver cette communauté en tant que communauté, plutôt que d'accroître le bien-être des gens qui y vivent.

The third point is to ensure, and this one comes back to a negative, not to get in the way of people moving or pursuing opportunity. We have an employment insurance system that went through brutal reforms in 1971-72. They were partially undone in the 1996 reforms. Since then, there has been a fair amount of rollback on that initiative. Those reforms permitted, sustained and, I would argue, ultimately encouraged reliance on seasonal work in rural communities. There are a lot of Canadians to this day who are living in rural communities with not particularly auspicious conditions, and for whom not having made those reforms in the early 1970s would have been better. We have created a seasonal culture that I think in the long haul has not been good for the welfare of Canadians.

Senator Tkachuk: I am sorry that I missed the first part of your presentation, as I was late. I apologize for that.

I did hear the last part of your presentation, however. You delved into a couple of topics that have always interested me about this issue. We have been finding that the numbers between urban and rural poverty are not that much different. That surprised me. I thought there would be more of a difference. However, the numbers we have been given to date from Statistics Canada really have not been that different.

There was an American writer who was talking about the ghetto. His positive message was that female children who do not get pregnant, do not drink or abuse drugs and who finish Grade 12 statistically have a very good chance of getting out of there. Those are the very things we hear about here. We hear about the lack of education and single parents, which means the divorce rate is a problem, and also that teen pregnancy is a problem. Although people do not talk in rural areas about it, my guess is that drug and alcohol abuse is as prevalent in rural areas as it is in any impoverished city neighbourhood. These are social issues. They are things we have to attack in a different way. They involve questions of culture.

I know you are an economist; as such, you want to improve the economy. You want to get people off the dole; you want to get people being productive. Is this not the way to go, rather than giving tax breaks and all the other stuff that you hear about? Do we not have to attack those cultural and social issues?

Mr. Poschmann: I know the line, senator, that you are referring to. For the U.S. economy, it seems to be quite accurate: Graduating from high school, getting married, and not having children before you do at least one of those things, and probably both — these things make a huge difference to your later welfare and that of your children. That is the crucial point. The issue there is the intergenerational transmission of poverty, which is a cultural issue. It is not necessarily a rural or a farm issue at all. It is a cultural issue.

La troisième chose dont il faut s'assurer, et cela revient encore à une négative, c'est de ne pas faire obstacle à la mobilité des gens, ou à leur recherche de débouchés. Nous avons un régime d'assurance-emploi qui a subi des réformes radicales en 1971-1972. Ces réformes ont été partiellement neutralisées par celles qui ont été apportées en 1996. Depuis lors, cette initiative a subi pas mal de retours arrière. Ces réformes ont permis, soutenu et, à mon avis, encouragé au bout du compte le recours à l'emploi saisonnier dans les communautés rurales. De nombreux Canadiens, jusqu'à maintenant, vivent dans les communautés rurales dans des conditions pas particulièrement propices, et pour qui il aurait mieux valu qu'il n'y ait pas eu ces réformes au début des années 1970. Nous avons créé une culture saisonnière qui, je pense, à long terme, n'a pas été bonne pour le bien-être des Canadiens.

Le sénateur Tkachuk : Je regrette d'avoir manqué la première partie de votre présentation, j'étais en retard et je m'en excuse.

J'en ai toutefois entendu la dernière partie. Vous avez creusé deux ou trois sujets qui m'ont toujours intéressé, relativement à cette question. Nous avons constaté que les chiffres concernant la pauvreté ne sont pas tellement différents en région rurale de ceux des centres urbains. J'en ai été étonné. J'avais pensé l'écart beaucoup plus grand. Cependant, les chiffres que nous avons reçus jusqu'à maintenant de Statistique Canada n'ont vraiment pas été tellement différents.

Il y a un écrivain américain qui parlait du ghetto. Son message positif, c'est que les filles qui ne deviennent pas enceintes, qui ne consomment pas d'alcool et de drogues et qui finissent la douzième année, statistiquement parlant, ont de très bonnes chances de s'en sortir. C'est le genre de choses que nous entendons, ici. Nous entendons parler du manque d'éducation et des familles monoparentales, ce qui signifie que le taux de divorce est un problème, de même que les grossesses chez les adolescentes. Bien que les gens n'en parlent pas, dans les communautés rurales, à mon avis, la consommation de drogue et d'alcool y est courante, comme elle l'est dans les quartiers défavorisés des villes. Ce sont des problèmes sociaux. Ce sont des enjeux auxquels nous devons nous attaquer autrement. Ils sont liés à la culture.

Je sais que vous êtes économiste; à ce titre, vous voulez améliorer l'économie. Vous voulez sortir les gens du chômage; vous voulez qu'ils soient productifs. N'est-ce pas ce qu'il faut faire, plutôt que d'accorder des allègements fiscaux et toutes ces autres mesures dont on entend parler? Ne devons-nous pas nous attaquer à ces enjeux sociaux et culturels?

M. Poschmann : Je sais de quelle ligne, sénateur, vous parlez. Pour l'économie américaine, cela semble assez juste : on a le diplôme d'études secondaires, on se marie, et on n'a pas d'enfants avant d'avoir fait au moins une ou deux choses, et probablement les deux — ces choses qui font une différence énorme dans le bien-être ultérieur de la personne et de ses enfants. C'est l'élément crucial. Le problème, ici, c'est la transmission de la pauvreté entre générations, et c'est un problème culturel. Ce n'est pas nécessairement un problème rural ou agricole, pas du tout. C'est un problème culturel.

The intergenerational transmission of poverty is a problem for urban Canada. It is a problem for rural Canada where it exists, which may or may not be in farm-based populations. I would suspect generally it is not. However, I do not have data to point to on that front.

This is why I mentioned education several times. The role of education is absolutely central to the outlook for children. You are more likely to graduate from high school if your parents have graduated high school; you are more likely to graduate university if your parents have graduated university. It is more likely that their children will have higher incomes than otherwise. They will have fewer and shorter spells of unemployment than otherwise. These are all the realities.

Ensuring the availability of education is something that governments can be fairly good at addressing. Indeed, it is because of the cultural transmission issue that I keep coming back to education.

Senator Tkachuk: Kids can leave school at the age of 16. However, they cannot join the army until they are 18; they cannot go into a bar until they are at least 18. They can drive a car at 16, however. We let them quit school and drive a car when they are 16 years old. This increases their chance of them being a burden on the rest of the taxpayers.

What is your opinion of upping the age from 16, saying that kids have to finish Grade 12? "We will provide streams of opportunity and that is what you have to do," we could say to them. We cannot let them be irresponsible and say, "I am 16, I am out of here. See you mom. See you dad."

Mr. Poschmann: I am suspicious that question was a plant because my institute has published a paper on raising the school-leaving age. There are some cons to the idea. There are cons to keeping people in school who do not want to be there. Keep in mind it costs money. You do not know whether you will get the benefits you are looking for. People who do not want to be in school at an older age can be disruptive. That said, our author came to the conclusion that there probably were economic benefits to be had by raising the school-leaving age. It is as simple as that.

Senator Tkachuk: I want to address something else you touched upon. Senator Gustafson talks about it, as do I. Senator Gustafson talks about wanting to keep his son on the family farm to take it over. I want my kids to stay in my province. We are sending all the wrong messages. We want to give our dependents a culture of mobility. It is good to move away and go to where the opportunities are. That same kind of adventure brought people to North America in the first place. I am sure there were a lot of parents back in Europe saying, "Do not go. Do not go." However, when there is nothing to eat, you have to go somewhere. That is where they went.

La transmission intergénérationnelle de la pauvreté est un problème pour le Canada urbain. C'est un problème pour les régions rurales du Canada où il sévit, et il sévit peut-être ou peut-être pas dans les populations agricoles. Je soupçonnerais qu'en général, ce n'est pas le cas. Cependant, je n'ai pas de données à montrer pour en faire la preuve.

C'est pourquoi j'ai parlé de l'éducation à plusieurs reprises. Le rôle de l'éducation est absolument déterminant pour l'avenir des enfants. On a plus de chances d'obtenir son diplôme d'études secondaires si nos parents l'ont obtenu; on a plus de chances d'obtenir un diplôme universitaire si nos parents l'ont fait. Il est plus probable que leurs enfants auront des revenus plus élevés, plutôt que le contraire. Ils connaîtront moins de période de chômage, et elles seront plus courtes. Ce sont là les réalités.

Les gouvernements peuvent assez efficacement veiller à l'accessibilité de l'éducation. De fait, c'est à cause des enjeux de la transmission de la culture que je reviens toujours sur l'éducation.

Le sénateur Tkachuk : Les jeunes peuvent quitter l'école à 16 ans. Cependant, ils ne peuvent pas s'engager dans l'armée avant l'âge de 18 ans; et ils ne peuvent pas fréquenter un bar avant d'avoir 18 ans. Ils peuvent toutefois conduire une voiture à 16 ans. Nous les laissons quitter l'école et conduire une voiture quand ils n'ont que 16 ans. Cela augmente les probabilités qu'ils deviennent un fardeau pour le reste des contribuables.

Que diriez-vous si nous augmentions l'âge, que ce ne soit plus 16 ans, mais plutôt que les jeunes doivent terminer la 12e année? Nous pourrions leur dire » Nous offrirons une quantité de débouchés, et voici ce que vous devez faire ». Nous ne pouvons pas les laisser être si irresponsables et dire « J'ai 16 ans, je décolle. Salut maman. Salut papa. »

M. Poschmann : Je soupçonne votre question d'être un piège, parce que mon institut a publié un document sur la hausse de l'âge de la scolarité. La notion a des éléments contre. Il y a des inconvénients à forcer à rester à l'école des gens qui ne veulent pas y être. Il faut se rappeler que cela coûte de l'argent. On ne sait pas si on en tirera les avantages qu'on en attend. Les gens qui ne veulent pas être à l'école à un âge plus avancé peuvent perturber la classe. Cela étant dit, notre auteur est arrivé à la conclusion qu'il y avait probablement des avantages économiques à tirer de l'augmentation de l'âge de la scolarité. C'est aussi simple que cela.

Le sénateur Tkachuk : J'aimerais parler d'un autre sujet que vous avez abordé. Le sénateur Gustafson en a parlé, et moi aussi. Le sénateur Gustafson dit souhaiter que son fils reste à la ferme familiale et en prenne la relève. Je veux que mes enfants restent dans ma province. Nous envoyons tous les messages erronés. Nous voulons donner à ceux qui sont à notre charge une culture de mobilité. Il est bon de partir, d'aller saisir les opportunités là où il y en a. C'est ce goût de l'aventure qui a amené des gens à peupler l'Amérique du Nord. Je ne doute pas qu'il y ait eu bien des parents, en Europe pour supplier « Ne pars pas, ne pars pas ». Cependant, quand il n'y a rien à manger, il faut bien aller quelque part. C'est là qu'ils sont allés.

There is a way to instill that culture, if we are prepared to argue for it and if we are prepared to propose and advertise it. Mobility is good. Moving is good. Experience the country. If you do not have a job here, find one somewhere else. That would be a positive way to start. We would not want to force people. We want to make them easily adaptable to that.

Mr. Poschmann: Families are different in the way they approach these questions. It is necessarily going to be a little bit anecdotal. However, you will have households where the message is, "Get off the farm and get the heck out of town." You will have other households where there is a strong family imperative that someone in the family should take over the farm, which may or may not be a good thing.

To give you a relatively positive perspective on that, the farm that the next generation takes over stands a good chance of being larger in terms of acreage and with more equipment on it than the previous generation's farm. There is a tremendous amount of farm consolidation that is important to making farms viable businesses. The size of a viable farm in Canada in this decade is probably a fair bit larger than one in the last. What happens is that you do have this intergenerational transfer of farm assets. However, they will probably end up being larger than they were before.

Senator Callbeck: Thank you for your presentation. I want to continue on with education because the importance of it has been raised several times. You mentioned that education is under provincial jurisdiction but that the federal government has a role to play. In my province, roughly 29 per cent of the population have not finished high school. However, it is improving. In 1996, 10 years ago, the figure was 36 per cent. We still need to do more to encourage people to increase their level of education. You have pointed out the importance of that.

What should be done? What should the federal government be doing here to help encourage people to improve their level of education?

Mr. Poschmann: That is a terrific question, senator, and not an easy one to answer. Our Canadian understanding is that if the federal government's role in education is anything, it is primarily in the post-secondary education field. That does not say very much about the crucial steps of getting people through primary and secondary education, having them brought up to a common standard, a high standard so that they perform well at the post-secondary level, if the post-secondary or community college track is appropriate for them.

I am not entirely sure that I would like to propose a reshuffling of responsibilities. The federal focus on post-secondary education is probably the right one, in part because the provinces, when they spend a lot of money on post-secondary education, especially eastern provinces, stand a hefty risk of losing their investment in those students as and when they leave the province. In other words, Nova Scotia or New Brunswick or Prince Edward Island

Il y a moyen d'inculquer cette culture, si nous sommes prêts à plaider pour elle, à la proposer et en faire la publicité. La mobilité est une bonne chose. Aller ailleurs est bon. Il faut voir du pays. Si on n'a pas d'emploi ici, on peut en trouver un ailleurs. Ce serait un bon point de départ, un point positif. Nous ne voudrions pas forcer les gens. Nous voulons qu'ils sachent s'y adapter.

M. Poschmann : Les familles ont une approche différente de ce genre de questions. Ce sera nécessairement un peu au cas par cas. Cependant, il y aura des ménages dont le message est « Quitte la ferme, quitte le village et fais ça vite ». Il y en aura d'autres chez lesquelles un impératif familial solidement établi veut qu'un membre de la famille prenne la relève de la ferme, ce qui pourrait être ou ne pas être une bonne chose.

Pour vous donner une perspective relativement positive de ce scénario, la ferme que reprend la génération suivante a de bonnes chances d'être plus vaste, en termes de superficie des terres, d'équipement pour l'entretenir, que la ferme de la génération antérieure. Il y a un nombre énorme de fusions de fermes, ce qui est important pour assurer la viabilité des entreprises. La ferme viable, au Canada, en cette décennie, est probablement de nettement plus grande envergure que celle de la dernière génération. Ce qui se passe, c'est qu'il y a ce transfert entre générations de l'actif de la ferme. Quoi qu'il en soit, elles finiront probablement par être plus grandes qu'elles ne l'étaient auparavant.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie pour votre présentation. J'aimerais continuer sur le sujet de l'éducation, parce que son importance a été soulignée à maintes reprises. Vous avez dit que l'éducation relève de la compétence provinciale, mais que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer. Dans ma province, environ 29 p. 100 de la population ne termine pas le secondaire. La situation s'améliore toutefois. En 1996, il y a 10 ans, c'était 36 p. 100. Nous avons encore besoin de faire plus pour encourager les gens à accroître leur niveau d'instruction. Vous en avez souligné l'importance.

Que pourrait-on faire? Que devrait faire le gouvernement fédéral ici pour aider à encourager les gens à acquérir plus d'instruction?

M. Poschmann : C'est une superbe question, sénateur, bien que sa réponse ne soit pas facile. Notre notion canadienne veut que si le gouvernement fédéral a un rôle à jouer dans l'éducation, c'est principalement dans l'éducation postsecondaire. C'est faire peu de cas des étapes déterminantes consistant à amener les gens jusqu'au bout des études primaires et secondaires, pour qu'ils parviennent à une norme commune, une norme élevée pour qu'ils puissent avoir un bon rendement au niveau postsecondaire, si les études postsecondaires ou le collège communautaire sont appropriés pour eux.

Je ne suis pas tout à fait sûr que j'aimerais proposer une redistribution des responsabilités. Le point de mire fédéral sur l'éducation postsecondaire est probablement juste, en partie parce que les provinces, quand elles dépensent beaucoup d'argent sur l'éducation postsecondaire, particulièrement les provinces de l'Est, courent un risque énorme de perdre leur investissement dans ces étudiants, quand ils quittent les provinces.

may say, "Education is really important to us," and put all kinds of money into getting people into post-secondary and graduating them, and lose the people anyway. It is not a great message to send to the provincial government that they are blowing this investment. This is, I think, a good reason why the federal government is at the post-secondary level. It can operate across borders and offset the fact that provinces may lose their investment in people as the people themselves move.

Financial tools are available to the federal government to encourage provinces to meet standards of other levels of education. They are not used. I am suggesting the possibility that there could be such tools that would tie financial support to the provinces demonstrating performance standards at the high school level. I simply raise it as a possibility. I am a little uncomfortable about it because of the implications for the allocation responsibilities as between the federal and provincial levels and also the ability of the federal government to competently execute a policy at that detail level. It is not the federal forte. We do not have at the federal level the institutions, the people and the mechanisms for seeing that we deliver on that front. I am hesitant about that, but I lay it out as an option. Seeking to establish a performance level for the provinces is one way to go about it.

Senator Gustafson: We have concentrated on education here. Right now, it is very difficult to get a good bricklayer. It is very difficult to get a good plumber, if you can get one, or a small mechanic. Our immigration policy 20 years ago brought many of those people in. If I wanted some bricks laid, I would go to Winnipeg and get someone that has just come in as an immigrant and was a wonderful bricklayer. Maybe our emphasis is wrong. What is your comment on that? Not everyone can be a doctor or a lawyer. Many of our immigrants are that calibre of people. They have the money needed to come here. We are not solving the problem at the grassroots.

Mr. Poschmann: Are you getting at the immigration aspect, senator?

Senator Gustafson: I am getting at both the immigration aspect and the educational aspect.

Mr. Poschmann: No, a Fine Arts degree is not for everyone, and there would be quite an economic disaster in Canada if we acted as if it were. We need to be realistic about people's ranges of interests and our economic interest in people pursuing the line of work that suits them. Spending money on university educations for people who neither want nor need it, nor will not find jobs in the field, would not make a lot of sense unless we felt it was just plain good for them to be in those classes, and that is one line of argument that wears out after a certain point or a certain level of education.

Autrement dit, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick ou l'Île-du-Prince-Édouard peut dire « L'éducation nous tient beaucoup à cœur » et investir toutes sortes de fonds pour amener les gens à faires des études postsecondaires et à obtenir leur diplôme, et les perdre de toute façon. Ce n'est pas un message fantastique à envoyer au gouvernement fédéral, qu'il gaspille son investissement. C'est, je pense, une bonne raison pour que le gouvernement fédéral s'occupe du niveau postsecondaire. Il peut traverser les frontières et compenser pour le fait que les provinces peuvent perdre leur investissement dans les gens, quand ceux-là s'en vont.

Le gouvernement fédéral dispose d'outils financiers pour encourager les provinces à atteindre les normes d'autres niveaux d'éducation. Il ne les exploite pas. Je propose la possibilité d'outils qui lieraient le soutien financier aux provinces avec un rendement élevé au niveau secondaire. Je ne le suggère que comme une possibilité. Cela me met un peu mal à l'aise, à cause des implications de la répartition des responsabilités entre les niveaux fédéral et provincial et aussi la capacité du gouvernement fédéral d'exécuter efficacement une politique aussi détaillée. Ce n'est pas un point fort du gouvernement fédéral. Nous n'avons pas, au niveau fédéral, les institutions, les gens et les mécanismes nécessaires pour veiller à ce que nous nous acquittions de notre devoir sur ce plan. C'est pourquoi j'hésite, mais je vous le propose comme possibilité. Donc un moyen de procéder serait de tenter d'établir un niveau de rendement pour les provinces.

Le sénateur Gustafson : Nous nous sommes concentrés, ici, sur l'éducation. Actuellement, il est très difficile de trouver un bon maçon. Il est très difficile de trouver un bon plombier, si on peut d'ailleurs en trouver, ou un mécanicien de petits moteurs. Il y a 20 ans, notre politique d'immigration a permis d'amener beaucoup de ces gens ici. Si j'avais besoin d'un maçon, je pouvais aller à Winnipeg, trouver un immigrant de fraîche date qui était un excellent maçon. Peut-être nous trompons-nous dans notre orientation. Qu'en pensez-vous? Ce n'est pas tout le monde qui peut être médecin ou avocat. Bon nombre de nos immigrants sont de ce calibre. Ils ont l'argent nécessaire pour venir ici. Nous ne résolvons pas le problème à la base.

M. Poschmann : Est-ce que vous abordez l'aspect de l'immigration, sénateur?

Le sénateur Gustafson : Je traite à la fois de l'aspect de l'immigration et de celui de l'éducation.

M. Poschmann : Non, ce n'est pas tout le monde qui peut avoir un diplôme en beaux arts, et si nous agissions comme si c'était possible, nous créerions toute une catastrophe économique. Il nous faut être réalistes quant à l'éventail d'intérêts des gens et notre intérêt économique à ce qu'ils poursuivent la carrière qui leur convient. Le fait de dépenser de l'argent pour pousser à faire des études universitaires des gens qui ne le veulent pas ou n'en ont pas besoin, ni ne trouveront d'emploi dans ce domaine, n'aurait pas beaucoup de sens à moins que nous estimions que c'est ce qu'il leur faut, et c'est un type d'argument qui ne vaut plus grand-chose après un certain point, ou un certain niveau d'instruction.

This is a common concern that I hear from business people as well as educators across Canada. We should not imagine that there is only one route to success in the Canadian economy. The people who have chosen the bricklaying, the machining or other routes in Canada are doing quite well, except they are all in northern Alberta and Saskatchewan. That is why you cannot find them.

Senator Gustafson: They are doing better than people in other areas. However, not too many want to do it.

Mr. Poschmann: We have the market speaking and saying that we have avenues for growth in some lines of business that will make this particular sort of education, in this case skills or trades education, more valuable than at other times. Are governments good at steering people one way or another? Probably not. We do not have a lot of good experience to point to of governments managing what lines of education should be pursued by students. However, one thing we can do is let funding travel with the students rather than the institutions, so that when a student leaves high school and makes a choice as between university, community college and different lines of work, the funding travels with the student, and we let their estimate of the market outlook steer funding rather than drive it top down through the institution. There is quite a direct financial implication.

Senator Mercer: It is interesting that this discussion has come around to education, a subject that I find important. Canada is the only industrialized country in the world that does not have national education standards. Most other countries do.

One issue that has been addressed by student groups, political parties and other groups across the country is the need for dedicated education transfers to the provinces from the federal government, similar to the transfers that are dedicated to health care. These transfers would be dedicated to post-secondary education. Do you have an opinion on that?

Mr. Poschmann: Yes. The facts as you describe them are correct, as far as I am concerned, in that Canada obviously does not have a particular national standard. I am not sure how good or bad that is, but I do believe that the federal government does have a useful role to play in ensuring that financing is available to students at the post-secondary level. Does that mean there should be a labelled education transfer to the provinces? Probably not, especially given the line of thinking I have just mentioned. For instance, if you think that governments are not good at figuring out what people ought to do and that people are better at figuring out what they ought to do with their lives, then you would let more of the money travel with the student as opposed to the institution. That would make it even less likely that the province needs to be funded rather than the student or the institution. Ensuring that the money arrives at the right place and finances

C'est une préoccupation que j'entends souvent des gens d'affaires exprimer, et aussi des éducateurs de tout le Canada. Nous ne devrions pas imaginer qu'il n'y a qu'une piste vers le succès, dans l'économie canadienne. Les gens qui ont choisi d'être maçons, machinistes ou autre chose au Canada s'en tirent très bien, sauf qu'ils sont tous dans le nord de l'Alberta et la Saskatchewan. C'est pourquoi on ne peut pas les trouver.

Le sénateur Gustafson : Ils s'en sortent mieux que d'autres dans d'autres régions. Cependant, il n'y en a pas assez qui veulent le faire.

M. Poschmann : Nous avons un marché qui s'exprime et qui dit que nous avons des pistes de croissance dans certains secteurs d'activité qui assureront ce type particulier de formation, dans ce cas-ci, l'enseignement des compétences ou des métiers, qui est plus précieux qu'à d'autres moments. Est-ce que les gouvernements s'entendent à orienter la population dans un sens ou dans l'autre? Probablement pas. Nous n'avons pas beaucoup de bons antécédents dont nous inspirer, qui illustrent une bonne gestion de la part des gouvernements du type d'éducation que les étudiants devraient rechercher. Cependant, une chose que nous pouvons faire, c'est laisser les fonds suivre les étudiants plutôt que les institutions, afin que lorsqu'un étudiant quitte l'école secondaire et fait un choix entre l'université, le collège communautaire et divers domaines de travail, le financement suit l'étudiant, et nous laissons son évaluation des perspectives du marché orienter le financement, plutôt que l'échelle hiérarchique de l'institution. Il y a là une implication financière assez directe.

Le sénateur Mercer : Il est intéressant que cette discussion se soit orientée sur l'éducation, un sujet qui me tient à cœur. Le Canada est le seul pays industrialisé du monde qui n'ait pas de normes nationales d'éducation. La plupart des pays en ont.

Il y a un enjeu auquel se sont intéressés les groupes d'étudiants, les partis politiques et d'autres groupes d'intérêt dans tout le pays, et c'est celui de la nécessité de transferts du gouvernement fédéral aux provinces, qui soient réservés à l'éducation, semblables aux transferts réservés aux soins de santé. Ces transferts seraient consacrés à l'éducation postsecondaire. Avez-vous un avis là-dessus?

M. Poschmann : Oui. Les faits sont tels que vous les décrivez, en ce qui me concerne, en ce sens que le Canada n'a de toute évidence pas de norme nationale particulière. Je ne suis pas sûr de ce que ce soit bon ou mauvais, mais je crois néanmoins que le gouvernement fédéral a un rôle utile à jouer en s'assurant que le financement est à la disposition des étudiants au niveau postsecondaire. Est-ce que cela signifie qu'il devrait y avoir un transfert réservé à l'éducation pour les provinces? Probablement pas, particulièrement à la lumière des réflexions que je viens d'exposer. Par exemple, si vous pensez que les gouvernements ne sont pas très doués pour déterminer ce que les gens doivent faire, et que les gens sont mieux placés pour décider de quoi faire de leur vie, alors il faudrait laisser l'argent suivre les étudiants plus que l'institution. Ainsi il y aurait moins de chances que les provinces aient besoin d'être financées plutôt que l'étudiant ou l'institution.

the right thing is something that happens more easily when the funding travels with the student as opposed to the institutions or the governments. I understand the point, and I accept it.

The other part of that is that money does not come with labels. If the federal government gives cash to the provinces, you do not necessarily know that it is steered to education as opposed to anything else that provinces might feel is important to them to pursue in support of their own interpretation of the needs of their population.

Senator Peterson: I read somewhere that somewhere between 37 per cent and 42 per cent of the Canadian population are literacy challenged. What do we do about that? Numerically, that percentage of the Canadian population cannot fill out forms or do a number of things.

Mr. Poschmann: I would hope that number does not apply to people coming up now through the Canadian education system, because if it is true that would be quite an indictment of the level of performance of the Canadian system. I am not familiar with the numbers to which you refer. I would hope it includes an older population, the immigrant population, and to that extent is not as strong a message about our educational performance. However, to the extent that I am worried about literacy and numeracy — and indeed I am — there are some provinces in Canada that do not perform at all well on this score, then I would encourage provinces to think a bit harder about doing this very important thing that they are intended to do.

Literacy and numeracy are primary school stuff and to a lesser extent secondary. This is something that the provinces, the boards and the municipalities that answer to them are intended to deliver on. If they are not doing it, we should hold them to account.

There are quite different performance levels among provinces. It may not be as well understood as it ought to be that, in Canada, Quebec and Ontario do very well indeed. Ontario is doing a little better than it used to. What is most striking about these results is that in Alberta's case, for example, there is a range of institutions that are available to students.

As I suggested, in the post-secondary context money tends to follow students. There are many ways that the curriculum is delivered to students in Alberta and there is a tremendous competition among institutions to serve the student clientele. And guess what? Alberta's performance, if you treated Alberta as a country on literacy and numeracy among youth, would stand out. They are absolutely near the top of the ranks. This is something that we should note.

Senator Peterson: Assuming I was correct in these numbers, where would we start? What would you suggest we do in dealing with this problem?

Il est plus facile de veiller à ce que l'argent arrive au bon endroit et finance ce qui est pertinent. Le financement suit l'étudiant plutôt que les institutions ou les gouvernements. Je le comprends, et je l'accepte.

L'autre élément, c'est que l'argent ne vient pas avec des étiquettes. Si le gouvernement fédéral donne de l'argent aux provinces, on ne sait pas nécessairement qu'il est consacré à l'éducation plutôt qu'à autre chose que les provinces jugent plus important de réaliser, à l'appui de leur propre interprétation des besoins de leur population.

Le sénateur Peterson : J'ai lu quelque part qu'entre 37 et 42 p. 100 de la population canadienne a des problèmes d'alphabétisme. Que faisons-nous à ce propos? D'après les chiffres, ce pourcentage de la population canadienne ne peut remplir de formulaires ou faire diverses choses.

M. Poschmann : J'espère bien que ce chiffre ne s'applique pas aux gens qui passent actuellement par le système d'éducation canadien, parce qu'il est vrai que ce serait une grave inculpation du rendement du système canadien. Je ne suis pas très au courant des chiffres que vous citez. J'espère qu'ils englobent une population plus âgée, la population d'immigrants, et si c'est le cas, le message n'est pas si décourageant au sujet du rendement de notre système d'éducation. Cependant, dans la mesure où je me préoccupe de l'alphabétisme et des notions de calcul — de fait, je m'en inquiète — il y a des provinces du Canada qui n'ont pas un si bon rendement sur ce plan, et alors j'encouragerais les provinces à réfléchir un peu plus fort à s'acquitter de cette tâche très importante qu'elles sont censées réaliser.

L'alphabétisme et les notions de calcul sont enseignés à l'école primaire et, dans une moindre mesure, à l'école secondaire. C'est quelque chose dont les provinces, les commissions scolaires et les municipalités qui les dirigent doivent s'assurer. Si elles ne le font pas, nous devrions leur faire assumer leurs responsabilités.

Le rendement est très différent entre provinces. Peut-être ne comprend-t-on pas autant qu'il le faudrait qu'au Canada, le Québec et l'Ontario ont en fait une très bonne fiche de rendement. Celle de l'Ontario est un peu mieux qu'elle l'a déjà été. Ce qui est le plus frappant dans ces résultats, c'est que dans le cas de l'Alberta, par exemple, la province a un éventail d'institutions à la disposition des étudiants.

Je le répète, dans le contexte postsecondaire, l'argent tente à suivre les étudiants. Il y a bien des façons dont le programme est enseigné aux étudiants de l'Alberta, et il y a une énorme compétition entre institutions pour servir la clientèle d'étudiants. Et savez-vous quoi? Le rendement de l'Alberta, si on traite l'Alberta comme un pays, au plan de l'alphabétisme et des notions de calcul parmi les jeunes, se ferait remarquer. Ils sont tout près du sommet de tous les classements. C'est quelque chose qui mérite d'être souligné.

Le sénateur Peterson : Supposons que ces chiffres sont justes, où commencerions-nous? Que pourriez-vous suggérer que nous fassions pour résoudre ce problème?

Mr. Poschmann: I would look hard at the provinces and ask them why they are not performing better. This is not all provinces, however. Some are performing less well than others. Others are performing very well indeed. I would say we should ask the provinces why they are not performing as well as they should be performing. This may lead to tougher questions about what it is that the federal government finances and how and under what terms financing is delivered to provinces.

As I suggested earlier, I am very hesitant about this. I am hesitant in getting the federal government keenly or deeply involved in delivering in provincial areas of responsibility. That is what we are talking about. I am uncomfortable with that. However, if you, Madam Chairman, and senators were to ask, "Can the federal government do this? Is it something that is within the realm of possibility that we could impose standards on provincial performance and attach monetary implications to meeting those standards?" it could be done but I am not sure that we would be good at it. It is certainly not impossible.

The Chairman: When you started to answer Senator Peterson, you stated that one of our literacy problems in Canada was that it happened in primary schooling. If I may, one of the largest difficulties is that it happens within the families before you get to primary school and it very much is an adult issue as well. In Canada, 42 per cent of our adults are having difficulty daily in levels of reading, writing and numeracy that we all take for granted. In the province of Alberta, my province, with all its wealth, the number is 33 per cent, which is a very large number. It is in that sense I think, perhaps, that Senator Peterson is also asking.

We are trying to deal with this in Canada. It is one of those issues that require every level to be working together. Sometimes that is uncomfortable or difficult. We are having that debate right now. It starts with the difficulty in the home and not just at the school level. That is why we must now get to those people and have programs that enable them to help their children at the earliest stages to get a good start. It is a very complicated thing, and one that is not necessarily easily put into any level of government; it is every level of government.

I thank you very much for coming here tonight. We could keep going on this for some considerable period of time, but it has been very good to have you here, Mr. Poschmann.

Our next witness, joining us from Vancouver via video conference, is Mr. Michael Goldberg, former research director for the Social Planning and Research Council of British Columbia.

Mr. Goldberg is considered to be an expert in the areas of child poverty, child benefit and social security in Canada. He is the

M. Poschmann : J'observerais bien les provinces et je leur demanderais pourquoi elles n'ont pas un meilleur rendement. Ce ne sont pas toutes les provinces, toutefois. Certaines ont un moins bon rendement que d'autres. D'autres ont un très bon rendement, en réalité. Je dirais que nous devrions demander aux provinces pourquoi elles n'ont pas le rendement qu'elles devraient avoir. Cela pourrait mener à des questions plus difficiles sur la nature de ce que le gouvernement fédéral finance, et comment et selon quelles modalités le financement est versé aux provinces.

Comme je le disais tout à l'heure, j'hésite beaucoup avec cela. J'hésite à mêler profondément le gouvernement fédéral à la réalisation des responsabilités d'ordre provincial. C'est ce dont il s'agit ici. J'en suis mal à l'aise. Cependant, si vous, madame la présidente, et les sénateurs, deviez demander : « Est-ce que le gouvernement fédéral peut le faire? Est-ce quelque chose qui est du domaine des possibilités, que nous puissions imposer des normes de rendement provincial et lier des implications monétaires à la réalisation de ces normes? » je répondrais cela pourrait se faire, mais je ne suis pas sûr que nous y serions très doués. Ce n'est certainement pas impossible.

La présidente : Quand vous avez commencé à répondre au sénateur Peterson, vous avez dit qu'un problème de l'alphabétisme, au Canada, c'est qu'il a sa source dès le primaire. Si vous permettez, l'un des plus gros problèmes est qu'il a sa source dans les familles, avant l'entrée à l'école primaire, et c'est aussi, largement, un problème chez les adultes. Au Canada, 42 p. 100 des adultes éprouvent des difficultés au quotidien à lire, écrire ou appliquer des notions de calcul que nous prenons tous pour acquises. En Alberta, ma province, avec toute sa richesse, le chiffre est de 33 p. 100, ce qui est beaucoup. C'est peut-être dans cet esprit, je pense, que le sénateur Peterson pose ses questions.

Nous essayons d'y faire face au Canada. C'est l'un de ces problèmes qui exige que tous les niveaux de gouvernement travaillent ensemble. Parfois, c'est malaisé ou difficile. Nous avons ce débat en ce moment-même. Cela commence avec les difficultés au foyer, et non pas seulement au niveau de l'école. C'est pourquoi nous devons maintenant toucher ces gens et avoir des programmes qui leur permettent d'aider leurs enfants à des étapes précoces, pour bien les lancer. C'est quelque chose de très compliqué, et n'est pas nécessairement facile à intégrer à un ou l'autre niveau de gouvernement; il faut tous les niveaux de gouvernement.

Je vous remercie beaucoup d'être venu ce soir. Nous pourrions poursuivre ce débat pendant encore longtemps, mais nous apprécions beaucoup votre présence ici, monsieur Poschmann.

Le témoin suivant, qui se joint à nous de Vancouver par vidéoconférence, est M. Michael Goldberg, ancien directeur de la recherche au Conseil de planification sociale et de recherche de la Colombie-Britannique.

M. Goldberg est considéré comme un expert dans les domaines de la pauvreté chez les enfants, les avantages sociaux et la sécurité

voluntary chair of First Call, the B.C. Child and Youth Coalition, and he is a member of the steering committee for Campaign 2000.

We welcome you, Mr. Goldberg. We have one hour tonight to discuss this important issue with you. I invite my colleagues to keep their questions as brief as possible, to allow our witness to fully respond and for everyone to be able to contribute to the discussion this evening.

Michael Goldberg, Chair, First Call: BC Child and Youth Coalition, as an individual: As the first speaker mentioned, I am pleased to be invited to appear as a witness before the committee. I am sorry that I could not be there in person. I know it would be better if that were possible, but, unfortunately, that could not be arranged at this time.

There were elements from the first speaker's points that I am not sure are absolutely correct. I will define the concepts of measuring poverty and then how they relate to the economy. I will show you some data and information that indicates a difference from what the previous speaker had mentioned.

In Canada, as elsewhere, there are primarily three ways of measuring poverty in our country. This is to address the first question posed to us. There is an item referred to as the low-income measure. This is a relative measure of income as compared to other incomes. Your speaker was right in terms or that it is a relative measure. It is the measurement used most frequently when we look at international comparisons of how countries are doing one to the other.

This measure of poverty uses a standard family — in this case, a family of four — and is based on that family having an income that is half the median income, which is established at 50 per cent. Presently in Europe, that is being somewhat challenged. Europe is now using closer to 60 per cent median incomes as their measure of poverty.

The second measure, and the one used most frequently in Canada and is unique to Canada, is the low-income cut-off, LICO. It is a mixture of an income and a consumption measure and is based on the ratio of what people spend on three essential goods — food, clothing and shelter. They take the average family expenditures and add 20 percentage points to the current base level, which is about 40 per cent more in spending for low-income families on those three goods. It does not include transportation and other things. That is your average family.

Again, this is the measurement most often used by policy groups, primarily because we get very good time series, and it is a measure that is sensitive to what happens in the economy.

The third measure, which the previous speaker mentioned, is a newer — one that has been made available through HRSDC — called the market-basket measure, the MBM. It is purely a consumption measure. At SPARC, we developed a market-basket

sociale pour les enfants au Canada. Il est président bénévole de First Call, la coalition de défense des enfants et adolescents de la Colombie-Britannique, et il est membre du comité de direction pour la campagne 2000.

Nous vous souhaitons la bienvenue, monsieur Goldberg. Nous avons une heure, ce soir, pour discuter avec vous de cet important sujet. J'invite mes collègues à poser des questions aussi brèves que possible, pour permettre à notre témoin d'y répondre pleinement, et à tout le monde de contribuer au débat ce soir.

Michael Goldberg, président, First Call : BC Child and Youth Advocacy Coalition, à titre personnel : Tout comme le premier invité, je suis heureux d'avoir été invité à comparaître comme témoin devant ce comité. Je regrette de ne pouvoir y être en personne. Je sais que ce serait mieux si c'était possible, mais malheureusement, ça ne l'a pas été cette fois-ci.

J'ai noté, dans l'allocution du premier intervenant, des éléments dont je ne suis pas sûr qu'ils soient tout à fait exacts. Je vais définir les concepts de la mesure de la pauvreté, et ensuite leur relation avec l'économie. Je vous ferai part de données et de renseignements qui divergent de ce qu'a mentionné tout à l'heure le premier intervenant.

Au Canada, comme partout ailleurs, il y a trois principaux moyens de mesurer la pauvreté dans notre pays. C'est pour répondre à la première question qui nous est posée. Il y a un moyen appelé la mesure de faible revenu. C'est une mesure relative du revenu comparativement à d'autres revenus. Votre invité avait raison de dire que c'est une mesure relative. C'est la mesure la plus utilisée quand nous faisons des comparaisons entre les pays.

Cette mesure de la pauvreté est fondée sur une famille standard — dans ce cas-ci, une famille de quatre personnes — et sur un revenu familial fixé à la moitié du revenu moyen, soit à 50 p. 100. Actuellement en Europe, c'est un peu contesté. L'Europe applique maintenant une mesure de la pauvreté qui est plus proche de 60 p. 100 du revenu moyen.

La deuxième mesure, celle utilisée le plus souvent au Canada, qui lui est unique, est appelée le seuil de faible revenu, le SFR. C'est une combinaison des revenus avec une mesure de la consommation, fondée sur la proportion de ce que les gens dépensent sur trois biens essentiels — la nourriture, le vêtement et le logement. On prend les dépenses moyennes par famille et on ajoute 20 points de pourcentage au niveau de base actuel, qui est d'environ 40 p. 100 de plus de dépenses pour les familles à faible revenu sur ces trois éléments. Cela n'inclut pas le transport et d'autres choses. C'est là notre famille moyenne.

Je le répète, c'est une mesure qui est le plus souvent utilisée par les groupes d'établissement des politiques, principalement parce qu'elles permettent d'obtenir d'excellentes séries chronologiques, et c'est une mesure qui est sensible à ce qui arrive à l'économie.

La troisième mesure, dont a parlé l'intervenant de tout à l'heure, est plus récente — elle a été créée par RHDCC — appelée la mesure fondée sur un panier de consommation. C'est purement une mesure de la consommation. Au CRAPSA, nous avons conçu

measure for British Columbia and updated that to indicate a way in which you define the levels of consumption that families need to get by in day-to-day life.

The market-basket measure was first introduced in 2000 through HRSDC and has recently been updated in 2001 and 2002. It is our understanding that the data for 2003 and 2004 should be available either at the end of this year or at the beginning of next year.

The MBM is also unique in terms of trying to determine how many families are poor. They take the base measure, this basket measure, and determine how many families have disposable incomes remaining in order to meet that basket, taking into account that some families will have extraordinarily high health care costs, child care costs or some other costs that are deducted at the point of income tax. Then there is a way of being able to determine, in terms of the measure, the number of families who do not have disposable income below that amount.

In the briefing notes I sent, there is a set of tables that looks at what these measures actually produce for a family of four in 2002. We are comparing the same year using three different measures for the same size family.

As that table indicates, for a family of four the LIM — the low-income measure produced by Statistics Canada indicating before- and after-tax measures — has about a $4,000 difference. The thing unique about the LIM is that there is no variation across rural communities or in different parts of the country. It is a common measure right across. It is very simple to apply because you take it right off of your tax data. That is why it is probably used most frequently for international measures.

The low-income cut-offs, on the other hand, measure the thresholds. When we refer to measure, we are talking about the income threshold. There are 35 of them, based on five community sizes ranging from rural to census metropolitan areas, or CMA, and three in between, and families ranging from one to seven persons in size. You can see that there are very large differences between what the rural community before and after income tax threshold is compared to what the large metropolitan community is.

In the after-tax measure, it indicates about $20,000 in 2002 compared to $30,000 in the large city. That is a very large difference. There are similar differences, about $4,000 to $5,000 more, in the before-tax measure.

The third measure is the market basket measure, and it is very sensitive to location, particularly by province. I have indicated with the MBM what the rural and CMA measures are for each of the provinces, ranked lowest to highest for the rural area.

une mesure fondée sur un panier de consommation pour la Colombie-Britannique, et nous l'avons mise à jour pour indiquer un moyen par lequel on définit les niveaux de consommation nécessaires aux familles pour subsister au quotidien.

La mesure fondée sur un panier de consommation a d'abord été utilisée en 2000 par RHDCC et a récemment été mise à jour, en 2001 et 2002. Nous croyons savoir que les données de 2003 et 2004 devraient être disponibles soit à la fin de cette année, ou au début de l'année prochaine.

La mesure fondée sur un panier de consommation est aussi unique en ce sens qu'elle essaie de déterminer combien de familles sont pauvres. On prend la mesure de base, cette mesure du marché, et on détermine combien de familles ont des revenus disponibles restants pour remplir ce panier, en tenant compte du fait que certaines familles auront des frais de santé extraordinaires, des frais de garderie, ou d'autres frais qui seront déduits au moment de la déclaration de revenu. Et puis il y a un moyen de déterminer, en ce qui concerne la mesure, le nombre de familles qui n'ont pas de revenu disponible en dessous de ce montant.

Dans la note d'information que j'ai envoyée, il y a une série de tableaux qui illustrent les résultats de ces mesures, vraiment, pour une famille de quatre personnes en 2002. Nous comparons la même année au moyen de trois différentes mesures pour le même type de famille.

Comme l'indique ce tableau, pour une famille de quatre personnes, la MFR — la mesure de faible revenu produite par Statistique Canada, indiquant les mesures avant et après impôt — affiche un écart d'environ 4 000 $. Ce qu'il y a d'unique à la MFR, c'est qu'il n'y a pas de variation entre communautés rurales ou diverses régions du pays. C'est une mesure commune, à l'échelle pancanadienne. Elle est très simple à appliquer parce qu'on l'extrait directement des données de l'impôt. C'est probablement pourquoi elle est plus souvent utilisée pour les mesures internationales.

Les seuils de faible revenu, d'un autre côté, mesurent des seuils. Quand nous parlons de mesures, nous parlons d'un seuil de revenu. Il y en a 35, fondés sur cinq tailles de collectivités, allant de la communauté rurale aux régions métropolitaines de recensement, les RMR, et il y en a trois entre ces deux extrêmes, les familles étant composées de une à sept personnes. On peut constater les vastes écarts entre les revenus de la communauté rurale avant et après impôts, comparativement à ceux de la grande communauté métropolitaine.

Dans la mesure après impôts, c'est indiqué 20 000 $ en 2002 comparativement à 30 000 $ dans la grande ville. C'est un très grand écart. Il y a des écarts similaires, d'environ 4 000 à 5 000 $ de plus, dans la mesure avant impôts.

La troisième mesure est la mesure fondée sur le panier de consommation, et elle est très sensible au lieu géographique, particulièrement par province. J'ai dit, au sujet de la mesure fondée sur le panier de consommation, ce que sont les mesures pour les régions rurales et les RMR, pour chacune des provinces, en partant de la plus faible vers la plus élevée pour les régions rurales.

You can see that, for Saskatchewan, which has the lowest income threshold, the MBM — the disposable income that would be needed to purchase this basket of goods and services — was just under $24,000 in 2002. The highest was in rural British Columbia, and it was $27,500. Interestingly, they all cluster around a common average of $25,300. When you look at the large cities, you get a similar kind of range and a similar kind of average. It is a little higher in the large cities but not significantly. This measure takes into account the unique differences between, say, Prince Edward Island or Quebec and British Columbia in terms of the cost of goods and services respective to those provinces.

That is the nature of the three measures. What I find interesting here is that somewhere between the before and after tax in consumption measures we have a clustering that seems very common of around $25,000 to $26,000 for a family of four. When we get into this discussion as to what the income thresholds should be, I think it is time to move beyond that to try to find a common measure we could use. We could make that the official line on which we determine how many people are poor and accept something that is common to all three of these in that area of around $25,000 to $28,000 for a family of four in 2002 dollars. It would be a little higher now in 2006.

The second question is around the measure — and this is not in the notes, but I wanted to add this. How do you take into account the access to services? It is true that in rural communities services are less available. I would not use the example that Mr. Poschmann used in terms of language services; I would use something like health care.

One of the things we know in terms of rural communities is that the cost of getting to care is high. Many families in rural communities are taken out by medevac to larger hospital areas and a family member goes with them. That cost is often borne in whole or in part by the family whereas in the cities the biggest cost is getting two miles down the road to that same emergency hospital or facility that rural families are being brought into. That creates an inequity. The MBM addresses that by saying that those costs are then deducted from the total income of the families for whom we determine the levels of poverty because extraordinary health costs can be an income-tax deduction.

The other material I gave you takes a look at some of the after-tax income. Again, I think we do want to look at an after-tax measure. If you are looking at poverty in terms of employment income, you want to use before-tax income; if you are looking at it in terms of consumption, you want to use something like the MBMs. What these particular files give you is a set of information that you may obtain from Statistics Canada. They are a summation that takes a quick look at where families or different occupations are at.

Vous pouvez constater que, pour la Saskatchewan, qui a le plus faible seuil de revenu, la mesure fondée sur le panier de consommation — le revenu disponible qui serait nécessaire pour acheter ce panier de biens et de services — était d'un peu moins de 24 000 $ en 2002. Le plus élevé était en région rurale de la Colombie-Britannique, et c'était 27 500 $. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils sont tous regroupés autour d'une moyenne commune de 27 300 $. Quand on regarde les grandes villes, on obtient le même type de fourchette, et le même genre de moyenne. C'est un peu plus élevé dans les grandes villes, mais pas de façon marquée. Cette mesure tient compte des différences uniques entre, disons, l'Île-du-Prince-Édouard ou le Québec et la Colombie-Britannique en termes de coût des biens et services dans chaque province.

C'est la nature des trois mesures. Ce que je trouve intéressant ici, c'est qu'à un moment entre l'avant impôts et l'après impôts, dans les mesures de consommation, nous avons un regroupement qui semble très courant, d'environ 25 000 à 26 000 $ pour une famille de quatre personnes. Au moment d'entamer le débat sur ce que devraient être les seuils de revenu, je pense qu'il est temps d'aller plus loin que cela et d'essayer de trouver une mesure commune qu'on pourrait utiliser. Nous pourrions en faire la ligne officielle par laquelle nous déterminons combien de gens sont pauvres et accepter qu'il y a un élément commun à ces trois aspects, dans ce domaine, d'environ 25 000 à 28 000 $ pour une famille de quatre personnes en dollars de 2002. Ce serait un peu plus maintenant, en 2006.

La deuxième question concerne la mesure — ce n'est pas dans mes notes, mais je voudrais l'ajouter. Comment tenir compte de la disponibilité des services? Il est vrai que dans les communautés rurales, les services sont moins accessibles. Je n'utiliserais pas l'exemple qu'a donné M. Poschmann, celui des services linguistiques; j'emploierais plutôt celui des soins de santé.

L'une des choses que nous savons, en ce qui concerne les communautés rurales, c'est que le coût de l'accès aux soins est élevé. Bien des familles des communautés rurales doivent recourir aux services d'évacuation sanitaire pour être transportées vers un hôpital plus important, et un proche doit les accompagner. Ces coûts sont souvent assumés, intégralement ou en partie, par la famille, alors que dans les villes, les frais les plus importants consistent à faire deux kilomètres vers le service d'urgence de l'hôpital ou une installation vers lesquels sont amenées les familles des régions rurales. Cela crée une iniquité. La mesure fondée sur le panier de consommation règle cela en partant du principe voulant que ces coûts sont alors déduits du revenu total des familles dont nous déterminons le niveau de pauvreté, parce que les coûts extraordinaires de la santé peuvent être déduits de l'impôt.

L'autre document que je vous ai remis fait l'examen de certains revenus après impôts. Là encore, je pense qu'on préfère regarder la mesure après impôts. Si vous songez à la pauvreté en termes de revenu d'emploi, on pourrait vouloir utiliser le revenu avant impôts; si on le perçoit en termes de consommation, il est préférable d'utiliser quelque chose comme la mesure fondée sur le panier de consommation. Ces documents renferment une série de renseignements qu'on peut obtenir de Statistique Canada. C'est une sommation qui donne un instantané de là où en sont les familles, ou diverses occupations.

As you can see, for farming incomes in total, the average after-tax income shows that farm families have the lowest after-tax income of just about $22,000. This will not be a surprise to those of you who come from farming families. That has nothing to do with family size. These are individual earners. The highest after-tax income — no surprise here — would be among the professions, which average $65,000. There is a lot of data that I tried to take from a 180-page report and put into one page. The bottom part of that table shows where there are some major sources for various tax filers based on their occupation or employment area.

I would now like to talk about some of the policies. I am not an expert in terms of the issues around farm incomes per se. I would agree with your previous speaker that poverty in rural communities is similar to poverty in urban communities. It is all about people not having enough resources to be able to purchase the goods and services they need.

In Canada, because we do that off the combination consumption income measure, the LICO, I do not think there are huge differences between rural and urban areas. If anything, probably because of the cost of living under that, the urban areas may have higher incidents of poverty than rural communities. However, that may be a little bit misleading because of the particular way in which the measure has been built over time.

I want to take a look at a couple of things that I think are crucial in terms of the policy areas. One of the obvious things is that you address poverty by ensuring that people have adequate incomes to be above the poverty line, whatever measure you are using. Poverty is simply not having enough income to purchase those goods and services you need. We need policies that will address both market incomes as well as tax transfers.

A recent report has been brought out that deals with changes in the federal labour code. This will be important in farm communities, in particular for farm workers, as well as other workers in small and rural communities. This will ensure that everyone is paid fairly for the work that they do. Most minimum wage and labour standards fall under provincial jurisdiction. Clearly, the federal government, through the Canada Labour Code, could take a leadership role by going forward with the recently released recommendations through the commission.

Another area in which there was some concern — and it is unclear about jurisdictional and funding issues and it ties in with the educational question that came up earlier and links to the question you asked, Madam Chairman — is with regard to early childhood care and development. There was an attempt to establish some national standards through funding agreements

Comme vous pouvez le voir, pour l'ensemble des revenus agricoles, le revenu moyen après impôt montre que les familles agricoles ont le plus faible revenu après impôts, avec un peu moins de 22 000 $. Cela n'étonnera pas ceux d'entre vous qui venez de grandes familles. Cela n'a rien à voir avec la taille de la famille. Ce sont différents soutiens de famille. Le plus haut revenu après impôt — ce n'est pas étonnant — serait gagné parmi les professions, avec une moyenne de 65 000 $. J'ai essayé d'extraire un grand nombre de données d'un rapport de 180 pages pour les résumer en une page. La partie inférieure de ce tableau montre qu'il y a d'importantes sources pour divers déclarants, selon leur occupation et leur secteur d'emploi.

J'aimerais maintenant parler de certaines des politiques. Je ne suis pas expert des questions entourant les revenus agricoles en tant que tels. Je serais d'accord avec votre invité précédent que la pauvreté dans les communautés rurales est semblable à la pauvreté dans les communautés urbaines. C'est une question de gens qui n'ont pas assez de ressources pour pouvoir acheter les biens et services dont ils ont besoin.

Au Canada, parce que nous le déduisons d'après une mesure combinée de la consommation et du revenu, le FSR, je ne pense pas qu'il y ait d'énormes écarts entre les régions rurales et urbaines. S'il y en a, probablement en raison du coût de la vie pris en compte dans cette mesure, les régions urbaines peuvent avoir une plus forte incidence de pauvreté que les communautés rurales. Cependant, cela pourrait être un peu trompeur, en raison de la façon particulière dont la mesure a été conçue avec le temps.

J'aimerais parler plus longuement de certaines choses qui, selon moi, sont fondamentales en termes de secteurs des dépenses. Une chose est évidente, c'est qu'on lutte contre la pauvreté en veillant à ce que les gens aient des revenus suffisants pour être au-dessus du seuil de pauvreté, quelle que soit la mesure qu'on emploie. La pauvreté, c'est simplement ne pas avoir un revenu suffisant pour acheter ces biens et services qui sont nécessaires. Il nous faut des politiques qui toucheront à la fois les revenus marchands et les transferts fiscaux.

Un rapport a récemment été publié, qui concerne des modifications au Code canadien du travail. Ce sera important dans les communautés agricoles, particulièrement pour les travailleurs agricoles, ainsi que pour d'autres travailleurs de petites collectivités et de communautés rurales. Cela fera en sorte que tout le monde soit payé équitablement pour le travail qu'il fait. La plupart des normes de salaire minimum et de travail relèvent de la compétence provinciale. Il est clair que le gouvernement fédéral, par le biais du Code canadien du travail, pourrait prendre la direction des choses en concrétisant les recommandations récentes, par le biais de la commission.

Un autre élément qui a suscité des préoccupations — et les aspects de la compétence et du financement ne sont pas clairs, et sont reliés au facteur de l'instruction qui a été mentionné tout à l'heure, et à la question que vous avez posée, madame la présidente — il s'agit de l'éducation et du développement de la petite enfance. On a tenté d'établir certaines normes nationales

between the provinces and the federal government. That was changed by the new government that came in.

One of the things that I argue on education is that it is not just an issue of the completion of high school but of lifelong learning. In any knowledge economy, learning is constantly changing. We know that we get the biggest bang for the buck if we can beef up and strengthen the early childhood development and education component, in addition to continuing education as adults, let alone all the education in primary and secondary that falls under provincial jurisdiction.

In terms of transfers, there is a number that the federal government already takes care of. Clearly, there is the Canada Child Tax Benefit. There are farm income assurance programs. There are public services that can be provided that will reduce requirements for income or assistance, as I mentioned, like on medical transportation, et cetera. These are all roles the federal government can play, either directly in terms of transfers to individuals or indirectly through agreements that can be raised with the provincial governments in terms of cost-shared jurisdiction requirements.

These are all things that could help address poverty both in rural Canada as well as in urban Canada.

The Chairman: That is a good way to start off, Mr. Goldberg.

Senator Mercer: I want to start by thanking the witness for being here tonight.

You are the second witness to tell us that there is not much difference between urban and rural poverty. As someone who grew up in a city, I am a little surprised by that. Are there two types of poverty in rural Canada, such as poverty in the general community and poverty in the Aboriginal community? Does it differ dramatically?

Mr. Goldberg: Yes. One of the dilemmas that we have is that, for a variety of reasons, we do not get good numbers about poverty among on-reserve Aboriginal people. We do get reasonable numbers that affect urban Aboriginals, whether in small towns or in larger cities. However, we do not get any kind of good numbers in terms of on-reserve Aboriginals. If those numbers were counted, the incidence of poverty would be higher.

One of the dilemmas with the LICO, if you use that as a measure, is that as we go back to the first table you will see the actual income threshold is about $10,000 lower than it is for the big metropolitan areas. Consequently, you need more income to get above the threshold in urban areas. That would account, in part, why we see an increased number when we look at census data in urban areas compared with rural communities, as well as the numbers of people who are poor. I would argue that the

par le biais d'ententes de financement entre les provinces et le gouvernement fédéral. Le nouveau gouvernement qui a été élu a changé la donne.

Il y a une chose que je soutiens, en ce qui concerne l'instruction, c'est que ce n'est pas seulement une affaire de terminer le secondaire, mais d'apprentissage à vie. Dans une économie du savoir, l'apprentissage est en évolution constante. Nous savons que nous obtenons un meilleur rendement de l'investissement si nous pouvons soutenir et renforcer l'élément du développement et de l'éducation de la petite enfance, en plus de l'éducation continue pour les adultes, sans parler de toute l'éducation, dans les écoles primaires et secondaires, qui relève de la compétence provinciale.

En ce qui concerne les transferts, il y en a plusieurs dont le gouvernement fédéral s'occupe déjà. Bien entendu, il y a la Prestation fiscale canadienne pour enfants. Il y a des programmes d'assurance du revenu agricole. Il y a des services publics qui peuvent être offerts, qui réduisent les exigences en termes de revenu ou d'aide, comme je l'ai dit, comme pour le transport sanitaire, etc. Ce sont là tous des rôles que le gouvernement fédéral peut jouer, que ce soit directement avec les transferts à des personnes, ou indirectement, par le biais d'ententes qui peuvent être conclues avec les gouvernements provinciaux en ce qui concerne le partage des coûts entre compétences.

Et voilà plusieurs choses qui peuvent contribuer à contrer la pauvreté, tant en région rurale du Canada que dans les régions urbaines.

La présidente : C'est une bonne façon de commencer, monsieur Goldberg.

Le sénateur Mercer : Je tiens à commencer par remercier le témoin d'être ici ce soir.

Vous êtes le deuxième témoin à nous dire qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre la pauvreté urbaine et la pauvreté rurale. Comme j'ai grandi en ville, j'en suis un peu étonné. Y a-t-il deux types de pauvreté en région rurale canadienne, comme la pauvreté dans la communauté en général et celle dans la communauté autochtone? Y a-t-il une énorme différence?

M. Goldberg : Oui. L'un des dilemmes que nous avons c'est que, pour diverses raisons, nous n'obtenons pas de bons chiffres sur la pauvreté parmi les Autochtones vivant en réserve. Nous obtenons des chiffres raisonnables qui concernent les Autochtones vivant en région urbaine, que ce soit dans de petites ou de grandes villes. Cependant, nous n'obtenons pas de chiffres probants sur les Autochtones vivant en réserve. Si ces chiffres étaient tenus en compte, l'incidence de la pauvreté serait plus élevée.

L'un des dilemmes qui se posent, avec le SFR, si on utilise cette mesure, et on revient au premier tableau, c'est qu'on peut voir que le seuil de revenu réel est d'environ 10 000 $ de moins que dans les grandes régions métropolitaines. Par conséquent, il faut des revenus plus élevés pour atteindre le seuil dans les régions urbaines. Cela justifierait, en partie, pourquoi on voit un nombre plus élevé quand on regarde les données de recensement dans les régions urbaines comparativement aux communautés rurales,

MBM is a better measure in this case because it takes into account probably one of the biggest expenses in rural Canada, transportation, which is not adequately covered under the LICO.

Senator Mercer: Transportation costs are higher in rural Canada because of the distances. Is housing not much cheaper in rural Canada?

Mr. Goldberg: Yes. That is why when you look at the MBMs you get numbers for rural and urban Canada that are very similar. If you go to the detailed tables in the report, which I did not produce for you, housing is higher in urban areas, although much higher in Vancouver or Toronto, for example, than in Montreal. However, rental housing is almost the same. The trade-off overall is between transportation and housing in rural communities, where there is virtually no public transit or access to subsidized transit as in urban areas, but more expensive housing. It is a wash in the long term.

Senator Mercer: You mentioned early childhood education and lifelong learning. I suspect I know the answer, which is that rural Canadians are disadvantaged by living in rural Canada because of a greater lack of early childhood education and lifelong learning opportunities. Is that true? Is there data that shows us that that helps perpetuate the poverty in rural Canada as opposed to in urban Canada where the opportunities are greater?

Mr. Goldberg: I do not know whether we have the data to show the linkage. At least I have not seen that data and I am not familiar with it. I would suggest that economies of scale have a little bit to do there, but there is no reason that the trading centres of rural Canada could not in fact support a significant early childhood development, either family based or centre based, as long as it had high-quality care and was affordable. The issue of affordability is crucial.

The other thing that child care especially has enabled other countries to do — we still do it here in Canada but we do not have anywhere near the advantage of the Nordic countries — is that it enables women particularly to enter the labour market. As your previous speaker noted, when you have two adults in a household, one of the quickest ways to get out of poverty is to make sure that both are able to use the labour market, either full-time or part-time, or some combination. Two potential earners in a household is a real key to avoiding poverty.

Senator Callbeck: I want to ask you a question that really pertains to your former position. I understand you have just retired as director of the Social Planning and Research Council of British Columbia. That council has a program called Community

ainsi que le nombre de personnes qui sont pauvres. Je soutiendrais que la MFR est une meilleure mesure dans ce cas, parce qu'elle tient compte de ce qui est probablement l'une des plus grandes dépenses en région rurale du Canada, le transport, qui n'est pas suffisamment tenu en compte dans le SFR.

Le sénateur Mercer : Les coûts du transport sont plus élevés en région rurale du Canada à cause des distances. Est-ce que le logement n'est pas nettement moins cher en région rurale, au Canada?

M. Goldberg : Oui. C'est pourquoi quand on regarde les mesures fondées sur le panier de consommation, on obtient des chiffres assez semblables pour les régions rurales et urbaines du Canada. Si on va aux tableaux détaillés du rapport, que je n'ai pas reproduit pour vous, le logement est plus cher dans les régions urbaines, bien que beaucoup plus cher à Vancouver ou Toronto, par exemple, qu'à Montréal. Cependant, les logements locatifs sont à peu près le même prix. Le compromis, en gros, est entre le transport et le logement dans les communautés rurales, où il n'y a quasiment pas de transports publics ni d'accès au transport subventionné comme dans les régions urbaines, mais les logements sont plus coûteux. Cela revient au même dans le long terme.

Le sénateur Mercer : Vous avez parlé de l'éducation de la petite enfance et de l'apprentissage continu. Je soupçonne connaître la réponse, c'est-à-dire que les Canadiens des régions rurales sont défavorisés parce qu'ils vivent en région rurale, à cause d'une plus grande pénurie de possibilités d'éducation de la petite enfance et d'apprentissage continu. Est-ce vrai? Y a-t-il des données qui peuvent nous démontrer que cela contribue à perpétuer la pauvreté dans les régions rurales du Canada comparativement aux régions urbaines, où il y a plus de possibilités?

M. Goldberg : Je ne sais pas si nous avons les données pour démontrer ce lien. Du moins, je n'en ai pas vu, et je n'en connais pas vraiment. Je dirais que les économies d'échelle ont leur rôle à y jouer, mais il n'y a pas de raison que les centres commerciaux du Canada rural ne puissent pas, en fait, favoriser un important développement de la petite enfance, que ce soit en famille ou en centre, dans la mesure où il existe des services de haute qualité, et abordables. Le facteur de l'abordabilité est absolument fondamental.

L'autre chose que les garderies, particulièrement, ont permis à d'autres pays de faire — nous le faisons encore ici, au Canada, mais nous sommes loin d'en tirer les mêmes avantages que les pays du Nord — c'est qu'elles permettent aux femmes, surtout, de participer au marché de l'emploi. Comme l'a fait remarquer votre invité de tout à l'heure, quand il y a deux adultes dans un ménage, l'un des moyens les plus rapides de sortir de la pauvreté est de s'assurer que les deux soient en mesure d'exploiter le marché du travail, que ce soit à temps plein ou à temps partiel, ou en combinaison. Deux gagne-pain potentiels dans un ménage, c'est véritablement une clé pour éviter la pauvreté.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais vous poser une question qui concerne, en fait, votre poste antérieur. Si je comprends bien, vous venez de quitter vos fonctions de directeur du conseil de planification sociale et de recherche de la Colombie-Britannique.

Development Education, working with rural communities and northern communities in British Columbia. I wonder if you could talk about that program, describe it to us. In your opinion, how successful is it?

Mr. Goldberg: I was the research director. There is an executive director of the Social Planning and Research Council of British Columbia, Nancy Henderson, who is still there, and there is a coordinator of the Community Development Education program. For a while, I was also responsible for the Community Development Institute. These were opportunities to help build capacity and knowledge within, particularly local communities, both urban and rural and some emphasis on smaller communities in terms of building their capacity to address some of the issues in their community and to become more engaged in the issues in their community.

It has been quite successful over the last number of years. I think it is an interesting program. There are similar programs in other parts of Canada. Probably the one that was best known and was similar to our institute was the program offered out of Concordia in Montreal on community development, which is another community development institute in the East.

Senator Callbeck: Can you talk a little bit about that? How did that program work?

Mr. Goldberg: It has been changing, and in its newest carnation SPARC BC had some additional funding that it had. It had a capacity to hire a coordinator. If communities are interested in having some courses, SPARC BC would actually cover the cost of running those courses in those communities via a bid process. Communities put in proposals saying they would like courses on the following items. My understanding is that, in the last year, and again I do not have all the details because I am not there now, the program received a grant from the Vancouver Foundation to help expand the curriculum that will be offered.

Senator Gustafson: Your graphs here are very helpful. In the case of farm income, does that include off-farm jobs?

Mr. Goldberg: Yes, the average does. If you look at the farming line, it says in that particular case, this is again tax year 2002, that there were 160,000 individual tax filers who averaged about $17,000 in employment income and about $15,000 in net farming income as an average, so their total income was just under $32,000, and then after tax and other deductions it became $21,000, net after debts or disposable income, net after taxes and expenses.

Senator Peterson: Utilizing the measurement tools that you have outlined to us this evening, have you been able to quantify the number of families in poverty and where they are located?

Ce conseil a un programme, appelé Community Development Education, qui travaille avec les communautés rurales des communautés du nord de la Colombie-Britannique. Je me demande si vous pouvez en parler un peu, le décrire pour nous. À votre avis, quel succès a-t-il?

M. Goldberg : J'étais le directeur de la recherche. Il y a une directrice exécutive du conseil de planification sociale et de recherche de la Colombie-Britannique, Nancy Henderson, qui y est encore, et il y a aussi un coordonnateur du programme d'éducation en développement communautaire. Pendant un certain temps, j'ai aussi été responsable de l'institut de développement communautaire. C'était pour nous le moyen de contribuer à accroître la capacité et les connaissances au sein, particulièrement, des communautés locales, tant urbaines que rurales, en mettant un certain accent sur les plus petites communautés pour stimuler leurs capacités de réagir à certains des problèmes dans la communauté et à plus s'engager dans leur résolution.

Il remporte un assez grand succès depuis plusieurs années. Je pense que c'est un programme intéressant. Il y a des programmes semblables dans d'autres régions du pays. Celui qui a été probablement le plus connu, et qui est semblable à celui de notre institut, était le programme offert par Concordia, à Montréal, sur le développement communautaire, qui est un autre institut de développement communautaire de l'Est.

Le sénateur Callbeck : Pouvez-vous en parler un peu? Comment fonctionnait ce programme?

M. Goldberg : Il a évolué, et dans sa plus récente incarnation, le conseil de planification sociale et de recherche de la Colombie-Britannique reçoit plus de financement qu'auparavant. Il a eu la possibilité d'embaucher un coordonnateur. Pour les communautés intéressées à recevoir certains cours, il assumerait, en fait, le coût de la dispense de ces cours dans cette communauté, par processus d'appel d'offres. Les communautés font leur proposition, en disant qu'elles aimeraient recevoir des cours sur tel ou tel sujet. À ce que je sache, l'année dernière, et je le répète, je n'ai pas tous les détails parce que je n'y suis plus, le programme a reçu une subvention de la Vancouver Foundation pour aider à élargir le programme qui sera offert.

Le sénateur Gustafson : Vos graphiques, ici, sont très utiles. Dans le cas des revenus des agriculteurs, est-ce que cela inclut les emplois hors ferme?

M. Goldberg : Oui, la moyenne, oui. Si vous regardez la ligne de l'agriculture, on voit que dans ce cas particulier, c'est encore pendant l'exercice 2002, il y avait 160 000 déclarants qui avaient en moyenne 17 000 $ de revenu d'emploi et environ 15 000 $ de revenu moyen net d'agriculture, alors leur revenu total était d'un peu moins de 32 000 $, et après impôts et autres déductions, cela devenait 21 000 $ net après dettes, ou revenu disponible net après impôts et dépenses.

Le sénateur Peterson : Avec les outils de mesure dont vous avez parlé ce soir, avez-vous pu quantifier le nombre de familles qui vivent dans la pauvreté et où elles sont situées?

Mr. Goldberg: That information is available. I did not bring it with me. We do get those kinds of numbers from every census. From the census data, this would be 2001 — 2005 is not available yet — we can get the incidence of poverty by province and by size of community. Statistics Canada should be able to develop that for you. I am sure that information is there, although again it would be dated. It would be based on the 2000 income year. The new data would be available in about a year. I am not sure when the new census data will be available for the committee.

The trends in what is happening do not change that dramatically unless there is a huge change in the economy. If we look at changes in poverty generally right across the country, urban and rural, the highest incidents of poverty always occurred during a recession. If you look at the LICO, the number of people who were poor in Canada was at its height in 1993, when we were just coming out of the recession in various provinces across the country, and then have fallen fairly regularly in all provinces.

If I can give you the numbers here in Canada, child poverty — we are just finishing our report on that — was just under 24 per cent in 1996. That was at the peak. It was fairly level throughout that period of the recession. It is now down to about 17.7 per cent during these good economic times. That is not very low when you consider that in 1989, when the House of Commons passed the resolution to eliminate child poverty by 2000, we were at 15 per cent.

Some provinces have not done very well. My own province of British Columbia seems to be doing badly compared to elsewhere. I mentioned that the poverty rate has come down since the mid-1990s. The previous witness said, if you use a relative measure like the LIM or the LICO, that is, incomes going up among the top group, the incidence of poverty will go up as well; but you now know that the incidence of poverty has come down over the last 12 years. However, with respect to the distribution of income, if you look at the decile files — that is the top 10 per cent, the next 9th percentile, the 8th percentile, et cetera — incomes to the top decile have gone up dramatically in this last decade, from 1993 to 2004, whereas incomes for the bottom two deciles have been virtually flat.

Hence, while low-income people have not been getting their share of the economic boom, based on the distribution by decile, the incidence of poverty has still been coming down, because the people in the third and the fourth groups are now above the poverty line, whereas during bad economic times they are often below the poverty line. The notion that if you use a relative measure it will always go up whenever the top groups go up is just not true.

M. Goldberg : Ce renseignement existe. Je ne l'ai pas avec moi. Nous recevons ce type de chiffres de tous les recensements. D'après les données du recensement, ce serait celui de 2001 — nous n'avons pas encore celles de 2005 — nous pouvons obtenir l'incidence de la pauvreté par province ou par dimension de communauté. Statistique Canada devrait pouvoir trouver cela pour vous. Je suis sûr que le renseignement existe, bien que je le répète, il daterait un peu. Il serait fondé sur les revenus pour l'année 2000. Les nouvelles données seront disponibles, en principe, dans environ un an. Je ne sais pas exactement quand les données du recensement seront accessibles au comité.

Les tendances dans ce qui se passe ne changent pas cela de façon radicale, à moins qu'il y ait un changement énorme dans l'économie. Si nous regardons les changements dans les chiffres de la pauvreté, en général, dans tout le pays, que ce soit en région urbaine ou rurale, la plus forte incidence de pauvreté est toujours pendant une récession. Si vous regardez le SFR, le nombre de personnes qui vivaient dans la pauvreté au Canada était à son sommet en 1993, alors que diverses provinces du pays sortaient tout juste de la récession, et il diminue assez régulièrement dans toutes les provinces.

Si je peux vous donner les chiffres d'ici, au Canada, la pauvreté chez les enfants — nous sommes justement en train d'achever notre rapport là-dessus — était à un peu moins de 24 p. 100 en 1996. C'était au sommet. Le chiffre est resté assez égal pendant toute la période de la récession. Il a maintenant diminué à environ 17,7 p. 100 pendant cette période de prospérité économique. Ce n'est pas très faible quand on pense qu'en 1989, quand la Chambre des communes a adopté la résolution d'éliminer la pauvreté infantile avant 2000, le niveau était de 15 p. 100.

Certaines provinces ne s'en sont pas très bien tirées. Ma propre province, la Colombie-Britannique, semble en assez mauvaise posture comparativement aux autres. Je dis que le taux de pauvreté avait diminué depuis le milieu des années 90. Le témoin qui m'a précédé a dit que si on utilise une mesure relative comme la mesure fondée sur le panier de consommation ou le SFR, c'est-à-dire que les revenus montent parmi le groupe du haut de l'échelle, l'incidence de la pauvreté augmentera aussi; mais vous savez maintenant que l'incidence de la pauvreté a baissé depuis 12 ans. Pourtant, en ce qui concerne la répartition du revenu, si vous regardez les intervalles entre quantiles, c'est-à-dire les 10 premiers pour cent, le 9^{e} percentile suivant, le 8^{e} percentile, et cetera. — les revenus du décile supérieur ont augmenté nettement depuis une dizaine d'années, entre 1993 et 2004, tandis que les revenus des deux déciles du bas sont restés quasiment les mêmes.

Ainsi, bien que les gens qui ont un faible revenu n'aient pas reçu leur part de la prospérité économique, d'après la répartition par déciles, l'incidence de la pauvreté a tout de même baissé, parce que les gens des troisième et quatrième groupes sont maintenant au-dessus de la ligne de la pauvreté, tandis que pendant une période économique difficile, ils sont souvent en dessous. La notion voulant que si on utilise une mesure relative, elle montera toujours quand les groupes supérieurs montent, est erronée.

Senator Mitchell: I have a technical question. You mentioned early in your presentation that in Europe one measure of poverty that is used is something that designates 60 per cent of the median income. Did I get that right?

Mr. Goldberg: Yes.

Senator Mitchell: Using that measure you would never get rid of poverty.

Mr. Goldberg: It is interesting that Northern Europe especially has a much lower poverty rate than we have in Canada. You need to look at the UNICEF reports or other UN reports on well-being that use this common measure. The international measure uses 50 per cent of median income. Europe is now making stronger standards. One of the things that Europe has done, especially Northern Europe, is that the number of people who are employed who receive wages below 50 per cent of the median or 60 per cent of the median runs about 5 per cent to 8 per cent. In Canada, 25 per cent of our population earns low incomes. That is where the big difference is. That is from international reports.

Senator Mitchell: What would you say accounts for that difference? That is quite startling.

Mr. Goldberg: Yes, it is. The biggest thing that accounts for it is labour standards. Northern European countries have placed a real value on making sure that all workers get what they call living wages, as compared to Canada, where we do not have a living wage policy. We have minimum wage policy, but it is pretty weak in terms of B.C., which has the highest. It was established based on a report I did in 1999; however, that level has not changed in six years, as though the cost of living in B.C. has not changed in six years, which, of course, is clearly not the case. The cost of living has increased everywhere.

Therefore, low-income workers do not see their wages raised in terms of the floors that are established by standards, whereas in European countries those standards are pegged to inflation. Consequently, people stay closer together, in terms of living.

The other thing of note is that Northern European countries, particularly if you look at farm and food security issues like in Norway, much more heavily subsidize their local farmers to ensure that farms stay alive and that farmers can afford to continue to prosper in their countries. Consumers, in turn, pay a higher price for their goods.

Senator Mitchell: That is very interesting. It is also interesting that some Scandinavian countries are rated as having the most productive economies and workforces. It is counterintuitive to the Conservative model, which would be lower taxes, lower taxes, lower taxes and you obtain greater productivity. However, that is not the case.

Le sénateur Mitchell : J'ai une question technique. Vous avez dit tout à l'heure dans votre présentation qu'en Europe, une mesure de la pauvreté qui est utilisée est fixée à 60 p. 100 du revenu moyen. Est-ce que j'ai bien compris?

M. Goldberg : Oui.

Le sénateur Mitchell : À ce compte-là, on ne se débarrasserait jamais de la pauvreté.

M. Goldberg : Il est intéressant que le nord de l'Europe, particulièrement, a un taux de pauvreté nettement moins élevé que nous, au Canada. Vous devriez voir les rapports de l'UNICEF ou d'autres rapports des Nations Unies sur le bien-être, qui appliquent cette mesure commune. La mesure internationale applique 50 p. 100 du revenu moyen. L'Europe a maintenant adopté des normes plus rigoureuses. L'une des choses que l'Europe a faites, particulièrement le nord de l'Europe, c'est que le nombre de personnes qui sont employées et qui reçoivent des revenus de moins de 50 p. 100 de la moyenne ou de 60 p. 100 de la moyenne est d'environ 5 ou 8 p. 100. Au Canada, 25 p. 100 de notre population gagne un faible revenu. C'est là où est la grande différence. C'est dans les rapports internationaux.

Le sénateur Mitchell : À votre avis, qu'est-ce qui fait cette différence? C'est quand même assez étonnant.

M. Goldberg : Oui, ça l'est. Le principal facteur, pour cela, ce sont les normes de travail. Les pays du nord de l'Europe ont beaucoup insisté pour s'assurer que tous les travailleurs reçoivent ce qu'ils appellent un salaire subsistance, comparativement au Canada, où nous n'avons pas de politique sur les salaires suffisants. Nous avons une politique de salaire minimum, mais elle est plutôt faible pour la Colombie-Britannique, qui a le plus élevé. Il a été établi d'après un rapport que j'ai produit en 1999; cependant, ce niveau n'a pas changé en six ans, comme si le coût de la vie n'avait pas changé en six ans en Colombie-Britannique, ce qui, bien sûr, n'est pas le cas. Le coût de la vie a augmenté partout.

Par conséquent, les travailleurs à faible revenu ne voient pas augmenter leur salaire en rapport aux seuils qui sont établis par les normes, tandis qu'en Europe, ces normes sont liées à l'inflation. Ainsi, les travailleurs se suivent de plus près, au plan de la subsistance.

Autre chose qu'il convient de souligner, c'est que dans les pays du nord de l'Europe, particulièrement si on pense aux aspects de la ferme et de la sécurité des aliments, comme en Norvège, ils subventionnent beaucoup plus leurs agriculteurs locaux pour s'assurer que les fermes puissent subsister et que les agriculteurs puissent se permettre de continuer de prospérer dans leur propre pays. Les consommateurs, à leur tour, paient un prix élevé pour leurs biens de consommation.

Le sénateur Mitchell : C'est très intéressant. Il est aussi intéressant que certains pays scandinaves soient reconnus comme ayant l'économie et la population active les plus productives. C'est contraire à l'intuition du modèle conservateur, c'est-à-dire réduire les taxes, réduire les taxes, réduire encore les taxes pour obtenir une plus grande productivité. Cependant, ce n'est pas ce qui arrive.

Mr. Goldberg: If we get away from the theory and look at what has actually happened, not focusing on Conservative or Liberal or anyone else, there is a body of evidence, in terms of thinking about the well-being of all — in the Scandinavian countries, they have reduced the distances between top and bottom; however, there are still very wealthy people in Scandinavia — that if you bring people close together, everyone benefits. Therefore, the very wealthy do better in terms of outcomes in health care, longevity, literacy and numeracy — Scandinavia is far ahead of everyone else in terms of these outcomes — but also, the poor do better. On studies of life expectancy, we see the poor do better than the rich in countries where you have greater inequality.

One thing that is starting to emerge is that if we look at the outcomes we want to achieve — we must get an agreement about what those outcomes ought to be — there may be some approaches that are more productive than others. It is interesting that, because there is such a high participation in the labour force in Northern Europe, their productivity is just out of sight.

Canada participated in a study in terms of education and numeracy, and when you look at the gradients there the Nordic countries are outstanding compared to Canada and the U.S. The Nordic countries are way ahead of us in knowledge economies.

Senator Mitchell: What are their rates of illiteracy?

Mr. Goldberg: Among older adults, it is similar to what we have here. It is getting better, however, because they have run a lot of adult literacy programs. We are just starting such programs here. We have not put any real money into it, but we are talking about it.

Senator Mitchell: We have actually cut funding back recently.

Mr. Goldberg: In some cases, there have been minor reductions. Canada has not had the programs on adult literacy that they have in Northern European countries. These are longer-term solutions.

More important is what has happened with children. I think they have had fundamental early childhood programs for 20 years now. Their kids are doing far superior — again, these are all standard measures, taking into account immigration — than the kids here. We are doing better than the United States. We are not worst off. The U.S. is actually finding a big portion of its population is not literate or numerate.

Senator Mitchell: I want to ask you about the impact and importance of early childhood education. What are your feelings about the adequacy of that in Canada? Do you feel the $1,200 a year is helping?

M. Goldberg : Si nous laissons de côté la théorie et regardons ce qui est vraiment arrivé, plutôt que de nous concentrer sur les conservateurs, les libéraux ou quiconque d'autre, il y a un ensemble de preuves, pour ce qui est de penser au bien-être de tous — dans les pays scandinaves, ils ont réduit les écarts entre le haut et le bas de l'échelle, bien qu'il reste encore des gens très riches en Scandinavie — qui démontre que si on rapproche les gens, tout le monde en profite. Par conséquent, les très riches s'en tirent mieux au plan des soins de santé, de la longévité, de l'alphabétisme et des notions de calcul — la Scandinavie a beaucoup d'avance sur tout le monde sur ces plans — mais aussi les pauvres vivent mieux. Selon les études sur l'espérance de vie, on constate qu'elle est plus grande chez les pauvres que chez les riches dans les pays qui affichent une plus grande inégalité.

Il y a une chose qui commence à ressortir, et c'est que si on regarde les résultats qu'on veut obtenir — il nous faut nous entendre sur ce que ces résultats doivent être — il peut y avoir des approches qui sont plus productives que d'autres. Il est intéressant que, parce que la participation est tellement élevée sur le marché du travail du nord de l'Europe, leur productivité dépasse nos horizons.

Le Canada a participé à une étude portant sur l'éducation et les notions de calcul, et quand on regarde les gradients, les pays du Nord se démarquent nettement du Canada et des États-Unis. Les pays du Nord ont beaucoup d'avance sur nous en matière d'économies du savoir.

Le sénateur Mitchell : Quel est leur taux d'analphabétisme?

M. Goldberg : Parmi les adultes les plus âgés, il est semblable à celui que nous avons ici. La situation s'améliore toutefois, parce qu'ils ont offert beaucoup de programmes d'alphabétisation des adultes. Nous commençons seulement à les offrir ici. Nous n'avons pas beaucoup investi, vraiment, là-dedans, mais nous en parlons.

Le sénateur Mitchell : Nous avons, d'ailleurs, réduit leur financement récemment.

M. Goldberg : Dans certains cas, il y a eu des réductions mineures. Le Canada n'a pas offert le genre de programmes d'alphabétisation des adultes qu'ils ont dans les pays du nord de l'Europe. Ce sont des solutions à long terme.

Ce qui est plus important, c'est ce qui est arrivé avec les enfants. Je pense qu'ils ont des programmes d'éducation fondamentale de la petite enfance depuis maintenant 20 ans. Leurs enfants sont beaucoup mieux instruits — encore, ce sont toutes des mesures standards, qui tiennent compte de l'immigration — que les enfants d'ici. Nous nous en tirons mieux que les États-Unis. Nous ne sommes pas les pires. Les États-Unis, en fait, constatent qu'une vaste proportion de leur population n'est pas alphabétisée ou n'a pas de notions de calcul.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais vous interroger sur l'impact et l'importance des garderies. Que pensez-vous de leur pertinence, au Canada. Estimez-vous que cette somme de 1 200 $ par année est utile?

Mr. Goldberg: First, we should use OECD data. As a researcher, I tend to use evidence.

The evidence is absolutely clear. As a proportion of GDP or any other measure we want to use, Canada is a laggard in terms of early childhood education. That is not just because of the changes occurring. To be fair, we have been a laggard for a long period of time. It is something that both Conservatives and Liberal Prime Ministers have promised.

The first promise I think was under the Brian Mulroney government to have a national child care program. Then, of course, we had two promises under the Chrétien government, neither of which was fulfilled. There was a little inkling a couple of years ago with some foot-dragging by the provinces.

Given that we are moving into knowledge economies — that does not mean we do not need bricklayers and others — if knowledge economies are the way we are moving, the best bang for the dollar, bar none, based on evidence is in early childhood education.

The $1,200 going to families is a good income supplement because we need to transfer money from those of us who no longer have kids, or never had, to those that do. Raising a child takes a whole country, a whole village, to quote Margaret Mead. People who raise children need to be given assistance from those of us no longer raising children. The term for that is horizontal transfer.

The $1,200 a month is one way of doing that. It has nothing to do with child care. The market-based child care system cannot produce the kind of results you obtain from the education system we now have, which are state run. They are common goods.

Senator Mercer: Mr. Goldberg, you have both enlightened me and discouraged me. I am hoping you can give me some hope. I will ask you two questions I asked the previous witness. I was not intending to ask them, but the data you have given me has forced me back to those questions.

First, if there were three changes that we could enact tomorrow as a federal government to address rural poverty, what would those three changes be, in your estimation?

Mr. Goldberg: The very first change would be to ensure that the Canada Child Tax Benefit gets raised to — and we could afford to do this tomorrow — about $5,000 per child. We need to ensure that no provinces are allowed to reduce the income of people on income assistance, that it is not based on the source of income. We must say that no child in this country will ever again be raised in poverty. We could have done the same thing 10 years ago. In 2000, when the supposed child budget came out that was

M. Goldberg : Tout d'abord, nous devrions appliquer les données de l'OCDE. En tant que chercheur, j'ai tendance à m'appuyer sur les preuves.

Les preuves sont tout à fait claires. En tant que proportion du PIB ou de toute autre mesure que nous voulons utiliser, le Canada est en retard en matière d'éducation de la petite enfance. Ce n'est pas seulement à cause des changements qui surviennent. Si on veut être juste, nous sommes en retard depuis longtemps. Cela a été une promesse des deux premiers ministres, conservateur et libéral.

La première promesse qui a été faite était, je pense, sous le gouvernement de Brian Mulroney, de créer un programme national de garderies et puis, bien sûr, nous avons eu deux promesses sous le gouvernement Chrétien, dont aucune n'a été concrétisée. On a manifesté quelques velléités de les réaliser il y a deux ou trois ans, mais les provinces ont traîné les pieds.

Puisque nous entrons dans les économies du savoir — cela ne signifie pas que nous n'ayons pas besoin de maçons et d'autres gens de métiers — si nous nous orientons vers les économies du savoir, l'investissement le plus rentable, sans la moindre exception, d'après les données recueillies, c'est l'éducation de la petite enfance.

Les 1 200 $ versés aux familles constituent un bon supplément de revenu, parce qu'il nous faut transférer de l'argent de ceux d'entre nous qui n'ont plus d'enfants, ou n'en ont jamais eus, à ceux qui en ont. Il faut tout un pays pour élever un enfant, tout un village, pour citer Margaret Mead. Les gens qui élèvent des enfants ont besoin de l'aide de ceux qui n'en n'élèvent plus. L'expression pour désigner cela est le transfert horizontal.

Ces 1 200 $ par mois sont un moyen d'y parvenir. Cela n'a rien à voir avec les garderies. Le réseau de garderies axé sur le marché ne peut pas produire le type de résultats qu'on obtient d'un système d'éducation comme celui que nous avons maintenant, dirigé par l'État. Ce sont des biens de consommation communs.

Le sénateur Mercer : Monsieur Goldberg, vous m'avez à la fois éclairé et découragé. J'espère que vous pouvez me donner quelque espoir. Je vais vous poser deux questions que j'ai posées au témoin qui vous a précédé. Je ne comptais pas vous les poser, mais les données que vous venez d'exposer m'ont forcé à revenir à ces questions.

Tout d'abord, s'il y avait trois changements que nous pourrions mettre en œuvre dès demain en tant que gouvernement fédéral pour contrer la pauvreté rurale, quels seraient-ils, selon vous?

M. Goldberg : Le tout premier changement serait de m'assurer que la prestation canadienne pour enfants est augmentée — et nous pourrions nous permettre de le faire dès demain — à environ 5 000 $ par enfant. Il nous faut nous assurer qu'aucune province ne soit autorisée à prélever de déductions du revenu des gens qui reçoivent de l'aide au revenu, qui ne soient pas fondées sur la source du revenu. Nous devons dire qu'aucun enfant dans ce pays ne sera jamais plus élevé dans la pauvreté. Nous aurions pu le

switched to a tax reduction budget, we lost the opportunity, but it is still there. We have the capacity. It is not a question of not being able to afford to do that. That is number one.

Second, we must get back on track with the federal-provincial agreement of tied federal money to early childhood education. It must be regulated, of high quality, and we want to reduce the fees parents pay. The cost of child care here is two to three times what it costs to go to a university. If you are a young family here with a one year old and you want to get back into the labour market, in B.C. you will spend $1,200 a month, not a year, on infant child care. These experiences have proven over and over again that, when there is high quality, it benefits the children, and all of us. That is the second thing I would do.

The third suggestion is something another committee member mentioned. It is very crucial. It deals with the relationships between federal and provincial governments, and that is around mobility. We have started to build in processes that discourage people moving from one province to another by charging differential rates on whether you are a resident or not. Probably the most odious one we have seen is in post-secondary education. There was a period of time when it did not matter whether you lived in B.C. and you went to Dalhousie — you paid the same tuition fee. That is no longer the case. The federal government could insist that its money for post-secondary education be linked, that we honour residency and mobility and do not charge differential fees.

Senator Mercer: That goes back to our earlier discussion in which the word "education" kept arising. I mentioned earlier that Canada is one of the only developed countries in the world that has no national standards for education. Should we have those standards? Should there be a guaranteed education transfer to the provinces that is specific to education?

Mr. Goldberg: It is interesting. For a confederation like Canada, with major jurisdictional issues between provinces and the federal government, where we do not have a unitary state like Sweden or even Australia or Great Britain to a certain extent, the one area we have probably performed fairly well in is primary and secondary education.

I know the ministers of education from the provinces meet regularly. In fact, our standards are relatively comparable, albeit not absolutely the same. Take the example of a student from Ontario who had finished seven years of schooling and whether that student would be at a similar level in B.C. For the most part — this does not apply to everyone — they are. People can move from province to province and their kids can pick up at the same grade level, or within a year, in different provinces. Some of the

faire il y a 10 ans. En 2000, quand le soi-disant budget des enfants a été dévoilé, c'est devenu un budget de réduction de l'impôt, nous avons laissé passer une chance, mais elle est encore là. Nous avons cette possibilité. Ce n'est pas une question de ne pas pouvoir nous le permettre. C'est la première chose.

Deuxièmement, nous devons revenir sur nos pas avec l'entente fédérale-provinciale sur les fonds fédéraux liés à l'éducation de la petite enfance. Cela doit être réglementé, de haute qualité, et nous voulons réduire les frais que paient les parents. Le coût des garderies, ici, est de deux à trois fois ce qu'il en coûte d'aller à l'université. Une jeune famille, ici, avec un enfant d'un an, qui veut retourner sur le marché du travail, en Colombie-Britannique, dépensera 1 200 $ par mois, et non par année, sur les services de garderie. Ces expériences ont prouvé, à maintes reprises, que la grande qualité profite aux enfants et à tout le monde. C'est la deuxième chose que je ferais.

La troisième suggestion est quelque chose qu'un autre membre du comité a déjà mentionné. C'est absolument déterminant. C'est en rapport avec les relations entre les gouvernements fédéral et provinciaux, et il s'agit de la mobilité. Nous avons commencé à instaurer des processus qui découragent les gens d'aller d'une province à l'autre en percevant des taux différentiels, selon qu'ils sont résidants ou non. Le plus odieux est probablement ce qui s'est passé en rapport avec l'éducation postsecondaire. Il y a eu un temps où il importait peu qu'on vive en Colombie-Britannique et qu'on aille à Dalhousie — on payait les mêmes frais de scolarité. Ce n'est plus le cas. Le gouvernement fédéral pourrait insister pour que l'argent qu'il verse pour l'éducation postsecondaire soit lié, que nous honorions la résidence et la mobilité, et que nous ne percevions pas de taux différentiels.

Le sénateur Mercer : Cela revient à notre discussion de tout à l'heure, où le terme « éducation » ressortait tout le temps. J'ai dit tout à l'heure que le Canada est l'un des seuls pays développés du monde qui n'a pas de normes nationales en matière d'éducation. Devrions-nous en avoir? Devrait-il y avoir un transfert garanti pour l'éducation vers les provinces, qui soit réservé exclusivement à l'éducation?

M. Goldberg : C'est intéressant. Pour une confédération comme le Canada, qui a d'importants enjeux liés à la compétence entre les provinces et le gouvernement fédéral, où nous n'avons pas un
État unitaire comme la Suède ou même l'Australie ou la Grande-Bretagne dans une certaine mesure, l'autre domaine où nous nous sommes relativement bien sortis est celui de l'enseignement primaire et secondaire.

Je sais que les ministres de l'Éducation des provinces se réunissent régulièrement. De fait, nos normes sont relativement comparables, bien qu'elles ne soient pas absolument les mêmes. Prenons l'exemple d'un élève de l'Ontario qui a achevé sept années à l'école, et voyons si cet élève serait à un niveau semblable en Colombie-Britannique. Pour la plupart — cela ne s'applique pas à tout le monde — c'est le cas. Les gens peuvent aller d'une province à l'autre, et leurs enfants peuvent reprendre au même

outcomes are not the same, but those are unique to some of those provinces.

The senator from Prince Edward Island had mentioned that the outcomes there were getting better but still were not up to other areas. Part of that might be about the role education would play within the culture of that entire province as a rural community.

It is an artificial notion that we need to be 18 to have the base education. If you are primarily doing certain kinds of things, it might be that you need skills training at 16 less than you need the other things. I would argue that in lifelong learning, the notion of a separation between skills and the arts and other areas of education is artificial. We want people to be enthusiastic about learning and we want to ensure that there are no barriers, particularly financial, that we can eliminate by policy. I am less concerned about whether someone graduates at 18 than whether they continue on through school and graduate at 22 when they are ready to graduate.

Senator Mitchell: I have a couple follow-up questions on your point about obstacles to education. Some studies indicate that one of the most significant obstacles to pursuing a post-secondary education for a middle-class Canadian is debt. The prospect of debt is a huge inhibitor for middle-class people — however that is to be defined — but not so much for people who come from greater means, even though they could ring up an equivalent amount of debt.

Mr. Goldberg: We know that for students graduating from post-secondary education, whether from technical schools or universities — it does not matter — their debt loads are much higher than they were a decade ago, and this can cause problems. The solutions we have tried to address are tax reductions or loan forgiveness — back door solutions. Those are helpful, but I would prefer front-door solutions. The Northern European countries are ahead of us on this, where either tuition is free or nominal, where they want everyone to have access to post-secondary education or continuing education throughout the lifespan. We would do that by removing the financial barriers rather than by doing some kind of tax thing at the back door when things get out of hand, as has happened.

Senator Mitchell: Rural access to post-secondary education is the next area I want to address. Distance learning is thrown up as the solution, and there is more and more sophistication in that regard. How do you feel that that is working? Are standards adequate? Does it do the job?

Mr. Goldberg: You need a different expert in terms of the standards. I know that distant education has been an absolute boon to smaller communities because the kids no longer have to leave and go through the enormous expenses of settling in a place like Vancouver to attend university. We have expanded both

niveau à l'école, ou à plus ou moins un an d'écart, dans différentes provinces. Certains résultats ne sont pas les mêmes, mais ils sont uniques à certaines provinces.

Le sénateur de l'Île-du-Prince-Édouard a dit que les résultats qu'ils obtenaient étaient de mieux en mieux, mais qu'ils n'étaient pas encore équivalents à d'autres régions. Cela pourrait peut-être s'expliquer par le rôle que l'éducation jouerait dans les cultures de toutes ces provinces en tant que communautés rurales.

C'est une notion artificielle qui veut qu'il faille avoir 18 ans pour avoir l'instruction de base. Si on fait surtout certains types de choses, il se pourrait bien qu'à 16 ans, on ait moins besoin de formation spécialisée que des autres matières. Je soutiendrais qu'en apprentissage continu, la notion de distinction entre les compétences et les arts et les autres domaines de l'éducation est artificielle. On veut que les gens apprennent avec enthousiasme et on veut s'assurer qu'il n'y a pas d'obstacles, particulièrement d'obstacles financiers, que nous pourrions éliminer par les politiques. Je me préoccupe moins de veiller à ce que quelqu'un soit diplômé à 18 ans que de le voir poursuivre ses études et être diplômé à 22 ans s'il est prêt à le faire.

Le sénateur Mitchell : J'ai quelques questions de suivi sur ce que vous disiez au sujet des obstacles à l'éducation. Selon certaines études, l'un des plus grands obstacles à la poursuite d'études postsecondaires pour un Canadien de classe moyenne est la dette. La perspective de la dette est un agent modérateur de taille pour les gens de la classe moyenne — cependant, il reste à la définir — mais pas tant pour les gens qui ont plus de moyens, même s'ils pourraient finir avec une dette équivalente.

M. Goldberg : Nous savons que pour les étudiants qui terminent leurs études postsecondaires, que ce soit des études techniques ou universitaires — peu importe, leurs dettes sont nettement plus élevées qu'il y a une dizaine d'années, et cela peut poser problème. Les solutions que nous avons essayé de trouver sont des réductions des impôts ou la radiation de la dette — des sorties par la porte de derrière. Ces solutions sont utiles, mais je préférerais de véritables solutions. Les pays du nord de l'Europe ont de l'avance sur nous dans le domaine, que ce soit au plan des frais de scolarité ou des frais nominaux, parce qu'ils veulent que tout le monde ait accès à l'éducation postsecondaire ou à l'éducation continue, tout au long de leur vie. Nous y parviendrions en supprimant les obstacles financiers plutôt qu'en trouvant une quelconque solution fiscale déguisée, une sortie par la porte arrière, quand on perd le contrôle de la situation comme c'est arrivé.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais maintenant aborder le sujet de l'accès rural aux études postsecondaires. L'apprentissage à distance est proposé comme solution, et il est de plus en plus sophistiqué. Que pensez-vous de son efficacité? Est-ce que les normes sont adéquates? Est-ce que cela atteint le but visé?

M. Goldberg : Il vous faudrait un autre expert, pour ce qui est des normes. Je sais que l'éducation à distance a été un véritable bienfait pour les plus petites communautés parce que les enfants n'ont plus besoin de partir et il n'y a plus les énormes frais pour les installer à un endroit comme Vancouver pour aller à

university and college material in the last 20 years, so there is more access at local levels, but it is nowhere near to being fair and adequate.

I would argue that we should consider, for people living in rural Canada, an enriched subsidy to enable kids to leave rural Canada and come to urban universities and colleges to experience what it is like. In that way, they will see both the good and the bad of urban and rural life. However, the costs for rural children to attend university in an urban setting are outrageously high. Conversely, it would be beneficial for some urban children to have experiences in smaller communities by going to their colleges and universities, but again, leaving home is prohibitively expensive these days in terms of covering accommodation and meal costs, let alone the tuition fees.

Senator Peterson: I have a quick question on the financial barriers that you alluded to. Post-secondary bursaries in Canada, as I understand, are tax free whereas high school bursaries and sports incentives are taxed. What would be your comment on that anomaly?

Mr. Goldberg: It is an anomaly. I would prefer to see the programs being offered virtually free or at nominal cost, rather than have to track the expenses for tax purposes when bursaries and such are involved. Specifics have to be tracked, and so we have to keep all the paper to file for a tax return, whether a credit. It is too much work on everyone's part.

Again, using the front-door-back-door analogy, if we can get things at the front door at the appropriate price then we do not have all these problems when things get out of hand and we have to find an adjustment at the back end. I would ask: Do we have the right program approach? At the end of the day, the costs are the same; it does not matter. It is simply a question of how it is coming out of people's pockets. The costs end up being somewhat the same. That would be one part of it.

As well, we have a problem in our society in that the cost of recreation is very expensive. A low-income Canadian has to beg or ask to attend and have the fees waived. A recent Supreme Court decision in B.C. said that schools can no longer charge school fees for children to be able to participate. Fees are out. That will be up to all of us for the common good to ensure that those experiences are available to every child. When I talk with low-income families, the one discouraging thing they say is that their children are "cling-ons." They are referring to the fact that, in order to do things, they have to cling to others to be able to meet the cost of participation. That discourages people from engaging their children in sports or recreation, which in turn discourages them from other activities in their lives when they are older.

l'université. Beaucoup plus d'ouvrages universitaires et collégiaux ont été conçus depuis 20 ans, alors il y a plus d'accès aux niveaux locaux, mais c'est loin d'être équitable et suffisant.

Je soutiendrais que nous devrions envisager, pour les gens qui vivent dans les régions rurales du Canada, une subvention supplémentée afin de permettre aux jeunes de quitter les régions rurales pour fréquenter des universités et collèges urbains et en faire l'expérience. Ainsi, ils verront à la fois le bon et le mauvais côté de la vie urbaine et de la vie rurale. Cependant, les coûts pour permettre aux jeunes des régions rurales d'aller à l'université dans un milieu urbain sont absolument prohibitifs. Inversement, il serait bon pour certains jeunes citadins de faire l'expérience de plus petites communautés en y fréquentant le collège et l'université, mais encore, il peut être extrêmement coûteux de quitter le foyer ces jours-ci, avec les frais du logement, des repas, sans parler des frais de scolarité.

Le sénateur Peterson : J'ai une question à poser rapidement sur les obstacles financiers dont vous avez parlé. Les bourses d'études postsecondaires au Canada, si j'ai bien compris, ne sont pas imposables tandis que les bourses d'études secondaires et les incitatifs sportifs le sont. Que pensez-vous de cette anomalie?

M. Goldberg : C'est une anomalie. Je préférerais que le programme soit offert absolument gratuitement, ou à un coût minime, plutôt que de devoir faire le suivi des dépenses aux fins d'impôts lorsqu'il est question de bourses et autres. Il faut retracer des détails, et ainsi, on doit garder tout en dossier pour la déclaration de revenus, même si c'est un crédit. C'est beaucoup trop de travail pour tout le monde.

Je veux revenir à mon analogie de la porte arrière. Si nous pouvons offrir ce qu'il faut par la porte de devant, au prix approprié, alors, on n'a pas tous ces problèmes quand on perd le contrôle de la situation et qu'il faut trouver un ajustement par la porte de derrière. Je demanderais : Avons-nous la bonne approche en matière de programme? Au bout du compte, les coûts sont les mêmes; peu importe. C'est simplement une question de la façon dont l'argent sort des poches de la population. Les coûts finissent par être à peu près les mêmes. Ce serait un premier élément.

Aussi, nous avons un problème dans notre société, en ce sens que le coût des activités récréatives est très élevé. Un Canadien à faible revenu doit supplier ou demander pour pouvoir participer et qu'on renonce à lui imposer les frais. Selon une décision récente de la Cour suprême de la Colombie-Britannique, les écoles ne peuvent plus percevoir de frais scolaires auprès des enfants pour qu'ils puissent participer aux activités sportives. Ces frais sont éliminés. C'est à chacun de nous qu'il incombera, pour le bien commun, de nous assurer que ces expériences sont à la portée de chaque enfant. Quand je parle de familles à faible revenu, ce qui est décourageant, c'est qu'ils disent que les enfants sont « accros ». C'est pour illustrer le fait que, pour pouvoir faire des choses, ils doivent s'accrocher à d'autres pour pouvoir rassembler le montant de la participation. Cela décourage les gens d'engager leurs enfants dans les sports ou les activités récréatives, ce qui, à son tour, les décourage de mener d'autres activités dans leur vie quand ils sont plus âgés.

Senator Peterson: Many of these bursaries, particularly for high school students, go to inner city children whose parents cannot afford to pay the taxes. Why would this situation exist? Why is it that a high school student can get a bursary but the tax man wants his cut and yet post-secondary education is tax free?

Mr. Goldberg: I would assume we are speaking to bursaries to attend programs. If someone had a bursary to attend a hockey camp during the summer, that should not be treated as income to the family any more than a bursary given to someone attending a post-secondary institution. It is not income that you put in your pocket for disposable pleasure. It is a trade-off to be able to attend something and is more a scholarship. In that sense, it should not be taxable income. You are right, the system is inconsistent. We have a tax code that includes books, so we have a problem with our tax code as well.

Senator Peterson: We will work on that.

The Chairman: Any further questions, honourable senators?

Senator Mercer: When you find yourself in Ottawa, let us know because we would love to have you come back to talk to us a little more. It has been enlightening.

Mr. Goldberg: It has been my pleasure.

The Chairman: Certainly, you have brought some new thoughts into the discussion. We have a long way to go, so it is good to get a mix of ideas.

Mr. Goldberg: I want to mention one other thing before we close. One of your colleagues, who is not there tonight, Senator Segal, had an article in *The Toronto Star* about reviving the notion of a basic guaranteed adequate income. That is something whose time is coming back and needs to be looked at. I wish that Senator Segal were at the meeting tonight because what the article does not include is how to determine the threshold. If we were able to come to that understanding, we could probably find ways to deliver income security to families so that they can make real choices because the base costs would be covered. In families where there is security, we are ready to take many more risks, which would be beneficial in the long term to our overall economic health.

The Chairman: Thank you for raising that point. As you noted, Senator Segal is a vigorous member of this committee and has done a great deal of work on rural poverty, which has brought the committee into the issue.

We will ensure that he hears your words.

The committee adjourned.

Le sénateur Peterson : Bon nombre de ces bourses, particulièrement pour les élèves du secondaire, vont aux enfants de grandes villes dont les parents ont les moyens de payer les impôts. Pourquoi cette situation existerait-elle? Pourquoi un élève du secondaire peut obtenir une bourse mais le percepteur d'impôts veut sa part, alors que l'éducation postsecondaire est censée être exempte d'impôts?

M. Goldberg : Je suppose que nous parlons des bourses pour s'inscrire aux programmes. Si quelqu'un a reçu une bourse pour assister à un camp de hockey pendant l'été, cela ne devrait pas être traité comme un revenu pour la famille, pas plus qu'une bourse accordée à quelqu'un qui fréquente une institution postsecondaire. Ce n'est pas un revenu qu'on met dans sa poche, pour ses loisirs. C'est un compromis, pour pouvoir assister à quelque chose, et c'est plus une bourse d'études. Dans ce sens, ce ne devrait pas être un revenu imposable. Vous avez raison, le système est incohérent. Nous avons un code fiscal qui englobe les livres, alors il y a un problème avec notre code fiscal aussi.

Le sénateur Peterson : Nous y travaillerons.

La présidente : Y a-t-il d'autres questions, honorables sénateurs?

Le sénateur Mercer : Quand vous serez à Ottawa, veuillez nous le dire, parce que nous aimerions beaucoup que vous reveniez nous parler. Cela a été très instructif.

M. Goldberg : Ce sera avec plaisir.

La présidente : Il est certain que vous avez apporté de nouvelles idées à la discussion. Nous avons beaucoup de chemin à faire, alors il est bon d'avoir des idées différentes.

M. Goldberg : J'aimerais dire une autre chose avant de terminer. L'un de vos collègues, qui n'est pas ici ce soir, le sénateur Segal, a publié un article dans le *Toronto Star*, sur la revitalisation de la notion de revenu suffisant garanti. C'est un concept qui refait surface, et qui mérite qu'on s'y arrête. J'aurais bien aimé que le sénateur Segal soit à la réunion ce soir, parce ce que ne di pas l'article, c'est comment déterminer le seuil. Si nous pouvions nous entendre là-dessus, nous pourrions probablement trouver des moyens d'offrir la sécurité de revenu aux familles, pour qu'elles puissent faire des choix réels, parce que les coûts de base seraient couverts. Les familles qui ont plus de sécurité sont prêtes à prendre plus de risques, ce qui serait bénéfique à long terme à notre bien-être économique général.

La présidente : Merci d'avoir soulevé cet élément. Comme vous l'avez remarqué, le sénateur Segal est un éminent membre de ce comité, et il a fait beaucoup de travail sur la pauvreté rurale, ce qui a amené le comité à examiner la question.

Nous veillerons à ce qu'il entende vos propos.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, November 9, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators, witnesses and all of you who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. Last May this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada; for too long policy-makers and politicians have ignored the plight of the rural poor. Until the end of the year our committee will hear from a variety of different witnesses who will give us an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities across the country next year. We will hit the road and go to every part of Canada to try and see for ourselves what we have heard in the hearings.

Today we have with us two witnesses who have devoted their careers to studying rural issues and to thinking about ways of ensuring rural Canada's survival. From Alberta, we have Peter Apedaile. Dr. Apedaile is Professor Emeritus at the University of Alberta's agriculture economics department, a part time grain and oil seeds farmer in Smoky Lake County in the northern part of Alberta, and one of the founders of the Canadian Rural Revitalization Foundation. His work emphasizes the growing linkages between rural economies and the broader global economy, especially in the agricultural area.

From Quebec, we have Bill Reimer who is a Concordia University sociology professor. Dr. Reimer is also actively involved with the Canadian Rural Revitalization Foundation. He currently serves as the foundation's national research director, and he sits on its board of directors. His research looks at social inclusion and exclusion in rural Canada, especially with respect to access of services.

Welcome, gentlemen. We are very pleased that you have taken the time to come here on this issue.

Peter Apedaile, Professor Emeritus, Department of Rural Economy, University of Alberta, as an individual: My contribution this morning is not supposed to be exhaustive. There are too many things to talk about. Instead, I will present you with 10 measures that I think policymakers and rural leaders could think about to go straight to the heart of rural poverty issues. This is based on my past experience, and my new political experience as a municipal councillor trying to get this agenda moving through our council.

OTTAWA, le jeudi 9 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit ce jour pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Je souhaite le bonjour, aux honorables sénateurs, aux témoins et à vous tous qui suivez le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. En mai dernier, le comité a été autorisé à se pencher sur la pauvreté rurale au Canada et à rédiger un rapport sur la question; en effet, le sort des ruraux pauvres est resté trop longtemps ignoré par les décideurs et la classe politique. Jusqu'à la fin de cette année, notre comité entendra divers témoins qui nous donneront une vue d'ensemble de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ce travail servira ensuite de fondement pour le déplacement dans des collectivités rurales à travers le pays que le comité projette l'an prochain. Nous nous mettrons en route et nous rendrons dans toutes les régions du Canada afin de constater avec nos propres yeux ce que nous aurons entendu au cours de nos audiences.

Nous recevons aujourd'hui deux témoins qui ont consacré leur carrière à étudier la problématique rurale et à réfléchir aux façons d'assurer la survie des campagnes canadiennes. Peter Apedaile vient de l'Alberta. M. Apedaile est professeur émérite au Département de l'économie rurale de l'Université de l'Alberta, et producteur à temps partiel de céréales et d'oléagineux dans le comté de Smoky Lake, dans le nord de l'Alberta, et il est l'un des fondateurs de la Fondation canadienne pour la revitalisation rurale. Son travail porte sur les liens croissants qui existent entre les économies rurales et l'économie mondiale, surtout dans le domaine de l'agriculture.

Bill Reimer, professeur de sociologie à l'Université Concordia, nous vient du Québec. M. Reimer est lui aussi un participant actif de la Fondation canadienne pour la revitalisation rurale, au sein de laquelle il assume actuellement les fonctions de directeur national de la recherche et siège à son conseil d'administration. Ses recherches portent sur l'inclusion et l'exclusion sociale dans le Canada rural, en particulier du point de vue de l'accès aux services.

Vous êtes les bienvenus, messieurs. Nous sommes ravis que vous ayez pris le temps de venir nous rencontrer pour parler de ce sujet.

Peter Apedaile, professeur émérite, Département de l'économie rurale, Université de l'Alberta, à titre personnel : Ma contribution ce matin n'est pas censée être exhaustive. En effet, il y a trop de choses à dire. Je vais plutôt vous faire part de dix mesures que les décideurs et leaders ruraux pourraient envisager pour aller droit au cœur de la problématique de la pauvreté rurale. Je me fonde en cela sur mon expérience ancienne et sur mon expérience politique nouvelle à titre de conseiller municipal cherchant à faire bouger les choses.

The first measure is to promote rural/metro alliances. These need to be built around our common interests, and we have to learn, as leaders, from the connectedness of the rural and metro ecologies and economies and the justice issues.

This is based on research that has gone on for quite a long time. I would like to mention something that we are doing right now in the Northeast of Alberta. We are negotiating and are near the end of drafting an accord between metro Edmonton and the Northeast Alberta Economic alliance, HUB, which will be a first, possibly in Canada, for a fairly remote rural area to enter into a rural/metro accord. It centres around our participation, as rural leaders, on Edmonton's cluster strategy teams; and sharing municipal services that the substantial civil service in Edmonton has to offer, and which we cannot afford on our own. We will also share our culture and our arts, both from the City of Edmonton, which has a very vibrant theatre and arts community, and our Northeast, which has a very vibrant heritage arts community.

The second measure would be to reduce transactions costs for people that are changing jobs, particularly moving between the formal and informal economies. Pensions, employment insurance and health benefits continue to be sticky points for job changes. Federal programs and policy have helped over the years, but we have some particularly difficult transactions costs for immigrants, Aboriginal people and the rural poor. Often, there is an intersection of these three groups as they move into the formal economy.

People in the rural blue-collar work force in general must place family and health in jeopardy when changing jobs because of the waiting periods for benefits to kick in. We should note that many of our rural jobs do not have benefits associated with them. That means no supplementary health and dental and so on. I think this is an important measure to work on.

We have to strengthen the performance of the informal economy. We have to help whole households transition in and out of it. One thing that is very important for us to appreciate is that our rural households are "pluri-active," which means the household members engage in a vast array of day-by-day economic activities to keep themselves going. That includes all farm households in Canada, whatever their level of performance in the commercial commodity market.

The fourth measure is to weaken the low-level equilibrium trap. This is something that I have done work on since 1991. In 1990, I was a visiting scientist with the Institut national de recherche agronomique in France and started to learn something about systems theory and how it could apply to rural issues. Since 1991, I have had a strong research team of mathematicians, people in physics and economics at the University of Alberta, and with my former institute in France, we worked on this concept of a low-level equilibrium trap.

La première mesure consiste à promouvoir des alliances rurales-métropolitaines. Celles-ci doivent être axées sur nos intérêts communs et nous, leaders, devons tirer les leçons de l'interconnexion entre les écologies et économies rurales et métropolitaines et l'impératif de justice.

Cela est fondé sur des recherches lancées il y a déjà pas mal de temps. J'aimerais mentionner ce que nous sommes en train de faire dans le nord-est de l'Alberta. Nous négocions, et sommes proches de conclure, un accord entre l'agglomération d'Edmonton et la Northeast Alberta Economic Alliance, HUB. Le fait qu'une région rurale relativement isolée conclue un accord rural-métropolitain sera une première pour la province, et peut-être même pour le Canada. L'accord est centré sur notre participation, à titre de leaders ruraux, aux équipes de la stratégie des grappes industrielles d'Edmonton et sur le partage des services municipaux que peut offrir la solide administration municipale d'Edmonton et dont nous n'avons nous-mêmes pas les moyens. Nous allons partager également notre culture et nos arts, tant ceux de la ville d'Edmonton, où le monde du théâtre et des arts est très dynamique, et ceux de notre Nord-Est, où les arts patrimoniaux sont très développés.

La deuxième mesure consisterait à réduire les frais de transactions pour ceux qui changent d'emploi, particulièrement lorsqu'ils se déplacent entre les économies formelles et informelles. Les prestations de retraite, d'assurance-emploi et d'assurance-santé continuent de freiner les changements d'emploi. Les programmes et politiques fédérales ont facilité les choses au fil des ans mais il subsiste encore des coûts de transaction particulièrement difficiles pour les immigrants, les Autochtones et les ruraux démunis. Souvent, on constate une intersection entre ces trois groupes lorsqu'ils passent dans l'économie formelle.

Les cols bleus ruraux, en général, mettent en péril leur famille et leur santé lorsqu'ils changent d'emploi, en raison des délais de carence des prestations. Il faut signaler que nombre de nos emplois ruraux ne sont pas assortis d'avantages sociaux. Cela signifie qu'il n'y a pas d'assurance-maladie et dentaire complémentaires, etc. C'est là une carence importante à laquelle il importe de remédier.

Il faut améliorer le rendement de l'économie informelle. Il faut aider des ménages complets à passer d'une économie à l'autre. En effet, il faut bien voir que nos ménages ruraux sont « pluriactifs », ce qui signifie que leurs membres se livrent à une grande diversité d'activités économiques au jour le jour pour survivre. Cela est vrai de tous les ménages agricoles du Canada, quel que soit leur niveau de performance sur le marché des denrées commerciales.

La quatrième mesure consiste à affaiblir le piège de l'équilibre de faible niveau. C'est un sujet sur lequel je travaille depuis 1991. En 1990, j'étais chercheur invité à l'Institut national de recherche agronomique en France et j'y ai appris la théorie des systèmes et son application à la problématique rurale. Depuis 1991, j'ai une forte équipe de recherche composée de mathématiciens, de physiciens et d'économistes de l'Université de l'Alberta et de mon ancien Institut en France et nous travaillons sur ce concept du piège de l'équilibre de faible niveau.

Basically, the nature of the economy traps people and businesses at a low level. We have tried to find ways to weaken that trap. The concept is very good from a learning perspective, if we think about rural poverty in terms of people that are in a low-level trap.

The fifth measure is to assist rural artisan small- and medium-sized enterprises and community enterprises proactively, and to help with the move of these enterprises to higher performance and safety standards. The point I am making here is that Canadian rural businesses, small businesses, have a real struggle to scale up production and employment.

This conclusion came out of our work in the foundation with small- and medium-sized enterprises. My work compared rural Canadian small and medium enterprises with rural Japanese small- and medium-sized enterprises. There was a marked difference; the Japanese enterprises were able to grow, create more jobs, expand into new markets and were larger than the rural Canadian small- and medium-sized enterprises, which were locked into a mom-and-pop framework and had all kinds of problems with equity and markets and productivity.

We have some evidence to back this measure — all the measures, but particularly this measure — that if we work with these enterprises, we can move them up to higher levels of performance and meet higher standards.

I would also point out a little detail that rural people often get caught up in. When the women from our local community hall bring sandwiches to firefighters in a disaster situation, the sandwiches are turned away because they are not made under public health regulations. Our firefighters went without a meal because of that rule. This is approaching silliness.

Senator Mercer: It is not approaching, it has arrived.

Mr. Apedaile: The sixth measure is a twinning measure. We are having a problem with performance in our rural schools in Alberta. Our rural schools, with a few exceptions, tend to rank very low. Our schools in Smoky Lake rank down around the 500 or 700 level in the ranking of just under 800 schools. We are doing everything we can with our school board, but I think that rural/metro school twinning might be helpful.

We have talked about rural-to-rural school twinning, but we probably need it for rural-to-metro and school boards. This is not about transferring resources; this is about sharing all the good things — sports, libraries, labs and, of course, the distance learning — sharing the classroom experience to help especially our males stay in school.

The seventh measure is that better connectedness is needed between and among justice, mental and social health policies. We have to be more sensitive to the downloading issues that have to do with these three issues. Our RCMP detachment is dealing a

En gros, la nature de l'économie est telle que les hommes et les entreprises se voient piéger à un faible niveau. Nous avons cherché des moyens d'affaiblir ce piège. Ce concept est très utile dans une optique pédagogique, si l'on pense la pauvreté rurale sous l'angle de personnes prises dans un piège de faible niveau.

La cinquième mesure consiste à aider de manière proactive les petites et moyennes entreprises rurales artisanales et communautaires, afin de les porter à des niveaux de rendement et de sécurité supérieurs. J'entends par là que les entreprises rurales, les petites entreprises, ont beaucoup de mal à accroître leur production et créer des emplois.

Cette conclusion se dégage du travail effectué par la Fondation auprès des petites et moyennes entreprises. Mon travail consistait à comparer les petites et moyennes entreprises rurales canadiennes avec les petites et moyennes entreprises rurales japonaises. Nous avons relevé une différence sensible : les entreprises japonaises parvenaient à croître, à créer davantage d'emplois, à conquérir de nouveaux débouchés et étaient plus grosses que les petites et moyennes entreprises rurales canadiennes, qui se voyaient enfermées dans un cadre familial et avaient toutes sortes de problèmes de capitalisation, d'accès au marché et de productivité.

Nous avons des preuves, relativement à cette mesure — à toutes les mesures, mais particulièrement à celle-ci — que si nous travaillons avec ces entreprises, nous pouvons les porter à des niveaux de rendement et à des normes supérieurs.

J'aimerais aussi signaler un petit détail sur lequel les ruraux butent souvent. Lorsque les femmes de notre centre communautaire vont porter des sandwiches aux pompiers aux prises avec une catastrophe, les sandwiches sont refusés parce qu'ils n'ont pas été confectionnés conformément aux règles de santé publique. Nos pompiers ont dû se passer de repas à cause de cette règle. Cela frise la stupidité.

Le sénateur Mercer : Cela ne frise pas, nous sommes en plein dedans.

M. Apedaile : La sixième mesure consiste en un jumelage. Nous avons un problème de rendement dans nos écoles rurales de l'Alberta. Nos écoles rurales, à quelques exceptions près, tendent à être très mal cotées. Nos écoles à Smoky Lake se situent en 500^{e} ou 700^{e} place dans le classement d'un peu moins de 800 écoles. Nous faisons tout ce que nous pouvons avec notre conseil scolaire, mais je pense qu'un jumelage rural-métropolitain serait utile.

Nous avons parlé de jumelage scolaire rural-rural, mais nous en avons probablement besoin entre les conseils scolaires ruraux et métropolitains. Ce n'est pas une question de transfert de ressources, mais de partager toutes les bonnes choses — installations sportives, bibliothèques, laboratoires et, bien sûr, apprentissage à distance — et de partager l'expérience en salle de classe afin d'aider, particulièrement les garçons, à poursuivre les études.

La septième mesure consiste en une meilleure harmonisation entre les politiques dans le domaine de la justice et celui de la santé mentale et sociale. Il faut être plus attentif au problème du transfert des responsabilités vers le bas dans ces trois domaines.

greet deal of the time with mental issues. These mental health issues are the loose cannons in our community. The province has downloaded a lot of the mental health issues into the municipal level, where we do not have the resources to deal with them and they show up in all kinds of things like fence-cutting and firearms offences, things that a local councillor like me has to deal with. I am not equipped to deal with this, and neither is our rural Crime Watch organization equipped to deal with it.

Measure eight is to determine the public good value produced by farming — this is a long-standing point — and compensate farmers for delivering it. In a presentation before this committee in 2001, I made a long and detailed argument about the distinction between farming and commercial agriculture. As long as we continue to apply competitiveness policies for commercial, industrialized agriculture to farming, then we will have a lot of collateral damage. Farmers are needed in this country, and they are needed for all kinds of reasons. Most of those reasons do not translate through market demand and supply forces. Therefore, the pricing of the services that they produce is not discovered and we think that they are probably not important.

Measure nine is to accelerate the inclusion of agriculture and agriculture processing under the umbrella of labour and environmental legislation. This is a brief and controversial point because we have used exemptions from environmental and labour legislation as part of our competitiveness strategy. Certainly the agriculture and agricultural processing, agri-food lobby would argue for continuing exemption because their margins are all very tight. Competitiveness of an industry is not sustainable when it is based on exemptions from national standards for the treatment of labour or the environment. I would add that I think that these policy exemptions are not ethical either, in the larger context of our society.

The last point is that we need to add more aggressive provisions to our sustainability measures in the new deal program. As a municipal councillor, I am on the receiving end of the new deal grants, and thank goodness someone thought to put community sustainability into the eligibility criteria for our participation. We are using this grant for the first time in our history to do long-term strategic planning and build business plans for our communities. That will be an important contribution to our future; however, we need to do more. We need to use these grants to build the capacity for rural self-governance. There is too much of a dependency syndrome in our municipal councils and in our rural governing institutions.

I close with another thank you for your invitation and I just make the point that rural poverty is not about ideology, it is about ethics, it is about national security, it is about the productivity of all our rural assets in our nation and it is

Notre détachement de la GRC passe une bonne partie de son temps aux prises avec des malades mentaux. Ces derniers représentent un danger public dans nos collectivités. La province s'est déchargée de nombre des problèmes de santé mentale sur les municipalités, qui n'ont pas les ressources pour les régler, et où ils se traduisent par toutes sortes d'incidents tels que bris de clôtures et infractions avec armes à feu, des choses avec lesquelles un conseiller municipal comme moi doit se débattre. Je ne suis pas équipé pour faire face à cela, pas plus que ne l'est notre organisation rurale de prévention de la criminalité.

La huitième mesure consiste à déterminer la valeur du bien public que représente l'agriculture — c'est un débat qui dure depuis longtemps — et à rémunérer les agriculteurs en conséquence. Lors d'une comparution devant ce comité en 2001, j'ai présenté une argumentation longue et détaillée sur la distinction à établir entre le travail de la terre et l'agriculture commerciale. Tant que l'on appliquera des notions de compétitivité propres à l'agriculture commerciale, industrialisée, au travail de la terre, nous essuierons quantité de dégâts collatéraux. Ce pays a besoin de cultivateurs, pour toutes sortes de raisons. La plupart de ces raisons sont étrangères aux forces de l'offre et de la demande sur le marché. Par conséquent, la valeur des services que fournissent les cultivateurs n'est pas mise en évidence et nous concluons qu'ils ne sont probablement pas importants.

La neuvième mesure consiste à accélérer l'inclusion de l'agriculture et de la transformation des produits agricoles dans la réglementation du travail et de l'environnement. C'est un sujet controversé car nous avons utilisé les dérogations aux règles en matière d'environnement et de travail comme outil de compétitivité. Le lobby de l'agroalimentaire militera sûrement pour le maintien des dérogations car les marges bénéficiaires sont très serrées. La compétitivité d'une industrie n'est pas durable si elle repose sur la dérogation aux normes nationales relatives au traitement de la main-d'œuvre ou à l'environnement. Je pense que ces exemptions ne sont pas non plus conformes à l'éthique dans le contexte plus général de notre société.

Enfin, il faudra ajouter des dispositions plus agressives à nos mesures de viabilité dans le cadre du Nouveau pacte. En tant que conseiller municipal, je suis bénéficiaire de ces subventions au titre du Nouveau pacte et Dieu merci, quelqu'un a songé à placer la durabilité des collectivités dans les critères d'admissibilité. Nous utilisons cette subvention pour la première fois de notre histoire pour entreprendre une planification stratégique à long terme et construire des plans de développement pour nos localités. Ce sera une contribution importante à notre avenir, mais il faut faire plus. Nous devons utiliser ces subventions pour accroître la capacité d'auto-gouvernance des régions rurales. Nos conseils municipaux et nos institutions rurales sont trop touchés par le syndrome de la dépendance.

Je termine avec un autre remerciement pour votre invitation et en réitérant que la pauvreté rurale n'est pas une affaire d'idéologie, mais d'éthique, de sécurité nationale, de productivité des éléments d'actifs ruraux de notre nation, et elle

fundamentally about wellness, which I think in Canada is one of our most important goals shared by all Canadians.

The Chairman: This is certainly a different presentation than we have had before, and one full of a great deal of thought. I wanted you to note that Senator Grant Mitchell is here and he is from Edmonton. Mr. Apedaile is from Smoky Lake. at the moment.

Bill Reimer, Professor, Department of Sociology and Anthropology, Concordia University, As an individual: I, too, would like to thank the committee very much for the invitation. I have been very pleased when I have been looking at the materials and discussions relating to the committee so far. Rather than stick to a relatively narrow approach to poverty, agriculture and forestry, the committee has chosen to treat its mandate in more comprehensive terms, thereby recognizing the many ways in which poverty challenges are complex and interrelated to so many other economic, social and political factors. Without this recognition, any policy or program proposal arising from these deliberations is bound to be limited in many ways.

I have had the advantage of previous discussions with Dr. Apedaile regarding his submission to the committee. Since it fits so closely to my own perspective, it frees me to focus on several features of rural society that may provide useful opportunities for policy responses.

Rural poverty is related to many other conditions and processes. Agricultural and more generally trade policy, for example, are intimately linked to the fate of rural communities, as clearly represented by Dr. Bollman's presentation to this committee a few weeks ago. This graph reflects such a point, by showing the relationship between integration into the global economy and population change for small sites. As the exposure to the global economy increases, rural communities typically suffer decreases in their population.

This is little surprise. In fact, Dr. Stabler documented it before this committee in 1994. At that time, however, he also cautioned us about the negative side of this trend, emphasizing that the human and social costs of those who are marginalized by that process will be substantial without concerted supports. It is to these supports that I wish to turn for within them we may find some policy options that can mitigate the negative impacts of low income.

As the OECD has recognized, low incomes are problematic because they limit people's access to essential goods and services, affordable housing, good health, well-being and participation in the social networks that provide support and identity. Low income may not be so problematic in a society that provides these services independently from income status. This is the promise of our formal health, education, welfare and justice systems. It is also the promise of more informal supports: family, friends, neighbours, churches and charities that step in when people are suffering the slings and arrows of outrageous fortune.

est fondamentalement une affaire de mieux-être, ce dernier étant l'un des objectifs les plus importants que partagent tous les Canadiens.

La présidente : C'est là certainement un exposé original et très mûrement réfléchi. Je vous signale que le sénateur Grant Mitchell est parmi nous et qu'il est d'Edmonton. M. Apedaile réside en ce moment à Smoky Lake.

Bill Reimer, professeur, Département de sociologie et d'anthropologie, Université Concordia, à titre personnel : Moi aussi je tiens à remercier infiniment le comité de son invitation. J'ai pris connaissance de la documentation et des délibérations du comité jusqu'à présent et je suis très heureux de voir qu'au lieu de s'en tenir à une approche relativement étroite de la pauvreté, de l'agriculture et de l'exploitation forestière, le comité a choisi d'appréhender le sujet d'une manière plus globale, reconnaissant ainsi que la problématique de la pauvreté est complexe et indissociable d'une foule d'autres facteurs économiques, sociaux et politiques. En l'absence de cette réalisation, toute proposition de politique ou de programme résultant de vos délibérations ne pourrait représenter qu'une solution très partielle.

J'ai eu l'avantage de discuter à différentes reprises avec M. Apedaile de sa présentation au comité. Étant donné qu'elle s'accorde si bien avec mon propre point de vue, elle me dispense de m'attarder sur plusieurs caractéristiques de la société rurale qui se prêtent à des interventions de la part des pouvoirs publics.

La pauvreté rurale est liée à quantité d'autres conditions et mécanismes. Par exemple, le sort des collectivités rurales est intimement lié à la politique en matière d'échanges agricoles et à la politique commerciale en général, ainsi que M. Bollman l'a clairement démontré à ce comité il y a quelques semaines. Ce diagramme reflète cette réalité, indiquant la relation entre l'intégration dans l'économie mondiale et le changement de population des petites localités. On voit que plus les collectivités rurales sont exposées à l'économie mondiale et plus elles voient leur population diminuer.

Cela n'est guère surprenant. De fait, M. Stabler en a déjà fait la démonstration à ce comité en 1994. Cependant, à l'époque, il avait mis en garde contre les aspects négatifs de cette tendance, soulignant que les coûts humains et sociaux subis par ceux que ce processus marginalise seront importants, à moins de mesures de soutien concertées. Je veux donc me tourner vers ces soutiens car c'est là que nous pouvons discerner quelques possibilités d'action propres à atténuer les effets négatifs du faible revenu.

Comme l'OCDE l'a reconnu, le faible revenu est problématique car il limite l'accès aux biens et services essentiels, au logement, aux soins de santé, au bien-être et à la participation aux réseaux sociaux qui apportent un soutien et assoient l'identité. Le faible revenu est moins problématique dans une société qui fournit ces services de manière indépendante de la situation financière. C'est ce que promettent nos systèmes formels d'éducation, de santé, de services sociaux et de justice. C'est également la promesse des soutiens plus informels : parentèle, amis, voisins, églises et œuvres de bienfaisance qui interviennent lorsque la mauvaise fortune vient frapper l'un de nos semblables.

In rural areas, however, the very processes that diminish the population base also decrease the number and proximity of these services, both formal and informal. Our research has demonstrated how education, health, welfare and commercial services have moved to regional centres from the small towns in rural Canada. This means that those who do not have easy access to transportation, or the social networks that can support transportation, are marginalized from these services. Transportation services therefore become an important focus for policy responses. Creating more options for private, public and informal services in rural places is bound to benefit the key groups suffering marginalization through lack of access to transportation — young people, the elderly and women.

Tax benefits, grants, fuel rebates, experiments with transportation pooling and new deal allocations for innovations, could all be used to these ends. Such an approach would represent a made-for-rural equivalent to the green requirements for urban transport.

Social support for vulnerable populations is not only a matter for formal services, however. Our research has documented the many ways in which people turn to a variety of informal networks when faced with challenges in their lives, from employment and housing to health and child care.

This chart identifies the types of support used by single mothers in our rural field sites. We see that single-mother households make more use of all four types of support than other households, including the more informal types found in what we call associative and communal types of relations. Policies and programs designed to support these types of populations would be well-advised to consider how they might in turn support the more informal social groups that provide such services to vulnerable people.

An important part of such initiatives must include the recognition that the legitimate concerns for fairness and accountability often serve to overburden such informal groups. Instead of simply adding it to the list of demands on these groups, therefore, mechanisms to bear the extra costs should be taken on as the responsibility of the funders.

The informal economy is also an important part of the rural safety net. As this graph shows, participation in the informal economy is a significant feature of both rural and urban economies, with rural areas surpassing urban, particularly in the low-income ranges. Rather than treat the informal economy as a pariah, we should consider it an important aspect of the safety net for low-income people and a contributor to the formal economy at the same time. The informal economy also serves as a training ground for the formal economy, a testing and a confidence-building mechanism for both potential employers and employees, and a cushion for the expansion and contraction of the formal economic activities.

Cependant, en zone rurale, les mécanismes mêmes qui entraînent une baisse de la population réduisent également le nombre et la proximité de ces services, tant formels qu'informels. Notre recherche a démontré que les services sur les plans de l'éducation, de la santé, de l'assistance sociale et du commerce ont migré des bourgades rurales vers des centres régionaux. Cela signifie que ceux qui ne disposent pas d'un moyen de transport facile, ou de réseaux sociaux qui peuvent fournir le transport, se voient coupés de ces services. Des solutions de transport deviennent ainsi un ingrédient important de toute action. Si l'on parvient à créer davantage d'options de transport, avec des services privés, publics et informels, dans les campagnes, on avantagera les catégories clés marginalisées par le manque d'accès au transport, soit les jeunes, les personnes âgées et les femmes.

On pourrait mettre en œuvre pour cela différentes mesures, telles qu'allègements fiscaux, subventions, remises de taxe sur les carburants, expériences de mise en commun de véhicules et subventions à l'innovation au titre du Nouveau pacte. Une telle approche représenterait l'équivalent rural des mesures visant à rendre le transport urbain plus écologique.

Mais le soutien social aux populations vulnérables n'est pas seulement une affaire de services formels. Notre recherche a établi que les gens se tournent vers une diversité de réseaux informels pour surmonter les difficultés de la vie, depuis l'emploi et le logement jusqu'à la santé et la garde des enfants.

Ce diagramme montre les types de soutiens utilisés par les mères célibataires dans les sites ruraux examinés. Nous voyons que les familles gynoparentales font davantage usage des quatre types de soutiens que les autres ménages, y compris les types plus informels que l'on trouve dans ce que nous appelons les relations de type associatif et communal. Les politiques et programmes de soutien à ces catégories de population feraient bien de voir comment appuyer les groupes sociaux plus informels qui fournissent de tels services aux personnes vulnérables.

En ce qui concerne de telles initiatives, il importe de savoir que le souci légitime d'équité et de responsabilisation s'accompagne de contraintes souvent trop lourdes pour de tels groupes informels. Au lieu de simplement allonger la liste des exigences imposées à ces groupes, les bailleurs de fonds devraient prendre en charge les coûts supplémentaires imposés par ces mécanismes de contrôle.

L'économie informelle représente aussi une partie importante du filet de sécurité rural. Ainsi que le montre ce graphique, le travail dans l'économie informelle est un élément important dans l'économie tant rurale qu'urbaine, mais davantage en milieu rural et davantage dans la catégorie des faibles revenus. Au lieu de reléguer l'économie informelle au rang de paria, nous devrions plutôt la considérer comme un élément important du filet de sécurité pour les démunis et en même temps comme une contribution à l'économie formelle. L'économie parallèle sert de lieu de formation pour l'économie formelle, de mécanismes d'essai et d'établissement de la confiance tant pour les employeurs que les employés potentiels, et de tampon amortissant l'expansion et la contraction des activités économiques formelles.

A closer look at this data reveals some important qualifications. Considering self-employment as an important bridge to the formal economy, especially for women, we see that rural women experience such a transition considerably different than their urban sisters. For urban women, moving from unemployment to self-employment includes a reduction in the time they spend on informal economic activities. For rural women, on the other hand, self-employment means double duty since their time spent in informal economic activities is not diminished unless they move into paid work. The implications of these conditions are typically not included in the policies or programs directed to entrepreneurship, but they should not be overlooked if these programs are going to be effective. Program training, supports, conditions and expectations must be adapted to accommodate these realities if they are to be successful in rural areas.

In conclusion, my message is threefold. First, I support the committee's efforts to explore and embrace an intersectoral approach to understanding and addressing the issue of rural poverty. Second, I assume we need poverty reduction strategies of at least two types: those that focus on modifying the drivers of poverty and challenging the policies and programs contributing to it; and second, those that build the supports for people who are most vulnerable to its negative effects. My comments focused primarily on the latter aspect.

Finally, I have tried to make visible the important contribution of the informal supports and informal economy to the process of poverty reduction, or at least to the mitigation of its social and personal effects. This means considering programs and policies that serve to strengthen these informal mechanisms, build the social networks and groups that provide the services and remove the obstacles to their effectiveness.

Senator Mercer: First, I thank the presenters from being here and I appreciate the different types of presentations. Your presentations gave some solutions that thank God we are finally getting to that stage.

Mr. Apedaile, I wonder if you might expand on your fourth point of proactively assisting rural artisans and community, social-economy enterprises with their move to higher output and safety standards. I am not sure I understood the point you were trying to make.

Mr. Apedaile: The point is that much of the rural economy tends to be organized as artisan enterprises. Farming started as an artisan enterprise. Agriculture is an industrial and digital technology enterprise.

We have a grain farmer in our area who seeds 43,000 acres and he does it only because he has digital technology with geographic information systems, GIS, and GPS to do it. A colleague of mine tried it in Manitoba for a number of years in the late 1960s and he had many problems. He got up to 30,000 acres but could not

L'examen plus approfondi de ces données met en lumière quelques nuances importantes. Sachant que le travail indépendant représente une passerelle importante vers l'économie formelle, surtout pour les femmes, nous voyons que les femmes rurales vivent cette transition de manière très différente de leurs sœurs urbaines. Chez ces dernières, le passage du chômage au travail à leur propre compte s'accompagne d'une réduction du temps consacré aux activités économiques informelles. En revanche, chez les femmes rurales, le travail indépendant signifie une charge double puisque le temps consacré aux activités économiques informelles ne diminue pas, à moins qu'elles n'occupent un poste salarié. Les implications de cet état de choses ne sont généralement pas prises en compte par les politiques et programmes d'encouragement à l'entreprenariat, mais elles ne doivent pas être négligées si l'on veut rendre ces programmes efficaces. La formation, les soutiens, les conditions et les attentes doivent être adaptés à ces réalités si l'on veut que ces programmes soient efficaces en milieu rural.

En conclusion, mon message est triple. Premièrement, je salue les efforts déployés par le comité pour explorer et adopter une approche intersectorielle de la compréhension et de la solution du problème de la pauvreté rurale. Deuxièmement, je pars du principe qu'il faut mettre en œuvre des stratégies de lutte contre la pauvreté d'au moins deux types : celles qui visent à modifier les moteurs de la pauvreté et à mettre en question les politiques et programmes qui y contribuent; et deuxièmement, celles qui créent des soutiens destinés aux personnes les plus exposées à la pauvreté. Mon intervention a porté principalement sur le deuxième aspect.

Enfin, j'ai tenté de rendre visible l'importante contribution des soutiens informels et de l'économie parallèle au processus de la réduction de la pauvreté, ou du moins de l'atténuation de ses effets sociaux et personnels. Cela suppose de créer des programmes et des politiques qui renforcent ces mécanismes informels, construire les réseaux sociaux et les groupes qui fournissent les services et lever les entraves à leur efficacité.

Le sénateur Mercer : Premièrement, je remercie les témoins de comparaître et j'ai apprécié leurs exposés originaux. Vos exposés proposent quelques solutions que les ruraux attendent depuis fort longtemps et nous sommes ravis de les voir finalement formulées.

Monsieur Apedaile, j'aimerais que vous vous étendiez sur votre quatrième mesure, soit aider proactivement les entreprises artisanales et communautaires rurales à devenir plus productives et à adhérer aux normes sécuritaires. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris à quoi vous vouliez en venir.

M. Apedaile : Il se trouve qu'une grande partie de l'économie rurale tend à être structurée sous forme d'entreprises artisanales. Le travail de la terre a commencé comme une entreprise artisanale. L'agriculture moderne est devenue une entreprise industrielle employant la technologie numérique.

Nous avons un céréaliculteur dans notre région qui cultive 43 000 acres et il n'y parvient que parce qu'il utilise la technologie numérique telle que les systèmes d'information géographique SIG et GPS. Un de mes collègues a tenté de faire la même chose au Manitoba il y a longtemps, à la fin des années 60, et a rencontré

figure out where his equipment was and which fields were his; he was swathing other people's grain and so on. Eventually he had to have a rather major sale. Those are the exceptions.

Most of our enterprises, including mainstream enterprises, are mom-and-pop artisan enterprises that centre on a particular skill or craft that people have. These enterprises have a hard time moving forward and scaling up. That means differentiating their products, finding new markets or growing their business.

That is a very important issue to deal with, because the Western Diversification program in our area has many entrepreneurship programs to start small businesses. I am on the board of directors of RCFDC, Community Futures Development Corporation, where we put our money into trying to start new businesses, but effectively these loans almost always end up being consumer loans to the mom-and-pop owners of the business. It just does not move from there, it does not create employment and it does not do the kinds of things we need to get people moving out of their low incomes.

On the second part, part of the issue is standards. We assume performance standards in our rural community and rural economy, and that has to do with health standards. When someone sets up a small slaughter business for hunters, for making sausage from deer, we do not understand why we should have health standards in those operations. We still handle it with our marketing board legislation. I was on the agriculture products marketing council and one of the chronic issues before us was the exemption level for egg producers. Could a person with a thousand layers in a floor operation be exempt from the marketing board rules and move their eggs any way they wanted into a market?

We have to improve our quality standards. We have to start thinking ISO 9001 for quality; we have to think of ISO 14000 series for environmental integrity behind our businesses. Rural artisan enterprises, however, have a difficult time dealing with that. I think, as a matter of policy and learning and promotion, that it would be helpful to understand that these are some of the issues that are impeding the entrepreneurship from moving into our rural places and employing more people.

Senator Mercer: My second question goes to your eighth point, where you say: Determine the public good value produced by farming and compensate farmers for delivering it. Does this mean raising the prices of food to Canadian consumers or are you suggesting that we increase government subsidies to farmers or get into subsidies to ensure the proper compensation? I should preface by saying that I like the idea, I just do not know how to do it. I do not know how to blend the political fallout of raising

beaucoup de problèmes. Il est arrivé jusqu'à 30 000 acres mais il ne retrouvait plus ses machines et ne savait plus quels champs étaient les siens; il récoltait le grain d'autrui etc. Il a dû finir par vendre une grande partie de ses terres. Mais ce sont là les exceptions.

La plupart de nos entreprises, y compris celles de l'économie formelle, sont des entreprises artisanales familiales axées sur une aptitude ou un savoir-faire particuliers. Ces entreprises ont beaucoup de mal à progresser et grandir. Cela suppose différencier leur production, trouver de nouveaux débouchés ou développer leur activité.

C'est un élément très important à prendre en compte, car le Programme de diversification de l'économie de l'Ouest offre de nombreux programmes d'entreprenariat, d'aide à la création de petites entreprises. Je siège au conseil d'administration de la SADC, la Société d'aide au développement des collectivités, où nous offrons des crédits pour lancer de nouvelles entreprises, mais ces prêts prennent presque toujours la forme de prêts à la consommation à des propriétaires d'entreprises familiales. Les choses ne bougent pas, ces entreprises ne créent pas d'emplois et ne font pas le genre de choses qu'il faudrait pour arracher les gens à leur faible revenu.

Pour ce qui est du deuxième volet, le problème tient en partie aux normes. Dans la société et l'économie rurale, nous devons atteindre certaines normes de performance, principalement dans le domaine sanitaire. Lorsque quelqu'un monte un petit abattoir servant les chasseurs, pour transformer les chevreuils en saucisses, la personne ne comprend pas pourquoi il lui faudrait respecter certaines normes sanitaires. La réglementation est toujours le fait des offices de commercialisation. Je siégeais à l'un des offices de commercialisation de produits agricoles et le problème chronique qui revenait toujours sur le tapis était le niveau d'exemption des producteurs d'œufs. Est-ce qu'une personne ayant 1 000 pondeuses dans son poulailler devrait être exonérée des règles de l'office de commercialisation et pouvoir vendre ses œufs comme bon lui semble?

Nous devons améliorer nos normes de qualité. Il faut commencer à envisager la norme ISO 9001 pour la qualité, la série de normes ISO 14000 pour l'intégrité environnementale de nos entreprises. Mais les entreprises artisanales rurales ont éprouvé énormément de mal à s'y adapter. Je pense que, du point de vue des principes, de l'apprentissage et de la promotion, il serait utile de réaliser que ce sont là les obstacles qui freinent l'entreprenariat en milieu rural et font obstacle à la création d'emplois.

Le sénateur Mercer : Ma deuxième question porte sur votre huitième mesure, lorsque vous dites qu'il faut déterminer la valeur de bien public de l'agriculture et rémunérer les cultivateurs en conséquence. Cela signifie-t-il qu'il faut augmenter le prix des aliments que paient les consommateurs canadiens ou bien préconisez-vous d'accroître les subventions publiques aux agriculteurs ou de mettre en place des subventions pour assurer une rémunération adéquate? Je précise au départ que l'idée me

food prices in the towns and cities and properly compensate farmers in rural areas.

Mr. Apedaile: This concept is something that our foundation has worked on for quite a long time, and initially we called it a social contract but that is not really what it is. Our rural-metro accord that we are working on in the Northeast with Metro Edmonton is a thin edge of the wedge. It is a concept based on the idea that it is the metro people in Canada — we are a very Metropolitan urbanized country — who determine the value of what we do in rural Canada. When we start to build our linkages between rural and the metro hub, we start creating that awareness and developing closer connections between the suppliers of public goods and services. I am referring to services like a clean environment, clean water and a watershed that is healthy and delivers abundant and clean water. When we start building that connection that establishes the value for those things.

Presently, in the North Saskatchewan River watershed, we are doing an integrated watershed management plan. I am on the steering committee for this plan. I represent the 26 rural municipalities in the watershed, not the small urban areas in the counties and municipal districts. In our strategic planning in Smoky Lake County, we have asked our consultants to organize their work around the watershed and subwatersheds in the county. I know for people from Ontario this is kind of old stuff, but for us it is fairly new stuff. The main advantage is the value of a watershed that is kept intact delivers value-added and assures safe and high-quality potable water. We have a lot of safe potable water in rural Alberta but it is not all that high quality all the time. These items are valued and they have to be paid for.

The issues surrounding how to finance something like that are just coming to our table. If I change my business practices as a grain grower and it means that I have to defer income or reduce the intensity of my operation, which means I cannot survive on the narrower margins, then I need some type of compensation.

Senator Mercer, I do not think it is about subsidies. I think it is about price discovery or, as we have put forward for the sake of discussion, possibly a supermarket tax to balance the GST; there are many GST food exemptions in our supermarkets. Food is GST exempt, mostly, so a 1 per cent to 2 per cent supermarket tax on food would more than finance a serious rural-metro concerted effort to compensate and properly reward the farm families and the rural families that, in fact, are delivering many of the benefits to the metro areas.

plaît, simplement je ne sais pas comment la concrétiser. Je ne sais pas comment concilier les retombées politiques d'une majoration des prix des produits alimentaires que paient les citadins et une rémunération adéquate des cultivateurs en zone rurale.

M. Apedaile : Ce concept en est un sur lequel notre Fondation travaille depuis longtemps et, initialement, nous appelions cela un contrat social, mais ce n'est pas réellement de cela qu'il s'agit. Notre accord rural-métropolitain sur lequel nous travaillons dans le Nord-Est avec l'agglomération d'Edmonton est une amorce de concrétisation de cette idée. C'est un concept fondé sur la notion que ce sont les habitants des grandes agglomérations — nous sommes un pays très urbanisé — qui déterminent la valeur de ce que nous faisons à la campagne. Lorsque nous commençons à construire nos liaisons entre les zones rurales et le pôle métropolitain, nous assurons une sensibilisation et établissons des connexions plus étroites entre les fournisseurs et les consommateurs des biens et services d'intérêt public. Je songe là à des services tels qu'un environnement propre, de l'eau propre et des bassins hydrographiques en bonne santé qui fournissent une eau abondante et claire. Lorsqu'on commence à construire cette connexion, la valeur de ces attributs se précise.

Nous sommes en train de mettre en place un plan de gestion intégrée du bassin hydrographique de la rivière Saskatchewan Nord. Je siège au comité directeur de ce plan et j'y représente les 26 municipalités rurales du bassin, mais non pas les petites villes et districts municipaux des comtés. Pour notre plan stratégique du comté de Smoky Lake, nous avons demandé à nos experts-conseils de structurer leur travail autour du bassin versant principal et des bassins secondaires du comté. Je sais que pour l'Ontario, cela est une vieille lune, mais pour nous c'est relativement nouveau. Le principal avantage d'un bassin hydrographique intact, c'est qu'il apporte de la valeur ajoutée et fournit une eau potable de haute qualité. Nous avons beaucoup d'eau potable salubre dans l'Alberta rural, mais elle n'est pas toujours de haute qualité. Ces attributs sont appréciés et il est bon de payer pour les avoir.

Toute la question des modalités de financement de ce genre de choses commence seulement à être explorée à notre table. Si je change mes méthodes de culture de céréales et si cela signifie que je dois retarder des revenus ou réduire l'intensité dans mon exploitation, ce qui signifie que je ne pourrai pas survivre avec les marges bénéficiaires plus étroites, alors il me faut une indemnisation sous une forme ou une autre.

Sénateur Mercer, je ne pense pas que ce soit une affaire de subventions. Je pense que c'est une question de détermination des prix ou, comme nous le proposons pour lancer la discussion, peut-être une taxe sur les supermarchés comme contrepoint de la TPS; la plupart des aliments vendus dans nos supermarchés sont exemptés de TPS. Ainsi, une taxe sur l'alimentation au niveau des supermarchés de 1 à 2 p. 100 suffirait largement à financer un effort concerté des villes et campagnes pour indemniser et rémunérer adéquatement les familles agricoles et rurales qui, concrètement, apportent quantité d'avantages aux agglomérations.

Mr. Reimer: May I add another example? An interesting example is found in the accord between New York City and the Catskill Mountain region, where they have recognized the importance of the Catskills for their water and for maintaining that water in reasonably good shape, and how it is intimately related to issues of community development. They have actually worked out a long-standing deal along those same lines.

Senator Mercer: Thank you very much. That is an interesting aspect we should perhaps have a closer look at.

My question for Professor Reimer is you mentioned the importance of transportation in rural communities. This is a struggle that governments have when trying to provide services to Canadians and our answer to everything is to provide the same service to everyone, but what works in downtown Halifax or Toronto or Edmonton will not work in the community I live in, a place called Mount Uniacke in Nova Scotia. We do not have public transit, but then when governments come in and honestly try to do it, we provide a tax credit for public transit expenditures.

Do you have a suggestion to solve some of the public transit issues, which pertain to single women in rural Canada? Do you have any suggestions?

Mr. Reimer: One of the ways that I would at least consider, and I think this is an area in which we have to explore various options, is to approach it by looking at how people manage at present. It is often done in a very informal way. It is family or friends you call upon if you have to go to the hospital and so on. One direction is to understand how this informal system operates, and then think about ways in which we might help support the system, either through some kind of transportation credit, some rebates, working through informal groups or even formal transportation pooling type of operations. I would explore those types of possibilities. We know that there are a number of experiments that are going on within rural areas to try and cover these problems. Sometimes they are championed by local churches; sometimes they are organized by other kinds of groups within these communities.

Senator Oliver: Thank you both for two interesting presentations. One of the things that I noticed that you both talked about is the need to build relationships between urban and rural areas as a way of overcoming issues of rural poverty. Mr. Reimer, you talked about the intersectoral approach that this committee is taking as one of them, and you talked about promoting rural-metro alliances around common interests. You indicated you had been reading the transcripts and you know who has appeared before us, but one person we had before us was a man by the name of Mark Partridge. Mr. Partridge argued that rural communities need to think about forming regional blocks that encompass urban areas so that they can take advantage of the growth happening in urban areas, so it can spill over into rural areas as a way of helping bring them up and helping to overcome some of this poverty.

M. Reimer : Pourrais-je ajouter un autre exemple? Un exemple intéressant réside dans l'accord passé entre la ville de New York et la région des montagnes Catskill, qui témoigne de la reconnaissance de l'importance des Catskills pour l'eau de la ville et la préservation de la qualité de cette eau, ce qui est intimement lié au problème du développement communautaire. Les deux entités ont conclu un accord de longue durée autour de ce thème.

Le sénateur Mercer : Merci beaucoup. C'est là un aspect intéressant que nous devrions peut-être examiner de plus près.

Professeur Reimer, vous avez mentionné l'importance du transport en milieu rural. C'est une difficulté avec laquelle les gouvernements se débattent lorsqu'ils s'efforcent de fournir des services aux Canadiens et notre réponse à tous est d'offrir le même service à tout le monde, mais ce qui marche au centre-ville de Halifax ou de Toronto ou d'Edmonton ne marche pas dans la collectivité où je vis, une localité du nom de Mount Uniacke en Nouvelle-Écosse. Nous n'avons pas de transports en commun, mais ensuite, lorsque les pouvoirs publics interviennent et cherchent honnêtement à aider, ils offrent un crédit d'impôt pour les dépenses de transport en commun.

Avez-vous des suggestions afin de résoudre certains des problèmes de transport que connaissent les femmes seules en milieu rural au Canada? Avez-vous des idées?

M. Reimer : Une chose qu'il faudrait à tout le moins envisager, et je pense que c'est un domaine où il faut explorer différentes options, consiste à voir comment les gens se débrouillent à l'heure actuelle. Souvent, c'est par des moyens très informels. Si vous devez vous rendre à l'hôpital, etc., vous faites appel à des membres de la famille ou à des amis. Il s'agit donc de voir comment fonctionne ce système informel, puis de réfléchir à des façons de le soutenir, soit sous forme d'un crédit de transport, de remises, ou en travaillant avec des groupes informels ou même en mettant en place des mécanismes formels de mise en commun de véhicules. J'explorerais les possibilités de ce type. Nous savons que diverses expériences sont en cours en milieu rural pour tenter de résoudre ces problèmes. Parfois elles sont entreprises à l'initiative d'églises locales, parfois elles sont organisées par d'autres sortes de groupes dans ces communautés.

Le sénateur Oliver : Merci à tous deux de vos exposés très intéressants. J'ai relevé que vous parlez tous deux de nouer des relations entre les zones urbaines et rurales comme moyen de surmonter la pauvreté rurale. Monsieur Reimer, vous avez évoqué l'approche intersectorielle adoptée par notre comité et vous avez parlé de promouvoir des alliances rurales-métropolitaines autour d'intérêt commun. Vous avez dit avoir lu les transcriptions de nos délibérations et vous savez qui a comparu ici, mais l'un de ces témoins était un homme du nom de Mark Partridge. M. Partridge a dit que les collectivités rurales devraient former des blocs régionaux englobant des zones urbaines de façon à pouvoir mettre à profit la croissance qui intervient dans les villes et créer un effet de propagation dans les campagnes de façon à les stimuler et surmonter cette pauvreté.

What do you think of his proposal? Does it imply in some sense the abandoning of the more remote rural areas that are distant from urban areas, and if so do you agree with that?

Finally, what else do you think can be done to help these very, very remote rural communities that are not that proximate to the urban areas? It seems to me the further you go out the more difficult it is to integrate them in the things that you two would like to see, so that the urban can help pull up the rural areas.

Mr. Apedaile: When we are talking about the rural-metro alliance, we are not talking about the urban area pulling up the rural area. We are saying that the rural economy is been pulling up the metro area for years. Our common interests lie in making this symbiotic relationship work into the future. In my paper, I discuss the issue of the meaning of sustainability. It is about the connectedness between a thriving economy and ecology or environment of which we maintain the integrity and the justice issues. It is the connectedness that we are missing when we find ourselves in unsustainable situations.

Now the rural economy, following this line of reasoning, Senator Oliver, has sustainability problems because the connectedness is not being realized as long as metro is not part of the equation and as long as we think cities are somehow unconnected or different from rural in the sense that their economies do not work together and their environments are intimately connected. Our entire downstream watershed in the North Saskatchewan River is affected by metro Edmonton. If we did not balance water levels metro Edmonton's water intake would sometimes in winter be above the flow of the North Saskatchewan River. Metro Edmonton is totally related for its well-being of its water on the upstream rural community. That is one of many examples.

No; in a sense, as much as I respect Mark Partridge's work and thinking, that is too passive a concept. It is really about participation in the strategies that metropolitan areas are using to be globally competitive. Edmonton is competing globally. That is where the focus is in Edmonton, and the rural economy that is linked to Edmonton is part of Edmonton's competitiveness. Edmonton is the gateway to our global access because our future in Smoky Lake County is also.

I recently returned from negotiating a memorandum of intent with the Municipality of Chongqing and Smoky Lake County to do a pre-feasibility study on beef processing for OTM animals, over 30 month animals. I can tell you that most of our farmers in Smoky Lake County are cow/calf operators and cow/calf operations are part of the income strategy of some low-income situations.

The solutions are totally different today from what they were before. I really need to truncate this because I am passionate about this, Madam Chairman, and you have many other things to do.

The Chairman: I am passionate about it myself, but carry on.

Que pensez-vous de cette idée? Implique-t-elle, d'une certaine façon, que l'on va abandonner à leur sort les régions rurales éloignées des zones urbaines et, si oui, êtes-vous d'accord avec cela?

Enfin, que pourrait-on faire d'autre pour aider ces collectivités rurales très isolées qui ne sont pas à proximité des villes? Il me semble que plus l'on s'éloigne et plus difficile il est de les intégrer dans les structures que vous préconisez pour faire en sorte que les villes tirent les campagnes vers le haut.

M. Apedaile : Lorsque nous parlons d'une alliance rurale-métropolitaine, nous ne disons pas que le milieu urbain tirerait vers le haut le milieu rural. Nous disons que l'économie rurale a soutenu les agglomérations pendant des années. Nos intérêts communs consistent à faire fonctionner pour l'avenir cette relation symbiotique. Dans mon ouvrage, je parle de la signification de la durabilité. Il s'agit de cette interconnexion entre une économie florissante et une écologie ou un environnement dont nous préservons l'intégrité. Ce qui manque lorsque nous nous trouvons dans des situations non durables, c'est cette interconnexion.

Si l'on applique ce raisonnement, sénateur Oliver, l'économie rurale a des problèmes de viabilité parce que cette interconnexion n'est pas présente dans la mesure où l'agglomération ne fait pas partie de l'équation et dans la mesure où nous considérons que les villes sont isolées ou coupées de la campagne en ce sens que leurs économies ne sont pas harmonisées, sans voir que leurs environnements sont intimement reliés entre eux. L'agglomération d'Edmonton influence tout le bassin hydrographique de la rivière Saskatchewan Nord en aval de la ville. Si nous n'équilibrions pas les niveaux d'eau, la prise d'eau d'Edmonton en hiver se trouverait au-dessus du niveau de la rivière Saskatchewan Nord. L'agglomération d'Edmonton est totalement dépendante de la région rurale en amont d'elle pour son approvisionnement en eau. C'est l'un de nombreux exemples.

Non, en un sens, autant je respecte le travail et la pensée de Mark Partridge, autant je trouve que son concept est trop passif. Il faut réellement une participation aux stratégies qu'utilisent les zones métropolitaines pour être mondialement compétitives. Edmonton livre concurrence à l'échelle mondiale. C'est là où se situe le point focal d'Edmonton et l'économie rurale reliée à Edmonton contribue à la compétitivité d'Edmonton. Edmonton est le point de passage de notre accès global car notre avenir dans le comté de Smoky Lake est lui aussi global.

Je reviens tout juste de négocier un mémorandum d'intention entre la municipalité de Chongqing et le comté de Smoky Lake portant sur une étude de préfaisabilité d'un abattoir pour des animaux de plus de 30 mois. Je peux vous dire que la plupart de nos agriculteurs dans le comté de Smoky Lake ont une exploitation de naissage, ces dernières faisant fréquemment partie de la stratégie économique des agriculteurs à faible revenu.

Les solutions aujourd'hui sont totalement différentes de celles du passé. Je dois réellement me retenir de trop parler car je suis passionné par le sujet, madame la présidente, et vous avez beaucoup d'autres choses à faire.

La présidente : Je suis passionnée moi-même, alors poursuivez.

Mr. Reimer: I would like to add one comment. One of the things we have been doing is exploring what might be some of the avenues or the bases on which such alliances might be developed. We have talked a lot of about water and that is clearly quite visible.

Our orientation was, what are the kinds of things that urban people already know are important, so that we do not have to identify the things that rural is providing and try to convince urban people that it is important? There are a number of things they already know and those are key elements from a strategic point of view.

One is water, and we have discussed that. Another is food — they are clearly concerned about food — and the third is environment. They touch issues that are already of interest to urban people, and it is around those areas that we can start exploring these alliances.

It also gives us a basis for thinking about those more remote communities. Proximity helps — for example, with the watershed issue and Edmonton, but there is also the recognition of the importance of Mackenzie or Tumbler Ridge to the economy of British Columbia or to the economy of Vancouver, which needs to be explored as possible ways in which those alliances can be developed.

The Chairman: Mr. Apedaile, you might be pleased to know that down in our southwest corner of Alberta where we have been hammered by BSE, the mad cow issue, we have very critical water issues as we see our glaciers disappearing. Our grains and oilseeds are always struggling. It was almost because of the shock of BSE that the City of Lethbridge — and we have a very activist mayor — decided to bring in all of the wonderful little towns in our rural area surrounding that city and have an informal council of the region. When you put the region together, it may consist of a lot of small towns and a small city, but add them all up and it is 250,000 people if you go up into Crowsnest Pass. This has become a continuing effort. It has shown a great deal of collegiality and, I think, improvement of connecting links that help in the very issue we are talking about today. It is very close to what you are saying and might be of interest to you.

Senator Gustafson: I have so many questions that I do not know where to start. Mr. Apedaile, you make reference to the global economy. If you read my speech of Tuesday, I covered that in the house.

The Chairman: It was a very good speech.

Senator Gustafson: It seems we have not become aware, both the powers that be and the Canadian public, that agriculture has not moved into the global economy. We are a very forward moving country, but we seem to have left out a large sector of the economy. There seem to be one standard for urban Canada and another for rural Canada.

M. Reimer : J'aimerais ajouter un mot. Nous avons commencé à explorer certaines des avenues ou certains des fondements sur lesquels de telles alliances pourraient être construites. Nous avons beaucoup parlé de l'eau, et c'est là un élément très visible.

Nous nous sommes donc demandés quelles sont les choses dont les citadins réalisent déjà l'importance, afin de ne pas avoir à définir toutes ces choses que les campagnes apportent et à convaincre les citadins de leur importance. Ces derniers connaissent déjà un certain nombre de choses et, du point de vue stratégique, ce sont là des éléments clés.

L'eau est l'un de ces éléments, nous en avons parlé. L'alimentation en est un autre — les citadins sont manifestement préoccupés par la nourriture — et l'environnement en est un troisième. Ce sont là des aspects qui intéressent déjà les citadins et c'est autour d'eux que nous pouvons commencer à explorer ces alliances.

Cela nous donne aussi un point de départ à la réflexion concernant ces collectivités plus éloignées. La proximité facilite les choses — par exemple, l'importance du bassin versant pour Edmonton, mais il y a aussi la reconnaissance de l'importance de Mackenzie ou de Tumbler Ridge pour l'économie de la Colombie-Britannique ou celle de Vancouver, et c'est un aspect qu'il faut explorer comme point de départ de ces alliances.

La présidente : Monsieur Apedaile, vous serez heureux d'apprendre que dans notre coin sud-ouest de l'Alberta, où nous avons été matraqués par l'ESB, la maladie de la vache folle, nous avons de gros problèmes d'eau étant donné la disparition de nos glaciers. Nos producteurs de céréales et d'oléagineux se débattent toujours dans les difficultés. C'était presque à cause du choc de l'ESB que la ville de Lethbridge — et nous avons un maire très activiste — a décidé de rassembler toutes les merveilleuses petites localités de la région rurale entourant la ville pour créer un conseil de région informel. Lorsque vous rassemblez une région, elle peut ne représenter guère qu'une foule de bourgades et une petite ville, mais si vous totalisez le tout, cela fait 250 000 habitants si vous montez jusqu'au Pas du Nid-de-Corbeau. Cela est devenu un effort continu. Il est marqué par une grande collégialité et a produit, je crois, un resserrement des liens qui contribue à la solution du problème même dont nous parlons aujourd'hui. C'est très proche de ce que vous préconisez et cela pourrait vous intéresser.

Le sénateur Gustafson : J'ai tellement de questions que je ne sais par quoi commencer. Monsieur Apedaile, vous mentionnez l'économie mondiale. Si vous avez lu mon discours de mardi, j'en ai traité au Sénat.

La présidente : C'était un très bon discours.

Le sénateur Gustafson : Il semble que nous n'ayons pas pris conscience, ni les gouvernants ni le public canadien, du fait que l'agriculture ne s'est pas intégrée dans l'économie mondiale. Nous sommes un pays très progressiste, mais nous semblons avoir laissé en marge tout un grand secteur de l'économie. Il semble exister une norme pour le Canada urbain et une autre pour le Canada rural.

I will explain it this way. We have a very active oil field in the Estevan-Weyburn area, but there are two economies. There is the agricultural economy, which really suffers, because of the buoyancy of the oil economy. Who will work for the farmer when he will not get all the services and things that go along with the wages in the oil fields? In our area, if they are doing seismic work, all the trucks head for Calgary on Friday night; they do not stay in Estevan or Weyburn. We have a very transient economy that moves toward urban Canada. If you add to that the political strength, you have some real problems in rural Canada.

It may not be as predominant in Alberta as it is in Saskatchewan, but rural Saskatchewan is losing its young people to what I call the Alberta oil economy. We have older farmers saying to their sons, I would not let you farm if you wanted to. This is not a bright picture but it is the way it is.

If I go through Yellow Grass, Saskatchewan, and I stop in for breakfast there, I can get a very cheap breakfast for a couple of dollars. You do not want to try that in Ottawa. The question I have always had is why are there two standards?

If the federal Department of Agriculture puts out a program and we hire an additional few hundred people in Winnipeg to administer it, we expect to pay someone that does not really have much education relative to what they are doing something like $30,000 or $35,000 a year. Yet, the graph shows that the farm population had the lowest of all incomes — it was somewhere around $25,000. These are people that are working hard, probably 12 hours a day or more. I want to hear your comments on how we handle this situation.

Mr. Apedaile: Last weekend in Calgary, I am sure your green team helped with the morale of the folks that are experiencing all the things you have described. You may be talking about such rules as whether mascots are allowed in the stadium as well.

The Chairman: We apologize.

Senator Gustafson: We got even on that one.

Mr. Apedaile: You have expressed very eloquently the concerns we hear every day in our rural communities. They are concerns that have a note of desperation in them.

I came here today to offer just 10 measures from among many other measures that I thought might help address the issues that you have described so eloquently. The issues I tried to outline with respect to the distinction between commodity agriculture and farming apply to your question. The fact is that our agriculture, probably to a large extent, is losing competitiveness on a steady basis with agricultural economies in countries like China. Do many Canadians realize that China, for quite some time, has been a net exporter of food, I wonder?

Je m'explique. Nous avons un gisement pétrolier très actif dans la région d'Estevan-Weyburn, mais il existe là deux économies. Il y a l'économie agricole, qui souffre réellement à cause de l'euphorie pétrolière. Qui va travailler pour l'agriculteur qui ne pourra offrir tous les services et tout ce qui accompagne les hauts salaires des champs pétroliers? Dans notre région, lorsqu'ils font de l'exploration séismique, tous les camions repartent pour Calgary le vendredi soir; ils ne restent pas à Estevan ou à Weyburn. Nous avons une économie très vagabonde tournée vers la ville. Si vous ajoutez à cela le poids politique, vous comprenez que le Canada rural connaît quelques réels problèmes.

Ce n'est peut-être pas un phénomène aussi marqué en Alberta qu'en Saskatchewan, mais la Saskatchewan rurale perd ses jeunes au profit de ce que j'appelle l'économie pétrolière albertaine. Nous avons des agriculteurs âgés qui disent à leurs fils qu'ils ne les laisseront pas reprendre l'exploitation, même s'ils le souhaitent. Ce n'est pas un tableau très rose, mais c'est la réalité.

Si je passe par Yellow Grass, en Saskatchewan, et que je m'y arrête pour le petit-déjeuner, on me sert un petit-déjeuner bon marché pour à peine quelques dollars. N'essayez pas de trouver le même à Ottawa. La question que je me pose toujours, c'est pourquoi il existe deux normes?

Si le ministère de l'Agriculture fédéral met en place un programme et engage quelques centaines de fonctionnaires supplémentaires à Winnipeg pour l'administrer, nous nous attendons à payer 30 000 $ ou 35 000 $ par an à quelqu'un connaissant très peu le domaine. Pourtant, notre diagramme montre que la population agricole a les revenus les plus bas de tous, aux alentours de 25 000 $. Ce sont là des gens qui travaillent très dur, probablement 12 heures par jour ou plus. J'aimerais avoir votre avis sur la façon de régler cette situation.

M. Apedaile : Je suis sûr que votre équipe verte, la fin de semaine dernière à Calgary, a remonté le moral des gens qui vivent tout ce que vous décrivez. Vous voudrez peut-être aussi parler des règles qui interdisent la présence des mascottes dans le stade.

La présidente : Nous présentons nos excuses.

Le sénateur Gustafson : Nous avons eu notre revanche dans ce cas-là.

M. Apedaile : Vous avez exprimé très éloquemment les préoccupations que nous entendons chaque jour dans nos collectivités rurales. Ce sont des préoccupations teintées d'une note de désespoir.

Je suis venu ici aujourd'hui pour proposer dix mesures, parmi beaucoup d'autres, dont je pense qu'elles permettraient de pallier les problèmes que vous avez décrits avec tant d'éloquence. La distinction que j'ai tenté d'établir entre l'agriculture industrielle et l'agriculture traditionnelle s'applique à votre question. Le fait est que la compétitivité de notre agriculture, probablement dans son ensemble, recule régulièrement par rapport aux économies agricoles de pays comme la Chine. Combien de Canadiens savent que la Chine, depuis déjà quelques temps, est un exportateur net de denrées alimentaires?

In Brazil, when the transportation problems we hear of are resolved, the product will move out of Brazil much more quickly into global markets. The Eastern European area is still an institutional fiasco in terms of the organization of the grains industry.

I noticed that one of our pundits was talking about having us exhausted the green revolution — I think it was Gwynne Dyer. We still have a lot of technology in our hip pockets globally.

The worldwide research community is now very productive in terms of new ways to get food to people. I believe that, from my own experience and my reading and so on, agriculture is probably going to be less and less important in producing food for people, that nutrition will become more of the focus as opposed to safety. We are used to safety issues dominating our agenda here in Canada. We produce great food and it is very safe; however, we are facing substitutes.

We do need to start rethinking just where we are going with our agriculture and possibly even our fibre industries, certainly our fishing industries, which used to be the solid foundation. Part of the reason that incomes are not buoyant and we are not participating in the metro advantage, or the Alberta advantage certainly in rural Alberta, is that the function, the very raison d'etre for rural enterprise and rural settlement is changing so fundamentally, and fast as well. Our assets in rural Canada are so immobile, and by immobile I mean tied to place, they attract uncertainty. Any fixed asset attracts uncertainty and becomes a residual claimant for income. If we are thinking globally, our rural assets being fixed in place is a residual claimant on global income in the distribution as opposed to the resource allocation side.

These are the issues, I think, Senator Gustafson, that underlie the description that you have laid out before us, and it is a description that is on the tongues of so many of my neighbours, and our rural neighbours across this country. We must start thinking much more strategically and understand the changing function of our rural economies.

Senator Gustafson: I have one comment. I live, as the crow flies, 20 miles from the U.S. border. The U.S. farm economy has had the three best years in its history. We have had the three worst years in our history. We are saying we cannot meet the level playing field of the Americans because of their subsidies. That is what we say. It is my contention that we cannot afford not to in terms of the global economy, both the European and, as you say, China and around the world. Canada really has not looked at that. We have said we are going to the World Trade Organization and we will straighten this all out. Well, you know how it happens at the World Trade Organization, or has happened. At the same time the subsidies in the United States have been $70 billion. They have about 300 million people. We have 30 million. If we put $7 billion, in comparison to the population, into subsidies and realize that we must get into this economy, that money would

Au Brésil, lorsque les problèmes de transport dont nous entendons parler seront résolus, la production sortira beaucoup plus rapidement du pays pour rejoindre les marchés mondiaux. La région d'Europe centrale reste toujours un fiasco institutionnel du point de vue de l'organisation de l'industrie céréalière.

J'ai remarqué que l'un de nos technocrates affirme que nous avons épuisé la révolution verte — je crois que c'est Gwynne Dyer. Or, il nous reste encore beaucoup de technologies en réserve, à l'échelle mondiale.

La recherche scientifique aujourd'hui trouve sans cesse de nouvelles façons d'acheminer de la nourriture aux humains. D'après mon expérience propre et mes lectures, etc., je suis convaincu que l'agriculture deviendra probablement de moins en moins importante sur le plan de la production alimentaire, que la nutrition deviendra la préoccupation première par opposition à la salubrité. Nous avons l'habitude que les considérations de salubrité dominent l'actualité ici, au Canada. Nous produisons une excellente nourriture et elle est très saine; cependant, nous sommes confrontés à l'arrivée de substituts.

Il nous faut repenser où nous allons avec notre agriculture et peut-être nos industries des fibres, et certainement notre pêche, tous secteurs qui étaient jadis le fondement solide de notre économie. La raison pour laquelle les revenus sont stagnants et pour laquelle nous ne profitons pas de l'avantage urbain, ou de l'avantage albertain dans le cas de la campagne albertaine, est que la fonction, la raison d'être même de l'entreprise rurale et de l'habitat rural change si radicalement et si vite. L'actif du Canada rural est si immobile, et par immobile j'entends qu'il est lié à un lieu, qu'il engendre l'incertitude. Et tout actif fixe attire l'incertitude et devient un prétendant résiduel au revenu. Si l'on raisonne à l'échelle mondiale, le fait que nos actifs ruraux soient fixes dans l'espace fait que nous sommes un prétendant résiduel lors de la distribution du revenu mondial, par opposition à la distribution des ressources.

Ce sont là les problèmes qui sous-tendent, à mon avis, sénateur Gustafson, la description que vous nous avez faite, et c'est une description qui est sur la langue de tant de mes voisins et de nos voisins ruraux à travers tout le pays. Il faut commencer à penser de façon beaucoup plus stratégique et à appréhender la fonction changeante de nos économies rurales.

Le sénateur Gustafson : J'ai une remarque. Je vis à 20 milles à vol d'oiseau de la frontière américaine. L'économie agricole américaine vient d'enregistrer les trois meilleures années de son histoire. Nous, nous avons eu les trois pires années de notre histoire. Nous disons que nous ne pouvons rivaliser avec les Américains à cause de leurs subventions. C'est ce que nous disons. J'affirme, pour ma part, que nous ne pouvons nous permettre de ne pas le faire, face à l'économie mondiale, face aux Européens et, comme vous le dites, face à la Chine et au reste du monde. Le Canada n'a pas vraiment réfléchi à cela. Nous avons dit que nous allions opter pour l'Organisation mondiale du commerce et régler ainsi tout le problème. Eh bien, vous savez comment les choses se passent ou se sont passées à l'Organisation mondiale du commerce. Pendant ce temps, les États-Unis versent 70 milliards de dollars de subventions. La population américaine est

come back into the system. Our rural economy is just dying because of low commodity prices and the fact that we cannot compete. There is no way we can compete.

The American people will fight for the heartland, whether they come from California or New York. It may be partly because of the way the Senate is set up down there. Every state gets a say, and they will defend the heartland. We do not have that kind of vigour in Canada for agriculture and rural development.

Mr. Apedaile: I have talked about the structure of Cabinet Table stakeholder style policy-making. We need to look seriously at restructuring Cabinet Tables at the provincial-federal level because they are structured in an old mercantile model. Probably there needs to be some rethinking on that model.

The U.S. farm policy, the European farm policy and the Japanese farm policy or agriculture policy buys food security. There are two ways to get food security. One is to buy it and the other is to grow it. The U.S., in its current geopolitical status, cannot afford to rely on importing food. We talked about the sugar lobby briefly. Sugar has always been seen as a strategic commodity in the United States for the national security reason. That is one of the reasons I put at the end of my presentation that rural poverty is a national security issue; it undermines the integrity of our society.

In the United States it is not subsidies; this is a mistake. The payments to agricultural producers in the United States by and large go to the large, commercial, industrial, corporate, however they are structured, producers, because national security is the issue. In Japan national security is the issue, in Europe geopolitical positioning and security is the issue. We in Canada do not have that concern as all. That is why we find it hard to figure out how to ensure that our farm community and agricultural industry, including our processing, remains viable.

Senator Gustafson: If you put dollars back into the rural, agricultural economy, that money will circulate and come back into the economy of Canada. Don Mazankowski used to say if you put $1 into agriculture it will circulate 24 times.

Saskatoon is a good example. How many air seeders have they built around there that they have exported into the United States? That has created jobs and wealth for Canada. We do not seem to look at it from that aspect.

Mr. Apedaile: The rural multipliers for incoming dollars are very low. I measured those multipliers once upon a time in the Edson area in Alberta area at the time when ARDA was trying to

de 300 millions. Nous en avons 30 millions. Si nous versions 7 milliards de subventions, le même chiffre proportionnellement à notre population, parce que nous réalisons que nous devons avoir notre place dans cette économie, cet argent retournerait dans le système. Notre économie rurale dépérit à cause des cours trop faibles des denrées et du fait que nous ne pouvons soutenir la concurrence. Il est exclu que nous puissions soutenir la concurrence.

Les Américains vont se battre pour le cœur de leur pays, qu'ils soient de Californie ou de New York. C'est peut-être dû en partie à la composition du Sénat aux États-Unis. Chaque État y a son mot à dire et ils vont défendre le cœur du pays. Nous n'avons pas au Canada des défenseurs aussi vigoureux de l'agriculture et du développement rural.

M. Apedaile : J'ai parlé du modèle de formulation des politiques de type « Table du Cabinet ». Il faut envisager sérieusement de restructurer les « Tables du Cabinet » au niveau provincial-fédéral parce que celles-ci suivent le vieux modèle mercantile. Il faut probablement repenser ce modèle.

La politique agricole américaine, la politique agricole européenne et la politique agricole japonaise achètent la sécurité alimentaire. Il y a deux façons d'assurer la sécurité alimentaire. L'une consiste à acheter la nourriture et l'autre à la produire. Les États-Unis, dans leur situation géopolitique actuelle, ne peuvent se permettre de dépendre de la nourriture importée. Nous avons parlé brièvement du lobby du sucre. Le sucre a toujours été considéré comme une denrée stratégique aux États-Unis, pour des raisons de sécurité nationale. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai indiqué à la fin de mon exposé que la pauvreté rurale est un enjeu de sécurité nationale : elle mine l'intégrité de notre société.

Ce ne sont pas les subventions qui font la différence aux États-Unis, c'est une erreur de le croire. Les versements aux producteurs agricoles aux États-Unis vont dans l'ensemble aux gros producteurs commerciaux, industriels, qu'ils soient structurés en société ou autrement, car la sécurité nationale est l'enjeu. Au Japon, la sécurité nationale est l'enjeu, en Europe, le positionnement géopolitique et la sécurité sont l'enjeu. Nous, au Canada, n'avons pas du tout ce souci. C'est pourquoi nous avons du mal à imaginer comment faire en sorte que notre communauté agricole et notre industrie agricole, secteur de la transformation compris, restent viables.

Le sénateur Gustafson : Si vous injectez de l'argent dans l'économie rurale agricole, cet argent circulera et retournera dans l'économie du Canada. Don Mazankowski avait coutume de dire que si vous mettez 1 $ dans l'agriculture, ce dollar circulera 24 fois.

Saskatoon est un bon exemple. Combien de semoirs pneumatiques y a-t-on construit pour exportation aux États-Unis? Cela a créé des emplois et de la richesse pour le Canada. Nous ne semblons pas considérer les choses sous cet angle.

M. Apedaile : Les multiplicateurs ruraux de l'argent sont très faibles. J'ai mesuré jadis ces multiplicateurs dans la région d'Edson, en Alberta, à l'époque où l'ARDA se débattait avec

deal with the issues that this committee is dealing with, and that dollar only has a multiplier of about 1.4 locally, if that. It bounces out of the community, so the next bounce is into the provincial economy, and then to the heartland and globally.

With more open global trade that dollar really migrates very quickly even out of our national economy. That is why I am emphasizing and underlining — and Mr. Reimer is too — this global connectedness, because those arguments are not really very sound anymore. We have such weak multipliers.

With reference to your earlier point with the oil dollar, we are in Canada now suffering the "Dutch disease," which is the name given to the problem that the Dutch economy faced with North Sea oil. In that situation prices became inflated, labour was tight and Dutch manufacturing had a dreadful time, just like Ontario and Quebec manufacturing is having now, as well as farmers. Our farmers are experiencing the fallout of Dutch disease with the oil industry in the Prairies.

Senator Peterson: Mr. Apedaile, I was interested in your discussion on metro structure in northeast Alberta.

In Saskatchewan, we have 343 rural municipalities, villages, towns, cities and none of them with any power, to speak of. I was wondering if you have done any modeling as to what would be an optimum size of an area where you could have some economic and political clout, and be able to provide the resources like economic development, planners and that sort of thing, and maybe even go as far as discussing sharing of taxation powers. The way it is now, you talked about downloading, is that it just happens right from the top, and at the bottom end they cannot compete. There is nothing left to provide the services. I am interested in your comments.

Mr. Apedaile: You take what you have. We have, in Alberta, two main metropolitan centres, and a number of other growing ones. The two are joining in the corridor with the rapid growth in the Red Deer area. That corridor is sneaking down towards Lethbridge and up towards Grande Prairie.

There is no such thing as an "optimum," but what I do think is that there is an emerging understanding of how to organize the relationship. Therefore, you have to have venues like this where that relationship can discover itself and develop.

Our Northeast Alberta HUB Economic Alliance is sort of a child of Alberta economic development. The board is really made up of municipal political leaders, for example, from Cold Lake, Lloydminster and all the municipalities in between.

One of the big advantages of this Northeast Economic Alliance is its educational effect on us. It broadens our minds because we tend to get local and preoccupied with gravel. It is not about optimum, but if you want to talk about optimum, perhaps it is

les questions qui occupent votre comité, et chaque dollar n'a localement un multiplicateur que d'environ 1.4, voire moins. Il ressort très vite de la localité, et son prochain arrêt est dans l'économie provinciale, puis dans l'économie nationale et mondiale.

Avec l'ouverture des échanges mondiaux, ce dollar sort même très rapidement de notre économie nationale. C'est pourquoi je souligne — tout comme M. Reimer — cette interconnexion mondiale, car ces arguments ne tiennent plus réellement. Nous avons des multiplicateurs tellement faibles.

Pour ce que vous disiez tout à l'heure du dollar pétrolier, nous au Canada souffrons maintenant du « syndrome hollandais », le nom donné au problème posé à l'économie néerlandaise par le pétrole de la mer du Nord. Ce dernier a causé une inflation des prix et une pénurie de main-d'œuvre, et l'industrie de fabrication néerlandaise a beaucoup souffert, tout comme en ce moment l'industrie ontarienne et québécoise et les agriculteurs souffrent. Nos agriculteurs subissent les retombées du syndrome hollandais produit par l'industrie pétrolière des Prairies.

Le sénateur Peterson : Monsieur Apedaile, j'ai trouvé intéressante votre explication au sujet de la structure métropolitaine dans le nord-est de l'Alberta.

En Saskatchewan, nous avons 343 municipalités rurales, bourgs, villages, villes, et aucun d'entre eux n'a de véritable pouvoir. Je me demandais si vous aviez fait du travail de modélisation en vue de déterminer la taille optimale d'une zone pour qu'elle ait un certain poids économique et politique et pour qu'elle puisse offrir des ressources telles du développement économique, des planificateurs et d'autres choses du genre, allant peut-être jusqu'à discuter du partage des pouvoirs d'imposition. Dans le contexte actuel, et vous avez parlé de délestage en aval, tout se passe en haut, et en bas de la pyramide, il n'y a pas moyen de livrer concurrence. Il ne reste rien pour offrir les services. J'aimerais entendre vos commentaires là-dessus.

M. Apedaile : Vous prenez ce qu'il y a. En Alberta, nous avons deux principaux centres métropolitains et plusieurs autres qui sont en devenir. Les deux grands centres sont en train de se joindre au corridor, avec la croissance rapide enregistrée dans la région de Red Deer. Le corridor est lentement en train de gagner Lethbridge, vers le bas, et Grande Prairie, vers le haut.

Il n'existe pas de taille « optimale », mais ce que je pense c'est qu'il y a une compréhension émergente de la façon de s'y prendre pour organiser la relation. Il faut donc avoir des noyaux à l'intérieur desquels cette relation puisse se découvrir et se développer.

Notre Northeast Alberta HUB Economic Alliance est un petit peu un enfant de l'Alberta economic development. Le conseil compte, par exemple, de véritables dirigeants politiques municipaux de Cold Lake, de Lloydminster et de toutes les municipalités intercalaires.

L'un des gros avantages de cette Northeast Economic Alliance est son effet sur le plan de l'éducation de nous tous. Elle élargit nos esprits, car nous avons tendance à rester au niveau local et à nous préoccuper de gravier. Ce n'est donc pas une question de

optimum learning, optimal learning models, a way to learn how to connect our communities. We can do that with a framework. The Edmonton City Council, including the mayor, came out to Vermilion, in an amazing demonstration of empathy and seriousness. Our MLA, Ray Danyluk, always says, do not talk to me, and do not look for your rural MLAs; look for the urban MLAs; you need to get to know these urban MLAs. It applies to urban MPs as well. It is about learning and if you are thinking optimum, it is about concepts like that, Senator Peterson.

taille optimale, mais si vous voulez parler rendement optimal, peut-être que c'est d'apprentissage optimal, de modèles optimaux d'apprentissage, de façons d'apprendre à relier entre elles nos collectivités qu'il s'agit véritablement. Nous pouvons faire ce genre de choses si nous nous dotons d'un cadre. Le conseil municipal de la ville d'Edmonton, y compris le maire, s'est rendu à Vermilion, dans le cadre d'une merveilleuse manifestation d'empathie et de sérieux. Notre député provincial, Ray Danyluk, dit toujours « Ne venez pas me voir, et n'allez pas voir vos MAL ruraux; allez plutôt voir les MAL urbains; il vous faut connaître ces MAL urbains ». Cela s'applique également aux députés fédéraux urbains. L'important est d'apprendre, et si vous voulez parler optimisation, alors cela tourne autour de concepts comme ceux-là, sénateur Peterson.

Senator Mitchell: I am interested in the question of alternative fuels, what those might do for markets and specifically whether you agree that they would help. In addition, what measures can be taken to ensure that farmers, if these are undertaken, participate in the production of these fuels beyond just growing the feedstock.

Le sénateur Mitchell : Je m'intéresse à la question des combustibles de remplacement, à ce que ces derniers pourraient faire pour les marchés et j'aimerais surtout savoir si vous convenez que ces combustibles pourraient aider. Par ailleurs, quelles mesures pourraient être prises pour veiller à ce que les agriculteurs, si de tels combustibles étaient adoptés, puissent participer à leur production, en dehors de la simple culture de la matière première?

Mr. Apedaile: From my own analytic perspective, I have always been a little wary of these biofuels because they are also just a different commodity. We are not doing much in terms of value-added. One of the reasons for an increasing profile for biofuels today is the national security issue in the United States. The U.S. realizes it is vulnerable on the energy side. It is not vulnerable on the agricultural production side but on the energy side.

M. Apedaile : En ce qui concerne ma propre perspective analytique, je me suis toujours quelque peu méfié de ces biocarburants, car ils sont en même temps tout simplement un produit différent. Il ne se passe pas grand-chose sur le plan valeur ajoutée. L'une des raisons du profil croissant des biocarburants à l'heure actuelle est le dossier de la sécurité nationale aux États-Unis. Les États-Unis se savent vulnérables du côté de l'énergie. Ils ne sont pas vulnérables du côté de la production agricole, mais ils le sont du côté de l'énergie.

Senator Oliver: They have Canada.

Le sénateur Oliver : Ils ont le Canada.

Mr. Apedaile: They have Canada but they also have their friend Hugo. They have a hard time dealing with people like the new leaders emerging in South America. They even have difficulty dealing with leaders with different perspectives in Canada for example.

M. Apedaile : Ils ont le Canada, mais ils ont également leur ami Hugo. Ils ont de la difficulté à traiter avec des gens comme les nouveaux dirigeants qui s'installent au pouvoir dans certains pays d'Amérique du Sud. Ils ont de la difficulté à traiter avec des dirigeants ayant des perspectives différentes au Canada, par exemple.

There is a big move to biofuels, and from the agricultural perspective, they see it as an opportunity. It is a bit opportunistic because we are trying to translate the higher energy prices into feed grain prices. We forget about all the value-added programs we are trying to develop in Canada on the feed grain side.

Il y a une forte poussée en faveur des biocarburants et ils y voient une occasion à saisir pour l'agriculture. Cela est un petit peu opportuniste, car l'on tente de traduire les plus forts prix pour l'énergie en de meilleurs prix pour les céréales fourragères. L'on oublie tous les programmes à valeur ajoutée que nous nous efforçons d'instaurer au Canada pour les céréales fourragères.

My understanding, from talking to people at Highland Feeders, just southeast of where we live, is that the biofuel industry in the United States already has a 3-cent to 5-cent effect per bushel on barley prices; it is translating into a 3-cent to 5-cent effect. For him, that is not really a problem because he will hedge that and work it through the market. Overall it is problematic for our livestock industry in Canada, and all the other industries that are derivatives of grain, when the price of grain starts being attached to the price of oil. It is also vulnerable because we have a

D'après ce que j'ai compris, en discutant avec des gens chez Highland Feeders, tout juste au sud-est de là où j'habite, l'industrie des biocarburants aux États-Unis est déjà en train d'avoir une incidence de l'ordre de trois à cinq cents par boisseau sur le prix de l'orge; cela se traduit donc en un effet correspondant à entre trois et cinq cents. Pour une boîte comme celle-là, ce n'est pas vraiment un problème, car elle se couvrira et récupérera la différence sur le marché. Mais cela pose un problème pour notre industrie des productions animales au Canada et pour toutes les

huge number of energy substitutes sitting in a box somewhere just waiting to move into production. Not just energy substitutes but combustion substitutes. Every time we have a spike in energy, like we have just had, that unleashes a new bunch of "gremlins" out of that box that will substitute for conventional oil. Biofuels will tie us to conventional and unconventional oil.

It is necessary for the United States because of national security. It is necessary for Brazil because Brazil does not have oil so it has always been moving in that direction. I do not think it is a salvation for low incomes; it is not going to contribute to resolving low income issues in rural Canada, in my view.

Senator Mitchell: Do you feel that the work of the Canadian Wheat Board sustains rural income or would it be damaged if its structure was changed? You will have competition. I do not mean that to be a loaded question, I guess it is to some extent, but I would appreciate your input. I am trying to be less partisan. You mentioned barley.

Mr. Apedaile: Madam Chairman, are witnesses allowed to say no comment?

The Chairman: Yes, they are.

Mr. Apedaile: As a grain grower, I support the Canadian Wheat Board as single desk seller. It is not because I do not have my frustrations with the Wheat Board, but because globally you need every bit of market clout you can get. There are only seven real handling companies with proprietary technologies in terms of working together through alliances and shared services. Bracketing, as I have outlined in my written presentation, is a serious problem.

The other day I was offered, and I accepted, a contract from Pioneer Grain. For $40, I can buy a canola package that includes the technology, use agreement, the roundup and the seed. As a sweetener, I get a $4 basis on June-July delivery of my 2006 crop. That is bracketing; that is where one company puts me in the middle as a grain grower.

It has already happened in the United States for poultry production. It is also going to be supplemented by a management contract for $7 an acre, because I have discussed that with my Cargill representative.

Senator Oliver: An additional $7?

autres industries qui sont tributaires du grain, lorsque le prix du grain commence à être lié au prix du pétrole. Cela nous rend également très vulnérables car nous avons un nombre énorme de carburants de substitution qui attendent quelque part dans une boîte qu'on les mette en production. Et je veux parler ici non seulement de produits énergétiques de substitution mais de produits de combustion de substitution. Chaque fois qu'il y a une hausse du coût de l'énergie, comme cela vient d'être le cas, cela libère de cette boîte toute une nouvelle série de « petits diablotins » qui viendront remplacer le pétrole conventionnel. Les biocarburants nous lieront au pétrole conventionnel et non conventionnel.

Cela est nécessaire pour les États-Unis, pour des raisons de sécurité nationale. Cela est également nécessaire pour le Brésil, car le Brésil n'a pas de pétrole, et c'est pourquoi il tend depuis toujours vers cela. Je ne pense pas que ce soit là la solution pour les faibles niveaux de revenu; cela ne va pas, à mon sens, résoudre le problème des faibles revenus dans le Canada rural.

Le sénateur Mitchell : Pensez-vous que le travail de la Commission canadienne du blé maintienne les revenus en région rurale ou bien pensez-vous que cet élément-là souffrira si la structure de la Commission venait à changer? Il y aurait de la concurrence. Je n'essaie pas de vous tendre un piège, bien que cette question soit jusqu'à un certain point piégée, mais j'aimerais bien connaître votre opinion. Je m'efforce d'être moins partisan. Vous avez parlé de l'orge.

M. Apedaile : Madame la présidente, les témoins sont-ils autorisés à dire « sans commentaire »?

La présidente : Oui, ils le sont.

M. Apedaile : En tant que céréaliculteur, j'appuie la Commission canadienne du blé comme vendeur à guichet unique. Ce n'est pas parce que je n'ai pas quelques frustrations en ce qui concerne la Commission du blé, mais j'estime qu'à l'échelle internationale il vous faut un maximum de force de frappe sur le marché. Il n'existe que sept vraies entreprises de manutention du grain possédant des techniques exclusives pouvant travailler ensemble dans le cadre d'alliances et de partage de services. La mise entre parenthèses, comme je l'ai expliqué dans ma déclaration liminaire, constitue un sérieux problème.

L'autre jour, on m'a offert, et j'ai accepté, un contrat de Pioneer Grain. Pour 40 $, je peux acheter un programme de culture du canola incluant la technologie, l'accord d'utilisation, le produit Roundup et la semence. Pour mieux faire passer le tout, on m'assure une base de 4 $ pour une livraison en juin-juillet de ma récolte de 2006. Voilà ce qu'est la mise entre parenthèses : une entreprise me place au milieu en tant que céréaliculteur.

Cela est déjà arrivé aux États-Unis pour la production de volaille. L'arrangement va également être complété par un contrat de gestion de 7 $ l'acre, car j'en ai discuté avec mon représentant Cargill.

Le sénateur Oliver : Sept dollars de plus?

Mr. Apedaile: Yes, it is not in this deal; it is another possibility. The point I am making is that the Canadian Wheat Board, as a single-desk seller, retains a little bit of power in an otherwise very concentrated global grains handling, marketing and trading organization. That is why I support it.

Mr. Reimer: I am not a grain farmer, but I would come to a similar conclusion. I have nothing to add in terms of the nature of the argument.

Senator Mitchell: Your voice is a great addition. I have one other question, which is on the sociological side. Education is critically linked to getting out of poverty. There are many issues that arise in that respect. One issue is rural access to post-secondary education. Do you have some opinions on distance learning, its effectiveness, or other ways we could establish rural access to post-secondary education and overcome the cost?

In addition, I would like to hear your opinions on early childhood education and how to deliver it to rural Canada.

Mr. Reimer: One of the things that we have been looking at very carefully is the role of community colleges and schools. In general, those institutions are tremendously underused within all communities, but it becomes particularly important within rural areas. Some of the issues are insurance issues, some of them are cost issues and some are the past pattern of use. There are tremendous amounts of simply physical and knowledge-based resources there that are opportunities that need to be explored.

We do see some interesting experiments in which the physical buildings are made available at other points in time, for example — where they have been exploring with distance education, identifying what works and what does not, what are the target audiences that are most likely to respond. That is an area where we need exploration, but we also need some thought regarding the regulations that would free up these resources in local and more distant communities. The resources include schools, and community colleges.

It touches on early childhood education, as that aspect of education can become part of the process. It touches on the question of transportation that I have mentioned, in terms of getting day care or education options. I do not have any solutions on the matter, but I think the exploration of ways in which that may be handled is the way to go. I believe that it should be approached informally because the early childhood education and care issue is very personal. I think we should look at the ways in which it is handled now, the ways in which people are managing now, and build on that informal structure. That is the way I would probably go if I was starting to look at the options — to

M. Apedaile : Oui, cela ne fait pas partie du même arrangement; c'est une autre possibilité. Ce que j'essaie de faire ressortir ici est que la Commission canadienne du blé, en tant que vendeur à guichet unique, conserve un peu de pouvoir dans un régime mondial de manutention, de commercialisation et de vente de grain qui est autrement très concentré. Voilà pourquoi j'appuie la Commission.

M. Reimer : Je ne suis pas céréaliculteur, mais j'en arriverais à une conclusion semblable. Je n'ai rien à ajouter quant à la nature de l'argument.

Le sénateur Mitchell : Votre voix est une contribution formidable. J'ai encore une autre question, celle-ci portant sur l'aspect sociologique. L'éducation est un élément critique pour se sortir de la pauvreté. Il y a de nombreux éléments qui interviennent à cet égard. L'un d'entre eux est l'accès en région rurale à l'éducation postsecondaire. Avez-vous quelque opinion sur l'apprentissage à distance, son efficacité, ou d'autres outils que l'on pourrait mettre en œuvre pour établir un accès rural à l'éducation postsecondaire et surmonter l'aspect coût?

J'aimerais d'autre part connaître votre opinion sur l'éducation des jeunes enfants et la façon d'en assurer la livraison dans le Canada rural.

M. Reimer : Une chose sur laquelle nous nous penchons très attentivement est le rôle des collèges communautaire et écoles. De façon générale, ces établissements sont extrêmement sous-utilisés dans l'ensemble des collectivités, mais cela devient particulièrement important en région rurale. Comptent parmi les pierres d'achoppement les questions d'assurance, les questions liées aux coûts et les schémas de fréquentation passés. Il existe une multitude de ressources physiques et axées sur les connaissances qui sont des occasions à saisir.

Nous avons relevé des expériences intéressantes dans le cadre desquelles les installations physiques étaient rendues disponibles à d'autres moments, par exemple — je songe à des situations pour lesquelles l'on s'est intéressé à l'apprentissage à distance, cernant ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas, ainsi que les auditoires cibles les plus susceptibles de réagir. Il s'agit d'un domaine qu'il nous faut explorer, mais il nous faut également réfléchir aux règlements qui dégageraient ces ressources dans les localités tant proches que plus éloignées. Comptent parmi ces ressources les écoles et les collègues communautaires.

Cela concerne également l'éducation des jeunes enfants, car cet aspect de l'éducation peut être intégré au processus. Cela concerne la question du transport, que j'ai mentionnée, et je songe aussi à la possibilité d'accéder à des services de garde d'enfants ou d'instruction. Je n'ai pas de solutions en la matière, mais je pense que c'est en explorant différentes façons de faire que l'on pourra en trouver. Je pense qu'il faudrait aborder ces questions de façon informelle, car l'éducation et l'encadrement des jeunes enfants sont des choses très personnelles. Je pense que nous devrions examiner les façons dont ces services sont assurés à l'heure actuelle, les façons dont les gens se débrouillent en ce

make it easier for people to help one another at the informal level. I agree those are both extremely important issues.

The Chairman: Senator Gustafson wanted to hop in with a supplementary on the Wheat Board issue.

Senator Mercer: It will not be political at all.

Senator Gustafson: I would almost say that the canola crop has saved our farmers from the Wheat Board. If canola was under the Canadian Wheat Board, you would not get your $40 package from Pioneer; they could not give it to you. In the southern part of Saskatchewan and Alberta, you have Cargill, Archer Daniels Midland, ConAgra, all the big world players. They have all built new terminals along the U.S. border. Right now, they get the best benefit out of the CWB, without a doubt.

You take a semi-truckload of wheat for No. 1, 12 protein and you get $1.90 initially. For No. 3, you get $1.30. What are you going to do with that in today's economy? My neighbours right across the line are getting between $5 and $6 and we cannot compete with that.

My own view on the CWB is that 80 per cent of the farmers would stick with the Wheat Board — at least at the outset. However, there must be some change in the situation. Our canola goes to Velva, North Dakota, where they are building a mammoth plant that will be in production within a year or so. That would not have happened, and many of our farms would have gone down, if it were not for canola and an open market. I apologize for making the other side of the argument, but it must be made. In fact, about four years ago we were called to Winnipeg by the United Grain Growers, who suggested that the Saskatchewan Wheat Board, Alberta Wheat Board, United Grain Growers and Manitoba Wheat Board form one big company and compete with these other players. It would have been a grand idea, but it never happened. It would have worked, and most of the farmers would have been happy to sell through a Canadian-owned, world company that could compete with the big companies. That is where the CWB sells its grain and the largest amounts go through Archer Daniels Midland or Cargill. I rest my case.

Senator Mahovlich: It is quite ironic that we are getting this Dutch oil disease, because 50 years ago we got Dutch elm disease. Boy, it was a catastrophe.

Mr. Apedaile, you were mentioning you were in France in the 1990s. I just returned from Europe and their farms are very attractive. I was in Italy where the farmers work very hard. I was

moment, et bâtir par-dessus cette structure informelle. C'est ainsi que je procéderais si je devais commencer à me pencher sur les options — afin de rendre plus facile pour les gens de s'entraider au niveau informel. Je conviens que ce sont là deux questions extrêmement importantes.

La présidente : Le sénateur Gustafson souhaite intervenir avec une question supplémentaire sur la Commission canadienne du blé.

Le sénateur Mercer : Sa question ne sera pas du tout politique.

Le sénateur Gustafson : Je dirais presque que la récolte de canola a sauvé nos agriculteurs de la Commission du blé. Si le canola relevait de la Commission canadienne du blé, vous n'auriez pas obtenu votre offre de 40 $ de Pioneer; cette société ne pourrait pas vous faire une telle offre. Dans le sud de la Saskatchewan et de l'Alberta, vous avez Cargill, Archer Daniels Midland, ConAgra, tous les gros joueurs mondiaux. Ils ont tous construit de nouveaux terminaux le long de la frontière américaine. À l'heure actuelle, ce sont eux, sans aucun doute, qui bénéficient le plus de la Commission canadienne du blé.

Si vous prenez un semi-remorque plein de blé de catégorie n° 1, à teneur en protéine de 12 p. 100, vous obtenez initialement 1,90 $. Pour du n° 3, vous obtenez 1,30 $. Qu'allez-vous en faire dans l'économie d'aujourd'hui? Mes voisins tout juste de l'autre côté du chemin de canton touchent entre 5 $ et 6 $, et nous ne pouvons pas concurrencer cela.

Ma propre opinion au sujet de la CCB est que 80 p. 100 des agriculteurs lui resteraient fidèles — en tout cas au départ. Cependant, il faut que surviennent certains changements. Notre canola va à Velva, dans le Dakota du Nord, où ils sont en train de construire une super usine qui sera en production d'ici environ un an. Si cela n'était pas arrivé, nombre de nos fermes se seraient effondrées s'il n'y avait pas eu le canola et un marché ouvert. Je m'excuse du fait de mettre de l'avant l'autre côté de l'argument, mais il le faut. De fait, il y a environ quatre ans, nous avons été convoqués à Winnipeg par l'Union des producteurs de grain Limitée, qui suggérait que la Saskatchewan Wheat Board, l'Alberta Wheat Board, l'Union des producteurs de grain Limitée et la Commission des grains du Manitoba forment une seule et grosse entreprise et livrent concurrence à ces autres joueurs. Cela aurait été un projet formidable, mais il ne s'est jamais réalisé. Cela aurait fonctionné, et nombre des agriculteurs auraient été heureux de vendre leurs produits par l'intermédiaire d'une entreprise mondiale à propriété canadienne capable de concurrencer les grosses boîtes. C'est sur ce marché que la CCB vend son grain et les plus gros montants partent chez Archer Daniels Midland ou Cargill. J'ai terminé mon plaidoyer.

Le sénateur Mahovlich : Il est assez ironique que l'on se retrouve avec cette maladie hollandaise du pétrole, car, il y a 50 ans, c'était la maladie hollandaise de l'orme. Quelle catastrophe.

Monsieur Apedaile, vous avez mentionné que vous vous êtes trouvé en France dans les années 1990. Je viens tout juste de revenir d'Europe et leurs fermes sont très belles. J'étais en Italie

at a two-star hotel in a certain area, and at 2 a.m. there was so much noise that I wondered what was going on. I looked out my window and they were setting up their tents for the market. Tents were being set up and these farmers were coming into the city, so I assume the rural areas are allowed to come in and sell their goods in the cities. This was Rome; of course, it is 2,000 years old and it is still going.

I was wondering, do they have the same rural problems that we have, or have they found the answers to their rural problems in France and other European countries?

Mr. Apedaile: In 1991, the first annual conference of the Rural Revitalization Foundation, at that time called Rural Restructuring Foundation, invited the director for planning from the national planning commission in France to address our conference in Camrose. She sat down and had a long talk with Shirley McLellan, which is why Ms. McLellan is so interested in rural development in Alberta, although I am sure that is not the only reason, because she is a highly motivated woman on her own.

To come back to metro, one of the points she made, was that the rings of poverty around their major cities is a real problem. She argued that the revitalization of rural France was part of the solution to the social and economic pressures in the metropolitan areas.

I did some work for the OECD on a strategy that the French have used in terms of branding or trademarking remote and hilly parts of France, and this was in the Normandy area. They have what they call a "natural park" and here we have a "national park". In a natural park, they manage a rural area. They designate the area somehow and then they brand it. The Government of France supervises the branding process and exercises the discipline for branding or trade marking solutions. That added substantial value to traditional rural outputs, and therefore to rural jobs, in what otherwise would be a very depressed area of rural France.

The French and the Europeans in general have embarked on many ingenious ways to add value from metropolitan marketplaces and bring it back into the rural areas. I looked at a similar tactic in Japan, where I have taught and done some research, in the Lake Kasumigaura area northeast of Tokyo. In that area, they used to produce a small fish like a smelt, which they would dry in the sun and sell in Tokyo. They caught this fish with nets drawn by boats with big white sails, and the wind would catch these boats and pull them sideways across the lake pulling the nets.

As industrial development grew around this lake, and the lake became polluted, it died. They decided they had to do something about this and they have revitalized the lake. It is now ecologically healthy and they have introduced what they call their "white sail brand." Everything that is sold in the Tokyo area bears the brand name, and even the trains going from Tokyo station out to that

où les agriculteurs travaillent très fort. Je logeais dans un hôtel deux étoiles d'une région du pays, et à 2 heures du matin il y a eu un bruit tel que je me suis demandé ce qui se passait. J'ai regardé par la fenêtre de ma chambre et j'ai vu qu'on installait les stands pour le marché. L'on montait des stands et les producteurs arrivaient en ville, alors je devine qu'ils sont autorisés à quitter les régions rurales pour venir vendre leurs produits dans les villes. Cela se passait à Rome. Cette ville est bien sûr vieille de 2 000 ans, et la tradition a été maintenue jusqu'à aujourd'hui.

Je me suis demandé si ces gens-là vivent les mêmes problèmes ruraux que nous, ou bien si en France et dans d'autres pays d'Europe ils ont trouvé des solutions à leurs problèmes ruraux.

M. Apedaile : En 1991, lors de la première conférence annuelle de la Rural Revitalization Foundation, à l'époque appelée la Rural Restructuring Foundation, on a invité à venir prononcer un discours à Camrose la directrice de la planification de la Commission de planification nationale française. Elle s'est assise et a longuement discuté avec Shirley McLellan, ce qui explique le grand intérêt que porte Mme McLellan au développement rural en Alberta, bien que je sois certain que là n'est pas la seule raison, car c'est une femme très motivée de toute façon.

Pour en revenir à la question des régions métropolitaines, l'une des choses qu'elle a dites est que les anneaux de pauvreté entourant les grandes villes sont un vrai problème. Elle a dit que la revitalisation de la France rurale était une partie de la solution aux pressions sociales et économiques en régions métropolitaines.

À l'OCDE, j'ai travaillé à une stratégie qu'utilisent les Français pour donner une image de marque aux régions isolées et vallonnées de la France, et cela se passait en Normandie. Ils ont ce qu'ils appellent un « parc naturel » et ici, nous avons un « parc national ». Dans un parc naturel, ils gèrent la région rurale. Ils désignent la région d'une façon ou d'une autre, puis ils lui donnent une image de marque. Le gouvernement français supervise le processus de développement d'image de marque et assure la discipline en matière de solutions d'image de marque. Ce processus a ajouté énormément de valeur aux productions rurales traditionnelles, et donc aux emplois ruraux, ce dans des régions rurales françaises qui auraient autrement été très déprimées.

Les Français, et les Européens en général, ont adopté quantité de moyens ingénieux d'ajouter de la valeur sur les marchés métropolitains et de la ramener dans les régions rurales. J'ai constaté des tactiques semblables au Japon, où j'ai enseigné et fait de la recherche, dans la région du lac Kasumigaura, au nord-est de Tokyo. Dans cette région, l'on transformait autrefois un petit poisson semblable à l'éperlan, que l'on faisait sécher au soleil et que l'on vendait à Tokyo. Les pêcheurs prenaient ce poisson avec des filets tirés par des bateaux montés de grandes voiles blanches, et le vent se prenait dans ces voiles et poussait latéralement les bateaux à travers le lac en tirant les filets.

Avec le développement industriel qui s'est fait autour du lac, celui-ci a été pollué et est mort. Les pêcheurs ont décidé qu'il leur fallait faire quelque chose et ils ont revitalisé le lac. Il est aujourd'hui sain sur le plan écologique et les gens du coin ont introduit ce qu'ils appellent leur « marque voiles blanches ». Tout ce qui est vendu dans la région de Tokyo porte ce nom de marque,

area have white sails on the cars. The white sail brand fish in Tokyo sells for twice the price of the same fish produced anywhere else and that value goes into the cooperative. That is the way they organize the business for the white sail brand on fish, but the white sail brand applies to a whole bunch of rural products that they produce out there that are identified with the lake.

Of course, as you know, Japanese agriculture is very fertilizer intensive, so part of the recovery of the lake meant that farmers had to back off on their fertilizer applications. In doing that, they have a brand for everything they produce, the white sail brand, and they get far more from the market, everything from these fish to lotus roots.

There are strategies in place in other countries. Of course, they have bigger markets than we have here in Canada. We are thinking about in marketing OTM cows into China's largest city of Chongqing; 34 million people, just a little bit bigger than Canada. We are hoping to brand with the ecological integrity, which we hope to have with proper watershed management. We are going to combine that with adventure recreation because that is something that Chinese cannot get access to in China.

If we combine ranching and beef processing and adventure recreation we think perhaps we can brand it successfully. We are in the very early stages so expectations should not be created, but the point I am trying to make is that globally there are ingenious ways, Senator Mahovlich, to address these issues. People are addressing them, have addressed them before us, and are making money at it, and they are resolving the problem of low incomes in rural areas with these strategies.

It is part of the integrity. This connectedness — environment, justice and economy — if you break any of the connection in any way or fail to understand it in any way you will have a sustainability problem. Sustainability is just another word for poverty and low wellness of our communities.

Senator Mercer: One of the fundamental problems we seem to have in this country is that we do not take agriculture seriously. The Americans look at agriculture as a security issue. The Europeans look at it as a sustainability issue, that they want to be able to feed themselves, and we have it probably too good in this country and we do not understand that it could be a security issue for us and it could be a sustainability issue as well. We should be able to feed ourselves. Obviously our climate does not allow us to grow certain things that we have grown accustomed to, but I do not know how we as a committee and parliamentarians raise that level of consciousness. This is a serious business. If we do not address this issue, we are not going to own our agricultural

et même les trains qui quittent la gare de Tokyo à destination de cette région arborent sur leurs wagons des voiles blanches. Cette marque de poisson « voiles blanches » à Tokyo se vend le double du prix du même poisson produit ailleurs, et cette valeur est versée à la coopérative. C'est ainsi qu'ils ont organisé la commercialisation de cette marque « voiles blanches », pour les poissons, mais cette même marque s'applique à toute une gamme de produits ruraux qui sont ainsi identifiés au lac.

Bien sûr, comme vous le savez, l'agriculture japonaise fait une utilisation intensive d'engrais, alors la récupération du lac a exigé que les agriculteurs limitent leur utilisation d'engrais. Grâce à ce qu'ils ont fait, ils ont une marque pour tout ce qu'ils produisent, la marque des voiles blanches, et ils retirent beaucoup plus du marché, qu'il s'agisse de poisson ou de racines de lotus.

Il y a des stratégies en place dans d'autres pays. Bien sûr, ils ont des marchés plus importants que celui que nous avons ici au Canada. Nous réfléchissons à la possibilité de vendre des vaches de plus de 30 mois dans la plus importante ville de Chine, Chongqing; elle compte 34 millions de personnes, soit un petit peu plus que tout le Canada. Nous espérons offrir une marque de commerce symbole d'intégrité écologique, et nous espérons que ce sera possible avec une bonne gestion du bassin hydrographique. Nous allons combiner cela à des loisirs de type aventure, car il s'agit là d'un produit que les Chinois ne peuvent pas obtenir en Chine.

Si nous combinons ranching, transformation du bœuf et tourisme d'aventure, nous pensons pouvoir bien vendre cette image de marque. Nous n'en sommes qu'au stade embryonnaire, alors il ne faudrait pas créer trop d'attentes, mais ce que j'essaie de dire est qu'il existe, à l'échelle mondiale, sénateur Mahovlich, des façons ingénieuses d'aborder les situations qui existent. Il y a des gens qui s'y attaquent, qui l'ont fait avant nous, et qui gagnent de l'argent, et ils règlent ce faisant le problème des faibles revenus en région rurale.

Cela fait partie d'un tout. C'est une question de liens — environnement, justice et économie. Si vous rompez de quelque façon le lien ou ne parvenez pas à le comprendre, alors vous aurez un problème de durabilité. La durabilité est juste un autre mot pour pauvreté et mal-être dans nos communautés.

Le sénateur Mercer : L'un des problèmes fondamentaux qu'il semble que nous ayons dans ce pays est que nous ne prenons pas au sérieux l'agriculture. Les Américains considèrent l'agriculture comme une question de sécurité. Les Européens y voient une question de durabilité : ils veulent pouvoir se nourrir. Ici, dans notre pays, les choses ont sans doute été trop faciles pour nous, et nous ne comprenons pas que cela puisse devenir un jour une question de sécurité et de durabilité. Nous devrions être en mesure de nous nourrir nous-mêmes. Bien sûr, notre climat ne nous permet pas de cultiver certaines choses auxquelles nous nous sommes habitués, mais j'ignore comment nous pourrions, en tant que comité ou en tant que parlementaires, rehausser le niveau de

industry, and we will be dependent on someone else dictating what we consume and at what price.

Am I wrong in my assessment? You both have much more experience in reviewing agricultural policy around the world.

Mr. Reimer: I think you are looking for what kind of an issue we can make it that people respond to. I think it is potentially both of those, and it is not recognized. The environmental has potential, but I would agree with you that we have not had our act together in terms of making a claim for our farming.

Senator Mercer: From a political point of view, because I am a practical person in terms of politics, I am trying to envisage a policy that it does not matter what part of the world it is but one that can put to the Canadian people, a largely urban people, the need for them to step up to the plate and sustain rural Canada, whether it be through agricultural subsidies, increased prices at the supermarket, or some other combination thereof. That is where I have this difficulty.

We come up with some great answers. However, if we as parliamentarians cannot sell it to the people — if we go to the people and say here is what we want to do and they say it is crazy, we will vote for the other people who are not in favour of that — that is the problem. It does not matter whether it is the Conservatives or the Liberals, we are all wrestling with the same problem, and trying to find a solution that will work for rural Canada but is marketable in urban Canada.

Mr. Reimer: As I mentioned, we have been exploring food, the environment and water as some of the levers that might make that work. At this point, I think we are in the very early stages of that exploration. We can point to examples where the urban people have responded and are concerned with it; but at this point I am not sure whether there is a clear answer to it, other than to identify possibilities and explore them.

Senator Mercer: If you get an answer, make sure you call us.

The Chairman: Mr. Reimer, would you like to finish your response to Senator Mitchell?

Mr. Reimer: I want to add a few comments regarding the question of distance education and distance learning. We looked at some of those issues and we were encouraged by the emerging opportunities for distance education. We were also discouraged with the limited access to broadband in some areas. This effective distance education requires broadband access; and for a number of reasons — some of the smaller areas are still on telephone and those options do not become available to them, so that they would have to move to regional centres. Once again, it is the regionalization aspect of it.

The other thing we found is that people will use the new technologies, but they often use them in conjunction with the traditional technologies — from telephones to bulletin boards to

prise de conscience par la population. C'est une question sérieuse. Si nous ne nous en occupons pas, nous n'allons plus être propriétaires de notre propre secteur agricole et nous serons dépendants de quelqu'un d'autre qui nous imposera ce que nous consommerons et à quel prix.

Mon évaluation est-elle fautive? Vous avez tous deux beaucoup plus d'expérience de la politique agricole dans le monde.

M. Reimer : Je pense que vous recherchez une description de l'enjeu qui puisse susciter l'intérêt du public. Les deux éventualités sont possibles et elles restent ignorées. L'environnement offre un potentiel, mais je conviens que nous n'avons pas su bien défendre notre agriculture.

Le sénateur Mercer : Du point de vue politique, car j'ai l'esprit pratique sur le plan politique, j'essaie de formuler un argumentaire qui soit valable partout dans le monde mais qui puisse convaincre les Canadiens, population principalement urbaine, de la nécessité d'agir pour soutenir le Canada rural, que ce soit au moyen de subventions agricoles, de prix majorés au supermarché ou de quelque combinaison des deux. C'est là où j'ai de la difficulté.

Nous imaginons d'excellentes solutions. Cependant, si nous, les parlementaires, ne parvenons pas à les vendre au public — si nous nous adressons aux Canadiens pour leur dire ce que nous voulons faire et qu'ils répondent que c'est idiot et qu'ils vont voter pour d'autres qui ne sont pas en faveur de cela — c'est là le problème. Peu importe que nous soyons Conservateurs ou Libéraux, nous nous débattons tous avec le même problème et cherchons à trouver une solution qui soit bonne pour le Canada rural mais aussi vendable dans le Canada urbain.

M. Reimer : Comme je l'ai mentionné, nous avons exploré la nourriture, l'environnement et l'eau comme leviers pour arriver à convaincre. Nous en sommes encore au tout début de cette exploration. Nous pouvons citer des exemples où les citadins ont réagi favorablement, mais à ce stade je ne pense pas qu'il y ait de solution claire, autre que d'isoler des possibilités et de les explorer.

Le sénateur Mercer : Si vous trouvez la solution, veillez à nous en faire part.

La présidente : Monsieur Reimer, voudriez-vous terminer votre réponse au sénateur Mitchell?

M. Reimer : J'aimerais ajouter quelques mots concernant l'enseignement et l'apprentissage à distance. Nous nous sommes penchés sur ce domaine et avons été encouragés par les possibilités nouvelles en matière de télé-enseignement. Nous avons également été découragés par l'accès limité au service à large bande dans certaines régions. Pour être efficace, l'enseignement à distance requiert l'accès à large bande. Pour diverses raisons — certaines des petites localités sont toujours dépendantes du téléphone et ces options ne leur sont pas ouvertes, et les intéressés devraient s'établir dans des centres régionaux. Encore une fois, c'est tout le volet de la régionalisation qui intervient.

Nous avons constaté encore autre chose, soit que les gens vont utiliser les technologies nouvelles, mais souvent en conjonction avec des technologies traditionnelles, le téléphone, les bulletins

print media and so on. Part of it is to develop their confidence in the new technology. You know how if you are working with email even, you are loaded with spam. You have a whole set of additional things that you have to deal with, and much of it is enough to turn people off. It is a question of building their skill, but also their confidence in the use of the new media. What can I trust and what can I not trust? For that, they turn to the traditional forms like television, radio, their friends and magazines, for example.

These technologies are very useful, but the process by which they become integrated is not simply, here it is, use it. You have to see that there are supports for these other types of communication elements.

Senator Oliver: I was absolutely fascinated with the response that you gave, Mr. Apedaile, to a question from Senator Gustafson when you took a visionary look at agriculture. You said that one of the things that while we are looking at rural poverty; we ought to be looking at what other people in the area of agriculture and agricultural sciences are doing. We ought to be rethinking our traditional concept of the farm and farming. You said we have to look at what we have traditionally grown as farmers, and that today we are much more nutrition oriented. My impression is that today we can take a pill rather than eating the traditional foods that we have grown, such as the grapes and barleys and so on. Can you see the grain fields and the barley fields we have been producing for the last century being turned into big factories that are producing food substitutes?

Mr. Apedaile: I do not see the fields being turned into big factories; in a way, that is what they are now. We do not need much space to produce food substitutes.

One of the issues we think about on the Prairies is whether buffalo will roam again. Some of the production methods that we use now and the commodities we produce will move more and more into the luxury end of people's nutrition worldwide.

Senator Oliver: Please give us an example.

Mr. Apedaile: Well, certainly beef, for example. Beef is a very inefficient animal in transforming grains into human nutrition. Chicken is far better than a beef animal, but a chicken may not do as good a job with forage as a beef cow; I do not know.

The issue I heard over and over again in Chongqing a few weeks ago was that beef is a safe, nutritious and clean food because Chongqing, like many other Chinese concentrations of population, depends on pork as their primarily source of protein. Their pork is a scavenger industry; it is a recycling industry.

When I lived in Kathmandu, it bothered me to see that most of the pork being brought onto the market was being produced on the garbage heaps. Beef is seen as a clean food, but I do not think

d'affichage, les médias imprimés, etc. Il s'agit donc d'asseoir leur confiance dans les technologies nouvelles. Vous savez que si vous disposez du courrier électronique, vous êtes inondé de courriers poubelles. Vous êtes confronté à un ensemble de problèmes nouveaux qui suffisent souvent à rebuter les gens. Il s'agit donc de leur donner les compétences mais aussi d'asseoir leur confiance dans le nouveau média. À quoi puis-je me fier et de quoi dois-je me méfier? Pour cela, ils se tournent vers des formes traditionnelles comme la télévision, la radio, leurs amis et les magazines, par exemple.

Ces technologies sont très utiles, mais pour les intégrer il ne suffit pas de dire : les voilà, servez-vous-en. Il faut aussi des soutiens à ces autres types de moyens de communication.

Le sénateur Oliver : J'ai été absolument fasciné par la réponse que vous avez donnée, monsieur Apedaile, à une question du sénateur Gustafson lorsque vous avez jeté un regard visionnaire sur l'agriculture. Vous avez dit que, alors que notre sujet d'étude est la pauvreté rurale, nous devrions regarder ce que d'autres font dans le domaine de l'agriculture et des sciences agricoles. Nous devrions repenser notre conception traditionnelle de l'exploitation et de l'agriculture. Vous avez dit qu'aujourd'hui l'accent est mis davantage sur la nutrition, plutôt que sur la production traditionnelle. J'ai l'impression qu'aujourd'hui nous pourrions avaler une pilule plutôt que de manger les aliments traditionnels que nous cultivons, comme le blé et l'orge, etc. Pouvez-vous imaginer que les champs de blé et d'orge que nous avons cultivés au cours du dernier siècle se transforment en grosse usine fabricant des succédanés alimentaires?

M. Apedaile : Je n'imagine pas que les champs se transforment en grosses usines; c'est déjà ce qu'elles sont, d'une certaine façon. Nous n'avons pas besoin de beaucoup d'espace pour produire des substituts alimentaires.

L'une des questions que nous nous posons dans les Prairies, c'est si le bison va de nouveau y courir. Certaines des méthodes de production que nous utilisons aujourd'hui et des denrées que nous produisons vont migrer de plus en plus vers le côté luxe de la gamme alimentaire dans le monde.

Le sénateur Oliver : Donnez-nous un exemple, s'il vous plaît.

M. Apedaile : Eh bien, prenez le bœuf. Le bœuf est un animal qui transforme de manière très inefficiente le grain en viande de consommation. Le poulet est beaucoup plus efficient que le bœuf, sauf peut-être s'il mange du fourrage; je ne sais pas.

Lorsque j'étais à Chongqing il y a quelques semaines, on me vantait sans cesse le bœuf comme aliment salubre, nourrissant et propre, parce qu'à Chongqing, comme dans beaucoup d'autres agglomérations chinoises, la population dépend principalement du porc comme source de protéine. Là-bas, les porcs sont nourris avec des détritus; c'est une industrie de recyclage.

Lorsque je vivais à Katmandou, cela me gênait de voir que la plus grande partie du porc vendu sur le marché était élevée sur des tas d'immondices. Le bœuf est perçu comme un aliment sain, mais

it will ever be a mass food — although some of the things with cow and bull meat processing, can get into the fast-food industry.

One of the big items on the supermarket shelves in Chongqing is beef wrapped as we would wrap caramel candies. That type of beef can be purchased in bulk, and the people there scoop it up by the hundred kilograms. The beef is packaged in brightly coloured wrapping, just like a candy wrapper. It is slightly sugared and spiced, although the sugar taste is very different from the sugar we have in North America. The way the product was differentiated — like different brands and obviously many different candies — was around the spices that were combined with the beef. That was a pick-up, fast food thing that people could take on the bus with them or home or give to the kids at school or whatever. That is another concept.

I think that the form in which we now enjoy food will change. What we will enjoy will be more of a luxury. If you compare some of the fast foods that we eat, they bear no resemblance to what we used to eat at Sunday dinner after church.

Senator Oliver: In terms of rural poverty, which we are studying, how will this visionary change in farming helping the rural poverty issue?

Mr. Apedaile: The people in rural areas will not be producing food. Most of our rural economy is now a service economy at 75 per cent. The people who produce food in our rural economy now are a tiny minority. I do not think there will be much difference to that dimension of rural poverty. Other issues will be more important in dealing with poverty. They are fundamental economic issues I have alluded to before, like mobility of assets and education. Thirty per cent of our males in our 20-to-35-year cohort in Smoky Lake County in the last census had finished high school. Of those that had finished, less than 10 per cent went on to anything else that you could call post-secondary education. For our women, 90 per cent had finished high school, and of that 90 per cent, more than 35 per cent had post-secondary schooling of some type.

We have a totally different thing happening. The roads that I am responsible for in my division are primarily for commuting. The roads contribute to the material level of living of the rural households. They are for commuting — and mainly by women in small cars because they cannot afford big cars. The road also has to handle B trains, which is the headache and why I get calls from women who are trying to commute.

Senator Mahovlich: I am from Ontario where everything is so convenient and where there are schools and large cities. Do Ontario and Quebec have rural poverty like the Western and Eastern provinces?

je ne crois pas que ce soit jamais une nourriture de masse — encore que certaines parties de la carcasse de bœuf retirées dans les abattoirs puissent parvenir jusque dans la restauration rapide.

On trouve en grande quantité dans les rayons des supermarchés de Chongqing du bœuf enveloppé comme le sont chez nous les bonbons au caramel. On achète ce produit en vrac et les gens en ramènent chez eux des centaines de kilos. Le bœuf est emballé dans des papillotes aux couleurs vives, comme chez nous les bonbons. La viande est légèrement sucrée et épicée, encore que le goût du sucre soit très différent de celui de notre sucre nord-américain. La façon dont le produit est différencié — comme les différentes marques et évidemment les différentes sortes de bonbons — est en fonction des épices combinées avec le bœuf. C'est donc là un produit alimentaire à emporter que les gens prennent avec eux dans le bus ou chez eux ou donnent aux enfants pour l'école, tout ce que vous voudrez. C'est un autre concept.

Je pense que la forme sous laquelle nous absorbons aujourd'hui la nourriture va changer. Ce que nous apprécions sera davantage un luxe. Si vous comparez certains des produits prêts à manger d'aujourd'hui, ils n'ont guère de ressemblance avec ce que nous mangions au dîner du dimanche après l'église.

Le sénateur Oliver : Du point de vue de la pauvreté rurale, le sujet que nous étudions, en quoi cette mutation visionnaire de l'agriculture contribuera-t-elle à résoudre la pauvreté rurale?

M. Apedaile : La population rurale ne produira pas des aliments. Le secteur des services représente aujourd'hui 75 p. 100 de notre économie rurale. Ceux qui produisent de la nourriture dans notre économie rurale sont une infime minorité. Je ne pense pas que cela fera beaucoup de différence sur le plan de la pauvreté rurale. D'autres facteurs seront beaucoup plus importants à cet égard. Il y a les problèmes économiques fondamentaux que j'ai mentionnés, tels que l'immobilité des actifs et le manque d'éducation. Seuls 30 p. 100 des hommes de notre cohorte de 20 à 35 ans dans le comté de Smoky Lake ont terminé l'école secondaire, selon le dernier recensement. Parmi les finissants, seuls 10 p. 100 ont poursuivi des études dans une discipline méritant le qualificatif de postsecondaire. Chez les femmes, 90 p. 100 ont terminé l'école secondaire et sur ce nombre, plus de 35 p. 100 ont effectué des études postsecondaires d'une sorte ou d'une autre.

Il se produit quelque chose de totalement différent. Les routes dont je suis responsable dans mon secteur servent principalement aux déplacements pendulaires entre domicile et travail. Les routes contribuent au niveau de vie des ménages ruraux. Elles servent à la migration journalière — principalement celle des femmes dans des petites voitures car elles n'ont pas les moyens d'en acheter des grosses. Mais la route sert aussi à la circulation des trains routiers, ce qui pose problème et fait que je reçois des appels de femmes qui ont du mal à se rendre au travail.

Le sénateur Mahovlich : Je viens de l'Ontario où tout est tellement commode et où l'on trouve des écoles et des grandes villes. Est-ce que l'Ontario et le Québec connaissent la pauvreté rurale comme les provinces de l'Ouest et de l'Est?

Mr. Reimer: If you make comparisons at the formal level, the levels are as high as they are elsewhere, but the form is different. The statistics do not necessarily represent some of those issues. For example, in Quebec, I have been involved with a study that is looking at rural suicides and related issues, mostly among young men. They are extremely high by comparison to the rest of the country, they are extremely high in rural areas, and they are very high in remote areas. That also is a reflection of community or a society in trouble and is quite worrying.

The analysis in terms of looking at why that might be the case is tied very much to the transformation of the economy from a primary industry type of economy to an economy that offers very little for young men. Along the lines that Mr. Apedaile has mentioned, it is combined with low education and not going further in terms of education. I think that the suicide levels are a reflection of that as well.

Some of the most interesting research compares different communities based on the kind of cultural supports that they provide. This comes from Aboriginal communities, for example, and from work in British Columbia by Chandler, where he has been looking at the extent to which communities provide cultural activities, traditional languages, and whether they have celebrations around the culture. You see a tremendous difference in the communities that have cultural and community supports, and those that do not. He has a lovely graph that illustrates the higher the number of supports, the lower the suicide rates. There is something in that that is a lesson about the importance of the community's identity and the self-understanding of the community and the institutions around it that become very important for supporting and nurturing our young people.

Senator Gustafson: If you were to do one thing to alleviate rural poverty, what would you do? This committee becomes — and, should I say that it is one of the best committees on the Hill — very frustrated because this is such a big subject and there are so many facets to it as we hear different witnesses from across the country. If you were to do one thing, what would you do?

Mr. Reimer: Can I do two things?

Senator Gustafson: Yes; if the first one works.

Mr. Reimer: Two things at the same time, because on the one hand there is the question of the revitalization of the rural committee. On the other hand, there is the support necessary for those who are disenfranchised and who are marginalized as a result of some of the things that we are seeing and some of the things that may come down as you are trying to rebuild the rural economy. This is the question you asked me as we were out walking yesterday. It took me a long time to provide a half answer to it.

I do not have specific answers but I would look at the local social infrastructure to see where it is working — and part of our research is to identify places where it is working as a support network for people — and to see what the obstacles are to it being able to work and to address those. They may be around issues, as

M. Reimer : Si vous faites des comparaisons au niveau formel, les niveaux y sont aussi élevés qu'ailleurs, mais la forme est différente. Les statistiques ne traduisent pas nécessairement certaines réalités. Par exemple, au Québec, j'ai participé à une étude qui se penchait sur le suicide rural et des questions connexes, particulièrement chez les hommes jeunes. Leur taux de suicide est extrêmement élevé comparé au reste du pays Il est extrêmement élevé en milieu rural et extrêmement élevé dans les localités isolées. C'est aussi le reflet d'une communauté ou d'une société en difficulté et c'est très inquiétant.

Lorsqu'on analyse les causes, on voit que ce phénomène est très lié à la transformation de l'économie, qui est passée d'une économie de type industrie primaire à une économie qui offre très peu de choses aux jeunes hommes. Comme M. Apedaile l'a aussi mentionné, cela se combine à un faible niveau d'instruction et à l'absence d'études supérieures. Je pense que les taux de suicide sont également un reflet de cela.

Certaines des recherches les plus intéressantes comparent différentes collectivités sur la base des soutiens culturels qu'elles offrent. Ces recherches portent sur les collectivités autochtones, par exemple, comme le travail fait en Colombie-Britannique par Chandler, qui s'est penché sur la mesure dans laquelle les collectivités offrent des activités culturelles, l'enseignement des langues traditionnelles, des célébrations autour de la culture. On constate une énorme différence entre les collectivités qui ont des soutiens culturels et communautaires et celles qui n'en ont pas. Il a un joli diagramme qui montre que plus le nombre des soutiens est grand, plus faible est le taux de suicide. Il y a là une leçon à tirer sur l'importance de l'identité collective, de la connaissance de soi de la collectivité et des institutions correspondantes qui jouent un très grand rôle sur le plan du soutien et de l'accompagnement moral de nos jeunes.

Le sénateur Gustafson : Si vous deviez faire une chose pour soulager la pauvreté rurale, laquelle serait-ce? Notre comité — et je dois dire que c'est l'un des meilleurs comités de la Colline — devient très frustré parce que c'est un si vaste sujet, qui comporte tant de facettes que mettent en évidence les divers témoins que nous entendons à travers le pays. Si vous deviez faire une seule chose, que feriez-vous?

M. Reimer : Puis-je faire deux choses?

Le sénateur Gustafson : Oui, si la première donne des résultats.

M. Reimer : Deux choses en même temps, car d'une part il y a la question de la revitalisation de la communauté rurale et, d'autre part, il y a le soutien nécessaire à ceux qui sont aliénés et marginalisés du fait de conditions qui existent déjà et d'autres qui pourraient apparaître lorsqu'on cherchera à reconstruire l'économie rurale. C'est la question que vous m'avez posée pendant notre promenade hier soir. Il m'a fallu longtemps pour vous donner une demi-réponse.

Je n'ai pas de solution précise mais je regarderais l'infrastructure sociale locale pour voir où elle marche — et une partie de notre recherche consiste à déterminer où elle fournit un réseau de soutien aux gens — et voir quels sont les obstacles à son fonctionnement afin d'y remédier. Ces obstacles peuvent tenir

I mentioned, of transportation, the local organization, the use of the facilities that are there — what we call social capital — and the use of institutions that are available and not being used. How can we free up those institutions and how can we make it possible for people to meet, to get together and to do that part of it?

On the other side, in terms of the economy, I am less well equipped to answer that one; I am sure Mr. Apedaile will be able to give a more satisfying response. Certainly around the issue of the rural urban alliances, the exploration of relationships that open up opportunities for both urban and rural people would be a direction in which I would go, and am going in some respects from a research point of view.

Senator Gustafson: I want to make one comment. Reference was given to the male population not staying in school, and in my mind, there are several reasons for that. First, they make very good money in other industries, like the oil industry and, in Ottawa here, the building of skyscrapers; however, they are very hard jobs. It is not easy to work in 20 degrees below zero conditions covered in oil. Our male population is faced with that challenge. You mentioned the B-train drivers. There are quite a few ladies that are starting to drive trucks, but if you watch here even in Ottawa, the construction workers — and I see them out there sometimes early in the morning — they start at seven o'clock. It is cold and it is no fun. Some of the male population is opting out; they are saying it is too tough. It is the same thing with farm labour. Come spring, we expect them to work 16 hours a day and produce and then come July they are told "Well, take a holiday. We do not need you." Come harvest, it is the same thing. Run the combine 18 hours a day, but come November, take a holiday.

Mr. Reimer: May I respond? This is an example of the question related to the previous question about the difference between the different parts of the country. In Abitibi-Témiscamingue, where the suicide rates are high, the jobs are not hard, they are just not here; or if they are there, they are jobs that are, for example, in the service industry which are not the kind of jobs that the young males are equipped to do. The young men in that area do not think about jobs in the service industry because they are filled with stories about men who work in the bush.

It is a different forum producing a similar kind of result with respect to education, for example.

Mr. Apedaile: I am glad for the question because I have a wrap-up comment, a point I wanted to emphasize and Senator Gustafson has provided me the opportunity to do so.

Yes, we want to help the rural poor cope. Yes, we want to alleviate rural poverty. We do that quite well with our national standards and our social safety nets.

By and large, the point I make in my written presentation, Senator Gustafson, is that our national social safety nets, like old age security, employment insurance and other types of transfers, let us just call them transfers, have matched the decline in rural

comme je l'ai mentionné, au transport, à l'organisation locale, à l'utilisation des installations existantes — ce que nous appelons le capital social — et la non-utilisation des institutions disponibles. Comment peut-on libérer ces institutions et comment faire en sorte que les gens puissent se réunir et se rencontrer?

Pour ce qui est de l'autre volet, celui de l'économie, je suis moins équipé pour répondre; je suis sûr que M. Apedaile pourra vous donner une réponse plus satisfaisante. La direction dans laquelle j'irais, et dans laquelle je vais dans une certaine mesure avec mes recherches, c'est celle des alliances rurales-urbaines, l'exploration de relations qui peuvent ouvrir des possibilités tant aux citadins qu'aux ruraux.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais faire une remarque. On a parlé du fait que la population masculine décroche de l'école et il y a, à mon avis, plusieurs raisons à cela. Premièrement, ils gagnent de bons salaires dans d'autres industries, comme celle du pétrole et, ici à Ottawa, la construction de grattes-ciels; cependant, ce sont des travaux très rudes. Il n'est pas facile de travailler par 20 degrés sous zéro couvert de pétrole. C'est donc la difficulté que connaît notre population masculine. Vous avez mentionné les conducteurs de trains routiers. Il y a pas mal de femmes qui se mettent à conduire des camions, mais si vous regardez autour de vous, même ici à Ottawa, les ouvriers du bâtiment — et je les vois parfois dehors tôt le matin — commencent à 7 heures. Il fait froid et ce n'est pas drôle. Une partie de cette population masculine laisse tomber, disant que c'est trop dur. C'est la même chose avec la main-d'œuvre agricole. Lorsque le printemps arrive, on s'attend à ce qu'ils travaillent 16 heures par jour et produisent, puis une fois arrivé le mois de juillet, on leur dit « Eh bien, prenez des vacances. Nous n'avons plus besoin de vous ». Lorsque vient le temps de la moisson, c'est de nouveau la même chose. Conduisez la moissonneuse-batteuse 18 heures par jour, et en novembre, allez-vous-en.

M. Reimer : Puis-je répondre? C'est un exemple, et cela nous ramène à la question antérieure, celle de la différence entre les régions du pays. En Abitibi-Témiscamingue, où le taux de suicide est si élevé, ce n'est pas que le travail soit dur, il n'y en a pas; ou bien, s'il y en a, ce sont des emplois dans l'industrie des services, pas le genre de travail que les hommes jeunes sont équipés pour faire. Les jeunes hommes dans cette région ne songent même pas à des postes dans le secteur des services, car ils ont la tête remplie des histoires d'hommes qui travaillent dans le bois.

C'est un forum différent qui produit un résultat similaire sur le plan de l'éducation, par exemple.

M. Apedaile : Je suis heureux de la question car j'ai un mot de conclusion, un aspect que je voulais souligner et le sénateur Gustafson me donne l'occasion de le faire.

Oui, il faut aider les ruraux démunis à s'en sortir. Oui, nous voulons soulager la pauvreté rurale. Nous le faisons très bien avec nos normes nationales et nos filets de sécurité sociale.

Dans l'ensemble, je fais ressortir dans mon mémoire, sénateur Gustafson, que nos filets de sécurité nationaux, comme la pension de vieillesse, l'assurance-emploi et d'autres types de transfert — appelons tout cela des transferts — ont suivi le déclin des revenus

incomes over recent years. Dr. Bollman gave you the graphs on that subject. However, to me, the issue is not about alleviation or coping. To me the issue is that we must reduce the severity and breadth of poverty. If through our policies, as I have seen in other countries, we come 20 years later and find that the severity of poverty is worse and more people are in poverty, then we have policy failure.

We really need to invest in new governance models. We maybe even have to start talking about the relevance of the provincial construct in our federation; we certainly need to invest in rural municipal governance. In my view, our democratic practices are not up to snuff in rural Canada; our leadership layer is extremely thin. We have experienced now more than half a century of out-migration with depopulation consequences.

We need to do a lot of work to improve how we govern locally so that we can encourage and get the local initiative that is needed, even for small populations to be successful. I am reminded of a policy in a small, rural government in Japan that I worked with for five years, where they finance every year a study tour for 10 women, mostly in Europe, but somewhere else in the world, and they set up the content of the study tour. The reason is that in Japan the emancipation of women is more of an issue than here. That leadership in that community wants to progressively year by year open the vision about what is possible, and opening it through the women to create the leadership that is needed among women in that community.

The same thing applies to men, and certainly to youth. We do not have enough youth corps-type exchange programs. We do not have enough investment in rural governance and rural leadership. It is not because these people will stay and be locked in or we want them to be locked in because we do not, but because that leadership provides that integrity between the rural and metro fortunes in the country.

The last point on that theme, Madam Chairman, is that a rapidly growing number and predominance of our rural poor are Aboriginal and Metis. We are having a great difficulty engaging with Aboriginal and Metis leaders in our non-Aboriginal and non-Metis communities. Politically it is awfully difficult. We really need some breakthrough on how we start to be able to work together to build these kinds of measures that I have been talking about today, Senator Gustafson.

Senator Gustafson: I want to say that I for one appreciate the very positive approach you take to solutions and I thank you for that approach.

The Chairman: I want to thank you both for coming here. You have been marvellous witnesses because you have thought a great deal about what we are about to embark on, and certainly gave us a lot of good advice and direction in terms of the opportunities. I am glad you raised that final issue because it has not been raised

ruraux ces dernières années. M. Bollman vous a donné les diagrammes à ce sujet. Cependant, à mes yeux, il ne s'agit pas d'atténuer ou de supporter. Il s'agit de réduire la profondeur et l'amplitude de la pauvreté. Si nous suivons des politiques et si, comme je l'ai vu dans d'autres pays, nous arrivons 20 ans plus tard et constatons que la profondeur de la pauvreté est pire et qu'il y a davantage de pauvres, alors nous avons une défaillance de la politique.

Il faut réellement investir dans de nouveaux modèles de gouvernance. Peut-être faudra-t-il même commencer à parler de la pertinence de la structure provinciale dans notre fédération; il nous faut certainement investir dans la gouvernance municipale rurale. À mon avis, nos pratiques démocratiques laissent à désirer dans le Canada rural, notre strate dirigeante est extrêmement mince. Nous voyons les effets de plus d'un demi-siècle d'exode rural qui se traduit par une dépopulation.

Il faut beaucoup travailler à améliorer la gouvernance locale de façon à encourager et susciter l'initiative dont même de petites populations ont besoin pour réussir. Cela me rappelle une politique suivie par une petite municipalité rurale du Japon avec laquelle j'ai travaillé pendant cinq ans, et qui organise et finance chaque année un voyage d'études pour dix femmes, principalement en Europe mais aussi ailleurs dans le monde. La raison en est qu'au Japon l'émancipation des femmes est davantage un problème qu'ici. Les leaders de cette communauté veulent, progressivement, année après année, ouvrir la vision de ce qui est possible, et l'ouvrir à travers les femmes de façon à susciter chez les femmes le leadership dont cette communauté a besoin.

La même chose vaut pour les hommes, et certainement pour les jeunes. Nous n'avons pas assez de programmes d'échange de type Corps de la jeunesse. Nous n'investissons pas assez dans la gouvernance rurale et le leadership rural. Ce n'est pas que ces gens vont rester sur place et enfermés ou que nous voulions les enfermer, car ce n'est pas le cas, mais parce que c'est le leadership qui apporte l'égalisation des chances entre les campagnes et les villes dans ce pays.

Le dernier point sur ce thème, madame la présidente, est qu'une proportion croissante et dominante de nos pauvres ruraux sont des Autochtones et des Métis. Nous avons beaucoup de difficulté à dialoguer avec les dirigeants autochtones et métis dans nos collectivités non autochtones et non métisses. Politiquement, c'est terriblement difficile. Il faut réellement effectuer une percée à cet égard pour apprendre à travailler ensemble à la mise en place du genre de mesures dont j'ai parlé aujourd'hui, sénateur Gustafson.

Le sénateur Gustafson : Je tiens à dire que, pour ma part, j'apprécie l'approche très positive des problèmes que vous adoptée et je vous en remercie.

La présidente : Je vous remercie tous deux de votre comparution. Vous avez été des témoins merveilleux car vous avez beaucoup réfléchi au sujet qui nous occupe et vous nous avez certainement donné quantité de bons conseils et esquissé des pistes d'action intéressantes. Je suis heureuse que vous ayez

within our hearings to any degree, and that is the inclusion of our Aboriginal people in this rural issue because it is significant. You have made a very fine contribution to our hearings.

Mr. Apedaile: We are grateful that you are interested in our life's work.

The committee continued in camera.

abordé ce dernier aspect, qui ne l'avait pas encore été vraiment dans nos audiences, soit l'inclusion de nos Autochtones dans cette problématique rurale. Vous avez apporté une précieuse contribution à nos travaux.

M. Apedaile : Nous sommes reconnaissants que vous vous intéressiez au travail de toute notre vie.

La comité poursuit ses travaux à huis clos.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Poste-payé
Lettermail / Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 31, 2006

As an individual:

Harry Cummings, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph;

Anthony Fuller, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

Tuesday, November 7, 2006

C.D. Howe Institute:

Finn Poschmann, Director of Research.

As an individual:

Michael Goldberg, Chair, First Call: BC Child and Youth Coalition (by video conference).

Thursday, November 9, 2006

As an individual:

Peter Apedaile, Professor Emeritus, Department of Rural Economy, University of Alberta;

Bill Reimer, Professor, Department of Sociology and Anthropology, Concordia University.

TÉMOINS

Le mardi 31 octobre 2006

À titre personnel:

Harry Cummings, professeur, École de design environnemental de développement rural, Université de Guelph;

Anthony Fuller, professeur, École de design environnemental et développement rural, Université de Guelph.

Le mardi 7 novembre 2006

Institut C.D. Howe:

Finn Poschmann, directeur de la recherche.

À titre personnel:

Michael Goldberg, président, First Call: BC Child and Yo Coalition (par videoconférence).

Le jeudi 9 novembre 2006

À titre personnel:

Peter Apedaile, professeur émérite, Département de l'écono rurale, Université de l'Alberta;

Bill Reimer, professeur, Département de sociologie anthropologie, Université Concordia.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government
Publications



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, November 21, 2006
Thursday, November 23, 2006

Issue No. 11

Twelfth and thirteenth meetings on:

Rural poverty in Canada

INCLUDING:
THE FOURTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget authorization 2006-07 for the special study on the present state and future of agriculture and forestry in Canada)

THE FIFTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget authorization 2006-07 for the special study on rural poverty in Canada)

WITNESSES:
(*See back cover*)

4300-44311

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 21 novembre 2006
Le jeudi 23 novembre 2006

Fascicule n° 11

Douzième et treizième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

Y COMPRIS :
LE QUATRIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(L'autorisation budgétaire 2006-2007 pour l'étude spéciale sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada

LE CINQUIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(L'autorisation budgétaire 2006-2007 pour l'étude spéciale sur la pauvreté rurale au Canada)

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck
Christensen
* Hays
(or Fraser)
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck
Christensen
* Hays
(ou Fraser)
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 21, 2006
(24)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:45 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Segal and Tkachuk (8).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Jean-Denis Fréchette, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

David Freshwater, Professor and Director of Graduate Studies for Agricultural Economics, University of Kentucky;

Donald Reid, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

Messrs. Freshwater and Reid each made a statement and together answered questions.

At 8:13 p.m., the committee suspended.

At 8:59 p.m., the committee resumed.

At 10:07 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 23, 2006
(25)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:06 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (9).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 21 novembre 2006
(24)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 45, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mithcell, Oliver, Segal et Tkachuk (8).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon et Jean-Denis Fréchette, analystes, Service de l'information et de la recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule nº 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

David Freshwater, professeur et directeur des études supérieures pour l'économie agricole, Université du Kentucky;

Donald Reid, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph.

MM. Freshwater et Reid font chacun un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 20 h 13, le comité suspend ses travaux.

À 20 h 59, le comité reprend ses travaux.

À 22 h 7, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 23 novembre 2006
(25)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 6, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (9).

Également présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service de l'information et de la recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESS:

As an individual:

Diane Martz, Research Manager, Prairie Women's Health Centre of Excellence.

Ms. Martz made a statement and responded to questions.

At 10:28 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule nº 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Diane Martz, chef de groupe de recherche, Le centre d'excellence pour la santé des femmes — région des Prairies.

Mme Martz fait un exposé et répond ensuite aux questions.

À 10 h 28, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, November 23, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to present its

FOURTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN

Chair

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Votre Comité, autorisé par le Sénat le mercredi 26 avril 2006 à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services de conseillers juridiques et techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire aux fins de son étude.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN

Chair

STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

PRESENT STATE AND FUTURE OF AGRICULTURE AND FORESTRY IN CANADA

APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, April 26, 2006:

The Honourable Senator Fairbairn, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Fraser:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada;

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than March 31, 2007.

After debate,
The question being put on the motion, it was adopted.

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

L'ÉTAT ACTUEL ET LES PERSPECTIVES D'AVENIR DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS AU CANADA

DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 26 avril 2006 :

L'honorable sénateur Fairbairn, C.P., propose, appuyée par l'honorable sénateur Fraser,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question par le Comité au cours de la première session de la trente-huitième législature soient déférés au Comité;

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 31 mars 2007.

Après débat,
La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	$ 6,000
Transportation and Communications	300
All Other Expenditures	2,000
TOTAL	$ 8,300

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on Tuesday, September 26, 2006.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date

Joyce Fairbairn, Senator
Chair, Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry

Date

George J. Furey, Senator
Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	6 000 $
Transports et communications	300
Autres dépenses	2 000
TOTAL	8 300 $

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts le mardi 26 septembre 2006.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

Joyce Fairbairn, sénateur
Présidente du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts

Date

George J. Furey, sénateur
Président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration

STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

PRESENT STATE AND FUTURE OF AGRICULTURE AND FORESTRY IN CANADA

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES		
Working Meal s (0415)		
15 working lunches / dinner @ $400	$ 6,000	
Sub-total		**$ 6,000**
TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS		
Telecommunications (0223)	$ 300	
Sub-total		**$ 300**
ALL OTHER EXPENDITURES		
Postage, courier services (0261)	$ 700	
Stationery, book and periodicals (0702)	300	
Miscellaneous contingencies (0799)	1,000	
Sub-total		**$ 2,000**
TOTAL		**$ 8,300**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate — Date

Hélène Lavoie, Director of Finance — Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS**

**L'ÉTAT ACTUEL ET LES PERSPECTIVES D'AVENIR DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS AU CANADA**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES		
Repas de travail (0415)		
15 repas de travail @ 400 $	6 000 $	
Sous-total		**6 000 $**
TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS		
Télécommunications (0223)	300 $	
Sous-total		**300 $**
AUTRES DÉPENSES		
Postage et service de courrier (0261)	700 $	
Achat de livres et périodiques (0702)	300	
Divers (0799)	1 000	
Sous-total		**2 000 $**
TOTAL		**8 300 $**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités — Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances — Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, November 23, 2006

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Agriculture and Forestry for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2007 for the purpose of its Special Study on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada, as authorized by the Senate on Wednesday, April 26, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	$	6,000
Transport and Communications		300
Other Expenditures		2,000
Total	$	8,300

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2007 aux fins de leur Étude spéciale sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 16 avril 2006. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	8 000 $
Transports et communications	300
Autres dépenses	2 000
Total	8 300 $

Respectueusement soumis,

Thursday, November 23, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to present its

FIFTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on May 16, 2006, to examine and report on rural poverty in Canada, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place within Canada and to travel inside Canada for the purpose of such study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules,* the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Votre Comité a été autorisé par le Sénat le 16 mai 2006 à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services de conseillers juridiques et techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire ainsi que la permission de se déplacer d'un lieu à l'autre au Canada et de voyager à l'intérieur du Canada aux fins de son étude.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat,* le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN

Chair

STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

RURAL POVERTY IN CANADA

APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, May 16, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Di Nino:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to examine and report on rural poverty in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to:

(*a*) examine the dimension and depth of rural poverty in Canada;

(*b*) conduct an assessment of Canada's comparative standing in this area, relative to other OECD countries;

(*c*) examine the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians;

(*d*) provide recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity for rural Canadians; and

That the Committee submit its final report no later than April 30, 2007.

After debate,
The question being put on the motion, it was adopted.

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

LA PAUVRETÉ RURALE AU CANADA

DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 16 mai 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Di Nino,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. En particulier, le Comité sera autorisé à :

a) examiner l'étendue et l'importance de la pauvreté rurale au Canada;

b) évaluer la situation relative du Canada à ce chapitre par rapport à d'autres pays de l'OCDE;

c) examiner les principales causes de la diminution des débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;

d) recommander des mesures en vue de réduire la pauvreté rurale et d'élargir les débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;

Que le Comité remette son rapport final au plus tard le 30 avril 2007.

Après débat,
La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	$ 138,285
Transportation and Communications	299,460
All Other Expenditures	33,000
TOTAL	$ 470,745

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on Tuesday, October 3, 2006.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date

Joyce Fairbairn, Senator
Chair, Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry

Date

George J. Furey, Senator
Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	138 285 $
Transports et communications	299 460
Autres dépenses	33 000
TOTAL	470 745 $

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts le mardi 3 octobre 2006.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

Joyce Fairbairn, sénateur
Présidente du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts

Date

George J. Furey, sénateur
Président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration

STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

RURAL POVERTY IN CANADA

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Western Canada			
1. Communications consultant			
(5 days @ $3,500)		$ 17,500	
2. Reporting and Transcribing Services			
(5 days @ $2,500)		12,500	
3. Translation and Interpretation Services			
Prince George (1 day @ $4,620)	$ 4,620		
Lethbridge (2 days @ $4,755)	9,510		
North Battleford (1 day @ $7,215)	7,215		
Dauphin (1 day @ $5,460)	5,460		
		26,805	
			$ 56,805
Eastern Canada			
1. Communications consultant			
(5 days @ $3,500)		17,500	
2. Reporting and Transcribing Services			
(5 days @ $2,500)		12,500	
3. Translation and Interpretation Services			
Nova Scotia (1 day @ $3,780)	3,780		
Prince Edward Island (1 day @ $3,780)	3,780		
New Brunswick (2 days @ $3,150)	6,300		
Newfoundland and Labrador (1 day @ $5,670)	5,670		
		19,530	
			49,530
Ontario			
1. Reporting and Transcribing Services			
(1 day @ $3,500)		3,500	
2. Translation and Interpretation Services			
(1 day @ $4,725)		4,725	
			8,225
Quebec			
1. Reporting and Transcribing Services			
(1 day @ $3,500)		3,500	
2. Translation and Interpretation Services			
(1 day @ $4,725)		4,725	
			8,225
Working Meals			
Working breakfasts (20 @ $100)		2,000	
Working dinners (20 @ $425)		8,500	
			10,500
Research			5,000
Sub-total			**$ 138,285**

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Travel Expenses

For public hearings and fact finding in Prince George, B.C.; Lethbridge, AB; North Battleford, SK; Dauphin, MB; NS; P.E.I.; NB; Deer Lake, NFLD; Charlevoix, QC and Timiskaming, ON — 11 senators,1 clerk, 1 assistant, 2 analysts, 1 stenographer and 3 interpreters (19 individuals)

Western Canada

1. Senators' Per Diem			
Breakfasts (5 days @ $12.50)(11 senators)	$ 690		
Dinners (3 days @ $33.60)(11 senators)	1,110		
Incidentals (6 days @ $17.30)(11 senators)	1,140		
		$ 2,940	
2. Senators' Accommodations			
Prince George (2 days @ $175)(11senators)	3,850		
Lethbridge (1 day @ $175)(11 senators)	1,925		
North Battleford (1 day @ $175)(11 senators)	1,925		
Dauphin (1 day @ $175)(11 senators)	1,925		
		9,625	
3. Senators' Transportation			
(11 senators @ $3,600)		39,600	
4. Staff Per Diem			
Breakfasts (5 days @ $12.50)(8 staff)	500		
Dinners (3 days @ $33.60)(8 staff)	805		
Incidentals (6 days @ $17.30)(8 staff)	830		
		2,135	
5. Staff Accommodations			
Prince George (2 days @ $175)(8 staff)	2,800		
Lethbridge (1 day @ $175)(8 staff)	1,400		
North Battleford (1 day @ $175)(8 staff)	1,400		
Dauphin (1 day @ $175) (8 staff)	1,400		
		7,000	
6. Staff Transportation			
(8 staff @ $2,250)		18,000	
7. Air Transportation			
Chartered flight		60,000	
8. Ground Transportation			
Prince George (1 days @ $1,200)	1,200		
Lethbridge (2 days @ $1,000)	2,000		
North Battleford (1 day @ $1,000)	1,000		
Dauphin (1 day @ $1,500)	1,500		
		5,700	
9. Travel Working Meals			
Working lunches (5 @ $500)	2,500		
Working dinners (3 @ $700)	2,100		
		4,600	
10. Room Rental			
Prince George (1 day @ $500)	500		
Lethbridge (2 days @ $500)	1,000		
North Battleford (1 day @ $500)	500		
Dauphin (1 day @ $500)	500		
		2,500	
			$ 152,100

Eastern Canada

1. Senators' Per Diem			
Breakfasts (5 days @ $12.50)(11 senators)	$ 690		
Dinners (3 days @ $33.60)(11 senators)	1,110		
Incidentals (6 days @ $17.30)(11 senators)	1,140		
		$ 2,940	
2. Senators' Accommodations			
Nova Scotia (1 day @ $175)(11senators)	1,925		
Prince Edward Island (1 day @ $175)(11 senators)	1,925		
New Brunswick (2 days @ $175)(11 senators)	3,850		
Newfoundland (1 day @ $175)(11 senators)	1,925		
		9,625	
3. Senators' Transportation			
(11 senators @ $2,500)		27,500	
4. Staff Per Diem			
Breakfasts (5 days @ $12.50)(8 staff)	500		
Dinners (3 days @ $33.60)(8 staff)	805		
Incidentals (6 days @ $17.30)(8 staff)	830		
		2,135	
5. Staff Accommodations			
Nova Scotia (1 day @ $175)(8 staff)	1,400		
Prince Edward Island (1 day @ $175)(8 staff)	1,400		
New Brunswick (2 days @ $175)(8 staff)	2,800		
Newfoundland (1 day @ $175) (8 staff)	1,400		
		7,000	
6. Staff Transportation			
(8 staff @ $2,000)		16,000	
7. Air Transportation			
Chartered flights		32,000	
8. Ground Transportation			
Nova Scotia (1 day @ $1,200)	1,200		
Prince Edward Island (1 day @ $1,500)	1,500		
New Brunswick (2 days @ $1,500)	3,000		
Newfoundland (1 day @ $1,500)	1,500		
		7,200	
9. Travel Working Meals			
Working lunches (5 @ $500)	2,500		
Working dinners (3 @ $700)	2,100		
		4,600	
10. Room Rental			
Nova Scotia (1 day @ $500)	500		
Prince Edward Island (1 day @ $500)	500		
New Brunswick (2 days @ $500)	1,000		
Newfoundland (1 day @ $500)	500		
		2,500	
			$ 111,500

Ontario

1. Air Transportation			
Chartered flight		13,670	
2. Ground Transportation			
(1 day @ $1,000)		1,000	
3. Travel Working Meals			
Working lunch (1 @ $500)	500		
Working dinner (1 @ $700)	700		
		1,200	
4. Room Rental			
(1 day @ $500)		500	
			$ 16,370

Quebec			
1. Air Transportation			
Chartered flight		$ 16,790	
2. Ground Transportation			
(1 day @ $1,000)		1,000	
3. Travel Working Meals			
Working lunch (1 @ $500)	$ 500		
Working dinner (1 @ $700)	700		
		1,200	
4. Room Rental			
(1 day @ $500)		500	
			$ 19,490
Sub-total			**$ 299,460**
ALL OTHER EXPENDITURES			
Western Canada			
1. Advertising		10,500	
2. Miscellaneous expenses			
(5 days @ $500)		2,500	
			13,000
Eastern Canada			
1. Advertising		10,500	
2. Miscellaneous expenses			
(5 days @ $500)		2,500	
			13,000
Ontario			
1. Advertising		2,500	
2. Miscellaneous expenses			
(1 day @ $500)		500	
			3,000
Quebec			
1. Advertising		2,500	
2. Miscellaneous expenses			
(1 day @ $500)		500	
			3,000
Stationery, book and periodicals			300
Courier charges			700
Sub-total			**$ 33,000**
TOTAL			**$ 470,745**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate — Date

Hélène Lavoie, Director of Finance — Date

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

LA PAUVRETÉ RURALE AU CANADA

EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

L'ouest canadien			
1. Consultant en communications			
(5 jours @ 3 500 $)		17 500 $	
2. Services de compte rendu et de transcription			
(5 jours @ 2 500 $)		12 500	
3. Services de traduction et d'interprétation			
Prince George (1 jour @ 4 620 $)	4 620 $		
Lethbridge (2 jours @ 4 755 $)	9 510		
North Battleford (1 jour @ 7 215 $)	7 215		
Dauphin (1 jour @ 5 460 $)	5 460		
		26 805	
			56 805 $
L'est canadien			
1. Consultant en communications			
(5 jours @ 3 500 $)		17 500	
2. Services de compte rendu et de transcription			
(5 jours @ 2 500 $)		12 500	
3. Services de traduction et d'interprétation			
Nouvelle-Écosse (1 jour @ 3 780 $)	3 780		
Île du Prince-Édouard (1 jour @ 3 780 $)	3 780		
Nouveau Brunswick (2 jours @ 3 150 $)	6 300		
Terre-Neuve-et-Labrador (1 jour @ 5 670 $)	5 670		
		19 530	
			49 530
Ontario			
1. Services de compte rendu et de transcription			
(1 jour @ 3 500 $)		3 500	
2. Services de traduction et d'interprétation			
(1 jour @ 4 725 $)		4 725	
			8 225
Québec			
1. Services de compte rendu et de transcription			
(1 jour @ 3 500 $)		3 500	
2. Services de traduction et d'interprétation			
(1 jour @ 4 725 $)		4 725	
			8 225
Repas de travail			
Petit déjeuner de travail (20 @ 100 $)		2 000	
Dîner de travail (20 @ 425 $)		8 500	
			10 500
Recherche			5 000
Sous-total			**138 285 $**

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Frais de déplacement

Pour les réunions publiques et mission d'étude en Prince George, CB; Lethbridge, AB; North Battleford, SK; Dauphin, MB; NÉ; IPE; NB; Deer Lake, TN; Timiskaming, ON et Charlevoix, QC — 11 sénateurs, 1 greffier, 1 adjointe, 2 analystes, 1 sténographe et 3 interprètes (19 individus)

L'ouest canadien

1. Indemnité journalière des sénateurs			
Petits déjeuner (5 jours @ 12,50 $)(11 sénateurs)	690 $		
Dîners (3 jours @ 33,60 $)(11 sénateurs)	1 110		
Faux frais (6 jours @ 17,30 $)(11 sénateurs)	1 140		
		2 940 $	
2. Hébergements pour les sénateurs			
Prince George (2 jours @ 175 $)(11 sénateurs)	3 850		
Lethbridge (1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925		
North Battleford (1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925		
Dauphin (1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925		
		9 625	
3. Transport pour les sénateurs			
(11 sénateurs @ 3 600 $)		39 600	
4. Indemnité journalière du personnel			
Petits déjeuner (5 jours @ 12 50 $)(8 individus)	500		
Dîners (3 jours @ 33 60 $)(8 individus)	805		
Faux frais (6 jours @ 17 30 $)(8 individus)	830		
		2 135	
5. Hébergements pour le personnel			
Prince George (2 jours @ 175 $)(8 individus)	2 800		
Lethbridge (1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400		
North Battleford (1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400		
Dauphin (1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400		
		7 000	
6. Transport pour le personnel			
(8 individus @ 2 250 $)		18 000	
7. Transport aérien			
Vol affrété		60 000	
8. Transport terrestre			
Prince George (1 jour @ 1 200 $)	1 200		
Lethbridge (2 jours @ 1 000 $)	2 000		
North Battleford (1 jour @ 1 000 $)	1 000		
Dauphin (1 jour @ 1 500 $)	1 500		
		5 700	
9. Repas de travail en voyage			
Déjeuners de travail (5 @ 500 $)	2 500		
Dîners de travail (3 @ 700 $)	2 100		
		4 600	
10. Location de pièce			
Prince George (1 jour @ 500 $)	500		
Lethbridge (2 jours @ 500 $)	1 000		
North Battleford (1 jour @ 500 $)	500		
Dauphin (1 jour @ 500 $)	500		
		2 500	
			152 100 $

L'est canadien

1. Indemnité journalière des sénateurs		
Petits déjeuner (5 jours @ 12,50 $)(11 sénateurs)	690 $	
Dîners (3 jours @ 33,60 $)(11 sénateurs)	1 110	
Faux frais (6 jours @ 17,30 $)(11 sénateurs)	1 140	
		2 940 $
2. Hébergements pour les sénateurs		
Nouvelle-Écosse		
(1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925	
Île du Prince-Édouard		
(1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925	
Nouveau Brunswick		
(2 jours @ 175 $)(11 sénateurs)	3 850	
Terre-Neuve-et-Labrador		
(1 jour @ 175 $)(11 sénateurs)	1 925	
		9 625
3. Transport pour les sénateurs		
(11 sénateurs @ 2 500 $)		27 500
4. Indemnité journalière du personnel		
Petits déjeuner (5 jours @ 12 50 $)(8 individus)	500	
Dîners (3 jours @ 33 60 $)(8 individus)	805	
Faux frais (6 jours @ 17 30 $)(8 individus)	830	
		2 135
5. Hébergements pour le personnel		
Nouvelle-Écosse		
(1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400	
Île du Prince-Édouard		
(1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400	
Nouveau Brunswick		
(2 jours @ 175 $)(8 individus)	2 800	
Terre-Neuve-et-Labrador		
(1 jour @ 175 $)(8 individus)	1 400	
		7 000
6. Transport pour le personnel		
(8 individus @ 2 000 $)		16 000
7. Transport aérien		
Vol affrété		32 000
8. Transport terrestre		
Nouvelle-Écosse (1 jour @ 1 200 $)	1 200	
Île du Prince-Édouard (1 jour @ 1 500 $)	1 500	
Nouveau Brunswick (2 jours @ 1 500 $)	3 000	
Terre-Neuve-et-Labrador (1 jour @ 1 500 $)	1 500	
		7 200
9. Repas de travail en voyage		
Déjeuners de travail (5 @ 500 $)	2 500	
Dîners de travail (3 @ 700 $)	2 100	
		4 600
10. Location de pièce		
Nouvelle-Écosse (1 jour @ 500 $)	500	
Île du Prince-Édouard (1 jour @ 500 $)	500	
Nouveau Brunswick (2 jours @ 500 $)	1 000	
Terre-Neuve-et-Labrador (1 jour @ 500 $)	500	
		2 500
		111 500 $

Ontario			
1. Transport aérien			
Vol affrété		13 670 $	
2. Transport terrestre			
(1 jour @ 1 000 $)		1 000	
3. Repas de travail en voyage			
Déjeuners de travail (1 @ 500 $)	500 $		
Dîners de travail (1 @ 700 $)	700		
		1 200	
4. Location de pièce			
(1 jour @ 500 $)		500	
			16 370 $
Québec			
1. Transport aérien			
Vol affrété		16 790	
2. Transport terrestre			
(1 jour @ 1 000 $)		1 000	
3. Repas de travail en voyage			
Déjeuners de travail (1 @ 500 $)	500		
Dîners de travail (1 @ 700 $)	700		
		1 200	
4. Location de pièce			
(1 jour @ 500 $)		500	
			19 490
Sous-total			**299 460 $**
AUTRES DÉPENSES			
L'ouest canadien			
1. Publicité		10 500 $	
2. Charges diverses			
(5 jours @ 500 $)		2 500	
			13 000 $
L'est canadien			
1. Publicité		10 500	
2. Charges diverses			
(5 jours @ 500 $)		2 500	
			13 000
Ontario			
1. Publicité		2 500	
2. Charges diverses			
(1 jour @ 500 $)		500	
			3 000
Québec			
1. Publicité		2 500	
2. Charges diverses			
(1 jour @ 500 $)		500	
			3 000
Articles de papeterie, livres et périodiques		300	
Frais de courrier		700	
Sous-total			**33 000**
TOTAL			**470 745 $**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités — Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances — Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, November 23, 2006

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Agriculture and Forestry for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2007 for the purpose of its Special Study on rural poverty in Canada, as authorized by the Senate on Tuesday, May 16, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	$ 138,285
Transport and Communications	299,460
Other Expenditures	33,000
Total	$ 470,745

(includes 4 fact-finding missions)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2007 aux fins de leur Étude spéciale sur la pauvreté rurale au Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 16 mai 2006. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	138 285 $
Transports et communications	299 460
Autres dépenses	33 000
Total	470 745 $

(y compris 4 missions d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 21, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:45 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, good evening. With us tonight are Professors David Freshwater and Donald Reid. Mr. Freshwater is an agriculture economist at the University of Kentucky who has written extensively on agricultural policy and rural economic development issues in Canada and the United States. Mr. Reid is a professor at the School of Environmental Design and Rural Development at the University of Guelph. Mr. Reid's research has focused on the impact of tourism in rural areas, but more recently his research work has shifted to the study of rural poverty.

Gentlemen, we welcome you and apologize for being late. We have to ask everybody to speak clearly and quickly because we will have to rush out the door at 8:25 p.m. because there is another vote in the wind.

Donald Reid, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph, as an individual: Thank you for the privilege of appearing before you to talk about this very important subject.

Much of my work, as the chair has suggested, started with tourism development. For 12 years, I worked for the then Ontario Ministry of Culture and Tourism Development before moving on to the University of Guelph some 20 years ago.

My interest was to determine the effects of tourism development on community solidarity and individual poverty reduction in rural areas. I was at that for some time, and I am sure you will all agree that tourism was going to be the saviour of rural areas having difficulty with resource extraction and the demise of their economies. The fact of the matter is, that is not the case. It has not been a magic bullet. In some ways, it has been a frustrating experience.

I turned my attention to issues of poverty, trying to determine how Canadian society might reframe the question so we can get at it once and for all. I will be pessimistic and say I am not sure we have done a very good job at it, particularly for poverty that is at the low end of the continuum. That is the opposite side of the working poor in the country. We have a group of individuals at the other end of that poll who have not worked for some time, who scrape by daily, monthly and annually and have been in a dilemma for the long term.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 21 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 45, pour étudier, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, bonsoir. Nous accueillons ce soir les MM. David Freshwater et Donald Reid. M. Freshwater, économiste agricole, enseigne à l'Université du Kentucky et a abondamment écrit sur les politiques agricoles et sur les questions de développement économique rural au Canada et aux États-Unis. M. Reid est professeur à l'École de design environnemental et de développement rural de l'Université de Guelph. M. Reid a concentré ses recherches sur les répercussions du tourisme dans les régions rurales mais, plus récemment, il s'est intéressé à l'étude de la pauvreté en milieu rural.

Messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue et nous vous prions d'excuser notre retard. Nous devons demander à chacun de s'exprimer clairement et rapidement, car nous devrons quitter précipitamment la salle à 20 h 25 en raison de la tenue d'un autre vote.

Donald Reid, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph, à titre personnel : Je vous remercie du privilège que vous me faites de comparaître devant vous pour parler de ce sujet très important.

Comme la présidence l'a indiqué, à mes débuts, j'ai étudié la question du développement du tourisme. Pendant 12 ans, j'ai travaillé pour ce qui était alors le ministère de la Culture et du Développement du tourisme de l'Ontario avant de poursuivre ma carrière à l'Université de Guelph il y a une vingtaine d'années.

Je souhaitais cerner les effets du développement touristique sur la solidarité communautaire et sur la réduction de la pauvreté individuelle dans les régions rurales. J'ai travaillé là-dessus pendant un certain temps et, je suis sûr que vous en conviendrez, on pensait alors que le tourisme allait sauver les régions rurales éprouvant des difficultés liées à l'extraction des ressources naturelles et devant l'effondrement de leur économie. En vérité, ce ne s'est pas ce qui s'est produit. Ce n'est pas une baguette magique. À certains égards, l'expérience a été frustrante.

J'ai commencé à m'intéresser aux questions touchant la pauvreté, en m'efforçant de déterminer de quelle façon la société canadienne pourrait reformuler la question de manière à ce que nous puissions nous y attaquer une fois pour toutes. Je dresse un bilan plutôt négatif de cette démarche et je ne suis pas sûr que nous ayons fait un très bon travail, particulièrement dans le cas des plus pauvres. C'est un groupe bien différent des travailleurs à faible revenu dans notre pays. Ce sont des gens qui ne travaillent pas depuis un certain temps, qui tirent le diable par la queue à longueur d'année et qui ne savent pas ce que l'avenir à plus long terme leur réserve.

I started with trying to define rural poverty and that, too, I found to be somewhat of a frustrating experience. I have come to the conclusion that individuals evaluate their station within the social order in which they live, and whether or not they command sufficient resources to meet the minimum requirements of life, based on their society's set of social standards and values. Poverty is a contested concept and not an absolute variable from my point of view. It is society defined and society driven.

I have made a few summary notes on a PowerPoint presentation because time is even more limited than we originally thought. I will whip through them. At some stage, if we get into conversation, we will try to flesh a few of them out.

First, I want to say that poverty, in my view, is not just an economic condition. There are sociological and psychological elements to poverty that create social exclusion. I have begun to talk about poverty in terms of social exclusion because poverty is not only an income issue but also one of development much beyond that, particularly for the one side of the continuum that I mentioned earlier. If we are to truly deal with this question of poverty, we must expand beyond the income question.

As my paper suggests, I have been involved through the graces of the Ontario Ministry of Agriculture, Food and Rural Affairs with the Sustainable Rural Communities, SRC, program. Two colleagues — one from Brock University and one from the University of Waterloo — and I have been engaged in a three-year study with people who are at that end of the continuum. The kind of individual and social dilemmas that these people find themselves in has amazed me. The amount of depression is astronomical and the lack of social skills is demonstrable.

Another conclusion I reached is that the classical economic approach, which has been the framework for addressing the problem since the end of World War II, has not worked in my view. I am sure my colleague will want to correct my definition but I say cut taxes so that resources can be transferred to the private sector which, hopefully, will create more jobs and, therefore, reduce our unemployment rate. As the saying goes, "a rising tide lifts all boats." I hate to be the bearer of bad news but this rising tide has not lifted all boats. Therefore, there must be other approaches.

The other observation I want to make is that poverty, at least in the area I come from, has both a horizontal and vertical component — horizontal in a sense that it is still class based to a certain extent, but vertical in a sense that some industries are doing very well. Right beside them are industries or sectors doing terribly so we can see that it is no longer simply a geographical problem. In Northern Ontario we have a booming mining sector; however, once you step past that and get into the pulp and paper sector, you find that the economy has crashed. Two businesses operate side by side geographically but only one is doing well. In

J'ai d'abord essayé de définir la pauvreté rurale et j'ai trouvé que cela, aussi, était une expérience assez frustrante. Je suis arrivé à la conclusion que les particuliers évaluent leur statut en fonction de la société dans laquelle ils vivent et selon qu'ils détiennent ou non des ressources suffisantes pour combler les besoins essentiels de la vie, d'après l'ensemble des valeurs sociales et des normes de leur milieu. La pauvreté est un concept contesté et non une variable absolue, d'après moi. C'est un concept qui est défini et déterminé par la société.

J'ai rédigé quelques notes sommaires en format PowerPoint, car nous disposons d'encore moins de temps que nous ne le pensions à l'origine. Je vais en faire un survol rapide. Si nous en discutons par la suite, nous essayerons d'étoffer quelques-unes de ces réflexions.

En premier lieu, je tiens à dire que, selon moi, la pauvreté n'est pas seulement une condition économique. Elle comporte des éléments sociologiques et psychologiques qui entraînent une exclusion sociale. J'aborde la pauvreté sous l'angle de l'exclusion sociale, car la pauvreté n'est pas seulement une question de revenus, mais aussi, bien au-delà, une question de développement, particulièrement pour les plus pauvres dont j'ai parlé tout à l'heure. Si nous voulons vraiment nous attaquer à cette problématique de la pauvreté, nous devons élargir nos horizons au-delà de la question des revenus.

Comme je le mentionne dans ma communication, j'ai participé, grâce au ministère de l'Agriculture de l'Alimentation et des Affaires rurales, au programme des communautés rurales durables. Deux collègues — un de l'Université Brock et un de l'Université de Waterloo — et moi-même menons une étude de trois ans auprès des gens qui sont à cette extrémité du spectre. Je suis ébahi devant les problèmes individuels et sociaux auxquels ces populations sont confrontées. La dépression est incroyablement répandue et on peut observer un manque de compétences sociales.

J'ai dégagé une autre conclusion : l'approche économique classique, qui sert de cadre pour lutter contre ce problème depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, n'a pas donné de bons résultats, à mon avis. Je suis persuadé que mon collègue va vouloir corriger ma définition, mais je dis qu'il faut réduire les impôts, de manière à ce qu'on puisse transférer des ressources vers le secteur privé, ce qui, espérons-le, créera davantage d'emplois et réduira donc notre taux de chômage. Comme on dit, c'est le principe des vases communicants. Je ne prends aucun plaisir à annoncer de mauvaises nouvelles, mais les vases communicants n'ont pas atteint tout le monde. Il faut donc mettre en place d'autres approches.

Je ferai également remarquer que la pauvreté, du moins dans la région d'où je viens, comporte des composantes horizontales et verticales — horizontales en ce sens qu'elle est toujours fondée sur la classe sociale, dans une certaine mesure, mais verticales dans le sens que certains secteurs d'activité se portent très bien. Mais juste à côté, on trouve des industries ou des secteurs d'activité qui se portent extrêmement mal. Nous voyons donc que cela ne constitue plus simplement un problème d'ordre géographique. Dans le nord de l'Ontario, le secteur minier est en plein essor; toutefois, dans le secteur des pâtes et papiers, vous constatez que

many ways, the skills are non-transferable. Thus, poverty has a horizontal and vertical dimension to it and, in rural areas, is extremely invisible. I am sure that senators have heard before that it is a result of the geographic dimension. In many cases, poverty is responsible for out-migration.

The other face I see in rural poverty in Canada is our consideration of the poor as a single entity, as if they are a homogeneous population but they are not, in either condition or need. The poor population is very diverse so we need to take a multi-pronged approach when dealing with it.

The other myth shocking to me, which has been exploded, is that it is not remedied as a simple matter of hard work. Increased productivity no longer depends on labour but on technological innovation. As a consequence, many of the primary industries are downsizing their labour component and increasing their technological component in order to remain competitive worldwide.

What are some of the considerations for change? I would argue strenuously that social policy needs to be divorced from labour or agricultural policy. Many of the questions facing the agricultural community have a global component to them and need to be resolved inside an agricultural policy field. As you will see later in my notes, if the agricultural policy fails, then social policy will have to deal with the aftermath. Let us try not to deal with it in the first instance and go at it from an agricultural policy point of view instead.

A number of people, including Milton Friedman and the Macdonald Commission, suggested a guaranteed annual income at one time. The latest organization to suggest such a thing was a study group at St. Michael's College in Toronto. They did not use the phrase "guaranteed annual income" but they did use the phrase "income supplement." Different words can be used to mean the same thing.

I would suggest that instruments such as a guaranteed annual income should be considered as an instrument of poverty alleviation, along with things in the system now like workfare and welfare. We need to get the goals and the means of achieving them straight because I am not so sure we have done that.

I often listen to our politicians talk about getting people off the welfare rolls as if that is the same thing as reducing poverty. I would suggest it is not the same as reducing poverty. You can take someone off the welfare roll by putting them on a bus and shipping them to Alberta if they live in Toronto. That is not the same thing as dealing with poverty. What are the goals and the means of achieving them? I am not sure we have had them correct n the past.

l'économie s'est effondrée. Deux entreprises fonctionnent côte à côte dans une région, mais seulement l'une d'elles se porte bien. À bien des égards, les compétences ne sont pas transférables. Ainsi, la pauvreté comporte une dimension horizontale et une dimension verticale et, dans les régions rurales, elle est extrêmement difficile à voir. Je suis persuadé que les sénateurs ont déjà entendu dire qu'elle est le résultat de la dimension géographique. Dans de nombreux cas, la pauvreté est responsable de l'exode des populations hors d'une région.

Il me faut mentionner un autre aspect de la pauvreté rurale au Canada : nous avons tendance à penser que les pauvres forment une seule entité, comme s'ils étaient une population homogène, mais ce n'est pas le cas, que ce soit du point de vue de leur état ou de leurs besoins. La population des pauvres est tellement diverse qu'il nous faut adopter à son égard une approche concertée.

Il existe un autre mythe choquant pour moi et qui a maintenant volé en éclats, à savoir qu'on pourrait remédier simplement à la pauvreté en travaillant fort. L'accroissement de la productivité ne dépend plus de la main-d'œuvre, mais des innovations technologiques. De ce fait, bon nombre des secteurs primaires réduisent leurs effectifs et renforcent la composante technologique afin de conserver leur compétitivité à l'échelle mondiale.

Quels sont les éléments à prendre en considération si nous voulons changer les choses? Je suis profondément convaincu qu'il faut dissocier la politique sociale des politiques de la main-d'œuvre ou agricoles. Beaucoup de questions qui se posent aux milieux agricoles comportent une dimension mondiale et il faut les régler à l'intérieur d'un cadre de politique agricole. Comme vous le verrez plus tard dans les notes, si la politique agricole échoue, il faudra alors que la politique sociale prenne en charge les conséquences de la situation. N'essayons pas de nous attaquer à ce problème directement et abordons-le plutôt du point de vue de la politique agricole.

Divers intervenants, y compris Milton Friedman et la Commission Macdonald, ont déjà proposé un revenu annuel garanti. La dernière organisation qui a fait une telle suggestion était un groupe d'études au Collège St. Michael's, à Toronto. Il n'a pas employé les termes « revenu annuel garanti », mais il a parlé de « supplément de revenu ». On peut employer des mots différents pour dire la même chose.

Je suis d'avis qu'il faudrait envisager des mesures comme le revenu annuel garanti pour atténuer la pauvreté, en conjonction avec des mesures déjà en place, comme le programme de travail obligatoire et l'aide sociale. Il nous faut définir clairement les objectifs et les moyens de les atteindre. Je ne suis pas sûr que nous l'ayons fait jusqu'à maintenant.

J'entends souvent nos politiciens dire qu'il faut réduire le nombre d'assistés sociaux, comme si c'était la même chose que réduire la pauvreté. J'affirme que ce n'est pas la même chose. Il y aura moins d'assistés sociaux si on les met à bord d'un autobus en partance pour l'Alberta, s'ils vivent à Toronto. Ce n'est pas la même chose que de s'attaquer à la pauvreté. Quels sont les objectifs et les moyens de les atteindre? Je ne suis pas sûr que nous ayons bien fait les choses à cet égard jusqu'ici.

The next section of my presentation speaks to delivery, which we always have to worry about. We deal in the first case with need and then we must deal with delivery on that need. If we are to make a mark in rural areas because poverty is so invisible, we must fortify the institutions in the countryside to deal with it. Here, I am talking about church-based organizations and women's institutes. They have their shortcomings but they could be a big player in the system.

The last thing I want to talk about is near and dear to my heart. When you talk about guaranteed incomes, questions arise such as, "What will people do with themselves?" A colleague of mine, Robert Stebbins, has partially answered that question. He talked about something called "serious leisure," which he sees as a bridge between the idleness factor and full-blown work. I have provided you with the criteria that he suggests connotes serious leisure: it occasionally necessitates the need to persevere; it often fills the role of a career; it may sometimes demand significant personal effort based on special knowledge; it may provide some durable benefit to the individual or society; it may possess a unique ethos where participants operate in their own social worlds; and its participants strongly identify with their chosen pursuit.

We have moved beyond the notion of non-worker leisure as being a frivolous concept because Mr. Stebbins has been able to identify for us some of the psychological and social impact that would lead to the kind of self-worth and dignity that we all want for people who find themselves at the low end of our society's economic scale.

Because of the evening's time constraint, Madam Chairman, I will give up the microphone so that we might discuss some of these ideas in due course.

The Chairman: Mr. Freshwater, do you want to have a word?

David Freshwater, Professor and Director of Graduate Studies for Agricultural Economics, University of Kentucky, as an individual: Thank you for the opportunity to appear this evening. My comments today will be coloured by my spending the last 20 years of my life in the United States. In essence, I will talk about two things — rural labour markets, particularly local labour markets, and the difficulty of coming up with rural policy that works based on the last 30 years of my life trying to accomplish that and not being particularly successful.

One way to think about poverty is that it results from either unemployment or from employment that generates inadequate income. I fully recognize Mr. Reid's concept but I am an economist so I will stick to my knitting to the best of my ability.

La prochaine section de mon exposé porte sur les mesures concrètes à prendre, ce dont nous devons toujours nous préoccuper. Nous définissons d'abord les besoins, puis nous devons déterminer comment y répondre. Si nous voulons changer les choses dans les régions rurales, car la pauvreté y est tellement difficile à déceler, nous devons d'abord renforcer les institutions qui s'y trouvent et qui ont pour mandat de s'attaquer à ce problème. Je parle ici d'organisations religieuses et féminines. Elles ont leurs lacunes, mais elles pourraient jouer un rôle important.

Le dernier élément que je veux évoquer me tient beaucoup à coeur. Lorsqu'on parle de revenus garantis, des questions comme celles-ci surgissent : « Qu'est-ce que les gens vont faire d'eux-mêmes? » Un de mes collègues, Robert Stebbins, a répondu en partie à cette question. Il a parlé d'une notion dite de « loisirs sérieux », qui font à son avis le pont entre l'oisiveté et un travail à temps plein. Je vous ai communiqué les critères qui, selon lui, caractérisent les loisirs sérieux : à l'occasion, ils nécessitent de la persévérance; ils occupent la place d'une carrière; ils peuvent parfois exiger un effort personnel important comportant des connaissances particulières; ils peuvent procurer des avantages durables aux particuliers ou à la société; ils peuvent avoir un éthos unique en son genre propre à ceux qui les pratiquent; enfin, les participants s'investissent profondément dans l'activité qu'ils ont choisie.

Nous avons dépassé le concept voulant que les loisirs des personnes qui ne travaillent pas sont frivoles, parce que M. Stebbins a réussi à cerner pour nous quelques-uns des critères qui, sur le plan psychologique et social, confèrent sur un sentiment de valorisation et de fierté que nous souhaitons tous aux gens qui se trouvent au bas de l'échelle économique de notre société.

Étant donné que nous manquons de temps ce soir, madame la présidente, je vais m'arrêter là de façon à ce que nous ayons le temps de discuter de certaines de ces idées le moment venu.

La présidente : Monsieur Freshwater, vous voulez dire quelque chose?

David Freshwater, professeur et directeur des études supérieures pour en économie agricole, Université du Kentucky, à titre personnel : Je vous remercie de me donner l'occasion de comparaître ce soir. Mes observations d'aujourd'hui seront influencées par le fait que j'ai passé les 20 dernières années de ma vie aux États-Unis. Pour l'essentiel, je vais parler de deux choses : les marchés ruraux de la main-d'oeuvre, particulièrement les marchés locaux de la main-d'oeuvre, et la difficulté d'élaborer des politiques rurales efficaces. Pour cela, je m'inspirerai des 30 dernières années de ma vie, où j'ai tenté d'atteindre cet objectif sans réussir particulièrement bien.

On peut dire de la pauvreté qu'elle résulte soit du chômage, soit d'un emploi qui procure un revenu insuffisant. Je reconnais pleinement le concept de M. Reid, mais je suis économiste. Donc, je vais m'en tenir à ce que je connais dans la mesure du possible.

We must think about both the demand and supply of labour. I would like to go quickly through some things that have changed conditions in rural areas.

I will start with the demand for labour. Clearly, the two big sources of employment in rural areas in the past have been the natural resource industries and manufacturing. Both have gone through incredible contractions in the last while. In particular, in manufacturing we have seen the loss of low-wage, low-skill jobs through offshoring which has pulled the plug on many small manufacturing plants in rural areas.

In the natural resource industries, there has been a wholesale substitution of capital for labour, so there are fewer workers producing the same amount of output. Once again, there has been a huge loss of employment opportunities for people with less than high school or high school educations who 40 years ago probably could have earned a nice income but are now struggling, looking for something else to do.

The other end of that stick is to look at where the growth has been in the national economy. We have gone from a manufacturing economy to a service-based economy. To some extent it is the knowledge economy. There is a broad consensus that the knowledge economy is really an urban economy. Most of those jobs in information technology, IT, occur in a relatively small number of large urban centres like the Kanata area in Ottawa or Toronto, but not necessarily in urban places like Saskatoon or other cities in the Prairies or the Maritimes. Therefore, you have a small number of larger urban centres that are generating the bulk of economic activity in that sector.

That has had an implication for rural places — their traditional economic base has withered away. The growth in the general economy is taking place somewhere else, so what do these people do? One answer is they pick up and move, but their skill set is not particularly useful if they move to an urban centre, and most of them understand that. To a great extent, I think they are making rational choices by not relocating.

I would point out that it is not all gloom and doom. The auto industry is a particularly interesting example. We hear continually that the auto industry is in grave danger. Well, part of the auto industry is in grave danger. The Big Three have shed jobs all over North America and are continuing to shed jobs. That is because their market share has disappeared and has been taken up by companies from Japan, Korea and some European firms.

Il faut prendre en compte á la fois la demande et l'offre de main-d'oeuvre. J'aimerais passer rapidement en revue certains éléments qui ont changé les conditions de vie dans les régions rurales.

Je vais commencer par la demande de main-d'oeuvre. Manifestement, les deux grandes sources d'emploi dans les régions rurales dans le passé ont été les secteurs des ressources naturelles et la transformation. Les deux ont connu un ralentissement incroyable ces derniers temps. En particulier, dans le secteur de la transformation, nous avons observé la perte d'emplois peu qualifiés et à faible salaire du fait de la sous-traitance à l'étranger, qui a signé l'arrêt de mort de petites usines de transformation dans des régions rurales.

Dans le secteur des ressources naturelles, il s'est produit un remplacement systématique de la main-d'oeuvre par le capital, de sorte qu'il y a moins de travailleurs qui produisent autant. Encore une fois, les perspectives d'emploi ont énormément diminué pour ceux qui ont terminé ou non leurs études secondaires; il y a 40 ans, auraient probablement pu gagner un bon revenu, mais ils éprouvent maintenant des difficultés et recherchent autre chose d'autre à faire.

Par ailleurs, il faut déterminer les secteurs où la croissance de l'économie nationale s'est faite. Nous sommes passés d'une économie de la transformation à une économie fondée sur les services. Dans une certaine mesure, c'est l'économie du savoir. On s'entend largement pour dire que l'économie du savoir, au fond, est une économie urbaine. La plupart des emplois créés dans les technologies de l'information, les TI, se retrouvent dans un nombre relativement petit de grandes agglomérations urbaines comme le secteur de Kanata, à Ottawa, ou à Toronto, mais pas nécessairement dans des villes comme Saskatoon ou d'autres villes des Prairies ou des Maritimes. Donc, c'est un petit nombre de grandes agglomérations urbaines qui génèrent le gros de l'activité économique dans ce secteur.

Cela a des conséquences pour les zones rurales : leur base économique traditionnelle s'est effondrée. La croissance de l'économie en général se fait ailleurs. Alors, qu'est-ce que ces gens-là peuvent faire? Une des solutions qui s'offre à eux consiste à se déplacer, mais leur bagage de compétences n'est pas particulièrement utile s'ils déménagent dans une agglomération urbaine. La plupart d'entre eux le comprennent. Dans une grande mesure, je crois qu'ils font un choix rationnel en ne se réinstallant pas ailleurs.

Je signale que tout n'est pas que morosité. Le secteur de l'automobile nous offre un exemple particulièrement intéressant. Nous entendons continuellement dire que le secteur de l'automobile est gravement en danger. En fait, c'est vrai pour une partie du secteur de l'automobile. Les trois grands de l'automobile ont supprimé des emplois partout en Amérique du Nord et ils continuent de le faire. Cela tient au fait que leur part du marché a fondu comme neige au soleil et qu'elle a été saisie par des compagnies en provenance du Japon, de la Corée et de certains pays européens.

The interesting thing in the United States is that employment in the auto industry has been roughly constant over the last 15 years. The Big Three have shed jobs because they have lost market share; the transplants have increased market share and jobs.

What has happened? The auto industry in the United States has moved from the Midwestern states of Michigan, Ohio and Illinois to the southern states of Kentucky, Tennessee and Mississippi. Not only have they have moved from the Midwestern to the southern states, they have moved from urban centres like Detroit, Cleveland, Flint and Lansing to smaller towns such as Georgetown in Kentucky and Princeton in Indiana. That phenomenon has also happened in Ontario. St. Catharines has haemorrhaged jobs and Alliston has boomed. That is really a relocation of a major industry from an urban core to a smaller urban centre and has provided a relatively large amount of manufacturing employment in the process for people who live in rural areas at relatively good wages.

There is a tendency to think that manufacturing is over in North America. It is not necessarily over, it is just reorienting itself. The Japanese car firms are an interesting way to think about it because, as their sales expanded, they decided they needed a manufacturing presence. They chose to locate in smaller places, away from where the auto industry had traditionally been. There is an opportunity for other firms to do that.

Manufacturing is booming in China, increasing in India and Brazil. At some point in time they will want to relocate in North America for at least some portion of their production. I suspect they will probably do what the Japanese and Koreans have done and find places in rural areas. There will be opportunities for income and employment, but it will be different than in the past.

I have a colleague who said the arrival of Toyota was the best thing that happened in Kentucky. Toyota would not hire anybody who had not finished high school. Suddenly, all those kids who were used to dropping out in the ninth grade and working in the coal mines or the textile industry had to get through high school because, without that diploma, Toyota would not take their application. Toyota paid far better than the mines or the textile factories and was a much nicer place to work.

There is an opportunity for upscaling but it is a generational transition. Part of the problem we face is what to do with the 30- to 40-year-olds who have less than high school education, have few opportunities and are lousy candidates for retraining. Everything we know about job retraining programs suggests that the longer you are out of school, the harder it is for you to uptake those skills. Employers are more willing to invest in

Ce qui est intéressant aux États-Unis, c'est que l'emploi dans le secteur automobile est demeuré à peu près constant ces 15 dernières années. Les trois grands ont supprimé des emplois parce que leur part de marché a reculé, les sociétés automobiles étrangères ont accru leur part de marché et augmenté leurs effectifs.

Que s'est-il passé? Le secteur automobile, aux États-Unis, s'est déplacé des États du Midwest comme le Michigan, l'Ohio et l'Illinois vers des États du Sud comme le Kentucky, le Tennessee et le Mississipi. Non seulement les fabricants automobiles se sont déplacés du Midwest vers le sud du pays, ils se sont déplacés d'agglomérations urbaines comme Detroit, Cleveland, Flint et Lansing vers de plus petites villes comme Georgetown, au Kentucky, et Princeton, en Indiana. Ce phénomène s'est également produit en Ontario. St. Catharines a subi une hémorragie d'emplois et Alliston a connu un grand essor. Ainsi, un secteur industriel d'envergure s'est déplacé d'un grand centre urbain vers une agglomération urbaine plus petite; cela a fourni un nombre relativement élevé d'emplois dans le secteur de la fabrication pour des gens qui vivent dans des régions rurales, et qui peuvent ainsi toucher des salaires relativement bons.

Il y a une tendance à penser que les jours du secteur de la transformation sont révolus en Amérique du Nord. Ils ne le sont pas nécessairement, ils ne font que se réorienter. C'est intéressant de voir comment les fabricants japonais de voitures envisagent les choses car, au fur et à mesure que leurs ventes ont augmenté, ils ont décidé qu'ils avaient besoin d'assurer leur présence. Ils ont choisi de s'établir dans des agglomérations plus petites, loin des endroits où le secteur automobile était traditionnellement implanté. D'autres entreprises peuvent faire de même.

Le secteur de la transformation est en plein essor en Chine, et il prend de l'expansion en Inde et au Brésil. Le jour viendra où les entreprises de ces pays vont vouloir installer en Amérique du Nord au moins une partie de leur production. Selon moi, il est probable qu'ils fassent ce que les Japonais et le Coréens ont fait, et qu'ils trouvent des endroits dans des zones rurales. Cela ouvrira des possibilités de revenus et d'emplois, mais cela sera différent du passé.

J'ai un collègue qui affirme que l'arrivée de Toyota a été la meilleure chose qui se soit produite au Kentucky. Toyota ne voulait pas embaucher quelqu'un qui n'avait pas fini ses études secondaires. Subitement, tous les jeunes qui avaient l'habitude de décrocher en 9^{e} année et de travailler dans les mines de charbon ou le secteur du textile devaient finir leurs études secondaires parce que, sans ce diplôme, Toyota n'acceptait pas leur demande d'emploi. Toyota versait des salaires beaucoup plus élevés que les mines ou les usines de textile, et elle offrait un milieu de travail beaucoup plus agréable.

Il existe une possibilité de relever le niveau des compétences, mais la transition est générationnelle. Le problème réside en partie dans le fait qu'on se demande ce qu'il faut faire avec les personnes de 30 à 40 ans qui n'ont pas terminé leurs études secondaires, qui n'ont que peu de débouchés et constituent de mauvais candidats au recyclage. Tout ce que nous savons sur les programmes de recyclage indique que plus on a quitté l'école il y a longtemps, plus

younger workers and not so willing to invest in 40-year-olds. For an individual who is 40, the payback on that investment is not great either. They are reluctant to spend three years of their life acquiring a skill that may not get them far at the end of the day.

One of the strategies must be establishing how to do what I think Mr. Reid was referring to, and that is to get from here to there. It is a generational transition. We need a strategy for young people, one for older people, and they must be different strategies. One may be a transition that we can get rid of after we are successful in educating younger people, but we definitely can not abandon that significant portion of the rural population which is older and has low skills. To do that condemns them to poverty.

As demographics change, we will need all the workers we can get in North America in the next 10 to 15 years, particularly in rural areas because immigrants tend not to want to go to rural parts of the country. The local labour force is the labour force you must live with, and it is important to upscale that force.

There is a lot more material in my testimony on labour markets, but I would like to switch to the second point on national policy.

If you deal with rural poverty, you must deal with it in the larger context of rural development. Poverty is an aspect of rural development, and the way we resolve that is by an effective rural development policy. That is a difficult process. It is something Canada has struggled with, the U.S. has struggled with, the EU has struggled with, and there are a few indications that some approaches work. However, for the most part, the things that have been tried have not been particularly successful. I have half a dozen reasons why that has not happened.

We have tended not to make very big steps. Mr. Reid was talking about a fairly large change in our policies. I encourage you to think about large changes rather than incremental changes. If what you have done has not been effective, changing it a little will likely not be effective. Path dependency is an issue.

Myopia has been a problem with all of these things. You are focusing on rural poverty now, but the political shelf life for items of interest is very short. Resolving rural poverty will be a long-term effort. You must think about how to maintain that effort when the focus of politics shifts to something else, as it inevitably will, and there is pressure to relocate funds to whatever is the current political issue of the day.

il est difficile de relever son niveau de compétences. Les employeurs préfèrent investir dans des travailleurs plus jeunes, et non dans des personnes de 40 ans et plus. Pour les gens de 40 ans, les retombées de cet investissement ne sont pas mirobolantes non plus. Ils sont réticents à passer trois ans de leur vie à acquérir une compétence qui, au bout du compte, ne les mènera pas nécessairement très loin.

L'une des stratégies doit consister à établir ce à quoi, je pense, M. Reid faisait allusion, à savoir comment changer les choses. La transition est générationnelle. Nous avons besoin d'une stratégie pour les jeunes et d'une autre pour les travailleurs plus âgés, et il faut que les stratégies soient différentes. L'une peut s'appliquer de façon transitoire jusqu'à ce qu'on ait du succès en matière d'éducation des jeunes, mais, incontestablement, nous ne pouvons pas abandonner la partie importante de la population rurale qui est plus âgée et peu qualifiée. Autrement, on les condamne à la pauvreté.

Au fur et à mesure que les facteurs démographiques vont évoluer, nous aurons besoin de tous les travailleurs possible en Amérique du Nord au cours des 10 à 15 prochaines années, particulièrement dans les zones rurales, parce que les immigrants ont tendance à ne pas vouloir aller s'installer dans des régions rurales du pays. Il faut donc composer avec la main-d'œuvre locale et il est important de relever son niveau de compétence.

Mon mémoire sur les marchés du travail comporte beaucoup d'autres éléments, mais j'aimerais passer au second point sur la politique nationale.

Si vous vous attaquez à la pauvreté rurale, vous devez le faire dans le contexte plus large du développement rural. La pauvreté est un aspect du développement rural et, pour régler ce problème, il faut mettre en œuvre une politique efficace de développement rural. C'est un processus difficile. Le Canada, les États-Unis et l'Union européenne ont fait face à ce problème, et quelques indices donnent à penser que des approches peuvent donner de bons résultats. Toutefois, dans la majorité des cas, les choses qui ont été tentées n'ont pas été particulièrement couronnées de succès. Selon moi, il y a une demi-douzaine de facteurs qui expliquent cet échec.

Nous avons eu tendance à ne pas prendre de mesures d'envergure. M. Reid évoquait un changement relativement important de nos politiques. Je vous encourage à envisager des changements de taille plutôt que de petites améliorations progressives. Si votre action n'a pas été efficace, de simples retouches ne donneront vraisemblablement pas de bons résultats. La question de la dépendance à l'égard des approches du passé se pose.

Le problème, c'est notre vision à courte vue. Vous vous concentrez en ce moment sur la pauvreté rurale, mais, la durée de vie politique de la plupart des éléments qui vous intéressent est très brève. Le règlement de la pauvreté rurale exigera intervention à long terme. Il vous faut réfléchir aux façons de maintenir de poursuivre les efforts entrepris alors que l'attention politique se tourne ailleurs, ce qui arrivera inévitablement, et qu'il y a des pressions pour réaffecter les fonds dans la question de l'heure.

We have fairly poor knowledge of rural areas, and that knowledge gets worse and worse as rural areas become a smaller part of the national economy in the United States. We do not really understand what is going on in those local economies. If we do not understand that, how can we presume we will make them work better? There is an information base that is sadly lacking in many cases.

We have a tendency to look for the silver bullet, the single thing that will make things better. In reality, we should know all of these places are different. Because they are all different, they will need a policy that works for them but not necessarily for somebody else.

That is hard for a national government to deal with. How do you have 2,000 rural policies? You can not. You have to find a rural policy that is manageable administratively, but flexible enough for people to get something out of it at a local level.

There is a classic example within Canada and that is Community Futures. If your committee has not had anyone talk to you about the benefits of Community Futures, you should because it is one of a handful of successful rural development policies in the industrialized countries.

My last point is that we have tended to ask more of rural people than they are capable of delivering. There is a belief about rural people that they are independent, they have a high degree of community, they are willing to cooperate and bring about change. That is true but they have very limited resources. What we ask them to do when things are downloaded from national and provincial governments to rural areas, in many ways, is more than they can manage.

It is important that political decisions recognize that, as those burdens are transferred down, the capacity to deal with them may not be there. Therefore, there is a model within Canada of tripartite negotiations that has been used in the past between urban centres, provinces and the national government. I am suggesting that you think seriously about how to adopt that tripartite model and apply it in rural places. By doing that, you may have a chance to address rural poverty.

The Chairman: Thank you very much. Colleagues, I have word from the front. The Fisheries Committee is taking off at the moment and coming back. I am wondering whether you still have the patience and the thrill of seeing us through this vote and letting us come back.

Mr. Freshwater: I have a plane at noon tomorrow. My time is your time.

The Chairman: Colleagues, would that be okay with you? We will take off and have our people entertain you while we are gone.

If we leave now, we can do the voting and come back and carry on.

Nous avons une connaissance assez mauvaise des zones rurales, et cette connaissance devient de plus en plus insuffisante au fur et à mesure que la place de ces régions rurales dans l'économie nationale des États-Unis rétrécit. Nous ne comprenons pas vraiment ce qui se passe dans ces économies locales. Si nous ne le comprenons pas, comment pouvons-nous supposer que nous allons en améliorer le fonctionnement? La base des informations est tristement déficiente dans de nombreux cas.

Nous avons tendance à rechercher le remède miracle, l'élément qui, à lui seul va améliorer les choses. En réalité, nous devrions savoir que tous ces endroits sont différents. Parce qu'ils sont tous différents, ils nécessiteront une politique adaptée à eux, qui ne s'applique pas nécessairement ailleurs.

Il est difficile pour un gouvernement national de s'attaquer à un problème de ce type. Comment peut-on mettre en œuvre 2 000 politiques rurales? Ce n'est pas possible. Il faut trouver une politique rurale gérable du point de vue administratif, mais suffisamment souple pour que les gens en retirent quelque chose à l'échelle locale.

Il y a un exemple classique au Canada, à savoir le programme Aide au développement des collectivités. Si votre comité n'a pas entendu parler des retombées de ce programme, vous devriez inviter quelqu'un à ce sujet, car c'est une des rares politiques de développement rural dans les pays industrialisés.

Pour finir, je dirais que nous avons eu tendance à demander davantage aux gens des régions rurales que ce qu'ils peuvent nous donner. On dit généralement d'eux qu'ils sont indépendants, qu'ils ont un grand sens communautaire, qu'ils sont disposés à coopérer et à instaurer des changements. C'est vrai, mais leurs ressources sont très limitées. Ce que nous leur demandons de faire lorsque des responsabilités sont transférées par les gouvernements national et provinciaux aux régions rurales dépasse, à de nombreux égards, leurs capacités de gérer.

Il est important que les décisions politiques tiennent compte du fait que les régions n'ont peut-être pas la capacité d'assumer les responsabilités qui leur sont confiées. Or, il y a au Canada un modèle de négociations tripartites qu'ont utilisé les agglomérations urbaines, les provinces et le gouvernement national. Je vous recommande de réfléchir sérieusement aux moyens d'adapter ce modèle aux régions rurales. Si vous le faites, vous aurez peut-être une occasion de faire reculer la pauvreté rurale.

La présidente : Merci beaucoup. Chers collègues, j'ai reçu des nouvelles du front. Le comité des pêches s'en va voter et il reprendra ses travaux ensuite. Je me demande si vous avez encore la patience et l'enthousiasme de nous attendre le temps que nous allions voter.

M. Freshwater : J'ai un avion à prendre à midi demain. Je vous laisse décider.

La présidente : Chers collègues, est-ce que cela vous conviendrait? Pendant notre absence, des membres de notre personnel s'occuperont de vous.

Si nous partons maintenant, nous pourrons voter et revenir poursuivre nos travaux.

The committee suspended.

The committee resumed.

The Chairman: Senators, we have heard from both of our guests and we are just about to start the questioning.

Senator Mitchell: I have a number of quick questions. Mr. Reid, you raised the idea of a guaranteed annual income, which is quite compelling. Are you saying it would just have rural application or would it have general application?

Mr. Reid: Not being a politician but having some sensitivity to politicians, my guess is that it would have to extend beyond rural. I do not see it as the single approach. I do not want to throw the baby out with the bathwater. Some of the other things we do already should be there, but there is a role for a guaranteed annual income — at least in the beginning — with a certain segment of the population that has experienced this poverty for some time and the prospect of re-entering the labour force is not great.

Senator Mitchell: Are biofuels a solution or do they really do anything?

Mr. Reid: Everything helps but I am not sure it is a magic bullet. I would treat this question in the same way as I would treat a question about tourism, which I have been around the mill on for five or six years. That was going to be the magic bullet for resource communities that were struggling, and I am thinking of the East Coast in particular but there are others as well. Even in Northern Ontario, this was going to be the saviour of communities that were having problems with pulp and paper. I am to the point where I do not think there is a magic bullet. There is not a single solution. We have had experience with single-industry towns left, right and centre and it seems cyclical.

Senator Mitchell: Given the emergence of environmental issues — which seem to be more pervasive, people seem to be more sensitive to them, and a lot of work has been done by people like yourself on rural poverty — has any thought been given to adaptation to environmental dislocation or dislocation because of environmental change?

Mr. Freshwater: To a certain extent, the concern with the environment is part of the problem for many rural communities. The classic example in the United States was the West Coast forest and the spotted owl. One thing which has happened is you have a more suburban population that is disconnected from rural areas. They see the amenity value of a rural place as being the primary reason for dealing with rural areas rather than seeing that the people who live in those rural areas have to earn a living.

Increasingly, we will have policies that are desirable from a national perspective but which impose huge burdens on rural residents, because you are taking away their livelihood unless there is some alternative way to carry on what they are doing.

La séance est suspendue.

La séance reprend.

La présidente : Sénateurs, nous avons entendu nos deux invités et nous sommes sur le point de commencer à leur poser des questions.

Le sénateur Mitchell : J'ai diverses questions à poser rapidement. Monsieur Reid, vous avez soulevé l'idée d'un revenu annuel garanti, ce qui est très intéressant. Pour vous, serait-il offert à ceux qui vivent dans les régions rurales ou à tout le monde?

M. Reid : N'étant pas un politicien, mais les connaissant un peu, je suppose qu'il ne faudrait probablement pas le limiter aux régions rurales. Je n'envisage pas une formule unique. Je ne veux pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Certaines des autres en vigueur devraient le demeurer, mais le revenu annuel garanti a une utilité — au moins au début — auprès d'un certain segment de la population qui vit dans la pauvreté depuis un certain temps et pour lequel les perspectives d'un retour au sein de la population active ne sont pas très bonnes.

Le sénateur Mitchell : Est-ce que les biocarburants sont une solution ou est-ce qu'ils apportent vraiment quelque chose?

M. Reid : Tout est utile, mais je ne suis pas sûr que ce soit une baguette magique. Pour moi, c'est comme la question du tourisme, sur laquelle je travaille depuis cinq ou six ans. Cela devait être la solution miracle pour les collectivités qui dépendent des ressources naturelles et qui sont en difficulté, et je pense à la Côte Est en particulier, mais à d'autres régions aussi. Même dans le Nord de l'Ontario, cela devait sauver les localités qui éprouvaient des problèmes dans le domaine des pâtes et papiers. J'en suis arrivé au point où je ne crois pas qu'il existe une recette magique. Il n'existe pas une seule solution. Nous avons beaucoup d'exemples exemples de ce que les villes mono-industrielles ont vécu, et le problème semble être cyclique.

Le sénateur Mitchell : Compte tenu de l'émergence des problèmes environnementaux — qui semblent être plus présents, et les gens y être plus sensibles qu'auparavant, et beaucoup de travail a été fait par des personnes comme vous pour combattre la pauvreté rurale —, a-t-on pensé à l'adaptation aux perturbations environnementales ou aux bouleversements dus aux changements environnementaux?

M. Freshwater : Dans une certaine mesure, les préoccupations environnementales font partie du problème pour beaucoup de communautés rurales. L'exemple classique, aux États-Unis, est celui de la forêt de la Côte Ouest et de la chouette tachetée. Ce qui se produit, c'est qu'on se retrouve avec une plus forte population banlieusarde coupée des campagnes, qui considère que la valeur d'agrément des régions rurales est le principal intérêt qu'elles présentent, au lieu de tenir compte du fait que les gens qui y vivent doivent gagner leur vie.

De plus en plus, nous aurons des politiques qui seront souhaitables du point de vue national, mais qui feront porter de lourds fardeaux aux habitants des régions rurales, parce qu'on leur retirera leur gagne-pain, à moins de leur offrir un autre moyen de poursuivre leurs activités. Peut-être devrions-nous

Perhaps we should do that but, at the same time, if we do that, we should compensate the losers because there is a huge gain for society.

Senator Mitchell: Maybe take it out of everyone's hands, if there is sustained drought or no water flows, which are not unrelated.

Mr. Reid: I do not think it is a secret that we are moving away from family farms and into factory farming. Some difficulties are just now being thought about, which are environmental. There is concern in Ontario that, when you check out the local rivers and streams, the antibiotic count is higher than what one would expect. It may not be part of the solution but it could also be part of the problem.

Senator Gustafson: Today I read in the paper that American production is 20 per cent higher than Canadian. We are not as productive. What is the reason for that?

Mr. Freshwater: Some of it I think is scale. The American economy is so much larger that you have the opportunity to run plants up to a larger unit volume output and, with higher volume output, you get scale economies.

Part of the difference, I think, is the United States is a harsher economy. Canada protects people to a greater extent than the U.S. does in terms of worker standards. There is a lot more pressure in the United States, and that pressure leads to higher output, but there is a social cost.

Senator Gustafson: That leads me to the next question. If you were to implement a guaranteed income, would you create a welfare state?

Mr. Freshwater: I have an indirect way of dealing with that. I think there are ways to do it. However, in both Canada and the United States, if you ask people who they are, one of the ways they tell you who they are is by what they do. Your occupation defines you in an important way. One reason people who are unemployed are excluded from society is because they are unable to answer that fundamental question — what do you do? Giving people income is a dangerous thing. It may be better to figure out a way to subsidize wages, use something like an earned income tax credit.

This sounds trite but I do not think there are bad jobs. I think there are jobs that are not particularly nice, but one of the best ways to get a good job is to have a job. That employment record is crucial. If you start people down a path where they have no employment record, then it is hard to get off that path. My sense is you would be better moving to something that is subsidized employment or created social employment, but you want to give them the ability to answer the question "what do you do" in a positive way.

Senator Gustafson: That leads me to the next question. It is very difficult to get labour that will do manual work even though it pays big money. A plumber today gets big money, and a

procéder ainsi, mais dans ce cas, nous devrons offrir une compensation à ceux qui perdent au change, parce que cela représente des gains substantiels pour la société.

Le sénateur Mitchell : On pourrait le faire s'il y avait, par exemple, une sécheresse persistante ou un manque d'eau, deux problèmes qui sont reliés.

M. Reid : Ce n'est un secret pour personne que nous passons des fermes familiales à une agriculture industrielle. C'est seulement maintenant que l'on pense à certaines difficultés de nature environnementale. En Ontario, on est préoccupé par le fait que, lorsqu'on analyse l'eau des rivières et des ruisseaux, le taux d'antibiotiques qu'elle contient est plus élevé que prévu. Cela ne fait peut-être pas partie de la solution, mais du problème.

Le sénateur Gustafson : Aujourd'hui, j'ai lu dans un journal que la production américaine était de 20 p. 100 supérieure à la nôtre. Nous sommes moins productifs que les Américains. Pourquoi?

M. Freshwater : C'est notamment une question de proportions. La taille de l'économie américaine fait en sorte que les usines peuvent produire davantage et, grâce à cette production plus élevée, on peut réaliser des économies d'échelle.

Une partie de la différence, je crois, tient à ce que les États-Unis ont une économie plus dérégulée. En matière de normes du travail, le Canada protège bien plus la main-d'œuvre que les États-Unis. Il y a beaucoup plus de pression là-bas; cela entraîne une plus grande productivité, mais il y a aussi un coût social.

Le sénateur Gustafson : Cela m'amène à vous poser une autre question. Si on devait instituer un revenu garanti, créerait-on un État providence?

M. Freshwater : Je vais vous répondre de façon indirecte. Je crois qu'il y a des moyens de le faire. Cependant, tant au Canada qu'aux États-Unis, si vous demandez aux gens qui ils sont, ils vous diront ce qu'ils font dans la vie. Le travail compte pour beaucoup dans la façon dont on se définit. L'une des raisons pour lesquelles les gens sans emploi sont exclus de la société est qu'ils sont incapables de répondre à cette question fondamentale — que faites-vous dans la vie? Assurer des revenus aux gens est dangereux. Il serait peut-être préférable de trouver un moyen de subventionner les salaires, au moyen d'une mesure telle que le crédit d'impôt sur le revenu gagné.

Cela peut sembler banal, mais je ne crois pas qu'il y ait de sot métier. Certains postes sont moins intéressants que d'autres, mais l'un des meilleurs moyens de trouver un bon travail, c'est d'abord d'en avoir un. Un relevé d'emploi est crucial. Les gens qui n'en ont pas ont de la difficulté à intégrer le marché du travail. J'estime qu'on devrait opter pour des subventions à l'emploi ou des emplois sociaux, car il faut donner aux gens la possibilité de répondre positivement à la question : « Que faites-vous dans la vie? »

Le sénateur Gustafson : Cela m'amène à ma prochaine question. Il est très difficile d'embaucher des gens pour faire du travail manuel, même très bien rémunéré. Aujourd'hui, un

carpenter today gets big money. Try to hire one. Try to hire a farm labourer. You can not get one. Have we become a spoiled society? Everyone wants a white collar job.

Mr. Reid: Perhaps I can offer an alternative view. I would rely on an old management theory called the XY theory. Managers have two ways of motivating their employees, or leaders motivate the people they are leading in two ways. One sees the individual as somebody that needs a stick approach — they can not be trusted, you have to watch over them and give them rules. The other approach is an inherent faith that human beings will act appropriately if given the chance to do so.

I fall on the latter side. I think what we are trying to do here with the guaranteed income is provide the space for people who find it difficult to get into the work environment to, in fact, make a contribution to themselves and to the society in which they live. If you think of this from an environmental policy perspective, at some stage in our history we will have to move away from this accumulation notion as the measurement for success and move more into an accomplishment mode.

I am not as concerned as you about the welfare society because I have a fundamental faith that people who do in fact have some of their economic needs met will be of great benefit to society and to themselves. It is trying to make a different space for them to do so. It comes down to a fundamental philosophy and how we look at human beings.

Senator Gustafson: There is a major change in society. I was in the construction business, farming and moving buildings, all hard work. When I was a young fellow, the last thing one wanted to do was work for the government because one could make a lot more money. However, today, if one is in the government, one has it made, whether it is SaskPower or SaskWater or whatever. One has a guaranteed pension, earning $30 an hour. The small entrepreneur has got his back up against the wall. They were the producers at the time that built the North American economy but that has changed.

Mr. Reid: It certainly has.

Senator Gustafson: If you want a man today, you have to get him out of bed, buy him a package of cigarettes and get him going. I am serious. If you do not believe me, talk to people who are in the business.

Senator Segal: I want to thank our two witnesses for the thoughtful contributions they have made to our discussions and I apologize for the delays in the meeting, which are beyond everyone's control. Our witnesses have been remarkably good sports about it and I appreciate that.

I want to push back a little bit on two of the propositions that have been advanced because I do not quite see how they connect, first with Mr. Reid, and then I want to test one of the propositions in Mr. Freshwater's paper.

plombier et un charpentier gagnent beaucoup d'argent. Essayez d'en embaucher un. Essayez d'embaucher un ouvrier agricole. C'est impossible. Notre société est-elle devenue capricieuse? Tout le monde veut un emploi de col blanc.

M. Reid : J'ai un autre point de vue sur la question inspiré d'une vieille théorie de gestion appelée XY. Les gestionnaires ou les dirigeants ont deux façons de motiver leurs subordonnés. L'une consiste à utiliser la méthode du bâton — on ne peut faire confiance aux gens; on doit les surveiller et leur imposer des règles. Selon l'autre approche, on part du principe que les gens agiront comme il se doit, pourvu qu'on leur en donne la chance.

Je penche pour cette dernière méthode. Je crois que ce que nous essayons de faire, avec le revenu garanti, c'est d'accorder une chance à ceux qui trouvent difficile d'intégrer le marché du travail pour, dans les faits, améliorer leur qualité de vie et la société dans laquelle ils vivent. Si vous considérez cela sous l'angle d'une politique environnementale, à un certain moment, dans notre histoire, nous devrons nous éloigner de cette notion d'accumulation de biens comme mesure du succès pour privilégier l'accomplissement personnel.

La perspective d'un État providence ne m'inquiète pas autant que vous, car j'ai l'intime conviction que lorsque les besoins économiques des gens sont en partie comblés, tout le monde y trouve son compte, la société et eux-mêmes. Il s'agit de trouver une solution différente pour eux. C'est une question purement philosophique sur notre conception de l'humanité.

Le sénateur Gustafson : La société connaît des changements majeurs. Autrefois, j'ai travaillé dans le secteur de la construction, de l'exploitation agricole et du transport des bâtiments; des travaux pénibles. Quand j'étais jeune homme, la dernière chose qu'on souhaitait était de travailler pour le gouvernement, car ce n'était pas ainsi qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent. Toutefois, aujourd'hui, si on est employé par le gouvernement, on a une situation enviable, qu'on travaille pour SaskPower, SaskWater, ou autre. On a une pension garantie et un salaire de 30 $ de l'heure. En revanche, les petits entrepreneurs, sont acculés au pied du mur. C'est pourtant eux qui, à l'époque, ont bâti l'économie nord-américaine. Cela a changé.

M. Reid : Certes.

Le sénateur Gustafson : Si vous voulez un employé aujourd'hui, vous devez le tirer du lit, lui acheter un paquet de cigarettes et le prendre par la main. Je parle sérieusement. Si vous ne me croyez pas, parlez-en à des gens de l'industrie.

Le sénateur Segal : J'aimerais remercier nos deux témoins pour leur précieuse contribution à nos délibérations et leur présenter mes excuses pour les retards, bien involontaires, au cours de la séance. Ils se sont montrés bons princes, et c'est apprécié.

J'aimerais revenir brièvement sur deux des propositions qui ont été soumises, parce que je ne vois pas en quoi elles sont liées; j'aimerais d'abord en discuter avec M. Reid, puis mettre à l'épreuve l'une des propositions contenues dans le mémoire de M. Freshwater.

Mr. Reid, you say in your paper that we should not be trying to deal with agricultural problems with social policy but, rather, with agricultural policy.

Let me put the proposition to you that the failure of our ability to sustain some kind of social opportunity on the farm has been tied to these commodity cycle-based policies which, by definition, can never meet the peaks and valleys as effectively as they show up in people's lives. Hence, we are left with circumstances where farmers may be in their fourth or fifth year, if they are in grains and oilseeds, with no net profit with which to operate the shop.

Second, we do not seem to have a problem strategically with other industries. We are not troubled about huge amounts of money for aerospace, defence and the auto industry. They have a special kind of unemployment insurance such that they are maintained at a very high level so the workforce is available to be called back after layoffs and peaks and valleys.

However, somehow when we get to folks on the farm, we have a huge problem. My colleague worries about creating a welfare state. The Minister of Agriculture brought in the Canadian Farm Families Options Program, which said that anyone who did not make $25,000 could apply to be brought over that limit — a federal program oversubscribed. Many people did not gross $25,000 in terms of their operation.

I want to push back and ask about when you embrace the idea of a guaranteed annual income or a basic income floor — which I am attracted to — it strikes me as a social response to a rural income problem. All the evidence we have seen to date, and certainly your own paper, suggests that the rural income problem is not just about farm income. It is about exactly what Dr. Freshwater referenced — namely, that the lumber and mining industries are not as labour-intensive; they are more capital-intensive.

So the old cycle of an honest day's work for an honest day's pay does not bear in rural Canada any more, and it is certainly not there on the farm unless we are into supply management, which I do not oppose, but it is a different frame of reference in some way. Is supply management not a decision by society to sustain a certain level of return, financed by all of us as consumers? I am not opposed to it; I think it is a great thing. We say we want our dairy farmers across Canada, Eastern Ontario, Frontenac County especially, to be doing okay, because we think having the capacity to generate milk is an important strategic capacity in our society and we are prepared to finance that.

Monsieur Reid, vous dites, dans votre document, que nous ne devrions pas tenter de régler les problèmes de l'agriculture au moyen de politiques sociales, mais plutôt avec des politiques agricoles.

Permettez-moi de vous faire remarquer que notre échec à assurer une certaine sécurité sociale dans les exploitations agricoles est attribuable aux politiques axées sur les fluctuations cycliques du cours des denrées qui, par définition, ne pourront jamais être réellement adaptées à la réalité des gens. Par conséquent, nous nous retrouvons dans une situation où les fermiers peuvent avoir produit du grain et des oléagineux pendant quatre ou cinq ans sans réaliser de bénéfices nets à réinjecter dans l'exploitation de leur entreprise.

Deuxièmement, sur le plan stratégique, nous ne semblons pas avoir un problème en ce qui a trait aux autres industries. Nous n'avons pas à nous préoccuper d'allouer de fortes sommes à l'aéronautique, à la défense et à l'industrie automobile. Ces secteurs ont un type spécial d'assurance-emploi qui leur permet de maintenir un haut niveau de revenu, de sorte que la main-d'œuvre peut être rappelée après des licenciements et des périodes de creux dans la production.

Cependant, lorsqu'il s'agit des gens qui travaillent à la ferme, nous avons un gros problème. Mon collègue s'inquiète que l'on crée un État providence. Le ministère de l'Agriculture a mis en œuvre le Programme canadien d'options pour les familles agricoles, en vertu duquel quiconque n'a pas atteint un revenu annuel de 25 000 $ peut soumettre une demande pour que son revenu soit haussé jusqu'à ce seuil — un programme fédéral qui a été submergé par les demandes car beaucoup de gens n'arrivaient pas à faire 25 000 $ bruts avec leur exploitation.

J'aimerais revenir sur ce qui a été dit et vous poser une question. Lorsque vous appuyez le principe d'un revenu annuel garanti ou d'un revenu de base — que j'approuve —, cela m'apparaît comme une solution sociale à un problème de revenus en milieu rural. Toutes les données que nous avons recueillies jusqu'à maintenant, et dont votre exposé fait état, laissent croire que le problème des revenus en milieu rural ne s'arrête pas aux revenus tirés d'une exploitation. C'est exactement ce à quoi M. Freshwater a fait référence — au fait que les secteurs du bois d'œuvre et minier ne sont pas des industries à haute intensité de main-d'œuvre, mais à haute intensité de capital.

Alors ce vieux principe d'un salaire convenable pour une bonne journée de travail ne s'applique plus dans le Canada rural, en tout cas, pas dans les exploitations agricoles, à moins qu'il soit question de gestion de l'offre, ce à quoi je ne m'oppose pas; mais il s'agit, en quelque sorte d'un autre cadre de référence. La gestion de l'offre ne découle-t-elle pas d'une décision que la société a prise pour assurer un certain niveau de bénéfices, et nous y participons en tant que consommateurs? Je ne suis pas contre; je pense que c'est une excellente chose. Nous voulons que nos producteurs laitiers de partout au pays, de l'est de l'Ontario et du comté de Frontenac, en particulier, se portent bien, car nous estimons que la capacité à produire du lait est stratégique dans notre société, nous sommes prêts à financer cela.

If you are making the case that we have to solve the problem with agricultural policy and not social policy, but you are also making the case that we look at a basic income floor, help me reconcile how a government or a parliament gets there from here.

While you are reflecting on that, I want to ask Mr. Freshwater about the path-dependency reference, which I was delighted to see, because I think we often forget that it is much easier to move the tractor back and forth in the same rut than it is to pick a new furrow to start and we do that a lot in our politics. It is a natural process.

What is the radical suggestion, Mr. Freshwater, that you would recommend? Understanding the area as well as you do, and having covered the constraints in your paper as thoughtfully as you did, what is the radical suggestion that will break us out of the old furrow and get us into one that is not quite so deep where there is still some sunlight and some prospects for success?

I will take your answers as you choose to give them.

Mr. Reid: I am probably older than Mr. Freshwater so, if I let him go first, I may not remember my answer.

I may have overstated keeping the policies separate. First, let me say that I think dealing with the agricultural situation has to be much more complex than dealing with General Motors, from the worker's perspective. I have a son-in-law who works at General Motors in Oshawa, so I know the cycle of which you speak.

One thing that farms often are confronted with is a cash-flow problem. On the other hand, people say they are asset rich. I am okay with including farmers in a guaranteed annual income if, in fact, accounting can be done to determine that it is now a social problem and not a farm problem.

The only thing I was suggesting here is that much of the difficulty our farmers are in — and this is really not my area — is an international problem; it is a global problem. It is a subsidies issue, and not everyone is playing by the same rules. We have had the experience with the border closing down with disease and so on. To me, those are agricultural problems and not social issues.

I think the main things have to be dealt with inside an agricultural policy. If that fails, then it is an open question with regard to social policy picking up where agricultural policy has failed. I have used that line in the paper as well.

We need to keep the policies separate so that we know exactly what we are dealing with — the goals are clear and the path to those goals is clear. To muddle them, we do ourselves a disservice.

Senator Segal: You are allowed to give the youth perspective now.

Mr. Freshwater: Thank you. It has been a long time.

Vous faites valoir que nous devons résoudre le problème au moyen de politiques agricoles, et non sociales, tout en réclamant un revenu annuel garanti; aidez-moi à comprendre comment un gouvernement ou un Parlement peut y arriver.

Tandis que vous y réfléchissez, j'aimerais interroger M. Freshwater au sujet de son allusion à notre tendance à suivre les voies déjà tracées, qui m'a ravi, parce que nous oublions souvent qu'il est plus facile d'emprunter le même chemin que d'ouvrir de nouveaux sentiers, et nous faisons cela pour beaucoup de nos politiques. C'est un réflexe naturel.

Quelle solution radicale recommanderiez-vous, monsieur Freshwater? Vous qui connaissez si bien le domaine et qui avez, dans votre mémoire, admirablement exposé les contraintes, quelle mesure draconienne nous permettrait de sortir des anciennes ornières et d'emprunter une voie prometteuse?

Vous pouvez répondre comme bon vous semble.

M. Reid : Je suis sans doute plus âgé que M. Freshwater, alors, si je le laisse répondre en premier, je risque d'oublier ma réponse.

J'ai peut-être trop insisté sur la nécessité de maintenir la séparation entre les politiques. D'abord, permettez-moi de vous dire que j'estime qu'il doit être bien plus complexe de traiter de la situation du secteur agricole que de General Motors, du point de vue des travailleurs. J'ai un gendre qui travaille pour ce constructeur automobile, à Oshawa, alors je sais ce dont vous parlez.

L'une des difficultés auxquelles les agriculteurs sont souvent confrontés, c'est le problème de liquidités. Par ailleurs, les gens se disent riches en biens. Le fait d'assurer aux agriculteurs un revenu annuel garanti ne me pose pas de problème si, dans les faits, on peut procéder à des vérifications comptables pour déterminer qu'il s'agit bien d'un problème social, et non d'un problème agricole.

Je voulais seulement dire qu'une bonne partie des problèmes auxquels font face nos agriculteurs — et je ne suis vraiment pas un spécialiste dans ce domaine — sont d'envergure internationale. C'est une affaire de subventions, et tout le monde ne joue pas selon les mêmes règles. Nous avons vu ce qu'a donné la fermeture de la frontière à cause de la maladie, et cetera. À mes yeux, il s'agit de problèmes agricoles, et non sociaux.

Et je pense qu'il faut les résoudre au moyen d'une politique agricole. Au besoin, on pourra envisager le recours à une politique sociale, si l'agricole est un échec. C'est ce que je dis dans mon mémoire également.

Nous devons maintenir une séparation entre les deux types de politiques, de manière à savoir exactement ce qu'il en est — les objectifs ainsi que les moyens de les atteindre doivent être clairs. Nous ne nous rendrions pas service en les entremêlant.

Le sénateur Segal : Vous pouvez maintenant nous donner le point de vue de la jeunesse.

M. Freshwater : Merci. Cela fait longtemps que j'attends cela.

If I were to make the big leap — and I appreciate the difficulty in how big this leap would be — the one thing that just about everyone involved in rural development agrees upon is that effective rural development is locally based; it comes from the community. For a national government, in the Canadian context, that is tricky because local government is provincial. The Constitution is between the provinces and the national government. The provinces determine all the rules for local government.

The main thing you could do would be to try to figure out how to work with the provinces effectively and make it about something like rural development, which is a big issue, but it may not be a killer issue like so many of the other federal-provincial things are.

This is something where you have to go to them and say, "Look, you make the rules for the local communities but we need the rules to allow these local communities to have some control over their evolution."

Senator Segal: It is not the Agricultural and Rural Development Act, ARDA, or the Department of Regional Economic Expansion, DREE, or any of those old things. It is some process for the local communities having the fiscal freedom to make their own decisions.

Mr. Freshwater: It is a Community Futures model which Canada was able to do because, at the time of implementation, the Department of Employment and Immigration still had local offices. It was a labour force development project, which was the leverage that the federal government had to get in there and do it. Since that has happened, it no longer has that leverage.

The only way you can do effective rural development is to sit down with the provinces and say, "You have the mandate. We know this is a problem. We will help you do this but you have to be the leaders in this process." That is a humbling thing for a national government but it is the same issue in the United States. The U.S. Constitution is silent on local government.

It is the same thing in Europe. The European Union bargains with nation states. It can not do anything at a local level but, in every case, the people who do rural development have managed to implement things like the EU Leader + initiative, and the Enterprise Community program in the United States that are locally based and driven. There are EU, U.S. government and Canadian government programs that we know work, but we can not get to the next step until you find a way for national governments to bargain within that federal set of relations. That is a huge thing and it is way out of the rut.

The Chairman: There are parts of Canada where Community Futures still are very attractive ways to go.

Si je devais m'avancer — et je sais à quel point ce serait hasardeux —, je dirais que le principe qui fait consensus chez pratiquement toutes les personnes concernées, c'est qu'un développement rural efficace se fait au niveau local, dans la communauté. Pour le gouvernement canadien, c'est délicat, parce que le gouvernement local est en fait provincial. La Constitution régit les rapports entre les provinces et le gouvernement fédéral. Ce sont les provinces qui établissent toutes les règles que doivent suivre les administrations locales.

La principale chose qu'on pourrait faire serait de trouver une façon de collaborer efficacement avec les provinces pour dégager des solutions en matière de développement rural — un enjeu assez important, mais peut-être moins épineux que bien d'autres dossiers fédéraux-provinciaux.

Il faudrait dire aux provinces que ce sont elles qui fixent les règles pour les collectivités locales, mais qu'on a besoin d'en établir aussi pour permettre à ces collectivités d'exercer un certain contrôle sur leur devenir.

Le sénateur Segal : Cela n'a rien à voir avec la Loi sur l'aménagement rural et le développement agricole, l'ARDA, ni le ministère de l'Expansion économique régionale, le MEER, ou quelque autre ancienne mesure. Il s'agit de donner les moyens aux communautés locales de bénéficier d'une marge de manœuvre financière pour prendre leurs propres décisions.

M. Freshwater : C'est le modèle d'Aide au développement des collectivités que le Canada a pu appliquer car, au moment de l'implantation du programme, le ministère de l'Emploi et de l'Immigration avait encore des bureaux régionaux. Ce projet de développement de la main-d'œuvre servait de tremplin au gouvernement fédéral pour faire le travail sur le terrain. Depuis que la situation a changé, il ne dispose plus de ce moyen.

La seule façon d'en arriver à un développement rural efficace, c'est de s'asseoir avec les provinces et de leur dire : « Vous avez un mandat. Nous savons que cela pose problème. Nous vous seconderons, mais vous devez mener le bal ». Cela demande de l'humilité de la part du gouvernement fédéral, mais la situation est la même aux États-Unis. La Constitution américaine reste muette sur la question des administrations locales.

C'est la même chose en Europe. L'Union européenne conclu des ententes avec les États membres. Elle ne peut rien faire au niveau local mais, dans tous les cas, les intervenants en matière de développement rural ont réussi à implanter des mesures comme l'initiative Leader +, dans l'Union européenne, ainsi que l'Enterprise Community program, aux États-Unis, qui sont mis en œuvre localement. Nous savons que certains programmes européens, américains et canadiens fonctionnent, mais nous ne pouvons passer à la prochaine étape sans avoir trouvé le moyen pour les gouvernements nationaux, de négocier dans un contexte fédératif. Il y a beaucoup à faire, et nous sommes loin du compte.

Le président : Il y a des régions, au Canada, où on fait encore des choses fort intéressantes avec l'Aide au développement des collectivités.

Senator Mahovlich: You mentioned earlier that St. Michael's College came up with this idea of a guaranteed annual income. Where did that come from?

Mr. Reid: The most recent thing is a report. There are a few landmarks in the last 25 years. It was actually St. Christopher House in Toronto, not St. Michael's. It is a report of the Task Force on Modernizing Income Security for Working-Age Adults called "Time for a Fair Deal."

What is interesting about this report is that, while they have not used the word guaranteed annual income, they have talked about an income supplement basically as a tax rebate.

Senator Mahovlich: I was reading in the paper that General Motors is sending 330,000 cars that they will sell next year. Are they manufacturing those in the States and sending them to China?

Mr. Freshwater: They are manufacturing them in China. GM has formed partnerships with at least two, and perhaps three, Chinese auto manufacturing companies.

Senator Mahovlich: Would Chrysler do the same?

Mr. Freshwater: Daimler has; I do not know whether Chrysler and Ford have or not. The Chinese bought Rover in England and moved all the machinery there. They are now getting ready to ship Rovers back into England. It is the Japanese phenomenon again.

We have done okay out with the Japanese when you stop and think about it. There are just as many jobs. They do not pay as well nor do they have the same level of benefits as Ford and GM, but they pay a lot better than almost anything else in rural areas.

Senator Mahovlich: If they go over with the labour force that China has, we will lose our labour force.

Mr. Freshwater: We can never compete with Chinese labour. We can not drive our wages down.

Senator Mahovlich: All our cars will be coming from China.

Mr. Freshwater: No. Just as the Japanese started by producing in Japan and selling cars here, I suspect the Chinese, once they establish a big enough market, will build their own assembly plants here, just as the Japanese did.

Already, somewhere in South Carolina, a Chinese company is making washers and dryers; they have a washer and dryer assembly plant in South Carolina. In Kentucky, we have a company that came in from Brazil and manufactures truck air filters.

Look at Brazil, India and China. China is putting up rockets. The principal competition for the Canadair regional jet is from Brazil. We like to think of them as low wage and low skill economies, but I read today that India cranks out more engineers

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné plus tôt que le Collège St. Michael avait lancé l'idée du revenu annuel garanti. Comment lui est-elle venue?

M. Reid : La chose la plus récente est un rapport. Il y a eu peu de faits saillants au cours des 25 dernières années. En vérité, il s'agissait de l'établissement torontois St. Christopher House, et non St. Michael. C'est un rapport du groupe de travail sur la modernisation de la sécurité du revenu pour les adultes en âge de travailler qui s'intitule : « Time for a Fair Deal ».

Ce qu'il y a d'intéressant dans ce rapport, c'est que, bien qu'on n'y emploie pas l'expression « revenu annuel garanti », on y traite d'un supplément du revenu, principalement sous forme de remboursement de taxes.

Le sénateur Mahovlich : J'ai lu dans le journal que General Motors expédiait 330 000 automobiles qu'elle vendra l'année prochaine. Est-ce qu'elle les fabrique aux États-Unis pour les envoyer ensuite en Chine?

M. Freshwater : Non, elle les fabrique en Chine. GM a conclu des partenariats avec au moins deux, sinon trois, constructeurs automobiles chinois.

Le sénateur Mahovlich : Chrysler ferait-elle la même chose?

M. Freshwater : Daimler l'a fait; j'ignore si Chrysler et Ford aussi. Les Chinois ont acheté Rover, en Angleterre, et ont déménagé toute la machinerie chez eux. Ils se préparent maintenant à envoyer des Rover en Angleterre. C'est le phénomène japonais qui se répète.

À ce propos, tout compte fait, nous nous en sommes bien tirés. Il y a autant d'emplois. Peut-être les Japonais n'offrent-ils pas une aussi bonne rémunération ni le même niveau d'avantages que Ford et GM, mais les salaires qu'ils versent sont bien supérieurs à ce qu'on peut trouver ailleurs, dans les régions rurales.

Le sénateur Mahovlich : S'ils décident de faire appel à la main-d'œuvre chinoise, nos travailleurs perdront leur emploi.

M. Freshwater : Nous ne pourrons jamais concurrencer la main-d'œuvre chinoise. Il nous est impossible de baisser nos salaires.

Le sénateur Mahovlich : Toutes nos voitures seront importées de Chine.

M. Freshwater : Non. De la même façon que les Japonais ont commencé par produire des automobiles chez eux pour ensuite les vendre ici, j'ai l'impression que les Chinois, une fois qu'ils se seront assuré un marché assez grand, construiront leurs propres usines de montage au Canada.

Déjà, quelque part en Caroline du Sud, une entreprise chinoise fabrique des laveuses et des sécheuses. Au Kentucky, il y a une compagnie brésilienne qui fabrique des filtres à air pour les camions.

Prenez les cas du Brésil, de l'Inde et de la Chine. Cette dernière construit des fusées. Le principal concurrent de l'avion à réaction de transport régional de Canadair est brésilien. Nous aimons à penser que ces pays sont des économies où les salaires sont bas et

than North America and the European Union combined in any year. You have these three large countries that are peers already in terms of their capacities.

What we have to figure out is how do we deal with them, not as developing countries but as our equals. We have a big rich market and they are going to want to participate in it. Where will they locate? We should encourage them to locate in rural areas because that is where we need the employment opportunities.

Senator Gustafson: Can I interject? In Lampman, Saskatchewan, they are bringing their pump jacks to pump the oil right from China. They bring them over and they paint them and put them in.

Senator Tkachuk: I said, "How many people work in your company?" and the fellow said, "Six hundred, all well-paying jobs."

Senator Gustafson: They do all the servicing for the oil industry there. Just to make the point — this thing is so diverse now and the question is where do we go in the future?

Senator Mercer: I apologize for missing your earlier presentation. You will be hard pressed to find anybody on this committee who is further to the left than I am. I have no problem with subsidies. I have no problem with government participating in the process. I have no problem with government levelling the playing field. I really believe in the old adage that high tides float all ships. We just need to make sure we keep the tides as high as possible. I do not have any difficulty with the term "welfare state," like some others do.

Mr. Reid, you indicated that you did not think biofuels were the answer to rural poverty. I do not think they are the answer to rural poverty. However, I discovered one thing when we were in Charleston, South Carolina, in the spring with the Canada-United States Inter-Parliamentary Group. We had a long discussion about biofuels and the success in certain states in the United States. One of my colleagues in the U.S. Senate commented that it was only good when it was producer-owned biofuel plants.

I come from Nova Scotia, the home of Moses Coady, where we invented some of this co-op stuff and people getting together and helping each other. I would like to hear your thoughts on producer-owned biofuel production plants and how you see that having an effect on the rural economy. I think if the rural economy is going well, we can address the issue of rural poverty quicker.

Mr. Reid: I think that you have probably addressed your question to the wrong person sitting on the panel, given that I am not an economist. I wonder if Mr. Freshwater wants to handle that one?

Mr. Freshwater: I will broaden your question because I think co-ops are probably one of the more sensible ways that rural people can aggregate their limited resources to accomplish things.

les compétences faibles, mais j'ai lu aujourd'hui que l'Inde formait chaque année plus d'ingénieurs que l'Amérique du Nord et l'Union européenne réunies. Vous avez ces trois grand pays qui sont déjà à égalité sur le plan de leurs capacités.

Nous devons trouver le moyen de traiter avec eux, non pas en tant que pays en développement, mais d'égal à égal. Nous avons un grand et riche marché, et ils voudront y participer. Où s'établiront-ils? Nous devrons les encourager à le faire dans des régions rurales, parce que c'est là que sont les besoins en emploi.

Le sénateur Gustafson : Puis-je intervenir? À Lampman, en Saskatchewan, ils importent directement de Chine des chevalets de pompage pour le pétrole. Ils les importent, les peignent et les installent.

Le sénateur Tkachuk : J'ai demandé combien de personnes travaillaient pour leur entreprise, et le type m'a répondu « Six cents, toutes bien rémunérées. »

Le sénateur Gustafson : Ils offrent tous les services à l'industrie pétrolière. J'aimerais seulement souligner que la situation est devenue très complexe et qu'il s'agit de savoir où tout cela nous mènera.

Le sénateur Mercer : Veuillez m'excuser d'avoir manqué votre exposé. Vous seriez bien en peine de trouver quelqu'un plus à gauche que moi dans ce comité. Les subventions ne me posent aucun problème, pas plus que la participation du gouvernement au processus, ni l'établissement de règles du jeu par celui-ci. Je crois fermement en ce vieux proverbe selon lequel à marée haute, tous les bateaux peuvent naviguer. Nous devons seulement nous assurer que la marée demeure la plus haute possible. Contrairement à certains, le terme « État providence » ne me gêne pas.

Monsieur Reid, vous avez indiqué ne pas croire que les biocarburants sont la solution à la pauvreté rurale. Moi non plus. Néanmoins, j'ai fait une découverte le printemps dernier, en me rendant à Charleston, en Caroline du Sud, avec le Groupe interparlementaire Canada-États-Unis. Nous avions longuement discuté des biocarburants et du succès qu'ils remportaient dans certains États américains. L'un de mes homologues du Sénat américain a précisé que c'était une bonne chose seulement si les usines de biocarburants appartenaient aux agriculteurs.

Je viens de la Nouvelle-Écosse, terre natale de Moses Coady, où l'on a créé le concept des coopératives et de l'entraide. J'aimerais savoir ce que vous pensez des usines de biocarburants qui sont la propriété des agriculteurs, et quelle incidence elles ont, selon vous, sur l'économie locale. Je pense que si celle-ci se porte bien, nous pourrons régler plus rapidement le problème de la pauvreté rurale.

M. Reid : Je pense que vous avez adressé votre question à la mauvaise personne, car je ne suis pas économiste. M. Freshwater pourrait peut-être répondre?

M. Freshwater : Je vais élargir votre question car je crois que les coopératives sont probablement l'un des moyens les mieux indiqués, pour les habitants des zones rurales, pour mettre en commun les ressources limitées afin d'accomplir des choses.

That has been the history of agriculture in Canada and the United States from the 1930s on up.

Biofuels are tricky because it is an incredibly capital-intensive process. In essence, when farmers do it, they are putting more of their eggs in one basket. They are growing the corn, processing it and, if anything goes wrong, it comes back and bites them quickly.

Right now, it looks really good because in Iowa they are recovering capital costs in two years. The number of plants going in is incredible, but people are now starting to wonder how long this wonderful two-year capital-cost recovery cycle can last. It probably can not because we will produce more biofuels.

Senator Mercer: What if governments legislate, as the Brazilians have, a higher percentage of required biofuels in the gas we buy at the pump? I talked to people in the industry earlier this evening about the 5-per-cent level in this country. I think 5 per cent is too low.

Mr. Freshwater: It is already legislated in the United States that a certain percentage of renewable fuels must be within the mix. They are building up to it.

The consensus is you can not do it with corn and you must do it with cellulose. The problem is, as you push the cellulose technology, once it gets going, it will be inherently cheaper than corn-based ethanol because you are using a cheaper feed stock. It will be a little more expensive to do it because there is one more step in the process. You must convert the cellulose to a starch, then to a sugar, instead of going straight from a starch to a sugar.

The money is going into switchgrass, willow, corn stover, waste products. The guys in corn plants will be all right for now but, down the road, the feed stock will be too expensive.

I do not think that is your real issue. Your real issue is locally owned businesses owned co-operatively, and we have paid too little attention to that recently.

I teach economics. The only economics you see are the economics of a for-profit firm. I am hard pressed to find textbooks that even mention cooperatives as an alternative way to organize production.

Senator Mercer: We have to go through what we went through in the 1930s to get back to the cooperative movement and re-energize that. I agree with you. If we build the biofuels industry on corn, any time we build it on one thing we are at risk. You talk about switchgrass and willow, and there are other very useful products in this process.

I talked about the cooperative but, if it is producer owned, is it generating an income that is raising the level of income in the rural community to the extent it is making a significant difference in what our study is about — rural poverty?

C'est ainsi depuis les années 1930 dans le secteur agricole, au Canada et aux États-Unis.

Le cas des biocarburants est compliqué car ceux-ci exigent beaucoup de capitaux. En gros, les agriculteurs qui les produisent mettent davantage d'œufs dans le même panier. Ils cultivent du maïs, le transforment et, si quelque chose tourne mal, cela leur retombe rapidement dessus.

En ce moment, la situation semble excellente parce qu'en Iowa, on recouvre les coûts d'investissement en deux ans. Le nombre d'usines qui ouvrent est incroyable, mais les gens commencent à se demander combien de temps cela va durer. Probablement pas longtemps, parce que nous produirons davantage de biocarburants.

Le sénateur Mercer : Et si, comme les Brésiliens, les gouvernements adoptaient des lois pour qu'un pourcentage plus élevé de biocarburants soit contenu dans l'essence vendue à la pompe? Plus tôt, ce soir, j'ai parlé avec des gens de l'industrie du niveau de 5 p. 100 qu'on a fixé ici, au Canada. Je crois que ce pourcentage est trop faible.

M. Freshwater : Aux États-Unis, on a déjà légiféré pour que l'essence contienne un certain pourcentage de carburants renouvelables. Ils y travaillent.

On s'est entendu sur le fait qu'on ne pouvait pas le faire avec du maïs, mais avec de la cellulose. Le problème, c'est que si on privilégie la technologie de la cellulose, une fois que c'est celle-là qu'on utilisera, elle sera moins chère que l'éthanol, qui est fabriqué à partir du maïs, parce que la matière première est moins coûteuse. Mais cette option reviendra plus cher, parce qu'une étape de plus est nécessaire dans le traitement. On doit transformer la cellulose en amidon, puis en sucre, au lieu de passer directement de l'amidon au sucre.

On investit dans le panic raide, le peuplier, la canne de maïs et les déchets ligneux. Pour le moment, les cultivateurs de maïs n'ont rien à craindre, mais un jour, le grain coûtera trop cher.

Mais je ne crois pas que ce soit votre véritable préoccupation. Votre vraie préoccupation, c'est l'entreprise coopérative locale, à laquelle nous avons accordé trop peu d'attention dernièrement.

J'enseigne l'économie. La seule économie dont on parle, c'est celle des entreprises à but lucratif. J'ai du mal à trouver des manuels qui font ne serait-ce qu'allusion aux coopératives comme autre moyen d'organiser la production.

Le sénateur Mercer : Nous devons revivre notre expérience des années 30 pour revenir au mouvement coopératif et y insuffler une nouvelle énergie. Je suis d'accord avec vous. Nous pouvons bâtir l'industrie des biocarburants en fonction du maïs, mais le faire à partir d'un seul élément comporte des risques. Vous avez parlé du panic raide et du peuplier, mais il existe d'autres produits très utiles pour cet usage.

J'ai parlé des coopératives, mais dans le cas des exploitations appartenant à des producteurs, le niveau de revenu dans la communauté rurale augmente-t-il au point d'avoir une incidence considérable sur ce que nous étudions, à savoir la pauvreté rurale?

Mr. Freshwater: I will be the two-handed economist here.

Senator Mercer: You usually are.

Mr. Freshwater: Certainly, if it is locally owned, the profits stay in the community. The other side of that is, if it is externally owned, that is where the capital comes from. You may need external ownership to get the capital in the community to build the thing. You are trading off do the profits stay here against do we have enough resources within the community to build the thing to get it started. In some places they do; in other places they do not.

I do not want to say you should go down a path of saying we can only rely on locally based businesses because one of the advantages of a firm from outside is it brings a lot of capital and marketing expertise, as well as connections, to the table that the community may not have. The community benefits from that but, in the process, it must give up some of the returns from the firm. That could be a fair trade. It is up to the community how that will work.

Senator Mercer: My last question is with respect to the discussion of factory farms as opposed to family farms. There is a romantic attachment in the United States and Canada to the family farm. We love the concept and are familiar with the family farm, and some of us around this table live on the family farm. I am not one of those but it is a fascinating history of North America.

I am talking about Canadians specifically. Has the failure to buy into the concept and buy into the economics of factory farms put us back a number of years in terms of the development of our agricultural industry? Have we spent so much time trying to save the family farm that we have missed the opportunity to develop better factory farms that help rural and all Canadians?

Mr. Freshwater: I think not. If you look at dairy farms in Ontario and Quebec, they are at least as modern, productive and advanced as the farms in Wisconsin. If you look in the Prairies, farmers in Saskatchewan have diversified into specialty crops to a far greater extent than farmers in Montana and North Dakota have. They are just starting to do that now.

I think Canadian farmers, by and large, are at the same level or maybe a little bit advanced in many things compared to American producers, although probably not in fruits and vegetables. I do not think there are any differences. The poultry industry is probably about the same on both sides of the border.

I do not think the difference is in the efficiency in a technical sense. The difference between Canada and the United States is, in some cases, Americans have been more effective in marketing because they have not had institutions like the Wheat Board or the marketing boards that have done the marketing for them.

M. Freshwater : En tant qu'économiste, j'ai une opinion partagée.

Le sénateur Mercer : Cela arrive souvent.

M. Freshwater : Certes, les entreprises locales génèrent des profits qui demeurent dans la collectivité. Toutefois, les entreprises extérieures apportent des capitaux. Votre collectivité a peut-être besoin de capitaux extérieurs pour développer des activités. Bien entendu, vous souhaitez que les profits demeurent dans la collectivité, mais avez-vous suffisamment de ressources, localement, pour lancer une entreprise? Parfois oui, parfois non.

Je ne dis pas que nous ne devrions compter que sur les entreprises locales parce que les entreprises de l'extérieur ont aussi leurs bons côtés : non seulement elles sont une source de capital et d'expertise en commercialisation pour la communauté, mais en plus, elles disposent de réseaux. La communauté en profite mais, en retour, elle doit renoncer à certains avantages que lui procure l'entreprise. Parfois, c'est un bon compromis; c'est à la communauté de décider des modalités.

Le sénateur Mercer : Pour ma dernière question, j'aimerais revenir sur les fermes industrielles et familiales. Aux États-Unis et au Canada, nous accordons beaucoup d'importance aux exploitations familiales. Nous aimons le concept, que nous connaissons très bien d'ailleurs. Certains d'entre nous vivent dans une ferme familiale. Pas moi, mais c'est une réalité fascinante en Amérique du Nord.

Je parle précisément des Canadiens. Le fait que nous n'ayons pas suffisamment investi dans les fermes industrielles a-t-il nui au développement de notre industrie agricole? Avons-nous passé trop de temps à essayer de sauver la ferme familiale plutôt qu'à exploiter des fermes industrielles plus productives qui auraient davantage profité au Canada, particulièrement au Canada rural?

M. Freshwater : Je ne pense pas. Si vous regardez les fermes laitières de l'Ontario et du Québec, vous constaterez qu'elles sont tout aussi modernes, productives et avant-gardistes que celles du Wisconsin. Dans les Prairies, les agriculteurs de la Saskatchewan ont diversifié leurs activités en faisant des cultures spéciales, beaucoup plus que ceux du Montana et du Dakota du Nord. Ceux-ci commencent à peine.

À mon avis, les agriculteurs canadiens, de façon générale, sont aussi avancés que les producteurs américains, sinon plus, quoiqu'ils ne le sont probablement pas en ce qui a trait à la production de fruits et légumes. Je ne pense pas qu'il y ait de différences. L'industrie avicole est probablement la même des deux côtés de la frontière.

Je ne crois pas que l'écart se traduise par un manque d'efficience sur le plan technique. Ce qui différencie le Canada des États-Unis, c'est que dans certains cas, les Américains on commercialisé leurs produits plus efficacement parce qu'ils n'avaient pas d'institutions comme la Commission canadienne du blé ou d'autres offices de commercialisation pour faire le travail à leur place.

Kentucky is an interesting example because the big crop there was tobacco. Tobacco was marketed through the Burley Tobacco Growers Cooperative Association to which you had to belong and you had a quota. You basically took the tobacco to the warehouse, they sold it, you got whatever the price was, and it was a blended price. Canadian farmers would be familiar with that kind of process.

Since the quotas have gone away in Kentucky, we are finding that farmers are good in production but have very rudimentary marketing skills. That is causing problems because they only think about how to produce the stuff without thinking about who to sell it to. It should be the other way around — what do people want to buy and, then, how do I produce it?

Senator Mercer: Thank God for the Wheat Board.

Mr. Reid: I know this is not a particularly safe thing to say to this committee, given that we are looking at rural poverty. One of the first things to talk about is creating more income and more jobs. I always worry a bit about the clash between policies. If we bring up factory farms, we do not know yet because we do not have a great deal of experience with it, but there could be a clash between income policy, economics and environmental policy.

That brings me to your earlier point. I have been tainted a bit by my foray into tourism, and that was going to do great things for communities. It has done good things but has not lived up to the expectations. Maybe the expectations were too high.

The other issue builds on Mr. Freshwater's point — that is, we should look around and pay farmers to do things that society or the public needs.

Earlier tonight, we were having a private conversation about how it would be interesting to see how much land has been taken out of production and what it has been left to. It seems to make sense to not subsidize farmers to protect them and help them grow things we really do not need, but perhaps subsidize farms for doing a service to society such as growing trees, for example.

It seems to me we have settled for old solutions and have not looked for where we will be in 10 or 15 years as a society. What will society need then? What is the role of rural development in getting us there?

That is the kind of thinking process we need to take with some of the issues we are raising.

Senator Tkachuk: I will approach this issue differently. I am not sure about this but I think Africa could probably feed most of the world if we let them into our markets. Subsides and our marketing boards are keeping them out of our markets. They are not allowing their agriculture production to mature. Poor prices are the result of too much production. Looking at failures and at ways to pay people to grow things no one is buying makes no sense to me whatsoever. In Europe, they are guaranteeing

Le Kentucky est un exemple intéressant parce qu'on y cultive essentiellement le tabac. Le tabac était commercialisé par le biais de la Burley Tobacco Growers Cooperative Association, dont vous deviez nécessairement faire partie. Celle-ci vous imposait des quotas. Vous apportiez le tabac à l'entrepôt, on le vendait et vous obteniez le prix qu'on vous offrait, quel qu'il soit, et c'était un prix pondéré. Les agriculteurs canadiens connaissent bien ce genre de processus.

Depuis la disparition des quotas dans le Kentucky, nous constatons que les agriculteurs ont une bonne production, mais s'y connaissent très peu en commercialisation. Cela pose problème parce qu'ils ne pensent qu'à produire sans se demander à qui ils vont vendre. Pourtant, cela devrait être le contraire; la production est fonction de la clientèle.

Le sénateur Mercer : Dieu merci, il y a la Commission canadienne du blé.

M. Reid : Je sais que ce n'est pas la meilleure chose à dire au comité, étant donné que nous discutons de la pauvreté rurale. Il faut avant tout parler de la création d'emplois et de l'augmentation des revenus. Je m'inquiète toujours un peu des divergences entre les politiques. Si nous mettons sur pied des fermes industrielles, nous ne savons pas encore ce que cela donnera parce que nous n'avons pas beaucoup d'expérience en la matière, mais il pourrait y avoir un manque de cohérence entre les politiques de revenu, d'économie et d'environnement.

Ce qui m'amène à ce que vous avez dit plus tôt. Comme j'ai travaillé un peu dans le tourisme, j'avais l'impression que ce secteur allait être un moteur pour le développement des collectivités. On a vu des améliorations, mais pas autant qu'on ne l'espérait. Nos attentes étaient peut-être trop élevées.

Ensuite, comme l'a souligné M. Freshwater, nous devrions subventionner les agriculteurs pour qu'ils produisent en fonction des besoins de la société.

Un peu plus tôt, nous nous sommes dit, dans une conversation privée, qu'il serait très intéressant de savoir combien de terres ne servent plus à la production agricole. Il me semble logique de ne pas continuer à subventionner des agriculteurs pour des produits dont nous n'avons vraiment pas besoin; il faudrait plutôt les aider à rendre service à la société, comme en faisant pousser des arbres, par exemple.

On dirait que nous en arrivons toujours aux mêmes solutions. Mais où en sera notre société dans 10 ou 15 ans? Nous n'y avons pas pensé. De quoi la société aura-t-elle besoin? Dans cette optique, quel rôle joue le développement rural?

Ce sont toutes des choses auxquelles il faut réfléchir.

Le sénateur Tkachuk : Je vais aborder la question différemment. Je ne suis pas certain, mais je pense que l'Afrique pourrait presque nourrir le monde entier si elle avait accès à nos marchés. Mais à cause de nos subventions et de nos offices de commercialisation, elle est exclue. On ne permet pas à la production de se développer. Les prix dérisoires sont attribuables à une production massive. Quoi qu'il en soit, payer des gens pour qu'ils cultivent des produits que personne n'achète

$8 per bushel and producing grain that is providing cheap food for the urban areas. They are giving the rest away. That is not good economics or good farm practices. They load up their land with fertilizer and chemicals to ramp up the number of bushels of grain they grow from 30 per acre, which is normal, to 150 per acre. Those are unheard of amounts. That can not be good for ground water, soil or the environment.

I have travelled this country, as many of us have. We may have poverty in rural areas, but we have poverty in cities too. I do not think the numbers are much different. Rural areas are great places to live. Part of our culture is to get people to move to the cities, but many people are moving back to farms and rural areas. They like it and they pay dearly for it.

The wine industry is growing grapes. They have value added. There are little wineries that are succeeding. Grape growing is succeeding.

The Vietnamese and people from Hong Kong came to Vancouver and, through sweat and hard work, have built fantastic mushroom farms right in Vancouver. People should tour them to see what hard work they do. They are making a very good living growing mushrooms.

There are cranberries, truck farmers and orchards. Our beef industry is great, although we have to protect people from the calamities. Our pork farmers and honey farmers are doing very well. Agriculture is not a total disaster. We have a problem with grains and oilseeds, although it is mostly with grains. We have too much grain. It does not pay to pay people to stay on the farm. I do not care how we do that because the economics do not work.

What was intriguing is this piece on tourism. It is interesting. I think there is tremendous opportunity for tourism in rural Canada. We must keep working at it. The market will look after itself. We provide places to go and interesting things to do.

We have to work on successes. That is what I like. We have not heard enough about where and why we are successful in those areas. How can we adapt those successes for agriculture in Canada so that we do not have to rely on handouts and subsidies, which just screw up the market and people stay in a business that no one wants to support? That is what subsidies are all about. That is why I am not big on this guaranteed annual income. I do not understand that stuff.

Why are those areas successful? How can we market new products that allow farmers to make a living?

me semble tout à fait illogique. En Europe, on garantit 8 $ du boisseau et on produit des céréales qui permettront de fournir des aliments bon marché aux régions urbaines, et on donne le reste. Ce ne sont pas de bonnes pratiques économiques ni agricoles. Les agriculteurs épandent des tonnes d'engrais et de produits chimiques pour que le nombre de boisseaux de grain passe de 30 par acre, ce qui est normal, à 150. C'est incroyable. Chose certaine, c'est dommageable pour la nappe phréatique, les sols et l'environnement.

Comme plusieurs d'entre vous, j'ai parcouru le pays. Nous parlons de la pauvreté rurale, mais la pauvreté touche également les villes. Je ne pense pas que les chiffres soient très différents. Il fait bon vivre dans les régions rurales. Dans notre société, les gens sont poussés à aller s'installer dans les villes, mais bon nombre reviennent ensuite s'établir en milieu rural. Ils s'y sentent bien, mais en paient le prix.

Les vignerons cultivent la vigne. C'est une production à valeur ajoutée. Il y a très peu d'établissements vinicoles qui réussissent, alors que la viticulture est prospère.

Après de durs labeurs, les Vietnamiens et les Hongkongais qui se sont établis à Vancouver ont développé des cultures fantastiques de champignons. Leur travail remarquable mérite d'être vu. Ils vivent très bien de ces cultures.

Il y a des producteurs de canneberges, des maraîchers et des arboriculteurs fruitiers. Notre industrie bovine est très prospère, même si nous devons protéger les producteurs contre les calamités. Nos producteurs de porc et nos apiculteurs font de bonnes affaires. L'agriculture n'est donc pas un secteur sinistré. Le problème se situe au niveau des oléagineux, et surtout, des céréales. Il y en a trop. On ne peut pas continuer à subventionner les céréaliculteurs dans ces circonstances. Il faut trouver une autre solution car ce n'est pas rentable.

Ce qui est particulièrement intéressant, à mon avis, c'est qu'il existe d'énormes possibilités d'activités touristiques dans le Canada rural. Nous devons poursuivre nos efforts. Si nous offrons des endroits où aller et des activités à faire, le marché fera le reste.

Nous devons miser sur le succès. C'est ce que j'aime. Nous n'entendons pas suffisamment parler des entreprises prospères dans ces régions. Comment pouvons-nous contribuer à la réussite de l'agriculture au Canada sans avoir à compter sur des aides et subventions? Celles-ci ne font qu'interférer avec les forces du marché et permettent aux agriculteurs d'exploiter une entreprise que personne ne veut appuyer. Telle est la réalité. C'est pourquoi je ne suis pas trop en faveur de ce revenu annuel garanti. Je n'arrive pas à comprendre son utilité.

Qu'est-ce qui explique le succès de certaines entreprises? Comment pouvons-nous commercialiser de nouveaux produits qui permettront aux agriculteurs de gagner leur vie?

Mr. Freshwater: The wine industry in Southern Ontario is successful. I grew up there. When I grew up there, it was all Concord grapes and they got hammered. It was bad stuff, but I was not old enough then to drink it.

The interesting thing was that the government helped the industry adapt. They tore out the old grapes and put in new grapes. They went to more locally based wineries.

You are right that what we need, not just in Canada but in the United States and other countries, are more success stories. There was something I did in Saskatchewan about five years ago called ACRE, the Action Committee on the Rural Economy. The Saskatchewan government put it together. They essentially went around and found small towns that had been successful. They produced a book that was about all of these Saskatchewan success stories. That did two things. It reinforced in those communities that they had been successful and they were recognized for it. It also gave other places an example, not that they should do what each of these towns had done, but if you come up with your own strategy, you can be successful.

My argument is that what we really need is a locally based development process. By doing that, then the people in the community are the ones who commit to it. The senator from Nova Scotia said it is locally based and driven. People are willing to invest their resources because it is theirs.

One of the things I tell people in communities I visit is that, if they are not prepared to invest in their community, why should anybody else? If you do not think enough of this place to put your resources into it, how can you expect somebody from the outside to put money into it?

You must empower them. Make them commit to their own development because they are the ones who will have the greatest benefit from it.

You also must give them some success stories. You have to show them that it is not a myth that places in rural areas can succeed, and that people can make themselves more prosperous and build their community into something vibrant.

Senator Tkachuk: I will follow that up with a good example from our province. In the 1980s, the Progressive Conservative government passed legislation to allow pubs to brew their own beer. Of course, like all governments, we wanted to limit it. We grow malt and barley. My argument was — and I lost it — why not let anybody who wants to, brew his own beer and sell it in the marketplace? We are the home of malt and barley. We make the best malt and barley in the world. We ended up with one brew pub over there and another over there. We had the beer lobby, the hotel lobby and all these people who hated competition. We lost all that business. Now British Columbia and Alberta have all the pubs and we do not. They are brewing beer and they have little breweries going. We lost the micro-brewery industry through bad economics and policy.

M. Freshwater : L'industrie vinicole est très prospère dans le sud de l'Ontario. C'est là où j'ai grandi. Quand j'étais petit, il n'y avait que des vignes de Concord, mais celles-ci ont toutes été détruites. Il paraît que le vin était de mauvaise qualité. Je l'ignore; je n'étais pas encore en âge de boire.

Ce qui est intéressant, c'est que le gouvernement a aidé l'industrie à s'adapter. Il a arraché les vieilles vignes pour en planter de nouvelles. Cela a donné lieu à davantage d'établissements vinicoles locaux.

Vous avez raison lorsque vous dites que nous avons besoin, pas seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis et ailleurs à l'étranger, de plus d'exemples de réussite. Il y a environ cinq ans, j'ai travaillé sur l'Action Committee on the Rural Economy, créé par le gouvernement saskatchewannais. Ce comité s'est penché sur les petites villes de la province constituant un exemple et a ensuite publié un livre sur la question. Cela a permis, d'une part, de souligner la réussite de ces communautés et, d'autre part, de donner un modèle à suivre pour les autres, non pas pour qu'elles les imitent, mais plutôt pour montrer qu'adopter sa propre stratégie peut donner de bons résultats.

À mon avis, nous avons réellement besoin d'un processus de développement local pour permettre aux gens de contribuer au développement de leur propre collectivité. Le sénateur de la Nouvelle-Écosse a affirmé qu'il s'agirait d'un processus engagé dans et par la communauté. Les gens sont plus disposés à investir leurs ressources quand cela leur appartient.

L'une des choses que je dis aux gens des localités que je visite, c'est que s'ils ne sont pas prêts à investir dans leur communauté, alors qui le sera? Si vous ne croyez pas vous-mêmes en votre propre potentiel, comment voulez-vous que quelqu'un de l'extérieur y croit?

Vous devez donner à ces gens les moyens d'agir et les faire participer à leur propre développement parce que ce sont eux qui y gagneront le plus.

Vous devez aussi leur donner des cas exemplaires et leur prouver que réussir en milieu rural n'est pas un mythe; ils peuvent eux-mêmes rendre leur communauté prospère et dynamique.

Le sénateur Tkachuk : Dans le même ordre d'idées, laissez-moi vous donner un exemple de ce qui s'est produit dans notre province. Dans les années 1980, le gouvernement progressiste-conservateur a adopté une loi permettant aux petites brasseries de brasser leur propre bière. Évidemment, comme tous les gouvernements, il a voulu imposer une limite. Nous cultivons le malt et l'orge. À l'époque, je proposais que tout le monde qui le voulait puisse brasser sa propre bière, puis la commercialiser, mais on ne m'a pas écouté. Nous produisons quantités de malt et d'orge de la meilleure qualité au monde. Pourtant, il ne reste que quelques petites brasseries ici et là. Il y a eu le lobby brassicole, puis le lobby hôtelier et tous ces gens qui détestaient la concurrence. Nous avons perdu toute cette industrie. Maintenant, ce sont la Colombie-Britannique et l'Alberta qui ont toutes les petites brasseries, et nous, nous n'avons plus rien.

What this committee should be concentrating on is helping to identify those areas in which we can do really well. I think rural Canada has a great future. I am very positive about rural Canada. I am not a negative person. I am very positive. It is a great place to live.

Mr. Reid: Senator, I basically agree with you that there are many untapped resources. I also agree with Mr. Freshwater that with some hard work, if it is locally driven, many good things can be accomplished. There is no doubt about it.

However, my experience suggests that no matter how well we do for many reasons that are not economic, some people can not be a part of that. Somehow, we can not let them get lost in the mix.

Senator Tkachuk: I do not disagree.

Senator Mercer: If we can truly get into jobs, I would recommend that we go on a pub crawl, as they say, to see how we can fix this problem.

The Chairman: There are other kinds of rural communities, such as the ones in southwestern Alberta, that are not fuelled by pubs. In some cases, they are fuelled by theological history that has kept many towns in southwestern Alberta very vibrant.

Senator Oliver: I have one question with three parts for Mr. Freshwater. I regret missing your presentation paper but I have read it. I would like to add to what Senator Segal said and thank both of you for hanging on during our delay in the chamber.

My question is about demographics and economics in rural Canada — who is in rural Canada and how can we break the cycle of poverty in rural Canada? You have said in your paper that rural Canada has a high level of out-migration. You said that it is age-cohort specific: teens and people to age 30 are leaving. That leaves the adults who often do not have a lot of skills. You also said that rural places have few resources in an organizational sense. You paint a picture of people leaving for urban Canada; those left are old and there are not many great organizations left. You ask yourself those questions in the paper about what can be done and your answer suggested locally based development.

How do you bring back those highly skilled people who have gone to the urban areas and keep them there? How do you make rural areas work better and effectively when you get them back? What labour adjustments are required in those rural areas now? Once you answer that, then I will be able to understand what you mean by locally based development.

Elles brassent leur bière et gèrent des brasseries. Nous avons perdu l'industrie des microbrasseries à cause de mauvaises politiques économiques.

Le comité devrait avant tout contribuer à cerner les secteurs d'activité dans lesquels nous pourrions réussir. Je pense que le Canada rural a un avenir très prometteur. J'ai réellement confiance et je suis très optimiste. C'est un endroit merveilleux où vivre.

M. Reid : Sénateur, je suis tout à fait d'accord avec vous qu'il y a de nombreuses ressources inexploitées. Je suis également d'accord avec M. Freshwater qu'avec beaucoup d'efforts et la participation de la communauté, nous pourrions accomplir de grandes choses. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Toutefois, d'après mon expérience, peu importe nos capacités, pour toutes sortes de raisons qui ne sont pas économiques, certaines personnes sont exclues. Quelque part, nous devons en tenir compte.

Le sénateur Tkachuk : Tout à fait.

Le sénateur Mercer : Si nous voulons réellement aborder la question des emplois, je propose que nous allions sur le terrain pour déterminer comment nous pourrions régler le problème.

Le président : Il y a d'autres genres de communautés rurales, telles que celles dans le sud-ouest de l'Alberta, où les brasseries ne sont pas un moteur économique. Dans certains cas, c'est l'histoire religieuse qui a permis à de nombreuses villes de demeurer très dynamiques.

Le sénateur Oliver : J'ai une question à trois volets pour M. Freshwater. Je regrette de ne pas avoir le texte de votre exposé, mais je l'ai lu. Tout comme le sénateur Segal, je tiens à m'excuser de notre retard et à vous remercier pour votre patience.

Ma question porte sur la situation démographique et économique du Canada rural — qui y vit et comment peut-on briser le cycle de la pauvreté? Vous avez parlé de l'exode rural. Vous avez affirmé que les gens qui quittaient la campagne appartenaient à un certain groupe d'âge, soit les adolescents et les jeunes jusqu'à 30 ans. Il reste donc les gens plus âgés qui manquent souvent de qualifications. Vous avez également dit que les régions rurales avaient très peu de ressources sur le plan organisationnel. D'après le portrait que vous avez dressé, les gens partent vers les grands centres; les régions rurales se retrouvent donc avec une population plus âgée et très peu de grosses entreprises. Pour remédier à la situation, vous avez proposé de favoriser le développement local.

Quelles mesures pourrait-on prendre pour faire revenir ces personnes hautement qualifiées en milieu rural et les garder? Une fois que nous les aurons ramenées, comment faire pour assurer un meilleur fonctionnement de la collectivité? À l'heure actuelle, que devons-nous faire au niveau de la main-d'œuvre? Une fois que vous aurez répondu, je serai certainement mieux en mesure de comprendre ce que vous entendez par développement local.

Mr. Freshwater: I will only give you part of the answer because, if I could give you the full answer, I would be famous. In essence, your three questions are the rural development problem.

To start with an anecdote, I went to a small college in Kentucky that has very clever kids. We were talking about rural development and they said that one reason they leave is because they have a miserable time in high school.

Senator Oliver: Were they bullied?

Mr. Freshwater: No, there was simply nothing for them to do. People told them to be quiet and do what they are supposed to do. It was not an environment that told the kids they could contribute to the community.

Because these bright kids did not have a strong positive experience through their high school years, they left and did not want to come back because they did not see the community as the kind of place where they wanted to live as adults. It starts in the school system by trying to get people to attach to their communities. If and when they go away, they will think more about coming back. Clearly, it has to do with whether there are opportunities.

If you go off, start a business and are thinking about relocating in your home community, one of the things you will look at is whether the community can support your business. If it can not support the business, no matter how much you would like to go back, you probably will not go back. A piece of that will be whether the labour force is in place that is needed to operate the business. One of my arguments in the paper is that yes, we have lots of labour in rural areas but, in many cases, we are missing pieces in the skill set. Until we figure out a better way to do job training in rural areas in a different way than we do job training in urban areas, we will continue to have missing pieces in the skill set. If you want to run a job training program that requires 40 people before offering the program, and there are only 25 people in the community, then no one receives skills training. However, if you offer that program four years in a row and create 100 people with those skills, then you have more than satisfied the demand. There is not enough work for those people so it becomes a matching of places on an annual basis, recognizing that you might not be able to run a training program for a particular skill more frequently than every fifth year. We must be more creative in how we operate the job training issues.

Senator Oliver: You could also be training more of the seniors who stay in the communities.

Mr. Freshwater: Yes, if people want to do that, it is wonderful. But it is tricky doing job training for older people and I am not sure we have good models. You have to train older people differently than younger people because they have been away from school for an extended period of time. You need to have a flexible approach to the delivery of training. One of the essential elements in rural places is trying to figure out what skills are

M. Freshwater : Je ne peux vous donner qu'une partie de la réponse parce qu'évidemment, si j'avais la solution à tout, je serais célèbre. Essentiellement, vos trois questions portent sur le problème du développement rural.

Je vais vous raconter une anecdote : je suis allé dans une petite université du Kentucky qui est fréquentée par des étudiants très doués. Nous avons parlé du développement rural et j'ai appris que ces jeunes avaient quitté la campagne en grande partie parce qu'ils avaient très mal vécu leurs études secondaires.

Le sénateur Oliver : Se faisaient-ils intimider?

M. Freshwater : Non, ils n'avaient tout simplement rien à faire. On leur disait de se tenir tranquilles et de faire ce qu'on leur demandait. D'après les étudiants, ce n'était pas un environnement dans lequel on leur disait qu'ils pouvaient apporter quelque chose à la communauté.

Comme ces enfants brillants n'ont pas vécu une expérience positive, ils ont quitté leur communauté et n'ont pas voulu y revenir parce qu'ils voyaient leur vie ailleurs. Dès l'école, il faut donner aux enfants un sentiment d'appartenance. Ainsi, s'ils viennent à partir, ils seront plus portés à revenir. Il est évident que les débouchés y sont également pour beaucoup.

Si vous allez vous installer ailleurs, que vous lancez une entreprise et que vous envisagez de la relocaliser dans votre communauté natale, vous voudrez d'abord savoir si celle-ci est en mesure d'appuyer votre entreprise. Si ce n'est pas le cas, peu importe à quel point vous voulez y retourner, vous n'irez probablement pas. Vous vous demanderez notamment s'il y a sur place la main-d'œuvre disponible. Bien sûr, comme je le dis dans mon mémoire, il y a beaucoup de travailleurs dans les régions rurales, mais dans bien des cas, ils n'ont pas les compétences nécessaires. La situation perdurera tant et aussi longtemps qu'on n'offrira pas de formations professionnelles adaptées aux habitants des régions rurales. Si vous offrez un programme de formation qui requiert 40 personnes, mais que la collectivité n'en a que 25 à proposer, personne ne sera formé. Toutefois, si vous offrez le programme quatre ans d'affilée et que vous formez 100 personnes, vous aurez amplement satisfait à la demande. Mais comme il n'y a pas assez de travail pour ces gens, il faut tenir compte de la demande sur une base annuelle, en sachant qu'un programme de formation particulier ne pourra être donné qu'une fois tous les cinq ans. Nous devons faire preuve d'une plus grande créativité pour régler ces problèmes de formation professionnelle.

Le sénateur Oliver : Vous pourriez également offrir de la formation à un plus grand nombre des personnes plus âgées qui habitent dans ces communautés rurales.

M. Freshwater : Oui, ce serait merveilleux, si c'est ce qu'elles veulent. Toutefois, c'est un peu difficile de former ces personnes et je ne suis pas sûr que nous ayons de bonnes méthodes. La façon de former les gens plus âgés doit être différente de la méthode employée pour former les plus jeunes étant donné que leurs études remontent à loin. Vous devez faire preuve de flexibilité. Dans les régions rurales, il faut essentiellement

missing, what skills are complementary to the things people are doing, and what kinds of activities make sense in that community. It is called "active labour market policies," in an academic sense. It is more than simply putting people on employment insurance, EI, and asking them to go through the motions. Rather, you have to encourage people to take the training so they can realize their potential for an opportunity to get a job in a particular area when employers are looking for that skill set.

Once again, you need to figure out what is going on locally so that you can create an opportunity for people to stay. By creating that opportunity to stay, you might encourage people to come back. Some of that is marketing but a big part has to do with trying to develop a vision for what a community can be, and then getting the majority of the community to buy into it.

Senator Oliver: Can you think of any community that you have been to or read about that meets your philosophy and your concept of development?

Mr. Freshwater: Yes, but I do not know whether they are still doing it. When I was in Manitoba, I found Carman, Morden and Winkler were very good at that. I recall a couple of places in Kentucky as well. Success stories of such places do exist just about anywhere. The fascinating thing about small towns is that, when you arrive, immediately you know whether they are successful just by looking around. It has less to do with the inherent resources of that community than how people have chosen to use their resources. That is a learnable trait.

It may not be everybody in the community but, if you can get a critical mass of people to think about being progressive, the community becomes progressive.

Mr. Reid: We have had a couple of graduate students who looked at the out-migration of youth and tried to make sense of it. When you stop to think of it — and I will use myself as an example — I left my home town. There was opportunity there. My dad was a merchant on the main street and I could have taken over the business. But there was a world out there that I wanted to explore. Also, if you are in your small hometown, I am still little Donny Reid who grew up around the corner. I am sure we all suffer from those past mistakes.

Some of these students have started to ask questions like, "What would be the conditions under which people from the cities, who did not grow up in this particular area but saw it as an opportunity for them to come out and start a life, could be attracted here?" It is not a question of how do we get our kids to come back as much as it is, how we attract new and young people and have a flow-through in this community to make it vibrant? There are two discussions. One is everyone likes to see their kids come back, but the other one is how do we get people to move in?

This is a different concept, but Elliot Lake, Ontario, has done some interesting things in creating a seniors community and selling their mining stocks, Dennison Mines and the other one.

déterminer, entre autre choses, les compétences à développer, celles qui sont complémentaires et le genre d'activités pertinentes pour la communauté. En théorie, c'est ce qu'on appelle les « politiques d'intervention sur le marché du travail ». Il ne s'agit pas simplement d'accorder des prestations d'assurance-emploi à ces gens et de leur demander de respecter les exigences. Vous devez aussi les encourager à suivre une formation de façon à ce qu'ils puissent réaliser leur plein potentiel et obtenir un emploi dans un domaine particulier où il y a des débouchés.

Vous devez évaluer la situation de la région, puis créer des perspectives d'emploi pour inciter les gens à rester. De cette façon, vous pouvez encourager par le fait même certaines personnes à revenir. Pour atteindre ce but, il faut faire un peu de promotion, mais avant tout, essayer d'élaborer une vision de la communauté à laquelle adhérera la majorité des habitants.

Le sénateur Oliver : Parmi les communautés que vous avez visitées ou au sujet desquelles vous avez lu, est-ce que certaines mettent en pratique votre philosophie à l'égard du développement?

M. Freshwater : Oui, mais j'ignore si c'est toujours le cas. Lorsque j'ai visité le Manitoba, j'ai trouvé que Carman, Morden et Winkler étaient de bons exemples de réussite, à l'instar de quelques endroits au Kentucky également. On observe de belles réussites un peu partout. Ce qui est fascinant à propos des petites villes, c'est que lorsque vous arrivez, au premier coup d'œil, vous savez tout de suite si elles réussissent bien. Le succès n'a pas tant à voir avec les ressources inhérentes de la communauté mais plutôt avec la façon dont les gens ont choisi de les exploiter. C'est quelque chose qui s'apprend.

Évidemment, vous ne pouvez pas amener tout le monde à adopter une attitude progressiste, mais si vous arrivez à convaincre une masse critique de gens, la communauté deviendra progressiste.

M. Reid : Certains de nos étudiants se sont penchés sur l'exode rural des jeunes et ont tenté d'en déterminer les causes. Je vais prendre mon cas en exemple. J'ai moi-même quitté ma ville natale alors que j'avais une possibilité d'emploi. Mon père exploitait un commerce sur la rue principale, et j'aurais pu prendre la relève. Mais il y avait tout un autre monde que je voulais explorer. Si on reste dans notre petite ville natale, on nous voit toujours comme l'enfant qu'on a été. Je suis certain que nous souffrons tous de nos erreurs du passé.

Certains étudiants se sont demandés ce qui pourrait faire en sorte que des gens de la ville puissent envisager d'aller s'établir dans une région rurale. L'objectif n'est pas tant de trouver des moyens de faire revenir nos jeunes, mais de déterminer comment on peut attirer de jeunes gens en vue d'assurer le dynamisme de notre communauté. Il faut travailler sur deux fronts. D'une part, il faut tenter de faire revenir nos jeunes, et, d'autre part, il faut aussi veiller à attirer des gens d'ailleurs.

À Elliot Lake, en Ontario, on a fait quelque chose d'intéressant en appliquant un concept différent. À la suite de la fermeture de la mine Dennison et de l'autre, on a fait de cette petite ville un

They have turned a mining town into almost Sun City North. Some new thinking about approaching the problem and sometimes turning it on its head is fruitful.

The Chairman: We have one person looking for round two and that is Senator Gustafson.

Senator Gustafson: You used the term 'marketing.' One of the problems agriculture has is we are price takers. General Motors tells you what they want for a truck, International Combine tells you what they want and John Deere tells you what they want. But farmers take what they get. That has been a problem.

The Americans are way better marketers than we are. They sold our cattle for a hundred years and those cattle are still going south. We must be better marketers. That is all there is to it. My thinking is that is not happening.

Mr. Freshwater: I am not sure that I fully agree with you because we can find examples with mustard, pulses and all the specialty crops. The people who produce those are good marketers. They saw an opportunity to sell that and they created those markets.

Senator Gustafson: I grow canola. For three or four years, we did well. Right now, though, we are not doing so well because canola dropped back from about $12 at a high to $6 dollars. Flax dropped back; mustard you can not sell. There are problems there.

Mr. Freshwater: I will grant you that farmers tend not to respond quickly enough to changes in markets, but I do not think you can necessarily conclude that Americans are inherently better in that than Canadians. To some extent, the Canadian marketing system, just like the tobacco system, has made it easier for Canadians not to acquire those skills. I do not think that means they can not. Anybody who can manage a farm can probably figure out how to market their products if they want to put in the effort and see that they should put the effort into it.

Senator Gustafson: We are competing against a country that puts $70 billion into subsidies in agriculture. We are competing against the Europeans that put more into it.

Mr. Freshwater: I would argue with you that people who get subsidies get lazy. People who do not get subsidies have to think —

Senator Gustafson: My American neighbours work hard but —

Mr. Freshwater: The argument is why can the Americans not grow durum? They will not grow it because they do not make as much money growing durum as they do growing wheat which has a higher yield per acre. They get paid on yield per acre and not on

communauté conçue pour les retraités. Cette ancienne ville minière est pratiquement devenue la Sun City du nord. En abordant un problème sous un angle nouveau, il arrive parfois qu'on puisse le tourner à son avantage.

Le président : Il y a une personne qui souhaite prendre la parole pour le deuxième tour de table; c'est le sénateur Gustafson.

Le sénateur Gustafson : Vous avez parlé de la commercialisation. Un des problèmes en agriculture, c'est que nous sommes forcés d'accepter les prix. General Motors fixe le prix de ses produits, tout comme International Combine et John Deere. Cependant, nous, les agriculteurs, nous acceptons les prix que nous pouvons demander. Cela pose problème.

Les Américains sont bien meilleurs que nous sur le plan de la commercialisation. Ils ont vendu notre bétail pendant 100 ans, et ce bétail est toujours exporté vers le sud. Nous devons faire mieux dans ce domaine; c'est aussi simple que cela, mais je n'ai pas l'impression que nous progressons.

M. Freshwater : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Prenez par exemple les producteurs de moutarde, de légumineuses et de toutes les cultures spéciales. Ils sont des exemples à suivre. Ils ont vu une possibilité de vendre et ont créé des marchés.

Le sénateur Gustafson : Je cultive le canola. Pendant trois ou quatre ans, les revenus étaient bons. Toutefois, à l'heure actuelle, les affaires vont moins bien étant donné que le prix du canola est passé de 12 $, un sommet, à 6 $. Le prix du lin est également descendu, sans parler de la moutarde, qu'on ne peut plus vendre. Il y a des problèmes à ce niveau-là.

M. Freshwater : Je conviens que les agriculteurs canadiens n'ont pas tendance à s'adapter rapidement aux fluctuations du marché, mais je ne crois pas qu'on puisse nécessairement conclure que les Américains sont meilleurs en soi que nous à cet égard. En fait, le système canadien de commercialisation des produits agricoles, comme celui de commercialisation des produits du tabac, a facilité la tâche aux Canadiens au point qu'ils n'ont pas eu besoin d'acquérir des compétences dans ce domaine. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils n'en sont pas capables. Quiconque peut gérer une exploitation agricole peut probablement apprendre à commercialiser ses produits s'il est prêt à y mettre les efforts et s'il est conscient qu'il devrait le faire.

Le sénateur Gustafson : Nous livrons concurrence à un pays qui injecte 70 milliards de dollars dans des subventions agricoles. Nous rivalisons également avec les producteurs européens qui sont encore plus subventionnés.

M. Freshwater : Je pourrais vous répondre que les producteurs subventionnés deviennent paresseux. Les gens qui ne touchent aucune subvention doivent penser...

Le sénateur Gustafson : Nos voisins américains travaillent fort mais...

M. Freshwater : Pourquoi les Américains ne cultivent pas le blé dur? Parce que ce n'est pas aussi lucratif que la culture du blé tendre, qui a un rendement à l'acre supérieur. Ils sont payés selon la quantité et non pas en fonction de la qualité. Il existe toutefois

wheat quality, although there is a market for durum wheat. They then whine because the Canadian durum comes into the U.S. They could figure on the durum but it is not in their interest to grow it.

Senator Gustafson: We are in a global market and Canada has never come to grips with that problem; America has. That is the big difference. It is not that the world does not need the product. The world needs the product. There is less grain today per capita than ever in the history of grain production. However, you can not compete against those forces. They are 300 million; we are 30 million. If Canada put in $7 billion, we would be in wonderful shape. If that kind of capital is injected, a lot of it comes back. They buy cars, trucks and combines.

The Chairman: Gentlemen, thank you. This has been a good evening and you have been good sports waiting. Thank you for being so patient.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, November 23, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:06 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators. Good morning to our witness, Diane Martz. Good morning to everyone watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians.

Until the end of the year our committee will hear from a variety of different witnesses who will give us an overview of poverty in Canada's rural areas, and this work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities all across this country next year.

Today's witness is Diane Martz. Ms. Martz is the research manager at the Prairie Women's Health Centre of Excellence and a member of the research faculty with Saskatchewan Population Health Evaluation Research Unit. Her work focuses on rural women, rural families, family farms and rural communities. Ms. Martz was also involved in the establishment of a rural family support centre in Humboldt, Saskatchewan, and is currently taking the lead role in developing a family violence protocol in that region.

We welcome you and thank you very much for coming here on a pretty good winter day in Ottawa.

un marché pour le blé dur, et les producteurs américains se plaignent du fait que le Canada exporte son blé dur aux États-Unis. Ils pourraient eux aussi en cultiver, mais ce n'est pas dans leur intérêt.

Le sénateur Gustafson : Il faut tenir compte de la mondialisation des marchés. Le Canada n'a jamais accepté cette réalité, contrairement aux États-Unis. C'est là toute la différence. La planète a pourtant besoin de cette denrée. En effet, la production de céréales par habitant est plus faible qu'elle ne l'a jamais été dans l'histoire de la production céréalière. Cependant, on ne peut pas faire concurrence à cette puissance. Ils sont 300 millions; nous sommes 30 millions. Si le Canada investissait 7 milliards de dollars, cela nous remettrait sur pied, et notre économie profiterait d'une grande partie de cet investissement; les agriculteurs achèteraient des voitures, des camions et des moissonneuses-batteuses.

Le président : Merci messieurs. Nous avons passé une très bonne soirée et nous vous remercions de vous être montrés si patients.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 6 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs. Bonjour à notre témoin, Mme Diane Martz. Bonjour à tous ceux qui écoutent le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire un rapport, la pauvreté rurale au Canada. Depuis trop longtemps, les décideurs et les politiciens font fi du sort des pauvres en milieu rural.

Jusqu'à la fin de l'année, notre comité entendra divers témoins qui nous donneront un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Les témoignages ainsi recueillis serviront de fondement aux travaux itinérants du comité dans les localités rurales de tout le pays l'an prochain.

Notre témoin aujourd'hui s'appelle Diane Martz. Mme Martz est directrice de la recherche au centre d'excellence pour la santé des femmes des Prairies et membre de la faculté de recherches à l'Unité de recherche et d'évaluation de la santé et de la population de la Saskatchewan. Ses travaux portent sur les femmes en milieu rural, les familles rurales, les fermes familiales et les localités rurales. Mme Martz a aidé à mettre sur pied le centre de soutien familial rural de Humboldt, en Saskatchewan. À l'heure actuelle, elle assume la première responsabilité de l'élaboration d'un protocole relatif à la violence familiale dans la région en question.

Nous vous souhaitons la bienvenue. Merci beaucoup d'être venue nous voir par une assez belle journée d'hiver, à Ottawa.

Diane Martz, Research Manager, Prairie Women's Health Centre of Excellence, as an individual: Good morning, and thank you for inviting me to be here. It is much warmer here than it is at home.

The points I will make this morning reflect the fact that I have lived and worked and been educated on the Prairies, so most of what I am aware of is fairly focused on that part of the country, although some of our work has certainly been national.

I had a number of questions posed to me and I chose to address three of them. First, how does the experience of poverty differ for the rural and the urban poor?

I think there are a number of ways that poverty is experienced differently in rural places. The basic dimensions of poverty may be very similar in terms of lack of income and lack of access to the things that families need, but the way it plays out is different in rural areas.

Rural areas are more isolated; people must travel further to access goods and services. That costs time and money. At the same time there are few public transportation options. What used to exist is not serving many rural communities anymore. There are many places where you used to be able to get a bus that you cannot now. For elderly people and for people who are poor and do not have access to transportation, that makes it very difficult to get around.

Rural areas are more exposed to single industries which tend to be cyclical and unpredictable, and these industries are often commodities that tend to have fluctuating but lower prices. Agriculture is certainly one of those you have talked about. Forestry is another in Saskatchewan that has had a rough time recently.

There are also few good job opportunities in rural places. This is especially true for women. We looked at women working in agricultural and forestry processing industries in the province and asked them what they would be doing if they did not have those jobs. Essentially, their response was that they would be working in clerical positions or at 7-Eleven or other stores like that. Good jobs that pay more than the minimum wage are few and far between and people do not tend to leave those jobs so they do not come open very often.

Minimum wage jobs do not pay enough to afford any kind of child care, so you have to figure out how to care for your children through juggling responsibilities and family care. Those jobs also provide an income that is below any of the measures of poverty that are being discussed here.

Diane Martz, directrice de la recherche, Le centre d'excellence pour la santé des femmes — Région des Prairies, à titre personnel : Bonjour et merci de m'avoir invitée. Il fait bien plus chaud ici que par chez nous.

Les points que je vais faire valoir ce matin témoignent du fait que je vis dans les Prairies, que j'y travaille et que j'y ai fait mes études; la majeure partie de ce que je sais s'applique donc assez particulièrement à cette région du pays, même s'il faut dire que certains de vos travaux ont certainement une application nationale.

Plusieurs questions m'ont été posées; j'ai choisi de m'attacher à trois d'entre elles. Premièrement, entre le milieu rural et le milieu urbain, qu'est-ce qui distingue l'expérience de la pauvreté?

Je crois que la pauvreté en milieu rural représente une expérience différente à plusieurs égards. Les dimensions fondamentales de la pauvreté peuvent être très semblables — il y a manque de revenu et manque d'accès aux choses dont la famille a besoin —, mais la manière dont cela se décline dans les régions rurales est différente.

Les régions rurales sont davantage isolées; les gens doivent franchir de plus longues distances pour accéder aux biens et aux services. Cela signifie temps et argent. En même temps, les possibilités de transport en commun sont rares. Souvent, les moyens en place dans les localités rurales n'existent plus. À de nombreux endroits, l'autobus dans lequel on pouvait jadis monter est un souvenir. Du point de vue des personnes âgées, des pauvres et des personnes qui n'ont pas accès au transport, il est très difficile de se déplacer.

Les régions rurales dépendent davantage d'industries uniques dont l'activité a tendance à être cyclique et imprévisible. Ce sont souvent des industries de matières premières dont les prix tendent à fluctuer tout en restant à un niveau peu élevé. L'agriculture est certes un cas dont vous avez parlé. En Saskatchewan, le secteur des forêts représente un autre cas où les temps ont été durs récemment.

Les bonnes possibilités d'emploi sont rares en régions rurales. Cela vaut particulièrement pour les femmes. Nous avons étudié la situation des femmes qui oeuvrent dans les industries agricoles et forestières de la transformation et leur avons demandé ce qu'elles feraient si ce n'était des emplois qu'elles y détiennent. Essentiellement, elles ont répondu qu'elles feraient un travail administratif ou qu'elles travailleraient dans un « 7-Eleven » ou un magasin du genre. Rares sont les bons emplois où la personne touche plus que le salaire minimum; comme les gens n'ont pas tendance à délaisser les emplois du genre, l'occasion d'accéder à un tel poste se fait rare.

Les gens rémunérés au salaire minimum n'ont pas les moyens de se payer les services de garde; il faut donc trouver une façon de s'occuper des enfants, il faut jongler avec les responsabilités professionnelles et les besoins de la famille. De même, le revenu associé aux emplois en question est inférieur à toutes les mesures de la pauvreté dont il est question ici.

The other point that affects both men and women is that many of the good service sector jobs are being lost. With cutbacks in health, education and government services, people who could have come back to work in those jobs after getting an education no longer have that option. As we lose more educated people, we also lose many skilled volunteers who might have contributed to community services that actually would support people who are living in poverty. The loss of jobs in education and health is especially important for women because those were traditionally areas of women's professional work; that is, areas where women could have decent jobs.

Services in rural areas are less accessible, and that ties in with the isolation component. For the most part, research shows that most services continue to be accessible within 30 minutes to an hour, but only if you have a vehicle, money to put gas in your vehicle, and time to get there. Services that low-income people might need to access and have difficulty getting to would include social services. Many rural places do not have social services on an ongoing basis. For example, we are starting to see more food banks in rural Saskatchewan. Some of those food banks that were informal structures that churches managed are now becoming formalized in communities. Legal aid is in the cities, and specialized medical services and government offices are not necessarily present in rural communities.

The other thing that came out in the photo voice project that some of the women talked to you about earlier, which was supported by the Prairie Women's Health Centre of Excellence, is that people who are living in poverty in cities can access amenities and educational activities for their children like art galleries, university displays, libraries and so on, which are not always present in rural areas. We lack certain amenities, although there are certainly other things that might replace them.

I think the social norms are different. Education has come up a number of times here. There are two schools of thought in rural about education. Some people working in agriculture actually see education as not necessary and even at times as a liability. We have heard hockey arena stories about people saying there is no point in getting their sons an education when they can go to the oil patch and make good-sized incomes there and do not have $40,000 debt when they are finished.

That is not necessarily the case for females. Farm families have traditionally educated females. That often was a way to give something to the girls in the family as the boys got the farm.

L'autre facteur qui a une influence sur les hommes aussi bien que les femmes, c'est que bon nombre des bons emplois dans le secteur des services disparaissent. Étant donné les compressions touchant la santé, l'éducation et les services gouvernementaux, les gens qui pouvaient revenir dans leur région pour occuper un tel poste, une fois leurs études terminées, ne disposent plus de telles options. Avec les gens instruits qui s'en vont ailleurs, nous perdons un bon nombre de bénévoles compétents qui auraient pu, dans le cadre des services communautaires, apporter une aide réelle aux pauvres. La perte d'emplois en éducation et en santé vaut particulièrement pour les femmes : ce sont des secteurs où les professionnelles évoluent de tradition; c'est-à-dire les secteurs où les femmes pouvaient occuper un bon emploi.

En régions rurales, les services sont moins accessibles, ce qui est lié à la question de l'isolement. Pour la plus grande partie, les recherches font voir que la plupart des services demeurent accessibles moyennant un déplacement de 30 minutes à une heure, mais seulement si on a accès à un véhicule, à des fonds pour y mettre de l'essence et au temps nécessaire pour se rendre à destination. Or, les services sociaux figurent parmi les services qui peuvent se révéler nécessaires et difficilement accessibles aux personnes à faible revenu. Dans bon nombre de lieux ruraux, il n'y a pas de services sociaux qui soient offerts en permanence. Par exemple, nous constatons que le nombre de banques alimentaires augmente dans la Saskatchewan rurale. Certaines des banques alimentaires en question, structures plus ou moins officielles que les églises prenaient en charge, deviennent aujourd'hui des banques alimentaires en bonne et due forme. L'aide juridique se trouve en ville; les services médicaux spécialisés et les bureaux gouvernementaux ne se trouvent pas forcément dans une localité rurale.

L'autre élément qui est ressorti du projet d'expression photographique dont certaines des femmes vous ont parlé plus tôt, et qui avait l'appui du centre d'excellence pour la santé des femmes des Prairies, c'est que les pauvres des villes peuvent faire profiter à leurs enfants de commodités et d'activités pédagogiques. Songez aux galeries, aux expositions dans les universités, aux bibliothèques et ainsi de suite, ce qui n'est pas toujours présent en régions rurales. Nous n'avons pas accès à certaines commodités, mais il existe certainement d'autres choses susceptibles de les remplacer.

Je crois que les normes sociales ne sont pas les mêmes. La question de l'instruction a été soulevée à plusieurs reprises ici. Pour ce qui est de l'instruction en milieu rural, il existe deux écoles de pensée. Dans le milieu de l'agriculture, les personnes estiment que les études ne sont pas nécessaires et qu'elles constituent parfois même un fardeau. Nous avons tous entendu à l'aréna l'histoire de gens qui disent qu'il est inutile de faire faire des études à ses garçons, qui vont se faire embaucher dans le secteur du pétrole et y gagner des bons revenus, sans être accablés par une dette de 40 000 $ en fin de parcours.

Ce n'est pas forcément le cas des filles. Traditionnellement, la famille agricole s'organise pour faire instruire les filles. Souvent, c'était la façon choisie pour donner aux filles quelque chose, car ce

Many women I know would probably figure they got the better deal there.

Another cultural difference is that there are some strong ideas about self-sufficiency in rural areas. That is one reason poverty is so hidden in rural places. Ideas about self-sufficiency are really important to people, especially men who are farming. Many of the men whose family farm operations are in financial difficulty blame themselves. They blame themselves for letting down the generations that came before them, that went through the Depression, that kept the farm going and that have put all of their years — almost a century in many cases — into the farm. They see themselves, in this particular financial crisis, as carrying that burden and shouldering the blame for allowing that farm to go out of business, and also for not enabling their children to farm.

Rural populations have a large proportion of elderly people who are more likely to be living in poverty. That also affects women somewhat more because women tend to live longer. In parts of the country, a large and growing population of Aboriginal people is affected. I have not seen much discussion about that here in the presentations you have heard, but it is certainly a huge issue in the Prairies.

What is the agricultural dimension of rural poverty? That is a tough question, because for the most part not much work has focused specifically on the agricultural dimension of rural poverty. We work around it all the time. None of the work I have done has looked specifically at rural poverty. I have focused on how families who are still farming have adapted to the restructuring in agriculture and on ways to adapt services to rural areas — that is, how to take the urban model of services and make them work in the rural context. Moreover, farm families work hard to maintain a lifestyle they think they should be living and poverty is quite hidden. It will take a concerted effort to find out exactly what is going on; we do not really know for sure.

As I am sure you are aware, the family farm can no longer support the vast majority of Canadian farm families. In 2003, 79 per cent of the average Canadian farm family income came from off the farm. Farm families have adapted in many ways. They have been quite resilient. They have diversified and changed their farming operations, they have taken employment off the farm, they have renegotiated the work roles in the farm and some of them have left the farm. We saw quite a large number leaving in the last census period and I expect we will see that again.

sont les garçons qui héritaient de la ferme. Je connais de nombreuses femmes qui en arriveraient probablement à la conclusion qu'elles ont eu droit au meilleur morceau.

Autre différence culturelle : en milieu rural, l'idée de l'autosuffisance est nettement plus forte. C'est une des raisons pour lesquelles la pauvreté est si souvent cachée en milieu rural. L'idée de l'autonomie est vraiment importante aux yeux des gens, surtout les hommes qui travaillent dans le secteur agricole. Nombre des hommes qui ont une exploitation agricole familiale et qui se trouvent en difficulté financière se tiennent responsables de la situation. Ils se tiennent rigueur d'avoir laissé tomber les générations venues avant eux et qui ont traversé la grande dépression, qui ont travaillé pour que la ferme survive et qui ont consacré toutes les belles années de leur vie — presque un siècle dans bien des cas — à la ferme. Particulièrement en ce qui concerne la crise financière qui a lieu en ce moment, ils estiment porter ce fardeau et se tiennent responsables du fait que la ferme fait faillite, et aussi du fait que les enfants ne peuvent pas y travailler.

En région rurale, il y a un nombre relativement plus grand de personnes âgées, qui ont davantage tendance à être pauvres. Cela vaut aussi un peu pour les femmes, car les femmes ont tendance à vivre plus longtemps. Dans certaines régions du pays, c'est une importante population autochtone, d'ailleurs à la hausse, qui est touchée. Je n'en ai pas beaucoup entendu parler durant les exposés que vous avez entendus, mais c'est certainement une question d'une grande importance dans les Prairies.

Quelle est la dimension agricole de la pauvreté en milieu rural? Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre, car, pour la plus grande part, nos travaux n'ont pas porté précisément sur la dimension agricole de la pauvreté en milieu rural. Nous contournons toujours la question. Je n'ai fait pour moi-même aucun travail qui portait particulièrement sur la pauvreté en milieu rural. Je me suis concentré sur la manière dont les familles qui s'adonnent toujours à l'agriculture se sont adaptées à la restructuration du secteur agricole et aux façons employées pour adapter les services au contexte rural — c'est-à-dire la façon de prendre le modèle urbain de services et de le faire fonctionner en milieu rural. Par ailleurs, les familles agricoles triment dur pour préserver le mode de vie qui, selon eux, devrait être le leur; la pauvreté est bien dissimulée. Il faut un effort concerté pour découvrir ce qui se passe vraiment; nous n'en sommes pas vraiment sûrs.

Comme vous le savez sûrement, la ferme ne permet plus de soutenir la grande majorité des familles agricoles. En 2003, 79 p. 100 du revenu de la famille agricole canadienne moyenne provenait d'ailleurs. Les familles agricoles se sont adaptées de nombreuses façons. Elles ont fait preuve d'une grande persévérance. Elles se sont diversifiées et ont modifié leurs exploitations agricoles, et elles ont fait du travail en dehors de la ferme, elles ont renégocié les rôles à la ferme, et certains membres ont carrément quitté la ferme. Nous avons vu qu'un grand nombre l'ont fait pendant la dernière période de recensement; à mon avis, ce sera le cas de nouveau.

However, the situation in Saskatchewan in recent years has threatened the resilience of many farm families. Recent anecdotes include farmers not being able to pay the rent on the land they leased because this year they did not even get a crop in the ground; men going to the oil patch to work through the winter, leaving their wives, children and elderly fathers to conduct the farm business while they are away, including looking after any cattle, hauling and marketing grain, all that kind of stuff as well as what is going on in the family and in the off-farm job; children on their own running large farm machinery while both parents are at their jobs. This story was about 14-year-old children. More farm men are accessing mental health services, expressing emotions such as shame, anxiety, loss and suicidal intentions with the accompanying health impacts. In some ways, this is certainly an indicator of an increasing crisis. It is also a change, because in the past, farm men have not accessed mental health services as much as they probably should have. Youth are deferring getting a post-secondary education because the family cannot afford it. Farm family members are going to food banks, sometimes hitchhiking because they cannot afford to put gas in the truck to get there, and sometimes going to food banks in the cities so that they do not have to face their neighbours.

In terms of policies that the federal government could implement, I thought long and hard on this one. I have done some work around early childhood education recently and trying to develop an urban model that would work in a rural setting. I think that that is a phenomenally good place to start. We need a comprehensive early childhood education development and care program. It would have to have many facets. It would include licensed child care services which would make it accessible to people; child care workers would be paid a living wage; children would have access to high quality early childhood programming; and there would be support for parents. The implementation of this would have to be conducted with a high level of community input, especially in Aboriginal communities.

The rationale behind that is that a large amount of research indicates the value of a high-quality educational experience early on. It also shows that low socioeconomic status has a negative impact on early childhood development.

The child care piece is critical in rural areas. In the Humboldt area, we did some work on that as well. Only 1.9 per cent of the children under 12 years of age had access to licensed child care spaces. Even rural parents would like to have licensed spaces because for them it is an assurance of quality in child care. Without licensed facilities, you cannot get any kind of subsidy. We need that.

Tout de même, la situation qui règne en Saskatchewan depuis quelques années mine le degré de résistance de nombreuses familles agricoles. Récemment, nous avons entendu parler d'agriculteurs qui n'arrivent pas à payer le loyer sur les terres qu'ils louent cette année, du fait de n'avoir même pas pu ensemencer. Les hommes se font embaucher dans le secteur pétrolier pour l'hiver, ils laissent à leur femme, à leurs enfants et à leur père âgé le soin de diriger l'entreprise agricole pendant leur absence, et notamment s'occuper du bétail, transporter et vendre les céréales, toutes les tâches en question, sans oublier ce qui se passe au sein de la famille pour ce qui est du travail en dehors de la ferme; les enfants utilisent de gros appareils agricoles pendant que les parents sont au travail ailleurs. Il y a eu l'histoire d'enfants de 14 ans. Les hommes du secteur agricole sont plus nombreux à demander des services de santé mentale, à exprimer des sentiments comme la honte, l'angoisse, la perte et les idées suicidaires, avec les conséquences du phénomène pour la santé. À certains égards, cela fait certainement voir qu'il y a une crise qui va en s'amplifiant. C'est aussi une évolution des choses, car, par le passé, les hommes du secteur agricole ne demandaient pas de services de santé mentale autant qu'il l'aurait probablement fallu. Les jeunes reportent leurs études postsecondaires parce que la famille n'en a pas les moyens. Des membres de familles agricoles utilisent les banques alimentaires; parfois, ils s'y rendent en faisant de l'auto-stop parce qu'ils n'ont pas d'argent pour mettre de l'essence dans le camion; parfois, ils vont en ville pour ne pas avoir à croiser leurs voisins.

Pour ce qui est des politiques que le gouvernement fédéral pourrait mettre à exécution, j'y ai réfléchi longuement. J'ai fait récemment des travaux sur l'éducation des jeunes enfants : j'ai essayé de mettre au point un modèle urbain qui fonctionnerait en milieu rural. Cela me paraît un point de départ extraordinairement bon. Il nous faut un programme de développement et de soins complets en ce qui concerne l'éducation des jeunes enfants. Ce programme devrait comporter de nombreuses facettes, notamment des services de garde d'enfants agréés, qui soient accessibles; des éducateurs qui recevraient un salaire suffisant; des enfants qui auraient accès à des programmes de première qualité; et des mesures de soutien aux parents. La mise en œuvre de tels programmes miserait sur une importante contribution de la part de la collectivité, surtout dans le cas des Autochtones.

Pour justifier un tel programme, disons qu'une bonne part des recherches font voir la valeur que comporte une éducation de première qualité durant la petite enfance. Par ailleurs, les piètres conditions socio-économiques ont un effet néfaste sur le développement des jeunes enfants.

Le volet services de garde revêt une importance capitale en milieu rural. Dans la région de Humboldt, nous avons aussi travaillé là-dessus. Seulement 1,9 p. 100 des enfants de moins de 12 ans avaient accès à une place dans un centre de services de garde agréé. Même en milieu rural, les parents aimeraient disposer de places agréées, car c'est pour eux un gage de qualité. Sans installations agréées, il n'est pas possible d'obtenir une subvention. Il nous faut cela.

The Humboldt area is one of the most vibrant rural areas in the province, with manufacturing and a diversified industrial base, to some extent. You would expect that child care would be important in this region. In fact, one of the manufacturers in the region has taken this on and is supporting day care in their community.

Child care is a big issue. It is a little different in rural because it must be much more flexible. We need to find out how to take urban models and make them work in rural. You have had some discussion of the integrated hub model out of Manitoba that Donna Mitchell presented.

Child care is a huge piece in order for women to work or to improve their education, establish a career or provide additional income — because two-income families are less likely to live in poverty — and to begin to establish some security for when they retire.

The second thing I would support is to continue with the development of a federal rural policy. That started some time ago, and I am not sure where it is at right now. We have to decide what kind of a rural Canada we want to have, rather than just let the situation unfold. There are many elements to that.

The last thing is to broaden our agricultural policy. My impression is that it is very focused on trade, and we need to look at some other options in agriculture.

I will finish there and take your questions.

The Chairman: Thank you for a very good presentation. We had not heard that information in that particular way before, and we very much appreciate it.

Senator Segal: Ms. Martz, thank you for coming all this way. We are delighted you have made time in your busy schedule to help us through this process. We know it is pro bono activity on your part and we do not take it for granted.

There are several strains to the analysis of rural poverty that we have picked up as a committee, listening to academics and professors and scholars and others who have worked in the agricultural sector. There is one strain that can best be described as saying, "It is about the money." Poverty is about not having enough money. We can slice it and dice it and cut it and analyze it, but if we do not get people the money they need to live with some measure of dignity and self-respect, then we have an intolerable situation for our fellow Canadians in that circumstance.

Another strain says that the situation is actually much more complex than that. One academic said that someone on a farm who may not have any income really is not as poor as someone who does not have any income and is not on a farm. The first person has a farm, so there may be some growing activity and

La région de Humboldt est l'une des régions rurales les plus dynamiques de la province; elle compte notamment un secteur manufacturier et des industries diversifiées, dans une certaine mesure. On s'attendrait à ce que les questions du genre soient importantes dans la région. En fait, un des fabricants de la région y a vu une forme de soutien des services de garde des enfants au sein de la collectivité.

La garde des enfants est une question importante. C'est un peu différent en milieu rural, où il faut beaucoup plus de souplesse. Nous devons découvrir des façons d'adapter les modèles urbains au contexte rural. Vous avez débattu quelque peu les mérites du modèle de réseau intégré présenté par Donna Mitchell au Manitoba.

Faire garder les enfants est très important pour que les femmes puissent travailler ou parfaire leurs études, asseoir une carrière ou toucher un revenu supplémentaire — car les familles à deux revenus sont moins souvent pauvres — et commencer à mettre de l'argent de côté en vue de la retraite.

J'appuierais une deuxième mesure, soit celle qui consiste à continuer d'élaborer la politique rurale fédérale. L'exercice a commencé il y a un certain temps, et je ne sais plus très bien où on en est en ce moment. Nous devons décider quel genre de milieu rural nous souhaitons avoir au Canada, plutôt que de laisser simplement les choses se dérouler. Cela comporte de nombreux éléments.

En dernier lieu, il faut élargir notre politique agricole. L'impression que j'en ai, c'est que c'est très centré sur le commerce; nous devons étudier d'autres options en ce qui concerne l'agriculture.

Je terminerai là-dessus et je répondrai à vos questions.

La présidente : Merci d'avoir présenté un très bon exposé. Nous n'avons jamais reçu ces informations de cette façon particulière auparavant; nous apprécions beaucoup cela.

Le sénateur Segal : Madame Martz, merci d'avoir fait le long chemin jusqu'ici. Nous sommes fort heureux de savoir que vous avez fait une place dans votre horaire chargé pour venir nous aider dans notre démarche. Nous savons que c'est un service que vous offrez à titre gracieux; nous ne tenons pas cela pour acquis.

À écouter les universitaires et les professeurs et les savants et les autres personnes qui travaillent dans le secteur agricole, en tant que comité, nous voyons que l'analyse de la pauvreté en milieu rural comporte plusieurs souches. La meilleure façon de décrire l'une d'entre elles serait de dire : c'est une question d'argent. Est pauvre qui n'a pas suffisamment d'argent. Nous pouvons bien découper le phénomène en rondelles ou en cubes pour bien l'analyser, mais si nous ne donnons pas aux gens l'argent qui leur faut pour vivre avec une certaine dignité et un certain respect envers eux-mêmes, nous avons une situation intolérable du point de vue de nos compatriotes dans le contexte.

Suivant une autre souche, la situation est en fait beaucoup plus complexe. Un universitaire a affirmé que le membre d'une famille agricole qui n'a pas de revenu n'est pas aussi pauvre que celui qui n'a pas de revenu ailleurs. Il a sa ferme, de sorte qu'il peut y faire pousser des choses, des aliments et d'autres choses, si bien qu'il

some food and other things, so that individual is not facing the kind of poverty someone with equivalent income off the farm would be facing. It struck me as an interesting analysis. I did not buy into it, but the academic believed it sincerely.

Another view that was advanced said that it is all about the clustering of assets, jobs and services, and if we can get more assets clustered out there we would be generating more opportunity.

As a committee, it is our job to go through all the best advice we can and come up with recommendations to government and our colleagues in the Senate.

You have been around this patch for a long time in different and constructive ways. I notice you are part of a grant group building capacity in the new rural economy, which strikes me as a fascinating and not unrelated area of study, based on what we are doing here.

If you got a call one morning from the Prime Minister of the day and he or she said: "I want to make you Minister of Agriculture. I will put you in the Senate. You do not have to get elected. I will give you $20 billion. You get to make one decision, one choice that you think is the most important for alleviating rural poverty, and I will support whatever it is." What would you recommend? What would you do?

Senator Tkachuk: Take the appointment.

Senator Segal: Your presentation was a very fulsome reflection on some of the different strains and challenges, and I think your considered judgment would be of immense value to us.

Ms. Martz: Some of the ways that Europeans have looked at this problem are very interesting. They use a multi-functionality approach; they look at farming as more than producing a commodity. People who are on farms play a number of roles, including some very important environmental roles. Farms are places for sequestering carbon and protecting watersheds and so on, and those are roles that can be supported. I would look seriously at that.

Many farmers would tell you that they want to earn what they get. They want to get a fair price for the products they produce, and I would consider products broadly to include environmental products. That would probably be one of the more palatable ways to spend that money on a number of fronts.

Senator Segal: Currently in Canada people who live in the North get certain tax considerations. In the Province of Ontario people who live north of the French River pay less for car licences and the province tries to have lower taxation on gas there because people have to travel more to get from place to place. There is a series of things we now do normatively on the North-South divide.

n'a pas à affronter la même pauvreté que son pendant en dehors de la ferme. L'analyse m'a paru intéressante. Je n'étais pas convaincu, mais je crois que l'universitaire en question y croyait vraiment.

On a avancé un autre point de vue qui tourne autour de l'idée de regrouper les biens, les emplois et les services; si nous regroupons davantage les biens, cela donnera de plus nombreuses possibilités.

En tant que comité, nous devons passer en revue tous les bons conseils ainsi offerts et concevoir des recommandations à l'intention du gouvernement et de nos collègues au Sénat.

Vous travaillez sur ce champ depuis longtemps, de façons qui sont différentes et constructives. Je remarque que vous faites partie d'un groupe chargé des subventions visant à renforcer la capacité des localités rurales à l'ère de la nouvelle économie, ce qui renvoie à un champ d'études qui m'apparaît fascinant et lié à ce que nous voyons aujourd'hui.

Si, un beau matin, le premier ministre ou la première ministre vous appelait et disait : « Je veux que vous soyez ma ministre de l'Agriculture. Je vais vous nommer au Sénat. Vous n'avez pas à être élue. Je vais vous donner 20 milliards de dollars. Vous pourrez prendre une décision, faire un choix qui vous paraît le plus important pour réduire la pauvreté en milieu rural et, quant à moi, je vais appuyer ce choix, quel qu'il soit. » Qu'est-ce que vous recommanderiez? Que feriez-vous?

Le sénateur Tkachuk : Acceptez la nomination.

Le sénateur Segal : Vous avez présenté une réflexion très approfondie sur certains des volets et des défis dont il est question — et je crois que votre jugement pondéré nous serait immensément précieux.

Mme Martz : Certaines des façons dont les Européens ont étudié ce problème sont très intéressantes. Ils appliquent une approche multifonctionnelle; à leurs yeux, l'agriculture ne sert pas qu'à produire des denrées. À la ferme, les gens jouent plusieurs rôles, et notamment certains rôles très importants sur le plan environnemental. La ferme est un lieu pour piéger le carbone et protéger les bassins hydrographiques et ainsi de suite, et ce sont là des rôles qui peuvent être appuyés. J'envisagerais sérieusement ce côté des choses.

Bon nombre d'agriculteurs vous diront qu'ils veulent gagner leur pain. Ils veulent obtenir un juste prix en échange de ce qu'ils produisent et j'envisagerais globalement les produits de manière à y inclure les produits environnementaux. Ce serait probablement une des façons les plus intéressantes d'utiliser les fonds prévus, sur plusieurs fronts.

Le sénateur Segal : Aujourd'hui, au Canada, les gens qui vivent dans le Nord obtiennent certains avantages fiscaux. Dans la province de l'Ontario, les gens qui vivent au nord de la rivière des Français acquittent des frais d'immatriculation automobile moins élevés que les autres, et la province essaie d'y appliquer des taxes moindres sur l'essence, car les distances franchies pour aller d'un lieu à l'autre y sont plus grandes. Il y a une série de mesures que nous appliquons déjà, du point de vue des normes, en prenant en considération le fossé Nord-Sud.

Are you suggesting that for strategic reasons, whether because we want people on the land or because of environmental things or other due diligence that we expect our farmers to do — whether they are having a good financial year or not — you would be in support of some framework that paid or otherwise compensated farmers for doing that, independent of what the crop cycle might be generating for them in that particular financial year? Is that the sort of area you are suggesting?

Ms. Martz: I think you could go that way or you tie it to particular kinds of actions. For example, I visited a farm in England where they had planted hybrid poplars; the role of that was around carbon sequestration, and there was a value to that function. I was thinking of a more active kind of role in terms of the environment.

There would certainly have to be an active management component. I agree with you that there are certainly strategic elements in farming around having people on the land. I drive around a certain amount down in the Frenchman River basin and in Southern Saskatchewan and there are very few people there. It has occurred to me there that 100 years ago there were bison and Aboriginal people there. In 100 years, what will be on this land? People are so few and far between there.

When I drive from Regina to Saskatoon, I cannot get gas after a certain time at night. An empty landscape is not a landscape that I think I want to see, so there needs to be some mechanism to ensure that we have people on the land.

The other security element of this is food. Even though we import a lot of our food and we are in a position where we can get food from everywhere, that is the situation now; we do not know what the situation will be 50 years from now. If we want to maintain our capacity to produce our own food, we need to maintain our agricultural sector.

Senator Segal: We had this problem before in our history with lots of land and not enough people and we addressed it. We addressed it by reaching out to the British Isles, to the Ukraine and to Eastern Europe, and we made it easy for people to come over and get a stake and start. Would you be in favour of doing that sort of thing now?

Ms. Martz: There are initiatives in that regard, and I think it is a good idea. However, the world has changed a lot since 100 years ago, when the bulk of Saskatchewan's population came, and most immigrants now are looking to urban areas. It is a hard sell in some ways to get people to move into rural.

Again, in area around Humboldt, which keeps coming up all the time, people have taken a very active perspective on this. One employer goes to the Ukraine to recruit people. They also

Laissez-vous entendre que, pour des motifs stratégiques, soit parce que nous souhaitons que les gens continuent d'occuper la terre ou pour des raisons liées à l'environnement ou à un devoir de diligence de la part de nos agriculteurs — qu'ils connaissent une bonne année financière ou non — vous seriez favorable à un quelconque cadre visant à rémunérer ou à dédommager autrement les agriculteurs qui s'occupent de cela, indépendamment de ce qu'ils peuvent obtenir du cycle des récoltes pour l'année financière dont il s'agit? Est-ce à peu près ce que vous proposez?

Mme Martz : Je crois que c'est une voie possible, sinon vous faites le lien avec des gestes particuliers. Par exemple, j'ai visité en Angleterre une ferme où les gens avaient planté des peupliers hybrides; il s'agissait de piéger le carbone, de sorte que cela comportait une certaine valeur. Je songeais à un rôle plus actif en ce qui concerne l'environnement.

Il y aurait certains volets actifs du point de vue de la gestion. Je suis d'accord avec vous; en agriculture, il y a certes des éléments stratégiques liés au fait d'avoir des gens qui occupent la terre. Je circule parfois en voiture dans le bassin de la rivière des Français et dans le sud de la Saskatchewan, et je constate que les gens y sont très peu nombreux. Il m'est venu à l'esprit que, il y a 100 ans, il y avait là des bisons et des Autochtones. Dans 100 ans, qu'est-ce qui se trouvera sur cette terre? Les gens sont si peu nombreux.

Sur le chemin qui mène de Regina à Saskatoon, il n'est plus possible de faire le plein au-delà d'une certaine heure, en soirée. Un paysage abandonné, ce n'est pas un paysage que je voudrais voir; il faut donc adopter un mécanisme qui permettrait aux gens d'occuper la terre.

La nourriture représente l'autre élément dont il faut tenir compte du point de vue de la sécurité. Même si nous importons une bonne part de nos aliments et que nous sommes en mesure d'en obtenir de toutes les provenances, il faut savoir que c'est là la situation qui existe aujourd'hui; nous ne savons pas quelle sera la situation dans 50 ans. Si nous voulons préserver la capacité de produire notre propre nourriture, il nous faut préserver notre secteur agricole.

Le sénateur Segal : Nous avons déjà eu ce problème durant notre histoire : beaucoup de pays à couvrir et peu de gens pour le faire. Nous avons réglé la question. Nous l'avons réglée en pressentant les Îles britanniques, l'Ukraine et l'Europe de l'Est, et nous avons facilité les choses pour les gens qui souhaitaient venir ici, prendre une terre et se lancer. Croyez-vous que c'est le genre de mesure qu'il faudrait adopter aujourd'hui?

Mme Martz : Il existe des projets en ce sens, et cela me paraît être une bonne idée. Cependant, le monde a beaucoup changé depuis 100 ans — époque à laquelle la majeure partie de la population de la Saskatchewan a immigré. Aujourd'hui, la plupart des immigrants se tournent vers les centres urbains. À certains égards, il est difficile de convaincre les gens de s'installer en milieu rural.

Encore une fois, dans la région autour de Humboldt, qui revient tout le temps, les gens ont adopté une perspective très active à cet égard. Un employeur en particulier va recruter en

recognize that in bringing people over you must work with your communities to make them hospitable. Newcomers need to be welcomed and integrated into the community. Regional meetings are being held around how to foster immigration in that area. Much work needs to be done at the community level to make it attractive to people.

Senator Peterson: Ms. Martz, I want to discuss briefly your federal rural policy. Whenever we try to devise a federal policy, we run into enormous problems because of the regional differences across the country and even within a province from north to south. How detailed do you think this template should be? How far should the framework go, do you think, in order to have some reasonable success?

Ms. Martz: We are restricted on how detailed it can be by provincial jurisdiction — by other jurisdictions, essentially. When I was thinking about this, I tried to come up with things that the federal government could have a look at, such as communications and transportation, which the federal government has focused on in the past. For example, even though we tend to think we have broadband access in rural areas, communication is not without its glitches. In fact, it is a problem. There is much of that kind of overarching infrastructure that the federal government has supported and could continue to support.

To answer your question specifically, the framework would have to be broad because potentially you would tread on many other toes. One of our problems is that most of our provincial governments do not have a rural policy either. Rural has been left to evolve at the mercy of market forces. We do not have a plan but we need one in order to move forward in a positive way.

Senator Peterson: Thank you.

Senator Oliver: I was quite interested in your response to Senator Segal's very broad-reaching question about the amount of $20 billion. I was interested that you raised, as a possibility, looking at the European multi-functionality approach. This committee went to Europe and to study farms in Ireland. We also looked at what happens when the European community gives money to farmers in effect to not farm but to let the fields remain uncultivated and untouched so that wild birds and animals can come and to attract tourists.

Is that a picture you had for a Canadian farm if we were to adopt that form of multi-functionality?

Ms. Martz: There would have to be many different options in various parts of the country because we have such a diverse environment and different parts of the country have different opportunities. For example, in Saskatchewan, where we have very low population densities, opportunities that might be suitable for

Ukraine. On admet aussi que, si on fait venir les gens ici, il faut travailler avec les localités pour qu'elles soient accueillantes. Les nouveaux arrivants doivent être accueillis et intégrés à la collectivité. Des assemblées régionales ont maintenant pour thème la manière de favoriser l'immigration dans la région. Il y a encore beaucoup de travail à faire à l'échelle communautaire, pour que les gens trouvent cela attrayant.

Le sénateur Peterson : Madame Martz, je voudrais parler brièvement de votre politique rurale fédérale. Chaque fois que nous essayons de concevoir une politique fédérale, nous nous heurtons à d'énormes problèmes attribuables aux différences entre les régions du pays et même à l'intérieur d'une province, entre le nord et le sud. Jusqu'à quel point cette matrice doit-elle être détaillée? Jusqu'à quel point faudrait-il préciser le cadre, selon vous, pour aspirer à un degré de succès raisonnable?

Mme Martz : Nous sommes limités quant à savoir le degré de détail que cela peut comporter suivant l'incidence provinciale dont il s'agit — limités par d'autres sphères de compétence, essentiellement. Au moment de réfléchir à la question, j'ai essayé d'imaginer des mesures que le gouvernement fédéral pourrait envisager, par exemple en matière de communications et de transports, questions sur lesquelles le gouvernement fédéral s'est penché par le passé. Par exemple, même si nous avons tendance à croire que les services à large bande sont accessibles dans les régions rurales, les communications ne se font pas sans heurts. De fait, c'est un problème : il n'y a pas tant d'infrastructures globales que le gouvernement fédéral ait appuyées et qu'il pourrait continuer d'appuyer.

Pour répondre à votre question en particulier, il faudrait que le cadre soit large, car il y a la possibilité d'atterrir souvent dans les platebandes d'autrui. Une de nos difficultés, c'est que la plupart des gouvernements de nos provinces n'ont pas de politique rurale non plus. Le milieu rural a été laissé à lui-même, évoluant à la merci des forces du marché. Nous n'avons pas de plan; il nous en faut un pour avancer d'une manière positive.

Le sénateur Peterson : Merci.

Le sénateur Oliver : Votre réaction à la question très générale du sénateur Segal à propos des 20 milliards de dollars m'intéressait beaucoup. La possibilité que vous avez soulevée d'aborder la question selon l'approche multifonctionnelle européenne m'intéressait. Le comité a fait un voyage en Europe et a étudié les fermes en Irlande. De même, nous avons essayé de voir ce qui arrive quand la Communauté européenne remet de l'argent aux agriculteurs pour que, dans les faits, ils ne cultivent rien, pour qu'ils laissent les champs en friche, si bien que les animaux et les oiseaux sauvages peuvent venir et attirer les touristes.

Est-ce le scénario que vous envisagiez pour une ferme canadienne, si jamais nous adoptons cette forme de modèle multifonctionnel?

Mme Martz : Il faudrait qu'il y ait de nombreuses options différentes dans différentes régions du pays, car nous avons un environnement très variable et des régions différentes au pays, où les occasions ne sont pas les mêmes. Par exemple, en Saskatchewan, là où la population est très clairsemée, les

Maritime, Ontario or Quebec farms would not be that viable. It might look very different in Saskatchewan than it would look in another province. In some regions a smaller tract of land could be returned to forest area as a tourist destination. Whereas, on the Prairies, returning large tracts of lands to their natural habitat would take a phenomenal investment because there is just so much land. You would probably want to look to other productive ways to use that land.

Senator Oliver: In your paper, you talk about paying farm families for environmental stewardship. Would that apply to some of the large farms in Saskatchewan, in your model?

Ms. Martz: I think it would apply. Certainly, the carbon credit idea is one option because carbon can be sequestered not only through trees but also through cropping. Riparian management, where people are paid to manage the areas along streams to maintain good water quality, might be another option. Many farmers keep parts of their land out of cultivation as habitat. Perhaps more of that could be done as well. There are some options.

Senator Oliver: If a farmer had land that he kept out cultivation, where would the cash flow come from?

Ms. Martz: That farmer would need some kind of support for such an activity. That support could be tax-based or in the form of payment for an environmental service.

Senator Oliver: Some of the farms we looked at in Ireland a few years ago were much better off financially than they were when they were farming with their few head of cattle and sheep. Yet, many of their fields were laying idle because they were not allowed to cultivate them or grow anything on them. It is quite a unique model. It also means a massive infusion of money by the European community into countries like Ireland.

Ms. Martz: Yes.

Senator Oliver: You also talked about local food and quality foods. Again, this is goes back to farming and production. Were you thinking of organic farming?

Ms. Martz: Depending on where you are in the country, there are many opportunities to engage consumers and encourage them to buy more from their local farmers, thereby creating opportunities for local farmers. Where there is higher population density, such an option would be much more likely for people. Many good restaurants across the country are starting to source and advertise that they are sourcing their food locally. People in Canada still look at all food sources as being basically the same. My impression is that in other parts of the world people

occasions qui conviendraient à des fermes des Maritimes, de l'Ontario ou du Québec ne seraient peut-être pas aussi viables. Le portrait pourrait être très différent en Saskatchewan de ce qu'il serait dans une autre province. Dans certaines régions, une petite parcelle de terrain peut être reconvertie en zone boisée et désignée destination touristique. À l'inverse, dans les Prairies, renvoyer de grands segments de terres à leur état naturel supposerait un investissement phénoménal, car c'est tout simplement trop vaste. Il vaudrait probablement mieux envisager d'autres façons productives d'utiliser les terres en question.

Le sénateur Oliver : Dans votre mémoire, vous invoquez la possibilité de payer les familles agricoles en échange d'un travail de conservation de l'environnement. Est-ce que ça s'appliquerait à certaines des grandes fermes en Saskatchewan, dans votre modèle?

Mme Martz : Je crois que ça s'appliquerait. Certes, l'idée du crédit de carbone est une option intéressante : il est possible de piéger le carbone non seulement au moyen des arbres, mais aussi au moyen des cultures. La gestion riveraine, c'est-à-dire le fait de payer les gens pour gérer les zones le long des ruisseaux pour qu'ils y maintiennent une eau d'une bonne qualité, est une autre option possible. Nombre de cultivateurs gardent à l'état naturel une partie de leurs terres. Peut-être que cela pourrait se faire davantage aussi. Il existe des options.

Le sénateur Oliver : Si l'agriculteur a une terre qu'il ne cultive pas, où va-t-il chercher son argent?

Mme Martz : L'agriculteur aurait besoin d'une forme quelconque d'appui en rapport avec une telle activité. Ce pourrait être un appui fiscal, sinon un droit payé en échange d'un service environnemental.

Le sénateur Oliver : Certaines des fermes que nous avons vues en Irlande il y a quelques années de cela étaient en bien meilleure situation financière qu'à l'époque où on n'y élevait que quelques têtes de bétail et des moutons. Tout de même, bon nombre des champs étaient laissés en jachère, car on ne permettait pas aux gens de les cultiver. C'est un modèle tout à fait unique, modèle qui se traduit aussi par un afflux massif d'argent de la Communauté européenne dans des pays comme l'Irlande.

Mme Martz : Oui.

Le sénateur Oliver : Vous avez aussi parlé d'aliments locaux et d'aliments de qualité. Encore une fois, cela revient à l'agriculture et à la production. Est-ce que vous pensiez à l'agriculture biologique?

Mme Martz : Selon l'endroit où on se trouve au pays, il existe de nombreuses occasions de mobiliser les consommateurs et de les encourager à acheter davantage de produits provenant des fermes locales, ce qui crée des occasions pour les agriculteurs locaux. Dans les zones plus densément peuplées, une telle option est beaucoup plus vraisemblable. Partout au pays, nombre de bons restaurants commencent à prendre les fermes locales pour source et à annoncer ce fait. Au Canada, les gens mettent encore toutes les sources d'aliments sur le même pied, essentiellement. Mon

have a greater sense of the quality difference in foods and they tend to look for those quality foods. We assume that we have good quality food and that there is not much difference.

Part of a strategy, not a whole strategy, might be to start people sourcing locally for their foods and to appreciate what they have locally. Certainly, the area of organic foods is expanding. Saskatchewan has the largest number of organic farmers in the country, many of them in grains. However, with the climate being what it has been over the last couple of years, they are running into serious problems. They are not receiving the prices they used to receive for their products. As well, they are finding land management more difficult with much higher levels of moisture. The organic sector overall has been successful because there is an element of control. The farmers I am aware of produce the product, market it over the Internet and, in that way, control the product quite far down the line. They do not have to pass control off to someone else.

Senator Oliver: Such as a marketing board?

Ms. Martz: Yes, but I would not say that we should not have marketing boards. That element of control by organic farmers certainly gave them a much better return. Many of these farmers are packaging and marketing their products. Organic farming is much more in demand than it used to be and we are beginning to see larger corporations enter that market, which will have a negative impact on the smaller producers.

Senator Oliver: Thank you.

Senator Tkachuk: Ms. Martz, I have a couple questions. You had talked about the need for child care and, using Humboldt as an example, you said that there are difficulties but that one of the manufacturers is starting to expand its daycare services. As well, you talked about minimum-wage jobs. Is there an opportunity for people in rural areas to open their own daycare centres? Why do we have a daycare problem when we have people looking for work?

Ms. Martz: There are a couple of issues around daycare as an employer, one being that the wages in child care are very low. The women taking care of the children receive very low wages so people are reluctant to invest in this area of business over the long term. Women will often set up a daycare in their homes while their children are young but they do not see this as a long-term career. Therefore, they do not get educated and licensed in child care. In today's world, to run a licensed child care you need to have an early childhood education certificate and so on. A few of the problems in this area are driven, to a large extent, by the very low wages in child care.

impression, c'est que, ailleurs dans le monde, on distingue mieux les différences de qualité entre les aliments. Les gens au Canada ont tendance à rechercher des aliments de qualité. Nous présumons que nous avons des aliments de qualité et qu'il n'y a pas une grande différence.

Une partie de la stratégie — ce ne serait pas la stratégie entière — consisterait peut-être à faire en sorte que les gens commencent à acheter leurs aliments de sources locales et à apprécier ce qui leur est accessible localement. Certes, le domaine des aliments biologiques est en expansion. La Saskatchewan compte l'un des plus grands nombres d'agriculteurs biologiques au pays, dont bon nombre cultivent des céréales. Cependant, le climat ayant été ce qu'il a été depuis quelques années, les agriculteurs en question se sont retrouvés devant de graves problèmes. Ils ne reçoivent pas le prix auquel ils sont habitués en échange de leurs produits. De même, les taux d'humidité plus élevés font qu'ils ont plus de difficulté à gérer les terres. Le secteur biologique dans son ensemble connaît un bon succès parce qu'il y a un élément de contrôle. Les agriculteurs que je connais produisent la culture, la proposent sur Internet et, de cette façon, la contrôlent jusqu'à un point assez lointain de la filière. Ils n'ont pas à remettre le contrôle à quelqu'un d'autre.

Le sénateur Oliver : Comme un office de commercialisation?

Mme Martz : Oui, mais je ne dirais pas qu'il ne faut pas avoir d'office de commercialisation. L'élément de contrôle en question, chez les agriculteurs biologiques, leur procure certainement un rendement qui est nettement meilleur. Nombre d'entre eux conditionnent eux-mêmes leurs produits et en font la promotion. L'agriculture biologique est nettement plus en demande qu'auparavant, et nous commençons à constater que de plus grandes sociétés entrent sur le marché, ce qui aura un effet négatif sur les petits producteurs.

Le sénateur Oliver : Merci.

Le sénateur Tkachuk : Madame Martz, j'ai quelques questions à vous poser. Vous avez parlé du besoin d'offrir des services de garde et, en prenant Humboldt pour exemple, vous avez évoqué certaines difficultés, mais aussi le fait qu'un des fabricants commence à élargir ses services de garde. De même, vous avez parlé des emplois au salaire minimum. Y a-t-il une possibilité pour les gens des régions rurales d'ouvrir leurs propres centres de services de garde? Pourquoi avons-nous un problème de centres de services de garde quand il y a des gens qui se cherchent du travail?

Mme Martz : La question des centres de services de garde en tant qu'employeur présente quelques problèmes, dont le fait que les salaires versés sont très bas. Les femmes qui s'occupent des enfants reçoivent un salaire très bas, de sorte que les gens hésitent à investir dans une telle entreprise, en songeant au long terme. Souvent, les femmes installent un service de garde chez elles, pendant que leurs propres enfants sont jeunes, mais sans envisager à cet égard une carrière à long terme. Par conséquent, elles ne s'instruisent pas et n'obtiennent pas de permis de services de garde. Dans le monde d'aujourd'hui, pour être à la tête d'un service de garde dûment agréé, il faut un certificat en éducation de

Senator Tkachuk: Is it a similar situation in urban areas? I know that many people have child care in their homes and take in 10 or 12 kids from the early years on and then they will have latchkey kids after four o'clock. They make quite a good living running the service out of their own homes. Are the problems that you speak of related to training or opportunity or lack of base to support that kind of enterprise? I do not understand.

Ms. Martz: Most child care that you find in rural areas is set up in an informal way.

Senator Tkachuk: That is good, is it not?

Ms. Martz: Parents are looking for something more formal so that they can be assured that their kids are in a good situation and are being educated while in the child care environment. Parents would like to have a higher quality situation but, at the same time, the cost of that is quite prohibitive.

The other thing about rural is that you have many people working shifts, such as in hospitals or manufacturing plants. There is more call for non-traditional kinds of daycare, other than 7 a.m. to 6 p.m. Many working parents need times that are earlier or later in the day and sometimes need child care more frequently than at other times. Women working in the hog barns have to be at work at 7 a.m. The regular daycare hours do not work for them. It is more complicated in rural areas because there are fewer people but they have a greater variety of need. It is a more difficult to figure out what to do.

Senator Tkachuk: What would happen if we did nothing? Outside the fact that I am from the government and am here to help you, which often scares me, what if the federal government did not interfere in the process? Would rural communities be worse off or would they get better, like Humboldt? Humboldt is a great example for the rest the country, and there are other communities like it that have been successful. They have taken it upon themselves to solve their problems. Kindersley is another tremendous example. Rosetown is starting to do a lot of work on economic development. Many communities are taking a positive attitude to their situations and making improvements on their own that are making a difference. They are receiving a little help because they have taken the initiative to present their plans to governments. I am really worried about this. What would happen if government did nothing?

Ms. Martz: Rural is in a position of decline. Where I live, there are some bright spots but there are many places where it is pretty rough going and we are seeing diminishing populations.

la petite enfance et tout le reste. Pour une grande part, quelques-uns des problèmes tiennent aux salaires très bas qui sont versés dans le domaine.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que c'est semblable dans les centres urbains? Je sais que de nombreuses personnes ont une garderie à domicile et qu'elles y accueillent dix ou douze enfants, dont certains sont très jeunes, puis elles ont les enfants à clé après 16 h. Elles gagnent un très bon salaire à offrir ce service à partir de leur propre domicile. Les problèmes dont vous parlez sont-ils liés à la formation ou aux débouchés ou au manque de bases qui seraient nécessaires au soutien d'une telle entreprise? Je ne comprends pas.

Mme Martz : La plupart des services de garde que vous trouverez dans une région rurale ne sont pas structurés.

Le sénateur Tkachuk : C'est une bonne chose, non?

Mme Martz : Les parents sont à la recherche de quelque chose de plus structuré, pour être rassurés quant au fait que leurs enfants vivent une bonne situation et sont éduqués dans le milieu en question. Les parents aimeraient que la situation soit de meilleure qualité, mais, en même temps, les coûts à cet égard sont très élevés.

De même, en milieu rural, nombre de personnes ont différents quarts de travail; par exemple, les gens qui travaillent dans les hôpitaux ou les fabriques. Les services de garde atypiques sont davantage sollicités, en dehors du segment habituel de 7 heures à 18 heures. Bon nombre des parents qui travaillent ont besoin d'avoir accès aux services plus tôt que cela, sinon plus tard. Parfois, ils ont besoin de pouvoir y recourir plus souvent à un moment précis. Les femmes qui travaillent dans les porcheries doivent y être à 7 heures le matin. Les heures normales des centres de services de garde ne leur conviennent pas. C'est plus compliqué en milieu rural parce qu'il y a moins de gens, mais aussi parce qu'il y a des besoins plus variés. Il est plus difficile de trouver une solution.

Le sénateur Tkachuk : Qu'est-ce qui se produirait si nous ne faisons rien? À part le fait que je représente le gouvernement et que je suis là pour vous aider, ce qui me fait souvent peur, qu'est-ce qui se produirait si le gouvernement fédéral ne se mêlait pas de cela? Les collectivités rurales se trouveraient-elles dans un plus mauvais pas ou, au contraire, dans une meilleure situation comme Humboldt? Humboldt est un merveilleux modèle à suivre pour le reste du pays, et il existe d'autres collectivités du genre qui ont réussi. Elles ont entrepris elles-mêmes de régler leurs problèmes. Kindersley est un autre exemple extraordinaire. Rosetown commence à effectuer des travaux substantiels en matière de développement économique. Nombre de collectivités adoptent une attitude positive face à leur situation et apportent d'elles-mêmes des améliorations qui changent les choses. Elles reçoivent un peu d'aide parce qu'elles ont pris l'initiative de présenter leurs projets aux gouvernements. C'est une question qui m'inquiète vraiment. Qu'est-ce qui se passerait si le gouvernement ne faisait rien?

Mme Martz : Les milieux ruraux sont en déclin. Dans la région où je vis, il y a des endroits où les choses vont bien, mais il y a de nombreux autres endroits où la vie est difficile

Humboldt is probably the only small town in Saskatchewan that has not lost population, according to the 1996 to 2001 census. If we do nothing, then what is happening now will continue to happen. I am not sure that is the direction we should be taking. Places like Humboldt have not done it all on their own, necessarily. Having capacity allows you to link to available programs. Humboldt had that with St. Peter's College and the monks, who educated the farmers early on. There is a culture in Humboldt. It is an interesting area because that culture is a bit different than elsewhere. The manufacturing businesses were farm-grown whereby farmers innovated various different things that they needed and then ramped that up to manufacturing. For a long time it has been a special kind of area. Where communities do not have the capacity necessarily to do that, government can play a role in both building and mentoring that kind of capacity.

The models program that Ms. Donna Mitchell talked about, the rural secretariat, is running and they have taken a number of successful models in one part of Canada and tried to put them into other parts of Canada to see what would happen and whether they are transportable and successful. I am working with one of those in the area around Outlook. It is a community collaboration project model and brings a number of resources into the picture. There are certainly monetary resources, but a big resource is people working with the federal and provincial governments who act as bridges for the community to gain access to the people they need to talk to in order to get stuff done in their community. That has meant roads, recently, and data, so that they can map, plan and do information-based decision making. That model has provided the connection to government and has been very useful for the community of Outlook. It has moved them along much faster than they would have moved otherwise.

Senator Tkachuk: In our province, we are all aware of how governments have centralized so many functions, such as schools and hospitals. In Saskatchewan, there is a need to drive into Saskatoon and Regina for just about everything. Schools are centralized so kids have to take school buses and leave as early as 5:30 a.m. and then come home late in the evening. Somehow we thought that was the way to save money but I have no idea how. I have never believed in that kind of system; nonetheless, that is what we are doing. I do not think we have saved any money, and now we are talking about paying people on a farm for growing trees or taking land out of production. None of that makes any sense, whatsoever.

et où nous constatons que la population diminue. Humboldt est probablement la seule petite ville de Saskatchewan dont la population n'a pas diminué, d'après les recensements de 1996 à 2001. Si nous ne faisons rien, ce qui se produit à l'heure actuelle ne fera que continuer. Je ne suis pas sûre que cela soit la bonne voie à suivre. Les collectivités comme Humboldt n'ont pas nécessairement tout fait par elles-mêmes. Le fait d'avoir certaines capacités permet d'établir des liens avec les programmes; Humboldt dispose de telles capacités grâce à St. Peter College et aux moines, qui se sont chargés dans le passé de l'éducation des agriculteurs. Humboldt possède une culture. C'est une région intéressante parce que la culture y est un peu différente d'ailleurs. Les entreprises de fabrication ont vu le jour dans les fermes, lorsque les agriculteurs ont réalisé diverses innovations pour répondre à leurs besoins, jusqu'à ce que leurs activités deviennent suffisamment importantes pour qu'on puisse parler d'entreprises de fabrication. Ça a été une région spéciale pendant longtemps. Parce que les collectivités n'ont pas la capacité nécessaire pour faire ce qu'on a fait à Humboldt, le gouvernement peut jouer un rôle de renforcement et d'encadrement en ce qui concerne les capacités en question.

Le programme des modèles dont Mme Donna Mitchell a parlé, le secrétariat rural, est en cours, et les responsables de ce programme ont pris un certain nombre de modèles ayant connu du succès dans une région du Canada et ont essayé de les appliquer à d'autres régions du Canada, pour voir ce qui se passerait et si les modèles peuvent être adaptés avec succès. Je travaille avec l'un de ces modèles dans la région d'Outlook. Il s'agit d'un modèle de projet de collaboration communautaire qui fait intervenir un certain nombre de ressources. Il s'agit évidemment de ressources monétaires, mais aussi de la ressource importante que représentent les gens qui travaillent auprès des gouvernements fédéral et provinciaux, qui font le pont entre les collectivités et les gens à qui il faut parler pour faire bouger les choses dans les collectivités. Récemment, cela a touché des routes, ainsi que des données permettant de tracer des cartes, de planifier et de prendre des décisions fondées sur des renseignements. Le modèle a permis d'établir des liens avec le gouvernement, et il a été très utile à la collectivité d'Outlook. Il a permis aux résidents de cette collectivité de progresser beaucoup plus rapidement qu'ils n'auraient pu le faire sans lui.

Le sénateur Tkachuk : Dans ma province, nous sommes tout à fait conscients de la manière dont certains gouvernements ont centralisé de nombreuses fonctions, comme les écoles et les hôpitaux. En Saskatchewan, il faut se rendre en voiture à Saskatoon et à Regina pour à peu près n'importe quoi. Les écoles sont centralisées, ce qui fait que les enfants doivent prendre l'autobus scolaire et quitter la maison très tôt, dès 5 h 30, et ils rentrent à la maison tard le soir. Nous avons pensé, je ne sais pas comment, que c'était la meilleure façon d'économiser. Je n'ai jamais cru en ce genre de système; néanmoins, c'est ce que nous faisons. Je ne crois pas que nous ayons épargné de l'argent, et nous parlons maintenant de payer des gens pour qu'ils fassent pousser des arbres sur une ferme ou pour que certaines terres soient destinées à autre chose que la production. Tout cela n'a absolument aucun sens.

Can you reverse that tide? There are no government services, so why would you live out there? Unless there are health care services and opportunities to have a family and not have to send your kid to school at 5:30 a.m. on a school bus, why would you want to live there? No matter what government would do, why would there be any incentive, whatsoever?

Ms. Martz: People live there because they love it.

Senator Tkachuk: Exactly, so we should not have to pay them to live there. There should be opportunities so that they can live there.

Ms. Martz: Yes, I would agree. Part of our problem is that we have not looked innovatively at how we do certain things. For example, we tend to look at schools only as places to educate kids from ages 6 to18 years. However, our schools could be much more than that in many communities; they could be places to house daycare centres or places for seniors. Schools could have many more functions than they currently have. We might have kept some of our schools open if we had looked at other functions for them.

Senator Tkachuk: Perhaps it is a matter of not spending all that money on urban kids getting daycare and early child care from 3 p.m. to 5 p.m. so we could have babysitters for lawyers to go to work. Then, we could apply that money to schools in rural Canada so that when kids reach the age of six, they could go to school in a small town in Saskatchewan rather than have to get on the bus and travel for an hour and a half or two hours.

Ms. Martz: That was one reason I made the point in the early child care piece that you have to have it targeted to rural. The urban voice is so much stronger. There have been recent occurrences of resources in rural often being pulled and redirected into urban. Therefore, we have to take a forceful approach to ensure that those resources go where they need to go.

Senator Tkachuk: I am with you there. Thank you.

Senator Callbeck: Thank you for coming this morning. I want to ask you about a report that the Centres of Excellence for Women's Health released back in 2004. Your centre was part of this. It was entitled "Rural, Remote and Northern Women's Health: Policy and Research Directions." My understanding is that you held several workshops about that report. I do not know whether it was just in your province or whether this applied across Canada. That is one question.

You identified many areas, such as the infrastructure in rural Canada, the lack of mental health services, the lack of health services in general, the fact that youth are leaving the rural areas

Est-il possible de renverser ce mouvement? Il n'y a aucun service gouvernemental, alors qui va vouloir habiter là-bas? Pourquoi vivre là-bas s'il n'y a pas de services de santé et qu'on ne peut pas vivre avec sa famille sans avoir à envoyer ses enfants à l'école à 5 h 30 par autobus scolaire? Peu importe ce que le gouvernement ferait, pourquoi y aurait-il une quelconque incitation à vivre là-bas?

Mme Martz : Les gens vivent en milieu rural parce qu'ils adorent ça.

Le sénateur Tkachuk : Exactement, c'est pourquoi nous ne devrions pas avoir à les payer pour qu'ils le fassent. On devrait leur offrir la possibilité de le faire.

Mme Martz : Oui, je suis d'accord avec vous. Une partie du problème réside dans le fait que nous n'avons pas envisagé de façon novatrice la manière dont nous faisons certaines choses. Par exemple, nous avons tendance à voir les écoles simplement comme l'endroit où on éduque les enfants de 6 à 18 ans. Cependant, les écoles pourraient être bien plus que cela dans bon nombre de nos collectivités; ce pourrait être des endroits hébergeant des garderies ou des foyers de personnes âgées. Des écoles pourraient avoir de nombreuses autres fonctions que celles qu'elles ont à l'heure actuelle. Nous aurions pu garder certaines de nos écoles ouvertes si nous avions envisagé de leur attribuer d'autres fonctions.

Le sénateur Tkachuk : Peut-être faut-il ne pas dépenser tout l'argent pour permettre aux enfants des villes d'aller à la garderie ou à la prématernelle de 15 heures à 17 heures, où on s'occupe d'eux pendant que les avocats vont travailler. Nous pourrions alors investir cet argent dans les écoles des régions rurales du Canada, de façon que lorsque les enfants atteignent l'âge de 6 ans, ils puissent aller à l'école dans une petite ville de la Saskatchewan, plutôt que d'avoir à prendre l'autobus et à effectuer un trajet d'une heure et demi ou de deux heures pour se rendre à l'école.

Mme Martz : C'est la raison pour laquelle j'ai soulevé ce point lorsque j'ai parlé de la prématernelle : pour dire qu'il faut adapter les mesures au milieu rural. Les citoyens des villes se font beaucoup plus entendre que ceux des régions rurales. Il est souvent arrivé qu'on prenne des ressources qui devaient être consacrées au milieu rural pour les affecter à un milieu urbain. Il faut donc adopter une démarche qui nous permettra de nous assurer que les ressources vont là où elles doivent aller.

Le sénateur Tkachuk : Je suis d'accord avec vous là-dessus. Merci.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venue ici ce matin. Je veux vous poser une question au sujet d'un rapport que les centres d'excellence de la santé des femmes ont publié en 2004. Votre centre a participé à ce rapport. Il est intitulé « La santé des femmes en milieux rural, éloigné et nordique : orientations en matière de politiques et de recherches ». D'après ce que je sais, vous avez tenu plusieurs ateliers au sujet de ce rapport. Je ne sais pas si vous ne l'avez fait que dans votre province, ou partout au Canada. C'est ma première question.

Vous avez parlé de nombreuses choses, comme de l'infrastructure dans les milieux ruraux du Canada, de l'absence de services de santé mentale, de l'absence de services de santé en

for jobs and so on. You set up action plans. I am wondering how this is developing. Are the action plans actually being carried out, and do you have any financial resources to do that? I would like to hear your comments.

Ms. Martz: The report was across Canada, and the focus groups that led to the report were held across all the provinces and in the North.

Regarding the recommendations from that report, there are no resources to carry out elements from the action plan. We did get some funding in Saskatchewan, and we are currently wrapping up this project. We got funding from Status of Women Canada to go ask rural Saskatchewan women, "These are the broad national recommendations. What do they mean to you and how do you see this taking shape in your community?"

This weekend we are having a policy session. We had workshops around the province. We are bringing some of the women together and will sit down and write concrete policy recommendations as to what should happen at all levels. When we did the workshops in the communities, we talked to women about what they were doing in their own communities. We asked, "What are the things you as an individual or a group of women are actually doing here?" They talked about initiatives around family violence. They talked about providing some of the social dimension and social support for women that has been lost in rural, the different things they were doing at the local level. Policy happens at a number of levels, so when we meet this weekend we want to flesh out what individuals can do, what needs to be done perhaps by business and communities, and what needs to be done by municipal, provincial and potentially federal governments. We are still working with that data.

Senator Callbeck: That is this weekend in Saskatchewan?

Ms. Martz: Yes.

Senator Callbeck: You received money for that from Status of Women Canada?

Ms. Martz: Yes.

Senator Callbeck: Did other provinces get funding?

Ms. Martz: I do not think other provinces took it any further.

Senator Callbeck: Thank you.

Ms. Martz: It will provide the basis for more work to come in the future.

général, du fait que les jeunes quittent les régions rurales pour trouver des emplois et ainsi de suite. Vous élaborez des plans d'action. Je me demande comment cela évolue. Est-ce que vous parvenez à mettre ces plans d'action en œuvre, et est-ce que vous disposez des ressources financières pour le faire? J'aimerais entendre vos commentaires là-dessus.

Mme Martz : Le rapport portait sur l'ensemble du Canada, et les séances des groupes de concertation qui ont donné lieu au rapport ont eu lieu dans toutes les provinces et dans le Nord.

En ce qui concerne les recommandations formulées dans le rapport, il n'y a pas de ressources pour l'application des éléments du plan d'action. Nous avons obtenu des fonds en Saskatchewan, et nous mettons la dernière main au projet en question. Nous avons obtenu un financement de la part de Condition féminine Canada, afin de demander aux femmes des milieux ruraux de la Saskatchewan : « Voici les recommandations générales à l'échelle nationale. Que veulent-elles dire pour vous, et comment envisagez-vous leur application dans votre collectivité? »

La fin de semaine prochaine, nous tenons une séance d'orientation stratégique. Nous avons organisé des ateliers dans toute la province. Nous réunissons certaines des femmes et nous allons coucher sur le papier des recommandations stratégiques concrètes pour ce qui devrait se produire à tous les niveaux. Lorsque nous avons effectué des ateliers dans les collectivités, nous avons parlé aux femmes de ce qu'elles faisaient au sein de leurs propres collectivités. Nous leur avons demandé : « Quelles sont les choses que vous ou votre groupe faites ici? » Elles ont parlé des initiatives relatives à la violence familiale. Elles ont parlé de rétablir une certaine part de la dimension sociale et du soutien social pour les femmes qui s'est perdue en milieu rural, de différentes choses qu'elles faisaient à l'échelle locale. L'orientation stratégique touche plusieurs niveaux; nous souhaitons donc, lorsque nous nous rencontrerons la fin de semaine prochaine, étoffer ce que les gens peuvent faire, ce qu'il faudrait peut-être que les entreprises et les collectivités fassent, ce que les municipalités, le gouvernement provincial et peut-être même le gouvernement fédéral doivent faire. Nous travaillons encore avec ces données.

Le sénateur Callbeck : Ce dont vous parlez aura lieu la fin de semaine prochaine en Saskatchewan?

Mme Martz : Oui.

Le sénateur Callbeck : Vous avez reçu de l'argent de Condition féminine Canada à cette fin?

Mme Martz : Oui.

Le sénateur Callbeck : Les autres provinces ont-elles reçu de l'argent?

Mme Martz : Je ne crois pas que les autres provinces aient donné suite à cela.

Le sénateur Callbeck : Merci.

Mme Martz : Cela constituera un fondement pour le travail qui reste à faire.

Senator Gustafson: Good morning, and thank you for appearing from Saskatchewan, because I think a special situation exists there. When I was first elected down here, the first person I talked to was Tommy Douglas, and he made a statement that seems to have been forgotten. He said that Saskatchewan had a great future because it has 40 per cent of the arable land. We seem to have forgotten about the arable land. Much of what we are talking about here is provincial responsibility, but, as you know, Saskatoon and Regina run the province. They have the seats and the votes, and they pretty well forgot rural Saskatchewan. I am not a great supporter of the NDP, but Tommy Douglas used to go out and talk to the farmers and say, "What do you need?" That resulted in rural electrification, water projects and many other projects. That is not happening any more. In fact, we have a rural-urban split — I should not use the ward "war," but it is there, and Senator Peterson will back me up on that. It is not good for the country, and it is not good for the land.

It was suggested here that money is a problem. In Saskatchewan we have had three years with a negative income on farms. You know all about that. If you do not have some money to deal with the situation, what will you do? That is not the case in Alberta. Whenever the federal government came up with a program, the Alberta government was able to meet them head on and said, "We will match what you put in, and more." In Saskatchewan, we always had to take less and negotiate for something to keep the wolf from the door. We have a problem with provincial responsibility, and it is a big subject.

I will use a couple of examples that could and do work. There are some great advantages to rural. For instance, we produce the best hockey players in the world. They do not come out of Regina and Saskatoon; they come out of the little towns like Humboldt — Gordie Howe, for instance. The truth is that there are opportunities, but we are missing them. There should be no reason why a kid in Saskatchewan cannot play hockey. He has a better opportunity than a kid in Toronto. Many of those kids do not get a chance to do the things our kids do provincially, but we have been missing it. SaskPower used to put up money to keep the artificial ice going in a rural area, but they have cut that off. That should have never been cut off. It should have been built upon. There are things in rural Canada that we can do, but politically they do not buy votes because there are no votes there. We are 2 per cent of the population.

I guess you could build on that. I think of places where we received grants federally and provincially to build rinks and centralize them so several small towns could come together, and the kids could be bussed in there. Every young person would have

Le sénateur Gustafson : Bonjour. Je tiens à vous remercier de témoigner à titre de représentante de la Saskatchewan, parce que je crois que la situation actuelle là-bas est spéciale. Lorsque j'ai été élu ici pour la première fois, la première personne à qui j'ai parlé, c'est Tommy Douglas, et il a fait une déclaration qu'on semble avoir oubliée. Il a dit que la Saskatchewan avait un bel avenir, parce que la province compte 40 p. 100 de terre arable. Nous semblons avoir tout oublié au sujet des terres arables. Une grande part de ce dont nous parlons ici relève du gouvernement provincial, mais, comme vous le savez, Saskatoon et Regina dirigent la province. Ce sont des gens de ces deux villes qui ont les sièges et les votes, et ils ont à peu près oublié les milieux ruraux de la Saskatchewan. Je ne suis pas tellement partisan du NPD, mais Tommy Douglas allait voir les agriculteurs pour leur demander : « De quoi avez-vous besoin? » Cela a mené à l'électrification des campagnes, à des projets hydrauliques et à bien d'autres projets encore. De telles choses ne se produisent plus. En réalité, il y a un fossé entre les milieux rural et urbain — je ne vais pas utiliser le mot « guerre », mais c'est pourtant de cela qu'il s'agit, et le sénateur Peterson sera d'accord avec moi là-dessus. Cela n'est pas bon pour le pays, ni pour la terre.

On a laissé entendre ici que l'argent constituait un problème. En Saskatchewan, nous avons connu trois années de revenu agricole négatif. Vous savez tout à ce sujet. Sans argent pour affronter la situation, que faire? Ce n'est pas le cas en Alberta. Chaque fois que le gouvernement fédéral a lancé un nouveau programme, le gouvernement de l'Alberta a été en mesure de lui répondre du tac au tac : « Nous allons investir autant, et même davantage. » En Saskatchewan, nous avons toujours dû prendre moins et négocier pour obtenir de quoi survivre. Nous avons un problème lié aux compétences provinciales, et c'est un enjeu important.

Je vais utiliser deux ou trois exemples qui peuvent fonctionner, et qui fonctionnent, en fait. Les milieux ruraux présentent de grands avantages. Par exemple, les meilleurs joueurs de hockey du monde viennent de milieux ruraux. Ils ne viennent pas de Regina ou de Saskatoon; ils viennent de petites villes comme Humboldt — Gordie Howe, par exemple. La vérité, c'est qu'il y a des occasions que nous ne saisissons pas. Il ne devrait y avoir aucune raison justifiant qu'un jeune de la Saskatchewan ne joue pas au hockey. Il en a davantage l'occasion qu'un jeune de Toronto. Bon nombre des enfants des villes n'ont pas l'occasion de faire les choses que les enfants peuvent faire en régions, mais nous avons parfois négligé de saisir les occasions qui se présentent à nous. Auparavant, SaskPower fournissait l'argent permettant d'entretenir la glace artificielle dans une région rurale, mais l'entreprise a mis fin à ce financement. Cela n'aurait jamais dû se produire. On aurait dû plutôt donner de l'ampleur à cela. Nous pouvons faire des choses dans les milieux ruraux du Canada, mais, sur le plan politique, ces choses ne permettent pas d'acheter des votes, parce qu'il n'y a pas de votes à acheter dans ces endroits. Nous ne représentons que 2 p. 100 de la population.

Je crois qu'il serait possible de partir de cela. Je pense aux endroits où nous avons reçu des subventions fédérales et provinciales pour la construction de patinoires et pour les centraliser, de façon que plusieurs petites villes puissent avoir la

an opportunity. We sort of decided that does not matter any more. Many of these small communities cannot support the artificial ice any more. They cannot pay the power bill, while at the same time SaskPower is making phenomenal returns.

Ms. Martz: We spent a lot of time and effort focused on urban Canada for 20 or more years across the board. Even at the University of Saskatchewan, there are very few people outside the College of Agriculture looking at agriculture on a fairly large scale and focusing on small communities, small farms or family farms. We have decided that rural just was not the place to be, and so we have really moved our resources and our attention to urban Canada. That is changing, to some extent, at the moment, which I think is very good.

I can tell you a story about a recent election. A member of Parliament who was running in a constituency that included Saskatoon and the area east of it told people in a rural community that he did not have to go out there and talk to them because he got elected in Saskatoon. You are dead on. The political power has certainly gone from rural, and so they have had a hard time making their presence and their issues known.

That has happened in Saskatchewan, one of the more rural provinces in the country. We tend to have a lack of interest in what is going on in rural issues. Governments have spent a lot of time saying that rural is not just agriculture. I know the point they are trying to make, that there are more things going on out in rural, such as forestry and manufacturing and so forth. However, from a farmer's perspective, it is as if farmers are no longer important.

David Freshwater, who presented to you recently, made a comment at a conference I attended. He said that he drove from one large city in the U.S. to another one, and everything around him was agriculture; so how can agriculture not be important? Farmers steward huge amounts of land. Agriculture is still important, in my mind, at least.

Senator Gustafson: This is a subject that has no end, and Senator Segal has capitalized on the whole idea of doing something about it. Canada really needs a made-in-Canada agricultural policy that goes to the heart of things, and we have not got that.

Where does one begin? Most of the witnesses we had said that there is no one silver bullet, no one answer. However, a number of things can be done, and we are not doing them. Those things are collapsing.

même patinoire, et que les enfants puissent y aller en autobus. De cette façon, tous les jeunes auraient l'occasion d'aller patiner. Nous avons en quelque sorte décidé que cela n'avait plus d'importance. Bon nombre de ces petites collectivités n'ont plus les moyens de payer pour la glace artificielle. Ils n'arrivent plus à payer la facture d'électricité, tandis que SaskPower fait des profits phénoménaux.

Mme Martz : Nous avons passé beaucoup de temps et dépensé beaucoup d'énergie à nous occuper des milieux urbains du Canada pendant 20 ans et même plus. Même à l'Université de la Saskatchewan, il y a très peu de gens à l'extérieur du College of Agriculture qui envisagent l'agriculture de façon générale, et qui se concentrent sur les petites collectivités, les petites fermes et les fermes familiales. Nous avons décidé que les milieux ruraux n'étaient simplement plus l'endroit où demeurer, et nous avons donc véritablement déplacé nos ressources vers les milieux urbains et porté notre attention sur ceux-ci. À l'heure actuelle, cela est en train de changer dans une certaine mesure, ce qui, je crois, est une très bonne chose.

Je peux vous raconter une histoire au sujet d'une élection récente. Un député ayant posé sa candidature dans une circonscription incluant Saskatoon et la région qui se trouve à l'est de la ville a dit aux gens d'une collectivité rurale qu'il n'avait pas besoin de se rendre chez eux pour leur parler, puisqu'il avait été élu à Saskatoon. Vous avez tout à fait raison. Le pouvoir politique ne se trouve vraiment plus dans les régions, et les gens des régions ont donc beaucoup de difficulté à se faire entendre et à faire connaître leurs problèmes.

Cela s'est produit en Saskatchewan, l'une des provinces les plus rurales du pays. Nous tendons à manquer d'intérêt pour l'évolution des enjeux ruraux. Les gouvernements ont passé beaucoup de temps à dire que les milieux ruraux ne se résument pas à l'agriculture. Je sais quel message ils essaient de faire passer, il y a autre chose en milieu rural, comme la foresterie et la fabrication et ainsi de suite. Cependant, du point de vue des agriculteurs, c'est comme si les agriculteurs n'étaient plus du tout importants.

David Freshwater, qui a récemment témoigné devant vous, a fait un commentaire dans le cadre d'une conférence à laquelle j'ai assisté. Il a dit qu'il avait conduit d'une grande ville américaine à une autre, et que, tout ce qu'il avait vu, c'est de l'agriculture; alors comment l'agriculture peut-elle ne pas être une chose importante? Les agriculteurs sont responsables d'énormes terres. L'agriculture est toujours importante, à mon sens, du moins.

Le sénateur Gustafson : C'est un sujet inépuisable, et le sénateur Segal a mis l'accent sur l'idée qu'il faut faire quelque chose. Le Canada a réellement besoin de se doter d'une politique canadienne en ce qui a trait à l'agriculture, une politique qui va aller au fond des choses, que nous n'avons pas à l'heure actuelle.

Où commencer? La plupart des témoins que nous avons reçus disent qu'il n'y a pas de panacée, pas de solution unique. Cependant, il est possible de faire un certain nombre de choses, et nous ne les faisons pas. Ces choses s'effondrent.

I will give you the example of the little town of Macoun. It had all kinds of problems with its sewer system, but try to get some support from the provincial government to do something about it. Similarly, infrastructure is breaking down in all the small towns; they do not have the money locally to fix it, and they are not getting support from the provincial government to do it.

Ms. Martz: Exactly. This may not be a solution for every town and every service, but in some areas regionalization may be a solution, for example, in water treatment. Every place does not need a water treatment technician. It is something that can be shared, and you have a number that could work within a region. Regions need to get together and figure out what they can share, what they need as individuals, and how they can make the system work.

I have held community meetings where one town down the road will not come if the meeting is held in a particular other town because there is so much rivalry. We need to get past that and start working together on a regional basis.

Senator Gustafson: Politically, it will never happen. It will take initiative. Almost everything that happens starts with the land, whether you have fisheries, lumber industry, oil, gas, mining or agriculture. It all comes out of the land. However, we have, as a country, decided that we will put everything back into the urban centres. If we do not, we will have major problems.

Let us draw a comparison between Canada and the United States. The U.S. has a farm bill that looks at the farm economy over ten years. Most of that is concentrated on the rural U.S. I raised a Canadian farm bill idea yesterday, and I got shot right out of the water. That is what we need. We need a long-term program, and that was part of the recommendation of this committee, if you recall. One main thing was a made-in-Canada farm program. This committee has to activate the governments to understand that, regardless of political affiliation, one way or the other, with the backing of the urban centre people, this could be done through the environment. We can get the attention of the urban dweller when we start talking environment. When we talk economics, we do not get anywhere.

Ms. Martz: You have to decide what arguments play in your favour. We have not been particularly successful until now at convincing the urban population that rural is worth paying attention to.

The Chairman: Senator Gustafson and I have been around a long time. The last report we put out, which was back in June, did have the farm bill idea in it. We must keep pushing on that, regardless of what else is taking place. It is about the only thing that will draw focus directly to the areas we are all concerned about.

Prenez par exemple la petite ville de Macoun. Cette ville a connu toutes sortes de problèmes avec ses égouts, mais essayez d'obtenir l'aide du gouvernement provincial pour régler ce problème. De la même façon, l'infrastructure se détériore dans toutes les petites villes; elles n'ont pas l'argent pour s'en occuper, et elles n'obtiennent pas l'aide du gouvernement provincial pour le faire.

Mme Martz : Exactement. Peut-être cela n'est-il pas une solution pour chaque ville et pour chaque service, mais dans certaines régions, la régionalisation peut constituer la solution, par exemple, en ce qui concerne le traitement de l'eau. Chaque ville n'a pas besoin d'un technicien spécialiste du traitement de l'eau. C'est une ressource qu'on peut partager, on peut en avoir un certain nombre qui travaillent dans une région. Les régions doivent regrouper et déterminer les ressources qu'elles peuvent partager, leurs besoins individuels et la manière de faire fonctionner les systèmes.

J'ai organisé des réunions communautaires auxquelles la ville d'à côté ne participait pas si la rencontre avait lieu dans telle autre ville, à cause de la rivalité si forte. Il faut que nous mettions cela de côté et que nous commencions à travailler ensemble à l'échelle régionale.

Le sénateur Gustafson : Politiquement, cela ne se produira jamais. Il faudra que quelqu'un prenne l'initiative. Presque tout ce qui se produit commence avec la terre, que ce soit les pêcheries, l'industrie du bois de sciage, le pétrole, le gaz, les mines ou l'agriculture. Tout cela provient de la terre. Cependant, nous avons décidé, en tant que pays, que tout allait revenir dans les centres urbains. Sinon, nous aurons des problèmes importants.

Comparons le Canada et les États-Unis. Les États-Unis disposent d'une loi agricole qui envisage l'économie agricole sur 10 ans. La plus grande partie de cela porte sur les milieux ruraux des États-Unis. Hier, j'ai évoqué l'idée d'une loi agricole au Canada, idée que l'on a tout de suite critiquée. C'est de cela dont nous avons besoin. Nous avons besoin d'un programme à long terme, et cela faisait partie des recommandations du comité, si vous vous rappelez. Une des principales choses, c'était un programme agricole typiquement canadien. Le comité doit faire en sorte que les gouvernements comprennent qu'on pourrait régler le problème en parlant d'environnement, sans égard à l'allégeance politique, d'une manière ou d'une autre, avec l'appui des résidents des centres urbains. En parlant de l'environnement, nous allons pouvoir obtenir l'attention des citadins. En parlant d'économie, nous n'arriverons à rien.

Mme Martz : Vous devez choisir les arguments qui jouent en votre faveur. Nous n'avons pas très bien réussi jusqu'à maintenant à convaincre la population urbaine qu'il valait la peine d'accorder de l'attention aux milieux ruraux.

La présidente : Le sénateur Gustafson et moi sommes membres du comité depuis longtemps. L'idée d'une loi agricole figure dans notre dernier rapport, publié en juin. Nous devons continuer de mettre cela de l'avant, peu importe ce qui se passe par ailleurs. C'est peut-être la seule chose qui attirera l'attention directement sur les régions qui nous préoccupent.

Senator Mitchell: I wonder whether you could comment on women and rural poverty, in particular. Is a disproportionate burden of rural poverty borne by women?

Ms. Martz: I believe so, particularly in a couple of ways. One is that the elderly tend more to be women, and many elderly women still remain in rural areas. The second group of women in poverty is single mothers. I do not have any statistics on that. My sense is that many women move out of the rural environment when they are in that situation because coping is somewhat easier in the urban setting where you have more access to services.

Women also get involved in performing emotional and caring kinds of work in families. Therefore, when the family is in poverty, women are responsible for shoring everyone up. We tend to see farm women accessing mental health services about their family situation, perhaps what is going on with their husbands and so on, whereas the men will not necessarily come in. Through the emotional work that they do, women bear a lot of the pressure and the brunt of trying to make do and provide food and everything else for the kids. The caring function of women is big.

Senator Mitchell: A recent suggestion by the government is to allow the splitting of pension income. It is interesting that there would be considerably fewer pensions in rural Canada than there would be in urban Canada, and that policy will not particularly help rural Canada.

Could you comment on the idea of allowing a family in which one partner stays home to purchase CPP benefits with the income of the other partner? Often it is women, and particularly in rural settings, although rural women work on the farm. Have you thought about the income earner in the family who gets CPP being able to buy CPP for someone who chooses to stay home and work in the home? As a society, we do not very often put economic value on that work.

Ms. Martz: No, nor do we put it on work on the farm. Some of the work we have done on farm women shows that even women who say they do not do anything on the farm spend three hours a day working on the farm.

I have not thought about it, but on the face of it, it is probably a beneficial thing to do because farm women have no opportunity to amass any kind of security for when they are past 65 or past working age. I hesitate to say old age. Farm women have mentioned that lack of security to me before. It sounds like that would provide some income where people are not getting income now.

Le sénateur Mitchell : Je me demandais si vous pouviez commenter la situation des femmes qui vivent en milieu rural pauvre. Est-ce que les femmes sont plus souvent aux prises avec la pauvreté que les hommes en milieu rural?

Mme Martz : Je crois que oui, pour deux ou trois raisons précises. L'une de ces raisons est que les personnes âgées sont plus souvent des femmes que des hommes et que bon nombre de femmes âgées restent dans des régions rurales. Le deuxième groupe de femmes qui vivent dans la pauvreté est celui des mères monoparentales. Je n'ai pas de chiffres là-dessus. J'ai l'impression que de nombreuses femmes quittent le milieu rural où elles vivent dans la pauvreté pour s'établir en ville, où il est en quelque sorte plus facile de se débrouiller, vu l'accès accru aux services.

Les femmes s'occupent aussi du travail affectif et des soins auprès de la famille. Ainsi, dans une famille pauvre, les femmes sont comme une bouée pour les autres membres de la famille. On voit souvent des agricultrices utiliser les services de santé mentale en rapport avec leur situation familiale, parfois avec ce qui se passe avec leur mari et ainsi de suite, tandis que les hommes ne recourent pas nécessairement à ces services. En raison du travail affectif qu'elles font, les femmes assument une grande part de la pression et du poids liés au fait d'essayer de joindre les deux bouts et d'offrir aux enfants la nourriture et tout le reste dont ils ont besoin. La fonction de soins que remplissent les femmes est importante.

Le sénateur Mitchell : Le gouvernement a récemment suggéré le partage des revenus de pensions. Il est intéressant de constater qu'il y aurait beaucoup moins de pensionnés en milieu rural qu'en milieu urbain au Canada, et cette mesure ne viendra pas particulièrement en aide aux milieux ruraux.

Pouvez-vous commenter l'idée de permettre à une famille dont l'un des conjoints reste à la maison d'obtenir des prestations du RPC grâce au revenu de l'autre conjoint? C'est souvent la femme qui reste à la maison, surtout en milieu rural, même si les femmes qui vivent dans ces milieux travaillent sur la ferme. Avez-vous réfléchi à la possibilité qu'on permette au soutien économique de la famille qui obtient des prestations du RPC d'en procurer à son conjoint qui choisit de rester à la maison et de travailler à la maison? Notre société n'accorde que très rarement une valeur économique à ce travail.

Mme Martz : Non, pas plus qu'on en accorde au travail à la ferme. Certaines des études que nous avons réalisées auprès des agricultrices montrent que même les femmes qui disent ne rien faire à la ferme passent trois heures par jour à y travailler.

Je n'ai pas réfléchi, mais, de prime abord, c'est probablement une bonne chose à faire, puisque les agricultrices n'ont pas l'occasion d'accumuler l'argent qui leur permettrait d'avoir une certaine sécurité financière après 65 ans ou parce qu'elles ne seront plus en âge de travailler. J'hésite à dire pour leurs vieux jours. Des agricultrices m'ont déjà parlé de ce manque de sécurité. Il semble que la mesure dont vous parlez fournirait un revenu aux gens qui n'en obtiennent pas à l'heure actuelle.

Senator Mitchell: I am very interested in your comments on early childhood education. There is all kinds of evidence of the positive impact that has. I am interested that on that particular point you emphasized Aboriginal communities.

This is meant to be far less partisan that it will sound, but did you have a chance, in the context of those ideas, to assess the early childhood education proposal of the previous government? Would you have been able to assess its application to rural Canada? It is a big question, I know.

Ms. Martz: When we first looked at the proposal, it was uncertain how things would play out, so I have not looked specifically at it.

In our project, we recommended that funding needed to go into centres to provide the programming and so on to set up daycares. In rural, that infrastructure is lacking. Without a way to create those daycare spaces and those licensed child care situations, there would be nothing for parents to access even if they had money. Having money does not necessarily give one access to a service if the service is not there.

Senator Mitchell: I am always interested and often excited by those places where social policy initiatives converge with business advantage; public health care is one of them. A more subtle one, although becoming increasingly important, is something that Canada West Foundation has emphasized in recent studies. Specifically, the labour shortages — particularly in Alberta, where I am from — point to the real need, from an economic point of view, to focus on Aboriginal communities and their tremendous workforce, and even potentially greater contribution from their workforce. Of course, they are rural and often, unfortunately, in poverty.

Early childhood education is one of those areas — trying to find a way to deliver it to those communities; also, distance learning, and trying to deliver it to those communities, and to all rural communities. Could you comment on distance learning? Has that come up in your studies or discussions?

Ms. Martz: I have been part of distance learning at times. I think distance learning offers some very good possibilities for people who want to stay in their communities and get an education. For example, we have an environmental studies program at the University of Saskatchewan. I have always been concerned that not many Aboriginal students enter that program. It has become apparent that students from places like La Ronge are reticent to come Saskatoon to do that. Providing that kind of an education in places like La Ronge and other remote places is beneficial.

Le sénateur Mitchell : Vos commentaires sur l'éducation des jeunes enfants m'intéressent beaucoup. Toutes sortes de données montrent les répercussions positives de cette éducation. Ce qui m'intéresse, c'est que, à ce sujet, vous avez mis l'accent sur les collectivités autochtones.

Mon intention est beaucoup moins partisane qu'elle ne va le paraître, mais avez-vous eu l'occasion, en ce qui concerne ces idées, d'évaluer la proposition du gouvernement précédent au sujet de l'éducation des jeunes enfants? Auriez-vous été en mesure d'en évaluer l'application aux milieux ruraux du Canada? C'est une question complexe, je sais.

Mme Martz : Lorsque nous avons jeté un premier coup d'œil sur cette proposition, il n'y avait rien de certain quant à la manière dont les choses devaient se dérouler, alors je n'ai pas examiné la proposition avec soin.

Dans le cadre de notre projet, nous avons recommandé qu'on finance des centres chargés d'exécuter les programmes et ainsi de suite, afin de créer des garderies. Dans les milieux ruraux, cette infrastructure n'existe pas. Sans un moyen de créer des places dans des services de garde autorisés, même les parents qui ont de l'argent n'auraient accès à rien. L'argent ne permet pas nécessairement à une personne d'accéder à un service, si le service n'existe pas.

Le sénateur Mitchell : Les domaines où convergent les initiatives de mesures sociales et les avantages commerciaux suscitent toujours mon intérêt, et parfois, même, m'enthousiasment; les services de santé publique sont l'un de ces domaines. La Canada West Foundation, dans le cadre d'études récentes, a mis l'accent sur un autre de ces domaines, plus subtil, bien qu'il soit de plus en plus important. De façon précise, les pénuries de main-d'œuvre — surtout en Alberta, d'où je viens — mettent en lumière un besoin réel, du point de vue économique, de se concentrer sur les collectivités autochtones et leur bassin de main-d'œuvre extraordinaire, ainsi que sur la contribution peut-être encore plus importante qu'elle pourrait faire. Évidemment, les Autochtones vivent en milieu rural et, souvent, malheureusement, dans la pauvreté.

L'éducation des jeunes enfants est l'un de ces domaines — essayer de trouver le moyen d'offrir les services dans ces collectivités; aussi, l'apprentissage à distance et essayer de l'offrir dans ces collectivités et dans toutes les collectivités rurales. Pouvez-vous faire un commentaire sur l'apprentissage à distance? Avez-vous abordé ce thème dans le cadre de vos études ou de vos discussions?

Mme Martz : J'ai participé à l'apprentissage à distance à quelques occasions. Je crois qu'il s'agit d'une chose qui offre de très bonnes possibilités aux gens qui souhaitent demeurer dans leurs collectivités et poursuivre des études. À La Ronge, par exemple, l'Université de la Saskatchewan offre un programme d'études en environnement. J'ai toujours été préoccupée par le fait que peu d'Autochtones s'inscrivent à ce programme. On s'est aperçu qu'ils sont réticents à venir à Saskatoon pour le faire. Offrir ce genre d'enseignement à des endroits comme La Ronge et un peu partout est une bonne chose.

You have to be very motivated and able to be self-directed for distance education to work. It is not a panacea, and not without its need for support as well for the students who are trying to learn in that mode.

Senator Segal: Ms. Martz, I have three specific questions and I would be very interested in your perspective on them.

We have heard anecdotally and in other ways that the income collapse issue in farming in rural Canada has produced some increased incidence of violence and family abuse. There has been increased criminal activity, increased activity with respect to crystal meth and increased activity relating to alcohol and substance abuse generally. We have heard that some of the numbers in rural Canada with respect to death by gunshot have gone up while they have been moderating in other parts of the country in urban Canada. There has been an increase in grow ops and other ways for people to generate some income.

My first question would be what are you seeing of any of these phenomena in your own work.

My second question would be what is your judgment, based on your frame of reference, as to the role of the co-ops. Where are they as compared to where they used to be? How central are they as agencies that make a difference because of the coming together of the strong co-operative movement in history, especially in Saskatchewan, and the business activity which is done on a mutual benefit basis? I would be interested in your perspective on that.

Then I want to raise with you my darkest fear, which is that in departments of agriculture and finance across the country, without regard to the politics of the party in power, people are saying that if we just wait, this problem will solve itself. We will have fewer farmers to worry about because they will leave the land; they will go to where there are jobs. In Ontario today, only 7 per cent of our farms are held by an ensuing generation. In many of the meetings of this committee, we have talked about that phenomenon in the various commodity sectors.

I would be interested in your perspective on those three issues.

Ms. Martz: On the first issue, in terms of more criminal kinds of behaviours and so on, what I have heard anecdotally — again, we have not looked at this systematically — is that some of the mental health cases that are being seen, certainly with people under stress and so on, do involve incidences of family violence. The Farm Stress Line is documenting that as well. When people get very stressed, some of those behaviours seem to come out.

In terms of grow ops and crystal meth, we are doing a study on rural youth and drugs at the centre. We are in the process of doing a fairly large survey with youth, so we do not have any numbers yet. Some of the young people who work in my office were

Il faut être très motivé et discipliné pour que l'enseignement à distance fonctionne. Ce n'est pas une panacée, et on ne peut négliger d'offrir du soutien aux étudiants qui essaient d'apprendre de cette manière.

Le sénateur Segal : Madame Martz, j'ai trois questions précises à vous poser, et j'aimerais beaucoup connaître votre point de vue sur ces questions.

On nous a raconté, et on nous a parlé d'autres manières aussi, du problème de l'effondrement des revenus agricoles dans les milieux ruraux du Canada et du fait qu'il a engendré l'augmentation de la violence familiale dans ces milieux. La criminalité a augmenté, en lien avec la méthamphétamine en cristaux et l'abus d'alcool ou d'autres drogues en général. On nous a dit que certains des chiffres concernant les décès liés aux armes à feu en milieu rural avaient augmenté, alors qu'ils ont diminué dans d'autres parties du pays, dans les milieux urbains. Les installations de culture se sont multipliées, et les gens cherchent d'autres manières de générer des revenus.

Ma première question sera la suivante : que percevez-vous de ces phénomènes dans le cadre de votre travail?

Ma deuxième question serait : quel est le rôle des coopératives, selon vous, d'après votre cadre de référence? Que sont-elles aujourd'hui, comparativement à ce qu'elles étaient auparavant? À quel point ces organisations sont-elles centrales et font-elles bouger les choses, grâce au fort mouvement historique de coopération, surtout en Saskatchewan, et aux activités commerciales mutuellement avantageuses? J'aimerais entendre votre point de vue là-dessus.

Je veux ensuite vous parler de ma plus grande peur, qui vient du fait que, dans les ministères de l'Agriculture et des Finances de tout le pays, sans égard aux politiques partisanes du gouvernement actuel, les gens disent que si nous ne faisons qu'attendre, le problème va se régler de lui-même. Nous allons avoir à nous occuper de moins d'agriculteurs, parce qu'ils vont quitter leurs terres; ils vont déménager là où il y a des emplois. En Ontario, à l'heure actuelle, la propriété de seulement 7 p. 100 de nos fermes est transmise d'une génération à l'autre. À l'occasion de nombreuses réunions du comité, nous avons parlé de ce phénomène, qui a lieu dans divers secteurs producteurs de biens.

J'aimerais bien entendre votre opinion sur ces trois questions.

Mme Martz : En ce qui concerne la première question, le fait de savoir s'il y a augmentation des types de comportement criminel et ainsi de suite, ce que j'ai entendu dire — encore une fois, nous n'avons pas examiné cela de façon systématique — c'est que certains des problèmes de santé mentaux qu'on constate notamment chez les personnes qui subissent du stress et ainsi de suite, ont des conséquences au chapitre de la violence familiale. Les gens de la Farm Stress Line documentent très bien ce faits. Parce que les gens deviennent très stressés, certains comportements du genre semblent ressortir.

En ce qui concerne les installations de culture et la méthamphétamine en cristaux, au centre, nous sommes en train d'effectuer une étude sur les jeunes des milieux ruraux et les drogues. L'enquête que nous effectuons auprès des jeunes e

prompted to start this study because of what they were hearing in the bars and around town about the incidence of different kinds of drugs. Crystal meth focuses people's attention, but my sense is that alcohol will emerge as probably a much more serious problem.

The depopulation of rural Canada allows opportunities for people to undertake those kinds of activities without scrutiny. Also, farmyards are not attended anymore, so you can get the chemicals you need or steal them. It is not necessarily the people living in rural areas who are doing those activities. Rather, people are taking advantage of the depopulation of rural areas; that is what you are seeing in some of those situations.

There are still some strong cooperative initiatives, where farmers are getting together to put up inland terminals in some cases. Not all of them are the big companies; some of them are farm owned. Farmers are looking at coming together around the potential of ethanol. Farmers are looking for opportunities to get together and do things.

Credit unions are about the only banking opportunity in rural these days. They are the only ones who have stuck around. Co-operatives are still there in the rural areas. They are changing, as credit unions and co-ops are changing in some of the ways that they are being funded and managed.

Not doing anything goes back to what Senator Gustafson was talking about regarding selling the importance of rural to urban. Rural has a huge role to play, but an awful lot of urban people do not necessarily see that. To some extent it goes back to those environmental arguments that the urban water supplies depend on rural, and potentially air quality depends on rural. Urban people put their garbage in rural. From an environmental perspective, we might be able to make arguments about how important rural areas are for urban.

In a country the size of Canada, it is sometimes hard to make those arguments. One of the comments that I made earlier reflects that as well. What will happen if nothing changes? It is not the kind of world I want to see.

The Chairman: In recent times it has almost taken an enormous crisis to make urbanites realize what goes on. I am referring to the BSE issue in cattle. Oddly enough, and happily enough, it struck a chord which I believe made Canada the first country that had to deal with this cattle illness in which the consumption of beef increased rather than decreased. That was kind of a flash into what responses can be if the story is told. It should not take a nationwide crisis to make that happen; however, Canadians did respond.

assez vaste, alors nous n'avons pas encore de chiffres. Certains des jeunes qui travaillent à mon bureau ont voulu lancer cette étude en raison de ce qu'ils entendent dans les bars et dans les rues de la ville au sujet de la fréquence de l'utilisation de différents types de drogues. La méthamphétamine en cristaux obtient davantage d'attention, mais j'ai l'impression que l'alcool va probablement se révéler être un problème beaucoup plus grave.

Le dépeuplement des milieux ruraux du Canada permet aux gens de faire ce genre de choses sans scrupule. Par ailleurs, on ne surveille plus aujourd'hui les fermes, il est donc facile d'obtenir les produits chimiques dont on a besoin ou de les voler. Ce ne sont pas nécessairement les gens des régions rurales qui font ce genre de choses. En fait, les gens tirent plutôt parti du dépeuplement des régions rurales; c'est ce que l'on constate dans certains endroits.

Il y a encore certaines initiatives importantes de coopération, par exemple des agriculteurs qui se regroupent pour construire des silos terminaux intérieurs. Ce ne sont pas que les grandes entreprises; certaines de ces initiatives sont axées sur les fermes. Les agriculteurs cherchent à travailler ensemble pour tirer parti du potentiel qu'offre l'éthanol. Les agriculteurs cherchent les occasions de se regrouper et de réaliser des choses.

Les coopératives d'épargne et de crédit sont à peu près les seuls établissements financiers des milieux ruraux aujourd'hui. Ce sont les seuls établissements qui sont restés. Les coopératives existent encore dans les milieux ruraux. Elles changent, comme les coopératives d'épargne et de crédit et les coopératives changent en ce qui concerne la manière dont elles sont financées et gérées.

Le fait de ne rien faire nous ramène à ce que le sénateur Gustafson disait au sujet de convaincre les milieux urbains de l'importance des milieux ruraux. Les milieux ruraux ont un rôle énorme à jouer, mais beaucoup de gens ne s'en rendent pas compte. Dans une certaine mesure, cela revient à invoquer les arguments environnementaux selon lesquels l'approvisionnement en eau des villes dépend des milieux ruraux, et la qualité de l'air dépend éventuellement des milieux ruraux. Les gens des villes se débarrassent de leurs déchets dans les milieux ruraux. Du point de vue de l'environnement, nous allons peut-être pouvoir faire passer des arguments au sujet de l'importance des milieux ruraux pour les milieux urbains.

Dans un pays de la taille du Canada, il est parfois difficile de faire accepter ce genre d'arguments. Les commentaires que j'ai faits plus tôt reflètent cela aussi. Qu'arrivera-t-il si rien ne change? Ce n'est pas le genre de monde que je souhaite voir.

Le président : Récemment, il a presque toujours fallu une crise extrême pour faire prendre conscience aux citadins de ce qui se passe. Je pense à la maladie de la vache folle. Ce qui est assez bizarre et assez heureux, c'est que cela a touché une corde sensible et que, je crois, cela a fait que le Canada a été le premier pays à devoir s'occuper de cette maladie bovine, au cours de laquelle la consommation de bœuf a augmenté plutôt que diminuer. Ça été comme un aperçu de ce que les réactions peuvent être si l'on raconte aux gens ce qui se passe. Il ne faudrait pas qu'une crise nationale soit nécessaire pour que cela se produise; cependant, les Canadiens ont bel et bien réagi.

Senator Callbeck: Dr. Martz, I wanted to ask you about the Community Futures Program. I come from Prince Edward Island, where the program has been able to accomplish some good things in rural areas. I am sure you are familiar with it; the federal government gives money to local community organizations to help them identify and implement solutions to their problems.

Is this program used much in Saskatchewan?

Ms. Martz: Yes. It is a very important program in Saskatchewan. In Saskatchewan we have our regional economic development authorities and we also have the Community Futures Program. In some places, where they have been most successful, they are working together. In the area around Outlook they have combined their territory and resources and are working together to deliver services and support to the surrounding area. If that had happened more broadly across Saskatchewan, it would have had more benefits than it currently does. They definitely do some very good work in the province.

Senator Callbeck: Do you feel this program should be expanded?

Ms. Martz: I think there are opportunities to expand the program and perhaps to increase the loan base so that the program could foster more business start-ups and the like. In the area with which I am familiar, they do try to support innovation around the agricultural products that are being produced. Yes, I think it has been a good program.

Senator Mahovlich: Money seems to influence many people. Fort McMurray is a boom town. Did you find that many rural people have moved to Fort McMurray during the past ten years? Have people left schools and gone to work?

Ms. Martz: It seems that mostly men go up to Fort McMurray. Families looking for housing in Fort McMurray find it very expensive; I think the cheapest house is $300,000. Many men will leave their farms to go up to Fort McMurray to work during the winter and come back in the spring to do the seeding and so on. Many young men are going to Fort McMurray and they pay off the student loans.

Senator Mahovlich: Thus we are losing many of the young people. What about the education programs in Fort McMurray? Are they keeping up with the boom?

Ms. Martz: I have no idea on that one.

A road is being built in Saskatchewan from La Loche across to Fort McMurray, which will open up quick access to Fort McMurray for a number of the Aboriginal and Metis communities. That will have a huge impact on that northwest corner of Saskatchewan.

Le sénateur Callbeck : Madame Martz, je voulais vous poser une question au sujet du Programme de développement des collectivités. Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard, où le programme a permis d'accomplir de bonnes choses dans les régions rurales. Je suis sûr que vous connaissez ce programme; le gouvernement fédéral donne de l'argent à des organisations communautaires locales pour les aider à trouver des solutions à leurs problèmes.

Est-ce qu'on utilise beaucoup ce programme en Saskatchewan?

Mme Martz : Oui. C'est un programme très important en Saskatchewan. Nous avons des organisations de développement économique régional et nous avons aussi le Programme de développement des collectivités. Dans certaines collectivités, les deux fonctionnent ensemble, et c'est là qu'on a connu le plus de succès. Dans la région d'Outlook, les deux organisations ont mis leur territoire et leurs ressources ensemble, et elles travaillent ensemble à la prestation des services et à offrir leur soutien à la région environnante. Si cela se produisait plus souvent à l'échelle de la Saskatchewan, on pourrait en tirer des avantages dont on ne profite pas à l'heure actuelle. Ces organisations font du très bon travail dans la province.

Le sénateur Callbeck : Croyez-vous qu'on devrait donner de l'ampleur à ce programme?

Mme Martz : Je pense que la possibilité de donner de l'ampleur au programme existe, ainsi, peut-être, que celle d'augmenter la base des prêts de façon que le programme puisse permettre d'encadrer le démarrage de davantage d'entreprises et autres choses du genre. Dans la région que je connais, on essaie de soutenir l'innovation autour des produits agricoles de la région. Oui, je pense que ce programme a été un succès.

Le sénateur Mahovlich : L'argent semble influencer beaucoup de gens. Fort McMurray est une ville champignon. Avez-vous constaté que beaucoup de gens des régions rurales ont déménagé à Fort McMurray au cours des 10 dernières années? Les gens ont-ils quitté l'école pour aller travailler?

Mme Martz : Il semble que ce sont surtout des hommes qui vont à Fort McMurray. Les familles qui cherchent à se loger à Fort McMurray trouvent que cela est très cher; je crois que la maison la moins chère là-bas se vend à 300 000 $. Nombreux sont les hommes qui quittent leur ferme pour aller travailler à Fort McMurray pendant l'hiver, puis reviennent au printemps pour semer et ainsi de suite. Nombreux sont les jeunes hommes qui se rendent à Fort McMurray pour être en mesure de rembourser leurs prêts d'études.

Le sénateur Mahovlich : Nous perdons donc beaucoup de nos jeunes gens. Qu'en est-il des programmes d'enseignement à Fort McMurray? Arrive-t-on à suivre le rythme de l'expansion?

Mme Martz : Je n'en ai aucune idée.

On est en train de construire une route, en Saskatchewan de La Loche vers Fort McMurray, ce qui permettra à de nombreuses collectivités autochtones et métisses de se rendre rapidement à Fort McMurray. Cette nouvelle route aura de répercussions énormes sur le nord-ouest de la Saskatchewan.

Senator Mahovlich: That is a place where they may get theatres, arts and many programs because of the situation.

Ms. Martz: It is because of the number of people there. Like any rapidly growing community, it has its good and challenging elements.

The Chairman: Fort McMurray is a vibrant community.

I was pleased to hear you talk the way you did about the Community Futures Program. In my province, Alberta, it has always been an extremely helpful and uncomplicated program out on the land, out in the smaller communities. Sometimes the program is underplayed or downplayed in the larger cities. It seems that the only people who know how much it has worked are those in the smaller communities. As usual, it is hard to get the message out.

I think that through our relationships with the various governments, members of this committee should really make a point of talking about this program, because from time to time it seems to be dwindling off and thought of as being not that important. It is that important. In fact, in some cases it is the only thing going on as an advantage and a help where it is needed most. That is something we can, in our travels, shoehorn in a bit and put some pressure on. It would be a shame if the program were shut down because the value of it was not understood here.

That was a great discussion today and I want to thank you very much for coming. You obviously are at the heart of many things concern us. It is good to hear from someone from the land who is actually doing this work and we wish you the very best. Our paths will probably cross again.

The committee adjourned.

Le sénateur Mahovlich : Cette situation va peut-être donner lieu à la construction de théâtres, au foisonnement des arts et à la multiplication des programmes là-bas.

Mme Martz : C'est à cause du nombre de gens qui s'établissent là-bas. Comme toute collectivité en croissance rapide, Fort McMurray fait face à une situation à la fois positive et négative.

Le président : Fort McMurray est une collectivité dynamique.

Je suis heureux de vous avoir entendu parler du Programme de développement des collectivités comme vous l'avez fait. Dans ma province, l'Alberta, ce programme a toujours été extrêmement utile et simple dans les campagnes, dans les petites collectivités. Il arrive que les grandes villes minimisent l'importance de ce programme. Il semble que les seules personnes qui sachent à quel point ce programme est un succès, ce sont les gens des petites collectivités. Comme d'habitude, c'est difficile de faire passer le message.

Je crois que, dans le cadre de leurs relations avec les différents gouvernements, les membres du comité devraient se faire un devoir de parler de ce programme, parce que, de temps à autre, il semble que le programme décline et qu'on pense qu'il est moins important qu'on l'aurait cru. C'est pourtant véritablement un programme important. En réalité, dans certains cas, c'est le seul avantage qui existe et la seule aide disponible, là où on en a le plus besoin. C'est quelque chose que nous pouvons essayer de faire passer et sur quoi nous pouvons mettre l'accent lorsque nous voyageons. Il serait déplorable qu'on mette fin à ce programme parce qu'on n'en saisit pas la valeur ici.

La discussion d'aujourd'hui a été très intéressante, et je vous remercie beaucoup d'être venue. Vous êtes évidemment au cœur de nombreuses choses qui nous préoccupent. C'est une bonne chose que d'entendre ce qu'a à dire une personne qui vient d'un milieu rural et qui travaille dans le domaine, et nous vous souhaitons tout le succès possible. Nos chemins vont probablement se croiser de nouveau dans l'avenir.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, November 21, 2006

As an individual:

David Freshwater, Professor and Director of Graduate Studies for Agricultural Economics, University of Kentucky;

Donald Reid, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

Thursday, November 23, 2006

As an individual:

Diane Martz, Research Manager, Prairie Women's Health Centre of Excellence.

TÉMOINS

Le mardi 21 novembre 2006

À titre personnel :

David Freshwater, professeur et directeur des études supér pour l'économie agricole, Université du Kentucky;

Donald Reid, professeur, École de design environnemental développement rural, Université de Guelph.

Le jeudi 23 novembre 2006

À titre personnel :

Diane Martz, chef de groupe de recherche, Le centre d'exce pour la santé des femmes — région des Prairies.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

Government Publications

First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, November 28, 2006
Thursday, November 30, 2006

Issue No. 12

Fourteenth and fifteenth meetings on:

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent de l'

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 28 novembre 2006
Le jeudi 30 novembre 2006

Fascicule n° 12

Quatorzième et quinzième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

4326-44328

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck
Christensen
* Hays
(or Fraser)
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck
Christensen
* Hays
(ou Fraser)
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Mahovlich
Mercer
Mitchell
Oliver
Peterson
Segal
Tkachuk

*Membres d'office

(Quorum 4)

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 28, 2006
(26)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:05 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Peterson, Segal and Tkachuk (8).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Fraser Institute:

Chris Sarlo, Senior Fellow (by video-conference).

Citizens for Public Justice:

Harry J. Kits, Executive Director;

Greg deGroot-Maggetti, Socio-economic Policy Analyst.

Mr. Sarlo made a statement and answered questions.

At 8:10 p.m., the committee suspended.

At 8:12 p.m., the committee resumed.

Messrs. Kits and deGroot-Maggetti each made a statement and together answered questions.

At 9:29 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 28 novembre 2006
(26)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 5, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Peterson, Segal et Tkachuk (8).

Aussi présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Institut Fraser :

Chris Sarlo, agrégé supérieur de recherche (par vidéoconférence).

Citizens for Public Justice :

Harry J. Kits, directeur exécutif;

Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socioéconomiques.

M. Sarlo fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 10, la séance est interrompue.

À 20 h 12, la séance reprend.

MM. Kits et deGroot-Maggetti font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 21 h 29, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, November 30, 2006
(27)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:05 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Peterson and Segal (5).

OTTAWA, le jeudi 30 novembre 2006
(27)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Peterson et Segal (5).

In attendance: Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESS:

As an individual:

Kurt Klein, Professor, Economics Department, University of Lethbridge.

Mr. Klein made a statement and answered questions.

At 9:42 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Aussi présents : Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Kurt Klein, professeur, Département d'économie, Université de Lethbridge.

M. Klein fait une déclaration puis répond aux questions.

À 9 h 42, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 28, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:05 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators, witnesses and our television viewing audience. Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. This fall, the committee has been hearing from a variety of witnesses to provide an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will then serve as a basis for the committee's planned travel to rural communities across Canada next year.

Our first witness this evening via video conference is Dr. Chris Sarlo, Associate Professor of Economics and Director of the School of Business and Economics at Nipissing University, North Bay, Ontario. He is also an adjunct scholar with the Fraser Institute. His work on a basic needs measure of poverty has helped to nourish a healthy, lively debate on the definition of "poverty in Canada."

Dr. Sarlo, welcome to the committee. We have one hour this evening to discuss this important issue with you. I invite senators to keep their questions as brief as possible so that our witness can respond fully and so that everyone can contribute to the discussion this evening. Dr. Sarlo, please proceed with your presentation.

Chris Sarlo, Senior Fellow, Fraser Institute (by video-conference): I have a short, prepared statement for discussion. I understand there will be sufficient time for questions as well. I thank the committee for the invitation to speak to you and discuss some important issues.

I want to say that there is real poverty in Canada. There exists, in this well-off country, people who are hungry, who are inadequately housed and who, for whatever reason, do not access the services they need. All of this threatens their health and well-being. I have travelled across this country as the song says, from Bonavista to Vancouver Island, and I have seen, first-hand, excruciating poverty in both urban and rural settings. Those of us who live comfortable, middle-class lives need to get out on the roads, in particular in Eastern Canada, to see some of the living conditions of our fellow citizens. There is no question in my mind that many Canadians live impoverished lives.

It is the job of the social scientist to measure such phenomena. We need to bring our rigorous skills and the scientific method to bear on this important problem. My concern is that if we do not have careful and credible measures, we will not have

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, mardi le 28 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit ce jour à 19 h 5 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir, honorables sénateurs, bonsoir aux témoins et au public qui nous regarde à la télévision. En mai dernier, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Cela fait trop longtemps que les décideurs et les politiciens se désintéressent de la situation critique des pauvres qui vivent dans les régions rurales. Cet automne, le comité a entendu divers témoins pour se faire une idée générale de la pauvreté qui touche les régions rurales du Canada. Le comité va s'appuyer sur les témoignages qu'il a entendus quand il se rendra, comme il l'a prévu, dans des collectivités rurales de l'ensemble du Canada l'année prochaine.

Le premier témoin que nous allons entendre ce soir par vidéoconférence est M. Chris Sarlo, professeur agrégé d'économie et directeur de la Faculté de commerce et d'économie de l'Université de Nipissing, à North Bay, en Ontario. Il est également chercheur adjoint à l'Institut Fraser. Ses travaux sur la mesure de la pauvreté à partir des besoins fondamentaux ont alimenté un débat sain et animé sur la question de la définition de la « pauvreté au Canada ».

Monsieur Sarlo, bienvenue. Nous disposons d'une heure ce soir pour parler de cette importante question avec vous. J'invite les sénateurs à poser des questions aussi brèves que possible pour que notre témoin puisse nous fournir des réponses complètes et pour que tout le monde puisse participer à la discussion ce soir. Monsieur Sarlo, je vous invite à présenter votre exposé.

Chris Sarlo, agrégé supérieur de recherche, Institut Fraser (par vidéoconférence) : J'ai préparé un bref exposé pour notre discussion. Je crois savoir que nous aurons aussi du temps pour les questions. Je remercie le comité de m'avoir invité à prendre la parole devant lui et à aborder des questions importantes.

Je dois dire que la pauvreté existe réellement au Canada. Il y a dans notre pays prospère des gens qui ont faim, qui sont mal logés et qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas accès aux services dont ils ont besoin. Tout cela compromet leur santé et leur bien-être. J'ai voyagé d'un bout à l'autre du pays, comme dit la chanson, de Bonavista à l'île de Vancouver, et j'ai vu personnellement une pauvreté extrême tant dans les régions rurales qu'urbaines. Ceux d'entre nous qui font partie de la classe moyenne et qui ont une vie confortable devraient prendre la route, en particulier dans l'Est du Canada, pour voir comment vivent nos concitoyens. Il est pour moi incontestable que de nombreux Canadiens vivent dans la pauvreté.

La tâche du spécialiste des sciences sociales est de mesurer ces phénomènes. Nous devons apporter nos connaissances rigoureuses et la méthode scientifique à l'examen de cet important problème. Je crains toutefois qu'en l'absence de

effective and accountable policy. The focus of my remarks today is on the measurement side of this important social and economic problem.

The federal government spends billions of dollars every year on policies and programs directed towards poverty. I include in this expenditure the transfers to the provinces, some of which are used for social assistance, housing and other programs. Let us suppose that someone, a reporter or a citizen, were to ask a member of the government about accountability for the funds spent. What would the government say? Let us be more specific: Suppose someone were to ask the Prime Minister how many poor people we have in Canada at this time. What would his answer be? Suppose that he were asked whether government policies over the last while have been effective in reducing poverty over the years. What would his response be?

In both cases, he would have to say, honestly, that he does not know. Those of us in the research community, if we are honest, would have to say that we do not know either. There are two main reasons for this unfortunate conclusion. First, there is no official poverty line or even a generally accepted measure in Canada. Second, the income indicator that we use to tell us how well-off people are is so badly flawed that we could not estimate poverty accurately even if we had a generally accepted poverty line. I will look at the second of those reasons first.

Income is used in almost all studies that estimate the number of poor people. However, income data that we all use for such estimates comes from Statistics Canada, and is largely drawn from surveys in which households are asked to reveal their income for the previous year.

The data we use is "reported income," which may or may not be the same as actual income. For a variety of reasons, people do not always accurately report their income. One reason may be linked to the deliberate hiding of income as part of tax avoidance.

The 1999 Auditor General report focused some attention on this issue, and estimated that the legal part of the hidden economy was about 4.5 per cent of GDP. The illegal part, which includes such activities as gambling, prostitution, drug dealing and theft, would be significant as well. The report suggested that the problem with hidden income would grow over time due to the growth in self-employment and electronic commerce.

I should mention, as well, that there are newer databases drawn from tax filer data that are used particularly for the study of the dynamics of poverty. It is my understanding that these data are prone to the same kind of under-reporting as the

méthodes de mesure précises et crédibles, il soit impossible d'élaborer des politiques efficaces et responsables dans ce domaine. Mes remarques vont principalement porter aujourd'hui sur l'aspect de cet important problème économique et social.

Le gouvernement fédéral dépense tous les ans des milliards de dollars pour mettre en œuvre des politiques et des programmes axés sur la lutte contre la pauvreté. J'inclus dans ces dépenses les transferts aux provinces, dont une partie est utilisée pour l'aide sociale, le logement et d'autres programmes. Supposons que quelqu'un, un journaliste ou un citoyen, demande à un député comme ces fonds sont dépensés. Que répondrait le gouvernement? Soyons plus précis : supposons que quelqu'un demande au premier ministre combien il y a de pauvres au Canada à l'heure actuelle. Quelle serait sa réponse? Supposons que cette personne demande si les politiques que le gouvernement applique depuis un certain nombre d'années ont eu pour effet de réduire la pauvreté. Quelle serait sa réponse?

Dans les deux cas, il serait obligé de dire que, franchement, il ne sait pas. Tous les chercheurs, s'ils sont honnêtes, seraient également obligés de dire qu'ils ne savent pas. Il existe deux principales raisons qui expliquent cette regrettable situation. La première est qu'il n'existe pas de seuil de la pauvreté officiel, ni même une mesure de la pauvreté qui soit généralement acceptée au Canada. Deuxièmement, l'indice du revenu dont nous nous servons pour déterminer le statut économique de la population est tellement mal conçu que nous ne pourrions pas évaluer la pauvreté avec précision, même si nous avions un seuil de la pauvreté qui soit généralement accepté. Je vais examiner en premier la seconde de ces raisons.

Pratiquement toutes les études qui cherchent à évaluer le nombre des personnes pauvres se fondent sur le revenu. Cependant, les données relatives au revenu que nous utilisons pour effectuer ces évaluations sont fournies par Statistique Canada et proviennent principalement de sondages dans lesquels on demande aux ménages de déclarer leur revenu de l'année précédente.

Les données que nous utilisons représentent « le revenu déclaré », qui ne coïncide pas toujours avec le revenu réel. Pour diverses raisons, les gens ne déclarent pas toujours le montant exact de leurs revenus. Une de ces raisons peut être liée à la volonté de dissimuler une partie du revenu pour éviter l'impôt.

Le rapport du vérificateur général de 1999 a examiné cette question et a estimé que la partie légale de l'économie clandestine représentait environ 4,5 p. 100 du PIB. La partie illégale, qui comprend des activités comme le jeu, la prostitution, le trafic de stupéfiants et le vol, représente également des sommes importantes. Le rapport laissait entendre que le problème des revenus dissimulés risquait de s'aggraver avec le temps, compte tenu de la croissance du nombre des travailleurs indépendants et du commerce électronique.

Je devrais également mentionner qu'il existe de nouvelles bases de données tirées des données présentées par les personnes qui déclarent leurs impôts et que l'on utilise particulièrement pour l'étude de la dynamique de la pauvreté. Je crois savoir que ces

Statistics Canada surveys. The Auditor General, again in its 1999 report, has estimated that the two levels of government lost about $12 billion annually as a result of this tax evasion.

I am convinced that a database does not exist in Canada that tells us accurately about the incomes of Canadians. By way of illustration, let me give you a little peak at the 2004 distribution of reported income, which is drawn from the survey of household spending. If you folks have it, there is a slide 1, entitled "Distribution of Canadian Household Incomes — 2004."

At the top end of the distribution, we have more than 1,000 households with a 2004 reported income of $3.7 million. You should understand that the survey is a random sample, so every record in the file represents a certain number of households in Canada.

At the bottom of the distribution, we have almost 2,000 households with negative reported incomes. That is due largely to small business losses. The average reported income in 2004 was $63,400, and that is average household income.

We are interested in poverty, so let us take a closer look at the bottom of the income distribution. That is all households with incomes of $5,000 or less. I turn your attention to slide number 2, entitled "The bottom of the Income Distribution — 2004."

I used $5,000 as an arbitrary point, because a household, or even a single person, cannot survive in Canada on less than $5,000. They simply cannot purchase all the necessities. Yet, in 2004, 185,000 households apparently did. What is puzzling is that our last-resort program, social assistance, provides more than $5,000 per household in every province for those households in need. Therefore, there are real questions about the reliability of data that tells us that 185,000 households had incomes this low.

I should also mention that 41,000 of these households had zero reported income. Overall, this group had an average reported income of only $1,951 — less than $2,000 for all those households with reported income of $5,000 or less.

By anyone's standard, this group would be the poorest of the poor in Canada. However, the same Statistics Canada database that this information is drawn from provides additional information about these households. The average reported spending by this low income group of households was over $20,000, more than 10 times the average reported income.

This significant discrepancy between reported income and reported spending at the lower end of the distribution calls into question the basic data that we use to measure poverty. We will never be able to estimate the extent of poverty with any accuracy

données sont elles aussi touchées par la même tendance à sous-déclarer certains revenus qui influe sur celles qui proviennent des sondages de Statistique Canada. Le vérificateur général a estimé, là encore dans son rapport de 1999, que les deux paliers de gouvernement perdaient près de 12 milliards de dollars par an en raison de cette évasion fiscale.

Je suis convaincu qu'il n'existe pas au Canada de base de données qui nous dise avec exactitude quels sont les revenus des Canadiens. À titre d'illustration, permettez-moi de vous demander de jeter un coup d'œil à la répartition du revenu déclaré en 2004, qui est tirée de l'enquête sur les dépenses des ménages. Si cela vous a été distribué, il y a la diapositive 1, intitulée « Répartition des revenus des ménages canadiens — 2004 ».

Dans la partie supérieure de cette répartition, il y a plus de 1 000 ménages qui ont déclaré en 2004 un revenu de 3,7 millions de dollars. Il faut savoir que l'enquête est basée sur un échantillon aléatoire, de sorte que chaque inscription sur ce tableau représente un certain nombre de ménages canadiens.

Dans la partie inférieure de la répartition, il y a près de 2 000 ménages qui ont des revenus déclarés négatifs. Cela est principalement dû aux pertes des petites entreprises. Le revenu déclaré moyen en 2004 était de 63 400 $, ce qui représente le revenu moyen des ménages.

Comme c'est la pauvreté qui nous intéresse, examinons de plus près la partie inférieure de la répartition des revenus. Elle comprend tous les ménages ayant un revenu de 5 000 $ ou moins. J'attire votre attention sur la diapositive 2 intitulée « Partie inférieure de la répartition des revenus — 2004 ».

J'utilise le montant de 5 000 $ à titre de montant arbitraire, puisqu'un ménage, ni même une personne seule, ne peut survivre au Canada avec moins de 5 000 $. Il est impossible d'acheter avec cette somme toutes les choses nécessaires à la vie. Pourtant, en 2004, il semble quand même que 185 000 ménages y soient parvenus. Il est troublant que notre programme de dernier recours, l'aide sociale, accorde dans toutes les provinces plus de 5 000 $ aux ménages dans le besoin. Il est donc évident qu'il faut s'interroger sur la fiabilité des données qui nous disent que 185 000 ménages ont des revenus aussi faibles que cela.

Je devrais également mentionner que 41 000 de ces ménages avaient un revenu déclaré égal à zéro. Dans l'ensemble, ce groupe correspond à un revenu déclaré moyen de 1 951 $ seulement, soit moins de 2 000 $ pour tous les ménages dont le revenu déclaré est de 5 000 $ ou moins.

Quel que soit l'étalon utilisé, cela donne à penser que ce groupe représente les plus pauvres parmi les pauvres au Canada. Cependant, la base de données de Statistique Canada dont est tirée cette information fournit d'autres renseignements au sujet de ces ménages. Les dépenses déclarées de ce groupe de ménages à faible revenu étaient en moyenne de plus de 20 000 $, soit plus de 10 fois le revenu déclaré moyen.

Cet écart important entre le revenu déclaré et les dépenses déclarées dans la partie inférieure de la répartition nous oblige à nous interroger sur les données de base utilisées pour mesurer la pauvreté. Nous ne pourrons jamais évaluer avec exactitude

until we deal with the issue of reported incomes. In all my writings on poverty, I have pointed out this problem, and I have urged Statistics Canada and government policy-makers to address the issue of poor data.

The other reason that we cannot answer the question of how many poor people we have in Canada is that there is no accepted poverty definition to use as a basis for a poverty measure. There are two broad approaches to defining and measuring poverty. The relative approach identifies someone as poor if they have substantially less than most others in the society or the community. A commonly used relative measure is half the average income. This approach is popular within the social welfare community. It views poverty as a problem of inequality.

The other approach is the so-called absolute approach, and it views poverty as a problem of insufficiency. According to this approach, you are poor if you lack or cannot acquire any of the basic necessities of life. Clearly, though, there is even a relative component to this approach. The basic necessities must be those that are accepted within your own society or in your own community.

An example of a relative line that is frequently used in Canada is Statistics Canada's low-income cut-off, the so-called LICO. Many of you are familiar with that. There are concerns with this measure besides the fact that it is a complex construction and it is difficult to explain to Canadians.

One concern expressed by the provinces, which has prompted the development of the market basket measure, is the fact that the lines are too high to represent poverty as most people understand that term. The provinces were clear that they were tired of having their social assistance rates compared to the LICO lines as if LICO represented poverty.

Another concern is that Statistics Canada does not even support the use of LICO as a poverty line. Chief statistician Ivan Fellegi made this clear statement in 1997:

> For many years, Statistics Canada has published a set of measures called the low income cut-offs. We regularly and consistently emphasize that these are quite different from measures of poverty. They reflect a well-defined methodology which identifies those who are substantially worse off than the average. Of course, being substantially worse off than the average does not necessarily mean that one is poor.

If we were to use the LICO measure, the so-called "poverty rate" for Canada is now exactly where it was in 1981 — 15.9 per cent. Using LICO, there has apparently been no improvement in poverty over this period, between 1981 and 2004. Campaign 2000, which uses the LICO as a measure of

l'ampleur de la pauvreté tant que nous n'aurons pas réglé la question des revenus déclarés. Dans tous mes articles sur la pauvreté, je signale ce problème et j'invite Statistique Canada et les décideurs publics à se pencher sur la question de la qualité des données.

L'autre raison pour laquelle nous ne pouvons pas répondre à la question de savoir combien il y a de pauvres au Canada est qu'il n'existe pas de définition de la pauvreté qui soit acceptée et utilisée pour mesurer la pauvreté. Il existe deux grandes méthodes pour définir et mesurer la pauvreté. Selon la méthode relative, est pauvre toute personne qui a un revenu nettement inférieur à celui des autres membres de la société ou de la collectivité. Une mesure relative fréquemment utilisée est celle de la moitié du revenu moyen. Cette méthode est bien acceptée par les milieux de l'aide sociale. Elle voit dans la pauvreté un problème d'inégalité.

L'autre méthode est ce qu'on appelle la méthode absolue, qui considère la pauvreté comme un problème de manque de ressources. Avec cette méthode, est pauvre celui qui n'a pas ou qui ne peut acquérir les choses nécessaires à la vie. Il est évident que cette méthode comporte également un aspect relatif. Les choses nécessaires à la vie sont celles qui sont reconnues comme telles par votre propre société ou votre propre collectivité.

Un exemple de la méthode relative qui est souvent utilisée au Canada est le seuil de faible revenu, le fameux SFR, de Statistique Canada. La plupart d'entre vous le connaissent certainement. Cette mesure soulève des questions, en plus de sa complexité et du fait qu'elle est difficile à expliquer aux Canadiens.

Les provinces ont réagi au fait que ces seuils sont trop élevés pour représenter la pauvreté comme la plupart des gens la comprennent, ce qui a entraîné l'élaboration de la mesure fondée sur un panier de consommation. Les provinces ont clairement fait savoir qu'elles en avaient assez que l'on compare leurs prestations d'aide social au SFR, comme si le SFR représentait vraiment la pauvreté.

Autre préoccupation, Statistique Canada n'est même pas favorable à l'utilisation du SFR pour mesurer la pauvreté. Le statisticien en chef, M. Ivan Fellegi, a fait en 1997 cette déclaration, qui est très claire :

> Depuis bon nombre d'années, Statistique Canada publie une série de mesures appelées seuils de faible revenu. Nous rappelons régulièrement et sans cesse la grande différence qu'il y a entre ces seuils et les mesures de la pauvreté. Les seuils de faible revenu s'obtiennent à l'aide d'une méthodologie logique et bien définie qui permet de déterminer qui s'en tire beaucoup moins bien que la moyenne. Bien entendu, s'en tirer beaucoup moins bien que la moyenne ne signifie pas nécessairement qu'on soit pauvre.

Avec la méthode de mesure fondée sur le SFR, ce qu'on appelle le « taux de pauvreté » au Canada serait aujourd'hui exactement ce qu'il était en 1981 — 15,9 p. 100. Selon le SFR, il semble qu'il n'y ait eu aucun progrès de fait dans la lutte contre la pauvreté pendant cette période, entre 1981 et 2004. Campagne 2000, qui

poverty, recently reported that the child poverty rate has increased by 17 per cent since 1989. They claim that now about one in six children is poor.

An example of an absolute measure of poverty is the one that I have developed, called the "basic needs poverty line." One often heard criticism of this measure is that it is too low, even mean-spirited. I have always been puzzled by this critique. Why would we not, as part of our need to understand poverty, want to have a measure that could tell us how many of our fellow citizens simply cannot afford the basic necessities of life? These lines are low because they represent the cost of basic needs in the various parts of Canada.

In contrast to the rates that I gave you for LICO, the basic needs poverty rate has declined by about 31 per cent between 1981 and 2004. To refresh your memory, there has been no change in the LICO rate of poverty over that same period. The basic needs poverty rate declined about 31 per cent over that same period, from 7.1 per cent to 4.9 per cent. This estimate, of course, uses reported income and we have already talked about that. In contrast to the Campaign 2000 estimates using LICO, basic needs poverty among families with children has declined by 25 per cent since 1988.

It is my long-standing view that LICO should not be used as a measure of poverty. There is certainly some value in measuring inequality in Canada but LICO is not a good measure of that either.

The Toonies for Tummies campaign sponsored by the Grocery Industry Foundation of Canada has highlighted the problem of using LICO. The Toonies for Tummies campaign has received national exposure over the last two months. That campaign makes the claim, in national ads and on its website, that one in five Canadian children is hungry. There is absolutely no scientific study that demonstrates this claim. In speaking to reporters recently, I learned that the basis of the claim is the Campaign 2000 material which uses LICO as if it were a poverty ine. Of course, LICO is a relative line and makes no claim to be able to determine the extent of manifestations of deprivations such as hunger.

My own basic needs poverty measure claims to get at real leprivation and I have concluded, based on the most recent lata, which is 2004, that about one in 18 Canadian children ive in households with reported incomes below the amount eeded to cover all the basic necessities of life. This number s a long way from one in five hungry children, yet the Grocery oundation campaign has a national audience. Canadians, in he absence of any questioning by their political representatives, nay believe that 20 per cent of our Canadian children are ungry.

utilise le SFR comme mesure de la pauvreté, a récemment rapporté que le taux de pauvreté chez les enfants avait augmenté de 17 p. 100 depuis 1989. De nos jours, un enfant sur six serait pauvre.

Un exemple de mesure absolue de la pauvreté est celui que j'ai élaboré, appelé « le seuil de la pauvreté fondé sur les besoins essentiels ». On a souvent reproché à cette mesure de donner des résultats trop faibles, voire d'être mal intentionnée. Je n'ai jamais très bien compris le sens de cette critique. Si nous voulons vraiment comprendre la pauvreté, pourquoi ne pas vouloir utiliser une mesure qui peut nous dire quel est le nombre de nos concitoyens qui n'ont pas les moyens d'assurer leurs besoins essentiels? Ces seuils sont faibles parce qu'ils représentent le coût des besoins essentiels dans les différentes régions du Canada.

À la différence des taux que j'ai donnés pour le SFR, le taux de pauvreté fondé sur les besoins essentiels a baissé d'environ 31 p. 100 entre 1981 et 2004. Pour vous rafraîchir la mémoire, je vous dirais que le taux de pauvreté fondé sur le SFR n'a pas évolué pendant cette même période. Le taux de pauvreté fondé sur les besoins essentiels a diminué d'environ 31 p. 100 au cours de cette période, passant de 7,1 à 4,9 p. 100. Cette évaluation est toutefois basée sur le revenu déclaré et nous avons déjà parlé de cette notion. À la différence des chiffres obtenus à partir du SFR qu'utilise Campagne 2000, la pauvreté fondée sur les besoins essentiels dans les familles avec enfants a diminué de 25 p. 100 depuis 1988.

Je suis depuis longtemps d'avis qu'on ne devrait pas utiliser le SFR pour mesurer la pauvreté. Mesurer les inégalités au Canada offre un certain intérêt, mais le SFR ne permet pas non plus de bien mesurer cet aspect.

La campagne Toonies for Tummies de la Grocery Industry Foundation of Canada a fait ressortir les problèmes que soulève l'utilisation du SFR. La campagne Toonies for Tummies a fait la manchette des journaux nationaux au cours des deux derniers mois. Les promoteurs de cette campagne prétendent, dans leurs annonces nationales et sur leur site Web, qu'un enfant canadien sur cinq a faim. Il n'existe absolument aucune étude scientifique qui justifie une telle affirmation. Lorsque j'ai parlé récemment à des journalistes, j'ai appris que cette affirmation se fondait sur les documents de Campagne 2000 qui utilisent le SFR comme s'il s'agissait d'un seuil de pauvreté. Bien entendu, le SFR est un seuil relatif et ne prétend absolument permettre d'évaluer les conséquences des privations, comme la faim.

Ma propre mesure de la pauvreté fondée sur les besoins essentiels cherche à cerner ce que représente une privation réelle et j'ai conclu, en me fondant sur des données les plus récentes, qui sont celles de 2004, qu'un enfant canadien sur 18 vit dans un ménage dont le revenu déclaré est inférieur au montant nécessaire pour répondre à tous les besoins essentiels de la vie. Ce rapport est bien loin de celui d'un enfant sur cinq et pourtant, la campagne de la Grocery Foundation a une portée nationale. Il est possible que certains Canadiens croient que 20 p. 100 des enfants canadiens ont faim, étant donné que nos représentants politiques ne remettent aucunement en question cette affirmation.

I have been consistent in my recommendation that Canada adopt a small number of measures, perhaps two or three, that would give us a clear picture of the prevalence of poverty in this country. One single measure may not tell us everything we need to know. In fact, this was precisely the recommendation of the Copenhagen Agreement in 1995 to which Canada was a signatory.

However, whatever we adopt in terms of measures we simply cannot make any progress in determining the extent of poverty until we settle the data question. I cannot stress this particular step strongly enough.

Let me conclude by saying that it is my hope that we, in the research community, can reach some kind of consensus about a measure or measures that accurately reveal the extent of poverty in Canada. The danger, of course, is that endless debate about the appropriate definition of poverty may deflect attention away from the poor and their predicament. At the same time, we all need to acknowledge that governments must be accountable for the substantial amount of money that is spent on poverty. To craft intelligent and effective policies we need a clear idea of the nature and dimension of this important problem.

Senator Mercer: Thank you for appearing this evening. We appreciate your time and your comments.

You have troubled me, though. You have said the Statistics Canada data is not doing the job. The data is not giving us the statistics we need. You talked about the Toonies for Tummies campaign using the number of one in five children in Canada being hungry. Then your measurement, which I am not sure I understand, says one in 18 children. That is a huge difference. It seems to me that there must be a better, scientific way of measuring this.

You are right in saying that Statistics Canada receives their data from people who respond to questionnaires, but is there not other revenue available that government has access to that could allow a more detailed analysis of income, that does not rely on people self-identifying as poor?

It seems to me you said a lot of people who say they are poor are not poor. I suggest they might have a little problem with that.

Mr. Sarlo: There are two ways in which we extract information from Canadians to form the databases that we use, to see how well off Canadians are. One is through surveys; we ask people to report their incomes for the previous year. The other is through tax filer data. We know from various reconciliation work with Statistics Canada and we know from the Auditor General that the data is not reliable. The Auditor General has pointed out that Canada loses billions of dollars every year

J'ai toujours recommandé que le Canada adopte un petit nombre de méthodes de mesure, deux ou trois peut-être, qui nous donneraient une image précise de l'ampleur de la pauvreté dans notre pays. Il est possible qu'une seule méthode ne nous apprenne pas tout ce que nous voulons savoir. En fait, c'est exactement ce que recommandait l'Accord de Copenhague de 1995 dont le Canada est signataire.

Cependant, quelle que soit la méthode de mesure adoptée, il nous sera impossible de progresser et de mieux cerner l'ampleur de la pauvreté tant que nous n'aurons pas réglé le problème des données. Il n'est pas possible de trop insister sur cet aspect.

Permettez-moi de conclure en disant que j'espère que les chercheurs dans ce domaine arriveront à un certain consensus au sujet d'une ou de plusieurs méthodes de mesure qui nous permettent de savoir de façon précise quelle est l'ampleur de la pauvreté au Canada. Le danger, bien sûr, serait que le choix de la définition de la pauvreté suscite un débat interminable qui détourne l'attention des pauvres et de leurs difficultés. Parallèlement, nous devons tous reconnaître que les gouvernements doivent rendre des comptes au sujet des sommes importantes qu'ils dépensent pour lutter contre la pauvreté. Si nous voulons élaborer des politiques intelligentes et efficaces, nous devons avoir une idée claire de la nature et de la dimension de cet important problème.

Le sénateur Mercer : Merci d'être ici ce soir. Nous sommes heureux du temps que vous nous consacrez et apprécions vos commentaires.

Vous m'avez toutefois laissé un peu perplexe. Vous avez dit que les données de Statistique Canada ne sont pas fiables. Ces données ne nous fournissent pas les statistiques dont nous avons besoin. Vous avez parlé de la campagne Toonies for Tummies qui utilisait le chiffre de un sur cinq pour le nombre des enfants canadiens qui ont faim. Avec votre méthode de mesure, que je ne suis pas sûr de bien comprendre, vous parlez d'un 1 enfant sur 18. C'est une différence énorme. Il me semble qu'il doit y avoir une façon plus scientifique de mesurer cette réalité.

Vous avez raison lorsque vous dites que Statistique Canada obtient ses données auprès des personnes qui répondent à des questionnaires; le gouvernement n'a-t-il pas accès à d'autres données qui permettraient d'effectuer une analyse plus précise du revenu, qui ne seraient pas basées pas sur les chiffres fournis par des personnes qui doivent déclarer qu'elles sont pauvres?

Il me semble que vous avez dit qu'il y a beaucoup de gens qui se disent pauvres et qui ne le sont pas. Je pense que ces personnes-là auraient du mal à accepter votre affirmation.

M. Sarlo : Nous utilisons deux méthodes pour obtenir auprès des Canadiens des informations à partir desquelles nous construisons nos bases de données et pour savoir quelle est la situation économique des Canadiens. La première consiste à faire des sondages; nous demandons à certaines personnes de déclarer le revenu qu'elles ont gagné l'année précédente. L'autre consiste à se servir des données contenues dans les déclarations de revenus. Nous savons, grâce aux opérations de rapprochement qu'effectue

because of tax evasion, so a certain number of people, and I am not saying all, are not reporting their incomes accurately. Certainly, that happens on the surveys.

I would welcome some kind of government study into how to obtain good and accurate information. I am frustrated, as you people are. I am a poverty researcher. I am trying to obtain good data so I can report as accurately as possible. I am not confident in the estimates that I make. I think they are broadly in a ballpark, in terms of basic needs. I can use those and publish those estimates, but I always have the caveat that I am not confident of the numbers precisely because of the problem of unreported income.

Senator Mercer: Tax evasion is not poverty. It is illegal and a bit of a sport for some people, but it does not help us measure the rate of poverty, specifically in rural Canada. You are telling us that the data we would normally go to, that of Statistics Canada, is unreliable, but nobody, including yourself, has given us a hint as to where reliable data is.

I suspect that reliable data may rest with the municipalities who deal with the poor on a day-to-day basis, people who cannot feed their children and the children go to school hungry, and who cannot pay the bills because there is no money coming in for various reasons, or the money that is coming in is not managed properly, because that is another type of poverty.

Is there an answer?

Mr. Sarlo: I appreciate what you are saying. In the absence of any reliable measures, people at the local level, the helping professions and the voluntary groups, have to feed the poor and assist them. I am just saying accountable government needs accurate measures. They need to be able to say to the Canadian population, we know what poverty is, we have defined it, and we have reliable information that tells us how many poor there are, and whether they are rural or urban. Then we can use that data as a baseline. If we have a policy, we can go back and say that policy is effective or not effective.

I am saying, in terms of accountability, I think it is important for politicians to have accurate measures and in the meantime, we obviously need to help the poor, but I think accurate measures are absolutely essential.

Senator Mercer: We have created a system where we have strict privacy laws — although some people would say liberal access to information laws — that limit our ability to study these numbers, in reality. Have we snookered ourselves? We

Statistique Canada et grâce aux travaux du vérificateur général, que ces données ne sont pas fiables. Le vérificateur général a fait remarquer que le Canada perdait des milliards de dollars chaque année à cause de l'évasion fiscale; il y a donc un certain nombre de personne, je ne parle pas de toutes les personnes, qui ne déclarent pas leurs revenus de façon exacte. C'est ce qu'on constate avec les sondages.

Je souhaiterais que le gouvernement demande une étude sur la façon d'obtenir des renseignements exacts. Je trouve cela très frustrant, tout comme vous. Je fais de la recherche sur la pauvreté. J'essaie de me procurer des données fiables pour que je puisse produire des études aussi exactes que possible. Je ne suis pas sûr de mes analyses. Je pense qu'elles reflètent à peu près la réalité, en termes de besoins essentiels. Je les utilise et je publie mes analyses mais je mentionne toujours que je ne suis pas sûr de la fiabilité des chiffres que j'utilise, précisément à cause du problème des revenus non déclarés.

Le sénateur Mercer : L'évasion fiscale n'a rien à voir avec la pauvreté. C'est illégal et c'est une sorte de sport pour certains, mais cela ne nous aide pas à mesurer la pauvreté, en particulier dans les régions rurales. Vous nous dites que les données que nous aurions naturellement tendance à utiliser, celles de Statistique Canada, ne sont pas fiables, mais personne, pas même vous, ne nous a fourni la moindre indication sur l'endroit où se procurer des données fiables.

Je pense que ces données fiables doivent se trouver dans les dossiers des municipalités qui s'occupent des pauvres sur une base quotidienne, des personnes qui n'arrivent pas à nourrir leurs enfants et qui les envoient à l'école le ventre vide, et celles qui ne peuvent payer leurs factures parce qu'elles n'ont pas de revenus pour diverses raisons ou parce que l'argent obtenu n'est pas géré correctement, parce que c'est là un autre type de pauvreté.

Y a-t-il une réponse?

M. Sarlo : Je comprends ce que vous dites. En l'absence de mesures fiables, ce sont les gens au niveau local, les organismes qui offrent des services et les groupes bénévoles qui doivent nourrir les pauvres et les aider. Je dis simplement qu'un gouvernement responsable a besoin d'avoir accès à des données exactes. Il doit être en mesure de dire à la population canadienne qu'il sait ce qu'est la pauvreté, qu'il l'a définie, qu'il dispose de renseignements fiables qui nous disent combien il y a de pauvres et s'ils vivent dans des régions rurales ou urbaines. Il serait alors en mesure d'utiliser ces données comme référence. Grâce à ces données, il pourrait savoir si les politiques qu'il applique sont efficaces ou non.

Je dis que, sur le plan de la responsabilité, il est important que les politiciens disposent de mesures précises et entre-temps, bien sûr, il faut aider les pauvres, mais je pense qu'il est absolument essentiel d'avoir accès à des mesures exactes.

Le sénateur Mercer : Nous avons mis sur pied un système où nous avons des lois très strictes en matière de protection des renseignements personnels — même si certains parleraient de lois sur l'accès à l'information d'inspiration libérale — qui limitent

recognize there is a problem because the data support that, but have we created an environment whereby we cannot access that data because of rules we have put in place?

Mr. Sarlo: I would be interested if members of the committee would talk to officials from Statistics Canada. Other countries have the same kinds of issues and might have solutions that would be worth considering. I would be interested to hear what they say because I have been working with this problem for a long time. It is frustrating and I wish there were a solution. Privacy issues are understandable but if we are to spend billions of dollars, then we need clear definitions and information.

Senator Mercer: You made reference to other countries. My last question is: Who does it better? Should we look at a particular country in respect of how it measures poverty?

Mr. Sarlo: I do not study poverty issues all around the world but I look at the American data. A serious attempt was made in 1995 to account for many things missing in the data, such as subsidized housing. That made a difference in people's lives because they had access to affordable housing. Whatever income they had was perhaps understated because they had subsidized housing. In Canada, perhaps we would include health care, and so on. There are ways of taking a more comprehensive look at this issue. It will not be easy but some of the American studies might help.

The Chairman: Mr. Sarlo, we have heard from Statistics Canada officials on this topic. We would be happy to send you a copy of their contribution to the committee.

Mr. Sarlo: I would like that.

Senator Callbeck: Mr. Sarlo, you talked about the importance of a credible measure for poverty and you mentioned that you developed a measure of poverty called the basic needs poverty measure. Where do you get your figures for this measure? Do you prepare measures for every province? Are they different for rural and urban areas?

Mr. Sarlo: Yes: I have a list of basic needs, which I have published since 1992. I have adjusted the needs in my most recent list from 2001 to take into account comments and criticisms from various quarters about what should and should not be included. I have that list of items that, arguably, would be on most people's list of basic needs. I cost out those items for various cities in Canada. For example, I have information from CMHC that tells me about average apartment rental costs in the various cities. I have information from Statistics Canada on food costs and from social agencies on the costs of clothing, et cetera. It is a tedious exercise but student assistants help me compile the data to determine costs in urban areas. I have not excluded

notre capacité à étudier ces chiffres, en réalité. Avons-nous créé nous-mêmes ce problème? Nous constatons qu'il y a un problème parce que les données l'indiquent, mais n'est-ce pas nous qui avons adopté les règles qui nous empêchent d'avoir accès à ces données?

M. Sarlo : J'aimerais beaucoup que les membres du comité parlent à des représentants de Statistique Canada. Les autres pays font face à des problèmes du même genre et ont peut-être adopté des solutions qui mériteraient d'être examinées. Je serais intéressé à entendre ce que ces représentants auraient à dire parce que cela fait longtemps que je travaille sur ce problème. C'est très frustrant et j'aimerais beaucoup trouver une solution. Je reconnais qu'il est important de protéger les renseignements personnels, mais nous dépensons des milliards de dollars et il est essentiel d'avoir des définitions et des informations claires.

Le sénateur Mercer : Vous avez mentionné les autres pays. Ma dernière question est la suivante : quels sont ceux qui font mieux que nous? Devrions-nous examiner ce que fait un pays en particulier au sujet de la mesure de la pauvreté?

M. Sarlo : Je n'ai pas étudié les questions de pauvreté dans le monde entier, mais j'examine les données américaines. On a fait en 1995 une sérieuse tentative pour tenir compte de nombreuses choses qui ne figuraient pas dans les données, comme le logement subventionné. Cela fait une grande différence dans la vie des citoyens parce que cela leur a donné accès à des logements abordables. Il est possible que leur revenu ait été sous-évalué parce qu'ils bénéficiaient d'un logement subventionné. Au Canada, nous devrions peut-être inclure les soins de santé, ce genre de choses. Il existe des façons d'examiner plus globalement cette question. Cela ne sera pas facile mais il y a des études américaines qui pourraient nous aider à y parvenir.

La présidente : Monsieur Sarlo, nous avons entendu des représentants de Statistique Canada sur cette question. Nous serions heureux de vous envoyer une copie de ce qu'ils ont présenté au comité.

M. Sarlo : Cela m'intéresserait.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Sarlo, vous avez parlé de l'importance de disposer de mesures fiables de la pauvreté et vous avez mentionné que vous aviez mis sur pied une mesure de la pauvreté appelée la mesure de la pauvreté fondée sur les besoins essentiels. D'où tirez-vous vos chiffres pour effectuer cette mesure? Préparez-vous des mesures pour chaque province? Y a-t-il des différences entre les zones rurales et urbaines?

M. Sarlo : Oui. J'ai une liste des besoins essentiels, que je publie depuis 1992. J'ai modifié ces besoins dans ma liste la plus récente, celle de 2001, pour tenir compte des commentaires et des critiques qui ont été faits au sujet de ce qui devrait figurer ou ne pas figurer dans cette liste. J'ai une liste d'articles qui, peut-on prétendre, devraient figurer sur la liste des besoins essentiels de la plupart des gens. J'ai établi ensuite le coût de chacun de ces articles pour les diverses villes du Canada. Par exemple, je me sers de renseignements provenant de la SCHL pour savoir quel est le loyer moyen d'un appartement dans diverses villes. J'obtiens des renseignements auprès de Statistique Canada au sujet du coût de la nourriture et auprès d'agences sociales pour ce qui est du coût

the rural poor, where I understand there are real problems, but it is difficult to gather data on small communities. For example, CMHC has information only for communities of 10,000 or more, so I am limited by data constraints. I imagine some of the larger agencies, such as Statistics Canada, would have greater access to information that could extend such research to rural areas.

Following that costing out, I prepare a kind of weighted average for each province and for Canada as a whole. The weighted average begins at the community level because there are big differences in costs of living between places such as Vancouver and Toronto versus smaller communities in the Maritimes.

Senator Callbeck: Have you been doing this since 1992?

Mr. Sarlo: I started before that. My first publication was in 1992 but I have been working at this since the late 1980s.

Senator Callbeck: Are the declines that you spoke to in your presentation based on your measure?

Mr. Sarlo: That is right.

Senator Tkachuk: I have a question or two on regional breakdowns. In response to Senator Callbeck, you said that your numbers are taken from the urban population and not from the rural population. Where are the poor in this country, according to your measurement? I do not think that the LICO measurement used by Statistics Canada is a good one.

Mr. Sarlo: I prepared a provincial breakdown in the 2001 publication although it is not in the most recent publication, which came out this fall. Those results are available on the Fraser Institute website. At that time, B.C. had a high poverty rate compared to Quebec, for example. When I looked at that differential, it was curious because the distribution of income in both provinces was similar and the average income was similar.

As an economist, I think the difference that we can point to is that the cost of living in B.C. is much higher, in particular accommodation costs. The poverty lines reflect the costs that people have to pay to live, and they were much higher in B.C. than they were in Quebec, despite the fact that the two provinces had a similar income distribution. A high poverty line in B.C. means that more people live below the line because the line is higher. There is some explanation for that. I could look at a broad spectrum and backdate the poverty lines to the data from the 1950s and 1960s, and I have had information on the provinces since 1973. Typically, the Maritimes have had more poverty than other parts of Canada — Newfoundland in particular. My focus has always been on Canadian poverty rates. I appreciate that this committee wants to look at

des vêtements, et cetera. C'est un exercice fastidieux mais j'ai des étudiants qui m'aident à compiler les données pour établir les coûts dans les régions urbaines. Je n'ai pas exclu les pauvres des régions rurales, dont la situation est, d'après ce que je sais, très difficile, mais il n'existe pas beaucoup de données sur les petites collectivités. Par exemple, la SCHL ne possède aucune information sur les collectivités de moins de 10 000 habitants; je dois également tenir compte des limites des données. J'imagine que les grandes agences, comme Statistique Canada, ont accès à davantage d'informations qui peuvent porter sur les zones rurales.

Après avoir établi le montant des dépenses, je prépare une sorte de moyenne pondérée pour chacune des provinces et pour l'ensemble du Canada. La moyenne pondérée commence au niveau de la collectivité parce qu'il existe de grandes différences entre le coût de la vie dans des endroits comme Vancouver et Toronto et dans les petites collectivités des Maritimes.

Le sénateur Callbeck : Faites-vous cela depuis 1992?

M. Sarlo : J'ai commencé avant. Ma première publication remonte à 1992 mais je travaille sur ce sujet depuis la fin des années 1980.

Le sénateur Callbeck : Les diminutions dont vous avez parlé dans votre exposé étaient-elles fondées sur votre méthode de mesure?

M. Sarlo : C'est exact.

Le sénateur Tkachuk : J'ai une question ou deux sur la répartition par région. Lorsque vous avez répondu à la question du sénateur Callbeck, vous avez dit que vos chiffres venaient de la population urbaine et non pas de la population rurale. Où vivent les pauvres au Canada, d'après votre méthode de mesure? Je ne pense pas que les mesures fondées sur le SFR qu'utilise Statistique Canada soient très bonnes.

M. Sarlo : J'ai présenté une répartition par province dans la publication de 2001, même si ce n'est pas la publication la plus récente, et elle a paru en automne. On peut obtenir ces résultats sur le site Web de l'Institut Fraser. À cette époque, la Colombie-Britannique avait un taux de pauvreté élevé par rapport au Québec, par exemple. J'ai trouvé que cette différence était curieuse, puisque la répartition du revenu dans les deux provinces était semblable et que le revenu moyen était également semblable.

Je pense, en tant qu'économiste, que la différence vient du fait que le coût de la vie en Colombie-Britannique est beaucoup plus élevé, en particulier le coût du logement. Le seuil de pauvreté reflète les sommes que les gens doivent dépenser pour vivre, et ces sommes étaient beaucoup plus élevées en Colombie-Britannique qu'elles ne l'étaient au Québec, même si dans les deux provinces, le revenu était réparti de façon semblable. Si le seuil de la pauvreté est élevé en Colombie-Britannique, cela veut dire qu'il y a davantage de gens qui vivent en-dessous de ce seuil, parce que celui-ci est plus élevé. Cela s'explique en partie. Je pourrais adopter un point de vue plus large et appliquer les seuils de pauvreté aux données des années 1950 et 1960, et j'ai des renseignements sur les provinces depuis 1973. D'une façon générale, les provinces maritimes ont été plus touchées par la

poverty from a regional perspective, so I am not of much help. Certainly, I know that traditionally the Maritimes have been a poor area.

Senator Tkachuk: Who are the poor? Do you have a profile of the people that you identify as poor?

Mr. Sarlo: Yes: Again, the most recent publication does not include such a breakdown because it was a short item. Those experiencing high rates of poverty are young people under two years and single parents. One notable thing and the phenomenon that you will hear from most of your witnesses is that poverty among the elderly has declined substantially. That is true whether you use the LICO or basic-needs approach. We have had a decline in poverty among those 65 years of age and over. There are regional differences but I would not draw attention to those. The two groups that I identified, the young and single parents, are particularly vulnerable.

Senator Tkachuk: Is part of the problem because of the education level of the young? It seems to me that their incomes would be lower because they are starting into the workforce after Grade 12, and might have a job at minimum wage. Perhaps some people have difficulty finding work at the outset, although in today's world I find that difficult to believe. In the past, that was the problem. Is it more at the start-up level or is it a chronic group of young that are always poor because of certain parental, psychological or educational reasons?

Mr. Sarlo: My finding is that it is the former, that people are simply starting up. It is difficult sometimes to find that first job. Some people start part-time work first and their annual income is low as a result. Some people perhaps are not settled in their idea of what they want to be so they move from job to job. Again, that movement adds to a lower income.

As well, it is important to recognize that college and university students are included in that group. Statistics Canada includes as income only any earnings that these folks have or any scholarships, and the combined earnings and scholarships may be low. Statistics Canada does not include student aid, which is the largest component for most students. I understand why they do not; a student loan is not income. Nevertheless, we understate the real situation of more than 1 million college and university students who attend university or college when we use only reported income.

Senator Tkachuk: Of course, it would not include the income from parents who send cheques, perhaps, to help with the rent, food or whatever, because that money is already tax-paid dollars.

Mr. Sarlo: You are right. Gifts from parents or from anybody are not included as income.

pauvreté que les autres parties du Canada — Terre-Neuve en particulier. Je me suis principalement intéressé au taux de pauvreté au Canada. Je comprends que le comité aimerait examiner la pauvreté d'un point de vue régional, et que je ne lui suis pas d'un grand secours. Je peux tout de même vous dire que les provinces maritimes sont les plus pauvres.

Le sénateur Tkachuk : Qui sont les pauvres? Avez-vous un profil des personnes que vous qualifiez de pauvres?

M. Sarlo : Oui. Encore une fois, ma dernière publication ne présente pas cette répartition parce que c'était une publication abrégée. On rencontre les taux de pauvreté les plus élevés chez les jeunes de moins de 25 ans et chez les parents célibataires. Il y a une chose à noter et dont vous parleront la plupart des témoins, c'est que chez les personnes âgées, la pauvreté a reculé sensiblement. Cela est vrai que l'on utilise la méthode du SFR ou celle des besoins essentiels. Il y a aujourd'hui moins de pauvreté chez les personnes de 65 ans et plus. Il y a des différences régionales mais elles ne méritent pas vraiment qu'on s'y attarde. Les deux groupes que j'ai mentionnés, les jeunes et les parents célibataires, sont particulièrement vulnérables.

Le sénateur Tkachuk : Ce problème vient-il en partie du niveau d'instruction des jeunes? Il me semble que leurs revenus soient peut-être moins élevés parce qu'ils entrent sur le marché du travail après une 12e année et risquent de travailler au salaire minimum. Il y a peut-être des gens qui ont du mal à trouver du travail au début, même si de nos jours j'ai du mal à le croire. Cela a déjà été un problème. Est-ce donc davantage une question de démarrage ou y a-t-il un groupe de jeunes qui sont chroniquement pauvres pour des raisons reliées à leur famille, à l'éducation ou à des problèmes psychologiques?

M. Sarlo : Ma conclusion est que c'est la première hypothèse, que les personnes sont en phase de démarrage. Il est parfois difficile de trouver ce premier emploi. Les gens commencent à travailler à temps partiel, ce qui explique que leur revenu annuel soit peu élevé. Il y a aussi des gens qui ne savent pas très bien ce qu'ils veulent faire et qui changent d'emploi souvent. Là encore, ces changements expliquent que leur revenu soit faible.

De plus, il est important de savoir que les étudiants des collèges et universités font partie de ce groupe. Statistique Canada inclut dans le revenu les gains obtenus par ces personnes ainsi que leurs bourses, et il arrive que le total de leurs gains et de leurs bourses ne soit pas élevé. Statistique Canada n'inclut pas l'aide financière, qui est la principale source de financement pour la plupart des étudiants. Je comprends pourquoi Statistique Canada ne le fait pas; un prêt étudiant n'est pas un revenu. Néanmoins, nous sous-évaluons la situation réelle de plus d'un million des étudiants qui fréquentent une université ou un collège, lorsque nous nous limitons au revenu déclaré.

Le sénateur Tkachuk : Bien sûr, cela ne comprend pas non plus les chèques que leur envoient leurs parents, peut-être, pour le loyer, la nourriture ou d'autres choses, parce que cet argent représente des sommes qui ont déjà été imposées.

M. Sarlo : Vous avez raison. Les dons provenant des parents ou d'autres personnes ne sont pas inclus dans le revenu.

Senator Tkachuk: I wanted to ask about the second group. These two groups have come up before. When I have been in committee, we have never had a good discussion on who these people are — both the young and the single parents, which is a social problem not only in Canada, but also south of the border.

Are they single parents that have been married or single parents, period, because they had children out of wedlock when they were in high school?

Mr. Sarlo: To be honest, that question takes me beyond my expertise. There are demographers who can inform you much better about the breakdown of single parents. I know there is a mix of the two — people who were never married and those who have been separated or divorced — but my studies do not go into that.

Senator Tkachuk: It seems to me governments should address the cause of poverty, as well as poverty itself. To bring down the poverty rate among single parents, we need to have fewer single parents — fewer teenage pregnancies would help to cut down the poverty rate. That is one social issue.

The other social issue is, in divorce, fathers need to be responsible for their children. Are governments doing that kind of thing, or am I a lone voice in saying we should address these issues rather than the ones we are addressing?

Mr. Sarlo: I do not disagree that government policy-makers should look at the causes of poverty. I do not know that there is a large scientific literature on that. I have been interested in that myself.

On the issue of separation and divorce, we read about more aggressive approaches to going after non-custodial parents for care of children. Beyond that, my research has looked more at measurement issues and trying to find accuracy in the nature and dimension the problem. For the policy issue, I think you are absolutely right. You want to look at the causes because government is responsible for the money they spend and Canadians want to ensure that the causes are attacked, not only the symptoms.

Senator Mahovlich: When I was a young boy living in Timmins, did not think anyone was poor there. Perhaps it was because ve were all poor, and the reason no one felt poor was because we elped each other. We were all labourers; the government had othing to do with it.

Should society rely on government now to solve this problem, r should we solve this problem for ourselves? Is it a job for overnments?

Le sénateur Tkachuk : Je voulais vous poser une question au sujet du second groupe. Ces deux groupes nous ont déjà été mentionnés. Je n'ai jamais assisté à une séance du comité au cours de laquelle nous avons eu une bonne discussion au sujet de ces deux groupes — les jeunes et les parents célibataires, qui représentent un problème social non seulement au Canada mais également chez nos voisins du Sud.

S'agit-il de parents célibataires qui ont déjà été mariés ou de parents qui ont toujours été célibataires, parce qu'ils ont eu des enfants hors mariage pendant qu'ils étaient à l'école secondaire?

M. Sarlo : Franchement, cette question dépasse mes connaissances. Il y a des démographes qui pourraient vous en dire beaucoup plus au sujet de la répartition des parents célibataires. Je sais que c'est un mélange des deux — des gens qui n'ont jamais été mariés et ceux qui sont séparés ou divorcés —, mais mes études n'ont pas porté sur cet aspect.

Le sénateur Tkachuk : Il me semble que les gouvernements devraient s'attaquer à la cause de la pauvreté, et pas seulement à la pauvreté elle-même. Si l'on veut réduire le taux de pauvreté chez les parents célibataires, il faudrait diminuer le nombre des parents célibataires — s'il y avait moins d'adolescentes enceintes, le taux de pauvreté diminuerait. C'est une question sociale.

L'autre question sociale est celle du divorce; il faut que les pères assument leurs responsabilités à l'égard de leurs enfants. J'aimerais savoir si les gouvernements font ce genre de choses ou suis-je seule à dire qu'il faudrait aborder ces questions et non pas celles auxquelles nous nous intéressons?

M. Sarlo : Je conviens que les décideurs publics devraient examiner les causes de la pauvreté. Je ne sais pas s'il existe beaucoup d'études scientifiques sur ce sujet. C'est un sujet qui m'intéresse également.

Pour ce qui est de la séparation et du divorce, il y a des études qui parlent de méthodes plus contraignantes pour obliger les parents qui n'ont pas la garde de leurs enfants à s'en occuper. Pour le reste, ma recherche a plutôt porté sur les questions de mesure et sur la façon d'évaluer avec précision la nature et l'ampleur du problème. Pour ce qui est de la question de politiques, je pense que vous avez tout à fait raison. Il faut examiner les causes parce que le gouvernement doit rendre des comptes au sujet de l'argent qu'il dépense et que les Canadiens veulent être sûrs que l'on s'attaque non seulement aux symptômes, mais aussi aux causes.

Le sénateur Mahovlich : J'ai grandi à Timmins et je ne pensais pas qu'il y avait des pauvres autour de moi. C'est peut-être parce que nous étions tous pauvres et si personne ne se considérait comme pauvre, c'est parce que nous nous aidions mutuellement. Nous étions tous des travailleurs et les gouvernements ne s'occupaient pas de ça.

La société devrait-elle demander au gouvernement de s'attaquer à ce problème ou devrions-nous essayer de le résoudre nous-mêmes? Est-ce bien là un rôle pour les gouvernements?

Mr. Sarlo: I will try to answer that. It is notable, when one looks at the research I have done, that from 1951 to about the mid-1970s, we had the greatest decline in poverty in this country. That was a time when we did not have much in the way of government social programs.

However, since that time, poverty has come down much less so — at least the poverty that I measure. We moved from about 40 per cent poverty down to about 10 per cent poverty through the strong economic years of the 1950s, 1960s and early 1970s.

I think we are looking at a different type of poor person now than we might have then. People for whom a good job and a higher paying job would move them out of poverty are still there, but largely we are looking at people at this point in time who are having more struggles than those people in the 1950s and 1960s had.

Maybe they are struggling with coping with life, single parenthood, drug addictions and so on. There are many more issues in dealing with this group. It may be more difficult to reduce poverty from 10 per cent to 5 per cent, or from 5 per cent to 2 per cent than it was to reduce it from 40 per cent to 10 per cent in the days when people needed only a good job and higher real wages to improve their living standard.

We need to appreciate that the character of poverty may be different now than it was back then. However, I think many Canadians would agree that in the 1950s and 1960s, we had a tremendous amount of helping of each other, much less government intervention and people did move out of poverty.

Senator Mahovlich: I guess times have changed. You mentioned that British Columbia has high living costs and high poverty. In Ontario, in the city of Toronto, it is expensive, I find; it is high cost. Do we have more poverty in Toronto than anywhere else in Canada?

Mr. Sarlo: I have not looked at poverty in individual cities per se. The reason for that is that we have low counts in the surveys that we do — low enough counts that it is difficult to do that accurately.

However, you are right; the city of Toronto would have high costs. To the extent that people's incomes are low, many more people would be below that line, and other studies indicate that. As for the rest of Ontario, there are differentials, but where I live in North Bay and where Senator Mahovlich lives in Timmins — together with other places — things are much less expensive. Many communities also are lower cost and we need to factor that in, but you are right that a big city such as Toronto weighs heavily in the Ontario statistics.

Senator Segal: Dr. Sarlo, welcome and thank you not only for your time tonight but for all the outstanding work you have done on this issue of measuring poverty. It has enriched the debate in

M. Sarlo : Je vais essayer de vous répondre. Lorsqu'on examine la recherche que j'ai effectuée, on constate qu'entre 1951 et le milieu des années 1970, la pauvreté a connu diminution très importante. C'était une époque où il n'y avait pas beaucoup de programmes sociaux gouvernementaux.

Cependant, par la suite, la pauvreté a beaucoup moins diminué — du moins la pauvreté que je mesure. Nous sommes passés d'un taux de pauvreté d'environ 40 p. 100 à un taux de près de 10 p. 100 au cours des années prospères que nous avons connues, les années 1950, 1960 et le début des années 1970.

Je pense que le pauvre d'aujourd'hui n'appartient pas à la même catégorie que le pauvre d'hier. Il y a encore des gens qui pourraient se sortir de la pauvreté avec un bon travail bien rémunéré, mais dans l'ensemble, à l'heure actuelle, les gens éprouvent davantage de difficultés que ceux qui vivaient pendant les années 1950 et 1960.

Ces personnes ont peut-être du mal à s'adapter, à vivre en parent célibataire, à renoncer à leur toxicomanie, ce genre de choses. Ce groupe connaît des problèmes très divers. Il est peut-être plus difficile de faire passer la pauvreté de 10 à 5 p. 100 ou de 5 à 2 p. 100 que de la ramener de 40 à 10 p. 100 à une époque où il suffisait d'avoir un bon emploi et un salaire réel élevé pour pouvoir améliorer son niveau de vie.

Je vois qu'il faut tenir compte du fait que la nature de la pauvreté a changé et qu'elle n'est plus ce qu'elle était à cette époque. Je pense néanmoins que la plupart des Canadiens reconnaîtraient qu'il y avait beaucoup d'entraide au cours des années 1950 et 1960, beaucoup moins d'intervention de la part des gouvernements et que les gens arrivaient à se sortir de la pauvreté.

Le sénateur Mahovlich : Je crois que les temps ont changé. Vous avez mentionné qu'en Colombie-Britannique, le coût de la vie était élevé et qu'il y avait beaucoup de pauvreté. En Ontario, dans la ville de Toronto, le coût de la vie est élevé, je crois; cela coûte cher. Y a-t-il davantage de pauvreté à Toronto que n'importe où ailleurs au Canada?

M. Sarlo : Je n'ai pas examiné la pauvreté dans les différentes villes. Cela vient du fait que nos enquêtes portent sur de petits échantillons — ils sont réduits au point où il est difficile de faire ce genre de choses avec précision.

Cependant, vous avez raison; le coût de la vie à Toronto est certainement élevé. Il y a davantage de gens qui vivent en-dessous du seuil de la pauvreté parce que leurs revenus sont faibles; d'autres études le montrent également. Pour le reste de l'Ontario, il y a des différences mais là où je vis, à North Bay, et là où vit le sénateur Mahovlich à Timmins — et cela vise également d'autres villes —, les choses coûtent beaucoup moins cher. Il y a de nombreuses collectivités où la vie est moins chère et il faut en tenir compte. Mais vous avez raison. Une grande ville comme Toronto influence lourdement les statistiques ontariennes.

Le sénateur Segal : Monsieur Sarlo, bienvenue et merci non seulement pour le temps que vous nous consacrez ce soir mais pour l'excellent travail que vous avez accompli sur la question de

the country and helped us break out of sometimes unconstructive orthodoxy which, as you indicate, is not statistically as sound as some would have us believe.

I want to ask a specific question about your basic needs standard, and then ask for some advice on the challenge of rural poverty specifically.

If one assumes there are problems with the LICO measure because it is a relative measure as opposed to an absolute measure, and one compares it to the benefits of the basic needs measure, it strikes me that we have a couple of anomalies. Having the money to buy food and shelter, for example, and using that as the cut-off, does not necessarily address the stigma of poverty.

To be fair, an economic measure cannot address those other things. I think here and in society generally, we all worry about that, a child who senses that everyone else in the class can afford to go on a field trip but them, so they have that sense of being outside the mainstream.

We could find ourselves in a circumstance where a kid in a farm family, for example, ends up being hungry in a particular week or time frame because $40 that might have been used for food normally has to be used that week for higher energy costs, or maybe to buy a new sets of boots. That happens from time to time as kids grow.

Even if families have exactly enough to clothe, feed and shelter themselves and meet obligations, it does not mean necessarily they are not poor. What if, for example, they live in an area that — by your measure, I think — calls for the use of public transit, but they live in a rural area where there is not public transit and they cannot afford a vehicle for various reasons?

I was fascinated and attracted by the anomaly that you pointed out relative to reported income versus spending. There are two ways to look at that. I do not suggest this is what you suggest at all, but one could look at that and conclude that the poor tend to cheat the system sometimes. Of course, the other approach might be that if you are poor, cheating the system might be the only option you have of getting by in some fashion. I do not advocate either one of those, but I make the case that cheating the system may emerge as part of our problem.

The question is the extent to which the kind of core humanity that Senator Mahovlich talked about, people helping each other and being part of the mix, is community-based.

The second question then, and the one I think perhaps where you can give us immense advice and counsel is the different nature of rural Canada. We know, in terms of farm income, we are at all-time lows. We know that the incidence of food banks is up massively across the country in rural areas. We know that the amount of farms moving from generation to generation in Ontario is now down to 7 per cent because making that transition

la mesure de la pauvreté. Il a enrichi le débat sur cette question au Canada et nous a aidés à sortir d'une orthodoxie parfois peu constructive et qui, comme vous l'avez mentionné, n'est pas aussi statistiquement fiable que certains aimeraient nous le faire croire.

J'aimerais vous poser une question précise au sujet de votre norme fondée sur les besoins essentiels et ensuite vous demander des conseils sur le défi que soulève plus précisément la pauvreté rurale.

Si l'on tient pour acquis que les mesures fondées sur le SFR suscitent des interrogations parce que ce sont des mesures relatives et non pas absolues, et si l'on compare cette méthode aux avantages de la méthode fondée sur les besoins essentiels, par exemple, et qu'on établit un seuil de cette façon, cela ne touche pas toujours le stigmate de la pauvreté.

Il faut évidemment reconnaître qu'une mesure économique ne peut aborder ces autres aspects. Je pense que tous ceux qui sont ici, et la société en général, s'inquiètent de cet aspect; l'enfant qui est le seul de sa classe à ne pouvoir participer à une journée d'activités et qui se sent ainsi mis à l'écart.

Nous pourrions nous trouver dans une situation où l'enfant d'une famille d'agriculteurs, par exemple, ne mange pas suffisamment pendant plusieurs jours parce que la somme de 40 $ qui aurait été normalement utilisée pour acheter de la nourriture a dû être utilisée cette semaine-là pour payer des factures d'électricité ou acheter une nouvelle paire de bottes. Cela arrive de temps en temps lorsque les enfants grandissent.

Même les familles qui ont suffisamment d'argent pour se vêtir, se nourrir et se loger et respecter leurs obligations, peuvent être pauvres. Que va faire, par exemple, une famille qui vit dans une région où, selon votre méthode de mesure, je crois — on utilise le transport en commun mais qui vit dans une région rurale où il n'y a pas de transport en commun et qui n'a pas les moyens de posséder un véhicule pour toutes sortes de raisons?

J'étais très attiré et intéressé par l'anomalie que vous avez signalée au sujet du revenu déclaré et des dépenses déclarées. Il y a deux façons de considérer cet aspect. Je ne dis pas que c'est ce que vous avez dit, mais on pourrait déduire de cette anomalie que les pauvres ont parfois tendance à profiter du système. Bien sûr, on pourrait également dire que, lorsqu'on est pauvre, la seule solution est de profiter du système si l'on veut survivre. Je ne préconise aucune de ces deux solutions mais je voulais mentionner que les gens qui profitent du système représentent peut-être un des aspects de notre problème.

Il s'agit de savoir dans quelle mesure les relations humaines essentielles dont le sénateur Mahovlich a parlé, le fait que les gens s'entraident et font partie d'un groupe, sont de nature communautaire.

Ma seconde question, et c'est, je crois, sur ce point que vous pourrez nous donner des avis ou des conseils extrêmement utiles pour nous, porte sur la nature différente des régions rurales du Canada. Nous savons que les revenus agricoles n'ont jamais été aussi bas. Nous savons que les banques alimentaires se sont multipliées dans les régions rurales. Nous savons que la transmission des exploitations agricoles d'une génération à l'autre

is not viable. I accept the economic frame that people should move to where the jobs are and the destructive force of a dynamic economy: one thing collapses, something else is the new force and people move to that. I understand how that works and I do not think it is a bad thing all the time. However, in the interim, human lives are affected. I think part of what we are trying to do around this table is to find the most constructive way for government to help. It may well be for government not to do some things, and, in fact, to step back from doing some things so the community can do some things more effectively.

I am interested both in your reflection on some of the challenges in your own standard and what advice you would give us, in terms of the rural poverty issue such as it is, however ineffectively measured it may be in various ways.

Mr. Sarlo: In my writings, I suggest that the construction of basic needs poverty lines is a kind of average. It looks at people in general; it looks at people particularly who are healthy. Particular situations differ from the norm: a disabled person, or a person with particularly high medical costs or other costs. We need what we call personal poverty lines. Everyone has their own personal poverty line. I cannot do anything, though, with 30 million personal poverty lines. When looking at rural Canada, for example, if we wanted to obtain good data, we need to look at where things net out for most people, taking into account particular situations.

For example, as you mentioned, transportation costs may be much higher in rural areas but the accommodation cost may be lower, depending on the situation. Where do those factors net out and where can we find a line that is useful in telling us what is going on?

That can be done. Again, I do not have the resources to do that, but there are agencies that do.

On the stigma issue, you raise a good point. I think we would like to address that as well. I focused attention on basic needs not because — and I think there is a real difficulty in understanding this — I think the poor should be there. I have received criticism that Sarlo wants the poor to have only this much. I hope that we find a day when no one is below the basic needs line, but in the interim we need to measure those needs as part of our understanding of poverty. We need to find out how many of our fellow citizens cannot afford basic needs. If we can get around the problem of income data, this will help us a lot in understanding where we are at, and to provide policy-makers with good data to begin work.

I am not qualified to talk much more than that about rural issues, and I appreciate the challenge you have. It is of value to look at that. I have not been able to simply because of data

a chuté en Ontario pour passer à 7 p. 100 parce que cette transmission n'est plus viable. J'accepte l'analyse économique selon laquelle les gens doivent suivre les emplois et une économie dynamique a un aspect destructeur : certaines activités disparaissent, d'autres apparaissent et les gens s'y adaptent. Je comprends comment cela fonctionne et je ne pense pas que cela soit toujours mauvais. Cependant, entre-temps, il y a des vies qui sont touchées. Je pense que les gens qui sont assis autour de la table voudraient pouvoir recommander au gouvernement la meilleure façon d'aider ces personnes. Il se peut que le gouvernement doive s'abstenir de faire certaines choses et, en fait, cesser de faire certaines choses pour que la collectivité puisse les faire elle-même de façon plus efficace.

J'aimerais avoir votre point de vue sur les critiques dont a fait l'objet votre propre méthode de mesure, connaître les conseils que vous pourriez nous donner au sujet de la question de la pauvreté rurale, même si les méthodes utilisées pour la mesurer sont, pour diverses raisons, inefficaces.

M. Sarlo : Dans mes écrits, je soutiens que l'établissement de seuils de pauvreté fondés sur les besoins essentiels représente une sorte de moyenne. Cette méthode examine les gens en général; elle examine les gens qui sont, en particulier, en bonne santé. Les situations particulières s'écartent de la norme : une personne handicapée ou une personne qui doit assumer des coûts médicaux ou autres particulièrement élevés. Il faut établir ce que nous appelons des seuils de pauvreté personnelle. Chacun a son propre seuil de pauvreté. Je ne peux pas toutefois utiliser 30 millions de seuils de pauvreté personnelle. Dans le cas du Canada rural, par exemple, si nous voulions obtenir de bonnes données, il faudrait établir un seuil applicable à la plupart des gens, en tenant compte des situations particulières.

Par exemple, comme vous l'avez mentionné, le transport coûte souvent beaucoup plus cher dans les régions rurales, alors que le logement est parfois moins cher, dans certains cas. À quel niveau est-ce que ces facteurs se compensent-ils et pouvons-nous trouver un seuil qui nous permette de vraiment savoir ce qui se passe?

Cela est possible. Là encore, je n'ai pas les ressources qui me permettraient de le faire, mais il y a des agences qui les possèdent.

La question du stigmate de la pauvreté est une bonne question. Je pense qu'il faudrait également examiner cet aspect. Je me suis principalement attaché à étudier les besoins essentiels, mais ce n'est pas parce que je pense que les pauvres devraient se contenter de combler ces besoins, et je crois qu'il y a là un réel problème de compréhension. On m'a reproché de vouloir limiter le revenu des pauvres. J'espère qu'un jour personne ne vivra en-dessous du seuil fondé sur les besoins essentiels, mais entre-temps, il faut quand même mesurer ces besoins pour pouvoir comprendre la pauvreté. Il faut savoir combien de nos concitoyens ne peuvent assurer leurs besoins essentiels. Si nous pouvions régler le problème des données relatives au revenu, cela nous aiderait beaucoup à comprendre la situation actuelle et à fournir aux décideurs des données fiables sur lesquelles baser leur action.

Je ne suis pas qualifié pour vous en dire beaucoup plus au sujet des questions rurales et je reconnais que vous faites face à un défi. Il est utile d'examiner cette question. Je ne l'ai pas fait pour la

constraints, but I understand it is there. In travelling with my children across this country I have seen houses that we would not want animals to live in. There are sad situations and I wish the committee well in addressing that issue and finding solutions. Again, it is beyond my expertise to suggest anything.

Senator Segal: How might your basic needs measure apply, to the best of your understanding, relative to the challenge we face in rural Canada with our Aboriginal First Nations? Would you break them out in some way or would you measure them in the same fashion because the numbers are the numbers, in essence, and if they are sufficient for one family they should be sufficient for any family? I do not have a bias, but I would be interested in your perspective.

Mr. Sarlo: I would not do too much adjustment. I think that if there is a compelling case that one particular group has significantly higher costs for a good economic reason, then that is fine and you can make that adjustment. However, generally I would say, go out and measure the cost of basic necessities in each community you look at and find out how many people have incomes that cannot cover that cost. That would be my suggestion.

Senator Peterson: Thank you, Dr. Sarlo. Therein lies the problem. You are not enthused about the information from Statistics Canada and you seem to have defined what poverty is, but we do not know how many poor there are or where they are.

Is there some way to find this information? I know there are privacy concerns, but if we had some type of template, would it be possible to go to a provincial social services department and have them fill in numbers for us? How do we go about finding out how many people? Before we solve the problem, we need to know how many, I think.

Mr. Sarlo: Absolutely: I do not want to minimize the problem. I have struggled myself with how to find good data. Again, some of the U.S. studies might be helpful. I think you have experts in Statistics Canada. I do not know. You said Statistics Canada has already addressed the committee. Have they laid out the problems they have with income? If they have not, maybe they need to come back and face that challenge. Is that data reliable? Can we say that someone who has a zero-reported income actually has a zero income? If that is reliable, you can ask: How are they living? How are they existing if they have a zero income? Those folks need to take on perhaps some the challenges of getting good data before the senators and parliamentarians can craft policy. It is a difficult issue. You may need to use focus groups or another method to get at the real truth. There may be indirect ways of getting at that information, but I can say that I have found real problems and real frustrations in doing the work I do. As I say, I think I have a ballpark idea of how many poor we have in

seule raison que je ne dispose pas de suffisamment de données, mais je sais que le problème existe. Lorsque j'ai voyagé avec mes enfants au Canada, j'ai vu des maisons qui ne conviendraient même pas à des animaux. Ce sont des situations fort tristes et je souhaite au comité d'arriver à proposer des solutions susceptibles de régler ce problème. Mais encore une fois, je sortirais de mon domaine d'expertise si je vous suggérais quoi que ce soit.

Le sénateur Segal : Comment pourrait-on utiliser votre méthode de mesure fondée sur les besoins essentiels, d'après ce que vous savez, pour faire face aux défis auxquels nous sommes confrontés avec nos Premières nations autochtones qui vivent dans les régions rurales du Canada? Pensez-vous qu'il faudrait procéder à une répartition de ces populations ou que l'on peut utiliser pour elles les mêmes méthodes de mesure, étant donné que les chiffres sont toujours des chiffres et que, s'ils sont suffisants pour une famille, ils devraient également l'être pour n'importe quelle famille? Je n'ai pas de biais sur ce point mais j'aimerais entendre votre point de vue.

M. Sarlo : Je ne ferais pas trop d'ajustements. S'il est évident qu'un groupe particulier doit assumer des coûts sensiblement plus élevés pour une bonne raison économique, alors parfait, on peut faire un ajustement. Mais d'une façon générale, je dirais qu'il faut mesurer le coût des choses essentielles dans chaque collectivité et ensuite, dénombrer les personnes qui ne peuvent couvrir ce coût avec leur revenu. C'est ce que je suggérerais.

Le sénateur Peterson : Merci, monsieur Sarlo. C'est là que réside le problème. Vous n'êtes pas très satisfait de l'information que fournit Statistique Canada, vous semblez avoir défini ce qu'est la pauvreté, mais nous ne savons pas combien il y a de pauvres, ni où ils se trouvent.

Existe-t-il un moyen d'obtenir cette information? Je sais qu'il faut respecter la vie privée mais si nous avions une sorte de modèle, pourrions-nous nous adresser à un ministère provincial des services sociaux et lui demander de nous fournir certains chiffres? Comment faire pour connaître le nombre de personnes qui sont touchées par la pauvreté? Avant de résoudre ce problème, il faut, je crois, savoir combien il y en a.

M. Sarlo : Absolument. Je ne voudrais pas minimiser le problème. J'ai moi-même beaucoup réfléchi à la façon de trouver de bonnes données. Là encore, il y a des études américaines qui pourraient être utiles. Il y a également des experts à Statistique Canada. Je ne sais pas. Vous avez dit que les représentants de Statistique Canada avaient déjà comparu devant le comité. Ont-ils parlé des problèmes que leur posait la notion de revenu? S'ils ne l'ont pas fait, il faudrait peut-être les faire revenir et leur poser cette question. Ces données sont-elles fiables? Peut-on vraiment dire qu'une personne qui ne déclare aucun revenu n'a effectivement aucun revenu? Si cette donnée est fiable, vous pouvez leur demander : comment vivent ces personnes? Comment peuvent-elles vivre sans aucun revenu? Il faudrait peut-être que ces gens relèvent le défi que pose l'obtention de bonnes données avant que les sénateurs et les parlementaires puissent élaborer des politiques. C'est une question difficile. Il faut peut-être utiliser des groupes de discussion ou d'autres méthodes pour arriver à la

Canada using my basic needs measure. I have a general idea, but I know I am missing something. I know there are gaps. I still publish it because I think it is of value and should be out there as part of the debate, but I wish Statistics Canada would address that issue.

Senator Gustafson: As we are all aware, this challenge is difficult. As you said in your presentation: How do you measure poverty? This committee is an agricultural committee and part of our work is to measure poverty in agricultural areas. Over the last three years, in certain areas of agriculture there has been no income at all — there has been negative income. Some people are living off of what they have accumulated to that time. There are serious problems. I do not want you to come at me too strongly but what is your take on the idea of a guaranteed income?

Mr. Sarlo: Are you asking about a guaranteed annual income?

Senator Gustafson: Yes, what is your view on a guaranteed income sponsored by the government?

Mr. Sarlo: Curiously, I have written on that topic. In a serious way, I have tried to evaluate that and determine what a basic cushion would look like that would encourage and promote a work ethic for every Canadian to ensure that no one falls below a certain level. There is merit in looking at the idea and it would generate a great deal of debate. We have it in a sense, some might say, with our social assistance programs in every province because they are akin to a guaranteed annual income that people do not fall below. Maybe some reworked social assistance that positively promotes work but covers people in cases where they cannot work is needed. I have written about how that might play out and what advantages and disadvantages there might be. It is worth looking at.

Senator Gustafson: Have you done any work on family allowance in the different provinces?

Mr. Sarlo: I understand there is a National Child Benefit that is, I believe, the same for every family in the same situation. I understand that benefit has been enhanced over the last several years.

I look at total income, so that includes all resources available to the household, with the exclusions I mentioned earlier. Thus, family allowance is included as part of family income.

Senator Gustafson: My background is much like that of our hockey player, Senator Mahovlich. We were told by our parents that if you work hard, it will all come about, which it did, and that with good hard work, somehow you can get through. However, times have changed. It is difficult to find farmers today that butcher their own beef or that raise chickens. These things are all

vérité. Il existe peut-être des façons indirectes d'obtenir cette information, mais je peux vous dire que je me suis heurté à de graves problèmes dans mon travail et que cela est très frustrant. Comme je le dis, je pense avoir une idée approximative du nombre des pauvres qui vivent au Canada, en utilisant ma méthode fondée sur les besoins essentiels. J'ai une idée générale mais je sais que quelque chose m'échappe. Je sais qu'il y a des lacunes. Je publie quand même mes chiffres parce qu'ils me paraissent utiles et qu'ils devraient alimenter le débat, mais j'aimerais beaucoup que Statistique Canada aborde cette question.

Le sénateur Gustafson : Comme vous le savez tous, cette question est complexe. Comme vous l'avez dit dans votre exposé : comment mesurer la pauvreté? Notre comité s'occupe d'agriculture et une partie de notre travail consiste à mesurer la pauvreté dans les régions agricoles. Au cours des trois dernières années, il est arrivé que dans certaines régions agricoles, les agriculteurs n'aient obtenu aucun revenu — leur revenu était négatif. Il y a des gens qui vivent sur l'argent qu'ils ont épargné. Il y a des problèmes graves. Je ne voudrais pas que vous m'en disiez trop, mais que pensez-vous de l'idée d'un revenu garanti?

M. Sarlo : D'un revenu annuel garanti?

Le sénateur Gustafson : Oui, que pensez-vous d'un revenu garanti versé par le gouvernement?

M. Sarlo : Curieusement, j'ai déjà écrit sur ce sujet. J'ai sérieusement essayé d'évaluer cette proposition et d'établir ce que serait un coussin de réserve qui encouragerait tous les Canadiens à travailler et empêcherait également que leur revenu tombe en-dessous d'un certain seuil. Il serait bon d'examiner cette idée et elle susciterait un large débat. Certains diraient que nous avons déjà adopté cette idée avec nos programmes d'aide sociale provinciaux parce qu'on peut les comparer à un mécanisme qui assure à la population un revenu annuel garanti. On devrait peut-être envisager une aide sociale modifiée qui inciterait les gens à travailler, mais qui leur accorderait un soutien lorsqu'ils ne peuvent pas travailler. J'ai écrit des articles qui traitent de la façon dont cela pourrait se faire et des avantages et des désavantages d'une telle proposition. Elle mérite d'être examinée.

Le sénateur Gustafson : Avez-vous étudié les allocations familiales versées par les provinces?

M. Sarlo : Je sais qu'il y a la prestation nationale pour enfants qui est, je crois, la même pour toutes les familles qui se trouvent dans la même situation. Je crois savoir que cette prestation a été relevée ces dernières années.

J'examine le revenu total, qui comprend donc toutes les ressources dont dispose le ménage, en tenant compte des exceptions que j'ai mentionnées plus tôt. Les allocations familiales font donc partie du revenu familial.

Le sénateur Gustafson : J'ai reçu à peu près la même formation que notre joueur de hockey, le sénateur Mahovlich. Nos parents nous disaient qu'en travaillant beaucoup, on pouvait réussir, ce que nous avons fait, et que, grâce au travail, on pouvait s'en sortir. Les temps ont toutefois changé. De nos jours, il n'y a plus beaucoup d'agriculteurs qui tuent leur vache ou qui élèvent des

directly related to what we expect out of life, in some ways. Yet, as Senator Mahovlich said, things might have been more stable then than they are now.

What can we do about something like that? I suppose there is not much we can do.

Mr. Sarlo: I would mention something that my colleagues in the social welfare community would probably emphasize: People have difficulty coping for a variety of reasons — mental health issues, addiction issues and family violence issues, et cetera. Some people might have real difficulty at this time and we hope to help them get over such problems but, in the meantime, they might fall below the poverty line. We need to decompose all those things so the policy-makers can have the information needed to develop better policy.

Senator Gustafson: I have one more question on food banks, charitable donations and government support to families. Are Canadians charitable?

Mr. Sarlo: My understanding is that we are reasonably charitable. I know that level varies across the country. I understand Newfoundland is at the highest level in terms of charity. It is important that people give to others in their communities. Some help provided by charities might be more effective in some ways than government assistance. People sense a more direct ownership of the people in their community when they do the giving and that might be a more effective way for them to help out rather than simply through a government cheque.

Senator Gustafson: It is possible that the greater part of our charitable giving takes place at the international level than at the national or local level.

Mr. Sarlo: That point is an interesting one. Perhaps there is a perception that poverty is worse in other countries.

Senator Tkachuk: I will follow up on questions of other senators as well as my earlier questions. I have always believed that to give cash only does not help to solve the problem. Some people are poor through no fault of their own, whether disability or other factor might be the cause. You mentioned that it is easier to solve the problem for larger numbers because it is a matter of addressing employment or economic issues. Once those issues are addressed, the numbers begin to fall. Then, it becomes more difficult to deal with the bottom end of the strata because the problems are more difficult.

As well, you said that the greater numbers of poor are single parents and people under 25 years of age. We have discussed that in rural areas and have found that programs need to accompany the cheques. For example, addicts need an addictions centre and counselling, et cetera — all the things that society expects a

poulets. Toutes ces choses concernent directement nos attentes face à la vie, d'une certaine façon. Pourtant, comme l'a dit le sénateur Mahovlich, nous avions peut-être plus de certitudes à cette époque que nous en avons maintenant.

Que pouvons-nous faire à ce sujet? Je suppose qu'il n'y a pas grand-chose à faire.

M. Sarlo : J'aimerais mentionner un aspect que mes collègues du milieu de l'aide sociale mettraient probablement de l'avant : les gens ont du mal à s'adapter pour diverses raisons — problèmes de santé mentale, de toxicomanie, de violence familiale, et cetera. Il y a des gens qui vivent des situations très difficiles en ce moment et nous espérons pouvoir les aider à régler leurs problèmes. Mais entre-temps, il leur arrive de tomber en-dessous du seuil de pauvreté. Il faudrait décomposer tous ces éléments pour que les décideurs disposent de l'information dont ils ont besoin pour élaborer de meilleures politiques.

Le sénateur Gustafson : J'ai une autre question sur les banques alimentaires, les dons de charité et le soutien que le gouvernement accorde aux familles. Peut-on dire que les Canadiens sont généreux?

M. Sarlo : Je dirais que nous sommes relativement généreux. Je sais que cela varie selon les régions. Je crois savoir que c'est à Terre-Neuve que les gens sont le plus généreux. Il est important que les gens partagent ce qu'ils ont avec les autres membres de leur collectivité. Il arrive que l'aide fournie par des organismes de charité soit plus efficace, sur certains plans, que l'aide du gouvernement. Les gens sentent qu'il existe un lien plus direct avec les autres membres de leur collectivité lorsqu'ils donnent directement, et c'est peut-être une façon plus efficace d'aider les pauvres qu'en leur faisant simplement parvenir un chèque du gouvernement.

Le sénateur Gustafson : Il est possible que la majeure partie de nos dons de charité soit destinée à l'aide internationale plutôt qu'à l'aide nationale ou locale.

M. Sarlo : Voilà une remarque intéressante. C'est peut-être parce que nous pensons que la pauvreté est plus grave dans d'autres pays.

Le sénateur Tkachuk : Je vais poursuivre sur les questions qu'ont posées d'autres sénateurs et aussi sur les questions que j'ai posées plus tôt. J'ai toujours pensé que ce n'était pas en donnant de l'argent que l'on pourrait résoudre ce problème. Il y a des gens qui sont pauvres malgré eux, parce qu'ils sont handicapés ou pour une autre raison. Vous avez dit qu'il était plus facile de résoudre le problème lorsque les chiffres étaient élevés parce qu'il fallait alors s'occuper des aspects économiques ou liés à l'emploi. Lorsque ces problèmes sont réglés, les pourcentages commencent à baisser. Il devient alors plus difficile de faire baisser des pourcentages peu élevés parce que les problèmes qui demeurent sont plus difficiles à résoudre.

De plus, vous avez dit que la majorité des pauvres étaient des parents célibataires et des jeunes de moins de 25 ans. Nous avons parlé de cela dans les secteurs ruraux et nous avons constaté qu'il fallait que les chèques s'accompagnent de programmes. Par exemple, les toxicomanes ont besoin de centres de désintoxication

person to have to solve the problem so the person is no longer on welfare. As well, there are social issues that cause poverty. It does not do someone on welfare any good to have additional children out of wedlock and continue to receive welfare cheques, which is another issue. When someone receives assistance, there needs to be another vehicle to address the problem, perhaps through education.

Mr. Sarlo: I have one or two quick comments. I have always believed that the more difficult poverty issues that we might face today, as opposed to those faced during the 1950s and 1960s, probably require more one-on-one help whereby the experts are brought in to assist people on that basis. Whether that is tied to the cheque as a mandatory part of welfare or other government assistance, I do not feel qualified to say. I have not studied that aspect in any detail but there are people who could comment more intelligently on the matter.

It seems that some people are not ready at this point in their lives to take a job that would get them out of poverty. They are not prepared for whatever reason, and I would leave that to professional assessors to make that determination and to professional counsellors to assist them in getting to the point where they can take a job. I agree that the assistance required could be part of a problem.

The Chairman: Thank you for taking the time to appear before the committee this evening. It has been an interesting discussion. Please contact the committee, Mr. Sarlo, should you have additional information for our study. We would be glad to hear from you.

Senator Tkachuk: We should hear from Statistics Canada on some of these issues. This is interesting stuff; he is right — these people are reporting income.

The Chairman: Our next witnesses are from Citizens for Public Justice and they will be with us for the next hour or so. Citizens for Public Justice is a faith-based policy and advocacy group that has worked to make poverty eradication a policy priority.

Harry Kits is the executive director of Citizens for Public Justice. Mr. Kits sits on the boards of a variety of non-profit and charity organizations, and is actively involved in policy work. Most recently, Mr. Kits has been involved in trying to ensure that refugees have access to Canadian student loan programs. He is also interested in the non-profit sector's role in our society.

With him tonight is Greg deGroot-Maggetti, a socio-economic policy analyst at Citizens for Public Justice. He represents Citizens for Public Justice on Campaign 2000, the campaign against child poverty, two national poverty coalitions and the Interfaith Social Assistance Reform Coalition. He is also a

et de services de counseling, il y a toutes les choses dont ces personnes ont besoin pour résoudre leurs problèmes et ne plus avoir besoin d'aide sociale. Il y a aussi les questions sociales qui sont à l'origine de la pauvreté. Il n'est pas bon pour la personne qui reçoit de l'aide sociale d'avoir d'autres enfants sans être mariée et de continuer à recevoir des chèques d'aide sociale, ce qui est une autre question. Lorsque quelqu'un reçoit de l'aide, il faut lui fournir les moyens de lutter contre ce problème, peut-être grâce à l'éducation.

M. Sarlo : J'ai un ou deux brefs commentaires. J'ai toujours pensé que les questions difficiles que pose la pauvreté aujourd'hui, par rapport à celles auxquelles nous faisions face au cours des années 1950 et 1960, exigent probablement que des spécialistes se chargent d'aider les gens sur une base individuelle. Que cela soit relié aux chèques et fasse partie obligatoirement de l'aide sociale ou des autres aides gouvernementales, je ne suis pas qualifié pour le dire. Je n'ai pas étudié cet aspect en détail, mais il y a des gens qui pourraient vous dire des choses plus intelligentes sur cette question.

Il me semble qu'il y a des gens qui ne sont pas prêts, à ce moment-ci de leur vie, à accepter un travail qui leur permettrait de sortir de la pauvreté. Ils ne sont pas prêts pour diverses raisons, et je laisserais à ces évaluateurs professionnels le soin de le dire et aux conseillers professionnels celui de les aider à en arriver à un point où ils sont en mesure de prendre un emploi. Je reconnais que l'aide dont ils ont besoin pourrait être une des causes du problème.

La présidente : Merci d'avoir pris le temps de comparaître devant le comité ce soir. Nous avons eu une discussion intéressante. Monsieur Sarlo, je vous invite à communiquer avec le comité si vous avez des renseignements supplémentaires qui seraient utiles pour notre étude. Nous serions heureux que vous le fassiez.

Le sénateur Tkachuk : Nous devrions entendre des représentants de Statistique Canada sur ces questions. Ce sont des choses intéressantes. Il a raison — ces gens-là publient des analyses sur le revenu.

La présidente : Nos témoins suivants représentent Citizens for Public Justice et seront avec nous pendant environ une heure. Citizens for Public Justice est un groupe confessionnel de défense d'intérêts et d'élaboration de politiques qui a travaillé pour faire de la suppression de la pauvreté une politique prioritaire.

Harry Kits est le directeur exécutif de Citizens for Public Justice. M. Kits est membre du conseil d'administration de diverses organisations de charité à but non lucratif et travaille activement à l'élaboration de politiques. Plus récemment, M. Kits a essayé de faire en sorte que les réfugiés aient accès au programme canadien de prêts aux étudiants. Il s'intéresse également au rôle du secteur à but non lucratif dans notre société.

Il est accompagné ce soir par Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socioéconomiques pour Citizens for Public Justice. Il représente Citizens for Public Justice pour Campagne 2000 et auprès de la Campaign Against Child Poverty — deux coalitions nationales de lutte contre la pauvreté — ainsi qu'auprès de

member of the National Council of Welfare, a citizen advisory board to the Minister of Human Resources and Social Development.

We welcome you both and thank you for your patience this evening. We have an hour ahead to discuss this important issue with these witnesses. I invite my colleagues, as always, to keep their questions as brief as possible to allow our witnesses to respond fully, and to allow everyone to contribute to the discussions this evening.

Harry J. Kits, Executive Director, Citizens for Public Justice: We are glad to be here to meet with you about this important topic of poverty and, in particular, your interest in rural poverty.

We believe, at Citizens for Public Justice, that the time has come for Canada to develop a national poverty reduction strategy so that we come together to think about what it means to address the issue of poverty and to develop a strategy. Our call echoes calls from the National Council of Welfare, from the Make Poverty History coalition and other groups who are talking about this more and more.

We also believe a strategy would complement official plans that exist, for example, in Quebec and Newfoundland and Labrador. Other jurisdictions, such as the U.K. and Ireland, have already had success in reducing poverty rates as a result of having a strategy to address poverty.

We argue that Canada needs a national poverty reduction strategy because it is something that helps to ensure that everyone has adequate income and services to meet their basic needs. However, we also need a strategy that reduces inequality, develops human capabilities, strengthens communities and that is ecologically sound. We try to bring these concerns together in thinking about those issues.

We also believe that all sectors of society must come together to make this possible. Governments need to take a lead responsibility as part of their public justice task. Government has the ability to shape choices through its regulatory, taxing, social, economic and environmental programs; but businesses, unions, the media, non-governmental organizations, faith communities and families all have their own role to play as well.

For Citizens for Public Justice, the goal of reducing poverty and inequality stems in part for us, as a Christian organization, from the biblical call to do justice. As a national organization engaged in active citizenship, Citizens for Public Justice takes seriously the biblical command to create a society where there is no poverty, from *Deuteronomy*. God's will is that there should be no poverty in our society and we are called to help make that vision a reality.

l'Interfaith Social Assistance Reform Coalition. Il est également membre du Conseil national du bien-être social, un comité de citoyens qui fournit des avis au ministre des Ressources humaines et du Développement social.

Nous vous souhaitons la bienvenue à tous les deux et vous remercions de votre patience. Nous disposons d'une heure pour discuter de cette question importante avec les témoins. J'invite mes collègues, comme toujours, à poser des questions aussi brèves que possible de façon à laisser nos témoins leur fournir des réponses complètes et pour que tout le monde puisse participer à notre discussion de ce soir.

Harry J. Kits, directeur exécutif, Citizens for Public Justice : Nous sommes heureux d'être ici pour vous parler de ce sujet important qu'est la pauvreté et, en particulier, de votre intérêt pour la pauvreté rurale.

Notre organisme, Citizens for Public Justice, estime qu'il est temps que le Canada mette sur pied une stratégie nationale de lutte contre la pauvreté pour que nous puissions réfléchir ensemble sur la façon d'aborder la question de la pauvreté et pour élaborer une stratégie. Notre appel fait écho à ceux du Conseil national du bien-être social, de la coalition Make Poverty History et d'autres groupes qui parlent de plus en plus d'une stratégie.

Nous pensons également qu'une telle stratégie viendrait compléter les plans officiels qui existent, par exemple, au Québec et à Terre-Neuve-et-Labrador. D'autres pays, comme le Royaume-Uni et l'Irlande, ont déjà réussi à réduire les taux de pauvreté en adoptant une stratégie de lutte contre la pauvreté.

Le Canada doit, d'après nous, adopter une stratégie nationale de lutte contre la pauvreté parce que c'est un moyen de veiller à ce que tous les citoyens disposent d'un revenu adéquat et de services qui répondent à leurs besoins essentiels. Nous avons toutefois également besoin d'une stratégie qui réduise les inégalités, favorise le développement du potentiel humain, renforce les collectivités et qui respecte l'environnement. Nous essayons de concilier toutes ces préoccupations lorsque nous réfléchissons à ces questions.

Nous pensons également qu'il faut que tous les secteurs de la société conjuguent leurs efforts pour que cet objectif se réalise. Les gouvernements doivent prendre en charge cette initiative dans le cadre de leur rôle de défenseurs de la justice sociale. Les gouvernements ont la capacité de modifier les choix des citoyens grâce à leurs programmes réglementaires, fiscaux, sociaux, économiques et environnementaux; toutefois, les entreprises, les syndicats, les médias, les organismes non gouvernementaux, les collectivités confessionnelles et les familles ont également un rôle à jouer.

Pour Citizens for Public Justice, un organisme chrétien, l'objectif qui consiste à réduire la pauvreté et les inégalités découle en partie de l'appel à la justice lancé dans la Bible. En tant qu'organisme national exerçant une activité citoyenne, Citizens for Public Justice prend au sérieux le commandement biblique qui nous ordonne de créer une société où il n'y a pas de pauvres, et que l'on trouve dans le *Deutéronome*. Dieu veut une société sans pauvres et nous avons été appelés à aider à faire de cette vision une réalité.

Citizens for Public Justice's understanding of public justice makes us aware that the call to do justice cannot be reduced to a call for everyone to take only personal responsibility for their actions. It is not simply a call for us as individuals to be charitable toward our neighbours, although that is part of what justice requires, as personal responsibility is part of it. It is not that we meet the needs of the poor simply through voluntary and charitable organizations, although that too is part of the call to address this issue.

We also need to look at the nature and role of the economy in terms of providing good jobs: jobs that are stable and that provide an adequate living wage. In addition to all that, public justice means that the role of government is to create policies, programs and structures that can help to reduce poverty, and to distribute resources equitably in a society so that all people and all parts of society can flourish and fulfill their callings, contributing to the common good.

An apt biblical example can be found in the sabbatical and jubilee laws of *Leviticus* and *Deuteronomy*. The jubilee laws have been publicly recalled in efforts to eliminate the international debt of our countries. Those laws also called for periodic redistribution of the means of production, land, grain and livestock. They called for public policies to allow periods of rest for all people, animals and the land.

We believe these Sabbath and jubilee principles are still relevant and we can make them practical in the policies that government puts together. They indicate that we need to create policies that ensure people have the means to exercise a sustainable livelihood that provides a liveable income. They require that we make sure that everyone has access to an adequate income and the services to live a good life when we are not able to secure all we need through paid work. They also indicate we must exercise care in the use of our natural resources and we must respect the world of which we are part.

A poverty reduction strategy needs to address the causes of poverty, and it needs to include those who are experiencing poverty in determining the best ways to do that.

Poverty in rural Canada will have different dimensions than in urban places, so it is good that the Senate is taking the time to focus on ways to eliminate poverty in rural Canada, particularly if this study is part of an integrated national strategy that addresses poverty overall in Canada.

We were invited, in particular, to address this committee around measures of poverty. As an organization, we, unfortunately, like your previous witness, do not claim special expertise about rural poverty. However, we have spent some

La conception de la justice sociale que s'est donnée Citizens for Public Justice nous a sensibilisés au fait que l'appel à la justice ne se résume pas à un appel lancé individuellement pour que chacun assume personnellement la responsabilité de ses actes. Ce n'est pas simplement un appel qui s'adresse à nous comme individus et nous invite à agir de façon charitable à l'égard de nos voisins, même si c'est une partie de ce qu'exige la justice, étant donné que la responsabilité personnelle en fait partie. Il ne s'agit pas non plus de répondre aux besoins des pauvres grâce à des organismes de charité et de bénévoles, même si cela fait également partie de l'appel à la lutte contre ce phénomène.

Il faut également tenir compte de la nature et du rôle de l'économie pour ce qui est de fournir des emplois de qualité : des emplois stables et rémunérés de façon adéquate. Au-delà de tout ceci, la justice sociale exige que le gouvernement se charge d'élaborer des politiques, des programmes et des structures susceptibles de réduire la pauvreté et de distribuer les ressources de façon équitable dans la société pour que tous les citoyens et tous les secteurs de la société puissent prospérer, suivre leur vocation et contribuer au bien commun.

On peut donner un exemple biblique particulièrement approprié avec les lois du *Lévitique* et du *Deutéronome* en matière de sabbat et de jubilé. On a officiellement invoqué les lois du jubilé pour supprimer la dette internationale de nos pays. Ces lois prévoient également la redistribution périodique des moyens de production, des terres, des semences et du bétail. Elles appellent des politiques publiques qui prévoient des périodes de repos pour les personnes, les animaux et la terre.

Nous pensons que les principes du sabbat et du jubilé sont toujours d'actualité et qu'il est possible de les incorporer dans les politiques qu'élabore le gouvernement. Ils nous montrent que nous devons concevoir des politiques qui donnent aux citoyens les moyens d'exercer un métier rémunérateur, qui leur permet de subvenir à leurs besoins. Ils nous obligent à veiller à ce que tous les citoyens aient accès à un revenu adéquat et à des services qui leur permettent de vivre correctement lorsqu'ils ne sont pas en mesure de combler tous leurs besoins en accomplissant un travail rémunéré. Ces principes doivent également se traduire par une utilisation prudente de nos ressources naturelles et par un respect envers le monde dont nous faisons partie.

Il faut qu'une stratégie de réduction de la pauvreté s'attaque aux causes de la pauvreté et que ceux qui connaissent la pauvreté participent à l'élaboration des moyens à prendre pour la supprimer.

La pauvreté dans les régions rurales du Canada a des aspects différents de celle qui existe dans les régions urbaines; c'est donc une bonne chose que le Sénat prenne le temps d'essayer de trouver des façons de supprimer la pauvreté dans les régions rurales, en particulier si cette étude s'inscrit dans une stratégie nationale intégrée qui vise à lutter contre la pauvreté dans l'ensemble du Canada.

Nous avons été invités à comparaître pour parler au comité, en particulier, des méthodes de mesure de la pauvreté. Malheureusement, notre organisation, tout comme le témoin qui nous a précédés, ne prétend pas posséder une expertise

time examining the poverty measures that exist in Canada and we are glad to share our perspectives on that. My colleague Greg deGroot-Maggetti will continue with that part of our presentation.

Greg deGroot-Maggetti, Socio-economic Policy Analyst, Citizens for Public Justice: There are essentially three things that a poverty measure can tell us. First is the number of people living in poverty. Second is how deep in poverty people are living. Third is how long people are spending in poverty.

A fourth useful piece of information is how many people are living near the poverty line as well. That can give us a sense of who is vulnerable to falling into poverty.

There are two basic ways to construct a measure of income poverty and I will put it in slightly different terms than your previous presenter. Those two ways are the consumption basket approach and the relative income approach. They sound similar, but the consumption basket approach starts with the question, what goods or services do people need to have a decent life and to be able to participate in society? Then, the cost of these goods and services are added up to arrive at an income threshold that serves as a poverty line.

The relative income approach starts with the question, how far below the income of ordinary households would a person or family be that is struggling to make ends meet and excluded from full participation in the life of the community?

Most of these relative income measures used in the world are based on some fraction of median income, not average income. Median income is the point where half the population has more income and half has less income. The European Union has decided that 60 per cent of median income will be its poverty line. All European Union countries are supposed to have put into place anti-poverty strategies and strategies to end social exclusion, and 60 per cent of median income is the benchmark measure they use to track their success and reduce their poverty.

UNICEF, in its reports on child poverty in rich nations, uses 50 per cent of median income as its poverty line. This level is the same as the low-income measures produced by Statistics Canada. Low income cut-offs produced by Statistics Canada provide the longest line of historical data available to us on low income. That is one reason the data is so often referred to. LICOs are an interesting mix of consumption basket and relative income measure. The consumption basket the LICO uses has only three goods in it: food, clothing and housing. The low income cut-offs are based on what the average Canadian

particulière en matière de pauvreté rurale. Nous avons toutefois étudié les méthodes de mesure de la pauvreté qui existent au Canada et nous sommes heureux de partager avec vous notre point de vue sur ce sujet. Mon collègue Greg deGroot-Maggetti va vous présenter cette partie de notre exposé.

Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socioéconomiques, Citizens for Public Justice : Une méthode de mesure de la pauvreté peut, pour l'essentiel, nous apprendre trois choses. Premièrement, le nombre des personnes qui vivent dans la pauvreté. Deuxièmement, le degré de pauvreté de ces personnes. Troisièmement, le temps que passent ces personnes dans la pauvreté.

Un quatrième élément utile est de savoir combien de gens vivent près du seuil de la pauvreté. Cela nous donne une idée du nombre des personnes vulnérables qui pourraient tomber dans la pauvreté.

Il existe deux façons fondamentales de mesurer la pauvreté, conçue comme un manque de revenu, et je vais les présenter dans des termes légèrement différents de ceux qu'a utilisés le témoin précédent. Ces deux façons sont la méthode du panier de consommation et la méthode du revenu relatif. Ces deux méthodes ont l'air assez semblables, mais la méthode du panier de consommation est fondée sur la question suivante : quels sont les biens et les services dont les gens ont besoin pour mener une vie décente et participer à la société? Il s'agit ensuite d'additionner le coût de ces biens et services pour en arriver à un seuil de revenu qui sert de seuil de pauvreté.

La méthode du revenu relatif est basée sur la question suivante : quel est l'écart qui sépare le revenu d'un ménage ordinaire de celui d'une personne ou d'une famille qui a du mal à subvenir à ses besoins et ne peut participer pleinement à la vie de la collectivité?

La plupart des méthodes de mesure basées sur le revenu relatif utilisées de par le monde sont fondées sur un pourcentage du revenu médian et non pas du revenu moyen. Le revenu médian représente le point à partir duquel une moitié de la population gagne un revenu supérieur et l'autre moitié, un revenu inférieur. L'Union européenne a décidé de fixer son seuil de pauvreté à 60 p. 100 du revenu médian. Tous les pays de l'Union européenne sont tenus de mettre en place des stratégies de lutte contre la pauvreté et des stratégies visant à mettre fin à l'exclusion sociale, et 60 p. 100 du revenu médian est la mesure de référence qu'ils utilisent pour évaluer leur succès et réduire la pauvreté.

L'UNICEF, dans ses rapports sur la pauvreté des enfants dans les pays riches, utilise un seuil de pauvreté fixé à 50 p. 100 du revenu médian. Ce niveau est identique aux seuils de faible revenu que produit Statistique Canada. Ces seuils de faible revenu nous fournissent les données historiques les plus longues que nous puissions avoir en matière de revenu. C'est une des raisons pour lesquelles on fait si souvent référence à ces données. Les SFR sont un mélange intéressant de méthodes de mesure fondées sur le panier de consommation et sur le revenu relatif. Le panier de consommation utilisé pour le SFR ne comprend que trois

household spends on those three goods rather than on the actual cost to provide a certain amount of food, clothing and shelter in specific communities.

Which of these two measures are most useful for addressing rural poverty? My sense is that a consumption basket measure, such as the market basket measure produced by Human Resources and Social Development Canada, HRSDC, is probably a more useful tool than a measure of relative income. With a consumption basket measure, you can see the impact that transportation costs or housing costs, for example, have on poverty levels in different communities. That information is important if you have a strategy to reduce poverty in different communities.

In rural areas, transportation costs are a much higher budget item than in urban areas and that is borne out in the market basket measures produced by HRSDC. These costs, of course, are magnified when gas prices rise rapidly. In urban areas, housing costs often have a greater influence on the cost of living.

Thus far we have talked about income measures of poverty, but recently more attention has been focused on assets. This measure goes beyond traditional assets, such as financial assets and physical assets, to look also at human assets, such as education, skills and capabilities; social assets, such as relationships, networks and participation in groups; spiritual assets, such as faith life and faith communities; and public or civic assets, such as access to services, and public spaces.

To have an effective strategy to reduce poverty in rural areas as well as urban areas, we need to take into account all these factors that are important in ensuring that people can have sustainable livelihoods and adequate incomes.

Senator Tkachuk: We talk about poverty levels and we talk about income. What income would be poor in a small city such as Saskatoon or Halifax? Do you have numbers or estimates of income?

Mr. deGroot-Maggetti: It depends on which measure of income you use and it depends on the size of the household, but I would refer you to a consumption basket.

Senator Tkachuk: As an example, let us use a young couple or a single person, starting work.

Mr. deGroot-Maggetti: I do not have those numbers off the top of my head but you can find them in the report on the market basket measure. That measure is based on a household of four people, two working-age adults and two children. There is a formula for the figure for a single person.

articles : la nourriture, les vêtements et le logement. Les seuils de faible revenu sont calculés à partir de ce que dépense le ménage canadien moyen sur ces trois articles, et non pas sur le coût réel qu'il faut assumer pour obtenir une certaine quantité de nourriture, de vêtements et de logement dans certaines collectivités.

Laquelle de ces deux méthodes est la plus utile pour lutter contre la pauvreté rurale? J'ai le sentiment que c'est la méthode fondée sur le panier de consommation, et la méthode basée sur le panier de consommation élaborée par Ressources humaines et Développement social Canada, RHDSC, est probablement plus utile dans cette optique que la méthode du revenu relatif. Avec le panier de consommation, on peut voir l'effet qu'ont les coûts de transport ou les coûts de logement, par exemple, sur le niveau de pauvreté dans différentes collectivités. Cette information est importante si la stratégie a pour but de réduire la pauvreté dans différents types de collectivités.

Dans les régions rurales, les frais de transport sont un poste du budget beaucoup plus important que dans les zones urbaines, et c'est ce que confirment les mesures obtenues à partir du panier de consommation établi par RHDSC. Ces frais augmentent énormément, bien sûr, lorsque les prix de l'essence s'envolent. Dans les zones urbaines, le coût du logement a bien souvent une influence plus grande sur le coût de la vie.

Nous avons jusqu'ici parlé des méthodes de mesure de la pauvreté fondées sur le revenu, mais plus récemment, l'intérêt s'est plutôt déplacé vers les biens. Cette méthode va au-delà des biens traditionnels, comme les biens financiers et les biens matériels, pour prendre aussi en compte les biens humains, comme l'éducation, les compétences et les capacités, les biens sociaux, comme les relations, les réseaux et la participation à des groupes, les biens spirituels, comme la vie spirituelle et les communautés confessionnelles et, enfin, les biens publics ou civiques, comme l'accès aux services et les espaces publics.

Si nous voulons adopter une stratégie efficace capable de réduire la pauvreté dans les régions rurales comme dans les régions urbaines, il faut tenir compte de tous ces facteurs qui permettent à la population d'exercer des métiers rémunérateurs et de gagner un revenu adéquat.

Le sénateur Tkachuk : Nous parlons de niveaux de pauvreté et nous parlons de revenu. Quel serait le revenu d'une personne dans une petite ville comme Saskatoon ou Halifax? Avez-vous un chiffre ou une idée de ce revenu?

M. deGroot-Maggetti : Cela dépend de la méthode de mesure utilisée et cela dépend de la taille du ménage, mais je vous invite à utiliser le panier de consommation.

Le sénateur Tkachuk : À titre d'exemple, prenons un jeune couple ou un célibataire, qui commence à travailler.

M. deGroot-Maggetti : Je n'ai pas ces chiffres en tête, mais vous pouvez les trouver dans le rapport qui traite de la méthode du panier de consommation. Cette mesure se fonde sur un ménage de quatre personnes, deux adultes en âge de travailler et deux enfants. Il y a une formule qui permet d'obtenir le chiffre pour une personne seule.

Senator Tkachuk: What would that be with the two children?

Mr. deGroot-Maggetti: As I said, I do not have that number right off the top of my head.

Senator Tkachuk: Can you help me?

Mr. Kits: I do not have it off the top of my head. Those particular measurements are important pieces of information but we do not want to take only a straight mathematical and scientific analysis of it. Poverty measures are important, but there are a whole range of pieces around poverty which you discussed earlier, as well, in terms of exclusion questions, inequality questions and so on. Those pieces include how the measures function together in ensuring that people fit into society; being able to keep the resources that they have, the assets they have, not have to lose them as part of the welfare system, for example; and be able to carry on with their lives as they move forward.

Senator Tkachuk: Give me an estimate of what it might be in medium-sized city or, I do not care what city, let us just take a number and then work from there.

Mr. deGroot-Maggetti: To give you an example, for the low ncome cut-off, which is calculated for various cities, for a city ver 500,000, the income before tax that an individual would need would be something along the lines of $20,000 a year to reach the low income cut-off for a large city. It is a little less or medium-sized city, and it goes down for smaller areas.

Senator Tkachuk: That is $20,000?

Mr. deGroot-Maggetti: Approximately.

Senator Tkachuk: You mentioned good jobs. Sometimes am upset at comedians that I love to watch, such as Jay Leno, vhen they make fun of the Mcjobs or Wal-Mart. To me all vork is good and indolence is bad. To work, whether it is for ree or as a volunteer, is a wonderful thing. We should promote hat. To me, all work is good. We should all be proud of all eople who are working, whether they work at McDonald's, Val-Mart, for a minimum wage or for free as a volunteer because hey do not have anything else to do.

Let us say that someone works for $8 an hour with a 40-hour orkweek at McDonald's or Tim Hortons or Wal-Mart. That $320 a week times 50 weeks, which is $16,000. That is for nly eight hours a day. There is nothing wrong with people orking 10 or 12 hours a day, especially when they are young. hat is not a difficult task.

If they did not want to be poor, they would make $20,000. two of them lived together and shared an apartment, each aking $20,000 at McDonald's, together the income would e $40,000. They would split an apartment and they would uy food together, just like we did at university when four of

Le sénateur Tkachuk : Quel serait ce chiffre avec deux enfants?

M. deGroot-Maggetti : Comme je l'ai dit, je n'ai pas ce chiffre en tête.

Le sénateur Tkachuk : Pouvez-vous me donner une idée?

M. Kits : Je n'ai pas ce chiffre en tête. Ces mesures constituent des éléments d'information importants, mais je ne crois pas qu'il faille procéder à une analyse purement mathématique ou scientifique du phénomène. Les mesures de la pauvreté sont importantes, mais la pauvreté comporte toutes sortes d'aspects, dont vous avez parlé plus tôt, notamment les questions qui touchent l'exclusion, les inégalités et le reste. Parmi ces éléments, il y a la façon dont ces mesures permettent de s'assurer que ces personnes s'intègrent à la société, conservent les ressources et les biens qu'elles ont et ne soient pas obligées d'y renoncer parce qu'elles ont recours au régime d'aide sociale, par exemple, pour qu'elles puissent poursuivre leur vie et progresser.

Le sénateur Tkachuk : Donnez-moi un chiffre approximatif de ce que cela pourrait être dans une ville de taille moyenne ou pour n'importe quelle ville. Donnez-moi un chiffre et nous verrons après.

M. deGroot-Maggetti : Pour vous donner un exemple, le seuil de faible revenu, qui est calculé pour diverses villes, pour une ville de plus de 500 000 habitants, le revenu avant impôts qu'un individu devrait gagner se situerait autour de 20 000 $ par an, qui représente le seuil de faible revenu pour une grande ville. Ce montant est légèrement inférieur pour une ville de taille moyenne et il diminue pour les petites villes.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez dit 20 000 $?

M. deGroot-Maggetti : Environ.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé d'emplois de qualité. Je m'énerve parfois quand des comédiens que j'aime bien regarder, comme Jay Leno, se moquent des gens qui travaillent chez McDonald's ou chez Wal-Mart. Pour moi, le travail est toujours une bonne chose et l'oisiveté une mauvaise chose. Travailler, que ce soit gratuitement ou comme bénévole, est une chose merveilleuse. Nous devrions encourager les gens à travailler. Pour moi, travailler est toujours une bonne chose. Nous devrions tous être fiers de tous les gens qui travaillent, qu'ils travaillent chez McDonald's ou chez Wal-Mart au salaire minimum, ou gratuitement comme bénévole parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire.

Prenons le cas de quelqu'un qui travaille à 8 $ l'heure, qui fait une semaine de 40 heures chez McDonald's, Tim Hortons ou Wal-Mart. Cela représente 320 $ par semaine multiplié par 50 semaines, ce qui donne 16 000 $. Ce revenu correspond à seulement 8 heures de travail par jour. Il n'y a rien de mal à ce que les gens travaillent 10 ou 12 heures par jour, en particulier lorsqu'ils sont jeunes. Ce n'est pas trop demander.

S'ils ne voulaient pas être pauvres, il faudrait qu'ils gagnent 20 000 $. Si deux de ces personnes vivaient ensemble, partageaient un appartement et gagnaient chacune 20 000 $ en travaillant chez McDonald's, leur revenu combiné serait de 40 000 $. Elles pourraient partager le prix de l'appartement,

us lived in one house. We all pooled our resources and we lived really well. We had food, but we lived below the poverty line as far as income was concerned. That is not a difficult thing to do in this country.

Mr. deGroot-Maggetti: Let me give an example that relates to the question of child and family poverty. The mother, who is married and has three children, is someone I know, a friend of mine. They are hard-working recent immigrants to Canada.

Senator Tkachuk: I am sure they are.

Mr. deGroot-Maggetti: She works full-time cleaning at a community college on the night shift, and she is paid $9.50 an hour. They live in a basement apartment. It is not a healthy situation. She cannot earn enough working full-time to move herself above that poverty line.

If her husband finds a job that pays him $9.50 per hour, the two together will not earn enough to raise their family. One dilemma, where social policy comes into effect, relates to the community colleges and universities because they have had to pinch pennies to make ends meet. What used to be union jobs for employees of colleges are now contracted out to a service organization. Therefore, she is guaranteed to receive $9.50 per hour, and after six months working on the job, she will get $9.50 an hour. She can work hard, but she will not earn enough to rise above the poverty line.

This kind of dilemma was reported in Campaign 2000 and the National Council of Welfare by about one third of families with children. They have at least one adult in the family working on a full-time/full-year basis but still do not earn enough to raise them above the low income cut-off, LICO. There is still the dilemma in our country that people can work hard but not earn enough to rise above poverty.

Senator Tkachuk: I am trying to be specific because we want to address this problem. Immigrants coming to Canada come from a situation that offers them no hope, and so they come here where there is hope. They might start a low-income job, attend university, try to learn a trade or perhaps do all those things. I have a lot of confidence in immigrants. Immigrants, it seems to me, are not the problem on the welfare roles. They are the ones who work extremely hard and try to find a way to get ahead. Many end up owning a restaurant, a convenience store or perhaps a cleaning company. A woman might start out cleaning someone else's home and then expand to start her own little business. Soon, she will do better than the average Canadian.

I am saying that there are avenues of opportunity to rise out of poverty. Poverty, the way it is described here, is an $8-per-hour job for one person. However, if they work a few extra hours,

acheter la nourriture ensemble, comme nous le faisions à l'université où nous étions quatre à habiter dans une maison. Nous mettions toutes nos ressources en commun et nous vivions très bien. Nous avions de quoi manger et pour ce qui est du revenu, nous vivions en-dessous du seuil de la pauvreté. Ce n'est pas très difficile à faire au Canada.

M. deGroot-Maggetti : Permettez-moi de vous donner un exemple qui touche à la question de la pauvreté des enfants et des familles. La mère est mariée et a trois enfants, et c'est quelqu'un que je connais, une de mes amies. Ce sont des immigrants récemment arrivés au Canada qui travaillent dur.

Le sénateur Tkachuk : J'en suis sûr.

M. deGroot-Maggetti : Elle travaille à plein temps dans une équipe de nettoyage dans un collège communautaire, sur le poste de nuit, et elle touche 9,50 $ l'heure. Ils habitent dans un sous-sol. Ce n'est pas un logement très salubre. Elle ne gagne pas suffisamment en travaillant à plein temps pour dépasser le seuil de la pauvreté.

Si son mari trouve un emploi qui lui donne 9,50 $ l'heure, à eux deux, ils n'auront pas un revenu suffisant pour élever leur famille. Il y a un dilemme qui vient du fait que les collèges communautaires et les universités doivent faire des économies pour boucler leurs budgets, et cela vient de nos politiques sociales. Le travail qui était effectué auparavant par des employés syndiqués des collèges est maintenant donné à contrat à des organismes de services. C'est pourquoi cette femme va continuer à gagner 9,50 $ l'heure, et après six mois d'ancienneté, elle gagnera toujours 9,50 $ l'heure. Elle peut travailler beaucoup mais elle ne gagnera pas suffisamment pour dépasser le seuil de la pauvreté.

Campagne 2000 et le Conseil national du bien-être social ont rapporté qu'environ un tiers des familles avec enfants se trouvaient dans ce dilemme. Ces familles ont au moins un adulte qui travaille à temps plein toute l'année mais qui ne gagne pas suffisamment pour que le revenu de la famille dépasse le seuil de faible revenu, le SFR. Ce dilemme existe toujours dans notre pays; il y a des gens qui travaillent beaucoup mais qui ne gagnent pas suffisamment pour sortir de la pauvreté.

Le sénateur Tkachuk : J'essaie d'être précis parce que nous voulons étudier ce problème. Les immigrants qui viennent au Canada viennent d'un pays qui ne leur offrait aucun espoir; c'est pourquoi ils viennent ici, parce qu'il y a de l'espoir. Ils vont peut-être se trouver au départ un travail peu rémunéré, fréquenter l'université, essayer d'apprendre un métier ou peut-être faire toutes ces choses. Les immigrants ne m'inquiètent pas beaucoup. Il me semble que ce ne sont pas les immigrants qui constituent un problème pour les services d'aide sociale. Ce sont eux qui travaillent beaucoup et qui essaient de s'en sortir. Bien souvent, ils finissent par être propriétaire d'un restaurant, d'un dépanneur ou peut-être d'une entreprise de nettoyage. La femme qui commence par nettoyer les logements des autres arrive parfois à démarrer sa petite entreprise. Très vite, elle s'en sortira mieux que le Canadien moyen.

Je dis qu'il existe des façons de sortir de la pauvreté. La pauvreté, comme vous la décrivez ici, est un travail à 8 $ l'heure pour une personne. Cependant, si ces personnes travaillent

together they could raise themselves above the poverty line. There is nothing wrong with that, especially for a person who is 20 to 23 years old.

When you cannot tell me numbers, that is a real problem.

Mr. deGroot-Maggetti: The numbers are readily available. Another thing that poverty measures can tell us is where the poverty is concentrated. For example, in the city of Toronto, the United Way has been able to do interesting research in mapping where poverty is located. The poverty rate among new immigrants in cities such as Toronto is disproportionately high. For families with children, the poverty rates have gone up dramatically among new immigrant families. The families tend to be concentrated in different areas of the city. Another creative use for poverty measures in terms of addressing poverty and change in the city of Vancouver is the Human Early Learning Partnership project. This project has provided research to map both where the concentrations of poverty occur, in particular child poverty, and what kind of civic resources are available, such as parks, schools and community centres. Some of that research has shown that the areas where the families living in poverty with the fewest personal resources are located tend also to be the areas where there are no parks and no community services, et cetera.

I do not have all the data with me but the data we can obtain from poverty measures from experts at Statistics Canada and Human Resources and Social Development Canada could be put to effective use in developing both national and community-level strategies. The data could be used to identify the kinds of things we can do to improve the circumstances for people living in poverty and for communities that are particularly hard hit by poverty. That is our particular suggestion for this issue, and I apologize that I do not have all the numbers with me.

Senator Mercer: The problem continues to grow, we continue to search for answers, and we do not find them. I will go back to a comment made by Senator Mahovlich at the previous session. In many communities, people do not know that they are poor. They do not know they are poor until they compare themselves to someone else and everyone in the same pot. The purpose of this study is to examine and report on rural poverty. I might not be the one to make the following assumption because I am an urban dweller and have been most of my life, except for the past couple of years. However, poor people in cities and poor people in rural areas in Canada are different for different reasons. Overall, the cost of living is higher in the city; that is the downside. In rural areas the cost of living is lower but the amenities are fewer. In rural areas, parks are in the backyards. Recreation areas are probably closer to home because they are usually part of the home. In the city, they need to travel to find

quelques heures supplémentaires, elles pourraient ensemble gagner un revenu supérieur au seuil de la pauvreté. Il n'y a pas de mal à le faire, en particulier pour les gens qui ont de 20 à 23 ans.

Il me paraît grave que vous ne puissiez me fournir ces chiffres.

M. deGroot-Maggetti : Ces chiffres sont faciles à obtenir. Les méthodes de mesure de la pauvreté peuvent aussi dire quels sont les secteurs où se concentre la pauvreté. Par exemple, dans la ville de Toronto, Centraide a fait une recherche intéressante pour localiser les foyers de pauvreté. Les taux de pauvreté chez les nouveaux immigrants dans des villes comme Toronto sont tout à fait disproportionnés. Pour les familles avec enfants, les taux de pauvreté ont augmenté de façon dramatique chez les nouveaux immigrants. Ces familles tendent à se concentrer dans certains secteurs de la ville. Il existe une autre façon d'utiliser de façon créative les méthodes de mesure de la pauvreté, lorsqu'il s'agit de lutter contre la pauvreté et de changer les choses, c'est le projet Human Early Learning Partnership de la Ville de Vancouver. Ce projet a permis d'effectuer une étude qui a consisté à établir une carte montrant à la fois les secteurs où se concentre la pauvreté, en particulier la pauvreté des enfants, et le genre de ressources publiques offertes, comme les parcs, les écoles et les centres communautaires. Cette recherche a montré que les secteurs où vivaient les familles les plus pauvres et disposant des ressources personnelles les plus réduites avaient tendance à vivre dans des zones où il n'y avait pas de parc, ni de services communautaires, et cetera.

Je n'ai pas toutes ces données avec moi mais les données relatives à la pauvreté que nous pouvons nous procurer auprès des experts de Statistique Canada et de Ressources humaines et Développement social Canada pourraient être utilisées efficacement pour élaborer à la fois des stratégies nationales et des stratégies communautaires. Ces données pourraient servir à préciser le genre d'actions que nous pouvons prendre pour améliorer la situation des personnes qui vivent dans la pauvreté et celles des collectivités qui sont particulièrement durement touchées par la pauvreté. C'est la suggestion que nous pouvons faire à ce sujet, et je vous demande de m'excuser de ne pas avoir tous ces chiffres avec moi.

Le sénateur Mercer : Le problème continue à s'aggraver, nous cherchons toujours des réponses et nous ne les trouvons pas. Je vais revenir à un commentaire qu'a fait le sénateur Mahovlich au cours de la séance précédente. Dans de nombreuses collectivités, les gens ne savent pas qu'ils sont pauvres. Ils ne savent pas qu'ils sont pauvres jusqu'à ce qu'ils se comparent avec quelqu'un d'autre, et ils se retrouvent alors tous dans la même situation. Notre étude a pour but d'examiner et de faire rapport sur la pauvreté rurale. Je ne devrais peut-être pas faire l'affirmation suivante parce que je vis dans une ville et que j'y ai pratiquement toujours vécu, à l'exception de ces dernières années. Cependant, je dirais que les pauvres qui vivent dans les villes et les pauvres qui vivent dans les régions rurales du Canada sont différents pour des raisons différentes. Dans l'ensemble, le coût de la vie est plus élevé dans une ville; c'est le côté négatif. Dans les régions rurales, le coût de la vie est moindre mais il y a moins d'équipement. Dans

recreation and it is not always conveniently located in the middle of social housing projects. There are great examples of that in this country.

I would like you to affirm my thesis that for a person who is poor in rural Canada and a person who is poor in urban Canada, measuring their income level is not the real measure that we need to talk about. Rather, we need to talk about the measurement of the total cost of living in their respective rural or urban setting.

Mr. deGroot-Maggetti: I am not entirely sure how to answer that but I do know that in Newfoundland and Labrador, for example, where the provincial government has an official poverty-reduction strategy, they are working with Human Resources and Social Development Canada to tailor the market basket measure of poverty to develop a better picture of the cost of living in rural communities in Newfoundland and Labrador. The Government of Newfoundland and Labrador found that the measure produced by HRSDC did not suit their purposes as well as they would have liked. The benefit of that kind of measure and the benefit of a government having an official plan to reduce poverty combine to create a tool that they can utilize well. Also, it is a nice example of two levels of government collaborating to gain a better sense of what it costs to live in a specific community where the government is trying to make a difference.

Mr. Kits: That is effectively what the market basket measure of poverty can do. It is a matter of tailoring the market basket to a particular circumstance. You are suggesting, for example, what the market basket measure has done and that is to look at the difference between rural communities and urban centres in terms of the various costs for such things as transportation and housing, as well as other costs related to services. Then, that information is used to help determine what it will take in rural communities to ensure that people are not living below the poverty line.

Senator Mercer: You both work in a faith-based environment, which is commendable. My background is in the not-for-profit and volunteer sectors. I want to ask not only about faith-based activities and activities in social activism but also about all not-for-profit organizations and charities. Do you see the role of not-for-profits and charities expanding to reduce poverty?

Mr. Kits: I do not think it can expand at this time. My sense is that charities on the ground, whether faith-based or not, that deal with poor people in communities are stretched incredibly in terms of what they are able to do.

les zones rurales, les parcs se trouvent dans les cours. Les espaces de loisirs sont souvent proches de la maison parce qu'ils sont habituellement situés sur le terrain de la maison. Dans une ville, il faut se déplacer pour exercer des activités de loisirs et les centres de loisirs ne sont pas toujours situés au milieu des projets de logement social. Il y a des exemples qui illustrent très bien cette situation dans ce pays.

J'aimerais que vous confirmiez ma thèse selon laquelle pour une personne qui est pauvre dans une région rurale et celle qui est pauvre dans une région urbaine, l'important n'est pas vraiment de mesurer leur niveau de revenu. Il faut plutôt mesurer le coût total des besoins essentiels dans leur environnement rural ou urbain respectif.

M. deGroot-Maggetti : Je ne sais pas très bien comment vous répondre, mais je sais qu'à Terre-Neuve-et-Labrador, par exemple, une province dont le gouvernement a adopté une stratégie officielle de lutte contre la pauvreté, le gouvernement travaille avec Ressources humaines et Développement social Canada pour adapter la méthode fondée sur le panier de consommation de façon à donner une image plus précise du coût de la vie dans les collectivités rurales de Terre-Neuve-et-Labrador. Le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador a jugé que les mesures effectuées par RHDSC ne convenaient pas à leurs objectifs autant qu'il l'aurait souhaité. Le fait de disposer de ce genre de mesure et d'avoir un gouvernement qui a adopté un plan officiel de lutte contre la pauvreté a favorisé la création d'un outil bien adapté. C'est également un bel exemple de collaboration entre deux niveaux de gouvernement pour mieux comprendre ce qu'il en coûte de vivre dans une collectivité particulière où le gouvernement essaie de faire quelque chose.

M. Kits : C'est exactement ce que peut faire la méthode de mesure de la pauvreté fondée sur le panier de consommation. Il s'agit d'adapter le panier de consommation à une situation spéciale. Vous mentionnez, par exemple, que c'est ce qu'a permis la méthode du panier de consommation, à savoir examiner les différences entre les collectivités rurales et les centres urbains pour ce qui est du coût de diverses choses comme le transport et le logement, ainsi que les autres coûts reliés aux services. Cette information est ensuite utilisée pour établir le revenu qu'il faut avoir pour vivre dans une collectivité rurale, de façon à éviter que des personnes vivent au-dessous du seuil de la pauvreté.

Le sénateur Mercer : Vous travaillez tous les deux dans un organisme confessionnel, ce qui est louable. J'ai de mon côté travaillé dans le secteur bénévole et à but non lucratif. Je vais vous poser une question qui ne concerne pas uniquement les activités confessionnelles et autres dans le domaine de l'activisme social mais aussi les organismes de charité à but non lucratif. Pensez-vous que les organismes de charité à but non lucratif devraient jouer un rôle plus important dans la lutte contre la pauvreté?

M. Kits : Je ne pense pas que ce rôle puisse être élargi pour le moment. Je crois que les organismes de charité, qu'ils soient confessionnels ou non, qui s'occupent des pauvres dans les collectivités font déjà tout ce qu'ils peuvent faire.

In part, that is because they made a commitment to be as close as possible to people, and to be as participatory as possible in people's lives to help work through the issues of poverty. They are not simply handing out a cheque; they are trying to create counselling, they are working with the food banks and so on. My sense is that they are struggling with that.

I have been at two conferences in the last several months of faith-based communities that want to address public policy issues. Coming out of their experience of working on the ground, they are saying we cannot do all of this. Something has to change in the way that poverty is dealt with in Canada — both in the broader economy in terms of available jobs, liveable incomes and those sorts of things, and the policies that are related in terms of minimum wages and other kinds of things — because somehow people are not able to make it.

I think it gets at the question that arose in the previous session a little bit, around the difference today compared to the past. I think our economy, lifestyle and way of living is such that community is not as strong. In the past, we would look to our neighbour for help if our tractor broke down: we would go over there for help and so on. More and more, as we become, in some sense, competitors in the global economy, there is a breakdown of that kind of thing. It is not as present any more.

These organizations are trying to create communities in some respects as much as they can. Food banks are rising in rural communities as well, trying to replace that loss of community in some ways, but the question is whether it is enough. I would argue, yes, that needs to be there because then you have the personal hands-on commitment. However, in addition, you need to deal with the structural questions of the availability of jobs, the challenges of the global economy for farming communities and so on, as well as what kinds of policies can be enacted in terms of welfare policy, minimum wages and other kinds of things that could address it.

Senator Mercer: Thus, there is a need for a national poverty reduction strategy.

I have one final question with respect to the role of non-profits in the community. I agree with your assessment that they do as much as they can with what they have. One of the things, though, that we need to recognize is that almost everyone who does this work is not in it for self gratification. They are in it because it is the right thing to do — it is the thing we do for each other.

It seems to me, however, that we, as a society, need to recognize that and to somehow champion that. We need to say somehow to those groups of people who volunteer, who serve at the food banks, who ladle out the soup at the soup kitchen, that what they do is important, it is valued by their fellow citizens and they need to be recognized for that in some way.

Cela vient en partie du fait qu'ils se sont engagés à se rapprocher le plus possible des gens qu'ils prennent en charge, de participer le plus possible à la vie de ces gens pour les aider à sortir de la pauvreté. Ils ne se contentent pas de donner de l'argent; ils essaient d'offrir des services de counseling, ils essaient de mettre sur pied des banques alimentaires et des choses de ce genre. J'ai l'impression que ces organismes ont déjà beaucoup de mal à faire tout cela.

J'ai assisté au cours des derniers mois à deux conférences regroupant des collectivités confessionnelles qui veulent s'occuper de questions de politiques publiques. Elles affirment, en se basant sur leur expérience sur le terrain, qu'elles ne peuvent pas faire tout ceci. Il faut changer la façon dont nous luttons contre la pauvreté au Canada — à la fois sur le plan plus vaste de l'économie, c'est-à-dire le nombre des emplois, le revenu de base et ce genre de choses, et sur celui des politiques connexes qui portent sur le salaire minimum et ce genre de choses —, parce que les gens n'arrivent vraiment pas à s'en sortir.

Je crois que cela revient un peu à la question qui a été soulevée précédemment, et qui portait sur la différence qui existe entre hier et aujourd'hui. Notre économie, notre style de vie et notre façon de vivre ont pour effet d'affaiblir le sentiment communautaire. Auparavant, on s'adressait à son voisin si le tracteur tombait en panne : on pouvait lui demander de l'aide. Mais de plus en plus, nous sommes devenus, dans un certain sens, des concurrents dans une économie mondiale et ce genre de choses ne se fait plus. Ce n'est plus aussi courant maintenant.

Ces organisations essaient de renforcer autant qu'elles le peuvent les liens communautaires. On crée aussi des banques alimentaires dans les collectivités rurales, pour essayer de remplacer la perte de ce sens de la communauté, mais on peut se demander si cela est suffisant. Je dirais que oui. Ce genre d'action est nécessaire parce qu'elle reflète un engagement personnel et concret. Cependant, il faut également aborder les questions structurelles, notamment celles qui touchent l'emploi, les défis que pose l'économie mondiale pour les collectivités agricoles, ainsi que les autres genres de politiques que l'on peut adopter en matière d'aide sociale, de salaire minimum et des autres aspects qui ont une incidence sur la pauvreté.

Le sénateur Mercer : Il faut donc élaborer une stratégie nationale de lutte contre la pauvreté.

J'ai une dernière question au sujet du rôle que jouent les organismes à but non lucratif dans la collectivité. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites qu'ils font tout ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont. Il faudrait toutefois reconnaître que l'immense majorité des personnes qui travaillent dans ce domaine ne le font pas pour en retirer un avantage personnel. Elles le font parce que c'est la chose à faire — c'est une façon d'aider les autres.

Il me semble que la société devrait récompenser ces personnes et le faire publiquement. Il faut trouver le moyen de dire à toutes ces personnes qui se portent volontaires, qui travaillent dans les banques alimentaires, dans les soupes populaires, que leur travail est important, que leurs concitoyens le reconnaissent et qu'il faut le leur montrer d'une façon ou d'une autre.

I do not know what that way is and I have been involved a long time in the non-profit world. A donor told me once when I gave him a recognition award that he did not need to be recognized. My comment was, yes, you do; I just have not found the right thing to recognize you with yet. What I have given you is not the proper recognition.

Do you see that need still there? Is there a need for us to say, collectively, thank you to people who work in the not-for-profit community, delivering services to the poor, helping the poor and giving them a hand up, not a handout?

Mr. deGroot-Maggetti: People can do a whole variety of voluntary community activities. Let me tell you a story about a mom whose son was in the same class as my son. We would meet together at school in the morning at the playground. We happened to have the same doctor. We would meet at the doctor's office. In fact, we had the same dentist and would meet at the dentist's office too.

Then one day I drove a neighbour to the food bank to get food, and there was this mother there. It took a long time to get her attention, and the first thing she said to me was, "I hate having to come here." I thought to myself, hang on a second; both our children have a right to an education and neither of us feel ashamed about having to go to school and meeting each other at the school. For both of us, our children have the right to health care; we do not feel ashamed when we meet each other at the doctor's office. Why should we find ourselves in a situation where one of us feels ashamed because they need food for their children?

The dilemma is, where do we want to put our voluntary energy? So many churches are opening their doors right now, this winter, for people to sleep on mats in conditions that the UN High Commissioner for Refugees says violates their basic human rights.

People that go to food banks end up being put in difficult circumstances. I remember hearing a story of a woman who went to a food bank — and they are all running short on food so they have to ration it out. This woman came in and a volunteer, probably stressed out, lit into her saying, you cannot come back so many times. In this instance, she mistook her for someone else.

That kind of volunteering is necessary and, yes, we should recognize people for it. However, I would much rather see the kind of volunteering where parents volunteer in the classrooms and people volunteer with community arts and sports programs — things like that that actually enrich and build some of these assets for children.

We should provide some of those basic things that are a human right. Canada signed on to the human rights covenant on economic, social and cultural rights. We need to find ways to insure people can have those rights met that fully meet their

Je ne sais pas quelle serait cette façon et pourtant, je travaille depuis longtemps dans le secteur des organismes à but non lucratif. Un donateur à qui je remettais une récompense m'a déclaré que ce geste n'était pas nécessaire. Je lui ai répondu que oui, il l'était; je n'avais simplement pas encore trouvé la bonne façon de récompenser cette personne. Ce que je venais de lui remettre n'était pas une récompense appropriée.

Pensez-vous que ce besoin est toujours là? Est-il nécessaire que nous remerciions collectivement les personnes qui travaillent pour un organisme à but non lucratif, qui offrent des services aux pauvres, qui les aident et leur donnent un coup de main et non pas l'aumône?

M. deGroot-Maggetti : Les gens s'occupent de toutes sortes d'activités bénévoles dans la collectivité. Je vais vous raconter l'histoire d'une mère dont le fils se trouvait dans la même classe que le mien. Nous nous rencontrions à l'école le matin dans la cour de récréation. Il se trouve que nous allions chez le même médecin. Nous nous voyions dans le bureau du médecin. En fait, nous avions également le même dentiste et nous nous voyions également chez lui.

Un jour, j'ai conduit un voisin à une banque alimentaire et j'y ai rencontré cette mère. J'ai eu du mal à attirer son attention, et la première chose qu'elle m'a dite a été : « Je n'aime vraiment pas être obligée de venir ici ». Je me suis dit un moment; nos deux enfants ont le droit de s'instruire et nous n'avons pas honte de nous rencontrer à l'école. Nos deux enfants ont droit d'obtenir des soins de santé; nous n'avons pas honte de nous rencontrer chez le médecin. Pourquoi devrions-nous nous trouver dans une situation où l'un des deux se sent honteux parce qu'il a besoin de nourriture pour ses enfants?

Le dilemme est le suivant : dans quelle direction doit-on orienter l'action des bénévoles? Il y a tant d'églises qui ouvrent leurs portes à l'heure actuelle, cet hiver, pour que les gens aient un endroit pour dormir mais dans des conditions qui, d'après le Haut-commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, violent leurs droits humains fondamentaux.

Les gens qui fréquentent les banques alimentaires se retrouvent parfois dans une situation difficile. Je me souviens de l'histoire d'une femme qui utilisait les services d'une banque alimentaire — et toutes ces banques manquent de nourriture et elles sont obligées de rationner les clients. Cette femme est entrée dans cette banque alimentaire et une bénévole, sans doute fatiguée, lui a dit qu'elle ne pouvait pas revenir aussi souvent. Dans ce cas-ci, la bénévole l'avait prise pour quelqu'un d'autre.

Ce genre de travail bénévole est nécessaire et oui, il faudrait récompenser les gens qui le font. Cependant, je préférerais beaucoup que les parents se portent volontaires pour aider les élèves en classe et pour les programmes sportifs et artistiques communautaires — ce sont des activités qui peuvent enrichir la vie de ces enfants et leur faire acquérir des compétences nouvelles.

Nous devrions fournir les choses essentielles que chaque être humain a le droit d'avoir. Le Canada est signataire du Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels. Il faut trouver les moyens de veiller à ce que ces droits soient

right to dignity and do not rely only on voluntary activity, because voluntary activity is voluntary and if people do not volunteer, someone goes hungry.

Senator Mercer: This is my last comment. In some instances, providing those other services — coaching, helping in schools — is a nice thing to do, but it does not solve the problem. If the kids in the classroom do not have enough food in their stomach, or if there is violence at home — if mother or father is addicted to drugs or alcohol or there is no love in the family — as someone who has coached young people from the poorest part of town in a big city, I know that when they come to play baseball for me, it does not matter how much talent they have if they have not had a good meal. All the good work that I and other people put out and all the good things we give them to excel in sports will not work if they are not well fed and they do not feel appreciated beyond the seven innings of baseball they play.

Mr. Kits: I suggest that the other ways that we talk about how we address each other, what we owe for each other and how we care for each other are also through our economy and through our government. Perhaps one of the best ways that you, as representatives of government, can thank those who do this kind of activity is to find the more structural, big-picture ways to address poverty issues, so that those other kinds of things can begin.

There are multiple ways of ensuring that people are not poor. One of them is people who are able to volunteer their time and care for people in a personal way but the other is the larger picture of what is happening in the economy that perhaps government can find ways of alleviating in different kinds of programs — perhaps a guaranteed annual income for different folks and that sort of thing. What are some of the bigger policy things that can happen? How can we perhaps challenge, encourage and persuade business that it also is, in part, a representation of how we care for each other. Decisions that are made in business about jobs, availability of jobs and the kinds of things that are given in terms of recognition through pay and other things are ways of representing our care for each other.

Senator Segal: I want your advice on what I think is a philosophical complexity that we have on this issue.

I am one of those who believe that there are many things governments do well; nuanced social policy that is sensitive, person by person, is not one of them. The very structure of government, the ability to be sensitive as to why things in this house are different from things in that house is diminished for a host of reasons, not to mention privacy and other rules that now apply in the system.

pleinement respectés, tout en préservant la dignité des personnes qui les exercent et ne pas s'en remettre uniquement aux bénévoles, parce que les bénévoles sont des bénévoles et s'ils n'y a pas de bénévoles, les gens auront faim.

Le sénateur Mercer : Voici mon dernier commentaire. Dans certains cas, c'est une bonne chose d'offrir ces services — entraîner les jeunes, aider les élèves — mais cela ne règle pas le problème. Si les élèves n'ont pas suffisamment mangé ou s'il y a de la violence chez eux — si le père ou la mère est toxicomane ou alcoolique ou s'il n'y a pas d'amour dans la famille — j'ai entraîné des jeunes qui venaient du quartier le plus pauvre d'une grande ville et je sais que lorsqu'ils venaient jouer au baseball pour moi, il importait peu qu'ils aient beaucoup de talent s'ils n'avaient pas suffisamment mangé. L'excellent travail que d'autres et moi faisons et toutes les choses que nous leur donnons pour qu'ils soient bons dans une activité sportive ne donneront rien s'ils ne sont pas nourris correctement et ne se sentent pas appréciés une fois qu'ils ont joué leurs sept manches de baseball.

M. Kits : Je dirais que les autres façons dont nous parlons qui concernent la façon de traiter les autres, de s'entraider, passent également par l'économie et par notre gouvernement. Peut-être qu'une des meilleures façons dont vous, en tant que représentants du gouvernement, pourriez remercier ceux qui exercent ce genre d'activités serait de trouver une façon plus générale, plus globale de s'attaquer aux questions liées à la pauvreté, pour que ces autres choses puissent commencer.

Il y a toutes sortes de façons de lutter contre la pauvreté. Il y a des gens qui peuvent offrir leur temps et s'occuper de gens sur un plan personnel, mais il y a aussi le niveau plus général de ce qui se passe dans notre économie; le gouvernement peut réduire la pauvreté en adoptant différentes sortes de programmes — peut-être un revenu annuel garanti pour certaines catégories de personnes et ce genre de choses. Quels sont les grands changements d'orientation qui pourraient se produire? Nous pourrions peut-être essayer d'inciter et de persuader les entreprises de reconnaître qu'elles représentent un modèle, en partie du moins, de la façon dont nous nous occupons des autres. Les décisions que prennent les entreprises au sujet des emplois, l'accès aux emplois et de la reconnaissance du travail effectué qui se traduit par de l'argent ou d'autres avantages sont des façons de montrer que l'on s'occupe des autres.

Le sénateur Segal : J'aimerais avoir votre avis sur ce qui me paraît être une question philosophique que pose notre sujet d'étude.

Je suis un de ceux qui pensent qu'il y a beaucoup de choses que les gouvernements font bien; une politique sociale modulée, sensible aux besoins de chaque individu n'est pas une de ces choses. À cause de sa structure, le gouvernement ne peut pas être sensible aux raisons qui expliquent que dans cette maison les choses sont différentes de celles qu'il y a dans cette autre maison, il y a toutes sortes de raisons pour cela, même sans mentionner les règles en matière de protection des renseignements personnels, notamment, qui s'appliquent maintenant à notre système.

What government tends to do effectively is provide for public education, for example. What government has done effectively for seniors, as our previous guest indicated, was basically eradicate large pockets of poverty among seniors by having a guaranteed annual income supplement, which we have had federally and provincially for decades now.

A simple test is point of access. Fill in your tax form. If your income is beneath a certain level and it is deemed to be the appropriate number, it is topped up. We are easily able to provide students who do not earn $30,000 a year a GST refundable tax credit, which goes into their account whether they pay any tax or not, providing they file.

Those things tend to be the limits of what we can do. For the rest we depend upon organizations like your own: community-based organizations, church groups and faith-based organizations, who are all about trying to show that sensitivity and do not have the myriad of rules and constraints. They may not have all the money they need, but they do not have that myriad of rules and constraints where they get caught up, for example, in a problem between fairness and sensitivity. Fairness implies you treat everyone the same; sensitivity implies that different people have different problems and we want to be responsive to that. It is hard to expect government to skate through that without having someone upset about the process.

That is one part of our philosophical problem in terms of trying to craft advice on the rural poverty issue.

The other is the question of motivation. We do not make a judgment about why seniors, who fall beneath a certain income level, have fallen beneath that level; we only send them the money. We say they are seniors, they are Canadians or permanent residents, they do not have enough to live on and then we send them the cash. We do not bring them into a detailed discussion of, was it because their husbands did not save enough money for the last 30 years, did they spend too much on cars or were they living in a house that was too big? We do not go there. We say, if you do not have enough we are there to help. That is our common human commitment between Canadians.

The references that you made, with respect to the Old Testament, are really about sharing the pie. If we think of the notion of jubilee, the notion of a debt holiday, the notion of tithing and always bringing the stranger into your midst and sharing what you have, it is about sharing the pie. Yet we know that part of the grinding economic reality is, if we do not grow the pie as well, we will not have sufficient to meet all the obligations we now have.

Les gouvernements sont capables d'agir de façon efficace lorsqu'ils s'occupent d'éducation publique, par exemple. Le gouvernement a agi de façon efficace à l'égard des personnes âgées, comme notre témoin précédent l'a mentionné, en supprimant les grandes zones de pauvreté qui existaient chez les personnes âgées en introduisant le Supplément de revenu annuel garanti, qui existe depuis plusieurs dizaines d'années maintenant, tant sur le plan fédéral que provincial.

Un simple test peut donner droit à certaines choses. Remplissez votre déclaration d'impôt. Si votre revenu est inférieur à un certain montant et qu'il est réputé être le montant approprié, il est alors complété. Il est facile d'accorder aux étudiants qui ne gagnent pas 30 000 $ par an un crédit de TPS remboursable, qui est versé dans leur compte, qu'ils paient ou non de l'impôt, pourvu qu'ils remplissent une déclaration.

Nous ne pouvons pas faire beaucoup plus que cela. Pour le reste, nous dépendons d'organisations comme les vôtres : des organismes communautaires, des organismes confessionnels ou associés à une église, qui essaient tous d'être sensibles à la situation des autres et qui n'ont pas à respecter toute une série de règles et de contraintes. Ces organismes n'ont pas toujours l'argent dont ils auraient besoin, mais ils n'ont pas toutes ces règles et ces contraintes qui limiteraient leur action, par exemple, en cas de choix à faire entre l'équité et la sensibilité. Si l'on veut être équitable, il faut traiter tous les gens de la même façon; si l'on veut être sensible, il faut tenir compte du fait que les gens n'ont pas tous les mêmes problèmes. Il est difficile de demander au gouvernement d'agir en tenant compte de ces différents aspects sans que quelqu'un se sente lésé.

C'est là un aspect de notre problème philosophique pour ce qui est d'élaborer des conseils sur la question de la pauvreté rurale.

L'autre aspect est la motivation. Nous ne portons pas de jugement sur les raisons pour lesquelles les personnes âgées se retrouvent dans une situation où leur revenu est inférieur à un certain niveau; nous nous contentons de leur envoyer de l'argent. Ce sont des personnes âgées, ce sont des Canadiens ou des résidents permanents qui n'ont pas suffisamment pour vivre et nous leur envoyons de l'argent. Nous ne leur posons pas toute une série de questions pour savoir si c'est parce que leur mari n'a pas épargné suffisamment d'argent ces 30 dernières années, si c'est parce qu'ils ont trop dépensé en voitures ou parce qu'ils ont vécu dans une maison qui était trop grande. Nous n'entrons pas dans ces considérations. Nous leur disons : si vous n'avez pas suffisamment d'argent, nous allons vous aider. C'est l'engagement mutuel qu'ont pris tous les Canadiens.

Les références que vous avez faites à l'Ancien Testament visent essentiellement à partager avec les autres. Si nous pensons à l'idée de jubilé, à l'idée d'effacement des dettes, à l'idée de verser la dîme et de toujours faire une place à l'étranger et à partager avec lui ce que vous avez, il s'agit toujours de partager avec les autres. Nous savons également qu'une partie de la réalité économique incontournable est que, s'il n'y a pas suffisamment de choses à partager, nous ne pourrons pas partager avec tout le monde ce que nous avons en ce moment.

If you talk to Canadian farmers they are unresponsive to the notion of handouts or cash over the transom. They say, pay us a fair price for an honest day's work. Pay us a fair price for our commodity. That is how we want to earn an income. That is why we are farmers; we believe in what we do. The different pieces connect at different levels.

I noticed that the finance minister talked about an earned working income supplement last week, in an economic outline. Based on that document, the government is giving some thought to people who are working — I am referring to Mr. deGroot-Maggetti's individual that he referenced earlier — and earning only nine bucks an hour. That is not enough. The notion the finance minister talked about, I assume, is that for people who are working, and are still falling beneath the poverty line, there would be a refundable tax credit to bring them over the line. They must be working, however, to benefit therefrom so there is encouragement to stay in the workforce in one way, shape or form.

They would probably receive the money before they filed because of the way it is now done with the GST.

Governments must make choices. They cannot do it all; they cannot go in all directions. Based on your own work, based on your own organization's connection with people in difficulty, and your commitment to a community expression of our commonweal together, where would you go first and what would you do first? It does not have to be an institutional response, it can be your own individual feelings based on what you have seen and heard.

Mr. deGroot-Maggetti: In our estimation, what needs to happen first, and this is not the actual hands-on direct thing, is to lay out a strategy for addressing these things because the strategy must take into account what different groups can do. The federal government can do some things, the provincial governments can do some things, and poverty-reduction strategies are happening at the community level too. With a strategy like that, you can lay out particular steps in a particular budget. It may not get rid of poverty but it is part of an overall plan. There must be a plan that aims to eradicate poverty.

Senator Segal: Going back to the war on poverty by Lyndon Baines Johnson and Lester Pearson, we have had strategies, I use an inappropriate expression, piled knee high. The difficulty is, you cannot eat a strategy if you are a farmer whose income has collapsed, you are having trouble hanging on to your farm equipment, the bank is knocking at the door and you have not had an increase in income, let alone a stable income, for 10 years. They do not want a strategy. They need help now.

Si vous parlez à des agriculteurs canadiens, vous constaterez qu'ils n'aiment pas l'idée de recevoir de l'argent et de recevoir une aumône. Ils vous diront qu'ils veulent que leur travail soit rémunéré de façon équitable. Donnez-nous un prix équitable pour nos produits, disent-ils. C'est comme cela que nous voulons gagner notre vie. C'est pour cela que nous sommes des agriculteurs, parce que nous croyons en ce que nous faisons. Ces différents éléments sont reliés de différentes façons.

J'ai remarqué que la semaine dernière, le ministre des Finances a parlé, dans un exposé économique, d'un supplément au revenu d'emploi. D'après ce document, le gouvernement réfléchit à la situation des personnes qui travaillent — et je pense à la personne dont M. deGroot-Maggetti a parlé tout à l'heure — et qui ne gagnent que 9 $ l'heure. Cela n'est pas suffisant. L'idée dont parlait le ministre des Finances consisterait, je crois, à accorder un crédit d'impôt remboursable aux personnes qui travaillent mais dont le revenu se situe quand même en-dessous du seuil de la pauvreté. Pour bénéficier d'un tel crédit d'impôt, ces personnes doivent toutefois travailler, pour les encourager à demeurer, d'une façon ou d'une autre, dans la population active.

Ces personnes recevraient probablement cet argent avant qu'elles ne produisent une déclaration d'impôt, si l'on pense à la façon dont cela se fait avec la TPS.

Les gouvernements doivent faire des choix. Ils ne peuvent pas tout faire; ils ne peuvent pas éparpiller leur action. D'après votre propre recherche, d'après les liens qu'entretient votre organisation avec les personnes en difficulté et compte tenu de votre engagement à faire preuve de solidarité avec tous les membres de la société, quel serait votre premier objectif et votre première priorité? Vous n'êtes pas obligé de me répondre au nom de votre organisme, vous pouvez exprimer vos sentiments personnels en vous basant sur ce que vous avez vu et entendu.

M. deGroot-Maggetti : D'après nous, la première chose à faire, et ce n'est pas une action concrète et directe, serait d'élaborer une stratégie visant à aborder ces problèmes parce qu'une stratégie doit venir compte de ce que peuvent faire les différents acteurs. Le gouvernement fédéral peut faire certaines choses, les gouvernements provinciaux peuvent faire certaines choses et les stratégies de lutte contre la pauvreté sont également mises en œuvre dans les collectivités. Avec une stratégie de ce genre, on pourrait prendre une série de mesures accompagnant un budget. Cela ne supprimerait peut-être pas la pauvreté mais cela ferait partie d'un plan global. Il doit y avoir un plan visant à supprimer la pauvreté.

Le sénateur Segal : Pour revenir à la guerre contre la pauvreté qu'avaient lancée Lyndon Baines Johnson et Lester Pearson, nous avons eu des stratégies jusqu'à ne plus savoir qu'en faire. Le problème est qu'une stratégie ne se mange pas. Si vous êtes agriculteur et que vous n'avez plus de revenu, que vous avez du mal à conserver vos machines agricoles, si la banque vient vous harceler, si votre revenu n'a pas augmenté et a même diminué depuis 10 ans, une stratégie ne sert à rien. Ces gens n'ont pas besoin d'une stratégie. Ils ont besoin d'une aide immédiatement.

Mr. deGroot-Maggetti: When the Government of Newfoundland and Labrador came out with a poverty reduction strategy, they held consultations to find out what things were needed. Even before they released the strategy in their spring budget, they laid out some specific measures that came out of those consultations. The government raised welfare rates, for example, and indexed them to inflation. Those things emerged from the consultations as part of the strategy.

Because the government had a strategy and because it was integrated, the Ministry of Education identified that, to make a significant impact on reducing poverty, they needed to put money into reducing school fees. If this fee reduction had gone through the regular budgetary process, it would not have been the first order of priority for the education ministry. Something like rewriting a curriculum would probably meet the education mandate first, but because the government had this integrated strategy across sectors, they could come together and the education ministry could identify that school fees were a significant barrier that excluded children from participating.

In some respects, it seems like we should be taking specific measures, but the measures will be more effective if they are part of an overall strategy.

Some countries have been successful in reducing poverty. Ireland had tremendous growth in the late 1990s and it was hoped that the economic growth would help everyone. Then they realized that without a specific concerted effort to ensure everyone was included, inequality was growing and poverty persisted, so they needed to make a concerted effort to reduce poverty.

That is much of our experience in Canada too. There are examples of strategic efforts to reduce poverty and — I do not want it to be reduced to semantics or another report — there must be real political will that these measures are about reducing poverty and not shifting around who spends what money.

That is part of the problem with what happened to the national child benefit supplement. It was supposed to reduce child poverty, but there were these other elements of wanting to increase workforce attachments and reduce intergovernmental complexity, which did not happen. What happened was that some of the poorest families were excluded from receiving that benefit.

Senator Segal: Because they were on welfare.

Mr. deGroot-Maggetti: Yes, and welfare rates were not increased, while the national child benefit supplement was.

To go back to the example of the working income tax benefit, something like the Canada Child Tax Benefit plays part of that role because businesses should pay a living wage, but should a business pay a family wage? That gets into the question of

M. deGroot-Maggetti : Lorsque le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador a adopté sa stratégie de lutte contre la pauvreté, il a procédé à des consultations pour savoir de quoi les gens avaient besoin. Avant même de présenter sa stratégie dans son budget du printemps, il a pris des mesures précises qui découlaient de ces consultations. Le gouvernement a, par exemple, relevé les prestations d'aide sociale et les a indexées à l'inflation. Ces mesures s'inspiraient des consultations et faisaient partie de la stratégie.

C'est parce que le gouvernement avait adopté une stratégie intégrée que le ministère de l'Éducation a décidé qu'il fallait consacrer des fonds à la réduction des droits de scolarité si l'on voulait obtenir des résultats dans cette lutte contre la pauvreté. Si cette réduction des droits avait été examinée dans le cadre du processus budgétaire, ce n'aurait pas été une priorité pour le ministère de l'Éducation. On aurait sans doute préféré modifier un programme, activité plus proche de la mission du ministère, mais étant donné que le gouvernement avait adopté cette stratégie intégrée regroupant les différents secteurs, il y a eu concertation et le ministère de l'Éducation a constaté que les droits de scolarité constituaient un obstacle important qui empêchait les enfants de s'instruire.

Dans certains cas, il semble qu'il faille prendre des mesures précises, mais les mesures prises sont plus efficaces si elles s'inscrivent dans une stratégie globale.

Certains pays ont réussi à réduire la pauvreté. L'Irlande a connu une croissance extraordinaire à la fin des années 1990 et on espérait que la croissance économique aiderait tout le monde. Le gouvernement a alors constaté que sans un effort concerté visant à faire profiter l'ensemble de la population de cette croissance, les inégalités s'aggraveraient et la pauvreté perdurerait; le gouvernement a donc fait un effort concerté pour réduire la pauvreté.

Cela ressemble beaucoup à ce qu'a connu le Canada. Il y a eu des exemples d'efforts stratégiques visant à réduire la pauvreté — je ne voudrais pas qu'on voie là une question de terminologie ou un autre rapport — et il faut que le gouvernement soit véritablement décidé à prendre de mesures qui ont pour effet de réduire la pauvreté et ne se contente pas de faire valser les crédits d'un ministère à l'autre.

C'est un peu ce qui est arrivé avec le supplément de Prestation nationale pour enfants. Il devait réduire la pauvreté chez les enfants mais on voulait aussi renforcer les incitations au travail et réduire la complexité intergouvernementale, ce qui ne s'est pas produit. Résultat : certaines familles très pauvres n'ont pas pu obtenir cette prestation.

Le sénateur Segal : Parce qu'elles recevaient de l'aide sociale.

M. deGroot-Maggetti : Oui, et les prestations d'aide sociale n'ont pas été augmentées, alors que le supplément de la Prestation nationale pour enfants l'a été.

Pour revenir à l'exemple de l'avantage fiscal pour revenu d'emploi, la notion de prestation fiscale pour enfants remplit en partie ce rôle, étant donné que les entreprises doivent payer un salaire qui permette de vivre, mais devraient-elles payer un salaire

sensitivity. Business should not come into a house and pay more because there are six children. We set up programs that recognize, if a parent is working they should at least earn enough to cover their own expenses. When their jobs cannot pay more to cover the expenses of raising children, we have public programs that can help to meet those expenses.

Mr. Kits: To pick up on the philosophical problem of what someone has called the "blunt tools of the state," those tools cannot identify every instance of difficulty. That is why we are moving more and more to the strategy side rather than picking on a particular item of policy. In effect, we are trying to figure out what that might look like by going into rural communities and listening to those who are living in difficult circumstances and, presumably, looking for the kinds of things that would make a difference. That could turn into a strategy. We might look at a whole range of different things related to trade policy in relationship to commodities, for example, if that is what farmers see as the most important thing to aid them. Perhaps it is a more immediate thing in terms of a guaranteed income or supplement.

We want to emphasize that it is about sharing and is not simply about the bottom base that someone needs. It is about how people can participate in communities and be part of society, and then thinking through what that might look like. Yes, some people do not need so much right now but, rather than starting everyone at the base, let us see this as a sharing kind of commitment to each other and determine what that commitment would take to accomplish. Some things might relate to alternative economic diversity strategies in rural communities. If part of the problem is that services are leaving communities, perhaps there is a way of encouraging them to come back. The kinds of things that need to happen are part of what we have looked at in the strategy.

Mr. deGroot-Maggetti: I will add one thing to illustrate again why having an integrated plan is important. St. Christopher House, a community agency in Toronto, conducted a research project called Community Undertaking Social Policy a number of years ago. All kinds of initiatives are going on at various levels to help people living in poverty. This study looked at seniors, families, the kinds of programs and services they received and how they interacted. They looked at seniors relying on Old Age Security, the Guaranteed Income Supplement, and possibly housing subsidies and the services of Meals on Wheels. All those services were income-tested so as their income went up a little bit they would lose a bit of subsidy for some of these. The remarkable thing they discovered was that for some low-income seniors, an extra dollar of income that they might have put aside in an RRSP or something like that, could cost them more than a

qui fasse vivre toute la famille? Cela soulève la question de la sensibilité. L'entreprise ne devrait pas tenir compte de la taille du ménage et payer un salaire plus élevé parce qu'il y a six enfants. Nous mettons sur pied des programmes qui tiennent compte du fait que, lorsqu'un parent travaille, il devrait au moins gagner suffisamment pour couvrir ses propres dépenses. Lorsque ce travail ne permet pas de couvrir les dépenses reliées à l'éducation des enfants, il y a des programmes publics qui doivent aider à assumer ces dépenses.

M. Kits : Pour revenir sur le problème philosophique que posent ce que quelqu'un a appelé « les instruments grossiers de l'État », il faut reconnaître que ces instruments ne permettent pas de s'attaquer à toutes les situations difficiles. C'est la raison pour laquelle nous nous engageons de plus en plus dans l'élaboration d'une stratégie plutôt que dans la recherche de mesures particulières. En fait, nous essayons de réfléchir à la forme qu'elle pourrait prendre, en allant dans les collectivités rurales et en écoutant ce qu'ont à dire les personnes qui vivent dans une situation financière difficile et, peut-on penser, en cherchant des mesures susceptibles de donner des résultats. Cela pourrait déboucher sur une stratégie. Cela pourrait nous amener à examiner toute une série d'autres aspects reliés aux politiques commerciales à l'égard des produits de base, par exemple, si c'est le genre d'aide que les agriculteurs estiment être les plus importantes. Cela pourrait être une mesure plus immédiate, comme un revenu ou un supplément garanti.

Nous tenons à souligner qu'il s'agit de partager et non pas simplement de répondre aux besoins essentiels. Il s'agit de voir comment les gens peuvent participer à la vie de la collectivité et faire partie de la société, et d'imaginer ensuite à quoi cela pourrait ressembler. Oui, il y a des gens qui n'ont pas besoin de beaucoup d'aide à l'heure actuelle, mais plutôt que de commencer par les besoins essentiels, il faudrait concevoir notre action comme une sorte d'engagement à partager avec les autres et voir ensuite ce qu'il faudrait faire pour y parvenir. Il faudrait peut-être envisager des stratégies alternatives en matière de diversification économique pour les collectivités rurales. Si le problème vient en partie du fait que les services quittent les collectivités, on pourrait peut-être chercher les moyens de les inciter à y revenir. Le genre de mesures qu'il faut prendre font partie des aspects que nous avons examinés pour élaborer notre stratégie.

M. deGroot-Maggetti : J'ajouterais une chose pour illustrer encore une fois l'importance d'élaborer un plan intégré. St. Christopher House, une agence communautaire de Toronto, a effectué, il y a quelques années, un projet de recherche appelé Community Undertaking Social Policy. Il y a toutes sortes de programmes, à différents niveaux, qui visent à aider les gens qui vivent dans la pauvreté. Cette étude a examiné la situation des personnes âgées, des familles, les genres de programmes et de services qu'elles recevaient, et comment tout cela s'harmonisait. Les auteurs ont examiné la situation des personnes âgées qui recevaient la prestation de Sécurité de la vieillesse, le Supplément de revenu garanti, parfois des subventions pour le logement et les services d'une cuisine volante. Tous ces services étaient fournis en fonction du revenu, de sorte que, dès que leur revenu augmentait ne serait-ce que légèrement, elles perdaient le droit à une partie

dollar. When you are in receipt of the Guaranteed Income Supplement and Old Age Security, you lose 50 cents for each earned dollar. As well, you could lose some of the housing subsidy, as well as other subsidies.

No one wants poverty and everyone wants to do something about it. However, there is no coordination. In the study, they took a close look at how all these things interact and they found that similar things happened for families with children. Different measures available at one level of government or in one community could actually counteract measures available elsewhere.

Senator Segal: We know that when people try to break out of welfare, on their first $50 of non-welfare earnings, their effective rate of taxation for what they lose is 100 per cent. The wealthiest Canadians are taxed at about 53 per cent of the marginal high rate but for people trying to break out of welfare, their actual rate of taxation in terms of net loss of their benefits is 100 per cent. You are tackling a serious point.

Senator Mahovlich: What country would it be best to be poor in? Switzerland?

Mr. deGroot-Maggetti: I will turn the question around a little bit. In the earlier session, you talked about the problem of single parents and the high poverty rate among single parents. If you were a single parent, particularly a single mother, it would be best to live in Sweden. Sweden has about the same rate of single-parent households as Canada but the child and family poverty rate in Sweden is a fraction of what it is in Canada. Sweden has public programs designed to help not only the poor but also to help everyone. The programs are effective in preventing poverty, in reducing poverty and in supporting families.

It is said that many people are one paycheque away, an injury away or a family crisis away from living in poverty. We have done some remarkable things in Canada over the years to help people. Public education and public health care are good examples. What we have accomplished to reduce poverty among seniors is also a good example. If you are a senior citizen, where is a good place to live: in Canada, but can we make it that way for everyone else?

With apologies, I did not answer the question the way in which you posed it.

Senator Mahovlich: You both studied in the United States. Does one state differ from another as far as poverty goes?

des subventions accordées pour certains de ces services. L'aspect remarquable est qu'ils ont constaté que, pour certaines personnes âgées à faible revenu, dès qu'elles avaient un dollar de revenu supplémentaire, qu'il se trouve dans un REER ou autre chose, elles perdaient parfois plus d'un dollar. Lorsqu'on reçoit le Supplément de revenu garanti ou la prestation de Sécurité de la vieillesse, on perd cinquante sous pour chaque dollar gagné. On risque en plus de perdre la subvention au logement ainsi que d'autres subventions.

Tout le monde veut lutter contre la pauvreté et faire quelque chose. Cependant, ces actions ne sont pas coordonnées. Les auteurs de cette étude ont examiné comment toutes ces mesures fonctionnaient ensemble et ils ont constaté que les familles avec enfants connaissaient le même genre de problème. Des mesures adoptées par un palier de gouvernement ou par une collectivité allaient parfois à l'encontre des mesures adoptées par d'autres organismes.

Le sénateur Segal : Nous savons que, lorsque les gens essaient d'abandonner l'aide sociale, le taux réel d'imposition appliqué à la première tranche de 50 $ de gains non reliés à l'aide sociale est de 100 p. 100. Les Canadiens les plus riches sont imposés à environ 53 p. 100 du taux marginal mais les gens qui essaient de quitter l'aide sociale subissent un taux réel d'imposition de 100 p. 100, si l'on se base sur la perte nette de leurs prestations. Vous avez abordé un point très grave.

Le sénateur Mahovlich : Quel est le pays qui est le plus généreux pour les pauvres? La Suisse?

M. deGroot-Maggetti : Je modifierais légèrement votre question. Dans la séance précédente, vous avez parlé du problème des parents célibataires et du taux de pauvreté élevé qu'on retrouvait dans cette catégorie. Si vous étiez un parent célibataire, en particulier une mère célibataire, le mieux serait de vivre en Suède. Le pourcentage des familles monoparentales est à peu près le même en Suède qu'au Canada, mais le taux de pauvreté chez les enfants et les familles en Suède représente une fraction seulement de ce qu'il est au Canada. La Suède a adopté des programmes publics qui visent non seulement à aider les pauvres mais à aider tout le monde. Ces programmes réussissent à empêcher la pauvreté, à réduire la pauvreté et à accorder un soutien aux familles.

On dit souvent qu'il suffirait, pour bien des gens, qu'un chèque de paie s'égare, qu'un accident survienne ou qu'il y ait une crise dans la famille pour que toute la famille se retrouve dans la pauvreté. Au cours des années, nous avons fait des choses remarquables au Canada pour aider les gens. L'éducation publique et la santé publique en sont d'excellents exemples. Nous avons également réussi à réduire la pauvreté chez les personnes âgées, ce qui est un autre exemple positif. Le Canada est un pays qui traite bien les personnes âgées, mais pourrait-il traiter de la même façon tous ses citoyens?

Excusez-moi, je n'ai pas répondu à la question exactement comme vous l'avez posée.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez tous les deux étudié aux États-Unis. Est-ce que la pauvreté varie d'un État à l'autre?

Mr. Kits: I do not know the exact answer but, yes they differ. It has to do with the difference in programs and resources available, and the cost of living in particular communities.

Senator Mahovlich: Some communities are more charitable and some states are more charitable than others?

Mr. deGroot-Maggetti: Some of the research I have seen, in particular around the question of social capital, has examined inequality in the United States. It seems that states closer to Canada have lower inequalities than other states, although I am not exactly sure why that is. Other research has been conducted around minimum wage rates and the impact of raising the minimum wage. In that area, they have been able to compare states because some states raised the minimum wage while others kept it at the federal rate. That comparison has provided some good information about the impacts of raising the minimum wage. Some of the fears about the impact it would have on low-wage jobs or in the service and retail sector did not seem to materialize as people had expected it to. Interesting information is available from these studies, although I do not have much detailed information with me.

Senator Gustafson: Both of you indicated that you are with faith-based works. One positive thing that our government has is exemptions for charitable donations. Much of that is likely left unused. People with large incomes can donate up to 20 per cent of their income and, in some cases, more.

I have a lot of faith in faith-based operations because they do it well and, for the most part, without any charge. They donate the work both internationally, in countries such as Africa, and nationally.

Canadians are generous in their donations. Of course, the last thing I would want to see is our government changing the charitable donation limit. I want the government to keep it as it is now. At the same time, it is a great responsibility for faith groups that the donations not be abused and that they go where people intend.

I will use the example of the Canadian Foodgrains Bank, with which you might be familiar. The little town of Lampman, Saskatchewan, called to ask for two hopper cars of wheat. They received 12 hopper cars of wheat.

One small farmer and former immigrant from Germany told a news reporter that he had lived on rutabaga for the best part of a year and that was all they had to eat during the war years in Germany. He said he would gladly give a small truckload of wheat to help somebody else.

I think that is the mood of the Canadian people. My question is what can governments do, and what can we, as individuals, do to strengthen that mood, which is already good? In my opinion, it is the best; but what can be done to improve it?

M. Kits : Je ne connais pas la réponse exacte mais oui, la situation varie. Cela dépend des programmes et des ressources et du coût de la vie dans certaines collectivités.

Le sénateur Mahovlich : Certaines collectivités sont plus généreuses et certains États sont plus généreux que d'autres, n'est-ce pas?

M. deGroot-Maggetti : J'ai examiné des études, en particulier sur la question du capital social, qui traitaient des inégalités aux États-Unis. Il semble que ces inégalités soient moins graves dans les États situés à proximité du Canada que dans les autres, même si je ne sais pas exactement pourquoi. Il y a eu également des études au sujet du taux du salaire minimum et de l'effet que peut avoir l'augmentation du salaire minimum. Il a été possible de comparer sur ce point différents États, étant donné que certains ont augmenté le salaire minimum, alors que d'autres l'ont maintenu au taux fédéral. Cette comparaison fournit de bonnes données sur les effets de l'augmentation du salaire minimum. Les craintes que l'on avait au sujet de l'effet d'une telle augmentation sur les emplois peu rémunérés ou sur le secteur des services et de la vente au détail ne se sont pas concrétisées comme on s'y attendait. Ces études fournissent des conclusions intéressantes, même si je ne les ai pas avec moi aujourd'hui.

Le sénateur Gustafson : Vous avez tous les deux déclaré que vous travailliez pour des organismes confessionnels. Notre gouvernement a fait une chose positive; il exempte les dons de charité. Cette possibilité est probablement très peu exploitée. Les personnes qui ont des revenus importants peuvent donner jusqu'à 20 p. 100 de leur revenu, et dans certains cas, davantage.

Je crois beaucoup aux organismes confessionnels parce qu'ils font du bon travail et la plupart du temps gratuitement. Ils font don de leur travail tant sur le plan international, dans des pays comme en Afrique, que sur le plan national.

Les Canadiens sont très généreux. Bien entendu, je ne voudrais certainement pas que notre gouvernement modifie le plafond des dons faits à des organismes de charité. Je veux que le gouvernement le laisse à son niveau actuel. Parallèlement, les groupes confessionnels assument une grande responsabilité : celle de veiller à ce que les dons ne soient pas gaspillés et qu'ils soient utilisés de la façon prévue.

Je vais prendre l'exemple de la Banque de céréales vivrières du Canada, que vous connaissez peut-être. La petite ville de Lampman, en Saskatchewan, a appelé cet organisme pour demander deux wagons-trémies de blé. Elle en a reçu 12.

Un petit agriculteur qui était venu d'Allemagne comme immigrant il y a des années, a déclaré à un journaliste qu'il avait survécu en mangeant du rutabaga pendant plusieurs mois et que c'était tout ce qu'ils avaient à manger pendant la guerre, en Allemagne. Il a déclaré qu'il serait heureux de donner un petit camion de blé pour aider quelqu'un.

Je pense que c'est une attitude courante chez les Canadiens. Ma question est la suivante : que peuvent faire les gouvernements, que pouvons-nous faire en tant qu'individus, pour favoriser cette attitude, qui est déjà une excellente attitude? À mon avis, elle est excellente, mais que pouvons-nous faire pour la renforcer?

Mr. Kits: I think the challenge, perhaps, that we need to think about is on the receiving end. Senator Segal said farmers would much prefer to sell their grain at a reasonable price rather than accept a handout from either their community or from the government. That is one challenge we need to think about.

It is important that people continue to be generous and to care for others and serve them. However, the bigger challenge is to figure out how you can do that in a way that maintains people's dignity, that allows them to find work and that allows them to find the opportunities to care for their children as much as they can while earning an income in whatever ways work best.

There is a combination of things. We need to continue to encourage generosity and care but we also need to look at ensuring that farmers can sell their gain, finding another kind of occupation at some point for the younger people or whatever you hear out there about what people are looking for. It is not simply charity, although that is important; it is the longer-term development of their capacities and ensuring that they continue to have assets in their farm that they can make use of, assets that will not drain them to the point where they need to do that. Then, allow us to use that charitable response in ways to enrich our lives together.

The message we hear from those communities on the ground that are doing that kind of charitable work is that the bigger structural stuff needs to come into play more so that they are not just stretched to the end to make a difference.

Mr. deGroot-Maggetti: I have a few comments. One way that could help, I gave the example of a lot of churches opening their doors for their out-of-the-cold programs, but a lot of faith communities would love to build affordable housing. In a lot of the projects that were built in the past, when there was a federal housing program to build affordable housing, faith communities and other community groups built them. They could also build in social amenities — space for people to create community and not be warehoused, as happens in church basements and church halls. That is a case where we could have the charitable tax receipts for donations working in tandem with a program to fund the building of housing. Government can use both those important tools.

I read some of the testimony from some previous presenters. One thing that struck me was that often when we talk about poverty we individualize it. One of the most interesting things I read from some of the previous testimony was looking at structural things such as where rural communities are in relation to even small urban centres, and what impact that can have on maintaining the health and vitality of rural

M. Kits : Le défi consiste peut-être à réfléchir aux destinataires de notre aide. Le sénateur Segal a déclaré que les agriculteurs préféraient de loin vendre leurs céréales à un prix raisonnable que d'être obligés d'accepter l'aumône, qu'elle vienne de la collectivité ou du gouvernement. C'est là un défi auquel il faut réfléchir.

Il est important que les gens continuent à être généreux, à s'occuper des autres et à leur rendre service. Cependant, le défi consiste principalement à trouver la façon de le faire tout en préservant la dignité des personnes qui reçoivent l'aide, tout en leur permettant de trouver du travail, de trouver le moyen de s'occuper de leurs enfants, tout en gagnant un revenu en effectuant le travail qu'elles savent faire.

C'est donc un ensemble de choses. Il faut continuer à encourager la générosité et l'altruisme, mais il faut également veiller à ce que les agriculteurs puissent vendre leurs céréales, trouver un autre genre d'emploi pour les jeunes ou donner aux gens ce qu'ils recherchent. Il ne s'agit pas simplement de charité, même si cela est important; il s'agit de développer à long terme les capacités des agriculteurs et de veiller à ce qu'ils possèdent des machines dans leur ferme qu'ils peuvent utiliser, des machines qui ne vont pas compromettre leur situation financière au point où ils auront besoin de le faire. Nous pourrons ensuite utiliser cette réaction généreuse pour enrichir mutuellement nos vies.

Le message que nous envoient les collectivités qui font sur le terrain ce genre de travail charitable est qu'il faut mettre en œuvre des solutions structurelles plus larges pour qu'elles ne soient pas obligées de solliciter autant leurs ressources pour obtenir des résultats.

M. deGroot-Maggetti : J'aimerais faire quelques commentaires. Il y a une chose qui pourrait aider. J'ai donné l'exemple des églises qui ouvrent leurs portes aux sans-abri, et il y a beaucoup de groupes confessionnels qui aimeraient beaucoup construire des logements abordables. Bien souvent, lorsqu'il y avait un programme fédéral de logement qui permettait de construire des logements abordables, les groupes confessionnels et les autres groupes communautaires construisaient ces projets d'habitation. Ils construisaient également des aménagements sociaux — des espaces permettant aux résidents de créer une collectivité et de ne pas être parqués, comme cela se fait trop souvent, dans les sous-sols d'église ou dans les salles paroissiales. C'est un genre de situation où les dons aux organismes de charité donnant droit à une déduction fiscale pourraient se combiner à un programme ayant pour but de financer la construction des logements. Le gouvernement pourrait utiliser ces deux outils importants.

J'ai lu certains témoignages que vous ont présentés d'autres intervenants. Il y a une chose qui m'a frappé. C'est ce que bien souvent, lorsque nous parlons de pauvreté, nous avons tendance à l'individualiser. L'une des choses les plus intéressantes que j'aie lues dans les témoignages précédents, concernait les aspects structurels, notamment les rapports qui existent entre les collectivités rurales et les petits centres urbains, et l'effet que

communities. If there is a healthy and vital rural community, then, of course, individuals and households will do better.

Another example I found fascinating was colleges and universities that are placed in rural communities, and the kind of synergy that can be created between those universities, colleges and the local rural economy. As I understood from some of the presenters, it goes even beyond the agricultural economy: that there are other facets of economic life in rural areas.

That struck me as interesting — extending the lens beyond looking at the individual in the household, but the communities that they live within and the kinds of community assets available to create strong and healthy communities.

Senator Gustafson: One program that seems to work well, in my thinking, is the senior citizen homes that are looked after by charitable donation organizations such as different churches and so on. While the government may put up the money to build the home, the organization can do a good job of administering it. That is happening widely in Canada, as I understand. Do you have any comment on that?

Mr. Kits: That is, again, pulling together the resources of government and the commitment to making sure that seniors have housing and so on, while working with communities that are communities of commitment — whether that is a particular church community or whatever — working together and finding the ways to do it. However, it would take the wider resources that government might have to pull together to help make that happen, rather than what is available in a particular community. Again, it is taking the partnership one step further.

Senator Gustafson: That has a return benefit, too, because as the government strengthens the community, it takes the burden off the government in under-girding it.

Senator Tkachuk: You mentioned food banks earlier on, and then food banks in rural areas. Are food banks effective?

Mr. deGroot-Maggetti: Effective in what sense?

Senator Tkachuk: If you give away food, you can have a lineup, so you do not know who these people are. Does anyone know if they are poor? In other words, are people taking advantage of the system, which would hurt the people that are poor? They only hand out food. That is what they do at the food bank.

Mr. Kits: No, they do not only hand out food.

Senator Tkachuk: Then I would like to know about that.

Mr. Kits: More and more, the restrictions on the availability of food are increasing because the food banks cannot keep up as well. I heard it from a woman today who was talking about her experiences at the food bank, and now her advocacy with others who are poor. There are circumstances where, if you are on welfare, you can come to the food bank only three times in a

cela peut avoir pour préserver la santé et la vitalité des collectivités rurales. Lorsqu'une collectivité rurale est saine et dynamique, bien sûr, les individus et les ménages s'en sortent mieux.

J'ai trouvé un autre exemple fascinant; celui des collèges et des universités situés dans les collectivités rurales et le type de synergie que peut créer la combinaison de ces universités et collèges avec l'économie rurale locale. Comme l'ont dit certains témoins, cela va même au-delà de l'économie agricole : la vie économique dans les régions rurales comporte d'autres facettes.

Cela m'a semblé intéressant — élargir le point de vue au-delà des personnes qui composent le ménage pour voir les collectivités dans lesquelles elles vivent et le genre de biens communautaires qui permettent de créer des communautés fortes et dynamiques.

Le sénateur Gustafson : Il y a un programme qui me semble donner de bons résultats, ce sont les foyers pour personnes âgées qui sont administrés par des organismes de charité, comme les différentes églises. Le gouvernement finance la construction des foyers mais les organismes de charité les administrent très bien. Cette façon de faire est très répandue au Canada, d'après ce que je sais. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Kits : Il s'agit là encore de combiner les ressources du gouvernement et la volonté de faire en sorte que les personnes âgées aient accès à un logement, tout en travaillant avec les collectivités qui sont prêtes à s'engager — qu'il s'agisse d'une communauté confessionnelle ou non — à travailler ensemble et à trouver les moyens de le faire. Il faut toutefois faire appel aux ressources dont dispose le gouvernement pour réussir ce genre de choses, et ne pas se limiter à ce que peut offrir une collectivité donnée. Là encore, cela revient à pousser la notion de partenariat un peu plus loin.

Le sénateur Gustafson : C'est également intéressant parce qu'à mesure que le gouvernement renforce la collectivité, celle-ci a moins besoin de soutien.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé plus tôt des banques alimentaires et ensuite des banques alimentaires dans les régions rurales. Les banques alimentaires sont-elles efficaces?

M. deGroot-Maggetti : Efficaces dans quel sens?

Le sénateur Tkachuk : Lorsqu'on donne de la nourriture, il y a souvent une file, et on ne connaît pas les gens qui s'y trouvent. Est-ce que l'on sait si ces gens sont pauvres? Autrement dit, y a-t-il des gens qui profitent du système, ce qui nuirait aux pauvres? Ces banques se contentent de donner des aliments. C'est ce que font les banques alimentaires.

M. Kits : Non, elles ne donnent pas uniquement des aliments.

Le sénateur Tkachuk : Alors j'aimerais en savoir davantage.

M. Kits : Il est de plus en plus difficile d'obtenir des aliments parce que les banques alimentaires n'arrivent pas à fournir à la demande. C'est ce que m'a dit aujourd'hui la femme qui parlait de son expérience avec la banque alimentaire et maintenant elle défend les intérêts des autres pauvres. Dans certains cas, si vous recevez de l'aide sociale, vous pouvez venir à la banque

month, for example. If you are on disability, you can come five times; those are the restrictions that are there. An incredible number of questions are put into place at the food banks to make sure that you are truly poor.

The difficulty for people who are truly poor is that they come and they are interrogated. As was mentioned before, we do not ask the same questions of seniors often, though there are seniors who also go to food banks and who are probably asked the same questions.

The challenge is to figure out a way that, with as much dignity as possible, people can find a way of getting the resources they need. The food bank is becoming a more difficult place for that kind of thing to happen.

The ideal for people is a job. If you talk to people on welfare, the vast majority of them would love to be working, just like the farmer would prefer to sell his food. Some people will take advantage, just as some people cheat on their taxes and do other things like that. That is always the case. As Christians, we would argue there is sin in the world; but the challenge is, for us as a community, to be as generous as possible to make sure that people can find a way, with dignity, to have enough food, to have enough resources, to have the time to spend with their kids and all those kinds of things.

Senator Tkachuk: You do not have dignity when there is free stuff. Here on the Hill, an organization hands out cosmetics. They put on a thing every year, and all the MPs, senators and staffers line up for a bag. What is that? My point is that people swallow their dignity easily. We do that for candy, for God's sake. Some organizations hand out bags of candy at Christmas and everyone goes.

Even all the big movie actors and actresses all expect a free bag of stuff at the Academy Awards. These people are making $20 million a movie. People are people. It is not sinful to lose your dignity. It is just awful; it is bad form. People line up. If you give them free food, people line up and take the food. There is nothing wrong with sorting people out and saying, this person needs it. When people donate food they want it to go to people who need the food; they do not want it to go to people who do not need the food. It is the responsibility of organizations to give food to people who need it. It is also their responsibility to show some kind of class in how they ask the questions. Surely there is nothing wrong in asking the questions.

Mr. deGroot-Maggetti: It is not always as easy to go to the food banks for food.

Senator Tkachuk: I should try it to find out if I could get food. I do not know.

alimentaire trois fois par mois seulement, par exemple. Si vous êtes handicapé, vous pouvez venir cinq fois; ce sont les restrictions qui sont imposées. On vous pose toutes sortes de questions lorsque vous venez dans une banque alimentaire pour savoir si vous êtes vraiment pauvre.

C'est difficile pour les gens qui le sont vraiment parce qu'ils viennent dans ces banques et on leur pose des questions. Comme cela a été mentionné, nous ne posons pas souvent les mêmes questions aux personnes âgées, même s'il y en a qui vont chercher de la nourriture dans les banques alimentaires et à qui on pose probablement les mêmes questions.

La difficulté est de trouver le moyen de donner à ces personnes les ressources dont elles ont besoin, tout en préservant autant que possible leur dignité. Les banques alimentaires ont de plus en plus de mal à remplir ce rôle.

L'idéal pour les gens est d'avoir du travail. Si vous parlez aux gens qui reçoivent de l'aide sociale, vous constaterez que l'immense majorité d'entre eux préféreraient de loin travailler, tout comme l'agriculteur préférerait vendre sa production. Il y a bien sûr des gens qui en profitent, comme il y a des gens qui ne déclarent pas leurs revenus et font des choses de ce genre. C'est toujours comme ça. En tant que chrétiens, nous dirions que le péché est inévitable; le défi que notre collectivité doit relever est qu'il faut être aussi généreux que possible pour que tous ces gens puissent, en préservant leur dignité, avoir suffisamment de nourriture, avoir suffisamment de ressources, avoir du temps à passer avec leurs enfants et à faire ce genre de choses.

Le sénateur Tkachuk : Il n'y a pas de dignité lorsque les choses sont gratuites. Ici, sur la Colline, il y a un organisme qui distribue des produits cosmétiques. Il le fait tous les ans et tous les députés, sénateurs et employés font la queue pour obtenir leur sac. De quoi ont-ils l'air? Cela veut dire que les gens renoncent très facilement à leur dignité. Nous le faisons même pour des bonbons. Il y a des organismes qui distribuent des sacs de bonbons à Noël et tout le monde y va.

Tous ces acteurs et actrices s'attendent aussi à recevoir gratuitement un sac rempli de bonnes choses à la cérémonie des Oscar. Ces gens gagnent 20 millions de dollars par film. Les gens sont tous pareils. Ce n'est pas un péché que de perdre sa dignité, c'est quelque chose d'horrible, c'est mal se comporter. Les gens font la queue. Si vous leur donnez de la nourriture gratuitement, les gens font la queue et prennent la nourriture. Il n'y a rien de mal à trier les gens et à dire que cette personne en a besoin. Lorsque les gens donnent des aliments, ils veulent que ces aliments soient distribués à ceux qui en ont besoin; ils ne veulent pas qu'ils soient remis à des personnes qui n'en ont pas besoin. C'est aux organismes à veiller à donner ces aliments aux personnes qui en ont besoin. C'est également leur responsabilité de faire preuve de délicatesse lorsqu'ils posent ces questions. Mais il n'y a rien de mal à poser des questions.

M. deGroot-Maggetti : Il n'est pas toujours facile d'aller chercher de la nourriture dans une banque alimentaire.

Le sénateur Tkachuk : Je devrais essayer pour voir si je pourrais obtenir des aliments. Je ne sais pas.

Mr. deGroot-Maggetti: The thing to do is push a stroller and hold another child in your arms, get on the bus, go to the food bank, which may not be close to where you live, then get a box or bag of food, get back on the bus with your stroller and your child and go home.

I also do not want to paint the picture that food banks are awful places because people working in those places do great things. They are becoming multi-service agencies. They do employment training as well. Some try to increase the dignity and create community involvement, community gardens. People are trying to do all kinds of creative things in communities, and the Canadian Association of Food Banks is trying to be effective and efficient in making sure that people's basic food needs are met. However, the Canadian Association of Food Banks, when they released their hunger count, which I believe they released this morning, always include these kinds of public measures that need to be taken by government because we cannot keep relying on food banks as much as we are.

They can try to be as effective as they can in meeting emergency food needs, but if we really want to be effective in providing food security in Canada, we need to go beyond the food bank solution.

Senator Tkachuk: I am asking the questions not to be a mean person, but when we are studying poverty in rural Canada we need to look at solutions, too, so all these solutions are out there. In my lifetime I have seen a lot of solutions and we still have poor people. Maybe your idea of a national strategy might work. I would like to learn more about that Newfoundland and Labrador thing, and Ireland. That is interesting stuff, Madam Chairman. We should have witnesses telling us what they do there and to give us numbers to find out if it is effective or not. I will leave that. Maybe we will not need food banks.

Mr. Kits: I think food banks would prefer not to exist. If wider structures allowed people to find opportunities for food, employment and other kinds of things, and food banks would not need to exist, I think they would be happy to go out of business.

The Chairman: You said something, Mr. deGroot-Maggetti, that caused a light to go off in my head as we listened to all the different things that cause poverty. You mentioned the word Sweden and how, in comparative terms, on many of these issues we would have a difficult time keeping up with the kind of work that Sweden does.

The thing that cropped into my mind was that Sweden is one of our trading partners and allies, and in comparative terms to Canada, has one of the highest literacy systems in the world. We do not. In a prosperous, caring country that we like to think of, something like 42 per cent of our adults are at risk

M. deGroot-Maggetti : Il suffit d'avoir une poussette, de porter un autre enfant dans les bras, de monter dans l'autobus, d'aller à la banque alimentaire, qui n'est peut-être pas près de chez vous, et ensuite, de prendre un sac ou un carton plein d'aliments, de revenir en autobus avec votre poussette et votre enfant et de rentrer chez vous.

Je ne voudrais pas vous faire croire que les banques alimentaires sont des endroits terribles parce que les gens qui s'en occupent font d'excellentes choses. Ces banques deviennent des agences qui offrent toutes sortes de services. Elles font aussi de la formation. Certaines essaient de renforcer la dignité des bénéficiaires et de favoriser la participation communautaire, les jardins communautaires. Les gens essaient de faire toutes sortes de choses créatrices dans les collectivités et l'Association canadienne des banques alimentaires essaie de travailler le plus efficacement possible pour que les gens aient suffisamment à manger. Cependant, lorsque l'Association canadienne des banques alimentaires a publié ses chiffres sur les gens qui ont faim, je crois qu'elle l'a fait ce matin, elle mentionne toujours les mesures que devrait prendre le gouvernement, parce que nous ne pouvons pas continuer à en demander autant aux banques alimentaires.

Elles peuvent faire tout ce qu'elles peuvent pour essayer de répondre aux besoins alimentaires d'urgence, mais si le Canada veut vraiment assurer la sécurité alimentaire de sa population, il faut aller au-delà des banques alimentaires.

Le sénateur Tkachuk : Je ne pose pas ces questions pour faire le méchant, mais nous étudions la pauvreté rurale au Canada, et il faut trouver des solutions et examiner toutes les solutions qui existent déjà. Au cours de ma vie, j'ai vu beaucoup de solutions mais il y a toujours des pauvres. Il est possible que votre idée d'une stratégie nationale donnerait des résultats. J'aimerais en apprendre davantage sur ce qui s'est fait à Terre-Neuve-et-Labrador et en Irlande. Ce sont là des choses intéressantes, madame la présidente. Nous devrions demander à des témoins de nous expliquer ce qui se fait chez eux et de nous fournir des chiffres pour savoir si leur action est efficace ou non. Je vais en rester là. Finalement, nous n'aurons peut-être pas besoin de banques alimentaires.

M. Kits : Je pense que les banques alimentaires préféreraient ne pas exister. Si des structures plus larges donnaient aux gens la possibilité d'avoir de la nourriture, du travail et ce genre de choses, on n'aurait pas besoin de banques alimentaires et je crois qu'elles seraient très heureuses de disparaître.

La présidente : Vous avez dit quelque chose, monsieur deGroot-Maggetti, qui a fait comme un déclic chez moi, lorsqu'on a parlé des différentes causes de la pauvreté. Vous avez prononcé le mot Suède et mentionné comment, sur le plan des comparaisons, nous aurions beaucoup de mal à faire ce que fait la Suède dans beaucoup de ces domaines.

La chose qui m'est venue à l'esprit est que la Suède est un pays allié, un partenaire commercial, et comparée au Canada, a un des taux d'alphabétisme les plus élevés au monde. Ce n'est pas notre cas. Dans un pays prospère et généreux comme nous pensons l'être, il y a près de 42 p. 100 des adultes qui sont en

every day because of their inability to read, write, communicate, get a job and all these kinds of thing, including help their children learn.

In your situation, in the work that you do, do you run across this problem in any evident way? It is there, and I think, as we go along with our committee, we will find that this problem also is one of the issues, be it rural or urban, that prevents people in our country from having a fair chance.

Mr. deGroot-Maggetti: That is a good question. It would be worthwhile examining what other countries have done successfully to reduce and prevent poverty and to build people's capabilities around literacy, for example.

That question is philosophical, I think. In countries such as Sweden — and Sweden is not alone here, but in European countries, particularly northern European countries — their social philosophy is more one of solidarity and that philosophy takes into account structures that influence people's lives.

Sweden or Norway has spent 40 or 50 years trying to build systems. The other day someone told me they talked to someone from Sweden about the working poor and the person said, what do you mean the working poor? When we suggest a working income tax benefit to make sure people who are working earn enough to keep them above the poverty line, people from there look at you. Their thinking is if a business cannot pay a living wage, is it really a sustainable business? They have built systems of training and education over 40 or 50 years, life-long associations that even low-wage workers have possibilities for training and education throughout their work life, to continue to be able to move up.

If we want to achieve those kinds of low rates of poverty, it will be a long-term task, but it needs to be one about investing in people and communities in a whole host of ways.

The Chairman: Thank you for reminding me that this, too, is a part, and listening to all my colleagues, that the ability to read, write and communicate is at the core of a great many of these problems in families in Canada.

Senator Tkachuk: Do Sweden and Norway let in a lot of immigrants? I do not think so.

The Chairman: At any rate, this has been an interesting visit, and we thank you for your patience tonight as well.

The committee adjourned.

danger tous les jours parce qu'ils sont incapables de lire, d'écrire, de communiquer, d'obtenir du travail et ce genre de choses, incapables d'aider leurs enfants à apprendre.

Dans votre situation, dans le travail que vous faites, est-ce que vous vous heurtez souvent à ce problème? C'est une réalité et je crois qu'à mesure que notre comité va poursuivre ses travaux, nous allons constater que ce problème est également un des aspects qui empêche les gens, qu'ils vivent dans une région rurale ou urbaine, d'avoir la même chance que les autres.

M. deGroot-Maggetti : C'est une bonne question. Il serait bon d'examiner comment les autres pays ont réussi à réduire et à supprimer la pauvreté et à alphabétiser davantage les citoyens, par exemple.

C'est une question de philosophie, je crois. Les pays comme la Suède — et la Suède n'est pas le seul pays, mais les pays européens, en particulier les pays d'Europe du Nord — ont une philosophie sociale qui est davantage axée sur la solidarité, et cette philosophie prend en compte les structures qui influencent la vie des gens.

La Suède et la Norvège ont eu besoin de 40 ou 50 ans pour construire de tels systèmes. Quelqu'un m'a dit l'autre jour qu'ils avaient parlé à un Suédois des travailleurs pauvres et la personne a dit : « Qu'est-ce que c'est qu'un travailleur pauvre? » Lorsque nous avons proposé un crédit d'impôt sur le revenu d'emploi pour être sûr que les gens qui travaillent conservent suffisamment d'argent pour ne pas être en-dessous du seuil de la pauvreté, les gens de ces pays nous regardent. Ils se disent que, si l'entreprise n'est pas capable de verser un salaire qui permette aux travailleurs de vivre, on peut se demander si elle est vraiment rentable? Ils ont construit des systèmes de formation et d'éducation depuis 40 ou 50 ans, des incitations permanentes où même les travailleurs à faible revenu ont la possibilité de se former et de s'instruire pendant toute leur vie de travailleur, et ainsi de continuer à progresser.

Si nous voulons obtenir des taux de pauvreté aussi bas que ceux-là, il faut savoir que cela prendra beaucoup de temps, mais il faudra investir dans la population et dans les collectivités de toutes sortes de façons.

La présidente : Merci de m'avoir rappelé que cela faisait également partie de ce problème et de dire à tous mes collègues que la capacité de lire, d'écrire et de communiquer est au cœur d'un grand nombre des problèmes que connaissent les familles canadiennes.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'il y a beaucoup d'immigrants en Suède et en Norvège? Je ne le pense pas.

La présidente : Quoi qu'il en soit, voilà une visite très intéressante et nous vous remercions également de votre patience.

La séance est levée.

OTTAWA, Thursday, November 30, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:05 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators and our witness today. Good morning to all of those who are watching the proceedings of this committee on television.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. This fall, the committee has been hearing from a variety of witnesses who have given us an overview of poverty in Canada's rural areas. This work will serve as a basis for the committee's planned travel on the ground to rural communities in every province and territory of this country next year.

This morning's witness is Kurt Klein, a professor of economics at the University of Lethbridge. Dr. Klein has written more than 300 professional papers in the field of agricultural economies. In 2002, he was awarded a fellowship in the Canadian Agricultural Economics Society. Dr. Klein's research focuses on agricultural and related environmental issues as well the relationship between agriculture and globalization.

We are pleased to have you here today. We wish it were dry and not raining; however, you were telling me that you are coming from 30 below with a wind chill of 40 below in Lethbridge.

You have the floor.

Kurt Klein, Professor, Economics Department, University of Lethbridge, as an individual: Thank you, Madam Chairman. It is indeed a pleasure for me to be here this morning and, as you mentioned, to get away from the western provinces where it has been bitterly cold this week. I am here to talk about the rural poverty issue and, of course, the rural poverty issue as I see it through research and experience of living the first half of my life in Saskatchewan. The second half of my life has been in Lethbridge as a professor, but still closely connected to the rural areas of Saskatchewan and owning my farm in northern Saskatchewan, although not actively farming anymore.

Many people in rural areas of Canada have low incomes, inadequate services that most Canadians take for granted and limited scopes for improving their lives. Yet it is extremely rare to find a homeless person, a food bank or a soup kitchen in a rural community, or people genuinely dissatisfied with their lot. In contrast with the urban poor, whose sometimes wretched living conditions confront us daily on our ways to work and in stories in the media, almost everyone who could

OTTAWA, le jeudi 30 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Je souhaite le bonjour aux honorables sénateurs et à nos témoins aujourd'hui. Bonjour aussi à tous ceux qui suivent les délibérations de notre comité à la télévision.

En mai dernier, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Pendant trop longtemps, les décideurs et les politiques ont ignoré le sort des pauvres en milieu rural. Au cours de l'automne, le comité a entendu divers témoins qui nous ont donné un aperçu de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Ce travail servira de base pour le comité, qui prévoit se rendre dans diverses collectivités rurales dans toutes les provinces et territoires du pays l'an prochain.

Ce matin, nous accueillons comme témoin M. Kurt Klein, professeur d'économie à l'Université de Lethbridge, qui a rédigé plus de 300 documents techniques dans le domaine de l'agroéconomie. En 2002, il a reçu une bourse de la Société canadienne d'agroéconomie. Les recherches de M. Klein portent principalement sur des questions agricoles et environnementales, et plus particulièrement sur la relation entre l'agriculture et la mondialisation.

Nous sommes heureux de vous accueillir ici aujourd'hui. C'est dommage qu'il pleuve et que tout soit détrempé, mais vous me disiez tout à l'heure que vous arriviez de Lethbridge, où il fait moins 30 degrés, moins 40 avec le facteur vent.

Vous avez la parole.

Kurt Klein, professeur, Département d'économie, Université de Lethbridge, à titre personnel : Merci, madame la présidente. C'est effectivement un plaisir pour moi d'être ici ce matin et, comme vous l'avez mentionné, d'échapper au froid cinglant qui a sévi cette semaine dans les provinces de l'Ouest. Je suis venu vous parler de la pauvreté rurale, telle que je la conçois à partir de mes recherches et de mon expérience personnelle. J'ai vécu la première moitié de ma vie en Saskatchewan. La seconde moitié, je l'ai passée à Lethbridge, en tant que professeur. Néanmoins, j'ai conservé des liens étroits avec le milieu rural de la Saskatchewan puisque je suis propriétaire d'une ferme dans le nord de la province, même si je ne l'exploite plus activement.

De nombreux habitants des régions rurales du Canada ont un faible revenu, peu d'accès aux services que la plupart des Canadiens tiennent pour acquis et des perspectives limitées d'améliorer leur sort. Pourtant, il est extrêmement rare de voir dans une communauté rurale un sans-abri, une banque alimentaire ou une soupe populaire, ou encore des gens profondément insatisfaits de leur sort. Contrairement aux pauvres des milieux urbains, dont la misère est étalée

be classed as belonging to the rural poor has a warm, dry place to sleep and adequate food intake.

Economists and statisticians have developed several measures of income levels below which people are deemed to have inadequate incomes to support a decent lifestyle. However, people who live on farms and in rural communities across Canada almost always have a base of family and neighbour relationships and use their entrepreneurial skills to provide themselves and their families with standards of living that are higher than would seem possible to urban-based analysts who base their judgment on standardized metrics developed by government agencies and academic researchers.

In several villages in northern Saskatchewan from where I and my wife originate and know well, many people have low current incomes. Most younger and middle-aged people have found jobs in the city or larger nearby towns and commute daily to their jobs. Most elderly people live on their old-age pensions and accumulated savings. Most have large gardens that grow more food than they and their families can use. Nearly all participate in local organized activities that cost little and afford them with many pleasures and also provide the basis for networks of help in times of need.

Although many of those with low incomes have limited opportunities for entertainment — many rely on television with poor reception on only one or two channels — most would not willingly move to the city where their creature comforts might seem higher, even with the constant urging of family members. Thus, we must be careful in our assessment of rural poverty. It is difficult to find a person living in a rural area who would describe themselves as poor, even though many economic and social indicators would describe them as that.

However, despite the overall level of satisfaction of people living in rural areas, they do lack access to important services that urbanites take for granted. Access to adequate health services in rural areas clearly is inferior to that provided in cities. Lack of public transportation and taxi services often cause great hardships for rural people, especially when family members need to go to the city for medical services. Most rural citizens get their water from underground sources that receive inadequate and infrequent testing.

The base of the rural economy across Canada is, of course, the agricultural industry. Most of the people who now live in rural communities are currently or were once part of the agricultural

quotidiennement à tous les coins de rue et dans les reportages des médias, la plupart des gens que l'on pourrait qualifier de pauvres en milieu rural ont un toit, un endroit chaud pour dormir au sec et ils mangent à leur faim.

Les économistes et les statisticiens ont élaboré plusieurs mesures de niveaux de revenu, en deçà desquels il est acquis que l'on ne peut subvenir convenablement à ses besoins. Cependant, les gens qui habitent à la campagne ou dans les communautés rurales un peu partout au Canada bénéficient presque toujours du soutien de leur famille ou du voisinage et tirent parti de leurs talents d'entrepreneurs pour se doter, et doter leur famille, d'un niveau de vie plus élevé qu'il ne semble possible aux analystes des milieux urbains qui fondent leur jugement sur des paramètres normalisés élaborés par des organismes gouvernementaux et des chercheurs universitaires.

Dans plusieurs villages du nord de la Saskatchewan, la région dont ma femme et moi sommes originaires et que nous connaissons bien, bien des gens ont de faibles revenus. Les jeunes et les personnes d'âge mûr ont pour la plupart trouvé un emploi à la ville ou dans les grandes agglomérations urbaines voisines et font la navette tous les jours pour leur travail. Ordinairement, les personnes âgées subsistent grâce à leur pension de vieillesse et à leurs économies. Les habitants ont pratiquement tous de grands potagers où ils cultivent davantage d'aliments qu'eux-mêmes et leur famille peuvent en consommer. La quasi-totalité d'entre eux participent à des activités locales organisées qui ne coûtent pas cher, qui sont la source de bien des plaisirs et qui leur fournissent aussi un réseau d'entraide quand les temps sont durs.

Même si un grand nombre de résidents des campagnes ayant un faible revenu ont peu d'occasions de se distraire — ils comptent surtout sur la télévision, qui n'offre qu'une ou deux chaînes dont la réception est mauvaise —, ils ne seraient pas prêts à déménager à la ville, où ils pourraient bénéficier de plus de confort matériel, même si les membres de leur famille les pressent constamment de le faire. Il faut donc faire preuve de prudence lorsqu'on évalue la pauvreté rurale. Il est difficile de trouver une personne vivant en milieu rural qui se qualifierait de pauvre, même si elle l'est selon de nombreux indicateurs sociaux et économiques.

Cependant, en dépit du niveau de satisfaction global des habitants des régions rurales, ces derniers n'ont pas accès à d'importants services que les citadins tiennent pour acquis. En milieu rural, l'accès à des services de santé convenables est inférieur à ce que l'on offre dans les villes. L'absence de transport en commun et de services de taxi cause souvent de grandes difficultés aux gens de la campagne, particulièrement lorsqu'un membre de la famille doit aller à la ville pour recevoir des services médicaux. La plupart des habitants des régions rurales tirent leur eau de sources souterrainesque l'on teste rarement et de façon inadéquate.

La base de l'économie rurale du Canada est évidemment l'agriculture. La plupart des gens qui vivent présentement dans les collectivités rurales ont déjà travaillé ou travaillent encore

industry. It is important to examine carefully the economic conditions on farms in Canada to get a fair sense of the poverty issue in rural Canada.

Have net farm incomes been falling? Major financial disasters have befallen the agricultural industry in the last few years. These include loss of export markets for potatoes due to the PVYn virus, beef due to BSE and other trade challenges that hampered Canadian exports of wheat, pork, dairy and other products. Hotter temperatures have led to disastrous droughts in some parts of the prairies, while other areas have suffered from flooding and inability to plant annual crops.

Provincial and federal governments have been under almost continuous pressure to find ways to get money transferred to farmers to allay the effects of the latest financial crisis. Usually governments have responded. The publicity generated by the recent events in agricultural has created an impression that net farm incomes in Canada have fallen precipitously, and the rate of decline has been increasing.

What does the data show? Careful analysis of net farm income data in real terms, taking out the inflation factor, over the long term reveals that, although net farm income can be measured to show a downward trend, the rate of decline has been modest, a little less than 1 per cent per year.

It is slower than the rate of productivity growth in yields of crops, the result of plant breeding and management practices, the yields of livestock, the result of genetics, technological improvements and better management practices, and the productivity growth in labour, which grew in the agricultural industry of an annual average rate of 5.8 per cent over the last five years, the fastest growing rate of all industry and nearly three times the national average increase of 2.3 per cent.

The standard of living a family enjoys depends on the total income earned by a family, not the income from single activity. On Canadian farms, the net farm income has decreased at a slow rate while off-farm income has been increasing rapidly from an average of $18,000 in 1980 to now $63,000 in 2002.

Off-farm income sources supplied farm families with more than 87 per cent of total family income in 2002. As a result of the increasing integration of rural and urban labour markets, most farm families have enjoyed standards equivalents to those in urban centres in Canada.

Agriculture and Agri-Food Canada has classified farm categories into seven different types: retirement, lifestyle, low income, small business focus, medium business focus, large business focus and very large business focus. Of these seven groups, only the low-income category of farms had annual family incomes of less than $42,000 per year. Seventeen per cent of census farms fall into that category — the ones that had a low income — with an annual income of less than $7,000, which is

dans le secteur agricole. Il importe d'examiner soigneusement les conditions économiques qui caractérisent les exploitations rurales canadiennes si l'on veut cerner le problème de la pauvreté rurale au Canada.

Les revenus agricoles nets ont-ils chuté? Au cours des dernières années, l'industrie agricole a subi de durs coups au plan financier. Je songe, entre autres, à la perte des marchés d'exportation des pommes de terre, à cause du virus PVYn, et du bœuf, à cause de l'ESB, et à d'autres problèmes commerciaux qui ont nui aux exportations canadiennes de blé, de porc, de produits laitiers et d'autres denrées. Des températures plus chaudes ont provoqué des sécheresses désastreuses dans certaines régions des Prairies, alors qu'ailleurs, des inondations ont empêché la plantation des cultures annuelles.

Les gouvernements fédéral et provinciaux ont été sollicités presque sans arrêt pour trouver des moyens de verser de l'argent aux agriculteurs afin d'atténuer les effets de la dernière crise financière. En général, ils ont répondu à l'appel. La publicité entourant les récentes catastrophes agricoles ont créé l'impression que les revenus agricoles nets au Canada ont chuté de façon précipitée et que le rythme du déclin s'est accentué.

Que disent les données? Une analyse sérieuse des données sur le revenu agricole net en chiffres absolus, le facteur d'inflation étant retranché, révèle qu'à long terme, malgré une tendance à la baisse du revenu agricole net, le déclin a été modeste, à un peu moins de 1 p. 100 par année.

C'est plus lent que le taux d'accroissement de la productivité pour les rendements de cultures, qui résulte des pratiques de gestion et d'amélioration des plantes, du rendement des troupeaux, d'améliorations génétiques et technologiques et de l'optimisation des pratiques de gestion. Sans oublier la croissance de la productivité de la main-d'oeuvre qui, dans le secteur agricole, a accusé une hausse moyenne annuelle de 5,8 p. 100 au cours des cinq dernières années. Il s'agit du taux de croissance le plus rapide de l'ensemble du secteur. C'est aussi près du triple de la hausse moyenne de 2,3 p. 100 enregistrée à l'échelle nationale.

Le niveau de vie d'une famille dépend du revenu total de la famille, et non du revenu tiré d'une seule activité. Dans les exploitations canadiennes, le revenu agricole net a diminué lentement alors que le revenu hors ferme a augmenté rapidement, passant en moyenne de 18 000 $, en 1980, à 63 000 $, en 2002.

Les sources de revenu hors ferme ont fourni aux familles agricoles plus de 87 p. 100 de leur revenu familial total en 2002. En raison de l'intégration accrue des marchés du travail rural et urbain, la plupart des familles d'agriculteurs ont pu bénéficier d'un niveau de vie équivalent à celui des familles des centres urbains du Canada.

Agriculture et Agroalimentaire Canada a classé les catégories d'exploitation agricole selon sept types différents : retraite, mode de vie, à faible revenu, petite entreprise, moyenne entreprise, grande entreprise et très grande entreprise. De ces sept groupes, seule la catégorie des fermes à faible revenu affichait un revenu familial annuel inférieur à 42 000 $. Dix-sept pour cent des fermes de recensement entrent dans cette catégorie — à faible revenu — puisque leur revenu annuel était inférieur à 7 000 $, ce qui est

clearly insufficient for a satisfactory lifestyle in Canada today. On average, they had off-farm incomes of $14,000 but lost about $7,000 on their farming operations. In some respects, they may be better off than those living in poverty in urban areas. These low-income farms had an average net worth of $423,000, which provides them with a considerable safety net for their essential needs.

Although farmers struggle relentlessly against the forces of nature and uncertain markets, most believe they live very well. In a recent survey, only 10 per cent of families who live on farms rate their standard of living as poor or very poor. Conversely, 90 per cent of farmers rate their standard of living as good, very good or excellent.

The vast majority of farm families in Canada has adjusted to economic conditions and been able to take advantage of new opportunities, particularly in regard to off-farm employment. It is clear that the poverty situation on Canadian farms is less dire than it was in the past. For the most part, low incomes are confined to those farm units that have an insufficient resource base to compete effectively and whose members are unable or unwilling to access off-farm employment opportunities. Even most of those have accumulated assets that provide them with long-term security for their basic needs.

The makeup of most rural communities across Canada is far different today than in past decades. Recently, many families who have little or no connection to agriculture choose to live in rural communities because of lower costs and a belief that there are social advantages in smaller places where people know and take care of each other. Many rural communities accommodate this transition by offering low-cost building lots or tax holidays for those who move there. To many people, the costs and inconveniences associated with long-distance commuting seem small compared to the advantages of living in a small rural community.

Still, people who live on farms and in rural communities suffer from inadequate nearby health care, inadequate public transportation and often unknown quality of drinking water. These are especially serious issues for older people who need more medical attention and often have no way of getting to the cities to receive proper diagnoses or treatments. These are problems that are difficult to fix even if these peoples' incomes could be boosted with additional government transfer payments.

Many government programs developed over the past 40 years have attempted to supplement low commodity prices in agriculture. However, as has been seen in most countries that

évidemment insuffisant pour avoir un train de vie satisfaisant au Canada de nos jours. En moyenne, leur revenu hors ferme s'établissait à 14 000 $, mais elles enregistraient des pertes d'environ 7 000 $ au titre de leurs activités agricoles. À certains égards, la situation de ces familles est sans doute enviable par rapport à celle des familles pauvres vivant en milieu urbain. Ces fermes à faible revenu avaient une valeur nette moyenne de 423 000 $, ce qui offrait à leurs propriétaires un filet de sécurité confortable pour satisfaire leurs besoins essentiels.

Même si les agriculteurs mènent une lutte incessante contre les forces de la nature et souffrent de l'incertitude des marchés, la plupart d'entre eux sont convaincus qu'ils vivent très bien. Selon un sondage récent, 10 p. 100 seulement des familles agricoles ont qualifié leur niveau de vie de pauvre ou très pauvre. Inversement, 90 p. 100 des agriculteurs considèrent leur niveau de vie bon, très bon ou excellent.

La grande majorité des familles agricoles canadiennes s'est adaptée aux conditions économiques et ont été en mesure de tirer parti de nouveaux débouchés, particulièrement en ce qui a trait au travail hors ferme. Manifestement, la pauvreté des agriculteurs canadiens est moins aiguë qu'elle l'a déjà été dans le passé. En général, les faibles revenus sont le lot d'entités agricoles dont la base de ressources est insuffisante et ne leur permet pas de livrer concurrence efficacement et dont les membres ne veulent pas ou ne peuvent pas travailler à l'extérieur de la ferme. Même dans cette catégorie, leurs propriétaires ont presque toujours accumulé des actifs leur garantissant de pouvoir satisfaire leurs besoins fondamentaux à long terme.

La composition de la plupart des communautés rurales canadiennes est bien différente aujourd'hui de ce qu'elle était il y a quelques décennies. Récemment, de nombreuses familles ayant peu ou pas de lien avec l'agriculture ont choisi de vivre dans des collectivités rurales parce que la vie y est moins chère. De plus, elles sont convaincues qu'il y a des avantages sociaux associés au fait de vivre dans de petits villages où les gens se connaissent et s'entraident. La plupart des communautés rurales facilitent cette transition en offrant des terrains à bâtir à prix modique ou des congés fiscaux aux nouveaux venus. Pour bien des gens, les coûts et les inconvénients associés à de longs trajets semblent minimes en comparaison des avantages qui se rattachent à la vie dans une petite communauté rurale.

Il n'en reste pas moins que les familles d'agriculteurs et les résidents des collectivités rurales souffrent de soins de santé de proximité et de services de transport en commun inadéquats et, bien souvent, ils ignorent si l'eau qu'ils boivent est de bonne qualité. Ce sont là des problèmes particulièrement sérieux pour les personnes âgées qui nécessitent une attention médicale plus soutenue et qui n'ont souvent pas de moyens de se rendre à la ville pour recevoir les diagnostics ou les traitements indiqués. Ce sont des problèmes qui demeureraient difficiles à régler même si le gouvernement pouvait gonfler le revenu de ces personnes par le biais de paiements de transfert additionnels.

Bon nombre des programmes gouvernementaux mis sur pied depuis une quarantaine d'années ont tenté de suppléer au faible prix des denrées agricoles. Toutefois, comme on a pu le constater

support the agricultural industry, most program payments have gone to the largest farmers and have had little impact on reduction of poverty. The type of policies that have the most effect on reducing low farm incomes are those that provide more opportunities for farmers, generally, by reducing restrictions on their business behaviours or disincentives to adjust to market signals.

Removal of interprovincial barriers to movement of feed grains in the early 1970s provided increased profits for farmers who grew these crops in the feed surplus provinces, particularly in Saskatchewan. Abandoning the Western Grain Transportation Act in 1995 spurred growth of the livestock industry in the Prairies with considerably more value-added activities than in the simple export of unprocessed grains.

Continuing restrictions in marketing opportunities for wheat and barley hamper adjustments into more prairie-based value-added activities with their associated employment opportunities in rural areas. Policies that promote integration of labour and product markets throughout rural and urban areas offer the best solution for any remaining pockets of rural poverty. Improvement in transportation and communication infrastructure, health services and quality of water would do more for rural residents than any programs involving supplementary transfer payments.

Senator Segal: Thank you for coming all this way. So it is pretty good out there, is it? Farmers are on a roll? They have a half million dollars net worth even in the lowest income context. We probably should not have wasted your time and we should not be wasting our time. We misunderstand profoundly what is going on.

Mr. Klein: I am not relating to business losses in agriculture. There are many serious business issues related to agriculture. I was trying to address the poverty issue.

Senator Segal: So there is not much?

Mr. Klein: In the context in which I have grown up and studied agriculture, I believe that the poverty in the cities is worse than it is in the agricultural regions.

Senator Segal: We had a witness from another academic institution who made the case that one is better of being poor on the farm than being poor in the city. Would you subscribe to that?

Mr. Klein: Yes.

Senator Segal: Why?

Mr. Klein: Because of some of the things I mentioned in my talk. There are support relationships out there. There is the ability to have the essentials of life. You do not find people out there who are homeless, or who have insufficient nutrition. You find

dans la plupart des pays qui soutiennent leur secteur agricole, la majorité des versements découlant de ces programmes sont allés aux grands propriétaires fonciers et n'ont guère contribué à diminuer la pauvreté. Le type de politiques le plus susceptible de compenser la faiblesse des revenus agricoles sont celles qui offrent davantage de débouchés aux agriculteurs, généralement en supprimant les restrictions applicables aux conditions d'exploitation de leur entreprise ou les obstacles qui les empêchent de s'adapter aux signaux du marché.

L'élimination des barrières interprovinciales qui empêchaient le mouvement des céréales fourragères, au début des années 1970, a permis aux céréaliculteurs des provinces enregistrant des surplus, particulièrement en Saskatchewan, d'accumuler des profits accrus. L'abandon de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest, en 1995, a éperonné la croissance de l'élevage du bétail dans les Prairies, laquelle comportait beaucoup plus d'activités à valeur ajoutée que la simple exportation de céréales à l'état brut.

Les restrictions qui continuent d'entraver les possibilités de commercialisation du blé et de l'orge empêchent la transition vers l'implantation dans les Prairies d'activités à valeur ajoutée, avec leur cortège de débouchés d'emploi dans les régions rurales. Les politiques qui facilitent l'intégration des marchés du travail et des denrées dans les zones urbaines et rurales représentent la meilleure solution pour s'attaquer aux dernières poches de pauvreté rurale. L'amélioration de l'infrastructure des transports et des communications, des services de santé et de la qualité de l'eau serait plus bénéfique pour la population rurale que n'importe quel programme impliquant des paiements de transfert supplémentaires.

Le sénateur Segal : Merci d'avoir fait tout ce chemin pour venir nous voir. Autrement dit, tout baigne en milieu agricole? Les agriculteurs roulent sur l'or? Même ceux qui affichent les plus bas revenus ont des actifs d'une valeur nette d'un demi-million de dollars. Nous n'aurions sans doute pas dû vous faire perdre votre temps, et nous n'aurions pas dû gaspiller le nôtre non plus. Nous sommes sérieusement à côté de la plaque.

M. Klein : Je n'ai pas parlé des pertes commerciales dans le secteur de l'agriculture. L'agriculture est aux prises avec de sérieux problèmes commerciaux. J'essayais de cerner la question de la pauvreté.

Le sénateur Segal : Ce n'est pas vraiment un problème?

M. Klein : Compte tenu du contexte dans lequel j'ai grandi et de mes travaux de recherche en agriculture, j'estime que la pauvreté est pire dans les villes que dans les régions agricoles.

Le sénateur Segal : Un témoin d'une autre université a fait valoir qu'il est préférable d'être pauvre à la campagne que pauvre à la ville. Souscrivez-vous à cette opinion?

M. Klein : Oui.

Le sénateur Segal : Pourquoi?

M. Klein : En raison de certains facteurs que j'ai mentionnés dans mon exposé. Il y a un réseau d'entraide à la campagne. Il est possible pour chacun de satisfaire les besoins de la vie courante. On ne trouve pas de gens qui sont sans toit ou qui ne mangent pas

people who have bad nutrition. I also want to mention that my remarks do not pertain to poverty in the Aboriginal communities, many of which are rural. That is a much more serious issue.

Senator Segal: The net worth number you included in your presentation, the $423,000, that is net of all debt?

Mr. Klein: Yes.

Senator Segal: Net of the mortgage, the operating line at the bank and other things. There is the assumption that there is someone to buy the farm at the $423,000?

Mr. Klein: That is true. These are capital values that are estimated and are never known until they are sold, that is true.

Senator Segal: Can we talk about the 17 per cent that you reference? They had off-farm incomes of $14,000 but lost about $7,000 on farming operations. You took the view that $7,000 was an insufficient number. Is the assessment telling us that farm incomes for low-income farm operations are depleting and that people are bringing more off-farm income to the farm to make up for the circumstance, so they are getting by in that way, hence another reason for us to be profoundly not concerned?

Mr. Klein: Virtually, all the income for most of the farms now comes from off-farm employment; certainly for the smaller farms, all their income comes from that. Those low-income farmers would be doing better if they just left the farm because they are having losses on the farm. These losses, you have to understand, also include depreciation and things that are not out-of-pocket expenditures. They are able to adjust because they delay replacement of machines. In fact, it does not affect their livelihoods as much as having to pay. It is not a continuous expense in that sense.

Senator Segal: I remember a dialogue that look place between the Government of Canada and the bankers who were trying to find a way for Olympia and York not to go bankrupt, that large development firm in Toronto, many years ago. One of the bankers took the view that there is a big difference between liquidity and solvency. When they came to the federal government for $250 million to bail out Olympia and York, the lecture the bank, which had not made prudential loans, offered was that there was no reason not to offer the money because it was a truly solvent company; it simply had a short-term liquidity problem. I recall having said to the banker at the time, "We have all these farmers in Canada who do not have a solvency problem. They have compelling net worth; they just cannot make the payments. Yet you are delighted to seize their farms and equipment quickly.

à leur faim. Par ailleurs, il y a des gens qui se nourrissent mal. Je veux aussi signaler que mes observations ne s'appliquent pas dans les collectivités autochtones, dont un grand nombre sont des collectivités rurales. C'est un problème beaucoup plus sérieux.

Le sénateur Segal : Le chiffre concernant la valeur nette d'une exploitation agricole que vous avez mentionné dans votre exposé, soit 423 000 $, est-ce la valeur nette exempte de toute dette?

M. Klein : Oui.

Le sénateur Segal : La valeur nette, après avoir soustrait l'hypothèque, la ligne de crédit d'exploitation à la banque et autres charges. On pose l'hypothèse qu'il y a quelque part quelqu'un qui est prêt à acheter la ferme au prix de 423 000 $?

M. Klein : C'est vrai. C'est la valeur estimée de l'immobilisation, qui n'est jamais connue tant que la ferme n'est pas vendue, c'est vrai.

Le sénateur Segal : Je voudrais revenir sur le chiffre de 17 p. 100 que vous avez cité. Ces gens-là avaient un revenu d'appoint de 14 000 $, mais ont fait une perte d'exploitation d'environ 7 000 $. Vous avez exprimé l'avis que le chiffre de 7 000 $ est insuffisant. Faut-il conclure de cette évaluation que le revenu agricole des exploitations agricoles à faible rendement diminue et que les gens doivent aller gagner ailleurs un revenu d'appoint plus important pour compenser, de sorte qu'ils réussissent à joindre les deux bouts, ce qui serait pour nous une autre raison de ne pas s'inquiéter du tout?

M. Klein : La quasi-totalité du revenu de la plupart des exploitations agricoles provient maintenant d'un emploi d'appoint à l'extérieur de la ferme; il est certain que dans les exploitations agricoles de petite envergure, la totalité du revenu provient de cette source. Ces agriculteurs à faible revenu seraient en meilleure posture s'ils abandonnaient tout simplement leur ferme, parce qu'ils subissent des pertes liées à l'exploitation de leur ferme. Vous devez comprendre que ces pertes comprennent aussi l'amortissement et d'autres éléments qui n'entraînent pas des dépenses immédiates. Ils réussissent à s'adapter en retardant le remplacement des machines. En fait, cela n'influe pas autant sur leur niveau de vie que s'ils étaient obligés de payer. En ce sens, ce n'est pas une dépense continue.

Le sénateur Segal : Je me rappelle d'un dialogue entre le gouvernement du Canada et les banquiers, lesquels s'efforçaient de trouver une solution pour éviter la faillite d'Olympia and York, grande entreprise immobilière de Toronto; c'était il y a de nombreuses années. L'un des banquiers était d'avis qu'il y a une grande différence entre les liquidités et la solvabilité. Quand ils sont venus réclamer 250 millions de dollars au gouvernement fédéral pour renflouer Olympia and York, l'interprétation de cette banque, qui n'avait pas consenti des prêts prudentiels, était qu'il n'y avait aucune raison de ne pas allonger l'argent parce que c'était une compagnie tout à fait solvable; elle avait simplement un problème de liquidités à court terme. Je me rappelle d'avoir dit à ce moment-là au banquier : « Il y a beaucoup d'agriculteurs au Canada qui n'ont aucun problème de solvabilité. Ils ont une valeur nette considérable; c'est simplement qu'ils n'arrivent pas à

Why would the rules be different for a big development company in downtown Toronto than they are for the average farmer across Canada?"

Mr. Klein: I do not think it is different. Again, operating as a business, there are people who have cash flow difficulties and so on. I do not classify that as a poverty issue.

Senator Segal: I want to make sure I understand that construct. Having a cash flow problem is not necessarily a poverty issue?

Mr. Klein: No. Even a bankruptcy issue is not necessarily a poverty issue. To me, a poverty issue is one where people have an inadequate ability to acquire health care, food, shelter, clothing — the necessities of life.

Senator Segal: The Government of Canada introduced a farm options program some time ago, and it was for those farms that had, for whatever reason, a collapse in their revenue beneath $25,000 in total. It will take some time for the data to be analyzed and cross-checked, but some 16,000 farmers applied and received grants in the $10,000 range. They were in that $14,000 area of activity. I hear you saying and I want to understand that, just because someone has a collapse in farm income calculated in various different and appropriate ways, if they are living beneath what the low income cut-off says is necessary to sustain oneself and one's family that does not necessarily constitute poverty?

Mr. Klein: Different people have different views or different definitions of what constitutes poverty. My tenant this year was unable to make his rental payments. Now I have to dig out of my pocket to pay the taxes on the land. He obviously is suffering right now. Nevertheless, he still has a net worth of, I do not know how much, but it is significant, and his family is living well, as far as I can tell. However, certainly there is an immediate business loss problem on their farm. There are many people like that, but I do not call that a poverty problem.

Senator Segal: Would it be your general view, Dr. Klein, that when farm organizations and others and the folks who roll the tractors here to Parliament Hill and elsewhere complain about collapsing income, they are overstating their problem? They have not done a detailed economic analysis of how well they are doing. I assume they are being sincere. I have no difficulty with the econometrics of your analysis, but I am looking for your judgment as to why we have a phenomenon in the marketplace of people and ideas that says there is a problem, yet here we have an economic analysis, which seems to be very straightforward, that suggests that the problem is not that difficult at all.

payer leurs factures. Pourtant, vous vous empressez de saisir leur ferme et leur équipement, en vous frottant les mains. Pourquoi les règles doivent-elles être différentes pour une grande compagnie immobilière du centre-ville de Toronto et pour les agriculteurs ordinaires n'importe où au Canada? »

M. Klein : Je ne pense pas que les règles soient différentes. Dans le monde des affaires, certains ont parfois des problèmes de liquidités. À mes yeux, cela n'a rien à voir avec la pauvreté.

Le sénateur Segal : Je veux m'assurer de bien comprendre. Avoir un problème de liquidités, ce n'est pas nécessairement être pauvre?

M. Klein : Non. Même la faillite n'a pas nécessairement de lien avec la pauvreté. Pour moi, la pauvreté, c'est avoir de la difficulté à se procurer les soins de santé, la nourriture, le logement, des vêtements — enfin, les produits de première nécessité.

Le sénateur Segal : Le gouvernement du Canada a créé il y a un certain temps un programme d'options agricoles qui s'adresse à ceux qui, pour une raison quelconque, ont vu leur revenu s'effondrer et tomber à moins de 25 000 $. Il faudra un certain temps pour analyser les données et faire des recoupements, mais environ 16 000 agriculteurs ont présenté une demande et ont reçu des subventions de l'ordre de 10 000 $. Ces agriculteurs en étaient à un seuil d'activité de 14 000 $. Si je comprends bien, vous dites qu'un agriculteur qui a subi l'effondrement de son revenu agricole, calculé de diverses manières et selon des formules reconnues, dont le revenu est inférieur au seuil de ce qui est nécessaire pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, vous dites que cette situation ne constitue pas nécessairement un cas de pauvreté?

M. Klein : Différentes personnes ont des points de vue différents ou des définitions différentes de ce qui constitue la pauvreté. Cette année, mon locataire a été incapable de payer son loyer. Je dois maintenant payer de ma poche les impôts fonciers. Il est évident qu'il est actuellement en difficulté. Néanmoins, il a encore une valeur nette de, je ne sais pas combien, mais c'est une valeur considérable, et sa famille vit bien, d'après ce que je peux voir. Cependant, son exploitation agricole éprouve dans l'immédiat des problèmes sur le plan des affaires. Beaucoup de gens sont dans cette situation, mais je ne dirais pas qu'ils sont pauvres.

Le sénateur Segal : De manière générale, monsieur Klein, êtes-vous d'avis que les organisations agricoles et les fermiers qui viennent en tracteur sur la Colline du Parlement et ailleurs pour se plaindre de l'effondrement de leur revenu exagèrent leur problème? Ils n'ont pas fait une analyse économique détaillée de leur situation financière. Je suppose qu'ils sont sincères. Je n'ai aucune difficulté à accepter votre analyse économétrique, mais je fais appel à votre jugement et je vous demande pourquoi nous sommes placés devant ce phénomène, ce fourmillement de personnes et d'idées qui affirment qu'il existe un problème, alors même que nous avons une analyse économique qui semble très simple et qui indique que le problème n'est pas tellement grave.

Mr. Klein: The issue comes up as to whether you will be able to make a decent living only in agriculture. There are very few who can do that any more. If you do not include the other types of income, then there would be a serious income problem. Of course, many people would prefer to make all of their living in agriculture and not have to work off the farm. However, the improvements in technology nowadays have allowed people to farm on weekends and part-time to quite an extent. Because of this, the competition has bid up the price of land so that the net incomes from farming the commodities have been reduced, to the point where it is very low in most years. As a result, unless the farms are very big and efficiently run, people cannot make very much money in agriculture. They must make their income in other ways, and agricultural production has become more of a part-time activity. Technology accounts for a lot of this.

Senator Segal: Even though the annual yield may be low, the real estate appreciation over time may build up the net worth of the farmer before retirement?

Mr. Klein: Yes. Those people who are unable or unwilling to access the urban employment markets are the ones in trouble. They have the low incomes. Even they generally have a pretty good support base in the rural areas.

Senator Segal: You made a comment earlier that it would be more efficient if the farmers who were not making it went off to do something else. Would it be constructive for governments to encourage people who are not making it to stop farming, leave the land and go to places where they can find work? I am speaking only of the econometrics. I am not suggesting a moral value judgment.

Mr. Klein: I do not think the government needs to do that. The government needs to stay out of the way and make it possible to access the off-farm employment market. There are many things that take money out of rural communities that could be reduced. For example, in my rural municipality of Canwood, Saskatchewan, RM 494, all the people there paid for my education up to Grade 12, and that of many others, too, and most of us have left. This is a transfer of income from those rural areas to the city. The city is getting the benefit of the education. The education taxes that come from rural property are a way of transferring capital from poor rural areas to richer city areas. Governments can do things like that to help.

Senator Mahovlich: You never mentioned crime. We find that crime has risen in the cities. The more populated we get, the higher the crime. Speaking for myself, if I got desperate, I do not know what I would do. Is there no crime out on the farms? If so, has it increased?

M. Klein : La question est de savoir si l'on peut gagner honnêtement sa vie dans l'agriculture seulement. Très peu réussissent encore à le faire. Si l'on excluait tous les autres revenus, il y aurait un grave problème de revenu. Bien sûr, bien des gens préféreraient gagner leur vie exclusivement dans l'agriculture et ne pas avoir à travailler à l'extérieur de la ferme. Cependant, les progrès technologiques ont permis aux gens d'exploiter leurs terres en fin de semaine ou à temps partiel. À cause de cela, la concurrence a fait augmenter le prix des terres, de sorte que le revenu net tiré de l'agriculture et de la vente des denrées a diminué au point qu'il est très bas la plupart du temps. En conséquence, les gens n'arrivent pas à gagner beaucoup d'argent dans l'agriculture, à moins d'avoir une très grande exploitation agricole gérée de manière efficiente. Ils doivent trouver ailleurs un revenu d'appoint et la production agricole est devenue davantage une activité à temps partiel. La technologie explique cela en bonne partie.

Le sénateur Segal : Même si le rendement annuel peut être bas, l'appréciation immobilière avec le temps peut faire augmenter la valeur nette de l'agriculteur avant sa retraite?

M. Klein : Oui. Ceux qui sont en difficulté, ce sont ceux qui sont incapables de trouver un emploi sur le marché du travail urbain, ou qui ne sont pas disposés à le faire. Ce sont eux qui ont de bas revenus. Même eux peuvent généralement compter sur un assez bon réseau de soutien dans les régions rurales.

Le sénateur Segal : Vous avez dit tout à l'heure qu'il serait plus efficient que les agriculteurs qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts quittent leur terre pour aller faire autre chose. Serait-ce une bonne idée pour les gouvernements d'encourager ces personnes à abandonner l'agriculture, à quitter la terre et à aller trouver du travail ailleurs? Je parle seulement du point de vue économétrique. Je ne porte pas de jugement moral.

M. Klein : Je ne pense pas que le gouvernement ait besoin de faire cela. Le gouvernement doit rester en marge et rendre possible l'accès au marché du travail en dehors de l'agriculture. Il serait possible d'atténuer de nombreux facteurs qui enlèvent de l'argent aux collectivités rurales. Par exemple, dans ma municipalité rurale de Canwood, en Saskatchewan, RM 494, tous les habitants de la communauté ont payé mes études jusqu'à la 12^{e} année, et les études de beaucoup d'autres jeunes gens aussi, et la plupart d'entre nous sommes partis. C'est un transfert de revenu des régions rurales à la ville. La ville obtient les avantages de l'éducation. Les impôts scolaires perçus sur les propriétés rurales sont une manière de transférer du capital des régions rurales pauvres aux régions urbaines riches. Les gouvernements peuvent intervenir pour atténuer ce problème.

Le sénateur Mahovlich : Vous n'avez pas parlé de criminalité. Nous constatons que la criminalité augmente dans les villes. Plus une ville est populeuse, plus il y a de crimes. Personnellement, si j'étais désespéré, j'ignore ce que je ferais. N'y a-t-il pas de criminalité dans les régions agricoles? S'il y en a, a-t-on noté une augmentation?

Mr. Klein: I have no data on that. Certainly, there is some crime in the rural areas. My perception is that it is much less a problem in most rural areas, but certainly there is some crime there.

Senator Mahovlich: There is also the fact that immigrants no longer seem to go to the farms, whereas 50 or 100 years ago they headed out West and on to the farms.

I imagine property is purchased as yours was. You own some property out there and you are working in the city. You are hanging on to your property. Why have you not sold your property?

Mr. Klein: It has not been a good investment, I can tell you that. There is still significant investment and immigrants coming from overseas, primarily from places like the Netherlands, who are buying some of our agricultural property. It is going on all the time.

Senator Mahovlich: These people are not immigrants; they are investors?

Mr. Klein: They are continuing to move to Canada. Some of our hardest working and now prosperous farmers are those who have come in the last 10 to 20 years. They are still coming, although not on a wide scale.

Senator Mahovlich: Is it lonely being out West on a farm?

Mr. Klein: It is getting lonelier. There are not so many neighbours.

Senator Mahovlich: Everyone is heading towards the city. I visited Africa and saw that that is a problem there. Everyone is going to the cities, and the cities cannot cope.

Mr. Klein: Canada is becoming one of the more urbanized countries in the world. Australia is probably the most urbanized country in the world, and Canada is on that same track. However, many of those who are lonely, as you put it, out on the farm are also going into the city on a daily basis working or integrating into the urban economy in different ways.

Senator Mahovlich: The farmer keeps himself busier, and if you are busy, I do not think you are lonely. That could be an answer as well.

The Chairman: Lethbridge is surrounded by some very gorous and generous small communities that are very much tached to the rural areas. We all do things in those communities, nd I think they are often in far better spirits and condition than e our cities.

One of our concerns related to these hearings is that when e are having difficulties on the land, as we currently are in any parts of Canada, we worry about what that does to the nall towns and vibrant communities attached to the farming eas.

M. Klein : Je n'ai pas de données là-dessus. Il est certain qu'il y a des crimes dans les régions rurales. J'ai l'impression que c'est un problème beaucoup moins graye que dans la plupart des régions urbaines, mais il est certain qu'il se commet des crimes en milieu rural.

Le sénateur Mahovlich : Il y a aussi le fait que les immigrants ne semblent plus se diriger vers l'agriculture, tandis qu'il y a 50 ou 100 ans, ils s'en allaient dans l'Ouest pour devenir agriculteurs.

J'imagine que les terres sont achetées comme la vôtre l'a été. Vous possédez une terre là-bas et vous travaillez à la ville. Vous vous accrochez à votre terre. Pourquoi ne l'avez-vous pas vendue?

M. Klein : Je peux vous dire que cela n'a pas été un bon investissement. Il y a encore beaucoup d'investissements et d'immigrants qui viennent de l'étranger, surtout de pays comme les Pays-Bas, et qui achètent nos terres agricoles. C'est un mouvement continu.

Le sénateur Mahovlich : Ce ne sont pas des immigrants; ce sont des investisseurs, n'est-ce pas?

M. Klein : Ils continuent de venir s'installer au Canada. Certains de nos agriculteurs les plus travaillants et les plus prospères sont ceux qui sont venus au cours des 10 ou 20 dernières années. Il en arrive encore, bien que ce ne soit pas un mouvement de masse.

Le sénateur Mahovlich : La solitude est-elle un problème pour les agriculteurs de l'Ouest?

M. Klein : De plus en plus. Il n'y a pas tellement de voisins.

Le sénateur Mahovlich : Tout le monde se dirige vers la ville. Je suis allé en Afrique et j'ai constaté ce problème là-bas. Tout le monde s'en va dans les villes, et les villes sont débordées.

M. Klein : Le Canada est en train de devenir l'un des pays les plus urbanisés au monde. L'Australie est probablement le pays le plus urbanisé au monde et le Canada s'en rapproche. Cependant, bien des gens qui souffrent de solitude sur leur terre, comme vous le dites, se rendent tous les jours en ville pour y travailler ou pour participer de différentes manières à l'économie urbaine.

Le sénateur Mahovlich : L'agriculteur se tient occupé et, quand on est occupé, je ne pense pas qu'on souffre de solitude. Cela pourrait être une solution également.

La présidente : Lethbridge est entourée de petites communautés très vigoureuses et généreuses qui sont très attachées à la ruralité. Nous avons tous des activités dans ces communautés, et je pense que celles-ci sont souvent en bien meilleur état que nos villes.

L'une de nos préoccupations relativement à ces audiences que nous tenons est la suivante. Quand les agriculteurs éprouvent des difficultés sur la terre, comme c'est actuellement le cas dans bien des régions du Canada, nous nous inquiétons des répercussions que cela peut avoir sur les petites villes et les petites localités dynamiques dont la vitalité est ancrée dans les régions agricoles.

Senator Mahovlich: Years ago, Johnny Carson interviewed a fellow who had sailed alone from England to New York. Johnny Carson asked him if he had been lonely all by himself on the sail boat. He said that he only got lonely when he got to New York and no one would talk to him, not even his neighbour. Loneliness is a relative term.

Senator Peterson: Like Senator Segal, I am struggling with the notion that all is well. I guess it depends on how we look at it.

The accumulated debt now from lack of cash flow is $51 billion, which is a significant number. Even with government support programs, we are only up to zero, so that is obviously not moving ahead. I think including off-farm income clouds the picture because it is a different source of money going toward trying to keep something going that is in great difficulty.

Many wonder why people stay on the farm. Much of the reason is the way of life and much is pride. Many of these farms have been passed down from one generation to the next and no one wants to be the weak link that lets the farm go. However, they cannot keep going. I agree with the net worth number that you cited. It is built-up equity, but each year farmers are dipping into that and very soon, at the present rate, there will be no equity.

In addition to the issue of poverty, we are also dealing with a crisis on the farm. If we do not resolve this problem and our agriculture industry does collapse, the rural communities will be lost, the support structures will be lost, and then we will have a bigger problem with poverty.

Are we heading in the right direction? If another survey were done, would we find that 90 per cent of farmers think everything is great or excellent?

There is no question that this poverty exists. I just saw a report the other day that over the past 25 years child poverty has never dropped below what it was in 1999.

Mr. Klein: I see two situations. One is on the farm and the other is in the rural communities. I do not believe there is a financial crisis for those who are actually on the farms. There are things that come along, such as the BSE situation, which was financially disastrous. We have estimated the total losses to Canada due to BSE at $4 billion over a two-year period. Others have made different estimates on that. It was disastrous, and in such cases governments need to provide rescue assistance.

However, many of the government programs we have had over the last 20 years have been somewhat counterproductive in terms of both alleviating poverty and facilitating adjustment to better conditions. I believe the agriculture industry in Canada is still

Le sénateur Mahovlich : Il y a des années, Johnny Carson a interviewé un type qui avait fait la traversée tout seul en bateau à voile de l'Angleterre jusqu'à New York. Johnny Carson lui a demandé s'il avait souffert de solitude, tout seul sur son voilier. Il a dit qu'il s'est senti seul seulement une fois arrivé à New York, où personne ne lui adressait la parole, pas même son voisin. La solitude est relative.

Le sénateur Peterson : Comme le sénateur Segal, j'ai du mal à admettre que tout va bien. Je suppose que cela dépend du point de vue.

La dette accumulée à cause du manque de liquidités atteint maintenant 51 milliards de dollars, ce qui est considérable. Les programmes d'aide du gouvernement nous ramènent seulement à zéro, de sorte que nous faisons du surplace. Je pense que le fait d'englober le revenu d'appoint non agricole embrouille le tableau, parce que c'est de l'argent tiré d'une source différente qui sert à tenter de maintenir à flot une entreprise qui éprouve les plus grandes difficultés.

Bien des gens se demandent pourquoi les agriculteurs restent sur leur terre. C'est en grande partie à cause du mode de vie, et en grande partie par fierté. Souvent, ces terres ont été transmises de génération en génération et personne ne veut être le maillon qui cède et qui cause la perte de la ferme. Cependant, ces gens-là ne peuvent plus tenir. Je suis d'accord avec le chiffre que vous avez cité quant à la valeur nette. C'est un avoir propre accumulé, mais chaque année, les agriculteurs puisent dans leurs réserves et, très bientôt, au rythme où vont les choses, il ne restera plus d'avoir propre.

En plus du problème de la pauvreté, nous avons aussi affaire à une crise agricole. Si nous ne parvenons pas à résoudre ce problème et que le secteur agricole s'effondre, les communautés rurales seront perdues, les structures de soutien seront perdues et nous aurons alors sur les bras un problème de pauvreté beaucoup plus grave.

Allons-nous dans le bon sens? Si l'on faisait une autre enquête, constaterions-nous que 90 p. 100 des agriculteurs trouvent que tout va bien, que la situation est excellente?

Il n'y a aucun doute que cette pauvreté existe. J'ai vu l'autre jour un reportage où l'on disait qu'au cours des 25 dernières années, la pauvreté des enfants n'a jamais baissé en deçà de ce qu'elle était en 1999.

M. Klein : Je vois deux situations. L'une concerne l'exploitation agricole et l'autre les communautés rurales. Je ne crois pas qu'il y ait de crise financière pour ceux qui habitent à la ferme. Des problèmes surviennent, comme l'affaire de l'ESB, qui a été financièrement catastrophique. On a estimé les pertes totales subies par le Canada à cause de l'ESB à quatre milliards de dollars sur deux ans. D'autres en ont fait une estimation différente. Ce fut catastrophique et, en pareil cas, les gouvernements doivent fournir une aide ponctuelle.

Cependant, bon nombre des programmes gouvernementaux que nous avons en place depuis 20 ans ont eu un effet quelque peu contraire à celui recherché pour ce qui est à la fois d'atténuer la pauvreté et de faciliter l'adaptation à de meilleures conditions. Je

very strong. I believe we are very productive and competitive worldwide, for the most part, and I think the industry has a good future.

Having said that, there are individuals in agriculture, as there always have been, who are in the process of adjusting, and this will be a continuing process. We live in a market economy where market signals give incentives for people to do different things. I do not think we should confuse that with poverty unless it actually causes people to have a substandard level of living, and I do not see that. I was an active farmer throughout the 1960s and early 1970s, and the situation is infinitely better on the farms today than it was then, in many respects. People's memories are often clouded by the most recent memory, but the people who live on farms now have a much better family living standard than we had in the 1960s and 1970s. There is no question about that.

Senator Peterson: I question whether there is a bright future for agriculture. The Americans and Europeans are doing fine as a result of subsidized prices. They get $8 to $10 a bushel and we get $3.50, if we are lucky.

What is the nation's responsibility in this? Do we want security of supply? Do we want to be able to feed ourselves or do we want to rely on Bolivia or Colombia to feed this country? In economic terms, should we keep that going or do we let the multinationals take over?

If the auto industry were collapsing, I do not think we would be doing studies and trying to figure out what was wrong; we would be fixing the problem.

Mr. Klein: I do not think our agriculture industry is broken. I believe there are things we should do to move it in the right direction, and some of those things have been done over the last few years. Many more things need to be done.

However, I do not believe there is any evidence that our agriculture industry is going out of business or that we will not continue to increase our level of production. Our productivity is growing quickly. There is much data that shows that our output and efficiency continue to increase despite having some bad years. We are competitive in world markets for wheat, barley, canola, beef and pork. We are not competitive in dairy products, but we are generally very competitive. I believe the industry is going ahead and will continue.

Some of the people who work in the industry may not continue or may not choose to continue. We must allow them to make these choices. Agriculture has certainly become much more businesslike than it was 50 or 70 years ago. This is the nature of the industry. That is also one of the things behind its success.

crois que l'agriculture au Canada demeure très solide. Je crois que nous sommes très productifs et compétitifs sur la scène mondiale, dans la plupart des cas, et je pense que ce secteur a un brillant avenir.

Cela dit, il y a dans l'agriculture des gens qui sont en processus d'adaptation; il y en a toujours eu, et c'est un processus continu. Nous vivons dans une économie de marché où les signaux du marché incitent les gens à agir de différentes manières. Je crois qu'il ne faut pas confondre cette situation avec la pauvreté, à moins que cela amène vraiment les gens à un niveau de vie inacceptablement bas, mais ce n'est pas ce que je constate. J'ai été agriculteur actif tout au long des années 1960 et au début des années 1970, et la situation est infiniment meilleure aujourd'hui dans l'agriculture qu'elle ne l'était alors, à bien des égards. Les gens ont la mémoire courte, mais je dis que ceux qui habitent à la ferme aujourd'hui ont un niveau de vie familial très supérieur à celui que nous avions dans les années 1960 et 1970. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Le sénateur Peterson : Je doute que l'agriculture ait un brillant avenir. Les Américains et les Européens se débrouillent grâce aux prix subventionnés. Ils touchent de 8 $ à 10 $ le boisseau alors que nous en touchons 3,50 $, quand nous sommes chanceux.

Quelle est la responsabilité de la nation dans tout cela? Voulons-nous la sécurité d'approvisionnement? Voulons-nous être capables de nous nourrir ou bien voulons-nous compter sur la Bolivie ou la Colombie pour nourrir notre pays? Sur le plan économique, devrions-nous continuer dans la même voie ou bien laisser les multinationales s'emparer des leviers de commande?

Si l'industrie de l'automobile s'effondrait, je ne pense pas que nous serions en train de faire des études et d'essayer de trouver ce qui cloche; nous prendrions les mesures voulues pour régler le problème.

M. Klein : Je ne pense pas que l'industrie canadienne de l'agriculture soit en panne. Il y a des mesures que nous devrions prendre pour l'orienter dans le bons sens et d'ailleurs, certaines de ces mesures ont déjà été prises ces dernières années. Beaucoup d'autres doivent encore être prises.

Cependant, je ne crois pas qu'il y ait la moindre preuve que le secteur de l'agriculture soit menacé de fermer ses portes ou que le niveau de production ne continuera pas de croître. Notre productivité augmente rapidement. Des données abondantes montrent que notre production et notre efficience vont croissant, en dépit de certaines mauvaises années. Nous sommes compétitifs sur le marché mondial du blé, de l'orge, du canola, du boeuf et du porc. Nous ne sommes pas compétitifs pour les produits laitiers, mais, de manière générale, nous sommes très compétitifs. Je pense que l'industrie va de l'avant et continuera de progresser.

Des gens qui travaillent dans l'industrie agricole vont peut-être choisir d'abandonner. Nous devons leur permettre d'avoir le choix. Chose certaine, l'agriculture ressemble beaucoup plus au secteur des affaires que ce n'était le cas il y a 50 ou 70 ans. C'est dans la nature de l'industrie. C'est aussi l'une des raisons de son succès.

Senator Peterson: I am encouraged by you saying that; I should like to see further studies that substantiate this. I sense we are on the verge of collapsing. Farmers just cannot keep going with negative income and taking away their equity. I am fearful they will collapse.

Mr. Klein: Equity has been increasing and not decreasing. With some individuals, yes. You raise the comparison with the United States and Western Europe. I have a lot of experience in both of those areas as well.

If you talk with the farmers there, you get exactly the same story. It is the nature of the industry. I was just in Minnesota to talk with some of the farmers there. They cannot keep going. What are they to do? The government is not supporting them enough. It sounds ludicrous from our point of view because we know that they are now heavily subsidized in some areas than we are, but we used to be more subsidized than them. It is the nature of the industry. The subsidies do not matter in the end because they get bid into the land prices. The way the market works, in the U.S. and Western Europe, their current family incomes almost all come from off-farm employment, the same as here.

Senator Mahovlich: Where is Senator Gustafson? He is always trying to get us to subsidize farming. This is the most positive comment I have heard from any of our witnesses. I think it is great.

Senator Callbeck: Welcome, professor. Thank you for coming here this morning.

I want to follow up on a question of Senator Mahovlich on immigration. You mentioned there are people coming from the Netherlands and buying farms in the West. This is of great interest to me because I come from Prince Edward Island. By the year 2011, which is only five years away, our working population will start to decrease. By the year 2030, we will have twice as many senior citizens as children. We need more people.

Do you have any ideas as to what the federal, provincial or municipal governments might be doing to help bring more immigrants to rural Canada?

Mr. Klein: Yes, I have some ideas about that. I also think it is a good idea. In fact, as a result of my roots and interest in agriculture, I feel that our government should be encouraging immigrants to go, if not to farms at least to smaller cities and rural areas instead of having most of them go to Toronto, Montreal and Vancouver. I think they could do a lot to rejuvenate the economy in small areas.

Le sénateur Peterson : Je trouve encourageant de vous entendre dire cela; je voudrais prendre connaissance d'études plus poussés à l'appui de cette thèse. J'ai le sentiment que nous sommes au seuil de l'effondrement. Les agriculteurs ne peuvent pas continuer à accumuler des revenus négatifs et à puiser dans leur avoir propre. Je crains qu'ils soient ruinés.

M. Klein : L'avoir propre augmente et ne diminue pas. Pour certaines personnes, oui. Vous avez fait la comparaison avec les États-Unis et l'Europe de l'Ouest. J'ai beaucoup d'expérience dans ces deux domaines également.

Quand on s'entretient avec des agriculteurs là-bas, on entend exactement la même histoire. C'est dans la nature de l'industrie. Je reviens tout juste du Minnesota où j'ai eu des entretiens avec des agriculteurs. Ils ne peuvent pas continuer. Que doivent-ils faire? Le gouvernement ne les aide pas suffisamment. Pareilles affirmations semblent absurdes à nos oreilles, parce que nous savons qu'ils sont maintenant fortement subventionnés, beaucoup plus que nous dans certains secteurs, mais auparavant, c'est nous qui étions plus subventionnés qu'eux. C'est dans la nature de l'industrie. Les subventions n'ont aucune importance en fin de compte parce qu'elles se répercutent sur le prix des terres. Aux États-Unis et en Europe occidentale, la quasi-totalité du revenu familial des agriculteurs est tirée d'un emploi hors ferme, tout comme ici.

Le sénateur Mahovlich : Où est le sénateur Gustafson? Il essaye constamment de nous amener à subventionner l'agriculture. C'est le témoignage le plus positif que j'aie entendu de la part de l'un ou l'autre de nos témoins. Je trouve que c'est excellent.

Le sénateur Callbeck : Je vous souhaite la bienvenue et je vous remercie d'être présent ce matin.

Je veux faire suite à une question posée par le sénateur Mahovlich sur l'immigration. Vous avez dit qu'il y a des gens qui viennent des Pays-Bas et qui achètent des fermes dans l'Ouest. Cela m'intéresse beaucoup parce que je viens de l'Île-du-Prince-Édouard. D'ici 2011, c'est-à-dire dans cinq ans seulement, notre population active va commencer à diminuer. D'ici 2030, nous aurons deux fois plus de personnes âgées que d'enfants. Il nous faut augmenter notre population.

Avez-vous une idée de ce que pourraient faire les gouvernements fédéral, provinciaux ou municipaux pour aider à faire venir un plus grand nombre d'immigrants dans les régions rurales du Canada?

M. Klein : Oui, j'ai des idées sur la question. Je trouve aussi que c'est une bonne chose. En fait, comme je viens du monde rural et que je m'intéresse à l'agriculture, j'estime que notre gouvernement devrait encourager les immigrants à aller s'installer, sinon à la campagne, au moins dans les petites villes et les régions rurales, au lieu de s'en aller pour la plupart à Toronto, Montréal et Vancouver. Je trouve qu'ils pourraient contribuer beaucoup à rajeunir l'économie dans les petites localités.

I did not get a chance to mention much about rural villages, but one of the big problems in those areas, certainly in Saskatchewan where I come from, is a lack of investment. The roads are deteriorating as well as the buildings. We need investment.

In Saskatchewan, there have been many disincentives to investment over the years. This is what I think we have learned as a society, namely, how important investment is. We have discouraged a lot of investment over the years, and I think that has been a big mistake. What we have seen around the world, certainly in East Asian countries for example, is how important in those cases foreign direct investment is. Investment creates jobs and activity. This is what we have been lacking in rural areas. I think immigrants could do some of that, if they were encouraged to come to smaller areas.

In my opinion, if we did not have immigrants continuing to come here, our country would not have enough young people to give us the growth that we all want.

Senator Callbeck: On another subject, you mention here that the most effective policies to reduce low farm incomes have the opportunity of producing work for farmers.

I want to ask you about the role of the federal government here. Back in the early 1990s, the federal government cut back on the regional offices where people were there to help farmers. Farmers have lots of ideas as to how they may create jobs within the area and bring industry, but they really have no one there to work with them and to help them. Farmers are busy. They cannot take the time to do so.

Mr. Klein: That is right. They are short of many things — capital and banks. Our banking system is not conducive to getting capital transferred to smaller locations. Even small business people in cities have this problem, but particularly in rural areas. That is one of the reasons ATB Financial was set up, not to mention the many credit unions that have been started. It is inadequate, however.

We need a better system of getting capital to entrepreneurs in rural areas. We need assistance for marketing help. In Alberta now, there is AVAC Corporation, a venture capital, government-supported organization, which was set up to try to encourage the development of value-added agricultural industries. These are the sorts of things that governments can do that can be helpful and instrumental in getting opportunities into these rural areas. I think we need much more of that.

Senator Callbeck: You think the federal government should go back to having people in these regional offices that can go out to work with these farmers, whether it is setting up a Saturday morning market, or a cooperative, or whatever it is, to do some of the legwork and to help set it up and carry through?

Je n'ai pas eu l'occasion de parler tellement des villages ruraux, mais l'un des grands problèmes dans ces régions, en tout cas en Saskatchewan, d'où je viens, est le manque d'investissement. Les routes se détériorent, de même que les immeubles. Il nous faut des investissements.

En Saskatchewan, de nombreux facteurs ont dissuadé les gens d'investir au fil des années. Je pense que c'est ce que nous avons appris comme société, je veux dire à quel point l'investissement est important. Nous avons découragé les investisseurs pendant de longues années, et selon moi, cela a été une grave erreur. Nous avons constaté ailleurs dans le monde, par exemple dans les pays de l'Asie orientale, à quel point l'investissement étranger direct est important. L'investissement crée des emplois et de l'activité. C'est ce qui nous manque dans les régions rurales. Je pense que les immigrants pourraient y contribuer, si l'on pouvait les encourager à venir s'installer dans les petites localités.

À mon avis, si nous n'avions pas d'immigrants qui viennent s'installer chez nous, notre pays n'aurait pas assez de jeunes gens pour nous donner la croissance que nous voulons tous.

Le sénateur Callbeck : Changement de propos, vous avez dit que les politiques les plus efficaces pour augmenter le revenu agricole sont celles qui peuvent créer du travail pour les agriculteurs.

Je veux vous interroger sur le rôle du gouvernement fédéral. Au début des années 1990, le gouvernement fédéral a réduit le nombre de bureaux régionaux où l'on trouvait des gens qui étaient chargés d'aider les agriculteurs. Ceux-ci ne manquent pas d'idées quant à la manière de créer des emplois dans leur région et de faire venir des entreprises, mais ils n'ont vraiment personne sur place pour les aider et pour travailler avec eux. Les agriculteurs sont des gens occupés. Ils n'ont pas le temps de s'en charger.

M. Klein : C'est vrai. Il leur manque bien des éléments : des capitaux et des banques. Notre système bancaire ne favorise pas le transfert des capitaux vers les petites localités. Même les propriétaires de petites entreprises dans les villes ont ce problème, mais c'est plus marqué dans les régions rurales. C'est l'une des raisons pour lesquelles ATB Financial a été créée, sans parler des nombreuses coopératives de crédit qui ont été lancées. C'est toutefois insuffisant.

Il nous faut un meilleur système pour permettre aux entrepreneurs des régions rurales d'avoir accès à des capitaux. Il nous faut de l'aide pour la mise en marché. En Alberta, il y a maintenant une société de capital de risque appuyée par le gouvernement appelée AVAC Corporation, qui a été créée pour tenter d'encourager la mise sur pied d'entreprises agricoles à valeur ajoutée. Voilà ce que les gouvernements peuvent faire pour se rendre utiles et pour aider à créer des possibilités dans les régions rurales. Je pense qu'il nous faut plus d'interventions de ce genre.

Le sénateur Callbeck : Vous croyez que le gouvernement fédéral devrait rouvrir des bureaux régionaux dont les employés pourraient travailler avec les agriculteurs, qu'il s'agisse de créer un marché du samedi matin, de lancer une coopérative ou quoi que ce soit, de s'occuper des formalités afin d'aider au lancement de l'entreprise?

Mr. Klein: Yes. One of the problems in agriculture, as Senator Segal has mentioned, is that there are often very noticeable protest movements. The agricultural producers in Canada are not well-organized compared to other countries, such as Japan. Once in a while, they make a lot of noise and bring a lot of media attention. There is an awful lot of lobbying to get the big deal — that is, to get the next billion dollars for emergency payments.

More effective use of public funding would be to do these sorts of things, to have people in the community and to have programs for development. In Agri-Food Canada there was a division at one time called regional development, but it was neither very effective nor given the budget and resources that it required. We now have Western Economic Diversification Canada and equivalents across the country. That is a start. These are the areas the government should concentrate on.

Senator Callbeck: I have one other question about statistics. You say your net farm income is down less than 1 per cent per year. In 33 years — you use 1971 to 2004 — you say it is down roughly 25 per cent. That seems to me to be a significant decline. From your comments, however, I get the feeling that you feel it is not significant.

You talked about a 10-year period there, from 1991 to 2001, where there was an average increase of 3.5 per cent if you take out farms under $10,000.

Mr. Klein: Yes.

Senator Callbeck: In that period that you studied, 1971 to 2004, if you took out those small farms, would there be an increase?

Mr. Klein: I am not sure. There could be. Another part that I did not put in this paper is that, if you go back to 1960 and up to 2004, the rate of decrease is only about a half of 1 per cent per year.

Therefore, one can use the data in different ways to tell different stories. Although net incomes have been trending slowly downwards, the real point is that one can use different combinations of those numbers to make the situation seem a lot worse than perhaps it is. One must be careful with the figures.

There is no question that the net farm income from farming operations has been trending downwards, but this is in line with the growth in productivity and the competition in the marketplace from people who work in cities, who get most of their income in cities and pay a little bit more for land, which bids up the price of land, making the margin tighter. The margin gets tighter and tighter all the time.

I know a person who works full-time in Mississauga and farms full-time in Rosthern, Saskatchewan. He flies out to Saskatoon and can seed a quarter section in about a day. He handles all his

M. Klein : Oui. L'un des problèmes en agriculture, comme le sénateur Segal l'a dit, c'est qu'il y a souvent des mouvements de protestation virulents. Les producteurs agricoles canadiens ne sont pas bien organisés en comparaison de ceux d'autres pays, notamment le Japon. De temps à autre, ils font beaucoup de bruit et attirent l'attention des médias. On fait énormément de lobbying pour décrocher le gros lot — je veux dire pour obtenir le prochain paiement d'urgence d'un milliard de dollars.

On pourrait faire un usage plus judicieux des deniers publics en ayant ainsi des gens présents dans la collectivité qui s'occuperaient de ce genre de formalités et qui créeraient des programmes de développement. À Agriculture et Agroalimentaire Canada, il y avait à une époque une division du développement régional, mais elle n'était pas très efficace et n'avait pas non plus le budget et les ressources voulus. Nous avons maintenant le ministère de la Diversification de l'économie de l'Ouest et les autres organismes équivalents ailleurs au Canada. C'est un début. C'est dans ce domaine que le gouvernement devrait concentrer ses efforts.

Le sénateur Callbeck : J'ai une autre question sur les statistiques. Vous dites que le revenu agricole net diminue de moins de 1 p. 100 par année. En 33 ans — de 1971 à 2004 —, vous dites qu'il a diminué d'environ 25 p. 100. Je trouve que c'est une baisse considérable. D'après vos propos, j'ai pourtant l'impression que vous estimez que ce n'est pas beaucoup.

Vous avez évoqué une période de dix ans, de 1991 à 2001, au cours de laquelle il y a eu une augmentation moyenne de 3,5 p. 100 si l'on fait abstraction des exploitations agricoles de moins de 10 000 $.

M. Klein : Oui.

Le sénateur Callbeck : Au cours de cette période que vous avez étudiée, de 1971 à 2004, si l'on faisait abstraction de ces petites exploitations, constaterait-on une augmentation?

M. Klein : Je n'en suis pas sûr. C'est possible. Par ailleurs, je n'ai pas non plus indiqué dans ce document que, si l'on remonte à 1960 et que l'on va jusqu'à 2004, le taux de diminution est de seulement 0,5 p. 100 par année environ.

Par conséquent, on peut manipuler les données pour obtenir des versions différentes. Même si le revenu net a diminué lentement et graduellement, il est possible de jongler avec les chiffres pour faire paraître la situation bien pire qu'elle ne l'est peut-être en réalité. Il faut faire attention avec les chiffres.

Il ne fait aucun doute que le revenu agricole net tiré des exploitations agricoles a connu une tendance à la baisse, mais c'est parallèle à la croissance de la productivité et à la concurrence qu'exercent sur le marché les gens qui travaillent dans les villes et qui y tirent la plus grande partie de leur revenu. Ils payent un peu plus cher les terres qu'ils achètent, ce qui fait augmenter le prix des terres et rend la marge un peu plus serrée. La marge se resserre constamment.

Je connais quelqu'un qui travaille à temps plein à Mississauga et qui exploite à temps plein une entreprise agricole à Rosthern, en Saskatchewan. Il prend l'avion pour Saskatoon et il arrive à

farming from Mississauga. The technology has allowed him to do that. When I farmed, I could not do that. My widest implement was a 12-foot cultivator.

Now people can do that, so they bid up the price of this property, making it difficult for people who are trying to live on the farm to compete. We cannot prevent that situation, and we really do not want to prevent it. That is what is happening.

Senator Mahovlich: We are wondering what the government can do. In the West, Winnipeg once had an NHL franchise hockey team, which was good for Winnipeg and good for business. People were attracted to Winnipeg. This is why the value of a team goes up. All of a sudden, someone from the States comes in with a billion dollars, somebody is having a tough time in Winnipeg, the team is gone, and the public has lost all of this. The city of Winnipeg has lost.

Could the government have done anything for Winnipeg? What could we have done for that city?

Mr. Klein: Actually, the government has done a lot for Winnipeg over the years. It was the centre of the railway.

Senator Mahovlich: It is difficult for the government, though, because once it helps Winnipeg, then Quebec has a problem. It is a tough situation. We still have not found the answer to some of these problems.

Mr. Klein: If you want me on record on this, I do not think the government ought to be involved in that kind of a business. Perhaps the government could set the conditions to make it more possible, but we really need the private sector to take care of the hockey teams.

Senator Mahovlich: Would you say the same for farming?

Mr. Klein: I think we have to treat farming as a business.

Senator Mahovlich: When other countries are subsidizing their farmers, how do we compete?

Mr. Klein: I do not think that affects us very much. It depends on how countries subsidize.

Senator Mahovlich: We are part of the World Trade Organization and are competing with the rest of the world. That is the way the future is going.

Mr. Klein: We are competing, and I think successfully. I do not think that what the other countries are doing is affecting us very much. Yes, we would like to negotiate a better trade deal, but I think we are doing fine. I think we are holding our own.

Senator Mahovlich: I guess it is up to Mr. Emerson to get us a good deal.

ensemencer un quart de section en une journée environ. Il s'occupe de son exploitation agricole à partir de Mississauga. La technologie lui permet de le faire. Quand j'étais agriculteur, je ne pouvais pas faire cela. Ma machine agricole la plus large était un cultivateur de 12 pieds.

Aujourd'hui, c'est devenu possible de faire cela et les gens font donc de la surenchère et font monter le prix des exploitations, ce qui rend la tâche difficile pour ceux qui essaient de subsister en exploitant une ferme et d'être compétitifs. Nous ne pouvons pas empêcher cette situation et nous ne voulons pas non plus l'empêcher. Voilà ce qui se passe.

Le sénateur Mahovlich : Nous nous demandons ce que le gouvernement peut faire. Dans l'Ouest, il y avait autrefois une équipe de hockey de la LNH à Winnipeg, ce qui était bon pour Winnipeg et pour les affaires. Cela attirait les gens à Winnipeg. C'est ce qui fait augmenter la valeur d'une équipe. Tout à coup, quelqu'un arrive des États-Unis avec un milliard de dollars, quelqu'un d'autre est en difficulté à Winnipeg, l'équipe s'en va et c'est le public qui est le grand perdant. La ville de Winnipeg est perdante.

Le gouvernement aurait-il pu faire quelque chose pour Winnipeg? Qu'aurions-nous pu faire pour cette ville?

M. Klein : En fait, le gouvernement a beaucoup fait pour Winnipeg au fil des années. C'était un grand centre ferroviaire.

Le sénateur Mahovlich : C'est toutefois difficile pour le gouvernement parce que s'il aide Winnipeg, un problème surgit au Québec. C'est une situation difficile. Nous n'avons toujours pas trouvé la solution à certains de ces problèmes.

M. Klein : Si vous tenez à ce que je me prononce là-dessus, je ne crois pas que le gouvernement devrait se mêler de cela. Peut-être que le gouvernement pourrait créer les conditions voulues pour rendre cela possible, mais il faut vraiment que ce soit le secteur privé qui s'occupe des équipes de hockey.

Le sénateur Mahovlich : En diriez-vous autant de l'agriculture?

M. Klein : Je pense que nous devons traiter l'agriculture comme une entreprise.

Le sénateur Mahovlich : Comment pouvons-nous faire concurrence à d'autres pays qui subventionnent leurs agriculteurs?

M. Klein : Je ne pense pas que cela nous touche tellement. Tout dépend de la manière dont les pays versent des subventions.

Le sénateur Mahovlich : Nous faisons partie de l'Organisation mondiale du commerce et nous faisons concurrence au reste du monde. C'est ce que l'avenir nous réserve.

M. Klein : Nous livrons concurrence, et avec succès, à mon avis. Je ne crois pas que ce que les autres pays font nous touche tellement. Oui, nous aimerions négocier une meilleure entente commerciale, mais je pense que nous nous débrouillons très bien. Je pense que nous nous défendons bien.

Le sénateur Mahovlich : Je suppose qu'il incombe à M. Emmerson de nous obtenir une meilleure entente.

Senator Peterson: I am still struggling with this. In any other business, when your operational costs are higher than the price you get for your product, you are going broke. If you become competitive and produce more product, you will just go broke quicker. I struggle with that. The price they are getting for the product is what is giving a spread, so they have a positive spread. We have talked about that.

Let us get back to what we have assembled here for. What is poverty? How do you define poverty?

Mr. Klein: For me, poverty is where people have an inadequate standard of living, a standard of living that we, as Canadians, feel is inadequate; poverty is present where people are unable to have proper clothing, shelter and food and enjoy a level of living that we think should be possible, given how we live.

I apologize for stumbling over this definition. I do not have a good definition to offer. I am not a sociologist. However, when I look at the people in rural communities, I do not see a lot of what I would consider poverty. I see people who live poorer than I do in the city, but they are genuinely happy with their lot. They do not need or want much more. I do not think I would call them living in poverty.

Senator Peterson: As we move forward, should we develop a template that would attempt to incorporate these issues you are talking about and then see how many people fit into that template?

Mr. Klein: It is difficult to produce such a template. I struggle with this, partly because I come from a farm and did my own farming for a long time, and I saw how the conditions were then and see how conditions are now.

Many people who work with me at the university study the data. There was a *Maclean's* article on rural poverty a year or two ago that does not reflect my understanding of the situation at all. Both my wife and I come from small towns in Saskatchewan. If you drive through some of these towns, it looks like there is a lot of poverty there. However, if you actually get to know the people in those communities, you will see the dynamism there. People are buying houses for $20,000 or $30,000. Many communities, such as Shellbrook, are offering zero taxes for three years if you build a new house there. People who nobody knows are moving there. They work in the city. There are a lot of things happening. They are different kinds of communities than they used to be.

My mother-in-law lives in Parkside, Saskatchewan, in a small house. She is on old age pension, with a supplement, which is inadequate for our standard of living in the city. She is happy. She does not get much television, but she is happy. She has neighbours around her. The trouble is that her water quality is poor. I do not like drinking her coffee because you can see an oil slick on the top

Le sénateur Peterson : J'ai encore du mal à comprendre tout cela. Dans n'importe quel autre secteur d'affaires, quand les coûts de fonctionnement sont supérieurs au prix qu'on obtient pour son produit, on fait faillite. Si l'on devient concurrentiel et qu'on produit davantage, on fait simplement faillite plus vite. J'ai du mal à comprendre cela. Le prix que les agriculteurs touchent pour leur produit est ce qui leur donne une marge positive. Nous en avons déjà parlé.

Revenons à la raison d'être de notre réunion. Qu'est-ce que la pauvreté? Comment définissez-vous la pauvreté?

M. Klein : Pour moi, la pauvreté, c'est quand les gens ont un niveau de vie insuffisant, un niveau de vie que nous, Canadiens, trouvons inacceptable. Les gens sont pauvres quand ils sont incapables de se procurer le strict nécessaire en matière de vêtements, de logement et de nourriture et de bénéficier d'un niveau de vie qui, selon nous, devrait être possible, compte tenu de la manière dont nous vivons.

Je m'excuse si j'ai du mal à vous donner une définition. Je n'ai pas de définition précise à offrir. Je ne suis pas sociologue. Cependant, quand je considère les gens qui vivent dans les localités rurales, je ne vois pas beaucoup de pauvreté. Je vois des gens qui sont plus pauvres que je ne le suis en ville, mais ils sont sincèrement contents de leur sort. Ils n'en veulent pas beaucoup plus et n'en ont pas besoin. Je ne dirais pas qu'ils vivent dans la pauvreté.

Le sénateur Peterson : Pour la suite de nos travaux, devrions-nous élaborer un modèle, une grille englobant les divers éléments que vous évoquez pour voir ensuite combien de gens cadrent dans cette grille?

M. Klein : Il est difficile de produire une telle grille. J'ai un peu de mal avec cela, en partie parce que je viens d'une ferme et que j'ai moi-même cultivé la terre pendant longtemps; j'ai vu quelles étaient les conditions à l'époque et je connais les conditions d'aujourd'hui.

Bien des gens qui travaillent avoir moi à l'université étudient les données. Il y a un an ou deux, le magazine *Maclean's* a publié un article sur la pauvreté rurale qui ne reflète pas du tout ma compréhension de la situation. Ma femme et moi-même venons de petites villes de Saskatchewan. Quand on traverse ces villes en voiture, on dirait qu'il y a là beaucoup de pauvreté. Par contre quand on prend la peine de connaître les gens qui vivent dans ces collectivités, on constate qu'il y a beaucoup de dynamisme. Les gens achètent des maisons à 20 000 $ ou 30 000 $. Beaucoup de localités, notamment Shellbrook, offrent de ne payer aucun impôt foncier pendant trois ans si l'on construit une maison neuve. Des gens que personne ne connaît viennent s'y installer. Ils travaillent en ville. Il se passe bien des choses. Ces collectivités sont bien différentes de ce qu'elles étaient.

Ma belle-mère vit à Parkside, en Saskatchewan, dans une petite maison. Elle touche la pension de vieillesse et le supplément, ce qui est insuffisant pour notre niveau de vie en ville. Elle est heureuse. Elle ne reçoit pas beaucoup de canaux de télévision mais elle est heureuse. Elle a des voisins autour d'elle. Le problème est que son eau potable est de mauvaise qualité. J

of the coffee cup. There is no transportation out there, so she must continue to drive, even though she ought not to be driving anymore.

When my mother was ill, to get her into a nursing home, my brother had to drive from Saskatoon to Shellbrook to take her two blocks from the hospital to the nursing home, because there is no taxi or other service. Those are the kinds of things that are difficult in these rural areas.

Up until that point, rural inhabitants seem to live very well. We cannot move them. If we try to get them to come to a city, nobody will come.

Senator Segal: Mr. Klein, I want to revisit some of the macro-indicators for a moment. We have had testimony here this week that the use of food banks is up in many parts of rural Canada. They have had to set up a questioning process to ensure that people are not using the food banks too frequently and that they are truly in need when they do use them. I read a piece the other day that suggested that farm income has taken its deepest dip in Manitoba and that the utilization of food banks has increased in rural areas.

Mr. Klein, you talked about the anomaly of the increase in productivity, essentially, and about agricultural productivity in Canada being one of the great miracles of hard work, animal husbandry and superb farming technology. However, we are not seeing those elements reflected in an increase in income of farmers. Many people in the food industry are making a great deal of money, but not the farmers. Your example to the committee of land values on the rise is indicative of other reasons that it is happening. Through syndicates in Saskatchewan and elsewhere, people are purchasing partnership units of rural and fallow land. The lines relative to protein requirement and protein interest relevant to the diet in places such as India, China and Asia indicate a demand for more feed. That means we will have a future supply problem with respect to grains and oilseeds. However, there is still the problem of farm families trying to survive, given the current U.S. subsidies. These factors combine to create a bridging issue for the government.

Based on the statistical and econometric analysis you offered, I should like to know your sense of the strategic value for our national economy of having a self-sustaining farm population in place that is able to deal with our country's food production needs on a domestic basis. I am told that we have less than two weeks' inventory should avian flu necessitate the closing of our borders to stop all food imports and exports. I hope that does not happen but there is always the risk.

n'aime pas boire son café parce qu'on voit une pellicule huileuse dans sa tasse de café. Il n'y a aucun moyen de transport et elle doit donc continuer de conduire, même si elle ne devrait plus le faire.

Quand ma mère était malade, mon frère devait aller en voiture de Saskatoon jusqu'à Shellbrook pour l'emmener au foyer de soins infirmiers situé à deux rues de l'hôpital parce qu'il n'y a ni service de taxi ni transport en commun. Voilà les difficultés auxquelles on se heurte dans les régions rurales.

Jusqu'à maintenant, les habitants des régions rurales semblent vivre très bien. On ne peut pas les faire bouger. Si l'on essayait de les faire déménager à la ville, on essuierait un échec.

Le sénateur Segal : Monsieur Klein, je voudrais revenir brièvement sur certains macro-indicateurs. Cette semaine, un témoin nous a dit que la fréquentation des banques d'alimentation est en hausse dans de nombreuses régions du Canada rural. Ces organismes ont même dû établir un questionnaire pour s'assurer que les gens n'ont pas recours à leurs services trop fréquemment et que, s'ils le font, c'est qu'ils sont vraiment dans le besoin. J'ai lu l'autre jour un article selon lequel le Manitoba accuse la pire baisse du revenu agricole. On y disait aussi que la clientèle des banques alimentaires avait augmenté dans les régions rurales.

Monsieur Klein, vous avez parlé essentiellement de l'anomalie que représente la hausse de productivité. Selon vous, la productivité agricole au Canada est un grand miracle que l'on peut attribuer à un travail acharné ainsi qu'à d'excellentes techniques d'élevage et de culture. Toutefois, ces éléments ne se traduisent pas par une hausse de revenus pour les agriculteurs. Bien des acteurs de l'industrie alimentaire font beaucoup d'argent, mais pas les agriculteurs. Votre exemple concernant la hausse de la valeur foncière des exploitations agricoles nous donne un aperçu des autres raisons pouvant expliquer ce phénomène. Par l'entremise de consortiums, en Saskatchewan et ailleurs, les gens font l'acquisition en partenariat de parcelles de terres rurales et de jachères. D'après les courbes relatives aux besoins en protéines et à l'intérêt pour les protéines dans les régimes alimentaires de l'Inde, de la Chine et de l'Asie, il semble qu'il y aura une demande accrue d'aliments pour les animaux. Cela signifie qu'on peut s'attendre à l'avenir à un problème d'approvisionnement pour ce qui est des céréales et des graines oléagineuses. Toutefois, il n'en demeure pas moins que les familles agricoles ont du mal à subsister compte tenu du niveau actuel des subventions américaines. Mis ensemble, ces facteurs forcent le gouvernement à fournir un financement de transition.

En vous fondant sur votre analyse statistique et économétrique, j'aimerais savoir quelle valeur stratégique vous attribuez au fait que notre économie nationale puisse compter sur une population agricole autosuffisante, capable de répondre aux besoins alimentaires du pays. On me dit que nos stocks ne dureraient même pas deux semaines advenant que la grippe aviaire nous oblige à fermer nos frontières à toutes les importations et les exportations de denrées alimentaires. J'espère que cela ne se produira pas, mais le risque est toujours là.

We invest heavily in other industries, such as automotive, with cash for locating manufacturing plants. As well, we have a better employment insurance plan for auto workers to keep the trained workforce in place in times of seasonal downturns. We invest heavily in aeronautics to keep those Canadian companies competitive on a world basis. We tend to run into physical framework issues when the public service tells us that we cannot meet the need. We work through the other industry groups — defence, nuclear, aeronautics, automobile — but when we get to the agriculture industry, we seem not to have enough money to meet the needs of our farmers. Is there a strategic value, in your judgment, to sustaining people on the land? In the European system, they are recompensing farmers for due diligence of watersheds, the environment and general stewardship of the land. Those issues are important. The normative economics will determine who survives and who does not survive, which is the way in which large parts of our economy operate. That is why we have a dynamic economy. If we have fewer farmers and fewer but bigger farms over time, that would not be a bad thing, but those people whose lives are shattered in the process, well that is the way the world works.

I am not trying to suggest any insensitivity or hard edge to your proposition because you are simply giving us solid, econometric analyses and you are being frank with us in respect of the numbers. However, is there a way to value that strategic presence on the land and, if so, how would we do that?

Mr. Klein: We should not forget that Canadians, through the Government of Canada, invest heavily in the agricultural industry, primarily through research. Agricultural research is a major activity of Agriculture and Agri-food Canada and is the basis for much of the productivity gains made throughout the last 100 years.

Senator Segal: An example would be the development of canola.

Mr. Klein: That is one of the stars but much research is happening all the time. For example, there is a large regional presence in Saskatoon, Swift Current, Lethbridge, et cetera, and right across the country. There is a network of research centres with highly skilled researchers in many areas of agriculture. This has provided the basis for the growth in productivity and continues to this day to be the number one method of government assistance to the industry. That needs to continue because without it we will not progress nearly as well. Of course, there is the other issue of how much of that should be privatized, but we will leave that aside for now.

Nous investissons énormément dans d'autres secteurs, comme celui de l'automobile, notamment en offrant des incitatifs monétaires pour attirer les usines de fabrication chez nous. De plus, nous offrons aux travailleurs de l'automobile un régime d'assurance-emploi bonifié afin de conserver cette main-d'oeuvre qualifiée pendant les périodes de ralentissement saisonnier. Nous investissons énormément dans le secteur de l'aéronautique pour assurer la compétitivité des sociétés canadiennes sur le marché mondial. Nous faisons face à de sérieux problèmes lorsque les fonctionnaires nous disent qu'il est impossible de répondre aux besoins du secteur agricole. On collabore avec les autres secteurs — la défense, le nucléaire, l'aéronautique, l'automobile —, mais lorsqu'on arrive à l'agriculture, il semble que nous n'ayons pas suffisamment d'argent pour répondre aux besoins de nos agriculteurs. Selon vous, existe-t-il une valeur stratégique liée au maintien des agriculteurs sur leurs terres? En Europe, on récompense les agriculteurs qui exercent une diligence raisonnable à l'endroit des bassins hydrographiques et qui, de façon générale, assurent l'intendance de l'environnement et des ressources foncières. Ces questions sont importantes. L'économie normative déterminera qui survivra et qui ne survivra pas, et il en est ainsi dans de grands pans de notre économie. Voilà pourquoi nous avons une économie dynamique. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise chose d'avoir moins d'agriculteurs et des exploitations agricoles moins nombreuses mais plus vastes, et s'il y a des gens dont la vie est détruite au cours de ce processus, eh bien, ainsi va le monde.

Je ne vous accuse pas le moins du monde d'être insensible ou de manquer de compassion. Vous vous bornez à nous fournir des analyses économétriques solides et vous nous communiquez avec franchise les chiffres pertinents. Toutefois, peut-on valoriser cette présence stratégique des agriculteurs sur leurs terres et, dans l'affirmative, de quelle façon?

M. Klein : Il ne faut pas oublier que, par l'entremise du gouvernement du Canada, les Canadiens investissent énormément dans le secteur de l'agriculture, principalement dans la recherche. La recherche agricole est une activité que privilégie Agriculture et Agroalimentaire Canada, et on lui doit les gains de productivité réalisés au cours du siècle dernier.

Le sénateur Segal : Un exemple serait la mise au point du canola.

M. Klein : C'est l'une des denrées vedettes, mais il se fait beaucoup de recherche en permanence. Par exemple, on note une forte présence régionale d'équipes de chercheurs à Saskatoon, Swift Current, Lethbridge, et cetera, et partout au pays. Il existe un réseau de centres de recherche réunissant des chercheurs extrêmement qualifiés dans de nombreux volets de l'agriculture. La recherche a engendré la croissance de la productivité et, à ce jour, elle continue d'être la méthode privilégiée du gouvernement pour venir en aide à l'industrie. Ces efforts doivent se poursuivre car sans cela, nous ne progresserons pas de façon aussi satisfaisante. Bien entendu, il y a aussi la question de savoir dans quelle mesure ces travaux de recherche devraient être privatisés, mais nous laisserons cet aspect de côté pour l'instant.

I do not share the worries about self-sufficiency in agricultural products. For most of the produce grown in Canada, we are large net exporters. We are likely to be that for a long time because we do not have a large population but we have a huge land mass and agricultural production machine. We need to be competitive in the export markets. This differentiates us from Western Europe, where currently they are in great difficulty in the agricultural industry because of the over-protectionism offered. We assisted this by helping them after the Second World War. It would be a mistake to put programs in place that would begin to insulate us from world markets. We need to be competitive and to grow in those markets.

Should we develop programs to pay for environmental goods and services that are provided on the farms? I think we can make an argument about that. In fact, we are trying to establish a research program on that at the University of Lethbridge. A pilot program in Manitoba is looking at this and interest in this is on the rise. However, we must take care if those program payments were developed that they not be capitalized in the price of lands, or nothing will help. If the payments were capitalized, they would benefit current landowners only and not the industry in the future. Should we want to do that, we would have to find a way to compensate landowners for these environmental goods and services. Certainly, we can make an argument for that.

I would also like to see some reversal of the trend of farmers leaving the farms. I believe this process is slower than it used to be, in part because people can continue to live in rural areas and commute to cities, thanks to improved transportation. There has been a huge transfer of people out of agriculture over the last 50 years but it is slowing down. We can begin to reverse this trend. I anticipate such reversals in the future as we develop more industry in rural areas, such as biofuels.

Over the years, we have unwittingly set up a number of incentives for people to move out. Many of the subsidy programs and others in agriculture have had a kind of perverse effect, whereby trying to help to stabilize the situation has, in fact, made the situation worse. We could cite many examples of those and the government has learned from this. In recent years, I have tried to be careful about getting back into that kind of program. Of course, programs such as CAIS have led to many debates in the agricultural community. Do we want a disaster relief program or do we want a year-to-year subsidy program — a kind of deficiency payment program for prices? These are complicated issues but have learned a great deal from them. All who are involved in the agriculture industry

Je ne partage pas les craintes de certains concernant notre autosuffisance agricole. Nous sommes des exportateurs nets de la plupart des denrées que nous produisons au Canada. Et il est probable qu'il en sera ainsi pendant encore longtemps. En effet, notre pays est peu peuplé, notre territoire est vaste et notre système de production agricole est performant. Nous devons être concurrentiels sur les marchés d'exportation. C'est ce qui nous différencie de l'Europe occidentale, où le secteur agricole connaît présentement de graves difficultés attribuables à un protectionnisme exacerbé. D'ailleurs, nous y sommes pour quelque chose puisque nous sommes venus en aide aux pays européens après la Seconde Guerre mondiale. Ce serait une erreur d'implanter des programmes qui auraient pour effet de nous isoler des marchés mondiaux. Il faut que nous puissions livrer concurrence et prendre de l'expansion sur ces marchés.

Faudrait-il élaborer des programmes en vue de payer pour les biens et services environnementaux que fournissent les exploitations agricoles? C'est un argument valable. En fait, nous tentons d'établir un programme de recherche à ce sujet à l'Université de Lethbridge. Au Manitoba, un programme pilote examine cette question qui suscite de plus en plus d'intérêt. Toutefois, advenant que l'on établisse de tels programmes de paiement, il ne faudrait pas qu'ils soient capitalisés et intégrés au prix des terres, sinon cela ne servira à rien. Si c'était le cas, ces programmes profiteraient uniquement aux propriétaires fonciers actuels et non à l'ensemble du secteur pour l'avenir. Si l'on optait pour cette voie, il nous faudrait trouver un moyen de rémunérer les propriétaires fonciers pour ces produits et services environnementaux. Certains arguments militent certainement en faveur de cela.

J'aimerais aussi voir un certain renversement de la tendance selon laquelle les agriculteurs quittent l'agriculture. À mon avis, ce processus est plus lent qu'il ne l'était, en partie parce que les gens peuvent continuer à vivre dans les régions rurales et faire la navette entre leur domicile et la ville, grâce à l'amélioration du transport. Depuis 50 ans, un nombre considérable de personnes ont abandonné l'agriculture, mais ce phénomène est en perte de vitesse. Nous pouvons commencer à renverser la vapeur. Je m'attends à un revirement à l'avenir à mesure qu'un plus grand nombre d'usines s'installeront en milieu rural, notamment dans le domaine de la fabrication des biocarburants.

Au fil des ans, nous avons involontairement créé un certain nombre d'incitatifs qui ont encouragé les gens à partir. Dans le domaine de l'agriculture, de nombreux programmes de subventions et autres ont eu un effet pernicieux. Au lieu de contribuer à stabiliser la situation, ils l'ont empirée. Nous pourrions en citer de nombreux exemples, et le gouvernement a tiré les leçons de ses erreurs. Ces dernières années, j'ai essayé d'être prudent et de ne pas réintégrer ce type de programme. Bien entendu, des programmes comme le PCSRA ont suscité de nombreux débats au sein de la communauté agricole. Veut-on un programme de secours en cas de catastrophe ou un programme de subvention annuel — un genre de programme de paiement d'appoint en fonction des prix? Ce sont là des questions

want to see the industry grow and prosper and the people prosper as well. What I see for the most part is that people living in rural areas are just doing okay.

Senator Segal: In the government's recent economic plan, the Minister of Finance talked about moving toward an earned income supplement for all working Canadians. The notion is that if you are working but what you are taking home after wages is insufficient to live on by any normative assessment, the system should top you up. That would be for working people, so as to encourage work and to help people over the welfare wall. Would you be in favour of farmers being included in that?

Mr. Klein: I would be in favour of a negative income tax plan. It is hard to implement. We need to have incentives, of course, so that people still have incentives to work harder, work more and get better trained. We want to keep our incentives in place to do that.

The best type of social assistance program is something like what you mentioned, a negative income tax or earned income supplement, if we can design that. Farmers should be included in that, but it has to be their family income, and we need to have ways to develop how to count the farm income. There are many ways of changing the values from year to year, whether grain is sold after the first of January or before the end of December. Given that most farmers are still on a cash accounting basis, it makes it more difficult to know and to develop measures for knowing the real farm income.

Senator Segal: If you assume that an earned income supplement would be tied to filing your tax form, then your obligation is clear under the law to tell the whole truth about your income. For example, for folks who own small grocery stores, CRA has a normative formula as to how much that grocer is likely taking off his shelves to feed his family, and that must be assessed in the process to ensure that fair is fair. Are you saying that, if those technical issues could be addressed, you would not have an objection in principle?

Mr. Klein: It would be very good system. If people have inadequate incomes, give them some income, but do not give it to them in the form of a higher wheat price.

Senator Segal: You may not want to deal with the next question because I realize that in some parts of the Prairies taking a side on this is an act of raw courage, but do you have a view in terms of the economics as to whether the average Canadian farmer in the oil and grain seeds business is better off with the Wheat Board or better off with other options?

compliquées, mais j'ai beaucoup appris de ces expériences. Tous les acteurs du monde agricole veulent voir ce secteur croître et prospérer et assurer la prospérité des agriculteurs. Ce que je constate, c'est que dans la plupart des cas, les habitants des régions rurales se tirent d'affaire, sans plus.

Le sénateur Segal : Dans le récent plan économique du gouvernement, le ministre des Finances a parlé d'adopter un supplément du revenu gagné pour la totalité des travailleurs canadiens. Le principe de base est le suivant. Si la rémunération nette d'un travailleur est insuffisante pour lui permettre de subsister selon une évaluation normative, le système devrait compenser à la hausse. Ce supplément serait offert aux travailleurs dans le but d'encourager l'intégration à la population active et d'aider les gens à franchir le mur de l'aide sociale. Seriez-vous en faveur d'inclure les agriculteurs dans un tel programme?

M. Klein : Je serais favorable à un régime d'impôt négatif sur le revenu. Mais c'est difficile à mettre en oeuvre. Bien sûr, il faut avoir des incitatifs pour motiver les gens à travailler plus et plus fort et à acquérir une meilleure formation. Nous voulons conserver les incitatifs actuels pour y arriver.

Le meilleur type de programme d'aide sociale ressemble à ce que vous avez mentionné, un régime d'impôt négatif sur le revenu ou un supplément du revenu gagné, si nous pouvons en élaborer un. Les agriculteurs devraient être inclus dans un tel programme, mais il faudra tenir compte de leur revenu familial. En outre, il faut trouver des moyens de calculer le revenu agricole. Il existe de nombreuses façons de modifier les valeurs d'année en année, selon que le grain est vendu après le 1er janvier ou avant la fin de décembre. Étant donné que la plupart des agriculteurs utilisent encore la méthode de la comptabilité de caisse, il est plus difficile d'élaborer des mesures qui nous permettent de savoir quel est le revenu agricole réel.

Le sénateur Segal : En supposant qu'un supplément du revenu gagné soit lié à la déclaration d'impôt sur le revenu, le contribuable a clairement l'obligation, selon la loi, de divulguer intégralement son revenu. Par exemple, l'Agence du revenu du Canada applique aux propriétaires de petites épiceries une formule normative qui prend en compte les denrées qu'ils prélèvent sur les tablettes pour nourrir leur famille. Cela est évalué pour s'assurer de l'équité du processus. Si l'on pouvait régler ces problèmes techniques, voulez-vous dire que vous n'auriez pas d'objection de principe?

M. Klein : Ce serait un très bon système. Si les agriculteurs ne gagnent pas suffisamment, le gouvernement pourrait leur verser un revenu d'appoint, mais il ne faudrait pas que cela se traduise par une hausse du prix du blé.

Le sénateur Segal : Vous ne voudrez peut-être pas répondre à ma prochaine question car je sais pertinemment que dans certaines régions des Prairies, prendre position dans ce débat est un acte de courage. Cela dit, dans une perspective économique, pensez-vous que l'agriculteur canadien moyen qui cultive des graines oléagineuses et des céréales est mieux loti s'il reste dans

You do not have to answer. You can take the Fifth Amendment if it is easier for you.

Mr. Klein: We have a highly regulated grain system, both in the marketing of grains and in the release of new varieties that have hampered the growth in the industry over time. The Canadian Wheat Board has adjusted substantially in the last 20 years to accommodate requests for more openness; however, it still needs to adjust further to provide the kinds of signals that the business people really need.

Senator Peterson referred to the fact that the prices in the United States might be quite a bit higher than in Canada. In fact, a farmer in the Prairies would probably observe that now, because grain prices around the world have gone way up in the last several months. Much of that has to do with the burgeoning ethanol industry in the United States, but there have been other reasons as well. However, the grain prices have gone up. Nevertheless, the average farmers in Saskatchewan would not see this because they are still getting the initial payment from the Canadian Wheat Board.

Right now, the wheat board is earning more, and one year and one month from now, it may show up in part of the payment, but the farmers do not see this. However, they will be making planting decisions soon, and unless they are a lot more informed than many, they do not see what the grain prices are really doing. It hampers the decisions made on the farm, and it hurts in that way.

Senator Segal: You talked about getting more industry and other businesses into the rural areas, so the off-farm income side can be advanced and broadened. Mr. Chrétien did some of this and Premier Davis did this in Ontario, where regionally large government departments, back office operations that were labour intense, were moved out of expensive real estate in Ottawa, Toronto, Calgary or Vancouver into rural centres like Kingston and other places to encourage a local employment base that might provide secondary income.

Assuming that government does not do complex things necessarily all that well at the micro level but can make macro count decisions, such as move this tax department back office here or OHIP here, does that strike you as a constructive way to be supportive? Do you worry that there might be other distortions of the marketplace?

Mr. Klein: It does. For example, the Alberta Agriculture Farm and Rural Development department did that two or three decades ago where they put major offices in Olds, Grande Prairie and

le giron de la Commission canadienne du blé ou s'il se prévaut d'autres options? Vous n'êtes pas obligé de répondre. Vous pouvez invoquer le cinquième amendement, si c'est plus facile pour vous.

M. Klein : La vente des céréales est assujettie à un système strictement réglementé, tant pour ce qui est de la commercialisation des grains que pour la diffusion de nouvelles variétés, et cela a entravé la croissance de l'industrie au fil des ans. Depuis 20 ans, la Commission canadienne du blé a procédé à des ajustements substantiels pour répondre aux pressions en faveur d'une plus grande ouverture; cela dit, elle doit s'adapter encore davantage pour fournir les signaux dont les gens d'affaires ont véritablement besoin.

Le sénateur Peterson a mentionné le fait qu'aux États-Unis, les prix sont sensiblement plus élevés qu'au Canada. En fait, c'est une observation qu'un agriculteur des Prairies ferait probablement maintenant étant donné que le cours mondial des céréales a augmenté énormément au cours des derniers mois. Cette hausse tient en grande partie au caractère florissant de l'industrie de l'éthanol aux États-Unis, mais aussi à d'autres raisons. Quoi qu'il en soit, le prix des céréales a augmenté. Néanmoins, les simples agriculteurs de la Saskatchewan ne constatent pas ce phénomène parce qu'ils reçoivent en ce moment le paiement initial de la Commission canadienne du blé.

À l'heure actuelle, la commission touche davantage d'argent, et d'ici un an et un mois, cela se traduira sans doute par une hausse de l'un de ces paiements, mais les agriculteurs ne voient pas cela. Cependant, ils devront prendre des décisions quant à leur culture sous peu, et à moins d'être beaucoup mieux informés, ils ne savent pas vraiment comment évolue le cours des céréales. Cela les empêche de prendre des décisions éclairées au niveau de la ferme, et de cette façon, on peut dire que le système leur nuit.

Le sénateur Segal : Vous avez parlé de multiplier les usines et les entreprises dans les régions rurales de façon à favoriser et à élargir les possibilités de revenu hors ferme. M. Chrétien a pris des mesures en ce sens, tout comme le premier ministre Davis en Ontario. À l'échelle régionale, d'importants ministères gouvernementaux, des services administratifs à fort coefficient de main-d'oeuvre ont été déménagés des marchés immobiliers coûteux d'Ottawa, Toronto, Calgary ou Vancouver vers des centres ruraux comme Kingston et d'autres villes afin de constituer une base d'emploi local susceptible de fournir un revenu d'appoint.

Si l'on tient pour acquis que le gouvernement n'est pas nécessairement très doué pour les opérations complexes au niveau micro, mais qu'il est capable de prendre des décisions générales au niveau macro, comme déménager les services administratifs du ministère du Revenu ici ou ceux de l'OHIP ailleurs, cela vous semble-t-il une façon constructive de soutenir les régions rurales? Ne craignez-vous pas que de telles initiatives risquent d'engendrer d'autres distorsions du marché?

M. Klein : Effectivement. Par exemple, le ministère de l'Agriculture et du Développement rural de l'Alberta est intervenu en ce sens il y a 20 ou 30 ans. Il a implanté des

different smaller centres, and that has had quite an effect on the economies of those areas, not just the towns of Olds but also in the surrounding 50 kilometres.

On the other hand, some inefficiencies are involved because now people who work in those smaller areas have to commute to the capital city.

However, I am in favour of doing that sort of thing. Governments can and ought to do more of that.

Senator Segal: Do you remember the agricultural representative, or ag rep?

Mr. Klein: Yes, that is what I was hoping to be when I went to university.

Senator Segal: Maybe you are a macro ag rep here today. I visited with the Manitoba agricultural ministry, and it has 45 little districts, small offices and people who are playing that role in some way. Are we missing the value of the agricultural representative? Most of the governments have done away with it; some still do have it. Do you think that time has passed for the role of the ag rep who can get you advice on how to use some new farm chemicals, assist with farm-level economic decisions or link you up with government programs?

Mr. Klein: No, I do not. This is one area where many governments, including in Alberta, have cut back because they saw it as a cost-saving measure. It is also the case particularly in Saskatchewan also. These decisions are made in capital cities by urban people who do not understand the needs of agricultural people. The farming community has largely adjusted to its loss, but it is now getting information from sources that have a vested interest, for example, Cargill or input supply companies. A lot of the information is useful for their farms, but these firms have a vested interest. That is problematic, and many of these rural representatives of the agriculture department have become clearing houses for government program payments, administrative centres and so on.

I believe we need to rethink the role of having extension people out there. We do not do well with agricultural extension in this country. We never have. It is part of the problem of our federation, the division of powers. If you contrast it with the U.S. where they combine the research and extension at almost all the land grant universities, in Canada, we define the research to be a federal responsibility. Therefore, we have the network of federal agricultural research centres, but extension is education, which is a provincial responsibility and never the two shall meet. This is a problem in this country.

bureaux importants à Olds, à Grande Prairie et dans diverses autres petites agglomérations. Cette initiative a eu un retentissement plutôt marqué sur l'économie de ces régions, non seulement à Olds et dans d'autres petites villes, mais dans un rayon de 50 kilomètres.

Par contre, cela a aussi engendré des pratiques non efficientes étant donné que maintenant, les gens qui travaillent dans ces petites agglomérations doivent faire la navette vers la capitale.

Cependant, je suis en faveur d'initiatives de ce genre. Les gouvernements peuvent — et devraient — faire davantage à cet égard.

Le sénateur Segal : Vous souvenez-vous du conseiller agricole?

M. Klein : Oui. C'est ce que je voulais faire lorsque je suis allé à l'université.

Le sénateur Segal : Vous êtes peut-être un conseiller agricole macro ici aujourd'hui. J'ai visité le ministère de l'Agriculture du Manitoba. Ce dernier compte 45 petits districts, des bureaux modestes où des gens jouent ce rôle d'une certaine façon. La disparition du conseiller agricole est-elle une perte? La plupart des gouvernements n'en ont plus, même s'il en reste quelques-uns. Pensez-vous que le temps du conseiller agricole est révolu, lui qui pouvait prodiguer des conseils sur la façon d'utiliser de nouveaux produits chimiques à vocation agricole, aider à prendre des décisions économiques au niveau de la ferme ou orienter l'agriculteur vers des programmes gouvernementaux?

M. Klein : Non, je ne le pense pas. C'est un domaine où de nombreux gouvernements, y compris celui de l'Alberta, ont imposé des compressions car ils ont vu là l'occasion de réaliser des économies. C'est aussi particulièrement le cas en Saskatchewan. Ces décisions sont prises dans les grandes villes par des citadins qui ne comprennent pas les besoins du milieu agricole. La communauté agricole s'est largement adaptée à sa perte, mais elle reçoit maintenant son information de sources directement intéressées, par exemple la société Cargill ou des entreprises d'approvisionnement en intrants. Une bonne partie de l'information en question est utile pour l'agriculteur, mais ces firmes sont directement intéressées. C'est problématique. Un grand nombre de ces représentants ruraux du ministère de l'Agriculture servent d'agents d'information au sujet des versements liés aux programmes gouvernementaux ou des centres administratifs, et cetera.

Je crois qu'il faut repenser le rôle des conseillers agricoles. La vulgarisation agricole n'a jamais été notre fort au Canada. C'est l'un des problèmes de notre fédération, en raison du partage des compétences. Au contraire, aux États-Unis, presque toute la recherche et la vulgarisation agricole sont concentrées dans les universités d'État, alors qu'au Canada, nous avons décidé que la recherche était de compétence fédérale. Nous avons donc un réseau de centres fédéraux de recherche agricole, mais la vulgarisation est une forme d'éducation, or l'éducation est de compétence provinciale, de sorte que les deux se font en parallèle. C'est un problème au Canada.

Senator Segal: What would strike you as the necessary professional competencies by which provincial or federal governments should be able to make informed decisions with respect to agriculture and agricultural economics? Working at an organizational chart of a federal or provincial department of agriculture with 20 people in the top three ranks, how many of those people should have had some formal farming experience or be a product of one of our great agricultural universities, *grosso modo*?

Mr. Klein: It is getting to be a problem because there are very few people coming up like I did, who grew up on a farm, farmed and then went on to university. On the other hand, there is less need now than there used to be because the business has become so big, and it is important to look at all aspects of the value chain. We cannot look only at agriculture on the farm anymore. It is part of an integrated food-delivery chain. If you include the whole agri-food industry, it is still the largest in Canada in terms of employment.

Senator Segal: That includes all the food processors, et cetera?

Mr. Klein: Yes. It is correct to include Agri-Food in Agriculture Canada. It should have been done earlier. As a result, you need to have people who are familiar with these other stages, and so I think we need people with different kinds of experiences. We certainly need people who understand the thinking at the farm level and have experience, and so on, but we also need to have the business people, people with training in international markets, training in sociology, history and many backgrounds we need to make this industry work well. We make a mistake if we only look at the narrow biology or agricultural economics of the farm.

Senator Peterson: I do not think it matters who sells your product if you are not getting a good price for it. Certainly if individual farmers start competing by themselves in the world market, they will get beaten up badly and quickly. That is a comment.

As we move into biofuels, do you think that policy should be taken to keep out subsidized corn, soybean and canola south of the border?

Mr. Klein: I do not think there will be a need for that. At the present rate of expansion in the U.S., they will be out of corn completely in a couple of years. It is unbelievable what is happening there.

In general, I would not think that would be a good idea anyway. In Canada, we need to develop our own biofuels industry, and we have some challenges in terms of biofuels. We have many logistical issues. It is a pretty big topic. In a nutshell, we have most of our production potential in Western Canada for cereal at least — cereal-based ethanol production, or oilseed-based biodiesel. Most of our cars are here in Eastern Canada. It is

Le sénateur Segal : Quelles seraient d'après vous les compétences professionnelles nécessaires qui permettraient aux gouvernements provinciaux ou fédéral de prendre des décisions éclairées en matière d'agriculture et d'économie agricole? Si l'on prend l'organigramme d'un ministère de l'Agriculture fédéral ou provincial, parmi les 20 personnes occupant les trois premières rangées, combien de ces personnes devraient posséder de l'expérience en agriculture ou être sorties de l'une de nos grandes universités agricoles, grosso modo?

M. Klein : Cela devient un problème car rares sont ceux qui, comme moi, ont complété le cycle, qui ont grandi à la ferme, qui ont cultivé la terre et qui ont ensuite fait des études universitaires. Par contre, ce parcours est moins nécessaire aujourd'hui qu'avant, étant donné l'ampleur des exploitations agricoles et la nécessité d'appréhender tous les aspects de la chaîne de valeur. On ne peut plus uniquement s'attacher à l'agriculture à la ferme. Elle s'inscrit dans une chaîne intégrée de livraison de denrées alimentaires. Si l'on inclut tout le volet agroalimentaire, l'agriculture demeure le secteur qui fournit le plus d'emplois au Canada.

Le sénateur Segal : Cela englobe toutes les entreprises de transformation des produits alimentaires, et cetera?

M. Klein : Oui. Il est normal d'inclure le volet de l'agroalimentaire au sein d'Agriculture Canada. Cela aurait dû être fait plus tôt. Conséquemment, il faut pouvoir compter sur une brochette de personnes qui connaissent bien les autres étapes du cycle. Nous avons besoin de gens qui ont des expériences diverses. Il faut assurément des acteurs qui comprennent la mentalité au niveau de la ferme et qui ont de l'expérience, mais aussi des gens d'affaires, des spécialistes formés en commerce international, en sociologie, en histoire. Bref, il faut pouvoir compter sur des experts de tous les horizons pour assurer le bon fonctionnement de ce secteur. C'est une erreur que de s'attacher strictement à l'aspect biologie ou économie agricole de la ferme.

Le sénateur Peterson : À mon avis, peu importe qui vend votre produit, si vous n'en obtenez pas un bon prix. Chose certaine, si les agriculteurs commencent à livrer concurrence individuellement sur le marché mondial, il ne faudra pas longtemps avant qu'ils ne soient lessivés. C'est un commentaire.

Alors que nous nous orientons vers les biocarburants, pensez-vous que l'on devrait adopter une politique visant à refouler le maïs, le soja et le canola subventionnés provenant de l'autre côté de la frontière?

M. Klein : Je ne pense pas que cela soit nécessaire si le rythme actuel de l'expansion américaine dans ce secteur se maintient, les États-Unis manqueront de maïs d'ici un an ou deux. Ce qui se passe là-bas est incroyable.

De façon générale, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de toute façon. Le Canada doit développer sa propre industrie des biocarburants et nous avons à cet égard certains défis à relever. Nous sommes aux prises avec de nombreux problèmes logistiques. C'est un dossier énorme. En bref, notre plus important potentiel de production, en tout cas pour les céréales — la production d'éthanol à base de céréales ou de biodiesel à base de graines

a long way between these places and you cannot put ethanol into a pipeline. Therefore, we need surface transportation — trucks or rail cars. It makes it not only expensive, but we do not have good linkage across Canada over lands. There might be a possibility to put some on boats that go through the Great Lakes system, but there is a logistical problem there. We also have our green marketing system set up for handling grains for foods and feeds. We need to design something different for bioproducts.

We also must be aware of the impacts this could have on our livestock industry, particularly pigs in Manitoba and eastern Saskatchewan. There will be a great deal of pressure on the pig industry. There could even be pressure on the cattle industry in Alberta. We do not know this yet. No one has studied it or even contemplated studying this. We should be studying this. We are seeing unusually high grain prices, caused primarily by this rapid expansion of ethanol in the United States that will have a big impact on the agricultural economy, regardless of whether we produce biofuels or not.

I am also a little concerned about some incentives being offered to encourage groups of farmers to get into the business. I am not against encouraging farmers to help themselves, but I am worried about this business. This is a big business. There are huge economies of scale involved. It is really necessary that it is professionally managed.

What you are observing now in the United States is that almost all of the smaller new-generation cooperatives that started in the ethanol business have all sold out to bigger companies that are being managed centrally. There is a huge revolution going on in the management and development of the ethanol industry. We would be making a mistake to set up a number of small plants that may become uncompetitive very quickly and really not provide us with much ethanol either. There are a number of issues there.

I mentioned to the chair of this committee that I am writing a green discussion paper on the biofuels industry now that will be due for presentation in March. We have seen an awful lot of hype and vested interests who are promoting this. It could be good, but we must be careful because it may have major impacts on agriculture in Canada.

Senator Peterson: To develop, the industry will require subsidies to build the plants to begin. There are subsidies put in on excise taxes and so forth, which all Canadians are

oléagineuses — est dans l'Ouest du Canada. La plupart de nos wagons sont ici, dans l'Est du Canada. Ces deux régions sont éloignées l'une de l'autre et on ne peut acheminer l'éthanol par pipeline. En conséquence, il nous faudra recourir au transport de surface — camions ou wagons de chemin de fer. Non seulement est-ce plus coûteux, mais nous n'avons pas de bons modes de liaison d'un bout à l'autre du Canada. Il serait peut-être possible d'acheminer ces produits par bateau en passant par les Grands Lacs, mais cela pose un problème logistique. Nous avons aussi un système d'éco-marketing pour la manutention des céréales destinées à la consommation humaine et à l'alimentation du bétail. Il nous faudra concevoir un mécanisme différent pour les produits bio.

Il faut aussi être conscient des répercussions que cela pourrait avoir sur l'industrie des productions animales, en particulier l'industrie porcine au Manitoba et dans l'est de la Saskatchewan. D'énormes pressions s'exerceront sur l'industrie porcine. Il pourrait même y avoir des pressions sur l'industrie bovine en Alberta. Nous ne le savons pas encore. Personne n'a étudié ou même envisagé d'étudier cet aspect. Il faudrait le faire. En ce moment, le prix des céréales est exceptionnellement élevé en raison surtout de l'expansion rapide de la fabrication d'éthanol aux États-Unis. Cette situation aura une incidence considérable sur l'économie agricole, que nous produisions ou non des biocarburants.

De plus, je trouve un peu inquiétant que l'on offre certains incitatifs en vue d'encourager des groupes d'agriculteurs à se lancer dans ce commerce. Je ne suis pas contre l'idée d'encourager les agriculteurs à s'aider eux-mêmes, mais je m'inquiète au sujet de ce commerce. Il est d'une ampleur considérable et implique d'énormes économies d'échelle. Il est vraiment nécessaire que des professionnels en assurent la gestion.

Ce que l'on observe maintenant aux États-Unis, c'est que la presque totalité des petites coopératives de la nouvelle génération qui se sont lancées dans le commerce de l'éthanol ont toutes été rachetées par de grandes entreprises bénéficiant d'un système de gestion centralisée. La gestion et le développement de l'industrie de l'éthanol connaissent une véritable révolution. Ce serait une erreur de mettre sur pied une myriade de petites usines qui risquent de ne pas rester concurrentielles très longtemps et de ne pas nous fournir tellement d'éthanol non plus. De nombreux aspects sont à considérer.

Comme je l'ai mentionné au président du comité, je rédige présentement un document de travail sur l'industrie des biocarburants qui sera prêt en mars. Cette orientation a été mise en vedette et des groupes d'intérêt en font la promotion. Elle pourrait s'avérer judicieuse, mais il faut faire preuve de prudence car elle risque d'avoir des répercussions importantes sur l'agriculture au Canada.

Le sénateur Peterson : Pour se développer, l'industrie aura besoin de subventions, ne serait-ce que pour bâtir des usines au départ. De telles subventions proviennent des taxes d'accise et

paying for. I have no trouble with market forces determining winners and losers, but you have to start at an even level.

Many farmers are looking at this as the silver bullet. As you have said, it is not, because to be economical, the minimum-sized plant is 100 million litres, and there are so many who want to build 25-million-litre plants. The minute they are built these plants will be uneconomical and will be taken over by large producers.

If we go down that road and taxpayer money is in there, we must have a type of program from which we can get some benefit and not be held hostage by an inability to provide the input product or what comes out the other end.

Mr. Klein: Actually, the minimum size now is almost 130 million litres, but many are now being built up to 300 and 400 million litres. My understanding is the new plant that just opened at Lloydminister is rated at 120 million litres, which would be the very bottom size that should be considered in terms of economies of scale. There are much cheaper costs of production if you go bigger than 120 million litres. At less than 120 million litres, costs seem to be much higher.

The Chairman: During these hearings and also in the last study that we reported on in June, we have discussed the difficulties with grains and oilseeds. This issue arose constantly as one of the few positives in terms of opportunity for our farmers. Listening to what you have said, is this not something that we should encourage those who wish to bring colleagues together and begin this as an effort to keep up their own production and money earned?

It seems to be, in a dark issue, one of the bright lights. It is too bad Senator Mitchell is not here today because he has been doing a lot of work on this, as have other senators. Listening to you, I know one should caution in any new efforts that are starting. There are always many questions and insecurity as to how you go about it. Given the foundation of this industry now and how far it has come, is this not a possibility of assistance to our farm industry in Canada?

Mr. Klein: Are you talking about biofuels?

The Chairman: Yes.

Mr. Klein: I do not believe we really know the answer to that question yet. The work I have completed with some of my colleagues makes us a little worried about the development of the industry. There are a lot of things that need to be worked out.

For one or two plants, there is no problem. If we get to big production, like the 5 per cent target, that would take a lot, and we must get the ethanol to where the automobiles are. I believe we are in a time now, and certainly out West, where the economy is booming.

d'autres encore, qui sont toutes payées par les contribuables canadiens. J'accepte très bien que les forces du marché déterminent les gagnants et les perdants, mais tous doivent commencer sur un pied d'égalité.

De nombreux agriculteurs voient dans cette option la solution idéale. Comme vous l'avez dit, ce n'est pas le cas car pour être rentable, une usine doit produire au minimum 100 millions de litres. Or, il y a bien des gens qui veulent bâtir des usines de 25 millions de litres. D'entrée de jeu, elles ne seront pas rentables et elles seront avalées par de grands producteurs.

Si l'on se lance dans cette entreprise et que l'on utilise l'argent des contribuables, il faudra mettre sur pied un programme dont nous pouvons tirer des avantages sans être coincés par l'incapacité de fournir l'intrant ou de produire l'extrant.

M. Klein : En fait, la taille minimale est maintenant de près de 130 millions de litres, mais on en construit beaucoup qui ont une capacité de 300 et même 400 millions de litres. Je crois savoir que la nouvelle usine qui vient d'ouvrir à Lloydminster a une capacité de 120 millions de litres, ce qui est le minimum absolu qui devrait être envisagé sur le plan des économies d'échelle. Le coût de production est beaucoup plus bas quand on produit plus de 120 millions. À moins de 120 millions de litres, le coût semble être beaucoup plus élevé.

La présidente : Durant ces audiences et aussi dans notre dernier rapport en juin, nous avons traité des difficultés dans les secteurs des céréales et des oléagineux. Ce dossier a été soulevé constamment et présenté comme l'un des rares aspects positifs en termes de possibilités pour nos agriculteurs. Après vous avoir écoutés, ne devrions-nous pas encourager ceux qui souhaitent rassembler leurs collègues et amorcer un effort collectif pour conserver leur production et leur revenu gagné?

Il me semble que c'est l'un des rares points positifs dans un océan de mauvaises nouvelles. C'est dommage que le sénateur Mitchell ne soit pas présent aujourd'hui parce qu'il a fait beaucoup de travail sur cette question, et d'autres sénateurs aussi. À vous écouter, je sais qu'il faut faire une mise en garde à tous ceux qui veulent lancer de nouveaux efforts dans ce domaine. Il y a toujours beaucoup de questions et d'insécurité quant à la manière de s'y prendre. Étant donné qu'on a jeté les bases de cette industrie et qu'elle a beaucoup progressé, n'y a-t-il pas là possibilité de venir en aide à notre secteur agricole au Canada?

M. Klein : Vous parlez du biocarburant?

La présidente : Oui.

M. Klein : Je ne crois pas que nous connaissions vraiment la réponse à cette question, pas encore. Les travaux que j'ai faits avec certains de mes collègues nous rendent quelque peu inquiets au sujet de l'avenir de l'industrie. Beaucoup de difficultés doivent être aplanies.

Pour une ou deux usines, il n'y a pas de problème. Si nous lançons la production sur une grande échelle, par exemple dans le cadre de l'objectif de 5 p. 100, il en faudrait beaucoup et puis il faudrait amener l'éthanol là où se trouvent les automobiles. Je crois que nous vivons actuellement une période, en tout cas assurément dans l'Ouest, où l'économie est en plein essor.

I was told in Minnesota that it is costing $175 million to build a plant today that could have been built for $100 million two years ago. I suspect those types of ratios will show up in western provinces as well. Construction costs have gone up. We are now beginning to build an industry at these much higher investment costs at a time when the major feedstock has almost doubled in value in the last six months and oil prices have come down from their peak a few months ago. The ethanol industry is hugely profitable and there should have been no need for any kind of government assistance, at least until now.

It is worrisome. There are three major elements that affect the profitability of ethanol. One is the price of oil, which gives the baseline price of ethanol. Two, is the price of the feedstock. In the United States they use corn. We will be using wheat out west and corn in Eastern Canada. There is some room for expansion in Ontario and Quebec with corn, but there is limited room.

The most room is in Western Canada. We have wheat and we have a system for wheat that is based on hard red spring wheat for flour for bread. It is a low-yielding crop. We have all kinds of restrictions on the marketing, but we also have restrictions on the release of new cultivars. I am very happy to see they are thinking of changing that system now. We have low-yielding crops and short seasons, so there is only so much we can do.

There are issues in using this kind of feedstock that has doubled in value, with natural gas prices, also important because they use natural gas for heating, and with the use of water. Water is also becoming an issue. Ordinarily one would think that maybe we should build an ethanol plant in southern Alberta, because that is where the grain yields are the highest with the irrigation, but the water requirement would be very controversial. If we put an ethanol plant in southern Alberta the water is gone.

I think there are a lot of things that we have not discussed. There will be two major issues, ethical issues, that we will be debating probably in the future and maybe the quite-near future. One is food versus fuel. The ethanol industry is already causing food prices to go up. The absolute worst thing for poverty around the world and here too is higher food prices. Food prices go up because we are burning food for our cars. I think will be an ethical issue we will be debating in the near future.

Second is the environmental issue. There is a bit of a gain in greenhouse gases from using ethanol. There is a little bit more if we use ethanol from cellulosic materials, but we are a little further away from that, a little bit more if we go to biodiesel

On m'a dit qu'au Minnesota, il en coûte aujourd'hui 175 millions de dollars pour construire une usine qu'on aurait pu construire pour 100 millions de dollars il y a deux ans. Je soupçonne que les mêmes proportions vont apparaître également dans les provinces de l'Ouest. Le coût de construction a augmenté. On commence maintenant à construire une industrie alors que l'investissement nécessaire est beaucoup plus élevé, au moment même où la principale matière première a presque doublé de valeur depuis six mois, tandis que le prix du pétrole a baissé par rapport à son sommet d'il y a quelques mois. Le secteur de l'éthanol est immensément rentable et il ne devrait pas être nécessaire pour le gouvernement d'apporter une aide quelconque, du moins pas jusqu'à maintenant.

C'est inquiétant. Trois grands éléments influent sur la rentabilité de l'éthanol. Le premier est le prix du pétrole, qui établit le prix de base de l'éthanol. Deuxièmement, il y a le prix de la matière première. Aux États-Unis, on utilise du maïs. Nous utiliserons du blé dans l'ouest et du maïs dans l'Est du Canada. Il est possible d'étendre la culture du maïs en Ontario et au Québec, mais les possibilités sont limitées.

C'est dans l'Ouest du Canada que les possibilités sont les plus intéressantes. Nous avons du blé et nous avons un système qui est fondé sur la culture du blé de force roux de printemps pour la farine servant à faire du pain. C'est une culture de faible rendement. Nous avons une foule de restrictions pour la mise en marché, mais nous avons aussi des restrictions pour le lancement de nouveaux cultivars. Je suis très heureux de constater qu'on envisage maintenant de changer ce système. Nous avons des cultures de faible rendement et des saisons courtes, et cela limite sérieusement nos possibilités.

L'utilisation de cette matière première dont la valeur a doublé pose des problèmes, compte tenu du prix du gaz naturel, qui est également important parce qu'on se sert de gaz naturel pour le chauffage, et compte tenu de l'utilisation de l'eau. En effet, l'eau devient également un problème. D'ordinaire, on pourrait croire que nous devrions construire une usine d'éthanol dans le sud de l'Alberta, parce que c'est là que la culture des céréales a le meilleur rendement grâce à l'irrigation, mais les besoins en eau seraient très controversés. Si nous installons une usine d'éthanol dans le sud de l'Alberta, il n'y aura plus une goutte d'eau.

Je pense qu'il y a bien des aspects dont nous n'avons pas discuté. Il y aura deux grandes questions, des questions d'éthique, qui donneront lieu à un débat à l'avenir et peut-être très bientôt. La première concerne la production de nourriture par opposition au carburant. L'industrie de l'éthanol fait déjà augmenter le prix de la nourriture. Or la hausse du prix de la nourriture est ce qui peut arriver de pire dans le dossier de la pauvreté dans le monde et même chez nous. Le prix de la nourriture augmente parce que nous brûlons de la nourriture dans nos voitures. Je pense que ce sera une question d'éthique qui donnera lieu à un débat très bientôt.

La deuxième question est celle de l'environnement. L'utilisation d'éthanol présente un léger avantage sur le plan des gaz à effet de serre. Le gain est un peu plus appréciable si l'éthanol est fabriqué à partir de cellulose, mais nous n'en sommes

from canola or soybeans, but we are far away from that. It is only a bit of a gain on greenhouse gases, but there is this water issue. Therefore, there are benefits and disadvantages environmentally from the biofuels industry.

I am not convinced that it will make much difference to the farm incomes. What we have seen in the U.S. is a small increase in the neighbourhood of the ethanol plant. The best they can calculate, the net incomes are up less than one per cent. It is very small.

There are small employment effects in the regions where they have the ethanol plants, so there is a little bit of rural development that comes with this, but it is small. It is in the right direction, but it is small. All the benefits tend to be small: small gain in greenhouse gases, small gain in farmer incomes and small gain in rural development. They are all in the right direction, but they are no panacea.

The Chairman: This has been a very interesting and different discussion for our committee. I think it is fair to say that the witnesses who have appeared before us have come through the work they do in supporting the industry and also the work they do in the industry. It has been a rather plaintive and dark discussion. You have brought a different perspective into the issue. I think this is certainly one we will have to look at.

I, too, am disappointed that it was not possible for Senator Gustafson to be here today. He is our deputy chair. He has been on this committee as long as I have, which is a heck of a long time. He is a family farmer and a very good one.

Mr. Klein: One with off-farm income, obviously.

The Chairman: Yes. He is a tremendous proponent of the industry and does it through his own efforts. We, here, can almost hear on a daily basis from Senator Gustafson the reality of changes in prices and marketing. As a westerner, given the endless droughts and other things of nature that batter our Prairies, it would have been an interesting discussion to have between yourself and Senator Gustafson. Unlike the rest of us, he lives on the land and is very aware of the problems that our farmers are experiencing.

I do not think you have been discouraging us at all from pursuing our intense interest in studying this issue, but you have brought another perspective to it that we need to hear.

The committee adjourned.

pas encore tout à fait là, et le gain est encore plus considérable si nous adoptons le biodiesel fabriqué à partir de canola ou de soja, mais nous sommes très loin de cette réalité. Il n'y a qu'un léger gain en termes de gaz à effet de serre, mais il y a par ailleurs le problème de l'eau. Par conséquent, l'industrie des biocarburants présente à la fois des avantages et des inconvénients sur le plan environnemental.

Je ne suis pas convaincu que cela fera une grande différence en termes de revenus agricoles. On a constaté aux États-Unis une légère augmentation aux alentours de l'usine d'éthanol. D'après les meilleures estimations, le revenu net a augmenté de moins de 1 p. 100. C'est très minime.

Il y a eu une légère incidence sur l'emploi dans les régions où se trouvent les usines d'éthanol, et l'implantation de ces usines s'accompagne donc d'un certain développement rural, mais c'est minime. C'est un pas dans la bonne direction, mais c'est limité. Tous les avantages ont tendance à être limités. Une légère diminution des gaz à effet de serre, une légère augmentation du revenu agricole et une légère croissance en termes de développement rural. Tous les indicateurs pointent dans la bonne direction, mais ce n'est certes pas une panacée.

La présidente : Nous avons eu une discussion fort intéressante et différente. Je pense qu'il est juste de dire que les témoins qui ont comparu devant nous ont fait leurs preuves par leur travail pour appuyer l'industrie et aussi par leur travail au sein même de l'industrie. La discussion a été marquée par un ton plutôt plaintif et sombre. Vous avez présenté une perspective différente de la question. Je pense qu'il nous faudra certainement nous pencher sur votre témoignage.

Je suis déçue, moi aussi, qu'il n'ait pas été possible pour le sénateur Gustafson d'être présent aujourd'hui. Il est notre vice-président. Il est membre de notre comité depuis aussi longtemps que moi, et je peux vous dire que cela fait très longtemps. Il exploite une entreprise agricole familiale et il fait du très bon travail.

M. Klein : Il a évidemment un revenu d'appoint.

La présidente : Oui. Il est un ardent défenseur de l'industrie et il ne ménage pas ses efforts personnellement. Nous avons la chance d'entendre le sénateur Gustafson nous relater presque quotidiennement la réalité des changements des prix et du marketing. Comme vous êtes de l'Ouest, compte tenu des incessantes sécheresses et autres fléaux qui s'abattent sur nos Prairies, je trouve que nous aurions pu assister à une discussion intéressante entre vous-même et le sénateur Gustafson. Contrairement à nous autres, il habite sur sa terre et il est très conscient des problèmes que nos agriculteurs éprouvent.

Je ne pense pas que vous nous ayez découragés le moindrement de poursuivre notre étude de cette question à laquelle nous nous intéressons intensément, mais vous nous en avez donné un point de vue différent que nous avions besoin d'entendre.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, November 28, 2006

Fraser Institute:

Chris Sarlo, Senior Fellow (by video-conference).

Citizens for Public Justice:

Harry J. Kits, Executive Director;

Greg deGroot-Maggetti, Socio-economic Policy Analyst.

Thursday, November 30, 2006

As an individual:

Kurt Klein, Professor, Economics Department, University of Lethbridge.

TÉMOINS

Le mardi 28 novembre 2006

Institut Fraser :

Chris Sarlo, agrégé supérieur de recherches (par vidéoconférence).

Citizens for Public Justice :

Harry J. Kits, directeur exécutif;

Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socioéconomiques.

Le jeudi 30 novembre 2006

À titre personnel :

Kurt Klein, professeur, Département d'économie, Université de Lethbridge.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca